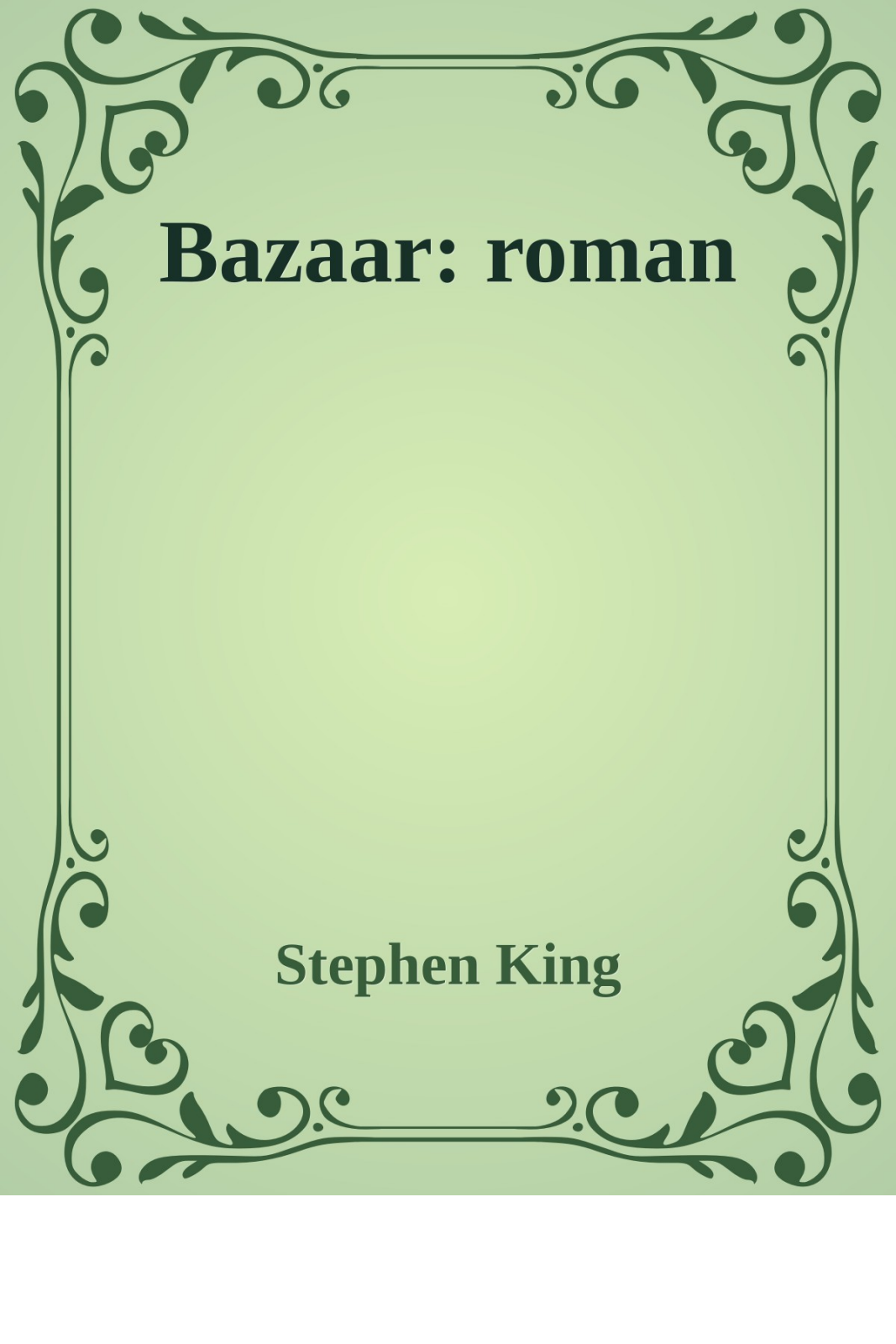




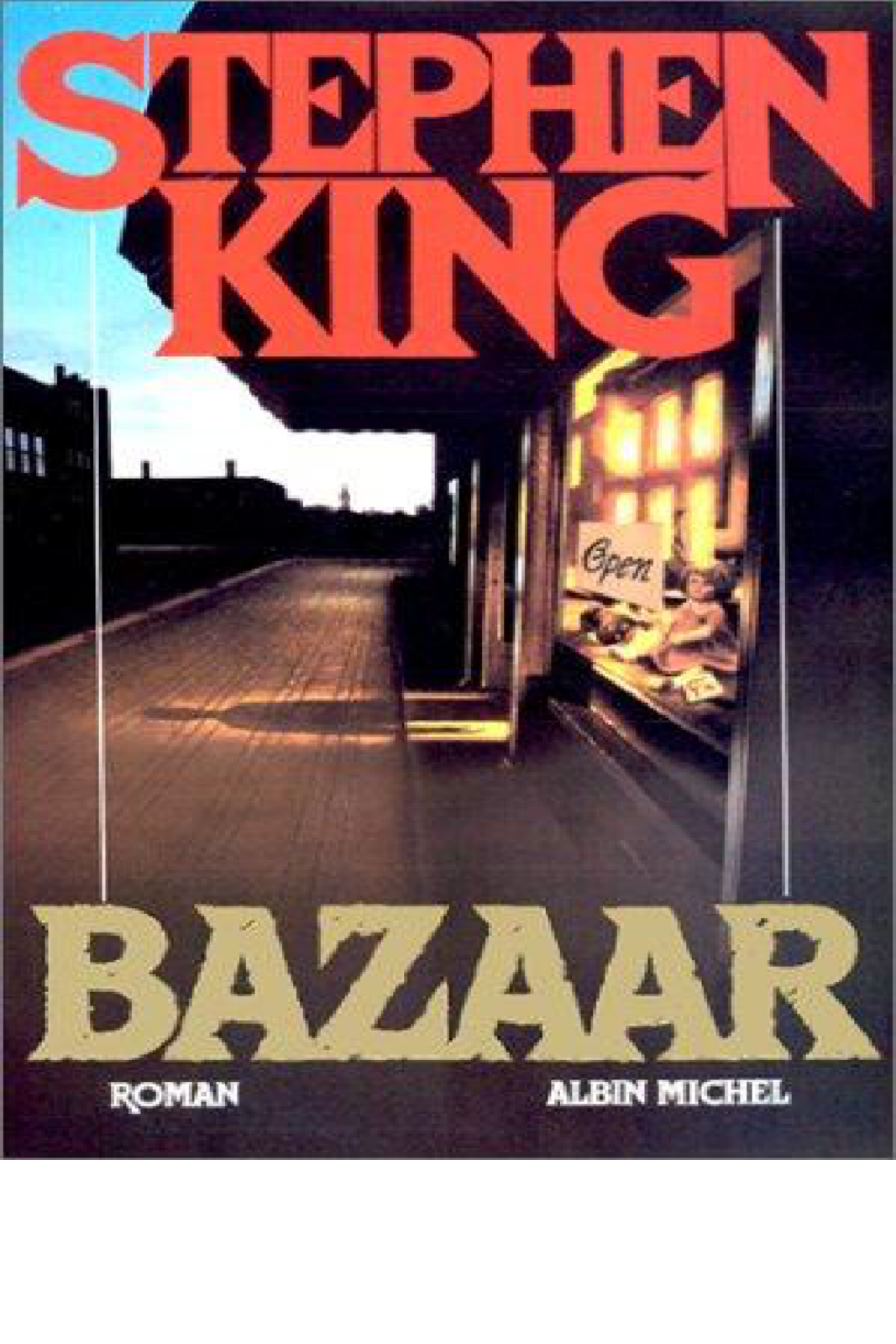
Bazaar: roman

Stephen King

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

STEPHEN KING



BAZAAR

ROMAN

ALBIN MICHEL

BAZAARBAZAAR

Stephen King

BAZAAR

Albin Michel

POUR CHRIS LAVIN,

qUI NE POSS»DE PAS TOUTES LES R...PONSES

- SEULES CELLES qUI COMPTENT.

...dition originale américaine :

NEEDFUL THINGS

© 1991 Stephen King

Publié avec l'accord de l'auteur

c/o Ralph M. Vicinanza, Ltd.

Traduction française :

...ditions Albin Michel S.A., 1992

22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN : 2-226-05947-4

Mesdames et messieurs, écoutez, s'il vous plaît !

Approchez-vous, que tout le monde puisse voir !

J'ai une histoire à raconter, et ce sera gratuit !

(Et si vous avalez ça,

Nous nous entendrons à merveille.)

Steven Earle, Snake Oil ^a

J'ai entendu parler de beaucoup qui s'égarèrent, même dans les rues

du village, lorsque les ténèbres étaient d'une telle épaisseur que l'on aurait pu les couper au couteau, comme dit le proverbe...

Henry David Thoreau, Walden

VOUS ETES DEJA VENU ICI...

Bien s'r. On vous y a déjà vu. Je n'oublie jamais un visage.

Venez un peu par ici, qu'on se serre la main ! Je vais vous dire quelque chose : je vous ai reconnu à votre démarche avant même d'avoir bien vu votre tête. Vous n'auriez pas pu choisir un meilleur jour pour revenir à Castle Rock. Est-ce que c'est pas chouette, ici ?

L'ouverture de la chasse est pour bientôt ; tous les fous seront dans les bois à fusiller tout ce qui bouge et n'est pas habillé en orange fluo.

Ensuite, ce sera la neige et le grésil, mais pas avant un bon moment.

Pour l'instant, on est en octobre, et à Castle Rock, on laisse traîner octobre aussi longtemps qu'il veut.

A mon avis, c'est la meilleure époque de l'année. C'est pas que le printemps soit pas extra, ici, mais je préférerai toujours octobre à mai.

Une fois l'été fini, le Maine occidental est comme qui dirait oublié, et tous ces gens avec leurs villas au bord du lac ou sur les hauteurs sont repartis pour New York ou le Massachusetts. Ceux du pays les voient débarquer et déguerpier tous les ans - bonjour, bonjour, bonjour, au revoir, au revoir, au revoir. C'est bien qu'ils viennent ici, dépenser leurs dollars de la grande ville, mais c'est encore mieux quand ils repartent, parce qu'ils amènent aussi tous les maux de la grande ville dans leurs bagages.

C'est de ces maux que j'ai surtout envie de parler - voulez-vous vous asseoir une minute ? Tenez, là, sur les marches du kiosque à

musique, ce sera parfait. Le soleil est bon, et d'ici, en plein milieu du square, on peut voir à peu près tout le centre ville. Faites gaffe aux échardes, par exemple. Ces marches auraient besoin d'un bon coup de ponçage et de peinture. C'est le boulot de Hugh Priest, mais il n'a pas encore décidé de s'y mettre. Il boit, vous comprenez. Ce n'est un secret pour personne. On peut arriver à garder un secret, à Castle Rock, mais c'est rudement difficile, et cela fait un sacré moment que nous sommes beaucoup à savoir que le travail ne fait pas peur à Hugh Priest : il

cuve son vin à côté.

Ce que c'est, ce truc ?

Oh ! ce machin-là ! Eh mon gars, c'est pas du joli boulot ? On peut voir ces affichettes partout dans la ville! Je crois que c'est Wanda Hemphill (c'est Don, son mari, qui tient le Hemphill's Market) qui les a placardées partout elle-même. N'ayez pas peur - on n'a pas à

s'arroger le droit de coller des affichettes comme ça, jusque sur le kiosque à musique du square, pour commencer.

Nom d'un petit bonhomme ! Regardez-moi un peu ce truc ! LES D...S

SONT UN JEU DU DIABLE, qu'il y a d'écrit. En grosses lettres rouges avec de la fumée qui en monte, comme si ça sortait d'un magasin de farces et attrapes ! Ah ! je me dis que celui qui ne saurait pas à quel point Castle Rock est une petite ville endormie pourrait s'imaginer qu'on est vraiment devenus cinglés. Mais vous savez bien comment les choses se mettent à prendre des proportions aberrantes, parfois, dans des

patelins comme ça. Et le révérend Willie a une araignée qui lui court au plafond, ce coup-ci, c'est s'r. Les églises, dans les petites villes... je me

dis que c'est pas la peine de vous expliquer ce qu'il en est. Elles se supportent les unes les autres ou à peu près, mais on peut pas dire qu'elles en soient ravies. «a se passe sans anicroche pendant un

moment, puis voilà qu'une querelle éclate.

Mais c'est une sacrée grosse querelle, cette fois, et les esprits s'échauffent. Voyez-vous, les catholiques ont décidé d'organiser ce qu'ils ont appelé la Nuit-Casino dans le Hall des Chevaliers de Colomb, à l'autre bout de la ville. Le dernier jeudi du mois, si j'ai bien compris, et les bénéfices serviront à réparer le toit de l'église. Notre-Dame des Eaux sereines - vous êtes forcément passé devant en entrant en ville, si vous êtes venu par Castle View. Une jolie petite église, non?

La Nuit-Casino, c'est une idée du père Brigham, mais en fait, les Filles d'Isabelle - mais si, c'est comme ça qu'ils appellent les femmes, aux Chevaliers de Colomb - ont pris la balle au bond et courent maintenant avec. Betsy Vigue, en particulier. Je crois que ça l'excite, l'idée d'enfiler sa robe noire la plus collante et de tenir la table du black

jack ou de la roulette et de dire : ' Les jeux sont faits, rien ne va plus.

a

Oh, l'idée doit leur plaire à toutes, je parie. Rien que des parties à cent sous la mise, peut pas trouver plus innocent, mais ça leur paraît tout de même un tout petit peu pervers.

Sauf que pour le révérend Willie, ça n'a rien d'innocent et que lui et sa congrégation trouvent que c'est bien plus qu'un tout petit peu pervers. Il s'appelle en fait le révérend William Rose, et il n'a jamais beaucoup aimé le père Brigham, qui le lui rend bien. (En fait, c'est le père Brigham qui a commencé à appeler le révérend Rose Willie-la-Moutarde-au-Nez, et le révérend le sait bien.) Ce n'est pas la première fois que ça fait des étincelles entre les deux grands sorciers du coin, mais l'histoire de la Nuit-Casino, les étincelles, je dirais, se sont transformées en feu de broussailles.

Lorsque Willie a entendu dire que les catholiques avaient l'intention de passer la nuit à jouer à des jeux d'argent dans le Hall des Chevaliers de Colomb, c'est tout juste s'il n'a pas cogné le plafond de son petit cr,ne en pain de sucre. Il a payé ces affichettes de sa propre poche, et c'est Wanda Hemphill et toutes ses commères du cercle de couture qui ont été les coller partout. Et depuis, il n'y a plus qu'un endroit o' les catholiques et les baptistes se parlent : dans le courrier des lecteurs de notre petit hebdomadaire, o' ils ne cessent de s'invectiver et de s'envoyer mutuellement en enfer.

Tenez, regardez un peu par là, vous allez voir ce que je veux dire.

«a, c'est Nan Roberts qui sort de la banque. Elle possède le Nan's Luncheonette, et je parie que c'est la personne la plus riche de la ville maintenant que le vieux Pop Merrill est allé ouvrir boutique au grand marché aux puces céleste. Nan est baptiste depuis que MoÛse a traversé

la Mer Rouge, au moins. De l'autre côté de la rue, c'est le gros Al Gendron. Il est tellement catholique qu'à côté de lui le pape a l'air kasher, et son meilleur ami, c'est qui ? l'Irlandais Johnnie Brigham soi-même. Maintenant, faites bien attention ! Vous voyez comment ils pincent le nez ? C'est pas un tableau, ça ? Je vous parie une poignée de dollars contre un beignet que la température a baissé de dix degrés quand ils se sont croisés. Comme ma mère le répétait tout le temps, y en a pas qui rigolent plus que les gens, sauf les chevaux, mais eux peuvent pas.

Maintenant, visiez-moi ça. Vous voyez la grosse voiture du shérif garée devant la boutique de vidéo ? Dedans, c'est John LaPointe. En principe, il est là pour surveiller les excès de vitesse - le centre est un secteur à vitesse réduite, en particulier à la sortie des classes - mais si vous regardez bien vous verrez qu'en fait, il regarde une photo qu'il a prise dans son portefeuille. Moi, je ne distingue rien d'ici, mais je le sais aussi bien que je sais quel était le nom de jeune fille de ma mère.

C'est la photo que Andy Clutterbuck a prise de John et Sally Ratcliffe à la foire de Fryeberg, il y a à peu près un an. John la tient par les épaules, et elle serre contre elle l'ours en peluche qu'il vient de gagner au stand de tir ; ils ont l'air tellement heureux, tous les deux, qu'on se dit qu'ils vont éclater. Mais voilà, de l'eau a coulé sous les ponts, comme on dit, et aujourd'hui, Sally est fiancée à Lester Pratt, l'entraîneur et prof d'éducation physique du lycée. C'est un baptiste bon teint, tout comme elle. John n'a pas encore surmonté le choc de la rupture. Vous le voyez, qui soupire à fendre l'âme ? Il fait tout pour s'enfoncer dans une sacrée déprime. Il n'y a qu'un homme amoureux (ou qui croit qu'il l'est) pour pousser des soupirs pareils.

Les ennuis et les problèmes naissent souvent des choses ordinaires, vous n'avez pas remarqué ? De choses qui n'ont rien de spectaculaire.

Laissez-moi vous donner un exemple. Vous voyez ce type qui escalade les marches du tribunal ? Non, pas l'homme en costard ; ça, c'est Dan Keeton, notre maire. Je veux parler de l'autre, le Noir en bleu de travail. Eddie Warburton, veilleur de nuit du bâtiment municipal. Surveillez-le pendant quelques secondes, et observez ce qu'il fait. Tenez ! Vous le voyez qui s'arrête en haut des marches et qui jette un coup d'œil dans la rue ? Je vous parie encore plus de dollars contre encore moins de beignets qu'il regarde la station service Sunoco. Elle appartient à Sonny Jackett ; mais c'est la guérilla entre Eddie et Sonny depuis que le Noir, il y a deux ans, lui a amené

sa voiture pour que l'autre examine l'embrayage.

Je me souviens très bien de cette bagnole. Une Honda Civic, sans rien de spécial, sinon qu'elle appartenait à Eddie et que c'était la première voiture neuve qu'il achetait de toute sa vie. Et non seulement Sonny a salopé le boulot, mais en plus il a fait casquer un peu trop le pauvre Eddie. Du moins, c'est comme ça qu'Eddie raconte l'histoire. Mais pour Sonny, Warburton a voulu obtenir un rabais sur la facture, sous prétexte qu'il était noir. Vous voyez un peu le tableau ?

Toujours est-il qu'Eddie a traîné le garagiste devant le juge de paix ; le

ton a monté, tout d'abord dans le tribunal, puis ensuite à

l'extérieur. Eddie a prétendu que Sonny l'avait traité de crétin de nègre, et Sonny a dit qu'il ne l'avait jamais traité de nègre, mais que quant au reste, rien n'était plus vrai. A la fin, aucun des deux n'était content. Le juge a fait cracher cinquante dollars à Eddie ; cinquante de trop aux yeux d'Eddie, mais loin du compte à ceux de Sonny. Et pour couronner le tout, il y a eu un court-circuit dans la Honda Civic d'Eddie ; elle a pris feu et a terminé sa carrière à la casse, celle au bord de la Route 5. A l'heure actuelle, Eddie roule au volant d'une Oldsmobile 89 qui pisse l'huile. Et on ne sortira jamais de la tête d'Eddie que Sonny Jackett aurait bien des choses à dire sur l'origine de cet incendie.

Bon sang, les gens se marrent davantage que tout le monde, sauf les chevaux, mais eux peuvent pas. Est-ce que ça ne commence pas à faire un peu beaucoup, par ces chaleurs ?

Et pourtant, c'est juste la vie ordinaire d'une petite ville - vous pouvez l'appeler Peyton Place, Landernau ou Castle Rock ; rien que des gens qui mangent leurs patates et boivent leur café et se parlent les uns des autres au creux de l'oreille. Il y a Slopey Dood, toujours seul dans son coin parce que les autres mêmes se moquent de son bégaiement ; Myrtle Keeton, qui m'a l'air un peu abandonnée et désorientée, comme si elle ne savait pas très bien qui elle était ou ce qui se passait, tout ça parce que son mari (le type en costard que vous avez vu monter l'escalier derrière Eddie) lui paraît avoir un comportement bizarre, depuis environ six mois. Vous voyez comme elle a les yeux gonflés ? On dirait qu'elle a pleuré, ou mal dormi, ou les deux, qu'en pensez-vous ?

Et voici Lenore Potter, toujours tirée à quatre épingles. Elle va certainement chez Western Auto, voir si son fertilisant organique spécial ne serait pas arrivé. Cette bonne femme a davantage de variétés de fleurs dans son jardin que Bic n'a de stylos à bille. Elle n'en est pas peu fière, laissez-moi vous dire. Elle n'a pas trop la cote auprès de ces dames de la ville, qui la trouvent prétentieuse, avec ses fleurs et ses permanentes à soixante-dix dollars qu'elle va se faire faire à Boston.

Elles la trouvent prétentieuse et je vais vous dire un secret, puisque nous sommes assis ici, sur les marches bourrées d'échardes du kiosque à musique : je crois qu'elles ont raison.

Rien que des choses bien ordinaires, c'est ce que vous allez observer,

je parie ; mais tous nos ennuis, à Castle Rock, ne sont pas ordinaires. Je me charge de vous le prouver. Ici on n'a pas oublié

Frank Dodd, le type qui faisait traverser les enfants et qui est devenu fou, il y a douze ans, et qui a tué toutes ces femmes ; et on n'a pas oublié non plus le clébard, celui qui avait la rage et qui a tué Joe Camber, puis le vieil alcoolique qui habitait à côté de chez lui. Et le maudit chien a aussi tué le brave vieux shérif George Bannerman.

Aujourd'hui, c'est Alan Pangborn qui a pris la relève, et c'est un type bien ; mais aux yeux des anciens de la ville, jamais il ne le sera autant que le Gros George.

Rien d'ordinaire non plus à ce qui est arrivé à Reginald 'Pop' ^a

Merrill - la vieille fripouille qui tenait la brocante de la ville.

L'Emporium Galorium, ça s'appelait. Juste à l'endroit où il n'y a plus qu'un terrain vague, de l'autre côté de la rue. La baraque a brûlé de fond en comble, il y a quelque temps, mais vous trouverez des gens qui ont vu ça (ou qui prétendent l'avoir vu) pour vous raconter, après avoir descendu quelques bières au Mellow Tiger, que l'incendie qui a ravagé l'Emporium Galorium et entraîné la mort de Pop Merrill n'était pas un incendie tout à fait naturel.

Ace, le neveu de Pop, prétend que quelque chose du genre histoire de fantôme est arrivé à son oncle peu avant sa mort - un truc dans le style Twilight Zone. Evidemment, Ace n'était pas dans le secteur quand le tonton a mordu la poussière ; il achevait un séjour de quatre ans pour cambriolage à la prison de Shawshank. (Tout le monde savait que Ace Merrill tournerait mal ; à l'école, c'était déjà l'un des pires garnements que la ville ait jamais vus et on comptait bien une centaine de gosses qui traversaient la rue lorsqu'ils voyaient Ace se pointer vers eux, avec sa veste de motard pleine de quinquallerie et de fermetures éclair, et les fers de ses croquenots qui tintaient contre le trottoir.) Et pourtant, les gens le croyaient ; peut-être est-il vraiment arrivé

quelque chose d'étrange à Pop Merrill ce jour-là, peut-être ne s'agit-il que de commérages échangés chez Nan's autour d'une pointe de tarte et d'une tasse de café.

Il y a toutes les chances pour que ce soit comme dans le patelin où

vous avez grandi, ici. Des gens qui s'excitent sur la religion, des gens qui trimballent de bons gros mélos, mais aussi des secrets, des ressentiments... Et il y en a même qui racontent une apparition de

fantômes, de temps en temps, par exemple ce qui a pu se produire (ou ne pas se produire) le jour où Pop a passé l'arme à gauche dans sa brocante, histoire de pimenter un peu la morosité de leurs journées.

Castle Rock reste néanmoins une ville agréable, où il fait bon vivre et grandir - c'est ce que proclame le panneau à l'entrée de la ville. Le soleil brille comme nulle part sur le lac et le feuillage des arbres, et par

temps clair, on peut voir jusqu'au Vermont depuis le sommet de Castle View. L'été, les gens se disputent sur les articles du journal du dimanche, des bagarres éclatent de temps en temps dans le parking du Mellow Tiger les vendredis ou samedis soirs (parfois même les vendredis et samedis), mais la population estivale finit toujours par rentrer chez elle et les bagarres tournent court. Castle Rock a toujours été un bon coin, et quand les gens commencent à devenir un peu pénibles, vous savez ce qu'on dit ? Bah, ça leur passera. Ou bien : Faut se faire une raison.

Henry Beaufort, par exemple, en a marre de voir Hugh Priest donner des coups de pied dans le juke-box quand il est saoul... Mais Henry se fera une raison. Wilma Jerzyck et Nettie Cobb se haïssent à

mort... mais Nettie se fera (probablement) une raison et quant à

Wilma, la fureur est son mode de vie. Le shérif Pangborn pleure encore la disparition de sa femme et de son plus jeune fils, morts prématurément et d'une manière tout à fait tragique; mais avec le temps, lui aussi se fera une raison. L'arthrite de Polly Chalmers ne s'améliore pas - en fait, elle ne cesse d'empirer, tout doucement - et si elle n'arrive pas à s'en faire une raison, au moins apprendra-t-elle à

vivre avec. Des millions d'autres l'ont fait.

Nous nous cognons les uns aux autres de temps en temps, mais pour l'essentiel, les choses ne se passent pas trop mal. Du moins ne se sont-elles jamais trop mal passées, jusqu'ici. Mais je dois vous confier un authentique secret, mon ami ; c'est surtout pour cela que je vous ai appelé lorsque j'ai vu que vous étiez de retour en ville. Je crois que les ennuis - de vrais ennuis, cette fois - ne vont pas tarder à

commencer. Je le sens, comme je sentirais approcher, au-delà de l'horizon, une tempête hors saison, une tempête pleine d'éclairs : la dispute entre catholiques et baptistes à propos de la Nuit-Casino, les gosses qui taquinent le pauvre Slopey à cause de son bégaiement, John LaPointe et son mélo sentimental, le shérif Pangborn et son

chagrin...

je crois que tout ça n'est que de la roupie de sansonnet à côté de ce qui menace.

Vous voyez ce bâtiment sur Main Street, celui qui est à trois pas de porte plus loin que le terrain vague où se tenait autrefois l'Emporium Galorium ? Avec un auvent vert devant ? Ouais, c'est bien ça. Les vitrines sont barbouillées au blanc d'Espagne parce que la boutique n'est pas encore ouverte. LE BAZAR DES R VES, dit l'enseigne... mais au fait, qu'est-ce que ça peut vouloir signifier ? Moi non plus, je ne le sais pas, mais c'est de là que semblent venir mes mauvais pressentiments.

Juste de là.

Regardez la rue encore une fois. Vous voyez ce p'tit gars ? Celui qui pousse sa bicyclette et qui a l'air de marcher en rêvassant aux choses les plus agréables du monde ? Ne le perdez pas de vue, mon ami, je crois que c'est avec lui que tout va commencer.

Non, je vous dis, je ne sais pas quoi... pas exactement. Mais observez ce même. Et traînez en ville pendant un moment. Vous allez sentir qu'il y a quelque chose qui cloche, et si de drôles d'événements doivent se produire, ce serait peut-être aussi bien qu'il y ait un témoin.

Je connais ce gamin - celui qui pousse sa bécane. Vous aussi, peut-

être. Il s'appelle Brian je-ne-sais-pas-trop-quoi. Son père est installateur de portes et de menuiserie d'aluminium à Oxford ou South Paris, il me semble.

Gardez-le à l'œil, je vous dis. Gardez tout à l'œil. Vous êtes déjà venu ici, mais les choses sont sur le point de changer.

Je le sais.

Je le sens.

Une tempête couve quelque part.

PREMIERE PARTIE

GRAND GALA

D'OUVERTURE

PREMIER CHAPITRE

1

L'ouverture d'un nouveau magasin, dans une petite ville, fait figure d'événement.

Pour Brian Rusk, cependant, bien moins que pour d'autres personnes ; tenez, sa mère par exemple. Il l'avait entendue en parler (en principe, il ne devait pas dire écommérer ^a, lui avait-elle expliqué, parce que rapporter des cancans était une mauvaise habitude et elle ne le faisait pas) assez longuement au téléphone avec sa meilleure amie, Myra Evans, au cours du mois qui venait de s'écouler. Les ouvriers avaient donné le premier coup de marteau, dans le vieux b^{timent} qui avait abrité auparavant l'Agence immobilière et d'assu-

rance Western Maine, à peu près au moment de la rentrée scolaire, et depuis ils n'avaient cessé de s'activer. Personne, néanmoins, n'avait la moindre idée de ce qu'ils fabriquaient; leur premier travail avait consisté à poser une vitrine, et le second, à la badigeonner de blanc.

Depuis deux semaines, une enseigne pendait dans l'entrée au bout d'une ficelle que retenait une applique-ventouse en plastique.

OUVERTURE PROCHAINE !

LE BAZAR DES R VES

UN NOUVEAU GENRE DE BOUTIQUE

Vous n'en croirez pas vos yeux !

Lisait-on.

Ce sera encore un brocanteur ^a, avait dit à Myra la mère de Brian.

Cora Rusk, vautrée sur le canapé, tenait le téléphone d'une main et mangeait des cerises enrobées de chocolat de l'autre, tout en regardant

Santa Barbara à la télé. Encore un brocanteur ou un antiquaire avec tout un tas de faux meubles coloniaux américains et de vieux téléphones pourris à cadran. Attends de voir. ^a

Cet échange avait eu lieu peu de temps après l'installation de la vitrine badigeonnée, et elle avait parlé avec une telle assurance que Brian aurait pu croire la question épuisée. Sauf qu'avec sa mère, jamais une question ne paraissait l'être complètement. Ses spéculations et suppositions semblaient aussi inépuisables que les problèmes des personnages de Santa Barbara et General Hospital.

Puis, la semaine dernière, la première ligne du panneau avait été changée et on y lisait maintenant :

GRANDE OUVERTURE LE 9 OCTOBRE

AMENEZ VOS AMIS !

Brian ne s'intéressait pas autant au nouveau magasin que sa mère (ou que certains de ses professeurs ; il les avait entendus en parler dans la salle des profs du collège de Castle Rock, quand son tour était venu de distribuer le courrier) mais il avait onze ans, et un gamin de onze ans en bonne santé s'intéresse à tout ce qui est nouveau. En plus, le nom de la boutique le fascinait. ' Le Bazar des Rêves ^a : qu'est-ce que cela voulait dire, exactement ?

Il avait lu la nouvelle première ligne mardi dernier, en venant de l'école. C'était le jour de la semaine où il sortait tard. Brian avait eu un

bec-de-lièvre à la naissance ; on l'avait certes opéré, mais il devait suivre

des séances d'orthophonie. Il affirmait sans sourciller à tout le monde qu'il détestait cela, mais c'était faux. Profondément et désespérément amoureux de Miss Ratcliffe, il attendait avec impatience, pendant toute la semaine, cette séance spéciale de rééducation. La journée de mardi paraissait interminable, et des papillons lui voletaient agréablement dans l'estomac pendant les deux dernières heures de cours.

Il n'y avait que trois autres enfants dans la classe, et aucun d'eux ne venait du quartier où il habitait. C'était tant mieux. Au bout d'une heure passée dans la même pièce que Miss Ratcliffe, il se sentait trop exalté pour pouvoir supporter la moindre compagnie. Il aimait rentrer lentement chez lui alors que l'après-midi tirait à sa fin, poussant sa

bicyclette au lieu de pédaler dessus, rêvant d'elle tandis que les feuilles jaunies et dorées tombaient autour de lui dans les rayons obliques du soleil d'octobre.

Son itinéraire lui faisait longer la partie de Main Street située en face du square et, le jour o ù il vit le panneau qui annonçait l'ouverture, il avait collé le nez à la vitre de la porte, avec l'espoir de voir ce qui avait

remplacé les bureaux trapus et les murs d'un jaune pisseux de la Western Maine. Sa curiosité ne fut pas récompensée. Un store intérieur, tiré jusqu'en bas, dissimulait le local. Brian ne vit que son propre reflet, les mains en coupe autour des yeux.

Le vendredi 4, parut dans l'hebdomadaire de Castle Rock, le Call, une publicité pour le nouveau magasin. Elle était encadrée d'une bordure ornée et accompagnée, au-dessous du texte, d'un dessin représentant deux anges dos à dos soufflant dans de longues trompettes. L'annonce, à vrai dire, n'ajoutait rien à ce que l'on pouvait lire sur le panonceau suspendu à la ventouse : le nom du magasin était le Bazar des Rêves, il ouvrirait ses portes à dix heures du matin le 9 octobre ; et bien entendu : ´ Vous n'en croirez pas vos yeux. ^a Pas le moindre indice sur le genre de marchandise que le ou les propriétaires du Bazar des Rêves avaient l'intention de proposer.

Voilà, semble-t-il, qui eut le don d'irriter souverainement Cora Rusk - au point, fait exceptionnel, d'appeler Myra un samedi matin.

´ D'accord, j'en croirai mes yeux, ronchonna-t-elle. quand je verrai leurs lits en bois tourné soi-disant vieux de deux siècles, mais o ù on peut lire l'estampille " Rochester " ou " New York " pour peu qu'on prenne la peine de se pencher et de regarder sous le montant, alors là, j'en croirai mes yeux. ^a

Myra répondit quelque chose. Cora écouta, prenant des cacahuètes, une ou deux à la fois, directement dans la boîte et les croquant rapidement. Brian et son petit frère Sean, assis sur le sol, regardaient des dessins animés à la télé dans le salon. Sean était complètement fasciné par le monde des Schtroumpfs ; mais si Brian ne se désintéressait pas de la communauté des petits hommes bleus, il n'en gardait pas moins une oreille tendue vers la conversation.

Exactement ! ^a s'était exclamé Cora Rusk avec encore plus d'assurance que d'habitude, en réaction à quelque affirmation particulièrement péremptoire de Myra. ´ Des prix astronomiques pour de vieux

téléphones moisis ! ^a

La veille, lundi, Brian avait traversé le centre ville à bicyclette avec deux ou trois camarades. Depuis le trottoir d'en face, ils virent que pendant la journée, on avait placé un auvent vert foncé pour protéger la vitrine. Le Bazar des Rêves, lisait-on dessus en lettres blanches.

Polly Chalmers, la couturière, se tenait devant sa boutique et, les mains sur les hanches (qu'elle avait particulièrement bien dessinées), contemplait elle aussi l'auvent avec une expression à la fois intriguée et admirative.

Brian, qui s'y connaissait en bannes, stores et auvents, partageait cette admiration. C'était le seul véritable auvent de tout Main Street, et il donnait un cachet particulier au nouveau magasin. Le mot sophistiqué ^a ne faisait pas partie du vocabulaire de Brian, mais il vit immédiatement qu'aucune autre boutique de Castle Rock n'avait ce même chic. Avec l'auvent, on aurait dit l'un de ces magasins que l'on voit dans un spectacle télévisé. Western Auto, de l'autre côté de la rue, paraissait minable et ringard en comparaison.

De retour à la maison, il avait trouvé sa mère assise sur le canapé ; elle regardait Santa Barbara en mangeant des biscuits bourrés de calories qu'elle faisait descendre avec du Coca-Cola diététique. Elle buvait toujours ce genre de Coke lorsqu'elle regardait les séries de l'après-midi. Brian se demanda pourquoi, étant donné ce qu'elle dévorait en même temps, mais il considéra plus prudent de ne pas poser la question. Elle se mettrait même peut-être à lui crier après et dans ce cas-là, il était sage de se planquer.

´ Hé, M'man ! dit-il en lançant ses livres sur le comptoir avant de prendre le lait dans le réfrigérateur. Tu sais quoi ? Il y a un auvent au nouveau magasin !

- quoi, il y a du vent? ^a répondit-elle depuis le séjour.

Il se remplit un verre de lait et vint dans l'encadrement de la porte.

Un auvent, fit-il avec un geste évocateur de la main. Au nouveau magasin, dans le centre. ^a

Elle se redressa, prit la télécommande et coupa le son. Sur l'écran, Al et Corinne continuèrent de s'étendre sur leurs problèmes santa-barbaresques dans leur restaurant santa-barbaresque préféré, mais seul un spécialiste de la lecture sur les lèvres aurait pu dire ce qu'étaient exactement ces problèmes. ´ quoi ? Ce magasin, le Bazar des Rêves ?

- Ouais-ouais, répondit-il en prenant une grande rasade de lait.

- Ne fais pas tant de raffut en buvant ! (Elle enfourna le reste de son en-cas.) «a fait un bruit ignoble. Combien de fois te l'ai-je déjà

dit? ^a

Au moins autant de fois que tu m'as dit de ne pas parler la bouche pleine, pensa Brian, qui s'abstint néanmoins de faire ce commentaire à voix haute. Il avait appris très tôt à garder pour lui ce genre de réflexion.

Excuse, M'man.

- quel genre d'auvent ?

- Une banne verte.

- En compressé ou en alu ? ^a

Brian, dont le père vendait des profilés d'aluminium pour Dick Perry Siding and Door Company, à South Paris, savait exactement de quoi elle voulait parler ; mais s'il s'était agi d'une banne fixe montée selon ces principes, il n'y aurait même pas fait attention. Les bannes de magasin en métal compressé, on ne voyait que ça. La moitié des maisons de Castle Rock en avaient au-dessus de leurs fenêtres.

Ni l'un ni l'autre. Elle est en tissu. En toile, je crois. Elle dépasse beaucoup, et il y a de l'ombre en dessous. Et elle est ronde, comme ça.

(Prenant bien garde de ne pas renverser son lait, il plaça les mains comme s'il tenait un objet arrondi.) Le nom est inscrit au bout. Elle est sensationnelle.

- Elle est raide, celle-là ! ^a

C'était le leitmotiv qui servait en général à Cora pour exprimer son excitation ou son exaspération. Brian recula prudemment d'un pas, au cas où il se serait agi de celle-ci et non de celle-là.

Qu'est-ce que c'est d'après toi, M'man ? Un restaurant, peut-être?

- Je ne sais pas. ^a Elle tendit la main vers le téléphone, un Princess, posé sur le bout de la table. Elle dut déplacer le chat Squeebles, le TV

Guide, et une canette de coke allégé pour l'atteindre. ´ Mais je trouve ça bizarre.

- Dis, M'man, qu'est-ce que ça veut dire, le Bazar des Rêves ?

C'est comme...

- Ne m'ennuie pas maintenant, Brian, Maman est occupée. Tu trouveras des Devil Dog dans la panetière, si tu veux. Mais n'en prends qu'un, sinon ça te coupera l'appétit pour le dîner. ^a Elle composait déjà le numéro de Myra et les deux femmes se mirent à discuter de l'auvent (ou de la banne) avec beaucoup d'enthousiasme.

Brian, qui n'avait pas envie de manger de Devil Dog (il aimait beaucoup sa mère, mais parfois, ce qui lui coupait vraiment l'appétit, c'était de la voir s'empiffrer ainsi), s'assit à la table de la cuisine, ouvrit

son livre de mathématiques et commença ses devoirs. Elève brillant et consciencieux, il ne lui restait que ses exercices de maths à faire à la maison ; il avait fini tous les autres à l'école. Tout en déplaçant les décimales et en divisant, il écoutait la conversation de sa mère avec Myra. Elle répétait une fois de plus qu'ils allaient encore avoir une boutique vendant de vieux flacons de parfum qui empesteraient et les photos d'ancêtres des uns ou des autres, et que c'était une honte de faire commerce de choses pareilles. Il y avait vraiment trop de gens, ajouta Cora, dont la seule devise dans la vie était prendre le fric et ficher le camp. Lorsqu'elle parla de l'auvent, on aurait dit que quelqu'un l'avait délibérément installé pour l'offenser - et y avait admirablement réussi.

J'ai l'impression qu'elle estime qu'on aurait dû lui en parler avant, pensa Brian, tandis que son crayon alignait opiniâtrement des chiffres, soustrayait, arrondissait. Ouais, c'était ça. Elle était curieuse, pour commencer ; et vexée, pour finir. La combinaison des deux la rendait malade. Eh bien, elle ne tarderait pas à savoir. Et à ce moment-là, peut-être le mettrait-elle dans le grand secret. Et si elle était trop occupée, il pourrait toujours écouter l'une de ses conversations de l'après-midi avec Myra.

Mais en fin de compte, Brian en apprit énormément sur le Bazar des Rêves bien avant sa mère, Myra, ou n'importe qui d'autre à Castle Rock.

Il ne monta pratiquement pas sur sa bicyclette lorsqu'il revint de l'école, la veille du jour d'ouverture du Bazar des Rêves ; il était perdu dans une rêverie torride (dont il n'aurait jamais trahi le secret, même mis sur des charbons ardents ou jeté au milieu d'un nid de tarentules) dans laquelle il demandait à Miss Ratcliffe de l'accompagner à la foire de Castle County - ce qu'elle acceptait.

´ Merci, Brian ^a, dit Miss Ratcliffe, et Brian vit de petites larmes de gratitude au coin de ses yeux bleus - d'un bleu tellement profond qu'ils paraissaient assombris comme par un gros nuage. ´Je suis...

disons très triste, depuis quelque temps. Vois-tu, j'ai perdu mon amour.

- Je vous aiderai à l'oublier, dit Brian, d'une voix qui était autoritaire et tendre en même temps. Appelez-moi simplement... Bri.

- Merci ^a, murmura-t-elle. Elle se pencha sur lui, si bien qu'il put sentir son parfum - un arôme édenique de fleurs sauvages, et ajouta,

´ Merci... Bri. Et étant donné que ce soir nous serons non plus professeur et élève, mais fille et garçon, tu peux m'appeler... Sally. ^a

Il lui prit la main. La regarda droit dans les yeux. ´ Je ne suis pas juste un gamin. Je peux vous aider à l'oublier... Sally. ^a

Elle paraissait presque hypnotisée par cette compréhension inattendue, par tant de maturité ; il n'avait peut-être que onze ans, pensat-elle, mais il est plus homme que Lester ne l'a jamais été ! Les mains de Sally répondirent à son étreinte. Leurs visages se rapprochèrent...

encore... encore...

Non, murmura-t-elle, les yeux si grands et si proches de lui, maintenant, qu'il aurait pu s'y noyer. Il ne faut pas, Bri... c'est mal...

- Au contraire, ma chérie ^a, répondit-il en posant ses lèvres sur celles de Sally.

Elle se recula au bout de quelques instants et murmura tendrement...

´ Hé, le même, fais gaffe un peu o~ tu vas ! ^a

Brutalement arraché à son songe, Brian se rendit compte qu'il venait de s'avancer devant la camionnette de Hugh Priest.

´ Désolé, monsieur Priest ^a, dit-il, rougissant furieusement. Hugh Priest était un type qu'il valait mieux éviter de mettre en colère. Il travaillait au service de voirie de la ville et passait pour avoir le caractère le plus épouvantable de tout Castle Rock. Brian l'observa à la dérobée. Si l'homme commençait à descendre de son véhicule, il bondirait sur sa bicyclette et foncerait dans Main Street à une vitesse proche de celle de la lumière. Il n'avait aucune envie de passer le mois suivant à l'hôpital, tout ça parce qu'il s'était laissé aller à rêvasser d'une

balade à la foire avec Miss Ratcliffe.

Mais Hugh Priest tenait une bouteille de bière entre ses cuisses, Hank Williams beuglait ´ High and pressurised ^a à la radio, et il se sentait juste un peu trop bien comme ça pour prendre la peine d'aller flanquer une bonne raclée à ce petit merdeux, par cet agréable après-midi.

´ T'as intérêt à garder les yeux ouverts, dit-il, prenant une gorgée à sa bouteille et jetant un regard noir à Brian. Parce que la prochaine fois, je me fatiguerai pas à m'arrêter. Je te passerai dessus, petit morveux. «a te fera les pieds ! ^a

Il engagea une vitesse et s'éloigna. Brian éprouva un besoin insensé

(et fort heureusement passer) de lui crier d'aller se faire foutre. Il attendit que la camionnette orange du cantonnier eût tourné dans Linden Street et poursuivit son chemin. Sa rêverie avec Miss Ratcliffe était gachée pour la journée. Hugh Priest l'avait ramené dans la réalité.

Miss Ratcliffe ne s'était nullement disputée avec son fiancé, Lester Pratt; elle portait toujours sa bague de fiançailles avec un petit diamant, et conduisait toujours la Mustang bleu de Lester en attendant que sa propre voiture fût réparée.

Brian avait encore vu Miss Ratcliffe et Lester Pratt hier au soir, qui agrafaient les affichettes LES D...S SONT UN JEU DU DIABLE sur les poteaux téléphoniques du bas de Main Street, avec d'autres personnes. Ils chantaient des hymnes. Seulement voilà, dès qu'ils avaient tourné le dos, les catholiques venaient les arracher. C'était assez comique, dans le fond... mais s'il avait été plus grand, Brian aurait fait de son mieux pour protéger tout ce que Miss Ratcliffe aurait pu placarder de ses mains sacrées.

Brian pensa à ses yeux bleu foncé, à ses longues jambes de danseuse, et éprouva la même mélancolique stupéfaction qu'il ressentait à

chaque fois qu'il se disait qu'en janvier, elle avait l'intention d'abandonner le nom ravissant de Sally Ratcliffe, pour celui de Sally Pratt -

qui sonnait, aux oreilles de Brian, comme une grosse dame dégringolant dans un escalier.

Eh bien, pensa-t-il, longeant le trottoir pour descendre Main Street sans se presser, elle changera peut-être d'avis. Ce n'est pas impossible.

Ou alors, Lester Pratt aura peut-être un accident de voiture, ou une tumeur au cerveau, ou quelque chose comme ça. qui sait s'il ne va pas devenir toxico ? Jamais Miss Ratcliffe n'épouserait un drogué.

Ce genre de réflexion procurait une sorte de bizarre réconfort à

Brian, mais ne changeait rien au fait que Hugh Priest avait amputé la rêverie de son apogée (il embrassait Miss Ratcliffe sur la bouche et lui touchait le sein droit pendant qu'ils s'enfonçaient dans le Tunnel des Amoureux, à la foire). Une idée tout de même plutôt farfelue : un gamin de onze ans qui amène son professeur à la foire. Miss Ratcliffe était jolie, mais également vieille. Elle avait dit un jour à ses cinq élèves

qu'elle allait avoir vingt-quatre ans en novembre.

Si bien que Brian replia soigneusement sa rêverie, comme un homme qui replierait un document qu'il a souvent lu et auquel il tient beaucoup, et la remisa sur une étagère, dans un coin de son cerveau. A sa place. Il se prépara à monter sur sa bicyclette pour faire le reste du chemin.

Mais il passait justement devant le nouveau magasin à ce moment-là, et le panneau de la porte attira son úil. quelque chose avait changé. Il s'arrêta et regarda.

GRANDE OUVERTURE LE 9 OCTOBRE

AMENEZ VOS AMIS!

avait disparu d'en haut. Remplacé par un petit panonceau carré, en lettres rouges sur fond blanc : OUVERT, lisait-on ; et seulement ça.

Brian restait immobile, la bicyclette entre les jambes, hypnotisé, sentant son cúur battre un peu plus vite.

Tu ne vas tout de même pas entrer là-dedans, hein ? se demanda-t-il.

Si vraiment ils ont ouvert un jour à l'avance, tu ne vas pas y aller, non ?

Et pourquoi pas ? se répondit-il.

Eh bien... parce que le badigeon est encore sur la vitrine. Le store intérieur toujours baissé. Si tu rentres là-dedans, n'importe quoi peut t'arriver. N'importe quoi.

Tiens pardi ! Et si le type est un Norman Bates ou un truc comme ça, qui s'habille avec les vêtements de sa mère et tue ses clients ? Tout juste.

Eh bien, laisse tomber, intervint le timide en lui, lequel semblait savoir qu'il avait déjà perdu la partie. L'idée était trop tentante.

Et puis, Brian s'imagina l,chant d'un ton nonchalant à sa mère : Au fait, M'man, tu sais, le nouveau magasin, le Bazar des Rêves ? Figure-toi qu'il a ouvert avec un jour d'avance. Je suis entré et j'ai jeté un coup d'oeil. ^a

C'est là, pour le coup, qu'elle se précipiterait sur la télécommande pour couper le son de la télé ; vous pouvez me croire ! Elle ne voudrait pas en perdre une miette !

Cette idée fut trop séduisante pour Brian. Il abaissa la béquille de son vélo, s'engagea lentement dans l'ombre de l'auvent et s'approcha de la porte du Bazar des Rêves.

Au moment o^ù il posa la main sur la poignée, il lui vint à

l'esprit qu'il devait s'agir d'une erreur. On avait placé le panneau là, en vue de l'ouverture, demain, et quelqu'un l'avait retourné par erreur. Il n'entendait pas le moindre son en provenance de l'intérieur ; derrière son store baissé, le local donnait l'impression d'être vide.

Mais puisqu'il avait été jusqu'ici, il essaya tout de même de tourner le bouton... lequel pivota sans difficulté sous sa main. Le pêne se désengagea avec un cliquetis et la porte du Bazar des Rêves s'ouvrit en grand.

Brian s'aperçut qu'on avait installé des rails d'éclairage (une spécialité de Dick Perry Siding and Door Company) ; quelques-uns des projecteurs étaient allumés. On les avait braqués sur un certain nombre de vitrines et cabinets de verre disposés tout autour de la vaste pièce ; la plupart étaient vides. Les projecteurs mettaient en valeur les rares objets qui s'y trouvaient.

Une moquette, d'une riche couleur bordeaux, recouvrait l'ancien plancher de la Western Maine - Immobilier & Assurances. On avait peint les murs couleur coquille d'uf. La vitrine badigeonnée laissait filtrer une lumière diffuse, de la même nuance que les murs.

Peu importe, c'est tout de même une erreur, songea Brian. Il n'a même pas encore mis son stock en place. Et celui qui s'était trompé avec le panneau avait aussi oublié de fermer la porte à clef.

Dans de telles circonstances, les règles de la politesse étaient simples : refermer la porte, enfourcher sa bicyclette et s'éloigner.

Néanmoins, il n'avait aucune envie de partir. Après tout, il contemplait l'intérieur du nouveau magasin. Sa mère lui parlerait pendant tout le reste de l'après-midi en apprenant cela. Mais quelque chose le mettait dans tous ses états : il n'aurait su exactement dire ce qu'il voyait. Il y avait une demi-douzaine d'objets (d'objets exposés)

dans les vitrines, les projecteurs braqués sur eux - sans doute dans le but de faire un essai d'éclairage -, mais il aurait été incapable de les décrire avec précision. Il pouvait, néanmoins, dire ce qu'ils n'étaient pas : des lits en bois tourné ou des téléphones à cadran moisis.

‘ Bonjour ? fit-il d'un ton incertain, toujours debout dans l'encadrement de la porte. Il y a quelqu'un ? ^a

Il était sur le point de refermer le battant lorsqu'une voix répondit :

‘ Je suis ici. ^a

Une haute silhouette - d'une taille qui lui parut tout d'abord démentielle - surgit d'une porte du fond à demi dissimulée par une vitrine, et sur laquelle retombait un rideau de velours sombre. Brian ressentit une soudaine bouffée de peur, brève mais monstrueuse. Puis la lumière d'un projecteur vint frapper obliquement le visage de l'homme, et sa peur s'évanouit. Le type était très vieux, et son visage respirait la bonté. Il examinait Brian avec intérêt et plaisir.

‘ La porte n'était pas fermée à clef, expliqua Brian, alors j'ai pensé...

- Evidemment, elle n'était pas fermée. J'ai décidé d'ouvrir un petit moment cet après-midi... en avant-première, en quelque sorte. Et vous êtes mon premier client. Entrez, mon jeune ami. Entrez librement, et laissez en repartant un peu de la joie de vivre qui vous accompagne ! ^a

Il sourit et tendit la main. Le sourire était contagieux. Brian éprouva une sympathie instantanée pour le propriétaire du Bazar des Rêves. Il dut franchir le seuil et s'avancer dans la boutique pour serrer la main de l'homme de haute taille, et il agit sans la moindre hésitation. La porte se referma derrière lui et le pêne s'engagea tout seul dans la gâche. Brian n'y fit pas attention. Il était trop occupé à remarquer un détail : les yeux du géant étaient bleu foncé, exactement de la même nuance que ceux de Miss Ratcliffe. Il aurait pu être son père.

La poignée de main de l'homme était ferme et assurée, mais pas douloureuse. Elle avait toutefois quelque chose de désagréable.

quelque chose... de lisse. De trop dur, aussi.

‘ Je suis content de faire votre connaissance ^a, dit le garçon.

Les yeux bleu foncé se fixèrent sur son visage comme les lanternes encapuchonnées des chemins de fer.

‘ Je suis également ravi de faire la vôtre ^a, répondit l'homme de haute taille. Et c'est ainsi que Brian Rusk fut le premier citoyen de Castle Rock à rencontrer le propriétaire du Bazar des Rêves.

4

‘ Je m'appelle Leland Gaunt. Et vous ?

- Brian. Brian Rusk.

- Très bien, monsieur Rusk. Et étant donné que vous êtes mon premier client, je crois qu'il est normal de vous faire un prix extrêmement avantageux sur tout article qui pourrait vous intéresser.

- Euh, merci, mais je ne crois pas que je pourrais acheter quelque chose, dans un endroit comme ici. Je n'aurai mon argent de poche que vendredi et... (il jeta de nouveau un regard dubitatif sur les vitrines).

Et

on dirait que vous n'avez pas encore tout déballé. ^a

Gaunt sourit. Il avait les dents plantées de travers, des dents qui paraissaient plutôt jaunâtres dans la faible lumière, mais Brian n'en trouva pas moins ce sourire absolument charmant. Une fois de plus, il se sentit presque obligé d'y répondre. Non, admit Leland Gaunt, en effet. La majorité de... de mon stock, comme vous dites, doit arriver plus tard, dans la soirée. Mais j'ai déjà quelques articles intéressants.

Jetez donc un coup d'oeil, mon jeune ami. J'aimerais beaucoup avoir ne serait-ce que votre opinion. J'imagine que vous avez une maman, n'est-ce pas ? Oui, bien entendu. Un jeune homme aussi bien élevé ne peut être orphelin. Ai-je raison ? ^a

Brian acquiesça, toujours souriant. ' Bien sûr. Elle est à la maison.

Voulez-vous que j'aille la chercher ? ^a ajouta-t-il soudain. Mais il regretta sur-le-champ d'avoir lancé cette proposition. Il n'avait aucune envie de ramener sa mère ici. Demain, Mr Leland Gaunt appartiendrait à toute la ville. Demain, sa mère et Myra Evans viendraient faire la roue devant lui, avec toutes les autres femmes de Castle Rock. Brian se dit que Mr Gaunt aurait probablement cessé de lui paraître aussi étrange et original à la fin du mois, sinon à la fin de la semaine ! Mais pour le moment il l'était encore, pour le moment, il appartenait à

Brian Rusk et uniquement à Brian Rusk, qui trouvait que c'était parfait ainsi.

Il fut donc ravi lorsque Leland Gaunt leva une main (il avait les doigts extrêmement étroits et extrêmement longs, et Brian remarqua que l'index et le majeur étaient exactement de la même taille) et secoua la tête. ' Pas du tout. C'est précisément ce que je ne veux pas. Elle amènerait sans aucun doute l'une de ses amies, n'est-ce pas ?

- Oui, admit Brian, pensant à Myra.

- Peut-être même plusieurs amies. Non, c'est mieux ainsi, Brian

- me permettez-vous de vous appeler Brian et de vous tutoyer ?

- Bien sûr, répondit-il, amusé.

- Merci. Et tu m'appelleras monsieur Gaunt, étant donné que je suis ton aîné, ce qui ne veut pas dire que je vauds mieux que toi.

D'accord ?

- D'accord. ^a Brian ne voyait pas trop ce qu'avait voulu dire Leland Gaunt avec cette histoire d'aîné, mais il adorait entendre ce type parler. Et ses yeux étaient vraiment quelque chose - il avait toutes les peines du monde à en détacher les siens.

Ôui, c'est beaucoup mieux. ^a Mr Gaunt frotta ses longues mains l'une contre l'autre, ce qui produisit un bruissement sifflant. «a, c'était quelque chose que Brian trouvait moins agréable. On aurait dit le crépitement qu'émet un serpent à sonnette que l'on vient de déranger et qui s'apprête à mordre. ´ Vous allez en parler à votre mère, et peut-être même lui montrer ce que vous avez acheté, si jamais vous achetez quelque chose... ^a

(Brian envisagea d'avouer à Leland Gaunt qu'il disposait en tout et pour tout de quatre-vingt onze cents au fond de ses poches, puis y renonça.)

´... et elle en parlera à ses amies, qui en parleront aux leurs et ainsi de suite, vois-tu, Brian? La publicité que tu me feras sera bien supérieure à tout ce que pourrait imaginer de publier le journal local, en la matière ! Mieux même que de te déguiser en homme-sandwich et de te faire arpenter les rues de la ville !

- Puisque c'est vous qui le dites ^a, reconnut Brian. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'était un homme-sandwich, mais il savait qu'il n'avait aucune envie d'en devenir un. ´Ce sera amusant de jeter un coup d'œil. ^a Aux quatre bricoles qu'il y a à voir, pensa-t-il, trop poli pour le dire.

Alors vas-y ! ^a fit Leland Gaunt avec un geste vers les vitrines.

Brian remarqua qu'il portait une longue veste de velours rouge ; il s'agissait peut-être même d'une jaquette, comme dans les récits de Sherlock Holmes qu'il avait lus. Très chic. ´Fais comme chez toi, Brian ! ^a

Le garçon s'avança lentement vers la vitrine la plus proche de la porte. Il regarda par-dessus son épaule, certain que Mr Gaunt allait le suivre, mais l'homme de haute taille n'avait pas bougé, et l'observait avec un air amusé et madré. Comme s'il avait lu dans l'esprit de Brian, et compris combien celui-ci détestait être suivi par le propriétaire d'un magasin quand il examinait la marchandise. Il supposait que les commerçants craignaient la casse ou le vol, voire les deux.

´Prends tout ton temps, ajouta Leland Gaunt. Le lèche-vitrine est une joie quand on prend son temps, casse-chose quand on est pressé.

- Dites, est-ce que vous venez d'Angleterre ou d'ailleurs ? ^a

demanda Brian. La manière dont Mr Gaunt utilisait le ^a plutôt que le ^a vous ^a l'intriguait. «a lui rappelait l'espèce de vieux beau qui présentait Au théâtre ce soir, programme que sa mère regardait parfois, si, d'après TV Guide, il s'agissait d'une histoire d'amour.

‘ Je suis d'Akron.

- C'est en Angleterre ?

- Non, dans l'Ohio, ^a répondit gravement Leland Gaunt, exhibant ses dents fortes et irrégulières en un sourire rayonnant.

Ces répliques parurent comiques à Brian, comme il trouvait souvent comiques celles des programmes de variétés, à la télé. En vérité, c'était toute l'aventure qui le frappait par son côté spectacle de télévision : un peu mystérieux, mais pas réellement menaçant. Il éclata de rire.

Un instant, il se demanda si Mr Gaunt n'allait pas le trouver impoli (peut-être à cause de sa mère, qui l'accusait constamment de l'être, au point qu'il en était venu à s'imaginer prisonnier d'un réseau, énorme et à peu près invisible, d'étiquette sociale), mais l'homme de haute taille l'imita. Ils rirent ensemble, et tout compte fait, Brian en vint à se dire qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais passé un après-midi aussi agréable que celui-ci promettait d'être.

‘ Vas-y, regarde, reprit Mr Gaunt avec un geste de la main. Nous échangerons des histoires une autre fois, Brian. ^a

Brian regarda donc. Seulement cinq objets étaient disposés dans le plus grand des casiers de verre, alors qu'il aurait facilement pu en contenir vingt ou trente de plus. L'un était une pipe. Un autre, une photo d'Elvis Presley portant son foulard rouge et son survêtement blanc avec un tigre dans le dos. Le King (comme l'appelait toujours sa mère) approchait un micro de ses lèvres boudeuses. Le troisième objet était un appareil photo Polaroid ; le quatrième, un fragment de roche poli, avec en son centre un trou plein de pointes de cristal. Le projecteur, au-dessus, les faisait chatoyer somptueusement. Le cinquième, un éclat de bois à peu près de la taille de l'index de Brian.

Il montra le cristal. C'est une géode, n'est-ce pas ?

- Tu es un jeune homme cultivé, Brian. C'est exactement cela. J'ai de petites étiquettes pour tous mes objets, mais elles n'ont pas encore été déballées - comme l'essentiel de mon stock. Je vais devoir me démenner

comme un beau diable si je veux être prêt pour l'ouverture, demain matin. ^a Il n'y avait cependant pas la moindre inquiétude dans le ton de sa voix, et il paraissait tout à fait satisfait de rester dans son coin.

C'est quoi, ça ? ^a demanda Brian en montrant l'éclat de bois. Au fond de lui, il trouvait ces objets disparates bien étranges, pour un magasin installé dans une petite ville. Leland Gaunt lui avait plu instantanément, mais si le reste de son stock était du même ordre, il n'allait pas faire longtemps des affaires à Castle Rock. quand on voulait vendre des trucs comme des pipes, des photos du King et des bouts de bois, c'était à New York qu'il fallait ouvrir boutique... telle était du moins l'idée qu'il s'était faite, d'après les films qu'il avait vus.

Âh ! dit Leland Gaunt, voilà un objet intéressant. Permets-moi de te le montrer. ^a

Il traversa la salle, tirant un gros trousseau de clefs de sa poche ; il en sélectionna une pratiquement sans chercher, ouvrit la vitrine par le côté et prit délicatement l'éclat de bois. ' Donne-moi ta main, Brian.

- Heu, il vaudrait peut-être mieux pas. ^a Natif d'un Etat dans lequel le tourisme était une industrie majeure, il avait souvent vu des panonceaux avec ce petit poème :

Charmant à regarder,

Délicieux à tenir,

Mais le casser,

C'est l'acheter.

Il imaginait sans peine la réaction horrifiée de sa mère s'il brisait l'éclat de bois (ou quoi que ce soit) et que Mr Gaunt, soudain moins amical, lui disait qu'il y en avait pour cinq cents dollars.

Ét pourquoi donc ? ^a demanda Leland Gaunt, soulevant les sourcils - il aurait mieux valu dire le sourcil, car ils les avaient tellement fournis qu'ils se rejoignaient au-dessus de son nez.

C'est que je suis plutôt maladroit.

- Je n'en crois rien. Je sais reconnaître un garçon maladroit lorsque j'en vois un. Toi, tu n'es pas de cette race-là. ^a Il laissa tomber le

fragment de bois dans la paume de Brian. Celui-ci le regarda, surpris ; il ne se souvenait pas avoir ouvert la main pour le recevoir.

Et il ne donnait pas l'impression d'être un éclat de bois ; on aurait dit plutôt...

Ôn dirait de la pierre ! s'exclama-t-il d'un ton dubitatif, levant les yeux vers Leland Gaunt.

- C'est à la fois du bois et de la pierre. Exactement, du bois pétrifié.

- Pétrifié ^a, s'émerveilla Brian. Il regarda l'éclat de bois de plus près et d'effleura du doigt. Le contact était à la fois lisse et bosselé ; la

sensation n'était pas spécialement agréable. Il doit être ancien.

- Plus de deux mille ans, opina gravement Mr Gaunt.

- Mince alors ! ^a Brian sursauta et faillit laisser tomber l'objet. Il referma la main dessus pour le retenir... et immédiatement, une impression d'étrangeté et de distorsion le submergea. Il se sentit soudain - quoi ? pris de vertige ? Non, pas pris de vertige, mais loin.

Comme si une partie de lui-même, arrachée à son corps, venait d'être entraînée ailleurs.

Il voyait Mr Gaunt le regarder avec intérêt et amusement ; mais les yeux de l'homme parurent brusquement prendre la taille de soucoupes. Cependant, cette impression de désorientation n'était pas effrayante ; excitante, plutôt, et en tout cas plus agréable que l'impression huileuse du morceau de bois pétrifié sous son doigt.

‘ Ferme les yeux ! Ferme les yeux, Brian, et dis-moi ce que tu ressens !

^a

Brian obéit à l'invitation et resta un moment sans bouger, le bras droit tendu, le poing tenant toujours l'éclat de bois. Il ne vit pas la lèvre supérieure de Leland Gaunt se retrousser comme une babine de chien sur ses grandes dents de travers, pendant ce qui, un instant, aurait pu passer pour une grimace de plaisir ou d'anticipation. Il éprouva une vague sensation de déplacement - une sorte de mouvement en tire-bouchon. Un son, bref et léger : teuf-teuf... teuf-teuf... teuf-teuf... Il connaissait ce son. C'était...

Un bateau ! s'écria-t-il, ravi, sans ouvrir les yeux. J'ai l'impression d'être sur un bateau !

- Vraiment ^a, dit Mr Gaunt. Sa voix parut incroyablement distante aux oreilles de Brian.

Les sensations s'intensifièrent ; il éprouvait maintenant l'impression d'escalader et de descendre, au ralenti, d'énormes vagues. Il entendait des cris lointains d'oiseaux, et plus près, le bruit de nombreux animaux ; une vache mugit, des coqs chantèrent, un gros, très gros félin feula, exprimant non de la rage, mais de l'ennui. Dans cette unique seconde, il sentit presque le bois (ce même bois dont l'éclat avait autrefois fait partie, il en était s^r) sous ses pieds, et comprit qu'il

ne portait pas ses chaussures de sport (des Converse) mais des sortes de sandales, et...

Et tout s'éloigna et se réduisit à un minuscule point brillant, comme sur l'écran, lorsque l'on coupe la télé. Puis il n'y eut plus rien. Il ouvrit

les yeux, secoué mais au comble de la joie.

Sa main enserrait l'éclat de bois pétrifié avec tant de force qu'il dut produire un effort de volonté pour ouvrir les doigts ; ses articulations grincèrent comme des gonds rouillés.

‘ Hé bien mon vieux, dit-il doucement.

- C'est quelque chose, hein ? ^a lui demanda Leland Gaunt d'un ton joyeux, prenant le fragment dans la paume de Brian avec l'adresse naturelle d'un médecin retirant une écharde de la chair d'un patient.

Puis il le remit à sa place et referma le cabinet vitré avec un geste exagéré.

Oui, quelque chose ^a, admit Brian avec une longue expiration qui était presque un soupir. Il se pencha pour contempler l'éclat de bois pétrifié. Sa main le démangeait encore à l'endroit o^ù elle l'avait tenu.

Les sensations, le pont qui s'inclinait et se redressait, le clapotis des vagues contre la coque, le bois sous ses pieds... tout cela s'attardait en lui, bien qu'il soupçonnât (avec un réel sentiment de chagrin) qu'elles passeraient, comme passent les rêves.

Connais-tu l'histoire de l'Arche de Noé ? ^a demanda Mr Gaunt.

Brian fronça les sourcils. Il était à peu près s^r qu'elle se trouvait dans la Bible, mais il avait tendance à rêvasser pendant les sermons du dimanche et les leçons de catéchisme du jeudi soir. Ce n'est pas celle

du bateau qui a fait le tour du monde en quatre-vingts jours ? ^a

Leland Gaunt sourit à nouveau. ´ quelque chose comme ça, Brian. Tout à fait comme ça. Figure-toi que cet éclat de bois proviendrait, paraît-il, de l'Arche de Noé. Evidemment, je ne peux pas l'affirmer, car les gens me prendraient pour un fieffé menteur. Il doit bien y avoir quatre mille personnes, de par le monde, qui essaient aujourd'hui de vendre des bouts de bois qui auraient appartenu à l'Arche de Noé - et probablement quatre cent mille qui essaient de fourguer des morceaux de la vraie croix - mais par contre, je peux affirmer qu'il a plus de deux mille ans, car il a été daté

carbone-14, et je peux affirmer aussi qu'il provient de Terre Sainte, bien qu'il ait été trouvé non pas sur le mont Ararat, mais sur le mont Boram. ^a

Ces explications furent en partie perdues pour Brian, mais pas le fait le plus marquant. ´ Deux mille ans, murmura-t-il. Bigre ! Vous en êtes vraiment s'r ?

- Tout à fait. Je possède un certificat du MIT, o' il a été daté au carbone-14, certificat qui accompagne évidemment l'objet. Mais vois-tu, je crois pour ma part qu'il provient réellement de l'Arche. ^a Il contempla le fragment pendant quelques instants, pensif, puis tourna son éblouissant regard bleu vers les yeux noisette de Brian. Une fois de plus, le garçon se sentit paralysé par ce regard. Après tout, le mont Boram est à moins de trente kilomètres du mont Ararat, à vol d'oiseau, et on a commis de bien plus grandes erreurs d'estimation quant au lieu d'échouage d'un bateau, même grand, en particulier lorsque l'histoire s'est transmise oralement pendant des générations avant d'être finalement consignée par écrit. Tu ne crois pas ?

- Oui, ça paraît logique, admit Brian.

- Et de plus, l'objet produit cette étrange sensation lorsqu'on le tient. Ce n'est pas ce que tu dirais ?

- Et comment ! ^a

Leland Gaunt sourit et ébouriffa les cheveux du garçon, rompant le charme. Sais-tu que tu me plais, Brian ? Si seulement tous mes clients pouvaient s'émerveiller comme toi... La vie serait alors plus facile pour un humble commerçant dans mon genre.

- Combien... combien demanderiez-vous pour une pièce comme celle-ci ? ^a voulut savoir Brian. Il montra l'éclat de bois pétrifié d'un doigt

encore mal assuré. Il commençait seulement à se rendre compte à

quel point l'expérience l'avait affecté. Comme s'il avait porté un coquillage à l'oreille et entendu le bruit de la mer - mais en stéréo-Dolby Sensurround. Il espérait ardemment que Mr Gaunt le lui laisserait tenir à nouveau, peut-être même un petit peu plus longtemps, mais il ne savait comment le demander, et Leland Gaunt ne le lui proposa pas.

À vrai dire, répondit l'homme, les mains jointes sous le menton, le regard malicieux, avec un objet comme celui-ci - comme avec la plupart des bons objets que je vends, ceux qui sont véritablement intéressants - ça dépendrait de l'acheteur. De ce que le client accepterait de payer. Combien accepterais-tu d'y mettre, Brian ?

- Je ne sais pas ^a, avoua le garçon, pensant aux quatre-vingt onze cents au fond de sa poche. Puis il l'cha : ' Beaucoup d'argent ! ^a

Leland Gaunt renversa la tête et se mit à rire de bon cœur. Brian remarqua à ce moment-là qu'il s'était trompé sur un détail, auparavant. Il avait remarqué, au moment où Mr Gaunt avait fait son apparition, sa chevelure grisonnante. Maintenant, il se rendait compte qu'elle était seulement argentée à hauteur des tempes. Sans doute s'était-il tenu sous l'un des projecteurs, conclut Brian.

Éh bien, tout cela est passionnant, Brian, mais j'ai vraiment beaucoup de travail qui m'attend d'ici à demain matin dix heures, et donc...

- Oui, bien sûr, le coupa Brian, qui se rendit brusquement compte qu'il venait d'oublier les bonnes manières. Moi aussi, je dois y aller.

Désolé de vous avoir retenu si longtemps...

- Non, non ! Tu m'as mal compris ! ^a Leland Gaunt posa une main aux longs doigts sur le bras de Brian. Celui-ci eut un mouvement de recul. Il espéra que son geste ne paraîtrait pas trop discourtois, mais il n'avait pu le retenir. Le contact de la main de Mr Gaunt, dure et sèche, avait quelque chose de désagréable. Une impression pas très différente, en réalité, de celle que lui avait procurée le fragment de bois pétrifié venu de l'Arche de Noël (quelque chose comme ça). Mais Mr Gaunt était bien trop à ce qu'il disait pour remarquer la réaction de recul instinctive de Brian. Il se comporta comme si c'était lui, et non le jeune garçon, qui venait de commettre un impair. ' Je voulais simplement dire qu'il était temps de parler affaire. Il ne servirait à

rien,

en réalité, de regarder les quelques autres objets que j'ai réussi à

déballer ; il n'y en a pas beaucoup, et tu as vu les plus intéressants de ceux qui le sont. Néanmoins, je connais avec assez de précision ce que contient mon stock, même sans la feuille d'inventaire, et je pourrais avoir quelque chose qui te ferait plaisir, Brian. qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

- Bon sang ! ^a s'exclama Brian. Mille choses au moins lui auraient fait plaisir, et c'était une partie de son problème. Lorsqu'on lui posait la

question aussi abruptement, il était incapable de dire laquelle, de ces mille choses, lui ferait le plus plaisir.

Il vaut mieux ne pas trop y réfléchir ^a, reprit Leland Gaunt. Il parlait d'un ton indifférent, mais ce n'était pas de l'indifférence que l'on

aurait lu dans ses yeux, qui étudiaient attentivement le visage de Brian.

‘ Lorsque je te dis, Brian Rusk, que désires-tu le plus ardemment au monde en ce moment, quelle est ta réaction ? Vite !

- Sandy Koufax ^a, répondit-il vivement. Il ne s'était pas rendu compte qu'il avait eu la main ouverte pour recevoir le morceau de bois pétrifié de l'Arche de Noû - jusqu'au moment oû l'objet avait pesé

dans sa paume, et il n'avait pas eu conscience de ce qu'il allait dire en réaction à la question de Mr Gaunt tant que les mots n'étaient pas sortis de sa bouche. Mais lorsqu'il s'entendit les prononcer, il sut qu'il n'y avait rien de plus vrai.

5

Sandy Koufax, répéta Mr Gaunt, songeur. Comme c'est intéressant.

- Enfin, pas Sandy Koufax lui-même, mais sa carte de base-ball.

- Des Topps ou des Fleers ? ^a demanda Leland Gaunt.

Brian n'aurait jamais cru que cet après-midi allait lui révéler des surprises encore plus agréables, mais le fait était là : Mr Gaunt s'y connaissait tout aussi bien en cartes de base-ball qu'en bois pétrifié et en

géodes. C'était stupéfiant, vraiment stupéfiant.

ˆ Les Topps.

- Je suppose que c'est sa carte de première année qui t'intéresse, fit Leland Gaunt d'un ton de regret. Je ne pense pas pouvoir faire quelque chose pour toi, dans ce cas, mais...

- Non, pas celle de 1954. Celle de 1956. C'est la carte de 56 que j'aimerais avoir. J'ai une collection de cartes de base-ball de cette année-là. C'est mon père qui m'a donné l'idée de cette collection. C'est amusant, et il n'y en a que quelques-unes qui valent cher : Al Kaline, Mel Parnell, Roy Campanella, des types comme ça. J'en ai déjà plus de cinquante. Y compris Al Kaline. Elle co'tait trente-huit billets. Je peux vous dire que j'en ai tondu, des pelouses, pour avoir Al.

- Je te crois volontiers, admit Mr Gaunt avec un sourire.

- Oui, comme je disais, les cartes de 56 ne sont pas très chères, en général. Cinq dollars, sept, quelquefois dix. Mais une Sandy Koufax en bon état co'te entre quatre-vingt-dix et cent billets. Ce n'était pas une grande vedette, cette année-là, mais évidemment, les choses ont changé, depuis l'époque o' les Dodgers étaient à Brooklyn. Tout le monde les traitait de traîne-patins : c'est mon père qui me l'a dit.

- Ton père a raison à deux cents pour cent. Je crois que j'ai quelque chose qui va te rendre très heureux, Brian. Attends-moi ici. ^a

Il écarta le rideau de velours et disparut, laissant Brian à côté de la vitrine qui contenait l'éclat de bois, le Polaroid et la photo du King.

Brian dansait presque d'un pied sur l'autre d'espoir et d'impatience. Il se dit d'arrêter de faire l'idiot ; même si Mr Gaunt possédait une carte de Sandy Koufax, et même si elle datait des années cinquante et de son passage chez les Topps, elle serait probablement de 55 ou de 57. Et si elle était vraiment de 56 ? En quoi cela changerait-il quelque chose pour lui, alors qu'il avait moins de un dollar en poche ?

Eh bien, je pourrais toujours y jeter un coup d'oeil, non ? «a ne co'te rien, un coup d'oeil (autre phrase favorite de sa mère).

De la pièce située derrière le rideau lui parvint le bruit de caisses que l'on déplace, et de coups assourdis, quand elles étaient posées à terre.

ˆ Juste une minute, Brian ^a, lança Leland Gaunt. Il semblait un peu hors d'haleine. ˆ Je suis s'r qu'il y a une boîte à chaussures, quelque part...

- Ne vous donnez pas tant de peine pour moi, monsieur Gaunt ! ^a

lui répondit Brian sur le même ton, avec l'espoir que le propriétaire du Bazar des Rêves se donnerait autant de mal qu'il le faudrait.

Cette boîte se trouve peut-être dans l'expédition que j'attends. ^a

Leland Gaunt avait parlé d'un ton dubitatif ; Brian sentit son cœur se serrer.

Puis : ' Mais si, j'en étais sûr ! Elle est là... elle est bien là ! ^a

Cette fois-ci, son cœur se dilata, et fit même plus que se dilater. Il sauta en l'air et accomplit un double saut périlleux.

Le vieil homme souleva de nouveau le rideau. Il avait les cheveux légèrement ébouriffés, et on voyait des traces de poussière sur sa jaquette de soirée. Il tenait à la main une boîte (ayant contenu autrefois une paire de chaussures de sport Air Jordan) qu'il posa sur le comptoir. Sous les yeux de Brian, venu se placer à sa gauche, il souleva le couvercle ; la boîte était remplie de cartes de base-ball, chacune dans son enveloppe protectrice en plastique, tout à fait comme celles que Brian achetait parfois à la boutique de North Conway, dans le New Hampshire.

' J'espérais qu'il y aurait une fiche d'inventaire jointe, mais pas de chance, dit Mr Gaunt. Néanmoins, j'ai une idée assez précise de ce que je possède en stock, comme je l'ai déjà dit - c'est le secret, lorsque l'on tient un commerce où l'on vend un peu de tout - et je suis absolument certain d'avoir vu... ^a

Il n'acheva pas sa phrase et commença à parcourir rapidement les cartes.

Brian les regardait défiler à toute vitesse, muet d'étonnement. Le type de la boutique de North Conway détenait une jolie collection (' pour un plouc ^a, comme ajoutait toujours son père) de vieilles cartes, mais le contenu de tout son magasin n'était rien en comparaison des trésors jetés en vrac dans cette ancienne boîte à chaussures. Il y avait des cartes de tabac à chiquer avec des photos de Ty Cobb et de Pie Traynor. Des cartes de cigarettes avec celles de Babe Ruth, de Dom DiMaggio et de Big George Relier et même Hiram Dissen, le lanceur manchot qui avait joué dans les White Sox pendant les années quarante. LUCKY STRIKE GREEN EST SUR LE FRONT ! proclamaient plus d'une des cartes de cigarettes. Et là - à peine eut-il le temps de l'apercevoir -, un visage large et solennel au-dessus d'une tenue de

l'équipe de Pittsburgh...

‘ Mon Dieu, mais c'était Honus Wagner, non ? ^a s'exclama Brian.

Son cœur lui faisait l'effet d'un tout petit oiseau qui se serait égaré au fond de sa gorge et y voletait, pris au piège. C'est la carte de base-ball la plus rare de tout l'univers !

- Oui, oui ^a, répondit Leland Gaunt d'un ton absent. Ses longs doigts rabattaient les cartes rapidement ; défilaient des visages d'une autre époque, prisonniers de leur protection en plastique transparent, des hommes qui avaient frappé de la batte, rattrapé la balle ou regagné

acrobatiquement leur base, héros d'un ,ge d'or enfui, un ,ge qui suscitait des rêves joyeux et vivants chez le jeune garçon. Ún peu de tout, voilà le secret de la réussite pour une entreprise comme la mienne, Brian. Diversité, plaisir, émerveillement, satisfaction... c'est aussi le secret d'une vie réussie, d'ailleurs... Je n'ai pas de conseil à

te

donner, mais s'il y en avait un seul, ce ne serait déjà pas si mal de garder celui-là en mémoire... Bon, voyons... ça doit bien être quelque part... Ah ! ^a

Il tira une carte du milieu de la boîte comme un prestidigitateur qui fait un tour, et la déposa triomphalement dans la main de Brian.

C'était bien Sandy Koufax.

C'était bien une carte des Topps de 56.

Et elle était signée.

Á mon vieil ami Brian, avec mes meilleurs vúux, Sandy Koufax ^a, lut Brian d'une voix étranglée.

Etranglée au point qu'il fut incapable d'articuler un mot de plus.

6

Il leva les yeux sur Mr Gaunt, la bouche s'ouvrant et se fermant.

Leland Gaunt sourit.

‘ Je n'avais rien prévu de pareil, Brian, c'est juste une coŒncidence...

mais une sacrée belle coïncidence, non ? ^a

Brian ne pouvait toujours pas parler, et il se borna donc à acquiescer d'un unique hochement de tête. L'enveloppe de plastique et son précieux contenu paraissaient étrangement pesants dans sa main.

Śors-la donc ^a, l'encouragea Mr Gaunt.

Lorsque Brian retrouva finalement la voix, il coassa comme un gazé de la guerre de 14-18. ' J'ose pas.

- Mais si, vas-y ^a, insista l'homme, qui prit l'enveloppe des mains de Brian, y glissa un doigt parfaitement manucuré et, de l'ongle, retira la carte qu'il déposa dans la main de Brian.

Il apercevait de minuscules creux à la surface de la carte, ceux laissés par la plume du stylo avec lequel Sandy Koufax avait signé son nom...

et écrit celui de Brian. La signature de Sandy Koufax était presque identique à sa signature imprimée, sauf que cette dernière se lisait Śanford Koufax ^a. Mais la signature manuelle était mille fois mieux, parce qu'elle était réelle. Sandy Koufax avait tenu cette carte et apposé

sa marque dessus, la marque de ses mains si vivantes et de son nom magique.

Mais il y avait en plus le propre nom de Brian. Sans doute un garçon avec le même prénom que lui avait-il attendu près du vestiaire avant une partie, et Sandy Koufax, le véritable Sandy Koufax, jeune et fort, ses années de gloire encore à l'état de simple promesse, avait pris la carte qu'on lui avait tendue (et d'oř se dégageait encore, probablement, un parfum douce,tre de chewing-gum rose) et apposé sa marque dessus... c'est-à-dire aussi la mienne, songea Brian.

Soudain, lui revint une fois de plus l'impression qui l'avait submergé

lorsqu'il avait tenu dans sa main le morceau de bois pétrifié. Mais bien plus puissamment, ce coup-ci.

Agréable odeur d'herbe fraîchement coupée.

Lourd claquement de frêne contre de la peau de cheval.

Cris et rires en provenance de la cage de base.

ˆ Bonjour, monsieur Koufax. Pouvez-vous me signer une carte, s'il vous plaît ? ^a

Un visage étroit. Des yeux bruns. Des cheveux sombres. Il soulève un instant sa casquette, se gratte la tête à hauteur de ses premiers cheveux, remet la casquette.

ˆ Bien s'r, petit. ^a (Il prend la carte.) Comment t'appelles-tu ?

- Brian, M'sieur, Brian Seguin. ^a

Scratch, scratch, scrotch sur la carte. La magie, les lettres de feu.

ˆ Veux-tu devenir joueur de base-ball quand tu seras grand, Brian ? ^a
La question sonne comme si elle était récitée par cúur, et il parle sans lever les yeux de la carte qu'il tient dans sa grande main droite, afin d'écrire avec sa main gauche, celle qui ne va pas tarder à devenir magique.

Óui, M'sieur.

- Alors répète tes exercices. ^a Et il lui rend la carte.

Óui, M'sieur! ^a

Mais déjà Sandy Koufax s'éloigne, tout d'abord au pas, puis au petit trot sur l'herbe fraîchement coupée, en direction des vestiaires, tandis que son ombre trotte à côté de lui...

ˆ Brian ? Brian ? ^a

De longs doigts claquent sous son nez - ceux de Mr Gaunt.

Brian sort de son hébétude et voit l'homme qui le regarde, amusé.

És-tu bien là, Brian ?

- Désolé ^a, répondit le garçon, rougissant. Il savait qu'il aurait d° rendre la carte, la rendre et sortir d'ici, mais il se sentait incapable de s'en séparer. Mr Gaunt le regardait droit dans les yeux - droit dans la tête, aurait-on dit -, et une fois de plus, il lui était impossible de détourner le regard.

ˆ Bon, dit l'homme doucement. Disons, Brian, que tu es l'acheteur. Disons cela. Combien es-tu prêt à payer pour cette carte ? ^a

Brian sentit le désespoir venir lui écraser le cúur.

ˆ Mais je n'ai que...

- Chut ! fit sèchement Leland Gaunt avec un geste de la main gauche. Veux-tu bien te mordre la langue ! Jamais l'acheteur ne doit dire au vendeur de combien il dispose. Autant lui donner son portefeuille et retourner ses poches pendant le marchandage ! Si tu ne sais pas mentir, ne dis rien ! C'est la première règle d'une honnête négociation, Brian, mon garçon. ^a

Ses yeux, si vastes, si sombres. Brian avait l'impression d'y nager.

Il y a deux prix à payer pour cette carte, Brian. En deux parties. Une moitié est en argent. L'autre en accomplissant quelque chose. Me comprends-tu ?

- Oui ^a, souffla Brian. Voici que de nouveau il se sentait loin, loin de Castle Rock, loin du Bazar des Rêves, même loin de lui-même. Les seules choses réelles dans cet endroit lointain étaient les deux grands yeux sombres de Mr Gaunt.

ˆ Le prix à payer en argent pour cette carte autographe de

Sandy Koufax de 1956 est de quatre-vingt-cinq cents. Est-ce que ça te paraît correct ?

- Oui ^a, répondit Brian, d'une voix lointaine et affaiblie. Il se sentait lui-même devenir petit, minuscule... et approcher du point o˘

il n'aurait plus le moindre souvenir précis.

ˆ Bien, fit la voix caressante de Leland Gaunt. Notre petit marchandage se passe très bien, jusqu'ici. quant à ce qu'il faudra faire... connais-tu une femme du nom de Wilma Jerzyck, Brian ?

- Wilma ? Bien s˚r, répondit Brian du fond de l'obscurité

croissante. Elle habite de l'autre côté du bloc, par rapport à nous.

- Oui, c'est ce qu'il me semble. Ecoute-moi bien, Brian. ^a

Sans doute l'homme de haute taille continua-t-il à parler, mais Brian ne se souvenait pas de ce qu'il avait dit.

tout le plaisir qu'il avait pris à faire sa connaissance, et en lui demandant de rapporter à sa mère et à tous ses amis qu'il avait été bien traité et avait conclu un marché parfaitement honnête.

Certainement ^a, répondit Brian, qui se sentait déboussolé... mais aussi très bien, comme s'il venait de se réveiller d'un rafraîchissant petit somme, en début d'après-midi.

Ét reviens me voir ^a, ajouta Leland Gaunt, juste avant de refermer la porte. Brian se retourna. Le panneau y pendait toujours mais on y lisait maintenant :

FERM...

8

Brian avait l'impression d'être resté des heures dans la boutique du Bazar des Rêves, mais l'horloge, devant la banque, affirmait qu'il n'était que quatre heures moins dix. Un peu moins de vingt minutes. Il s'apprêtait à monter sur sa bicyclette, mais au lieu de cela appuya le guidon contre lui et enfouit les mains dans les poches de son pantalon.

De l'une, il retira six piécettes d'un cent, en cuivre brillant.

De l'autre, la carte autographe de Sandy Koufax.

Ils avaient apparemment conclu une sorte de marché, sauf que, sa vie aurait-elle été en jeu, Brian n'aurait su dire en quoi il consistait ; il

se souvenait seulement que le nom de Wilma Jerzyck avait été mentionné.

A mon vieil ami Brian, avec mes meilleurs vœux, Sandy Koufax, Peu importait le marché conclu, il valait la peine.

Une carte comme celle-ci n'avait pratiquement pas de prix.

Brian la glissa soigneusement dans son sac à dos, pour qu'elle ne fût pas pliée, monta sur la bicyclette et se mit à pédaler vigoureusement en direction de sa maison. Il garda le sourire tout le long du chemin.

Deuxième CHAPITRE

Lorsque s'ouvre une nouvelle boutique dans une petite ville du Maine, les habitants - aussi rustaude qu'ils soient à bien d'autres titres -

manifestent une attitude cosmopolite dont font rarement preuve leurs cousins des grandes cités. A New York ou Los Angeles, une nouvelle galerie peut attirer un petit groupe de mécènes potentiels et de simples curieux dès avant l'ouverture de ses portes ; une file d'attente peut même se former devant un nouveau club, avec barrières pour canaliser la foule, et paparazzi armés de gadgets et de téléobjectifs attendant derrière avec impatience. Il y a une rumeur excitée de conversations, comme entre les amateurs de théâtre, à Broadway, avant la première d'une nouvelle pièce qui alimentera à coup sûr la chronique, qu'elle connaisse un succès fracassant ou qu'elle fasse un four.

En revanche, lorsqu'une boutique ouvre pour la première fois ses portes en Nouvelle-Angleterre, il est bien rare qu'une foule attende devant, et jamais on ne verra une queue se former. Une fois les stores levés et la nouvelle entreprise déclarée ouverte pour les transactions commerciales, les clients entrent et sortent à une cadence si réduite qu'un observateur pourrait la trouver insignifiante... et probablement de mauvais augure pour la future prospérité du propriétaire.

Cet apparent manque d'intérêt dissimule souvent une grande impatience et une surveillance plus grande encore (Cora Rusk et Myra Evans n'étaient pas les deux seules femmes, à Castle Rock, à avoir saturé les lignes de téléphone pour parler du Bazar des Rêves, les semaines ayant précédé l'ouverture).

Cette curiosité et cette impatience ne changent pas, cependant, le code de conduite conservateur de la clientèle provinciale. Certaines choses ne se font pas, en particulier dans les enclaves fortement yankees au nord de Boston. Ce sont des groupes sociaux qui vivent repliés sur eux-mêmes pendant neuf mois de l'année, et estiment condamnable de faire preuve de trop d'intérêt trop tôt, ou de montrer, d'une manière ou d'une autre, plus qu'une vague curiosité passagère, si l'on peut dire.

S'informer sur une nouvelle boutique dans une petite ville, comme participer à un prestigieux événement social dans une grande sont des activités qui provoquent une certaine excitation parmi tous ceux qui se sentent concernés, et les deux cas de figure ont leurs règles ; des règles non dites, immuables et étrangement semblables. La première d'entre elles est qu'il ne faut pas arriver les premiers. Bien entendu, il

faut bien

que quelqu'un transgresse cette loi cardinale, sans quoi personne ne viendrait jamais, mais une nouvelle boutique a toutes les chances de rester vide pendant les premières vingt minutes qui suivent le moment où le propriétaire, pour la première fois, a retourné le panneau de FERM... à OUVERT; un observateur averti pourrait parier sans crainte que les premiers arrivants vont se présenter en groupe : deux, trois, mais plus vraisemblablement quatre dames.

La deuxième règle veut que les clients curieux, ce jour-là, manifestent une politesse tellement pointilleuse qu'elle en devient presque glaciale. La troisième dit qu'il ne faut pas poser de questions (au moins lors de cette première visite) au propriétaire sur son histoire ou ses lettres de créance. La quatrième, que personne ne doit lui apporter de cadeau de bienvenue en ville ^a, en particulier ceux d'un genre aussi minable qu'un gâteau fait maison ou une tarte. La dernière est aussi immuable que la première : il ne faut pas partir les derniers.

Cette majestueuse gavotte (que l'on pourrait appeler la Danse de la Curiosité Féminine) se prolonge partout de deux semaines à deux mois, et ne s'applique pas lorsque c'est quelqu'un de la ville qui ouvre boutique. Dans ce dernier cas, l'ouverture a tendance à ressembler à

un repas de fête paroissiale - bon enfant, joyeux et parfaitement sinistre. Mais lorsque le nouveau commerçant est d'Ailleurs (ainsi que l'on dit toujours, pour qu'on entende bien qu'il y a une majuscule), la Danse de la Curiosité Féminine a fatalement lieu, inexorable comme la mort et la gravitation. La période d'essai terminée (personne ne passe d'annonce pour cela dans les journaux, mais tout le monde est au courant, néanmoins), deux choses peuvent se produire : soit l'affaire prend un rythme de croisière et les clients satisfaits apportent des cadeaux de bienvenue à retardement et des invitations à venir leur rendre visite, soit le nouveau commerce périclite. Dans des villes comme Castle Rock, il arrive parfois que l'on parle d'un petit magasin comme ' fichu ^a des semaines, voire des mois avant que son infortuné propriétaire s'en rende lui-même compte.

Il y avait au moins une femme, à Castle Rock, qui ne respectait pas ces règles, pourtant immuables aux yeux des autres. Il s'agissait de Polly Chalmers, qui tenait la boutique Cousi-Cousette. La plupart des gens n'attendaient d'ailleurs pas d'elle un comportement normal ; les dames de Castle Rock (et de nombreux messieurs) considéraient Polly Chalmers comme une excentrique.

Polly posait toutes sortes de problèmes à ceux qui se voulaient les arbitres des bonnes manières à Castle Rock. A commencer par le plus fondamental de tous : Polly était-elle d'Ici, ou était-elle d'Ailleurs ? Elle était certes née à Castle Rock, et y avait été élevée en grande partie ; mais elle avait quitté la ville à dix-huit ans avec le polichinelle de Duke Sheehan dans le tiroir. L'affaire datait de 1970, et elle n'était revenue s'installer définitivement qu'en 1987.

Elle avait cependant fait une brève apparition à la fin de 1975, lorsque son père se mourait d'un cancer de l'intestin. Après le décès, Lorraine Chalmers avait eu une crise cardiaque et Polly était restée pour soigner sa mère. Une deuxième crise, fatale cette fois, avait terrassé Lorraine au début du printemps 1976, et après l'enterrement au cimetière de Homeland, Polly (laquelle s'était acquis un statut de Femme Mystérieuse authentique, au moins aux yeux de la population féminine de la ville) était de nouveau partie.

Partie pour de bon, cette fois - tel avait été l'avis général, et lorsque le dernier Chalmers survivant, la vieille tante Ewie, mourut à son tour en 1981 sans que Polly vienne assister aux funérailles, cet avis général se transforma en fait quasiment établi. Cependant, elle était revenue il y a quatre ans et avait ouvert son magasin de couture. Personne ne le savait avec certitude, mais Polly avait vraisemblablement utilisé l'argent hérité de la tante Ewie pour financer son entreprise. A qui d'autre cette vieille folle aurait-elle pu léguer ses biens ?

Les amateurs les plus avides de cette comédie humaine (une bonne partie des citoyens de la ville) avaient la certitude que si Polly s'en sortait bien avec Cousi-Cousette et se fixait enfin à

Castle Rock, la plupart des choses qu'ils avaient envie d'apprendre, avec le temps, finiraient par se savoir. Mais dans le cas de Polly, de nombreuses questions restaient sans réponse. C'était vraiment exaspérant.

Elle avait passé un certain nombre de ses années d'absence à San Francisco, au moins savait-on cela, mais guère davantage ; Lorraine Chalmers était restée aussi hermétiquement muette que le diable en ce qui concernait sa fille rebelle. Polly avait-elle poursuivi ses études à

San Francisco, ou ailleurs ? Elle gérait son entreprise comme si elle avait suivi les cours d'une école de commerce - d'une bonne école de commerce - mais personne ne pouvait répondre affirmativement.

Elle était célibataire à son retour, mais avait-elle été mariée, soit à San

Francisco, soit dans l'une de ces villes où elle avait peut-être passé un certain temps, entre jadis et maintenant ? Cela, on l'ignorait aussi ; elle n'avait cependant jamais épousé le fils Sheehan, lequel, après s'être engagé dans les Marines et avoir rempli une ou deux fois, vendait à

l'heure actuelle de l'immobilier quelque part dans le New Hampshire.

Et pourquoi était-elle revenue s'installer ici, après tant d'années ?

Plus que tout, on se demandait ce qu'il était advenu du bébé. La jolie Polly s'était-elle fait avorter ? L'avait-elle abandonné à des parents adoptifs ? L'avait-elle gardé ? Et si oui, était-il mort ? Était-il (ou elle, que c'était énervant !) vivant, aujourd'hui, poursuivait-il (-elle) des études quelque part, écrivait-il (-elle) de temps en temps à sa mère ? Personne n'en savait rien, et à bien des titres, ces questions en suspens sur ce il (ou elle) étaient les plus irritantes. La fille partie dans

un car Greyhound avec un polichinelle dans le tiroir était maintenant une femme de près de quarante ans, revenue s'installer en ville depuis quatre ans, et personne ne connaissait le sexe de l'enfant qui avait provoqué son départ.

Encore récemment, Polly Chalmers avait donné à la ville une preuve supplémentaire de son excentricité, s'il était besoin : on l'avait vue en compagnie d'Alan Pangborn, le shérif de Castle Rock, alors que celui-ci avait enterré sa femme et son plus jeune fils seulement un an et demi auparavant. Ce comportement n'avait rien de scandaleux, à proprement parler, mais il était incontestablement excentrique. Si bien que personne ne fut vraiment surpris de voir Polly Chalmers sortir de sa boutique de Main Street pour se rendre jusqu'à celle qui s'appelait le Bazar des Rêves, à dix heures deux, le matin du 9 octobre. On ne fut même pas surpris de voir ce que tenaient ses mains gantées : un Tupperware de forme ronde dans lequel il ne pouvait y avoir qu'un gâteau.

«a, c'était bien d'elle, comme on le remarqua dans les discussions qui suivirent, parmi la population locale.

Le badigeon avait disparu de la vitrine du Bazar des Rêves, et une douzaine d'articles s'y trouvaient disposés : des horloges, un service en argent, une peinture, un ravissant triptyque qui n'attendait que les photos de personnes aimées. Polly jeta un coup d'œil d'approbation à

ces objets et s'avança vers la porte. OUVERT, disait le panonceau. quand elle poussa le battant, un petit carillon tintinnabula au-dessus de sa tête ;

on l'avait installé depuis la visite en avant-première de Brian Rusk.

Une odeur de moquette neuve et de peinture fraîche emplissait la boutique. Le soleil y pénétrait à flot, et comme elle s'avançait, regardant autour d'elle, une idée s'imposa à son esprit : C'est une réussite. Pas encore un seul client n'a franchi cette porte (à moins que j'en sois un moi-même) et c'est déjà une réussite. Remarquable. Prononcer un jugement aussi hâtif ne lui ressemblait pas, pas davantage que cette impression d'approbation instantanée, mais elle n'y pouvait rien.

Un homme de haute taille était penché sur l'une des vitrines intérieures. Il se redressa au tintement de la clochette et sourit à Polly.

ˆ Bonjour. ^a

Polly était une femme pratique qui connaissait sa tournure d'esprit et en était en général satisfaite, si bien que la soudaine confusion qui l'envahit au moment où elle croisa pour la première fois le regard de l'étranger la prit par surprise, ce qui ne fit que la rendre plus grande.

Je le connais, fut la première pensée claire qui sortit de ce nuage inattendu. J'ai déjà rencontré cet homme. Mais où ?

C'était faux, néanmoins, et elle le comprit, avec certitude, un instant plus tard. Une impression de déjà vu, supposa-t-elle, sentiment erroné de souvenir qu'il nous arrive à tous d'éprouver, de temps en temps ; sentiment qui nous désoriente aussi, par ce qu'il a de fantasmagorique et de prosaïque à la fois.

Elle se trouva désarçonnée pendant quelques instants, et ne put que sourire bêtement. Puis elle déplaça la main gauche pour assurer sa prise sur la boîte qu'elle tenait, et un dur éclair de douleur se déclencha, lui remontant vers le poignet en deux lignes ardentes. Comme si on avait planté les dents d'une grande fourchette de service au plus profond de sa chair. Elle souffrait d'arthrite, et la douleur était atroce, mais elle eut au

moins le mérite de lui faire retrouver sa lucidité et elle parla sans retard

notable... sauf qu'elle se dit que l'homme avait peut-être remarqué

quelque chose. Il avait des yeux noisette brillants, des yeux qui paraissaient capables de remarquer beaucoup de choses.

‘ Bonjour. Je m'appelle Polly Chalmers. Je suis la propriétaire du petit magasin de couture, à deux pas de porte de chez vous. J'ai pensé, comme nous sommes voisins, que je devais venir vous accueillir à

Castle Rock avant que ce soit la bousculade. ^a

Il sourit, et tout son visage s'éclaira. Elle sentit un sourire étirer ses propres lèvres, alors que sa main gauche la faisait encore douloureusement souffrir. Si je n'étais pas déjà amoureuse d'Alan, pensa-t-elle, je crois que je tomberais aux pieds de cet homme sans une hésitation.

‘ Montrez-moi le chemin de la chambre, Maître, j'irai volontiers. ^a

Avec une pointe d'amusement, elle se demanda combien, parmi toutes ces dames qui allaient venir jeter un coup d'œil curieux ici avant le soir, retourneraient chez elles prises d'un béguin ravageur pour lui.

Elle remarqua qu'il ne portait pas d'alliance ; de quoi alimenter un peu plus l'incendie.

‘ Je suis ravi de faire votre connaissance, madame Chalmers, dit-il en s'approchant. Je m'appelle Leland Gaunt. ^a Il lui tendit la main et eut un léger froncement de sourcils lorsqu'il la vit reculer d'un petit pas.

‘ Je suis désolée, répondit-elle, mais je ne peux vous serrer la main.

Ne croyez pas que ce soit un manque de politesse de ma part, je vous prie. Je souffre d'arthrite. ^a Elle posa le Tupperware sur la vitrine la plus proche et leva ses mains gantées de chevreau. Elles ne présentaient rien de monstrueux, mais étaient néanmoins nettement déformées, la gauche plus que la droite.

Certaines femmes, à Castle Rock, prétendaient qu'en fait, Polly était fière de sa maladie ; sinon, expliquaient-elles, pour quelle raison éprouvait-elle le besoin d'en parler si vite ? C'était exactement le contraire. Guère vaniteuse, le légitime souci de son apparence faisait que la laideur de ses mains la mettait dans l'embarras. Elle les montrait en effet dès que possible, et la même pensée que d'habitude fit une fugitive apparition (si fugitive que c'est à peine si elle en prit conscience) dans son esprit : «a y est. C'est fait. On peut maintenant passer à autre chose.

D'ordinaire, les gens manifestaient une certaine gêne ou de l'incertitude quant à leurs réactions, lorsqu'elle exhibait ainsi ses mains.

Leland Gaunt, non. Il la saisit par le haut du bras, d'une poigne qui paraissait extrêmement puissante, et serra son biceps. Elle aurait pu trouver cette réaction un peu trop intime, surtout pour une première rencontre, mais elle ne le ressentit pas ainsi. Le geste fut amical, bref, plutôt amusant. Elle fut tout de même contente qu'il ne le prolonge, pas. Le contact de sa main sèche avait quelque chose de désagréable, même à travers le léger manteau de demi-saison qu'elle portait.

Ce ne doit pas être facile d'être couturière lorsqu'on souffre de ce genre de handicap, madame Chalmers. Comment y arrivez-vous ? ^a

Une question que très peu de gens lui avaient posée ; et, à

l'exception d'Alan, elle ne se souvenait de personne l'ayant énoncée aussi directement.

‘ J'ai continué de coudre à plein temps tant que j'ai pu. Souris et endure, vous auriez pu dire. A l'heure actuelle, j'ai une demi-douzaine de filles qui travaillent à mi-temps pour moi, et je m'en tiens essentiellement à la préparation des modèles. Mais j'ai encore de bonnes journées. ^a C'était un mensonge, mais un mensonge dont elle ne se sentait pas coupable, car il était surtout destiné à son propre bénéfice.

Éh bien, je suis ravi que vous soyez venue. Je vais vous faire un aveu. Je meurs de trac !

- Vraiment ? Et pourquoi ? ^a Elle était habituellement encore plus lente à juger les personnes que les lieux ou les événements, et elle fut très étonnée - même un peu inquiète - de la rapidité et de l'aisance avec laquelle elle s'était sentie comme chez elle en compagnie de cet homme qu'elle connaissait depuis moins d'une minute.

‘ Je n'arrête pas de me demander ce que je vais faire si personne ne vient. J'entends personne jusqu'à la fin de la journée.

- Ils vont venir, affirma Polly. Ils voudront jeter un coup d'œil à

vos stock - personne n'a la moindre idée de ce que peut vendre un magasin qui s'appelle le Bazar des Rêves - mais surtout, c'est vous qu'ils voudront voir. C'est comme ça, dans des patelins comme Castle Rock...

- Personne ne veut avoir l'air trop empressé, acheva-t-il pour elle.

Oui, j'ai déjà l'expérience des petites villes. Mon côté rationnel m'assure que ce que vous venez juste de dire est l'absolue vérité, mais il y a une autre voix en moi qui ne cesse de proclamer : " Ils ne viendront pas, Leland, oh, non, ils ne viendront pas, personne ne sortira du troupeau, attends un peu de voir. " ^a

Elle éclata de rire, se souvenant soudain qu'elle avait ressenti exactement la même chose lorsqu'elle avait ouvert Cousi-Cousette.

´ Mais que peut-il y avoir là-dedans ? ^a demanda-t-il. Sa main vint effleurer le couvercle du Tupperware, et Polly remarqua ce que Brian Rusk avait déjà vu : l'index et le majeur de cette main étaient exactement de la même longueur.

´ Un g,teau. Et si je connais cette ville, ne serait-ce que moitié

autant que je me l'imagine, je peux affirmer que ce sera le seul de la journée. ^a

Il lui sourit, manifestement ravi. ´ Merci ! Merci beaucoup, madame Chalmers. Je suis touché. ^a

Et elle, elle qui ne demandait jamais à personne de l'appeler par son prénom dès la première ou même la deuxième rencontre (elle se méfiait de tous ceux - agents d'assurances ou agents immobiliers, vendeurs de voiture - qui s'appropriaient ce privilège sans y avoir été

invités) eut la surprise amusée de s'entendre dire : ´ Puisque nous allons être voisin, vous pourriez peut-être m'appeler Polly ? ^a

3

Elle avait préparé un ´ g,teau à la diable ^a, comme Leland Gaunt put s'en assurer en soulevant le couvercle et en le humant. Il lui demanda de rester pour en manger un morceau avec lui ; Polly refusa. Gaunt insista.

´ Vous avez bien quelqu'un qui vous garde la boutique, dit-il, et personne n'osera mettre le pied dans la mienne avant une bonne demi-heure, ce qui devrait satisfaire le protocole. Et j'ai mille questions à vous poser sur la ville. ^a

Elle accepta donc. Il disparut par l'entrée que dissimulait le rideau de

velours, et elle l'entendit qui grimpaït un escalier ; sans doute se rendait-il dans ce qui était son appartement, au moins à titre provisoire, pour y prendre assiettes et couverts. En attendant son retour, elle fit le tour des objets exposés.

Une affichette, placée à côté de la porte, signalait que le magasin serait ouvert de dix heures à dix-sept heures les lundis, mercredis, vendredis et samedis, et fermé sauf en cas de rendez-vous, ^a les mardis et jeudis jusqu'à la fin du printemps ; ou du moins, songea Polly avec un sourire intérieur, jusqu'au retour de ces cinglés de touristes et de vacanciers aux poches pleines de dollars.

Le Bazar des Rêves, estima-t-elle, était une boutique curieuse. Une brocante améliorée, aurait-elle dit après avoir jeté un premier coup d'œil, mais un examen plus approfondi des articles en vente laissait à penser qu'elle n'était pas aussi facile à classer.

Les objets déjà en montre au moment où Brian Rusk était passé, la veille - la géode, le Polaroid, la photo d'Elvis et le reste -, se trouvaient toujours là ; s'y ajoutaient peut-être quatre douzaines d'autres, notamment un petit tapis, accroché au mur blanc cassé, qui devait valoir une fortune : il était turc et ancien. Il y avait aussi une collection de soldats de plomb dans l'un des casiers horizontaux, anciens, peut-être, mais Polly savait que tous les soldats de plomb, y compris ceux qui avaient été moulés à Hong Kong une semaine auparavant, avaient un aspect d'antiquité.

La variété des objets était confondante. Entre la photo d'Elvis, le genre de chose que l'on aurait pu trouver dans n'importe quel bric-à-brac américain à \$4,99, lui semblait-il, et une girouette en forme d'aigle américain d'une facture quelconque, se trouvait une superbe lampe Tiffany qui valait certainement au moins huit cents dollars et pouvait peut-être même se négocier jusqu'à cinq mille dollars. Une théière sans charme et en piteux état était flanquée de deux poupées ravissantes, et elle n'avait pas la moindre idée du prix que l'on pouvait demander pour ces deux adorables créations françaises, avec leurs joues rouges et leurs dessous de dentelle.

Il y avait un choix de cartes de base-ball et de tabac, des illustrés datant des années trente déployés en éventail (Weird Tales, Astonishing Tales, Thrilling Wonder Stories), un appareil de radio des années cinquante de cette écœurante couleur rose p,le que les gens semblaient alors apprécier pour les objets, sinon en politique.

La plupart de ces articles (pas tous, cependant) étaient accompagnés de petites plaques : G...ODE CRISTALLINE ARIZONA, lisait-on sur l'une d'elles. JEU DE CL...S DOUILLE SP...CIALES, voyait-on sur une autre.

Celle placée devant l'objet qui avait tellement émerveillé Brian annonçait un BOIS P...TRIFI... DE TERRE SAINTE. Devant les cartes commerciales et les magazines anciens, la plaquette précisait : D'AUTRES

CARTES ET NUM...ROS DISPONIBLES EN STOCK.

Tous ces articles, qu'ils fussent des trésors ou bons pour la poubelle, avaient une chose en commun, observa-t-elle : aucun ne portait d'étiquette de prix.

4

Gaunt revint avec deux petites assiettes - du modèle le plus courant, rien d'original -, une pelle à g,teau et deux fourchettes. C'est un vrai capharnaïm, là-haut ^a, lui confia-t-il, retirant le couvercle du Tupperware et le posant à l'envers, pour éviter de déposer un cercle d'humidité sur le verre d'une vitrine qui leur servait de table. ' Je chercherai une maison dès que j'aurai mis les choses en ordre, ici ; mais pour le moment, je vais habiter au-dessus du magasin. Tout est dans des cartons. Bon sang, j'ai les cartons en horreur ! qui aurait dit... ?

- Pas un si gros morceau, protesta Polly. Seigneur !

- D'accord, répondit joyeusement Gaunt, qui posa l'épaisse tranche de g,teau au chocolat sur l'une des assiettes. Il sera pour moi.

Allez mange, Médor, mange ! Et pour vous, ça ira comme ça ?

- Encore plus petit.

- Je ne peux pas couper une part plus mince ! répondit-il, lui offrant une tranche étroite. Hmm, ça sent divinement bon. Merci encore, Polly.

- C'est vraiment un plaisir. ^a

Le g,teau sentait effectivement bon, et elle n'était pas au régime .

son refus initial, cependant, ne venait pas d'une courtoisie de pure forme. L'été indien s'était prolongé pendant trois magnifiques semaines, à Castle Rock, mais depuis vingt-quatre heures, le temps s'était rafraîchi et le changement se traduisait douloureusement dans ses mains. La souffrance diminuerait probablement un peu une fois ses articulations habituées à la nouvelle température. Du moins priait-elle pour cela ; mais même s'il en avait toujours été ainsi, elle ne se faisait aucune illusion sur la nature irréversible de la maladie. Cependant, depuis le matin, elle vivait un martyr. Lorsqu'elle était dans cet état, elle ne savait jamais trop ce qu'elle serait ou non capable de faire avec des mains qui la trahissaient, et ce n'était que par crainte de se trouver embarrassée qu'elle avait commencé par dire non.

Elle quitta ses gants et fléchit la main droite avec précaution. Un élancement violent et rageur bondit jusqu'au coude, le long de son avant-bras. Elle fléchit encore les doigts, les dents serrées en prévision de ce qui allait suivre ; la douleur vint, mais moins intense, cette fois. Elle se détendit un peu. «a irait. Pas fameux, pas aussi agréable que manger un g,teau devrait l'être, mais supportable.

Elle prit délicatement sa fourchette, pliant les doigts aussi peu que possible. Tandis qu'elle portait une première bouchée à ses lèvres, elle vit Gaunt lui adresser un regard de sympathie. Et maintenant, il va compatir, songea-t-elle, morose. Il va me parler de la terrible arthrite de son grand-père. Ou de son ex-femme. Ou de quelqu'un qu'il a connu.

Mais Gaunt ne compatit pas. Il mordit dans son g,teau et roula les yeux d'une manière comique. ' Pourquoi s'embêter avec la couture et les patrons ? Vous auriez d' ouvrir un restaurant !

- Oh, ce n'est pas moi qui l'ai fait ; mais je transmettrai le compliment à Nettie Cobb. C'est ma femme de ménage.

- Nettie Cobb, répéta-t-il, songeur, coupant un autre morceau du tranchant de sa fourchette.

- Oui. Vous la connaissez ?

- Oh, j'en doute fort. ^a Il parlait du ton d'un homme qui vient d'être brusquement rappelé à la réalité. ' Je ne connais personne à

Castle Rock. (Il la regarda du coin de l'oeil, l'air rusé.) Une chance de la débaucher ?

- Aucune, répliqua Polly en éclatant de rire.

- Je voulais vous demander votre avis sur les agents immobiliers, reprit-il. D'après vous, quel est le plus correct en affaires ?

- Oh, ce sont tous des voleurs, mais Mark Hopewell est probablement aussi bien qu'un autre. ^a

Il faillit s'étouffer de rire et porta la main à la bouche pour éviter une projection de miettes. Puis il se mit à tousser, et si ses mains ne lui avaient pas fait aussi mal, elle l'aurait amicalement tapé dans le dos.

Première rencontre ou non, il lui plaisait.

‘ Désolé, dit-il, pouffant encore un peu. Ainsi donc, ce sont tous des voleurs ?

- Oh, absolument. ^a

E°t-elle été d'une autre nature - une femme qui n'aurait pas aussi systématiquement gardé le secret sur son passé - Polly aurait alors commencé à poser certaines questions à Leland Gaunt. Pourquoi avait-il choisi Castle Rock ? O° se trouvait-il avant d'y venir ?

Envisageait-il d'y rester longtemps ? Avait-il une famille ? Mais elle n'était pas ce genre de femme et elle était contente de simplement répondre aux questions qu'il lui posait, lui... d'autant plus contente qu'aucune de ces questions ne portait sur elle. Il se renseignait sur la ville, sur l'importance du trafic de Main Street en hiver, et s'il y avait un magasin o° il pourrait se procurer un bon poêle Jotul ; il voulait connaître les taux d'assurance et mille autres choses. Il sortit un calepin étroit en cuir noir de l'une des poches de son blazer bleu, et nota gravement tous les noms qu'elle mentionnait.

Elle s'aperçut alors qu'elle avait fini son morceau de gâteau ; ses mains lui faisaient toujours mal, mais moins que lorsqu'elle était arrivée. Elle se souvint qu'elle avait failli ne pas venir, tant elle souffrait ; mais maintenant, elle était contente d'avoir fait l'effort.

‘ Je dois partir, dit-elle avec un coup d'oeil à sa montre. Rosalie va croire que je suis morte. ^a

Ils avaient mangé debout. Gaunt empila soigneusement les assiettes, posa les fourchettes dessus et remit le couvercle sur le Tupperware.

‘ Je vous le restituerai dès que le gâteau sera terminé, dit-il. Cela vous convient-il ?

- Parfaitement.

- Alors vous l'aurez probablement dans le milieu de l'après-midi. ^a Il avait répondu du ton le plus sérieux.

Înutile de vous presser autant, répliqua-t-elle tandis qu'il la raccompagnait à la porte. Je suis très heureuse d'avoir fait votre connaissance.

- Merci d'être venue. ^a Un instant, Polly crut qu'il avait l'intention de lui prendre de nouveau le bras, et elle éprouva un sentiment de dégoût à l'idée de son contact - c'était idiot, bien sûr - mais il s'en abstint. ´ Vous avez transformé en une petite fête une journée que je m'attendais à trouver pénible, ajouta-t-il.

- «a va bien se passer, vous verrez. ^a Polly ouvrit la porte, puis s'arrêta. Elle ne lui avait pas posé la moindre question personnelle, mais une chose l'intriguait, et l'intriguait trop pour qu'elle parte sans essayer de comprendre. ´ Vous avez toutes sortes de choses intéressantes...

- Merci.

- Mais aucune ne porte de prix. Pourquoi ? ^a

Il sourit. Une petite excentricité de ma part, Polly. J'ai toujours considéré qu'une transaction commerciale digne de ce nom méritait bien un peu de marchandage. J'ai probablement dû être marchand de tapis au Moyen-Orient dans une incarnation précédente. En Irak, probablement, même si c'est quelque chose dont il vaut mieux ne pas se vanter, en ce moment.

- Autrement dit, vous demandez ce que le marché peut supporter ? demanda-t-elle, histoire de le taquiner un peu.

- On peut voir les choses comme ça ^a, admit-il, sérieux. Une fois de plus, elle fut frappée par la profondeur de ses yeux noisette, par leur étrange beauté. ´ Mais, reprit-il, je parlerais plutôt en terme de définition de la valeur par la propension à faire rêver.

- Je vois.

- Vraiment ?

- Eh bien... il me semble. Voilà au moins qui explique le nom de la boutique. ^a

Il sourit. Óui, en quelque sorte, en quelque sorte.

- Je vous souhaite de passer une bonne journée, monsieur Gaunt...

- Leland, s'il vous plaît. Ou tout simplement, Lee.

- Leland, alors. Et surtout, ne vous inquiétez pas pour les clients.

D'ici vendredi, vous allez avoir besoin d'engager un garde de sécurité pour les mettre à la porte à la fin de la journée.

- Vous croyez ? Ce serait merveilleux.

- Au revoir.

- Ciao ^a, répondit-il en refermant la porte sur elle.

Il resta derrière quelques instants, regardant Polly Chalmers s'éloigner ; tout en marchant, elle enfilait délicatement ses gants, sur des mains déformées qui faisaient un contraste frappant avec le reste de sa personne : même si elle n'était pas particulièrement remarquable, elle était soignée et charmante. Le sourire de Leland Gaunt s'élargit.

Mais tandis que s'écartaient ses lèvres et qu'apparaissaient ses dents inégales, il prit un aspect désagréablement carnassier.

‘ Vous ferez l'affaire, murmura-t-il dans la boutique vide. Vous ferez parfaitement l'affaire. ^a

5

Les prévisions de Polly se vérifièrent tout à fait. A l'heure de la fermeture, presque toutes les femmes de Castle Rock - celles qui comptaient, en tout cas - ainsi que plusieurs hommes étaient venus faire une brève apparition au Bazar des Rêves. Presque tous se donnèrent beaucoup de mal pour expliquer à Leland Gaunt qu'ils ne disposaient que d'un instant, car on les attendait ailleurs.

Stéphanie Bonsaint, Cynthia Rose Martin, Barbara Miller et Francine Pelletier ouvrirent la marche ; Steffie, Cyndi Rose, Babs et Francine arrivèrent en groupe compact moins de dix minutes après que l'on eut vu Polly quitter la nouvelle boutique (l'information se répandit rapidement partout par le téléphone arabe, qui fonctionne si bien dans les arrière-cours de la Nouvelle-Angleterre).

Steffie et ses amis regardèrent, poussèrent des oooh ! et des aaah !

Elles assurèrent à Gaunt qu'elles ne pouvaient pas rester longtemps à

cause de leur partie de bridge (négligeant de préciser que cette joute hebdomadaire ne commençait que vers deux heures de l'après-midi).

Francine lui demanda d'où il était originaire. Akron, dans l'Ohio, répondit Gaunt. Steffie voulut savoir s'il était antiquaire depuis longtemps. Il expliqua qu'il ne se considérait pas exactement comme un antiquaire. Depuis combien de temps était-il en Nouvelle-Angleterre ? s'inquiéta Cyndi. Depuis un certain temps, répliqua-t-il, un certain temps.

Par la suite, elles tombèrent d'accord pour admettre que si la boutique était intéressante - tant de choses bizarres ! -, leur interrogatoire avait été un échec. L'homme était aussi peu loquace que Polly Chalmers, sinon encore moins. Babs parla alors de ce qu'elles savaient toutes (ou croyaient toutes savoir) : que Polly avait été la première personne de Castle Rock à pénétrer dans le Bazar des Rêves, et qu'elle avait apporté un gâteau. Peut-être, spécula Babs, connaissait-elle Mr Gaunt... peut-être l'avait-elle rencontré pendant cette période intermédiaire : l'époque où elle avait vécu Ailleurs.

Cyndi Rose manifesta de l'intérêt pour un vase de Lalique et demanda à Leland Gaunt (qui ne se tenait pas loin mais ne leur tournait pas autour, notèrent-elles avec satisfaction) combien il coûtait.

À combien l'estimez-vous ?^a répondit-il avec un sourire.

Elle lui rendit son sourire, faisant la coquette. Oh, est-ce ainsi que vous travaillez, monsieur Gaunt ?

- C'est ainsi, en effet.

- Vous risquez alors de perdre de l'argent plutôt que d'en gagner, si vous marchandez avec des yankees^a, observa Cyndi Rose, tandis que ses amies suivaient l'échange avec l'intérêt soutenu des spectateurs de la finale, à Wimbledon.

Voilà qui reste à prouver.^a Son ton restait amical, mais contenait aussi, maintenant, une petite pointe de défi.

Cyndi Rose étudia plus attentivement le vase. Steffie Bonsaint lui murmura quelque chose à l'oreille ; Cyndi acquiesça.

‘ Dix-sept dollars ^a, dit-elle. En réalité, l'objet paraissait bien en valoir cinquante, et elle n'aurait pas été étonnée qu'il en val^t cent quatre-vingts chez un antiquaire de Boston.

Leland Gaunt joignit les mains sous son menton, dans un geste que Brian Rusk aurait reconnu. ‘ Je ne pense pas pouvoir vous le laisser à moins de quarante-cinq dollars ^a, dit-il avec un ton de regret dans la voix.

Le regard de Cyndi Rose se mit à briller ; on pouvait faire affaire, ici. Elle avait tout d'abord considéré le vase de Lalique comme ne présentant qu'un léger intérêt, surtout un moyen, en fait, de relancer la conversation avec ce mystérieux Mr Gaunt. A l'examiner de plus près, elle vit qu'il s'agissait vraiment d'une pièce remarquable, qui serait du plus bel effet dans sa salle de séjour. L'enroulement de fleurs autour de son long col était exactement de la nuance de son papier peint.

Jusqu'au moment o^ù Leland Gaunt avait réagi en proposant un prix seulement d'un cheveu hors de portée pour elle, elle ne s'était pas rendu compte qu'elle désirait le vase à ce point.

Elle se mit à parler à voix basse avec ses amies.

Gaunt les regardaient, un léger sourire aux lèvres.

La clochette tinta au-dessus de la porte, et deux autres dames entrèrent.

Au Bazar des Rêves, la première journée de travail venait de commencer.

6

Lorsque le club de bridge de Ash Street quitta le Bazar des Rêves dix minutes plus tard, Cyndi Rose Martin tenait à la main un sac de commissions. Il contenait le vase de Lalique, emballé dans un papier protecteur. Elle l'avait payé trente et un dollars, plus les taxes, soit presque tout son argent de poche, mais elle était tellement ravie de son acquisition qu'elle en ronronnait presque.

D'ordinaire, elle éprouvait des doutes et un peu de honte après un achat aussi impulsif, certaine de s'être fait légèrement avoir, sinon carrément rouler. Mais pas aujourd'hui. Elle était sortie vainqueur de

la négociation, cette fois. Mr Gaunt lui avait même proposé de revenir, lui disant qu'il possédait le jumeau de ce vase, jumeau qui devait faire partie de son prochain arrivage - peut-être même demain ! Le premier serait ravissant, posé sur la petite table de sa pièce de séjour, mais si elle avait les deux, elle pourrait les placer sur les deux extrémités de la cheminée, et l'effet serait grandiose.

Ses trois amies trouvaient également qu'elle s'en était bien sortie, et si elles restaient un peu déçues d'en avoir si peu appris sur la personne de Mr Gaunt, elles avaient, dans l'ensemble, une très haute opinion de lui.

Il a les plus beaux yeux verts du monde, déclara Francine Pelletier, d'un ton un peu rêveur.

- Verts ? ^a demanda Cyndi Rose, un peu surprise. Ils lui avaient semblé gris. ' Je n'ai pas remarqué. ^a

7

Tard, l'après-midi de ce même jour, Rosalie Drake, employée de Cousi-Cousette, se rendit au Bazar des Rêves pendant la pause, en compagnie de la femme de ménage de Polly, Nettie Cobb. Plusieurs femmes flânaient dans le magasin et dans le fond, deux élèves du lycée de Castle Rock fouillaient parmi les bandes dessinées d'un carton, échangeant à voix basse des remarques excitées. Stupéfiant, se disaient-ils l'un à l'autre, le nombre de numéros qui justement complèteraient leurs collections. Ils espéraient simplement que les prix ne seraient pas trop élevés. Mais impossible de le savoir sans demander, car aucune étiquette de prix n'était collée sur les emballages en plastique des magazines.

Rosalie et Nettie saluèrent Leland Gaunt, et celui-ci demanda à

Rosalie de remercier encore Polly pour le cadeau. Des yeux, il suivait Nettie qui les avait quittés, une fois les présentations faites et contemplait, la mine plutôt lugubre, une collection d'objets en porcelaine de verre. Il laissa Rosalie devant la photo d'Elvis, toujours à côté du fragment de BOIS P...TRIFI... DE TERRE SAINTE, et se dirigea vers Nettie.

' Vous aimez les porcelaines de verre, mademoiselle Cobb ? ^a demanda-t-il doucement.

Elle sursauta légèrement. Nettie Cobb avait, au dernier degré,

l'expression et les manières d'une femme que la moindre voix faisait sursauter, aussi douce et amicale qu'elle fût, quand elle provenait de quelqu'un qu'elle n'avait pas vu. Elle sourit nerveusement à Leland Gaunt.

‘ Madame Cobb, monsieur Gaunt, bien que j'aie perdu mon mari depuis déjà un certain temps.

- Je suis désolé de l'apprendre.

- Oh, c'est inutile. Cela fait quatorze ans. Un bail. Oui, j'ai une petite collection de p,tes de verre. ^a Elle donnait presque l'impression de trembler, comme une souris qui verrait un chat approcher. Sans pourtant avoir les moyens de m'offrir des pièces aussi jolies. Elles sont ravissantes. Comme doivent être les choses au paradis.

- Eh bien, je vais vous dire quelque chose. J'ai eu l'occasion d'acheter tout un lot de p,tes de verre en même temps que celles-ci, et elles ne sont pas aussi chères que vous pourriez le penser. Les autres sont même encore plus belles. Aimeriez-vous passer demain pour y jeter un coup d'œil ? ^a

Elle sursauta à nouveau et se déplaça d'un pas de côté, comme s'il lui avait proposé de venir se faire pincer les fesses... peut-être jusqu'à ce qu'elle se mît à pleurer.

Oh, je ne crois pas... Le jeudi est le jour où je travaille chez Polly, vous comprenez... Il faut tout mettre sens dessus dessous...

- Vous êtes sûre que vous ne pourriez pas venir faire un petit tour ? insista-t-il, cajoleur. Polly m'a dit que c'était vous qui aviez fait

le g,teau qu'elle m'a apporté ce matin...

- Il était bon ? ^a demanda-t-elle nerveusement. A son regard, on voyait qu'elle s'attendait à ce qu'il répondît non, il n'était pas bon, Nettie, il m'a fichu des crampes, il m'a collé une bonne courante, pour tout vous dire, et c'est pourquoi je vais vous battre, Nettie, je vais vous traîner de force dans mon arrière-boutique et vous tordre les nénés jusqu'à ce que vous criez gr,ce.

Il était absolument délicieux, répondit-il d'un ton apaisant. Il m'a fait penser aux g,teaux que me faisait ma mère... cela remonte à bien longtemps. ^a

C'était exactement ce qu'il fallait dire à Nettie, qui avait tendrement

aimé sa propre mère, en dépit des corrections que cette dame lui administrait après ses fréquentes virées dans les caboulots du plus bas étage. Elle se détendit un peu.

Alors, c'est parfait ! je suis bien contente que vous l'ayez trouvé

bon. Evidemment, c'était l'idée de Polly. C'est la meilleure femme du monde, vous ne pouvez pas savoir.

- Oui ; après l'avoir rencontrée, je suis prêt à le croire. ^a Il jeta un coup d'œil en direction de Rosalie Drake, mais celle-ci musardait toujours dans la boutique. Il revint à Nettie. ´ J'ai simplement l'impression que je vous dois quelque chose...

- Oh, non, vous ne me devez rien ! protesta Nettie, de nouveau alanguie. Pas la moindre chose, monsieur Gaunt.

- Je vous en prie, venez demain. Je vois bien que vous avez le coup d'oeil pour les p,tes de verre... et comme ça, je pourrais vous rendre le Tupperware de Polly.

- Euh... je suppose que je pourrais venir faire un tour au moment de la pause-café... ^a A l'expression de Nettie, on voyait bien qu'elle avait du mal à croire les mots qui sortaient de sa propre bouche.

- Merveilleux ^a, dit-il, la quittant rapidement pour ne pas lui laisser le temps de changer d'avis. Il se dirigea vers les deux garçons et leur demanda comment ça se passait. Avec hésitation, ils lui montrèrent plusieurs vieux numéros de The Incredible Hulk et de The X-Men. Cinq minutes plus tard, ils ressortaient avec la plupart des illustrés qu'ils avaient sélectionnés, une expression abasourdie et joyeuse sur le visage.

A peine refermée sur eux, la porte s'ouvrait de nouveau. Cora Rusk et Myra Evans firent leur entrée ; elles regardèrent autour d'elles, l'œil aussi brillant et avide que celui d'un écureuil à l'époque o~ il fait ses provisions de noisettes, et se dirigèrent immédiatement sur la vitrine de verre renfermant la photo d'Elvis. Les deux femmes se penchèrent dessus, roucoulant d'excitation, et exhibèrent ainsi deux derrières qui faisaient bien chacun la largeur d'un manche de cognée.

Gaunt les regarda, souriant.

Au-dessus de la porte la clochette tinta, une fois de plus. La nouvelle arrivante avait à peu près les mêmes proportions que Cora Rusk, mais

alors que celle-ci était simplement grasse, l'autre donnait l'impression d'être musclée et forte - de même qu'un b°cheron doté

d'un gros durillon de comptoir peut tout de même paraître fort. Un gros badge blanc, agrafé à sa blouse, proclamait en lettres rouges :
NUIT-CASINO - JUSTE POUR S'AMUSER !

Le visage de cette dame avait autant d'attraits qu'une porte de prison. Ses cheveux, d'un ch,tain terne et sans vie, dépassaient à peine d'un fichu solidement noué sous son menton en galoche. Elle parcourut du regard l'intérieur du magasin pendant quelques instants ; ses yeux, enfoncés dans leurs orbites, sautaient d'un coin à un autre comme ceux d'un cow-boy qui observe l'intérieur d'un saloon avant d'en pousser les portes battantes et de venir y semer la panique. Puis elle entra.

Parmi les femmes qui circulaient entre les vitrines, rares furent celles qui lui accordèrent plus d'un regard ; Nettie Cobb, en revanche, fixa la nouvelle arrivante avec une extraordinaire expression d'épouvante et de haine mêlées. Puis elle déguerpit de l'endroit o' étaient exposées les p,tes de verre. Son mouvement attira le regard de la femme, qui lui jeta un coup d'œil chargé d'un mépris absolu, puis l'ignora complètement.

La clochette tinta lorsque Nettie quitta la boutique.

Leland Gaunt avait observé toute la scène avec le plus grand intérêt.

Il s'approcha de Rosalie et lui dit : ' J'ai bien peur que Mme Cobb ne soit partie sans vous. ^a

Rosalie parut surprise. ' Pourquoi... ? ^a commença-t-elle, puis ses yeux rencontrèrent la femme au badge Nuit-Casino, agrafé ostensiblement entre les deux seins. Elle examinait le tapis turc accroché au mur avec l'intense intérêt d'un étudiant des Beaux-Arts dans un musée, les mains solidement plantées sur ses vastes hanches. Óh, fit Rosalie, excusez-moi, mais moi aussi je dois absolument partir.

- Ce n'est pas le grand amour, entre ces deux-là ^a, observa Leland Gaunt.

Rosalie eut un sourire incertain.

Gaunt jeta un nouveau regard à la femme au fichu. ' qui est cette personne ? ^a

Rosalie plissa le nez. ' Wilma Jerzyck, répondit-elle. Excusez-moi... mais je dois vraiment rattraper Nettie. Elle a les nerfs fragiles, vous savez.

- Bien s'r (il regarda Rosalie sortir). Comme nous tous, très fragiles. ^a

C'est alors que Cora Rusk le tapota sur l'épaule. ' Combien, pour cette photo du King ? ^a demanda-t-elle.

Leland Gaunt lui adressa son sourire le plus éblouissant. ' Eh bien, parlons-en. D'après vous, qu'est-ce qu'elle peut bien valoir ? ^a

Troisième CHAPITRE

1

Le tout nouveau centre de transactions commerciales de Castle Rock avait fermé ses portes près de deux heures auparavant lorsque Alan Pangborn passa lentement dans Main Street, roulant en direction de l'immeuble municipal, lequel abritait le bureau du shérif et le département de Police de Castle Rock. Il était au volant de ce qu'on peut imaginer de mieux en matière de voiture banalisée : un break Ford modèle 86. La voiture de famille par excellence. Il avait le moral à

plat et l'impression d'être un peu ivre. Il n'avait bu que trois bières, mais elles avaient tapé fort.

Il eut un coup d'œil pour le Bazar des Rêves, en passant devant, et trouva de bon go't, comme Brian Rusk, le dais vert foncé qui s'avancait au-dessus du trottoir. Il ne s'y connaissait pas autant que le gamin (n'ayant pas de parents qui travaillaient pour Dick Perry Siding and Door Company, à South Paris), mais trouvait néanmoins qu'il donnait un certain chic à la rue commerçante de la ville, qui comptait trop de fausses façades clinquantes. Il ne savait pas encore ce que vendait cette nouvelle boutique - Polly serait au courant, si elle y avait été le matin, comme elle l'avait décidé - mais il lui faisait l'effet de l'un de ces restaurants français, discrets et confortables, o' l'on amenait la fille de ses rêves avant d'essayer de la convaincre de partager son lit.

Il oublia le magasin dès qu'il l'eut dépassé. Il signala son changement de direction à droite, deux coins de rue plus loin, et s'engagea dans

l'étroit passage ménagé entre le lourd bloc de brique du bâtiment municipal et l'édifice en planches à clins du Service des Eaux. R... SERV...

AUX V...HICULES OFFICIELS, lisait-on à l'entrée de l'impasse.

Le bâtiment municipal avait la forme d'un L à l'envers et comportait un petit parking dans l'angle des deux ailes. Trois des emplacements portaient la mention BUREAU DU SH...RIF. La vieille Volkswagen-Coccinelle de Norris Ridgewick était garée sur l'un d'eux. Alan se mit à côté, coupa les lumières et le moteur et saisit la poignée de la portière.

La dépression qui avait rôdé autour de lui depuis qu'il avait quitté le Blue Door, à Portland, rôdé en décrivant des cercles comme les loups autour des feux de camp, dans les récits d'aventures qu'il avait lus, enfant, lui tomba dessus d'un seul coup. Il relâcha la poignée et resta assis derrière le volant de la Ford, avec l'espoir que ça n'allait pas durer.

Il avait passé la journée au tribunal de Portland, à témoigner pour le ministère public dans le cadre de quatre procès. Le tribunal de district couvrait quatre comtés - York, Cumberland, Oxford, Castle -, et de tous les représentants de la loi qui y travaillaient, c'était Alan Pangborn qui avait le plus long trajet à parcourir. Les trois juges de district faisaient de leur mieux pour présenter ses affaires dans une même fournée, afin qu'il n'eût à se déplacer qu'une ou deux fois par mois. Ce qui lui permettait de passer un certain temps dans le comté

qu'il avait juré de protéger, au lieu d'aller et venir entre Castle Rock et Portland ; mais cela signifiait aussi qu'après l'une de ces journées passées au tribunal, il se sentait comme un futur étudiant qui sort de l'auditorium où il vient de passer la batterie complète des tests d'aptitude. Il aurait mieux valu ne pas boire pour couronner le tout, mais Harry Cross et George Compton, qui se rendaient au Blue Door, avaient insisté pour qu'il se joignît à eux. Il avait eu une bonne raison de les accompagner : l'occasion de parler d'une série de cambriolages, manifestement dus à la même bande, qui avaient eu lieu un peu partout dans leurs zones respectives. Mais la vraie raison qui l'avait poussé à

accepter était un classique de bien des mauvaises décisions : sur le moment, l'idée lui avait paru tout bêtement excellente.

Il restait maintenant tassé derrière le volant de ce qui avait été la voiture de famille, à récolter ce qu'il avait librement semé. Il ressentait

un léger mal de tête, mais la dépression était pire, de retour sous une forme vengeresse.

Salut ! s'écriait-elle joyeusement depuis la forteresse au fond de sa tête où elle restait tapie. C'est moi, Alan! quel plaisir de te voir!

Devine quoi ? Te voilà, au bout d'une longue et dure journée, et Annie et Todd sont toujours morts ! Tu te souviens, de ce samedi après-midi où Todd a renversé son lait-framboise sur le siège avant ? Juste en dessous de l'endroit où est posé ton porte-documents, n'est-ce pas ? Et comment tu lui as crié après ? Tu n'as pas oublié ça, au moins ?

Comment ? tu as oublié ? Bah, c'est pas grave, Alan, puisque je suis ici pour te rafraîchir la mémoire ! Constamment ! Sans cesse !

Il souleva le porte-documents et regarda fixement le siège. Oui, la tache était là et oui, il avait crié après Todd. Pourquoi faut-il que tu sois toujours aussi maladroit, Todd ? quelque chose comme ça, en tout cas pas le genre de reproche que l'on adresserait à son même si l'on savait qu'il n'a plus qu'un mois à vivre.

Il lui vint à l'esprit que ce n'était pas la faute des bières, mais de la voiture, qui n'avait jamais été nettoyée à fond. Il avait passé la journée à conduire en compagnie des fantômes de sa femme et de son fils cadet.

Il se pencha, et ouvrit la boîte à gants pour y prendre son carnet à

souches ; l'avoir toujours avec lui était une habitude qui ne souffrait aucune exception, même lorsqu'il allait passer la journée au tribunal de Portland. Sa main heurta un objet tubulaire, qui tomba sur le plancher de la Ford avec un petit bruit sourd. Il posa le registre sur le porte-documents et se pencha un peu plus pour récupérer l'objet. quand il se redressa, la lumière dure du lampadaire à arc de sodium vint frapper le cylindre et il le contempla longuement, tandis que la douleur et le chagrin familiers, une fois de plus, se coulaient en lui. L'arthrite avait frappé Polly aux mains ; mais lui, c'était au cœur qu'il était atteint...

et

qui aurait pu dire auquel des deux était échu le lot le plus épouvantable ?

La boîte avait appartenu à Todd, évidemment. Todd, qui aurait sans

aucun doute habité dans le magasin de Farces & Attrapes, s'il l'avait pu. Les mystérieuses cochonneries qu'on y vendait le mettait dans tous ses états : boîte qui meugle, poudre à éternuer, verre baveux, savon qui donne à l'utilisateur des mains couleur de cendres volcaniques, crottes de chien en plastique.

Ce truc est encore ici. Dix-neuf mois qu'ils sont morts, et ça traîne encore ici. Comment diable ne l'ai-je pas encore trouvé ? Bordel de Dieu!

Alan tourna la boîte cylindrique dans ses mains, se rappelant comment le gamin avait supplié qu'on lui permît d'acheter cet article avec son argent de poche, comment lui-même s'y était opposé et avait le proverbe que son propre père aimait à rappeler : Le fou et son ne restent pas longtemps en ménage. Et comment Annie l'avait fait changer d'avis avec son doigté habituel.

Ecoute-toi donc un peu, monsieur le magicien amateur, qui parle comme un puritain. J'adore ça! O` t'imagines-tu qu'il s'est pris de passion morbide pour la prestidigitation et les gags ? Crois-moi, personne, dans ma famille, n'a jamais mis le portrait encadré de Houdini sur un mur! Voudrais-tu me faire avaler que tu n'as jamais acheté de verre baveux ou un truc comme ça au temps de ta folle et sauvage jeunesse, que tu ne serais pas grimpé aux rideaux rien qu'à l'idée de te procurer le vieux truc du serpent dans la boîte de cacahuètes si tu étais tombé dessus dans une boutique quelconque ?

Et lui, répondant par des borborygmes et des onomatopées qui le faisaient de plus en plus ressembler à une vieille bourrique sentencieuse. Finalement, il avait porté une main à la bouche pour dissimuler un sourire gêné. Annie l'avait tout de même vu. Elle voyait toujours tout. Un don, chez elle. Don qui, plus d'une fois, avait sauvé Alan. Elle avait toujours eu un meilleur sens de l'humour que lui, une appréciation plus aiguë de l'importance relative des choses.

Laisse-le faire, Alan. On n'est jeune qu'une fois. Et c'est amusant, non ?

Il avait donc cédé. Et...

Et trois semaines plus tard, Todd renversait son lait-framboise sur le siège, et quatre semaines après cet insignifiant accident, il était mort !

Ils

étaient morts tous les deux ! Comme le temps passe, n'est-ce pas, Alan

Mais ne t'inquiète pas ! Ne t'inquiète pas, parce que je suis là pour t'empêcher d'oublier ! Oui, m'sieur ! Je t'empêcherai d'oublier parce que c'est mon boulot et que j'ai bien l'intention de le faire !

La boîte portait une fausse étiquette rappelant une marque connue de cacahuètes salées. Alan dévissa le couvercle, et un mètre cinquante de serpent vert comprimé se détendit, heurta le pare-brise et vint retomber sur ses genoux. Alan le regarda, entendit le rire de son fils à l'intérieur de

sa tête, et se mit à pleurer. Pas de démonstration spectaculaire ni de gros sanglots, mais des larmes qui gonflaient et roulaient, des larmes d'épuisement. Des larmes qui semblaient avoir beaucoup en commun avec les objets qui avaient appartenu à ses chers disparus ; on n'en voyait jamais la fin. Il y en avait trop, et juste au moment où l'on commençait à

se détendre et à se dire que les choses étaient enfin réglées, on en trouvait

encore un. Et encore un autre. Et un autre.

Pourquoi avoir permis à Todd d'acheter ce foutu machin ? Et pourquoi traînait-il encore dans cette foutue boîte à gants ? Et pourquoi avoir pris cette foutue Ford, pour commencer ?

Il prit son mouchoir et essuya les larmes sur son visage. Puis, lentement, il enfonça de nouveau le serpent - du vulgaire papier crépon enroulé autour d'un ressort - dans la fausse boîte de cacahuètes. Il revissa le couvercle et fit sauter la boîte dans sa main.

Fiche-moi cette foutue cochonnerie en l'air.

Mais il s'en sentait incapable. Pas ce soir, en tout cas. Il lança l'objet farceur - le dernier acheté par Todd dans ce que l'enfant estimait être le plus extraordinaire magasin au monde - dans la boîte à gants, dont il referma sèchement le rabat. Puis sa main gauche saisit de nouveau la poignée tandis que la droite s'emparait du porte-documents, et il sortit du véhicule.

Il respira à fond dans l'air du soir, avec l'espoir que ça lui ferait du bien. Espoir déçu. Il régnait une odeur de bois pourrissant et de produits chimiques, odeur sans charme que diffusait sans trêve l'usine de pâte à papier de Rumford, à quelque cinquante kilomètres au nord.

Il allait appeler Polly et lui demander s'il pouvait passer ; ça devrait l'aider un peu.

Un peu, mon neveu! s'enthousiasma, énergique, la voix de la dépression. Et au fait, Alan, tu te rappelles, à quel point ce serpent lui avait fait plaisir ? Il faisait le coup à tout le monde ! Il a failli ficher

une crise cardiaque à ce pauvre Norris Ridgewick, et tu as tellement rigolé que tu as failli pisser dans ton pantalon ! Tu te souviens ? Est-ce qu'il n'était pas plein d'entrain ? Est-ce qu'il n'était pas merveilleux ?

Et Annie ? Comme elle avait ri, quand tu lui avais raconté ça ! Elle était pleine d'entrain et merveilleuse elle aussi, non. Evidemment, tout à la fin, elle n'avait plus autant d'entrain et elle n'était plus si merveilleuse que ça, non plus, mais tu ne l'as pas vraiment remarqué, n'est-ce pas ? Parce que tu avais tes propres petits soucis. Cette affaire Thad Beaumont, par exemple - tu n'arrivais pas à te la sortir de la tête. Ce qui s'était passé dans leur maison, au bord du lac et comment, après ça, il s'était mis à boire et à t'appeler au téléphone. Et sa femme, qui l'avait quitté en emmenant les jumeaux... tout cela, venant s'ajouter aux affaires ordinaires du patelin, il avait été très occupé, n'est-ce pas ? Trop occupé, en tout cas, pour voir ce qui se passait chez lui. quel dommage que tu n'aies rien vu, tout de même.

Si ça se trouve, ils seraient toujours en vie, tous les deux! Encore quelque chose que tu ne dois pas oublier, et c'est pourquoi je n'arrête pas de te le rappeler... je n'arrête pas de te le rappeler... je n'arrête pas de te le rappeler. D'accord ? d'accord!

Une éraflure d'une trentaine de centimètres de long déparait la carrosserie de la Ford, juste au-dessus du bouchon d'essence. Est-ce que c'était arrivé depuis la mort d'Annie et de Todd ? Il ne s'en souvenait pas très bien et de toute façon, c'était sans importance. Il suivit la rayure du doigt et se dit une fois de plus qu'il devrait amener la voiture à Sonny, au Sunoco, pour faire arranger ça. Mais d'un autre côté, qu'est-ce que ça pouvait faire ? Pourquoi ne pas aller chez Harrie Ford, à Oxford, et échanger le gros break contre quelque chose de plus petit ? Le véhicule n'avait pas beaucoup de kilomètres au compteur et il pourrait sans doute obtenir une reprise correcte...

Mais Todd a renversé son lait-framboise sur le siège avant!

roucoula, indignée, la voix dans sa tête. Il a fait ça quand il était vivant, Alan, vieille branche ! Et Annie...

Óh, la ferme ! ^a dit-il à voix haute.

Il atteignit le bâtiment, puis s'immobilisa. Garée tellement près que la porte du bureau serait venue la heurter si on l'avait ouverte en grand, se trouvait une grosse Cadillac Seville rouge. Il n'eut pas besoin de regarder la plaque d'immatriculation pour savoir ce qui y figurait : KEETON 1. Il fit courir ses doigts sur le flanc lisse de la voiture, puis entra.

2

Sheila Brigham se tenait dans la cage aux parois vitrées du standard, o

elle lisait People tout en buvant un Yoo-Hoo. En dehors d'elle et de Norris Ridgewick, les locaux combinés bureau du shérif/Département de la Police de Castle Rock étaient déserts.

Norris était attelé à une machine à écrire électrique IBM ; retenant son souffle, il tapait laborieusement un rapport avec cette concentration angoissée qui n'appartenait qu'à lui. Il regardait fixement la machine, puis se penchait brusquement comme un homme qui vient de recevoir un coup de poing à l'estomac et cognait sur les touches en rafales. Il restait incliné, le temps de relire ce qu'il venait d'écrire, puis

poussait un grognement contenu. Sur quoi on entendait le dic-rap !

clic-rap! dic-rap! de la touche de correction (Norris utilisait en moyenne un rouleau de CorrecTape par semaine), après quoi il se redressait. Venait ensuite un moment de méditation, et le cycle recommençait. Après une bonne heure de cet exercice, Norris jetait le résultat dans le bac ' rapports ^a de Sheila. Une fois ou deux par semaine, ces rapports étaient même intelligibles.

Norris leva les yeux et sourit à Alan lorsque celui-ci passa devant la zone des cellules de détention provisoire. Salut, patron, comment ça va?

- Oh, nous voilà débarrassés de Portland pour deux ou trois semaines. Et ici, quoi de neuf ?

- Rien, le train-train habituel. Bon sang, Alan, tu as les yeux aussi rouges qu'un lapin. Je parie que tu as encore fumé ce tabac bizarre.

- Ah ! ah ! rétorqua Alan, amer. J'ai été boire deux ou trois verres avec

deux ou trois flics et je me suis fait aveugler par les phares des voitures sur cinquante kilomètres. Tu n'aurais pas de l'aspirine sous la main, par hasard ?

- Comme toujours, tu le sais bien. ^a Le dernier tiroir du bureau de Norris contenait sa pharmacie personnelle. Il l'ouvrit, farfouilla dedans et en sortit un flacon géant de Kaopectate parfumé à la fraise ; il examina un instant l'étiquette, secoua la tête, remit le flacon dans le tiroir et reprit ses fouilles. Il en tira finalement un flacon de cachets d'aspirine ordinaire.

´ J'ai un petit travail pour toi ^a, dit Alan, qui prit la bouteille et fit tomber deux cachets dans sa main. De la poussière blanche accompagna les pilules, et il se demanda pour quelle raison l'aspirine classique produisait plus de poussière que les variétés de marque. Puis il se demanda s'il ne perdait pas un peu les pédales.

´ Bon sang, Alan, j'ai encore deux de ces foutus formulaires E-9 à remplir et...

- Calme-toi, mon vieux. ^a Alan s'approcha de la fontaine d'eau fraîche et retira une coupe en papier du cylindre distributeur. Blub-blub-blub. ´ Tout ce que je te demande, c'est de te lever et d'aller ouvrir la porte par laquelle je viens d'entrer. Un enfant pourrait faire ça, non ?

- que... ?

- Mais n'oublie pas ton carnet à souches ^a, ajouta Alan en avalant son aspirine.

L'inquiétude se lut aussitôt sur le visage de Norris. ´ Le tien est juste sur le bureau, à côté de ton porte-documents.

- Je sais. Et il va y rester, au moins pour ce soir. ^a

Norris le regarda un long moment avant de se décider à demander :

´ Buster ? ^a

Alan acquiesça. Óui, Buster. Il a garé sa voiture sur l'emplacement réservé aux handicapés, une fois de plus. La dernière fois je lui ai dit que j'en avais ma claque de l'avertir. ^a

Tous ceux qui connaissaient le maire de Castle Rock, Danforth Keeton III, le surnommaient Buster... mais les employés municipaux qui

tenaient à leur boulot prenaient bien garde de dire ´ Dan ^a ou

´ Mr Keeton ^a quand il était à portée d'oreille. Seul Alan, en tant qu'officier élu, osait l'appeler ´ Buster ^a en face, ce qu'il n'avait fait que deux fois, sous le coup de la colère. Il se disait qu'il allait être obligé de recommencer, néanmoins. Alan Pangborn trouvait qu'il était très facile de se mettre en colère contre Dan ´ Buster ^a Keeton.

´ Allons, voyons ! dit Norris. Fais-le toi, Alan, d'accord ?

- Peux pas. J'ai une réunion de budget avec les conseillers municipaux, la semaine prochaine.

- Il me hait déjà, protesta Norris, malade. Je le sais.

- Buster hait tout le monde, mis à part sa femme et sa mère. Et encore, pour sa femme, je n'en suis même pas s^or. Mais le fait est que je l'ai averti une bonne demi-douzaine de fois, le mois dernier, de ne pas se garer dans notre seul et unique emplacement pour handicapé, et je vais maintenant joindre le geste à la parole.

- Non, c'est moi qui vais joindre mon geste à ta parole. C'est vraiment dégueulasse, Alan. Je blague pas. ^a Norris avait la tête d'un gars qui fait une pub pour quand les braves gens ont des malheurs.

´ Calme-toi, Norris. Tu lui colles une contredanse de cinq dollars sur le pare-brise. Il applique, et la première chose qu'il me demande, c'est de te mettre à la porte. ^a

Norris gémit.

´ Je refuse. Alors il exige que je déchire la contravention. Je refuse aussi. Puis, demain à midi, quand il aura un peu fini d'écumer, je me laisse attendrir. Et à la prochaine réunion du budget, c'est lui qui me doit une faveur.

- Ouais, mais à moi, qu'est-ce qu'il me doit ?

- Dis-moi, Norris, est-ce que tu as envie d'un nouveau radar à impulsion ou non ?

- Euh...

- Et une machine à faxer ? Cela fait au moins deux ans qu'on en parle.

Oui ! s'écria une voix faussement joyeuse dans l'esprit d'Alan. Tu as commencé à en parler quand Annie et Todd étaient encore en vie, Alan ! Tu t'en souviens ? Tu te rappelles, quand ils étaient encore en vie ?

‘ Ben oui ^a, admit Norris. Il prit son carnet à souches avec une inénarrable expression de tristesse et de résignation peinte sur le visage.

‘ Tu es un bon garçon, Norris, dit Alan avec une chaleur qu'il ne ressentait pas. Je vais rester dans mon bureau pendant un moment. ^a

3

Il referma la porte et composa le numéro de Polly.

Állô ! ^a dit-elle. Il sut immédiatement qu'il n'allait pas lui parler de la dépression qui l'avait si totalement et si insidieusement envahi.

Polly devait faire face à ses propres problèmes, ce soir. Il lui avait suffi de cet unique petit mot pour comprendre comment elle allait. Elle avait prononcé les ‘ Il ^a de Állô ^a d'une voix légèrement étouffée.

Cela ne lui arrivait qu'après avoir pris un Percodan - ou peut-être plus d'un -, ce qu'elle ne faisait que lorsque la douleur était trop forte. Elle avait beau ne jamais le lui avoir dit explicitement, Alan se doutait bien qu'elle vivait dans la terreur du jour où les Percodan resteraient sans effet.

Comment allez-vous, jolie môme ? ^a demanda-t-il, s'enfonçant dans son fauteuil, une main sur les yeux. L'aspirine ne paraissait pas beaucoup améliorer l'état de sa tête. Je devrais peut-être lui demander un Percodan, pensa-t-il.

‘ Pas trop mal. ^a Il remarqua le soin qu'elle avait mis à parler, passant d'un mot à un autre comme si elle avait utilisé des pierres pour franchir un gué. Ét toi ? Tu as la voix fatiguée.

- Les hommes de loi me font cet effet à chaque fois. ^a Il renonça à

l'idée d'aller la voir. Elle allait dire oui, bien s'r, Alan, et elle serait

contente de le voir - presque aussi contente que lui - mais cela ne ferait que rendre les choses encore plus difficiles pour elle, ce soir.

Elle

n'avait pas besoin de ça. ´ Je crois que je vais rentrer à la maison et me coucher tôt. Tu ne m'en voudras pas, si je ne passe pas ?

- Non, mon chéri. D'ailleurs, je crois qu'il vaut peut-être mieux.

- «a te fait très mal, ce soir ?

- J'ai connu pire, répondit-elle prudemment.

- Ce n'est pas ce que je t'ai demandé.

- Non, pas trop mal. ^a

Ta voix te trahit, ma chérie, pensa-t-il. ´ Bon. Et cette histoire de thérapie par ultrasons dont tu m'as parlé ; o' en est-on ?

- Eh bien, ce serait fabuleux si je pouvais me payer un mois et demi à la clinique Mayo - à tout hasard - mais je ne peux pas. Et ne me dis pas le contraire, Alan, parce que je me sens trop fatiguée pour te traiter de menteur.

- Je croyais que tu avais dit que l'hôpital de Boston...

- L'année prochaine. Ils vont ouvrir une clinique o' on emploiera le traitement aux ultrasons, mais l'année prochaine. Peut-être. ^a

Il y eut un moment de silence et il était sur le point de lui souhaiter une bonne nuit lorsqu'elle reprit, d'un ton qui était cette fois plus gai :

´ Tu sais, je suis passée à la nouvelle boutique, ce matin. J'ai apporté

un g,teau que j'avais fait faire par Nettie. Parfaitement banal, évidemment - jamais les dames n'offrent de g,teau pour l'inauguration d'un magasin. C'est une règle pratiquement gravée dans la pierre.

- A quoi ça ressemble ? qu'est-ce qu'on y vend ?

- Un peu de tout. Si tu me poussais dans mes derniers retranchements, je dirais qu'il s'agit d'une boutique de curiosités, d'amateurs de collections, mais elle défie vraiment toute description. Il faudra que tu ailles voir par toi-même.

- As-tu rencontré le propriétaire ?

- Un certain Leland Gaunt, d'Akron, dans l'Ohio. ^a Alan sentait l'ébauche d'un sourire au son de sa voix. Il va faire battre plus d'un cœur chez toute ces dames chics de Castle Rock, cette année, j'en ai bien l'impression.

- Et toi, comment le trouves-tu ? ^a

Lorsqu'elle répondit, le sourire dans sa voix était encore plus marqué. Éh bien, Alan, soyons honnête... je t'aime et j'espère que tu m'aimes aussi, mais...

- Bien sûr. ^a Son mal de tête s'atténuait un peu. Il doutait que ce petit miracle fût l'œuvre de l'aspirine de Norris Ridgewick.

... mais j'ai senti mon pouls s'accélérer un peu, je l'avoue. Et tu aurais dû voir Rosalie et Nettie, lorsqu'elles sont revenues.

- Nettie ? (Il avait les pieds sur le bureau : il les posa à terre et se redressa.) Mais Nettie a peur même de son ombre !

- C'est vrai. Mais Rosalie a réussi à la persuader de l'accompagner

- tu sais que cette pauvre malheureuse serait incapable d'aller quelque part toute seule - et j'ai donc demandé à Nettie ce qu'elle pensait de monsieur Gaunt quand je suis rentrée à la maison, à la fin de l'après-midi. Son regard de chien battu s'est transformé, son œil s'est allumé :

" Il a des p'tes de verre ! m'a-t-elle dit. Des p'tes de verre magnifiques ! Il m'a même invitée à revenir demain pour m'en montrer d'autres !" Je crois qu'elle ne m'en avait jamais dit autant en une seule fois, depuis quatre ans. Alors je lui ai dit, " C'est très gentil de sa part,

non, Nettie ? " et elle m'a répondu, " Oui, et vous savez quoi ? " J'ai évidemment voulu savoir. " Il est bien possible que j'y aille ! " ^a

Alan éclata de rire, de bon cœur. Si Nettie est prête à se rendre dans cette boutique sans duègne, je dois aller voir un peu de quoi il a l'air. Ce type doit être un grand séducteur.

- Eh bien, c'est drôle, figure-toi. Il n'est pas beau, en tout cas pas comme une star de cinéma, mais il a les plus superbes yeux noisette du monde. Ils éclairent tout son visage.

- Prenez garde, ma petite dame, gronda Alan. Je sens le muscle de la jalousie qui commence à tressaillir. ^a

Elle eut un petit rire. ' Je ne crois pas que tu aies des raisons de t'inquiéter. Mais il y a autre chose.

- quoi donc ?

- Rosalie m'a dit que Wilma Jerzyck est entrée quand Nettie se trouvait encore dans la boutique.

- Il s'est passé quelque chose ? des insultes ?

- Non. Nettie a foudroyé la mère Jerzyck du regard, et la Jerzyck a retroussé ses babines comme un chien en voyant Nettie. En tout cas, c'est la version de Rosalie. Après quoi, Nettie a filé. Est-ce que Wilma Jerzyck t'a appelé à propos du chien de Nettie, récemment?

- Non. Il n'y aurait eu aucune raison. Je suis passé en patrouille devant chez Nettie au moins une demi-douzaine de fois après dix heures, depuis environ six semaines. Le chien n'aboie plus. Il faisait tout simplement comme tous les chiots, Polly. Il a grandi un peu, maintenant, et il a une bonne maîtresse. Nettie a peut-être une case ou deux qui lui manquent, mais elle a fait ce qu'il fallait avec cet animal -

comment l'appelle-t-elle, déjà ?

- Raider.

- Eh bien ! Wilma devra trouver autre chose pour nous casser les pieds, parce que Raider n'est plus en cause. Mais elle y arrivera, hélas !

Les femmes comme Wilma y arrivent toujours. En fait ça n'a jamais été le chien, pas vraiment; Wilma Jerzyck est la seule personne du coin qui se soit plainte. C'est Nettie. Les Wilma Jerzyck savent flairer la faiblesse de quelqu'un. C'est une odeur que Nettie Cobb dégage en abondance.

- Oui, reconnu Polly d'un ton triste et songeur. Sais-tu que la Jerzyck a appelé un soir pour dire à Nettie que si elle ne faisait pas taire son chien, elle viendrait lui couper la gorge ?

- Je sais au moins que c'est ce que Nettie t'a dit, répondit Alan d'un ton égal. Je sais aussi que Wilma Jerzyck a terrorisé Nettie et que Nettie a eu... des problèmes. Je ne dis pas que Wilma Jerzyck n'est pas capable de donner ce genre de coup de fil, bien au contraire. Mais on ne peut exclure que ce soit une invention de Nettie. ^a

Parler de ' problèmes ^a à propos de Nettie était un euphémisme, mais Alan et Polly n'avaient pas besoin d'en dire davantage ; tous deux savaient de quoi il était question. Après des années d'enfer, épouse d'un homme qui la molestait de toutes les manières imaginables qu'un homme peut employer contre une femme, Nettie Cobb avait plongé

une grande fourchette de service dans la gorge de son mari, pendant son sommeil. Elle avait ensuite passé cinq ans à Juniper Hill, l'hôpital psychiatrique situé près d'Augusta. Elle était venue travailler chez Polly dans le cadre d'un programme de liberté sous condition. De l'avis d'Alan, elle n'aurait pas pu tomber en de meilleures mains, et l'amélioration régulière de l'état mental de Nettie confirmait cette opinion. Deux ans auparavant, Nettie était venue s'installer dans sa propre petite maison, à six coins de rue du centre ville.

' D'accord, Nettie a des problèmes, admit Polly, mais sa réaction vis-à-vis de Mr Gaunt n'en était pas moins stupéfiante. C'était vraiment touchant.

- Il faut que j'aille voir moi-même ce type.

- Tu me diras ce que tu en penses. Et n'oublie pas de remarquer ses yeux noisette.

- Je ne suis pas s'r qu'ils déclencheront chez moi la même

réaction qu'ils semblent avoir provoquée chez toi ^a, répliqua Alan d'un ton sec.

Polly eut de nouveau un petit rire ; mais cette fois, il paraissait légèrement forcé.

Essaie de dormir, reprit-il.

- Bien s'r. Merci d'avoir appelé, Alan.

- Tout le plaisir est pour moi. (Il marqua une pause.) Je t'aime, jolie petite dame.

- Merci, Alan. Moi aussi, je t'aime. Bonne nuit.

- Bonne nuit. ^a

Il reposa le téléphone, fit pivoter le col de la lampe de bureau afin de projeter la lumière sur le mur, remit les pieds sur le bureau et ramena les mains contre sa poitrine, comme s'il priait. Il tendit les deux index.

Sur le mur, une ombre de lapin pointa les oreilles. Alan fit passer ses pouces entre ses index tendus, et le museau du lapin se mit à frétiller.

Puis l'ombre entreprit de traverser la lumière du projecteur improvisé en sautillant. L'animal qui revint d'un pas lourd et traînant était un éléphant balançant sa trompe. Alan bougeait les mains avec une dextérité et une aisance surnaturelles. A peine faisait-il attention à ses fugitives créations ; c'était chez lui une vieille habitude, une autre manière de loucher sur le bout de son nez en répétant Ôm ^a.

Il pensait à Polly, Polly et ses pauvres mains. que pouvait-il faire pour elle ?

S'il n'avait été question que d'argent, il l'aurait fait entrer dans une chambre de la clinique Mayo dès demain après-midi - tous les papiers signés, tamponnés, en règle. Il l'aurait fait même s'il avait fallu lui passer la camisole de force et la bourrer de tranquillisants pour l'y amener.

Mais voilà, ce n'était pas seulement une question d'argent. Le traitement par ultrasons de l'arthrite dégénérative en était à ses premiers balbutiements ; peut-être allait-il se révéler aussi efficace que la pénicilline contre les infections, ou aussi bidon que la phrénologie.

«a n'avait pas de sens de le tenter maintenant ; il y avait une chance sur mille pour qu'il f't efficace. Ce n'était pas le gaspillage d'argent qui le retenait, mais le risque d'espoirs trahis pour Polly.

Un corbeau - aussi souple et vivant que dans un dessin animé de Walt Disney - passa en battant lentement des ailes sur son diplôme de l'Académie de Police d'Albany. Son envergure s'allongea et il se transforma en un ptérodactyle préhistorique à la tête tournée de côté, tandis qu'il fonçait vers les classeurs de l'angle et hors du champ du projecteur.

La porte s'ouvrit. La figure de basset larmoyant de Norris Ridgewick passa par l'entrebaillement. ' Je l'ai fait, Alan, déclara-t-il du ton d'un homme qui avoue le meurtre d'une ribambelle de petits enfants.

- Bien, Norris. Je te promets que tu n'en prendras pas plein la gueule à cause de cette connerie. ^a

Norris le regarda encore un moment de son ūil humide, puis acquiesça d'un air de doute. Il jeta un coup d'ūil au mur. ' Fais Buster, Alan. ^a

Alan sourit, secoua la tête, et tendit la main vers la lampe.

‘S’il te plaît, insista Norris d’un ton cajoleur. Je viens de coller une prune à sa maudite bagnole, je le mérite bien, non ? Fais Buster, Alan, s’il te plaît. «a me fera du bien. ^a

Alan regarda par-dessus l’épaule de Norris, ne vit personne, et replia une main contre l’autre. Sur le mur, une silhouette trapue traversa le champ lumineux d’un pas pesant, la bedaine ballottante.

Elle s’arrêta un instant pour gratter le fond de son pantalon puis sortit du champ, tournant la tête d’un côté et de l’autre, l’air féroce.

Norris partit d’un rire aigu et heureux, un rire d’enfant. Un instant, le souvenir de Todd s’imposa violemment à Alan, mais il le repoussa.

Il avait eu son compte pour la journée, s’il plaisait à Dieu.

‘Bon sang, ça me tue, s’exclama Norris, toujours riant. Tu es né trop tard, Alan. Tu aurais pu faire ta carrière au Ed Sullivan Show.

- Allez, va, sors d’ici. ^a

Toujours hilare, Norris referma la porte sur lui.

Alan fit passer un Norris efflanqué et un peu suffisant sur le mur, puis redressa la lampe et sortit un carnet de notes en piteux état de sa poche revolver. Il le feuilleta jusqu’à ce qu’il eût trouvé une page blanche, sur laquelle il écrivit : Le Bazar des Rêves. En dessous : Leland Gaunt, Cleveland, Ohio. Non, pas Cleveland. Il raya le nom de la ville et écrivit à côté, Akron. Je suis peut-être en train de perdre vraiment les pédales, pensa-t-il. Encore au-dessous, il nota : à vérifier.

Il remit le carnet à sa place et songea à rentrer chez lui ; mais au lieu de cela, il fit de nouveau pivoter la lampe et bientôt, la parade d’ombres défilait une fois de plus sur le mur : lions, tigres, ours -

stupéfiant. Comme le brouillard à l’heure du serin, la dépression s’immisçait insidieusement en lui, faisant patte de velours. La voix se remit à parler d’Annie et de Todd. Alan Pangborn commença à

l’écouter. Il le fit contre sa volonté... mais se laissa de plus en plus absorber.

Allongée sur son lit, Polly, lorsqu'elle eut fini de parler avec Alan, se tourna sur le côté gauche et voulut raccrocher le combiné. Mais il lui échappa et tomba au sol. Le support du Princess se mit à glisser lentement sur la table de nuit, avec l'évidente intention de rejoindre l'autre partie. Elle tenta de l'arrêter, mais sa main, au lieu de cela, heurta l'angle de la tablette. Un élan monstreux déchira le délicat réseau dont l'analgésique avait recouvert ses nerfs et fulgura jusqu'à son épaule. Elle dut se mordre les lèvres pour étouffer un cri.

La base du téléphone bascula à son tour et s'effondra avec un seul Cling! de la sonnette, à l'intérieur. Le pialement idiot de la ligne ouverte parvenait jusqu'à elle. On aurait dit le bourdonnement d'un essaim d'insectes retransmis par ondes courtes.

Elle envisagea de ramasser le téléphone avec ses griffes qu'elle tenait maintenant serrées contre sa poitrine, non pas en le saisissant - ce soir, ses doigts refuseraient complètement de fonctionner - mais en le pressant, comme si elle jouait de l'accordéon. Et brusquement, c'en fut trop. Le simple fait de se demander comment ramasser un téléphone tombé à terre en était trop, et elle commença à pleurer.

La douleur était maintenant pleinement réveillée, réveillée et battant la campagne ; elle transformait ses mains, et en particulier celle qu'elle avait heurtée, en deux puits fiévreux. Elle resta gisante sur son lit, contemplant le plafond d'un ūil que brouillaient ses larmes.

Oh ! mon Dieu, je donnerais n'importe quoi pour être débarrassée de ça, pensa-t-elle. Je donnerais n'importe quoi, absolument n'importe quoi.

5

A dix heures du soir, un jour de semaine en automne, la rue commerçante de Castle Rock était aussi hermétiquement cadennassée qu'un coffre-fort. Les lampadaires projetaient sur les trottoirs et les devantures des magasins des cercles dégradés de lumière blanche, et Main Street avait tout d'une scène de théâtre désertée. On s'attendait presque à voir une silhouette solitaire, en tenue de soirée et chapeau haut de forme - Fred Astaire, voire Gène Kelly - faire son apparition et passer en dansant de l'un de ces îlots de lumière à l'autre, chantant la solitude d'un type largué par sa petite amie et qui trouve tous les bars fermés. Puis, de l'autre bout de la rue, apparaîtrait une autre silhouette - Ginger Rogers, ou bien Cyd Charisse - habillée en robe longue. Elle danserait en direction de Fred (ou Gène), chantant la

solitude d'une nana quand son petit ami lui a posé un lapin.

Ils se verraient, s'immobiliseraient dans une pose artistique, puis esquisseraient un pas de deux en face de la banque ou peut-être de Cousi-Cousette.

Au lieu de cela, c'est Hugh Priest qui se pointa.

Il ne rappelait ni Fred Astaire ni Gène Kelly, aucune fille à l'autre bout de la rue ne s'avançait vers lui dans l'espoir de quelque rencontre romantique due au hasard, et une chose était s'ûre, il ne dansait pas. En revanche, pour boire, il buvait ; c'est ce qu'il avait fait, avec constance et régularité, au Mellow Tiger, depuis quatre heures de l'après-midi.

Au stade où il en était, le seul fait de marcher devenait un exploit, alors les entrechats... Il progressait lentement, d'une flaque lumineuse à

l'autre, tandis que son ombre démesurée courait sur la devanture du salon de coiffure, de Western Auto, de la boutique de vidéo. Il zigzaguait légèrement, regardant bien droit devant lui de son œil rougi, tandis que sa volumineuse bedaine distendait son T-shirt bleu taché de sueur (avec sur le devant le dessin d'un énorme moustique ayant comme légende : MAINE, LE PAYS DES OISEAUX) en une longue courbe affaissée.

La camionnette du service des ponts et chaussées de Castle Rock se trouvait toujours au fond du parking du Mellow Tiger. Hugh Priest était le détenteur (il ne s'en vantait pas) de plusieurs contraventions pour ivresse au volant, et à la suite de la dernière - laquelle s'était traduite par une suspension de son permis de conduire pendant six mois - ce salopard de Keeton, ses co-salopards Fullerton et Samuels et cette salope de Williams lui avaient fait clairement comprendre que leur patience était à bout. La prochaine contravention lui vaudrait une suspension définitive et, sans aucun doute, la perte de son emploi.

Cela n'empêcha pas Hugh Priest de continuer à boire - aucune puissance au monde n'aurait pu y parvenir - mais le poussa à prendre la ferme résolution de ne plus conduire après avoir bu. Il avait cinquante et un ans, et c'était un peu tard pour envisager de changer de travail, en particulier avec un dossier aussi épais de contraventions pour conduite en état d'ivresse le suivant comme la casserole attachée à

la queue d'un chien.

Voilà la raison qui le faisait rentrer à pied chez lui ce soir, et la putain de balade était un peu longue, et il allait y avoir un certain employé des ponts et chaussées du nom de Bobby Dugas qui aurait droit demain à une sévère explication de gravure, à moins qu'il ne préfère rentrer chez lui avec deux ou trois dents en moins.

Au moment où Hugh passa devant Nan's Luncheonette, une petite pluie très fine se mit à tomber, ce qui n'améliora pas son humeur.

Il avait demandé à Bobby qui, pour rentrer chez lui, devait passer devant la maison de Hugh Priest, s'il avait l'intention de faire une petite descente au Tiger, ce soir. Bobby Dugas lui avait répondu : Tiens, tu parles Charles - Bobby l'appelait toujours Charles, ce qui n'était pas son putain de nom, et ça aussi, c'était quelque chose qui allait changer, et pas plus tard que bientôt. Tu parles, Charles, je rappellerai vers sept heures, comme d'habitude.

Si bien que Hugh, sachant qu'on le ramènerait s'il était trop imbibé

pour conduire, avait rangé son bahut sur le parking du Tiger cinq minutes avant quatre heures (il était déjà passé presque une demi-heure auparavant, en fait, mais cet animal de Deke Bradford n'était pas dans les parages), et avait foncé droit sur le bar. Et à sept heures, devinez quoi ? Pas de Bobby Dugas ! Bon Dieu de bon Dieu ! Arrivent huit heures, neuf heures et demie, devinez quoi encore ? Même chose, bon sang !

A dix heures moins vingt, Henry Beaufort, propriétaire et barman du Mellow Tiger, avait invité Hugh Priest à prendre ses cliques et ses claques, à mettre les voiles, à pointer la direction de ses pompes vers la sortie, à faire comme un crayon et se tailler - en un mot à ficher le camp. Hugh se sentit mortifié. Bon, d'accord, il avait balancé un coup de pied dans le juke-box, mais le foutu disque de Rodney Crowell avait une fois de plus déraillé.

Et qu'est-ce qu'il fallait que je fasse ? Attendre et l'écouter déconner ? avait-il demandé à Henry. T'as qu'à enlever ce disque, c'est tout. On dirait que ce type a une crise d'épilepsie.

- Je vois bien que t'as pas encore ton compte, avait répliqué

Henry, mais tu ne boiras pas une goutte de plus ici. Faudra que tu trouves le reste dans ton frigo.

- Et si je dis non ?

- Alors j'appelle le shérif Pangborn. ^a

Henry Beaufort avait répondu d'un ton égal, tandis que les autres consommateurs du Tiger, peu nombreux à cette heure et en semaine, suivaient l'échange avec intérêt. Les types faisaient bien attention à se montrer polis avec Hugh Priest, en particulier quand il s'en tenait une bonne, mais jamais il ne gagnerait le concours du gars le plus sympa de Castle Rock.

Çe n'est pas que ça me plairait, avait admis Henry, mais s'il faut le faire, je le ferai. J'en ai ras-le-bol de te voir donner des coups de pied dans mon juke-box. ^a

Hugh avait envisagé de répondre : Alors c'est à toi que je vais balancer quelques coups de pied, espèce de salopard à la noix. Puis il pensa à ce gros porc de Keeton et à la feuille rose de licenciement qu'il lui tendrait pour avoir semé la pagaille dans le bistrot local. Evidemment, elle arriverait en réalité par la poste, comme toujours, les gros porcs comme Keeton ne se salissent jamais les mains (et ne prennent pas le risque d'un ūil au beurre noir) en le faisant en personne, mais ça l'aidait de voir les choses ainsi, ça le calmait d'un cran ou deux. Et il avait deux cartons de bière à

la maison, un dans le frigo, l'autre dans l'appentis.

´ D'accord, dit-il. J'ai pas besoin de tout ce cirque, de toute façon. Donne-moi mes clés. ^a Car il les avait confiées à Henry, à

titre de précaution, lorsqu'il s'était installé au bar, six heures et dix-huit bières auparavant.

´ Pas mèche. ^a Henry s'essuyait les mains avec une serviette et regardait Hugh sans ciller.

´ Pas mèche ? qu'est-ce que ça veut dire, ça, pas mèche ?

- «a veut dire que tu es trop saoul pour conduire. Je le sais, et quand tu vas te réveiller demain matin, tu le sauras, toi aussi.

- Ecoute, fit patiemment Hugh Priest. quand je t'ai donné

ces foutues clés, je croyais que Bobby me ramènerait. Il m'avait dit qu'il passerait boire quelques bières. C'est pas ma faute si cet enfoiré ne s'est pas pointé. ^a

Henry poussa un soupir. ´ Je comprends bien, mais ce n'est pas mon

problème. On pourrait me poursuivre, si tu écrasais quelqu'un. Je suppose que toi tu t'en fous, mais moi pas. Il faut que je pense à mes propres intérêts, mon vieux. Dans ce monde, personne ne le fait à ta place. ^a

Hugh Priest éprouva du ressentiment, de l'auto-apitoiement, et un étrange et incohérent sentiment de dérégulation sourdre du fond de lui comme d'un puits, semblable à l'ignoble liquide que laisserait échapper l'enveloppe rouillée de déchets toxiques enterrés depuis longtemps. Il regarda ses clés, accrochées derrière le bar, puis la plaque sur laquelle on lisait si NOTRE PATELIN NE vous PLÇT PAS, CONSULTEZ L'HORAIRE DES CHEMINS DE FER, et enfin

Henry. Il découvrit avec angoisse qu'il était sur le point d'éclater en larmes.

Henry tourna la tête en direction des quelques autres clients de son établissement. ' Hé ! y aurait pas un de vous, bande d'abrutis, qui irait jusqu'à Castle Hill, par hasard ? ^a

Tous se mirent à contempler leur table sans rien dire. Un ou deux firent craquer leurs articulations. Charlie Fortin se dirigea vers les toilettes avec une lenteur étudiée. Personne ne répondit.

' Tu vois ? fit Hugh Priest. Allez, Henry, donne-moi mes clés. ^a

Henry avait secoué la tête lentement, définitivement. Si tu

veux revenir ici boire un verre, un de ces jours, débrouille-toi pour te trouver un chauffeur.

- D'accord ! Je ferai comme ça. ^a Il avait le ton de voix d'un enfant boudeur sur le point de piquer une crise de colère. Il traversa la salle-tête basse, les poings violemment serrés. Il attendait un éclat de rire. Il l'espérait presque. Alors il ferait le ménage, et bien. Mais l'endroit restait désespérément silencieux, mis à part Reba McEntire qui débloquent sur l'Alabama.

' Tu n'auras qu'à venir prendre tes clés demain matin ! ^a lui avait lancé Henry.

Hugh n'avait pas répondu. Il lui avait fallu un effort gigantesque pour s'empêcher de lancer l'un de ses croquenots ferrés dans les flancs du juke-box d'Henry Beaufort, quand il était passé à côté. Ensuite, la tête toujours basse, il s'était enfoncé dans l'obscurité.

La bruine s'était transformée en un véritable crachin et Hugh se dit qu'il n'allait pas tarder à pleuvoir pour de bon, une averse bien pénétrante, le temps qu'il arrive chez lui. C'était bien sa veine. Il avançait régulièrement, d'un pas qui était maintenant presque assuré

(l'air avait eu pour effet de le dessaouler), l'œil constamment en mouvement. Il avait l'esprit troublé, et il aurait bien aimé que quelqu'un vienne essayer un peu de se payer sa tête. Une bonne petite engueulade lui aurait suffi, ce soir. Il pensa un instant au même qui avait traversé sans regarder, la veille, et regretta, morose, de ne pas avoir aplati ce morveux sur la chaussée. «a n'aurait pas été sa faute, non ; s'rement pas. De son temps, les mêmes regardaient avant de traverser.

Il passa devant le terrain vague o', avant l'incendie, s'élevait naguère l'Emporium Galorium, devant Cousi-Cousette, devant la quincaillerie de Castle Rock... et arriva à la hauteur du Bazar des Rêves. Il jeta un coup d'œil à la vitrine, regarda Main Street sur toute sa longueur (plus que deux kilomètres à parcourir, et peut-être arriverait-il avant que la pluie ne se mette à tomber à seaux), puis s'arrêta brusquement.

Dans son élan, il avait dépassé la boutique de quelques pas, et il dut rebrousser chemin. Une seule ampoule éclairait la vitrine et projetait une douce lumière sur les trois objets qui s'y trouvaient disposés. Elle éclairait aussi son visage, qui subit une merveilleuse transformation.

Soudain, Hugh eut l'air d'un petit garçon fatigué qui aurait dû être au lit depuis longtemps, un petit garçon qui aurait vu ce qu'il désirait comme cadeau de Noël - ce qu'il devait avoir comme cadeau de Noël, car sinon rien d'autre, sur la planète verte du bon Dieu, ne pourrait faire l'affaire. L'objet du milieu était flanqué de deux vases élancés (deux des p'tes de verre dont raffolait tellement Nettie Cobb, chose qu'ignorait Hugh et dont il se serait éperdument moqué, de toute façon).

Une queue de renard.

Soudain, il se retrouva en 1955 ; il venait d'avoir son permis de conduire et se rendait au championnat scolaire du Maine occidental -

Castle Rock contre Greenspark - dans la Ford 53 décapotable de son papa. Il faisait anormalement chaud pour une journée de novembre,

suffisamment, en tout cas, pour abaisser cette vieille capote et rabattre la toile par-dessus, si l'on était une bande de gosses excités, ne demandant qu'à semer la panique sur son passage - et ils étaient six à

chahuter dans la voiture. Peter Doyon avait apporté une flasque de whisky (du Log Cabin), Perry Como beuglait à la radio, Hugh Priest était au volant et à l'antenne voltigeait une longue et luxuriante queue de renard, tout à fait comme celle qu'il voyait maintenant dans la vitrine.

Il se souvenait avoir regardé l'antenne et s'être dit que lui aussi, quand il posséderait sa propre décapotable, en exhiberait une semblable.

Il se rappelait aussi avoir refusé la flasque, lorsqu'on la lui avait tendue ; il conduisait, et on ne boit pas en conduisant, car on était responsable de la vie des autres. Il se souvint aussi d'autre chose : la certitude de vivre la plus belle heure du plus beau jour de sa vie.

Ce souvenir le heurta de plein fouet par sa limpidité et sa complète évocation sensorielle - l'arôme de feuilles br°lées, le soleil de novembre scintillant sur le chrome des déflecteurs ; et voici que tandis qu'il contemplait la queue de renard dans la vitrine du Bazar des Rêves, le frappait l'idée qu'effectivement, cette journée avait été la plus belle de sa vie, l'une des dernières avant qu'il ne se fasse prendre par l'alcool. Une emprise solide, mais flexible et insidieuse, une étrange variation du mythe du roi Midas : tout ce qu'il avait touché, depuis, s'était transformé en merde.

Il pensa soudain : Je pourrais changer.

Cette idée s'imposait aussi avec une aveuglante clarté.

Je pourrais repartir à zéro.

Était-ce possible ?

Oui, c'est parfois possible, je crois. Je pourrais acheter cette queue de renard et l'attacher à l'antenne de la Buick.

Ils vont rigoler, cependant. Les mecs vont rigoler.

quels mecs ? Henry Beaufort, Ce petit con de Bobby Dugas ? Et alors ? qu'ils aillent se faire foutre. Achète cette queue de renard, attache-la à ton antenne et roule...

Pour aller où ?

Hé bien, pour commencer, pourquoi ne pas se rendre à la réunion du jeudi des Alcooliques Anonymes, à Greenspark ?

Un instant, cette éventualité le laissa abasourdi et excité, comme serait abasourdi et excité un prisonnier condamné à perpétuité qui s'apercevrait qu'un gardien insouciant a laissé la clef dans la serrure de sa cellule. Un instant, il s'imagina le faire, il se vit devenant un peu plus

sobre chaque jour, chaque semaine, chaque mois. Fini, le Mellow Tiger. Dommage. Mais finis aussi, les jours de paye passés dans la terreur de voir le formulaire rose joint au chèque, dans l'enveloppe, et ça, ce n'était pas dommage.

Pendant ce bref moment, tandis qu'il contemplait la queue de renard dans la vitrine du Bazar des Rêves, Hugh Priest eut un avenir.

Pour la première fois depuis des années, il se voyait un avenir, et cette superbe oriflamme rousse à la pointe blanche flottait au-dessus comme un drapeau de bataille.

Puis la réalité lui retomba brutalement dessus, la réalité avec son odeur de pluie et de vêtements mouillés et sales. Pas de queue de renard pour lui, pas d'Alcooliques Anonymes, pas d'avenir. Il avait cinquante et un ans, bordel, et à cinquante et un ans, c'est un peu tard pour rêver d'un avenir. A cinquante et un ans, tout ce qu'on peut faire, c'est continuer de foncer devant soi, pour échapper à l'avalanche de son propre passé.

Pendant les heures d'ouverture, il aurait tenté sa chance, néanmoins.

Et comment, il l'aurait tentée ! Il serait entré dans la boutique, roulant des mécaniques, et aurait demandé le prix de la queue de renard dans la vitrine. Mais il était dix heures du soir, Main Street était aussi solidement verrouillée que la ceinture de chasteté d'une fille frigide, et lorsqu'il allait se réveiller demain matin, avec l'impression d'avoir un pic à glace planté entre les deux yeux, il aurait tout oublié de cette ravissante queue de renard et de sa flamboyante couleur fauve.

Il traîna néanmoins encore quelques instants, posant des doigts calleux et sales sur la vitre comme un enfant devant une boutique de jouets. Une esquisse de sourire soulevait la commissure de ses lèvres.

Un sourire doux, qui paraissait déplacé sur la figure de Hugh Priest.

Puis, quelque part du côté de Castle View, sur la hauteur, une voiture

eut plusieurs ratés de moteur et les détonations, aussi fortes que des coups de fusil dans l'air pluvieux, le rendirent en sursaut à la réalité.

Conneries. qu'est-ce que tu vas t'imaginer?

Il se détourna de la vitrine pour reprendre la direction de son foyer

- si l'on pouvait donner ce nom à la mesure de deux pièces avec son apprentis accolé dans laquelle il habitait. En passant sous le dais, il eut cependant un coup d'oeil vers la porte.

Le panonceau, bien entendu, indiquait

OUVERT

Comme dans un rêve, Hugh posa la main sur la poignée et essaya d'ouvrir. Sous ses doigts, le bouton de porcelaine tourna librement.

Au-dessus de sa tête, une clochette d'argent retentit. Le tintement paraissait venir de très, très loin.

Un homme se tenait au milieu de la boutique. Il passait le plumeau sur le haut d'une vitrine en fredonnant. Il se tourna vers Hugh au bruit de la clochette. Il ne parut nullement surpris de voir quelqu'un dans l'encadrement de sa porte à dix heures dix, un mercredi soir. La seule chose qui frappa Hugh Priest, en cet instant de confusion, fut les yeux de l'homme : ils étaient aussi noirs que ceux d'un Indien.

‘ Vous avez oublié de retourner votre panneau, mon vieux, s'entendit dire Hugh.

- Non, pas du tout, répondit courtoisement l'homme. Je n'ai pas un très bon sommeil, hélas, et certains soirs, la fantaisie me prend de laisser ouvert tard. On ne sait jamais ; un type comme vous risque toujours de s'arrêter au passage... et de s'intéresser à quelque chose.

Voulez-vous entrer et faire le tour de la boutique ? ^a

Hugh Priest entra et referma la porte derrière lui.

7

‘ Y a une queue de renard..., commença-t-il, mais il fut obligé de s'arrêter, de s'éclaircir la gorge et de reprendre, tant il avait parlé d'une

voix enrouée et inintelligible. Y a une queue de renard dans la vitrine.

- En effet, dit le propriétaire. Superbe, n'est-ce pas ? ^a Il tenait le plumeau devant lui, et son uil noir d'Indien regardait Hugh pardessus le bouquet de plumes qui lui cachait le bas du visage. L'ivrogne ne distinguait donc pas sa bouche, mais il avait l'impression qu'elle devait sourire. D'ordinaire, il se sentait mal à l'aise quand des gens, et surtout des gens qu'il ne connaissait pas, lui souriaient ainsi. Cette attitude lui donnait envie de se bagarrer. Ce soir, cependant, ça ne paraissait nullement l'ennuyer. Peut-être parce qu'il était encore à

moitié ivre.

C'est vrai, reconnut Hugh Priest, elle est superbe. Mon père avait une décapotable avec une queue de renard comme celle-là accrochée à

l'antenne, quand j'étais môme. Il y a des tas de gens, dans ce patelin pourri, qui ne croiraient jamais que j'ai été gosse, mais c'est pourtant vrai. Comme pour tout le monde.

- Bien s°r. ^a Les yeux de l'homme restaient fixés sur Hugh et un phénomène des plus étranges parut se passer : on aurait dit qu'ils s'agrandissaient. Hugh avait l'impression de ne pouvoir en détacher les siens. Un contact oculaire direct et trop prolongé était encore autre chose qui lui donnait envie de se battre. Mais cela aussi, ce soir, lui parut tout à fait supportable.

À l'époque, je pensais qu'il n'y avait rien de plus chouette au monde qu'une queue de renard.

- Bien s°r.

- C'était cool. C'est le mot qu'on employait dans le temps. Pas des trucs comme super ou chicos - je ne sais même pas ce que ça veut dire, et vous ? ^a

Mais le propriétaire du Bazar des Rêves gardait le silence, ne bougeait pas et se contentait de regarder Hugh Priest de ses yeux noirs d'Indien, par-dessus le feuillage de son plumeau.

ˆ Bref, je voudrais l'acheter. Est-elle à vendre ?

- Bien s°r ^a, répondit Leland Gaunt pour la troisième fois.

Hugh se sentit soulagé et envahi d'un soudain sentiment de bonheur. Brusquement, il eut la certitude que tout allait très bien s'arranger,

absolument tout. Certitude parfaitement folle ; il devait de l'argent à tout le monde ou à peu près, à Castle Rock et dans les trois villes des environs, il avait été sur le point de perdre son travail à

plusieurs reprises au cours des six derniers mois, sa Buick ne roulait plus que par miracle. Mais certitude tout de même indéniable.

Combien ? ^a dit-il. Il se demanda tout d'un coup s'il allait avoir les moyens de s'offrir une si belle fourrure, et fut pris d'une bouffée de panique. Et si jamais il ne pouvait pas ? Pis, que se passerait-il s'il arrivait à resquiller assez d'argent, demain ou après-demain, pour découvrir ensuite que le type l'avait vendue ?

Éh bien, ça dépend.

- «a dépend ? Dépend de quoi ?

- De ce que vous êtes prêt à payer. ^a

Agissant comme dans un rêve, Hugh Priest extirpa un portefeuille fripé de sa poche revolver.

- Rangez ça, Hugh. ^a

Est-ce que je lui ai dit mon nom ?

Il ne s'en souvenait pas, mais il rangea le portefeuille.

Retournez vos poches, et mettez ce que vous avez dedans là-dessus, sur cette vitrine. ^a

Hugh vida ses poches. Il en sortit un couteau, un rouleau de bonbons, son briquet (un Zippo), et environ un dollar et demi de monnaie mêlée de brins de tabac. Les pièces tintèrent contre la vitre.

L'homme se pencha et étudia l'ensemble. '«a me paraît aller ^a, conclut-il, passant son plumeau sur ce maigre trésor. Lorsqu'il interrompit son geste, le couteau, les bonbons et le briquet se trouvaient toujours à la même place. Les pièces avaient disparu.

Hugh observa la scène sans ressentir la moindre surprise. Il se tenait immobile, aussi silencieux qu'un joujou aux batteries à plat, tandis que l'homme allait retirer la queue de renard. Il la posa sur une vitrine à

côté de l'attirail sorti des poches de l'ivrogne.

Lentement, Hugh tendit une main qui vint caresser la fourrure. Elle

dégageait une sensation de somptueuse froideur et crépitait, soyeuse, d'électricité statique. La caresser était caresser une claire nuit d'automne.

Superbe, n'est-ce pas ? demanda l'homme.

- Oui, superbe ^a, admit Hugh, distant. Il voulut la prendre.

Non, pas encore ^a, l'interrompit l'homme de haute taille d'un ton sec. La main de l'ivrogne retomba aussitôt. Il regarda Gaunt d'un air si profondément blessé qu'on aurait dit un vrai chagrin. Nous n'avons pas encore fini de marchander.

- Non ^a, admit Hugh. Je suis hypnotisé, pensa-t-il. que je sois pendu si ce type ne m'a pas hypnotisé. Mais ça n'avait pas d'importance. D'une certaine manière, c'était... presque agréable.

Il porta de nouveau la main à son portefeuille, d'un geste ralenti, comme s'il était sous l'eau.

‘ Laisse ça tranquille, imbécile ^a, fit Leland Gaunt d'un ton impatient, mettant le plumeau de côté.

Hugh Priest laissa de nouveau retomber la main.

‘ Pourquoi faut-il que tant de gens s'imaginent que toutes les réponses se trouvent dans leur portefeuille ? demanda l'homme d'un ton récriminateur.

- Je ne sais pas ^a, répondit Hugh. Il n'y avait jamais pensé auparavant. C'est vrai, ça paraît un peu bête.

- Pis que ça ! ^a La voix de Gaunt avait pris le rythme geignard et légèrement inégal de quelqu'un qui est très fatigué ou très en colère. Il était fatigué. La journée avait été longue et fastidieuse. Beaucoup avait été fait, mais le travail commençait à peine. ‘ Bien pis ! C'est d'une stupidité criminelle ! Sais-tu quelque chose, Hugh ? Le monde est plein de gens dans le besoin qui ne comprennent pas que tout, absolument tout est à vendre... si on est d'accord pour payer le prix.

Ce principe, ils le reconnaissent bien du bout des lèvres, et se flattent de pratiquer un cynisme sain. Eh bien ! le bout des lèvres, c'est de la gnognotte. De la gnognotte pure et simple !

- De la gnognotte, répéta mécaniquement Hugh.

- Pour ce qui est de choses dont les gens ont réellement besoin, Hugh, la réponse n'est pas le portefeuille. Le portefeuille le plus rembourré de cette ville ne vaut pas la sueur d'un travailleur. De la gnognotte pure et simple. Et les ,mes ! Si j'avais reçu cinq cents à

chaque fois que j'ai entendu quelqu'un s'écrier " Je vendrais mon ,me pour ceci ou cela ", je pourrais me payer l'Empire State Building, Hugh ! ^a Il se pencha en avant, et ses lèvres s'étirèrent en un grand sourire malsain, découvrant ses dents inégales. ´ Dis-moi une chose, Hugh : au nom de toutes les bêtes qui rampent sous la terre, qu'est-ce que tu voudrais que je foute de ton ,me ?

- Rien, probablement. ^a Sa voix paraissait venir de loin. Surgir du tréfonds d'une grotte très profonde et très sombre. ´ Je crois qu'elle n'est pas tellement en forme, ces temps derniers. ^a

Soudain, Mr Gaunt se détendit et se redressa. ´ Bon, assez de ces mensonges et de ces demi-vérités. Dites-moi, Hugh, connaissez-vous une femme du nom de Nettie Cobb ?

- Nettie la Dingue ? Tout le monde connaît Nettie la Dingue, ici.

Elle a tué son mari.

- C'est ce qu'on dit. Maintenant, écoutez-moi, Hugh. Ecoutez-moi bien. Après quoi, vous pourrez prendre votre queue de renard et rentrer chez vous. ^a

Hugh Priest écouta attentivement.

Dehors, la pluie tombait à verse, et le vent commençait à se lever.

´ Brian ! fit Miss Ratcliffe d'un ton coupant. Comment, Brian ? Je n'aurais pas cru cela de toi ! Viens ici ! Tout de suite ! ^a

Il était assis au dernier rang de la salle en sous-sol o` se tenaient les séances d'orthophonie et il avait fait quelque chose de mal -

d'extrêmement mal, à entendre la voix de Miss Ratcliffe -, mais il ne sut ce que c'était qu'au moment o` il se mit debout. Il s'aperçut alors qu'il était nu. Une vague de honte le submergea alors, atroce, mais il se sentit aussi émoustillé. Lorsqu'il regarda son pénis et le vit qui se durcissait, son angoisse le disputa à l'excitation.

´ Je t'ai dit de venir ici ! ^a

Il avançait lentement tandis que les autres - Sally Meyers, Donny Frankel, Nonie Martin et ce pauvre demeuré de Slopey Dodd - le lorgnaient d'un œil exorbité.

Il hochait stupidement la tête, mais son pénis relevait la sienne ; tout se passait comme si une partie de lui-même se moquait pas mal de mal se conduire. Comme si en fait elle y prenait plaisir.

Elle mit un morceau de craie dans sa main. Au contact de ses doigts, une petite décharge électrique le parcourut. Ét maintenant, reprit Miss Ratcliffe de son ton sévère, tu vas m'écrire cinq cents fois sur le tableau, JE FINIRAI DE PAYER MA CARTE DE SANDY KOUFAX.

- Oui, Miss Ratcliffe. ^a

Il commença à écrire, debout sur la pointe des pieds pour atteindre le haut du tableau, trop conscient de l'air tiède qui lui caressait les fesses.

Il avait fini d'écrire JE FINIRAI DE PAYER lorsqu'il sentit la main douce et

lisse de Miss Ratcliffe se refermer sur son pénis raidi et l'étreindre suavement. Un instant, il crut qu'il allait s'évanouir, tellement c'était bon.

Continue d'écrire, dit-elle, toujours aussi autoritaire, et je continuerai à faire cela.

- M-M-Miss Miss Ratcliffe, et mes ex-exercices ? bégaya Slopey Dodd.

- La ferme ou je te passe dessus dans le parking, Slopey, répondit Miss Ratcliffe. «a te fera les pieds, petit morveux ! ^a

Elle continua de tirer sur la quéquette de Brian tout en parlant. Il gémissait, maintenant. C'était mal, il le savait, mais c'était si bon !

C'était vraiment effrayant. Mais juste ce dont il avait besoin. Juste le truc.

Puis il se tourna et vit que ce n'était pas Miss Ratcliffe qui se tenait derrière lui mais Wilma Jerzyck, avec sa grosse figure ronde et blême, ses profonds yeux bruns comme deux raisins posés sur de la pâte brisée.

Il la reprendra si tu ne paies pas, dit Wilma. Et ce n'est pas tout, petit morveux. ^a

Brian Rusk se réveilla avec un tel sursaut qu'il faillit tomber du lit. Il était couvert de sueur, son cœur battait comme un marteau-pilon dans sa poitrine, et son pénis tendait son pyjama comme une petite branche dure.

Il s'assit, tremblant de tout son corps. Sa première réaction fut d'ouvrir la bouche et d'appeler sa mère, comme il le faisait quand il était petit et qu'un cauchemar avait envahi son sommeil. Puis il se rendit compte qu'on ne pouvait plus dire qu'il était petit, qu'il avait onze ans... et que ce n'était pas tout à fait le genre de rêve que l'on raconte à sa mère, n'est-ce pas ?

Il s'allongea de nouveau, les yeux grands ouverts dans l'obscurité. Il jeta un coup d'œil sur l'horloge numérique de sa table de nuit et vit qu'il était minuit quatre. Il entendait la pluie, qui crépitait maintenant avec violence contre la fenêtre de sa chambre, poussée par d'énormes et brusques hoquets de vent. On aurait presque dit de la grêle.

Ma carte. Ma carte Sandy Koufax a disparu.

Mais non, il le savait bien. Mais il savait aussi qu'il serait incapable de se rendormir tant qu'il n'aurait pas vérifié qu'elle se trouvait bien à sa place, dans le classeur à feuilles amovibles où il rangeait sa collection de

Topps de 1956. Il y avait déjà jeté un coup d'œil hier, avant de partir pour l'école, puis un autre, à son retour ; le soir, après le dîner, il avait

arrêté de jouer dans l'arrière-cour avec Stanley Dawson pour la contempler une fois de plus. Il avait raconté à Stanley qu'il avait envie d'aller aux toilettes. Et finalement il l'avait admirée une dernière fois avant de se mettre au lit et d'éteindre. Il admettait que c'était devenu une

sorte d'obsession, mais d'en avoir conscience n'y changeait rien.

Il quitta son lit, se rendant à peine compte que l'air frais piquetait de chair de poule son corps encore chaud et faisait se recroqueviller son pénis. Il marcha silencieusement jusqu'à sa penderie, laissant derrière lui la forme de son corps humide de sueur imprimée sur le drap de dessous. Le gros classeur attendait sur l'étagère du haut, dans une flaque de lumière en provenance du lampadaire, à l'extérieur de la maison.

Il le prit, l'ouvrit, et fit tourner rapidement les pages de plastique entre lesquelles étaient glissées les cartes. Il passa Mel Parnell, Whitey Ford, Warren Spahn - des trésors qui naguère le faisaient roucouler de joie - y jetant à peine un coup d'œil. Il eut un instant d'angoisse épouvantable lorsque, ayant atteint les pages vides de la fin du classeur, il ne vit pas la carte Sandy Koufax. Puis il se rendit compte qu'il en avait

tourné plusieurs à la fois, dans sa précipitation. Il revint en arrière, et ouf ! la carte était bien là - ce visage étroit, ce regard concentré, légèrement souriant, au-dessous du rebord de la casquette.

A mon vieil ami Brian, avec mes meilleurs vœux, Sandy Koufax.

Ses doigts parcoururent l'écriture inclinée de la dédicace. Ses lèvres bougèrent. Il se sentait de nouveau en paix... ou presque. La carte ne lui appartenait pas encore vraiment. Il se trouvait dans une sorte de période d'essai. Il avait à accomplir quelque chose pour qu'elle lui appartînt définitivement. Brian n'était pas tout à fait sûr de ce que c'était, mais savait qu'il y avait un rapport avec le rêve qui venait de le réveiller et qu'il le saurait, le moment

(demain ? Plus tard dans la journée)

venu.

Il referma le classeur COLLECTION DE BRIAN, PAS TOUCHE ! et le remit en place avant de regagner son lit.

Une chose, malgré tout, le troublait. Il avait eu envie de montrer la carte Sandy Koufax à son père. En revenant du Bazar des Rêves, il avait imaginé quel plaisir il aurait eu à la mettre sous ses yeux. Lui, d'un ton parfaitement détaché : Hé, p'pa, j'ai trouvé une carte de 56 au nouveau magasin, aujourd'hui. Tu veux la voir ? Et son père aurait répondu d'accord, sans être vraiment intéressé, et aurait accompagné

Brian dans sa chambre simplement pour lui faire plaisir - mais comme ses yeux se seraient agrandis lorsqu'il aurait vu le coup de chance qu'avait eu Brian ! Et en voyant la dédicace, alors là...

Oui, il aurait été émerveillé et ravi, c'est certain. Il aurait sans aucun doute donné une claque dans le dos et une vigoureuse poignée de main à son fils.

Et puis quoi, ensuite ?

Les questions auraient commencé et... et les problèmes aussi. Son père aurait voulu tout d'abord savoir où il avait trouvé cette carte, et surtout l'argent pour acheter un exemplaire qui était (a) rare, (b) en excellent état, (c) autographe. La signature imprimée disait Sanford Koufax ^a, le véritable nom du fabuleux joueur de base-ball. La signature autographe, elle, disait Sandy Koufax ^a et, dans le monde bizarre des collectionneurs de cartes de base-ball, où les prix peuvent atteindre des sommes impressionnantes, ce détail signifiait qu'on pouvait en demander jusqu'à cent cinquante dollars.

Brian réfléchit à une éventuelle explication.

Je l'ai eue au nouveau magasin, P'pa. Le Bazar des Rêves. Le type me l'a laissée à un prix vraiment incroyable... il a dit que les gens auraient bien plus envie de venir à son magasin s'il pratiquait des tarifs intéressants.

Ce n'était pas si mal, dans le genre, mais même un gosse qui payait encore demi-tarif au cinéma se rendait compte que cette explication restait un peu courte. quand on racontait qu'on avait fait une sacrée bonne affaire, les gens se montraient toujours intéressés. Trop intéressés.

Ah bon ? Et quel rabais t'a-t-il fait ? Trente pour cent ? quarante ?

Ne me dis pas qu'il te l'a laissée à moitié prix! «a ferait toujours entre soixante et soixante-dix dollars, et je sais que tu n'as pas cette somme dans ta tirelire.

Euh... eh bien, c'était encore moins que ça, P'pa.

D'accord, dis-moi combien.

Euh... quatre-vingt-cinq cents.

Il t'a vendu une carte autographe de Sandy Koufax, en parfait état, pour moins d'un dollar ?

C'est à ce moment-là, incontestablement, que les choses allaient se g,ter.

qu'allait-il se passer, au juste ? Il ne le savait pas trop, mais ça barderait, il en était sûr. Il allait avoir droit à des reproches de la

part

de son père, sans doute, de celle de sa mère, certainement.

Ils exigeraient peut-être qu'il la rendît et ça, il n'en était pas question. Elle n'était pas simplement signée, elle était dédicacée à son propre nom.

Pas question.

Bon sang, il n'avait même pas pu la montrer à Stan Dawson lorsqu'il était venu jouer avec lui ; et pourtant, il aurait bien aimé, Stan en aurait

fait dans son froc. Mais Stan venait dormir à la maison vendredi soir, et Brian n'avait aucun mal à l'imaginer disant à Mr Rusk : Alors, comment vous trouvez la carte de Sandy Koufax ? Super, non ? Il en allait de même avec ses autres amis. Brian venait de découvrir l'une des grandes vérités des petites villes : bien des secrets (en réalité tous les secrets importants) ne peuvent être partagés. Car ils ont l'art de voler de bouche à oreille, et très vite.

Il se retrouvait dans une situation étrange et inconfortable. Il détenait une pièce rare, le rêve de tout collectionneur, et ne pouvait la montrer. Son plaisir aurait dû s'en trouver gâté, et il l'était, dans une certaine mesure, mais il éprouvait aussi une satisfaction furtive et mesquine. Il se repaissait de contempler cette carte plus qu'il n'y prenait plaisir, et il avait ainsi découvert une deuxième grande vérité : se repaître seul de quelque chose comportait ses propres joies particulières. Comme si l'on avait isolé l'un des recoins de sa nature par ailleurs ouverte et cordiale, pour éclairer d'une lumière noire spéciale - une lumière qui, à la fois, mettait en valeur et déformait -

la chose qui s'y dissimulait.

Et il n'allait pas laisser tomber comme ça,

Pas question, négatif.

Alors il vaut mieux finir de la payer, fit une voix au plus profond de son esprit.

Il allait le faire. Pas de problème. Il reconnaissait que ce qu'il devait accomplir n'était pas exactement joli-joli, mais il avait aussi la

conviction que ça n'avait rien de vraiment criminel. Simplement un...
une...

Juste une blague, murmura une voix dans son esprit, et il vit les yeux de Mr Gaunt, des yeux bleu foncé, comme la mer par temps clair, des yeux étrangement apaisants. C'est tout. Juste une petite blague.

Ouais, juste une blague, peu importait quoi.

Pas de problème.

Il s'enfonça plus profondément sous la couette en duvet d'oie, se tourna de côté, ferma les yeux et s'endormit immédiatement.

quelque chose lui vint à l'esprit, tandis que le sommeil le

rapprochait de son frère. quelque chose qu'avait dit Mr Gaunt. La publicité que tu me feras sera bien supérieure à tout ce que pourrait imaginer de publier le journal local... Sauf qu'il ne pouvait montrer sa merveilleuse carte à personne. Si un petit raisonnement comme celui-ci lui était venu à l'esprit, lui qui n'avait que onze ans et n'était même pas assez malin pour se sortir du chemin de Hugh Priest, quand il traversait la rue, est-ce qu'un type aussi intelligent que Mr Gaunt n'aurait pas dû y penser ?

Peut-être bien. Mais peut-être pas. Les adultes ne pensent pas comme les gens normaux, et en outre, il détenait la carte, non ? Et elle était dans son classeur, à sa place, non ?

La réponse aux deux questions était oui, si bien que Brian n'alla pas chercher plus loin et se rendormit tandis que la pluie giflait sa fenêtre et que les rafales impatientes du vent d'automne gémissaient dans les gouttières et les chéneaux.

QUATRIÈME CHAPITRE

1

La pluie cessa à l'aube, le jeudi, et vers dix heures et demie, lorsque Polly aperçut par la devanture de Cousi-Cousette Nettie Cobb qui arrivait, les nuages commençaient à se déchirer. Nettie portait un parapluie fermé et trottinait le long de Main Street, son sac à main serré sous le bras comme si elle sentait les m,choires d'une nouvelle

tempête s'ouvrir juste derrière ses talons.

Comment vont vos mains ce matin, Polly ? ^a demanda Rosalie Drake.

Intérieurement, Polly poussa un soupir. Elle allait sans doute devoir répondre à cette même question (mais posée de façon plus insistante), lorsqu'elle retrouverait Alan vers trois heures, pour prendre un café au Nan's Luncheonette. On ne peut jouer la comédie aux gens qui vous connaissent bien ; ils voient la pleur de votre visage, l'ombre qui marque vos paupières. Pis, ils déchiffrent l'expression douloureuse de votre regard.

Beaucoup mieux aujourd'hui, merci ^a, répondit-elle. C'était rien de moins qu'exagéré ; ses mains allaient mieux, certes, mais beaucoup mieux ?

Je me disais qu'avec toute cette pluie...

- C'est imprévisible, ce qui les fait souffrir. C'est bien ce qu'il y a de diabolique. Mais parlons d'autre chose, Rosalie. Tenez, venez vite voir ce qui se passe là dehors. Je crois que nous allons être les témoins d'un petit miracle. ^a

Rosalie rejoignit Polly à temps pour voir la silhouette furtive, tenant solidement le parapluie d'une main - peut-être pour s'en servir comme d'une matraque, à en juger par la manière dont elle l'agrippait - s'avancer sous l'auvent du Bazar des Rêves.

Est-ce bien notre Nettie ? fit Rosalie, interloquée.

- C'est bien elle.

- Mon Dieu, mais elle va y entrer ! ^a

Pendant un instant, on put croire que la prédiction de Rosalie allait se réaliser. Nettie s'approcha de la porte... puis fit machine arrière.

Elle prit le parapluie dans son autre main, contemplant la devanture du magasin comme si c'était un serpent sur le point de la mordre.

Allez-y Nettie, fit Polly doucement. Allez-y mon petit.

- Il doit y avoir le panneau FERM... dans la vitrine, observa Rosalie.

- Non, il y en a un autre qui dit que c'est seulement sur rendez-vous les mardis et jeudis. Je l'ai vu en venant ce matin. ^a

Nettie s'approchait de nouveau de la porte ; elle tendit la main vers la poignée, hésita.

Seigneur, je n'en reviens pas ! s'exclama Rosalie. Elle m'a dit qu'elle y retournerait peut-être, et je sais à quel point elle aime les p,tes de verre, mais je n'aurais jamais cru qu'elle le ferait vraiment.

- Elle m'a demandé si elle pourrait quitter la maison pendant la pause-café pour aller dans ce " nouvel endroit ", comme elle dit, récupérer la boîte à g,teau ^a, murmura Polly.

Rosalie acquiesça. ´ Du Nettie tout craché. Il n'y a pas si longtemps, elle me demandait la permission d'aller au petit coin.

- Elle espérait peut-être que je lui répondrais non, qu'il y avait trop de travail ; mais elle avait en même temps envie que je lui dise oui. ^a

Polly ne quitta pas un instant des yeux la bataille, terrible et minuscule, qui se livrait à moins de quarante mètres de Cousi-Cousette, entre Nettie Cobb et Nettie Cobb. Si elle arrivait à entrer, quel bond en avant n'allait-elle pas faire !

Polly sentit une douleur sourde et brûlante dans ses mains, et se rendit compte qu'elle les tordait l'une contre l'autre. Elle se força à

les mettre sur ses hanches.

Çe n'est pas le Tupperware et ce ne sont pas les p,tes de verre.

C'est lui ^a, observa Rosalie.

Polly lui jeta un coup d'œil.

Rosalie éclata de rire et eut un début de rougeur. Oh, je ne veux pas dire que Nettie a le béguin pour lui, ni rien de ce genre, même si elle avait encore des étoiles dans les yeux quand je l'ai rattrapée,

dehors. Il a été gentil avec elle, Polly. Honnête et gentil, c'est tout.

- Des tas de gens sont gentils avec elle, remarqua Polly. Alan fait tout ce qu'il peut pour l'être, mais il continue pourtant de l'intimider.

- Notre monsieur Gaunt a une façon bien à lui d'être gentil ^a, répondit simplement Rosalie. Et comme pour prouver que celle-ci avait raison, Nettie s'empara de la poignée et la tourna. Elle ouvrit la porte et resta alors paralysée sur le trottoir, accrochée à son parapluie, comme si ses minces réserves de courage venaient brusquement de s'épuiser. Polly

fut prise de la certitude que sa femme de ménage allait refermer la porte et repartir à toutes jambes. Arthrite ou pas, les mains de la patronne de Cousi-Cousette se refermèrent en poings.

Vas-y, Nettie. Entre vite. Saute sur l'occasion. Rejoins le monde.

Nettie sourit, une réaction, manifestement, à quelqu'un que ni Rosalie ni Polly ne pouvaient voir. Le parapluie s'abaissa... et elle entra.

La porte se referma derrière elle.

Polly se tourna vers Rosalie, et fut touchée de voir qu'il y avait des larmes dans les yeux de son ouvrière. Les deux femmes se regardèrent quelques instants, puis s'embrassèrent en riant.

ˆ Bravo, Nettie ! s'écria Rosalie.

- Deux points pour nous ! ^a ajouta Polly - et le soleil brilla dans sa tête deux bonnes heures avant d'en faire autant au-dessus de Castle Rock.

2

Cinq minutes plus tard, Nettie Cobb se retrouva assise sur la confortable chaise à haut dossier que Leland Gaunt avait installé le long d'un mur de sa boutique. Son parapluie et son sac à main gisaient à côté d'elle sur le sol, oubliés. Gaunt était assis près d'elle et lui tenait

les mains, fixant, de son regard perçant, les yeux à l'expression vague de Nettie. Un abat-jour en p,te de verre était posé à côté de la boîte à

g,teau de Polly Chalmers, sur l'une des vitrines oˆ étaient disposés plusieurs de ces objets. De bonne qualité mais sans plus, cet abat-jour aurait pu se vendre autour de trois cents dollars, ou peut-être un peu plus, chez un antiquaire de Boston ; néanmoins, Nettie Cobb venait de l'acheter pour dix dollars et quarante cents, soit tout le contenu de son porte-monnaie au moment oˆ elle était entrée dans la boutique.

Superbe ou pas, il était pour l'instant tout aussi oublié que le parapluie.

Un acte ^a, répétait-elle, du ton de quelqu'un qui parle dans son sommeil. Elle déplaça légèrement les mains, comme pour étreindre plus solidement celles de Mr Gaunt. Celui-ci lui rendit sa pression et un léger sourire de satisfaction vint éclairer son visage.

Óui, c'est cela. Bien peu de chose, en vérité. Vous connaissez Mr Keeton, n'est-ce pas ?

- Oh ! oui. Ronald et son fils, Danforth, je les connais tous les deux. Duquel voulez-vous parler ?

- Du fils ^a, répondit Mr Gaunt. Du pouce, il lui caressait la paume de la main. L'ongle, légèrement jauni, était particulièrement long. ' Le maire.

- Dans son dos, on l'appelle Buster ^a, observa Nettie avec un pouffement de rire strident et quelque peu hystérique, mais Leland Gaunt ne parut pas s'en inquiéter. Au contraire ; ce rire qui déraillait semblait lui faire plaisir. ' Depuis qu'il est tout gamin.

- Je vous demande de finir de payer votre abat-jour en jouant un tour à Buster.

- Un tour ? ^a fit Nettie, une pointe d'inquiétude dans la voix.

Gaunt sourit. ' Rien qu'une blague sans conséquence. Et il ne saura jamais que c'est vous. Il accusera quelqu'un d'autre.

- Oh ! ^a Nettie quitta Leland Gaunt des yeux pour les tourner vers l'abat-jour en p,te de verre, et un instant son regard se fit plus aigu ; on y lisait de l'avidité, ou plus simplement du désir et du plaisir.

Éh bien...

- «a se passera très bien, Nettie. Personne ne sera jamais au courant... et vous aurez l'abat-jour. ^a

C'est d'un ton ralenti et songeur que Nettie répondit : ' Mon mari avait l'habitude de me jouer des tours. Très souvent. «a devrait être amusant d'en faire un à quelqu'un d'autre. ^a Son regard revint sur Gaunt, mais franchement alarmé, cette fois. Á condition que cela ne lui fasse pas de mal. Je ne veux pas lui faire de mal. Vous comprenez, j'ai fait mal à mon mari.

- «a ne lui fera aucun mal, l'assura doucement Leland Gaunt, lui caressant toujours la main. Je veux simplement que vous mettiez quelque chose dans la maison de Buster.

- Mais comment faire pour entrer... ?

- Tenez. ^a

Il posa un objet dans la paume ouverte. Une clé. Elle referma les doigts dessus.

Sans tarder. (Il lui lacha la main et se leva.) Et maintenant, Nettie, il faut que j'emballer ce superbe abat-jour. Mme Martin va venir voir un Lalique dans... (il consulta sa montre) bon sang, dans un quart d'heure ! Mais je ne saurais dire combien je suis content que vous ayez décidé de venir. Très peu de personnes apprécient la beauté de ce type de p,tes de verre, de nos jours - la plupart des gens travaillent dans un esprit mercantile, avec un tiroir-caisse à la place du cœur. ^a

Nettie se leva aussi, et jeta à l'objet un regard tendre de femme amoureuse. L'état de nervosité exacerbée dans lequel elle était arrivée au magasin avait complètement disparu. Il est ravissant, n'est-ce pas ?

- Tout à fait, acquiesça chaleureusement Leland Gaunt. Et je ne saurais vous dire... je ne sais même pas comment exprimer... combien je suis heureux de savoir que cet objet a maintenant un vrai foyer, avec quelqu'un qui ne se contentera pas de l'épousseter tous les mercredis après-midi et qui, un jour ou l'autre, le cassera dans un moment d'inattention et en jettera les débris dans la poubelle sans plus y penser.

- «a ne m'arrivera jamais ! s'écria Nettie.

- J'en suis sûr. C'est aussi ce qui fait votre charme, Nettie. ^a

Nettie le regarda, stupéfaite. Comment saviez-vous mon nom ?

- J'ai un don pour les noms. Je n'oublie ni les visages ni les noms.

Jamais. ^a

Il disparut derrière le rideau, au fond de la boutique. Lorsqu'il en revint, il tenait une feuille de carton, blanche, aplatie, d'une main et du papier-tissu de l'autre. Il posa le papier à côté du Tupperware (il commença aussitôt à se dilater avec de mystérieux petits craquements, pour prendre vaguement la forme d'un corsage géant) et entreprit de plier le carton pour en faire une boîte exactement de la dimension de l'abat-jour. ' Je sais que vous serez la gardienne fidèle de l'objet que vous venez d'acquérir. C'est pour cela que je vous l'ai vendu.

- Vraiment? Je croyais... Mr Keeton... le tour...

- Non, non, non ! s'exclama Leland Gaunt, partagé entre le rire et l'exaspération. N'importe qui peut jouer un tour ! Les gens adorent

jouer des tours ! Mais confier des objets à des gens qui les aiment et qui en ont besoin... c'est une autre paire de manches ! Il m'arrive parfois de penser, Netitia, qu'en réalité, c'est du bonheur que je vends...

qu'en pensez-vous ?

- Eh bien ! répondit Nettie du ton le plus sérieux, je sais au moins que vous m'avez rendue heureuse, monsieur Gaunt. Très heureuse. ^a

Son sourire exhiba des dents de guingois et qui se chevauchaient.

´ Bien ! C'est très bien ! ^a Il enfonça le corselet de papier-tissu dans le carton, y déposa l'abat-jour à la blancheur scintillante, referma la boîte et la scella de papier adhésif. Ét voilà ! Un autre client satisfait qui vient de trouver l'objet de ses rêves ! ^a

Il lui tendit le paquet. Elle le prit. Au moment où leurs doigts se rencontrèrent, Nettie fut parcourue d'un frisson de répulsion, alors qu'elle lui avait serré la main avec beaucoup de force - avec ardeur, même - quelques instants auparavant. Mais déjà, cet intermède semblait se perdre dans une brume irréelle. Il posa la boîte à gteau sur le carton blanc. Nettie aperçut quelque chose sous le couvercle translucide.

´ qu'est ce que c'est ?

- Un mot pour votre patronne. ^a

L'inquiétude se lut aussitôt sur le visage de Nettie. ´ Pas sur moi ?

- Seigneur Dieu, non ! ^a répondit Gaunt en éclatant de rire. Nettie se détendit aussitôt. Il était impossible de résister à Mr Gaunt quand il riait ; impossible de ne pas avoir confiance en lui. ´ Prenez bien soin de votre abat-jour, Netitia, et revenez me voir.

- Certainement ^a, répondit-elle. On pouvait penser qu'elle avait acquiescé aux deux admonitions de Gaunt, mais elle sentait au fond de son cúur (dans ce dépôt secret où nos besoins et nos peurs se coudoient constamment comme les passagers du métro à l'heure de pointe) que le fragile abat-jour était la seule chose qu'elle achèterait jamais au Bazar des Rêves, qu'elle y revienne ou pas.

Et l'objet lui-même ? Il était magnifique et comblait tous ses désirs ; il était exactement ce qu'il lui fallait pour compléter sa modeste collection. Elle envisagea un instant de raconter à Leland Gaunt que

son mari vivrait peut-être encore s'il n'avait pas démoli un abat-jour très semblable, quatorze ans auparavant, que ce geste avait tout fait basculer - la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Il lui avait cassé plus d'un os au cours des années qu'ils avaient passées ensemble, et elle l'avait laissé vivre. Finalement il avait cassé quelque chose à

quoi

elle tenait vraiment, et elle l'avait tué.

Elle décida qu'il était inutile d'avouer cela à Mr Gaunt.

D'ailleurs, il avait l'air du genre d'homme à être déjà au courant.

3

‘ Polly, Polly ! «a y est ! Elle sort ! ^a

Polly abandonna le mannequin de couturière o^ù elle faufilait laborieusement un ourlet et se précipita vers la vitrine. Avec Rosalie, elle vit Nettie quitter le Bazar des Rêves dans un état d'euphorie à peu près indescriptible. Le sac à main coincé sous un bras, le parapluie sous l'autre, elle tenait à la main un carton blanc sur lequel était posé

en équilibre le Tupperware de Polly.

‘ Je devrais peut-être aller lui donner un coup de main, proposa Rosalie.

- Non. Il vaut mieux pas. Je crois que cela ne ferait que la gêner et la mettre mal à l'aise. ^a

Elles observèrent Nettie qui remontait la rue. Elle ne trottinait plus comme si les m,choires géantes de quelque tempête étaient sur le point de se refermer sur elle ; elle paraissait plutôt partir à la dérive.

Non, songea Polly. Non, ce n'est pas ça. On dirait plutôt qu'elle...

flotte.

Elle fit brusquement un de ces rapprochements qui sont comme des références croisées, et éclata de rire.

‘ On peut savoir ? demanda Rosalie, un sourcil levé.

- C'est la tête qu'elle fait ^a, répondit Polly sans cesser d'observer Nettie, qui traversait maintenant Linden Street d'un pas lent et rêveur.

‘ que voulez-vous dire ?

- Elle a l'air d'une femme qui vient juste de faire l'amour... et qui a bien eu trois orgasmes. ^a

Rosalie rosit, jeta un coup d'oeil à la silhouette de Nettie et se mit à hurler de rire, imitée par Polly. Les deux femmes se balançaient d'avant en arrière en se tenant, s'esclaffant sans retenue.

Éh bien ! lança Alan Pangborn depuis le seuil de la porte. Il n'est même pas midi et vous êtes déjà déchaînées ? Ce n'est pourtant pas l'heure du Champagne, il me semble. Alors ?

- quatre ! fit Rosalie entre deux accès d'un irrésistible fou rire.

Moi je dirais plutôt quatre ! ^a

Et elles repartirent de plus belle, se balançant d'avant en arrière dans les bras l'une de l'autre, hurlant de rire, tandis qu'Alan les regardait, les mains dans les poches de son pantalon, un sourire intrigué sur le visage.

4

Norris Ridgewick arriva en civil au bureau du shérif environ dix minutes avant le coup de sirène de l'usine annonçant la relève de midi.

Il tenait le quart de la mi-journée, entre midi et vingt et une heures, pendant tout le week-end, ce qui lui convenait parfaitement. qu'un autre se charge de faire le ménage sur les routes grandes et petites du comté de Castle Rock après la fermeture des bars, à une heure du matin ; il pouvait le faire, il lui était souvent arrivé de le faire, mais il

avait dégueulé tripes et boyaux presque à chaque fois. Il lui arrivait même de dégueuler tripes et boyaux lorsque les victimes étaient debout et tournaient en rond, criant qu'elles n'étaient pas obligées de souffler dans ce foutu ballon, qu'elles connaissaient leurs droits constipationnels. Norris avait l'estomac délicat, voilà tout. Sheila Brigham aimait bien le faire marcher en lui disant qu'il était comme l'adjoint Andy, dans la série télévisée Twin Peaks, mais Norris savait bien que non. L'adjoint Andy pleurait quand il voyait des morts.

Norris ne pleurait pas, mais avait tendance à dégueuler sur eux, comme le jour où il avait découvert Homer Gamache étalé dans un fossé, près du cimetière Homeland, battu à mort à l'aide de son propre bras artificiel, et qu'il lui avait presque dégoillé dessus.

Norris Ridgewick regarda le tableau, et vit que Andy Clutterbuch et John LaPointe étaient tous les deux en patrouilles, puis il consulta les tours de garde. Rien de spécial pour lui, ce qui lui convenait également tout à fait. Pour couronner son bonheur, son second uniforme était revenu de la teinturerie... au jour dit, pour une fois.

Voilà qui lui épargnerait la nécessité d'un aller et retour chez lui pour se changer.

Une note, accrochée au sac de plastique du teinturier, disait ' Hé, Barney, tu me dois \$5.25. Me refais pas le coup cette fois, ou alors numérote tes abattis en vue de la soirée. ^a C'était signé Clut.

Le ton de ce mot ne réussit pas à entamer la bonne humeur de Norris. Sheila Brigham était la seule personne, dans le bureau du shérif de Castle Rock, à assimiler Norris Ridgewick à un personnage de Twin Peaks (mis à part lui, il la soupçonnait d'être la seule, de tout le département, à regarder ce feuillet). Les autres adjoints - John LaPointe, Seat Thomas, Andy Clutterbuck - le surnommaient Barney, d'après le personnage de Don Knotts dans le vieil Andy Griffith Show. «a l'irritait parfois, mais pas aujourd'hui. quatre journées où il allait prendre son quart à midi, puis trois jours de repos.

Une semaine de velours en perspective. Parfois, la vie pouvait être magnifique.

Il tira un billet d'un dollar et un autre de cinq de son portefeuille et les posa sur le bureau de Clut. ' Hé, Clut, va donc faire la java ^a, écrivit-il au dos d'un formulaire. Il signa d'un paraphe enjolivé, et laissa la note à côté de l'argent. Puis il dépouilla l'uniforme propre de son fourreau de plastique et passa dans les toilettes. Il sifflota tout en se changeant, puis se regarda dans la glace avec une agitation approbatrice des sourcils. Il avait un aspect redoutable, nom de Dieu.

Ouais, vraiment redoutable. Les méchants de Castle Rock avaient intérêt à se tenir tranquille aujourd'hui, sinon...

Il surprit un mouvement derrière lui dans le miroir, mais avant même d'avoir pu tourner la tête, on l'avait saisi, fait virevolter et cloué

contre le carrelage à côté des urinoirs. Son crâne heurta le mur, bonk ! sa casquette tomba, et il se trouva nez à nez avec le visage empourpré de Danforth Keeton.

ˆ Je voudrais bien savoir pour qui tu te prends, Ridgewick ? ^a

Norris avait tout oublié de la contravention qu'il avait glissée sous l'essuie-glaces de la Cadillac, la veille. Mais maintenant, la mémoire lui revenait.

ˆ L,chez-moi ! ^a dit-il. Il aurait aimé prendre un ton indigné, mais n'avait émis qu'un pialement apeuré. Il sentit le feu qui lui montait aux joues. A chaque fois qu'il ressentait de la peur ou de la colère - et il ressentait les deux, en ce moment - il rougissait comme une fille.

Keeton, qui dépassait Norris de douze centimètres et pesait quarante kilos de plus que lui, donna une secousse brutale au shérif-adjoint et le lacha. Il sortit la contravention de sa poche et la brandit sous le nez de Norris. C'est bien ton nom sur ce torchon, oui ou non ? ^a éructa-t-il, comme si l'autre venait de le nier.

Norris Ridgewick savait parfaitement bien que c'était sa signature, faite au tampon mais identifiable sans problème, et n'ignorait pas que la contravention émanait de son propre carnet.

ˆ Vous étiez garé sur l'emplacement réservé aux handicapés ^a, répondit-il en s'éloignant du mur et en se massant la nuque. A tous les coups, il allait avoir une belle bosse. L'effet de surprise se dissipant (et il

ne pouvait le nier, Buster lui avait flanqué une trouille monumentale), sa colère se mit à croître.

ˆ Le quoi ?

- L'emplacement réservé aux handicapés! ^a cria Norris. Et en plus, c'est Alan lui-même qui m'a ordonné de vous mettre cette contravention ! était-il sur le point d'ajouter, mais il s'en abstint. Pourquoi donner

à ce gros porc la satisfaction de le voir ouvrir le parapluie ? Ón vous a déjà averti Bu... Danforth, vous le savez très bien.

- Tu m'as appelé comment ? ^a demanda Keeton d'un ton menaçant.

Des taches rouges de la taille d'un chou s'étaient maintenant sur ses joues et bajoues.

C'est une contredanse en bonne et due forme, reprit Norris, ignorant l'interruption, et en ce qui me concerne, vous feriez mieux de la payer. Et encore, estimez-vous heureux que je ne porte pas plainte pour coups et blessures à un agent des forces de l'ordre dans l'exercice de ses fonctions. ^a

Danforth se mit à rire. Le bruit se répercuta sèchement contre les murs carrelés. ' Je ne vois pas le moindre agent des forces de l'ordre, dit-il. Je vois juste une espèce de b,ton merdeux ficelé comme un saucisson. ^a

Norris se baissa et ramassa sa casquette. La peur lui tordait le ventre

- Danforth était un ennemi redoutable - et sa colère se transforma en fureur. Ses mains tremblaient. Il prit néanmoins le temps d'ajuster correctement sa casquette sur sa tête.

' Vous pouvez aller régler ça avec Alan si vous voulez...

- C'est avec toi, que je règle ça !

- Mais moi je n'ai plus rien à ajouter. Vous avez trente jours pour payer, Danforth, ou bien il faudra qu'on aille vous chercher. ^a Norris se redressa de son mètre soixante-quinze et ajouta : Nous savons o

vous trouver. ^a

Il voulut sortir. Keeton, dont la figure avait maintenant tout d'un coucher de soleil sur fond d'explosion nucléaire, s'avança pour lui barrer le passage. Norris s'arrêta et brandit un doigt.

Si vous me touchez, je vous fous dans une cellule, Buster. Je ne plaisante pas.

- D'accord, c'est fait, répondit Keeton d'un ton bizarrement plat.

T'es viré. Enlève ton uniforme et commence à te chercher un nouvel em...

- Non ^a, s'éleva une voix derrière eux. Les deux hommes se tournèrent vers la porte. Alan Pangborn se tenait dans l'embrasure.

Keeton serra ses doigts grassouillets en deux gros poings blancs.

‘ Toi, tu restes en dehors de ça. ^a

Alan entra, et laissa la porte se refermer derrière lui avec un soupir.

Non. C'est moi qui ai dit à Norris de te coller la contravention. Je lui ai aussi dit que je te la ferais sauter avant la réunion du budget. C'est une contredanse de cinq dollars, Dan. qu'est-ce qui te prend de piquer une crise pareille ? ^a

Il y avait de l'étonnement dans la voix d'Alan. D'ailleurs, il se sentait étonné. Buster n'avait jamais été d'un naturel particulièrement paisible, pas même dans ses meilleurs moments, mais ce genre d'explosion, malgré tout, était surprenante de sa part. Depuis la fin de l'été, le maire paraissait au bout du rouleau, constamment à cran - Alan avait souvent entendu ses beuglements lointains, lors des réunions de comité du conseil municipal - et ses yeux avaient une expression obsédée et tourmentée. Il se demanda un instant si Keeton ne serait pas malade, et décida de remettre ces réflexions à plus tard. Pour l'instant, il avait une situation relativement désagréable à régler.

‘ J'ai pas piqué de crise ^a, fit Keeton d'un ton boudeur, remettant de l'ordre dans ses cheveux. Norris observa avec satisfaction que les mains de l'homme tremblaient. ‘ J'en ai simplement jusque-là des petits cons qui roulent des mécaniques, comme ce type... J'essaie de faire des tas de choses pour cette ville... bon Dieu ! J'ai fait des tas de choses pour cette ville... et j'en ai ma claque d'être constamment persécuté... ^a Il se tut un instant, le double menton agité par les mouvements de sa pomme d'Adam. Puis il éclata : Il m'a appelé

Buster ! Tu sais que j'ai horreur de ça !

- Il s'excusera, dit Alan, calmement. N'est-ce pas, Norris ?

- J'suis pas si s^or. ^a La voix de l'adjoint tremblait, son ventre se tordait, mais il était toujours en colère. ‘ Je sais qu'il n'aime pas ça, mais

il faut dire les choses comme elles sont. Il m'a pris par surprise. Je me tenais juste ici, me regardant pour voir si ma cravate était bien mise, et il

m'a attrapé et jeté contre le mur. Je me suis filé un bon coup à la tête.

Bon Dieu, Alan, je ne sais même pas ce que je lui ai dit. ^a

Les yeux de Pangborn se tournèrent vers Keeton. C'est vrai ? ^a

Keeton baissa la tête. ´ J'étais furieux. ^a

Alan se dit qu'en matière d'excuses spontanées et indirectes, il avait peu de chances d'obtenir mieux de la part d'un homme comme le maire.

Il jeta un coup d'oeil à Norris pour vérifier si celui-ci comprenait les choses comme lui. On aurait dit que oui. Une bonne chose. Une étape décisive vers le désamorçage de cette lamentable petite bombe puante.

Alan se détendit un peu.

´ Pouvons-nous considérer que l'incident est clos ? demanda-t-il aux deux hommes. Le passer par profits et pertes, en quelque sorte, et oublier tout ça ?

- Moi, ça me va ^a, fit Norris au bout de quelques instants. Alan fut touché. Norris était un mauvais coucheur qui avait l'habitude de laisser traîner des canettes de sodas à moitié pleines dans la voiture de patrouille et de rédiger des rapports immondes... mais il avait un cœur grand comme ça. Il faisait marche arrière, mais pas par peur de Keeton.

Si ce gros lard de maire se l'imaginait, il se trompait lourdement.

´ Je suis désolé de vous avoir appelé Buster ^a, ajouta Norris. Il ne l'était nullement, mais ça ne faisait pas de mal de le dire. Supposait-il.

Alan se tourna vers le malabar, avec sa veste de sport de couleur criarde et sa chemise de golf à col ouvert. ´ Danforth ?

- Très bien. Il ne s'est rien passé ^a, dit Keeton, d'un ton exagérément magnanime ; Alan se sentit envahi, comme souvent en sa présence, d'une vague de dégoût. Une voix enfouie quelque part tout au fond de son esprit, la voix primitive et crocodilienne de l'inconscient, s'éleva brièvement, claire et nette : Tu devrais te payer une bonne attaque cardiaque, Buster. Tu devrais nous faire cette fleur, et crever.

´ Très bien, affaire cône...

- A condition..., le coupa Keeton, levant un doigt.

- A condition ? demanda Alan, un sourcil levé.

- A condition de s'occuper de cette contredanse. ^a Il la tendit du bout des doigts à Alan, comme un torchon avec lequel il aurait nettoyé

une tache humide et suspecte.

Alan poussa un soupir. ' Viens dans mon bureau, Danforth. Nous allons en parler. (Il regarda Norris.) Tu es bien de service, n'est-ce pas ?

- Oui. ^a Norris avait toujours une boule dans l'estomac. Sa bonne humeur s'était évanouie, probablement pour le reste de la journée ; la faute à ce gros porc, à qui Alan allait enlever sa contravention. Il comprenait - la politique - mais ça ne lui plaisait pas pour autant.

Ést-ce que tu comptes rester dans le coin ? ^a Alan ne pouvait lui demander plus directement, As-tu besoin que nous en reparlions ?

tandis que Keeton attendait là, les foudroyant tous les deux du regard.

Non, dit Norris. J'ai des choses à faire ailleurs. On se parlera plus tard, Alan. ^a Il quitta les toilettes, frôlant Keeton sans lui adresser un regard. Norris ne le sut jamais, mais le maire déploya des efforts presque héroïques pour résister à une irrationnelle et puissante envie de lui botter les fesses - histoire de l'aider à sortir.

Alan fit tout un cinéma devant le miroir, vérifiant son propre reflet, laissant ainsi à Norris tout le temps de faire une sortie honorable, tandis que Keeton, depuis le pas de la porte, le regardait, impatient.

Puis Alan sortit à son tour et passa devant les cellules, le maire sur les talons.

Un petit homme, tiré à quatre épingles dans son costume couleur crème, attendait sur l'un des deux sièges disposés à l'entrée de son bureau ; il lisait avec ostentation un livre relié en cuir qui ne pouvait être qu'une Bible. Alan sentit un pincement au cœur. Il lui avait semblé que rien de bien désagréable ne pouvait plus se produire ce matin (dans deux ou trois minutes, il serait midi, ce n'était pas exagéré, tout de même !) mais il s'était trompé.

Le révérend William Rose referma sa Bible (ton sur ton ou presque avec son costume), et bondit sur ses pieds. ' Heu... chef Pangborn ? ^a

dit-il. Le révérend Rose faisait partie de ces baptistes pure laine qui commencent par tortiller les mots quand ils sont tendus, sous le coup d'une émotion. ' Puis-je vous parler ?

- Accordez-moi cinq minutes, révérend, s'il vous plaît. J'ai une question à régler.

- C'est... heu... extrêmement important. ^a

Tu parles, pensa Alan. Ce que j'ai à régler aussi. Cinq minutes. ^a

Il fit entrer Keeton dans son bureau avant que le révérend Willie, comme aimait à l'appeler le père Brigham, ait eu le temps de répondre quelque chose.

5

´ Je parie qu'il va te parler de la Nuit-Casino, observa Keeton, une fois la porte refermée. Tu peux me croire. Le père Brigham est une tête de mule d'Irlandais, mais je préférerais toujours avoir affaire à cet animal qu'à Rose. Rose est la plus imbuvable des têtes de núud. ^a

L'hôpital qui se fout de la charité, songea Alan.

Ássieds-toi, Danforth. ^a

Alan fit le tour de son bureau, tint la contravention bien haut et la déchira en petits morceaux qu'il jeta dans la corbeille à papier. ´ Voilà.

«a te va ?

- «a me va. ^a Keeton fit mine de se lever.

Non, reste assis encore un moment. ^a

Les sourcils broussailleux de Keeton se rejoignirent en nuage d'orage à la base de son front haut et rose.

´S'il te plaît ^a, ajouta Alan, qui se laissa tomber dans sa chaise pivotante. Ses mains se joignirent et il faillit faire un merle, mais il se reprit à temps et les croisa fermement sur le sous-main.

´Nous avons une réunion de comité sur la répartition budgétaire, la semaine prochaine, pour préparer le vote du budget de la ville qui doit avoir lieu avec tout le conseil municipal, en février, commença Alan.

- Tout juste, grommela Keeton.

- Et ça, c'est une question de politique. Tu le sais, et moi aussi. Je viens tout juste de déchirer une contravention en bonne et due forme pour des questions de politique. ^a

Keeton esquissa un sourire. Cela fait assez longtemps que tu habites ici pour savoir comment ça se passe, Alan. Une main lave l'autre. ^a

Alan se déplaça. Le fauteuil émit les petits craquements et couinements habituels, des sons qu'il entendait parfois en rêve après des journées particulièrement longues et difficiles. Des journées comme celle-ci risquait de l'être.

C'est vrai, une main lave l'autre. Mais jusqu'à un certain point, Dan. ^a

De nouveau, les sourcils se rejoignirent. ' qu'est-ce que ça veut dire, exactement ?

- qu'il y a un moment, même dans les petites villes, o' la politique, ça ne marche plus. Tu ne dois pas oublier que je ne suis pas nommé. La municipalité tient peut-être les cordons de la bourse, mais ce sont les électeurs qui m'ont mis à cette place. Et ils l'ont fait pour que je les protège et pour que je maintienne la loi et l'ordre. J'en ai fait

le serment, et je m'efforce de le respecter.

- Est-ce que tu me menaces ? parce que si., ^a

A cet instant-là la sirène de l'usine retentit. Le bruit était assourdi, dans le bureau, mais Danforth Keeton n'en sursauta pas moins comme si une guêpe venait de le piquer. Ses yeux s'élargirent brièvement, et ses mains s'agrippèrent aux bras de son fauteuil, blanchies à la hauteur des articulations.

Alan ressentit de nouveau cette impression bizarre. Il est aussi ombrageux qu'une jument en chaleur. qu'est-ce qui ne tourne pas rond, chez lui ?

Pour la première fois depuis que ce comportement l'intriguait, il se demanda si Mr Danforth Keeton, qui était maire depuis bien des années avant qu'Alan n'entendît seulement parler de Castle Rock, n'aurait pas quelques trucs pas nets à se reprocher.

' Mais non, je ne te menace pas ^a, répondit-il. Keeton se détendit légèrement, mais resta aux aguets... comme s'il redoutait que la sirène ne lui donnât une fois de plus la chair de poule.

' J'aime autant. Parce que ce n'est pas une simple question de temps.

les cordons de la bourse, shérif Pangborn. Le comité des conseillers, encadré par trois commissaires du comté, exerce un droit

d'approbation sur l'engagement et le licenciement des adjoints du shérif. Parmi de nombreux autres droits d'approbation que tu n'ignores certainement pas.

- C'est juste une formalité.

- Jusqu'ici, oui. ^a D'une poche intérieure, le maire sortit un cigare, et fit craquer l'emballage de cellophane entre ses doigts. Ce qui ne signifie pas que cela ne pourrait pas changer. ^a

Et maintenant, qui menace qui ? songea Pangborn. Mais il ne dit rien, et préféra s'enfoncer dans son fauteuil tout en regardant Keeton.

Keeton tint quelques secondes, puis abaissa les yeux vers le cigare dont il entreprit de défaire l'enveloppe.

‘ La prochaine fois que tu te gareras sur l'espace réservé aux handicapés, c'est moi qui te collerai une contredanse, et celle-là ne sautera pas. Et si jamais tu lèves encore une fois la main sur l'un de mes adjoints, je dresse un procès-verbal d'agression du troisième degré. Et cela, malgré tous les soi-disant droits d'approbation que détiennent les conseillers municipaux. Parce qu'avec moi, la politique s'arrête là. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ? ^a

Keeton resta longtemps en contemplation devant son cigare, comme s'il méditait. Lorsqu'il leva de nouveau les yeux sur Alan, ils se réduisaient à deux fentes dans lesquelles brillaient un dur éclat de silex.

Si tu veux savoir jusqu'où tu peux aller trop loin avec moi, shérif Pangborn, t'as qu'à continuer à me casser les couilles. ^a On lisait de la colère sur le visage de Keeton, sans aucun doute, mais Alan avait l'impression d'y déchiffrer également autre chose. De la peur, pensait-il. La voyait-il, la sentait-il ? Il l'ignorait, et peu importait. De quoi

Keeton avait-il peur, voilà ce qui importait. qui risquait d'importer beaucoup.

Ést-ce que nous nous sommes bien compris ? répéta-t-il.

- Oui. ^a Le maire arracha la cellophane qui entourait le cigare d'un geste brusque et la laissa tomber à terre. Il se ficha le cigare entre les dents et reprit, la bouche de travers : Ést-ce que toi, tu m'as bien compris ? ^a

Le fauteuil pivotant grinça et craqua lorsque Alan se redressa. Il

regarda Keeton avec l'expression de quelqu'un qui n'a pas envie de plaisanter. ' Je comprends ce que tu dis, mais je ne pige rien, alors là, rien du tout, à la manière dont tu te comportes, Danforth. D'accord, on n'a jamais été très copains, tous les deux...

- «a, tu peux le dire ^a, fit Keeton en mordant l'extrémité de son cigare. Pendant un instant, Alan pensa que le mégot allait atterrir aussi sur le sol, et décida qu'il fermerait une fois de plus les yeux, dans ce cas

(la politique !), mais le gros homme le recracha dans sa main avant de le déposer dans le cendrier impeccablement propre du bureau. Il y resta planté comme une minuscule crotte de chien.

'... mais nous avons toujours eu de bonnes relations de travail. Et maintenant, toute cette histoire. quelque chose ne va pas ? Si oui, et si je peux faire quoi que ce soit...

- Tout va très bien ^a, l'interrompit Keeton, qui se leva brusquement. Il était de nouveau en colère, et plus que simplement en colère.

Alan avait l'impression de voir la vapeur lui sortir par les oreilles.

C'est simplement que j'en ai ma claque de ces... persécutions. ^a

Il utilisait le mot pour la deuxième fois. Un mot étrange, un mot dérangeant, trouva Alan. En fait, c'était toute cette conversation qui le mettait mal à l'aise.

Éh bien ! tu sais o' me trouver, dit Alan.

- Bon Dieu, oui ! (Il se dirigea vers la porte.)

- Et s'il te plaît, Danforth, n'oublie pas le parking réservé aux handicapés.

- Va chier, avec ton espace pour handicapés ! ^a Sur ces mots, Keeton claqua la porte.

Alan ne bougea pas de derrière son bureau et resta longtemps à

contempler la porte fermée, troublé. Puis il alla ramasser le morceau de cellophane froissé qu'il jeta dans la corbeille à papier, avant d'inviter Willie la-Moutarde-au-Nez à entrer.

‘ Mr Keeton avait l'air dans tous ses états ^a, observa Rose. Il s'assit avec précaution sur le siège que le maire venait de libérer et eut un regard de dégoût pour le bout de cigare déposé dans le cendrier ; puis il posa respectueusement la Bible blanche sur ses genoux maigrichons.

‘ Beaucoup de réunions d'affectation budgétaire en perspective, répondit vaguement Alan. C'est toujours une période de tension pour les conseillers.

- Oui. D'ailleurs, euh... Jésus n'a-t-il pas dit de rendre à César ce qui était à César et à Dieu ce qui était à Dieu ? ^a

Alan acquiesça d'un grognement, regrettant soudain de ne pas avoir de cigarettes, quelque chose du genre Lucky Strike ou Pall Mall, un truc bourré de goudrons et de nicotine. Ét que puis-je vous rendre aujourd'hui, r... révérend Rose ? ^a Il se rendit compte avec horreur qu'un peu plus, il l'appelait révérend Willie.

Rose enleva ses lunettes rondes sans monture, les essuya et les remit en place, appuyées sur les deux points rouges qu'il avait haut sur le nez. Ses cheveux noirs, gominés d'un produit dont Alan percevait les effluves sans pouvoir l'identifier, brillaient sous la lumière des tubes fluo encastrés dans le plafond.

C'est à propos de l'abomination que le père John Brigham a baptisée la Nuit-Casino, finit par lâcher le révérend Rose. Si vous n'avez pas oublié, chef Pangborn, je suis venu vous voir peu après avoir entendu parler de cet ignoble projet ; je vous demandais de refuser de sanctionner un tel événement au nom de la euh... décence.

- Si vous ne l'avez pas oublié de votre côté, révérend Rose, je... ^a

Rose leva une main d'un geste impérieux, et plongea l'autre dans la poche de sa veste. Il en retira une brochure qui faisait presque la taille d'un livre de poche. C'était (comme s'en aperçut Alan, découragé mais pas vraiment surpris) la version abrégée du Code Civil du Maine.

Ét maintenant je viens, martela le révérend d'une voix m,le, exiger que vous interdisiez cette manifestation non seulement au nom de la décence, mais au nom de la loi !

- Révérend Rose...

- Section 24, sous-section 9, paragraphe 2 du Code Civil du Maine ^a, le coupa Rose. Ses joues s'étaient empourprées et Alan se rendit compte qu'il n'avait fait qu'échanger un cinglé pour un autre, au cours des dix

dernières minutes.

En dehors des cas euh... précités ^a, lut le révérend, comme s'il parlait en chaire, de la voix enflée et tonnante que sa congrégation (presque entièrement à sa dévotion) connaissait si bien, sont déclarés illégaux les jeux de hasard, tels qu'ils ont été définis dans la section 23

du euh... code, et dans lesquels des mises en argent constituent une condition du jeu. ^a Il referma le code d'un claquement sec et foudroya Alan d'un regard incendiaire. ´ Déclarés euh... illégaux! ^a cria-t-il.

Alan éprouva la fugitive envie de lancer les bras en l'air et de s'écrier, Jésus soit loué! quand elle fut passée, il répondit : ´ Je connais parfaitement ces passages du Code relatifs aux jeux de hasard, révérend Rose. Je les ai consultés après votre première visite et je les ai montrés à Albert Martin, chargé d'une bonne partie du travail légal de la ville. Son avis est que la section 24 ne s'applique pas à des manifestations comme la Nuit-Casino. ^a Il marqua un temps, puis ajouta : ´ Je dois également ajouter que je partage son opinion.

- Inadmissible ! cracha Rose. Ils se proposent de transformer la maison du Seigneur en un repaire de joueurs, et vous venez me dire que c'est légal ?

- Tout aussi légal que les parties de loto qui ont lieu dans la grande salle des Filles d'Isabelle depuis 1931.

- Mais il s'agit pas de euh... bingo, mais de euh... roulette! De jouer aux cartes pour de l'argent ! De jeux (la voix du révérend Rose tremblait)... de jeux de dés! ^a

Alan se surprit à esquisser la silhouette d'un autre oiseau, et cette fois-ci, s'empoigna les deux mains et les appuya fermement contre le sous-main. ´ J'ai demandé à Albert d'écrire au procureur général de l'Etat à ce sujet. La réponse a été la même, révérend Rose. Je suis désolé. Je sais que cela vous offense. Moi, c'est contre les gamins qui font de la planche à roulettes que j'en ai ; si je pouvais, je les mettrais hors la loi. Mais voilà, je ne peux pas. Dans une démocratie, nous devons parfois supporter des choses que nous n'aimons pas ou n'approuvons pas.

- Mais il s'agit de jeux d'argent! protesta le révérend Rose, avec dans la voix une angoisse qui n'était pas feinte. Ils veulent jouer pour de l'argent ! Comment une telle chose peut-elle être légale, alors que le Code dit précisément...

- A la manière dont ils le font, on ne peut réellement dire qu'ils jouent

pour de l'argent. Chaque... participant... paie un droit d'entrée ; en échange, on lui donne un montant égal en jetons de jeu. A la fin de la soirée, un certain nombre de prix sont mis aux enchères.

Des prix, pas de l'argent, j'insiste bien. Un magnétoscope, un four-gril, un mixer, un service en porcelaine, des choses dans ce genre. ^a Et quelque petit diable le poussant, Alan ajouta : ' Je crois même que le don initial pourrait être déductible des impôts.

- C'est une abomination, un péché ! ^a Le révérend avait maintenant les joues blêmes, les narines frémissantes.

Il s'agit là d'un jugement moral, et non pas légal. Ainsi en va-t-il partout dans ce pays.

- Oui ^a, répondit le révérend Rose qui se leva, serrant sa Bible contre lui comme pour s'en faire un bouclier. Óui, chez les catholiques. Les catholiques sont des joueurs impénitents. J'ai bien l'intention d'y mettre un terme, chef euh... Pangborn. Avec votre aide, ou sans. ^a

Alan se leva aussi. ' Deux ou trois choses, révérend Rose. On dit shérif Pangborn, et non pas chef. Et je n'ai pas à vous dicter ce que vous devez dire depuis votre chaire, pas plus que je ne peux dicter au père John Brigham les manifestations qu'il doit organiser dans son église, ou dicter leur conduite aux Filles d'Isabelle ou aux Chevaliers de Colomb - du moins, pas tant qu'ils s'abstiennent de faire ce qui est expressément défendu par la loi. En revanche, je peux vous avertir d'être prudent, et je crois que je dois vous avertir de l'être. ^a

Rose lui jeta un regard glacial. ' que voulez-vous dire ?

- Je veux dire que vous êtes, pour reprendre votre expression de tout à l'heure, dans tous vos états. Les affichettes que vos gens collent partout en ville, ça va ; les lettres publiées par les journaux, très bien.

Mais il y a des bornes que vous ne devez pas dépasser. Mon conseil est d'en rester là.

- Lorsque euh... Jésus a vu les prostituées et les usuriers dans le euh... temple, il n'a pas consulté le Code euh... Civil, shérif. Lorsque euh... Jésus a vu ces mauvaises gens qui profanaient la maison du euh...

Seigneur, il n'a pas cherché à savoir s'il dépassait les euh... bornes.

Notre Seigneur a fait ce qu'il pensait euh... juste!

- Certes, rétorqua calmement Alan. Mais vous n'êtes pas le Seigneur, que je sache. ^a

Rose le regarda fixement pendant un long moment, les yeux comme des lance-flammes. Alan pensa : Houla... Ce type est aussi fou que le chapelier d'Alice.

‘ Je vous souhaite le bonjour, chef Pangborn ^a, dit Rose, de nouveau glacial.

Cette fois-ci, Alan ne chercha pas à le corriger. Il se contenta d'acquiescer et de tendre la main, sachant très bien que l'autre ne la serrerait pas. Rose fit demi-tour et partit à grandes enjambées vers la porte, écrasant toujours sa Bible contre lui.

Ét vous en restez là, n'est-ce pas, révérend Rose ? ^a lui lança Alan.

Le pasteur ne se retourna pas, ne répondit pas. Il claqua si violemment la porte que le vitrage vibra dans son cadre. Alan se rassit et appuya la paume de ses mains contre ses tempes.

quelques instants plus tard, Sheila Brigham pointait timidement le museau par l'entrebaillement de la porte. Alan ?

- Il est parti ? demanda Pangborn sans lever les yeux.

- Le prédicateur ? Oui. Il est sorti en claquant les portes comme un courant d'air de mars.

- Elvis a quitté le bâtiment...

- quoi ?

- Laissez tomber. (Il leva les yeux.) J'aimerais bien quelque chose de fort, de très fort, même. Pouvez-vous regarder, dans l'armoire des pièces à conviction, le genre de drogue qui nous reste, Sheila ? ^a

Elle sourit. C'est déjà fait. Un désert, j'en ai peur. Une tasse de café ferait-elle l'affaire ? ^a

Il lui rendit son sourire. L'après-midi venait de commencer et il fallait espérer qu'il se passerait mieux que la matinée. Il le fallait absolument. ‘ Vendu.

- Affaire conclue. ^a Elle referma la porte et Alan, enfin, rendit la liberté à ses mains. Bientôt, tout un vol de merles traversait le rayon de soleil qui filtrait par la fenêtre.

La dernière période de cours du jeudi, à l'école secondaire de Castle Rock, était consacrée aux activités ^a. Comme il ne devait pas être enrôlé dans celles-ci tant que la sélection des équipes pour les sports d'hiver n'avait pas été faite, Brian Rusk avait l'autorisation de quitter l'école de bonne heure, ce jour-là, ce qui rétablissait agréablement l'équilibre avec le mardi soir.

Ce jeudi après-midi, il se retrouva à l'extérieur de l'établissement alors que la sonnerie de fin des cours avait à peine fini de retentir. Son sac à dos contenait non seulement livres et cahiers, mais le ciré que sa mère l'avait obligé à prendre le matin même, et qui lui faisait une bosse comique dans le dos.

Il appuya de toutes ses forces sur les pédales, le cœur battant à tout rompre dans sa poitrine. Il avait quelque chose (un acte)

à faire. Une petite corvée pour se tirer d'affaire. En fait, une corvée plutôt marrante. Il savait maintenant de quoi il s'agissait. «a lui était venu clairement à l'esprit pendant le cours de mathématiques, alors qu'il rêvassait.

Tandis qu'il descendait de Castle Hill par School Street, le soleil, pour la première fois de la journée, fit son apparition dans une déchirure des nuages. A sa gauche, il vit une ombre de garçon sur une ombre de bicyclette avancer en même temps que lui sur l'asphalte mouillé.

Va falloir que tu fonces si tu ne veux pas te faire larguer, aujourd'hui, mon ombre, pensa-t-il. J'ai des choses à faire ailleurs.

Brian traversa le quartier commerçant sans jeter un seul coup d'œil en direction du Bazar des Rêves, ne faisant que la plus courte des haltes aux intersections, et repartant de plus belle après avoir donné un bref coup d'œil à droite et à gauche. Lorsqu'il atteignit le carrefour de Pond Street (qui était sa rue) et de Ford Street, il tourna à droite au lieu

de continuer jusque chez lui. Puis au croisement de Ford Street et Willow Street, à gauche. Willow Street était parallèle à sa rue ; les arrière-cours des maisons se touchaient, séparées, la plupart du temps, par des barrières en planches.

Pète et Wilma Jerzyck vivaient sur Willow Street.

Mais il savait comment procéder avec prudence. Il avait repassé tout

cela dans sa tête depuis qu'il était sorti de l'école, et ça lui était venu facilement, presque comme si les idées avaient attendu, toutes prêtes depuis un moment, de même qu'il avait su ce qu'il avait à faire.

La maison des Jerzyck était silencieuse et l'allée du garage vide, ce qui ne signifiait pas nécessairement qu'il n'y avait personne. Brian savait que Wilma travaillait au moins à temps partiel au supermarché

Hemphill, sur la route 117, pour l'y avoir vue tenir une caisse, son éternel foulard noué autour de la tête, mais il ne savait pas pour autant si elle s'y trouvait en ce moment. La petite Yugo en piteux état dans laquelle elle se déplaçait était peut-être rangée dans le garage, et donc invisible.

Brian remonta l'allée, descendit de bicyclette et l'appuya sur sa béquille. Il sentait son cœur battre jusque dans sa gorge et ses oreilles.

Un vrai roulement de tambour. Il s'avança jusqu'à la porte de devant, se répétant le petit discours qu'il avait préparé s'il s'avérait que Mme Jerzyck était en fin de compte chez elle.

Bonjour, madame Jerzyck, je suis Brian Rusk, de Pond Street. Je vais à l'école secondaire et on va bientôt vendre des abonnements de revue, pour que l'orchestre puisse avoir de nouveaux uniformes, et je demande aux gens s'ils veulent des revues. Alors je reviendrai plus tard lorsque j'aurai tout ce qu'il faut. On reçoit des primes si on en vend beaucoup.

Ce texte lui avait paru parfait et lui paraissait toujours bon, mais il se sentait néanmoins tendu. Il resta une minute en haut des marches, tendant l'oreille pour détecter des sons à l'intérieur de la maison, une radio, la télé branchée sur un feuilleton (pas Santa Barbara, cependant, qui ne passerait que dans une couple d'heures), voire un aspirateur. Il n'entendit rien, mais cela n'était pas plus significatif que l'allée déserte.

Brian appuya sur la sonnette. Il entendit retentir un lointain carillon, quelque part au fond de la maison. Bing-bong !

Il restait sous le porche, attendant toujours, non sans regarder de temps en temps autour de lui pour vérifier que personne ne l'avait vu, mais Willow Street semblait profondément endormie. En plus, il y avait une haie en façade, chez les Jerzyck. Une bonne chose.

Lorsqu'on était lancé dans

(un acte)

quelque chose que les gens (votre papa et votre maman, par exemple) n'approuverait pas forcément, une haie était la meilleure chose au monde.

Une bonne demi-minute, et personne n'avait réagi. Jusqu'ici, tout allait bien... mais la prudence est mère de s^oreté. Il sonna de nouveau à

la porte, appuyant par deux fois ce coup-ci, et le carillon fit Bing-bong ! Bing-bong !

Toujours rien.

Bon, parfait. Tout était parfait. Tout était, en fait, carrément démentiel et hautement radical.

Carrément démentiel et hautement radical ou pas, Brian ne put s'empêcher de regarder une fois de plus autour de lui - plutôt furtivement, il faut le dire - tout en poussant sa bicyclette, béquille toujours baissée, entre la maison et le garage. Là, sous ce que les joyeux drilles de Dick Perry Siding and Door Company de South Paris appelaient le coupe-vent, Brian rangea de nouveau sa bicyclette.

Puis il continua jusque dans l'arrière-cour. Son cúur cognait plus fort que jamais. Parfois, quand il était dans cet état, il en avait la voix qui tremblait; il espérait que si Mme Jerzyck était dans son jardin, à

repiquer des oignons de tulipe ou quelque chose comme ça, sa voix ne le trahirait pas quand il lui parlerait des abonnements. Sinon, elle le soupçonnerait peut-être de mentir. Ce qui risquait de lui valoir des ennuis auxquels il préférait ne même pas penser.

Il fit halte avant le coin de la maison. Il n'avait qu'une vue partielle de l'arrière-cour des Jerzyck. Soudain, il trouva que ce n'était plus tellement drôle ; soudain, il se dit que c'était une sale blague : pas davantage, certes, mais pas moins. Une voix inquiète s'éleva alors tout d'un coup dans son esprit. Pourquoi ne pas remonter tout de suite sur ta bicyclette, Brian ? Rentre chez toi, prends un verre de lait, et penses-y tranquillement.

Oui. Voilà qui paraissait une très bonne idée, une très judicieuse idée. Il commença même à faire demi-tour... mais une image lui vint à

l'esprit, douée d'un pouvoir bien plus grand que la petite voix. Il vit

une longue voiture noire, peut-être une Cadillac, ou une Lincoln Mark-IV, s'arrêter en face de sa maison. La portière s'ouvrait et Mr Leland Gaunt en descendait. Il ne portait plus l'espèce de jaquette à la Sherlock Holmes de la première fois. Le Mr Gaunt qui traversait à

grands pas le paysage imaginaire de Brian était habillé d'un effrayant costume noir, un costume d'entrepreneur de pompes funèbres, et son visage n'avait plus rien d'amical. La colère assombrissait encore ses yeux bleu foncé et ses lèvres découvraient des dents plantées de travers, mais pas pour sourire. Ses longues jambes maigres se croisaient en lames de ciseaux tandis qu'il s'approchait de la porte de la maison Rusk, et l'ombre attachée à ses talons était celle d'un bourreau, dans un film d'épouvante. En arrivant à l'entrée, il n'allait pas sonner, oh, non ! mais simplement foncer au travers. Si la maman de Brian essayait de lui barrer le chemin, il se contenterait de la repousser ; si le

papa de Brian cherchait à s'interposer, il l'assommerait. Et si Sean, le jeune frère de Brian, voulait à son tour se mettre en travers, il le propulserait sur toute la longueur de la maison, comme un trois quart faisant une longue passe au cours d'un débordement par l'aile. Il grimperait l'escalier de sa longue foulée, rugissant le nom de Brian, et les roses du papier peint se flétriraient lorsque l'ombre du bourreau les effleurerait.

Et il me trouverait certainement. Le visage de Brian était l'image même du désarroi, tandis qu'il se tenait au coin de la maison Jerzyck.

Même si je voulais me cacher. Même si je fichais le camp jusqu'à Bombay. Il me trouverait. Et lorsqu'il m'aurait trouvé...

Il essaya d'arrêter le film, de couper l'image, mais rien n'y fit. Il vit les yeux de Leland Gaunt s'agrandir et se transformer en deux abysses bleus qui s'enfonçaient, s'enfonçaient, jusqu'à plonger dans un lac indigo d'éternité. Il vit les mains allongées de Leland Gaunt, avec leurs doigts étrangement identiques en taille, se transformer en griffes et s'abattre sur ses épaules. Il sentit sa peau se rétracter à l'idée de cet ignoble contact. Il entendit Leland Gaunt gronder : Tu possèdes quelque chose qui m'appartient, Brian, et tu ne l'as pas payé!

Je le rendrai! s'entendit-il répondre, dans un cri, à ce visage déformé et en feu. Je vous en prie je vous en prie je le rendrai je le rendrai ne me faites pas de mal!

Brian revint à lui-même, aussi abasourdi que lorsqu'il était ressorti du

Bazar des Rêves, le mardi après-midi. Mais la sensation n'était pas aussi agréable que la première fois.

Il ne voulait à aucun prix rendre la carte Sandy Koufax, telle était la vérité.

Il ne le voulait pas parce qu'elle était à lui.

Myra Evans s'avança sous l'auvent du Bazar des Rêves juste au moment où le fils de sa meilleure amie se glissait finalement dans l'arrière-cour de Wilma Jerzyck. Le coup d'oeil que Myra jeta autour d'elle dans Main Street fut encore plus furtif que celui qu'avait eu Brian pour Willow Street.

Si Cora, qui était réellement sa meilleure amie, avait su qu'elle se trouvait ici et, plus important encore, pour quelle raison, elle n'aurait probablement plus jamais adressé la parole à Myra. Parce que Cora, elle aussi, voulait la photo.

Ne t'occupe pas de ça, s'encouragea Myra. Deux proverbes lui vinrent à l'esprit, et l'un comme l'autre paraissaient s'accorder à la situation. Premier arrivé, premier servi, disait le premier. Et ce qu'on ne sait pas ne peut pas faire de mal, disait le second.

N'empêche que Myra avait chaussé une paire de lunettes de soleil géante (des Poster Grant) avant d'aller en ville. Deux précautions valent mieux qu'une, autre bon conseil à mettre en pratique.

Elle s'avança lentement jusqu'à la porte et étudia le panonceau qui s'y trouvait accroché.

MARDIS ET JEUDIS SUR RENDEZ-VOUS SEULEMENT

Myra n'avait pas pris rendez-vous. Elle était venue sur une impulsion, galvanisée par le coup de téléphone qu'elle avait reçu de Cora, moins de vingt minutes auparavant.

‘ J'y ai pensé toute la journée ! Il faut absolument que je l'achète, Myra... j'aurais dû le faire mercredi, mais je n'avais que quatre dollars sur moi, et je n'étais pas sûre qu'il accepterait un chèque. Tu sais comme c'est embarrassant, lorsque les gens ne veulent pas. Je me battrais ! Tu te rends compte, c'est à peine si j'ai pu fermer l'oeil de la nuit. Je sais que tu vas dire que c'est idiot, mais pourtant, c'est la vérité. ^a

Myra ne trouvait pas cela idiot du tout et savait que son amie ne mentait pas, pour la bonne raison qu'elle-même avait aussi à peine fermé l'oeil de la nuit. Et Cora avait tort de s'imaginer que la photo allait lui appartenir simplement parce qu'elle l'avait vue la première, comme si cela lui donnait une sorte de droit divin.

‘ D'ailleurs, je ne suis pas s're qu'elle l'ait vue la première, murmura Myra d'une petite voix boudeuse. J'ai plutôt l'impression que c'est moi.

La question de savoir qui avait vu la première cette délicieuse photo pouvait peut-être se discuter. Ce qui était indiscutable, en revanche, c'était l'impression horrible qu'éprouverait Myra arrivant chez Cora et découvrant la photo d'Elvis, accrochée au-dessus de la cheminée, avec à droite l'Elvis en céramique de Cora et à gauche l'Elvis-chope de bière de Cora. A cette seule idée, l'estomac de Myra se soulevait jusqu'à hauteur de son cœur et y restait suspendu, tordu et noué

comme un chiffon mouillé. Comme ce qu'elle avait ressenti pendant la première semaine de la guerre avec l'Irak.

Ce n'était pas juste. Cora possédait toutes sortes de charmants souvenirs d'Elvis, et avait même vu Elvis en concert une fois. Au centre civique de Portland, une année environ avant que le King ne soit rappelé au paradis du Rock and Roll par sa maman bien-aimée.

Cette photo devrait m'appartenir ^a, marmonna-t-elle. Rassemblant tout son courage, elle frappa à la porte.

Elle n'eut même pas le temps d'abaisser la main que la porte s'ouvrait et qu'un homme à la carrure étroite manquait de la renverser en sortant.

Excusez-moi ^a, bredouilla-t-il. Elle eut à peine le temps de reconnaître Mr Constantine, le pharmacien du LaVerdière Super Drug. Il traversa la rue d'un pas précipité en direction du square, tenant un petit paquet emballé à la main, sans regarder ni à droite ni à

gauche.

Lorsque Myra se tourna de nouveau vers le magasin, Leland Gaunt se tenait sur le pas de la porte, lui souriant de son joyeux œil brun.

‘ Je n'ai pas rendez-vous... ^a dit-elle d'une petite voix. Brian Rusk, habitué à l'entendre parler d'un ton d'autorité et de totale assurance, n'aurait pas reconnu l'amie de sa mère au bout d'un million d'années.

Éh bien ! vous en avez un, maintenant, ma chère dame ^a, répondit Mr Gaunt. Il lui sourit et s'écarta. ' Bienvenue, pour votre deuxième visite ! Entrez librement, et laissez ici un peu du bonheur que vous y apportez ! ^a

Après un dernier coup d'œil dans la rue pour s'assurer que personne de sa connaissance ne la voyait, elle se faufila dans la boutique.

La porte se referma derrière elle.

Une main aux doigts longs, aussi blanche que celle d'un cadavre, se tendit dans la pénombre vers l'anneau du store et l'abaissa.

9

Ce n'est que lorsqu'il laissa échapper un long soupir sibilant que Brian se rendit compte qu'il avait retenu sa respiration.

Il n'y avait personne dans l'arrière-cour des Jerzyck.

Certainement encouragée par le beau temps, Wilma avait mis son linge à sécher dehors avant d'aller travailler - ou faire autre chose.

Réparti sur trois cordes, il claquait mollement au soleil, sous la brise qui fraîchissait. Brian poussa jusqu'à la porte de derrière et regarda à

travers la vitre, les mains en coupe autour du visage pour atténuer les reflets. Il ne vit qu'une cuisine déserte. Il songea un instant à frapper, mais se dit que ce n'était qu'une manière d'atermoyer ; il était venu faire quelque chose. Il n'y avait personne. Le mieux était d'en finir et de fiche le camp le plus vite possible.

Il descendit lentement les marches qui donnaient sur l'arrière-cour des Jerzyck. Les cordes à linge, avec leur chargement de chemises, pantalons, sous-vêtements, draps et housses d'oreiller, l'attendaient sur la gauche. A droite s'étendait un petit jardin dont tous les légumes, à l'exception de quelques citrouilles malingres, avaient été cueillis. Le tout était clos d'une barrière en pin. Brian savait que de l'autre côté se trouvait la maison des Haverhill, séparée de la sienne par seulement quatre propriétés.

La violente pluie de la nuit passée avait transformé le jardin en marécage ; la plupart des citrouilles restantes étaient à demi-submergées dans des flaques. Brian alla prendre une pleine poignée de cette gadoue brun foncé dans chaque main avant de se diriger vers le linge,

des gouttes brun, très dégoulinant entre ses doigts.

La corde à linge la plus proche du jardin portait des draps sur toute sa longueur. Encore humides, ils séchaient rapidement dans le vent, avec des claquements lents et paresseux. Ils étaient d'un blanc immaculé.

Vas-y, murmura la voix de Mr Gaunt dans son esprit. Vas-y donc, Brian, fonce, comme Sandy Koufax ! Fonce !

Brian leva les mains très haut, paumes tournées vers le ciel, dans un geste de lanceur de base-ball. Ce ne fut pas tout à fait une surprise de constater qu'il bandait de nouveau, comme dans son rêve. Il était content de ne pas s'être dégonflé. On allait un peu se marrer !

Ses bras décrivirent un arc rapide. La boue quitta ses mains en longues giclées brunes qui se déployèrent en éventail avant de toucher les draps, toujours ondoyants. Elles s'écrasèrent dessus en paraboles sinueuses et dégoulinantes.

Il retourna au jardin, prit deux nouvelles poignées de boue, les lança sur les draps, recommença. Une sorte de frénésie s'empara de lui. Il allait et revenait avec précipitation, et balançait à chaque fois un nouveau chargement.

Il aurait pu continuer ainsi tout l'après-midi si quelqu'un n'avait pas crié. Il crut tout d'abord que c'était après lui que l'on criait. Il rentra la tête dans les épaules et laissa échapper un petit couinement terrifié. Puis il se rendit compte que c'était simplement Mme Harver-hill qui appelait son chien, de l'autre côté de la clôture.

N'empêche, il devait partir d'ici, et vite.

Il resta cependant un instant sans bouger, à contempler son œuvre, et un fugitif frisson de honte et de malaise le traversa.

S'ils avaient protégé la plupart des vêtements, les draps se retrouvaient, eux, littéralement tartinés de boue ; seules restaient quelques taches blanches pour rappeler quelle était leur couleur originelle.

Brian regarda ses mains gantées de terre brune. Il se précipita vers l'angle de la maison, où se trouvait un robinet. On ne l'avait pas encore purgé pour l'hiver, et un jet glacé jaillit de l'ajutage lorsqu'il le

tourna. Il mit les mains dessous et les frotta vivement. Il continua jusqu'à ce qu'elles fussent complètement nettoyées, y compris sous les ongles, sans tenir compte de l'engourdissement qui les gagnait. Il passa même ses poignets de chemise sous le robinet.

Il referma l'eau, retourna à sa bicyclette et s'engagea dans l'allée du garage. Il eut un instant de panique lorsqu'il vit apparaître une petite voiture jaune, mais c'était une Civic et non une Yugo. Le conducteur passa sans ralentir ni remarquer le petit garçon aux mains rougies et gercées, pétrifié à côté de sa bicyclette, et dont le visage avait tout d'un

panneau publicitaire sur lequel serait écrit un seul mot, COUPABLE ! en lettres de feu.

Une fois la voiture passée, Brian enfourcha son vélo et se mit à

pédaler comme s'il avait mille diables à ses trousses, ne s'arrêtant qu'une fois dans l'allée de sa maison. L'engourdissement de ses mains s'atténuait, mais elles le démangeaient, cuisantes, et... restaient toutes rouges.

Lorsqu'il entra, sa mère l'appela du séjour. C'est toi, Brian ?

- Oui, M'man. ^a Ce qu'il venait de faire dans l'arrière-cour des Jerzyck commençait déjà à prendre l'aspect d'un rêve. Le garçon qui se tenait dans cette cuisine ensoleillée et propre, le garçon qui allait prendre du lait dans le réfrigérateur, ne pouvait être le même que celui qui avait plongé les mains jusqu'aux poignets dans la gadoue du jardin des Jerzyck pour maculer de boue, avec acharnement, les draps impeccables de Wilma.

Non, certainement pas.

Il se versa un verre de lait, tout en étudiant ses mains. Elles étaient propres. Rouges, mais propres. Il remit le lait à sa place. Son cœur avait repris un rythme normal.

‘ «a s'est bien passé à l'école, aujourd'hui ? » ^a La voix de Cora flotta jusqu'à lui.

Où, très bien.

- Tu veux venir regarder la télé avec moi ? Santa Barbara va commencer bientôt et il y a des chocolats.

- Oui, d'accord, mais il faut d'abord que je monte une minute.
- Ne m'oublie pas ton verre de lait là-haut ! Il tourne et sent mauvais, et ça ne part jamais dans le lave-vaisselle !
- Je le redescendrai, M'man.
- T'as intérêt ! ^a

Brian se rendit dans sa chambre et passa une demi-heure assis à son bureau, perdu dans la contemplation de sa carte Sandy Koufax.

Lorsque Sean vint lui demander s'il ne voulait pas l'accompagner jusqu'au magasin du coin, Brian referma brutalement son classeur et dit à son frère de sortir de sa chambre et de ne pas y revenir tant qu'il n'aurait pas appris à frapper quand il trouvait la porte fermée. Il entendit le gamin sangloter dans le couloir, mais ne ressentit aucune sympathie pour lui.

Les bonnes manières, après tout, ça existait.

10

Les matons firent une boum dans la prison du comté

L'orchestre des taulards commença à jouer et chanter Les musicos sautaient et la taule se mit à swinguer Fallait entendre ces gibiers de potence brailler et bringuer !

Jambes écartées, l'œil bleu en feu, les pat' d'éph de son survêt blanc en bataille, le King ! Le strass scintille et étincelle sous les projecteurs.

Une

mèche de cheveux aile-de-corbeau lui barre le front. Le micro effleure sa bouche, ce qui n'empêche pas Myra de voir la moue boudeuse de sa lèvre supérieure.

Elle peut d'ailleurs tout voir. Elle est au premier rang.

Et soudain, tandis que la section rythmique s'emballe, il tend la main, il LUI tend la main, à la manière dont Bruce Springsteen (qui ne sera jamais le King même dans un million d'années, quoi qu'il fasse) tend la main à cette fille dans le clip ´ Dancing in the Dark ^a.

Pendant un instant, elle est trop abasourdie pour réagir, trop éberluée

pour bouger; puis des mains la poussent par derrière : CELLE

du King se referme sur son poignet, CELLE du King la tire sur la scène.

Elle sent son odeur, un mélange de sueur, de Cuir Anglais, et de peau chaude et propre.

A peine encore une seconde, et Myra Evans se retrouve dans les bras d'Elvis Presley.

Elle sent le satin glissant de son survêt sous sa main. Les bras qui l'entourent sont musclés. Ce visage, SON visage, le visage du King, est à

quelques centimètres du sien. Il danse avec elle, ils forment un couple, Myra Joséphine Evans de Castle Rock, Maine, et ElvisAron Presley de Memphis, Tennessee! Ils traversent la scène, collés l'un à l'autre, devant quatre mille fans hurlant et scandant le refrain, ' Let's rock...

everybody let's rock... ^a

Les hanches du King ondulent contre les siennes ; elle sent la tension contenue qui s'enfonce dans son ventre, au milieu. Puis il la fait tourbillonner, sa jupe s'évase très haut et exhibe ses jambes jusqu'à sa petite culotte brodée ; sa main tourne dans celle du King comme un axe dans son moyeu, puis il l'attire de nouveau contre lui, et ses mains descendent dans le bas de son dos jusqu'à ses fesses sur lesquelles elles se

referment vigoureusement. Elle abaisse un instant les yeux et aperçoit, au-delà de la zone violemment éclairée par les projecteurs, Cora Rusk qui la regarde, avec un visage sinistre tant il respire la haine et l'envie.

Puis Elvis ramène la tête de Myra vers lui et, avec cet accent sirupeux et traînant du Tennessee, lui dit : Én principe, ma chérie, on doit se regarder dans les yeux, non ? ^a

Avant qu'elle ait pu répondre, les lèvres pleines du chanteur viennent se poser sur la bouche de Myra. Le monde se réduit à l'odeur du King, au contact du King. Et brusquement, sa langue pénètre dans la bouche de Myra - le Roi du Rock and Roll lui donne un baiser crapuleux devant Cora et le monde entier ! Il la serre très fort contre lui et tandis que les cuivres se lancent dans des notes aiguës et syncopées, elle sent une chaleur confinant à l'extase envahir ses reins. Oh, jamais ça n'a été comme ça, pas même à Castle Rock avec Ace Merrill, il y a bien des

années. Elle a envie de crier, mais la langue du King est enfouie dans sa bouche et elle ne peut que griffer le satin, dans son dos, et secouer ses hanches tandis que les cuivres font retentir ´ My Way ^a.

11

Leland Gaunt, assis dans l'un des confortables fauteuils du magasin, regardait Myra Evans avec un détachement clinique tandis que l'orgasme la secouait des pieds à la tête. Elle tremblait comme une femme prise d'un effondrement cérébral total, serrant violemment la photo d'Elvis dans ses mains, les yeux fermés, le ventre soulevé de vagues, les jambes se serrant et s'écartant tour à tour. Ses cheveux avaient perdu leur éclat permanenté et retombaient autour de sa tête en un casque peu ragoûtant. La sueur dégoulinait de son double menton, comme de celui d'Elvis lorsqu'il pirouettait pesamment sur scène, au cours de ses derniers concerts.

Óooooohhh ! ^a gémit Myra, agitée de secousses comme un bol de gelée. Óoooooh ! Ooooooooooh ! Mon Dieu ! Ooooooooooooooooooh mon DIIIieu !

OOOOOHHHH! ^a

Avec nonchalance, Leland Gaunt pinça le pli de son pantalon entre le pouce et l'index et le secoua pour lui rendre son tranchant de rasoir ; puis il se pencha et subtilisa la photo des mains de Myra. Les yeux de la femme s'ouvrirent aussitôt, pleins de détresse. Elle essaya de s'emparer du talisman, mais la photo se trouvait hors de portée. Elle voulut se lever.

´Asseyez-vous ^a, dit Mr Gaunt.

Myra resta debout, comme si elle venait de se pétrifier.

´Si vous voulez jamais revoir cette photo, Myra, a-sse-yez-vous. ^a

Elle obéit, le regardant avec une expression d'angoisse et d'hébétude mêlées. Des taches de sueurs sourdaient du creux de ses bras et s'agrandissaient jusque sur le côté de ses seins.

´ Je vous en prie ^a, dit-elle. Elle avait coassé les mots d'un timbre tellement craquant que l'on aurait dit une bouffée d'air venue du désert. Elle tendit les mains.

´ Dites-moi un prix ^a, l'invita Gaunt.

Elle réfléchit. Ses yeux roulaient dans son visage en sueur. Des mouvements de déglutition agitaient sa gorge.

´ quarante dollars ! ^a s'écria-t-elle.

Il éclata de rire et secoua la tête.

Cinquante !

- Ridicule. Au fond, vous ne tenez pas tant que ça à cette photo, Myra.

- Si, j'y tiens ! ^a Des larmes commencèrent à s'accumuler au coin de ses yeux. Puis elles débordèrent sur ses joues et se mêlèrent à sa transpiration. ´ J'y tiens beaucoup !

- Très bien. Vous y tenez. Je veux bien vous croire. Mais en avez-vous besoin, Myra ? Vous est-elle réellement nécessaire ?

- Soixante ! C'est tout ce que j'ai ! Jusqu'à mon dernier sou !

- Myra... me prenez-vous pour un enfant ?

- Non, mais...

- Si, certainement. Je suis un vieil homme - plus vieux que vous ne pourriez le croire, j'ai très bien vieilli, si je puis dire cela moi-même

- mais, incontestablement, vous me prenez pour un enfant, un enfant capable de croire qu'une femme qui demeure dans un duplex flambant neuf à deux pas de Castle View, le plus beau panorama de la région, ne possède que soixante dollars à son nom.

- Vous ne comprenez pas ! Mon mari... ^a

Leland Gaunt se leva, tenant toujours la photo. L'homme souriant qui s'était effacé pour lui livrer passage avait disparu. ´ Vous n'aviez pas rendez-vous, n'est-ce pas, Myra ? Je ne vous ai fait entrer que par bonté d',me. Je crains maintenant d'avoir à vous demander de partir.

- Soixante-dix dollars ! Soixante-dix !

- C'est une insulte à mon intelligence. Je vous en prie, partez. ^a

Myra tomba à genoux devant lui. Elle pleurait à gros sanglots rauques qui trahissaient de la panique. Elle agrippa les chevilles de l'homme tandis qu'elle se vautrait à ses pieds. ´ Je vous en supplie, monsieur Gaunt ! Je vous en supplie ! Il faut que j'ai cette photo ! Il le faut ! Elle

me fait... vous ne pourriez croire ce qu'elle me fait ! ^a

Leland Gaunt regarda la photo d'Elvis et une moue de dégoût apparut un instant sur son visage. ' Je crois que je préfère ne pas le savoir, dit-il. Il a l'air... de beaucoup transpirer.

- Mais si c'est plus de soixante-dix dollars, il va falloir que je vous fasse un chèque. Chuck l'apprendra. Il voudra savoir à quoi il correspond. Et si je le lui dis, il... il...

- «a, ce n'est pas mon problème. Je suis un commerçant, pas un conseiller matrimonial. ^a Il la regardait de toute sa hauteur, s'adressant aux cheveux collés par la sueur, sur le crâne de Myra.

' Je suis sûr que quelqu'un d'autre, Cora Rusk, par exemple, sera capable de s'offrir ce portrait unique de feu monsieur Presley. ^a

Au nom de Cora, Myra releva brusquement la tête. Ses yeux n'étaient plus que deux points brillants enfoncés dans de profondes orbites brunes. Un ricanement lui découvrit les dents. Elle avait l'air, en cet instant, d'une vraie cinglée.

' Vous la lui vendriez, à elle ? siffla-t-elle.

- Je suis un adepte de la liberté du commerce. C'est ce qui fait la grandeur de ce pays. J'aimerais beaucoup que vous me l'achiez, Myra. Vos mains dégoulinent littéralement de sueur. Je n'avais pas l'intention de faire nettoyer ce pantalon, et même ainsi, je ne suis pas sûr...

- quatre-vingts ! quatre-vingts dollars !

- Je veux bien vous la vendre pour exactement le double de ce prix, répondit Mr Gaunt. Cent soixante dollars. ^a Il sourit, révélant ses grandes dents de travers. ' J'accepte les chèques personnels, Myra. ^a

Elle émit un gémissement de désespoir. ' Je ne peux pas ! Chuck va me tuer !

- C'est possible. Mais vous êtes bien prête à mourir pour quelqu'un qui vous susurre Love me tender, non ?

- Cent, dit Myra en s'accrochant de nouveau à ses chevilles, comme il essayait de se dégager. Cent dollars !

- Cent quarante ! Je n'irai pas plus bas. C'est ma dernière proposition.

- D'accord, répondit-elle, pantelante. D'accord, c'est d'accord, je vous les donnerai...

- Et bien entendu, il faudra aussi me tailler une pipe en prime ^a, ajouta Gaunt en lui souriant.

Elle leva la tête vers lui, la bouche ouverte en un O parfait.

´ qu'est-ce que vous venez de dire ? souffla-t-elle.

- Un pompier ! cria-t-il. Faites-moi une fellation ! Ouvrez cette splendide bouche corsetée de métal et sucez-moi la pine !

- Oh, mon Dieu ! gémit Myra.

- Comme vous voudrez. ^a Gaunt commença à s'éloigner.

Elle l'attrapa avant qu'il ait pu s'écarter d'elle. Aussitôt, ses mains s'affairèrent, tremblantes, pour défaire la braguette du pantalon au pli impeccable.

Il la laissa se débattre quelques instants avec la fermeture, puis lui donna une petite claque sur les doigts pour l'arrêter. ´ Laissez tomber.

Ce genre de relations sexuelles me rend amnésique.

- qu...

- Laissez tomber je vous dis, Myra ! ^a Il lui jeta la photo. Elle tendit maladroitement les mains, réussit à rattraper l'objet et le serra contre sa poitrine. ´ Mais il y a cependant une autre chose.

- qu'est-ce que ?... demanda-t-elle la voix rauque.

- Connaissez-vous l'homme qui tient le bar, de l'autre côté du Tin Bridge ? ^a

Elle commença par secouer la tête, le regard de nouveau plein d'angoisse, puis comprit à qui il faisait allusion. ´ Henry Beaufort ?

- Oui. Je crois qu'il possède également l'établissement du nom de Mellow Tiger. Le Tigre Moelleux... un nom plutôt curieux.

- Eh bien, je ne le connais pas personnellement, mais je vois de qui il s'agit, je crois. ^a Elle n'avait jamais mis les pieds au Mellow Tiger, mais comme tout le monde, elle connaissait le nom de son propriétaire et

gérant.

Óui, Henry Beaufort. Je veux que vous jouiez un petit tour de mon invention à Mr Beaufort.

- quel... quel genre de tour? ^a

Gaunt tendit la main, saisit le poignet glissant de sueur de Myra et l'aïda à se relever.

C'est quelque chose dont nous pourrons parler pendant que vous remplirez votre chèque, Myra. ^a Il sourit sur ces mots, et son visage recouvra soudain tout son charme. Ses yeux bruns brillaient et dansaient. Áu fait, voulez-vous un emballage cadeau, pour la photo ? ^a

CINQUIÈME CHAPITRE

1

Alan se glissa en face de Polly, assise à l'un des box de Nan's Luncheonette, et vit tout de suite qu'elle avait toujours très mal, au point d'avoir pris un Percodan dans l'après-midi, ce qui était rare. Il l'avait compris avant même qu'elle n'eût ouvert la bouche, à quelque chose dans son regard. Un certain éclat qu'il savait maintenant reconnaître et qu'il n'aimait pas trop. qu'il n'aimerait sans doute jamais. Il se demanda (ce n'était pas la première fois) si elle ne serait pas devenue dépendante de ce produit. Dans le cas de Polly, il supposait que la dépendance n'était qu'un effet secondaire de plus, un phénomène prévisible qui, une fois noté, se confondait avec le problème principal : le fait, pour dire les choses simplement, qu'elle vivait dans une souffrance dont il n'aurait probablement jamais idée.

Rien de ce qu'il éprouvait ne perça dans sa voix lorsqu'il dit : Álors, comment ça va, jolie même ? ^a

Elle sourit. Á vrai dire, la journée a été intéressante. Très inté...décente, comme disait le comique, dans Rions en chœur.

- Ne me dis pas que tu es tellement vieille que tu te souviens de ce machin !

- Mais si. Tiens, qui c'est, Alan ? ^a

Le shérif suivit la direction de son regard juste à temps pour voir passer, devant la grande baie vitrée de Nan's Luncheonette, une

femme qui serrait un paquet emballé dans ses bras. Elle regardait fixement devant elle, et un homme qui venait en sens inverse dut faire un rapide saut de côté pour éviter la collision.

Alan feuilleta mentalement (et vite) l'énorme annuaire de noms et de visages qu'il conservait dans sa tête et aboutit à ce que Norris, qui éprouvait un faible marqué pour le langage pur flic, aurait sans aucun doute appelé un ' partiel ^a.

Évans. Mabel, ou Mavis, ou quelque chose comme ça. La femme de Chuck Evans.

- On dirait qu'elle vient de fumer un excellent Acapulco Gold, observa Polly. Elle me fait envie. ^a

Nan Roberts vint en personne prendre leur commande. Elle faisait partie du bataillon de Soldats Chrétiens ^a du révérend William Rose, et portait aujourd'hui un petit bouton jaune agrafé au-dessus de son sein gauche. C'était le troisième qu'Alan remarquait cet après-midi, et il se dit qu'il allait en voir beaucoup plus au cours des semaines à venir.

Il représentait une machine à sous à l'intérieur d'un cercle noir, barrée d'une diagonale rouge. Aucun slogan ; les sentiments du porteur vis-à-vis de la Nuit-Casino n'en étaient pas moins clairs.

Avec sa volumineuse poitrine et son joli et doux visage, Nan, qui avait entre quarante et cinquante ans, faisait irrésistiblement penser à

l'archétype maternel, odeurs de bonnes tartes aux pommes comprises.

D'ailleurs, comme Alan et ses adjoints le savaient bien, les tartes aux pommes de Nan étaient excellentes, en particulier avec une belle motte de crème glacée à la vanille fondant par-dessus. Il était facile de se laisser tromper par son aspect, mais bon nombre d'hommes d'affaires, (des agents immobiliers, en particulier) avaient découvert à leurs dépens que c'était une grave erreur. Derrière le doux visage, régnaient les circuits intégrés d'un ordinateur mental, et au-dessous de l'imposante poitrine maternelle, un tiroir-caisse s'ouvrait et se refermait au rythme de ce qui aurait dû être son cœur. Nan possédait une partie appréciable de Castle Rock, y compris au moins cinq des immeubles de bureaux du centre ville ; et maintenant que Pop Merrill avait été

porté en terre, Alan la soupçonnait d'être probablement la personne la plus riche de la ville.

Elle lui rappelait la sous-maîtresse d'un bordel qu'il avait autrefois arrêtée à Utica. La femme lui avait offert un pot-de-vin puis, devant son refus, s'était employée le plus sérieusement du monde à lui casser la tête avec une cage à oiseaux. L'occupant, un perroquet scrofuleux qui lançait parfois un ´ J'encule ta mère, Frank ^a d'un ton morose et mélancolique, se trouvait encore dans la cage. Parfois, lorsque Alan voyait se froncer le pli vertical entre les yeux de Nan, il avait l'impression qu'elle serait tout à fait capable d'en faire autant. Et il trouvait parfaitement naturel que Nan, qui ne faisait guère autre chose que rester assise à la caisse, ces temps-ci, vînt en personne prendre la commande du shérif du comté. La touche personnelle qui signifiait tant de choses.

´Salut, Alan, dit-elle. «a fait un bail qu'on ne s'est pas vus ! O~ aviez-vous disparu ?

- Ici et là, je bouge tout le temps, Nan. ^a

La femme éclata d'un rire si bruyant et joyeux que les hommes accoudés au comptoir, des b°cherons, pour la plupart, se retournèrent un instant. Et plus tard, pensa Alan, ils iraient raconter à leurs copains qu'ils avaient vu Nan Roberts et le shérif s'en payer une tranche ensemble. Les meilleurs amis du monde.

´Café, Alan ?

- S'il vous plaît.

- que diriez-vous d'une pointe de tarte pour l'accompagner?

Faite maison. Les pommes viennent du verger McSherry, à Sweden.

Cueillies d'hier. ^a Au moins n'essaie-t-elle pas de nous convaincre qu'elle les a ramassées elle-même, pensa Alan.

´Non, merci.

- Bien s°r ? Et vous, Polly ? ^a

Polly secoua la tête.

Nan alla chercher les cafés. ´ Tu ne l'aimes pas beaucoup, n'est-ce pas ? ^a demanda Polly à voix basse.

Alan réfléchit à la question, un peu surpris ; il ne s'attardait pas à

analyser ses goûts et dégoûts pour les gens. Nan ? Je n'ai rien à lui reprocher. C'est simplement que j'aime bien savoir ce que sont réellement les gens, si je peux.

- Et ce qu'ils désirent vraiment ?

- «a, c'est bien trop dur, répondit-il avec un rire. Je m'en tiens à chercher à savoir ce qu'ils mijotent. ^a

Elle sourit (il adorait la faire sourire) et déclara : Nous allons faire de toi un philosophe yankee, un de ces jours, Alan Pangborn. ^a

Il effleura le dos de sa main gantée et lui rendit son sourire.

Nan revint, posa sur la table une grande tasse blanche aux bords épais, pleine de café noir, et repartit aussitôt. Une chose à son actif, songea Alan, elle sait exactement comment mettre un terme aux amabilités, et reconnaître le moment où suffisamment de civilités ont été échangées. Chose qu'une personne ayant les intérêts et les ambitions de Nan sait toujours.

Ét maintenant, reprit Alan, prenant une gorgée de café, si tu me racontais un peu cette si intéressante journée ? ^a

Elle lui rapporta, dans les plus grands détails, comment elle avait vu, en compagnie de Rosalie, Nettie Cobb hésiter, morte d'angoisse devant le Bazar des Rêves, avant de finalement trouver le courage d'y entrer.

C'est merveilleux, commenta-t-il, sincère.

- Oui, mais ce n'est pas tout. Lorsqu'elle est sortie, elle avait acheté quelque chose! Je ne l'avais jamais vue aussi joyeuse, aussi...

pleine d'entrain, depuis que je la connais. C'est ça, pleine d'entrain. Tu sais la tête qu'elle fait, d'habitude ? ^a

Alan acquiesça.

Éh bien, elle avait les joues toutes roses et les cheveux ébouriffés, comme quelqu'un qui vient de rire un bon coup.

- Es-tu bien certaine qu'ils n'ont eu que des rapports purement commerciaux ? demanda-t-il en roulant des yeux.

- Ne sois pas idiot ^a, protesta-t-elle, comme si elle n'avait pas elle-même suggéré la même chose à Rosalie. Bref, elle a attendu dehors jusqu'à

ce que tu sois parti (je savais qu'elle le ferait) puis elle est venue

me montrer ce qu'elle avait acheté. Tu sais, cette petite collection de p,tes de verre qu'elle a ?

- Et non. On trouve encore quelques menues choses, dans cette ville, qui ont échappé à mon attention, crois-le ou non.

- Elle possède une demi-douzaine de pièces. La plupart lui viennent de sa mère. Elle m'a dit une fois qu'elle en avait davantage mais que certaines se sont cassées. Bref, elle adore celles qui lui restent,

et il lui a vendu le plus ravissant abat-jour de p,te de verre que j'ai vu depuis des années. J'ai tout d'abord cru que c'était un Tiffany. Bien entendu, ce n'en est pas un. Jamais Nettie ne pourrait s'offrir un véritable Tiffany. Mais c'est une pièce remarquable.

- Combien l'a-t-elle payée ?

- Je ne le lui ai pas demandé. Mais je te parie qu'elle a d° casser sa tirelire. ^a

Il fronça légèrement les sourcils. És-tu s're qu'elle ne s'est pas fait rouler ?

- Oh, Alan ! Faut-il que tu sois tout le temps prêt à soupçonner tout le monde ? Nettie est peut-être vague sur pas mal de choses, mais elle s'y connaît en p,tes de verre. Elle m'a dit qu'elle avait fait une affaire, et c'est probablement vrai. Elle était tellement heureuse !

- Eh bien, c'est excellent. Exactement le Ticket.

- Pardon ?

- C'était le nom d'une boutique, à Utica. Il y a bien longtemps. Je n'étais qu'un gamin. Tout à fait le Ticket.

- Et est-ce que tu as eu ton ticket ?

- Je ne sais pas. Je n'y suis jamais entré.

- Eh bien, apparemment, monsieur Gaunt pense qu'il a peut-être le mien.

- que veux-tu dire ?

- Nettie m'a ramené la boîte à g,teau, et j'ai trouvé un mot dedans.

Un mot de Mr Gaunt. (Elle poussa son sac à main sur la table.)
Regarde toi-même. Je n'ai pas trop envie de serrer des choses,
aujourd'hui. ^a

Il ignora le sac à main et lui demanda si elle avait très mal.

Où, répondit-elle simplement. «a a été pire, mais je ne vais pas te raconter d'histoire. «a n'a jamais été bien pire. Toute la semaine, depuis que le temps a changé.

- As-tu pris rendez vous avec le Dr Van Allen ? ^a

Elle soupira. Non, pas encore. J'attends un répit. Chaque fois que j'ai une période aussi pénible, j'ai un répit au moment où je commence à me dire que je vais devenir complètement folle. Enfin, jusqu'ici, ça s'est toujours passé ainsi. Je me dis qu'un de ces jours, il n'y aura pas de répit. Si ça ne va pas mieux lundi prochain, j'irai le voir. Mais tout ce qu'il peut faire, ce sont des ordonnances d'analgésiques. Je voudrais bien ne pas devenir camée, Alan.

- Mais...

- «a suffit, le coupa-t-elle doucement. «a suffit pour aujourd'hui, d'accord ?

- D'accord, concéda-t-il un peu à contrecœur.

- Regarde le mot. Il est absolument charmant... avec quelque chose d'un peu piquant. ^a

Il ouvrit le sac à main et aperçut une mince enveloppe posée sur le portefeuille de Polly. Il la prit. Le papier, couleur crème, était d'une riche texture. On y lisait, d'une écriture tellement démodée qu'elle avait l'air de dater du fond des temps, Ms Polly Chalmers.

Ce style d'écriture, c'est ce qu'on appelle la ronde, dit-elle, amusée. Je crois qu'on a arrêté de l'enseigner peu après l'extinction des derniers dinosaures. ^a

Il sortit une feuille unique, non ébarbée, de l'enveloppe. En en-tête, on lisait :

LE BAZAR DES R VES

Castle Rock

Leland Gaunt, propriétaire

L'écriture n'était pas aussi élaborée que sur l'enveloppe, mais elle avait, de même que le langage employé, quelque chose d'agréablement démodé.

Chère Polly,

Encore une fois, mille mercis pour le gâteau à la diable. C'est mon gâteau préféré, et il était délicieux ! Je tiens en outre à vous remercier pour votre gentillesse et votre prévenance. J'imagine que vous avez deviné combien je devais être nerveux le jour de l'inauguration du magasin, alors que nous sommes hors saison.

Je ne vais pas tarder à disposer d'un objet, qui ne figure pas encore dans mes réserves mais doit arriver avec un certain nombre d'autres par avion et qui, je crois, risque de vous intéresser au plus haut point.

Je m'en voudrais d'en dire davantage ; je préférerais que vous le vissiez vous-même. A la vérité, ce n'est rien de plus qu'une babiole, mais son existence m'est revenue à l'esprit alors que vous veniez juste de quitter la boutique, et, les années s'accumulant, je me trompe de moins en moins dans mes intuitions. Je m'attends à ce qu'il arrive soit vendredi, soit samedi. Si vous en avez l'occasion, pourquoi ne pas passer dimanche après-midi ? je serai sur place toute la journée, en plein inventaire, et ravi de vous le montrer. Derechef, je ne veux en dire davantage pour l'instant ; l'objet parlera ou non de lui-même.

Permettez-moi au moins de vous obliger en vous offrant une tasse de thé!

J'espère que Nettie est contente de son nouvel abat-jour. C'est une personne absolument charmante, et il semble lui avoir procuré le plus grand plaisir.

Sincèrement vôtre,

Leland Gaunt

‘ que de mystères ! ^a commenta Alan en remettant le mot dans son enveloppe et l'enveloppe dans le sac. ‘ Vas-tu aller faire ta vérif comme nous disons, chez les flics ?

- Après une telle préparation de terrain, et après avoir vu l'abat-jour de Nettie, comment pourrais-je refuser ? Oui, je crois que je vais y passer, si mes mains me font moins mal. Veux-tu venir, Alan ? qui sait

s'il n'aura pas quelque chose pour toi ?

- Peut-être, à moins que je m'en tienne aux Patriots. Ils vont bien finir par remporter un match, un de ces jours.

- Tu parais fatigué, Alan. Tu as des poches sous les yeux.

- Y a des jours, comme ça. Tout a commencé lorsque j'ai d°

empêcher le maire et l'un des miens de se massacrer dans les toilettes des messieurs. Il s'en est fallu de peu. ^a

Elle se pencha en avant, inquiète. ´ De quoi parles-tu ? ^a

Il lui raconta l'escarmouche entre ´ Buster ^a Keeton et Norris

Ridgewick ; il ajouta combien le comportement de Keeton lui avait paru bizarre, avec cette façon de se dire persécuté à tout bout de champ. Lorsqu'il eut terminé, Polly garda le silence un long moment.

Alors, finit-il par demander. qu'en penses-tu ?

- J'étais en train de me dire qu'il te faudrait encore beaucoup d'années pour apprendre tout ce que tu dois savoir sur Castle Rock.

C'est probablement aussi valable pour moi ; je suis restée longtemps partie, et je ne parle jamais de l'endroit o° j'étais ni de ce qu'est devenu

" mon petit problème ". Je crois que beaucoup de gens, ici, ne me font pas confiance. Mais toi, Alan, tu sens les choses et tu ne les oublies pas.

Sais-tu quelle impression j'ai ressentie, en revenant à Castle Rock ? ^a

Il secoua la tête, intéressé. Polly n'était pas du genre à se complaire dans le passé, même avec lui.

C'était comme se rebrancher sur un feuilleton qu'on a perdu l'habitude de regarder. Même si cela fait deux ans, on reconnaît immédiatement les personnages et leurs problèmes, parce qu'ils ne changent jamais vraiment. On a l'impression de se glisser à nouveau dans une bonne vieille paire de chaussures bien confortables.

- O° veux-tu en venir ?

- qu'il y a plein d'histoires dignes de séries télévisées, ici, que tu ne connais pas encore. Tiens, par exemple, savais-tu que l'oncle de

Danforth Keeton a séjourné à Juniper Hill en même temps que Nettie ?

- Non. ^a

Elle hocha la tête. Il a commencé à donner des signes d'aliénation mentale vers l'âge de quarante ans. Ma mère disait que Bill Keeton était schizophrène. J'ignore si c'était le terme exact ou simplement un mot qu'elle avait entendu à la télé, mais une chose était fichtrement sûre : il ne tournait pas rond. Je me souviens de l'avoir vu attraper les gens dans la rue et se mettre à les sermonner sur un sujet ou un autre

- le déficit du commerce extérieur, le fait que John Kennedy était un communiste, Dieu seul sait quoi encore. Je n'étais qu'une petite fille.

N'empêche, il me faisait peur, Alan, c'était clair.

- Oui, bien entendu.

- Ou encore, il marchait dans la rue la tête basse, parlant tout seul d'une voix forte et embrouillée à la fois. Ma mère m'avait avertie de ne jamais lui adresser la parole quand il était dans cet état-là, même pas si, comme lui, nous nous rendions à l'église. Il a finalement essayé

d'abattre sa femme. C'est du moins ce que j'ai entendu dire. Mais tu sais combien les rumeurs déforment les choses. Il s'est peut-être contenté de brandir son pistolet devant elle. Toujours est-il qu'on l'a embarqué jusqu'à la prison du comté. Il y a eu une sorte d'audition pour juger de sa responsabilité, après quoi on l'a bouclé à Juniper Hill.

- Il y est toujours ?

- Non, il est mort. Son état mental s'est dégradé très vite, après qu'on l'eut enfermé. Il était catatonique, à la fin. Encore une fois, c'est ce que j'ai entendu dire.

- Nom de Dieu...

- Mais ce n'est pas tout. Ronnie Keeton, le père de Danforth et le frère de Bill, a passé quatre ans dans le pavillon psychiatrique de l'hôpital des anciens combattants, à Togus, dans les années soixante-dix. Il est maintenant dans un asile. Maladie d'Alzheimer. Sans parler d'une grand-tante ou cousine, je ne suis pas bien sûre, qui s'est suicidée dans les années cinquante après un vague scandale. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais j'ai entendu dire une fois qu'elle aimait davantage les dames que les messieurs.

- C'est quelque chose de famille, c'est ce que tu veux me montrer ?

- Non, il n'y a pas de morale, je ne veux rien démontrer. Il s'agit d'anecdotes touchant une petite ville que je connais et toi pas, c'est tout ; celles qu'on ne raconte pas pendant les discours, le jour de la fête nationale, sur le square. Je ne fais que te les rapporter. En tirer des conclusions, c'est le boulot de la police. ^a

Elle lança ce dernier trait d'un ton si guilleret qu'Alan rit un peu, ce qui ne l'empêchait pas de se sentir mal à l'aise. La folie pouvait-elle être héréditaire ? On lui avait appris, en classe de psychologie, que cette notion était périmée. Des années plus tard, à l'académie de police d'Albany, un conférencier avait affirmé que c'était vrai ou pouvait l'être, du moins, dans certains cas ; on arrivait à suivre le cheminement de certaines maladies mentales le long d'arbres généalogiques, exactement comme des caractéristiques physiques, yeux bleus, hexadactylie.

Il avait parlé de l'alcoolisme. N'avait-il pas dit quelque chose sur la schizophrénie ? Alan n'arrivait pas à s'en souvenir. Son séjour à

l'académie ne datait pas d'hier.

‘ Je crois que je serais bien inspiré de commencer ma petite enquête, dit Alan d'un ton morne. Je dois t'avouer, Polly, que l'idée que le maire pourrait être en train de devenir une bombe humaine à

retardement ne m'enchant pas vraiment.

- Evidemment. Ce n'est sans doute pas le cas. Je pensais simplement qu'il valait mieux que tu sois au courant. Les gens, ici, répondront à tes questions... à condition que tu leur poses les bonnes.

Sinon, ils te regarderont te prendre les pieds dans le tapis, tout joyeux, et ne l,cheront jamais un mot. ^a

Alan sourit. Elle avait raison. ‘ Mais je ne t'ai pas encore tout raconté, Polly. Après le départ de Buster, j'ai eu droit à la visite du révérend Willie. Il...

- Chut ! ^a le coupa Polly, si énergiquement que le shérif se tut aussitôt. Elle regarda autour d'eux, parut conclure que personne ne tendait l'oreille dans leur direction, et se tourna de nouveau vers Alan.

Il y a des moments où tu me désespères. Si tu n'apprends pas à être un peu plus discret, Alan, tu vas te faire balayer aux prochaines élections,

dans deux ans... et tu vas te retrouver tout bête, avec la tête du type qui n'a rien compris... Il faut faire attention. Si Danforth Keeton est une bombe à retardement, le pasteur est un missile nucléaire. ^a

Il se pencha vers elle et répondit à mi-voix : ' Mais non, un pétard mouillé, tout au plus. Un petit con moralisateur qui fait l'important, voilà ce qu'il est.

- La Nuit-Casino ? ^a

Il acquiesça.

Elle posa les mains sur les siennes. ' Mon pauvre chou. Et dire que cette ville a l'air si tranquille, vue de l'extérieur, n'est-ce pas ?

- Elle l'est, d'ordinaire.

- Est-ce qu'il est reparti furieux ?

- Et comment ! C'était ma deuxième conversation avec le bon révérend à propos de cette Nuit-Casino. Je m'attends à en avoir plusieurs autres d'ici le jour où les catholiques tiendront leur foutue manifestation, en attendant qu'on n'en parle plus.

- Un petit con moralisateur, c'est bien ça ? ^a demanda-t-elle abaissant encore la voix d'un ton. Son expression était sérieuse, mais ses yeux pétillaient.

Où, et maintenant, les boutons. Encore un indice.

- Les boutons ?

- Oui, qui représentent une machine à sous barrée d'un trait rouge, au lieu de la tête rigolarde habituelle. Nan en porte un. Tu n'as pas fait attention ? Je me demande de qui est cette idée.

- De Don Hemphill, probablement. Non seulement c'est un baptiste grand teint, mais il appartient au comité républicain de l'Etat.

Don s'y connaît un peu en campagnes électorales, mais je te parie qu'il va trouver plus difficile de faire bouger l'opinion publique sur un sujet qui touche à la religion. (Elle lui caressa la main.) Prends les choses comme elles viennent, Alan. Sois patient. Attends. Voilà comment ça se passe dans les petites villes comme Castle Rock : on prend les choses comme elles viennent, on patiente, on attend l'explosion de la prochaine sale affaire. Vu ? ^a

Il lui sourit, se dégagea les mains et prit les siennes, mais délicatement. Très délicatement. Oui, vu. Un peu de compagnie ce soir, jolie môme ?

- Oh, Alan, je ne sais pas si...

- Pas de fantaisies déplacées, la rassura-t-il, ni bousculades ni chatouilles. J'allumerai un feu, nous nous installerons devant, et tu n'auras qu'à sortir encore quelques cadavres du placard de la ville, histoire de me divertir. ^a

Elle eut un faible sourire. ' Je crois t'avoir exhibé tous ceux dont j'ai entendu parler au cours des six ou sept derniers mois, Alan, y compris le mien. Si tu veux améliorer tes connaissances sur Castle Rock, tu devrais te lier d'amitié avec le vieux Lenny Partridge... ou avec elle, ajouta-t-elle avec un petit mouvement de la tête en direction de Nan, un ton plus bas. La différence entre elle et Lenny, c'est que Lenny se contente d'être au courant des choses. Nan Roberts aime bien se servir de ce qu'elle sait.

- Ce qui veut dire ?

- Ce qui veut dire que cette dame n'a pas payé à leur véritable prix certaines des propriétés qu'elle a acquises ^a, répondit Polly.

Alan regarda Polly, songeur. Il ne l'avait jamais vue dans un tel état d'esprit - introspectif, bavard et déprimé, tout à la fois. Pour la première fois depuis qu'il était devenu son ami et son amant, il se demanda si c'était Polly Chalmers qui parlait, ou les médicaments.

' Je crois qu'il vaut mieux que je reste seule, ce soir, dit-elle, comme si elle venait de prendre soudain sa décision. Je ne me trouve pas de bonne compagnie quand je suis dans cet état. Je vois ça sur ton visage.

- C'est faux, Polly.

- Je vais rentrer chez moi et prendre un long bain bien chaud. Je ne boirai pas d'autre café. Je débrancherai le téléphone, j'irai au lit tôt et avec un peu de chance, je me sentirai une autre femme en me réveillant, demain matin. Alors peut-être nous pourrions... tu sais. Pas de bousculades, beaucoup de chatouilles.

- Je m'inquiète pour toi. ^a

Les mains de Polly se déplacèrent tout doucement dans les siennes.

‘ Je le sais bien. «a n'y change rien, mais j'y suis sensible, Alan. Plus que tu ne crois.

2

Hugh Priest ralentit en passant à hauteur du Mellow Tiger ; il venait de quitter le garage municipal de Castle Rock au volant de sa Buick pour rentrer chez lui. Puis il accéléra de nouveau.

Sa maison avait deux pièces : celle o ̃ il dormait, et celle o ̃ il faisait tout le reste. Au milieu de cette dernière, trônait une table au formica écaillé, couverte de plateaux-repas surgelés (des mégots de cigarettes dépassaient des restes figés de sauce, sur la plupart d'entre eux). Il alla jusqu'au placard dont la porte était ouverte et, sur la pointe des pieds, explora d'une main t,onnante l'étagère supérieure. Un instant, il crut que la queue de renard avait disparu, que quelqu'un était entré et la lui avait volée, et une boule br ̃lante de panique commença à croître dans son estomac. Puis sa main rencontra la douceur soyeuse et il laissa échapper un long soupir.

Il avait passé le plus clair de son temps, aujourd'hui, à penser à cette queue de renard, à la façon dont il l'attacherait à l'antenne de la Buick, à l'allure qu'elle aurait, ondulant joyeusement dans le vent. Il avait failli l'arborer ce matin, mais il pleuvait encore, et l'idée de voir la fourrure transformée en une serpillière qui pendrait comme un cadavre lui répugnait. Il sortit, la queue de renard à la main, donnant sans y penser un coup de pied dans une boîte de jus de fruit vide qui traînait par terre, sans cesser de la caresser du bout des doigts. quelle sensation délicieuse !

Une fois dans le garage, o ̃ s'accumulaient tant de cochonneries qu'il ne pouvait plus y mettre sa voiture depuis 1984, il trouva un solide morceau de fil de fer après quelques minutes de fouilles. Il avait pris sa décision : fixer tout d'abord la queue de renard à l'antenne, manger un morceau, puis partir pour Greenspark dans cet équipage.

La réunion des Alcooliques Anonymes avait lieu à dix-neuf heures dans le Hall de l'American Légion. Il était peut-être trop tard pour commencer une nouvelle existence... mais s ̃rement pas pour voir si c'était ou non possible.

Il recourba une extrémité du fil de fer en une petite boucle solide, et l'attacha au gros bout de la queue de renard. Il commença à entortiller le fil de fer autour de l'antenne, mais ses doigts, qui avaient tout d'abord travaillé avec rapidité et efficacité, devinrent hésitants. Il

sentit

sa confiance en lui s'amenuiser et le doute venir remplir le fossé que son départ creusait.

Il se vit garant la Buick dans le parking de l'American Légion ; jusque-là, ça allait. Il se vit se joignant à la réunion : très bien aussi.

Mais il imagina aussi qu'un gamin, disons comme le petit connard qu'il avait failli écraser l'autre jour, passait devant le bâtiment tandis qu'il était à l'intérieur, et proclamait sur les toits que son nom était Hugh Priest et qu'il était impuissant face à l'alcool. quelque chose attirait l'œil du gamin - un éclair d'un roux éclatant dans la lumière bleutée et brutale des lampes à arc de sodium du parking. Le gosse s'approche de la Buick et examine la queue de renard... Il la touche, puis la caresse. Il regarde autour de lui, ne voit personne, et l'arrache, cassant l'antenne. Hugh se représenta le même se rendant jusqu'à

l'arcade de jeux vidéo du coin et disant à ses copains : Hé, les gars !

Regardez ce que j'ai piqué dans le parking de l'Américain Légion !

C'est pas mal, hein ?

Hugh sentit une bouffée de colère et de frustration monter dans sa poitrine, comme s'il s'agissait non pas de simples spéculations, mais de quelque chose qui se serait réellement passé. Il caressait la queue de renard, regardant autour de lui dans la lumière faiblissante de la fin de l'après-midi, comme s'il s'attendait à voir une bande de gamins adeptes de l'escamotage à la roulotte se rassembler déjà de l'autre côté

de la route de Castle Hill, n'attendant que l'instant où il retournerait chez lui mettre au four son plateau-repas du soir pour venir lui subtiliser la queue de renard.

Non. Il valait mieux ne pas y aller. Les gosses ne respectaient plus rien, de nos jours. Ils étaient capables de voler n'importe quoi, juste pour le plaisir de la rapine. Ils la garderaient un jour ou deux, puis ils s'en désintéresseraient et la jetteraient dans un fossé ou un terrain vague. Le tableau - l'image qu'il s'en faisait avait presque la précision d'une vision - de sa queue de renard bien-aimée gisant abandonnée au milieu des détritres d'un fossé, s'imbibant d'eau de pluie et perdant ses couleurs parmi les emballages de Big Mac et les canettes de bière, le remplissait de colère et d'angoisse.

Il fallait être cinglé pour prendre un tel risque.

Il détordit le fil de fer enroulé autour de l'antenne, retourna chez lui et rangea la queue de renard à la même place, sur l'étagère la plus haute de son placard. Cette fois-ci il en ferma la porte, mais la serrure n'était pas bien solide.

Va falloir que je mette un cadenas. Ces gosses sont capables d'entrer n'importe où. On ne respecte plus l'autorité, de nos jours. Plus du tout.

Il alla au réfrigérateur, en sortit une boîte de bière, la regarda un moment et la remit en place. Ce n'était pas une bière, ni même quatre ou cinq, qui allaient le remettre d'aplomb. Pas comme il se sentait ce soir. Il ouvrit l'un des placards du bas, fouilla parmi tout un tas de pots et de casseroles (catégorie : ventes de bienfaisance), et en exhuma la bouteille de Black Velvet qu'il y conservait pour les cas d'urgence ; elle était à moitié pleine. Il remplit un verre à mesurer les ingrédients jusqu'à la marque intermédiaire, réfléchit un instant, puis continua jusqu'à la marque du haut. Il avala une gorgée ou deux, sentit l'explosion de chaleur dans son ventre, et remplit de nouveau le verre.

Il commençait à se sentir un peu mieux, un peu moins tendu. Il regarda en direction du placard et sourit. Là, la queue de renard était en sécurité ; elle le serait davantage lorsqu'il aurait posé le bon verrou Kreig qu'il avait l'intention de se procurer chez Western Auto. En sécurité. C'était agréable de posséder quelque chose que l'on désirait vraiment, dont on avait un réel besoin, mais c'était encore mieux que cette chose fût en sécurité. Encore mieux.

Puis son sourire s'évanouit.

Hé ! C'est pour ça que tu l'as achetée ? Pour la garder sur une étagère, derrière une porte cadénassée ?

Il but encore, lentement. D'accord, pensa-t-il, ce n'est peut-être pas si bien que ça. Mais c'est mieux que de la perdre à cause de ces chapardeurs de mômes.

Après tout, dit-il à voix haute, on n'est plus en 1955. Nous vivons une époque moderne. ^a

Il hocha la tête pour bien confirmer ses paroles. N'empêche, il n'était pas complètement convaincu. Quel avantage y avait-il à laisser la queue de renard au fond de son placard ? Quel bien lui faisait-elle ici

- à lui ou à quelqu'un d'autre ?

Mais encore deux ou trois verres suffirent à éliminer ces réflexions.

Deux ou trois verres, et planquer la queue de renard lui parut être la décision la plus rationnelle et raisonnable au monde. Il décida de remettre son dîner à plus tard. Une décision aussi intelligente méritait bien d'être fêtée par encore un verre ou deux.

Il remplit le verre à mesurer (le sucre, la gelée, la farine, mais pas le Black Velvet, en principe), s'assit sur l'une des chaises aux pieds tubulaires de la cuisine et alluma une cigarette. Et tandis qu'il restait là,

à boire tout en faisant tomber ses cendres dans la sauce figée de l'un des vieux plateaux-repas, il oublia tout de la queue de renard et se mit à penser à Nettie Cobb. Nettie la Cinglée. Il allait jouer un tour à

Nettie la Cinglée. Ouais. Peut-être la semaine prochaine, ou l'autre...

mais plus probablement cette semaine même. Mr Gaunt lui avait dit qu'il n'aimait pas perdre son temps, et Hugh le croyait sur parole.

Il se mit à y penser.

«a lui changerait un peu les idées.

Il but, il fuma, et lorsqu'il alla finalement s'effondrer sur les draps sales du lit étroit, dans l'autre pièce, il était dix heures moins le quart et

un sourire éclairait son visage.

3

Wilma Jerzyck finissait son service au supermarché Hemphill à dix-neuf heures, à la fermeture. Il était dix-neuf heures quinze lorsqu'elle gara la Yugo dans son allée. Une douce lumière filtrait à travers les rideaux tirés du séjour. Elle entra et renifla l'air. Macaronis au fromage. Très bien. Enfin, jusqu'ici, au moins.

Pète était vautre sur le canapé (il avait enlevé ses chaussures) et regardait la Roue de la Fortune à la télé, avec le Press Herald, le journal de Portland, sur les genoux.

‘ J'ai trouvé ton mot ^a, dit-il. Il se redressa vivement et replia le journal. ‘ Je l'ai mis dans la casserole. Ce sera prêt à la demie. ^a Il la regarda de ses yeux bruns, une expression sérieuse et un peu inquiète

sur le visage. Comme un chien poussé par un puissant désir de plaire, Pète Jerzyck était depuis longtemps entraîné aux corvées de la maison et s'en sortait très bien. Il commettait des erreurs, mais la dernière fois qu'elle l'avait trouvé sur le canapé avec ses chaussures remontait aux calendes grecques ; cela faisait plus longtemps encore qu'il ne s'était pas permis d'allumer sa pipe dans la maison, et il neigerait en août le jour où il irait pisser sans rabaisser la lunette ensuite.

As-tu rentré le linge ? ^a

Une expression de surprise et de culpabilité mêlées vint troubler son visage rond et ouvert. ' Bon Dieu ! Je lisais le journal et j'ai oublié.

J'y

vais tout de suite. ^a Déjà, il enfilait maladroitement ses chaussures.

Non, ne bouge pas, dit-elle en partant pour la cuisine.

- Mais si, Wilma, je vais le rentrer.

- Non, ne te donne pas cette peine. Je ne veux pas que tu laisses ton journal ou Vanna White juste parce que je suis restée debout derrière une caisse enregistreuse pendant six heures. Reste assis ici, Pète. Amuse-toi. ^a

Elle n'eut pas besoin de se tourner pour observer sa réaction ; au bout de sept années de mariage, elle était convaincue de n'avoir aucune surprise à attendre de Peter Michael Jerzyck. Il allait prendre une expression blessée et chagrinée ; il resterait debout pendant quelques instants après son départ, l'air d'un type qui sort des chiottes et ne sait plus s'il s'est essuyé ou non, puis il irait mettre le couvert, servir les macaronis et nettoyer la casserole. Il lui poserait toutes sortes de questions sur sa journée au supermarché, écouterait attentivement ses réponses et à aucun moment ne l'interromprait en lui donnant des détails sur la journée qu'il avait lui-même passée chez Williams & Brown, la grosse agence immobilière d'Oxford où il travaillait. Ce qui convenait au petit poil à Wilma, car elle trouvait les histoires d'immobilier d'un ennui absolument mortel. Après dîner, il débarrasserait d'office et elle lirait le journal. Il assurerait tous ces services sans

murmurer parce qu'il avait oublié une corvée mineure. Wilma n'avait rien contre le fait de rentrer le linge : en réalité, elle aimait bien la sensation que procurait du linge ayant passé un après-midi au soleil, l'odeur qu'il dégageait, mais n'avait pas l'intention de l'avouer à Pète.

C'était son petit secret.

Elle avait de nombreux secrets de ce genre qu'elle gardait tous pour la même raison : dans une guerre, on s'accroche au moindre avantage.

Certains soirs, l'escarmouche pouvait se prolonger pendant une, voire deux heures, avant qu'elle soit capable de mettre Pète dans une déroute totale et de remplacer les petits drapeaux blancs, sur sa carte intérieure du front, par les drapeaux rouges de la victoire. Ce soir, l'engagement n'avait duré que deux minutes, dès la porte franchie, et Wilma était satisfaite.

Elle considérait au fond d'elle-même que le mariage était une bataille de toute une vie ; et au cours d'une campagne d'une telle interminable longueur, o' en fin de compte on ne pouvait ni prendre de prisonniers, ni faire de quartier, ni laisser intact le moindre relief du

territoire marital, des victoires aussi facilement remportées risquaient finalement de perdre toute saveur. Mais ce moment n'était pas encore arrivé, et elle alla donc chercher son linge, le panier au bras gauche, le cœur léger sous le renflement de sa poitrine.

Elle avait déjà traversé presque la moitié de la cour lorsqu'elle s'arrêta, intriguée. O' diable étaient passés les draps ?

Elle aurait d° les voir facilement, grandes formes rectangulaires blanches flottant dans l'obscurité, mais non. Rien. Auraient-ils pu s'envoler ? Ridicule ! Il n'avait soufflé qu'une brise légère pendant tout l'après-midi. quelqu'un les aurait-il volés ?

C'est alors qu'une petite rafale de vent se leva ; elle entendit un lourd claquement paresseux. Bon, d'accord, ils étaient là... quelque part. quand on est l'aînée d'une smala catholique comptant treize enfants, on connaît très bien le bruit que produit un drap qui claque sur une corde à linge. Mais ce son avait quelque chose qui clochait. Il était trop pesant.

Wilma fit un autre pas. Son visage, qui arborait en permanence l'expression légèrement renfrognée d'une femme qui s'attend à des ennuis, s'assombrit encore. Elle devinait les draps, maintenant... ou plutôt, des formes qui auraient d° être les draps. Mais ces formes étaient noires.

Elle fit encore une enjambée, plus courte que la précédente, tandis que le vent s'engouffrait une nouvelle fois dans l'arrière-cour. Les silhouettes noires claquèrent et gonflèrent dans sa direction et, avant

qu'elle eût le temps de lever les mains, quelque chose de lourd et de gluant vint la frapper ; une matière poisseuse lui colla au visage tandis que contre son corps se pressait une forme épaisse et détrempée. On aurait presque dit qu'une main froide et collante cherchait à la saisir.

Elle n'était pas femme à crier à la moindre alerte, mais elle ne put retenir une exclamation effrayée, et lacha le panier à linge. Le claquement mou se reproduisit et elle essaya de s'écarter de la forme qui, de nouveau, bondissait vers elle. Elle heurta le panier d'osier de la cheville gauche et tomba sur un genou ; seuls, un peu de chance et ses bons réflexes l'empêchèrent de s'étaler complètement.

Une chose lourde et mouillée se coula sur son dos et le remonta, laissant une bave compacte couler dans son cou. Wilma poussa de nouveau un cri et s'éloigna à quatre pattes des cordes à linge. Des mèches de cheveux échappées de son foulard pendaient devant sa figure et lui chatouillaient les joues. Elle avait cette impression en horreur... mais elle détestait bien plus la caresse poisseuse et dégoulinante de la forme noire accrochée à sa corde à linge.

La porte de la cuisine s'ouvrit brusquement et la voix inquiète de Pète s'éleva dans la cour. ' Wilma ? «a va, Wilma ? ^a

Derrière elle, un claquement. Un bruit écœurant, comme le rire de cordes vocales qui seraient enrobées de boue. Dans la cour de la maison voisine, le clébard des Haverhill se mit à aboyer, hystérique, de son timbre haut perché et désagréable : yark ! yark !

yark ! - ce qui fut loin d'améliorer l'humeur de Wilma.

Elle se remit debout et vit Pète qui descendait les marches avec précaution. ' Wilma ? Tu es tombée ? Tu ne t'es pas fait mal, au moins ?

- Oui ! s'écria-t-elle, furieuse. Oui, je suis tombée ! Mais je ne me suis pas fait mal ! Allume-moi cette foutue lumière !

- Est-ce que tu... ?

- Allume-moi cette foutue LUMIÈRE ! ^a hurla-t-elle. La main qu'elle passa alors machinalement sur son manteau se couvrit d'une gadoue collante et froide. Sa fureur atteignait un tel degré

que son pouls se matérialisait en points éclatants de lumière, devant ses yeux... mais elle était encore plus en colère contre elle-même : elle

avait eu peur. Ne fut-ce qu'une seconde.

Yark ! yark ! yark !

Cette saloperie de clébard ne se tenait plus, de l'autre côté de la barrière. Nom de Dieu, qu'est-ce qu'elle haÛssait les cabots, en particulier ceux qui aboyaient !

La silhouette de Pète battit en retraite jusqu'en haut des marches. La porte s'ouvrit, sa main se faufila à l'intérieur et la forte lampe du projecteur s'alluma, inondant l'arrière-cour de sa lumière brillante.

Wilma se regarda et vit qu'une énorme tache brun foncé souillait son nouveau manteau de demi-saison. Elle essuya furieusement son visage et constata qu'il avait pris la même couleur. Elle sentait un filet poisseux descendre lentement dans le milieu de son dos.

´ De la boue ! ^a Elle restait médusée d'incrédulité, au point de ne pas s'être rendu compte qu'elle avait parlé à voix haute. qui avait bien pu lui faire ça ? qui avait bien pu seulement oser ?

´ qu'est-ce que tu as dit, chérie ? ^a demanda Pète. Il s'était approché d'elle, mais venait de s'arrêter, prudemment, à distance respectueuse. Le visage de Wilma se tordait en grimaces qu'il trouvait extrêmement alarmantes ; on aurait dit que les úufs d'un nid de serpent venaient juste d'éclore sous sa peau.

´ De la boue ! ^a hurla-t-elle, tendant les mains vers lui d'un geste accusateur. De petits éclats bruns volèrent du bout de ses doigts. ´ De la boue, je te dis, de la boue ! ^a

Pète regarda derrière elle et comprit. Sa bouche s'ouvrit toute grande. Wilma virevolta pour suivre la direction de son regard. Le projecteur fixé au-dessus de la porte de la cuisine déversait une lumière impitoyable sur le coin des cordes à linge et sur le jardin, révélant tout ce qu'il y avait à révéler. Les draps qu'elle avait suspendus propres et blancs pendaient, affaissés, corsetés de boue figée. Démoralisant. Car ils n'étaient pas seulement éclaboussés, mais tartinés, pl, très de ce magma.

Wilma se tourna vers le jardin et aperçut les profonds sillons d'o^u provenait la terre ; elle vit, dans l'herbe, écrasée par les allées et venues,

la trace laissée par le maculeur de draps. Elle l'imaginait qui se

baissait,

prenait à pleines poignées la terre détrempée, allait la jeter sur le linge,

revenait et recommençait...

Nom de Dieu de nom de Dieu ! hurla-t-elle.

- Wilma... rentre à la maison, Wilma... je vais... ^a Pète s'interrompit, hésita puis parut soulagé, comme illuminé par une idée. ´ Je vais te faire du thé.

- Va te faire foutre avec ton thé ! ^a Elle hululait d'une voix stridente, à la limite de ses possibilités vocales, et de la maison des Haverhill le clébard lui répondit, complètement enragé, yarkyarkyark bon Dieu, elle haÛssait les chiens, il allait la rendre folle, ce putain de clébard à la con !

Sa rage la submergea et elle fonça sur les draps, les agrippa, les arracha à la corde à linge, qui claqua comme une corde de guitare quand elle se prit un doigt dedans. Les draps s'effondrèrent pesamment. Les poings serrés, les yeux plissés comme un enfant qui pique une crise de nerfs, Wilma sauta à pieds joints sur l'un d'eux, encore à

moitié suspendu à la corde. Il émit un floutch fatigué et faseya en envoyant des fragments de boue sur ses bas nylons. Ce fut la touche finale. Elle ouvrit la bouche et hurla sa rage. Oh, elle allait trouver celui qui avait fait ça. Oui, elle allait le trouver. Tu peux me croire. Et quand elle l'aurait trouvé...

Ést-ce que tout va bien chez vous, madame Jerzyck ? ^a C'était la voix de Mme Haverhill, que l'inquiétude rendait mal assurée.

Oúi, nom de Dieu, on est en train de boire du Sterno et de regarder Lawrence Welk, pouvez pas faire taire votre sale clébard, un peu ? ^a éructa Wilma.

Elle se dépêtra du drap boueux, hors d'haleine, les cheveux

retombant sur sa figure empourprée. Elle les chassa sauvagement. Ce putain de chien allait la rendre folle. Ce putain de chien gueulard qui...

Ses pensées s'interrompirent si brusquement qu'on en entendit presque le hurlement des freins.

Les chiens.

Les putains de gueulards de clébards.

qui donc habitait pratiquement juste au coin, sur Ford Street ?

Correction : qui était la folle avec un putain de clébard gueulard du nom de Raider qui habitait juste au coin ?

Tiens pardi, Nettie Cobb !

Son chien avait aboyé pendant tout le printemps, de ces jappements suraigus des chiots qui vous mettent les nerfs en pelote, et finalement Wilma avait appelé Nettie pour lui dire que si elle ne faisait pas taire son chien, elle n'avait qu'à s'en débarrasser. Une semaine plus tard, alors qu'il n'y avait eu aucune amélioration (du moins pas du point de vue de Wilma), elle avait rappelé la cinglée pour lui dire que si elle ne faisait pas taire l'animal, elle, Wilma, se chargerait d'avertir la police.

Le lendemain soir, quand cette saloperie de clebs s'était remis à japper et yarker une fois de plus, elle avait mis sa menace à exécution.

Une semaine après, environ, Nettie s'était présentée au supermarché. Contrairement à Wilma, Nettie Cobb était une personne qui devait tourner et retourner les choses dans son esprit avant d'être capable d'agir. Elle se présenta à la caisse de Wilma et lui déclara, d'une petite voix étranglée : ' Vous allez arrêter de m'ennuyer moi et mon Raider, Wilma Jerzyck. C'est un bon petit chien, et vous allez arrêter de nous embêter. ^a

Wilma, toujours prête à se bagarrer, ne s'était trouvée nullement décontenancée par cette attaque menée sur son lieu de travail. En fait, ça lui avait plutôt fait plaisir. ' Ma petite dame, les ennuis, vous ne savez pas encore ce que c'est. Mais si vous n'arrivez pas à faire taire votre chien, vous allez l'apprendre. ^a

La petite mère Cobb était devenue blanche comme un linge, mais elle s'était contenue, serrant si violemment contre elle son sac à main que les tendons de ses avant-bras décharnés saillaient du poignet jusqu'au coude. ' Je vous avertis ^a, dit-elle avant de s'éloigner précipitamment.

Ôh ! oh ! je crois que j'en ai fait pipi dans ma culotte ^a, lui avait lancé Wilma d'un ton rigolard (ce genre d'escarmouche la mettait toujours

de bonne humeur), mais Nettie ne s'était pas retournée. Elle avait seulement accéléré encore le pas.

Après cela, le chien s'était tu. Wilma s'était sentie déçue car du coup, le printemps avait été bien ennuyeux. Pète ne donnait aucun signe de rébellion et Wilma avait éprouvé une morosité de fin d'hiver que le nouveau verdoisement de l'herbe et des arbres semblait impuissant à alléger. Ce dont elle avait besoin pour donner de la couleur à sa vie, épicer son existence, c'était d'une bonne querelle.

Pendant un moment, elle avait cru que Nettie la Cinglée serait l'adversaire parfaite, mais depuis que son chien se tenait bien, Wilma avait l'impression qu'elle allait devoir chercher une diversion ailleurs.

Puis un soir, en mai, le chien avait de nouveau aboyé. «a n'avait pas duré bien longtemps, mais Wilma s'était précipitée sur le téléphone pour appeler tout de même Nettie ; elle avait souligné son numéro dans l'annuaire, dans la seule attente d'une telle occasion.

Elle ne perdit pas son temps en ronds de jambe et alla droit au fait.

‘ Wilma Jerzyck à l'appareil. Je vous appelle pour vous dire que si vous ne faites pas taire votre chien, je m'en chargerai moi-même.

- Mais il n'aboie plus ! protesta Nettie. Je l'ai fait entrer dès que je suis arrivée et que je l'ai entendu ! Vous allez nous laisser tranquille à

la fin, moi et mon chien ? Je vous avertis, parce que sinon, vous allez le regretter !

- N'oubliez pas ce que je viens de vous dire. J'en ai assez. La prochaine fois qu'il fera du tapage, je ne prendrai pas la peine de me plaindre aux flics. Je viendrai lui couper la gorge moi-même. ^a

Sur ce, elle avait raccroché avant que Nettie ait pu répondre quoi que ce soit. La règle cardinale de tout engagement avec l'ennemi (parents, voisins, conjoint) voulait que l'agresseur eût le dernier mot.

Le chien n'avait pas moufté depuis lors. Ou alors, Wilma ne l'avait pas remarqué ; d'ailleurs, ça n'avait jamais été vraiment bien gênant, il fallait l'avouer, et en outre, Wilma s'était lancée dans un conflit beaucoup plus productif avec la femme qui tenait le salon de beauté de Castle Rock. Du coup, elle en avait presque oublié Nettie et son Raider.

Mais peut-être que Nettie, elle, ne l'avait pas oubliée. Wilma l'avait justement aperçue hier, dans la nouvelle boutique. Et si un regard pouvait tuer, se dit Wilma, je serais tombée raide morte sur la moquette neuve.

Debout à côté de ses draps maculés, fichus, elle se souvint de l'air de défi et de peur venu se poser sur le visage de cette salope de cinglée, de la manière dont sa lèvre s'était retroussée, exposant ses dents un bref instant. Wilma s'y connaissait beaucoup en regards de haine, et celui qu'elle avait vu s'afficher sur les traits de Nettie était de premier choix.

Je vous avertis... vous le regretterez.

‘ Rentrons, Wilma ^a, dit Pète, posant une main hésitante sur l'épaule de sa femme.

D'un brusque coup d'épaule, elle se débarrassa de lui. ‘ Fiche-moi la paix. ^a

Pète recula d'un pas. Il avait l'air d'un type qui aimerait bien se tordre les mains mais n'ose pas.

Peut-être avait-elle oublié, après tout. Jusqu'au moment où elle m'a vue, hier, dans le nouveau magasin. A moins qu'elle n'ait mijoté

quelque chose

(Je vous avertis)

pendant tout ce temps, dans sa tête de demeurée, et que le fait de me voir ait tout déclenché.

C'est pendant qu'elle se faisait ces réflexions que Wilma acquit la certitude de la culpabilité de Nettie : avec qui d'autre avait-elle échangé des regards meurtriers, ces jours-ci ? Il y avait bien d'autres personnes qui ne l'aimaient pas, à Castle Rock, mais ce genre de mauvaise farce - le geste d'un hypocrite, d'un couard - cadrerait bien avec l'impression que Nettie lui avait faite, hier. Ce ricanement où se mêlaient la peur

(vous le regretterez)

et la haine. Elle avait elle-même ressemblé à un chien, le genre de chien qui n'a le courage de mordre que lorsque sa victime lui tourne le dos.

Oui, ça ne pouvait être que Nettie Cobb, très bien. Plus Wilma y pensait, plus elle en était persuadée. Et son geste était impardonnable.

Non pas parce que les draps étaient fichus. Non pas parce que c'était le mauvais tour d'une froussarde. Même pas parce que l'idée de cette blague sortait d'un cerveau fêlé.

Wilma avait eu peur, et cela seul le rendait impardonnable.

Pendant une seconde, pas davantage. Certes. Cette seconde durant laquelle la chose poisseuse et brune était venue la frapper au visage, surgissant de l'obscurité, comme la caresse glacée de quelque monstre... mais même une seule seconde de peur était une seconde de trop.

‘ Wilma ? ^a fit Pète tandis qu'elle tournait son visage plat vers lui. Il n'aimait pas du tout l'expression que la lumière crue du projecteur lui révélait. Ce visage brillant, creusé de plages d'ombres. Il n'aimait pas du tout l'expression vide de son regard. Chérie ? Tu te sens bien ? ^a

Elle passa à côté de lui sans le remarquer. Pète trottina derrière elle tandis qu'elle entra dans la maison et allait décrocher le téléphone.

4

Nettie était assise dans la salle de séjour, Raider à ses pieds et sa nouvelle acquisition en p,te de verre sur les genoux, lorsque le téléphone sonna. Il était huit heures moins vingt. Elle sursauta et ses mains se refermèrent sur l'abat-jour, tandis qu'elle regardait l'appareil d'un air apeuré et méfiant. Elle éprouva la certitude, un court instant (c'était idiot, évidemment, mais elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver de telles impressions), qu'un Représentant de l'Autorité allait exiger qu'elle rendît le superbe objet, lui dire qu'il appartenait à quelqu'un d'autre, qu'une chose aussi ravissante ne pouvait en aucun cas venir se joindre à sa minable petite collection, que cette seule idée était déjà ridicule.

Raider la regarda un instant, comme pour savoir si elle allait répondre ou non, puis reposa son museau sur ses pattes.

Nettie posa délicatement l'abat-jour à côté d'elle et décrocha le combiné. C'était sans doute Polly qui l'appelait, pour lui demander de passer demain, avant de venir, prendre quelque chose au supermarché

pour le déjeuner.

Állô ! Nettie Cobb ^a, dit-elle en détachant bien les syllabes. Elle avait vécu toute sa vie dans la terreur de tout ce qui Représentait l'Autorité, et avait découvert que le meilleur moyen de faire pièce à sa peur était de prendre soi-même le ton d'une personne d'Autorité. La peur ne disparaissait pas, mais au moins était-elle tenue en échec.

´ Je sais ce que vous avez fait, espèce de salope, de cinglée ! ^a lui cracha une voix. L'attaque fut aussi brutale et horrible qu'un coup de pic à glace.

Nettie se trouva incapable de respirer, la gorge bloquée ; l'expression d'un animal pris au piège vint se peindre sur son visage, et on aurait dit que son cœur essayait de lui remonter jusque dans le gosier.

Raider redressa de nouveau la tête, l'air intrigué.

´ qui?... qui?...

- Vous savez très bien qui, bon Dieu ! ^a dit la voix. Et bien s'r, Nettie la reconnut. Wilma Jerzyck. Cette femme méchante, très méchante.

´ Mais il n'a pas aboyé ! ^a protesta-t-elle d'une voix haut perchée et pleurnicharde, la voix de quelqu'un qui vient d'inhaler tout le contenu d'un ballon d'hélium. Íl a grandi et il n'aboie plus ! Il est ici, juste à

mes pieds !

- Alors, on s'est bien amusée à balancer de la boue sur mes draps, pauvre connasse ? ^a Wilma enrageait. Cette salope faisait semblant de croire qu'il était encore question de son cabot.

´ Vos draps ? quels draps ? Je... je... ^a Nettie regarda en direction de son abat-jour en p,te de verre, et sa vue parut lui rendre des forces.

´ Fichez-moi la paix ! C'est vous qui êtes cinglée, pas moi .

- Je vais vous faire la peau pour ça. Personne ne peut se permettre de venir chez moi et de couvrir mes draps de boue quand je ne suis pas là ! Personne, PERSONNE ! Vous pigez ? Est-ce que vous pouvez fourrer ça dans votre cervelle fêlée ? Vous ne saurez jamais ni o', ni quand, ni surtout comment, mais je vous promets, je vous aurai ! Vous avez pigé ? ^a

Nettie tenait le téléphone collé, vissé à son oreille. Son visage était

d'une p,leur mortelle, à l'exception d'une barre rouge et brillante qui allait de ses sourcils à ses cheveux. Elle avait les dents serrées et ses joues se gonflaient et se dégonflaient comme un soufflet, l'air sortant par les côtés de sa bouche.

´Fichez-moi la paix ou vous le regretterez !^a s'étrangla-t-elle de sa voix haut perchée et alimentée à l'hélium. Raider s'était levé, les oreilles droites, l'œil brillant et inquiet. Il sentait quelque chose de menaçant dans la pièce. Il aboya une seule fois, farouchement. Nettie ne l'entendit pas. ´Vous le regretterez! Je... je connais des gens ! Des Représentants de l'Autorité ! Je les connais très bien ! Je n'ai pas à supporter ça !^a

Lentement, d'une voix grave au ton sincère et on ne peut plus sérieux, Wilma répliqua : ´Faire la conne avec moi est la faute la plus grave que vous ayez commise de toute votre vie. Vous ne me verrez même pas arriver.^a

Il y eut un cliquetis.

´Vous n'oserez pas !^a gémit Nettie. Des larmes roulèrent sur ses joues, larmes de terreur, nées d'un sentiment abyssal de rage impuissante. ´Vous n'oserez pas, espèce de sale femme! Je...

Je...^a

Il y eut un deuxième cliquetis, suivi du ronflement de la ligne ouverte.

Nettie raccrocha et resta pétrifiée pendant trois minutes sur sa chaise, raide comme un piquet, le regard vide. Puis elle se mit à

pleurer. Raider aboya de nouveau et vint s'appuyer des pattes sur le bord de son siège. Nettie le serra contre elle et sanglota dans sa fourrure. Le chien lui lécha le cou.

´Je ne la laisserai pas te faire de mal, Raider^a, dit-elle. Elle s'imprégna de sa chaleur et de son odeur de chien propre, essayant d'y trouver le réconfort. ´Je ne laisserai pas cette méchante femme te faire de mal. Elle n'a aucune autorité, aucune.

C'est juste une vieille garce et si elle essaie de te faire du mal...

ou de me faire du mal... elle le regrettera.^a

Elle finit par se redresser, trouva un Kleenex coincé dans le coussin de son siège et s'en servit pour se tamponner les yeux.

Elle était terrifiée... mais sentait aussi de la colère bourdonner et forer un trou en elle. Comme ce qu'elle avait éprouvé, le jour o

elle avait pris la fourchette de service, dans le tiroir au-dessous de l'évier, pour l'enfoncer dans la gorge de son mari.

Elle reprit l'abat-jour de p,te de verre qu'elle avait posé sur la table et le serra doucement dans ses bras. Si elle fait quelque chose, elle va beaucoup le regretter, beaucoup. ^a

Elle resta ainsi très longtemps, Raider à ses pieds, l'abat-jour sur les genoux.

5

Norris Ridgewick roulait lentement sur Main Street dans la grosse berline de police, surveillant les b,timents du côté ouest de la ville.

Son tour de service allait bientôt s'achever, et cette perspective lui faisait plaisir. Il se souvenait combien il était heureux, le matin même, avant que ce crétin ne le saisît par le colback ; combien il avait pris plaisir à ajuster sa tenue devant le miroir des toilettes, content de lui, à l'idée de son impressionnante allure. Il se le rappelait bien, mais le souvenir paraissait très loin, et avait pris ces tonalités sépia des photos du dix-neuvième siècle. Dès l'instant o cet imbécile de Keeton l'avait assailli, tout était allé de travers.

Il avait pris son déjeuner au Cot-Cot-Codette, la boîte à poulet grillé de la Route 119. La nourriture y était bonne, d'ordinaire, mais cette fois-ci, elle lui avait collé de violentes br'lures d'estomac suivies d'une chiasse carabinée. Vers quinze heures, il avait roulé sur un clou, sur la route communale 7, près de la baraque du vieux Camber, et il avait fallu changer le pneu. Il s'était essuyé les doigts sur le devant de sa chemise d'uniforme toute propre sans penser à ce qu'il faisait, à seule fin de les sécher et d'avoir une meilleure prise sur ces foutus boulons, et avait laissé de belles traînées graisseuses gris-noir sur le tissu - on ne voyait que ça. Tandis qu'il contemplait le désastre, les crampes avaient de nouveau tiré la chasse d'eau dans ses intestins et il avait d° se précipiter dans les buissons, lancé dans une course pour voir s'il arriverait à baisser son pantalon à temps, o s'il le remplirait. Course qu'il avait tout de même gagnée... en revanche l'aspect de la plante derrière laquelle il avait choisi de s'accroupir lui avait paru très suspect. On aurait bien dit du sumac vénéneux et, à la manière dont le reste de sa journée s'était déroulé, il ne pouvait s'agir que de ça.

Norris avançait au pas, au pied des b,tements qui constituaient le centre ville de Castle Rock : la banque Norway & Trust, Western auto, Nan's Luncheonette, le trou noir o~ s'élevait autrefois le palais branlant de Pop Merrill, Cousi-Cousette, le Bazar des Rêves, la quincaillerie de Castle Rock...

Norris écrasa brusquement le frein et s'arrêta. Il venait de voir quelque chose de stupéfiant dans la vitrine du Bazar des Rêves ; ou du moins, il croyait avoir vu quelque chose de tel.

Il jeta un coup d'oeil dans le rétroviseur, mais la rue était déserte. Le feu rouge de l'extrémité du quartier commerçant s'éteignit brusquement et resta ainsi quelques secondes, pendant que les relais cliquetaient industrieusement dans le système. Puis la lumière jaune, au centre du carrefour, se mit à clignoter. Neuf heures. Vingt et une heures tapantes.

Norris passa la marche arrière et alla se ranger le long du trottoir. Il regarda son émetteur radio, envisagea de faire le 10-22 (la patrouille quitte le véhicule), puis y renonça. Il voulait juste jeter un rapide coup d'œil à la devanture de la boutique. Il monta un peu le son de la radio et abaissa la vitre avant de descendre. «a devrait suffire.

Tu n'as pas vu ce que tu crois avoir vu, crut-il bon de s'avertir lui-même, tandis qu'il rajustait son pantalon et s'avançait sur le trottoir.

Impossible. C'est un jour à surprises, d'accord, mais uniquement mauvaises. «a devait être tout bêtement la vieille canne Zebco d'un type avec son moulinet.

Sauf que non. La canne à pêche, dans la vitrine du Bazar des Rêves, était disposée avec art, accompagnée d'une épuisette et d'une paire de bottes jaunes en caoutchouc ; et incontestablement, il ne s'agissait pas d'une Zebco. Mais d'une Bazun. Il n'en avait pas vu une seule depuis la mort de son père, seize ans auparavant. Norris avait alors quatorze ans, et il adorait la Bazun pour deux raisons : ce qu'elle était, et ce qu'elle représentait.

Ce qu'elle était ? Rien moins que la meilleure canne au monde pour la pêche en rivière et dans les lacs.

Ce qu'elle représentait ? De bons moments. Aussi bête que ça. Les bons moments qu'un petit garçon maigrichon, du nom de Norris Ridgewick, avait passé avec son papa. De bons moments à s'ouvrir un chemin dans les bois pour longer un torrent, aux limites de la commune, de bons moments dans leur petit bateau, au milieu du lac de Castle Rock,

tandis que la brume qui montait en petites colonnes de vapeur emmitouflait tout de sa blancheur autour d'eux, les enfermant dans leur univers privé. Un univers fait uniquement pour les mecs.

Dans un autre univers, les mamans n'allaient pas tarder à préparer le petit-déjeuner, et c'était aussi un bon univers, mais pas autant que celui-ci. Jamais univers n'avait été aussi bon, ni avant ni depuis.

Après l'infarctus fatal de son père, la canne et le moulinet Bazun avaient disparu. Il se souvenait les avoir cherchés dans le garage après l'enterrement ; ils n'y étaient plus. Il avait fouillé la cave et même le placard de ses parents, dans leur chambre (alors qu'il savait que sa maman aurait préféré laisser Henry Ridgewick y remiser un éléphant qu'une canne à pêche), mais la Bazun s'était bel et bien envolée. Norris avait toujours soupçonné son oncle Phil. A plusieurs reprises, il avait rassemblé tout son courage pour poser la question, mais chaque fois, au moment décisif, il avait fait machine arrière.

Et tandis qu'il contemplait la canne et son moulinet, il oublia complètement Buster Keeton pour la première fois de la journée. Il était submergé par un souvenir simple et parfait : son père est à la poupe de la barque, la boîte à app,ts entre les pieds, et tend la Bazun à Norris pour pouvoir se servir une tasse de café, conservé au chaud dans la grosse thermos rouge à bandes grises. Il sent la bonne odeur chaude du café, et la lotion d'après-rasage de son père : Southern Gentleman, c'était la marque.

Brusquement, le vieux chagrin se déploya et l'enserra de son étreinte grise, tant son père lui manquait. Après toutes ces années, sa peine lui rongeaient de nouveau les os, aussi vorace que le jour o' sa mère était revenue de l'hôpital, lui avait pris les mains et dit : il va falloir que nous

soyons très courageux, Norris.

Le projecteur, tout en haut de la vitrine, faisait naître des rayons brillants sur le boîtier en acier du moulinet, et cet ancien amour, doré et sombre, le submergea à nouveau. Norris contemplait la Bazun et sentait l'odeur du café s'échappant de la grosse thermos rouge à rayures grises, voyait la surface calme et vaste du lac. Dans sa paume, il éprouvait à

nouveau la texture rugueuse de la poignée de liège de la canne ; lentement il porta une main à ses yeux pour essuyer une larme.

‘ Monsieur l'officier ? ^a demanda une voix calme.

Norris laissa échapper un petit cri et recula d'un saut. Un instant, un instant affreux, il crut qu'il allait pour de bon souiller son pantalon -

couronnement parfait d'une journée parfaite. Mais la crampe passa et il tourna la tête. Un homme de haute taille, en veste de tweed, se tenait sur le pas de la porte de la boutique et le regardait avec un léger sourire.

ˆ Je vous ai surpris ? Vous m'en voyez tout à fait désolé.

- Non ^a, répondit Norris, qui réussit à lui rendre un semblant de sourire. Son cœur battait encore la chamade. Enfin... un peu, tout de même. Je regardais cette canne à pêche et je pensais au bon vieux temps.

- Elle vient d'arriver aujourd'hui. Elle est ancienne, mais dans un état absolument admirable. C'est une Bazun, voyez-vous. Une marque pas très connue, mais tenue en haute estime par les vrais pêcheurs. Elle est...

- Japonaise, acheva Norris. Je sais. Mon père possédait la même.

- Vraiment ? ^a Le sourire de l'homme s'agrandit. Il révélait des dents plantées en dépit du bon sens, mais Norris le trouva tout de même charmant. C'est une sacrée coïncidence, non ?

- Et comment ! admit Norris.

- Je m'appelle Leland Gaunt. Ceci est ma boutique. ^a Il lui tendit la main.

Un bref moment de répulsion saisit Norris lorsque les longs doigts de l'homme s'enroulèrent autour de sa main. La poignée de main de Leland Gaunt ne dura qu'un instant, et la sensation disparut dès qu'il la relâcha. Norris en conclut que c'était son estomac, toujours nauséux à cause de ces fichus fruits de mer qu'il avait mangés à midi.

La prochaine fois qu'il passerait par là, il s'en tiendrait au poulet, lequel était, après tout, la spécialité de la maison.

ˆ Je pourrais vous faire un prix extrêmement avantageux pour cette canne à pêche, dit Mr Gaunt. Entrez donc, officier Ridgewick. Nous allons en parler. ^a

Norris sursauta légèrement. Il n'avait pas dit son nom à cette vieille chouette, il en était sûr. Il ouvrit la bouche pour demander à Leland

Gaunt comment il le savait, puis la referma. Il portait un petit badge avec son nom au-dessus de son insigne. C'était ça, évidemment.

´ Je ne devrais pas ^a, répondit-il avec un geste du pouce en direction du véhicule de patrouille. Il entendait le grésillement de la radio - et seulement le grésillement du bruit de fond : il n'avait pas eu un appel de toute la soirée. ´ Vous comprenez, je suis de service. En principe, je finis à neuf heures, mais techniquement, je dois remettre la voiture avant.

- Cela ne nous prendra qu'une ou deux minutes. ^a Gaunt avait pris un ton aguichant et le regardait d'un air joyeux. ´ Lorsque je suis décidé à faire affaire avec un homme, officier Ridgewick, je ne perds pas de temps. En particulier si l'homme en question est de service, en pleine nuit, pour protéger mon entreprise. ^a

Norris envisagea de répondre à Leland Gaunt que neuf heures du soir n'était pas exactement en pleine nuit, et que dans une petite ville endormie comme Castle Rock, la protection des investissements en dur des entreprises locales n'était pas une corvée bien éprouvante. Puis il regarda de nouveau la Bazun avec son moulinet ; et l'ancienne frustration, étonnamment fraîche et forte, l'envahit à nouveau. Il s'imagina se rendant au lac, pendant le week-end, avec cette canne à

pêche ; il partirait de très bonne heure, avec sa boîte de vers et une grosse thermos de café qu'il prendrait chez Nan's Luncheonette. Ce serait presque comme autrefois.

Éh bien...

- Allez, venez, fit Gaunt plus enjôleur que jamais. Si moi je peux faire une petite vente après les heures d'ouverture, vous pouvez bien faire un petit achat pendant vos heures de service. Et entre nous, officier Ridgewick, croyez-vous vraiment que quelqu'un va dévaliser la banque, cette nuit ? ^a

Norris se tourna vers la Norway & Trust, tour à tour noire et jaune dans le bégaiement régulier du feu clignotant, et se mit à rire. Non, je ne crois pas.

- Alors?

- Entendu. Mais si nous ne sommes pas tombés d'accord en moins de deux minutes, il faudra vraiment que je file. ^a

Leland Gaunt émit un son qui était en même temps un rire et un

grognement. ' Je crois que je viens d'entendre le doux bruit de mes poches que l'on retournait, dit-il. Venez, officier Ridgewick. Dans deux minutes l'affaire sera dans le sac.

- «a, c'est s'r que j'aimerais bien avoir cette canne ^a, l'cha Norris. On ne pouvait pas commencer plus mal un marchandage, et il le savait ; mais il n'avait pu se retenir.

Ét vous l'aurez, vous l'aurez. Je vais vous proposer l'affaire de votre vie, officier Ridgewick. ^a

Il entraîna Norris à l'intérieur du Bazar des Rêves et referma la porte.

SIXIEME CHAPITRE

1

Wilma Jerzyck ne connaissait pas son mari, Pète, aussi bien qu'elle se l'imaginait.

Au moment où elle alla se coucher, ce jeudi soir, elle avait prévu d'aller chez Nettie Cobb dès le lendemain matin, toutes affaires cessantes, et de Régler la question. Ses fréquentes disputes s'éteignaient parfois d'elles-mêmes, mais lorsqu'elles atteignaient ce genre de paroxysme, c'était Wilma qui choisissait le lieu, l'heure et les armes.

La première règle de son mode d'existence, fondée sur une guérilla perpétuelle avec tout l'univers, était Toujours avoir le dernier mot. La deuxième, Toujours faire le premier mouvement. C'était ce qu'elle voulait dire par Régler la question, et elle avait l'intention de Régler la question Nettie sans traîner. Elle dit à Pète qu'elle voulait voir combien de fois elle pourrait lui faire tourner la tête sur les épaules avant qu'elle ne se décroche.

Elle s'attendait à passer une bonne partie de la nuit bien réveillée, la fumée lui sortant par les naseaux, tendue comme la corde d'un arc ; ça n'aurait pas été la première fois. Au lieu de cela, elle sombra dans le sommeil moins de dix minutes après s'être allongée. Lorsqu'elle se réveilla, elle se sentit ragaillardie et étrangement calme. Assise à la table de la cuisine, dans son tablier de ménagère, elle se dit qu'il était peut-être encore un peu tôt pour s'occuper définitivement de Régler la question. Elle avait flanqué une pétoche monumentale à cette cinglée, au téléphone, la veille ; en dépit de la fureur qui la faisait bouillir, ça ne

lui avait pas échappé. Il aurait fallu être sourd comme un pot pour ne pas s'en apercevoir.

Pourquoi ne pas laisser Miss Maladie-Mentale 1991 tourner dans le vent pendant quelque temps ? qu'elle reste donc allongée sur son lit, la conne, réveillée comme trois puces, à se demander d'où la ire de Wilma Jerzyck allait frapper. Tiens, pourquoi ne pas faire quelques passages en voiture, voire donner quelques coups de téléphone ?

Tandis qu'elle sirotait son café (Pète, de l'autre côté de la table, la surveillait par-dessus la page des sports du journal, de l'appréhension dans le regard), il lui vint à l'esprit que si Nettie était aussi cinglée qu'on le disait, elle n'aurait peut-être pas besoin de s'occuper personnellement de Régler la question. qui sait si ce n'était pas l'une de ces rares occasions où les questions se réglaient d'elles-mêmes ? Elle trouva cette idée si réconfortante qu'elle permit à Pète de l'embrasser au moment où, rassemblant ses affaires, il était sur le point de partir pour son travail.

L'idée que son trotte-menu de mari ait pu la droguer ne traversa jamais l'esprit de Wilma. Et pourtant, c'était précisément ce qu'avait fait Peter Jerzyck, et pas pour la première fois.

Wilma savait qu'elle l'avait accouardi, mais pas à quel point, exactement. Il ne vivait pas seulement dans la crainte permanente de son épouse ; il vivait dans une espèce de terreur sacrée, assez voisine de celle dans laquelle vivaient, dit-on, certaines tribus primitives des régions chaudes de la planète : la terreur superstitieuse du Grand Dieu de la Montagne du Tonnerre, qui pouvait ruminer silencieusement sur leur existence ensoleillée pendant des années, ou même des générations, avant d'exploser brusquement en une avalanche meurtrière de lave brûlante.

Ces indigènes, réels ou hypothétiques, disposaient sans aucun doute de rituels de propitiation. Ils ne devaient pas être d'une grande utilité

le jour où la montagne s'éveillait et lançait ses éclairs et ses fleuves de feu sur leur village, mais ils faisaient certainement beaucoup pour la paix des esprits entre deux manifestations violentes. Pète Jerzyck n'adorait pas Wilma selon quelque rituel élaboré ; il s'était rabattu sur des dispositions nettement plus prosaïques. Des médicaments du tableau B plutôt que des hosties, en quelque sorte.

Il avait pris rendez-vous avec le Dr Ray Van Allen, le seul médecin de famille de Castle Rock, et lui avait dit qu'il voulait quelque chose qui

le soulagerait de son angoisse. Il avait des horaires de travail impossibles, expliqua-t-il au médecin et, avec l'augmentation de ses taux de commission, il lui devenait de plus en plus difficile de ne pas amener de travail chez lui. Il avait donc décidé qu'il était temps de voir si la faculté ne pouvait pas lui prescrire quelque chose qui arrondirait un peu les angles.

Ray Van Allen ignorait tout des pressions engendrées par le marché de l'immobilier mais imaginait en revanche assez bien ce que pouvaient être celles que l'on endurait à vivre avec Wilma Jerzyck. Il soupçonnait même que Pète Jerzyck serait moins angoissé s'il ne quittait jamais son bureau ; néanmoins, il ne lui revenait évidemment pas d'en faire la remarque. Il rédigea donc une ordonnance pour du Xanax, énuméra les habituelles précautions à prendre, et souhaita bonne chance et (intérieurement) l'appui de la Providence à son client.

quelque chose lui disait qu'il aurait bien besoin et de l'une et de l'autre, s'il continuait sur la route de la vie en tandem avec cette pouliche très particulière.

Pète usa mais n'abusa pas des Xanax. Il n'en parla pas non plus à

Wilma ; elle aurait piqué une crise si elle avait appris qu'il PRENAIT DES

M...DICAMENTS. Il faisait très attention à conserver les cachets dans son porte-documents, bourré de papiers n'ayant aucun intérêt pour Wilma. Il avalait cinq ou six pilules par mois, la plupart du temps au moment où son épouse allait avoir ses règles.

Puis, l'été dernier, Wilma s'était prise de querelle avec Henrietta Longman, propriétaire et gérante d'un salon de coiffure (et de beauté) sur Castle Hill, au sujet d'une permanente ratée. Après les premières et bruyantes joutes oratoires, il y eut un échange venimeux au supermarché Hemphill le lendemain, puis un duel de vociférations sur Main Street, une semaine plus tard. Celui-ci faillit bien dégénérer en bagarre.

A la suite de ce dernier accrochage, Wilma avait fait les cent pas dans la maison comme une lionne en cage, jurant qu'elle allait se faire cette salope, qu'elle allait l'envoyer à l'hôpital. Elle aura besoin de passer par son salon de beauté quand je lui aurais fait sa fête, avait-elle grondé

entre ses dents serrées. Tu peux compter là-dessus. Je vais monter là-

haut. Je vais y monter et Régler la question. ^a

Avec une inquiétude croissante, Pète avait compris que ce n'était pas de simples paroles en l'air ; Wilma était on ne peut plus sérieuse.

Dieu sait à quelle équipée elle envisageait de se livrer. Déjà, Pète imaginait Wilma plongeant la tête de Henrietta dans une cuvette pleine de produits corrosifs qui laisseraient la malheureuse aussi chauve que Yul Brynner pour le reste de sa vie.

Il avait espéré une accalmie avec la nuit, mais lorsque Wilma se leva, le lendemain, sa colère n'avait fait que croître, ce qu'il n'aurait jamais cru possible - mais le fait était là. Les cernes noirs de ses yeux proclamaient qu'elle avait passé une très mauvaise nuit d'insomnie.

‘ Wilma ? avait-il faiblement objecté, je ne suis pas absolument convaincu que ce soit une si bonne idée que ça, d'aller ce matin au salon de coiffure. Je suis s^r que si tu y penses...

- Je n'ai fait que ça toute la nuit ^a, avait-elle répliqué, tournant vers lui son effrayant regard vide. Ét j'ai décidé que lorsque j'en aurai fini avec elle, elle n'aura plus jamais l'occasion de br^oler les racines des cheveux à personne. quand je lui aurai réglé son compte, elle aura besoin d'un chien d'aveugle pour aller aux goguenots. Et si tu fais le con avec moi, Pète, tu pourras acheter ton foutu chien de la même portée de bergers allemands. ^a

Au désespoir, ne sachant pas si le moyen serait efficace ou non mais incapable d'imaginer un autre stratagème pour éviter l'imminente catastrophe, Pète Jerzyck avait pris le flacon dans son porte-documents et laissé se dissoudre un cachet de Xanax dans le café de Wilma. Puis il était parti au bureau.

Très concrètement, on peut dire que Pète Jerzyck vécu, ce jour-là, sa Première Communion.

Il avait passé la journée dans une attente angoissée et était revenu chez lui terrifié à l'idée de ce qu'il risquait de trouver (son fantasme le plus récurrent : Henrietta Longman morte, sa femme en prison). Il fut ravi de trouver Wilma qui chantonnait dans la cuisine.

Il prit une profonde inspiration, abaissa son bouclier renforcé

spécial ‘ grandes émotions ^a et lui demanda comment ça s'était passé, avec la coiffeuse.

Elle n'ouvre pas avant midi, et à ce moment-là je ne me sentais pas autant en colère, répondit-elle. Je suis tout de même monté là-haut pour Régler la question ; après tout, je m'étais promis de le faire. Et figure-toi qu'elle m'a offert un verre de sherry et m'a dit qu'elle allait me rendre mon argent !

- Magnifique ! ^a s'était exclamé Pète, soulagé et ravi. Et l'affaire Henrietta s'acheva ainsi. Pendant plusieurs jours, il s'était attendu à voir renaître la rage de Wilma, mais non. Du moins, pas à propos de l'affaire en question.

Il avait envisagé un moment de suggérer à Wilma d'aller voir le Dr Van Allen et de se faire prescrire des tranquillisants, pour finalement rejeter cette idée après y avoir longuement et m^orement réfléchi.

Wilma allait le réduire en morceaux, sinon en chair à p^té s'il se permettait une telle suggestion. Prendre des médicaments, c'était prendre des drogues. Et seuls les camés prenaient des drogues ; les tranquillisants étaient bons pour ces mollassons de camés. Elle, elle faisait face aux événements comme ils se présentaient, merci bien. Et en outre, dut conclure Pète à contrecœur, il ne pouvait nier cette vérité

qui lui sautait aux yeux : Wilma adorait être en colère. Wilma était une femme comblée, infatuée d'elle-même et obnubilée par son objectif, lorsque sa rage atteignait des sommets.

Et Pète l'aimait, tout comme les sauvages de notre île hypothétique aiment sans aucun doute le Grand Dieu de la Montagne du Tonnerre.

La terreur sacrée dans laquelle il vivait, en réalité, ne faisait que renforcer son amour. C'était WILMA, une force en soi, et il n'essayait de la détourner de son chemin que lorsqu'il craignait pour elle... ce qui, par la mystique transubstantiation de l'amour, lui porterait également tort.

Il l'avait droguée au Xanax seulement à trois reprises. La troisième, et de loin la plus terrifiante, fut le Soir des Draps Boueux. Il n'avait eu qu'une idée, la conduire à accepter une tasse de thé ; et lorsqu'elle y avait finalement consenti (après son échange, bref mais tout à fait satisfaisant, avec Nettie Cobb la Cinglée), il avait préparé une infusion bien forte, dans laquelle il avait laissé fondre non pas un, mais deux cachets de Xanax. Ce fut avec un immense soulagement qu'il constata à quel point le thermostat de son épouse avait baissé, le lendemain matin.

Non pas que Wilma e't oublié Nettie, lui e't pardonné ou en f't venue à éprouver le moindre doute sur l'identité du vandale qui s'en était pris à son linge ; aucune drogue au monde n'aurait pu parvenir à

de tels résultats.

Peu après le départ de Pète, Wilma monta dans sa voiture et parcourut Willow Street à petite vitesse (sur le pare-choc arrière de la petite Yugo, un auto-collant proclamait : si vous n'aimez pas ma façon de conduire tapez 3615 code va-chier). Elle tourna à droite et ralentit, marchant au pas, en arrivant à hauteur de la coquette petite maison de Nettie Cobb. Elle crut voir un rideau frissonner, ce qui était un bon début... mais seulement un début.

Elle fit le tour du bloc (passant devant la maison des Rusk, sur Pond Street, sans même lui accorder un coup d'oeil, puis devant son propre domicile), et remonta de nouveau Ford Street. Cette fois, elle donna deux coups de klaxon et se rangea devant la maison, tandis que le moteur tournait au ralenti.

Le rideau bougea encore. Pas d'erreur, cette fois. La cinglée l'observait. Wilma se l'imagina, derrière ses draperies, tremblante de peur et de culpabilité, et découvrit que ce tableau lui faisait encore plus de plaisir que celui sur lequel elle s'était endormie, et o' elle faisait tourner le ciboulot de cette connasse comme celui de la petite fille dans L'Exorciste.

Ćoucou, je te vois ^a, dit-elle d'un ton menaçant, tandis que le rideau retombait en place. Śi tu t'imagines le contraire... ^a

Elle fit de nouveau le tour du p,té de maisons et vint s'arrêter une deuxième fois devant chez Nettie, avec un coup de klaxon pour avertir sa proie de son arrivée. Cette fois, elle resta à l'arrêt pendant près de cinq minutes. Les rideaux bougèrent par deux fois. Finalement, elle repartit, satisfaite.

Cette gourde va passer le reste de la journée à s'attendre à me voir arriver, pensa-t-elle en se garant dans son allée personnelle. Elle n'osera même pas mettre un pied dehors. ^a

Wilma entra chez elle, le cúur et le pied léger, et se laissa tomber sur le canapé pour consulter un catalogue. Elle ne tarda pas à remplir un bon de commande pour trois nouveaux ensembles de draps - blanc, jaune et à motifs cachemire.

Assis au milieu du tapis, Raider regardait sa maîtresse. Finalement, il poussa un gémissement incertain, comme pour lui rappeler qu'elle aurait déjà dû partir au travail depuis une demi-heure. C'était le jour où elle passait normalement l'aspirateur au premier étage, chez Polly, et l'employé du téléphone devait en outre venir installer les nouveaux appareils, du modèle équipé de grosses touches spéciales. Ils étaient en principe plus faciles à utiliser pour des personnes souffrant d'une arthrite aussi aiguë que celle de Polly.

Mais comment allait-elle faire pour sortir ?

Cette dingue de Polonaise rôdait dans les parages, au volant de sa petite voiture.

Nettie ne bougeait pas de son fauteuil, l'abat-jour sur les genoux.

Elle l'avait tenu ainsi depuis que la Polonaise folle était passée devant chez elle pour la première fois. Puis elle était revenue se ranger le long du trottoir et avait klaxonné. Nettie avait pensé en avoir terminé, lorsqu'elle l'avait vue repartir, mais non : la Polonaise était revenue une troisième fois. Nettie avait bien cru que, ce coup-ci, elle essaierait d'entrer. Elle s'était assise dans son fauteuil, serrant ses trésors contre elle : d'une main son abat-jour, de l'autre Raider. Non sans se demander ce qu'elle ferait au cas où cette cinglée de Polonaise passerait à l'action, et comment elle se défendrait. Elle l'ignorait.

Elle avait fini par rassembler assez de courage pour jeter un nouveau coup d'oeil par la fenêtre ; la Polonaise folle était partie. L'impression de soulagement qu'elle avait ressentie sur le coup n'avait pas tardé à

être noyée par la peur. Elle redoutait que la Polonaise folle ne rôdât par les rues, n'attendant que sa sortie ; elle redoutait encore plus que la Polonaise folle ne vînt chez elle après son départ.

qu'elle ne forçât la porte, ne vînt son superbe abat-jour en pte de verre et ne le brisât en mille morceaux sur le plancher.

Raider gémit à nouveau.

‘ Je sais, dit-elle d'une voix qui était presque un grognement. Je sais. ^a

Elle devait partir. Elle avait des responsabilités, elle ne l'ignorait pas, ni vis-à-vis de qui. Polly Chalmers avait été bonne avec elle. C'était

Polly qui avait écrit la lettre de recommandation qui lui avait permis de sortir pour de bon de Juniper Hill, et c'est Polly qui lui avait servi d'aval à la banque, pour l'emprunt de sa maison. Sans Polly, dont le père avait été le meilleur ami de son propre père, elle vivrait encore dans une chambre meublée, de l'autre côté du Tin Bridge.

Mais qu'allait-il se passer si elle partait et laissait ainsi le champ libre à cette dingue de Polonaise ?

Raider ne pourrait protéger l'abat-jour ; il ne manquait pas de courage, mais ce n'était qu'un petit chien. La Polonaise folle risquait de lui faire du mal s'il cherchait à s'interposer. Prise dans l'étau de cet horrible dilemme, Nettie sentait qu'elle commençait à perdre les pédales. Elle poussa un nouveau grognement.

Et soudain, miséricordieusement, il lui vint une idée.

Elle se leva, l'abat-jour toujours dans les bras, traversa le séjour qu'assombrissaient les rideaux tirés, et alla ouvrir la porte la plus éloignée de la cuisine, donnant sur un petit appentis accolé à cet angle de la maison. Dans la pénombre, on distinguait vaguement la masse d'une pile de bois et d'un amoncellement d'objets divers.

Une ampoule unique pendait au bout d'un fil ; pas d'interrupteur ; on allumait en vissant à fond l'ampoule à sa douille. Elle tendit la main, mais hésita. Si la Polonaise folle rôdait dans les parages, elle risquait de voir la lumière s'allumer. Et dans ce cas, elle saurait exactement où aller chercher l'abat-jour en p'te de verre de Nettie, n'est-ce pas ?

Oh non, tu ne m'auras pas aussi facilement ^a, siffla-t-elle entre ses dents. Elle passa à t,tons devant l'armoire de sa mère, devant la vieille bibliothèque hollandaise de sa mère, pour atteindre le tas de bois.

Oh non, Wilma Jerzyck, pas aussi facilement que ça. Je ne suis pas stupide, figure-toi. Je t'ai avertie. ^a

La lampe serrée contre son ventre, Nettie se servit de son autre main pour écarter les toiles d'araignées poussiéreuses qui masquaient l'unique fenêtre de l'appentis. De là, elle scruta l'arrière-cour, d'un œil brillant qui sautait brusquement d'un point à un autre. Elle resta ainsi près d'une minute. Dans la cour, rien ne bougeait. Elle crut voir un instant la Polonaise folle accroupie au fond de l'angle de gauche, mais en y regardant de plus près, elle comprit que ce n'était que l'ombre d'un chêne, celui du jardin des Fearons, dont les branches basses s'étendaient jusqu'au-dessus de sa propre arrière-cour. Le vent les

agitait un peu, et c'est pourquoi leur ombre portée lui avait fait penser à une folle (à une Polonaise folle, pour être précis), pendant une seconde.

Derrière elle, Raider gémit. Elle se tourna et le vit sur le pas de la porte, silhouette noire à la tête dressée.

‘ Je sais, dit-elle. Je sais, mon garçon. Mais nous allons l'avoir. Elle me croit idiot. Eh bien, je vais lui montrer, moi. ^a

Elle revint sur ses pas. Ses yeux s'étaient habitués à la pénombre, et elle décida qu'en fin de compte, elle n'aurait même pas besoin de visser l'ampoule. Debout sur la pointe des pieds, elle t,ta sur le haut de l'armoire jusqu'à ce que sa main rencontr,t la clef qui ouvrait le long placard, sur la gauche. La clef des tiroirs avait disparu depuis des années, mais peu importait : Nettie possédait toujours celle dont elle avait besoin.

Elle ouvrit le meuble et déposa l'abat-jour au milieu des moutons de poussière et des crottes de souris.

‘ Je sais bien qu'il mérite de se trouver à une meilleure place, murmura-t-elle à Raider. Mais au moins, il est en sécurité, ici, et c'est ça qui est important. ^a

Elle donna un tour de clef et vérifia la fermeture de la porte. Elle était solidement fermée, un vrai coffre-fort, et elle eut soudain l'impression qu'on lui ôtait un poids énorme du cœur. Elle éprouva une fois de plus la porte, eut un hochement de tête vif et approbateur, et glissa la clef dans la poche de son tablier. Lorsqu'elle serait chez Polly, elle la passerait dans une ficelle et se la mettrait autour du cou.

Avant de faire quoi que ce soit.

‘ Voilà ! ^a dit-elle à Raider, qui s'était mis à remuer la queue. Peut-être sentait-il que la crise était passée. ‘ Voilà qui est réglé et bien réglé, mon garçon, et il faut que j'aille travailler ! Je suis en retard !

^a

Comme elle enfilait son manteau, le téléphone se mit à sonner. Elle s'avança de deux pas et s'arrêta.

Raider laissa échapper un unique aboiement et la regarda. Ne sais-tu donc pas ce que tu dois faire lorsque le téléphone sonne ? demandait

ses yeux. Même moi je le sais, et pourtant, je ne suis qu'un chien.

´ Je n'irai pas ^a, dit Nettie. Je sais ce que vous avez fait, espèce de salope, de cinglée et... je vous aurai!

´ Je ne répondrai pas. Je vais travailler. La cinglée, c'est elle, pas moi. Je ne lui ai jamais rien fait ! Jamais, pas la moindre chose. ^a

Raider jappa, comme pour l'approuver.

Le téléphone s'arrêta de sonner.

Nettie se détendit un peu, mais son cœur continuait à battre la chamade.

Sois bien sage, dit-elle à Raider, avec une caresse. Je vais revenir tard, puisque je pars en retard. Mais je t'aime, et si tu ne l'oublies pas, tu seras un bon petit chien toute la journée. ^a

C'était une incantation d'avant-départ-au-travail que Raider connaissait bien, et il remua la queue. Nettie ouvrit la porte extérieure et regarda dans les deux directions avant de sortir, et elle eut une seconde pénible lorsqu'elle vit un éclair brillant de jaune ; mais ce n'était pas la

voiture de la Polonaise folle, seulement le tricycle Fisher-Price que le fils Pollard avait abandonné sur le trottoir.

Nettie verrouilla sa porte, puis fit le tour de la maison pour vérifier que l'appentis était également bien fermé. Il l'était. Elle partit alors en direction de la maison de Polly, le sac sous le bras, sans cesser de chercher de l'œil la voiture de la Polonaise folle (elle se demandait si, dans ce cas-là, elle se cacherait derrière une haie ou si elle ferait front).

Elle était presque à l'angle de la rue lorsqu'il lui vint à l'esprit qu'elle n'avait pas vérifié comme il le fallait la fermeture de la porte de devant.

Elle jeta un coup d'œil anxieux à sa montre et rebroussa chemin. Elle vérifia la porte de devant. Fermée à double tour. Elle poussa un soupir de soulagement, et décida de vérifier tout de même la porte de l'appentis, juste en cas.

´ Mieux vaut deux fois qu'une ^a, marmonna-t-elle en faisant le tour de

la maison.

Sa main se pétrifia au moment où elle la posa sur la poignée de la porte.

A l'intérieur de la maison, le téléphone sonnait de nouveau.

Elle est vraiment folle, gémit Nettie. Je ne lui ai absolument rien fait !

a

La porte de l'appentis était bien verrouillée, mais elle ne bougea pas tant que la sonnerie du téléphone ne se fut pas tue. Elle se mit alors en route, le sac à main pendant à son bras.

4

Cette fois-ci, elle était presque à deux coins de rue de chez elle lorsque la conviction qu'elle n'avait peut-être pas fermé comme il faut la porte du devant revint la ronger. Elle savait qu'elle l'avait fait, mais elle avait

peur de ne pas l'avoir fait comme il faut.

Elle se tenait, indécise, à côté de la boîte aux lettres bleue de l'angle de Ford Street et de Deaconess Way. A peine venait-elle de décider de continuer, qu'elle aperçut une voiture jaune franchir lentement le carrefour suivant. Ce n'était pas celle de la Polonaise folle, mais une Ford ; elle y vit cependant un mauvais présage. Elle revint chez elle d'un pas rapide et vérifia une nouvelle fois les deux serrures.

Verrouillées. Elle atteignait de nouveau l'extrémité de son allée lorsqu'il lui vint à l'esprit qu'elle aurait dû aussi vérifier la porte inférieure de l'armoire. L'avait-elle bien fermée ?

Elle savait que oui, mais elle craignait que non.

Elle ouvrit la porte d'entrée ; Raider lui fit la fête, remuant vigoureusement la queue, et elle le caressa quelques instants -

seulement quelques instants. Il fallait refermer la porte, la Polonaise folle pouvait arriver d'une minute à l'autre. D'une seconde à l'autre.

Elle la claqua, bloqua le verrou, et gagna l'appentis. La porte du placard était bien entendu fermée. Elle retourna dans la maison et resta une minute dans la cuisine. Déjà l'inquiétude la reprenait : ne s'était-elle pas trompée, avait-elle bien fermé la porte du placard ?

Peut-être n'avait-elle pas tiré suffisamment sur la poignée pour en être bien sûre, pour en être sûre à cent pour cent ? Peut-être était-ce simplement collé ?

Elle retourna vérifier, et le téléphone sonna à ce moment-là. Elle revint précipitamment à l'intérieur de la maison, serrant la clef du placard d'une main trempée de sueur. Elle se cogna la jambe à un tabouret et cria de douleur.

Le temps d'atteindre le séjour, le téléphone s'était arrêté de sonner.

‘ Je ne peux pas aller travailler aujourd'hui, marmonna-t-elle. Il faut que je... que je... ^a

(monte la garde)

Exactement. Il fallait monter la garde.

Elle souleva le combiné et fit rapidement le numéro, avant d'avoir eu le temps de se remettre à se ronger les sangs à la manière de Raider se faisant les dents sur ses jouets en peau brute.

Allô ! fit la voix de Polly. Ici Cousi-Cousette.

- Bonjour, Polly. C'est moi.

- Nettie ? Tout va bien, au moins ?

- Oui, mais j'appelle de chez moi, Polly. Je me sens barbouillée.

(Ce n'était déjà plus un mensonge.) Je me demandais... Est-ce que je pourrais avoir ma journée ? Je sais bien qu'il fallait passer l'aspirateur au premier... et qu'ils devaient venir pour le téléphone... mais...

- Ne vous inquiétez pas, répondit aussitôt Polly. L'installateur ne vient pas avant deux heures, et j'avais justement l'intention de partir tôt, aujourd'hui. J'ai encore trop mal aux mains pour pouvoir travailler longtemps. Je lui ouvrirai.

- Si vous avez vraiment besoin de moi, je...

- Non, ça ira très bien, Nettie ^a, la rassura Polly. Nettie sentit des larmes lui picoter les yeux. Polly était si bonne...

Est-ce que ça vous fait très mal, Nettie ? Voulez-vous que j'appelle le docteur Van Allen ?

- Non, c'est juste un genre de crampe. «a ira. Si je peux, je viendrai cet après-midi.

- C'est ridicule, répondit vivement Polly. C'est la première fois que vous me demandez une journée depuis que vous travaillez pour moi. Allez donc au fond de votre lit et dormez un peu. Et tenez-le vous pour dit : si jamais je vous vois arriver, je vous réexpédie chez vous !

- Merci, Polly. Vous... vous êtes très bonne pour moi. ^a Elle était au bord des larmes.

^ Vous le méritez bien. Il faut que j'y aille, Nettie. Des clients.

Couchez-vous. J'appellerai cet après-midi pour prendre des nouvelles.

- Merci.

- Mais non, voyons, c'est la moindre des choses. Bye !

- Salut ! ^a

Dès qu'elle eut raccroché, elle alla soulever le coin de son rideau. La rue était déserte - pour le moment. Elle retourna à l'appentis et y reprit l'abat-jour. Une impression de calme et de détente s'empara d'elle dès qu'elle le serra dans ses bras. Elle le ramena dans la cuisine, le

lava au savon dans de l'eau tiède, le rinça et le sécha soigneusement.

Puis, dans un tiroir, elle prit un couteau à découper qu'elle emporta dans le séjour, en même temps que l'abat-jour. Elle s'assit dans la pénombre, comme elle l'avait fait en début de matinée, toute droite dans son fauteuil, l'abat-jour de p,te de verre sur les genoux, la main droite étreignant le grand couteau.

Le téléphone sonna par deux fois.

Nettie n'y répondit pas.

SEPTIEME CHAPITRE

Le vendredi onze octobre fut un jour en or pour la boutique la plus

récente de Castle Rock, en particulier en fin de matinée, lorsque les gens avaient commencé à déposer leur chèque hebdomadaire. Avoir de l'argent en poche les poussait à la dépense ; mais aussi le fait que ceux qui étaient venus mercredi n'avaient dit que du bien du Bazar des Rêves. Il y eut bien entendu un certain nombre de personnes qui estimèrent que le jugement de gens assez vulgaires pour rendre visite à

une boutique le jour même de son ouverture ne pouvait être digne de foi, mais elles constituaient une minorité, et la clochette d'argent, au-dessus de la porte du magasin, tinta joyeusement toute la journée.

De nouvelles choses avaient été déballées (ou étaient arrivées) depuis mercredi. Pour ceux que la question intéressait, il paraissait difficile de croire à une livraison ; personne n'avait vu de camion. Mais au fond, ça n'avait pas beaucoup d'importance ; il y avait beaucoup plus de marchandises le vendredi, voilà ce qui comptait.

Des poupées, par exemple. Et des puzzles de bois admirablement bien travaillés, dont certains à deux faces. Un échiquier unique : les pièces, en cristal de roche, représentaient des animaux africains taillés avec un art absolument prodigieux, girafes bondissantes pour les cavaliers, rhinocéros l'air prêts à charger en guise de tours, chacals tenant lieu de pions, lions dans le rôle des rois, et panthères félines dans celui des reines. Il y avait un collier de perles noires qui devait manifestement coûter très cher, mais personne n'osa s'enquérir de son prix (pas ce jour-là, du moins) ; sa beauté en rendait la contemplation presque douloureuse et plusieurs visiteurs du Bazar des Rêves retournèrent chez eux, mélancoliques et étrangement angoissés, l'image de ce collier de perles dansant dans les ténèbres juste derrière leurs yeux, noir sur noir. Tous n'étaient pas des femmes.

On pouvait encore admirer une paire de marionnettes danseuses ; une boîte à musique, ancienne et richement décorée, dont Mr Gaunt déclara qu'elle jouait un air inhabituel lorsqu'on l'ouvrait, il en était sûr, mais ne se rappelait pas quoi, et elle était fermée à clef. Il admit qu'un éventuel acheteur devrait faire appel à un serrurier ; on en trouvait encore de l'ancienne école, dit-il, capables de faire ce genre de clef. On lui demanda à plusieurs reprises si on pourrait lui rendre la boîte à musique, au cas où l'acheteur, ayant fait ouvrir le couvercle, découvrirait que l'air n'était pas de son goût. Mr Gaunt avait souri et montré du doigt un nouveau panonceau accroché au mur :
MARCHANDISES NI REPRISES NI ...CHANG...ES

CAVEAT EMPTOR !

‘ qu'est-ce que ça veut dire ? ^a avait demandé Lucille Dunham.

Lucille, serveuse au Nan's Luncheonette, était passée au magasin avec son amie Rose Ellen Myers, pendant la pause.

‘ «a veut dire que quand tu achètes chat en poche, tu gardes le chat et tu en es de ta poche ^a, avait répondu Rose Ellen. Elle se rendit compte que Mr Gaunt l'avait entendue (elle aurait pourtant juré

l'avoir vu à l'autre bout du magasin un instant auparavant) et rougit comme une pivoine.

Leland Gaunt, néanmoins, se contenta de rire. C'est juste, c'est exactement cela ! ^a s'exclama-t-il.

On comptait encore un revolver au canon très long dans une boîte, devant laquelle un bristol indiquait : NED BUTLINE SPECIAL ; un mannequin de garçonnet, rouquin à taches de rousseur et au regard amical pétrifié (PROTOTYPE HOWDY DOODY, disait le bristol) ; des boîtes de papeterie, très jolies, mais sans grande valeur ; un choix de cartes postales anciennes ; un jeu de porte-plumes et de crayons ; des mouchoirs de baptiste ; des animaux empaillés. Il y en avait, aurait-on dit, pour tous les go'ts et, en dépit de l'absence de la moindre étiquette de prix, pour toutes les bourses.

Mr Gaunt fit d'excellentes affaires ce jour-là. Si la plupart des objets qu'il vendait étaient de qualité, ils n'avaient cependant rien d'unique.

Cela ne l'empêcha pas de procéder à plusieurs transactions spéciales ^a, qui toutes eurent lieu pendant les moments d'accalmie o' il n'y avait qu'un seul client dans le magasin.

‘ quand les choses se mettent à traîner en longueur ^a, confia-t-il à

Sally Ratcliffe, l'orthophoniste de Brian Rusk, lui décochant son sourire charmeur, ‘ je commence à devenir nerveux, et quand je suis nerveux, je suis imprudent, parfois. C'est mauvais pour le vendeur mais tout à fait excellent pour l'acheteur ^a.

Miss Ratcliffe était l'une des ouailles les plus dévotes du révérend Rose, dans l'église duquel elle avait rencontré son fiancé, Lester Pratt ; outre le bouton Nuit-Casino, elle en portait un qui proclamait J...SUS

M'A SAUV... ! ET vous ? L'éclat de bois pétrifié en provenance de Terre sainte attira son attention, et elle ne souleva pas d'objections lorsque Leland Gaunt le prit dans la vitrine et le laissa tomber dans le

creux de sa main. Elle l'acheta pour dix-sept dollars et la promesse de faire une blague innocente à Frank Jewett, le principal de l'établissement secondaire de Castle Rock. Elle quitta la boutique cinq minutes après y être entrée, l'air perdu dans un rêve. Mr Gaunt lui avait proposé

d'emballer l'objet mais elle avait refusé, déclarant qu'elle préférerait le tenir à la main. A voir la manière dont elle franchit la porte, il aurait été difficile de dire si ses pieds touchaient le plancher où glissaient juste à quelques centimètres au-dessus.

2

La clochette d'argent tinta.

Cora Rusk entra, bien déterminée à acheter la photo du King. Elle fut extrêmement désappointée lorsque Leland Gaunt lui apprit qu'il l'avait vendue. Cora voulut savoir qui l'avait achetée. ' Je suis désolé, répondit-il, mais la dame n'était pas du Maine. Les plaques de sa voiture étaient de l'Oklahoma. ^a

' Bon sang, elle est raide, celle-là ! ^a s'écria Cora d'un ton de colère et de réelle détresse. Elle ne s'était pas rendu compte à quel point elle désirait cette photo, jusqu'au moment où Mr Gaunt l'avait informée qu'il l'avait vendue.

Henry Gendron et sa femme, Yvette, se trouvaient à ce moment-là

dans la boutique et Leland Gaunt demanda à Cora de l'attendre un instant, pendant qu'il allait les accueillir. Il croyait avoir quelque chose, ajouta-t-il, qu'elle trouverait peut-être d'un intérêt égal, sinon supérieur. Après avoir vendu un ours en peluche aux Gendron (un cadeau pour leur fille) et les avoir raccompagnés, il avait demandé à

Cora de l'attendre encore un peu pendant qu'il allait chercher quelque chose dans l'arrière-boutique. Elle attendit donc, mais sans véritable curiosité ni impatience. Pesante et grise, la dépression l'avait envahie.

Elle avait vu des centaines de photos du King, des milliers, peut-être, et elle en possédait une demi-douzaine ; mais celle-là lui avait paru...

particulière, elle n'aurait su dire en quoi. Elle haÛssait la femme de l'Oklahoma.

Puis Mr Gaunt revint, tenant un petit boîtier à lunettes en peau de

lézard. Il l'ouvrit et montra à Cora une paire de lunettes d'aviateur aux verres fortement fumés. La respiration de Cora se bloqua ; elle porta la main à son cou qui tremblait.

Ést-ce que ce sont ?... commença-t-elle, incapable d'aller plus loin.

- Les lunettes de soleil du King, oui, confirma gravement Leland Gaunt. L'une de ses soixante paires. On m'a dit que celles-ci étaient ses préférées. ^a

Cora acheta les lunettes pour dix-neuf dollars cinquante.

‘ J'aimerais que vous me donniez aussi une petite information, reprit Mr Gaunt avec un regard qui pétillait. Disons que c'est un supplément, d'accord ?

- Une information ? quel genre d'information ? fit Cora, prise d'un doute.

- Regardez par la vitrine, Cora. ^a

Elle s'exécuta, mais ses mains ne l'chèrent pas les lunettes. De l'autre côté de la rue, la voiture de patrouille n° 1 de Castle Rock était garée en face du Clip Joint. A côté, sur le trottoir, Alan Pangborn s'entretenait avec Bill Fullerton.

Ést-ce que vous voyez ce type ? demanda Gaunt.

- qui? Bill Fui...

- Non, idiote. L'autre.

- Le shérif Pangborn ?

- C'est ça.

- Oui, je le vois. ^a Cora se sentait dans le brouillard, comme hébétée. La voix de Leland Gaunt paraissait lui provenir de très loin.

Elle n'arrivait pas à penser à autre chose qu'à ce qu'elle venait d'acheter, à ces merveilleuses lunettes. Il lui tardait de rentrer chez elle

les essayer... mais bien s'êr, elle ne pouvait partir tant qu'il ne lui serait pas permis de le faire, car la transaction ne serait conclue que lorsque

Mr Gaunt déclarerait qu'elle l'était.

Il m'a tout l'air de ce que nous appelons un client pas commode, dans mon métier. que pensez-vous de lui, Cora ?

- Il est intelligent. Comme shérif, il ne vaudra jamais le vieux George Bannerman, c'est ce que dit mon mari; mais il est malin comme un singe.

- Vraiment ? ^a la voix de Leland Gaunt avait pris de nouveau une intonation hargneuse et fatiguée. Ses yeux se réduisaient à deux fentes et ne quittaient pas Alan Pangborn. ' Voulez-vous que je vous confie un secret, Cora ? Les gens intelligents ne m'intéressent pas beaucoup, et j'ai horreur des clients malcommodes. En fait, j'exècre les clients malcommodes. Je n'ai pas confiance dans les gens qui tiennent à tout retourner pour voir s'il n'y a pas un défaut avant d'acheter. Pas vous ?
^a

Cora ne répondit rien. Elle restait là, l'étui à lunettes du King à la main, le regard perdu au-delà de la vitrine.

Si je voulais faire surveiller discrètement l'intelligent shérif Pangborn, Cora, à qui devrais-je m'adresser ?

- A Polly Chalmers, répondit Cora d'une voix de droguée. Elle est du dernier bien avec lui. ^a

Gaunt secoua aussitôt la tête. Son regard suivit le shérif qui se dirigeait vers le véhicule et qui, après un bref coup d'œil en direction du Bazar des Rêves, se mit au volant et démarra. ' «a ne marcherait pas.

- Sheila Brigham ? proposa Cora, hésitante. Elle tient le standard, au poste de police.

- C'est une bonne idée, mais elle ne fera pas non plus l'affaire.

C'est aussi une cliente pas commode. Il y en a toujours quelques-uns dans chaque ville, Cora. C'est malheureux, mais c'est comme ça. ^a

Cora, toujours lointaine et perdue dans le brouillard, réfléchit encore. Éddie Warburton ? avança-t-elle finalement. Il est le gardien en chef du b,timent municipal. ^a

Le visage de Gaunt s'éclaira. ' Le concierge ! Oui ! Excellent ! Au poil ! Vraiment excellent ! ^a Il se pencha sur le comptoir et colla une bise sur

la joue de Cora.

Elle recula, grimaça et se frotta frénétiquement l'endroit qu'il avait touché. Elle émit un petit bruit de dégoût, mais Gaunt ne parut pas s'en rendre compte. Un grand sourire illuminait tout son visage.

Cora quitta le Bazar des Rêves (se frottant toujours la joue) au moment où entraient Stéphanie Bonsaint et Cyndi Martin, du club de bridge d'Ash Street. Cora, dans sa précipitation, faillit culbuter Steffie Bonsaint, tant elle mourait d'envie d'arriver chez elle.

Et, une fois à la maison, d'essayer les lunettes. Mais auparavant, elle voulait se laver et débarrasser son visage de ce répugnant baiser. Elle le sentait qui lui brûlait la peau, comme un bouton de fièvre.

Au-dessus de la porte, la clochette d'argent tinta.

3

Tandis que Steffie, à côté de la vitrine, s'absorbait dans les motifs changeants d'un ancien kaléidoscope qu'elle venait de trouver, Cyndi s'approcha de Mr Gaunt et lui rappela sa promesse : qu'il aurait peut-être aujourd'hui un vase Lalique assorti à celui qu'elle lui avait déjà acheté.

C'est bien possible, répondit-il avec un sourire complice, c'est bien possible. Pouvez-vous vous débarrasser de votre amie, une minute ou deux ? ^a

Cyndi demanda à Steffie d'aller l'attendre au Nan's Luncheonette et de lui commander du café ; elle arrivait tout de suite. Steffie partit, mais elle avait une expression intriguée sur le visage.

Leland Gaunt passa dans l'arrière-boutique et en revint avec un vase Lalique. Il n'était pas seulement assorti au premier : il en était la réplique parfaite.

Combien ?^a demanda Cyndi , caressant la courbe délicate de l'objet d'un doigt mal assuré. Ce n'était pas sans remords qu'elle se souvenait de sa satisfaction de mercredi dernier, lorsqu'elle avait fait une si bonne affaire. Il n'avait fait que l'app,ter, semblait-il. Et maintenant, il allait ferrer. Elle ne s'en tirerait pas pour trente et un dollars ; cette fois-ci, elle allait se faire ratiboiser. Mais voilà, elle désirait vivement reconstituer la paire, sur le manteau de sa cheminée ; elle en mourait vraiment d'envie.

quand Gaunt répondit, elle eut du mal à en croire ses oreilles.

Étant donné que c'est ma première semaine ici, pourquoi ne pas dire deux pour le prix d'un ? Tenez, prenez-le, ma chère, profitez-en bien.^a

Elle éprouva un tel choc qu'elle faillit laisser tomber le vase, lorsqu'il le lui mit dans les mains.

‘ qu'est-ce que?... Vous avez dit...

- Vous m'avez bien entendu. ^a Soudain, Cyndi se rendit compte qu'elle ne pouvait détacher ses yeux de ceux de l'homme.

Francie s'est trompée, se dit-elle ; mais de loin, comme si autre chose la préoccupait. Ils ne sont pas verts du tout. Ils sont gris. Gris foncé. Il y

a cependant autre chose, reprit Gaunt.

- Autre chose ?

- Oui. Est-ce que vous connaissez un adjoint au shérif du nom de Norris Ridgewick ?^a

La clochette d'argent retentit.

Everett Frankel, l'adjoint du Dr Van Allen, acheta la pipe qu'avait remarquée Brian Rusk lors de sa première visite au Bazar des Rêves ; il

lui en co'ta douze dollars et une blague à faire à Sally Ratcliffe. Le pauvre vieux Slopey Dodd, le bègue qui participait aux cours d'orthophonie avec Brian, les mardis après-midi, acheta une théière en étain pour l'anniversaire de sa maman. Il l'eut pour seulement soixante et onze cents, et la promesse, donnée librement, de jouer un tour amusant au petit ami de Sally, Lester Pratt. Mr Gaunt lui dit qu'il lui donnerait le matériel dont il aurait besoin, le moment venu, et Slopey répondit que ce serait v-vr-vraiment su-su-super. June Gavineaux, épouse du producteur de lait le plus prospère de la ville, acheta un vase en cloisonné pour quatre-vingt-dix-sept dollars et la promesse d'un canular comique dont le père Brigham, de Notre-Dame des Eaux Sereines, devait être la victime. Peu après son départ, Gaunt prit ses dispositions pour qu'un tour du même genre soit joué au révérend Willie.

Ce fut un jour actif et fructueux, et lorsque Leland Gaunt mit le panneau FERM... dans la vitrine et abaissa le store, il se sentait fatigué mais heureux. Il avait fait des affaires superbes, et pris une première initiative pour s'assurer que le shérif Pangborn ne viendrait pas lui mettre des b,tons dans les roues. Une bonne chose. L'ouverture était toujours la partie la plus délicieuse d'une opération, mais il arrivait qu'elle f't aussi stressante, voire même risquée. Il pouvait se tromper au sujet de Pangborn, bien entendu, mais Gaunt avait appris à suivre son instinct dans ce genre de choses, et il lui paraissait plus prudent d'éviter d'avoir affaire au shérif... du moins tant qu'il ne l'aurait pas amené sur son propre terrain. Mr Gaunt admit que la semaine qui s'annon-

çait allait être riche d'événements, et qu'il y aurait de beaux feux d'artifices avant même qu'elle s'achève.

Beaucoup de feux, beaucoup d'artifices.

4

Il était six heures et quart, vendredi soir, lorsque Alan s'engagea dans l'allée de Polly et coupa le moteur. Elle l'attendait sur le pas de la porte et l'embrassa tendrement. Il vit qu'elle avait mis ses gants pour cette brève incursion à l'extérieur, et il fronça les sourcils.

Non, ne dis rien. «a va un peu mieux ce soir. As-tu amené

le poulet ? ^a

Il brandit les sacs blancs tachés de graisse. ' Votre serviteur, chère

madame. ^a

Elle lui répondit par une petite courbette. Ét moi votre servante, cher monsieur. ^a

Elle prit les sacs et le précéda dans la cuisine. Il tira une chaise à lui, la mit à l'envers, s'assit dessus à califourchon et la regarda enlever ses gants et disposer le poulet sur un plat de verre. Il l'avait pris au Cot-

Cot-Codette. On ne pouvait faire plus abominablement péquenot comme nom, mais on y faisait un bon poulet (d'après Norris, il n'en allait pas de même pour les fruits de mer). Le seul problème était celui des plats à emporter, lorsqu'on habitait à trente kilomètres du restaurant... mais voilà pour quelle raison, pensa-t-il, on avait inventé

le four à micro-ondes. D'après lui, d'ailleurs, cet appareil n'était bon qu'à trois choses : réchauffer le café, faire du pop-corn, réchauffer les plats venant d'endroits aussi exotiques que le Cot-Cot-Codette.

Ést-ce qu'elles vont vraiment mieux ? ^a demanda-t-il, tandis qu'elle glissait le plat dans le four et appuyait sur les boutons appropriés. Il n'avait pas besoin d'être plus précis ; tous deux savaient de quoi il était question.

Un peu mieux, seulement, reconnut-elle, mais je suis sûre que ça va nettement s'améliorer très vite. Je sens des picotements chauds dans la paume des mains et d'habitude, ça commence toujours comme ça. ^a

Elle les tendit vers lui. Elle avait tout d'abord été douloureusement gênée par leurs déformations; mais si son embarras n'avait pas diminué, elle avait fini par accepter l'intérêt que manifestait Alan comme partie intégrante de l'amour qu'il éprouvait pour elle. Il trouva que les mains de Polly paraissaient encore raides et bloquées, comme si elle portait des gants invisibles, des gants conçus par un fabricant maladroit et je-m'enfoutiste, qui les lui aurait enfilés et agrafés aux poignets pour le reste de ses jours.

As-tu eu besoin de prendre des pilules, aujourd'hui ?

- Une seulement. Ce matin. ^a

Elle en avait en réalité avalé trois, deux le matin et une en début d'après-midi, et elle avait à peu près aussi mal que la veille. Elle craignait que les picotements dont elle venait de parler ne fussent que le produit fantasmagique de son imagination. Elle n'aimait pas mentir

Alan ; elle croyait que mensonges et amour faisaient rarement bon ménage, et pas pour longtemps, de toute façon. Mais elle avait vécu seule pendant une longue période et quelque chose en elle était encore terrifié par la manière qu'il avait de toujours s'inquiéter d'elle. Elle avait confiance en lui, mais redoutait de trop lui en laisser savoir.

Il insistait de plus en plus pour qu'elle envisage,t le traitement de la clinique Mayo, et elle savait que s'il se rendait compte à quel point elle souffrait, son insistance ne ferait que redoubler. Elle ne voulait pas que ses foutues mains devinssent la composante la plus importante de leur relation... et elle redoutait aussi ce que pourrait lui révéler une consultation dans cette clinique. Elle pouvait vivre avec la douleur ; elle n'était pas s're de le pouvoir, privée d'espoir.

‘ Tu veux bien sortir les pommes de terre du four ? demanda-t-elle.

Je voudrais appeler Nettie avant de manger.

- qu'est-ce qui lui arrive ?

- Des crampes d'estomac. Elle n'est pas venue aujourd'hui. Je voudrais être s're que ce n'est pas une grippe intestinale. Rosalie m'a dit qu'il y avait une épidémie, en ce moment, et Nettie a une peur panique des médecins. ^a

Et Alan, qui en savait beaucoup plus sur ce qu'était Polly Chalmers et ce qu'elle pensait que Polly ne s'en doutait, se dit : Tu peux bien parler des autres, mon amour, tandis qu'elle s'éloignait. Il était flic, et conservait la manie de tout observer même quand il n'était pas de service ; c'était automatique. Il n'essayait même plus de faire autrement. S'il avait fait davantage attention au cours des derniers mois de la vie d'Annie, elle et Todd seraient peut-être encore en vie.

Il avait remarqué les gants, en arrivant. Remarqué le fait qu'elle les avait ôtés en les tirant entre les dents au lieu de le faire normalement, une main dégantant l'autre. Il l'avait observée pendant qu'elle disposait le poulet sur le plat non sans remarquer ses lèvres, légèrement serrées par une grimace, lorsqu'elle avait soulevé le plat pour le mettre dans le four à micro-ondes. que des mauvais signes. Il se rendit jusqu'à la porte de la salle de séjour, pour voir si elle allait composer le numéro avec hésitation ou assurance. C'était l'un des plus s'rs moyens de mesurer à quel point elle avait mal. Et finalement, il découvrit un premier indice favorable. Ou ce qu'il prit pour tel.

Elle composa le numéro de Nettie rapidement, avec s'°reté ; comme il se tenait à l'autre bout de la pièce, il ne pouvait voir que le téléphone

(comme tous les autres dans la maison) avait été changé, un peu plus tôt aujourd'hui, pour un modèle à touches surdimensionnées. Il revint dans la cuisine, une oreille tournée vers la conversation du séjour.

Állô!... Nettie? J'étais sur le point de raccrocher... Je vous réveille ?... Oui... euh... euh... Alors, comment ça va ?... Ah, très bien.

J'avais pensé que... Non, pas de problème pour le dîner, Alan a amené du poulet de Cot-Cot-quelque chose, à Oxford... Oui, n'est-ce pas ? ^a

Alan prit un plat dans l'un des placards supérieurs de la cuisine et songea : Elle ment pour ses mains. Elle a beau manier le téléphone avec aisance, elles vont aussi mal que l'an dernier, et peut-être même encore plus mal.

L'idée qu'elle lui avait menti ne le contrariait que modérément ; sa conception des arrangements que l'on pouvait prendre avec la vérité

était nettement plus large que celle de Polly. Tenez, l'enfant, par exemple. Elle avait accouché début 1971, sept mois environ après avoir quitté Castle Rock dans un car Greyhound. Elle avait dit à Alan que le bébé, un garçon qu'elle avait baptisé Kelton, était mort à Denver, à

l'ge de trois mois. Syndrome de mort soudaine du nouveau-né - le pire cauchemar d'une jeune mère. L'histoire était parfaitement plausible, et Alan n'avait aucun doute sur le fait que le petit Kelton Chalmers était bel et bien décédé. La version de Polly avait malheureusement un défaut : elle n'était pas vraie. Alan était flic, et savait reconnaître un mensonge quand on lui en débitait un.

(sauf lorsque c'était Annie qui s'y mettait)

Ouais. Sauf lorsque c'était Annie. Exception d'°ment notée et enregistrée.

Comment avait-il compris que Polly lui mentait ? Un battement trop rapide des paupières sur un úil un peu trop grand, le fixant d'un regard un peu trop direct ? La façon dont sa main gauche était venue tirer sur le lobe de son oreille ? Sa manière de croiser et décroiser les jambes, ce signal enfantin pour dire je blague ?

Tout cela, et rien en particulier ; avant tout une alarme qui s'était déclenchée dans sa tête comme le détecteur de métal d'un aéroport au passage d'un trépané portant une plaque métallique.

Ce mensonge ne le mettait pas en colère et ne l'inquiétait pas non plus. Certaines personnes mentent pour en tirer des bénéfices, d'autres mentent parce qu'elles souffrent, et il y a des gens qui mentent simplement parce que l'idée de dire la vérité leur est totalement étrangère... puis il y a ceux qui mentent pour attendre le moment où ils seront en mesure de dire la vérité. Il pensait que le mensonge de Polly était de ce dernier type, et il se satisfaisait d'attendre. Le moment voulu, elle déciderait de lui confier son secret. Rien ne pressait.

Rien ne pressait : cette seule idée paraissait un luxe.

La voix de Polly, aux intonations riches, calmes et en quelque sorte justes, qui lui parvenait du séjour, lui paraissait également un luxe. Il n'avait pas encore tout à fait surmonté la culpabilité qu'il ressentait à

être simplement ici, sachant où étaient rangés les assiettes et les ustensiles de cuisine, sachant dans quel tiroir de la commode elle rangeait ses culottes, sachant où, exactement, s'arrêtait son bronzage de l'été dernier ; mais cela devenait sans importance lorsqu'il entendait sa voix. Une seule chose comptait ici, une chose qui déterminait toutes les autres : le son de cette voix était devenu synonyme du foyer.

‘ Je peux passer plus tard si vous voulez, Nettie... ah ! bon... Eh bien, le mieux est certainement de se reposer... Demain? ^a

Polly éclata de rire. Un son libre et agréable, qui donnait à chaque fois à Alan l'impression que le monde était mystérieusement régénéré.

Il songea qu'il pourrait attendre longtemps la révélation de ses secrets, pourvu qu'elle rie simplement comme ça de temps en temps.

‘ Bon sang, non ! Demain c'est dimanche ! Je vais juste rester couchée et beaucoup pécher ! ^a

Alan sourit. Il ouvrit le tiroir au-dessous des plaques chauffantes, en retira des gants rembourrés et ouvrit le four normal. Une, deux, trois, quatre pommes de terre. Au nom du ciel, comment avait-elle pu penser qu'à tous les deux, ils allaient manger des pommes de terre de cette taille ? Evidemment, il savait qu'il y en aurait trop, que c'était la façon de cuisiner de Polly. Ces quatre énormes pommes de terre dissimulaient un autre secret, sans aucun doute, et un jour, lorsqu'il connaîtrait tous les comment - ou presque tous, ou au moins certains

d'entre eux -, son impression d'étrangeté et de culpabilité passerait peut-être.

Íl faut que j'y aille, Nettie...

- Tout va bien ! lança Alan. Je contrôle la situation. Je suis un policier, ma petite dame !

- Mais n'hésitez pas à m'appeler si vous avez besoin de quoi que ce soit. Vous êtes s're que ça va, maintenant ?... Et vous me le diriez dans le cas contraire, n'est-ce pas, Nettie?... D'accord... quoi?...

Non, c'était juste pour savoir... Oui, vous aussi... Bonne nuit, Nettie. ^a

A son retour, elle trouva le couvert mis, le poulet sur la table et Alan en train de peler une pomme de terre pour elle.

´ Tu es vraiment un chou, Alan ! Ce n'était pas la peine...

- Tout ça fait partie du service, jolie môme. ^a Encore une chose qu'il avait bien comprise : lorsque les mains de Polly étaient dans cet état, la vie se transformait pour elle en une série de minuscules combats diaboliques ; les événements ordinaires d'une existence ordinaire se métamorphosaient en autant d'obstacles épuisants à

franchir, et la sanction de l'échec était de la gêne en sus de la souffrance. Charger le lave-vaisselle. Mettre du petit bois dans la cheminée. Manipuler un couteau et une fourchette pour peler une pomme de terre br°lante.

Ássieds-toi, lui dit-il, et cot-cotons. ^a

Elle éclata de rire et le pressa contre elle - mais en se servant de l'intérieur des avant-bras, remarqua l'observateur implacable, au fond de lui. L'homme moins froid qu'il y avait également en lui, cependant, ne fut pas insensible à la manière dont son corps bien fait s'appuyait contre le sien, ni à la douce odeur de shampoing qui montait de ses cheveux.

´ Tu es le plus adorable des hommes ^a, dit-elle.

Il l'embrassa, doucement pour commencer, puis avec plus de force.

Ses mains descendirent jusque dans le bas du dos de Polly, et ne s'arrêtèrent qu'au renflement des fesses. Le tissu de son vieux jean était aussi lisse et doux que de la moleskine.

‘ Bas les pattes, mon bonhomme, dit-elle finalement. On mange d'abord, on verra plus tard pour le c,lin.

- Est-ce une invitation ? ^a Si ses mains allaient aussi mal qu'il le croyait, elle se serait esquivée.

Mais elle répondit : ‘ Dorée sur tranche. ^a

Alan s'assit, satisfait.

Enfin, pour le moment.

5

Al vient-il pour le week-end ? ^a demanda Polly pendant qu'ils faisaient la vaisselle. Le fils survivant du shérif était inscrit à

l'Académie Milton, au sud de Boston.

- Hon-hon ^a, fit Alan, sans cesser de gratter le plat.

D'un ton un peu trop calme, Polly reprit : ‘ J'avais pensé... lundi est férié ; c'est le jour de Christophe Colomb. Et...

- Il va passer les trois jours chez Dorf, à Cape Cod. Dorf, c'est Cari Dorfman, avec qui il partage sa chambre. Al m'a appelé mardi dernier pour me demander la permission. J'ai dit d'accord, très bien. ^a

Elle le toucha au bras et il se tourna pour la regarder. ‘ Dans quelle mesure tout ça est de ma faute, Alan ?

- Dans quelle mesure quoi est de ta faute ? demanda-t-il, réellement surpris.

- Tu sais bien de quoi je veux parler. Tu es un bon père et tu n'es pas idiot. Combien de fois Al est-il revenu à la maison depuis que les cours ont repris ? ^a

Alan comprit soudain o~ elle voulait en venir et il lui sourit, soulagé. Une fois, seulement, et encore, parce qu'il avait besoin de voir Jimmy Catlin, son vieux copain de lycée, un autre fondu d'ordinateur. Certains de ses programmes préférés ne fonctionnaient pas sur le nouveau Commodore 64 que je lui ai acheté pour son anniversaire.

- Tu vois ? C'est exactement ce que je veux dire, Alan. Il trouve que je veux prendre trop tôt la place de sa mère, et...

- Oh, nom de Dieu ! protesta Alan. Pendant combien de temps vas-tu ruminer cette idée que tu es la méchante belle-mère ?

- J'espère que tu ne m'en voudras pas si je ne trouve pas l'idée aussi drôle qu'elle paraît l'être pour toi ^a, répliqua-t-elle, les sourcils froncés.

Il la prit délicatement par le haut des bras et vint l'embrasser au coin des lèvres. ' Je ne la trouve pas drôle du tout. Par moments - et justement je pensais à ça -, il m'arrive de me sentir dans une situation étrange, avec toi. «a paraît trop tôt. «a ne l'est pas, mais c'est l'impression que j'ai, de temps en temps. Comprends-tu ce que je veux dire ? ^a

Elle acquiesça. Son froncement de sourcils s'atténua sans disparaître complètement. Oui, bien s'r. Les personnages, dans les séries télévisées et au cinéma, passent davantage de temps que ça à se languir romantiquement, non?

- Tu as mis le doigt dessus. Au cinéma, on fait beaucoup de chichis mais il y a bien peu de vrai chagrin. Parce que le chagrin est trop réel. Le chagrin, c'est... ^a Il lui lcha les bras, prit une assiette propre et se mit à l'essuyer. ' Le chagrin a quelque chose de brutal.

- Oui.

- Alors, parfois, je me sens un peu coupable, c'est vrai. ^a Avec une amertume amusée, il remarqua la nuance défensive qu'avait adoptée sa voix. En partie parce que cela paraît prématuré, même si c'est faux, et en partie parce qu'on dirait que je m'en suis remis rapidement, ce qui n'est pas plus vrai. L'idée que j'ai encore une dette de chagrin à

payer rôde dans les parages, je ne peux pas le nier, mais à mon crédit, je sais que c'est une ,nerie... parce qu'une partie de moi, une bonne partie, pour tout dire, continue à ressentir du chagrin.

- Au fond, si je comprends bien, tu es un être humain, dit-elle doucement. Comme c'est bizarrement exotique, pervers et excitant !

- Ouais, c'est ça... Et pour ce qui est de Al, il s'en sort à sa manière. C'est une bonne manière, suffisamment bonne pour que je me sente fier de lui. Sa mère lui manque encore, mais s'il éprouve du chagrin, ce dont je ne suis pas complètement s'r, c'est pour son frère, Todd. Par contre, l'idée qu'il se tiendrait à l'écart parce qu'il ne t'aimerait pas... ou qu'il ne nous approuverait pas... là, tu mets à côté

de la plaque.

- J'en suis bien contente. Tu ne peux pas savoir à quel point cela me soulage. Mais il me semble tout de même...

- qu'il y a quelque chose qui cloche ? ^a

Elle acquiesça.

‘ Je comprends. Mais le comportement des gosses, même lorsqu'il est normal à quatre-vingt-dix-huit pour cent, ne semble jamais tout à

fait normal aux adultes. Nous oublions avec quelle facilité ils guérissent, parfois, et nous n'arrivons presque jamais à nous rendre compte à quelle vitesse ils changent. Al prend le large. Il s'éloigne de moi, de ses vieux copains comme Jimmy Catlin, même de Castle Rock. Il prend le large, c'est tout. Comme une fusée dont le troisième étage vient de s'allumer. Tous les gosses font ça, et c'est sans doute à peu près toujours une surprise pénible pour les parents.

- Je trouve qu'il s'y prend tôt, remarqua doucement Polly. Dix-sept ans, c'est jeune tout de même, pour prendre le large.

- Oui, très jeune. ^a Il avait répondu sur un ton qui n'était pas tout à fait de la colère. Il a perdu sa mère et son frère dans un accident stupide. Sa vie a explosé, ma vie a explosé, et nous nous sommes retrouvés à essayer de recoller les morceaux qui restaient, comme doivent le faire les pères et les fils qui se retrouvent dans ce genre de situation. On ne s'en est pas si mal sortis que ça, je crois, mais il faudrait être aveugle pour ne pas voir que les choses ont changé. Ma vie est ici, Polly, à Castle Rock. Pas la sienne, ou plutôt, plus la sienne. J'ai pensé que ça ne serait peut-être pas irréversible ; mais à son regard, quand je lui ai suggéré de venir terminer le lycée à Castle High, j'ai compris qu'il ne fallait pas y compter. Il n'aime pas revenir ici, car il y a trop de souvenirs. Avec le temps, ça évoluera peut-être... pour le moment, en tout cas, je n'ai pas l'intention de le bousculer. Mais ça n'a rien à voir avec toi et moi, d'accord ?

- D'accord. Alan?

- Oui?

- Il te manque, non ?

- Ouais, admit simplement Alan. Tous les jours. ^a Il fut bouleversé de se rendre compte qu'il était sur le point de pleurer. Il se tourna et ouvrit le premier tiroir venu, s'efforçant de reprendre le contrôle de

lui-même. La meilleure méthode consistait à réorienter la conversation, et vite. Comment va Nettie ? ^a demanda-t-il d'une voix qui, à son grand soulagement, ne chevrotait pas.

Élle dit qu'elle va mieux, mais ça lui a pris un temps fou pour venir décrocher le téléphone. Je la voyais déjà allongée par terre, inconsciente.

- Elle devait dormir.

- Elle m'a dit que non, et à sa voix, elle avait l'air réveillée. Tu sais bien comment sont les gens, quand c'est le téléphone qui les réveille ?
^a

Il acquiesça. Encore un truc de flics. Il s'était trouvé à un bout comme à l'autre de la ligne, lors de nombreux coups de téléphone venus interrompre le sommeil de quelqu'un, ou le sien.

Élle m'a dit qu'elle triait certaines des vieilles affaires de sa mère dans son appentis, mais...

- Si elle a une grippe intestinale, tu as d° appeler pendant qu'elle était sur le trône et elle n'a pas voulu te le dire ^a, observa Alan froidement.

Polly réfléchit un instant, puis éclata de rire. ´ Je te parie que c'est ça ! Tout à fait son genre !

- Evidemment. ^a Alan regarda dans l'évier et en retira le bouchon.

´ La vaisselle est terminée, ma chérie.

- Merci. ^a Elle lui planta un bécot sur la joue.

Oh, dis donc, regarde ce que j'ai trouvé ! ^a dit Alan. Il passa la main derrière son oreille et en retira une pièce de cinquante cents.

Ést-ce que tu les gardes toujours là, jolie môme ?

- Mais comment fais-tu ? ^a Elle paraissait réellement fascinée.

´ Fais quoi ? ^a Le demi-dollar paraissait flotter sur les articulations aux mouvements délicats de sa main droite. Il pinça la pièce entre la troisième et la quatrième phalange, tourna la main, la retourna : la pièce avait disparu. Crois-tu que je devrais tout planter là et m'engager dans un cirque ? ^a

Elle sourit. Non. Je veux que tu restes avec moi. Dis, Alan, trouves-tu

que je sois idiote de m'inquiéter autant pour Nettie ?

- Pas une miette. ^a Il mit la main gauche (celle qui avait récupéré

la pièce) dans la poche de son pantalon, la ressortit vide et prit un torchon. ' Tu l'as fait sortir de la baraque aux tarés, tu lui as donné du travail et tu l'as aidé à acheter sa maison. Tu te sens responsable pour elle, et dans une certaine mesure, je crois que tu l'es. Si tu ne t'inquiétais pas pour elle, c'est moi qui m'inquiéterais pour toi. ^a

Elle prit le dernier verre dans l'égoûttoir. A la soudaine expression de consternation qui s'afficha sur son visage, Alan comprit qu'elle n'allait pas arriver à le tenir, même si le verre était déjà presque sec.

Il

plia vivement les genoux et tendit la main. Il avait exécuté son mouvement avec tant de gr,ce que Polly crut voir une pirouette de danseur. Le verre tomba directement dans le creux de sa main, qu'il tenait paume ouverte à moins de cinquante centimètres du sol.

La douleur qui l'avait harcelée toute la nuit et la crainte de voir Alan deviner à quel point elle souffrait, tout se trouva soudain enfoui sous une vague de désir tellement violente et inattendue qu'elle en fut plus que surprise : effrayée. Et parler de désir était un euphémisme, n'est-ce pas ? Ce qu'elle ressentait était plus simple, une émotion d'une nuance foncièrement primitive. De la concupiscence à l'état brut.

' Tu es aussi vif qu'un chat ^a, dit-elle quand il se redressa. Elle avait parlé d'une voix enrouée, un peu étouffée. Elle voyait encore avec quelle gr,ce ses jambes avaient fléchi, le jeu des longs muscles de ses cuisses. La courbe douce d'un mollet. ' Mais comment un homme de ta taille peut-il bouger aussi vite ?

- Aucune idée ^a, dit-il ; il la regarda et son visage prit une expression intriguée. ' qu'est-ce qui t'arrive, Polly ? Tu as l'air toute drôle. Tu ne te sens pas bien ?...

- Je me sens comme quelqu'un qui va jouer dans son slip. ^a

La vague le submergea à son tour, juste comme ça. Ce n'était ni bien ni mal. «a arrivait. ' Voyons un peu ça. ^a Il s'avança, toujours avec cette même gr,ce, cette même étrange vivacité que l'on n'aurait jamais soupçonnée en le voyant descendre Main Street. ' Voyons un peu ça. ^a Il posa le verre sur le comptoir, glissant la main droite entre les jambes de Polly avant qu'elle eût compris ce qui se passait.

Alan ! qu'est-ce que tu f...^a Et tout d'un coup, tandis que du pouce il appuyait avec une force retenue contre son clitoris, le fais se transforma en unfééééééé ! Il la souleva avec une aisance et une force stupéfiantes.

Elle passa les bras autour de son cou, prenant bien garde, même en un tel moment, de le tenir avec les avant-bras ; ses mains dépassaient comme de petits fagots raidis, mais c'était bien la seule chose en elle qui f't raide. Elle avait l'impression de fondre de la tête aux pieds.

Álan, repose-moi !

- Aucune envie^a, répondit-il, la soulevant plus haut. Il glissa sa main libre entre les omoplates de Polly et se mit à la caresser en la pressant contre lui. Elle se retrouva en train de se balancer d'avant en arrière sur la main calée dans son entre-cuisses, comme une petite fille sur un cheval à ressort, tandis qu'Alan l'aidait à osciller ; elle avait l'impression d'être juchée sur une merveilleuse balançoire, les pieds dans le vent, les cheveux dans les étoiles.

Álan...

- Tiens-toi bien, jolie môme.^a Il riait, comme si elle ne pesait pas plus lourd qu'un sac de plumes. Elle s'inclina en arrière, de moins en moins consciente de la main qui la maintenait au fur et à mesure que croissait son excitation, sachant seulement qu'il ne la laisserait pas tomber, puis il la ramena de nouveau en avant ; une de ses mains lui frottait le dos, le pouce de l'autre lui faisait des choses là en bas, des choses auxquelles elle n'avait jamais songé, et elle se laissa de nouveau aller en arrière, criant frénétiquement son nom.

Son orgasme fut comme une explosion de douceur, quelque chose qui jaillit du centre de son corps. Ses jambes allaient et venaient à vingt centimètres au-dessus du sol (l'une de ses chaussures s'envola et alla atterrir dans le séjour), sa tête retombait en arrière, les cheveux venant caresser l'avant-bras d'Alan, infime cascade de chatouillis, et au sommet de son plaisir, il embrassa la douce courbe blanche de son cou.

Il la reposa à terre... puis la rattrapa vivement quand il vit que ses genoux la trahissaient.

Óh, mon Dieu, dit-elle avec un petit rire exténué. Oh, mon Dieu, Alan... je ne relaverai plus jamais ce jean.^a

Il trouva l'idée hilarante et s'esclaffa bruyamment à son tour, bientôt

obligé de se laisser tomber sur une chaise, jambes droites, hurlant de rire en se tenant l'estomac. Elle s'approcha de lui. Il la prit, la fit asseoir sur ses genoux un instant, puis se leva et l'emporta dans ses bras.

Elle se sentit de nouveau balayée par la même vague d'émotion et de désir brut qu'un moment auparavant ; mais elle était plus claire, cette fois, mieux définie. Maintenant, oui, maintenant, c'est le désir pur. Je désire tellement cet homme...

Amène-moi au premier, dit-elle. Si c'est trop loin pour toi, amène-moi sur le canapé. Et si c'est encore trop loin, prends-moi ici, sur le plancher.

- Je crois que je peux au moins aller jusque dans le séjour.

Comment vont tes mains, jolie môme ?

- quelles mains ? ^a Elle avait répondu d'un ton langoureux, en fermant les yeux. Elle se concentra sur ce que ce moment lui apportait de joie limpide, à se déplacer ainsi au creux de ses bras dans le temps et l'espace, au cœur de l'ombre et encerclée par sa force. Elle pressa son visage contre la poitrine d'Alan et, lorsqu'il la posa sur le canapé, elle l'attira à lui... en se servant de ses mains, cette fois.

6

Ils restèrent presque une heure sur le canapé, puis un long moment sous la douche - combien de temps, elle n'en avait aucune idée, mais jusqu'à ce que le manque d'eau chaude les en chassât. Puis elle l'entraîna dans son lit où elle se trouva trop épuisée et repue pour faire autre chose que se pelotonner contre lui.

Elle avait certes pensé qu'elle lui ferait l'amour, cette nuit, mais davantage pour calmer les inquiétudes d'Alan que par réel désir de sa part à elle. Elle ne s'était en tout cas pas attendue à une aussi impressionnante série d'explosions... n'empêche, elle était heureuse.

Elle sentait la douleur revenir s'installer dans ses mains, mais elle n'aurait pas besoin de Percodan pour dormir, ce soir.

^ Tu es un amant fantastique, Alan.

- Et toi une maîtresse merveilleuse.

- Unanimité. ^a Elle posa une main sur la poitrine d'Alan. Elle sentait son cœur qui reprenait calmement, sans se presser, sa mesure à

deux temps comme pour dire, bon d'accord, ça suffit comme ça le boulot pour cette nuit, pour moi et le patron. Elle pensa de nouveau, non sans qu'il y eût en elle un léger écho de la violente passion qu'avait déclenchée, la première fois, cette impression, combien il était vif, combien il était fort... mais surtout vif et rapide. Elle le connaissait depuis l'époque où Annie était venue travailler pour elle ; elle était sa maîtresse depuis cinq mois, et pourtant, jamais elle n'avait soupçonné

la vitesse à laquelle il pouvait se déplacer auparavant. On aurait dit une version grandeur nature des tours qu'il faisait avec les pièces ou les cartes, ou encore des ombres chinoises, talents que presque tous les gosses de la ville connaissaient et le suppliaient d'exercer, quand ils le rencontraient. «a fichait la frousse... mais c'était aussi merveilleux.

Elle sentit qu'elle s'assoupissait. Elle aurait dû lui demander s'il avait l'intention de passer la nuit ici, et lui dire alors de mettre la voiture au garage, dans ce cas (comme dans toutes les petites villes, les langues allaient bon train à Castle Rock), mais c'était un trop gros effort, trouvait-elle. Alan y veillerait. Alan, commençait-elle à croire, veillait toujours à tout.

‘ Rien de nouveau du côté de Buster ou du révérend Willie ? ^a

demanda-t-elle d'une voix endormie.

Alan sourit. C'est tranquille sur les deux fronts. C'est quand je les vois le moins que j'apprécie le plus Keeton et , et d'après ce critère, j'ai passé une excellente journée.

- C'est parfait, murmura-t-elle.

- Ouais, mais il y a encore mieux.

- quoi donc ?

- Norris a retrouvé sa bonne humeur. Il a acheté une canne à

pêche montée chez ton copain, monsieur Gaunt, et il n'a plus qu'un seul sujet de conversation, la partie de pêche qu'il va faire le prochain week-end. Je crois qu'il va se geler les fesses - ou les petites choses qui en tiennent lieu - mais si Norris est content, je le suis aussi.

J'étais

navré pour lui à un point que tu n'imagines pas, lorsque Keeton est venu lui casser la baraque, hier. Les gens se moquent de Norris parce qu'il est maigre comme un clou et un peu dans la lune, mais au bout de trois ans, il est devenu un bon officier de police, au moins pour une petite ville. Et il a l'épiderme aussi sensible que n'importe qui. Ce n'est pas sa faute s'il ressemble au demi-frère de Don Knott.

- Hummmmm... ^a

Elle somnait. Somnait dans de douces ténèbres où n'existait aucune souffrance. Polly se laissa aller, et tandis que le sommeil la gagnait, une petite expression de satisfaction féline se peignit sur son visage.

7

Pour Alan, le sommeil fut long à venir.

La voix intérieure avait fait sa réapparition mais perdu son ton de fausse gaieté. Elle était maintenant interrogative, plaintive, presque perdue. Où sommes-nous, Alan ? Est-ce que c'est bien la bonne chambre ? Le bon lit ? La bonne compagne ? Je n'y comprends plus rien, on dirait.

Il se prit soudain de pitié pour cette voix, mais non pour lui-même : jamais elle ne lui avait paru aussi étrangère qu'en ce moment. Il songea qu'elle avait aussi peu envie de s'exprimer qu'il avait envie (lui, le Alan qui existait dans le présent et faisait des plans d'avenir) de l'entendre.

C'était la voix du devoir, la voix du chagrin. Et encore et toujours la voix de la culpabilité.

Un peu plus de deux ans auparavant, Annie Pangborn avait commencé à souffrir de maux de tête. Ils n'étaient pas très violents, du moins à l'en croire ; elle détestait autant en parler que Polly de son arthrite. Puis un jour, pendant qu'il se rasait (au tout début de 1990, il lui semblait bien), Alan remarqua que le bouchon n'avait pas été remis sur le flacon de taille familiale contenant de l'Anacin 3, posé à côté du lavabo. Il voulut le revisser... et arrêta son geste. Il avait lui-même pris

deux cachets dans la bouteille, qui en contenait deux cents vingt-cinq en tout, à la fin de la semaine précédente. Il se souvenait que le flacon était presque plein ; or il était maintenant presque vide. Il avait essayé

la crème à raser qui le barbouillait et s'était aussitôt rendu à Cousi-

Cousette, où Annie travaillait depuis l'ouverture du magasin. Il amena sa femme prendre un café... et répondre à quelques questions.

Notamment à propos de l'aspirine. Il se souvenait avoir eu un peu peur

(seulement un peu, lui confirma la voix intérieure d'un ton chagrin) oui, seulement un peu, parce que personne ne prend près de deux cents aspirines en une semaine. Personne. Annie lui avait répondu qu'il était idiot. Elle avait renversé le flacon en nettoyant le lavabo ; et

comme le bouchon avait été mal revissé, presque tous les cachets étaient tombés dedans. Ils avaient commencé à se dissoudre et elle avait dû tout jeter.

D'après elle.

Mais il était flic ; même en dehors des heures de service, il conservait les réflexes d'analyse et d'observation qui en sont la déformation professionnelle. Il ne pouvait pas débrancher le détecteur de mensonges. En observant les gens au moment où ils répondent à la question que l'on vient de leur poser, en les observant attentivement, on devine presque toujours s'ils mentent ou non. Alan se souvenait avoir interrogé un homme qui signalait tous ses mensonges en frottant l'ongle de son pouce sur une canine. La bouche proférait les mensonges ; le corps semblait condamné à les dénoncer. Ils étaient dans un box chez Nan ; il avait pris les mains d'Annie dans les siennes et demandé la vérité. Et lorsqu'après un instant d'hésitation, elle lui avait avoué que bon, les maux de tête avaient un peu empiré et qu'en effet, elle avait pris pas mal d'aspirines, mais certainement pas tous les cachets qui manquaient, car la bouteille s'était vraiment renversée dans le lavabo, il l'avait crue. Il s'était fait avoir par le truc le plus écoulé

du

manuel, celui que connaissent tous les repris de justice (la méthode poudre-aux-yeux) : si vous vous faites prendre à mentir, battez en retraite et dites une partie de la vérité. S'il l'avait observée plus attentivement, il se serait rendu compte qu'Annie lui dissimulait toujours la vérité. Il l'aurait obligée à admettre quelque chose qui lui paraissait presque impossible, et qui pourtant était vrai - il le savait maintenant : qu'elle souffrait de maux de tête tellement violents qu'elle en était à prendre au moins vingt cachets d'aspirine par jour. Et si elle l'avait reconnu, il l'aurait traînée dans le cabinet d'un neurologue de Portland ou Boston avant la fin de la semaine. Mais

voilà : Annie était sa femme, et à cette époque, il baissait un peu sa garde quand il n'était pas de service.

Il s'était contenté de prendre rendez-vous pour elle avec le Dr Ray Van Allen, et elle s'était laissé examiner. Ray n'avait rien trouvé, et Alan ne lui en avait jamais voulu pour ça. Le médecin avait pratiqué les tests habituels de réflexe, braqué son fidèle ophtalmoscope dans les yeux d'Annie, testé sa vision pour vérifier si elle ne voyait pas une image dédoublée, et l'avait envoyée à Oxford se faire radiographier. Il n'avait cependant pas demandé un scanner, et lorsque Annie lui avait dit que ses maux de tête avait disparu, il l'avait crue. Il n'ignorait pas que les médecins sont aussi attentifs au langage du corps que les flics.

Les patients ont tout autant tendance à mentir que les suspects, et pour les mêmes raisons : la peur, tout bêtement. Et lorsque Annie était venue consulter, Ray était bien dans l'exercice de ses fonctions. Il n'était donc pas exclu qu'entre le moment où Alan avait fait sa découverte et celui où Annie était allée voir Van Allen, les maux de tête eussent disparu. Ils avaient probablement disparu. Plus tard, Ray avait expliqué à Alan, lors d'une longue conversation autour de deux cognacs, au domicile du médecin, à Castle View, que souvent les symptômes vont et viennent dans les cas où la tumeur est localisée tout en haut du tronc cérébral. On trouve souvent des attaques associées à ce genre de tumeur du cerveau. Si elle en avait eu une, peut-être... ^a

Le médecin avait haussé les épaules. Oui, peut-être. Et peut-être qu'un homme du nom de Thad Beaumont faisait partie de la liste des co-responsables non inculpés dans la mort de sa femme et de son fils ; mais Alan, au fond de lui, ne trouvait rien à reprocher à Thad non plus.

Les habitants des petites villes ne sont pas au courant d'absolument tout ce qui s'y passe, aussi tendues que soient les oreilles et infatigables

les langues. A Castle Rock, on connaissait l'histoire de Frank Dodd, le flic qui, devenu fou, avait tué plusieurs femmes à l'époque du shérif Bannerman ; celle de Cujo, le Saint-Bernard enragé de la route vicinale 3 ; et celle de Thad Beaumont, romancier et Personnage Célèbre du coin, dont la résidence d'été, au bord du lac, avait brûlé jusqu'aux fondations pendant l'été 1989 ; mais ils ignoraient les circonstances de l'incendie et le fait que Beaumont avait été hanté, à l'époque, par un homme qui n'en était pas un, pas du tout, même, par une créature pour laquelle il n'existait peut-être pas de nom. Alan Pangborn savait en revanche tout cela, et le drame venait encore

troubler de temps en temps son sommeil. Mais l'affaire était terminée lorsque Alan avait pris pleinement conscience des maux de tête d'Annie. Terminée...

enfin, presque. Gr,ce aux appels téléphoniques d'un Thad Beaumont à

chaque fois en état d'ivresse, Alan était devenu le témoin involontaire de la dégringolade de l'écrivain qui, après avoir ruiné son mariage, s'était mis à perdre progressivement la raison. L'état mental d'Alan n'était pas non plus très bon. Le policier avait lu une fois un article (dans le cabinet d'attente d'un médecin) sur les trous noirs, ces vastes creusets célestes qui seraient des tourbillons d'anti-matière et dévoreraient gloutonnement tout ce qui passe à leur portée. Pendant la fin de l'été et l'automne, en 1989, l'affaire Beaumont était devenue le trou noir personnel d'Alan. Il y avait des jours où il se surprenait à remettre en question les notions les plus élémentaires sur la réalité et à se demander si tout cela s'était vraiment passé ou s'il n'avait pas rêvé. Il y avait des nuits où il restait éveillé jusqu'aux premières lueurs de l'aube, redoutant le sommeil, redoutant un rêve récurrent : une Toronado noire fonce sur lui, une Toronado noire avec un monstre en décomposition au volant et un auto-collant proclamant SALOPARD DE

FRIMEUR sur le pare-chocs arrière. A cette époque, la vue d'un seul moineau perché sur la balustrade du porche ou sautillant sur la pelouse lui donnait envie de hurler. Si on lui avait posé la question, Alan aurait répondu : ' Lorsque Annie a commencé à avoir des problèmes, j'étais distrait. ^a Mais ce n'était pas une simple question de distraction ; quelque part tout au fond de son esprit, il avait d° mener une bataille désespérée pour ne pas perdre la raison. SALOPARD DE FRIMEUR... Cela était revenu le hanter. Comme les moineaux.

Il était encore ' distrait ^a, ce jour de mars où Annie était montée avec Todd dans le vieux Scout qu'ils gardaient pour faire les courses dans la région ; elle n'allait pas plus loin que le supermarché Hemphill.

Alan avait mille fois rejoué le scénario dans sa tête sans jamais trouver quoi que ce soit d'inhabituel ; elle avait eu un comportement parfaitement ordinaire. Il les avait regardés par la fenêtre, depuis son bureau, et leur avait adressé un petit salut de la main. Todd le lui avait rendu avant de monter dans le Scout. Dernière fois qu'il les avait vus vivants. A cinq kilomètres, sur la route 117 et à environ un kilomètre du supermarché, le véhicule avait quitté la chaussée alors qu'il roulait à

vive allure, et s'était écrasé contre un arbre. La police d'Etat avait

estimé, à voir l'épave, qu'Annie, d'ordinaire la plus prudente des conductrices, devait rouler au moins à cent dix kilomètres à l'heure.

Todd avait sa ceinture, pas Annie. Elle était sans doute morte lorsqu'elle était passée à travers le pare-brise, laissant derrière elle une

jambe et la moitié d'un bras. Todd pouvait avoir été encore vivant lorsque le réservoir d'essence, rompu, avait explosé. Plus que tout, ce détail avait rendu Alan malade. que son fils de dix ans, qui rédigeait des articles d'astrologie pour rire dans le journal de son école et ne vivait que pour les tournois de base-ball de la Petite Ligue, ait pu être encore en vie. qu'il ait pu br'ler vif en essayant d'ouvrir sa ceinture de sécurité.

On avait pratiqué une autopsie, laquelle avait révélé une tumeur au cerveau. C'était, lui dit Van Allen, une petite tumeur. De la taille d'une cacahuète non épluchée. Il n'ajouta pas qu'elle aurait été opérable si on l'avait diagnostiquée à temps ; Alan glana cette information à l'expression pitoyable de Ray et à sa manière de baisser les yeux. Il lui avait dit en revanche qu'à son avis, elle avait eu finalement l'attaque qui les aurait alertés sur la gravité de son problème, si elle avait eu lieu plus tôt. Attaque qui avait pu secouer son corps comme une décharge électrique, lui faisant écraser l'accélérateur et perdre le contrôle du véhicule. Ce ne fut pas de gaieté de cœur qu'il donna ces explications ; mais parce que Alan l'interrogea sans pitié et parce que le médecin comprit que, chagrin ou pas, le policier voulait connaître la vérité... ou au moins l'idée que lui, ou quiconque ne s'était pas trouvé dans le véhicule ce jour-là, pourrait jamais s'en faire. ´ Je vous en prie, avait dit Van Allen, touchant brièvement la main d'Alan d'un geste plein de bonté, ce fut un accident terrible, certes, mais rien de plus. Arrêtez de vous acharner. Vous avez un autre fils qui a autant besoin de vous maintenant que vous avez besoin de lui. Vous devez arrêter de ne penser qu'à ça et reprendre vos occupations. ^a Il avait essayé.

L'horreur irrationnelle de l'affaire Thad Beaumont, l'histoire des (les moineaux les moineaux volent de nouveau)

oiseaux, commençait à s'estomper, et il s'était honnêtement efforcé de remettre de l'ordre dans son existence : il était veuf, flic dans une petite ville, père d'un adolescent qui grandissait et s'éloignait de lui trop vite... non pas à cause de Polly, mais de l'accident. A cause de ce traumatisme épouvantable, paralysant. Fiston, j'ai une horrible nouvelle à t'annoncer... sois courageux... Et évidemment, fiston s'était

mis à pleurer et Alan n'avait pas mis longtemps à en faire autant.

Malgré tout, ils s'étaient remis au travail pour reconstruire sur les ruines ; un travail qui se poursuivait toujours. Et dans l'ensemble, les choses allaient mieux depuis quelque temps. Deux faits, cependant, constituaient encore un îlot de résistance.

Le premier était la grosse bouteille d'aspirine, vide au bout de seulement une semaine.

Le deuxième, l'absence de ceinture de sécurité autour de la taille d'Annie.

Car Annie portait toujours sa ceinture de sécurité.

Au bout de trois semaines de nuits sans sommeil et angoissées, il prit en fin de compte rendez-vous avec un neurologue de Portland, pensant à ces histoires d'écuries toujours fermées à clef même après un vol de chevaux. Il s'y rendit parce que le médecin aurait peut-être de meilleures réponses aux questions qu'il avait besoin de poser et qu'il en avait assez d'arracher celles de Van Allen à la tronçonneuse. Le neurologue s'appelait Scopes et, pour la première fois de sa vie, Alan prit un prétexte professionnel pour l'interroger : ses questions, dit-il à

Scopes, étaient en rapport avec une enquête de police en cours. Le médecin confirma le principal soupçon d'Alan : oui, les gens atteints d'une tumeur au cerveau ont parfois des accès d'irrationalité ; oui, ils deviennent parfois suicidaires. Dans ce dernier cas, l'acte était souvent commis sur une impulsion, après une période de réflexion qui pouvait n'être que d'une minute, ou même que de quelques secondes. Une telle personne pourrait-elle entraîner quelqu'un d'autre dans la mort ?

avait demandé Alan.

Le médecin se tenait incliné en arrière dans son fauteuil, les mains jointes derrière la tête : il ne pouvait voir les mains d'Alan, que celui-ci

tenait tellement serrées entre ses genoux qu'il en avait les doigts blancs. Certainement, avait répondu Scopes. Ce comportement n'est pas rare du tout; les tumeurs du cerveau peuvent engendrer des réactions, aux yeux d'un profane, de type psychotique. Le malade peut conclure que les souffrances qu'il endure sont partagées par tous ceux qu'il aime, voire même par toute la race humaine ; ou bien il peut s'imaginer que les êtres qui lui sont chers ne voudraient pas vivre sans lui. Scopes mentionna Charles Whitman, l'homme qui, du haut de la

Texas Tower, avait tué deux douzaines de personnes avant de mettre fin à ses jours, ainsi qu'un professeur adjoint de lycée de l'Illinois qui avait tué plusieurs élèves avant de rentrer chez lui se loger une balle dans la tête. Dans les deux cas, l'autopsie avait révélé une tumeur au cerveau. Mais il s'agissait d'un type de comportement qui n'avait rien de constant et n'affectait qu'une minorité de cas. Les tumeurs au cerveau provoquaient parfois des symptômes bizarres, voire exotiques ; parfois, elles n'en provoquaient aucun. Impossible de le dire à

coup s'r.

Impossible. Autrement dit, laisse tomber.

Excellent conseil, mais dur à avaler. A cause du flacon d'aspirine. Et de la ceinture de sécurité.

Cependant, c'était surtout la ceinture qui continuait de chiffonner Alan, petit nuage noir qui refusait de se dissiper au fond de son esprit.

Elle ne prenait jamais le volant sans la boucler. Pas même pour aller jusqu'au bout de la rue. Todd avait bouclé la sienne comme d'habitude, néanmoins. Si elle avait décidé, peu après avoir fait marche arrière dans leur allée pour la dernière fois, de se tuer et de se faire accompagner par Todd dans la mort, n'aurait-elle pas demandé au garçon de défaire sa ceinture ? Même en proie à la douleur, à la dépression, à la confusion, elle n'aurait tout de même pas voulu que Todd souffrît, non ?

Impossible de le dire à coup s'r. Laisse tomber.

Même aujourd'hui, allongé dans ce lit, avec Polly qui dormait à ses côtés, il trouvait le conseil difficile à suivre. Son esprit ne pouvait s'empêcher d'y retourner, comme un chiot qui m,chonne un vieux morceau de cuir qu'il met peu à peu en charpie avec ses petites dents pointues.

A ce stade, une image se présentait régulièrement à lui ; une image cauchemardesque qui l'avait finalement poussé à se confier à Polly Chalmers, car elle était la femme de qui Annie avait été la plus proche au cours des derniers mois de sa vie.

Il imaginait Annie qui défaisait sa ceinture, écrasait l'accélérateur et l,chaît le volant. Elle le l,chaît parce que ses mains avaient autre chose à faire dans les quelques secondes qui restaient.

Elle le l,chaît pour pouvoir déboucler aussi la ceinture de sécurité

de Todd.

Telle était l'image : le Scout fonçant à cent vingt à l'heure, obliquant sur la droite, vers les arbres, sous un soleil blanc de mars annonciateur de pluie, tandis qu'Annie s'escrimait à défaire la ceinture de Todd et que le garçon, hurlant et apeuré, s'escrimait pour repousser les mains de sa mère. Il imaginait le visage tant aimé d'Annie transformé en un masque épouvantable de sorcière, il voyait la terreur sur les traits déformés de son fils. Il s'éveillait parfois au milieu de la nuit, le corps enrobé d'une chape moite de transpiration, tandis que la voix de Todd résonnait dans ses oreilles : Les arbres, Maman ! Attention, les ARBRES.

Il était donc allé voir Polly à l'heure de fermeture de Cousi-Cousette et lui avait demandé si elle accepterait de venir chez lui prendre un verre ; ou bien, si cela la gênait, qu'il vînt en prendre un chez elle.

Assis dans sa cuisine (la bonne cuisine, affirma la voix intérieure), devant une tasse de thé pour elle et de café pour lui, il avait commencé

à parler de son cauchemar, lentement, avec de multiples hésitations.

Il faut que je sache, si c'est possible, s'il lui arrivait d'avoir des périodes de dépression ou de comportement irrationnel, sans que je m'en sois rendu compte, ou à mon insu. Il faut que je sache... ^a Il s'interrompit, momentanément incapable de poursuivre. Il savait quels mots employer, mais il devenait de plus en plus difficile de les prononcer. Comme si le circuit de communication, entre son esprit malheureux et confus et sa bouche, devenait de plus en plus difficile à

établir et sujet à des pannes, avant d'être définitivement interrompu.

Il fit un gros effort et reprit :

Il faut que je sache si elle était suicidaire. Voyez-vous, il n'y a pas qu'Annie qui est morte. Todd est parti avec elle, et s'il y a des signes...

des signes que je n'ai pas remarqués, alors je suis aussi responsable de sa mort. Et c'est quelque chose qu'il faut que je sache, il me semble. ^a

Il s'était arrêté là, le cœur battant sans joie dans sa poitrine. Il passa le dos de la main sur son front et ne fut pas très surpris de sentir de la sueur.

Alan ^a, répondit-elle, posant une main sur son poignet. Elle le

regardait sans ciller de ses yeux bleu clair. Si j'avais relevé de tels signes et si je n'en avais parlé à personne, je serais aussi coupable que vous avez l'air de vouloir l'être. ^a

Il en était resté bouche bée, il s'en souvenait très bien. Polly avait peut-être observé quelque chose de particulier dans le comportement d'Annie qui lui aurait échappé ; il n'avait pas poussé son raisonnement plus loin. L'idée que faire une telle observation entraînait la responsabilité de ne pas rester les bras croisés pour l'observateur ne lui était jamais venue à l'esprit.

ˆ Vous n'avez donc rien vu ?

- Non. Je n'ai pas cessé d'y penser et repenser depuis. Je ne cherche pas à minimiser votre chagrin, mais vous n'êtes pas le seul à

ressentir cela, et vous n'êtes pas le seul à vous être livré à des examens de conscience prolongés depuis la mort d'Annie. Je suis tellement revenue là-dessus au cours de ces dernières semaines que j'en ai eu le tournis, à force de rejouer des scènes et des conversations à la lumière de ce qu'a révélé l'autopsie. C'est ce que je fais encore aujourd'hui, à

celle de l'histoire de la bouteille d'aspirine. Et savez-vous ce que je trouve ?

- quoi?

- que dalle. ^a Elle avait répondu avec un manque d'emphase étrangement convaincant. ˆ Rien du tout. Il m'est arrivé de la trouver un peu p,lotte. Je me rappelle l'avoir entendue parler toute seule une ou deux fois, pendant qu'elle faufilait un ourlet ou déroulait des tissus.

C'est le comportement le plus excentrique de sa part dont je me souviens, et il m'est souvent arrivé d'en faire autant. Pas vous ? ^a

Alan acquiesça.

ˆ Pour l'essentiel, elle était restée telle que je la connaissais depuis le premier jour : pleine de joie, amicale, serviable... une excellente amie.

- Mais... ^a

La main de Polly était toujours sur la sienne ; elle se raidit un peu.

Non, Alan, pas de mais. Ray Van Allen fait aussi la même chose, figurez-vous ; on appelle ça la mi-temps du lundi matin, je crois. Est-

ce que vous vous dites que c'est de sa faute ? que Ray aurait dû

diagnostiquer la tumeur ?

- Non, mais...

- Et moi ? On travaillait tous les jours ensemble, côte à côte le plus souvent ; on prenait le café ensemble à dix heures, on déjeunait ensemble à midi, et on reprenait un café ensemble à trois heures. On se parlait de plus en plus franchement au fur et à mesure qu'on apprenait à se connaître, Alan. Je sais que vous lui plaisiez, à la fois comme ami et amant, et je sais qu'elle aimait ses deux fils. Mais si sa maladie l'a poussée au suicide, je n'en ai aucune idée. Alors dites-moi, est-ce que c'est ma faute ? ^a Elle l'observait avec franchise et curiosité, de ses yeux bleu clair.

Non, mais...

Elle lui donna une pression de la main, légère mais autoritaire.

Je voudrais vous poser une question. C'est important, alors réfléchissez bien. ^a

Il acquiesça.

Ray était son médecin, et en admettant qu'il y ait eu quelque chose à voir, il n'a rien vu. J'étais son amie, et je n'ai rien vu non plus. Vous étiez son mari, et vous non plus, vous n'avez rien vu, toujours en admettant qu'il y ait eu quelque chose à voir. Et vous vous dites qu'il n'y a plus rien à ajouter, point final. Mais non.

- Je ne comprends pas où vous voulez en venir.

- quelqu'un d'autre était très proche d'elle, reprit Polly. Plus proche encore qu'aucun d'entre nous, il me semble.

- De qui voulez-vous par... ?

- qu'a dit Todd, Alan ? ^a

Il la regardait, l'œil rond, ne comprenant toujours pas. On aurait dit qu'elle venait de lui parler en chinois.

Todd, insista-t-elle avec une pointe d'impatience. Todd, votre fils. Celui qui vous empêche de dormir la nuit. C'est lui, n'est-ce pas ? Pas elle, mais lui ?

- En effet, dit-il. C'est lui. ^a Il avait répondu d'une voix haut perchée et chevrotante, très différente de son ton habituel, et senti quelque chose qui se déplaçait en lui, quelque chose de vaste et de fondamental. Maintenant, allongé ici, dans le lit de Polly, il se souvenait de ce moment avec une précision presque surnaturelle : assis à la table de la cuisine, la main de Polly sur son poignet, un rayon oblique du soleil de la fin de l'après-midi, ses cheveux comme des fils d'or, ses yeux clairs, son inflexibilité tempérée de douceur.

Á-t-elle obligé Todd à monter dans la voiture, Alan ? Se débattait-il ? Criait-il ?

- Non, bien s'r que non, mais c'était sa m...

- De qui était l'initiative pour qu'il l'accompagne au supermarché, ce matin-là ? D'elle ou de lui ? Vous en souvenez-vous ? ^a

Il commença par dire non, mais soudain la mémoire lui revint.

Leurs voix, lui parvenant du séjour, tandis qu'il était assis à son bureau, épluchant des dossiers.

Je dois aller au supermarché, Todd. Veux-tu m'accompagner?

Est-ce que je pourrai regarder les nouvelles cassettes vidéo ?

Sans doute. Demande à ton père s'il n'a besoin de rien.

C'était son initiative, répondit-il à Polly.

- En êtes-vous s'r ?

- Oui. Mais elle lui a posé la question. Elle ne l'a pas obligé. ^a

Cette chose à l'intérieur de lui, cette chose fondamentale continuait à bouger. Elle allait s'effondrer, pensa-t-il, et faire un sacré

nom de Dieu de trou, car ses racines plongeaient profond et s'étendaient loin.

Ávait-il peur d'elle ? ^a

Elle se livrait maintenant à un véritable interrogatoire en règle, comme il l'avait fait avec Van Allen, mais il paraissait impuissant à

l'arrêter. Il n'était pas s'r d'en avoir envie, d'ailleurs. Elle tenait

quelque chose, quelque chose qui ne lui était jamais venu à l'esprit au cours de ses longues nuits d'insomnie. quelque chose qui vivait encore.

ˆ Todd, avoir peur d'Annie ? Seigneur, jamais de la vie !

- Même pas au cours des derniers mois ?

- Non.

- Des dernières semaines ?

- Ecoutez, Polly, je n'étais pas en état d'observer cela, à l'époque. Il y avait cette histoire qui venait d'arriver avec Thad Beaumont, l'écrivain... cette histoire insensée...

- Etes-vous en train de me raconter que cette affaire vous obnubilait tellement que vous ne faisiez pas attention à Annie et Todd, quand vous vous trouviez là, et que de toute façon, vous n'étiez que rarement à la maison ?

- Non... oui... Je veux dire, évidemment, j'étais à la maison, mais... ^a

Il éprouvait un sentiment étrange, à se trouver bombardé par ce feu roulant de questions. Comme si Polly l'avait drogué à la novocaïne et s'était mis à l'utiliser comme punching-ball. Et cette chose fondamentale (quoi, au juste ?) continuait son mouvement vers la limite à partir de laquelle la gravitation agirait non pour la maintenir, mais au contraire pour la renverser.

Est-ce que Todd est venu vous voir, à un moment ou un autre, pour vous dire que sa mère lui faisait peur ?

- Non...

- Est-ce qu'il est jamais venu vous dire : " je crois que maman veut se suicider, papa, et me tuer avec elle pour l'accompagner " ?

- Polly, c'est ridicule ! Je...

- L'a-t-il fait ?

- Non!

- A-t-il jamais mentionné qu'elle disait des choses bizarres ou se comportait étrangement ?

- Non...

- Et Al, l'aîné, était loin, dans son pensionnat ?

- qu'est-ce que cela a à voir avec... ?

- Il ne restait qu'un seul oisillon au nid. quand vous n'étiez pas là, à cause de votre travail, ils se retrouvaient tous les deux. Elle dînait avec lui, l'aidait à faire ses devoirs, regardait la télé avec lui...

- Elle lui lisait des histoires ^a, dit-il d'une voix étranglée et bizarre qu'il reconnaissait à peine.

Elle était probablement la première personne que Todd voyait chaque matin, et la dernière qu'il voyait chaque soir ^a, poursuivit Polly. Sa main n'avait pas quitté le poignet d'Alan. S'il y avait quelqu'un de bien placé pour voir arriver quelque chose, c'était la personne qui est morte avec elle. Et cette personne n'a jamais dit un mot. ^a

Et soudain, à l'intérieur de lui, la chose s'effondra. Les muscles de son visage se mirent à tressaillir. Il le sentit arriver - impression de cordes attachées ici et là et tirées par une main douce mais insistante.

Une bouffée de chaleur monta dans sa gorge et essaya de la fermer.

Une autre empourpra son visage. Ses yeux se remplirent de larmes ; l'image de Polly Chalmers se dédoubla, tripla, puis s'émietta comme au travers d'un prisme de lumière. La poitrine d'Alan se soulevait mais ses poumons ne paraissaient pas trouver d'air. Ses mains se retournèrent à cette impressionnante vitesse qui le caractérisait et se refermèrent sur celles de Polly - il dut lui faire affreusement mal, mais elle n'émit pas un son.

Elle me manque! s'exclama-t-il. Un grand sanglot douloureux entrecoupa les mots de hoquets. Ils me manquent tous les deux, oh, mon Dieu, comme ils me manquent !

- Je sais, dit calmement Polly. Je sais. C'est en fait de cela qu'il est question, non ? A quel point ils vous manquent. ^a

Il se mit à pleurer. Al avait pleuré tous les soirs pendant deux semaines ; Alan avait été là pour le tenir dans ses bras et lui offrir le peu de réconfort qu'il pouvait lui apporter, mais lui-même n'avait pas pleuré. Maintenant, ses larmes coulaient. Il était impuissant devant les sanglots qui le secouaient comme ils le voulaient ; incapable de les arrêter ou de les contrôler. Il n'arrivait pas à modérer son chagrin et se rendit alors compte, avec un sentiment de soulagement aussi profond qu'incohérent, qu'il n'en éprouvait pas le besoin.

Il repoussa la tasse de café d'un geste d'aveugle, l'entendit qui tombait sur le sol d'un autre monde et s'y fracassait. Il posa sa tête br^olante sur la table, l'entoura de ses bras et pleura.

A un moment donné, il avait senti Polly lui soulever la tête de ses mains fraîches, ses mains déformées mais généreuses, et la placer contre son estomac. Elle l'avait tenu ainsi contre lui et il avait pleuré pendant un long, très long moment.

Le bras de Polly glissa de sa poitrine. Alan le déplaça délicatement, bien conscient que s'il heurtait sa main, même légèrement, il la réveillerait. Les yeux perdus au plafond, il se demanda si elle avait délibérément provoqué son chagrin, ce jour-là. Il avait tendance à

penser que oui ; soit consciemment soit par intuition, elle avait compris qu'il avait bien davantage besoin de le laisser se manifester que de trouver des réponses presque certainement introuvables.

C'est ainsi que les choses avaient commencé entre eux, même s'il ne s'en était pas rendu compte au début ; il avait plutôt eu l'impression que quelque chose s'achevait. Entre ce jour et celui o^ù il avait rassemblé tout son courage pour inviter Polly à dîner, il avait souvent pensé au regard de ses yeux bleus et à la pression de sa main sur son poignet ; à la manière douce et impitoyable à la fois avec laquelle elle l'avait forcé à envisager des idées qu'il avait ignorées ou rejetées. Et pendant cette période, il avait essayé de venir à bout d'un nouvel ensemble de sentiments sur la mort d'Annie ; une fois l'obstacle placé

entre lui et son chagrin levé, ces autres sentiments s'étaient engouffrés dans le vide. Le principal et le plus désolant avait été la rage affreuse dans laquelle le mettait l'idée qu'elle leur avait caché une maladie que l'on aurait pu traiter et guérir... et celle qu'elle avait emporté son fils avec elle, ce jour-là. Il avait parlé de certains de ces sentiments avec Polly au restaurant, par un soir glacial et pluvieux d'avril.

‘ Vous avez arrêté de penser au suicide pour vous mettre à penser au meurtre, dit-elle. C'est pour cela que vous êtes en colère, Alan. ^a

Il secoua la tête et voulut répondre, mais elle s'était penchée en avant et avait posé un instant, avec fermeté, l'un de ses doigts déformés sur les lèvres d'Alan. ‘ Taisez-vous ^a. Le geste l'avait tellement surpris qu'il s'était effectivement tu.

Où. Je ne vais pas vous faire la leçon ce soir, Alan. Cela fait longtemps que je ne suis pas allée au restaurant avec un homme et j'y

prends trop de plaisir pour jouer les procureurs. Mais on n'est pas en colère, en colère comme vous l'êtes, contre des gens simplement parce qu'ils ont été victimes d'un accident, à moins qu'ils n'aient fait preuve d'une insouciance criminelle. Si Annie et Todd étaient morts parce que les freins du Scout avaient lâché, vous pourriez vous en vouloir de ne pas les avoir fait vérifier, ou poursuivre Sonny Jackett en justice pour n'avoir pas fait son travail la dernière fois qu'il en avait assuré

l'entretien ; mais vous n'en voudriez pas à Annie, pas à elle. Vous ne croyez pas ?

- Probablement pas.

- Certainement pas. Ce fut peut-être un accident d'un genre ou d'un autre, Alan. Vous savez qu'elle a pu avoir une attaque, une fois au volant, parce que Van Allen vous a dit que ce n'était pas à exclure.

Mais vous est-il jamais venu à l'esprit qu'elle a pu donner un coup de volant pour éviter un daim ? qu'il a pu s'agir de quelque chose d'aussi bête que ça ? ^a

Cette idée l'avait effleuré. Un daim, un oiseau, voire même une voiture arrivant dans l'autre sens en roulant à gauche.

^ D'accord, mais la ceinture de sécurité...

- Bon sang ! Vous n'allez pas l'oublier un peu, cette ceinture ? ^a

Elle avait parlé avec tant de véhémence et de conviction que les clients de la table voisine leur jetèrent de brefs coups d'œil. Elle a peut-être eu une crise de migraine qui lui aura fait oublier de boucler sa ceinture cette fois-là ; ou peut-être l'avait-elle mal bouclée. Mais cela ne signifie

nullement qu'elle a délibérément jeté le Scout contre les arbres. Cette hypothèse explique en plus que la ceinture de Todd ait été bouclée. De toute façon, ce n'est toujours pas la question.

- C'est quoi, alors ?

- La question c'est qu'il y a trop de " peut-être " pour justifier votre colère. Et même si vos pires soupçons sont vrais, vous ne le saurez jamais, n'est-ce pas ?

- Non, jamais.

- Et même si vous le saviez... ^a Elle le regarda sans ciller. Une bougie brûlait entre eux sur la table. A sa flamme, les yeux de Polly devenaient d'un bleu plus foncé, et il voyait un minuscule reflet de lumière briller dans chacun d'eux. Une tumeur au cerveau est également un accident. Il n'y a aucun coupable à chercher là, Alan -

comment dites-vous, déjà, dans votre jargon ? -, pas d'auteur du crime. Tant que vous n'aurez pas accepté cette idée, il n'y aura pas la moindre chance.

- Comment ça, la moindre chance ?

- La moindre chance pour nous, Alan, répondit-elle avec calme. Je vous aime beaucoup, et je ne suis pas trop vieille pour prendre des risques, mais suffisamment pour avoir connu quelques expériences pénibles qui m'ont appris jusqu'où mes sentiments pouvaient me conduire quand je leur laissais la bride sur le cou. Je ne les laisserai pas

s'approcher de ce niveau, croyez-moi, tant que vous n'aurez pas arrêté de vous tourmenter à cause d'Annie et de Todd. ^a

Il la regarda, le souffle coupé. Elle soutint son regard, l'air grave, par-dessus la table élégante de la vieille auberge de campagne, tandis que des reflets orange jouaient sur la douceur de sa peau, du côté

gauche de son visage. Dehors, le vent soufflait une longue note de trombone dans les chêneaux.

En ai-je trop dit ? demanda-t-elle. Si oui, ramenez-moi à la maison, Alan. J'ai presque autant horreur d'être mise dans l'embarras que j'ai horreur de ne pas dire ce que je pense. ^a

Il tendit la main par-dessus la table et effleura brièvement le poignet de Polly. Non, vous n'en avez pas trop dit. J'aime vous écouter, Polly. ^a

Alors, elle lui avait souri. Un sourire qui avait éclairé tout son visage. Vous aurez donc votre chance. ^a

Ainsi les choses avaient-elles commencé pour eux. Ils ne s'étaient pas sentis coupables de se voir, mais ils avaient admis la nécessité

d'être prudents ; pas seulement parce qu'ils habitaient une petite ville dont Alan était l'un des élus, et que Polly avait besoin de la bonne volonté de la communauté pour que sa petite entreprise continuât à

prosperer, mais parce que l'un comme l'autre craignaient cette possibilité : se sentir coupable. Aucun des deux n'était trop vieux pour ne pas prendre ce genre de risque, semblait-il, mais ils l'étaient un peu trop pour faire preuve d'imprudence. Ils devaient faire attention.

Puis, en mai, ils avaient couché ensemble pour la première fois, et elle lui avait parlé de toutes les années entre Autrefois et Aujourd'hui.

L'histoire qu'il soupçonnait de ne pas être entièrement vraie, celle que, il en était convaincu, elle lui raconterait un jour sans ce regard un peu trop direct et sans le petit geste machinal de la main tirant sur le lobe de

son oreille gauche. Il s'était rendu compte des difficultés qu'elle avait eu

à faire ces premiers aveux, et il s'en satisfaisait pour le moment ; le reste

viendrait plus tard. Il devait s'en satisfaire ; car il fallait faire attention.

Il

suffisait déjà - amplement - de tomber amoureux d'elle tandis que se déroulait paresseusement le long été du Maine.

Et maintenant, tandis qu'il contemplait, dans la pénombre, les dalles isolantes, au plafond de la chambre de Polly, il se demandait si le moment n'était pas venu de parler à nouveau mariage. Il avait essayé une première fois, en août, et elle avait eu le même geste du doigt. Taisez-vous. Ou plutôt : tais-toi. Il se disait...

Mais le train de ses pensées conscientes commença alors à se rompre et Alan coula paisiblement dans le sommeil.

9

Il rêva. Il faisait des courses dans un magasin gigantesque, remontant une allée d'une telle longueur qu'elle se réduisait à un point, très loin.

On y trouvait de tout, tout ce qu'il avait toujours désiré sans pouvoir se l'offrir : une montre sensible à la pression, un véritable fédora de feutre de chez Abercrombie & Fitch, le célèbre chapelier, une caméra 8 mm Bell and Howell et des centaines d'autres articles ; mais il y

avait quelqu'un qui se tenait derrière lui, juste derrière son épaule, quelqu'un qu'il ne pouvait voir.

Íci en bas, on appelle ça des trucs à vous bourrer le mou, vieux chnoque ^a, observa une voix.

Une voix qu'Alan connaissait. Elle appartenait à ce grand salopard qui frimait au volant de sa Toronado noire, George Stark.

Ón appelle ce magasin Terminusville, reprit la voix, parce que c'est l'endroit o~ on met un terme à tout, biens et services. ^a

Alan vit un grand serpent - on aurait dit un python qui aurait eu une tête de serpent à sonnette - qui se glissait au milieu d'un énorme assortiment d'ordinateurs Apple marqués UTILISATION GRATUITE. Il se tourna pour s'enfuir, mais une main à la paume dépourvue de plis le saisit au bras et l'arrêta.

´ Vas-y, fit la voix d'un ton persuasif. Prends tout ce que tu veux, Duchnoque. Absolument tout ce que tu veux... et paie ensuite. ^a

Mais chacun des articles qu'il prenait se transformait en un débris carbonisé et tordu, tout ce qui restait de la boucle de ceinture de sécurité de son fils.

HUITIÈME CHAPITRE

1

Si Danforth Keeton n'avait pas de tumeur au cerveau, ça ne l'empêchait pas de souffrir d'un mal au cr,ne carabiné lorsqu'il s'installa à son bureau, tôt, le samedi matin. Devant lui étaient étalés, à

côté des livres de compte (reliés en rouge) relatifs aux impôts de la ville, allant des années 1982 à 1989, toute une pile de correspondance : des lettres du Bureau des Impôts de l'Etat du Maine et la photocopie de ses réponses.

Les choses commençaient à lui dégringoler dessus. Il le savait, mais restait impuissant à faire quoi que ce soit.

Keeton avait fait un aller et retour hier au soir à Lewiston et n'était revenu à Castle Rock que vers minuit et demie ; il avait passé le reste

de la nuit à aller et venir, agité, dans le bureau de son domicile, tandis que sa femme dormait du sommeil pesant des tranquillisants, au premier. Il s'était surpris à regarder de plus en plus souvent le petit placard qui se trouvait dans un coin de son cabinet. Sur l'étagère la plus haute de ce placard, étaient empilés des chandails, pour la plupart anciens et mangés des mites. Au-dessous se trouvait une boîte en bois, sculptée par son père bien avant que la maladie d'Alzheimer ne vînt étendre son ombre sur lui et le dépouiller non seulement de sa mémoire, mais de ses dons remarquables. Il y avait un revolver dans la boîte.

Keeton se surprit aussi à penser de plus en plus fréquemment à cette arme. Pas pour lui-même, non ; du moins, pas pour commencer. Pour EUX. Les Persécuteurs.

A six heures moins le quart, il avait quitté son domicile et gagné le b,timent municipal, roulant dans le silence de l'aube. Eddie Warburton, un balai à la main et une Chesterfield à la bouche (la médaille de Saint-Christophe en or massif achetée la veille au Bazar des Rêves bien cachée sous sa chemise de flanelle bleue), avait suivi du regard le maire lorsqu'il était monté au premier étage. Les deux hommes n'avaient pas échangé un mot. Eddie était habitué à voir apparaître Keeton aux heures les plus bizarres, depuis environ un an, et cela faisait longtemps que Keeton avait cessé de voir le concierge.

Il rassembla tous les papiers, dut lutter contre l'envie de les réduire en charpie et d'en éparpiller les débris, et entreprit de les trier. Les lettres du Bureau des Impôts d'un côté, ses réponses de l'autre. Il conservait cette correspondance dans le dernier tiroir de son classeur ; un tiroir dont il était le seul à posséder la clef.

Au bas de la plupart des lettres, on trouvait cette cote : DK/sl. DK

était évidemment Danforth Keeton, et SL Shirley Lawrence, sa secrétaire, qui prenait son courrier en sténo pour le taper ensuite.

Shirley n'avait cependant tapé aucune des réponses de Keeton aux lettres du Bureau des Impôts, initiales ou pas.

Il était plus sage de conserver certaines choses par-devers soi.

Une phrase lui sauta aux yeux : '... et nous relevons des éléments inexacts dans le formulaire de taxation municipale 11 pour l'année fiscale 1989... ^a

Il mit la lettre vivement de côté.

Une autre : ‘... et en examinant un échantillon des formulaires des plans de retraite des travailleurs pour le dernier trimestre de 1987, de sérieuses questions se posent quant à... ^a

Dans le dossier.

Encore une autre : ‘... semble que votre requête de prorogation de l'examen soit prématurée pour l'instant... ^a

Elles se brouillaient en défilant sous ses yeux et lui donnaient mal au cœur, comme s'il était sur un manège emballé.

‘... questions à propos des fonds réservés aux plantations d'arbres... ^a

‘... nous ne trouvons pas trace d'un courrier de votre part... ^a

‘... la répartition de la part de budget de l'Etat est très insuffisamment précisée... ^a

‘... les récépissés manquants des dépenses doivent être... ^a

‘... les relevés de caisse ne suffisent pas pour... ^a

‘... nous devons vous demander un relevé détaillé des dépenses... ^a

Et maintenant cette dernière lettre, arrivée hier. La lettre qui l'avait poussé à se rendre la veille à Lewiston, o' il avait pourtant juré de ne jamais mettre les pieds pendant la saison de trot attelé.

Keeton la contemplait, la mine sinistre. La migraine cognait dans sa tête. Une grosse goutte de sueur roula lentement le long de sa colonne vertébrale. Des cernes noirs d'épuisement lui faisaient des poches sous les yeux. Une gerçure n'arrivait pas à guérir à l'une des commissures de ses lèvres.

BUREAU DES IMP'TS

Hôtel de l'Etat

Augusta, Maine 04330

L'en-tête, au-dessous du sceau de l'Etat, hurlait vers lui. La formule d'introduction, froide et formelle, était menaçante : Au Maire de Castle Rock.

C'était tout. Plus de Cher Danforth ^a, ou de Cher Monsieur Keeton ^a. Plus de bons vœux formulés pour lui et sa famille, à la fin.

Une lettre aussi glaciale et détestable qu'un coup de pic à glace.

Ils voulaient vérifier les livres de compte de la municipalité.

Tous les livres de compte.

Ceux des impôts communaux, ceux des impôts sur le revenu destinés à l'Etat et au gouvernement fédéral, ceux des budgets de la police, ceux du département des parcs, même les livres relatifs à la ferme arboricole expérimentale financée par l'Etat.

Ils voulaient tout voir, et Ils voulaient le voir le 17 octobre. C'est à dire dans cinq jours seulement.

Ils, eux.

La lettre était signée du Comptable du Trésor de l'Etat, du Contrôleur du trésor et, signe encore plus inquiétant, du procureur général - le premier flic du Maine. Et il s'agissait de signatures personnelles, pas de coups de tampon.

Éux ^a, murmura Keeton à l'adresse de la lettre. Il la secoua dans son poing et elle bruissa doucement. Il lui montra les dents. ' Tous ces types! ^a

Il abattit le document sur la pile des autres, referma le dossier.

Impeccablement tapé à la machine sur l'étiquette, on lisait, CORRESPONDANCE, BUREAU DES IMP'TS DU MAINE. Keeton resta un long moment dans la contemplation du dossier refermé. Puis il arracha un stylo à son support (un cadeau des anciens du collège de Castle Rock) et griffonna rageusement les mots BUREAU DU KAKA DU MAINE ! Il retomba dans sa contemplation pendant quelques instants, puis ajouta, de la même grande écriture inégale et tremblée, BUREAU DES TROUS DU

CUL! au-dessous. Il prit le stylo dans son poing comme un couteau, le brandit, et le lança à travers la pièce. L'objet atterrit dans un coin avec un petit bruit sec.

Keeton ferma l'autre dossier, celui qui contenait les doubles des lettres qu'il avait lui-même écrites (et auxquelles il ajoutait toujours les initiales de sa secrétaire), lettres concoctées au cours de longues nuits sans sommeil et qui se révélaient finalement stériles.

Une veine pulsait, régulière, au milieu de son front.

Il se leva, alla ranger les deux dossiers dans leur compartiment, referma sèchement celui-ci et vérifia que la serrure s'était bien verrouillée. Puis il s'approcha de la fenêtre et se perdit dans la contemplation de la ville endormie, prenant de grandes inspirations pour tenter de se calmer.

ILS lui en voulaient. Les Persécuteurs. Il se prit à se demander, pour la millièème fois qui, le premier, avait bien pu les l,cher sur lui. Si seulement il pouvait découvrir l'identité de cet ignoble Persécuteur en Chef, il retirerait le revolver de sous les chandails mités et réglerait la question. Mais sans se presser, néanmoins. Oh non. Il procéderait morceau par morceau et obligerait ce salopard à chanter l'hymne national en même temps.

Il songea à l'adjoint au shérif, Ridgewick. Le maigrichon. Pouvait-il s'agir de lui? Il ne lui paraissait pas assez intelligent... mais les apparences étaient peut-être trompeuses. Pangborn avait bien déclaré avoir demandé à Ridgewick de mettre la contredanse à la Cadillac, mais ce n'était pas nécessairement vrai. Et dans les toilettes, lorsque Ridgewick l'avait appelé Buster, Keeton avait lu un mépris railleur et madré dans son regard. Ridgewick aurait-il été

dans le coin lorsque les premières lettres du Bureau des Impôts s'étaient mises à arriver ? Le maire en était presque convaincu.

Plus tard, il irait vérifier les registres de service, juste pour en être s'r.

Et Pangborn lui-même ? Lui était intelligent, aucun doute ; aucun doute aussi, il haÔssait Danforth Keeton (ne le haÔssaient-ils pas tous ?) et connaissait beaucoup de gens à Augusta. Il LES

connaissait tous très bien. Tu parles, il LES avait tous les jours au bout du fil, bordel ! Les notes de téléphone, même avec les lignes réservées, étaient monstrueuses.

Pourrait-il s'agir d'un complot ? Pangborn et Ridgewick ? Les deux hommes contre lui ?

‘ Le Ranger solitaire et son fidèle compagnon, l'Indien Tonto ^a, murmura Keeton, tandis qu'un sourire sinistre se dessinait sur son visage. ‘Si c'est bien toi, Pangborn, tu vas le regretter. Et si c'est vous deux, vous allez le regretter tous les deux (ses mains se serrèrent en poings). Je ne vais pas me laisser persécuter éternellement, figurez-vous. ^a

Ses ongles soigneusement manucurés s'enfoncèrent dans ses paumes. Ce n'est que lorsque le sang coula qu'il se rendit compte de ce qu'il faisait. Ridgewick, peut-être. Pangborn, peut-être. Ou peut-être Melissa Clutterbuck, cette salope frigide, la trésorière de la ville ; ou encore Bill Fullerton, le deuxième adjoint (il savait parfaitement bien que Fullerton voulait lui piquer son poste et n'aurait de cesse tant qu'il n'y serait pas parvenu)...

Tous, peut-être.

Tous ensemble.

Keeton laissa échapper un long soupir torturé qui fit naître une fleur de buée sur le vitrage renforcé de la fenêtre. Restait la question de savoir ce qu'il allait faire. Entre aujourd'hui et le 17 prochain, qu'allait-il faire ?

La réponse était simple : il l'ignorait.

2

Jeune, Keeton avait mené une existence simple, où les choses étaient clairement noires ou blanches ; et ça lui avait plu ainsi. Alors qu'il allait encore au lycée de Castle Rock, il avait commencé à travailler à

temps partiel, à quatorze ans, dans le garage familial, en briquant les modèles du hall de démonstration. La concession Chevrolet des Keeton était l'une des plus anciennes de Nouvelle-Angleterre et la clef de voûte de leur structure financière. Une structure bien solide, du moins jusqu'à une période relativement récente.

Pendant ses quatre années au lycée de Castle Rock, à peu près tout le monde l'avait appelé Buster. Il prit l'option commerce, se maintint dans une bonne moyenne, dirigea le conseil étudiant pratiquement tout seul, et alla poursuivre ses études au Traynor Business Collège de Boston. Il y obtint les meilleures notes et décrocha son diplôme avec trois semestres d'avance. Lorsqu'il revint à Castle Rock, il ne tarda pas à faire comprendre que l'époque Buster était terminée.

Il avait mené une existence parfaite jusqu'au jour de cette sortie à

Lewiston avec Steve Frazier, il y avait neuf ou dix ans de cela. C'est à

cette date que remontaient tous ses ennuis ; lorsque des ombres d'un gris de plus en plus profond avaient commencé à brouiller sa vie en

noir et blanc.

Il n'avait jamais joué, ni au lycée de Castle Rock, quand il était Buster, ni à Traynor, quand il était Dan, et pas davantage lorsqu'il était devenu Monsieur Keeton, patron de Keeton Chevrolet et conseiller municipal. Pour autant qu'il l'ait su, personne n'avait jamais été joueur dans sa famille ; même pas pour des haricots, dans une partie de poker pour rire. Il n'existait pas de tabou spécial contre ce genre de choses, pas de Tu Ne Joueras Pas, mais personne ne le faisait.

Personne n'avait jamais parié sur quoi que ce soit avant cette première sortie au champ de course de Lewiston, en compagnie de Steve Frazier. Il n'avait d'ailleurs jamais parié dans un autre endroit, depuis, et n'en avait pas eu besoin : le champ de courses de Lewiston avait largement suffi à la ruine de Danforth Keeton.

Il était alors troisième adjoint. Steve Frazier, mort et enterré depuis maintenant au moins cinq ans, tenait alors le poste clé de maire de Castle Rock. Keeton et Frazier étaient ´ montés en ville ^a (l'expression consacrée pour les virées à Lewiston) avec Butch Nedeau, inspecteur des services sociaux du comté, et Harry Samuels, conseiller municipal depuis qu'il en avait l'âge ou presque, et qui mourrait sans doute conseiller municipal. Le prétexte de ce petit voyage avait été une réunion de tous les élus de l'Etat sur le thème des nouvelles lois sur le partage des revenus... et c'était cette histoire de partage de revenus, évidemment, qui était à l'origine du gros de ses ennuis. Sans cela, Keeton aurait été obligé de creuser sa tombe au pic et à la pioche. Mais avec cela, il avait pu bénéficier d'une bonne pompe à finances.

La conférence durait deux jours. Le soir du premier, Steve avait suggéré d'aller faire une virée dans la grande ville et de s'amuser un peu. Butch et Harry s'étaient récusés. Keeton n'avait lui non plus aucune envie de passer la soirée avec Frazier, grande gueule bedonnante avec de la graisse jusque dans le cerveau. Néanmoins, il l'avait suivi. Il l'aurait fait même si Frazier lui avait proposé d'aller visiter les

fosses à ordures les plus profondes de l'enfer. Car Steve était le maire, portant le titre, propre à la Nouvelle-Angleterre, de ´ Head Select-man ^a : autrement dit, il détenait le pouvoir exécutif local. Harry Samuels pouvait se satisfaire de pantoufler au poste de deuxième, troisième ou quatrième conseiller toute sa vie ; Butch Nedeau avait déjà fait savoir qu'il ne demanderait pas le renouvellement de son mandat. Mais Danforth Keeton avait des ambitions, et Frazier, gros lard-grande gueule ou non, en était la clef.

Ils étaient donc sortis, premier arrêt aux Bienheureux. SOYEZ

HEUREUX AUX BIENHEUREUX, disait la devise au-dessus de l'entrée, et Frazier avait pris l'injonction au pied de la lettre, descendant les whisky-sodas comme si c'était le soda qui comptait et pas le whisky, et sifflant les effeuilleuses, lesquelles étaient pour la plupart trop grosses,

trop ,gées, trop lentes. Keeton trouva qu'elles avaient presque toutes l'air camées. Il s'était dit que la soirée risquait d'être un peu longue.

Les deux hommes s'étaient ensuite rendus au champ de courses de Lewiston, et tout avait changé.

Ils y arrivèrent au moment de la cinquième course, et Frazier avait entraîné Keeton, malgré les protestations de ce dernier, jusqu'aux guichets ; on aurait dit un chien de berger ramenant un agneau récalcitrant vers le troupeau.

´ Mais voyons, Steve, je n'y connais absolument rien...

- Aucune importance ! ^a lui avait joyeusement répliqué Frazier en lui soufflant son haleine parfumée au whisky à la figure. C'est notre jour de chance, je le sens ! ^a

Il n'avait aucune idée de la façon dont on pariait, et le bavardage incessant de Frazier lui rendait difficile de comprendre ce que les autres parieurs, devant lui, disaient en se présentant au guichet à deux dollars.

Lorsque ce fut son tour, il poussa un billet de cinq dollars et dit, Numéro quatre.

- Gagnant, placé, ou combiné ? ^a lui demanda le caissier. Keeton était resté quelques instants incapable de répondre. Derrière l'homme, s'offrait un spectacle stupéfiant. Trois employés comptaient et mettaient en liasse d'énormes piles de billets, plus que Keeton n'en avait jamais vues de toute sa vie.

´ Gagnant, placé ou combiné ? répéta le caissier d'un ton impatient.

Grouillez-vous, mon vieux. On n'est pas à la bibliothèque municipale, ici.

- Gagnant ^a, avait répondu Keeton. Il n'avait pas la moindre idée de ce que ´ placé ^a ou combiné ^a voulaient dire, mais ´ gagnant ^a, ça, il le

comprenait très bien.

Le caissier lui jeta un ticket avec sa monnaie. Un billet de un dollar, un de deux. Keeton étudia ce dernier avec curiosité. Il savait parfaitement que de tels billets existaient, mais il avait l'impression de n'en avoir jamais vu auparavant. On y admirait le portrait de Thomas Jefferson. Intéressant. En fait, tout était intéressant, ici. L'odeur des chevaux, du pop-corn, des cacahuètes grillées ; la foule qui se pressait ; l'atmosphère électrisée d'impatience. L'endroit était éveillé d'une manière qu'il reconnaissait et à laquelle il réagissait immédiatement. Il avait éprouvé ce genre d'excitation en lui auparavant, certes, et même souvent, mais c'était la première fois qu'il avait l'impression de la partager avec tout un monde. Danforth ´ Buster ^a Keeton, qui se sentait rarement impliqué dans quoi que ce soit, pas vraiment, avait l'impression de faire partie intégrante de ceci. Vraiment intégrante.

C'est bougrement plus marrant qu'aux Bienheureux, dit-il à

Frazier qui le rejoignait.

- Ouais, le trot attelé, c'est pas mal. «a ne vaudra jamais les Séries mondiales, mais bon... Viens, allons jusqu'aux barrières. Sur lequel astu parié ? ^a

Keeton ne s'en souvenait même plus. Il dut vérifier sur son ticket.

´ Le quatre.

- Placé ou combiné ?

- Euh... gagnant. ^a

Frazier secoua la tête avec une expression d'amical mépris et lui donna une claque sur l'épaule. Il n'y a que les poires qui parient gagnant, Buster. Même lorsque le totaliseur te dit le contraire. Mais tu apprendras. ^a

Et bien entendu, il avait appris.

quelque part, une cloche retentit avec un brrrrr-rannggg ! bruyant qui le fit sursauter. Une voix gronda : Ét les voilà partiilis ! ^a dans les

haut-parleurs du champ de courses. Un rugissement qui tenait du roulement de tonnerre monta de la foule, et Keeton sentit une véritable décharge électrique le secouer de la tête aux pieds. Les sabots martelaient la piste en terre. Frazier prit Keeton par le bras et

se fraya un

passage jusqu'à la barrière ; ils l'atteignirent à moins de vingt mètres de la ligne d'arrivée.

L'annonceur se mit à commenter la course. Le numéro sept, Ma Môme, en tête au premier virage, était suivi en deuxième position par Champ Brisé, numéro huit, et en troisième position par Comment «a Va ?, numéro un. Le numéro quatre s'appelait Absolument, le nom le plus stupide qu'on pouvait donner à un cheval, de l'avis de Keeton, et était sixième. Mais c'est à peine s'il s'en souciait. Il était cloué sur place

par la charge des chevaux, par leur couvre-dos brillant sous les projecteurs, par la vision des roues brouillées par la vitesse lorsque les sulkies s'engageaient dans le virage, par les couleurs éclatantes des casaques portées par les drivers.

Au moment où les juments entrèrent dans la première ligne droite, Champ Brisé commença à gagner du terrain sur Ma Môme ; celle-ci prit le galop, et Champ brisé la dépassa comme une flèche. En même temps, Absolument se mit à remonter par l'extérieur : Keeton s'en rendit compte avant même que la voix désincarnée du commentateur ne trompet,t la nouvelle par ses haut-parleurs ; c'est à peine s'il sentit les coups de coude de Frazier, à peine s'il l'entendit qui hurlait : ´ Mais c'est ta pouliche, Buster ! C'est ta pouliche et elle a une chance ! ^a

Au moment où les chevaux abordèrent la dernière ligne droite à

pleine vitesse et foncèrent vers l'endroit où se tenaient Keeton et Frazier, la foule se mit à hurler comme un seul homme. Keeton sentait de nouveau l'électricité le parcourir : une vraie tempête cette fois, pas une petite étincelle. Il se mit à hurler avec les autres. Il fut tellement enrôué, le lendemain, qu'il ne lui restait plus qu'un mince filet de voix.

Absolument ! s'époumona-t-il. Vas-y, Absolument, vas-y ma vieille, cours !

- Non, trotte ^a, l'avait corrigé Frazier, riant tellement fort qu'il en avait les larmes aux yeux. ´ Vas-y ma vieille, trotte ! Voilà ce que tu veux dire, Buster. ^a

Keeton n'avait même pas fait attention. Il se trouvait dans un autre monde. Il envoyait des ondes cérébrales à Absolument, il lui envoyait sa force télépathique par la voie des airs.

On a maintenant Champ Brisé et Comment «a Va ?, Comment

«a Va ? et Champ Brisé^a, vociféra la voix olympienne du commentateur. Ét Absolument gagne rapidement du terrain, au moment o^ù ils abordent les derniers deux cents mètres...^a

Les chevaux approchaient dans un nuage de poussière. Absolument trottait, cou arqué, tête en avant, les jambes se levant et s'abaissant comme des pistons ; elle dépassa Comment «a Va ? et Champ Brisé, qui donnait d'évidents signes de fatigue, juste à la hauteur de Keeton et Frazier. Elle accentuait encore son avance au moment o^ù elle franchit la ligne d'arrivée.

Lorsque les chiffres apparurent sur le totaliseur, Keeton dut demander à Frazier ce qu'ils signifiaient. Frazier consulta le ticket de Buster, puis le tableau. Sa bouche s'arrondit sur un sifflement silencieux.

Ést-ce que j'ai récupéré ma mise ? demanda Keeton d'un ton anxieux.

- Tu as fait un peu mieux que ça, Buster. Absolument était classée à trente contre un.^a

Au moment de quitter le champ de courses, un peu plus tard, Keeton avait empoché un peu plus de trois cents dollars. Et ainsi était née son obsession.

3

Il prit son manteau, l'enfila mais s'arrêta soudain au moment de sortir, la main sur le bouton de porte. Il se retourna pour regarder la pièce.

Un miroir faisait face à la fenêtre ; Keeton le regarda pendant un long moment, songeur, puis s'en approcha. Il avait entendu parler de la manière dont ILS utilisaient les miroirs ; il n'était pas né de la dernière pluie.

Il appuya sa figure dessus, sans prêter attention au reflet de sa peau blême et de ses yeux injectés de sang. Il mit les mains en coupe de part et d'autre de sa tête pour supprimer les reflets et, les yeux plissés, chercha la présence d'une caméra de l'autre côté. Chercha LEUR

présence.

Il ne vit rien.

Au bout d'un temps assez long il s'écarta, essuya d'un geste indifférent, de la manche de son manteau, le verre qu'il venait de salir et quitta le

bureau. D'accord, rien. Pour le moment. ILS allaient venir la nuit prochaine, retirer le miroir et le remplacer par une vitre sans tain. L'espionnage n'était que l'une des méthodes classiques des Persécuteurs. Il allait devoir vérifier le miroir tous les jours, dorénavant.

‘ Mais j'en suis capable, déclara-t-il au couloir vide du premier étage. J'en suis tout à fait capable, croyez-moi. ^a

Eddie Warburton passait la serpillière sur le carrelage du hall d'entrée et ne leva même pas les yeux lorsque Keeton sortit du bâtiment.

Sa voiture était garée derrière, mais il n'était pas d'humeur à

conduire. Il se sentait dans un état de trop grande confusion pour prendre le volant. Il risquait de lancer la Cadillac dans une vitrine. Il ne se rendait pas compte non plus, si profond était son désordre mental, qu'au lieu de se diriger vers son domicile, il s'en éloignait. A sept heures et quart, un samedi matin, il était la seule personne à

circuler dans le petit quartier commerçant de Castle Rock.

Il revint un moment en esprit à cette première nuit au champ de courses de Lewiston. On aurait dit qu'il ne pouvait pas se tromper.

Steve Frazier avait perdu trente dollars et décidé de partir après la neuvième course. Keeton avait répondu qu'il souhaitait rester encore un peu. C'est à peine s'il avait regardé Frazier et remarqué son départ.

Il se souvenait simplement avoir pensé que c'était beaucoup mieux sans ce type à ses côtés à lui dire constamment, Buster par-ci, Buster par-là. Il avait ce surnom en horreur ; Steve le savait et l'employait précisément pour cette raison.

Il était revenu la semaine suivante, seul cette fois, et avait perdu soixante dollars sur ses gains précédents. Cela ne l'avait guère ému.

Bien qu'il eût souvent repensé à ces énormes liasses de billets, ce n'était pas pour l'argent, pas vraiment, qu'il était revenu ; l'argent n'était que le symbole que l'on emportait avec soi, la preuve que vous aviez été là, que vous aviez fait partie, même brièvement, du grand spectacle. Ce qui l'attirait, en fait, c'était la fantastique, la fabuleuse excitation qui soulevait la foule lorsque sonnait la cloche du départ, lorsque les portes s'ouvraient dans un lourd bruit de broyage, lorsque le commentateur lançait : Ils sont partiis ! ^a Ce qui le fascinait était

le rugissement des spectateurs lorsque le peloton attaquait le troisième virage et la ligne droite à fond la caisse, les exhortations hystériques qui fusaient des stands tandis qu'il amorçait le quatrième virage et surgissait dans la dernière ligne droite. C'était vivant, tellement vivant! Si vivant, même, que...

... que c'était dangereux.

Keeton décida qu'il valait mieux ne pas y retourner. Il avait devant lui le cours de son existence, d'ment planifié. Il avait l'intention de devenir le maire de Castle Rock lorsque Steve Frazier finirait par prendre sa retraite, puis, au bout de six ou sept ans, de se présenter comme député à la Chambre des Représentants. Après cela, comment savoir ? Un poste à l'échelon national n'était pas hors d'atteinte pour un homme ambitieux, capable... et sain d'esprit.

Voilà quel était le vrai problème avec les courses. Il ne s'en était pas rendu compte tout de suite, mais suffisamment tôt, tout de même.

Aux courses, on payait, on prenait un ticket... et on abandonnait toute raison pendant quelque temps. Keeton avait trop vu de personnes perdre l'esprit, dans sa propre famille, pour ne pas ressentir un malaise devant l'attrait qu'exerçait sur lui le champ de courses de Lewiston.

Une fosse aux parois savonneuses, un piège dont les dents étaient dissimulées, un revolver chargé, sécurité ôtée. Lorsqu'il y allait, il devenait incapable d'en repartir tant que la dernière course de la réunion hippique n'avait pas été courue. Il le savait. Il avait essayé.

Une fois, il avait même réussi à se rendre jusqu'aux tourniquets de la sortie lorsque quelque chose, tout au fond de sa tête, quelque chose de puissant, d'énigmatique et de reptilien s'était dressé, avait pris le contrôle de ses mouvements et lui avait fait faire demi-tour. Keeton était terrifié à l'idée de réveiller complètement ce reptile. Autant le laisser dormir.

C'était précisément ce qu'il avait fait, pendant trois ans. Puis, en 1984, Frazier avait pris sa retraite et Danforth Keeton avait enfin accédé au poste de maire. C'est à ce moment-là que ses vrais ennuis avaient commencé.

Il s'était rendu aux courses pour fêter sa victoire, et étant donné les circonstances, il avait décidé de faire les choses en grand. Délaissant les guichets des paris à deux et cinq dollars, il se dirigea directement sur celui de dix dollars. Il perdit cent soixante dollars, cette nuit-là, plus que ce qu'il considérait comme acceptable (il dit à sa femme, le

lendemain, qu'il en avait perdu quarante), mais pas davantage que ce qu'il pouvait se permettre de perdre. Absolument pas.

Il y retourna la semaine suivante, avec l'intention de récupérer ce qu'il avait perdu ; il ne voulait pas abandonner sur une défaite. Et il y arriva presque. Presque : c'est le mot-clef. Comme le jour o^ù il avait presque réussi à franchir les tourniquets. La semaine suivante, il avait perdu deux cent dix dollars. Un trou dans leur compte que Myrtle ne manquerait pas de remarquer, et il avait donc emprunté une petite somme à la caisse réservée aux menues dépenses en liquide de la ville, afin de dissimuler le gros de ce trou. Cent dollars. Des clopinettes, en réalité.

Ce stade dépassé, tout commença à se brouiller. Le fossé avait des parois savonneuses, il est vrai, et lorsque l'on commençait à glisser, on était fichu. On pouvait dépenser toute son énergie à les griffer et arriver ainsi à ralentir la dégringolade... ce qui ne faisait que prolonger votre agonie, bien entendu.

Le point de non-retour, en admettant qu'il y en ait eu un, s'était situé pendant l'été de 1989. Les courses de trot attelé avaient lieu de nuit pendant la saison chaude, et Keeton ne cessa de s'y rendre pendant la deuxième quinzaine de juillet et tout le mois d'ao^{ût}. Un temps, Myrtle avait cru que les courses étaient un prétexte et qu'il voyait une autre femme - ce qui était vraiment trop drôle. Keeton n'aurait pas pu avoir la trique, oh non, même pas si Diane elle-même était descendue de la lune sur son chariot avec sa toge ouverte et un panneau autour du cou disant BAISE-MOI DANFORTH. Il lui suffisait de penser à la profondeur du trou qu'il avait creusé dans les caisses de la ville pour que sa malheureuse quéquette se recroqueville, jusqu'à la taille d'une gomme - de celles qui sont à l'autre bout des crayons.

Lorsque Myrtle se fut convaincue qu'en fin de compte, c'était bien aux courses qu'il allait tous les soirs, elle s'était sentie soulagée. Elle le

voyait d'autant moins à la maison, o^ù il avait tendance à se comporter en tyran, et il ne devait pas perdre tellement d'argent, avait-elle raisonné, car les fluctuations de leur compte n'étaient jamais bien importantes. Danforth s'était trouvé une bonne distraction, en somme, pour l'âge m^{or}r.

Seulement des courses de chevaux après tout, pensait Keeton, marchant dans Main Street, les mains au fond des poches. Il laissa échapper un éclat de rire étrange et sauvage qui aurait fait tourner la tête aux passants, s'il y en avait eu. Myrtle surveillait leur compte

courant, mais n'avait jamais songé à vérifier où en était les plans d'épargne qui devaient assurer leur retraite. De même, il était seul à savoir que Keeton Chevrolet était à deux doigts du dépôt de bilan.

Elle tenait les comptes de la maison.

Lui était expert-comptable.

En matière de détournements de fonds, un expert-comptable peut faire mieux que la plupart des gens... mais en fin de compte, quelqu'un découvre toujours le pot aux roses. Et les écrans de fumée qui le dissimulaient avaient commencé à se déchirer à l'automne 1990. Il avait maintenu les morceaux collés ensemble du mieux qu'il avait pu, avec l'espoir de se refaire aux courses. Cela faisait longtemps qu'il avait un bookmaker, à ce moment-là, ce qui lui permettait de parier plus gros qu'au champ de courses.

La chance n'avait pas tourné pour autant.

Après quoi, cet été, les persécutions avaient sérieusement commencé. Auparavant, ILS n'avaient fait que jouer avec lui. ILS en étaient maintenant au stade de la mise à mort, et l'Apocalypse n'était même pas à une semaine.

Je LES aurai, se dit Keeton. Je ne suis pas encore foutu. J'ai encore un ou deux tours dans mes manches.

Malheureusement, il ignorait lesquels, là était l'ennui.

Ne t'en fais pas. Il y aura bien un moyen. Je sais qu'il doit y en avoir un...

Ses pensées s'interrompirent. Il se trouvait en face du nouveau magasin, le Bazar des Rêves, et ce qu'il voyait dans la vitrine chassa tout le reste de son esprit, pendant quelques instants.

Il s'agissait d'une boîte rectangulaire en carton, aux couleurs vives, avec une image sur le couvercle. Une sorte de jeu de société, se dit-il.

Mais un jeu de société basé sur les courses de chevaux, et il aurait pu jurer que l'image, qui montrait deux trotteurs arrivant presque ensemble sur la ligne d'arrivée, représentait le champ de courses de Lewiston. Si ce n'était pas la tribune d'honneur, au second plan, il était archevêque.

Le nom du jeu était TICKET GAGNANT.

Keeton resta perdu dans sa contemplation pendant presque cinq minutes, aussi hypnotisé qu'un môme qui regarde le train électrique de ses rêves. Puis, lentement, il s'avança sous l'auvent vert foncé pour voir si par hasard la boutique n'ouvrirait pas le samedi. Il y avait bien un panonceau qui pendait à la porte, mais on n'y lisait qu'un seul mot, qui naturellement était

OUVERT

Keeton l'étudia un instant, se disant, comme l'avait fait Brian Rusk avant lui, qu'il devait s'agir d'une erreur. Les boutiques de Main Street n'ouvraient jamais d'aussi bonne heure à Castle Rock, en particulier un samedi matin. Il essaya tout de même la poignée. Elle tourna sans peine dans sa main.

Il ouvrit la porte, et une clochette d'argent tinta au-dessus de lui.

4

Ce n'est pas vraiment un jeu, expliquait Leland Gaunt cinq minutes plus tard. Là-dessus, vous vous trompez. ^a

Keeton, une tasse d'excellent café de la Jamaïque à la main, était installé dans le confortable fauteuil à haut dossier où Nettie Cobb, Cyndi Rose Martin, Eddie Warburton, Everett Frankel, Myra Evans et bon nombre d'autres citoyens de Castle Rock s'étaient déjà assis auparavant, cette semaine. Gaunt, un type qui paraissait assez sensationnel pour un péquenot de l'Oklahoma, avait tenu à lui offrir le café, avant d'aller se pencher sur l'étalage de la vitrine et d'en retirer la

boîte. Il portait une veste d'intérieur lie-de-vin et était tiré à quatre épingles, sans un cheveu qui ne fût en place. Il avait expliqué qu'il souffrait d'insomnies, et ouvrait souvent à des heures bizarres.

Cela remonte à l'époque de ma jeunesse, avait-il ajouté avec un petit rire triste. Il y a bien des années. ^a Keeton lui trouvait cependant l'air aussi frais qu'un gardon - mis à part les yeux, tellement injectés de sang que le rouge aurait pu passer pour leur couleur naturelle.

Il vint poser la boîte à côté de Keeton, sur une petite table.

Elle a attiré mon regard, dit Keeton, parce qu'elle me rappelle le

champ de courses de Lewiston. J'y vais de temps en temps.

- Vous aimez les émotions fortes ? ^a Gaunt avait souri en posant la question.

Keeton, sur le point de répondre qu'il ne pariait jamais, changea d'avis au dernier moment. Le sourire de l'homme n'était pas seulement amical ; c'était un sourire de commisération, et il comprit soudain qu'il avait en face de lui un compagnon de souffrance ; ce qui, entre parenthèses, montrait bien à quel stade il en était réduit, car lorsqu'il avait serré la main de Gaunt, il avait été saisi d'une impression de dégoût si brusque et intense qu'on aurait presque dit un spasme musculaire. En ce bref instant, il avait cru avoir enfin trouvé son Persécuteur en Chef ! Il devait se méfier de ce genre de réaction ; ça ne servait à rien de perdre les pédales.

Il m'arrive de jouer un cheval ou deux.

- «a m'est arrivé aussi, malheureusement. ^a Les yeux rouges de Gaunt se fixèrent sur ceux de Keeton et ils se comprirent parfaitement... du moins, à ce que crut le maire. ' Je suis passé par la plupart des champs de courses de l'Atlantique au Pacifique, et je suis à peu près sûr qu'il s'agit de celui de Longacre Park, à San Diego.

Disparu, évidemment, au profit d'un lotissement.

- Oh...

- Mais permettez-moi de vous le montrer. Je crois que cela devrait vous intéresser. ^a

Il enleva le couvercle et sortit délicatement une piste de course en fer-blanc, d'environ un mètre de long sur trente centimètres de large.

Elle ressemblait aux jouets à bon marché, venus du Japon, que Keeton avait eus enfant, juste après la guerre. La piste était le modèle réduit d'un parcours classique de deux miles. Elle comportait huit fentes étroites, et derrière la ligne de départ étaient alignés huit chevaux, découpés en fer-blanc. Chacun était fixé sur une lamelle de même métal, sortant de la fente et soudée au ventre du cheval.

Ouais ! ^a fit Keeton, dont le visage s'éclaira. C'était la première fois qu'il souriait depuis des semaines, et l'expression lui fit un effet curieux.

‘ Vous n'avez encore rien vu, Mesdames et Messieurs, comme disait l'autre ^a, répliqua Gaunt en lui rendant son sourire. Ce truc-là date des années trente, monsieur Keeton ; une véritable antiquité. Mais ce n'était pas simplement un jouet pour les mordus des courses de l'époque.

- Non?

- Non. Savez-vous ce qu'est une planche Ouija ?

- Bien s'r. Vous posez une question, et le monde des esprits est supposé donner la réponse en l'épelant lettre à lettre.

- Exactement. Eh bien, figurez-vous qu'à l'époque de la Dépression, il y avait un tas de turfistes qui croyaient que Ticket Gagnant était en quelque sorte la planche Ouija des parieurs. ^a

Ses yeux croisèrent de nouveau ceux de Keeton, souriants, amicaux, et le maire se sentit aussi incapable d'en détacher les siens qu'il l'avait été de quitter le champ de courses avant la fin, la dernière fois qu'il avait essayé.

C'est idiot, non ?

- Oui ^a, répondit Keeton à qui l'idée, cependant, ne paraissait nullement idiote ; mais au contraire, parfaitement... parfaitement...

Parfaitement raisonnable.

Gaunt explora la boîte de la main et en retira une petite clef de métal. Un cheval différent gagne à chaque fois. Il doit y avoir une sorte de mécanisme aléatoire à l'intérieur, je suppose. Sommaire, mais efficace. Et maintenant, regardez. ^a

Il glissa la clef dans un trou, à l'extérieur de la plate-forme de fer-blanc, et la tourna. On entendit les cliquetis caractéristiques d'engrenages que l'on remonte.

‘ Lequel prenez-vous ? demanda Gaunt.

- Le cinq. ^a Keeton se pencha en avant, tandis que son cœur se mettait à battre plus fort. C'était ridicule - l'ultime preuve de son obsession, se dit-il - mais il ne s'en sentait pas moins gagné par la vieille excitation.

‘ Très bien, je choisis le six. Et si nous faisons un petit pari, juste pour pimenter les choses ?

- Bien s'êr ! Combien ?

- Pas en argent. J'ai arrêté de jouer pour de l'argent il y a très longtemps, monsieur Keeton. C'est la forme de pari la moins intéressante de toutes. Disons ceci : si votre cheval gagne, je vous rendrai un petit service, à votre choix. Si le mien gagne, c'est vous qui me devrez un petit service.

- Et si un autre gagne, le pari est annulé ?

- Exactement. Etes-vous prêt ?

- Et comment ! ^a répliqua Keeton, les dents serrées, en se penchant sur la piste de course en fer-blanc. Il s'étreignait les mains entre ses grosses cuisses.

Un petit levier de métal dépassait d'une fente, à hauteur de la ligne de départ. Ét c'est parti ^a, dit doucement Gaunt en le poussant.

Les roues dentées du mécanisme, sous le plateau, se mirent à tourner. Les chevaux quittèrent la ligne de départ et s'engagèrent chacun dans la fente qui lui était réservée, lentement pour commencer.

Ils oscillaient d'avant en arrière et progressaient par petits à-coups, comme si un gros ressort (ou plusieurs) se détendaient à l'intérieur, mais commencèrent à prendre de la vitesse en arrivant au premier virage.

Le deux prit la tête, suivi du sept ; les autres formaient un peloton serré.

Allez, le cinq ! s'écria doucement Keeton. Allez, le cinq, bouge-toi, salope ! ^a

Comme s'il n'attendait que cet encouragement, le minuscule étalon de fer-blanc commença à se détacher du peloton. A mi-course, il avait rejoint le sept. Le six, le cheval de Gaunt, se mit aussi à prendre de la vitesse.

La plate-forme tressautait et vibrait sur la petite table. Le visage de Keeton planait au-dessus comme une grosse lune crevassée. Une goutte de sueur vint tomber sur le jockey du trois ; grandeur nature, l'homme et le cheval auraient été noyés sous un déluge.

Au troisième virage, le sept donna une accélération et rattrapa le deux, mais le cinq de Keeton tint bon, le six de Gaunt à une encolure derrière lui. Les quatre premiers chevaux, avec des vibrations frénétiques, prirent le virage bien détachés par rapport aux quatre derniers.

´ Vas-y, espèce de stupide salope ! ^a cria Keeton, oubliant qu'il ne s'agissait que de morceaux de fer-blanc grossièrement découpés en forme de chevaux. Il avait également oublié qu'il se trouvait dans la boutique d'un homme dont il venait tout juste de faire la connaissance.

La vieille excitation le dominait, le secouant comme un fox-terrier secoue un rat. ´ Vas-y, ma salope ! Galope, baise-les ! ^a

Le cinq remonta encore un peu et prit la tête. Le cheval de Gaunt était à moins d'une encolure de celui de Keeton lorsque celui-ci franchit en vainqueur la ligne d'arrivée.

Le mécanisme s'essoufflait, mais la plupart des chevaux regagnèrent la ligne de départ avant que le ressort fût au bout du rouleau. Du doigt, Gaunt poussa les retardataires à la hauteur des autres ; ils étaient prêts pour un nouveau départ.

´ Bon Dieu ! ^a fit Keeton en s'essuyant le front. Lui aussi se sentait complètement au bout du rouleau... et néanmoins, mieux qu'il ne l'avait jamais été depuis très, très longtemps. ´ qu'est-ce que c'était chouette !

- Vraiment chouette, reconnut Gaunt.

- Ils savaient bougrement bien s'y prendre, dans le temps, vous ne trouvez pas ?

- Mais si. (Gaunt sourit.) Et on dirait que je vous dois un petit service, monsieur Keeton.

- Bah, n'en parlons pas, on s'est bien amusés.

- Non, j'y tiens. Un gentleman paie toujours ses dettes. Simplement, appelez-moi un jour ou deux avant que vous vouliez régler nos comptes.

Avant qu'il veuille régler ses comptes.

A cette remarque, tout lui retomba dessus. Les comptes ! C'étaient EUX

qui allaient lui régler le sien ! EUX! Jeudi prochain, on allait lui régler son compte, et qu'est-ce qui allait se passer, alors ?

Il avait des visions de manchettes de journaux qui lui dansaient dans la tête.

‘ Voulez-vous que je vous dise comment les vrais parieurs des années trente se servaient de ce jouet ? demanda doucement Gaunt.

- Bien s'r^a, répondit Keeton. Au fond, il s'en fichait... mais il lui suffit de lever les yeux, de croiser de nouveau le regard de Leland Gaunt et d'en rester captif pour que l'idée d'utiliser un jeu d'enfant afin de déterminer des gagnants lui par^ot de nouveau parfaitement cohérente.

Íls prenaient la page des courses de leur journal, ou un journal de turfistes, et faisaient courir toutes les courses, l'une après l'autre, par Ticket Gagnant. Ils donnaient à chacun des chevaux un nom pour chacune des courses ; pour cela ils touchaient le cheval de fer-blanc en prononçant ce nom en même temps. Cela sur huit, dix ou douze courses. Ensuite ils allaient au champ de courses et jouaient les chevaux qui avaient gagné chez eux.

- Et ça marchait ?^a demanda Keeton, avec l'impression que sa voix venait d'ailleurs que de lui-même ; d'un endroit éloigné. Il éprouvait aussi la curieuse sensation de flotter dans les yeux de Leland Gaunt. De flotter sur de l'écume rouge. Sensation bizarre, mais tout à

fait agréable.

Íl semble que oui. Sans doute des superstitions idiotes, cependant... voulez-vous acheter ce jouet et voir par vous-même ?

- Oui.

- Vous devez avoir terriblement besoin d'un Ticket Gagnant, n'est-ce pas Danforth ?

- De bien plus que d'un. D'un plein panier. Combien ?^a

Leland Gaunt se mit à rire. Óh, non, vous ne m'aurez pas comme ça ! Alors que c'est moi qui suis votre débiteur ! Je vais vous dire comment faire. Vous allez ouvrir votre portefeuille et me donner le premier billet que vous y trouverez. Je suis s'r^o que ce sera le bon.^a

Keeton s'exécuta et tendit à Gaunt un billet sans détourner les yeux de son visage ; évidemment, le billet s'ornait d'un portrait de Thomas

Jefferson, et appartenait à la catégorie de ceux qui étaient à l'origine de tous ses ennuis actuels.

5

Gaunt le fit disparaître avec l'aisance d'un prestidigitateur et dit : Il y a encore une chose.

- quoi ? ^a

Leland Gaunt se pencha en avant, regarda Keeton de l'air le plus sérieux et le toucha au genou. ´ Dites-moi, monsieur Keeton, les connaissez-vous, EUX? ^a

Keeton en eut le souffle coupé, à la manière d'un dormeur dont la respiration se bloque pendant un cauchemar. Óui, murmura-t-il, Oh ! oui.

- Cette ville en est pleine, poursuivit Gaunt du même ton confidentiel. Elle en est absolument infestée. Cela fait moins d'une semaine que j'ai ouvert, et je m'en suis déjà rendu compte. Je crois qu'ils sont peut-être à mes trousses. En fait, j'en suis même s'r. J'aurai peut-être besoin de votre aide.

- D'accord, fit Keeton, qui avait un peu retrouvé sa voix. Bon Dieu, vous aurez toute l'aide dont vous aurez besoin.

- Ecoutez, nous venons tout juste de nous rencontrer et vous ne me devez rien... ^a

Keeton, qui était déjà persuadé que Gaunt était le meilleur ami qu'il venait de se faire depuis au moins dix ans, ouvrit la bouche pour protester. Mais Gaunt leva une main et aucun son ne sortit de la gorge du maire.

´ Vous ai-je vendu quelque chose qui marche vraiment, ou bien une vulgaire machine à rêver... du genre qui tourne au cauchemar au premier avatar ? En avez-vous la moindre idée ? Je suis s'r que vous y croyez, en ce moment ; j'ai un don de persuasion très développé, si je peux me permettre de le dire moi-même. Mais je crois au principe du client satisfait, monsieur Keeton, et à rien d'autre qu'au client satisfait.

Cela fait des années que je pratique ce métier, et j'ai b,ti ma réputation sur la satisfaction de mes clients. Alors prenez ce jouet. S'il marche

avec vous, parfait. Sinon, donnez-le à l'armée du salut ou fichez-le à la poubelle. De combien en êtes-vous ? Deux billets ?

- Oui, deux dollars, répondit Keeton d'un ton rêveur.

- Mais si ça marche, et si vous pouvez vous débarrasser l'esprit de ces soucis financiers éphémères, revenez me voir. On prendra un café, comme ce matin... et nous parlerons d'EUX.

- C'est allé trop loin ; il ne suffit pas de rendre l'argent ^a, objecta Keeton de la voix claire mais décalée de quelqu'un qui parle en dormant. Je ne pourrai jamais effacer en cinq jours les traces que j'ai laissées.

- Beaucoup de choses peuvent changer en cinq jours ^a, observa Gaunt d'un ton songeur. Il se leva, d'un mouvement souple et gracieux. ' Vous avez une grosse journée devant vous... et moi aussi.

- Mais EUX, protesta Keeton. qu'est-ce qu'il faut faire contre EUX ? ^a

Gaunt posa ses longues mains glacées sur les bras de Keeton, et, même dans l'état d'hébétude dans lequel il se trouvait, il sentit son estomac se soulever à ce contact. On s'occupera d'EUX plus tard. Ne vous inquiétez pas pour ça. ILS ne perdent rien pour attendre. ^a

6

' John ! lança Alan lorsqu'il aperçut John LaPointe qui gagnait les bureaux de police par la porte de service. «a me fait plaisir de te voir !
^a

A dix heures et demie, ce samedi matin, le poste de police de Castle Rock n'avait jamais été aussi désert. Norris était parti pêcher quelque part, et Seaton Thomas à Sanford, chez ses deux soeurs vieilles filles.

Sheila Brigham, au rectorat de Notre-Dame des Eaux Sereines, aidait son frère à rédiger une nouvelle lettre au journal, expliquant le caractère parfaitement anodin de la Nuit-Casino. Le père Brigham désirait également faire savoir, par cette missive, qu'il jugeait le révérend Rose aussi fou qu'un asticot dans une bouse d'éléphant.

Evidemment, il était exclu de s'exprimer en de tels termes (dans un journal de famille, en tout cas), mais Père John et Súur Sheila s'employaient de leur mieux à faire passer le message. Andy Clutterbuck était de service quelque part ; c'était du moins ce que

supposait Alan, car il ne l'avait pas appelé depuis que le shérif était arrivé, une heure auparavant. Jusqu'à l'arrivée de John, il n'y avait eu qu'une autre personne dans le bâtiment municipal, semblait-il, Eddie Warburton, occupé à bricoler la fontaine d'eau froide, dans un coin.

‘ quoi d'neuf, patron ? demanda John en s'asseyant sur un coin du bureau d'Alan.

- Un samedi matin ? Pas grand-chose. Mais regarde ça. ^a Alan déboutonna le poignet droit de sa chemise et commença à remonter la manche sur son bras. ‘ Tu remarqueras que ma main ne quitte pas mon poignet.

- Hon-hon ^a, grogna John, qui tira une confiserie de sa poche, défit le papier qui l'entourait et l'engloutit.

Alan lui montra sa paume ouverte, retourna la main pour en exhiber le dos et la serra en poing. Il y glissa le pouce et l'index de la main gauche et en extirpa une petite pointe de soie. ‘ Pas mal, hein ? fit-il à

John en agitant les sourcils.

- Si c'est le foulard de Sheila, elle ne va pas apprécier de le retrouver tout chiffonné avec l'odeur de ta transpiration dessus ^a, remarqua John. Il ne paraissait pas vraiment abasourdi d'admiration.

Elle n'avait qu'à pas le laisser traîner sur son bureau. De plus, les magiciens ne transpirent pas. Et maintenant, dis abracadabra ! ^a Il sortit complètement le foulard de Sheila de son poing et le déploya en l'air d'un geste emphatique. Le carré de soie ondula et alla se poser, comme un papillon aux couleurs brillantes, sur la machine à écrire de Norris. Alan regarda John et soupira. ‘ Pas si terrible, hein ?

- C'est un tour impeccable, admit John. Sauf que je l'ai déjà un peu vu. Disons trente ou quarante fois ?

- Hé, Eddie, qu'est-ce que vous en pensez ? lança Alan. Pas si mal pour un flic du fin fond de la cambrousse, non ? ^a

C'est à peine si le concierge leva les yeux de la fontaine, dans laquelle il vidait une bonbonne en plastique marquée EAU DE SOURCE.

‘ Je regardais pas, shérif. S'cusez.

- Aussi désespérants l'un que l'autre. Mais je travaille une variante, John. Tu vas en rester baba, je te jure.

- Hon-hon. Dis, est-ce qu'il faut vraiment que j'aille inspecter les toilettes de ce nouveau restaurant, sur River Road ?

- Il le faut vraiment.

- Pourquoi c'est toujours à moi de faire ces corvées de chiottes ?

Norris pourrait bien...

- Norris est allé inspecter les goguenots du terrain de camping en juillet et en août, répliqua Alan. En juin, c'est moi qui l'ai fait. Arrête de raler, John, c'est ton tour, point. Tu prendras aussi des échantillons d'eau. Sers-toi des poches spéciales qu'Augusta nous a envoyées. Tu en trouveras encore tout un paquet dans le placard du hall. Je crois les avoir vues derrière la boîte de biscuits salés de Norris.

- D'accord, dit John, t'as gagné. Mais au risque de passer encore pour un raleur, je te ferai remarquer qu'en principe, c'est la responsabilité du propriétaire du restaurant, de chercher les petites bestioles dans l'eau. J'ai vérifié.

- Rien de plus exact, admit Alan. Mais c'est de Timmy Gagnon qu'il est question, ici, Johnny. Ce nom ne te dit rien ?

- Il me dit que même si je crevais de faim, je n'achèterais jamais un hamburger au nouveau Riverside BBQ Delish.

- Tout juste ! ^a s'exclama Alan. Il se leva et donna une tape sur l'épaule de John. ' J'espère bien ficher cette espèce d'enfant de salaud au chômage avant que la population de chiens et chats errants de Castle Rock ne commence à sérieusement décliner.

- C'est écœurant, Alan.

- Non, c'est Timmy Gagnon. Prends les échantillons d'eau ce matin ; je les expédierai aux Services de Santé d'Augusta avant ce soir.

- Et toi, ce matin, qu'est-ce que tu fais ? ^a

Alan déroula sa manche et la reboutonna. ' Pour le moment, je vais en ville rendre visite au Bazar des Rêves. J'ai envie de rencontrer ce monsieur Leland Gaunt. Il a fait une sacrée impression à Polly, et d'après ce qui m'est revenu, elle n'a pas été la seule en ville à craquer pour lui. Le connais-tu ?

- Pas encore. ^a Les deux policiers se dirigèrent vers la porte. ' Je suis

passé devant la boutique une ou deux fois. Des trucs pas mal, dans la vitrine, dans tous les genres. ^a

Ils passèrent devant Eddie, qui nettoyait maintenant le grand réservoir en verre de la fontaine avec un chiffon. Il ne leva pas les yeux sur Alan et John ; il paraissait perdu dans son univers privé. Mais dès qu'il eut entendu la porte du fond se refermer sur eux, le concierge se précipita dans le bureau de Sheila et prit le téléphone.

7

ˆ D'accord... oui... oui, je comprends. ^a

Debout à côté de sa caisse, Leland Gaunt tenait un téléphone sans fil Cobra contre son oreille. Un sourire aussi fin que le premier croissant de la lune montante étirait ses lèvres.

ˆ Merci, Eddie, merci beaucoup. ^a

Gaunt alla jusqu'au rideau qui séparait la boutique de l'arrière-boutique ; il n'y passa que le haut du corps, en s'inclinant. Lorsqu'il se redressa, il tenait un panonceau.

Où, vous pouvez rentrer chez vous maintenant, Eddie... Oui...

Non, je n'oublierai pas. Je n'oublie jamais un service ni un visage, et c'est la raison pour laquelle j'ai horreur que l'on me rappelle l'un ou l'autre. Au revoir. ^a

Il coupa la conversation sans attendre la réponse, replia l'antenne et mit le téléphone dans la poche de sa veste d'intérieur. Le store était de nouveau baissé, sur la porte. Gaunt passa la main entre le vitrage et le store pour en retirer le signe

OUVERT

qu'il remplaça par celui qu'il venait de prendre derrière le rideau ; puis il se posta derrière l'étalage pour voir arriver Alan Pangborn. Le shérif contempla un certain temps la vitrine au travers de laquelle Gaunt l'observait avant de s'approcher de la porte ; il mit même les mains en coupe de part et d'autre de ses yeux et écrasa son nez sur la vitre pendant quelques secondes. Gaunt avait beau se tenir en face de lui, bras croisés, Alan ne le vit pas.

Leland Gaunt détesta immédiatement Pangborn. Il n'en fut pas

beaucoup surpris. Il était encore plus fort dans l'art de déchiffrer un visage que dans l'art de ne pas l'oublier, et ce qu'il venait de lire sur celui-ci, écrit en gros caractères, était chargé de menaces.

La figure de Pangborn changea brusquement d'expression ; ses yeux s'agrandirent légèrement, ses lèvres se serrèrent avec force et firent disparaître toute bonne humeur de sa bouche. Gaunt éprouva une brusque et inhabituelle bouffée de peur. Ilm'a vu, pensa-t-il. Pourtant, c'était impossible. Le shérif recula d'un demi-pas... et éclata de rire.

Gaunt comprit aussitôt ce qui venait de se passer, mais cela ne fit rien pour diminuer la haine profonde qu'il avait immédiatement ressentie.

‘ Barre-toi d'ici, shérif, murmura-t-il. Barre-toi d'ici et fiche-moi la paix.^a

Alan resta longtemps à regarder l'étalage. Il se prit à se demander pourquoi on faisait tant d'histoires à propos de ce magasin. Il avait échangé quelques mots avec Rosalie Drake avant de se rendre chez Polly, hier, et à en croire la jeune femme, le Bazar des Rêves était rien moins que l'équivalent (pour le nord de la Nouvelle-Angleterre) de Tiffany's ; néanmoins, le service de porcelaine de la vitrine ne méritait pas, à première vue, qu'on se levât la nuit pour écrire à sa mère d'envoyer d'urgence des fonds : de la pacotille de brocanteur, dans le meilleur des cas. Plusieurs assiettes étaient ébréchées, et l'une d'elles avait un cheveu qui courait jusqu'au milieu.

Bah, pensa Alan, des goûts et des couleurs, on ne discute pas. Ce service date probablement d'un siècle ; il doit valoir une fortune, et moi je suis trop bouché pour comprendre ça.

Il mit ses mains en coupe contre le verre afin de voir au-delà de l'étalage, mais on ne distinguait rien : les lumières étaient éteintes et le

magasin désert. Puis il crut apercevoir quelqu'un - une étrange et transparente silhouette qui le regardait, spectrale, avec un intérêt malveillant. Il fit un demi-pas en arrière avant d'avoir compris qu'il venait de voir son propre reflet. Il rit un peu, gêné de s'être ainsi laissé

piéger.

Il alla jusqu'à la porte. Le store était baissé ; à la ventouse transparente, pendait un panonceau rédigé à la main : SUIS PORTLAND POUR D...DOUANER

UN ARRIVAGE D'OBJETS

D...SOL... DE VOUS AVOIR MANQUÉ...

SOYEZ GENTILS, REVENEZ!

Alan prit une carte de visite professionnelle dans son portefeuille et griffonna un court message au dos.

Cher Monsieur Gaunt,

Je suis passé samedi matin pour vous saluer et vous souhaiter la bienvenue parmi nous. J'espère que vous vous plairez à Castle Rock !

Je reviendrai lundi. Nous pourrions peut-être aller prendre un café.

S'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour vous, vous avez mes deux numéros de téléphone de l'autre côté.

Alan Pangborn

Il se baissa, glissa la carte sous la porte et se redressa. Il regarda encore

quelques instants la vitrine, se demandant qui pourrait bien avoir envie d'un service de table dans cet état. Tandis qu'il se faisait ces réflexions,

une impression étrangement convaincante l'envahit : celle d'être observé. Alan fit demi-tour et ne vit personne, sinon Lester Pratt.

L'homme était occupé à coller l'une de ses fichues affiches à un poteau téléphonique et ne regardait pas dans sa direction. Alan haussa les épaules et reprit la direction du bâtiment municipal. Il serait encore temps, lundi, de rencontrer Mr Leland Gaunt ; lundi, ce serait parfait.

9

Leland Gaunt attendit de le voir s'éloigner avant d'aller ramasser la carte que Pangborn avait glissée sous la porte. Il lut attentivement les deux côtés, et sourit. Ainsi donc, le shérif avait l'intention de passer lundi ? Eh bien, c'était parfait, parce que quelque chose lui disait que d'ici là, le shérif de Castle Rock aurait d'autres chats à fouetter. Une tripotée d'autres chats. Et c'était aussi bien, car il avait déjà rencontré

des hommes comme Pangborn, des hommes avec lesquels il valait

mieux éviter tout contact, au moins lorsqu'on était en train de monter une petite opération et de jauger sa clientèle. Les hommes comme Pangborn remarquaient trop les détails pertinents.

Il vous est arrivé quelque chose, shérif Pangborn, murmura Gaunt.

quelque chose qui vous a rendu encore plus dangereux que vous ne l'êtes naturellement. Je vois ça aussi sur votre figure. Je me demande bien ce que c'était... quelque chose que vous avez fait, quelque chose que vous avez vu, ou les deux ? ^a

Il resta à contempler la rue, et ses lèvres découvrirent lentement ses grandes dents de guingois. Il parlait de ce ton bas et sans effort de quelqu'un qui est depuis très longtemps son meilleur auditoire.

´ J'ai cru comprendre que vous étiez plus ou moins un prestidigitateur de salon, mon ami déguisé en flic. Vous aimez les tours. Je vais vous en montrer quelques-uns avant de quitter le patelin. Je suis certain qu'ils vous épateront. ^a

Son poing se referma sur la carte de visite d'Alan, la plia, puis la roula en boule. Lorsqu'elle fut complètement dissimulée, une flammèche bleue se glissa entre son index et son majeur. Il ouvrit de nouveau la main ; de minuscules volutes de fumée montèrent de sa paume, mais la carte avait disparu. Sans même laisser la moindre cendre.

´ Dis abracadabra ^a, ajouta doucement Gaunt.

10

Pour la troisième fois de la journée, Myrtle Keeton alla jusqu'à la porte du cabinet de son mari et tendit l'oreille. Lorsqu'elle s'était levée ce matin, vers neuf heures, Danforth s'y trouvait déjà enfermé à clef. A une heure de l'après-midi il y était toujours. Lorsqu'elle lui demanda s'il voulait déjeuner, sa voix assourdie lui répondit qu'il était occupé, qu'elle lui fiche la paix.

Elle leva la main pour frapper à nouveau et interrompit son geste.

Elle approcha encore l'oreille de la porte. Un bruit lui parvenait ; un bruit métallique, une sorte de trépidation. Un bruit qui lui rappelait celui qu'avait fait le coucou de sa mère pendant la semaine qui avait précédé son arrêt, définitivement détraqué.

Elle frappa doucement. ´ Danforth ?

- Fiche le camp ! ^a avait-il répondu d'une voix agitée, mais elle n'aurait su dire si c'était de peur ou d'excitation.

˘ Tu vas bien, au moins, Danforth ?

- Oui, bon Dieu ! Fiche le camp ! Je vais bientôt sortir ! ^a

Cliquetis, trépidations. Trépidations et cliquetis. Comme de la terre sableuse dans un mixeur. Elle eut un peu peur. Pourvu que Danforth ne fût pas pris d'une crise de dépression, là-dedans...

Il s'était comporté de manière tellement étrange, ces derniers temps.

˘ Danforth ? Veux-tu que j'aille à la boulangerie acheter des petits pains ?

- Oui ! cria-t-il. C'est ça, des petits pains ! Du papier-cul ! Un nez tout neuf ! Va o³ tu veux ! Ramène n'importe quoi ! Mais fiche-moi la paix !
^a

Elle resta encore quelques instants derrière la porte, indécise. Elle envisagea de frapper à nouveau, puis y renonça. Elle n'était plus très s³re de vouloir savoir ce que Danforth pouvait bien fabriquer dans son cabinet. Elle n'était même pas s³re d'avoir envie de le voir en sortir.

Elle se chaussa, endossa son manteau de demi-saison le plus chaud
- il faisait très froid en dépit d'un beau soleil - et gagna la voiture.

Elle se rendit jusqu'au Fournil Campagnard, à l'autre bout de Main Street, et prit une demi-douzaine de petits pains, au miel pour elle, et au chocolat et à la noix de coco pour Danforth. Elle espérait qu'ils amélioreraient son humeur ; un peu de chocolat améliorerait toujours son humeur.

Sur le chemin du retour, elle jeta un coup d'oeil en passant à la vitrine du Bazar des Rêves. Ce qu'elle aperçut la mit quasiment debout sur la pédale de frein ; si jamais quelqu'un l'avait suivie de trop près, il lui serait à coup s³r rentré dedans.

Elle venait de voir la plus ravissante des poupées dans la vitrine.

Le store était évidemment de nouveau relevé. Et le panneau qui pendait à la ventouse transparente affichait

Evidemment.

11

Polly Chalmers passa un samedi après-midi très inhabituel pour elle : à

ne rien faire. Elle resta assise dans son rocking-chair, à côté de la fenêtre,

les mains bien calées sur les genoux, suivant des yeux les quelques véhicules qui passaient de temps en temps dans la rue. Alan l'avait appelée avant de partir en patrouille ; il avait manqué Leland Gaunt.

Est-ce qu'elle allait bien ? Avait-elle besoin de quelque chose ? Oui elle allait bien, et non, elle n'avait besoin de rien. Double mensonge. Elle n'allait pas bien, et il y avait plusieurs choses dont elle aurait eu grand besoin. Avec, en tête de liste, un traitement pour son arthrite.

Non, Polly. C'est de courage dont tu as réellement besoin. Le courage d'aller voir l'homme que tu aimes et de lui dire : Alan, j'ai un peu arrangé les choses, sur les années que j'ai passées loin de Castle Rock, et je

t'ai carrément menti à propos de ce qui est arrivé à mon fils. J'aimerais que tu me pardonnes et te dire la vérité, maintenant. ^a

Enoncé comme ça, tout simplement, la chose paraissait facile. Elle se compliquait seulement au moment où l'on regardait dans les yeux l'homme qu'on aimait ; ou lorsqu'on essayait de trouver la clef qui ouvrirait son cœur sans le mettre douloureusement en pièces.

Souffrances et mensonges ; mensonges et souffrances. Les deux sujets autour desquels toute sa vie semblait tourner, depuis quelque temps.

Comment ça va, aujourd'hui, Polly ?

Très bien, Alan, très bien.

En réalité, elle était terrifiée. Non pas que ses mains la fissent tellement souffrir, en cet instant précis ; elle aurait presque préféré

cela,

car la souffrance, aussi éprouvante qu'elle fût quand elle arrivait, était moins insupportable que l'attente.

Peu après midi, elle avait ressenti les premiers picotements tièdes, presque des vibrations, dans ses mains. Ils entouraient d'anneaux de chaleur ses articulations et la base de son pouce, et elle les sentait rôder

au bas de chacun de ses ongles, petits arcs de métal, sourires sans humour. Elle avait déjà ressenti ce type d'impression par deux fois et savait ce qu'elle signifiait. Elle avait souffert de ce que feu sa tante Betty, affligée de la même maladie, appelait une crise vraiment mauvaise. Lorsque mes mains me picotent comme si je recevais des décharges électriques, je sais qu'il est temps de fermer les sabords^a, disait la vieille dame ; Polly essayait à son tour de fermer les sabords, avec un succès plus que relatif.

Dehors, deux garçons descendaient la rue en se faisant des passes avec un ballon de foot. Celui de droite, le cadet des fils Lawes, voulut rattraper une balle haute ; le ballon lui effleura les doigts et vint atterrir

sur la pelouse de Polly. Le garçon l'aperçut à sa fenêtre et la salua en allant le chercher. Polly répondit en levant à son tour la main... et sentit monter en elle une morose bouffée douloureuse, comme se ranime une couche épaisse de braises sous l'effet d'une rafale de vent.

Puis la douleur s'éloigna, et ne resta plus que le picotement surnaturel.

Il lui faisait un peu la même impression que l'air avant un violent orage électrique.

La douleur viendrait, le moment voulu. Elle ne pouvait rien y faire.

Les mensonges qu'elle avait racontés à Alan à propos de Kelton, c'était une tout autre affaire. Et, songea-t-elle, ce n'était pourtant pas que la vérité fût si affreuse, si crue, si choquante ; ce n'était pas comme s'il ne

la soupçonnait pas d'avoir menti ; peut-être même en était-il déjà

convaincu. Il l'était sans doute. Elle l'avait vu dans son regard. Mais alors, pourquoi est-ce si difficile, Polly ? Pourquoi ?

En partie à cause de l'arthrite, pensait-elle, en partie à cause de la dépendance de plus en plus grande dans laquelle elle était des analgésiques ; ces deux choses, mises ensemble, avaient une manière

bien à elle de brouiller toute pensée rationnelle, de faire paraître tordues et douteuses les choses les plus droites et les plus nettes. Puis il

y avait ce qu'Alan souffrait de son côté, l'honnêteté avec laquelle il en avait parlé : il n'avait pas eu la moindre hésitation à tout étaler devant elle.

Ses sentiments, à la suite de l'accident particulier qui avait coûté la vie à Annie et Todd, étaient confus et laids, enrobés dans un tourbillon pénible (et quelque peu effrayant) d'émotions négatives : il les lui avait tout de même révélés. Il l'avait fait parce qu'il cherchait à savoir si elle

n'aurait pas été au courant de certains aspects de l'état d'esprit d'Annie qu'il aurait ignorés ; mais aussi parce que jouer honnêtement le jeu et ne pas cacher ce genre de choses était dans sa nature. Elle redoutait ce qu'il risquait de penser, lorsqu'il découvrirait qu'elle-même n'avait pas joué honnêtement le jeu ; que son cœur, comme ses mains, avait été

durci par une gelée précoce.

Elle se déplaça, mal à l'aise, dans le rocking-chair.

Il faudra que je lui dise tout, tôt ou tard. Il le faut absolument. Et rien de tout cela n'explique pour quelle raison c'est si difficile ; ni même n'explique pour quelle raison j'ai commencé par lui mentir. Ce n'est tout de même pas comme si j'avais tué mon fils...

Elle poussa un soupir, presque un sanglot, et bougea encore. Des yeux, elle chercha les garçons au ballon de foot, mais ils avaient disparu. Elle se laissa aller dans le rocking-chair et ferma les yeux.

12

Elle n'était pas la première fille à tomber enceinte à la suite d'une longue bagarre, un soir de rendez-vous, ni la première à devoir affronter ensuite de pénibles discussions avec ses parents et ses proches. On avait voulu la marier à Paul ^a Duke Sheehan, le garçon qui l'avait mise dans cet état ; elle avait répondu qu'il n'en était pas question, quand bien même Duke serait le dernier homme vivant sur terre. Ce qui était vrai. Mais son orgueil l'empêchait d'ajouter que Duke, de son côté, n'avait aucune envie de se marier avec elle. Le meilleur ami du garçon lui avait confié que Paul Sheehan faisait ses

préparatifs, en grande hâte, pour s'engager dans la marine dès qu'il aurait dix-huit ans... soit dans moins de six semaines.

‘ Mettons bien les choses au point ^a, avait dit Newton Chalmers, lorsqu'il avait fait s'effondrer la dernière et fragile passerelle entre lui et sa fille. Il était assez bon pour te baiser, mais il ne l'est pas assez pour t'épouser, c'est ça ? ^a

Elle avait cherché à s'enfuir de chez elle, mais sa mère l'avait rattrapée. Si elle ne voulait pas épouser le garçon, avait observé

Lorraine Chalmers de ce ton de voix calme et doucement raisonnable qui avait failli rendre Polly folle pendant son adolescence, alors on allait l'expédier dans le Minnesota, chez tante Sarah. Elle pourrait rester à Saint Cloud jusqu'à son accouchement, puis abandonner le bébé pour l'adoption.

‘ Je sais pourquoi vous voulez me voir partir, rétorqua Polly. A cause de tante Evelyn, c'est ça, hein ? Vous avez peur qu'elle apprenne que je me suis fait mettre en cloque et qu'elle enlève votre nom du testament ? C'est une question de fric, c'est bien ça ? Vous vous fichez complètement de moi ! Vous n'en avez rien à foutre, de votre fi... ^a

La voix doucement raisonnable de Lorraine Chalmers dissimulait en fait, depuis toujours, un caractère emporté. Elle aussi avait alors coupé la dernière et fragile passerelle qui la reliait à sa fille, en la giflant

à la volée.

Polly s'était donc enfuie. Il y avait longtemps, très longtemps de cela : en juillet 1970.

Elle s'arrêta un moment de courir lorsqu'elle arriva à Denver, où

elle travailla jusqu'à la naissance du bébé ; celle-ci eut lieu dans une aile

d'hôpital réservée aux mères nécessiteuses. Elle avait eu la ferme intention de donner son enfant pour l'adoption, mais quelque chose

- le seul fait, peut-être, de le sentir dans ses bras lorsque l'infirmière le lui avait confié, peu après la délivrance - l'avait fait changer d'avis.

Elle donna au garçon le nom de son grand-père paternel, Kelton. la décision de garder l'enfant l'avait quelque peu effrayée, parce qu'elle

aimait à se considérer comme une fille pratique et raisonnable, et que rien de ce qui lui était arrivé depuis un an ne cadrerait avec l'image qu'elle avait d'elle-même. Pour commencer, cette fille pratique et raisonnable s'était fait mettre enceinte en dehors des liens du mariage, à une époque où les filles pratiques et raisonnables ne faisaient pas ce genre de choses. Ensuite, cette fille pratique et raisonnable s'était enfuie de chez elle et avait donné naissance à son enfant dans une ville où elle n'avait jamais été auparavant et dont elle ne connaissait rien. Et pour couronner le tout, cette fille pratique et raisonnable avait décidé

de garder l'enfant et d'affronter avec lui un avenir qu'elle ne voyait pas, qu'elle ne sentait même pas.

Au moins n'avait-elle pas gardé le bébé par dépit ou par défi ; personne n'aurait pu lui reprocher cela. L'amour maternel lui était tombé dessus par surprise. L'amour, le sentiment le plus simple, le plus fort, le plus implacable.

Elle avait continué sa route. Non - on l'avait fait continuer sa route. Une série de petits boulots serviles l'avaient fait échouer à San Francisco, ville où elle avait probablement toujours eu l'intention de se rendre. En ce début d'été de 1971, c'était une sorte de paradis pour hippies, une boutique à came pleine de drogués, de doux dingues en tout genre et de groupes musicaux avec des noms comme Moby Grape ou Ascenseur pour le Treizième Etage¹.

Si l'on en croit la chanson de Scott McKenzie sur San Francisco, si populaire pendant au moins une de ces années, la période estivale n'aurait été qu'une vaste partouze dans cette ville. Polly Chalmers, qui n'avait jamais eu le profil d'une hippie, même à l'époque, avait plus ou moins manqué la fête. L'immeuble dans lequel elle habitait avec 1. Souvent, les immeubles américains, par superstition, n'ont pas de treizième

étage

(N.d.T.).

Kelton était plein de boîtes à lettres pisseuses ainsi que de drogués, l'insigne pacifiste autour du cou, mais qui glissaient aussi, la plupart du temps, un cran d'arrêt dans leurs bottes boueuses de motocycliste.

Les visiteurs les plus assidus du quartier étaient les huissiers, les gros bras chargés de récupérer les impayés et les flics. Beaucoup de flics,

des flics qu'on ne traitait pas de poulets en face ; les flics aussi avaient raté la grande partouze, et ça les avait défrisés.

Polly déposa un dossier à l'aide sociale, pour découvrir qu'elle n'habitait pas depuis assez longtemps en Californie pour y avoir droit ; les choses sont peut-être différentes maintenant, mais en 1971, il était aussi difficile de s'en sortir pour une mère célibataire, à San Francisco, que n'importe où ailleurs. Elle fit aussi une demande auprès de l'Aide à l'Enfance et attendit - espéra - qu'il en arriverait quelque chose. Kelton ne sautait jamais un repas, mais elle vivait elle-même au jour le jour. C'était alors une jeune femme efflanquée qui connaissait souvent la faim, toujours la peur, une jeune femme que n'auraient pas reconnue la plupart de ses proches. Les souvenirs de ces trois premières années sur la Côte Ouest, souvenirs qu'elle conservait au fond de son esprit comme de vieux vêtements dans un grenier, étaient déformés, grotesques, des images de cauchemar.

Une grande partie de sa répugnance à parler de toutes ces années à

Alan ne viendrait-elle pas de là ? Ne souhaitait-elle pas tout simplement les conserver dans l'ombre ? Elle n'avait pas été la seule à devoir endurer les conséquences cauchemardesques de son orgueil, de son refus entêté de demander de l'aide, et de la répugnante hypocrisie de l'époque, laquelle proclamait d'un côté le triomphe de l'amour libre tout en stigmatisant de l'autre les mères célibataires, mises ainsi au ban de la société ; Kelton en avait également souffert. Kelton avait été sa responsabilité tandis qu'elle peinait et rageait, lancée dans sa sordide croisade de folle.

Le plus horrible était que sa situation s'était lentement améliorée.

Au printemps 1972, elle avait enfin eu droit au soutien de l'Etat, et on lui avait promis son premier chèque de l'aide sociale pour le mois suivant ; elle faisait déjà le projet d'aller habiter dans un endroit un peu

moins immonde lorsqu'il y eut l'incendie.

On l'avait appelée au modeste restaurant où elle travaillait et dans ses rêves, Norville, l'aide-cuisinier qui ne cessait de vouloir lui mettre ses mains pleines de doigts aux fesses, se tourne vers elle sans fin, le téléphone à la main, répétant sans fin les mêmes phrases : C'est la police, Polly. Ils veulent te parler. C'est la police, Polly. Ils veulent te parler.

La police voulait effectivement lui parler : elle avait retiré les corps d'une jeune femme et d'un petit enfant des décombres enfumés du deuxième étage de l'immeuble où elle habitait. Deux cadavres tellement calcinés qu'ils étaient méconnaissables ; on savait qui était l'enfant ; si Polly n'avait pas été au travail, on aurait également su qui était la femme.

Pendant les trois mois qui avaient suivi la mort de Kelton, elle avait continué à travailler. Elle vivait dans une solitude si intense qu'elle en devenait à moitié folle ; une solitude si profonde, si complète, qu'elle ne se rendait même pas compte à quel point elle en souffrait.

Finalement elle avait écrit à ses parents, leur disant seulement qu'elle avait donné naissance à un garçon, mais que celui-ci n'était plus avec elle. Elle n'en aurait pas dit davantage, même sous la menace d'un tisonnier chauffé à blanc. Elle n'avait pas envisagé alors de retourner chez elle - pas consciemment, en tout cas -, mais elle commençait à

éprouver l'impression que si elle ne renouait pas avec certaines choses de son passé, une part précieuse d'elle-même risquait de mourir à petit feu, à la manière dont meurt un arbre, en commençant par l'extrémité

de ses branches, lorsqu'il a été trop longtemps privé d'eau.

Sa mère avait aussitôt répondu au numéro de boîte postale que lui avait donné Polly, la priant instamment de revenir à Castle Rock, de revenir à la maison. Elle avait joint un mandat de sept cents dollars. Il faisait très chaud dans l'appartement qu'elle occupait depuis la mort de Kelton, et elle interrompit le remplissage de ses valises pour prendre un verre d'eau fraîche. Pendant qu'elle buvait, Polly se rendit compte qu'elle se préparait à rentrer chez elle simplement parce que sa mère le lui avait demandé, presque suppliante. Elle n'y avait pratiquement pas réfléchi, ce qui était très certainement une erreur. C'était de ne pas y avoir pensé à deux fois avant de faire le saut, et non la petite zézette minable de Duke, qui l'avait mise dans la panade, pour commencer.

Elle s'était donc assise sur son lit étroit de célibataire et avait réfléchi. Longuement, opiniâtrement. Elle avait finalement annulé le mandat et écrit une nouvelle lettre à sa mère. Elle faisait moins d'une page, mais il lui avait fallu près de quatre heures pour en venir à bout.

Je veux bien revenir à la maison, ou au moins faire un essai, mais je ne veux pas que l'on remette les vieilles histoires sur le tapis pour les remonter. Je ne sais pas si ce que je souhaite vraiment faire, c'est-à-

dire recommencer une nouvelle vie dans un ancien endroit, est possible pour qui que ce soit, mais je voudrais au moins essayer. J'ai donc eu une idée : nous allons nous écrire pendant un certain temps. Toi et moi, Papa et moi. J'ai remarqué qu'il était plus difficile de se mettre en colère et d'être rancunier sur du papier, alors parlons-nous comme ça, avant de nous parler de vive voix.

Ils avaient donc ' parlé ^a ainsi pendant presque six mois ; puis un jour, en juillet 1973, Mr et Mme Chalmers s'étaient présentés à sa porte, la valise à la main. Ils avaient une réservation à l'hôtel Mark Hopkins, et ils avaient décidé qu'ils ne retourneraient pas à Castle Rock sans elle.

Polly avait réfléchi, passant par toute une gamme d'émotions : de la colère devant tant d'autoritarisme, un lugubre amusement devant ce que cet autoritarisme avait de tendre et de naïf, de la panique à l'idée qu'elle était confrontée, sans pouvoir se dérober, aux questions auxquelles elle avait si habilement refusé de répondre jusqu'ici.

Elle avait promis d'aller dîner avec eux, et seulement cela. Les autres décisions devaient attendre. Son père lui dit qu'il n'avait réservé

qu'une seule nuit au Mark Hopkins, et elle lui répondit qu'il serait prudent de prolonger cette réservation.

Elle avait essayé de leur parler le plus possible avant d'en arriver à

une décision définitive ; une version plus intime de l'épreuve des lettres à laquelle elle les avait soumis. Mais cette première soirée avait été en fin de compte la seule. Ce fut la dernière fois qu'elle vit son père en bonne santé et fort, et elle avait passé l'essentiel de son temps dans une rage folle contre lui.

Les vieux sujets de dispute, si faciles à éviter par correspondance, avaient ressurgi dès avant la fin de l'apéritif. De simples escarmouches, au début ; mais au fur et à mesure que son père continuait à boire, elles se transformèrent en une véritable bataille rangée, en un affrontement incontrôlable. Il avait allumé l'étincelle en commençant par dire que Polly avait reçu sa leçon et qu'il était temps d'enterrer la hache de guerre. Mme Chalmers avait soufflé sur les braises, adoptant son ancien ton de voix, si calme et si raisonnable. qu'est devenu l'enfant, ma chérie ? Tu peux au moins nous dire ça. Tu l'as sans doute confié

aux bonnes soeurs ?

Polly connaissait ces voix, savaient ce qu'elles signifiaient : elle n'avait pas oublié. Celle de son père trahissait son irrésistible besoin de prendre le contrôle de la situation ; elle devait à tout prix être contrôlée ; celle de sa mère indiquait qu'elle montrait son amour et sa sollicitude de la seule manière qu'elle connaissait, en exigeant des informations. Ces deux voix, si familières, si aimées et si détestées, avaient rallumé la vieille colère en elle.

Ils quittèrent le restaurant au milieu du repas et le lendemain, Mr et Mme Chalmers avaient repris l'avion pour le Maine sans Polly.

Après un intervalle de trois mois, la correspondance avait repris, cahin-caha. C'est la mère de Polly qui écrivit la première, s'excusant pour la désastreuse soirée. Elle n'invitait plus sa fille à retourner au bercail, ce qui étonna Polly... et éveilla quelque part, au fond d'elle-même, une angoisse dont elle n'aurait pas soupçonné la présence. Elle avait le sentiment, au bout du compte, que sa mère la rejetait. C'était à

la fois idiot et égoïste, étant donné les circonstances, mais cela ne changeait strictement rien à cette impression fondamentale.

Je suppose que tu sais ce que tu veux. C'est dur à accepter pour ton père et pour moi, parce que tu restes toujours pour nous notre petite fille. Je crois que ça lui a fait peur de te trouver si belle et si adulte à la

fois. Et il ne faut pas trop lui en vouloir pour la manière dont il s'est comporté. Il ne se sentait pas très bien ; son estomac s'était remis à

faire

des siennes. Le médecin dit que ce n'est qu'un problème de vésicule et qu'une fois qu'il aura accepté de se la faire enlever il ira très bien, mais

je m'inquiète pour lui.

Polly avait répondu sur le même ton conciliant. «a lui était plus facile depuis qu'elle suivait les cours d'une école de commerce et avait mis de côté, indéfiniment, ses projets de retour dans le Maine. Puis, vers la fin de 1975, le télégramme était arrivé. TON PÈRE A UN CANCER.

IL EST MOURANT. VIENS S'IL TE PLÂT. MAMAN.

Il vivait encore lorsque Polly arriva à l'hôpital de Bridgton, prise de vertiges, non seulement à cause du décalage horaire mais aussi d'avoir

eu tous ses vieux souvenirs réveillés en voyant des lieux familiers. La même pensée stupéfaite traversait son esprit à chaque nouveau virage de la route qui, de l'aéroport de Portland, s'enfonçait dans les hautes collines et les montagnes rabotées du Maine occidental : J'étais une enfant la dernière fois que j'ai vu ça...

Newton Chalmers était dans une chambre privée, dans un état de semi-conscience dont il émergeait de temps en temps pour bientôt y sombrer de nouveau, des tuyaux dans le nez, entouré d'un demi-cercle de machines à l'aspect carnivore. Il mourut trois jours plus tard. Elle avait eu l'intention de retourner immédiatement en Californie (qu'elle voyait presque comme son foyer, maintenant), mais quatre jours après l'enterrement de son père, sa mère fut victime d'une grave crise cardiaque.

Polly s'installa donc dans la maison familiale. Elle s'occupa de sa mère pendant les trois mois et demi suivants ; chaque nuit, elle rêvait de Norville, l'aide-cuisinier de son boui-boui. Norville se tournait sans fin vers elle dans ce rêve, tenant le téléphone de la main droite (celle au dos de laquelle étaient tatoués les mots LA MORT PLUTÔT QUE

LE D...SHONNEUR). C'est la police, Polly. Ils veulent te parler. C'est la police, Polly, ils veulent te parler.

Sa mère put se relever et envisageait déjà de vendre la maison pour aller habiter en Californie avec Polly (quelque chose qu'elle n'aurait jamais fait, mais Polly, plus âgée et plus indulgente, maintenant, ne chercha pas à la désabuser) lorsque frappa la deuxième crise. C'est ainsi que par un après-midi humide et froid de mars, en 1976, Polly s'était retrouvée au cimetière Homeland, à côté de sa grand-tante Evelyn, devant un cercueil posé sur des tréteaux, à côté de la tombe encore fraîche de son père.

Le corps de Newton Chalmers avait en effet passé l'hiver dans la crypte de Homeland, dans l'attente d'un dégel suffisant de la terre.

Et par l'une de ces grotesques coïncidences qu'aucun bon romancier n'oserait inventer, l'enterrement de l'époux avait eu lieu la veille du jour où était morte l'épouse. On n'avait pas encore replanté le gazon sur le dernier séjour de Newton Chalmers ; la tombe, avec cette terre mise à nue, avait quelque chose d'obscène. Les yeux de Polly allaient et venaient du cercueil de sa mère à la tombe de son père. Comme si elle avait attendu qu'il soit enterré dans les formes, avait-elle songé.

Une fois terminé le court service religieux, tante Ewie l'avait entraînée

pour un aparté, à côté de la voiture des pompes funèbres.

Le dernier parent survivant de Polly, petit bout de femme maigri-chonne habillée d'un manteau d'homme noir et chaussée de bizarres couvre-chaussures en caoutchouc d'un rouge criard, planta une Herbert Tareyton entre ses lèvres, enflamma une allumette de l'ongle et alluma la cigarette tandis que Polly s'approchait d'elle. La vieille dame inhala profondément et rejeta la fumée dans l'air froid du printemps. Elle tenait sa cane (un simple b,ton de frêne ; dans trois ans, le Post de Boston lui en offrirait une en tant que citoyenne la plus ,gée de la ville) solidement plantée entre ses pieds.

Maintenant, assise dans le rocking-chair (un modèle ´ Boston ^a

qui aurait eu l'approbation de sa tante), Polly calculait que la vieille dame devait avoir eu quatre-vingt-huit ans ce printemps-là, ce qui ne l'empêchait pas de fumer comme une cheminée d'usine ; et pourtant, Polly ne l'avait pas trouvée très différente de la tante Ewie qu'elle avait connue petite fille, quand elle espérait un bonbon de la réserve apparemment inépuisable que sa grand-tante gardait dans la poche de son tablier. Beaucoup de choses avaient changé à Castle Rock depuis qu'elle était partie, mais pas tante Ewie.

Éh bien voilà, c'est terminé, dit la vieille dame de sa voix rabotée à la nicotine. Enterrés tous les deux. Ton père et ta mère. ^a

Polly avait alors éclaté en sanglots, de gros sanglots pitoyables.

Elle pensa tout d'abord que tante Ewie allait vouloir la consoler, et elle sentait déjà sa peau se rétracter à la seule idée de son contact ; elle n'avait aucune envie d'être ainsi réconfortée.

Elle n'aurait pas d° s'inquiéter. Evelyn Chalmers n'avait jamais été femme à croire à la consolation des affligés ; plutôt du genre à

estimer, avait songé Polly un peu plus tard, que la seule idée de consolation était une illusion. Bref, la vieille dame ne bougea pas, la cane plantée entre ses caoutchoucs rouges, tirant sur sa cigarette et attendant que les larmes de Polly fissent place à des reniflements, signal d'une reprise de soi.

Cela fait, tante Ewie avait demandé : ´ Ton gosse, celui pour lequel ils ont fait tant d'histoires... il est bien mort, n'est-ce pas ? ^a

Bien qu'elle en e°t jalousement gardé le secret, Polly se retrouva en train d'acquiescer. Il s'appelait Kelton.

- Pas trop mal, comme nom ^a, commenta tante Ewie. Elle tira sur sa cigarette et exhala lentement par la bouche, de manière à récupérer la fumée par les narines ; technique baptisée naguère de ´ double pompage ^a par Lorraine Chalmers - qui à chaque fois faisait une grimace de dégoût en l'évoquant. ´ Je l'ai compris, reprit tante Ewie, dès le jour où tu es venue me voir, après être rentrée à la maison. Je l'ai vu dans tes yeux.

- Il y a eu un incendie. ^a Polly la regarda. Elle tenait un mouchoir en papier à la main, tellement détrempé qu'il était hors d'usage ; elle le mit dans sa poche et se frotta les yeux des poings, comme une petite fille qui vient de tomber de sa trottinette et s'est écorché le genou.

C'est probablement la baby-sitter qui a mis le feu.

- Bon sang... veux-tu cependant que je te confie un secret, Trisha ? ^a

Polly acquiesça avec un pauvre sourire. Son véritable nom était Patricia, mais tout le monde l'appelait Polly depuis toujours. Tout le monde, sauf tante Ewie.

´ Le petit Kelton est mort... mais pas toi. ^a Sur quoi tante Ewie jeta son mégot et, de son index osseux, tapota la poitrine de Polly pour souligner son propos. ´ Mais pas toi. Alors, qu'est-ce que tu vas faire de ça ? ^a

Polly réfléchit. ´ Je vais retourner en Californie. Je ne vois pas autre chose.

- D'accord, c'est très bien pour commencer. Mais ça ne suffit pas. ^a Sur quoi tante Ewie avait déclaré quelque chose de très proche de ce que Polly dirait elle-même quelques années plus tard, lors du dîner à l'auberge The Birches, avec Alan Pangborn : Ça n'est pas toi la coupable, dans cette histoire, Trisha. Tu n'as pas encore compris cela ?

- Je... je ne sais pas.

- Alors tu ne l'as pas encore compris. Tant que tu n'en auras pas pris conscience, peu importe où tu iras, et ce que tu feras. Tu n'auras aucune chance.

- Comment ça, aucune chance ? avait-elle demandé, stupéfaite.

- Ta chance. La chance de vivre ta propre vie. En ce moment, tu as la tête de quelqu'un qui vient de voir des fantômes. Tout le monde ne croit pas aux fantômes, mais moi, si. Sais-tu ce qu'est un fantôme,

Trisha ? ^a

Elle avait lentement secoué la tête.

Un homme ou une femme qui n'arrive pas à surmonter son passé.

C'est ça un fantôme. Pas eux. ^a Elle eut un geste en direction du cercueil sur ses tréteaux et de la tombe fraîchement retournée par un étrange concours de circonstances. ' Les morts sont morts. Nous les enterrons, et ils restent enterrés.

- J'ai l'impression...

- Oui, je sais ce que tu ressens. Eh bien, ce n'est qu'une impression. Ils ne reviendront pas. Ni ta mère ni mon neveu. Ni ton même, celui qui est mort pendant que tu étais partie. Est-ce que tu me comprends ? ^a

Oui, elle l'avait comprise. Un peu, du moins.

' Tu as raison de ne pas vouloir rester ici, Polly. En tout cas, pour le moment. Retourne là-bas. Ou dans un endroit nouveau, Salt Lake City, Honolulu, Bagdad, n'importe où. C'est sans importance parce que tôt ou tard, tu reviendras ici. Je le sais. Tu es d'ici. C'est inscrit dans chacun des traits de ton visage, dans ta manière de marcher, dans ta manière de parler, même dans ta manière de plisser les yeux devant quelqu'un que tu vois pour la première fois. Castle Rock a été fait pour toi et toi pour Castle Rock. Il n'y a donc rien qui presse. Va où il te semble bon, comme on dit dans la Bible. Mais vas-y vivante, Trisha.

Pas comme un fantôme. Si tu en deviens un, autant ne jamais revenir.
^a

La vieille femme regarda autour d'elle, l'air songeur et mélancolique, la tête pivotant dans l'axe de la cane.

Cette foutue ville compte déjà suffisamment de fantômes comme ça.

- J'essaierai, tante Ewie.

- Oui, j'en suis sûre. «a aussi, c'est inscrit en toi, que tu essaieras. ^a
Tante Ewie se mit à la regarder attentivement. ' Tu as été

une petite fille ravissante et prometteuse, mais tu n'as peut-être pas eu beaucoup de chance. Bah, la chance, c'est pour les innocents. C'est tout ce qu'ils peuvent espérer, les pauvres diables. Je suis frappée de te trouver encore ravissante et prometteuse, et c'est ce qui est

important.

Je crois que tu t'en sortiras. ^a Sur quoi elle ajouta, d'un ton vif, presque rogue : ' Je t'aime, Trisha Chalmers. Je t'ai toujours aimée. ^a

Là-dessus, de cette façon retenue que jeunes et vieux ont de manifester une affection mutuelle, elles s'embrassèrent. Polly avait humé l'ancien arôme dont se parfumait tante Ewie, une pointe de violettes, et ça l'avait fait de nouveau pleurer.

Lorsqu'elle s'était redressée, tante Ewie avait mis la main dans la poche de son manteau. Polly s'attendait à la voir en retirer un mouchoir, se disant, stupéfaite, que pour la première fois de toute sa vie elle allait voir la vieille dame pleurer. Mais non. Au lieu d'un mouchoir, tante Ewie en retira un bonbon dans son enveloppe craquante, un de ces mêmes bonbons durs qu'elle lui donnait quand Polly n'était qu'une petite fille avec des tresses qui retombaient sur les épaules de sa petite marinière.

' Tu ne veux pas un bonbon, ma puce ? ^a lui avait-elle demandé d'un ton joyeux.

13

Le crépuscule arrivait en catimini.

Polly se redressa dans le fauteuil à bascule, consciente de s'être presque endormie. Elle heurta l'une de ses mains et un violent éclair de douleur s'élança jusqu'en haut de son bras avant d'être remplacé par le picotement chaud de mauvais augure. Elle allait avoir très mal, c'était s'°r. Un peu plus tard dans la nuit, ou demain matin. Vraiment très mal.

Ne t'occupe pas de ce que tu ne peux pas changer, Polly. Il y a au moins une chose que tu peux changer, que tu dois changer. Il faut que tu dises à Alan la vérité surKelton. Il faut que tu chasses ce fantôme de ton cúur.

Mais une autre voix s'éleva et répliqua ; une voix coléreuse, effrayée, tapageuse. La voix de l'orgueil, se dit-elle, c'est tout, mais la force et l'ardeur avec laquelle elle exigeait que ne f't pas exhumée cette époque

- ni pour Alan, ni pour personne - la laissait interloquée. Voix qui

exigeait, par-dessus tout, que ne fût pas livrée aux commérages et aux langues de vipère de la ville l'histoire de la courte vie et de la fin atroce

de son bébé.

quelle folie est-ce là, Trisha ? demanda tante Ewie dans sa tête ; tante Ewie morte à un ,ge plus que respectable, pompant toujours plutôt deux fois qu'une ses chères Tareyton jusqu'au dernier moment.

qu'est-ce que ça peut faire qu'Alan apprenne la vérité sur la mort de Kelton ? qu'est-ce que ça peut faire si toutes les commères de la ville, de Lenny Partridge à Myrtle Keeton, l'apprennent aussi ? qu'est-ce que tu t'imagines ? que les gens s'intéressent encore à la perte de ton pucelage, petite idiote ? Tu te prends pour qui ? Ce sont des nouvelles périmées. Il y a prescription. Méritent à peine une deuxième tasse de café chez Nan.

Peut-être... Mais l'enfant lui avait appartenu. Bon Dieu, à elle et à

personne d'autre, sa vie comme sa mort. Et elle s'était aussi appartenue, elle qui n'avait appartenu ni à sa mère, ni à son père, ni à

Duke Sheehan. Elle s'était appartenue. Cette fille solitaire qui vivait dans la frayeur et lavait chaque soir sa petite culotte dans l'évier de la cuisine parce qu'elle n'en possédait que trois, cette fille effrayée qui avait toujours un bouton de fièvre qui couvrait à la commissure des lèvres ou au creux de sa narine, cette fille qui restait parfois assise à

sa

fenêtre donnant sur le puits de jour et posait sa tête entre ses bras pour pleurer, cette fille-là lui appartenait. Le souvenir dans lequel elle se revoyait avec son fils dans l'obscurité de la nuit, Kelton tétant l'un de ses petits seins tandis qu'elle lisait une édition de poche de John McDonald et que les sirènes lançaient leurs hurlements aléatoires dans le dense réseau des rues pentues de la ville, ce souvenir lui appartenait.

Les larmes qu'elle avait versées, les silences qu'elle avait supportés, les longs après-midi hébétés passés à échapper aux mains pleines de doigts avides de Norville B,tes, la honte avec laquelle elle avait finalement conclu une paix difficile, la dignité et l'indépendance pour lesquelles elle avait tant lutté sans parvenir vraiment à les obtenir... tout cela lui appartenait, et ne devait pas appartenir à la rumeur publique.

La question n'est pas de savoir ce qui appartient ou non à la rumeur publique, Polly, et tu le sais bien. La question est de savoir ce qui appartient à Alan.

Elle secoua la tête sans se rendre compte un seul instant qu'elle faisait ce geste de dénégation. Elle se dit qu'elle avait passé trop de nuits d'insomnie et vécu trop d'interminables matins sombres pour abandonner son paysage intérieur sans combattre. Le moment voulu, elle dirait tout à Alan ; elle n'avait même jamais envisagé de garder aussi longtemps le secret sur la vérité ; mais ce moment n'était pas venu. Certainement pas... en particulier en ce jour où les picotements lui disaient qu'au cours des jours suivants, elle n'aurait guère le loisir de penser à autre chose qu'à ses mains.

Le téléphone sonna. Sans doute Alan, de retour de patrouille et reprenant contact. Polly se leva, traversa la pièce et souleva le combiné

à deux mains, avec précaution, prête à lui dire les choses que, croyait-elle, il avait envie d'entendre. La voix de tante Ewie essaya de faire intrusion, de l'avertir que c'était un comportement condamnable, égoïste et enfantin, voire même dangereux. Polly repoussa cette voix, avec vivacité et brutalité.

Állô ! dit-elle d'un ton plein d'entrain. Oh, salut, Alan ! Comment ça va ? Bien. ^a

Elle écouta quelques instants et sourit. Si elle avait regardé son reflet dans le miroir proche, elle aurait vu une femme qui donnait l'impression de crier... mais elle ne leva pas les yeux.

^ Très bien, Alan. Vraiment très bien. ^a

14

Il était presque l'heure de partir pour l'hippodrome.

Presque.

Állez ^a, murmura Danforth Keeton. Une sueur grasse lui huilait le visage. Állez, allez, allez ! ^a

Penché sur Ticket Gagnant, qu'il avait posé sur son bureau après avoir viré tout ce qui se trouvait dessus, il n'avait pratiquement pas cessé de jouer des parties de toute la journée. Il avait commencé en partant

d'un livre, quarante ans de courses dans le Kentucky. Il avait ainsi couru au moins deux douzaines de derbys, donnant aux chevaux de fer-blanc de son jeu les noms des partants, exactement comme le lui avait expliqué Mr Gaunt. Et ceux auxquels il avait attribué le nom d'un gagnant étaient tous arrivés premiers, comme dans le livre.

Course après course. C'était stupéfiant. Tellement stupéfiant qu'il était déjà seize heures lorsqu'il se rendit compte qu'il avait passé sa journée à refaire des courses qui avaient eu lieu des décennies auparavant, alors qu'il y en avait dont le départ allait être donné le soir même à Lewiston.

Et qu'il y avait de l'argent à ramasser.

Pendant la dernière heure, le Daily Sun de Lewiston, ouvert à la page des courses, resta posé à gauche de Ticket Gagnant ; à droite, il y avait une feuille de papier arrachée à un carnet de notes.

Griffonnée à la hâte, de la grande écriture de Keeton, figurait cette liste :

Première course : Bazooka Joan

Deuxième course : Fille de Delphes

Troisième course : Merveille d'Avant

quatrième course : Epatant du Coin

Cinquième course : Par Tous les Saints

Sixième course : Petit Canaillou

Septième course : Tonnerre de Brest

Huitième course : Fiston Mignon

Neuvième course : Tiko-Tiko

On n'était qu'à cinq heures de l'après-midi, mais Danforth Keeton procédait déjà à la dernière course de la réunion. Les chevaux de tôle cahotaient le long de la piste dans un bruit de métal. L'un d'eux, après avoir mené de six longueurs, franchit l'arrivée très en avant des autres.

Keeton attrapa le journal et étudia de nouveau les pronostics. Sa face s'éclaira comme si l'esprit saint venait de descendre sur lui. ' Malabar !

^a murmura-t-il, secouant le poing en l'air. Le crayon qu'il tenait entre

ses doigts zigzaguaient et plongeait comme une aiguille à coudre en folie. C'est Malabar ! A trente contre un ! Trente contre un au moins ! Malabar, nom de Dieu ! ^a

Il griffonna le nom sur la feuille de papier, la respiration haletante et entrecoupée. Cinq minutes plus tard, le Ticket Gagnant fermé à clef dans le placard de son cabinet, Danforth Keeton, au volant de sa Cadillac, roulait vers Lewiston.

HUITIEME CHAPITRE

1

A dix heures moins le quart, le dimanche matin, Nettie Cobb enfila son manteau et le boutonna rapidement. On lisait une détermination farouche sur son visage, tandis que Raider, assis sur le sol de la cuisine, la regardait comme pour lui demander si elle avait vraiment décidé

d'en finir pour de bon cette fois.

Où, pour de bon ^a, lui dit-elle.

La queue du chien se mit à taper en cadence contre le sol ; je sais que tu peux y arriver, paraissait-il vouloir dire.

‘ J'ai fait des lasagnes délicieuses pour Polly, et je vais les lui apporter. Mon abat-jour est enfermé dans l'armoire, et je sais qu'il y est, je n'ai pas besoin d'aller vérifier qu'il y est, parce que je le sais dans

ma tête. Cette folle de Polonaise ne va tout de même pas faire de moi une prisonnière dans sa propre maison. Si je la rencontre dans la rue, ça va barder ! Je l'ai avertie ! ^a

Il fallait qu'elle sorte. Il le fallait, et elle le savait. Deux jours qu'elle

n'avait pas quitté la maison : elle avait fini par comprendre que plus elle tarderait, plus cela deviendrait difficile. Plus elle resterait assise dans son séjour, les stores baissés, plus il lui en coûterait pour les relever. Elle sentait sa vieille terreur et sa vieille confusion d'esprit envahir surnoisement ses pensées.

Elle s'était levée tôt ce matin - à cinq heures ! - et avait cuisiné de délicieuses lasagnes pour Polly, juste comme elle les aimait, avec beaucoup d'épinards et de champignons. Les champignons étaient de

conserve, car elle n'avait pas osé se rendre au supermarché, la veille, mais elle estimait le résultat tout de même très satisfaisant. Les lasagnes attendaient sur le comptoir, dans une poêle recouverte d'une feuille d'aluminium.

Elle la prit et gagna la porte d'entrée par le séjour. ' Tu vas être un bon garçon, Raider. Je reviens dans une heure. Sauf si Polly m'offre le café ; là, ça pourrait durer un peu plus. Mais ça ira bien. Je n'ai aucune raison de m'inquiéter. Je n'ai rien fait aux draps de cette folle de Polonaise, et si elle m'ennuie, je vais lui coller une bonne frousse, non mais ! ^a

Raider l,cha un jappement autoritaire pour montrer qu'il avait compris et qu'il la croyait.

Elle ouvrit la porte, regarda dehors et ne vit rien. Ford Street était aussi déserte que peut l'être la rue d'une petite ville, un dimanche matin. Au loin, une cloche appelait les fidèles du révérend Rose ; une autre, ceux du père Brigham.

Rassemblant tout son courage, Nettie s'avança dans le soleil d'automne, posa la poêle aux lasagnes sur une marche, tira la porte et la verrouilla. Ensuite, avec la clef, elle se frotta l'avant-bras de façon à

y laisser une mince marque rouge. Tandis qu'elle se penchait pour récupérer le plat, elle se dit : Bon, quand tu seras au coin de la rue, peut-être même avant, tu vas te mettre à penser que tu n'as pas bien fermé la porte. Mais tu l'as bien fermée. Tu as posé les lasagnes par terre pour le faire. Et si tu n'en es toujours pas tout à fait s're, tu n'auras qu'à regarder ton bras et te rappeler que tu t'es égratignée avec la clef de la maison... après avoir donné deux tours dans la serrure.

N'oublie pas ça, Nettie, et tout ira très bien quand tu commenceras à avoir des doutes.

C'était une excellente idée, comme l'idée de s'égratigner le bras avec la clef. La marque rouge était quelque chose de concret, et pour la première fois depuis deux jours (et deux nuits o' elle n'avait guère dormi), Nettie se sentit effectivement mieux. Elle gagna le trottoir, la tête haute, les lèvres tellement serrées qu'elles se réduisaient à une ligne. Une fois là, elle chercha des yeux, dans les deux directions, la petite auto jaune de cette folle de Polonaise. Si elle l'avait vue, son intention était d'aller dire à cette folle de Polonaise de lui fiche la paix.

Mais la petite Yugo n'était pas en vue. Il n'y avait qu'une vieille camionnette orange garée en haut de la rue, sans personne au volant.

Bien.

Nettie mit le cap sur la maison de Polly Chalmers ; lorsque les doutes l'assaillaient, elle se répétait que l'abat-jour en p^te de verre était sous clef, que Raider montait la garde, et que la porte de devant était fermée ; cela, en particulier. La porte de devant était fermée à

clef,

et il lui suffisait de regarder la marque rouge en train de disparaître sur son bras pour en être s^ore.

Nettie poursuivit donc son chemin la tête haute, et tourna au carrefour sans un seul regard en arrière.

2

Une fois la cinglée hors de vue, Hugh Priest, qui s'était allongé sur la banquette dès qu'il avait vu apparaître Nettie Cobb, se redressa derrière son volant, dans la camionnette orange qu'il avait été chercher à sept heures au garage municipal, tout à fait désert à une heure aussi matinale.

Il mit le levier de vitesse au point mort et, profitant de la légère pente, laissa le camion rouler doucement et en silence jusqu'à la hauteur de la maison de Nettie la Cinglée.

3

Le carillon de la porte tira Polly d'un état de somnolence qui n'était pas vraiment le sommeil, mais une sorte d'hébétude induite par les médicaments et hantée de rêves. Elle s'assit sur son lit et se rendit compte qu'elle avait sa robe d'intérieur sur elle. quand l'avait-elle mise ? Pendant quelques instants, elle ne put s'en souvenir. Elle eut une bouffée d'angoisse, puis la mémoire lui revint. La douleur qu'elle attendait était arrivée exactement comme prévue ; mais la pire, de loin, qu'elle e^t connue de toute sa vie d'arthritique. Elle l'avait réveillée à

cinq heures. Elle était allée faire pipi dans la salle de bains pour

découvrir qu'elle n'était même pas capable de tirer un morceau de papier hygiénique pour s'essuyer. Elle avait donc pris une pilule, enfilé

sa robe d'intérieur, et attendu son effet assise dans le fauteuil de la chambre, à côté de la fenêtre. Elle avait d° se sentir gagnée par le sommeil, à un moment ou un autre, et s'allonger.

Ses mains lui faisaient l'effet de grossières figurines de céramique, cuites au point de devenir friables. La douleur conjugait impressions de chaleur et de froid et s'enfonçait profondément dans sa chair, comme un réseau complexe de fils empoisonnés. Elle tenait les mains en l'air, en désespoir de cause ; des mains d'épouvantail, laides, déformées ; en bas, le carillon retentit à nouveau. Elle poussa un petit cri distrait.

Elle gagna le palier, tenant ses mains devant elle comme un chien tient ses pattes lorsqu'il mendie un sucre. 'qui est-ce ?^a lança-t-elle dans l'escalier, de la voix enrouée et p,teuse de quelqu'un de mal réveillé.

C'est Nettie ! lui parvint la réponse. Vous allez bien, Polly ?

- Très bien ! Il faut que j'enfile quelque chose. Prenez votre clef, Nettie !^a

Lorsqu'elle entendit la clef tourner dans la serrure, Polly battit rapidement en retraite dans sa chambre. Elle jeta un coup d'oeil à la pendule de son chevet, et se rendit compte que le jour était levé depuis plusieurs heures. Elle n'était d'ailleurs pas venue enfile quelque chose ; avec Nettie, sa robe d'intérieur faisait parfaitement l'affaire.

Mais elle avait besoin d'une pilule. Jamais, de toute sa vie, elle n'avait eu autant besoin d'une pilule qu'aujourd'hui.

Elle ne sut à quel point elle était mal que lorsqu'elle essaya d'en prendre une. Les pilules - des gélules, pour être précis - se trouvaient dans une petite coupelle en verre posée sur le manteau de la cheminée ornementale, dans sa chambre. Elle arrivait bien à plonger la main dans la coupelle, mais pas à y saisir une gélule. Ses doigts étaient comme les pinces d'une machine pétrifiées par la rouille et le manque d'huile.

Elle fit encore un effort, se concentrant de toute sa volonté pour faire refermer ses doigts sur l'une des capsules de gélatine. Elle en fut

récompensée par un léger mouvement et une violente flambée de douleur. Ce fut tout. Elle émit un petit cri sous l'effet de la souffrance et de la frustration.

‘ Polly ?^a Il y avait une certaine inquiétude dans la voix de Nettie, qui lui parvenait du bas de l'escalier. Les gens de Castle Rock trouvaient peut-être Nettie un peu confuse, songea Polly, mais lorsqu'il était question des vicissitudes de l'infirmité de sa patronne, elle ne l'était plus du tout. Cela faisait trop longtemps qu'elle fréquentait la maison pour se laisser abuser... et elle l'aimait trop pour ça, aussi. Ést-ce que vous allez vraiment bien, Polly ?

- Je descends tout de suite, Nettie ! ^a répondit-elle en s'efforçant de prendre un ton gai et plein d'entrain. Et comme elle écartait ses mains de la coupelle et inclinait la tête, elle pensa : Je vous en prie, mon Dieu, faites qu'elle ne monte pas maintenant. Faites qu'elle ne me voie pas faire cela.

Elle approcha son visage de la coupelle, comme un chien qui s'apprête à boire dans un bol, et tira la langue. Douleur, honte, horreur et plus que tout une noire dépression, tout en marron et gris, vinrent l'envelopper et l'emprisonner. Elle appuya la langue sur l'une des capsules jusqu'à ce qu'elle y collât. Puis elle rentra la langue, non point comme un chien, mais comme un tamanoir festoyant dans une fourmilière, et avala.

Et tandis que la pilule s'ouvrait une piste minuscule mais rêche dans sa gorge, elle pensa : Je donnerais n'importe quoi pour ne plus connaître ça. Absolument n'importe quoi.

4

Hugh Priest ne rêvait plus guère ; depuis quelques jours, il perdait conscience plus qu'il ne s'endormait. Mais il avait fait un rêve, la nuit dernière, un rêve épatant. Il lui avait révélé tout ce qu'il avait besoin de

savoir et tout ce que l'on attendait de lui.

Dans le rêve, il était assis à la table de sa cuisine et buvait une bière en regardant un jeu télévisé qui s'appelait La Vente du Siècle. Il avait vu dans cette boutique, le Bazar des Rêves, tous les objets mis aux enchères. Et tous ceux qui se les disputaient saignaient des oreilles et du coin des yeux. Ils riaient, mais paraissaient terrifiés.

Subitement, une voix étouffée lança : ‘ Hugh ! Hugh ! Laisse-moi sortir, Hugh ! ^a

Elle provenait du placard. Il alla l'ouvrir, prêt à tomber sur le poil de celui qui s'y cachait. Mais il n'y avait personne ; rien que le désordre habituel de bottes, de foulards, de vêtements, de matériel de pêche et ses deux fusils de chasse.

‘ Hugh ! ^a

Il leva la tête, car la voix lui parvenait de l'étagère.

C'était la queue de renard. La queue de renard parlait ; Hugh reconnut aussitôt la voix. Celle de Leland Gaunt. Il avait alors descendu la fourrure, se délectant une fois de plus à ce contact somptueux, une texture qui évoquait un peu la soie, un peu la laine et qui n'était en fait rien d'autre qu'elle-même, en son secret.

‘ Merci, Hugh, dit la queue de renard. On étouffe là-dedans. En plus tu as laissé ta vieille pipe sur l'étagère. Elle pue vraiment, houla !

- Veux-tu que je te mette ailleurs ? ^a avait demandé Hugh. Il se sentait un peu ridicule de s'adresser à une queue de renard, même en rêve.

‘ Non, je commence à m'y habituer. Mais il faut que je te parle. Tu as quelque chose à faire, tu t'en souviens ? Tu l'as promis.

- Nettie la Cinglée, ouais. Je dois faire une blague à Nettie la Cinglée.

- Exactement, et il faudra la faire dès ton réveil. Alors écoute-moi. ^a

Hugh Priest avait écouté.

La queue de renard lui avait dit qu'il n'y aurait personne chez Nettie, mis à part le chien ; mais maintenant que Hugh était sur place, il trouva plus prudent de frapper. Il entendit, à l'intérieur, un rapide cliquetis de griffes sur le plancher, mais rien d'autre. Il frappa de nouveau, juste pour être s'ûr. Il y eut un unique et péremptoire aboiement de l'autre côté de la porte.

‘ Raider ? ^a fit Hugh. La queue de renard lui avait dit que c'était le nom du chien. Un nom bougrement bien trouvé, estimait Hugh, même si la bonne femme était aussi givrée qu'un matin de novembre.

Le jappement se reproduisit, nettement moins péremptoire, cette fois.

Hugh prit un porte-clefs dans la poche de sa veste de chasse à

carreaux et l'examina. Il le possédait depuis longtemps, et ne se souvenait même plus des serrures sur lesquelles allaient certaines des clefs. Mais quatre d'entre elles étaient des passes, facilement reconnaissables à la longueur de leur tige, et c'était de celles-ci dont il voulait se

servir.

Il jeta un coup d'oeil autour de lui, vit que la rue était aussi vide qu'au moment de son arrivée, et entreprit d'essayer les clefs l'une après l'autre.

5

Lorsque Nettie découvrit le visage blême et gonflé et les yeux hagards de Polly, elle en oublia ses propres peurs, qui l'avaient pourtant rongée de leurs petites dents pointues de furet pendant tout le chemin.

Elle n'eut même pas besoin de jeter un regard aux mains que Polly tenait encore à hauteur de la taille (elles lui faisaient horriblement mal si elle les laissait pendre normalement, dans ces cas-là) pour savoir comment allait sa patronne.

Nettie posa sans cérémonie le plat de lasagnes sur une tablette, au pied de l'escalier ; s'il s'était renversé par terre, elle ne s'en serait pas

occupé. La petite femme timorée que tout Castle Rock s'était habitué

à voir dans les rues, trotinant comme si elle fuyait les lieux de quelque ignoble méfait, même lorsqu'elle allait tout simplement à la poste, cette femme avait disparu, pour laisser la place à une Nettie différente ; la Nettie de Polly Chalmers.

‘ Venez, dit-elle vivement. Allons dans le séjour. Je vais aller chercher les gants thermiques.

- Mais non, Nettie, je vais très bien, protesta faiblement Polly. Je viens simplement de prendre une pilule, et je suis s're que dans quelques minutes... ^a

Mais Nettie avait déjà passé un bras autour de sa taille et la conduisait dans le salon. ‘ qu'est-ce qui s'est passé ? Vous avez dormi dessus ?

- Non, ça m'aurait réveillé. C'est simplement... ^a Elle eut un petit rire, bruit étrange et effaré. C'est simplement la douleur. Je savais que ça

irait mal, aujourd'hui, mais je ne pensais pas que ce serait à ce point-là. Les gants thermiques ne font aucun effet.

- Des fois, si. Vous savez bien que des fois, ils font de l'effet.

Asseyez-vous donc ici. ^a

Le ton de Nettie était sans réplique. Elle resta à côté de Polly jusqu'à ce que celle-ci fût installée dans un fauteuil abondamment rembourré. Puis elle se rendit dans la salle de bains du rez-de-chaussée pour prendre les gants thermiques. Polly avait renoncé à leur usage depuis un an, mais Nettie paraissait leur porter un respect qui tenait presque de la superstition. La version Nettie de l'huile de foie de morue, avait plaisanté une fois Alan, ce qui les avait fait rire tous les deux.

Assise les mains posées sur les bras du fauteuil (des mains comme deux espars rejetés à la côte par une tempête), Polly regarda avec nostalgie le canapé sur lequel elle avait fait l'amour avec Alan, vendredi soir. Elle n'avait pas eu mal du tout, alors, mais cela remontait à au moins mille ans. Elle songea que le plaisir, aussi intense qu'il soit, n'est qu'une chose éphémère et illusoire. L'amour fait peut-

être tourner le monde, mais elle était convaincue que c'était les hurlements des grands blessés et des profondément affligés qui faisaient tourner l'univers sur son grand axe de verre.

Oh ! stupide canapé. Stupide canapé vide... quel bien me fais-tu, maintenant ?

Nettie revint avec les gants thermiques. Ils ressemblaient à des gants matelassés de cuisine, sur lesquels on aurait branché un fil électrique.

Polly avait vu une publicité pour ce procédé dans Good Housekeeping, notamment. Elle avait appelé le numéro vert de la Fondation Nationale pour l'Arthrite, et s'était assurée que les gants procuraient effectivement un soulagement temporaire, dans certains cas. Lorsqu'elle avait montré la pub au Dr Van Allen, il y avait ajouté ce bémol, devenu désespérément familier depuis deux ans : Au moins, ça ne peut pas faire de mal. ^a

ˆ Je suis s're que dans quelques minutes...

- «a ira mieux, oui, je sais, la coupa Nettie. Et peut-être que les gants vont aider. Tenez les mains droites, Polly. ^a

Polly renonça à discuter et obéit. Nettie prit un gant par l'extrémité, ouvrit la base et la glissa sur la main de Nettie avec la délicatesse d'un spécialiste du déminage posant une couverture anti-explosion sur une charge de C-4, puis fit de même avec l'autre gant. Elle y mettait une douceur, une expertise et une compassion infinies. Polly ne croyait pas que les gants thermiques lui feraient de l'effet... mais la façon dont Nettie s'occupait d'elle produisait déjà le sien.

La femme de ménage s'agenouilla et brancha la fiche dans la prise proche du fauteuil. Les gants se mirent à bourdonner faiblement, et les premières volutes de chaleur sèche vinrent caresser les mains de Polly.

´ Vous êtes trop bonne avec moi, Nettie, vous savez.

- Jamais je ne pourrai être trop bonne avec vous, répondit Nettie.

Non, jamais. ^a Elle avait parlé d'une voix un peu étranglée, et il y avait un reflet brillant et humide dans son oeil. ´ Je sais bien que ça ne me regarde pas et que ce n'est pas à moi de vous dire ce que vous avez à

faire, Polly, mais je ne peux pas continuer à me taire. Vous devez vous occuper sérieusement de vos pauvres mains. Il le faut absolument.

Vous ne pouvez pas rester comme ça.

- Je sais, ma chère Nettie, je sais. ^a Polly dut faire un effort gigantesque pour franchir le mur de dépression qui s'était édifié dans son esprit. Au fait, pourquoi êtes-vous venue, Nettie ? Ce n'était certainement pas pour mettre mes mains dans le grille-pain. ^a

Le visage de la femme de ménage s'éclaira. ´ Je vous ai fait des lasagnes !

- Vraiment ? Oh, Nettie, il ne fallait pas !

- Ah non ? Ce n'est pas mon avis, à moi. A mon avis, vous ne serez pas capable de faire la cuisine aujourd'hui, ni même demain. Je vais les mettre dans le frigo.

- Merci, Nettie. Merci beaucoup.

- Je suis bien contente d'y avoir pensé. Doublement contente, maintenant que je vous ai vue. ^a Elle atteignit la porte du vestibule et se retourna ; un rayon de soleil tomba sur son visage et à cet instant-là, Polly aurait pu remarquer combien Nettie avait les traits tirés et l'air fatiguée, si ses propres souffrances ne l'avaient pas autant

obnubilée.

Ét surtout, ne bougez pas ! ^a

Polly éclata de rire, ce qui les surprit toutes les deux. ´ Je ne risque pas ! Je suis prise au piège ! ^a

Dans la cuisine, elle entendit la porte du réfrigérateur s'ouvrir et se fermer. Puis Nettie lança : Ést-ce que je prépare le café ? En voulez-vous une tasse ? Je vous le fais, si vous voulez.

- Oui, répondit Polly. «a me ferait plaisir. ^a Les gants ronronnaient plus fort ; ils étaient maintenant très chauds. Et soit ils avaient un effet réel, soit la pilule commençait à produire le sien mieux qu'elle ne l'avait fait à cinq heures du matin, soit, probablement, il s'agissait d'une combinaison des deux, pensa-t-elle. ´ Mais si vous devez repartir, Nettie... ^a

La femme de ménage apparut à la porte. Elle avait mis son tablier et tenait la vieille cafetière en étain à la main. Elle n'aimait pas se servir de

la

nouvelle cafetière électrique Toshiba à commandes numériques... et Polly devait admettre que ce qui sortait du pot d'étain de Nettie était supérieur.

´ Je n'ai pas de meilleur endroit o' aller qu'ici, répondit-elle. En plus la maison est bien fermée et Raider monte la garde.

- Je n'en doute pas ^a, fit Polly avec un sourire. Elle connaissait très bien Raider. Il pesait huit kilos tout mouillé et se roulait sur le dos pour

se faire gratter le ventre devant le premier venu - postier, releveur de compteur, vendeur ambulant.

´ De toute façon, je crois qu'elle va me laisser tranquille, reprit Nettie. Je l'ai avertie. Je ne l'ai pas revue et elle n'a pas appelé, alors je

me

dis qu'elle a fini par comprendre que j'étais sérieuse.

- Averti qui ? De quoi ? ^a demanda Polly. Mais déjà la femme de

ménage s'éloignait de la porte, et Polly était bel et bien clouée dans son fauteuil, à cause des gants électriques. Le temps que Nettie réapparaisse avec le plateau du café, le Percodan avait commencé à lui brouiller l'esprit et lui avait fait oublier la remarque bizarre... ce qui de toute façon n'était pas surprenant, car Nettie faisait très souvent des remarques bizarres.

Nettie ajouta de la crème et du sucre dans la tasse de Polly et la tint de manière à lui permettre de boire. Elles bavardèrent de choses et d'autres et bien entendu, la conversation ne tarda pas à venir sur la nouvelle boutique. Nettie lui reparla de l'achat de l'abat-jour en p,te de verre, sans toutefois se perdre dans les laborieux détails auxquels on aurait pu s'attendre, étant donné la nature extraordinaire d'un tel événement dans sa vie. Mais cela déclencha néanmoins un souvenir dans l'esprit de Polly : le mot glissé dans le Tupperware par Leland Gaunt.

‘ J'ai presque oublié ! Monsieur Gaunt m'a demandé de passer le voir cet après-midi. Il m'a dit qu'il aurait peut-être quelque chose qui pourrait m'intéresser.

- Vous n'allez pas sortir, tout de même ? Avec les mains dans cet état?

- Pourquoi pas ? Elles me font un peu moins mal. J'ai l'impression que les gants ont été efficaces, cette fois, au moins un peu. Et il faut que

je fasse quelque chose. ^a Elle regarda Nettie, l'air de vouloir la convaincre.

Où, évidemment... ^a Soudain, une idée frappa Nettie. ‘Je pourrais peut-être m'y arrêter en rentrant chez moi et lui demander que ce soit lui qui passe chez vous !

- Oh, non, Nettie, ce n'est pas sur votre chemin.

- Juste deux coins de rue de plus. ^a Nettie eut un regard de côté, avec une touchante expression matoise. Ét puis, il aura peut-être d'autres p,tes de verre. Je n'ai plus assez d'argent pour en acheter une, mais lui ne le sait pas, et ça ne co'te rien de regarder, non ?

- Oui, mais de là à lui demander de venir ici...

- Je lui expliquerai ce qui se passe, fit Nettie d'un ton décidé, remettant la tasse sur le plateau. Après tout, les démonstrations à

domicile, ça existe, non ? Et si un commerçant a quelque chose à vendre qui vaut la peine... ^a

Polly la regarda avec tendresse, amusée. ' Vous savez, Nettie, vous êtes différente lorsque vous êtes ici. ^a

La femme de ménage la regarda, surprise. Ah bon ?

- Oui.

- Comment ça ?

- Oh, en mieux. Ne vous inquiétez pas. A moins que ça recommence, je crois bien que j'aurai envie de sortir, cet après-midi.

Mais si vous passez par le Bazar des Rêves...

- J'y passerai. ^a Une expression d'impatience mal dissimulée brilla dans les yeux de Nettie. Maintenant que cette idée lui était venue à

l'esprit, elle s'était emparée d'elle avec une force irrésistible. Pas d'erreur, d'avoir donné ce coup de main à Polly lui avait fait le plus grand bien.

Ét s'il se trouve qu'il est dans son magasin, donnez-lui mon numéro de téléphone et demandez-lui de m'appeler pour me dire s'il a bien reçu l'objet qu'il voulait me montrer. Pouvez-vous faire ça ?

- Et comment ! ^a s'exclama Nettie. Elle alla poser le plateau dans la cuisine, se débarrassa de son tablier et revint enlever les gants thermiques. Elle avait déjà enfilé son manteau. Polly la remercia encore, et pas seulement pour les lasagnes. Ses mains lui faisaient encore très mal, mais la douleur était devenue supportable ; et elle pouvait de nouveau bouger les doigts.

' De rien, vraiment de rien, protesta Nettie. Et vous savez, vous avez vraiment l'air d'aller mieux ! Vous avez repris des couleurs. Vous m'avez fait peur quand je vous ai vue, en arrivant. Est-ce que je peux faire quelque chose avant de partir ?

- Non, je ne crois pas. ^a Elle tendit le bras et attrapa maladroitement l'une des mains de Nettie dans les siennes, encore br^olantes et rouges. ' Vous ne pouvez pas savoir comme vous m'avez fait plaisir en venant, Nettie. ^a

Les rares fois où Nettie souriait, c'était avec tout son visage ; on avait l'impression de voir le soleil percer soudainement les nuages par une matinée couverte. ' Je vous aime beaucoup, Polly. ^a

Touchée, Polly répondit : ' Moi aussi, Nettie, je vous aime beaucoup. ^a

La femme de ménage s'en alla. Ce fut la dernière fois que Polly la vit vivante.

6

La serrure de la porte d'entrée, chez Nettie Cobb, était à peu près aussi difficile à forcer que le couvercle d'une boîte de bonbons ; le premier passe dont se servit Hugh fit l'affaire, au bout de quelques secondes passées à trifouiller dedans. Il poussa le battant.

Un petit chien, jaune avec une tache blanche sous le cou, était assis dans le vestibule. Il poussa son unique et péremptoire aboiement tandis que la lumière entraînait à flot et que l'ombre massive de Hugh Priest venait se poser sur lui.

Alors c'est toi, Raider ? ^a dit Hugh doucement, mettant la main à la poche.

Le chien aboya de nouveau et se mit vivement sur le dos, les quatre pattes mollement repliées en l'air.

Éh ! t'es trop mignon ! ^a Le bout de queue de l'animal tapait contre le plancher, probablement pour acquiescer. Hugh referma la porte et s'accroupit à côté du chien. De la main gauche, il gratta le côté

du torse du chien à hauteur de cet endroit magique qui a le don de faire s'agiter la patte arrière. De la main droite, il retira un couteau suisse de

sa poche.

Éh ! c'est pas un bon chien-chien, ça ? C'est-t'y pas un bon chien-chien ? ^a

Il s'interrompit pour prendre un bout de papier dans la poche de sa chemise. De sa laborieuse écriture d'ex-cancro, on pouvait y lire le message que lui avait dicté la queue de renard. Hugh l'avait rédigé

dans sa cuisine avant même de s'habiller, pour être s'ûr de ne pas en oublier un mot.

Il dégagea le tire-bouchon replié dans l'un des gros logements du couteau et enfila le mot dessus. Puis il prit l'instrument de manière à ce que le tire-bouchon dépassât entre le majeur et l'annulaire de sa puissante main droite, fermée en poing. Il se remit à gratter Raider qui, resté allongé sur le dos pendant tout ce temps, regardait l'homme d'un air joyeux. Il était vraiment mignon tout plein, pensa Hugh.

Óuais ! «a c'est un gentil petit clébard ! «a c'est le plus gentil des petits clébards. ^a L'homme se remit à le gratter. Les deux pattes postérieures s'agitaient maintenant rythmiquement, comme si Raider avait pédalé sur une bicyclette invisible. ´ Mais oui, t'es un bon toutou, mais oui, t'es un gentil chien-chien ! Et tu sais ce que j'ai ?

J'ai

une queue de renard ! Oui mon vieux ! ^a

Hugh brandit le tire-bouchon (avec le bout de papier toujours embroché) au-dessus de la tache blanche du pelage de Raider.

Ét tu sais quoi encore ? J'ai bien l'intention de la garder ! ^a

Il abattit violemment la main droite sur la poitrine du chien ; la gauche, celle qui grattait encore l'animal un instant auparavant, lui servit à maintenir le chien au sol tandis qu'il donnait trois tours brutaux au tire-bouchon. Un sang chaud gicla et vint inonder ses deux mains. Le chien s'agita brièvement et s'immobilisa. Il ne pousserait plus son aboiement péremptoire.

Hugh se releva, le cúur battant à grands coups. Il se sentit soudain extrêmement honteux de ce qu'il venait de faire ; il en était presque malade. Elle était peut-être folle, ou peut-être pas, mais elle était seule au monde, et il venait de tuer ce qui était probablement son unique ami, bon Dieu.

Il essuya sa main ensanglantée sur sa chemise. C'est à peine si l'on distinguait la trace sur la laine sombre. Il n'arrivait pas à détacher ses yeux du chien, il venait de faire ça. Oui, il venait de le faire et le savait,

mais il avait toutes les peines du monde à le croire. Comme s'il avait été en transe, ou quelque chose de ce genre.

La voix intérieure, celle qui lui parlait parfois des réunions des Alcooliques Anonymes, s'éleva soudain. Oui, et tu finiras bien par arriver à le croire, avec le temps. Mais tu n'étais pas dans une putain de transe, mon vieux ; tu savais très bien ce que tu faisais.

Et pour quelle raison.

La panique le gagna. Il fallait sortir d'ici. Il battit lentement en retraite dans le vestibule, à reculons, et poussa un cri rauque lorsque son dos heurta la porte fermée. Il passa une main tonnante derrière lui pour trouver le bouton de porte et finit par y parvenir. Il ouvrit et se glissa hors de la maison de Nettie la Cinglée. Il jeta autour de lui des regards éperdus, s'attendant plus ou moins à voir la moitié de la ville rassemblée là et le regardant d'un air solennel de procureur. Il ne vit personne, sinon un gosse qui remontait la rue à bicyclette, un conteneur isolant ' Playmate ^a jeté de travers dans le panier du porte-bagages. Le même n'adressa même pas le plus bref des coups d'oeil à

Hugh Priest lorsqu'il passa à sa hauteur ; quand il eut disparu, il ne resta plus que le carillon d'une cloche, celle qui appelait les méthodistes, cette fois.

Hugh rejoignit précipitamment le trottoir. Il eut beau se dire qu'il ne fallait pas courir, c'est au petit trot qu'il arriva jusqu'à sa camionnette. Il ouvrit maladroitement la porte, se glissa derrière le volant et, d'un geste violent, voulut enfoncer la clef de contact dans son logement. Il dut recommencer à trois ou quatre reprises : à chaque fois cette putain de clef dérapait. Il dut se tenir le poignet de la main droite avec la main gauche pour y parvenir. De petites gouttes de sueur emperlaient son front. Il avait souvent souffert de maux de tête, mais ne s'était jamais senti comme en ce moment ; il avait l'impression d'être bon pour une crise de paludisme.

Le camion démarra avec un hurlement et un gros rot de fumée bleue. Le pied de Hugh glissa sur l'embrayage. La camionnette eut deux grands soubresauts qui l'éloignèrent du trottoir et cala. Respirant avec difficulté, haletant, Hugh donna un nouveau coup de démarreur et ficha le camp à toute vitesse.

Le temps de rejoindre le parc automobile de la ville (toujours aussi désert que les montagnes de la lune) et d'échanger la camionnette contre sa vieille Buick cabossée, il avait tout oublié de Raider, du tire-bouchon et de son geste horrible. Il avait quelque chose d'autre, quelque chose de plus important qui le préoccupait. En chemin, il avait été pris d'une certitude fiévreuse : quelqu'un était entré chez lui en son absence, et ce quelqu'un lui avait dérobé sa queue de renard.

Hugh fonça à plus de cent à l'heure, et ne s'arrêta, tous freins bloqués, qu'à quelque vingt centimètres de la balustrade de son porche branlant, dans une averse de gravillons et un nuage de poussière. Il escalada l'escalier quatre à quatre, fit irruption chez lui, courut au placard et arracha presque la porte en l'ouvrant. Sur la pointe des pieds, il explora l'étagère du haut d'une main tremblante et paniquée.

Il ne sentit tout d'abord rien sinon la planche nue, et il poussa un sanglot de peur et de rage. Puis sa main gauche s'enfonça profondément dans la peluche grossière qui n'était ni de soie ni de laine, et un vaste sentiment de paix et de satisfaction l'envahit. Comme de la nourriture pour l'affamé, du repos pour l'épuisé... de la quinine pour le fiévreux atteint de paludisme. Le staccato du roulement de tambour, dans sa poitrine, commença enfin à s'apaiser. Il retira la queue de renard de sa cachette et s'assit à côté de la table. Là, il posa la fourrure

sur ses cuisses charnues et se mit à la caresser à deux mains.

Hugh resta plus de trois heures ainsi.

7

Le garçon à bicyclette, celui que Hugh n'avait pas reconnu, était Brian Rusk. Brian avait eu son propre rêve, avec comme conséquence une course à faire.

Dans ce rêve, la septième partie des Séries mondiales était sur le point de commencer, mais une Série mondiale de l'époque d'Elvis, une ancienneté mettant en scène la mythique rivalité de l'histoire du base-

ball, les Dodgers contre les Yankees. Sandy Koufax s'échauffait sur le terrain, tout en s'adressant à Brian, debout à côté de lui, entre deux frappes. Sandy Koufax lui expliquait ce qu'il avait exactement à

faire. Il était on ne peut plus clair et précis et lui mettait tous les points sur les i. Là n'était pas le problème.

Le problème était que Brian ne voulait pas.

Il se sentait comme un imbécile, de tenir tête à une légende du baseball comme Sandy Koufax, mais il avait tout de même essayé.

Il faut me comprendre, monsieur Koufax ; je devais faire une blague à Wilma Jerzyck, et je l'ai faite. Je l'ai vraiment faite.

- Et alors ? répliqua Sandy Koufax. O' veux-tu en venir, morpion ?

- Eh bien, c'était notre accord. quatre-vingt-cinq cents et une blague.

- T'es s' de ça, morpion ? Juste une ? T'a-t-il dit quelque chose du genre : " seulement un tour à jouer " ? Une expression juridique ? ^a

Brian n'arrivait pas à s'en souvenir, mais une impression grandissante de s'être fait avoir l'envahissait. Non... il ne s'était pas seulement fait avoir. Il s'était fait piéger. Comme une souris par un morceau de fromage.

ˆ Laisse-moi te dire un truc, morpion. Notre accord... ^a

Sandy Koufax s'interrompit et poussa un petit hannn ! en frappant une balle haute et rapide. Elle alla heurter le gant du receveur avec un bruit de détonation. De la poussière s'éleva du gant, et Brian se rendit compte, avec un désarroi grandissant, qu'il connaissait les yeux d'un bleu de tempête protégés par le masque du receveur. Ces yeux appartenaient à Mr Gaunt.

Sandy Koufax frappa la balle que lui réexpédia Mr Gaunt, puis tourna vers Brian un úil plat et brun d'aspect vitreux. Notre accord, c'est moi qui dit ce qu'il est, morpion. ^a

Mais les yeux de Sandy Koufax n'étaient pas du tout bruns, s'était rendu compte Brian dans son rêve ; eux aussi étaient bleus, ce qui paraissait parfaitement logique, vu que Sandy Koufax était aussi Leland Gaunt.

ˆ Mais... ^a

Koufax/Gaunt leva sa main gantée. ´ Faut que je t'explique quelque chose, morpion : j'ai ce mot en horreur. De tous les mots de la langue anglaise, c'est sans aucun doute le pire. Je crois même que c'est le pire dans toutes les langues. " Mais ", c'est le début de " mairde ", tu savais ça, morpion ? ^a

L'homme qui portait l'ancienne tenue des Dodgers de Brooklyn fit disparaître la balle dans son gant et se tourna pour regarder Brian en face. C'était incontestablement Mr Gaunt, et Brian ressentit l'épouvante venir lui glacer le cœur. ´ J'ai effectivement dit que je voulais te faire jouer un tour à Wilma, Brian, c'est vrai, mais jamais que c'était le seul que je voulais que tu joues. C'est toi qui l'as supposé, morpion.

Est-ce que tu me crois, ou veux-tu écouter l'enregistrement de notre conversation ?

- Je vous crois ^a, répondit Brian. Il se sentait dangereusement près du moment où il allait se mettre à pleurnicher. ´ Je vous crois, mais...

- qu'est-ce que je viens de te dire à propos de ce mot, morpion ? ^a

Brian baissa la tête et déglutit péniblement.

´ Tu as beaucoup à apprendre dans l'art du marchandage, observa Koufax/Gaunt. Toi et tous les autres, à Castle Rock. Mais c'est l'une des raisons de ma venue : diriger un séminaire dans le grand art du marchandage. Il y avait un type dans ton patelin, un type du nom de Merrill, qui en connaissait un bout sur la question, mais il a disparu depuis longtemps. ^a Il sourit, révélant les grandes dents inégales de Leland Gaunt dans le visage étroit et sombre de Sandy Koufax. quant à l'expression " faire une bonne affaire ", j'ai encore pas mal de cours à donner là-dessus.

- Mais... ^a Brian n'avait pu empêcher le mot de franchir ses lèvres.

´ Pas de mais, morpion. ^a Koufax/Gaunt se pencha vers Brian, le regardant avec une expression solennelle, par-dessous la visière de sa casquette. ´ Monsieur Gaunt sait ce qu'il dit et ce qu'il fait. Répète ça. ^a

La pomme d'Adam de Brian s'agita, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Il sentait de grosses larmes brûlantes s'accumuler dans ses yeux.

Une grande main froide vint s'abattre sur son épaule. Et serra.

´ Dis-le !

- Monsieur Gaunt... (Brian dut déglutir de nouveau pour pouvoir laisser passer les mots.) Monsieur Gaunt sait ce qu'il dit et ce qu'il fait.

- C'est bien, morpion. C'est très bien. Et cela signifie que tu dois faire ce que je te dirais sinon... ^a

Brian rassembla tout son courage et fit un dernier effort.

Ét si je refuse? Si je dis non parce que je n'ai pas compris...

comment on dit déjà?... les termes du contrat? ^a

Koufax/Gaunt prit la balle dans le fond du gant et la serra. Des gouttelettes de sang commencèrent à suinter des coutures.

‘ Tu n'as pas la possibilité de refuser, Brian, répondit-il doucement.

C'est trop tard. Hé ! C'est la septième partie des Séries mondiales.

Toutes les volailles sont venues se percher, et le moment est arrivé de passer à la casserole. Regarde donc autour de toi. Va, regarde bien. ^a

Brian s'exécuta et fut horrifié de constater que le stade Ebbets était tellement plein que des gens se tenaient debout dans les allées... des gens qu'il connaissait tous. Il vit son père et sa mère assis avec son petit

frère, Scan, dans la tribune du commissaire, juste derrière le marbre.

Les élèves de la classe d'orthophonie, encadrés par Miss Ratcliffe à une extrémité et son gros crétin de fiancé à l'autre, s'alignaient le long du trajet de la première base, buvant du Royal Crown Cola et grignotant des hot dogs. Tout le bureau du shérif de Castle Rock était assis sur le banc de touche, avec à la main des bières dans des timbales en papier, ornées des portraits des candidates de l'année au titre de Miss Rheingold. Il vit sa classe de catéchisme, les conseillers municipaux de la ville, Myra et Chuck Evans, ses tantes, ses oncles, ses cousins. Assis derrière la troisième base, il aperçut Sonny Jackett ; et lorsque Koufax/

Gaunt envoya la balle ensanglantée et qu'elle fit de nouveau cette détonation de coup de fusil dans le gant du receveur, Brian se rendit compte que le visage, derrière le masque, appartenait maintenant à

Hugh Priest.

‘ Je te passerai dessus, petit morveux, dit Hugh en relançant la balle.

«a te fera les pieds !

- Tu vois, morpion, ce n'est plus simplement une question de carte de base-ball, reprit Koufax/Gaunt à côté de lui. Tu as pigé ça, n'est-ce pas? Lorsque tu as jeté la boue sur les draps de Wilma Jerzyck, tu as déclenché quelque chose. Comme un type déclenche une avalanche en criant trop fort, un jour de redoux. Maintenant, le choix est simple. Tu peux continuer à avancer ou rester ici et te retrouver au trou. ^a

Dans son rêve, Brian s'était finalement mis à pleurer. Bon, d'accord, il avait pigé. Il avait très bien pigé, maintenant qu'il était trop tard pour y changer quoi que ce soit.

Koufax/Gaunt écrasa la balle. Du sang en jaillit et ses doigts s'enfoncèrent dans la surface blanche charnue. Si tu ne veux pas que tout le monde à Castle Rock sache que c'est toi qui as déclenché

l'avalanche, Brian, tu as intérêt à faire ce que je te dis. ^a

Brian pleura plus fort.

Quand on fait affaire avec moi ^a, dit Gaunt, se préparant à lancer, il y a deux choses qu'il ne faut pas oublier : monsieur Gaunt sait ce qu'il dit et ce qu'il fait... et l'affaire n'est pas conclue tant que monsieur

Gaunt n'a pas dit qu'elle l'était. ^a

Il lança brusquement la balle, lui imprimant cette trajectoire sinueuse qui avait rendu si difficile de frapper quand on tenait la batte contre Sandy Koufax (tel était, du moins, l'humble avis du père de Brian) ; et lorsque le projectile frappa le gant de Hugh Priest, cette fois, tout explosa. Des cheveux, du sang et des filaments charnus volèrent dans le brillant soleil d'automne. Sur quoi Brian s'était réveillé, pleurant dans son oreiller.

Il était maintenant en route pour faire ce que Mr Gaunt lui avait dit de faire. Il n'avait pas eu de peine à se libérer ; il avait simplement déclaré

à ses parents qu'il n'avait pas envie d'aller à l'église parce qu'il avait mal au cœur (ce qui n'était pas un mensonge). Après leur départ, il avait fait ses préparatifs.

Il était pénible de pédaler et encore plus de garder l'équilibre, tout ça à cause de la glacière portative sur le porte-bagages. Elle était très lourde, et, le temps d'atteindre la maison des Jerzyck, il se retrouva en

sueur et hors d'haleine. Pas d'hésitation, cette fois ; inutile de sonner à la porte, de préparer une histoire. Personne n'était là. Sandy Koufax/

Leland Gaunt lui avait dit dans son rêve que les Jerzyck resteraient après la messe de onze heures pour discuter des festivités à venir de la Nuit-Casino, avant d'aller rendre visite à des amis. Tout ce qu'il voulait, maintenant, c'était en finir avec ce truc affreux aussi vite que possible. Et lorsque ce serait terminé, il rentrerait chez lui, rangerait son vélo et passerait le reste de la journée au lit.

Obligé de se servir de ses deux mains, il sortit la glacière portative du porte-bagages et la posa sur l'herbe. Il se tenait derrière la haie, et personne ne pouvait le voir. «a allait faire du boucan, mais Koufax/

Gaunt lui avait dit de ne pas s'en soucier, que la plupart des gens, sur Willow Street, étaient catholiques et que ceux qui n'allaient pas à la messe de onze heures avaient été à celle de huit heures, avant de partir pour leur balade dominicale. Brian ne savait trop si c'était vrai ou non.

Il n'avait de certitude que sur deux points : monsieur Gaunt savait ce qu'il disait et ce qu'il faisait, et une affaire n'était pas conclue tant que monsieur Gaunt n'avait pas déclaré qu'elle l'était.

Tel était le marché.

Brian ouvrit la glacière portative. Elle contenait une douzaine de cailloux de bonne taille, autour duquel Brian avait enroulé des feuilles de papier arrachées à son cahier de brouillon, les maintenant avec un ou deux élastiques. En grosses lettres d'imprimerie on pouvait lire sur chacune ce message simple :

(?)

Brian s'empara de l'un des cailloux et s'avança sur la pelouse, ne s'arrêtant qu'à trois mètres à peine de la grande vitre du séjour des Jerzyck - ce que l'on appelait une ' baie vitrée ^a, dans les années soixante, époque de construction de la maison. Il leva le bras, n'hésita qu'un instant et lança son projectile du même geste que Sandy Koufax, face au premier batteur adverse, dans la septième partie des Séries mondiales. Il y eut un énorme fracas, pas du tout musical, suivi d'un coup sourd lorsque le caillou alla échouer sur le tapis du séjour avant de rouler sur le sol.

Le bruit eut un effet étrange sur Brian. Sa peur s'évanouit et son dégoût pour la t,che qui l'attendait, t,che que même en jouant sur le sens des mots personne n'aurait pu se permettre de qualifier de simple blague, disparut aussi. La tapageuse dégringolade du verre l'excita... le mettant même dans l'état o' il se trouvait lors des rêves éveillés dans lesquels il se mettait en scène avec Miss Ratcliffe. Des rêves insensés, il le savait bien, maintenant, mais aujourd'hui, ce qui se passait n'avait rien d'insensé. C'était bien réel.

En outre, il désirait en ce moment posséder plus que jamais la carte de Sandy Koufax. Il avait découvert une autre grande vérité sur la notion de possession et de l'état psychologique particulier qui en est la conséquence : plus on a d'épreuves à endurer à cause de quelque chose que l'on possède, plus on tient à cette chose.

Brian prit deux autres gros cailloux et retourna à la baie vitrée brisée. Il regarda à l'intérieur et vit le premier projectile qu'il avait lancé. Il gisait sur le seuil de la cuisine. Il paraissait très déplacé ici

-

comme une botte en caoutchouc sur un autel d'église ou une Rose sur le moteur d'un tracteur. L'un des élastiques qui retenaient la feuille de papier s'était cassé, mais l'autre avait tenu. Brian tourna la tête et vit la

télé des Jerzyck.

Il leva le bras et lança. Le caillou frappa l'appareil en plein milieu. Il y eut un bruit creux d'explosion, un éclair de lumière, une averse de débris de verre sur le tapis. La télé oscilla sur sa table mais ne tomba pas. ' Deuxièèèème coup ! ^a marmonna Brian avant de partir d'un rire étranglé et bizarre. Il lança le deuxième caillou qu'il tenait sur des objets en porcelaine posés sur une table, près du canapé, mais les manqua. Le projectile heurta le mur, auquel il arracha un morceau de pl,tre.

Brian alla prendre la glacière par la poignée et la traîna vers le côté

de la maison. Il fracassa deux fenêtres de plus. A l'arrière de la maison, il lança un caillou gros comme un pain dans la vitre qui constituait la partie supérieure de la porte de la cuisine, puis en expédia deux ou trois autres par le trou. L'un de ceux-ci démolit le robot ménager posé

sur le comptoir. Un autre fit exploser la porte du four à micro-ondes et resta à l'intérieur. ' Troisièèèème coup ! Assis, morpion ! ^a s'écria

Brian, qui se mit à rire tellement fort qu'il faillit pisser dans son pantalon.

Une fois la crise passée, il finit de faire le tour de la maison. La glacière commençait à être plus légère ; il pouvait la porter d'une seule main. Il utilisa ses trois derniers cailloux pour briser les fenêtres du sous-sol, que l'on voyait derrière les chrysanthèmes de Wilma. Pour faire bonne mesure, il arracha quelques poignées de fleurs. Tout cela accompli, il referma la glacière, retourna à sa bicyclette, mit le conteneur dans le panier du porte-bagages, et enfourcha son engin pour retourner chez lui.

Les voisins des Jerzyck s'appelaient les Mislaburski. Au moment o

Brian débouchait de l'allée des Jerzyck, Mme Mislaburski sortit sur le porche de sa maison. Elle était habillée d'une blouse de travail d'un vert éclatant, et un chiffon rouge retenait ses cheveux. On aurait dit une pub pour aller passer Noël en enfer.

‘ qu'est-ce qui se passe là-bas, mon garçon ? demanda-t-elle d'un ton autoritaire.

- Je ne sais pas exactement. Je crois que monsieur et madame Jerzyck se disputent, répondit Brian sans s'arrêter. J'étais juste venu leur demander s'il n'aurait pas besoin de quelqu'un pour pelleter la neige, cet hiver, mais je crois qu'il vaut mieux que je revienne une autre fois.

^a

Mme Mislaburski eut un coup d'œil sinistre en direction de la maison de ses voisins. A cause des haies, elle ne voyait, d'o elle se tenait, que le premier étage. Si j'étais toi, je ne reviendrais pas du tout. Cette femme me rappelle ces petits poissons qu'on trouve en Amérique du Sud. Ceux qui mangent une vache en cinq minutes.

- Des piranhas, dit Brian.

- C'est ça. Des pires qu'Anna. ^a

Brian pesa sur les pédales. Il s'éloignait maintenant de la femme au tablier vert et au chiffon rouge. Son cœur battait régulièrement, mais sans cogner, sans aller à toute allure. Une partie de lui-même éprouvait la certitude qu'il rêvait toujours. Il ne se sentait plus du tout lui-même : rien à voir avec le Brian Rusk qui décrochait toutes les meilleurs notes, le Brian Rusk qui faisait partie du Conseil étudiant et de la Ligue junior des bons citoyens, le Brian Rusk qui avait toujours dix sur dix de conduite.

Êt elle finira par tuer quelqu'un, un de ces jours ! lui cria Mme Mislaburski, d'un ton indigné. Rappelle-toi ce que je te dis ! ^a

A mi-voix, Brian répondit pour lui-même : ´ «a ne me surprendrait pas du tout. ^a

Il passa effectivement tout le reste de la journée au lit. En temps ordinaire, Cora s'en serait inquiété, au point même, peut-être, de l'amener voir le toubib de garde à Norway. Aujourd'hui, néanmoins, c'est à peine si elle remarqua que son fils ne se sentait pas très bien.

Tout cela à cause des merveilleuses lunettes que lui avait vendues Mr Gaunt - des lunettes qui la mettaient dans tous ses états.

Brian se leva vers dix-huit heures, environ un quart d'heure avant le retour de son père, parti pour la journée pêcher sur le lac avec deux amis. Il prit un Pepsi dans le frigo et le but dans la cuisine. Il se sentit nettement mieux.

Il avait l'impression d'avoir rempli le contrat qu'il avait passé avec Mr Gaunt.

Et estimait qu'effectivement, Mr Gaunt savait ce qu'il disait et ce qu'il faisait.

9

Nettie Cobb, qui n'éprouvait pas le moindre pressentiment quant à la désagréable surprise qui l'attendait chez elle, se dirigeait vers le Bazar des Rêves de la meilleure humeur du monde. En revanche, elle avait l'intuition que, dimanche matin ou pas, la boutique serait ouverte, et elle ne fut pas déçue.

´ Madame Cobb ! dit Leland Gaunt lorsqu'elle entra. quel plaisir d'avoir votre visite !

- Moi aussi, ça me fait plaisir de vous voir, monsieur Gaunt ^a, répondit-elle, sincère.

L'homme s'approcha d'elle, main tendue, mais Nettie eut un geste de recul à la seule idée de son contact. C'était un comportement abominable, affreusement impoli, mais elle fut incapable de se retenir.

Néanmoins Mr Gaunt, béni soit-il, parut comprendre. Il sourit et changea de trajectoire, allant refermer la porte derrière elle. Il

remplaça le panonceau OUVERT par celui FERM... à la vitesse d'un joueur professionnel escamotant un as.

Asseyez-vous, madame Cobb ! Je vous en prie, asseyez-vous !

- Heu... bon, très bien... mais je suis juste venue vous dire que Polly... Polly n'est pas... ^a Elle se sentait bizarre ; non pas mal, mais bizarre. Comme prise de tournis. Elle s'assit un peu lourdement sur l'un des fauteuils rembourrés. Puis Mr Gaunt se trouva en face d'elle, la fixant du regard ; le monde parut se centrer sur lui et retrouver peu à peu sa stabilité.

´ Polly ne se sent pas très bien, c'est cela ?

- Oui, c'est cela, confirma-t-elle avec gratitude. Ce sont ses mains, vous savez. Elle a...

- De l'arthrite, oui, je sais, c'est terrible, la merde, on se fait chier toute sa vie et on crève, tu parles d'une aubaine, comme disait l'autre.

Je sais, Nettie. ^a Les yeux de Leland Gaunt paraissaient s'agrandir encore. ´ Mais je n'ai pas besoin ni de l'appeler, ni de lui rendre visite.

Elle a déjà beaucoup moins mal.

- Vraiment ? demanda Nettie d'une voix distante.

- Et comment ! Elles la font encore souffrir, bien entendu, ce qui est bien, mais pas au point de l'obliger à se terrer chez elle, et c'est encore mieux, vous ne croyez pas, Nettie ?

- Si ^a, répondit Nettie dans un souffle, sans avoir la moindre idée de ce à quoi elle acquiesçait.

De sa voix la plus douce et la plus charmante, Leland Gaunt reprit,

´ Mais vous, Nettie, une grosse journée vous attend encore.

- Ah bon ? ^a Voilà qui était nouveau pour elle. Elle avait envisagé de passer l'après-midi dans son fauteuil préféré, à tricoter tout en regardant la télé, Raider à ses pieds.

Oui, une très grosse journée. C'est pourquoi je veux que vous restiez assise ici un moment pendant que je vais chercher quelque chose.

Vous voulez bien ?

- Oui...

- Parfait. Et fermez les yeux. Reposez-vous vraiment, Nettie ! ^a

Elle obéit et ferma les yeux. Un moment (combien de temps ?) plus tard, Mr Gaunt lui ordonna de les rouvrir. Mais elle éprouva une pointe de déception. Lorsque les gens vous disent de fermer les yeux, c'est souvent pour vous faire une surprise agréable. Un cadeau, par exemple. C'était ce qu'elle avait espéré, et lorsqu'elle avait rouvert les yeux, elle s'était un peu attendue à voir Mr Gaunt avec un autre abat-jour en p,te de verre ; mais il ne tenait qu'un bloc de papier. Les feuilles, de petite taille, étaient Roses. Chacune portait en en-tête la mention

PROC»S-VERBAL DE CONTRAVENTION

Ôh, dit-elle, je pensais que vous aviez d'autres p,tes de verre.

- Je ne crois pas que vous aurez besoin d'autres p,tes de verre, Nettie.

- Non ? ^a La pointe de déception revint, plus forte cette fois.

Ét non. C'est bien triste, mais c'est vrai. Je suppose cependant que vous n'avez pas oublié la promesse que vous m'avez faite, reprit Gaunt en s'asseyant près d'elle. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ?

- Oui. Vous voulez que je joue un tour à Buster. que je mette des papiers dans sa maison.

- Exactement, Nettie. Très bien. Avez-vous toujours la clef que je vous ai donnée ? ^a

Lentement, comme une danseuse dans un ballet aquatique, Nettie sortit la clef de la poche droite de son manteau. Elle la tint de manière à ce que Mr Gaunt p^ot la voir.

Absolument parfait ! s'exclama-t-il avec chaleur. Remettez-la dans votre poche, maintenant. Là o^ù elle est en sécurité. ^a

Elle s'exécuta.

‘ Bon. Voici les papiers. ^a Il mit le bloc de feuilles Roses dans l'une des mains de Nettie et un distributeur de ruban adhésif dans l'autre.

Des sonneries d'alarme s'étaient déclenchées quelque part au fond de

sa tête, mais très loin, presque inaudibles.

´ J'espère que cela ne prendra pas longtemps. Il faut que je rentre chez moi pour donner à manger à Raider. C'est mon petit chien.

- Je sais tout sur Raider, répondit Mr Gaunt avec un grand sourire. Mais quelque chose me dit qu'il n'aura pas tellement d'appétit, aujourd'hui. Je ne crois pas non plus qu'il risque de faire de saletés sur le carrelage de la cuisine.

- Mais... ^a

Il posa l'un de ses longs doigts sur les lèvres de Nettie, qui se sentit soudain prise d'un haut-le-cœur.

Ne faites pas ça, gémit-elle, s'incrutant dans son siège. Ne faites pas ça, c'est horrible.

- C'est ce qu'on me dit toujours, convint Leland Gaunt. Si vous ne voulez pas que je sois horrible avec vous, Nettie, vous ne devez jamais me dire cet horrible petit mot.

- quel mot ?

- Mais. Je honnis ce terme. Il serait plus juste de dire que je le hais, je crois. Dans le meilleur de tous les mondes possibles, il ne devrait pas y avoir besoin d'un petit mot aussi pleurnichard. Je voudrais que vous me déclariez quelque chose d'autre à la place, Nettie. quelques mots que j'aime beaucoup entendre. Des mots que j'adore sans réserve.

- Et lesquels ?

- Monsieur Gaunt sait ce qu'il dit et ce qu'il fait. Répétez.

- Monsieur Gaunt sait ce qu'il dit et ce qu'il fait. ^a Dès que les mots furent sortis de sa bouche, elle comprit qu'ils étaient absolument et entièrement vrais.

´ Monsieur Gaunt sait toujours ce qu'il dit et ce qu'il fait.

- Monsieur Gaunt sait toujours ce qu'il dit et ce qu'il fait.

- Parfait ! Tout comme Papa ^a, ajouta Gaunt, avant de partir d'un rire hideux ; un grincement de plaques rocheuses se déplaçant au plus profond de la terre, tandis que la couleur de ses yeux passait rapidement du bleu au vert, au brun et au noir. ´ Bon. Et maintenant, Nettie, écoutez-moi attentivement. Vous faites tout d'abord cette petite

course pour moi, après quoi vous pourrez rentrer chez vous.

Vous avez bien compris ? ^a

Nettie avait bien compris.

Et elle écouta très attentivement.

NEUVIEME CHAPITRE

1

South Paris est une petite ville ouvrière sordide à vingt-cinq kilomètres au nord-est de Castle Rock. Ce n'est pas le seul trou du Maine à

porter un nom ronflant de ville européenne : on trouve également un Madrid, un Sweden, un Etna (bien que les gens n'y aient pas un tempérament particulièrement volcanique), un Calais (prononcé de manière à le faire rythmer avec Dallas), un Cambridge et un Frankfort.

Certains savent peut-être pour quelles raisons des patelins aussi paumés se sont retrouvés avec des noms d'un tel exotisme, mais pour ma part, je l'ignore.

Ce que je sais, en revanche, c'est qu'il y a une vingtaine d'années, un excellent chef français décida de quitter New York et d'ouvrir son propre restaurant dans la région des lacs du Maine ; qu'il estima en outre qu'il n'y aurait pas de meilleur endroit pour se lancer dans l'entreprise qu'une ville du nom de South Paris. Même la puanteur qui émanait des tanneries ne put l'en dissuader. Le résultat fut un établissement appelé Chez Maurice. Il existe encore aujourd'hui, en bordure de la route 117, non loin de la voie de chemin de fer, à un jet de pierre du McDonald. Et c'est donc Chez Maurice que Danforth Buster Keeton amena sa femme pour déjeuner, le dimanche 13 octobre.

Myrtle passa une bonne partie de ce dimanche dans un état ébloui proche de l'extase, sans que l'excellence des plats y fût pour quelque chose. Au cours des derniers mois - presque une année, à vrai dire -

elle avait mené une existence extrêmement désagréable en compagnie de Danforth. Il l'ignorait presque complètement, sauf pour lui crier après. L'opinion qu'elle avait d'elle-même, qui n'avait jamais été bien

relevée, dégringola encore de quelques degrés. Elle savait, comme toute femme le sait, que les sévices n'ont pas à être nécessairement administrés avec les poings pour être efficaces. Les hommes (comme les femmes) peuvent blesser avec la langue, et Danforth Keeton était un expert en la matière ; il lui avait infligé mille coupures invisibles, de

son tranchant aff^été, au cours de l'année écoulée.

Elle n'était au courant ni de ses dettes de jeux (elle croyait qu'il allait aux courses surtout pour regarder), ni des détournements de fonds.

Elle savait que plusieurs des membres de la famille Keeton avaient eu des troubles mentaux, mais elle n'avait pas fait le lien entre ce fait et le

comportement de Danforth. Il ne buvait pas trop, n'oubliait pas de s'habiller avant de sortir, n'adressait pas la parole aux absents, et elle supposait donc qu'il allait bien. En d'autres termes, elle avait conclu que c'était elle qui ne tournait pas rond. Et que ce qui ne tournait pas rond chez elle était tout simplement ce qui avait provoqué la désaffection de Danforth.

Elle avait passé les six derniers mois à s'efforcer de se faire à cette désolante perspective : qu'il lui restait trente, peut-être quarante ans à

passer, sans amour, comme compagne de cet homme qui se montrait tour à tour coléreux et froidement sarcastique, et paraissait se moquer éperdument d'elle. Pour lui, elle n'était plus qu'un élément du mobilier - sauf si elle se trouvait sur son chemin. Dans ce cas (si le repas n'était pas prêt quand lui voulait manger, si la propreté du plancher de son cabinet lui paraissait douteuse, voire même si les différentes sections du journal n'étaient pas dans le bon ordre sur la table du petit déjeuner), il la traitait de gourde. Si son trou de balle lui

tombait du cul, disait-il, elle ne saurait même pas o^ù le chercher. Si la cervelle était de la poudre à canon, elle ne pourrait pas se moucher sans risquer l'explosion. Elle avait tout d'abord essayé de lui répliquer, mais il avait l'art de pulvériser ses défenses comme ch^âteaux de cartes.

Si elle réagissait par la colère, il se mettait dans des rages blanches qui la terrifiaient. Elle avait donc renoncé à rétorquer sur le même ton pour se réfugier dans les affres d'une consternation hébétée. Actuellement, elle se contentait d'arborer un sourire impuissant devant sa fureur, de promettre de faire mieux, puis de se réfugier dans leur

chambre où, effondrée sur le lit, elle pleurait en se demandant ce qu'elle allait devenir ; si seulement - seulement - elle avait eu une amie à qui se confier...

Au lieu de cela, elle s'adressait à ses poupées. Elle avait commencé à

les collectionner au cours des premières années de leur mariage, les gardant au début au grenier, dans des boîtes. Mais au cours des dernières années, elle les avait descendues dans la lingerie ; parfois, ses larmes séchées, elle se glissait dans la pièce et jouait avec elles. Les poupées, elles, ne criaient jamais. Elles ne vous ignoraient pas. Elles ne vous demandaient jamais comment vous aviez fait pour devenir aussi stupide, si c'était venu naturellement ou si vous aviez pris des leçons.

Et elle avait trouvé hier la plus merveilleuse des poupées, dans la nouvelle boutique.

Aujourd'hui, cependant, tout avait changé.

Ce matin, exactement.

Elle glissa une main sous la table et se pinça (pour la énième fois) pour bien s'assurer qu'elle ne rêvait pas. Non, elle était toujours Chez Maurice, assise dans un somptueux rayon de soleil automnal, et Danforth était assis en face d'elle, mangeant avec un appétit qui faisait plaisir à voir, le visage éclairé d'un sourire qui lui paraissait étrange, tant il y avait longtemps qu'elle ne l'avait pas vu se déridier.

Elle ignorait ce qui avait provoqué ce changement et redoutait de poser la question. Elle savait qu'il était allé aux courses, à Lewiston, hier au soir (probablement parce que les personnes qu'il y rencontrait étaient plus intéressantes que celles qu'il fréquentait quotidiennement à Castle Rock, comme sa femme, par exemple), et s'était attendue, à

son réveil, à trouver son emplacement déserté dans le lit (voire même à

ce qu'il n'y eût pas dormi, ayant passé la nuit dans le fauteuil de son cabinet) et à l'entendre grommeler avec sa mauvaise humeur habituelle, au rez-de-chaussée.

Au lieu de cela, elle l'avait trouvé allongé à côté d'elle, dans le pyjama rouge à rayures qu'elle lui avait offert pour Noël, l'année dernière. C'était la première fois qu'il le mettait, la première fois, à la connaissance de Myrtle, qu'il le sortait de son emballage. Il était

réveillé. Il roula de côté pour lui faire face, tout sourire. Sur le coup, son expression lui fit peur ; elle signifiait peut-être, se dit-elle, qu'il allait la tuer.

Puis il lui toucha un sein et lui adressa un clin d'oeil. ' Tu n'as pas envie, Myrt ? C'est peut-être un peu trop tôt pour toi ? ^a

Ils avaient donc fait l'amour ; pour la première fois depuis plus de cinq mois, ils avaient fait l'amour et il s'était montré absolument magnifique, et voici qu'ils se retrouvaient ici, à déjeuner Chez Maurice, comme deux amoureux, par ce beau dimanche d'octobre.

Elle n'avait aucune idée de ce qui avait provoqué ce miracle chez son mari, et s'en moquait. Elle ne désirait qu'une chose, en profiter, et le voir durer.

' Tout va bien, Myrt ? ^a demanda Keeton, qui leva les yeux de son assiette et s'essuya vigoureusement le visage avec sa serviette.

D'un geste timide, elle alla effleurer sa main par-dessus la table.

' Tout est parfait. Tout est simplement... simplement merveilleux. ^a

Elle dut prestement retirer la main pour se tamponner les yeux avec sa propre serviette.

2

Keeton continua d'engloutir son ' bouf borgnine ^a (encore un nom à

la noix inventé par les mangeurs de grenouilles) avec le plus grand appétit. La raison de son bonheur était simple. Tous les chevaux qu'il avait choisis hier avec l'aide de Ticket Gagnant étaient arrivés comme prévu. Même Malabar, le canasson donné à trente contre un dans la dixième. Keeton était revenu à Castle Rock avec l'impression que la Cadillac flottait au-dessus de la chaussée, les poches gonflées par un peu plus de dix-huit mille dollars. Son bookmaker devait sans doute encore se demander où cet argent était passé. Keeton, lui, le savait : il était soigneusement rangé dans le classeur de son cabinet. Dans une enveloppe, rangée elle-même dans la boîte de Ticket Gagnant, ce jeu si précieux.

Il avait bien dormi pour la première fois depuis des mois. Et lorsqu'il s'éveilla, ce fut avec la première lueur d'une idée pour l'audit qui l'attendait. Une première lueur n'était pas suffisante, bien entendu,

mais c'était déjà mieux que les confuses ténèbres qui grondaient dans sa tête depuis l'arrivée de cette affreuse lettre. On aurait dit qu'il avait

suffi d'avoir gagné toute une soirée aux courses pour que son cerveau embrayât à nouveau.

Il ne pouvait restituer tout l'argent avant la chute du couperet, c'était bien clair. Le champ de courses de Lewiston était le seul à

fonctionner en nocturne pendant l'automne, d'une part, et de l'autre, il ne rapportait que des clopinettes. Il aurait bien pu faire le tour des petites courses de la région et ramasser quelques milliers de dollars de plus, mais ça n'aurait pas suffi, de toute façon. Et il ne pouvait risquer de répéter des soirées comme celle d'hier sans provoquer les soupçons de son bookmaker, qui finirait certainement par refuser de prendre ses paris.

Il jugeait cependant qu'en procédant à une restitution partielle, il pouvait au moins minimiser les proportions de l'escroquerie. Il suffirait alors d'inventer une histoire. Un projet de développement avec un dossier en béton qui, au dernier moment, avait échoué. Une erreur terrible... mais dont il avait endossé toute la responsabilité et qu'il avait commencé de réparer. Il pourrait faire remarquer que quelqu'un de dénué de tout scrupule, dans sa situation, aurait très bien pu utiliser le délai de grâce d'une semaine pour rafler encore plus d'argent dans les coffres de la ville (tout ce qui lui serait tombé sous la main) avant de filer pour quelque paradis ensoleillé (avec beaucoup de palmiers, beaucoup de plages blanches et beaucoup de jeunes demoiselles en string) où l'extradition aurait été difficile, sinon impossible.

Il pouvait la jouer à la cul-béni et inviter ceux qui n'avaient jamais pécher à lui jeter la première pierre. Voilà qui devrait lui valoir un certain répit. Si parmi ces types, il y en avait un seul qui n'eût jamais mis la main dans la sauce, il était prêt à bouffer son caleçon. Sans sel.

Il fallait absolument gagner du temps. Maintenant qu'il arrivait à

dominer son hystérie et à réfléchir rationnellement à la situation, il était à peu près sûr qu'on lui en accorderait. Après tout, c'était aussi des politiciens ; ils n'ignoraient pas que la presse ne manquerait pas de les éclabousser copieusement au passage, eux, les soi-disant gardiens des fonds publics, une fois qu'elle en aurait fini avec Danforth Keeton.

Ils n'ignoraient pas non plus que certaines questions se poseraient, dans le sillage d'une enquête publique ou (Dieu nous en préserve !)

d'un procès pour malversation. Des questions comme : depuis combien de temps - il est question d'années fiscales, mesdames et messieurs - durent les petites opérations de Mr Keeton ? Ou encore : comment se fait-il que le Bureau des Impôts de l'Etat ne se soit pas réveillé avant, alerté par le parfum spécial qui montait de Castle Rock ?

Toutes questions que des hommes ambitieux allaient trouver déprimantes.

Il estimait possible de s'en sortir. Sans garantie, mais jouable.

Mille mercis à Mr Leland Gaunt.

Seigneur, il adorait Leland Gaunt !

´ Danforth ? demanda timidement Myrtle.

- Hein ?

- Cela fait des années que je n'ai pas passé une aussi belle journée.

Je voulais juste te le dire. Te dire combien je te suis reconnaissante de m'avoir offert une aussi belle journée. Avec toi.

- Oh ! ^a Il venait de lui arriver la chose la plus étrange qui fût. Un instant, il était resté incapable de se souvenir du nom de la femme assise en face de lui. ´ Pour moi aussi, Myrt, c'est une belle journée.

- Iras-tu aux courses, ce soir ?

- Non, dit-il. J'ai l'intention de rester à la maison.

- Merveilleux ^a, répondit-elle. Elle trouvait cela tellement merveilleux, même, qu'elle dut encore se tapoter les yeux avec sa serviette.

Il lui sourit ; ce n'était pas son doux sourire d'autrefois, celui qui l'avait mise sous le charme et conquise, mais presque. ´ Dis donc Myrt... Tu n'aurais pas envie d'un petit dessert, par hasard ? ^a

Elle pouffa et donna un coup de serviette dans sa direction. Óh !

toi, alors ! ^a

les hauteurs de Castle View, se trouvait à une bonne heure de marche ; Nettie Cobb était fatiguée et elle avait très froid en arrivant. Elle ne croisa que trois ou quatre autres piétons, mais personne ne la remarqua ; tous marchaient enfoncés jusqu'au menton dans leur manteau, col relevé, car un vent glacial et soutenu s'était mis à souffler.

Le supplément des petites annonces du Telegram du dimanche traversa la rue en virevoltant, puis décolla dans le ciel d'un bleu dur, comme quelque oiseau étrange, avant d'aller atterrir dans l'allée des Keeton. Mr Gaunt lui avait dit que Buster et Myrtle Keeton ne seraient pas chez eux, et Mr Gaunt savait ce qu'il disait. La porte du garage était relevée, et la prétentieuse péniche de Cadillac dans laquelle Buster se déplaçait ne s'y trouvait pas.

Nettie remonta l'allée, s'arrêta devant la porte d'entrée et sortit le bloc de formulaires et le rouleau de Scotch de sa poche. Elle n'avait qu'un désir, se retrouver chez elle à regarder le super-film du dimanche à la télé, Raider à ses pieds. Et c'était ce qu'elle ferait, sa corvée une fois terminée. Elle ne se fatiguerait peut-être même pas à

tricoter ; elle se voyait très bien restant assise, l'abat-jour en p,te de verre sur les genoux. Elle arracha la première feuille Rose et la colla à

côté de la sonnette, sur la plaque où on lisait D & M KEETON PAS DE

D...MARCHAGE. Elle rangea son matériel dans une poche, prit la clef dans l'autre et la glissa dans la serrure. Juste avant de la tourner, elle examina brièvement le PV qu'elle venait de coller.

Elle avait beau avoir froid et être fatiguée, elle ne put s'empêcher de sourire un peu. C'était vraiment une bonne blague, en particulier si l'on songeait à la manière de conduire de Buster. Un miracle qu'il n'eût encore tué personne. Elle n'aurait cependant pas aimé être dans la peau de celui qui avait signé les contraventions. Buster pouvait se montrer particulièrement désagréable. Même môme, il n'aimait déjà

pas qu'on se paie sa tête.

La porte s'ouvrit sans difficulté. Nettie entra.

Un peu plus de café ? proposa Keeton.

- Non merci, pas pour moi. Je n'en peux plus, répondit-elle avec un sourire.

- Alors, rentrons. Je voudrais voir les Patriots à la télé. (Il jeta un coup d'oeil à sa montre.) En se pressant un peu, on peut arriver à temps pour le coup d'envoi. ^a

Myrtle acquiesça, plus heureuse que jamais. La télé était dans la salle de séjour, ce qui signifiait que Dan n'avait pas l'intention de s'enfermer dans son cabinet pour le reste de la journée. Éh bien, partons vite. ^a

Keeton leva un doigt autoritaire. ´ Garçon? La note, s'il vous plaît. ^a

5

Nettie avait oublié son désir de retourner rapidement chez elle ; elle avait plaisir à se trouver dans la maison de Buster et Myrtle.

Pour commencer, il y faisait bon. Ensuite, elle éprouvait un sentiment inattendu de puissance, comme si elle venait de passer dans les coulisses de la vie privée de deux personnes bien réelles. Elle monta d'abord au premier étage et examina toutes les pièces. Il y en avait beaucoup, surtout si l'on songeait que le couple n'avait pas d'enfants ; mais, comme sa mère l'avait toujours dit, quand on a les moyens...

Elle ouvrit les tiroirs de la commode de Myrtle et examina ses sous-vêtements. Il y en avait en soie et toutes les pièces étaient de qualité, mais aucune ne paraissait neuve. Il en allait de même des robes accrochées dans la penderie. Nettie continua par la salle de bains, o`

elle fit l'inventaire des pilules de l'armoire à pharmacie, puis par la lingerie, o` elle admira les poupées. Une belle maison. Une maison adorable. quel dommage que l'homme qui l'habitait f't un vrai b,ton merdeux.

Nettie regarda sa montre et songea qu'il était peut-être temps de se mettre à coller les petites feuilles Roses.

Dès qu'elle aurait fini d'inspecter le rez-de-chaussée.

6

Ést-ce qu'on ne roule tout de même pas un peu trop vite, Danforth ? ^a
demanda Myrtle d'une voix étranglée, tandis que Keeton faisait une

queue-de-poisson à un lourd camion de grumes ; la voiture qui arrivait en face klaxonna furieusement.

‘ Je veux voir le coup d'envoi ^a, répondit-il. Il tourna à gauche sur Maple Sugar Road. Un panneau indiquait : CASTLE ROCK 12 KM.

7

Nettie brancha la télé - les Keeton possédaient un gros Mitsubishi -

et regarda une partie du super-film du dimanche. Ava Gardner et Gregory Peck y jouaient. Gregory paraissait amoureux d'Ava, mais ce n'était pas très clair ; il en pinçait peut-être pour l'autre femme. Il y avait eu une guerre nucléaire. Gregory Peck était le capitaine d'un sous-marin. Tout cela n'intéressait guère Nettie, qui éteignit l'appareil et scotcha une feuille Rose sur l'écran avant de se rendre dans la cuisine.

Elle regarda ce qu'il y avait dans les placards (le service était du Corelle, très joli, mais la batterie de cuisine n'avait rien d'extraordinaire), puis dans le réfrigérateur. Elle fronça les narines. Beaucoup trop de restes. Signe incontestable de gaspillage. Buster n'en avait sans doute pas la moindre idée ; elle aurait parié ses bottes et son cheval là-dessus. Les hommes comme Buster Keeton sont incapables de se déplacer dans une cuisine, même avec un plan et un chien d'aveugle.

Elle consulta de nouveau sa montre et sursauta. C'était fou le temps qu'elle avait passé à se promener dans la maison. Elle était restée trop longtemps. Elle se mit à détacher rapidement les formulaires et à les coller un peu partout, sur le frigo, sur la gazinière, sur le téléphone mural, sur le vaisselier de la salle à manger. Plus elle se pressait, plus elle devenait nerveuse.

Nettie venait juste de se mettre sérieusement au travail lorsque la Cadillac rouge de Keeton franchit le pont (le Tin Bridge) et s'engagea dans Watermill Lane pour prendre la direction de Castle View.

‘ Danforth ? demanda soudain Myrtle. Pourrais-tu me déposer chez Amanda Williams ? Je sais bien que ce n'est pas tout à fait notre chemin, mais elle a mon matériel à fondue. Je me disais (le sourire timide fit une brève apparition sur son visage)... je me disais que je pourrais te préparer - nous préparer - quelque chose de bon pour après le match de football. Tu n'as qu'à me laisser au passage. ^a

Il ouvrit la bouche pour lui dire que la maison des Williams n'était

vraiment pas sur son chemin, que la partie allait commencer et qu'elle pourrait récupérer son foutu matériel à fondue demain. Et de toute façon, il n'aimait pas le fromage quand il était chaud et dégoulinant.

Cette cochonnerie devait être bourrée de microbes.

Puis il se ravisa. En dehors de lui-même, il y avait trois autres conseillers - deux imbéciles et une gourde. La gourde, c'était Mandy Williams, une vraie salope. Keeton avait éprouvé quelques difficultés à

voir Bill Fullerton, le coiffeur, et Harry Samuels, l'unique entrepreneur de pompes funèbres de Castle Rock, vendredi dernier. Il avait eu aussi quelques difficultés à leur donner l'impression que sa visite était sans importance, car elle ne l'était pas. Le Bureau des Impôts avait très bien pu leur adresser un courrier, à eux aussi. Il avait cru comprendre que ce n'était pas le cas - pas encore - mais impossible de mettre la main sur cette salope de Williams.

‘ Très bien, dit-il, ajoutant : demande-lui donc si elle n'a rien reçu concernant les affaires de la ville. quelque chose qui nécessiterait que je prenne contact avec elle.

- Oh, chéri, tu sais bien que je n'arrive jamais à me rappeler comme il faut...

- Oui, je le sais. Mais tu peux au moins poser la question, non ? Tu n'es tout de même pas stupide à ce point-là !

- Non ^a, répondit-elle précipitamment, d'une petite voix.

Il lui tapota la main. Excuse-moi. ^a

Elle le regarda, frappée de stupéfaction. Il lui avait présenté des excuses. «a lui était peut-être arrivé une ou deux fois depuis qu'ils étaient mariés, mais Myrtle n'aurait su dire quand.

‘ Demande-lui simplement si les types de l'Etat ne lui ont pas cassé

les pieds, ces temps derniers. Des histoires de COS, d'égouts... ou de taxes. J'aurais bien été lui demander moi-même, mais j'ai vraiment envie d'assister au coup d'envoi.

- Très bien, Dan. ^a

La maison des Williams était à mi-chemin de Castle View. Keeton engagea la Cadillac dans l'allée et se gara derrière la voiture de cette

bonne femme. Un modèle étranger, évidemment. Une Volvo. Keeton la soupçonnait d'être une communiste clandestine ou une lesbienne.

Voire les deux.

Myrtle ouvrit la portière et descendit en lui adressant son sourire timide et légèrement nerveux.

‘ Je serai à la maison dans une demi-heure.

- Parfait. N'oublie pas de lui demander ce que je t'ai dit. ^a Et si jamais le rapport de Myrt - aussi confus qu'il n'allait pas manquer d'être - sur la réponse d'Amanda Williams laissait planer le moindre soupçon, il se chargerait lui-même d'interviewer la salope... demain.

Pas cet après-midi. Cette demi-journée était toute à lui. Il se sentait vraiment de trop bonne humeur pour seulement voir Amanda Williams. Alors lui tenir le crachoir...

A peine Myrtle avait-elle refermé la porte qu'il passait en marche arrière et s'élançait dans la rue.

9

Nettie venait tout juste de scotcher la dernière feuille rose à la porte du placard, dans le bureau de Keeton, lorsqu'elle entendit une voiture s'engager dans l'allée. Elle laissa échapper un couinement étouffé et resta un instant pétrifiée sur place, incapable de bouger.

Je suis prise ! hurlait-elle dans sa tête tandis qu'elle tendait l'oreille au ronronnement velouté du gros moteur de la Cadillac. Je suis prise !

Oh ! Jésus-Marie-Joseph ! Il va me tuer !

La voix de Mr Gaunt lui répondit. Elle n'avait plus son ton amical ; elle était froide et autoritaire, et venait de tout au fond de son esprit.

Il

est probable qu'il te tuera s'il t'attrape, Nettie. Et si tu paniques, ça ne ratera pas. Donc, pas de panique. quitte la pièce. Tout de suite. Ne cours pas, mais marche vite. Et aussi silencieusement que possible.

Elle traversa d'un pas rapide le tapis turc d'occasion, les jambes aussi raides que des b,tons, marmonnant à voix basse, comme une litanie : ‘

Monsieur Gaunt sait ce qu'il dit ^a, et passa dans le séjour.

Les rectangles de papier rose semblaient la foudroyer de toutes les surfaces planes disponibles. L'un d'eux pendait même du lustre au bout d'un long ruban d'adhésif.

Le moteur de la Cadillac émettait maintenant un son creux doublé d'un écho ; Keeton était entré dans le garage.

Vas-y, Nettie ! Vas-y tout de suite ! C'est le moment ou jamais !

Elle s'élança, trébucha sur un coussin et s'étala. Elle heurta le plancher avec sa tête et se serait assommée si le coup n'avait pas été un peu amorti par une mince carpeste. Des globules lumineux se mirent à

danser devant ses yeux. Elle se releva précipitamment, se rendant vaguement compte que son front saignait, et sa main se referma sur le bouton de porte au moment où Keeton, dans le garage, coupait le moteur. Elle se tourna et jeta un regard terrifié en direction de la cuisine. Elle apercevait la porte du garage, celle par laquelle il allait entrer. L'un des formulaires roses était collé dessus.

Le bouton tourna bien dans sa main, mais la porte ne s'ouvrit pas.

Le battant restait soudé au chambranle.

Du garage lui parvint le woosh-tchonk de la portière qui se refermait. Puis le ferraillement de la porte coulissante qui redescendait. Et enfin un bruit de chaussures crissant sur le ciment. Buster sifflait.

Le regard égaré de Nettie, partiellement aveuglé par le sang de sa coupure au front, tomba sur le poussoir central du bouton. Il était enfoncé. Voilà pourquoi la porte lui résistait. Elle devait l'avoir elle-même verrouillée en entrant, mais ne s'en souvenait pas. Elle le dégagea, ouvrit, sortit.

Moins d'une seconde plus tard, la porte qui, dans la cuisine, donnait sur le garage, s'ouvrait à son tour. Danforth Keeton entra, débouton-

nant son pardessus. Il s'immobilisa. Le sifflement mourut à ses lèvres.

Il resta là, la main pétrifiée dans le geste de défaire le dernier bouton, la

bouche encore arrondie, et fit du regard le tour de la cuisine. Ses yeux

s'agrandirent.

S'il s'était approché de la fenêtre du séjour, à ce moment-là, il aurait vu Nettie traverser sa pelouse au pas de course, affolée, les pans de son manteau tourbillonnant derrière elle comme des ailes de chauve-souris. Il ne l'aurait peut-être pas reconnue, mais aurait certainement identifié une femme, ce qui aurait pu faire considérablement changer la suite des événements. La vue de toutes ces feuilles roses le cloua sur place, néanmoins ; sous le choc, son esprit ne fut capable que de produire deux mots. Deux mots qui s'allumaient à la cadence folle d'un gyrophare géant, en lettres flamboyantes, carminées, hurlantes : LES PERS...CUTEURS! LES PERS...CUTEURS! LES PERS...CUTEURS !

10

Nettie gagna le trottoir à toutes jambes et descendit des hauteurs de Castle View aussi vite qu'elle put. Les talons de ses chaussures claquaient de manière effrayante et elle était convaincue qu'il y avait une autre paire de pieds derrière elle, ceux de Buster qui la poursuivait, Buster qui allait la rattraper, Buster qui allait lui faire mal... mais ça ne

faisait rien. «a ne faisait rien parce qu'il pouvait faire bien pis que lui donner une raclée. Buster Keeton était quelqu'un d'important en ville, et s'il voulait la renvoyer à Juniper Hill, il en avait les moyens. Nettie courut donc. Un filet de sang lui coulait dans l'œil et elle vit pendant un certain temps le monde à travers une lentille d'un rouge p,le, comme si toutes les belles maisons de ce quartier chic s'étaient mises à

saigner. Elle s'essuya de la manche de son manteau et continua à courir.

Les trottoirs étaient déserts et la plupart des yeux, dans les maisons occupées, en ce début de dimanche après-midi, étaient tournés vers la partie des Patriots contre les Jets. Une seule personne aperçut Nettie.

Tansy Williams, qui venait d'aller passer deux jours chez sa grand-mère à Portland avec papa et maman, regardait par la fenêtre, suçant un sucre d'orge, son nounours sous le bras, lorsque Nettie passa comme si elle avait eu des ailes aux pieds.

‘ Maman, y a une dame qui court ^a, commenta Tansy.

Amanda Williams était assise dans la cuisine en compagnie de Myrtle

Keeton, devant une tasse de café. La casserole à fondue attendait entre elles sur la table. Myrtle venait juste de lui demander s'il n'y avait rien, concernant les affaires de la ville, qu'elle aurait dû

signaler à Danforth, et Amanda trouvait la question tout à fait étrange.

Si Buster avait voulu savoir quelque chose, pourquoi ne pas être venu poser la question en personne ? Et au fait, pourquoi choisir précisément le dimanche après-midi ?

‘ Maman parle avec madame Keeton, ma chérie.

- Elle avait du sang sur la figure ^a, précisa néanmoins Tansy.

Amanda sourit à Myrtle. ‘ J’ai pourtant dit à Buddy que s’il voulait absolument louer des films du genre Massacre à la tronçonneuse, il devrait au moins attendre que Tansy soit couchée pour les regarder. ^a

Nettie, elle, continua de courir. Elle ne s’arrêta qu’une fois à bout de souffle, lorsqu’elle arriva à hauteur du carrefour de Castle View et Laurel Street. Elle était devant la bibliothèque municipale, dont la pelouse était entourée d’un mur de pierre incurvé. Elle s’appuya dessus, haletante, secouée de gros sanglots tandis qu’elle essayait de reprendre sa respiration et que le vent agitait toujours son manteau.

Elle ressentait un violent point de côté, sur lequel elle appuyait la main.

Elle jeta un coup d’œil vers la rue qu’elle venait de dévaler et constata qu’elle était vide. Buster, en fin de compte, ne l’avait pas suivie ; encore un tour de son imagination. Au bout d’un moment, elle se sentit capable de partir à la recherche, au fond de ses poches, d’un Kleenex qui lui permettrait d’essuyer une partie du sang qui la barbouillait. Elle en trouva un mais se rendit compte aussi que la clef de la maison des Keeton avait disparu. Elle était peut-être tombée de sa poche pendant sa course échevelée ; ou bien, plus vraisemblablement, elle l’avait laissée dans la serrure. Mais quelle importance ? Du moment qu’elle était sortie avant d’être vue par Buster, le reste lui était égal. Elle remercia Dieu d’avoir permis à la voix de Mr Gaunt de lui parler au moment critique, oubliant que c’était justement à cause de Mr Gaunt qu’elle s’était trouvée chez les Keeton.

Elle examina le sang sur le Kleenex et conclut que la coupure ne devait pas être tellement grave ; l’écoulement paraissait ralentir. Son

point de côté s'atténuait. D'une poussée, elle s'écarta du mur et repartit d'un pas lourd, tête basse pour dissimuler sa blessure.

Une fois chez elle, elle s'en occuperait. De ça et de son merveilleux abat-jour en p^{te} de verre. La maison, et le super-film du dimanche.

La maison et Raider. Une fois chez elle, la porte fermée à double tour, les stores baissés, la télé allumée et Raider endormi à ses pieds, tout cela ne serait plus qu'un rêve affreux, du même genre que ceux qu'elle faisait à Juniper Hill, après avoir tué son mari.

Elle accéléra un peu le pas. Dans quelques minutes, elle serait arrivée.

11

Après la messe, Pète et Wilma Jerzyck déjeunèrent légèrement chez Jake et Frida Pulaski ; après quoi les deux hommes s'installèrent en face de la télé pour regarder les Patriots botter un peu les fesses à ces New-Yorkais. Wilma se moquait du football comme d'une guigne, mais aussi du base-ball, du basket, du hockey ou de n'importe quel sport. Sauf la lutte. Pète n'en savait rien, mais elle l'aurait quitté en un

clin d'œil pour le Chief Jay Strongbow.

Elle aida Frida à faire la vaisselle, puis déclara qu'elle rentrait chez elle regarder la fin du super-film du dimanche, On thé Beach, avec Gregory Peck. Elle ajouta à l'intention de Pète qu'elle prenait la voiture.

‘ «a ne me gêne pas, répondit-il sans détacher les yeux de l'écran.

Une petite marche me fera du bien.

- Ouais, c'est ça, ça te fera du bien ^a, grommela-t-elle pour ellemême en sortant.

Wilma était en réalité de bonne humeur, et la raison essentielle de cet état d'esprit était lié à la Nuit-Casino ; le père John restait fermement sur ses positions, comme Wilma s'était attendue à le voir faire, et elle avait bien aimé l'allure qu'il avait eue, ce matin, pendant son homélie, intitulée *Cultivons chacun notre propre jardin*. ^a Il avait parlé avec sa douceur habituelle, mais il n'y avait eu trace de douceur ni dans ses yeux bleus, ni dans son menton lancé en avant. Et sa parabole potagère fantaisiste n'avait trompé ni Wilma ni personne d'autre sur ce qu'il avait voulu dire : si les baptistes tenaient à fourrer leur nez

collectif dans le carré de choux catholique, ils allaient se faire botter leur derrière collectif. Non mais.

L'idée d'un bottage de fesses, surtout à une telle échelle, avait toujours le don de mettre Wilma de bonne humeur.

Une telle perspective n'était pas le seul plaisir dont cette journée dominicale était émaillée. Elle n'avait pas eu besoin de préparer un gros repas, pour une fois, et Pète était garé en lieu s'r chez les Pulaski. Avec un peu de chance, il passerait l'essentiel de l'après-midi à regarder des bonshommes essayer de se casser mutuellement les reins, et elle pourrait avoir la paix pendant le film. Elle pensait toutefois commencer par appeler sa vieille amie Nettie. La cinglée était déjà pas mal terrorisée ; pour un début, c'était parfait... mais seulement pour un début. Nettie devait encore payer pour les draps couverts de boue, qu'elle le voulût ou non. Le moment était venu de tirer quelques coups secs sur les ficelles de Miss Maladie Mentale 1991. Cette perspective remplissait Wilma d'impatience, et elle roula aussi vite que possible jusque chez elle.

12

Comme dans un rêve, Danforth Keeton s'approcha du réfrigérateur et décolla l'imprimé rose. Les mots

PROC»S-VERBAL POUR INFRACTION AU CODE DE LA ROUTE

figuraient en haut, en grandes capitales d'imprimerie. Au-dessous, on lisait le message suivant :

Simple avertissement - mais lisez-le et méditez-le !

Vous avez commis une ou plusieurs infractions au code de la route. Le représentant des forces de l'ordre qui les a relevées a choisi de ne vous adresser qu'un avertissement ^apour cette fois, mais il a relevé la marque, le modèle et le numéro minéralogique de votre véhicule. La prochaine infraction vous vaudra une amende. Veuillez ne pas oublier que tout le monde doit respecter le code de la route.

Conduisez prudemment !

Arrivez vivant !

Le département de police de votre ville vous remercie !

Au-dessous du sermon, il y avait une série de lignes à remplir : marque, modèle, numéro minéralogique. Sur les deux premières on lisait : Cadillac, Seville. Ecrit avec soin dans la case en face du numéro, figurait ceci :

BUSTER 1

L'essentiel du document était occupé par une liste des infractions les plus courantes comme oubli de signaler un changement de direction ^a, stop non marqué ^a, stationnement illicite ^a. Aucune n'était pointée. Au bas de la liste figurait la mention : Autres infractions, suivie par deux lignes de pointillés. Rédigé en petites capitales impeccables on y lisait à la place :

LE SALOPARD LE PLUS NOTOIRE DE TOUT CASTLE ROCK

Tout en bas de la feuille rose, la dernière ligne était réservée au nom du policier qui avait relevé l'infraction. La signature (faite au tampon) était celle de Norris Ridgewick.

Lentement, très lentement, Keeton referma le poing sur l'imprimé

rose. La feuille se replia en boule avec un petit bruissement et finit par disparaître entre les gros doigts du maire. Debout au milieu de la cuisine, il regardait les autres papiers roses. Une veine battait au milieu de son front.

‘ Je le tuerai, murmura-t-il. Je jure devant Dieu et tous les saints que je tuerai cette espèce de petit enfoiré maigrichon. ^a

13

Il n'était qu'une heure vingt lorsque Nettie arriva chez elle, mais elle avait l'impression d'être partie depuis des mois, sinon des années.

Tandis qu'elle remontait l'allée de ciment qui conduisait à sa porte, ses terreurs se détachèrent de ses épaules comme seraient tombés des poids invisibles. Elle avait toujours mal au crâne, mais trouvait qu'un coup sur la tête n'était qu'un prix bien léger à payer pour se retrouver en sécurité chez elle, sans avoir été repérée.

Elle avait toujours sa clef, qu'elle prit et glissa dans la serrure.

‘ Raider ? ^a lança-t-elle en la tournant. ‘ Je suis de retour, Raider ! ^a

Elle ouvrit la porte.

Ô il est, le petit chien-chien à sa maman, hein, où il est ? Il a faim, le chien-chien ? ^a Le vestibule était sombre et elle ne vit pas tout de suite le petit tas qui gisait sur le sol. Elle récupéra sa clef et entra.

Est-ce qu'il a pas très très faim, le petit chien-chien à sa maman ?

Est-ce qu'il... ^a

Son pied heurta quelque chose de raide, mais qui cédait toutefois à la poussée, et elle interrompit brusquement son caquet gnan-gnan.

Elle baissa les yeux et vit.

Elle essaya tout d'abord de se dire qu'elle ne voyait pas ce que ses yeux lui disaient qu'elle voyait. Ce n'était pas possible, pas possible, pas possible. Ce n'était pas Raider, là, allongé sur le sol avec quelque chose qui lui sortait de la poitrine, ce n'était pas possible.

Elle ferma la porte et, d'une main frénétique, chercha l'interrupteur.

La lumière jaillit, et tous les détails lui sautèrent à la figure. Raider gisait sur le dos, comme lorsqu'il voulait être gratté. quelque chose de rouge dépassait de sa poitrine. quelque chose qui ressemblait à...

ressemblait à...

Nettie laissa échapper un cri aigu, un sanglot si haut perché qu'on aurait dit le bourdonnement d'un énorme moustique, puis tomba à genoux à côté du chien.

‘ Raider! Oh ! Jésus-Marie-Joseph ! Oh, mon Dieu, Raider! Tu n'es pas mort, dis, tu n'es pas mort ? ^a

Sa main, froide, glacée, voletait autour de la chose rouge comme lorsqu'elle avait cherché l'interrupteur à t,tons. Finalement elle s'en saisit et l'arracha, faisant appel à des forces venant du plus profond de son chagrin et de son horreur. Le tire-bouchon produisit un ignoble bruit mat, entraînant avec lui des fragments de chair, des caillots de sang et des poils collés. Il laissa un trou noir irrégulier de la taille d'une

pièce de monnaie. Nettie hurla. Elle l,cha le couteau et prit le petit corps raide dans ses bras.

‘ Raider ! gémit-elle. Oh mon petit chien ! Non, oh, non ! ^a Elle se mit

à le bercer contre sa poitrine, essayant de le ramener à la vie par sa chaleur, mais on aurait dit qu'elle n'avait plus de chaleur à donner.

qu'elle était froide, glacée.

Au bout d'un moment, elle reposa le cadavre sur le sol du vestibule et, d'une main toujours incertaine, retrouva le couteau suisse, dont le tire-bouchon meurtrier dépassait. Elle le ramassa à contrecœur, mais une partie de sa répugnance s'évanouit lorsqu'elle constata qu'un message était empalé dessus. Elle le retira, les doigts gourds, et l'approcha de ses yeux. Le sang avait raidi le papier, mais les mots griffonnés étaient encore lisibles :

(?)

L'expression de chagrin et d'horreur disparut des yeux de Nettie, remplacée par une sorte de compréhension épouvantable qui leur donnait un éclat d'argent terni. Ses joues, devenues d'une p,leur mortelle lorsqu'elle avait compris ce qui s'était passé, retrouvèrent une rougeur malsaine, et elle découvrit les dents pour s'adresser au billet.

C'est d'une voix br°lante et rauque qu'elle proféra ces trois mots d'insulte :

Saloperie de pute ! ^a

Elle roula le papier en boule dans sa main et le jeta contre le mur. Il rebondit et vint atterrir près du cadavre de Raider. Elle se jeta dessus, le déplia, cracha sur le griffonnage. Puis elle le lança de nouveau. Elle se releva enfin et se rendit à pas lents dans la cuisine, les mains s'ouvrant et se refermant, comme animées par de puissants ressorts.

14

Wilma Jerzyck laissa la Yugo dans l'allée et se dirigea d'un pas vif vers l'entrée de sa maison, fouillant dans son sac à la recherche de son trousseau. Elle fredonnait C'est l'amour qui fait tourner le monde ^a.

Au moment o~ elle allait introduire la clef dans la serrure, elle arrêta son geste, ayant saisi un vague mouvement du coin de l'œil. Elle se tourna et resta bouche bée. Les rideaux de sa salle de séjour voletaient dans le vent assez vif de l'après-midi. Ils voletaient à l'extérieur. Et la raison pour laquelle ils voletaient à l'extérieur était que la grande baie vitrée, celle qui avait co°té quatre cents dollars aux Clooney lorsque leur crétin de fils l'avait cassée trois ans auparavant avec une balle de

base-ball, la grande baie vitrée était une fois de plus démolie. Des flèches de verre effilées pointaient encore vers l'intérieur.

‘qu'est-ce que... ? ^a s'écria Wilma. Elle tourna si brutalement la clef dans la serrure qu'elle faillit la casser.

Elle se précipita chez elle, saisit la porte pour la claquer, mais resta pétrifiée sur place. Pour la première fois de sa vie d'adulte, Wilma Wadlowski Jerzyck se trouvait réduite à l'immobilité complète sous l'effet d'un choc.

La salle de séjour était dans un état indescriptible. La télé - leur belle télé-couleur grand écran pour laquelle il leur restait onze traites à

payer - avait implosé. De la fumée montait de l'intérieur calciné. Le tube cathodique avait éclaté en myriades de fragments brillants, éparpillés sur le tapis. Un gros trou défigurait le mur du fond. Une sorte de paquet, ressemblant à un petit pain, se trouvait à côté. Et un autre sur le seuil de la porte donnant dans la cuisine.

Elle repoussa le battant et s'approcha du second objet. Dans son esprit o^ù régnait la plus grande confusion, quelque chose lui dit de faire attention, qu'il s'agissait peut-être d'une bombe. En passant devant la télé, elle sentit des effluves acres, mélange de plastique carbonisé et de bacon br^ûlé.

Elle s'accroupit à côté du paquet et vit que ce n'en était pas un ; du moins, pas au sens courant. Mais une sorte de galet avec une feuille de papier enroulée autour et retenue par un élastique. Elle le retira et lut:

(?)

Elle le relut, puis alla examiner l'autre caillou. Le message était identique. Elle se releva, une feuille froissée dans chaque main, son regard ne cessant d'aller de l'une à l'autre. On aurait dit qu'elle suivait un échange de ping-pong particulièrement prolongé. Finalement, elle proféra trois mots :

Nettie. Cette connasse. ^a

En entrant dans la cuisine, elle aspira l'air entre ses dents avec un hoquet violent. Elle se coupa sur un débris de verre lorsqu'elle retira le caillou du micro-ondes, retira l'écharde sans même y penser et détacha le message. Encore identique.

Wilma parcourut rapidement les pièces du sous-sol et y constata

d'autres dommages. Elle prit toutes les notes. Le message était toujours le même. Elle revint alors à la cuisine, incrédule devant les dégâts qu'elle voyait.

Nettie Cobb. ^a

Finalement, l'iceberg qui l'avait enveloppée sous le choc se mit à fondre. Sa première émotion ne fut pas la colère, mais l'incrédulité. Bon sang, se dit-elle, cette femme est réellement cinglée. Il faut qu'elle soit cinglée pour qu'elle ait pu s'imaginer me faire ça, à moi, à moi ! et s'imaginer qu'elle verrait le soleil se coucher.

Mais à qui donc croit-elle qu'elle a à faire ? A Rebecca, aux quatre filles du Dr March ?

La main de Wilma se referma spasmodiquement sur les feuilles.

Elle se contorsionna et frotta vivement le papier froissé en uillet contre ses vastes fesses.

‘ Je me torche le cul de tes derniers avertissements ! ^a cria-t-elle en lançant les papiers.

Une fois de plus, elle parcourut la cuisine de l'œil rond, émerveillé et incrédule d'un enfant. La porte du micro-ondes en miettes. Le gros réfrigérateur Amana cabossé. Du verre brisé partout. Dans l'autre pièce, la télé, qui leur avait coûté presque mille six cents dollars, dégageait une immonde odeur de crotte de chien passée au four. Et qui avait accompli tout ça ? qui ?

Tiens pardi, Nettie Cobb. Miss Maladie Mentale 1991.

Wilma esquissa un sourire.

quelqu'un qui n'aurait pas connu la Polonaise aurait pu le croire amical ; le prendre pour un sourire plein de gentillesse, d'amour, de bonne volonté. Une émotion puissante faisait briller ses yeux ; un naïf aurait pu y lire de l'exaltation. Mais si Peter Jerzyck, à qui on ne la faisait plus, avait vu cette expression, il aurait aussitôt pris ses jambes à

son cou.

Non, dit Wilma d'une voix douce, presque caressante. Oh non, ma vieille. Tu n'as pas compris. Tu ne sais pas ce que c'est, de faire

l'andouille avec Wilma. Tu n'as pas la moindre idée de ce que c'est, de faire l'andouille avec Wilma Wadlowski Jerzyck. ^a

Son sourire s'élargit.

˘ Mais tu vas le savoir. ^a

Deux bandes métalliques magnétiques couraient sur le mur, à côté

du four à micro-ondes. La plupart des couteaux qui s'y trouvaient accrochés étaient tombés lorsque le caillou de Brian était venu démolir le Radar Range ; ils gisaient sur la paillasse comme un jeu de mikado.

Wilma choisit le plus long, un couteau à découper Kingsford, à

poignée en os, et fit glisser la lame sur sa paume blessée. Du sang macula le tranchant.

˘ Je vais t'apprendre tout ce que tu as besoin de savoir, ma vieille. ^a

Le couteau à la main, elle traversa le séjour à grands pas, écrasant les débris de verre de la baie vitrée sous les talons plats de ses chaussures noires pour-aller-à-Féglise. Elle sortit sans refermer la porte et coupa par sa pelouse pour gagner Ford Street.

15

Au moment même où Wilma sélectionnait un couteau dans sa cuisine, Nettie Cobb prenait le hachoir à viande dans un tiroir de la sienne. Il était bien affûté : Bill Fullerton, le coiffeur, avait refait le fil moins d'un mois auparavant.

Elle se dirigea lentement vers le vestibule et s'agenouilla quelques instants à côté de Raider. Un pauvre petit chien qui n'avait jamais fait de mal à personne.

˘ Je l'ai avertie, dit-elle doucement en caressant la fourrure de Raider. Je l'ai avertie. J'ai été très patiente. Mon pauvre petit chien...

Attends-moi. Ne t'en fais pas, je n'en aurai pas pour longtemps. ^a

Elle se releva, et sortit sans se soucier non plus de refermer la porte.

Les questions de sécurité avaient cessé de l'intéresser. Elle resta un

moment en haut de son escalier, respirant profondément, puis coupa par sa pelouse en direction de Willow Street.

16

Danforth Keeton se précipita dans son cabinet ; c'est tout juste s'il n'arracha pas la porte du placard. Il farfouilla jusqu'au fond. Pendant un instant effroyable, il crut que le jeu avait disparu, que le bon Dieu de salopard d'intrus de shérif adjoint le lui avait piqué, et avec lui, toute chance d'avenir. Puis ses mains tombèrent sur la boîte, dont il souleva le couvercle sans ménagement. Le champ de courses miniature était toujours là. Ainsi que l'enveloppe glissée dessous. Il la plia, écouta les billets qui craquaient à l'intérieur et la remit en place.

Il courut à la fenêtre, redoutant de voir arriver Myrtle. Il ne fallait pas qu'elle vît les formulaires roses. Il devait tous les faire disparaître avant son retour - mais combien y en avait-il ? Cent ? Il parcourut son cabinet des yeux. Il y en avait partout. Mille ? Oui, peut-être.

Peut-être mille. Deux mille ne paraissait pas tellement exagéré. Bon, eh bien, si elle se ramenait avant qu'il eût fini de tout nettoyer, elle attendrait sur les marches, car il n'était pas question de la laisser entrer

tant que la dernière de ces maudites feuilles n'aurait pas brûlé dans le poêle à bois de la cuisine. Oui... toutes.

Il arracha le PV qui pendait du lustre. L'adhésif vint se coller à sa joue et il l'arracha avec un petit cri étranglé de colère. Sur la ligne réservée aux AUTRES INFRACTIONS trois mots le narguaient : D...

TOURNEMENTS DE FONDS

Il courut au lampadaire, à côté de son fauteuil de lecture. Arracha la feuille scotchée à l'abat-jour.

AUTRES INFRACTIONS :

D...TOURNEMENTS DU BUDGET DE LA VILLE

Sur la télé :

A JOU... AUX COURSES DE CHEVAUX

La coupe du Lions Club symbolisant sa récompense de Bon Citoyen, posée au-dessus de la cheminée :

A JOU... MALADIVEMENT AUX COURSES

¿ LEWISTON

La porte du garage :

MANIFESTATIONS DE D...LIRES PARANOœAQUES

DE CERVEAU F L...

Il les rassembla aussi vite qu'il put, l'úil exorbité au milieu des plis charnus de son visage, ce qui restait de sa chevelure hérissé en désordre sur son cr,ne. Il ne tarda pas à haleter et à tousser et une horrible rougeur violacée se répandit sur ses joues. On aurait dit un enfant obèse à tête d'adulte, lancé dans une course au trésor désespérée.

Sur le buffet :

A VOL... L'ARGENT DU FONDS DE PENSION DE LA VILLE

POUR JOUER SUR DES CANASSONS

Il courait partout, la liasse de feuilles roses grossissant dans sa main gauche, des rubans de scotch voletant de son poing, et poursuivit la cueillette des formulaires. Dans son cabinet ils ne lui adressaient qu'un seul reproche, mais d'une abominable justesse : D...TOURNEMENTS DE FONDS

VOL

BRIGANDAGE

FRAUDE

D...TOURNEMENTS DE FONDS

DILAPIDATION

MAUVAISE GESTION

D...TOURNEMENTS DE FONDS

Mais de tous,

DETOURNEMENTS DE FONDS

était l'accusation la plus meurtrière.

Il crut entendre quelque chose dehors et se précipita de nouveau à la fenêtre. C'était peut-être Myrtle. Ou peut-être Norris Ridgewick venu se payer sa tête. Dans ce cas, Keeton prendrait son fusil et l'abattrait. Mais pas d'une balle dans la tête. Non. Dans la tête, ce serait trop bon, trop court, pour une ordure comme Ridgewick. Il lui trouverait la panse et le laisserait crever sur la pelouse.

Mais ce n'était que le véhicule des Garson, un Scout, qui descendait vers la ville. Scott Garson était le principal banquier de Castle Rock.

Keeton et sa femme dînaient parfois avec les Garson, qui étaient des gens sympathiques ; Garson lui-même était un personnage politiquement important. que penserait-il, lui, en voyant les PV ? que penserait-il de cette terrible formule, D...TOURNEMENTS DE FONDS, hurlant sur les formulaires de procès-verbaux comme une femme violée en pleine nuit ?

Il revint en courant dans la salle à manger, hors d'haleine. N'en avait-il pas oublié ? Il ne croyait pas. Il les avait tous ramassés, ici...

Non ! Il en restait un ! Juste sur le poteau d'où partait la rampe de l'escalier ! Et s'il avait oublié celui-là ? Mon Dieu !

Il courut l'arracher.

MARQUE : MERDICOMOBILE

MODÈLE : BON POUR LA CASSE

NUM...RO MIN...RADIOLOGIQUE : VIEUX-CON 1

AUTRES INFRACTIONS : TRIPATOUILLAGES FINANCIERS

D'autres ? Où pouvait-il y en avoir d'autres ? Keeton fonça à

tombeau ouvert dans l'escalier conduisant au sous-sol. Un pan de sa chemise était sorti de son pantalon, et sa bedaine poilue tressautait au-dessus de sa ceinture. Il n'en vit aucun. En tout cas pas en bas.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide et frénétique par la fenêtre (Myrtle ? Non !), il chargea le premier étage, le cœur cognant dans la poitrine.

Wilma et Nettie se rejoignirent au coin des rues Willow et Ford. Là, elles s'immobilisèrent, se fixant mutuellement du regard comme deux tueurs dans un western spaghetti. Le vent agitait vivement leur manteau. Le soleil apparaissait et disparaissait entre les nuages sur un rythme presque aussi rapide et les ombres qu'elles projetaient naissaient et s'évanouissaient comme de turbulents visiteurs.

Pas la moindre circulation, ni de véhicules ni de piétons. Ce carrefour leur appartenait comme cet instant d'un après-midi d'automne.

‘ Tu as tué mon chien, espèce de salope !

- Tu as démoli ma télé ! Tu as cassé mes vitres ! Tu as massacré mon four, cinglée de connasse !

- Je t'avais avertie !

- Tu peux te le coller dans ton putain de troufignon dégueulasse, ton avertissement !

- Je vais te tuer !

- Fais un pas de plus, et il va certainement y avoir un cadavre, mais ça ne sera pas le mien ! ^a

Wilma l,cha ces mots avec une surprise et une inquiétude grandissantes ; le visage de Nettie lui faisait comprendre qu'elles étaient sur le point de se lancer dans quelque chose d'autrement plus sérieux qu'un vulgaire crêpage de chignon. Comment se faisait-il que Nettie f't ici, pour commencer ? qu'en était-il de l'élément de surprise ? Comment les choses avaient-elles pu en arriver aussi rapidement à ce point de non-retour ?

Mais voilà : la nature de Wilma Jerzyck comportait un aspect profondément cosaque et de telles questions étaient sans intérêt pour elle. La bataille était imminente, cela seul comptait.

Nettie courut vers elle, le hachoir brandi, les lèvres retroussées sur un long hululement qui semblait lui déchirer la gorge.

Wilma s'accroupit, tenant son couteau comme un cran d'arrêt géant.

Au moment de la rencontre, Wilma piqua. La lame s'enfonça profondément dans les entrailles de Nettie, remonta et lui ouvrit l'estomac, d'o' gicla un liquide nauséabond. Wilma ressentit une

fugitive impression d'horreur à ce qu'elle venait de faire - s'agissait-il bien de Wilma Jerzyck, tenant le manche en os de ce couteau enfoncé

dans la folle ? - et la tension de son bras se relâcha. La lame s'immobilisa avant d'avoir atteint le cœur, qui pompait frénétiquement.

oooooooooooo, SALOPE ! ^a hurla Nettie, qui abattit le hachoir sur l'épaule de son adversaire ; l'ustensile s'y enfonça profondément, après avoir rompu la clavicule dans un craquement assourdi.

La douleur, une chose épaisse et lourde, fit s'évaporer toute pensée rationnelle de l'esprit de Wilma. Ne restait plus que la Cosaque en furie. Elle arracha le couteau de la plaie.

Nettie en fit autant avec le hachoir ; elle dut s'y prendre à deux mains et à l'instant où elle le dégageait, tout un magma d'intestins surgit hors du trou sanglant de sa robe et resta suspendu, cordage emmêlé et gluant.

Les deux femmes se mirent à tourner lentement l'une autour de l'autre ; leurs pieds laissaient une trace rougie de leur propre sang. Le trottoir ne tarda pas à ressembler à un bizarre schéma de chorégraphie.

Nettie sentit le monde qui commençait à battre en puissantes pulsations, lents cercles concentriques qui décoloraient les choses et la laissaient dans un brouillard blanc de plus en plus opaque avant de se dissiper à nouveau. Son cœur cognait à grands coups pesants dans ses oreilles. Elle se dit que Wilma avait dû l'entailler un peu sur le côté ou par là.

La Polonaise savait qu'elle était gravement touchée ; impossible de lever son bras droit, et le dos de sa robe était imbibé de sang. Elle n'avait cependant aucune intention de fuir. Elle n'avait jamais fui de toute sa vie et ce n'était pas aujourd'hui qu'elle allait commencer.

‘ Hé, là-bas ! ^a cria quelqu'un depuis l'autre côté de la rue. Hé, les bonnes femmes ! qu'est-ce que vous fabriquez ? Arrêtez ça tout de suite, vous m'entendez ? Arrêtez ça ou j'appelle la police ! ^a

Wilma tourna la tête. Ce fut l'instant que Nettie choisit pour faire décrire à son arme un arc aplati ; le hachoir vint entailler la hanche de la Polonaise et fracassa l'os pelvien. Du sang jaillit en éventail. Wilma poussa un hurlement et partit à reculons, trébuchant, tandis que son couteau fendait l'air de manière désordonnée. Elle s'emmêla les pieds et s'effondra lourdement sur le trottoir.

´ Hé ! Hé ! ^a C'était une vieille femme qui, debout sur le perron de sa maison, serrait un ch,le couleur de souris autour de ses épaules. Ses lunettes faisaient apparaître plus gigantesques encore des yeux humides, agrandis par l'effroi. Áu secours ! Police ! Au meurtre ! AU

MEUUUUURTRE ! ^a

Les deux femmes, au carrefour des rues Willow et Ford, n'y prêtèrent pas attention. L'une n'était plus qu'un tas sanglant gisant à

côté du panneau stop ; et lorsque l'autre vint en vacillant vers elle, Wilma se força à se remettre en position assise, adossée au poteau, tenant le couteau manche appuyé contre son ventre, pointé vers le haut.

´ Viens donc me chercher, saloperie, gronda-t-elle. Viens donc me chercher, si tu l'oses. ^a

Nettie osa. Sa bouche articulait des mots silencieux. La pelote de ses intestins se balançait devant elle comme un foetus avorté. Son pied droit heurta la jambe gauche tendue de Wilma et elle tomba en avant.

Le couteau à découper s'enfonça juste en-dessous du sternum. Elle émit un grognement épaissi par le sang qui lui emplissait la bouche, souleva le hachoir et l'abattit. Il s'enfonça avec un craquement unique et étouffé- Tchonk ! - dans le cr,ne de Wilma Jerzyck. La Polonaise fut prise de convulsions ; son corps se tordait et tressautait sous celui de Nettie. A chaque fois, le couteau à découper s'enfonçait plus profondément.

´ T'as... tué... mon petit chien ^a, hoqueta Nettie, crachant une pluie fine et sanglante, avec chaque mot, sur le visage tourné vers elle de Wilma. Puis un grand frisson la secoua et elle se détendit complètement. Sa tête cogna le poteau en retombant.

Le pied agité de soubresauts de Wilma glissa dans le caniveau. Sa bonne chaussure noire pour-aller-à-l'église alla valser sur un tas de feuilles mortes, le talon plat tourné vers les nuages qui se précipitaient dans le ciel. Son gros orteil fléchit une fois... deux fois... puis s'immobilisa.

Les deux femmes gisaient enroulées l'une sur l'autre comme deux amants, tandis que leur sang venait teinter d'écarlate les feuilles safranées de l'automne accumulées dans le caniveau.

ÂU MEUUUUUURTRE! ^a trompeta encore un coup la vieille femme, de l'autre côté de la rue. Sur quoi elle oscilla une fois sur place et s'écroula de tout son long, évanouie.

Les voisins venaient aux fenêtres, des portes s'ouvraient, les gens se demandaient mutuellement ce qui se passait, sortaient sur leur perron ou leur pelouse. Ils s'approchèrent tout d'abord prudemment de la scène, pour s'en éloigner précipitamment, main sur la bouche, lorsqu'ils virent non seulement ce qui était arrivé, mais l'étendue du massacre.

Finalement, quelqu'un appela le shérif.

18

Ses mains douloureuses enfouies au fond de ses moufles les plus chaudes, Polly Chalmers remontait lentement Main Street en direction du Bazar des Rêves. Elle entendit soudain la sirène de la police et s'arrêta pour regarder la limousine Plymouth franchir à toute allure le carrefour de Laurel Street, gyrophare en action. Elle roulait déjà à

quatre-vingts et accélérât. Un véhicule identique ne tarda pas à la suivre.

Polly fronça les sourcils, tandis que les voitures disparaissaient. A Castle Rock, ce genre de rodéo était une rareté, de la part de la police.

Elle se demanda ce qui avait bien pu se passer ; il devait s'agir de quelque chose de plus grave qu'un chat perché en haut d'un arbre.

Alan le lui dirait, ce soir.

Elle se tourna de nouveau vers le haut de la rue et aperçut Leland Gaunt sur le pas de sa porte ; il affichait une expression légèrement intriguée. Au moins cela répondait-il à une question : il se trouvait bien dans sa boutique. Nettie ne l'avait pas rappelée pour le lui dire, ce qui n'avait pas trop surpris Polly. Sa femme de ménage avait l'esprit un peu confus, et les choses se perdaient souvent dans le brouillard qui y régnait presque en permanence.

Mr Gaunt l'aperçut à ce moment-là et un sourire vint illuminer son visage.

‘ Madame Chalmers ! quelle chance que vous ayez pu passer ! ^a

Elle sourit faiblement. La douleur, qui s'était un moment atténuée pendant la matinée, faisait un retour insidieux, lançant son réseau cruel de filaments br^olants dans la chair de ses mains. ' Je croyais que vous deviez m'appeler Polly.

- Eh bien, Polly, dans ce cas. Entrez. Je suis ravi de vous voir.

que signifie tout ce remue-ménage ?

- Je l'ignore. ^a Il lui tint la porte ouverte et elle passa devant lui.

' Je suppose que quelqu'un a d^o se blesser et doit être hospitalisé. Les services d'urgence de Norway sont d'une lenteur désespérante, les week-ends. Cependant, de là à envoyer deux véhicules... ^a

Il referma la porte, et la clochette tinta. Le store était baissé et, comme le soleil avait tourné, le Bazar des Rêves était plongé dans la pénombre... une pénombre qui n'était cependant pas désagréable, admit Polly. Une petite lampe de table dessinait un cercle doré sur le comptoir, à côté de la caisse enregistreuse démodée. Un livre y était ouvert. L'île au trésor, de Robert Louis Stevenson.

Mr Gaunt l'examinait attentivement et son expression soucieuse força un nouveau sourire sur les lèvres de Polly.

' Mes mains m'en font voir de toutes les couleurs depuis deux ou trois jours. J'espère que je ne ressemble pas trop à la fiancée du vampire...

- Vous avez l'air fatigué de quelqu'un qui souffre beaucoup ^a, répondit-il.

Le sourire de Polly vacilla. La voix de l'homme trahissait de la compréhension et une profonde compassion, et elle craignit un instant d'éclater en sanglots. C'est une étrange réflexion qui retint ses larmes : Ses mains. Si je pleure, il va vouloir me réconforter. Il posera ses mains sur moi.

Elle continua de sourire.

Oh, je survivrai, comme toujours. Dites-moi... Nettie Cobb n'est-elle pas passée ?

- Aujourd'hui? (Il fronça les sourcils.) Non. Sans quoi, je lui aurais montré un bel exemplaire de p^te de verre qui est arrivé hier. Il ne vaut pas celui que je lui ai vendu l'autre jour, mais il l'aurait peut-

être intéressée. Pourquoi me posez-vous la question ?

- Oh, sans raison particulière... Elle m'avait dit qu'elle passerait peut-être, mais Nettie... Nettie oublie souvent les choses.

- Elle m'a fait l'impression de quelqu'un qui a connu des moments difficiles, observa-t-il gravement.

- Oui, c'est le cas. ^a Polly avait répondu avec lenteur, mécaniquement. Elle n'arrivait pas à détacher les yeux de lui, semblait-il. Mais l'une de ses mains effleura l'angle d'une vitrine, ce qui suffit à rompre le contact. Elle laissa échapper un petit soupir de douleur.

^ Vous sentez-vous bien ?

- Oui, très bien. ^a Elle mentait ; elle n'allait ni très bien ni bien, mais très mal.

Manifestement, Mr Gaunt le comprit. Non, vous n'allez pas bien.

On fera donc l'économie des mondanités. L'objet dont je vous ai parlé dans ma lettre est arrivé. Je vais vous le donner et vous renvoyer chez vous.

- Me le donner ?

- Oh, il ne s'agit pas de vous faire un cadeau, dit-il en passant derrière sa caisse enregistreuse. Nous ne nous connaissons pas suffisamment pour cela, n'est-ce pas ? ^a

Elle sourit. C'était un homme indiscutablement bon, un homme qui, tout naturellement, voulait faire quelque chose de gentil pour la première personne de Castle Rock à avoir manifesté de la sympathie pour lui. Mais elle éprouvait des difficultés à réagir convenablement, même à suivre la conversation. Elle avait monstrueusement mal. Elle regrettait d'être venue et, gentillesse ou pas, n'avait plus qu'une envie, retourner chez elle prendre son analgésique.

Il s'agit de quelque chose que l'on ne peut vendre sans que l'acheteur n'en ait fait l'essai, du moins si le commerçant a le moindre sens moral. ^a Il sortit un trousseau de clefs, en choisit une et ouvrit un tiroir derrière le comptoir. Si vous l'essayez pendant deux jours et que vous vous rendiez compte qu'il ne vous fait aucun effet (et il est de mon devoir de vous avertir que ce sera probablement le cas), vous me le rendrez. Mais si vous constatez qu'il vous procure quelque

soulagement, nous pourrions parler prix. (Il lui sourit.) Et pour vous ce sera un prix plancher, je vous le garantis. ^a

Elle le regarda, intriguée. Soulagement ? De quoi parlait-il donc ?

Il posa une petite boîte blanche sur le comptoir, souleva le couvercle de ses doigts de longueur étrangement égale et en retira un petit objet en argent retenu par une chaîne délicate. On aurait dit une sorte de collier, mais l'objet lui-même faisait penser à une boule à thé

ou à un dé à coudre géant.

C'est un artefact égyptien, Polly. Très ancien. Pas autant que les Pyramides, bon sang, non ! mais tout de même très vieux. Il y a quelque chose dedans. Un genre d'herbe, je crois, mais je n'en suis pas sûr. ^a Il fit plusieurs mouvements de bas en haut avec la main. La boule à thé en argent sautilla au bout de la chaîne. Le quelque chose bougea à l'intérieur, émettant une sorte de frottement crépitant que Polly trouva vaguement désagréable.

On appelle ça un azka ou peut-être un azakah, expliqua Leland Gaunt. Bref, c'est une amulette qui est supposée supprimer la douleur. ^a

Polly voulut sourire. Elle souhaitait faire preuve de courtoisie, mais là... Avait-elle parcouru tout ce chemin pour ça ? L'objet n'avait même pas de valeur esthétique. Pour dire les choses crûment, il était moche.

‘ Je ne peux croire...

- Moi non plus, la coupa-t-il, mais à situation désespérée, solution désespérée. Je puis vous assurer qu'il est parfaitement authentique... au moins en ce sens qu'il n'a pas été fabriqué à

Taiwan. Il s'agit d'un authentique produit de l'artisanat égyptien ; pas une relique, mais une pièce qui date réellement du bas-empire.

Elle est d'ailleurs accompagnée d'un certificat d'origine qui l'identifie comme un instrument de benka-litis, autrement dit de magie blanche.

Je veux que vous la preniez et que vous la portiez. Je suppose que ça paraît idiot. C'est probablement le cas. Mais il y a plus de choses étranges sur la terre et dans le ciel que ne peut en rêver toute la philosophie, comme disait Shakespeare.

- Vous le croyez vraiment ?

- Oui. De mon temps, j'ai vu des choses à côté desquelles une médaille guérisseuse ou une amulette sont de la plus parfaite banalité

(il y eut un fugitif éclat dans ses yeux noisette). Beaucoup de choses.

On trouve de fabuleux débris dans les coins reculés de la planète, Polly. Mais peu importe. Le problème, pour le moment, c'est vous.

Même l'autre jour, quand je ne pensais pas que la douleur pourrait être aussi terrible qu'elle l'est aujourd'hui, je me représentais déjà très bien le cruel inconfort de votre situation. J'ai donc pensé que ce petit... ce petit objet... méritait un essai. Après tout, qu'avez-vous à

perdre ? De tout ce que vous avez essayé, rien n'a réussi, n'est-ce pas ?

- Je suis sensible à vos attentions, monsieur Gaunt. Cependant...

- Leland, s'il vous plaît.

- Oui, très bien, Leland. Mais je ne suis pas superstitieuse. ^a

Elle le regarda ; il la fixait de ses yeux noisette brillants.

´ que vous le soyez ou non n'a pas d'importance, Polly. La superstition est là. ^a Il agita les doigts, et l'azka oscilla doucement au bout de sa chaîne.

Elle ouvrit de nouveau la bouche, mais pas un son n'en sortit. Elle venait de se souvenir d'une journée du printemps dernier. Nettie avait oublié un exemplaire de Inside View en venant faire le ménage.

Elle avait parcouru négligemment des histoires de bébés loups-garous à Cleveland et de formations lunaires ressemblant au visage de Kennedy ; puis elle était tombée sur une publicité pour un objet appelé le Cadran à Prières des Anciens. Il était supposé guérir les maux de tête et d'estomac, et l'arthrite.

Un dessin en noir et blanc dominait la publicité ; on y voyait un personnage à longue barbe et chapeau de sorcier (genre Nostradamus ou Merlin) qui tenait un objet en forme de petit moulin d'enfant au-dessus d'un homme installé dans un fauteuil roulant. Le gadget projetait un cône rayonnant sur l'invalides et si le texte ne le disait pas expressément, on comprenait très bien que le type allait danser le rock en boîte dans un ou deux jours. Ridicule, évidemment. Balivernes, superstitions pour esprits faibles ou affaiblis par trop de souffrance. Néanmoins...

Elle était restée longtemps en contemplation devant cette pub et, ridicule ou pas, avait bien failli appeler le numéro vert qui y figurait pour passer une commande. Car tôt ou tard...

‘ Tôt ou tard, quelqu'un qui souffre finit par explorer même les voies les plus douteuses, si celles-ci ont la moindre chance de se traduire par moins de douleur, dit Mr Gaunt. Vous ne croyez pas ?

- Je... je ne...

- Thérapie par le froid... gants thermiques... même le traitement par radiation... rien n'a marché pour vous. Je me trompe ?

- Comment savez-vous tout cela ?

- Un bon commerçant se préoccupe toujours des besoins de sa clientèle^a, répondit-il de sa voix douce et hypnotique. Il s'avança vers elle, écartant la chaîne au bas de laquelle pendait l'azka. Elle eut un mouvement de recul devant les longs doigts de taille égale, dont les ongles avaient l'aspect du vieux cuir.

N'ayez pas peur, chère Polly. Je ne toucherai pas un seul cheveu de votre tête... à condition que vous restiez calme... et que vous ne bougiez pas.^a

Elle s'apaisa ; elle conserva l'immobilité. Elle se tenait les mains toujours modestement croisées devant elle (et toujours enfouies dans leurs moufles) et laissa Mr Gaunt lui passer la chaîne autour du cou. Il le fit avec la délicatesse d'un père qui pose le voile de mariée sur la tête

de sa fille. Elle se sentait très loin de Leland Gaunt, du Bazar des Rêves, de Castle Rock et même d'elle-même. Elle avait l'impression de planer haut au-dessus d'une plaine poussiéreuse, sous un ciel infini, à des centaines de kilomètres de tout autre être humain.

L'azka tomba avec un petit tintement contre la fermeture à glissière de son blouson de cuir.

‘ Passez-la sous votre blouson. Et quand vous serez chez vous, sous votre corsage. L'azka doit être portée contre la peau pour produire l'effet maximum.

- Je ne peux pas le mettre sous mon blouson, objecta Polly d'un ton de voix rêveur et ralenti. La fermeture... je ne peux pas l'abaisser.

- Non ? Essayez.^a

Polly enleva l'une de ses moufles et essaya donc. A sa grande surprise, elle se rendit compte qu'elle était capable de fléchir suffisamment le pouce et l'index de la main droite pour attraper la patte de la fermeture et la tirer vers le bas.

´ Vous voyez ?^a

La petite boule argentée vint s'appuyer contre sa blouse. Elle lui parut lourde et produisait une impression un peu inconfortable. Elle se demanda vaguement ce qu'elle contenait et ce qui avait bien pu produire ce bruit de glissement r,peux. Une sorte d'herbe, avait-il déclaré ; mais ce n'était pas cet effet qu'elle avait ressenti. On aurait plutôt dit que quelque chose, à l'intérieur, avait bougé de son propre chef.

Mr Gaunt parut comprendre son malaise. ´ Vous vous y habituerez, et bien plus vite que vous ne pourriez le croire. Vous verrez.^a

A l'extérieur, à des milliers de kilomètres, elle entendit hululer d'autres sirènes, comme des esprits inquiets.

Leland Gaunt se détourna, et Polly sentit revenir sa concentration lorsque les yeux noisette se détachèrent d'elle. Elle se sentait aussi un peu éberluée, mais bien ; comme si elle venait de faire une courte sieste. Elle n'éprouvait plus son impression d'inconfort et de malaise.

´ J'ai toujours mal aux mains^a, remarqua-t-elle. C'était vrai : mais avait-elle toujours autant mal ? Il lui semblait ressentir un certain soulagement. Il pouvait s'agir simplement d'auto-suggestion, toutefois. Elle avait le sentiment que Mr Gaunt, dans sa conviction, l'avait plus ou moins hypnotisée pour lui faire accepter l'azka. Ou bien était-

ce tout bêtement l'effet de la bonne chaleur du magasin, après le froid de l'extérieur.

´ Je doute beaucoup que l'effet promis soit instantané, dit l'homme d'un ton sec. Laissez-lui le temps d'agir, cependant. Le ferez-vous, Polly ?^a

Elle haussa les épaules. ´ D'accord.^a

Après tout, qu'avait-elle à perdre, en effet ? La boule n'était pas très grosse et ne déformerait qu'à peine son corsage et son chandail. Elle

n'aurait à répondre aux questions de personne si personne ne savait qu'elle la portait, ce qui lui convenait très bien ; Rosalie Drake se montrerait curieuse et Alan, qui était aussi superstitieux qu'une souche, ne manquerait sans doute pas de se moquer d'elle. quant à

Nettie... elle serait probablement réduite au silence, stupéfaite à l'idée que Polly puisse porter un authentique charme magique comme ceux que l'on vendait dans sa revue préférée.

Il ne faudra pas l'enlever, même sous la douche, reprit Mr Gaunt.

C'est inutile. La boule est en argent véritable et ne rouillera pas.

- Et si je l'enlève ? ^a

Il eut une petite toux, derrière sa main, comme s'il se sentait gêné.

Éh bien... les effets bénéfiques de l'azka sont cumulatifs. On est un peu mieux un jour, encore un peu mieux le lendemain et ainsi de suite.

C'est du moins ce que l'on m'a dit. ^a

qui était donc ce *ón* ^a ? se demanda-t-elle.

Si l'on enlève l'azka, on retrouve malheureusement ses souffrances non pas progressivement, mais d'un seul coup et il faut ensuite des jours, voire même des semaines pour regagner le terrain perdu, une fois l'azka remis. ^a

Polly ne put s'empêcher de rire un peu, et fut soulagée de voir Leland Gaunt se joindre à elle.

‘ Je sais bien que ça paraît ridicule, mais je ne cherche qu'à vous aider si je le peux. Soyez au moins persuadée de cela.

- Je le suis, et je vous en remercie. ^a

Pendant, tandis qu'il la raccompagnait jusqu'à la porte, elle se posa également d'autres questions. A propos de l'état de demi-transe dans lequel elle s'était retrouvée lorsqu'il avait fait passer la chaîne pardessus sa tête, par exemple. Ou de sa propre répugnance à la seule idée d'être touchée par lui. Des choses qui étaient en contradiction flagrante avec les sentiments d'amitié, de prévention et de compassion qu'il projetait autour de lui, comme une aura presque palpable.

Mais l'avait-il hypnotisée ? C'était une idée insensée, non ? Elle essaya de se rappeler exactement ce qu'elle avait ressenti pendant qu'ils

discutaient de l'azka, mais en fut incapable. S'il l'avait hypnotisée, ce ne pouvait être qu'accidentellement et avec son aide. Plus vraisemblablement, elle était tombée dans l'état d'hébétude que provoquait souvent l'abus des Percodan. C'était ce qu'elle détestait le plus dans cet analgésique. Non, en réalité ce qui venait en premier dans sa haine était le fait qu'il ne produisait pas toujours l'effet désiré, depuis quelque temps.

‘ Je vous aurais bien ramenée chez vous, dit Mr Gaunt, mais je n'ai malheureusement jamais appris à conduire.

- C'est absolument parfait comme ça, protesta Polly. J'apprécie beaucoup votre gentillesse.

- Vous me remercieriez si ça marche. Excellent après-midi, Polly. ^a

Nouveaux hululements de sirènes. Du côté est de la ville, cette fois, vers les rues Elm, Willow, Pond et Ford. Polly se tourna dans leur direction. Il y avait dans ce bruit, en particulier par une journée aussi tranquille, quelque chose qui évoquait l'idée vaguement menaçante -

sans image précise - d'une catastrophe imminente. Le hurlement commença à mourir, dans l'éclatante lumière d'automne, comme se déroulerait un mouvement d'horlogerie invisible.

Elle se tourna pour faire partager son impression à Mr Gaunt, mais la porte était close. Et le panneau

FERM...

pendait entre le store baissé et la vitre, se balançant doucement au bout de son fil. Il avait refermé si silencieusement, pendant qu'elle avait le dos tourné, qu'elle n'avait rien entendu.

Elle repartit à pas lents. Elle n'avait pas encore atteint l'extrémité de Main Street qu'un autre véhicule de Police, appartenant à l'Etat cette fois, la dépassait en trombe.

19

‘ Danforth ? ^a

Myrtle Keeton entra dans le séjour, la casserole à fondue se balançant à son bras gauche, tandis qu'elle s'efforçait de retirer la clef que son mari avait laissée dans la serrure.

ˆ Je suis à la maison, Danforth ! ^a

Il n'y eut pas de réponse ; la télé n'était pas branchée. Bizarre, après avoir tellement insisté pour être à la maison au moment du coup d'envoi. Elle se demanda un instant s'il n'aurait pas été voir le match ailleurs, chez les Garson, peut-être, mais la porte du garage était baissée, ce qui signifiait que la voiture s'y trouvait. Et Danforth n'allait

nielle part à pied, s'il pouvait faire autrement. En particulier s'il s'agissait d'escalader les derniers raidillons de Castle View.

ˆ Danforth ? Tu es là ? ^a

Toujours pas de réponse. Il y avait une chaise renversée dans la salle à manger. Elle fronça les sourcils, posa le matériel à fondue sur la table et releva la chaise. Les premiers tentacules d'inquiétude, fins comme des fils d'araignée, commencèrent à s'allonger dans son esprit. Elle alla jusqu'au cabinet ; la porte était fermée, et elle appuya la tête contre le battant. Tendant l'oreille, elle eut la quasi-certitude d'entendre le léger grincement du fauteuil pivotant.

ˆ Danforth ? Tu es là ? ^a

Rien... mais elle crut percevoir une toux retenue. La pointe d'inquiétude se mua en anxiété. Cela faisait un bon moment que Danforth subissait de fortes pressions - c'était le seul conseiller municipal à vraiment travailler dur - et il était trop gros. S'il avait eu une crise cardiaque ? S'il gisait sur le sol ? Si le bruit qu'elle avait cru

entendre était la respiration étranglée de Dan, et non une toux ?

La délicieuse journée qu'ils avaient passée ensemble semblait rendre une telle idée horriblement plausible : tout d'abord l'euphorisant, puis la brutale réalité. Elle tendit la main vers le bouton de porte... puis la retira pour la porter à sa gorge où elle pinça nerveusement les plis qu'y faisait la peau. Elle gardait le souvenir cuisant des fois où elle avait osé

déranger Danforth et entrer sans frapper... jamais, au grand jamais, on ne pénétrait dans le saint des saints sans y être invité.

Oui, mais s'il a eu une attaque cardiaque... ou... ou...

Elle se souvint de la chaise renversée et une nouvelle bouffée d'angoisse la traversa.

Et s'il avait surpris un voleur en rentrant à la maison ? Et si le voleur

en question l'avait assommé, puis tiré dans son cabinet ?

Elle frappa la porte de plusieurs coups secs et rapides. ' Danforth ?

Tout va bien, Danforth ? ^a

Encore une fois, pas de réponse. Pas le moindre bruit dans la maison, en dehors du tic-tac solennel de l'horloge comtoise du séjour, et... oui, elle en était s're : le crissement du fauteuil de Dan, de l'autre

côté du battant.

La main de Myrtle s'avança de nouveau en direction de la poignée.

' Danforth ? Est-ce que tu... ? ^a

Elle l'effleurait du bout des doigts lorsque monta le rugissement de son époux, un rugissement qui la fit sursauter et l'cher un petit cri.

' Fiche-moi la paix ! Tu ne peux pas me ficher un peu la paix, espèce de connasse ? ^a

Elle poussa un gémissement ; son cúur battait la chamade dans sa gorge. Ce n'était pas seulement du fait de la surprise, mais aussi à cause de la rage et de la haine débridée que trahissait cette voix. Après la paisible et agréable matinée qu'ils venaient de vivre, il n'aurait pu la blesser davantage s'il lui avait caressé la joue avec une poignée de lames de rasoir.

' Danforth... j'ai cru que tu étais blessé... ^a Sa voix se réduisait à un minuscule filet étranglé qu'elle avait elle-même peine à entendre.

' Fous-moi la paix ! ^a Il se tenait juste de l'autre côté de la porte, au son de sa voix.

Oh, mon Dieu, on dirait qu'il est devenu complètement fou ! Mais est-ce possible ? Comment est-ce possible ? qu'est-ce qui s'est passé

depuis qu'il m'a laissée chez Amanda ?

Il n'y avait cependant pas de réponses à ces questions. Seulement une souffrance. Et elle monta donc furtivement au premier étage, prit sa superbe nouvelle poupée dans le placard de la lingerie et gagna la chambre. Elle se débarrassa de ses chaussures et s'allongea de côté sur le lit, la poupée dans les bras.

quelque part, au loin, elle entendit une cacophonie de sirènes. Elle n'y prêta pas la moindre attention.

Leur chambre était délicieuse à ce moment de la journée, tout illuminée des rayons du soleil d'octobre. Myrtle ne les vit pas. Elle ne ressentait que son malheur, un malheur profond, sinistre, que même la merveilleuse poupée n'arrivait pas à atténuer. Un malheur qui paraissait lui remplir la gorge et l'empêcher de respirer.

Et dire qu'elle avait été tellement heureuse, aujourd'hui ! Tellement heureuse... Elle en était s're. Et voici que les choses devenaient encore pires qu'avant. Bien pires.

que s'était-il passé ?

Myrtle étreignit la poupée, les yeux perdus au plafond. Au bout d'un moment, elle se mit à pleurer à gros sanglots étouffés qui faisaient trembler tout son corps.

DIXIEME CHAPITRE

1

A minuit moins le quart, à la fin de cet interminable dimanche d'octobre, le shérif Alan Pangborn quitta le sous-sol du pavillon d'Etat de l'hôpital Kennebec Valley. Il marchait lentement, la tête basse. Les protège-chaussures à élastique chuintaient sur le lino. Sur la porte qui venait de se refermer on pouvait lire : MORGUE

ENTR...E INTERDITE SAUF AUX MEMBRES DU PERSONNEL

A l'autre bout du couloir, un employé en salopette grise faisait décrire de grands arcs paresseux à une cireuse. Alan se dirigea vers lui tout en se débarrassant du calot réglementaire qu'il glissa dans une poche de son Jean, sous sa casaque. Il trouvait soporifique le ronronnement paisible de la cireuse. L'hôpital d'Augusta était bien le dernier endroit au monde o' il avait envie de traîner.

L'homme leva la tête et coupa le moteur de l'appareil.

‘ Vous n'avez pas trop l'air dans votre assiette, dit-il en guise de salut.

- M'étonne pas. Vous n'auriez pas une cigarette ? ^a

L'employé sortit un paquet de Lucky Strike qu'il secoua pour en faire

dépasser une. ' Vous ne pouvez pas fumer ici (de la tête, il indiqua la porte de la morgue). Le toubib piquerait sa crise. ^a

Alan acquiesça. Ó, alors ? ^a

L'homme le pilota jusque dans un couloir transversal et lui indiqua une porte. Elle donne dans l'allée qui longe le b,timent. Gardez-la ouverte avec quelque chose, sans quoi il faudra faire tout le tour pour rentrer. Vous avez des allumettes ?

' J'ai un briquet, répondit Alan en s'éloignant. Merci pour la sèche.

- Il paraît qu'il y en a eu deux, ce soir, lança l'homme dans son dos.

- C'est exact. ^a

Alan avait répondu sans se retourner.

' Vraiment dégueulasse, les autopsies, hein ?

- Ouais. ^a

Le ronronnement paisible reprit derrière lui. Dégueulasse, ça oui.

L'autopsie de Nettie Cobb et celle de Wilma Jerzyck étaient les vingt-troisième et vingt-quatrième de sa carrière ; toutes avaient été dégueulasses, mais aucune autant que ces deux-là.

La porte comportait une barre de sécurité. Alan chercha des yeux un objet pour la bloquer, sans en trouver. Il retira sa casaque, la roula en boule et ouvrit la porte. L'air de la nuit était froid, mais merveilleusement rafraîchissant après les odeurs rances de formol qui régnaient dans la morgue et la salle d'autopsie. Il sortit, coinça la porte avec la casaque

et l'oublia. Appuyé contre le mur en parpaings, à côté du pinceau de lumière qui filtrait par la porte entrouverte, il alluma sa cigarette.

La première bouffée lui tourna la tête. Cela faisait presque deux années qu'il essayait d'arrêter; il y parvenait presque, mais il se produisait toujours quelque chose. Telle était la m,le-bénédiction du travail de policier : il se produisait toujours quelque chose.

Il leva les yeux vers les étoiles, spectacle qui avait d'ordinaire le don de le calmer ; mais il ne pouvait en voir beaucoup, à cause des puissants lampadaires qui éclairaient le périmètre de l'hôpital. Il

distinguait seulement la Grande Ourse, Orion et un vague point rouge,tre qui pouvait être Mars.

Mars. C'est ça. Aucun doute. Les seigneurs de la guerre de Mars ont atterri à Castle Rock vers midi, et les premières personnes qu'ils ont rencontrées ont été Nettie et cette salope de Jerzyck. Ils les ont mordues et leur ont filé la rage. C'est la seule explication possible.

Il joua avec l'idée d'aller dire à Henry Ryan, le médecin légiste en chef de l'Etat du Maine : C'est un cas d'intervention extra-terrestre, toubib. Affaire classée. Peu de chance de le faire rire ; lui aussi avait eu

une soirée interminable.

Alan tira longuement sur sa cigarette. Tournis ou pas, elle avait un go't fabuleux, et il comprenait très bien pourquoi fumer était interdit dans tous les hôpitaux américains. Jean Calvin avait eu foutrement raison : impossible qu'un truc qui vous fait cet effet puisse être bon pour vous. En attendant, file-m'en un bon coup, l'herbe à Nicot -

c'est super !

qu'est-ce que ce serait chouette, d'acheter tout un carton de ces mêmes Lucky et d'y foutre le feu au chalumeau... qu'est-ce que ce serait chouette de prendre une cuite... Mais voilà, le moment serait sans doute très mal choisi. Encore l'une des règles immuables de la vie : On ne peut jamais se permettre de prendre une cuite au moment o' on en a précisément le plus besoin. Alan se demanda un instant si ce n'était pas les alcooliques qui, au fond, avaient raison dans le choix de leurs priorités.

Le pinceau de lumière s'élargit à ses pieds. Norris Ridgewick vint s'appuyer contre le mur à côté d'Alan. L'adjoint portait toujours son calot vert, mais posé de travers, les attaches défaits. Son teint s'accordait à la couleur de sa casaque.

´ Putain, Alan...

- C'était tes premières ?

- Non, j'ai déjà vu une autopsie. C'était à North Wyndham.

Asphyxie par émanations toxiques. Mais celles-là... Putain!

- Ouais, putain, dit Alan en exhalant la fumée.

- T'aurais pas une cigarette ?

- Non, désolé. J'ai piqué celle-ci à l'employé (il regarda son adjoint d'un air un peu intrigué). Je ne savais pas que tu fumais, Norris.

- Moi non plus... faut un commencement à tout. ^a

Alan eut un petit rire.

‘ Bon Dieu, qu'est-ce qu'il me tarde d'être à demain pour aller à la pêche. A moins que les congés soient suspendus tant qu'on n'aura pas éclairci ce merdier ? ^a

Alan réfléchit, puis secoua la tête. Non, pas besoin de faire appel aux seigneurs de la guerre de Mars ; l'affaire, en réalité, paraissait toute

simple. En un sens, c'était ce qui la rendait tellement horrible. Il ne voyait aucune raison d'annuler le congé de Norris.

‘ Super ! s'exclama Norris qui ajouta : mais je viendrai si tu veux, Alan. Pas de problème.

- Je ne devrais pas avoir besoin de toi. John et Clut sont déjà sur l'affaire ; Clut a accompagné les types de la police judiciaire chez Pète Jerzyck et John ceux qui se sont occupés de Nettie. Ils se sont vus.

L'affaire est parfaitement claire. Moche, mais claire. ^a

Incontestablement... n'empêche, il était troublé. Et à un niveau plus profond, vraiment très troublé.

‘ En fait, demanda Norris, qu'est-ce qui s'est passé ? Bon, d'accord, cette garce de Jerzyck cherchait ça depuis longtemps, mais on pouvait se dire que le jour o' elle trouverait à qui parler, l'affaire se terminerait

avec un úil au beurre noir ou un bras cassé... mais ça, jamais de la vie !

Est-ce qu'on peut se contenter de dire qu'elle est tombée sur un os ?

- Je crois qu'on n'est pas loin du compte, observa Alan. La dernière personne à laquelle Wilma aurait d'° chercher noise était bien Nettie.

- Chercher noise ?

- Polly a donné un chiot à Nettie, au printemps. Au début, il a aboyé un peu. Wilma l'a pas mal emmerdée avec ça.

- Ah bon ? Pourtant, elle n'a pas déposé de plainte.

- Si, mais une fois, seulement. J'ai mis la plainte dans un tiroir.

Polly me l'avait demandé. Elle se sentait en partie responsable, puisque c'est elle qui lui avait donné le chien. Nettie a dit qu'elle le laisserait le plus possible à l'intérieur, et pour moi l'affaire était classée.

‘ Le chien a bien arrêté d'aboyer, mais apparemment, Wilma a continué d'emmerder Nettie. D'après Polly, elle changeait de trottoir quand elle voyait Wilma, même si la Polonaise était à deux rues de là.

A part lui jeter un sort, Nettie a tout fait pour s'en débarrasser. Mais, la semaine dernière, elle a franchi le pas. Elle est allée chez les Jerzyck pendant qu'ils étaient au travail ; elle a vu les draps qui séchaient et les

a couverts de boue. ^a

Norris poussa un sifflement. Ét cette plainte aussi, on l'a mise dans un tiroir ? ^a

Alan secoua la tête. À partir de ce jour-là tout s'est passé entre ces dames.

- Et Pète, dans cette histoire ?

- Tu le connais, non ?

- Eh bien... ^a Norris s'interrompt. Réfléchit. A Pète, puis à

Wilma. Aux deux ensemble. Acquiesça lentement. Il avait trop peur de se faire bouffer la rate par elle s'il essayait de jouer les arbitres...

alors il ne s'en mêlait pas. C'est bien ça ?

- Plus ou moins. En fait, il a peut-être calmé le jeu, au moins pendant un certain temps. D'après Clut, Pète aurait déclaré aux gars de la police judiciaire que Wilma avait voulu foncer chez Nettie lorsqu'elle avait découvert ses draps maculés. Bien prête à lui faire sa fête. Elle aurait appelé Nettie au téléphone et lui aurait dit qu'elle allait

lui arracher la tête et lui chier dessus. ^a

Norris acquiesça. Entre les deux autopsies, il avait appelé le central de

Castle Rock et demandé la liste des plaintes et informations ouvertes concernant les deux femmes. Celle de Nettie était réduite au minimum : une affaire. Elle avait tué son mari. Point final. Pas d'algarades auparavant, aucune depuis, y compris ces derniers temps.

Dans le cas de Wilma, il en allait tout autrement. Elle n'avait jamais tué

personne, mais la liste des plaintes (celles qu'elle avait déposées, mais aussi celles déposées contre elle) n'en finissait pas et remontait jusqu'à

l'époque où elle était au lycée de Castle Rock : elle avait donné un coup de poing à une surveillante pour trois heures de colle. A deux reprises, des femmes qui avaient eu l'imprudence ou la malchance de se mettre en travers de sa route, inquiètes, avaient demandé la protection de la police. Wilma avait aussi fait l'objet de trois plaintes pour agression. Plaintes qui avaient été en fin de compte retirées, mais il n'y avait pas besoin de sortir des grandes écoles pour comprendre que personne de sensé n'aurait été volontairement se frotter à Wilma Jerzyck.

Elles étaient ce qu'il y avait de pire l'une pour l'autre, murmura Alan.

- L'eau et le feu.

- Pète aurait réussi à convaincre Wilma de ne pas y aller, la première fois ?

- Il est plus malin que ça. Il a dit à Clut qu'il lui avait filé deux Xanax dans une tasse de thé, ce qui avait fait baisser la pression. En fait, Jerzyck a dit qu'il pensait l'affaire classée.

- Tu le crois, Alan ?

- Ouais... autant que je peux croire quelqu'un à qui je n'ai pas parlé moi-même.

- Ce truc qu'il a mis dans son thé... c'était quoi ? De la drogue ?

- Un tranquillisant. Jerzyck a raconté à la PJ qu'il avait déjà

employé ce stratagème deux ou trois fois, quand elle commençait à

s'énervier un peu trop, et que ça avait très bien marché. Il croyait que le coup des Xanax avait encore réussi.

- Mais il se trompait.

- Pas si s^r. «a lui a fait de l'effet, au début. En tout cas, Wilma n'est pas allée se jeter sur Nettie pour lui trouer la peau. Mais je suis bien tranquille qu'elle a d° continuer à la harceler ; elle a procédé de cette manière lorsqu'elles se sont bagarrées à cause du chien. Elle a d°

donner des coups de téléphone, passer sous ses fenêtres en voiture, ce genre de trucs. Nettie n'avait pas la couenne bien épaisse. «a devait la mettre dans tous ses états. John LaPointe est allé voir Polly vers dix-neuf heures avec son équipe de la PJ. Elle leur a déclaré qu'elle était convaincue que quelque chose tracassait Nettie. Nettie était allée la voir le matin même, et avait laissé échapper quelque chose. Sur le coup, Polly n'a pas compris (il soupira). Elle doit bougrement regretter de n'avoir pas mieux fait attention.

- Comment Polly prend-elle l'affaire, Alan ?

- Assez bien, je crois. ^a Il lui avait parlé deux fois, la première depuis une maison à proximité du lieu du crime, la seconde depuis l'hôpital, en arrivant. Elle lui avait répondu d'une voix calme et posée, mais il avait senti que les larmes et le désespoir n'étaient pas loin, sous cette apparence soigneusement maintenue. Il ne fut pas complètement surpris de constater, lors de son premier appel, qu'elle était déjà au courant de l'essentiel ; les nouvelles, et en particulier les mauvaises nouvelles, ont le don de circuler très vite dans les petites villes.

ˆ Mais qu'est-ce qui a mis le feu au poudre ? ^a

Alan regarda Norris, surpris, et comprit soudain que son adjoint l'ignorait encore. Lui avait eu droit au rapport plus ou moins circonstancié de John entre les deux autopsies, pendant que Norris, d'une autre cabine, appelait Sheila pour avoir la liste des plaintes concernant les deux femmes.

ˆ L'une d'elles a décidé de passer à la vitesse supérieure. A mon avis, c'est sans doute Wilma, mais les détails restent encore flous. Elle s'est apparemment rendue chez Nettie pendant que celle-ci était chez Polly, le matin. Nettie avait sans doute laissé la porte ouverte ; ou elle l'avait mal fermée, et le vent a fait le reste. Il soufflait fort, aujourd'hui.

- Ouais.

- Il s'agissait peut-être simplement de faire un passage sous les fenêtres de Nettie pour maintenir la pression. Mais la Jerzyck a d°

voir la porte ouverte, et ça lui a donné des idées. «a ne s'est peut-être pas du tout passé ainsi, mais c'est l'impression que ça me fait. ^a

Il se rendit compte que c'était faux avant même d'avoir fini sa phrase. Non, ce n'était pas son impression, et là était le problème.

C'était celle qu'il aurait dû ressentir, celle qu'il aurait voulu ressentir

- mais il n'y parvenait pas. Ce qui le rendait fou était que rien ne justifiait cette impression que ça clochait quelque part ; rien de palpable, en tout cas. Nettie pouvait-elle avoir oublié de verrouiller sa porte, si la Jerzyck l'avait rendue aussi parano qu'elle en avait l'air?

Mais ça ne suffisait pas pour révoquer son hypothèse en doute. Car Nettie avait tout de même une case en moins, et il était bien difficile de dire, dans ces conditions, ce qu'une telle personne pouvait faire ou non. Néanmoins...

Ét qu'est-ce qu'a fait Wilma ? Foutu le bordel ?

- Elle a tué le chien de Nettie.

- quoi ?

- T'as bien entendu.

- Bordel ! quelle salope !

- Oh, ne me dis pas que c'est une grande surprise, hein ?

- D'accord, mais tout de même... ^a

Et voilà. Même Norris Ridgewick, le type qui après tant d'années rédigeait des rapports sans queue ni tête : d'accord, mais tout de même...

Elle a fait ça avec un couteau suisse. En se servant du tire-bouchon, sur lequel elle avait enfilé un bout de papier disant qu'elle rendait à Nettie la monnaie de sa pièce pour les draps pleins de boue. Alors Nettie est allée chez Wilma avec des cailloux, autour desquels elle a mis ses propres bouts de papier, en les retenant avec un élastique. Elle disait dessus que c'était son dernier avertissement, ou quelque chose comme ça. Elle les a balancés dans toutes les fenêtres du rez-de-chaussée.

- Bonté divine, balbutia Norris, non sans une pointe d'admiration dans

la voix.

- Les Jerzyck étaient à la messe de onze heures ; ensuite, ils ont déjeuné chez les Pulaski. Pète est resté chez eux pour regarder les Patriots et cette fois-ci, il n'était pas là pour faire baisser la pression.

- Se sont-elles rencontrées accidentellement au coin de la rue ?

- Je ne crois pas. A mon avis, Wilma est arrivée chez elle, a vu les dégâts et est allée la provoquer.

- Tu veux dire... comme dans un duel?

- C'est bien ce que je veux dire. ^a

Norris siffla, puis garda le silence un moment, mains serrées dans le dos, les yeux perdus dans l'obscurité. Au fait, Alan, pourquoi devons-nous assister à ces putains d'autopsies ? demanda-t-il enfin.

- C'est le règlement. ^a Mais il y avait autre chose, au moins pour Alan. Si certains aspects d'une affaire vous mettaient dans l'embarras (ou créaient une confusion comme c'était aujourd'hui le cas), on avait une chance de voir quelque chose qui vous remettait l'esprit en route. Un truc auquel on se raccrochait.

Éh bien, le comté devrait bien engager un officier du règlement ^a, grommela Norris, ce qui fit rire Alan.

Mais en lui-même il ne riait pas, et pas seulement parce que cette histoire n'allait pas manquer de beaucoup affecter Polly au cours des semaines à venir. Dans cette affaire, quelque chose clochait.

Tout avait l'air de se tenir, vu de l'extérieur, mais si on grattait un peu, si on atteignait les couches profondes où vit l'instinct (et où

souvent il se cache), les seigneurs de la guerre de Mars paraissaient une explication plus logique. Au moins aux yeux d'Alan.

Allons, voyons! Tu viens toi-même d'expliquer tout ça à Norris, de A à Z, le temps de fumer une cigarette.

Oui, d'accord. Ce qui ne faisait qu'augmenter la confusion. Est-ce que deux femmes, même si l'une est un peu cinglée et l'autre plus mauvaise qu'une teigne, peuvent en arriver à se massacrer au coin de la rue comme deux toxicos qui se battent pour un sachet de coke, tout ça pour des motifs aussi ridicules ?

Alan l'ignorait. Et comme il l'ignorait, il jeta le mégot au loin et entreprit de tout reprendre à zéro.

2

Pour Alan, tout avait commencé par un appel d'Andy Clutterbuck. Il venait de couper la retransmission du match des Patriots contre les Jets (les Patriots perdaient déjà) et enfilait son manteau lorsque le téléphone sonna. Il avait eu l'intention de se rendre jusqu'au Bazar des Rêves pour voir si Mr Gaunt n'y serait pas, par hasard. Avec un peu de chance, il y retrouverait même Polly. L'appel de Clut avait tout chamboulé.

Eddie Warburton venait de décrocher le téléphone, lui raconta Clut, au moment où lui-même revenait de déjeuner. Il y avait du tapage dans la partie ' plantée d'arbres ^a de la ville. Une bagarre de femmes, ou quelque chose comme ça. Ce serait peut-être une bonne idée d'appeler le shérif, avait suggéré Eddie.

' Mais nom de Dieu, de quoi se mêle-t-il, celui-là ? Ce n'est pas son boulot de répondre au téléphone, que je sache ! dit Alan d'un ton irrité.

- Il a dû penser que comme il n'y avait personne au central, il...

- Il connaît parfaitement la procédure. Lorsqu'il n'y a personne au central, on laisse la machine retransmettre les appels.

- Je ne sais pas pourquoi il a répondu, objecta Clut avec une impatience mal dissimulée, mais on pourra voir ça plus tard. Parce qu'il y a eu un deuxième appel, pendant que je parlais avec Eddie. Une vieille dame. Je n'ai pas compris son nom, elle était trop énervée, ou elle n'a pas voulu le dire. Bref, elle a raconté qu'il y avait une sérieuse bagarre au coin des rues Ford et Willow. Deux femmes. Armées de couteau. La vieille disait qu'elles s'y trouvaient encore.

- La bagarre continue ?

- Non. Elles sont par terre, toutes les deux. C'est terminé.

- D'accord. ^a Le cerveau d'Alan se mit à tourner à plein régime, comme un train qui prend de la vitesse. ' Tu as consigné l'appel, Clut?

- Tu parles !

- Bien. C'est Seaton qui est de service, non ? Envoie-le là-bas tout de suite.
- C'est déjà fait.
- Bien vu. Appelle la police d'Etat.
- Tu veux les enquêteurs de la Criminelle ?
- Non, pas encore. Contentons-nous de les mettre au courant, pour le moment. Je te retrouve là-bas, Clut. ^a

Lorsqu'il arriva sur les lieux et put mesurer l'étendue du massacre, Alan alerta la Police d'Etat, à Oxford, demandant l'envoi immédiat d'une commission d'enquête... deux, même, si c'était possible. Clut et Seaton Thomas, les bras écartés, se tenaient devant les deux cadavres, disant aux gens de retourner chez eux. Norris arriva, jeta un coup d'oeil et alla sortir du coffre un rouleau de bande rayée jaune et rouge marquée LIEU DU CRIME PASSAGE INTERDIT. Une épaisse couche de poussière recouvrait le rouleau, et Norris dit plus tard à Alan qu'il avait l'air tellement vieux qu'il s'était demandé s'il allait coller.

Il avait tenu. Norris l'enroula autour du tronc des chênes, dégageant un large périmètre autour des deux corps, étroitement embrassés sous le panneau stop. Les badauds n'étaient pas retournés chez eux, mais au moins avaient-ils battu en retraite sur leurs pelouses respectives. Il y avait une cinquantaine de personnes, mais leur nombre ne cessait de croître avec l'arrivée de nouveaux curieux, alertés par téléphone. Andy Clutterbuck et Seaton Thomas paraissaient nerveux au point d'être capable de sortir leur pétard et de se mettre à tirer en l'air. Alan les comprenait.

Dans le Maine, le Département des Enquêtes criminelles de la Police d'Etat, autrement dit la police judiciaire, est chargée des affaires de meurtre ; pour le menu fretin de la police (à savoir la majorité), le moment le plus dur se situe entre la découverte du crime et l'arrivée du DEC. Car le menu fretin sait tout de même très bien que c'est pendant cette période qu'est le plus souvent rompu l'enchaînement des preuves ^a. Il sait aussi que son comportement (toujours pendant ladite période) fera l'objet d'une analyse minutieuse au moment de la pause-café des gros calibres de la PJ, pour qui le menu fretin, même les types du comté, ne sont qu'une bande de gros balourds aux mains comme des jambons et aux doigts maladroits.

Voilà aussi pourquoi tous ces types qui ne bougeaient pas de leur

pelouse, de l'autre côté de la rue, leur donnaient des sueurs froides dans le dos. Il faisait penser à Alan aux zombies du Retour des morts-vivants.

Il alla prendre le porte-voix et leur intima de rentrer sur-le-champ chez eux. Ils commencèrent à obtempérer. Puis il révisa mentalement la marche à suivre, et par radio, appela le central, où Sandra McMillan était maintenant de service. Elle n'avait pas l'efficacité de Sheila Brigham, mais à cheval donné... et Alan se disait que Sheila ne tarderait pas à se pointer, poussée par la curiosité, sinon par le devoir.

Alan demanda à Sandra de t,cher de trouver le Dr Ray Van Allen.

Expert médical du comté, il faisait aussi office de coroner, et Alan tenait à ce qu'il f't là au moment où le DEC arriverait, si c'était possible.

´ Bien compris, Shérif ^a, répondit Sandra d'un ton important.

Alan retourna auprès de ses adjoints. ´ Lequel d'entre vous a vérifié qu'elles étaient bien mortes ? ^a

Clut et Seaton s'entre-regardèrent, mal à l'aise, et Alan sentit sa gorge s'étrangler. Un bon point pour les analystes de la pause-café -

ou peut-être pas. La première équipe du DEC n'était pas encore arrivée, même si on entendait déjà une sirène, au loin. Alan passa sous la bande rayée et s'approcha du panneau stop sur la pointe des pieds, comme un gamin qui rentre chez lui après le couvre-feu.

La flaque de sang s'était surtout étalée entre les victimes et le caniveau encombré de feuilles mortes, mais des gouttelettes s'étaient éparpillées tout autour d'elles en un cercle approximatif. Alan s'agenouilla juste à l'extérieur de ce cercle et se rendit compte qu'il arrivait à atteindre les cadavres (ça ne faisait plus aucun doute) en se penchant au maximum, bras tendu.

Ses trois adjoints s'étaient regroupés et le regardaient, l'oeil rond.

´ Prenez-moi en photo ^a, dit-il.

Clut et Seaton continuèrent de le fixer comme s'il venait de parler en tagalog, mais Norris se précipita vers la voiture de patrouille de son patron, farfouilla dans le coffre et finit par en extirper l'un des deux

vieux Polaroid avec lesquels la police de Castle Rock prenait les clichés, dans ce genre de circonstance. Alan avait eu l'intention de demander un nouvel appareil, lors de la prochaine réunion budgétaire ; mais en ce moment, cette réunion lui paraissait dénuée de toute importance.

Norris revint en quelques foulées, visa, appuya sur le déclencheur.

L'appareil ronronna.

‘ Prends-en une deuxième, juste au cas où. Prends aussi les corps. Je te parie qu'ils vont encore nous dire qu'on a bousillé leurs indices.

Peuvent toujours courir ! ^a Alan se rendait bien compte qu'il parlait d'un ton rieur, mais c'était plus fort que lui.

Norris prit donc un cliché montrant le shérif à l'extérieur du cercle d'indices et la position dans laquelle se trouvaient les corps, sous le panneau stop. Puis Alan se pencha de nouveau et, d'un geste prudent, vint poser un doigt contre le cou de la femme placée dessus. Il ne sentit bien entendu aucun pouls, mais la pression de son index suffit à faire basculer sur le côté la tête appuyée en équilibre contre le poteau. Le shérif reconnut Nettie sur-le-champ, et pensa aussitôt à Polly.

Oh, bordel de Dieu, se dit-il, lugubre. Puis il chercha le pouls de Wilma, alors même qu'elle avait un hachoir enfoncé dans le crâne.

De petites gouttes de sang tachaient ses joues et son front, lui faisant un grimace de païenne.

Il se releva et retourna auprès de ses adjoints. Il ne pouvait s'empêcher de penser à Polly et savait qu'il n'aurait pas d°. Il fallait se sortir ça de la tête, sans quoi il risquait de faire des conneries. Il se demanda si les badauds avaient eu le temps de reconnaître Nettie.

Dans ce cas, Polly allait en entendre parler avant qu'il ait eu le temps de l'appeler. Pourvu, se disait-il, pourvu qu'elle ne vienne pas voir elle-même !

Ce n'est pas le moment de se soucier de ça. Tu as un double meurtre sur les bras, selon toute vraisemblance.

‘ Va chercher ton carnet, Norris. C'est toi le secrétaire du club, ce soir.

- Bon Dieu, Alan, tu sais bien comment j'écris...

- T'occupes. ^a

Norris confia le Polaroid à Clut et tira le calepin de sa poche revolver. Un carnet à souches de PV, avec sa signature imprimée au bas de chaque feuille, en profita pour tomber. Norris se pencha, le ramassa et le remit dans sa poche sans faire attention.

Note que la tête de la femme du dessus, qu'on appellera la victime n° 1, était appuyée contre le poteau du panneau stop. Je l'ai fait basculer involontairement en vérifiant l'absence de pouls. ^a

Comme le langage de la police est facile à adopter... les voitures deviennent des ´ véhicules ^a, les crapules des ´ suspects ^a ou des ´ contrevenants ^a, et les braves citoyens refroidis des ´ victimes ^a. Le jargon flicard, la merveilleuse porte coulissante transparente.

Il se tourna vers Clut et lui demanda de photographier les corps dans leur nouvelle configuration, extrêmement soulagé à l'idée que Norris avait pris un témoignage de leur ancienne position.

Ajoute, reprit-il à l'intention de Norris, que lorsque la tête de la victime n° 1 a bougé, j'ai pu l'identifier. Il s'agit de Nettie Cobb. ^a

Seaton siffla. ´ Tu veux dire... Nettie ?

- Oui. T'en connais d'autres ? ^a

Norris écrivit, puis demanda : ´ qu'est-ce qu'on fait, maintenant?

- On attend l'équipe du DEC et on essaie d'avoir l'air vivant à leur arrivée. ^a

Les gars du DEC débarquèrent moins de trois minutes plus tard, en deux voitures, suivis de Ray Van Allen dans sa vieille Subaru cabossée. Cinq minutes, encore, et ce fut au tour d'un break bleu du service de l'identité judiciaire de faire son entrée en scène.

Chacun des membres de la police d'Etat alluma son cigare. Alan s'y attendait. Les corps étaient encore frais et on était à l'extérieur, mais le rituel du cigare était immuable.

Le désagréable boulot connu en jargon flicard comme le ´ verrouillage de la scène du crime ^a commença. Il se poursuivit bien après la tombée de la nuit. Alan avait déjà travaillé avec Henry Payton, responsable de l'unité d'Oxford (et donc nominalement responsable de

l'affaire). Jamais il n'avait décelé la moindre trace d'imagination chez Henry. L'homme était un laborieux, mais aussi un consciencieux, qui ne laissait rien au hasard. C'est gr,ce à la présence de Henry qu'Alan s'autorisa à aller téléphoner en douce à Polly.

A son retour, on avait placé les mains des victimes dans de grands sacs en plastique. Wilma Jerzyck avait perdu l'une de ses chaussures et on accorda le même traitement à son pied. Les membres de l'identité

allaient et venaient, et prirent pas loin de trois cents photos. Des renforts de police arrivèrent entre-temps. Ils permirent de contenir la foule, qui cherchait de nouveau à s'approcher, et d'expédier une équipe de télé au b,timent municipal. Un dessinateur de la police exécuta une esquisse de la scène du crime sur du papier millimétré.

Finalement, on en vint à s'occuper des corps eux-mêmes. Mais avant de les emporter, restait une dernière chose à faire. Payton donna à

Alan une paire de gants chirurgicaux et un sac en plastique. ' Le hachoir ou le couteau ?

- Le hachoir ^a, répondit-il. Ce serait le plus dégueulasse des deux, avec la cervelle de Wilma collée dessus, mais il ne voulait pas toucher Nettie. Il avait éprouvé de l'affection pour elle.

Une fois les armes du crime enlevées, étiquetées, ensachées et en route pour Augusta, les deux équipes du DEC commencèrent à

explorer le secteur autour des corps, toujours pris dans leur ultime étreinte ; le sang dont ils étaient imprégnés durcissait et devenait comme une sorte d'email. Lorsque Ray Van Allen permit enfin qu'ils fussent chargés dans l'ambulance, sous les projecteurs disposés par la police, les infirmiers durent commencer par séparer de force les deux femmes.

Pendant ce temps, la crème de Castle Rock resta là, se sentant aussi déplacée qu'un furoncle sur le nez d'une cover-girl.

Henry Payton rejoignit Alan à la conclusion de cet étrange ballet connu sous le nom d'investigation du lieu du crime. C'est vraiment une manière lamentable de passer son dimanche après-midi ^a, remarqua-t-il.

Alan acquiesça.

' Désolé que vous ayez fait bouger la tête. C'est un coup de malchance.

Alan acquiesça de nouveau.

‘ Je ne crois pas qu'on vous embêtera avec ça. Vous avez au moins une bonne vue de la position originale. ^a Il regarda Norris qui s'entretenait avec Clut et John LaPointe, lequel venait d'arriver.

‘ Vous avez eu au moins la chance que votre bonhomme ne mette pas le doigt sur l'objectif.

- Norris n'est pas si bête.

- Comme disait l'autre. De toute façon, l'affaire n'a vraiment pas l'air compliquée. ^a

Alan fut obligé de l'admettre. C'était là le problème ; il l'avait compris bien avant d'avoir terminé sa journée de service dans une allée, derrière l'hôpital Kennebec Valley. L'affaire n'avait même pas l'air assez compliquée, peut-être.

‘ Vous avez l'intention d'assister à la séance de charcuterie ?

demanda Payton.

- Oui. C'est Ryan qui va faire les autopsies ?

- C'est ce que j'ai cru comprendre.

- Je pense que je vais amener Norris avec moi. Les corps passeront tout d'abord par Oxford, non ?

- Oui. C'est là qu'on fera les constats.

- Si Norris et moi partons maintenant, nous pourrions arriver à

Augusta avant.

- Pourquoi pas ? Ici, c'est bouclé, je crois.

- J'aimerais envoyer l'un de mes hommes avec chacune de vos deux équipes. En tant qu'observateurs. Est-ce que ça vous pose un problème ? ^a

Payton réfléchit. Non... mais qui va rester en charge du maintien de l'ordre ? Ce bon vieux Seaton ? ^a

Alan éprouva une fugitive bouffée de quelque chose d'un peu trop virulent pour être considéré comme un simple agacement. La journée avait été longue, et il avait laissé Henry se gausser de ses adjoints autant qu'il l'avait voulu... il fallait cependant rester dans les petits papiers de Payton, s'il voulait deux strapontins dans ce qui était, techniquement, une affaire regardant la Police d'Etat, et il tint donc sa langue.

ˆ Voyons, Henry. On est dimanche soir. Même le Mellow Tiger est fermé.

- Pourquoi tenez-vous autant à rester mêlé à cette histoire, Alan ?

Est-ce qu'il y a quelque chose qui vous chiffonne ? Si j'ai bien compris, ces deux femmes ne pouvaient pas se sentir, et celle de dessus avait déjà

zigouillé quelqu'un. Son mari, rien moins. ^a

Alan réfléchit. Non, rien qui me chiffonne. Consciemment, en tout cas. C'est simplement que...

- que vous n'arrivez pas à vous fourrer dans la tête que c'est vraiment arrivé ?

- quelque chose comme ça.

- D'accord. Tant que vos hommes comprennent qu'ils sont là pour écouter, pas plus. ^a

Alan eut un léger sourire. Il songea à dire à Payton que s'il demandait à Clut et John de poser des questions, ils prendraient probablement la poudre d'escampette, puis il y renonça. Ils la boucleront, vous pouvez compter là-dessus. ^a

3

Et voilà où ils en étaient, lui et Norris Ridgewick, après le plus long dimanche de mémoire d'homme. Mais la journée avait au moins quelque chose en commun avec Nettie et Wilma : elle était finie.

Êtes-vous en train de penser à prendre une chambre de motel pour la nuit ? ^a demanda Norris d'un ton hésitant. Alan n'avait pas besoin d'être extra-lucide pour deviner à quoi pensait son adjoint, lui : à la partie de pêche qu'il allait manquer demain.

´ Bon sang, non. (Il se pencha et ramassa la casaque.) Mettons les voiles.

- Excellente idée. ^a Pour la première fois depuis que le shérif l'avait retrouvé sur le lieu du crime, Norris paraissait heureux. Cinq minutes plus tard, ils fonçaient en direction de Castle Rock par la route 43, et les phares de la grosse limousine creusaient deux trous parallèles dans l'obscurité o^ù le vent soufflait encore. Le temps d'arriver, on était déjà lundi matin depuis presque trois heures.

4

Alan se gara derrière le bâtiment municipal et sortit de la berline. Son break attendait à côté de la Coccinelle délabrée de Norris, à l'autre bout du parking.

´ Tu rentres directement chez toi ? ^a demanda-t-il à Norris.

Ce dernier eut un petit sourire gêné et baissa les yeux. ´ Dès que j'aurai remis mes fringues civiles.

- Combien de fois faudra-t-il que je te dise de ne pas te changer dans les toilettes ?

- Ecoute, Alan... je ne le fais pas tout le temps. ^a Tous les deux savaient que c'était précisément le cas.

Alan soupira. ´ Laisse tomber... tu as eu droit à une foutue longue journée. Je suis désolé. ^a

Norris haussa les épaules. C'était un double meurtre. «a n'arrive pas très souvent, dans le coin. quand ça se produit, tout le monde doit y mettre du sien, non ?

- Fais-toi remplir un formulaire d'heures supplémentaires par Sandra ou Sheila, si l'une d'elles est encore ici.

- Pour que Buster se mette encore à m'emmerder ? (Il eut un petit rire amer.) Je crois que je vais laisser tomber. C'est ma tournée, Alan.

- Est-ce qu'il t'a encore cassé les pieds ? ^a Alan avait complètement oublié les lubies du maire, depuis deux jours.

- Non, mais faudrait que tu vois comment il me regarde, quand on se croise dans la rue. Si les yeux pouvaient tuer, je serais aussi mort que

Nettie et Wilma.

- Je remplirai moi-même le formulaire demain matin.

- Si ton nom est dessus, ça va, répondit Norris en prenant la direction de la porte marquée R...SERV...E AU PERSONNEL. Bonne nuit, Alan.

- Bonne chance à la pêche ! ^a

Le visage de Norris s'éclaira aussitôt. ' Merci. Tu devrais voir la canne que j'ai trouvée dans cette nouvelle boutique. Elle est fantastique. ^a

Alan sourit. ' Tiens, tu parles ! J'ai toujours l'intention d'aller voir ce type. On dirait qu'il a quelque chose pour tout le monde ; pourquoi pas pour moi ?

- Oui, pourquoi pas ? Il a des tas de trucs. Tu n'en reviendras pas.

- Bonne nuit, Norris. Et merci encore.

- N'en parlons plus. ^a Mais l'adjoint était manifestement heureux.

Une fois au volant, Alan se mit à examiner machinalement les b,tements dans les rues qu'il empruntait ; il ne s'en rendait même pas compte... mais les informations n'en étaient pas moins enregistrées.

Comme par exemple le fait qu'il y avait une lumière dans l'appartement, au-dessus du Bazar des Rêves. Il était vraiment très, très tard, pour une petite ville. Il se demanda si Mr Leland Gaunt ne serait pas insomniaque et se rappela qu'il devait lui rendre visite - mais cela attendrait que cette triste histoire de double assassinat ait été

définitivement réglée.

Il arriva au carrefour de Main Street et Laurel, mit le clignotant à

gauche, puis s'arrêta au milieu du carrefour et tourna finalement à

droite. Du diable s'il allait rentrer chez lui. Cette baraque était un vrai désert, alors que son seul fils vivant se trouvait à Cape Cod, chez un ami. Trop de portes fermées, trop de souvenirs qui rôdaient partout. A l'autre bout de la ville, vivait une femme qui avait peut-être terriblement besoin de quelqu'un en ce moment même. Presque aussi terriblement, peut-être, que cet homme vivant avait besoin d'elle.

Cinq minutes plus tard, Alan coupait les phares et s'engageait au ralenti dans l'allée de Polly. La porte serait fermée, mais il savait sous quelle marche du porche regarder.

5

‘ qu'est-ce que tu fabriques encore ici, Sandra ? ^a demanda Norris lorsqu'il entra en défaisant sa cravate.

Sandra McMillan, une blonde sur le retour qui occupait depuis vingt ans le poste de standardiste à temps partiel au central, enfilait son manteau, l'air très fatigué.

Sheila avait des billets pour aller voir Bill Cosby à Portland. Elle voulait rester, mais je l'ai obligée à partir. C'est tout juste s'il n'a pas

fallu la mettre à la porte. Ce n'est pas tous les jours que Bill Cosby passe dans le Maine ! ^a

Ce n'est pas tous les jours non plus que deux femmes décident de se larder de coups de couteau ou de hachoir à cause d'un clébard qui vient probablement de la SPA de Castle Rock..., pensa Norris. ‘ Pas tous les jours, en effet.

- Jamais, oui ! (Sandra soupira.) Je vais te confier un secret, pourtant, maintenant que c'est terminé : je regrette un peu de ne pas avoir accepté que Sandra reste. C'était complètement dingue ! Toutes les stations de télé ont bien d° appeler dix fois chacune ; jusque sur le coup de onze heures, au bas mot, on se serait cru dans un grand magasin la veille de Noël, ici !

- Retourne vite chez toi. Tu as mon autorisation. As-tu branché le Gros-salaud ? ^a

Le Gros-salaud était la machine qui renvoyait les appels au domicile d'Alan quand aucune standardiste ne se trouvait de service. Si Alan n'avait pas décroché au bout de quatre sonneries, le Gros-salaud intervenait et conseillait d'appeler la Police d'Etat, à Oxford. Ce bricolage n'aurait pas convenu dans une grande ville, mais dans le comté de Castle, le moins peuplé des seize comtés du Maine, il suffisait largement.

Où, il est branché.

- Bien. quelque chose me dit qu'Alan n'est pas allé directement chez

lui. ^a

Sandra prit un air entendu.

´ Des nouvelles du lieutenant Payton ? demanda Norris.

- Non, rien. (Elle marqua une pause.) «a devait être affreux, Norris, ces deux femmes...

- Horrible. ^a Ses vêtements civils étaient impeccablement suspendus sur un cintre accroché à la poignée d'un classeur. Cela faisait environ trois ans qu'il avait pris l'habitude de se changer ainsi dans les toilettes des hommes - mais rarement à des heures aussi indues.

´ Tu peux t'en aller, Sandra, je fermerai la boutique.

- Norris ?

- Tu sais, il n'y a que moi, ici ! répondit-il depuis les toilettes.

- J'ai failli oublier. quelqu'un a apporté un cadeau pour toi.

C'est sur ton bureau. ^a

Norris, qui débouclait sa ceinture, interrompit son geste. Un cadeau ? Et de qui ?

- Je ne sais pas. On se serait cru dans un asile de fous, à ce moment-là. Mais il y a une carte de jointe. Et un ruban avec un beau núud. Ta petite amie secrète, sans doute.

- Tellement secrète que même moi je ne la connais pas ^a, répliqua-t-il avec une note sincère de regret dans la voix. Il enleva son pantalon d'uniforme et enfila son jean.

Dans le bureau, Sandra esquissa un sourire malicieux. ´ Monsieur Keeton est passé, hier au soir. C'est peut-être lui qui l'a laissé.

Histoire de se rabibocher avec toi. ^a

Cette idée le fit rire. Il a choisi son moment.

- En tout cas, n'oublie pas de me le dire, demain. Je meurs d'envie de savoir ce que c'est. L'emballage est ravissant. Bonne nuit, Norris.

- Bonne nuit. ^a

qui a bien pu penser à me faire un cadeau ? se demanda-t-il en remontant la fermeture de sa braguette.

6

Sandy s'enfonça dans la nuit, remontant son col, car le froid était vif ; l'hiver approchait. Parmi les gens qu'elle avait vus au cours de la soirée, il y avait eu Cyndi Rose Martin, la femme de l'avocat. Cyndi était passée tôt, et il n'était pas venu à l'esprit de Sandra d'en parler à

Norris, lequel ne fréquentait pas le milieu social et professionnel huppé des Martin. Cyndi Rose avait déclaré qu'elle cherchait son mari, ce qui n'avait pas paru étrange à la standardiste, étant donné

qu'Albert Martin s'occupait des problèmes juridiques de la ville; mais Cyndi Rose aurait-elle dit qu'elle cherchait Tom Cruise que Sandra n'y aurait même pas fait attention, dans le pandémonium qui régnait.

Elle avait cependant pris le temps de lui répondre qu'elle n'avait pas vu Mr Martin, mais qu'en tant qu'épouse, elle était libre d'aller vérifier s'il ne se trouvait pas au premier, avec Mr Keeton. Cyndi Rose avait dit que puisqu'elle était là, autant aller voir... Le standard avait alors commencé à clignoter comme un arbre de Noël, et Sandra n'avait pas vu Mme Martin sortir de son sac le paquet rectangulaire, dans son emballage de papier brillant retenu par un large ruban, et le poser sur le bureau de Norris Ridgewick. Un sourire avait alors illuminé son joli visage, mais le sourire lui-même, loin d'être joli, trahissait plutôt de la cruauté.

7

Norris entendit la porte se refermer, puis, assourdi, un bruit de démarreur. Il finit de s'habiller et disposa avec soin l'uniforme sur le cintre après avoir reniflé les manches de sa chemise et décidé qu'elle pouvait attendre encore un peu. Un sou économisé était un sou de gagné.

En sortant des toilettes, il accrocha le cintre à la même poignée afin d'être sûr de le voir en sortant. Il valait mieux, car la vue de vêtements traînant dans le poste de police avait le don de rendre Alan furieux ; on n'est pas chez le teinturier, ici ! protestait-il.

quelqu'un avait bien laissé un paquet sur le bureau de Norris. Il était

enveloppé d'un papier métallisé bleu retenu par un ruban en velours de la même couleur, attaché en une débauche de boucles sur le dessus. On avait glissé une enveloppe carrée sous le ruban. Sa curiosité

en éveil, Norris la prit et l'ouvrit. A l'intérieur, sur un bristol, se lisait ce message énigmatique :

H!!!! SIMPLE RAPPEL!!!!

Il fronça les sourcils. Les deux seules personnes qui n'arrêtaient pas de le rappeler à l'ordre, autant qu'il le s't, étaient sa mère et Alan...

et

sa mère était morte depuis cinq ans. Il prit le paquet, défit le ruban et l'emballage, révélant une simple boîte de carton blanc. Elle mesurait environ trente centimètres de long sur quinze de large et quinze de haut. Du ruban adhésif fermait le couvercle.

Il déchira l'adhésif, ouvrit. Une couche de papier pelure recouvrait l'objet ; il était assez fin pour laisser deviner une surface plate coupée d'un certain nombre de petites crêtes, mais pas assez pour permettre de deviner ce que c'était.

Il voulut retirer le papier et son index heurta quelque chose de dur : une languette de métal. Une lourde m,choire d'acier se referma sur le papier et sur les trois premiers doigts de Norris Ridgewick. Un élancement de douleur lui parcourut tout le bras. Il poussa un cri, trébucha et attrapa son poignet droit de la main gauche. La boîte blanche tomba au sol. Le papier pelure se froissa.

Oh ! fils de pute, qu'est-ce que ça faisait mal ! Il déchira le papier pelure et découvrit un gros piège à rat Victory. quelqu'un l'avait armé, placé dans la boîte, recouvert de papier pour le dissimuler avant d'emballer le tout dans ce joli papier bleu. Et le piège s'était refermé

sur trois des doigts de l'adjoint ; il avait complètement arraché l'ongle de l'index, à la place duquel on ne voyait qu'un croissant ensanglanté de chair à vif.

Ôh ! le fils de pute ! ^a cria Norris. Sous le coup de la douleur et de la surprise, au lieu de relever la barre métallique, il heurta le piège contre le bureau de John LaPointe avec pour résultat de s'envoyer un nouvel élancement douloureux dans le bras. Il poussa un autre cri

mais, cette fois, libéra ses doigts et jeta le piège au sol. La barre métallique claqua contre le socle de bois en tombant.

Norris resta quelques instants tout tremblant puis bondit dans les toilettes et plaça sa main sous le robinet d'eau froide. «a l'élançait comme une dent de sagesse qui fait des siennes. Il grimaçait en regardant les filets de sang qui tourbillonnaient avant de s'évacuer par le siphon. Il pensa alors à ce que Sandra avait dit : Monsieur Keeton est passé, hier au soir. C'est peut-être lui qui l'a laissé. Histoire de se rabibocher avec toi.

Et la carte : SIMPLE RAPPEL.

Oui, ça ne pouvait être que Buster. Pas le moindre doute. C'était bien dans son style.

Éspèce de fils de pute ^a, gronda Norris.

L'eau froide engourdissait ses doigts et atténuait les élancements, mais il ne se faisait pas d'illusion : il aurait de nouveau mal en arrivant chez lui. L'aspirine le soulagerait peut-être un peu, mais autant renoncer à dormir. Ou à aller pêcher.

Eh bien! si, j'irai ! J'irai pêcher même avec mes putains de mains coupées ! C'est ce que j'avais prévu, j'attends ça depuis longtemps, et ce n'est pas cet enfoiré de Danforth Buster Keeton de mes deux qui va m'en empêcher!

Il coupa l'eau et se sécha délicatement avec une serviette en papier.

Aucun des trois doigts n'était cassé (il ne lui semblait pas, en tout cas) mais ils avaient commencé à enfler, eau froide ou pas. La barre du piège avait laissé une profonde marque d'un rouge violacé entre les premières et deuxième articulations. De petites perles de sang suintaient de son index, à l'emplacement de son ongle, et les élancements recommencèrent bientôt.

Il retourna dans le poste désert et examina un instant le piège détendu avant de le ramasser et de le poser sur son bureau. Il prit trois aspirines dans le tiroir du haut, les avala, rassembla le papier d'emballage, le papier pelure, le ruban, et fourra le tout dans la corbeille à papier, dissimulé par du papier froissé en boule.

Il n'avait pas l'intention de raconter à Alan ou à qui que ce soit le méchant tour que lui avait joué Buster. Ils ne riraient pas, mais Norris se doutait de ce qu'ils allaient penser (du moins le croyait-il) : Il n'y a

que Norris Ridgewick pour se faire avoir avec un truc pareil... foutre la main dans un piège à rat ! Faut pas être très malin !

Ta petite amie secrète... Monsieur Keeton est passé, hier au soir.

C'est peut-être lui qui l'a laissé. Histoire de se rabibocher avec toi.

‘ Je réglerai ça tout seul ^a, dit-il à voix basse, d'un ton sinistre, tenant sa main blessée contre lui. Á ma façon, et au moment que je choisirai.
^a

Soudain, une idée le traversa, inquiétante : et si Buster ne s'était pas contenté du coup du piège à rat? (Après tout, il aurait pu ne pas marcher.) S'il s'était rendu chez Norris? La canne à pêche s'y trouvait ! La Bazun ! Même pas enfermée dans un placard ; il l'avait simplement appuyée contre le mur de son petit hangar, juste à côté de son panier à pêche.

Et si Buster en avait entendu parler et avait décidé de la casser ?

Ś'il a fait ça, c'est lui que je casse en deux ^a, marmonna-t-il. Il avait parlé avec une colère contenue dans la voix que ni Alan, ni aucun de ses collègues n'auraient reconnue. Il oublia complètement de fermer à

clef en quittant le bureau. Il avait même oublié la douleur, pour le moment ; une seule chose comptait, rentrer chez lui, et s'assurer que la Bazun était indemne.

La forme sous les draps ne bougea pas lorsqu'Alan se glissa dans la chambre, et il pensa que Polly dormait, probablement avec l'aide d'un Percodan. Il se déshabilla rapidement et se coula à côté d'elle sous les draps. Il vit alors qu'elle avait les yeux ouverts et le regardait. Il eut un

léger sursaut de surprise.

‘ quel est l'étranger qui entre dans le lit de cette jouvencelle ?

demanda-t-elle doucement.

- Ce n'est que moi, dit-il, esquissant un sourire. Je présente mes excuses à la jouvencelle pour l'avoir réveillée.

- Je l'étais déjà. ^a Elle passa un bras autour du cou d'Alan, et lui posa le sien sur sa taille. Sa peau dégageait la bonne chaleur du lit, comme un fourneau o~ rougeoit encore une poignée de braises. Il sentit quelque chose de dur à hauteur de sa poitrine, un instant, et il faillit

remarquer qu'elle portait quelque chose sous sa chemise de nuit.

Puis l'objet tomba entre le sein gauche et le creux du bras de Polly, au bout de sa chaîne d'argent.

‘ Tu vas bien ? ^a demanda-t-il.

Elle pressa sa joue contre celle d'Alan, sans lui l,cher le cou.

Non ^a, répondit-elle dans un soupir, la voix tremblante. Puis elle se mit à sangloter.

Il la tint pendant qu'elle pleurait, lui caressant les cheveux.

‘ Pourquoi ne m'a-t-elle pas dit ce que lui faisait cette femme, Alan ? ^a demanda Polly au bout d'un moment. Elle s'écarta un peu de lui. Maintenant que ses yeux s'étaient adaptés à l'obscurité, le policier distinguait son visage, ses yeux et ses cheveux sombres, sa peau claire.

‘ Je l'ignore.

- Si elle me l'avait dit, je m'en serais occupée ! J'aurais été voir Wilma Jerzyck moi-même, et... et... ^a

L'heure était mal choisie pour lui dire qu'apparemment, Nettie avait joué à ce petit jeu avec autant de détermination et de méchanceté que Wilma elle-même. Ni qu'il arrivait un moment o' l'on ne pouvait plus rien faire pour toutes les Nettie Cobb du monde - ni, d'ailleurs, pour les Wilma Jerzyck. qu'il arrivait un moment o' plus rien ni personne n'avait de prise sur elles.

Il est trois heures et demie du matin. Il vaudrait mieux attendre une heure plus décente pour parler de ce qu'il aurait fallu faire ou dire... (Il hésita un instant avant de poursuivre.) D'après John Lapointe, Nettie t'aurait dit quelque chose, ce matin, à propos de Wilma - en fait, hier matin. De quoi s'agissait-il ? ^a

Polly réfléchit. En réalité, je ne savais pas qu'il était question de Wilma, pas encore. Nettie m'avait apporté des lasagnes. Et mes mains... mes mains allaient vraiment très mal. Elle s'en est rendu compte tout de suite. Nettie était assez approximative - et encore, il faudrait parler au conditionnel - à propos de certaines choses, mais je ne pouvais rien lui cacher.

- Elle t'aimait beaucoup ^a, observa Alan d'un ton grave, ce qui déclencha une nouvelle série de sanglots. Il s'y était attendu ; il savait

que dans certaines circonstances, les larmes sont un passage obligé, quelle que soit l'heure ; que, tant qu'elles n'ont pas été versées, elles continuent leurs ravages, à l'intérieur.

Au bout d'un moment, Polly put continuer. Sa main retourna sous le cou d'Alan.

Elle a sorti ces idiots de gants thermiques, mais cette fois ils m'ont vraiment fait du bien. Il faut dire que le gros de la crise semblait passé.

Puis elle est allée préparer du café. Je lui ai demandé si elle n'avait rien à

faire chez elle, et elle m'a répondu que non. que Raider montait la garde ; elle a ensuite ajouté quelque chose comme : " Je crois qu'elle me laissera tranquille, de toute façon. Je ne l'ai pas vue, et je crois qu'elle a

compris le message. " Ce ne sont pas ses termes exacts, mais pas loin.

- A quelle heure est-elle arrivée ?

- Vers dix heures et quart, à quelques minutes près. Pourquoi ?

C'est important ? ^a

Lorsqu'Alan s'était glissé entre les draps, il avait eu l'impression qu'il s'endormirait dès qu'il aurait posé la tête sur l'oreiller, mais il était de nouveau parfaitement réveillé, et réfléchissait avec intensité.

Non, répondit-il au bout de quelques instants, je ne crois pas que ce soit très important, sauf en ce sens que Wilma préoccupait Nettie.

- Je n'arrive pas à y croire. Elle paraissait aller tellement mieux.

Vraiment. Tu te rappelles ce que je t'ai raconté ? Comment elle avait trouvé le courage de se rendre toute seule au Bazar des Rêves, jeudi dernier ?

- Oui. ^a

Elle le lâcha et roula sur le dos, contrariée. Alan entendit un petit clinc! métallique mais cette fois encore, n'y prêta pas attention. Il songeait toujours à ce que Polly venait de lui dire, le tournant et le retournant dans tous les sens, comme un joaillier devant une pierre

suspecte.

Il va falloir que je m'occupe de l'enterrement, reprit-elle. Nettie a de la famille à Yarmouth, quelques personnes ; mais elles ne voulaient rien savoir d'elle tant qu'elle était vivante et je suppose que morte, elle les intéressera encore moins. Je vais devoir tout de même les appeler demain matin. Serai-je autorisée à entrer dans sa maison ? Elle doit bien avoir un carnet d'adresses, quelque part.

- Je t'accompagnerai. Tu ne pourras rien emporter, du moins pas tant que le Dr Ryan n'aura pas publié son rapport d'autopsie, mais il n'y a aucun mal à ce que tu recopies quelques numéros de téléphone.

- Merci. ^a

Une question lui vint soudain à l'esprit. Áu fait, à quelle heure Nettie est-elle repartie de chez toi ?

- Vers onze heures moins le quart, il me semble, ou même onze heures, peut-être. Elle a dû rester moins d'une heure. Pourquoi ?

- Pour rien. ^a Il avait eu une brève illumination : si Nettie s'était attardée davantage chez Polly, elle n'aurait pas eu le temps de retourner chez elle, de trouver le cadavre du chien, de ramasser les cailloux, d'écrire les notes et de les attacher, puis d'aller chez les Jerzyck pour tout casser. Mais si elle était partie à onze heures moins le quart, elle avait eu deux bonnes heures devant elle. Largement le temps.

Hé, Alan ! fit la voix au ton joyeux factice qui, d'ordinaire, réservait ses interventions au seul thème d'Annie et de Todd. qu'est-ce qui te prend de te mettre à finasser comme ça, mon pote ?

Alan n'en savait rien. Mais quelque chose d'autre le frappait : comment Nettie avait-elle trimballé son chargement de gros cailloux jusqu'à la maison des Jerzyck ? Elle n'avait ni permis ni voiture.

Arrête de déconner, mon pote. Elle les a écrites chez elle, tout bêtement, dans le vestibule, à côté de son clébard trucidé; les élastiques, elle les a trouvés dans le tiroir de sa cuisine. Et les cailloux,

pourquoi les transporter ? Il y en avait plein dans la cour de derrière, chez les Jerzyck. Tu crois pas ?

Si. Il ne pouvait pas s'empêcher, cependant, d'avoir l'impression que

les cailloux étaient arrivés enroulés dans leur feuille de papier.

Rien de précis ne lui permettait de l'affirmer, mais ça lui semblait mieux coller... le genre de chose que pourrait faire un gamin ou quelqu'un qui fonctionne comme un gamin.

quelqu'un comme Nettie Cobb.

Laisse un peu tomber, veux-tu ?

Mais il n'y arrivait pas.

Polly vint effleurer sa joue. ' Tu ne peux pas savoir combien je suis contente que tu sois là, Alan. Tu as d° avoir une journée épouvantable, toi aussi.

- J'en ai eu de meilleures, mais c'est terminé, maintenant. Toi aussi, tu devrais te reposer un peu. Tu auras des tas de choses à faire demain. Tu veux que j'aille te chercher une pilule ?

- Non, mes mains vont un peu mieux. C'est toujours ça. Il faut... ^a Elle s'interrompt, mais s'agita nerveusement sous les couvertures.

' quoi donc ?

- Non, rien. C'est sans importance. Je crois que je vais pouvoir dormir, maintenant que tu es là.

- Bonne nuit, ma chérie. ^a

Elle roula loin de lui, remonta les couvertures et ne bougea plus. Il pensa un instant à la manière dont elle s'était serrée contre lui, au contact de sa main sous sa nuque. Il fallait qu'elle aille vraiment mieux pour avoir été capable de plier ainsi ses doigts. Une bonne chose, peut-

être la meilleure de toutes depuis le moment où Clut l'avait appelé

pendant la partie de football. Si seulement cette amélioration pouvait se maintenir !

Polly avait une cloison nasale déviée et elle commença à ronfler légèrement, ce qu'Alan ne trouvait nullement désagréable. C'était bon de partager son lit avec une autre personne, une personne bien réelle qui produisait des sons réels... et parfois même tirait les couvertures à soi. Il sourit dans l'obscurité.

Puis son esprit retourna au double meurtre et son sourire s'évanouit.

Je crois qu'elle me laissera tranquille, de toute façon. Je ne l'ai pas vue et je n'ai pas entendu parler d'elle, et je crois qu'elle a compris le message.

Je ne l'ai pas vue, je n'ai pas entendu parler d'elle.

Je crois qu'elle a compris le message.

Une affaire de ce genre n'avait pas besoin d'être résolue ; même un Seaton Thomas aurait pu dire exactement ce qui s'était passé après un seul regard (à travers ses culs de bouteilles) sur le lieu du crime. Les ustensiles de cuisine avaient remplacé les armes à feu, mais le résultat était identique : deux cadavres à la morgue de l'hôpital, découpés dans les règles de l'art par le médecin-légiste. La raison de ce duel, telle était

la seule question qui restait. Il s'en était bien posé d'autres, vagues et imprécises, mais elles se seraient certainement évanouies avant que Wilma et Nettie aient été enterrées.

Restaient toutefois des choses qui le tracassaient un peu plus, maintenant qu'il pouvait leur donner un nom.

Je crois qu'elle a compris le message.

Pour Alan, une affaire criminelle était comme un jardin entouré

d'une haute muraille. Il fallait chercher une porte d'entrée. Il en existait parfois plusieurs ; mais toujours au moins une, d'après son expérience. Forcément : sinon, comment le jardinier serait-il entré

pour y semer ses graines ? Elle pouvait être plus ou moins grande, plus ou moins évidente, surmontée d'un néon clignotant (ENTREZ ici !), ou bien elle pouvait être petite et tellement dissimulée par le lierre qu'il fallait faire des recherches approfondies pour la découvrir. Mais elle existait toujours ; et si l'on ne craignait pas de s'écorcher les mains aux broussailles, on finissait inmanquablement par la mettre au jour.

Il s'agissait parfois d'un objet venant du lieu du crime ; parfois d'un témoin ; parfois d'une hypothèse fondée sur les événements et la logique des choses. Celles qu'il avait faites dans le cas présent étaient au nombre de trois. Un, Wilma avait suivi une méthode de harcèlement et de guérilla mise au point depuis longtemps ; deux, elle était tombée sur un os en choisissant Nettie comme adversaire à ce

petit jeu ; trois, Nettie avait flanché comme le jour où elle avait tué son mari. Mais...

Je ne l'ai pas vue, je n'ai pas entendu parler d'elle.

qu'elle ait ou non vraiment prononcé ces paroles, quelle différence ? De combien d'hypothèses cette seule remarque était-elle grosse ? Alan l'ignorait.

Il fixait l'obscurité et se demandait si, en fin de compte, il n'aurait pas trouvé la porte.

Mais Polly n'avait peut-être pas bien entendu ce qu'avait dit Nettie.

Hypothèse techniquement possible à laquelle Alan ne croyait cependant pas. Les actes de Nettie, au moins jusqu'à un certain point, concordaient avec ce que Polly disait avoir compris. La femme de ménage, malade, n'était pas venue travailler le vendredi. Avait-elle été

réellement malade? N'avait-elle pas plutôt eu peur de Wilma? «a paraissait logique ; par Pète Jerzyck il savait que Wilma, après avoir découvert ses draps souillés, avait adressé au moins un coup de téléphone de menace à Nettie. Elle avait pu en faire d'autres, le lendemain, sans que Pète le sache. Néanmoins, Nettie était venue voir Polly le dimanche matin en lui apportant un plat qu'elle avait elle-même préparé. Se serait-elle comportée ainsi si Wilma avait continué

de jeter de l'huile sur le feu ? Il ne le croyait pas.

Puis il y avait l'histoire des gros cailloux lancés dans les fenêtres des Jerzyck. Portant chacun une note avec ces mots : JE vous AI DIT DE ME

LAISSER TRANQUILLE. C'EST LE DERNIER AVERTISSEMENT.

D'ordinaire, un avertissement signifie qu'on laisse à la personne le temps de changer d'attitude, mais ce temps, dans le cas de Nettie et Wilma, avait été

apparemment plus que bref. Elles s'étaient retrouvées au coin de la rue deux heures après l'épisode des cailloux.

Il lui semblait pouvoir expliquer cela, s'il le fallait absolument.

Nettie avait dû se mettre dans une rage folle en trouvant son chien

mort. De même Wilma, lorsqu'elle avait constaté les dégâts en arrivant chez elle. Un seul et dernier coup de téléphone avait suffi pour mettre le feu aux poudres. L'une d'elles avait décroché... et les deux avaient disjoncté.

Alan se tourna sur le côté, regrettant de ne pas être au bon vieux temps où l'on pouvait encore obtenir la liste des numéros appelés. Il se serait senti beaucoup mieux s'il avait pu confirmer l'existence d'un tel coup de fil. Admettons néanmoins qu'il ait eu lieu. Restaient les messages sur les cailloux.

Voilà comment les choses ont dû se passer. Nettie s'en va de chez Polly, arrive chez elle et trouve le chien mort dans son entrée. Elle lit le

billet accroché au tire-bouchon. Puis elle écrit un message identique sur quinze ou seize feuilles différentes et les met dans la poche de son manteau. Elle a aussi dû prendre un paquet d'élastiques. En arrivant chez Wilma, elle est passée dans la cour de derrière. Elle a empilé ses cailloux et a fixé les notes dessus avec les élastiques. Elle l'a forcément fait avant le début des réjouissances : elle aurait perdu trop de temps si elle avait dû s'arrêter de lancer ses cailloux pour attacher une feuille à

chaque fois. Le massacre terminé, elle est rentrée chez elle pour déplorer tout à son aise la mort du petit chien.

«a clochait.

En vérité, ça ne tenait même pas debout.

Cette hypothèse supposait un enchaînement de réflexions et d'actes qui ne collaient pas du tout avec ce qu'il savait de Nettie Cobb. Le meurtre de son mari n'avait été que l'aboutissement d'un long cycle de sévices, mais le geste lui-même avait été commis impulsivement, par une femme qui n'avait plus toute sa tête. Si l'on en croyait les dossiers laissés par George Bannerman, jamais Nettie n'avait envoyé d'avertissement, auparavant, à Albion Cobb.

Ce qui lui paraissait tenir debout, en revanche, était beaucoup plus simple : Nettie revient de chez Polly, trouve son chien massacré, prend un hachoir et fonce se trancher un bon morceau de croupe polonaise.

Mais dans ce cas, qui avait cassé les fenêtres des Jerzyck ?

Sans parler des trous d'emplois du temps que cela suppose ^a, marmonna-t-il, roulant, agité, de l'autre côté.

John LaPointe avait accompagné l'équipe du Département d'Enquêtes criminelles qui avait passé tout son temps, le dimanche après-midi, à reconstituer les déplacements de Nettie. Elle va chez Polly avec ses lasagnes. Bon. Elle dit à Polly qu'elle envisage de passer à la nouvelle boutique, Bazar des Rêves, en rentrant chez elle, et qu'elle a l'intention de parler avec le propriétaire, Leland Gaunt, s'il s'y trouve. Polly dit que l'homme l'a invitée à venir voir un objet dans l'après-midi, et Nettie est chargée de lui signaler que Polly passera probablement, en dépit de ses mains qui lui font très mal.

Si Nettie s'était rendue au Bazar des Rêves, si elle y avait passé un certain temps - à flâner ou à parler avec le nouveau propriétaire (cet homme que tout le monde avait l'air de trouver si fascinant et qu'Alan n'avait pas encore réussi à rencontrer) -, ça bousillait la version officielle et obligeait à envisager l'hypothèse d'un mystérieux lanceur de pierres. Mais voilà : elle ne s'était pas arrêtée au Bazar des Rêves. Le magasin avait été fermé. Gaunt avait dit à Polly, laquelle était effectivement passée dans l'après-midi, comme aux enquêteurs, qu'il ne l'avait pas revue une seule fois depuis le jour où elle avait acheté son abat-jour. Il avait passé la matinée dans son arrière-boutique, à écouter de la musique classique tout en répertoriant des objets ; si quelqu'un avait frappé, il ne l'aurait probablement pas entendu. Nettie avait donc dû rentrer directement chez elle, ce qui lui avait laissé le temps de faire toutes ces choses qui, de l'avis d'Alan, ne tenaient pas debout.

L'emploi du temps de Wilma Jerzyck était encore plus serré. Son mari avait passé le début de la matinée de dimanche à bricoler dans son sous-sol (de la menuiserie). En voyant approcher dix heures, avait-il déclaré, il avait arrêté sa machine et était monté s'habiller pour la messe de onze heures. Wilma était sous la douche quand il était entré

dans la chambre, et Alan n'avait aucune raison de mettre en doute le témoignage du jeune veuf.

Les choses avaient dû se dérouler selon ce scénario : Wilma quitte sa maison, histoire de faire un passage sous les fenêtres de Nettie, entre neuf heures trente-cinq et neuf heures quarante. Pète se trouve au sous-sol, occupé à fabriquer des cabanes à oiseaux ou autre chose et ne sait même pas qu'elle est partie. Wilma arrive cinq minutes plus tard devant la maison de Nettie (qui vient elle-même de partir chez Polly quelques minutes auparavant) et voit la porte laissée ouverte. Pour elle, c'est une invitation irrésistible. Elle se gare, entre, tue le chien, écrit impulsivement le mot et repart. Aucun des voisins ne se souvient d'avoir vu la petite Yugo d'un jaune criard ; c'est embêtant,

mais ça ne prouve rien. La plupart étaient partis, soit à la messe, soit en visite chez des parents, soit en balade.

Wilma revient chez elle, monte au premier pendant que Pète arrête sa ponceuse ou sa scie sauteuse, et se déshabille. Lorsque Pète entre dans la chambre, avec l'intention de commencer par se laver les mains avant d'enfiler costume et cravate, Wilma vient tout juste de passer dans la douche ; elle est même probablement encore sèche au moins d'un côté.

Dans tout ce bazar, le fait que Pète ait trouvé sa femme sous la douche est le seul qui tient debout. Le tire-bouchon est peut-être une arme mortelle contre un petit chien ; mortelle, mais courte. Elle a d°

vouloir laver les traces de sang qu'elle pouvait avoir sur les mains et les bras.

Wilma manque Nettie de peu au début, et son mari la manque de peu à la fin. Etait-ce possible ? Oui. Il s'en fallait d'un cheveu, mais c'était possible.

Alors laisse tomber, vieux. Et dors.

Mais il n'y arrivait pas. «a le tracassait. «a le tracassait même beaucoup.

Il se remit sur le dos. Il entendit l'horloge, au rez-de-chaussée, égrener doucement quatre coups. Cela ne le menait nulle part, mais il ne parvenait pas à penser à autre chose.

Il essaya d'imaginer Nettie écrivant patiemment, sur sa table de cuisine, C'EST LE DERNIER AVERTISSEMENT. quinze ou seize fois, à

quelques mètres du cadavre de son chien-chien adoré. Impossible, en dépit de tous ses efforts. Ce qu'il avait tout d'abord pris pour une porte dans le mur du jardin lui paraissait n'être maintenant qu'une habile peinture en trompe-l'œil. Le mur restait intact.

Nettie s'était-elle rendue chez les Jerzyck, sur Willow Street, pour y briser les vitres ? Il l'ignorait, mais il savait que Nettie Cobb bénéficiait d'un certain intérêt à Castle Rock... elle était la cinglée qui avait tué son mari et passé toutes ces années à Juniper Hill. Les rares fois où elle s'écartait de ses habitudes, on le remarquait. quelqu'un l'aurait vue, partant à grands pas ce dimanche matin, marmonnant peut-être pour elle-même, et très certainement en larmes. Alan se promit d'aller dès le lendemain frapper aux portes des maisons situées sur l'itinéraire et de poser la question.

Le sommeil commença enfin à le gagner. L'image qu'il emporta avec lui était celle d'un tas de cailloux enrobés d'une feuille de papier. Et il songea de nouveau : Mais si Nettie ne les a pas lancés, qui l'a fait ?

9

Alors que les petites heures du matin n'avaient pas encore laissé la place à l'aube et que commençait une nouvelle et passionnante semaine, un jeune homme du nom de Ricky Bissonette émergea de la haie qui entourait le presbytère baptiste. L'intérieur de cet édifice aussi impeccable qu'une bonbonnière, le révérend William Rose dormait du sommeil du juste et du vertueux.

Ricky avait dix-neuf ans, toutes ses dents, mais quelques cases en moins. Il travaillait à la station-service Sunoco dont il avait assuré la fermeture plusieurs heures auparavant et avait traîné assez tard (ou assez tôt) au bureau pour choisir le moment opportun de faire sa petite blague au révérend Rose. Vendredi dernier, Ricky était passé devant la nouvelle boutique ; il avait engagé la conversation avec le

propriétaire, un vieux marrant. De fil en aiguille, Ricky s'était retrouvé en train de confier à Mr Gaunt son désir le plus profond et le plus secret. Il avait mentionné le nom d'une jeune actrice - d'une très jeune actrice - et déclaré qu'il donnerait à peu près n'importe quoi pour des photos d'elle en petite tenue, en très petite tenue.

‘ Je crois que j'ai quelque chose qui pourrait vous intéresser ^a, lui avait répondu Leland Gaunt, qui jeta un coup d'œil dans le magasin pour vérifier qu'ils y étaient bien seuls et alla retourner le panneau FERM... côté rue. Il revint derrière sa caisse enregistreuse, fouilla sous le comptoir et en sortit une enveloppe anonyme de papier bulle.

‘ Regardez donc celles-ci, monsieur Bissonette, dit-il avec un clin d'oeil plutôt salace. Je crois qu'elles vont vous surprendre. Peut-être même vous émerveiller. ^a

Il aurait pu dire ‘ vous foudroyer sur place ^a. Il s'agissait de l'actrice qui avait le don d'éveiller la concupiscence de Ricky ; ça ne pouvait être qu'elle ! Et elle était beaucoup mieux que nue. Sur certaines photos, on la voyait avec un acteur connu. Sur d'autres, elle était avec deux acteurs connus, dont l'un avait l'âge d'être son grand-père. Et sur d'autres encore...

Cependant, avant qu'il ait pu les voir (et il y en avait bien encore une cinquantaine, rien que des clichés 24 X 30 en couleurs sur papier glacé), Mr Gaunt les avait fait disparaître.

‘ Mais c'est.. ! ^a dit Ricky en avalant sa salive ; et il mentionna un nom bien connu des lecteurs de journaux à potins et des spectateurs d'émissions à potins.

Ôh ! non ^a, protesta Leland Gaunt, tandis que son œil de jade proclamait exactement le contraire. ‘ Je suis sûr que ça ne peut pas être elle... mais la ressemblance est extraordinaire, non? La vente de ce genre de photos est évidemment illégale ; en dehors du contenu sexuel, la fille n'a certainement pas plus de dix-sept ans, quelle qu'elle soit...

mais je peux tout de même me laisser convaincre de les vendre. La fièvre que j'ai dans le sang n'est pas la malaria mais celle du commerce.

Alors, on marchande ? ^a

Ils marchandèrent. Pour trente-six dollars, Ricky acheta les soixante-douze photos pornographiques. Pour trente-six dollars... et cette petite

blague.

Il traversa la pelouse du presbytère au pas de course, courbé en deux, et fit halte un instant dans l'ombre du porche pour s'assurer qu'on ne l'avait pas vu, avant d'escalader les marches. Il sortit de sa poche un bristol blanc et le glissa dans la boîte à lettres, prenant la précaution de retenir le rabat pour l'empêcher de claquer. Puis il bondit par-dessus la balustrade et retraversa la pelouse. Il avait de grands projets pour les deux ou trois heures suivantes de ce lundi matin ; y étaient inclus soixante-douze photos et un gros tube de vaseline.

Le bristol tomba en voletant comme un papillon sur le tapis élimé du vestibule ; le message disait :

Alors, comment ça va, espèce de vieux rat crevé de baptiste ?

On t'écrit pour te dire que t'as intérêt à arrêter de dire des conneries sur notre Nuit-Casino. On veut juste s'amuser un peu et on ne voit pas en quoi ça te porte tort. Nous sommes un groupe de catholiques loyaux qui en a marre de tes conneries baptistes. On sait bien que vous n'êtes qu'une bande de lécheurs de cons, de toute façon. Maintenant, fais bien attention à ça, révérend Willy-la-Moutarde-au-Nez : si tu ne sors pas très vite ton pif de tête de núud de nos affaires, on va tellement te couvrir de merde, toi et tes trous du cul de paroissiens, que tu vas puer pour le reste de ta vie !

Laisse-nous tranquilles, espèce de crétin de rat crevé de baptiste, sinon tu le regretteras, vieux salopard ! Simple avertissement de la part des

BONS CATHOLIQUES DE CASTLE ROCK

Le révérend Rose découvrit le mot lorsqu'il descendit, en robe de chambre, pour ramasser son courrier. Inutile de décrire sa réaction : on n'a aucune peine à l'imaginer.

10

Leland Gaunt, debout les mains derrière le dos, regardait Castle Rock depuis la fenêtre de l'appartement situé au-dessus du Bazar des Rêves.

Cet appartement aurait fait hausser plus d'un sourcil, en ville, car il ne contenait rien. Absolument rien. Pas de lit. Pas le moindre appareil.

Pas même une chaise. Les placards, ouverts, étaient vides. quelques

moutons de poussière glissaient sur un parquet veuf de tout tapis dans le léger courant d'air qui parcourait les pièces à hauteur des chevilles.

Le seul et unique élément d'ameublement était constitué par les rideaux bonne-femme à carreaux qui pendaient aux fenêtres. Le seul qui importait, car on pouvait le voir de la rue.

La ville dormait. Les boutiques étaient plongées dans l'obscurité, les maisons aussi. L'unique signe de vie était le feu orange qui, à

l'intersection de Main Street et Watermill, clignotait paresseusement.

Leland Gaunt jetait sur la ville un ũil plein d'une tendresse gourmande. Elle n'était pas encore à lui, mais il n'y en avait plus pour longtemps. Il avait déjà une patte posée dessus. Ils ne le savaient pas, mais n'allaient pas tarder à l'apprendre.

La grande inauguration s'était très bien déroulée ; à la perfection, même.

Leland Gaunt se voyait en électricien de l',me humaine. Dans une petite ville comme Castle Rock, tous les fusibles étaient sagement alignés dans leurs boîtes. Ne restait qu'à ouvrir celles-ci... et à

entrecroiser les branchements. On reliait une Wilma Jerzyck à une Nettie Cobb par le biais de deux autres fusibles, ceux d'un gamin du nom de Brian Rusk et d'un ivrogne comme Hugh Priest, disons. On interconnectait sur ce principe un Buster Keeton à un Norris Ridgewick, un Frank Jewett à un George Nelson, une Sally Ratcliffe à un Lester Pratt.

A un moment donné, on testait ce fabuleux nouveau réseau pour être s'r qu'il fonctionnait parfaitement, comme Gaunt l'avait fait aujourd'hui, après quoi on envoyait une décharge, de temps en temps, pour maintenir la tension... et l'intérêt. Mais surtout on le laissait en l'état jusqu'à ce que tout soit en place. Alors, on en envoyait la sauce.

Toute la sauce.

En un seul coup.

Cela n'exigeait qu'une chose, une bonne compréhension de la nature humaine et...

C'est évidemment une question d'offre et de demande ^a, dit Leland

Gaunt à voix haute, songeur, tout en contemplant la ville endormie.

Mais pourquoi, au fait? Eh bien... parce que. Comme ça.

Les gens pensaient toujours en termes d',me ; certes, il avait prévu d'en emporter le plus possible avant de fermer boutique ; pour Leland Gaunt, elles étaient comme des trophées de chasse ou de pêche, fauves empaillés, poissons naturalisés. Elles ne valaient pas grand-chose pour lui, à toutes fins pratiques ; et il pouvait bien dire le contraire, il en piégeait autant qu'arrivait à en contenir sa carnassière ; sinon, il n'aurait pas joué le jeu.

Mais c'était le plaisir de jouer, et non le fait de gagner, qui le faisait continuer. «a l'amusait. Au bout d'un temps, c'était la seule raison qui comptait, car avec l'accumulation des années, on se divertissait comme on pouvait.

Leland Gaunt changea de position et croisa les mains - ces mains qui révélaient ceux qui avaient le malheur de sentir leur contact crépitant - devant lui, serrant tour à tour la droite dans la gauche et la gauche dans la droite. Il avait des ongles longs, épais et jaun, tres.

Effilés, aussi. Au bout d'un moment, ils entaillèrent la chair de ses paumes. Il en coula un sang épais, d'un rouge tirant sur le noir.

Dans son sommeil, Brian Rusk cria.

Myra Evans porta la main entre ses cuisses et se mit à se masturber furieusement ; dans son rêve, le King lui faisait l'amour.

Danforth Keeton rêva qu'il gisait au milieu de la dernière longueur du champ de courses de Lewiston et se cacha le visage lorsqu'il vit les chevaux foncer sur lui.

Sally Ratcliffe rêva qu'elle ouvrait la portière de la Mustang de Lester Pratt et découvrait qu'elle était pleine de serpents.

Hugh Priest se réveilla à ses propres hurlements, tandis qu'il rêvait qu'Henry Beaufort, le barman du Mellow Tiger, versait de l'essence à

briquet sur sa queue de renard avant d'y mettre le feu.

Everett Frankel, l'assistant du Dr Van Allen, rêva qu'il portait à ses lèvres sa nouvelle pipe et s'apercevait alors que l'embout, transformé en lame de rasoir, lui avait coupé la langue.

Polly Chalmers gémit doucement, et quelque chose, à l'intérieur de l'amulette d'argent, se mit à bouger avec un bruit r,peux d'ailettes poussiéreuses. Un parfum subtil, poudreux, s'en dégagea, chargé d'un faible arôme de violettes.

Les mains de Leland Gaunt se détendirent lentement. Un sourire joyeux et d'une insurpassable laideur découvrit ses grandes dents de guingois. Les cauchemars s'évanouirent et les dormeurs retrouvèrent un sommeil paisible.

Pour le moment.

Le soleil allait bientôt se lever. Une nouvelle journée allait commencer, avec ses surprises et ses miracles. Le moment était venu, croyait-il, de se trouver un assistant... un assistant qui ne serait d'ailleurs pas immunisé contre le processus qu'il avait enclenché.

Seigneur, non !

«a lui aurait g,ché tout le plaisir.

Leland Gaunt, de sa fenêtre, contemplait la ville qui s'étendait à ses pieds, sans défense, dans ses délicieuses ténèbres.

DEUXI»ME PARTIE

L'AFFAIRE

DU SI»CLE

DOUZI»ME CHAPITRE

L'aube annonça, en ce 14 octobre, jour de Christophe Colomb, une belle et chaude journée à Castle Rock. Les habitants pestaient contre la chaleur, et lorsqu'ils se rencontraient, au square, chez Nan's Luncheonette ou devant l'immeuble municipal, ils se disaient que ce n'était pas naturel. Sans doute était-ce à cause de ces maudits champs pétrolifères en feu du Koweït, ou encore du trou d'ozone dont on leur rebattait les oreilles à la télé. Plusieurs anciens affirmè-rent qu'ils n'avaient jamais vu une température de vingt degrés à

sept heures du matin pendant la deuxième semaine d'octobre, dans leur jeunesse.

C'était évidemment faux et la plupart d'entre eux le savaient bien ; tous les deux ou trois ans, on avait droit à un été indien exceptionnel qui, pendant quatre ou cinq jours, donnait l'impression qu'on était en juillet. Puis un matin, on se réveillait pour découvrir sa pelouse pétrifiée de givre et quelques flocons de neige dansant dans l'air glacé. Oui, tous le savaient, mais il n'était pas question de g,cher un aussi excellent sujet de conversation que la pluie et le beau temps. Personne ne voulait discuter ; discuter alors qu'il se mettait à faire anormalement chaud était une mauvaise idée.

Les gens avaient alors tendance à piquer des rognés, et si les citoyens de Castle Rock voulaient savoir jusqu'o la rogne pouvait conduire les gens, ils n'avaient qu'à regarder au carrefour des rues Willow et Ford ; ça vous calmait tout de suite.

C'est pas pour dire, mais on le sentait venir avec ces deux-là ^a, opina gravement Lenny Partridge, le résident le plus ,gé de la ville et chef d'orchestre des colporteurs de ragots. Il se tenait avec d'autres devant le tribunal qui occupait une aile du b,timent municipal.

¿Étaient plus cinglées que deux rats dans un trou à merde. Faut pas oublier que la Cobb a tué son homme à coups de fourchette. ^a Lenny se gratta entre les jambes. Comme un cochon, qu'elle l'a égorgé ; bon Dieu ! C'est-y pas une cinglée, une bonne femme comme ça ? ^a Il regarda le ciel et conclut : Chaud comme ça, va encore y avoir de la bagarre. On a déjà vu ça. Le shérif Pangborn devrait bien commencer par fermer le Yellow Tiger, tant que le temps restera comme ça.

- J'vois pas que ça me gênerait, l'ancien, intervint Charlie Fortin.

J'peux toujours aller m'chercher mes bières au Hemphill et boire à la maison. ^a

Cette repartie lui valut les rires du petit groupe et un froncement de sourcils de la part de Mr Partridge. Les hommes commencèrent à se disperser ; la plupart avaient quelque chose à faire, jour de congé ou non. Déjà, les premiers camions de grumes, garés devant Nan's Luncheonette, s'ébranlaient en ferraillant et prenaient la direction des sites de coupe de Sweden ou Nodd's Ridge.

Danforth ´ Buster ^a Keeton restait assis dans son cabinet, en caleçon long. Un caleçon long détrem pé. Il n'avait pas quitté la pièce depuis dimanche soir, après avoir effectué un bref aller et retour au b,timent

municipal, où il avait récupéré les dossiers relatifs au Bureau des Impôts. Le maire de Castle Rock huilait son colt pour la troisième fois.

A un moment donné, il avait songé à le charger. Puis il avait songé à tuer sa femme. Ensuite, à retourner au bâtiment municipal, pour y trouver ce salopard de Ridgewick (il ignorait que c'était le jour de congé de l'adjoint) et l'abattre. Et finalement, il avait décidé de s'enfermer dans son cabinet et de se suicider. Il en était arrivé à la conclusion que c'était

la seule manière d'échapper définitivement aux Persécuteurs. Il avait été

bien naïf d'imaginer s'en sortir autrement. Même un jeu de petits chevaux qui donnait les gagnants des courses du jour ne pouvait les arrêter. Oh, non ! Il avait bien compris la leçon hier, lorsqu'il avait trouvé tous ces formulaires Roses collés partout en rentrant chez lui.

Le téléphone sonna sur le bureau. Il sursauta et appuya sur la détente du colt. L'arme produisit un claquement sec. Si elle avait été

chargée, il aurait pratiqué un beau trou dans la porte.

Il souleva brutalement le combiné. ' Hé ! les mecs, vous pouvez me laisser tranquille un moment ? ' a cria-t-il, furieux.

La voix tranquille qui lui répondit le réduisit aussitôt au silence.

C'était celle de Leland Gaunt et elle coulait sur l'âme à vif de Keeton comme un baume apaisant.

' Avez-vous eu de la chance avec le jouet que je vous ai vendu, monsieur Keeton ?

- «a marche ! ' Il avait répondu sur le ton de la jubilation, ayant pour l'instant oublié ses projets meurtriers. ' J'ai gagné à toutes les courses !

- Ah, voilà qui est bien. ' a

Le visage du maire se rembrunit ; sa voix se réduisit à un murmure.

Et puis... hier... lorsque je suis rentré chez moi... ' a

Il n'arriva pas à continuer. Mais au bout de quelques secondes, il se rendit compte, à sa grande stupéfaction (et à son grand ravissement) que ce n'était pas nécessaire.

‘ Vous avez découvert qu'ils étaient venus chez vous ? demanda Mr Gaunt.

- Oui ! Oui! Comment le sa... ?

- Ils sont partout dans cette ville. Je vous l'ai bien dit, l'autre jour, non?

- Oui ! et... ^a Il s'interrompt brusquement et prit une expression angoissée. Ón est peut-être sur écoute ! Y aviez-vous pensé, monsieur Gaunt ? Si ça se trouve, ils écoutent notre conversation en ce moment même ! ^a

Leland Gaunt ne perdit pas son calme. Íls en sont capables, mais ce n'est pas le cas. Ne me prenez pas pour un naÔf, monsieur Keeton.

Je les ai déjà rencontrés. Très souvent.

- Je vous crois, je vous crois. ^a Il se rendait compte que la joie sauvage qu'il avait ressentie en jouant au Ticket Gagnant n'était rien ou presque, comparée au fait de trouver, après ce qui lui paraissait des siècles de luttes et de ténèbres, une ,me-súur.

Íl y a un petit système électronique branché sur mon appareil, continua Gaunt de sa voix calme et apaisante. Lorsque la ligne est sur écoute, une petite lumière s'allume. Pour le moment, elle est éteinte.

Aussi noire que sont noirs certains des cúurs qui battent dans cette ville.

- Vous savez tout, n'est-ce pas ? ^a dit Keeton d'une voix tremblante de ferveur. Il se sentait sur le point de pleurer.

Óui. Et je vous ai appelé pour vous dire de ne rien faire de définitif, monsieur Keeton. ^a La voix était toujours aussi douce et apaisante. A l'écouter, le maire avait l'impression de dériver mollement, comme un ballon d'enfant. ‘ Vous ne feriez que leur faciliter la t,che. Comment, ne voyez-vous pas ce qui se passerait si vous veniez à

disparaître ?

- Non. ^a Il avait parlé dans un murmure, regardant par la fenêtre d'un úil vide de somnambule.

Íls feraient la fête ! Ils se saouleraient tous dans le bureau du shérif Pangborn ! Ils iraient en bande au cimetière Homeland pour uriner sur

votre tombe !

- Le shérif Pangborn ? ^a dit Keeton d'un ton incrédule.

- Vous ne croyez tout de même pas qu'un demeuré comme l'adjoint Ridgewick aurait opéré, dans une affaire pareille, sans en avoir reçu l'ordre express de son supérieur hiérarchique ?

- Non, bien s'êr que non. ^a Il commençait à y voir un peu plus clair. Eux, Ils. Toujours et encore Eux, nuage de tempête s'alourdis-

sant au-dessus de sa tête ; lorsqu'on essayait de le dissiper on ne lui arrachait que des poignées de néant. Il commençait à comprendre qu'ils avaient des noms et des visages. qu'ils étaient même peut-être vulnérables. Il en éprouvait un soulagement considérable.

´ Pangborn, Fullerton, Samuels, Williams, votre propre femme. Ils sont tous complices, monsieur Keeton. Mais je soupçonne fortement le shérif Pangborn d'être à leur tête. Il serait ravi que vous tuiez un ou deux de ses sous-fifres pour pouvoir se débarrasser de vous. A mon avis, c'est ce qu'il cherche depuis le début. Mais vous allez l'avoir, n'est-ce pas, monsieur Keeton ?

- Oui, oui ! répondit-il entre ses dents. que faut-il faire ?

- Aujourd'hui, rien. Ayez un comportement normal. Allez aux courses ce soir, si cela vous tente, et profitez de votre dernier achat. En vous voyant agir comme d'habitude, Ils seront désarçonnés. Vous sèmerez la confusion et l'incertitude chez l'ennemi.

- La confusion et l'incertitude, répéta lentement Keeton, go°tant les mots.

- Oui. J'élabore mes propres plans, et lorsque le moment sera venu, je vous avertirai.

- Vous me le promettez ?

- Je vous le promets, monsieur Keeton. Vous êtes quelqu'un de très important pour moi. J'irai jusqu'à dire que sans vous, je ne pourrais rien faire. ^a

Mr Gaunt raccrocha. Keeton rangea le pistolet et le matériel d'entretien de l'arme. Puis il gagna le premier étage, jeta ses sous-vêtements souillés dans la corbeille à linge sale, se doucha et s'habilla.

Lorsqu'il redescendit, Myrtle se fit toute petite mais il lui parla gentiment et l'embrassa sur la joue. Elle se détendit un peu. quelle qu'en e°t été la cause, la crise était passée, semblait-il.

3

Everett Frankel était une armoire à glace, un rouquin qui faisait encore plus irlandais que le comté de Cork... ce qui n'avait rien de surprenant, vu que ses ancêtres, du côté de sa mère, étaient tous originaires de là.

Cela faisait des années qu'il était l'assistant du Dr Van Allen - depuis qu'il avait fini son service dans la Marine. Il arriva au dispensaire familial de Castle Rock à huit heures moins le quart et Nancy Ramage, l'infirmière en chef, lui demanda s'il ne pouvait pas se rendre sur le champ à la ferme Burgmeyer. Helen Burgmeyer avait eu pendant la nuit ce qui semblait être, à première vue, une crise d'épilepsie. Si Everett confirmait ce diagnostic, qu'il la ramène au dispensaire afin que le médecin (qui n'allait pas tarder à arriver) puisse l'examiner et décider s'il fallait ou non l'hospitaliser.

En temps normal, Everett aurait un peu rouspété de devoir commencer sa journée par une balade, d'autant que la ferme n'était pas à côté ; mais la matinée était tellement belle que cette perspective lui parut au contraire tout à fait agréable.

Et en plus, il y avait la pipe.

Une fois au volant de sa Plymouth, il ouvrit la boîte à gants et la sortit. Elle était en écume de mer et possédait un fourneau large et profond. Un maître artisan l'avait taillée, cette pipe ; des oiseaux, des fleurs et de la végétation entouraient le fourneau de leur frise, selon un motif qui paraissait se modifier en fonction de l'angle. Il avait laissé la pipe dans la boîte à gants non pas seulement parce qu'il était interdit de fumer dans le dispensaire, mais parce qu'il lui déplaisait que d'autres personnes (en particulier cette pipelette de Nancy Ramage) la vissent. Elles voudraient tout de suite savoir o° il se l'était procurée.

Puis, combien elle lui avait co°té.

Certains la convoiteraient aussi, peut-être.

Il glissa le tuyau entre ses dents, s'émerveillant une fois de plus de la manière dont il y était parfaitement à sa place. Il inclina un instant le

rétroviseur et fut entièrement satisfait de ce qu'il y vit. La pipe lui donnait l'air plus ,gé, plus bel homme, plus sage. Et lorsqu'il l'avait entre les dents, le fourneau légèrement redressé selon un angle débonnaire, il se sentait plus ,gé, plus sage, plus beau.

Il s'engagea dans Main Street avec l'intention de franchir le Tin Bridge, pont qui sépare la ville du reste du comté, mais il ralentit à la hauteur du Bazar des Rêves. L'auvent vert l'attirait comme un aimant. Il lui parut soudain très important, impératif, même, de s'y arrêter.

Il se rangea le long du trottoir et était déjà descendu de voiture lorsqu'il se souvint qu'il avait encore la pipe à la bouche. Il la sortit, non sans une petite pointe de regret, et l'enferma dans la boîte à

gants. Il fit une deuxième fois demi-tour pour revenir verrouiller toutes les portières. Avec une aussi belle pipe, il ne fallait pas courir de risque. N'importe qui pouvait avoir envie de la voler, tant elle était ravissante.

Il se sentit déçu en s'approchant de la boutique. Le panneau suspendu à la vitre proclamait :

FERM... JOUR DE COLOMB

Everett était sur le point de repartir lorsque la porte s'ouvrit et que Mr Gaunt s'encadra sur le seuil, splendide et l'air lui aussi fort débonnaire, dans sa veste feuille-morte aux coudes protégés de cuir et son pantalon couleur anthracite.

Éntrez donc, monsieur Frankel. Je suis content de vous voir.

- En fait, j'ai une course à faire à l'extérieur de la ville et je voulais simplement vous dire en passant combien je suis content de ma pipe. J'en ai toujours voulu une comme celle-là.

- Je sais, répondit Gaunt avec un grand sourire.

- Mais je vois que vous êtes fermé, alors je ne vais pas vous ennuyer avec...

- La boutique n'est jamais fermée pour mes clients préférés, monsieur Frankel, et je vous compte parmi eux. Parmi les premiers d'entre eux. Entrez, entrez ! ^a Il lui tendit la main.

Everett eut un mouvement de recul. Leland Gaunt partit d'un rire joyeux et s'effaça pour laisser passer le jeune homme.

´ Je n'ai vraiment pas le temps... ^a, commença-t-il. Mais il sentit ses pieds l'entraîner dans la pénombre de la boutique comme si c'était eux qui décidaient.

´ Bien s^or, vous ne l'avez pas. Le chaman doit faire sa tournée, rompre les chaînes de la maladie qui paralysent les corps (son sourire jaillit soudain, tout en sourcils levés et dents en bataille)... et chasser les démons qui paralysent les esprits. N'ai-je pas raison ?

- Heu... oui. ^a Everett éprouva une brève impression de malaise lorsque Leland Gaunt referma la porte. Il se demanda si sa pipe ne risquait rien. Des fois, les gens forcent les voitures. Même en plein jour.

´ Votre pipe est en sécurité. ^a L'homme avait parlé d'un ton

apaisant ; de sa poche, il retira une enveloppe ordinaire sur laquelle un seul mot était écrit : Mon Chou. ´ Vous n'avez pas oublié la petite blague que vous m'avez promis de faire, docteur Frankel ?

- Je ne suis pas médecin, mais assis... ^a

Les sourcils de Gaunt se rejoignirent d'une manière qui eut le don de le faire taire. Il recula d'un pas.

Ést-ce que vous vous en souvenez ou non ? (Le ton était devenu très sec.) Vous feriez mieux de me répondre rapidement, jeune homme. Je commence à ne plus être très s^or, pour cette pipe...

- Je m'en souviens ! répondit Everett à la h,te, inquiet. Sally Ratcliffe ! L'orthophoniste ! ^a

Les broussailles, au milieu du front de Mr Gaunt, s'écartèrent plus ou moins. L'assistant médical se détendit un peu. Exactement. Le moment est venu de lui jouer ce petit tour, docteur. Tenez. ^a

Il lui tendit l'enveloppe. Everett la saisit en prenant bien garde de ne pas effleurer les doigts de l'autre.

Íl n'y a pas école, aujourd'hui, mais la jeune Miss Ratcliffe est dans son bureau pour mettre ses dossiers à jour. Je sais que ce n'est pas sur votre chemin pour aller chez les Burgmeyer, mais...

- Comment êtes-vous au courant ? ^a demanda Everett, stupéfait.

Gaunt eut un geste d'impatience. ´ Vous pourriez trouver le temps d'y

passer au retour, non ?

- Sans doute...

- Et comme on considère toujours avec suspicion les étrangers à

l'école, même lorsque les élèves ne sont pas là, vous pourriez expliquer votre présence en allant faire un tour à l'infirmerie, n'est-ce pas ?

- Si l'infirmière est là, je crois que oui... En fait, je devrais même y passer, parce que...

- ... parce que vous n'avez toujours pas récupéré les dossiers de vaccination. C'est parfait. Au fait, elle ne sera pas là, mais vous n'êtes pas obligé de le savoir, hein ? Passez simplement le nez à la porte du bureau et repartez. Mais en entrant ou en sortant, vous mettrez cette enveloppe dans la voiture que Miss Ratcliffe a empruntée à son petit ami. Vous la placerez sous le siège du conducteur... en la laissant dépasser un peu. ^a

Everett savait très bien qui était le ' petit ami de Miss Ratcliffe ^a : le professeur d'éducation physique du lycée. Il aurait préféré, s'il l'avait pu, jouer ce tour à Lester Pratt plutôt qu'à sa fiancée. Lester, jeune baptiste robuste, s'habillait d'ordinaire d'un polo bleu et d'un survêtement bleu à bandes blanches verticales sur l'extérieur du pantalon ; le genre de type qui exsude sueur et Notre-Seigneur-Jésus-Christ par tous les pores de sa peau, en quantités égales (et phénoménales). Everett n'éprouvait aucune sympathie particulière pour lui. Il se demanda vaguement s'ils avaient couché ensemble ; elle n'était pas mal, la petite Sally. A son avis, probablement pas. Il se dit qu'après avoir flirté de manière un peu prolongée sur la balancelle du porche, Sally devait sans doute lui faire faire des pompes ou plusieurs tours de la maison en courant.

Elle a toujours la voiture de Pratt ?

- En effet, répondit Mr Gaunt, légèrement agacé. Avez-vous terminé votre numéro de petit malin, docteur Frankel ?

- Bien s'r. ^a En réalité, il éprouvait un profond et surprenant sentiment de soulagement. L'idée de cette blague l'avait chiffonné. Il se rendait compte, maintenant, que ses inquiétudes avaient été ridicules.

Ce n'était pas comme si Mr Gaunt avait exigé de lui qu'il mit un pétard dans la chaussure de la dame ou un laxatif dans son chocolat. Quel mal pouvait faire une vulgaire enveloppe ?

Le sourire de Leland Gaunt, aussi resplendissant que le soleil, éclaira à nouveau son visage. ´ Parfait. ^a Il se dirigea vers Everett qui, horrifié,

crut que l'homme allait lui passer un bras autour des épaules.

Il battit précipitamment en retraite et Gaunt, de cette manière, le repoussa jusqu'à la porte.

´ Profitez bien de votre pipe, fit-il en ouvrant la porte. Est-ce que je vous ai dit qu'elle avait appartenu à Sir Conan Doyle, l'immortel créateur de Sherlock Holmes ?

- Non!

- Evidemment pas (le sourire de Gaunt s'élargit). Parce que c'aurait été un mensonge... et en affaires, je ne mens jamais, docteur Frankel.

N'oubliez pas votre petite course.

- Comptez sur moi.

- Alors je vous souhaite le bonjour.

- Moi de m... ^a

Mais Everett s'adressait à la porte déjà refermée, store baissé.

Il la contempla un moment, puis revint lentement à la Plymouth. S'il lui avait fallu rapporter le détail de sa conversation avec le propriétaire du Bazar des Rêves, il aurait eu beaucoup de mal ; il avait l'impression qu'on lui avait administré un anesthésique léger.

Une fois au volant, Everett commença par ouvrir la boîte à gants dans laquelle il posa l'enveloppe et prit sa pipe. Ah, si ! Il se souvenait que Gaunt l'avait taquiné en essayant de lui faire croire que la pipe avait appartenu à Conan Doyle. Il avait bien failli marcher. Comme c'était bête ! Il suffisait de refermer les dents sur le tuyau pour le savoir : le premier propriétaire de cette pipe s'appelait Hermann Göring.

Everett Frankel démarra et s'éloigna à petite vitesse de la ville. En route, il dut s'arrêter deux fois sur le bas-côté, rien que pour admirer l'allure que lui donnait cette pipe.

Albert Gendron avait son cabinet dentaire dans le Castle Building, édifice de brique dépourvu de gr,ce, situé en face du b,timent

municipal et du cube de béton qui abritait le Service des Eaux du comté.

Le Castle Building projetait son ombre sur la rivière de Castle Rock et le Tin Bridge depuis 1924, et abritait trois des cinq avocats de la région, un opticien, un vendeur de prothèses auditives, plusieurs agents immobiliers indépendants, un consultant financier et un encadreur. La demi-douzaine de bureaux restant n'étaient pas occupés. Albert, pilier de Notre-Dame des Eaux Sereines depuis l'époque du vieux père O'Neal, commençait lui aussi à prendre de la bouteille ; ses cheveux, jadis si noirs, étaient maintenant poivre et sel ; ses larges épaules s'affaissaient,

mais il conservait cependant une stature imposante, avec son mètre quatre-vingt-dix-huit et ses cent vingt kilos. C'était le plus grand gabarit de Castle Rock, sinon de tout le comté.

Il grimpa lentement l'escalier qui conduisait au quatrième et dernier étage, s'arrêtant à chaque palier pour reprendre sa respiration et ménager ce souffle au cœur que Van Allen avait détecté depuis quelque temps. Depuis la dernière volée de marches, il aperçut une feuille de papier scotchée sur le verre cathédrale de la porte de son cabinet, pardessus les lettres qui proclamaient :

ALBERT GENDRON

CHIRURGIEN-DENTISTE

Il put déchiffrer l'exergue alors qu'il lui restait cinq marches à gravir, et son cœur se mit à battre plus fort, souffle ou pas, non à cause de l'exercice, mais de la rage qui s'empara de lui.

...COUTE UN PEU, ARRACHEUR DE DENTS DE MES DEUX ! lisait-On, en lettres d'imprimerie rouge fluo dessinées au marqueur.

Albert arracha la feuille et la parcourut rapidement.

...COUTE UN PEU, ARRACHEUR DE DENTS DE MES DEUX !

On a essayé de raisonner avec toi - ´ qu'il écoute celui qui sait ! ^a

mais ça n'a servi à rien. Tu es en train de prendre le chemin de l'enfer, et

à leurs œuvres tu les connaîtras. On a déjà supporté patiemment ton idolâtrie papiste et même ta manière licencieuse d'honorer la grande prostituée de Babylone. Mais maintenant tu as été trop loin ! PAS

QUESTION q'ON vous LAISSE JOUER AUX D...S AVEC LE DIABLE à CASTLE

ROCK!

Les bons chrétiens sentent la puanteur du soufre et de l'enfer sur la ville, depuis quelque temps. Si tu n'y arrives pas, c'est parce que tu as le nez bouché par tes propres péchés. Fais bien attention à notre avertissement et tiens-en compte : abandonne le projet de faire de cette ville un repaire de voleurs et de joueurs, sans quoi tu vas le sentir pour de bon, l'enfer ! Tu vas le sentir pour de bon, le soufre ! ' Les méchants iront en enfer, ainsi que toutes les nations qui oublient Dieu ! ^a Psaumes 9, 17.

...COUTE ET OB...IS, SANS q'UOI TES CRIS DE LAMENTATIONS S'ENTEN-DRONT JUSq'U'EN ENFER !

LES BONS BAPTISTES DE CASTLE ROCK

' que le cul leur pèle ! ^a finit par s'exclamer Albert, froissant la feuille dans le jambonneau qui lui tenait lieu de paluche. Cét abruti de marchand de godasses baptiste a fini par perdre complètement les pédales ! ^a

Il commença par appeler le père John pour lui dire que la partie risquait de devenir un peu plus houleuse d'ici la Nuit-Casino.

Ne vous inquiétez pas, Albert, lui répondit calmement le père Brigham. Si ce crétin commence à taper, il ne va pas tarder à

s'apercevoir qu'un arracheur de dents peut taper encore plus fort que lui, n'est-ce pas ?

- Tout juste, mon père. ^a Albert tenait toujours la note froissée dans sa main. Il la regarda de nouveau, et eut un mauvais petit sourire. ' Tout à fait juste. ^a

A dix heures et quart, le cadran numérique de la banque affichait une température de vingt-cinq degrés. De l'autre côté du pont, sur le point

de l'horizon où se perdait la route 117, le soleil anormalement fort fit naître une étoile diurne qui se mit à miroiter, aveuglante. Dans son bureau où il rédigeait le rapport sur le double meurtre Cobb-Jerzyck, Alan Pangborn ne voyait rien de ces reflets éclatants de métal et de verre. Les aurait-il vus qu'il ne s'y serait d'ailleurs pas intéressé : après tout, ce n'était qu'une voiture qui s'approchait. Pourtant, le féroce scintillement de chromes et de vitres qui fonçait vers le pont à plus de cent dix kilomètres à

l'heure annonçait l'arrivée de quelqu'un qui allait jouer un rôle essentiel dans la destinée de Pangborn... et dans celle de toute la ville.

Dans la vitrine du Bazar des Rêves, une longue main osseuse, sortant d'une manche couleur fauve, prit le panneau FERM... JOUR DE COLOMB

et le remplaça par un autre où on lisait :

RECHERCHONS EMPLOY...

6

La voiture roulait encore à quatre-vingts dans une zone limitée à quarante lorsqu'elle traversa le pont. Les ados du lycée aurait regardé

ce véhicule avec envie : il s'agissait d'une Dodge Challenger couleur de citron vert, que son arrière-train relevé par des amortisseurs renforcés faisait piquer du nez. On distinguait à peine, à travers les vitres fumées, l'arceau de sécurité qui séparait l'avant de l'arrière. Divers autocollants ornaient l'arrière, cataloguant toutes les améliorations apportées à l'engin. Les gros pots d'échappement ronronnaient avec satisfaction, repus du super à quatre-vingt-seize d'octane que l'on ne pouvait trouver qu'à la station-service en bordure de l'autoroute d'Oxford, une fois que l'on avait dépassé Portland.

La Challenger ralentit un peu au croisement de Main Street et Laurel Street, puis alla se garer dans l'une des places en épi en face du Clip Joint, faisant légèrement crisser les pneus. Il n'y avait aucun client chez le coiffeur ; Bill Fullerton et son aide, Henry Gendron, assis dans les fauteuils, lisaient le journal qu'ils s'étaient partagé sous les vieilles

publicités de Brylcreem et de Wildroot Crème Oil. Le chauffeur donna un coup d'accélérateur qui fit pétarader son échappement, et les deux

hommes levèrent la tête.

Un engin de mort ou je ne m'y connais pas ^a, commenta Henry.

Bill acquiesça, étirant sa lèvre inférieure entre deux doigts. Ouais... ^a

Le moteur s'arrêta de tourner et la portière s'ouvrit ; le coiffeur et son acolyte regardaient toujours. Un pied chaussé d'une Doc Martin noire éraflée surgit des profondeurs de la Challenger. Il précédait une jambe serrée dans un pantalon de toile délavé. Puis le conducteur sortit et, debout dans la chaleur anormale du jour, enleva ses lunettes de soleil qu'il glissa dans le V de sa chemise ouverte avant de regarder autour de lui, sans se presser, l'air méprisant.

Oh ! oh ! On dirait bien que la racaille vient de débarquer ^a, commenta Henry.

Bill Fullerton, la partie sport ^a du journal encore sur les genoux, contemplait cette apparition bouche bée. Ace Merrill, fit-il dans un souffle. Aussi vrai que je suis le fils de ma mère !

- Mais qu'est-ce qu'il peut bien foutre ici ? demanda Henry avec indignation. Je croyais qu'il était à Mechanic Falls, à semer la merde dans leur vie à eux !

- Aucune idée. (Bill étira de nouveau sa lèvre inférieure.) Regarde-moi ça ! Gris comme un rat et deux fois plus immonde, j'te parie !

quel ,ge a-t-il ? ^a

Henry haussa les épaules. Plus de quarante et moins de cinquante.

De toute façon, qu'est-ce que ça peut faire ? M'a toujours l'air d'un fouteur de merde. ^a

Comme s'il les avait entendus, Ace se tourna vers la vitrine du salon, leva lentement la main et leur adressa un petit signe sarcastique. Les deux hommes sursautèrent, indignés, comme deux vieilles filles qui se rendent soudain compte que les sifflets insolents en provenance de l'académie de billard leur sont destinés.

Ace enfonça les mains dans les poches de son Low Riders et s'éloigna d'un pas tranquille, image même de l'homme qui a tout son temps et qui est d'une décontraction à toute épreuve.

^ Tu crois qu'on ne devrait pas appeler le shérif Pangborn ? ^a

demanda Henry.

Bill Fullerton continua d'étirer sa lèvre. Finalement, il secoua la tête.

Il saura bien assez tôt que Ace est en ville. Pas besoin que je le lui apprenne. Ni toi. ^a

Ils se turent et suivirent l'homme du regard jusqu'à ce qu'il fût hors de vue.

7

Personne n'aurait deviné, à le voir se pavaner d'un pas aussi nonchalant, qu'Ace Merrill était un homme aux abois. Buster Keeton aurait pu, dans une certaine mesure, comprendre son problème : Ace devait une somme rondelette à certaines de ses relations. Une somme qui dépassait nettement les quatre-vingt mille dollars. Les créanciers de Keeton, cependant, n'avaient guère d'autres possibilités que de l'envoyer en prison. Tandis que si Ace ne disposait pas de l'argent avant la fin du mois, au plus tard, ses créanciers à lui l'expédieraient six

pieds sous terre.

Tous ceux qu'Ace Merrill avait terrorisés, des garçons comme

Teddy Duchamp, Chris Chambers, Vern Tessio, l'auraient immédiatement reconnu en dépit de ses cheveux grisonnants. Pendant les années où il avait travaillé dans l'usine de textile de la région (usine maintenant fermée depuis cinq ans), ils auraient eu plus de difficultés.

A cette époque, il s'adonnait aux petits larcins et à la bière, avait pris beaucoup de poids à cause de celle-ci et attiré l'attention de feu le shérif Bannerman à cause de ceux-là. C'est alors qu'Ace avait découvert la cocaïne.

Il avait quitté son travail, perdu vingt kilos, sniffé la coke à un train d'enfer, et gagné ses galons d'authentique cambrioleur sous l'effet de cette merveilleuse substance. Sa situation financière était passée par des hauts très hauts et des bas très bas comme seuls en connaissent les voltigeurs de la grande finance pas nette et les trafiquants de cocaïne. Il lui arrivait de commencer un mois sans un sou et de le terminer avec cinquante ou soixante mille dollars planqués entre les racines du pommier mort, au fond de son jardin de Cranberry Bog Road. Il se

payait un jour le menu royal de Chez Maurice et mangeait le lendemain un plat de macaronis au fromage dans la kitchenette de sa caravane. Tout dépendait du marché et de l'offre car Ace, comme la plupart des trafiquants de cocaïne, était son meilleur client.

Environ un an après que le nouvel Ace - longiligne, mince, grisonnant et accro jusqu'à la moelle - fut sorti de la chrysalide de lard dont il s'était bardé depuis le jour où il avait faussé compagnie à

l'école, il avait rencontré quelques types du Connecticut. Les types en question, en plus de la schnouf, trafiquaient dans les armes. Ace les jaugea sur-le-champ ; comme lui, les frères Corson étaient leurs meilleurs clients. Ils lui offrirent l'équivalent d'une franchise ' gros calibre ' pour la région centrale du Maine, et Ace accepta avec joie.

Décision qui ne relevait pas plus de son sens des affaires que lorsqu'il avait commencé à dealer de la coke. S'il y avait une chose qu'il aimait plus passionnément que les bagnoles et la drogue, c'était bien les armes.

Un jour qu'il était à court de fonds, il avait été voir son oncle, lequel avait prêté de l'argent à la moitié de la population de Castle Rock et croulait sous le pognon, d'après ce qu'on disait. Ace ne voyait pas pourquoi il ne pourrait pas lui en emprunter, lui aussi ; il était jeune (enfin... relativement : quarante-huit balais, tout de même) et il avait des perspectives et du cran.

Son oncle, en revanche, avait une vision entièrement différente des choses.

' Pas question, lui avait répondu Reginald Marion " Pop " Merrill.

Je sais d'où vient ton argent - quand tu en as. C'est le fric de cette merde blanche.

- Voyons, Oncle Reginald...

- Me fais pas le coup du bon tonton, veux-tu ? T'en as encore sur le bout du nez. quelle insouciance ! Les types qui prennent cette saloperie et qui en vendent sont toujours négligents. Et les types négligents finissent par se retrouver en taule. S'ils ont de la chance. Sinon, ils se retrouvent à fertiliser un coin de marécage de six pieds de long sur trois de profondeur. Je ne peux pas récupérer mon argent si mes débiteurs sont derrière les barreaux, ou transformés en macchabés. Je ne te donnerai même pas la sueur de mon trou de balle crasseux, si tu vois ce que je veux dire. ^a

Il s'était trouvé dans cet état de gêne financière peu après la nomination d'Alan Pangborn au poste de shérif du comté de Castle. Et la première grosse affaire d'Alan avait eu lieu le soir o

il avait surpris Ace et deux compères essayant leurs talents sur le coffre-fort de Henry Beaufort, au Mellow Tiger. Une affaire exemplaire, à mettre dans tous les manuels, qui avait valu à Ace Merrill de se retrouver bouclé à Shawshank moins de quatre mois après avoir été averti par son oncle que c'était l'avenir qui l'attendait. Grâce à un compromis, il avait pu éviter l'accusation de tentative de cambriolage aggravé, mais celle de violation nocturne de domicile avec effraction lui avait malgré tout donné pas mal de fil à retordre.

Libéré au printemps 1989, il avait été s'installer à Mechanic Falls. On lui avait trouvé un travail dans le service de maintenance de l'autoroute d'Oxford Plains, dans le cadre d'un programme de réhabilitation financé par l'Etat.

Bon nombre de ses anciens copains traînaient encore dans le secteur - sans parler de ses anciens clients - et Ace ne tarda pas à se remettre au boulot et à saigner de nouveau du nez.

Il conserva son travail à l'autoroute jusqu'au terme officiel du contrat, mais n'y resta pas un jour de plus. Il avait reçu un coup de fil des Corson, les Frères Volants, et au bout de peu de temps, il vendait de nouveau des armes à feu en plus de dealer la poudre bolivienne à s'exploser la tête.

Le marché des pétoires avait évolué à la hausse pendant son séjour à l'ombre ; au lieu de fusils, pistolets et armes de chasse semi-automatiques, c'était maintenant des armes de guerre, automatiques ou semi-automatiques, qu'il fourguait avec de juteux bénéfices. Il avait atteint le paroxysme en juin de cette année-là, lorsqu'il avait vendu un missile sol-air Thunderbolt à un marin affublé d'un accent sud-américain prononcé. L'homme avait rangé

l'engin et donné dix-sept mille dollars en billets de cent à Ace.

Des billets neufs, mais dont les numéros ne se suivaient pas.

‘ qu'est-ce que vous allez faire de ce truc-là ? n'avait-il pu s'empêcher de demander, fasciné.

- On peut fairrre tout ce qu'on veut de ce trrrruc-là ^a, avait répondu le marin, sans sourire.

Puis en juillet, la grande dégringolade. Ace ne comprenait toujours pas très bien comment c'était arrivé, sinon qu'il aurait été mieux inspiré de ne traiter qu'avec les Frères Volants pour la poudre comme pour les armes. Un type de Portland lui avait livré deux livres de colombienne, achat qu'il avait financé avec l'aide de Mike et David Corson, dont la participation s'élevait à quatre-vingt-cinq mille dollars, exactement. Le lot lui avait paru valoir deux fois ce prix, le test

ayant révélé qu'il était de toute première qualité. Ace n'ignorait pas que quatre-vingts billets représentaient beaucoup plus de fric que ce qu'il maniait d'habitude, mais il avait confiance en lui et se sentait prêt à passer au régime supérieur. A cette époque, ' Pas de problème !

a

était sa devise préférée. Depuis, les choses avaient changé. Beaucoup changé.

Ces changements étaient intervenus lorsque Dave Corson l'avait appelé de Danbury, Connecticut, pour lui demander ce qui lui prenait, de vouloir faire passer du sucre glace pour de la coke.

Apparemment, le type de Portland l'avait refait, qualité extra ou pas, et lorsque Dave Corson avait commencé à s'en rendre compte, il s'était montré nettement moins amical. En fait, carrément inamical.

Ace aurait pu jouer les filles de l'air. Au lieu de cela, il rassembla tout son courage - il n'en manquait pas, alors qu'il n'était pourtant plus tout jeune - et alla voir les Frères Volants. Il leur donna sa version des faits. Il le fit à l'arrière d'une fourgonnette Dodge avec moquette, lit d'eau et miroir au-dessus. Il se montra très convaincant.

Il fallait l'être, car la fourgonnette se trouvait garée tout au bout d'une route de terre creusée d'ornières, à quelques kilomètres à l'ouest de Danbury ; un Noir surnommé Timmy la Grande Perche se tenait au volant et les frères Corson étaient assis de part et d'autre de lui, un fusil sans recul à la main.

Tout en parlant, Ace se rappela ce que lui avait prédit son oncle avant qu'il f't pris dans le casse du Mellow Tiger. Les types négligents finissent par se retrouver en taule. S'ils ont de la chance. Sinon, ils se retrouvent à fertiliser un coin de marécage de six pieds de long sur trois de profondeur. Eh bien, Pop avait eu raison pour le début ; Ace avait bien l'intention de se servir de toute sa force de persuasion pour éviter qu'il n'ait aussi raison pour la fin. Il n'y avait pas de programme de réhabilitation une fois qu'on croupissait au fond du marécage.

Il fut très persuasif. Surtout à partir du moment où il mentionna ce nom magique : Ducky Morin.

‘ T’as acheté cette merde à Ducky ? dit Mike Corson, ouvrant de grands yeux injectés de sang. T’es bien sûr du nom ?

- Sûr que j’en suis sûr. Pourquoi ? ^a

Les frères Corson se regardèrent et commencèrent à rire. Ace ignorait ce qui provoquait leur hilarité, mais il était content de les entendre s’esclaffer ; il lui semblait que c’était bon signe.

‘ De quoi avait-il l’air, ce mec ? demanda Dave.

- Il est grand ; pas autant que lui (du pouce il montra l’homme au volant qui, un baladeur sur la tête, se balançait en mesure sur un rythme qu’il était seul à entendre), mais grand. C’est un Canadien.

Parle comme ça. Il a une boucle d’oreille en or.

- C’est ce bon vieux Daffy Duck ! reconnut Mike.

- J’avais te dire la vérité, enchaîna Dave : j’en reviens pas que personne n’ait encore descendu ce zigoto. ^a Il regarda son frère et tous deux secouèrent la tête, l’air aussi stupéfaits l’un que l’autre.

- Je croyais qu’il était correct. Jusqu’ici, il l’avait toujours été, fit remarquer Ace.

- Mais voilà, t’as été prendre de petites vacances, hein ? (Mike.)

- Des petites vacances à l’hôtel sans fenêtre, c’est ça ? (Dave.)

- T’étais sans doute au trou lorsque Ducky Morin a découvert le free-base. (Mike.) C’est là qu’il a commencé à dégringoler la pente, et vite.

- Vois-tu, Ducky a appris un petit tour qu’il aime bien faire, depuis quelque temps. (Dave.) Connais-tu le coup : t’app,tes et tu ferres ? ^a

Ace réfléchit, puis secoua la tête.

‘ Mais si, tu connais. (Dave.) La preuve, c’est à cause de ça que tu y es jusqu’au cou. Il te montre tout un tas de sachets remplis de poudre blanche. L’un est plein de coke. De la bonne. Les autres sont pleins de merde. Comme toi, abruti.

- Mais on a fait le test ! J'ai pris un sac au hasard et on l'a testé ! ^a

Mike et Dave échangèrent un regard chargé d'humour noir.

Ils l'ont testé, dit Dave.

- Il a pris un sachet au hasard ^a, ajouta Mike.

Ils levèrent les yeux au ciel et échangèrent un nouveau regard dans le miroir qui occupait le plafond.

Álors ? ^a demanda Ace, les regardant tour à tour. Soulagement de voir qu'ils savaient qui était Ducky, soulagement aussi d'être cru -

mais il n'en était pas moins démoralisé. Ils le traitaient comme un crétin, ce qu'Ace Merrill ne supportait de personne.

Álors quoi ? répliqua Mike Corson. Si tu n'avais pas cru avoir choisi le sachet toi-même, tu n'aurais pas fait l'affaire, non ? Ducky, c'est un type du genre prestidigitateur qui refait éternellement le même tour de cartes à la con. " Prenez une carte, n'importe laquelle. " T'as déjà vu ça, tout de même ! Hein, trou duc'Ace ? ^a

Les pétards braqués sur lui ne l'empêchèrent pas de se rebiffer.

´ M'appellez pas comme ça !

- On t'appellera comme on voudra, rétorqua Dave. Tu nous dois quatre-vingts gros billets, Ace, et tout ce que nous avons en garantie, c'est du sucre en poudre... y en a bien pour un dollar et demi. Et on t'appellera Ace Ducon-Lajoie tant que ça nous plaira. ^a

Les deux frères échangèrent de nouveau un regard. Après cette communication silencieuse, Dave se leva, alla taper Timmy la Grande Perche sur l'épaule et lui confia son arme. Puis Dave et Mike descendirent du véhicule et tinrent conférence à côté d'un buisson de sumac vénéneux, en bordure d'un champ. Ace n'avait pas besoin de les entendre pour savoir de quoi il était question : de son avenir immédiat.

Assis au bord du lit d'eau, il suait comme un porc en attendant le verdict. Timmy la Grande Perche, vautré sur le siège capitonné que Mike Corson venait de libérer, tenait l'automatique pointé sur Ace et suivait la cadence de la tête. Très faiblement, Ace entendait la voix de Marvin Gaye et Tammi Terrell sortir des écouteurs ; ils chantaient

´ Ma Faute ^a.

Mike et Dave revinrent.

Ón te donne trois mois ^a, dit Mike. Ace se sentit liquéfié de soulagement. ´ Pour l'instant, on a plus envie de notre fric que de te trouver la paillasse. Y a autre chose.

- Ouais, enchaîna Dave. On veut se faire Ducky Morin. «a fait trop longtemps qu'il déconne.

- Ce type va finir par nous faire une sale réputation.

- On a notre petite idée sur la manière de le trouver. Il va se dire que quand on a baisé un trou-duc'Ace une fois, on peut le baiser deux.

- Des commentaires à faire, trou-duc'Ace ? ^a demanda Mike.

Ace n'en avait pas. La seule idée qu'il verrait la lumière demain le rendait heureux.

´ Date limite : le premier novembre. Tu nous amènes notre fric le premier, et on se fout à la chasse au connard tous les trois. Sinon, on te découpera en petits morceaux jusqu'à ce que tu en aies marre et claques. ^a

Lorsque l'affaire lui avait pété dans les mains, Ace détenait notamment une douzaine d'armes diverses de gros calibre, automatiques ou semi-automatiques. Il passa l'essentiel de sa période de gr,ce à les négocier.

Avec l'argent, il aurait pu acheter de la coke ; il n'y avait pas meilleur placement que la poudre, lorsqu'il fallait récupérer en vitesse un gros paquet.

Mais pour le moment, le marché des armes stagnait. Il vendit la moitié de son stock (mais aucun des gros calibres) et ce fut tout. Au cours de la deuxième semaine de septembre, il avait décroché un acheteur potentiel dans un pub de Lewiston. Le type lui avait fait comprendre de toutes les manières possibles qu'il souhaitait acheter au moins six armes automatiques, voire dix, si Ace pouvait aussi donner le nom d'un fournisseur de munitions qui soit fiable. Rien de plus facile pour lui ; les frères Corson étaient les trafiquants de munitions les plus fiables qu'il conn^ot.

Ace se rendit dans les toilettes du pub afin de s'envoyer deux lignes de coke avant de conclure le marché. Il rayonnait, heureux et soulagé,

victime de ce même sentiment de toute-puissance qui avait coûté si cher à nombre de Présidents américains ; il avait l'impression de voir la lumière au bout du tunnel.

Il avait placé son petit miroir de poche sur le réservoir de la chasse d'eau et venait de poser une première ligne dessus, lorsqu'une voix monta de l'urinoir situé tout à côté. Il ignora toujours qui avait parlé ; ce qu'il savait, cependant, était qu'on lui avait peut-être épargné

quinze ans dans un pénitencier fédéral.

‘ Le mec à qui tu parles t'enregistre, mec. Gaffe ^a, dit la voix en provenance de l'urinoir. Ace sortit par la porte de derrière de l'établissement.

9

A la suite de cette alerte (il ne lui vint jamais à l'esprit que son informateur inconnu avait pu simplement se payer sa tête), Ace fut pris d'une sorte d'étrange torpeur. Il était incapable de faire autre chose que d'acheter un peu de coke, de temps en temps, pour son usage personnel ; jamais il n'avait connu auparavant un tel état de paralysie. Il avait beau en être horrifié, il ne savait que faire. Tous les matins, il commençait par regarder le calendrier ; novembre paraissait se précipiter sur lui à toute vitesse.

Puis, ce matin, il s'était éveillé avant l'aube avec dans la tête une idée lumineuse - comme si elle brillait d'un étrange éclat bleu : il devait retourner à Castle Rock. Là-bas se trouvait la réponse. Il le sentait...

mais même s'il se trompait, le changement aurait peut-être pour effet de rompre le charme qui le paralysait.

A Mechanic Falls, il n'était que John Merrill, un ancien taulard qui vivait dans un cabanon aux vitres fermées de plastique et à la porte capitonnée de carton. A Castle Rock, il avait toujours été Ace Merrill, l'ogre qui patrouillait à grandes enjambées dans les cauchemars de toute une génération de gosses. A Mechanic Falls il n'était qu'un pauvre Blanc, un débris, un laissé-pour-compte, un type qui possédait une Dodge trafiquée mais pas de garage pour l'abriter. A Castle Rock il avait été, au moins pendant un temps, quelque chose comme un roi.

Il était donc revenu. Bon, et la suite des opérations ?

Ace ne savait pas. La ville lui paraissait plus petite, plus sinistre, plus

vide que dans son souvenir. Pangborn devait traîner ses guêtres quelque part, et ce vieux merlan de Fullerton n'allait pas tarder à

décrocher le bigophone pour lui dire qui venait de débarquer. Le shérif le retrouverait, lui demanderait ce qu'il fabriquait ici, s'il avait un travail. Il ne pourrait même pas répondre qu'il était revenu dire bonjour à son oncle, vu que Pop se trouvait malencontreusement dans sa boutique lorsqu'elle avait br°lé. Bon, d'accord, lui dirait Pangborn, et si tu remontais dans ta machine infernale voir ailleurs si je m'y trouve ?

que répondrait-il ?

Ace ne le savait pas davantage ; mais la lumière bleue avec laquelle il s'était réveillé continuait de briller quelque part en lui.

Il constata que l'emplacement sur lequel se dressait naguère l'Emporium Galorium était resté un terrain vague ; rien que des herbes folles, quelques bouts de planche calcinés et divers déchets. Des morceaux de verre brisé renvoyaient d'éblouissants reflets de soleil. Il n'y avait rien à voir, mais Ace voulait tout de même voir. Il avait presque fini de traverser la rue lorsqu'un auvent vert, un peu plus loin, attira son regard.

LE BAZAR DES R VES

lisait-on sur le côté. Tu parles d'un nom pour une boutique ! Ace retourna sur ses pas pour aller voir. Il pourrait toujours aller admirer un peu plus tard le terrain vague o~ s'élevait naguère le piège à

touristes de son oncle ; personne n'allait l'emporter.

La première chose qui attira son úil fut :

RECHERCHONS EMPLOY...

Il ignorait pour quelle raison il était revenu à Castle Rock, mais en tout cas, ce n'était pas pour devenir magasinier.

Il découvrit dans la vitrine un certain nombre d'objets de qualité -

du genre de ceux qu'il aurait emportés lors d'un petit travail de nuit dans une maison cossue. Un échiquier dont les pièces étaient des animaux sauvages ; un collier de perles noires qui lui parut de valeur. Il se demanda tout de même si les perles n'étaient pas fausses ; qui, dans ce trou perdu, aurait pu s'offrir un authentique collier de perles

noires ?

Bon travail, pourtant ; elles lui paraissaient aussi vraies que possible.

Et...

Ses yeux se rétrécirent lorsqu'ils lurent le titre de l'ouvrage qui trônait derrière le collier de perles ; sur la couverture, on distinguait parfaitement deux hommes sur une crête, dans un paysage nocturne.

L'un tenait une pioche, l'autre une pelle. Le titre du livre était Trésors enterrés et perdus de la Nouvelle-Angleterre. Le nom de l'auteur figurait en petites lettres blanches sous l'illustration.

Reginald Merrill.

Ace mit la main sur le bouton de la porte, qui tourna sans difficulté.

La clochette tinta. Ace Merrill entra dans le Bazar des Rêves.

10

Non, dit Ace, en examinant le livre que Mr Gaunt avait retiré de la vitrine. Ce n'est pas celui-ci. Vous vous êtes sans doute trompé.

- C'est le seul bouquin de la vitrine, je vous assure, objecta l'homme d'une voix légèrement intriguée. Regardez vous-même, si vous ne me croyez pas. ^a

C'est bien ce qu'il faillit faire, un instant, puis il laissa échapper un sourire exaspéré. Non, je vous crois. ^a

Le livre que le commerçant lui avait mis entre les mains était L'île au trésor, de Robert Louis Stevenson. Il comprenait bien ce qui venait de se passer : il pensait à Pop, et il s'était trompé. Sa première erreur, cependant, avait été de revenir à Castle Rock. Mais bon Dieu, qu'est-ce qui lui avait pris ?

Écoutez, il est très bien, votre magasin, mais faut que j'y aille... On pourra se voir une autre fois, monsieur...

- Gaunt, Leland Gaunt ^a, dit le commerçant en lui tendant la main.

Ace vit la sienne disparaître dans celle de l'autre. Il se sentit brusquement envahi d'une grande force qui le galvanisa ; de nouveau, la lumière bleue, flamboyait dans son esprit, plus éclatante que

jamais.

Il retira sa main, étourdi, les jambes en coton.

Ç'est quoi, cette affaire ? murmura-t-il.

- Je crois qu'on appelle ça un " capteur d'attention ", répondit Gaunt sur un ton calme. Vous allez décider de m'écouter attentivement, monsieur Merrill.

- Comment connaissez-vous mon nom ? Je ne vous l'ai pas dit.

- Oh, je sais très bien qui vous êtes, vous. Je vous attendais.

- Comment ça ? Je ne savais même pas que j'allais venir ici avant de monter dans ma foutue bagnole.

- Veuillez m'excuser un instant. ^a

Gaunt alla prendre un panonceau appuyé contre un mur ; puis il se pencha sur l'étalage, retira :

RECHERCHONS EMPLOYE

et mit à la place :

FERM... JOUR DE COLOMB

´ qu'est-ce que vous faites ? ^a Ace se sentait comme quelqu'un qui vient de heurter une barrière électrifiée de faible voltage.

´ La coutume veut qu'un commerçant qui vient de trouver l'employé qu'il désire retire l'offre d'emploi de sa vitrine, répondit Leland Gaunt sur un ton un peu sévère. Mes affaires à Castle Rock se sont rapidement développées, et j'ai besoin de quelqu'un avec un dos solide et deux mains vigoureuses. Je me fatigue si vite, depuis quelque temps...

- Hé ! je n'ai...

- J'ai aussi besoin d'un chauffeur. Conduire est votre talent le mieux développé, je crois. Votre premier travail, Ace, consistera à

vous rendre à Boston. J'y possède une auto dans un garage. Cela devrait vous amuser. C'est une Tucker.

- Une Tucker ? ^a Un instant, Ace oublia qu'il n'était pas venu ici pour prendre un emploi de magasinier, voire de chauffeur. ' Vous voulez dire... comme dans ce film ?

- Pas exactement. ^a Mr Gaunt passa derrière son comptoir, sortit une clef et ouvrit un tiroir dans lequel il prit deux enveloppes. Il laissa l'une d'elles sur le comptoir et tendit l'autre à Ace. Elle a subi quelques modifications. Tenez. Ce sont les clefs.

- Hé ! Attendez une minute ! Je n'ai jamais dit... ^a

Les yeux de Mr Gaunt étaient d'une couleur étrange que Ace n'aurait su définir, mais lorsqu'ils s'assombrirent et le foudroyèrent, il sentit ses jambes redevenir en coton.

' Tu es dans la panade, Ace. Mais si tu arrêtes de te comporter comme une autruche et de mettre la tête dans le sable, je ne vais même plus avoir envie de t'aider. Les magasiniers, il suffit de taper dans un réverbère pour qu'il en tombe dix. Je le sais, crois-moi. J'en ai engagé

des centaines, au cours des années. Peut-être des milliers. Alors arrête de faire le con avec moi, et prends ces clefs. ^a

Ace se saisit de la petite enveloppe. Lorsque ses doigts effleurèrent ceux de Gaunt, le rideau de feu lui remplit de nouveau l'esprit. Il gémit.

' Tu iras à l'adresse que je vais te donner, et tu rangeras ta voiture à

la place de la mienne. Je t'attends au plus tard à minuit. Ce serait encore mieux un peu plus tôt... Ma Tucker est beaucoup plus rapide qu'elle en a l'air. ^a

Il sourit, révélant ses dents de travers.

Ace fit une dernière tentative. Écoutez, monsieur...

- Gaunt. ^a

Il acquiesça ; sa tête oscillait comme celle d'une marionnette entre les mains d'un manipulateur novice. ' Dans d'autres circonstances, j'aurais marché. Vous êtes... intéressant. ^a Ce n'était pas ce qu'il avait voulu dire, mais ce qu'il avait trouvé de mieux, sur le moment. ' Vous avez raison. Je suis dans le pétrin, et si je ne trouve pas un paquet de fric d'ici deux semaines...

- Eh bien, et le livre ? demanda Mr Gaunt d'un ton à la fois amusé

et réprobateur. N'est-ce pas pour le livre que vous êtes entré ?

- Mais ce n'est pas celui... ^a

Il se rendit compte qu'il le tenait encore à la main ; l'illustration était toujours la même, mais le titre semblait être maintenant celui qu'il avait cru lire dans la vitrine : Trésors enterrés et perdus de la Nouvelle-Angleterre, par Reginald Merrill.

‘ Mais que... que... ^a, marmonna-t-il d'une voix étranglée. Soudain, il comprit. Il n'était nullement à Castle Rock ; il était chez lui, à

Mechanic Falls, et rêvait tout cela dans son lit crasseux.

Un livre, apparemment, remarqua Mr Gaunt. Le nom de feu votre oncle n'est-il pas Reginald Merrill ? quelle coïncidence !

- Mon oncle n'a jamais rien écrit de toute sa vie, sinon des reçus et des chiffres dans la colonne recette... ^a, répondit Ace de la même voix étouffée. Il regarda Leland Gaunt et se rendit compte qu'il ne pouvait détacher son regard des yeux de l'homme. Des yeux qui ne cessaient de changer de couleur. Bleus... gris... noisette... bruns... noirs...

Ôh, ce nom est peut-être un pseudonyme, admit Gaunt. qui sait si ce n'est pas moi qui ai rédigé cet ouvrage ?

- Vous ? ^a

L'homme joignit les doigts sous son menton. Ce n'est peut-être même pas un livre du tout ; et les choses particulières que je vends ne sont peut-être pas du tout ce qu'elles semblent être. Ce ne sont peut-

être que des choses grises qui n'ont qu'une seule propriété remarquable, celle de prendre la forme de ce qui hante les rêves des hommes et des femmes. ^a Il se tut un instant, puis ajouta : Elles ne sont peut-

être elles-mêmes que des rêves.

- J'y comprends rien.

- Je sais, fit Mr Gaunt avec un sourire. «a n'a pas d'importance. Si jamais votre oncle avait écrit un livre, le sujet n'en aurait-il pas été

les

trésors enfouis ? Ne peut-on pas dire à bon droit que les trésors, enfouis dans le sol ou dans les poches de ses contemporains, étaient un sujet qui l'intéressait au plus haut point ?

- Oh, pour ça, il aimait l'argent, oui, convint Ace d'un ton sinistre.

- Et au fait, où cet argent est-il donc passé ? Vous l'a-t-il laissé ?

Certainement, puisque vous étiez son seul parent survivant.

- Pas un sou, oui ! éclata Ace, furieux. Tout le monde dans ce patelin vous racontait qu'il possédait encore le premier dollar qu'il avait gagné, mais il y avait moins de quatre mille dollars sur son compte en banque quand il est clamsé. «a a servi à payer l'enterrement et le nettoyage du site. Et quand on a ouvert son coffre, à la banque, savez-vous ce qu'on a trouvé ?

- Oui. ^a Mr Gaunt avait répondu d'un ton sérieux, compatissant, même, mais son regard riait. ´ Des timbres de rabais découpés sur les emballages. Vingt classeurs en tout.

- Tout juste ! ^a L'air navré, Ace regardait Trésors enterrés et perdus de la Nouvelle-Angleterre. Un instant, sa rage lui avait fait oublier son impression de désorientation et de rêve. Et vous savez quoi ? La plupart de ces foutus timbres ne sont même plus valables. A Castle Rock, tout le monde avait peur de lui ; même moi, j'en avais un peu peur. Tout le monde pensait qu'il était aussi riche que l'oncle Picsou, mais il est mort sans un rond.

- Il ne faisait peut-être pas confiance aux banques. Il a peut-être enterré son trésor. «a ne vous paraît pas possible ? ^a

Ace ouvrit la bouche. La referma. La rouvrit. La referma.

Arrêtez. On dirait un poisson dans un aquarium. ^a

Le neveu de Pop regarda le livre qu'il tenait à la main. Il le posa sur le comptoir et se mit à le feuilleter ; les pages étaient écrites en petits caractères aux lignes serrées. quelque chose en tomba. Un morceau irrégulier de papier kraft, inégalement replié, qu'il reconnut sur-le-champ : il provenait d'un sac de commission du supermarché Hemphill. Combien de fois, petit garçon, avait-il pu observer son oncle déchirer un fragment semblable, sur l'un des sacs qu'il remisait sous sa vieille caisse enregistreuse Tokeheim ? Combien de fois l'avait-il vu additionner des chiffres sur un tel bout de papier... voire rédiger une

reconnaissance de dette ?

Il le dépla, les mains tremblantes.

C'était une carte ; on le comprenait au premier coup d'œil. Mais encore fallait-il pouvoir interpréter ce qui n'était qu'un fatras de traits et de cercles entortillés.

C'est quoi, ce truc ?

- Vous avez besoin de quelque chose qui vous aide à vous concentrer, c'est tout. Voilà qui pourrait vous aider. ^a

Mr Gaunt venait de poser un petit miroir au cadre en argent travaillé

à côté de sa caisse enregistreuse. Il ouvrit la deuxième enveloppe et versa une généreuse quantité de cocaïne sur le miroir. Elle paraissait, à

l'œil très expérimenté d'Ace, d'une qualité absolument fabuleuse ; le projecteur qui éclairait la zone y faisait naître des milliers de minuscules éclats brillants.

‘ Bordel de Dieu ! C'est de la colombienne ? demanda Ace, qui sentait déjà son nez le chatouiller.

- Non, un mélange spécial, répondit Gaunt sans lever les yeux. Il vient des plaines de Leng. ^a Il prit un coupe-papier en or dans l'une des poches de son veston et commença à disposer la poudre en longues lignes bien fournies.

C'est o, ce coin ?

- Au-delà des collines et très loin ensuite. Ne posez pas de questions, Ace. Les gens qui doivent autant d'argent que vous sont bien avisés de saisir au passage les bonnes choses qui leur arrivent. ^a

Il rangea le coupe-papier et, de la même poche, sortit un chalumeau à boire qu'il tendit à Ace. À la vôtre. ^a

Le poids du chalumeau était stupéfiant ; il ne devait pas être en verre, mais sans doute en cristal de roche, ou quelque chose comme ça.

Il s'inclina sur le miroir, puis hésita. Et si le vieux avait le sida, ou un truc dans ce genre ?

Ne posez pas de questions, Ace. Les gens qui doivent autant d'argent que vous sont bien avisés de prendre au passage les bonnes choses qui leur arrivent.

Âmen ^a, dit-il à voix haute. Et il sniffa. Sa tête s'emplit de l'effluve, mélange de banane et de citron, que présente toujours la bonne coke. Elle était à la fois douce et puissante. Il sentit son cœur se mettre à battre plus fort. En même temps, ses pensées devinrent plus aiguës et tranchantes, éclatantes de chrome. Il se souvint de ce qu'un type lui avait dit, peu de temps après s'être fait piéger par le produit : Les choses ont davantage de noms quand tu es pété. Bien davantage.

Il n'avait pas compris, ce jour-là ; mais maintenant, si.

Il tendit le chalumeau à Gaunt, mais ce dernier secoua la tête.

‘ Jamais avant cinq heures de l'après-midi, Ace. Ne vous gênez pas, Allez-y.

- Merci. ^a

Ace regarda de nouveau la carte et vit qu'il la déchiffrait maintenant très bien. Les deux lignes parallèles avec le X entre elles désignait manifestement le Tin Bridge : cela compris, tout le reste en découlait logiquement. Le tortillon qui courait entre les lignes, sous le X, représentait la route 117. Le petit cercle s'identifiait à la ferme Gavineaux, le grand cercle à l'étable et aux installations laitières.

Logique. Aussi clair, net et scintillant que le petit tas de coke immaculée qu'avait posé devant lui cet incroyable bonhomme à la coule.

Ace se pencha de nouveau sur le miroir. ‘ Feu à volonté ! ^a

murmura-t-il en sniffant deux autres lignes. Bang ! Zap ! ‘ Bordel, ça c'est de la came ! ^a Il en avait presque le souffle coupé.

‘ De la super ! ^a ajouta Mr Gaunt gravement.

Ace leva les yeux, soudain convaincu que le commerçant se payait sa tête ; mais l'homme présentait une expression calme et sereine. Il se tourna de nouveau vers la carte.

C'était les petites croix qui l'intéressaient. Il en compta sept. Non, huit. L'une d'elles semblait se trouver sur le marécage qui appartenait au père Treblehorn... sauf que le père Treblehorn était mort depuis

quatre ans et que le bruit avait couru que Pop avait récupéré cette terre, gagée sur un emprunt qu'il avait consenti au vieux.

Celle-là, s'il connaissait bien sa topographie locale, était aux limites du Conservatoire naturel, de l'autre côté de Castle View. Il y en avait deux autres le long du chemin vicinal N°3, près d'une ferme qui ne pouvait être que celle du vieux Joe Camber : Seven Oaks Farm. Deux autres encore sur la terre qui aurait en principe appartenu à Diamond March, sur la rive occidentale du lac de Castle Rock.

Ace leva sur Gaunt deux yeux fous injectés de sang. Il aurait enterré son fric ? C'est ça que veulent dire les croix ? Elles indiquent les

endroits ? ^a

Mr Gaunt haussa les épaules d'un geste élégant. ' Je n'en suis pas sûr du tout. «a paraît logique, mais le comportement des gens n'a souvent pas grand-chose à voir avec la logique.

- Mais ce n'est pas impossible. ^a Trop de cocaïne et trop d'excitation le rendaient frénétique ; impression que d'épais ressorts de cuivre explosaient dans la musculature de son ventre et de ses bras.

Son visage jaunâtre, grêlé des cicatrices de l'acné juvénile, s'était empourpré. C'est pas impossible ! Tous ces endroits où il y a des croix... eh bien, ils pourraient appartenir à Pop ! Vous voyez ? Il a très bien pu mettre la terre sous un autre nom... pour que personne d'autre ne puisse l'acheter... et que personne ne risque de trouver où il avait mis ses... ^a

Il renifla le reste de coke et se pencha sur le comptoir. Ses yeux rougis lui sortaient littéralement de la tête et roulaient dans tous les sens.

Avec tout ça, je pourrais être autre chose qu'un ancien taulard !

continua-t-il doucement, d'une voix qui tremblait. Je pourrais être foutrement riche !

- Oui, c'est une possibilité. Mais n'oubliez pas, Ace. ^a Du pouce il indiqua le panonceau qui, sur le mur, proclamait NI REPRISES, NI ... CHANGES. CAVEAT EMPTOR !

' qu'est-ce que ça veut dire ?

- que vous n'êtes pas le premier qui a cru trouver la clef d'une grande fortune dans un vieux livre. Cela signifie aussi que j'ai toujours besoin

d'un magasinier et d'un chauffeur. ^a

Ace le regarda comme s'il venait de recevoir un choc. Puis il éclata de rire. ' Vous blaguez ? (Il montra la carte.) J'ai pas mal de trous à creuser. ^a

Leland Gaunt poussa un soupir de regret, replia la feuille de papier brun, la remit dans le livre et glissa celui-ci dans le tiroir, sous la caisse.

Tout cela avec une incroyable célérité.

' Hé ! s'exclama Ace. qu'est-ce que vous faites ?

- Je viens juste de me souvenir que j'ai déjà promis cet ouvrage à un autre client, monsieur Merrill. Je suis désolé. Et la boutique est vraiment fermée. C'est le jour de Colomb, comme vous le savez.

- Attendez une minute !

- Evidemment, si vous aviez trouvé bon d'accepter cet emploi, je suis sûr qu'on aurait pu finir par s'entendre. Mais je vois que vous êtes trop occupé ; vous souhaitez très certainement mettre de l'ordre dans vos affaires avant que les frères Corson ne vous aient transformé en viande froide. ^a

Ace se mit de nouveau à ouvrir et fermer la bouche sans émettre le moindre son. Il essayait de se souvenir de l'emplacement des petites croix, sans y parvenir. Elles semblaient toutes se confondre en une seule et grande croix dans son esprit enfiévré et survolté... une grande croix comme on en voit dans les cimetières.

' Très bien ! s'écria-t-il, très bien ! D'accord, je le prends, votre putain de boulot !

- Dans ce cas, je crois que ce livre est en fin de compte à vendre ^a, dit Leland Gaunt. Il le ressortit, l'ouvrit à la première page et ajouta : Un dollar trente-cinq, avec la remise pour l'employé. ^a

Ace tira son portefeuille, le laissa échapper et faillit s'éborgner contre l'épaisse vitre du comptoir en se baissant pour le ramasser.

' Mais il me faudra du temps libre.

- D'accord.

- Parce que j'ai vraiment des fouilles à faire.
- Bien s^or.
- Je n'ai pas beaucoup de temps.
- C'est la sagesse même que d'en tenir compte.
- quand je reviendrai de Boston, ça va ?
- Ne serez-vous pas trop fatigué ?
- Je n'ai pas les moyens de me reposer, monsieur Gaunt.
- Je pourrais peut-être vous aider. ^a Le sourire de Gaunt s'élargit et ses dents saillirent comme sur une tête de mort. ' J'aurais diverses choses à vous faire ramasser, si l'on peut dire.
- quoi ? demanda Ace, l'oeil rond. qu'est-ce que vous avez dit ?
- Je vous demande pardon ?
- Rien...
- Très bien. Avez-vous toujours les clefs sur vous ? ^a

Ace découvrit, surpris, qu'il avait fourré l'enveloppe qui les contenait dans sa poche revolver.

' Bien. ^a Mr Gaunt fit tinter la caisse qui afficha \$1.35 ; il prit le billet de cinq dollars que lui tendait Ace et lui rendit trois dollars soixante-cinq cents. Ace prit la monnaie avec le geste d'un homme qui rêve tout éveillé.

' Bon. Attendez que je vous donne quelques indications, Ace. Et n'oubliez pas : de retour pour minuit. Si vous arrivez plus tard, je serai très f,ché. Lorsque je suis f,ché, il m'arrive de perdre mon sang-froid.

Vous n'aimeriez pas voir ça.

- Vous vous transformez en Hulk ? ^a le taquina Ace.

Il y avait tellement de férocité dans le regard que Gaunt adressa à son interlocuteur que celui-ci recula involontairement d'un pas.

Oui, répondit-il. C'est exactement ce que je fais. Je me transforme en

Hulk. Tout à fait. Et maintenant, écoutez bien. ^a

Ace écouta.

11

Il était onze heures moins le quart et Alan s'apprêtait à aller prendre un café en vitesse chez Nan lorsque Sheila Brigham l'appela par l'intercom. Sonny Jackett était au bout du fil et insistait pour lui parler personnellement.

Alan prit le téléphone. Salut Sonny ! qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

- Eh bien voilà, shérif, expliqua le mécanicien de son accent traînant du Sud. C'est pas que j'ai envie de vous mettre encore du boulot sur le dos après ce qui s'est passé hier, mais je crois qu'un de vos vieux amis est de retour en ville.

- qui donc ?

- Ace Merrill. J'ai vu sa voiture garée un peu plus haut. ^a

Oh, merde ! Et puis quoi, encore ? ' Vous l'avez vu ?

- Non, mais avec la bagnole, on peut pas se tromper. Une Dodge Challenger vert dégueulis, celles que les jeunçs appellent un bélier. Je l'avais déjà vue.

- Merci, Sonny.

- De rien. Dites, qu'est-ce qu'il peut bien venir foutre à

Castle Rock, ce salopard ?

- Aucune idée. ^a Mais j'ai intérêt à le savoir rapidement.

12

Il y avait un emplacement vide à côté de la Challenger. Alan s'y glissa et descendit de voiture. Il vit Bill Fullerton et Henry Gendron qui le regardaient à travers leur vitrine, br°lant de curiosité, et il les salua de la main. Henry lui montra une direction dans la rue. Alan acquiesça et traversa. Wilma Jerzyck et Nettie Cobb se massacraient à un coin de

rue un jour et Ace Merrill se pointait le lendemain, pensa-t-il. Ce patelin devient un cirque.

Remontant sur le trottoir d'en face, il aperçut Ace qui surgissait de l'ombre de l'auvent vert du Bazar des Rêves. Il tenait à la main un objet que le shérif ne put identifier sur le coup ; mais comme l'autre se rapprochait, il lui fallut se rendre à l'évidence, même s'il avait du mal à en croire ses yeux. Un livre était bien la dernière des choses qu'on s'attendait à voir entre les mains d'Ace Merrill.

Ils se rejoignirent à la hauteur du terrain vague qui marquait l'emplacement de l'ex-Emporium Galorium.

Salut, Ace ^a, dit Alan.

Le voyou ne parut nullement surpris de le voir. Il prit les lunettes de soleil glissées dans son décolleté, les secoua pour écarter les branches et se les posa sur le nez. ' Tiens, tiens, tiens... Alors ça boume, patron ?

- qu'est-ce que tu fais à Castle Rock, Ace ? ^a demanda Alan d'un ton calme.

L'autre examina le ciel avec un intérêt exagéré. Des reflets lumineux dansèrent dans ses Ray-Ban. Chouette journée pour une petite balade. On se croirait en été.

- Très chouette. As-tu un permis de conduire en règle, Ace ? ^a

Ace lui lança un regard de reproche. ' Voyons ! Je ne conduirais pas, sinon ! Ce serait illégal...

- Ce n'est pas une réponse.

- J'ai passé l'examen dès que j'ai eu ma feuille rose. Je suis parfaitement en règle. Alors, c'est une réponse ça, patron ?

- Je préfère vérifier par moi-même. (Alan tendit la main.)

- J'ai bien l'impression que vous ne me faites pas confiance ! ^a

répondit Ace, toujours du même ton facétieux et provocateur ; mais dessous, on sentait bouillonner la colère.

' Disons que je débarque du Missouri. ^a

Ace fit passer le livre dans sa main gauche pour pouvoir prendre son

portefeuille de la droite, et Alan distingua mieux la couverture. L'île au trésor de Robert Louis Stevenson.

Il regarda le permis. Signé et validé.

´ Les papiers de la voiture sont dans la boîte à gants, si vous n'avez pas peur de traverser la rue pour aller vérifier. ^a Le ton de colère était plus net ; l'ancienne morgue reprenait le dessus.

´ Je pense que je peux te croire. Pourquoi ne pas me dire les raisons de ta venue ici ?

- Je suis venu voir ça, répondit Ace en indiquant le terrain vague.

Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça. Je suis sûr que vous n'allez pas me croire. C'est pourtant la vérité. ^a

Bizarrement, Alan le crut.

´ Je vois aussi que tu as acheté un livre.

- Je sais lire, figurez-vous.

- Bien, bien... (Alan passa les pouces dans sa ceinture.) Un coup d'œil tu es venu jeter, un livre tu as acheté...

- Il est poète sans même s'en rendre compte.

- Mais si. C'est gentil de ta part de l'avoir remarqué. Je suppose que tu vas maintenant quitter tranquillement la ville, n'est-ce pas ?

- Et si je ne m'en vais pas ? Vous allez inventer quelque chose pour me baiser, c'est ça ? Le mot " réhabilitation " ne fait sans doute pas partie de votre vocabulaire, shérif Pangborn !

- Mais si. Il n'est pas forcément synonyme d'Ace Merrill, c'est tout.

- Il vaut mieux ne pas trop m'asticoter, vieux.

- Je ne t'asticote pas. Si je m'y mets, tu t'en apercevras très vite. ^a

Ace enleva ses lunettes de soleil. ´ Vous ne me l,chez jamais les baskets, les mecs? Vous ne me l,chez jamais mes putains de baskets ? ^a

Alan ne répondit rien.

Au bout d'un instant, Ace parut s'être repris. Il remit ses lunettes.

Áu fait, je pense que je vais partir. J'ai plein de courses à faire.

- Excellent. Mains occupées, mains heureuses, comme on dit.

- Mais si je décide de revenir, je reviendrai. Est-ce bien clair ?

- Très. Et moi je te dis que ce serait maladroît de ta part. Est-ce bien clair ?

- Vous ne me faites pas peur.

- Ah, bon ? Alors tu es encore plus bête que je ne croyais. ^a

Ace regarda Alan pendant quelques instants puis se mit à s'esclaffer.

Alan n'y fit pas attention; c'était un rire inquiétant, bizarrement décalé. Il le regarda traverser la rue de sa démarche démodée de voyou d'une autre époque, ouvrir sa portière et s'installer au volant. Le moteur démarra. Le pot d'échappement rugit ; dans la rue, des gens s'arrêtèrent pour regarder.

C'est un silencieux illégal, pensa Alan. Je pourrais lui coller une amende pour ça.

Mais quel intérêt ? Il avait des affaires plus sérieuses sur les bras que Ace Merrill, lequel quittait de toute façon la ville. Pour de bon cette fois, espérait-il.

Il regarda la Challenger vert dégueulis faire un demi-tour illégal dans la rue et prendre la direction de la rivière de Castle et de la périphérie de la ville. Puis il se tourna, songeur, vers l'auvent vert. Ace était revenu dans sa ville natale et avait acheté un livre. L'île au trésor.

O' ça ? Au Bazar des Rêves.

J'aurais cru le magasin fermé, aujourd'hui, se dit-il. C'était bien ce qu'indiquait le panneau, non ?

Il s'avança jusqu'à la devanture et constata qu'il ne s'était pas trompé :
FERM... JOUR DE COLOMB

S'il a reçu Ace, il pourra bien me recevoir ; il leva la main pour cogner à la porte. Mais à cet instant-là, le signal qu'il avait à la ceinture se déclencha. Alan appuya sur le bouton qui coupait ce détestable gadget

et resta quelques instants indécis. Mais ce qu'il avait à faire était

clair : un avocat, un PDG pouvaient peut-être se permettre d'ignorer un moment les appels de leur signal, mais lorsqu'on était shérif d'un comté - autrement dit un élu - les priorités étaient évidentes.

Il retraversa la rue, s'arrêta en plein milieu et fit brusquement demi-tour. L'impression d'être observé était revenue, plus forte que jamais ; il eut la certitude de surprendre un mouvement derrière le store baissé.

Mais il ne vit rien. La boutique somnolait dans la lumière de cette journée d'octobre anormalement chaude ; et s'il n'avait pas vu Ace en sortir de ses propres yeux, Alan aurait juré que le Bazar des Rêves était vide, sensation d'être observé ou pas.

Il alla se pencher dans son véhicule de patrouille pour y prendre le micro.

‘ Henry Payton vient d'appeler, lui dit Sheila. Il a déjà le rapport préliminaire de Ryan sur Nettie Cobb et Wilma Jerzyck. A vous.

- Bien compris. A vous.

- Henry dit que si vous voulez connaître les grandes lignes, il sera à son bureau jusqu'à midi. A vous.

- Très bien. Je suis sur Main Street. J'arrive. A vous.

- Alan ?

- Oui?

- Henry a aussi demandé si nous aurions un fax avant le troisième millénaire... «a lui permettrait d'envoyer des copies au lieu d'être obligé de vous appeler tout le temps et de vous lire les rapports. A vous.

- Dites-lui d'écrire au maire, bougonna le shérif. Ce n'est pas moi qui décide du budget et il le sait très bien.

- Moi, je n'ai fait que répéter ce qu'il m'a dit, se rebiffa Sheila. Ce n'est pas la peine de se vexer pour ça. ^a

Alan observa que la standardiste paraissait elle-même plutôt vexée.

‘ Bon, terminé. ^a

Il monta dans le véhicule et raccrocha le micro. Il jeta un coup d'œil à la banque, dont l'horloge numérique annonçait dix heures cinquante ; le thermomètre indiquait vingt-sept degrés. Bon Dieu, on n'avait pas besoin de ça en plus, se dit-il. Les esprits allaient s'échauffer sérieusement.

Alan revint lentement jusqu'au bâtiment municipal, perdu dans ses pensées. Il n'arrivait pas à se débarrasser de l'impression qu'il se passait, à Castle Rock, quelque chose sur le point d'échapper à tout contrôle. C'était insensé, évidemment, tout à fait insensé, mais il n'arrivait vraiment pas à s'en débarrasser.

TREIZIEME CHAPITRE

1

L'école était fermée, mais Brian Rusk n'y serait pas allé, de toute façon.

Il était malade.

Pas une maladie physique comme la rougeole, la varicelle ou même la bonne vieille courante, la plus humiliante et la plus pénible de toutes. Il ne s'agissait pas non plus exactement d'une maladie psychologique : certes, son esprit y jouait un rôle, mais ce n'était en quelque sorte qu'un effet secondaire. La partie malade était située bien plus profond que son esprit ; quelque chose d'essentiel en lui que ni l'aiguille ni le microscope ne pouvait atteindre allait mal. Lui qui avait toujours été la joie de vivre incarnée se trouvait plongé dans une mélancolie de plus en plus noire.

Les nuages avaient commencé à s'accumuler l'après-midi où il avait maculé de boue les draps de Wilma Jerzyck, pour se faire de plus en plus denses lorsque Gaunt était venu le visiter en rêve, habillé du maillot des Dodgers, lui dire qu'il n'avait pas fini de payer pour sa carte de Sandy Koufax... Mais son ciel s'était définitivement bouché ce matin, lors du petit déjeuner.

Son père, déjà habillé de la salopette grise qu'il portait au travail et attablé dans la cuisine, avait le Press Herald de Portland ouvert devant lui.

‘ Bon Dieu de Patriots ! dit-il de derrière sa barricade de papier.

quand vont-ils enfin avoir un quarterback capable de lancer un ballon?

- Ne jure pas devant les enfants ^a, lança Cora depuis la cuisinière.

Elle n'avait cependant pas son ton exaspéré et batailleur habituel ; elle paraissait distante, préoccupée.

Brian se glissa sur sa chaise et versa le lait sur ses corn flakes.

‘ Hé, Bri ! lui dit Sean joyusement. Si on allait en ville aujourd'hui ? Jouer à des jeux vidéo ?

- Peut-être, répondit-il. Je crois que... ^a C'est à cet instant qu'il vit la manchette en première page du journal.

AFFRONTEMENT MEURTIER ENTRE DEUX FEMMES

A CASTLE ROCK

Deux femmes s'entretenaient sur un coin de rue ; un véritable duel ^a, déclare la police.

Il y avait des photos des deux femmes, côte à côte. Brian les reconnut toutes les deux. L'une était Nettie Cobb qui vivait non loin, sur Ford Street. Sa mère disait qu'elle était cinglée, mais Brian n'avait jamais rien remarqué de spécial. Il s'était arrêté pour caresser son petit chien pendant qu'elle le promenait, une ou deux fois, et elle lui avait fait l'effet d'être comme n'importe qui.

L'autre femme était Wilma Jerzyck.

Il enfoua sa cuillère dans ses céréales mais n'avalait rien. Une fois son père parti au travail, il jeta le mélange détrempé à la poubelle et remonta en catimini dans sa chambre. Il s'attendait aux reproches de sa mère - ‘ quoi ? Tu jettes de la bonne nourriture comme ça alors qu'il y a des enfants qui meurent de faim en Afrique ? (Comme si l'idée que des gens mouraient de faim devait vous donner de l'appétit) - mais elle n'en fit rien. Elle paraissait perdue dans son univers privé, ce matin.

Sean était là, en revanche, à lui casser les pieds comme toujours.

‘ Alors, qu'est-ce que t'en dis, Brian ? On va en ville ? D'accord, dis ? ^a Il dansait presque d'un pied sur l'autre tant il était excité. ‘ On pourrait

jouer à des jeux vidéo... et peut-être aller voir le nouveau magasin ; y a plein de trucs chouettes dans la vitrine !

- Ne rentre jamais là-dedans ! ^a rugit Brian si fort que le petit recula, une expression toute déconfitée sur le visage. ´ Hé... excuse-moi. Mais il ne faut pas que tu ailles dans cette boutique, mon vieux.

«a pue. ^a

Sean avait la lèvre inférieure qui tremblait. ´ Mais Kevin Pelkey a dit...

- qui sait que tu préfères croire ? Cet abruti, ce taré, ou ton frère? C'est un sale magasin, Sean. C'est... ^a Il dut se mouiller les lèvres pour achever et dire le fond de sa pensée. C'est mal.

- Mais qu'est-ce qui te prend ? ^a demanda le petit. Il se rebiffait, mais il y avait des larmes dans sa voix. ´ T'as pas arrêté d'être méchant, toute cette semaine ! et Maman qu'est toute bizarre !

- Je ne me sens pas très bien, c'est tout.

- Ah, bon... ^a Sean eut l'air de réfléchir, et soudain son visage s'éclaira. ´ Peut-être que ça te ferait du bien, quelques parties de jeux vidéo. On pourrait jouer au raid aérien ! Ils en ont un ! Celui dans lequel on s'assoit et qui te fait pencher dans tous les sens !

C'est super-chouette ! ^a

Brian hésita un instant. Non. Il ne pouvait s'imaginer se rendant à l'arcade de jeux vidéo ; pas aujourd'hui ; peut-être même jamais.

Tous les autres y seraient ; c'était un jour à faire la queue devant un jeu comme le raid aérien. Mais il était différent d'eux, maintenant, et il le resterait peut-être toute sa vie.

Après tout, il possédait une carte Sandy Koufax de 1956.

Il avait tout de même envie de faire plaisir à Sean ;- il aurait eu envie de faire plaisir à n'importe qui, d'ailleurs, afin de compenser un peu la chose monstrueuse qu'il avait faite à Wilma Jerzyck. Il dit donc à Sean qu'il irait peut-être jouer avec lui cet après-midi et qu'en attendant il allait lui donner quelques pièces de vingt-cinq cents. Il secoua sa tirelire, une bouteille de coke en plastique.

´ Bon sang! s'exclama Sean, l'œil rond. Il y en a huit... neuf...

dix ! Dix quaters ! C'est que tu es vraiment malade !

- Ouais, ça doit être ça. Amuse-toi bien, Sean. Et ne dis rien à

Maman, elle t'obligerait à me les rendre.

- Elle est dans sa chambre, avec ses lunettes de soleil, et elle n'arrête pas de gémir. Elle ne sait même plus qu'on existe. ^a Il se tut un instant avant de reprendre : ' Je les déteste, ces lunettes.

Elles me fichent les boules. (Il étudia son frère plus attentivement.)
T'as pas l'air d'aller très bien, toi non plus, Brian.

- Je ne me sens pas très bien, admit-il sincèrement. Je crois que je vais m'allonger un peu.

- Bon... je vais attendre un moment. On verra, tu iras peut-être mieux. Je vais regarder les dessins animés, sur canal cinquante-six.

Descends si tu te sens mieux. ^a

' D'accord ^a, dit Brian, avant de refermer doucement la porte.

Mais il ne s'était pas senti mieux. Et au fur et à mesure qu'avancait la journée il ne fit que se sentir de plus en plus (embrumé) mal. Il pensa à Mr Gaunt. Il pensa à Sandy Koufax. Il pensa à la manchette qui lui avait sauté aux yeux :

AFFRONTEMENT MEURTRIER ENTRE DEUX FEMMES

¿ CASTLE ROCK

il pensa aux photos, aux deux visages familiers dessinés en petits points d'impression.

Il faillit même s'endormir, mais le petit tourne-disque, dans la chambre de ses parents, se mit à jouer à ce moment-là. Sa mère faisait passer une fois de plus un de ses vieux quarante-cinq tours crachotants d'Elvis. Elle n'avait pratiquement pas arrêté de tout le week-end.

Les pensées tourbillonnaient comme des débris au cœur d'un cyclone, dans la tête de Brian, entrecoupées de fragments de chanson.

AFFRONTEMENT MEURTRIER.

' Tu sais qu'on dit que t'es classe... mais c'est juste un mensonge... ^a

C'était un duel.

MEURTRIÈRE : Nettie Cobb, la femme au chien.

‘... Jamais t'attraperas un lapin... ^a

quand on fait affaire avec moi, il y a deux choses qu'il ne faut pas oublier.

AFFRONTLEMENT : Wilma Jerzyck, la dame aux draps.

Monsieur Gaunt sait ce qu'il dit...

‘... et t'es pas mon copain... ^a

... et le duel n'est pas terminé tant que Monsieur Gaunt n'a pas dit qu'il l'était.

Tout cela tournait, tournait, dans une confusion de terreur, de culpabilité et d'angoisse rythmée par les tubes d'Elvis Presley. Vers midi, Brian sentit son estomac se soulever. Il se précipita en chaussettes dans la salle de bains, au fond du couloir, referma la porte et vomit aussi silencieusement qu'il put. Sa mère n'entendit rien. Elle était toujours dans sa chambre, à écouter le King lui déclarer qu'il voulait être son nounours.

Tandis qu'il revenait lentement dans sa chambre, se sentant plus malheureux que jamais, il fut pris de la conviction que sa carte Sandy Koufax avait disparu. On la lui avait volée la nuit dernière, pendant son sommeil. Il était impliqué dans un meurtre à cause d'une carte qu'il ne possédait même plus.

Il bondit, faillit glisser sur le tapis de sa chambre et cueillit l'album sur l'étagère du haut de son placard. Il tourna les pages à une telle vitesse qu'il en arracha en partie quelques-unes de leurs anneaux.

Mais la carte - LA carte - se trouvait toujours là. Le visage étroit le regardait toujours, sous le plastique. Il se sentit envahi d'une pitoyable sensation de soulagement.

Il sortit la carte de son logement, gagna son lit et s'allongea en la tenant toujours à la main. Il ne voyait pas comment il pourrait jamais la lâcher. C'était tout ce qu'il avait gagné à vivre ce cauchemar. La seule chose. Il ne l'aimait plus, mais elle était à lui. S'il avait pu rendre

la vie à Nettie Cobb et Wilma Jerzyck en la brôlant, il aurait été

immédiatement chercher des allumettes (du moins le croyait-il), mais il ne pouvait les ressusciter : et du coup, la seule idée de perdre sa carte

et de se retrouver sans rien du tout avait quelque chose d'insupportable.

Il la garda donc à la main et, les yeux au plafond, écouta la voix étouffée d'Elvis, qui en était maintenant à Cœur de bois ^a. La remarque de Scan n'avait rien d'étonnant : il était blanc comme de la craie, et ses yeux exorbités avaient une expression sombre et malheureuse. Et son propre cœur lui faisait l'effet d'être en bois, maintenant qu'il y pensait.

Une nouvelle idée, soudain, une idée épouvantable, traversa les ténèbres de son esprit avec l'éclat effrayant et véloce d'une comète .

On l'avait vu !

Il se retrouva sur son séant, regardant le miroir de son placard, de l'effroi dans les yeux. La bonne femme avec sa robe de chambre d'un vert criard ! Son fichu d'un rouge tout aussi criard sur ses bigoudis !

Mme Mislaburski !

qu'est-ce qui se passe là-bas, mon garçon ?

Je ne sais pas exactement. Je crois que monsieur et madame Jerzyck se disputent.

Brian sauta du lit et bondit jusqu'à la fenêtre, s'attendant presque à

voir la voiture du shérif Pangborn s'engager dans l'allée. Personne, mais il n'allait pas tarder. Parce que lorsque deux femmes se disputent à mort, il y a enquête. On allait interroger Mme Mislaburski. Elle déclarerait avoir vu un garçon sortir de chez les Jerzyck. Un garçon qui était le petit Rusk, Brian, exactement, monsieur le shérif.

En bas, le téléphone se mit à sonner. Sa mère ne décrocha pas (il y avait un deuxième poste dans sa chambre). Elle continua de fredonner en suivant la chanson. C'est finalement Sean qui répondit.

‘ qui est à l'appareil ? ^a

Calmement, Brian songea : il me fera avouer. Je ne pourrai pas mentir, pas à un policier. Je n'ai même pas pu mentir à Mme Leroux à

propos du vase cassé sur son bureau... Il me fera avouer et j'irai en prison pour meurtre.

Ce fut la première fois qu'il pensa au suicide. Il y pensa d'une manière calme et rationnelle, nullement romantique et excitante. Son père avait un fusil de chasse, dans le garage, et l'arme lui paraissait la réponse appropriée. La réponse qui réglerait tout.

´ Briannn ! Téléphone !

- Je n'ai pas envie de parler à Stan! cria-t-il. Dis-lui de rappeler demain.

- C'est pas Stan, mais un type. Une grande personne. ^a

De grandes mains glacées étreignirent son cœur. «a y était. Le shérif Pangborn.

Brian ? J'ai quelques questions à te poser. Des questions très sérieuses. Si jamais tu n'y réponds pas correctement, il faudra que je vienne te chercher, j'en ai peur. Je viendrai dans ma voiture de patrouille. Ton nom ne va pas tarder à apparaître dans les journaux, Brian, et ton image à la télé. Tous tes amis te verront. Ton père, ta mère et ton petit frère aussi. Et en même temps qu'on te verra, le type de la télé dira : ´ Voici Brian Rusk, le garçon qui est complice de l'assassinat de Nettie Cobb et Wilma Jerzyck. ^a

Ç'est q-q-qui ? lança-t-il dans l'escalier d'une voix haut perchée qui s'étranglait.

- Chai pas ! ^a On venait d'arracher Sean à son feuilleton de science-fiction, et il était irrité. ´ Je crois qu'il a dit qu'il s'appelait

Crowfix, ou quelque chose comme ça.

Crowfix ?

Brian restait sur le pas de la porte, le cœur battant à grands coups. Deux taches rouges clownesques brillaient maintenant à ses joues, au milieu de son visage livide.

Non, pas Crowfix.

Koufax.

Sandy Koufax l'appelait au téléphone. Sauf que Brian se doutait bien qui se cachait derrière ce Sandy Koufax-là.

Il descendit, les jambes en plomb. Le combiné lui parut peser une tonne.

‘ Bonjour, Brian, dit Mr Gaunt d'une voix douce.

- B-b-bonjour, répondit Brian de sa voix haut perchée et étranglée.

- Tu n'as absolument aucune raison de t'inquiéter. Si madame Mislaburski t'avait vu lancer les cailloux, elle ne t'aurait pas demandé ce qui se passait, n'est-ce pas ?

- Comment le savez-vous ? ^a Brian sentait de nouveau l'envie de vomir le gagner.

C'est sans importance. Ce qui compte, c'est que tu as fait exactement ce qu'il fallait faire, Brian. Exactement. Tu as répondu que les Jerzyck devaient se disputer. Si la police t'interroge, tu seras simplement celui qui a entendu lancer des cailloux. Tu n'as pas vu qui les lançait, car la personne se trouvait alors derrière la maison. ^a

Brian regarda par l'arche qui donnait sur le coin télévision pour s'assurer que Sean ne l'espionnait pas. Mais le garçonnet était assis en tailleur face à la télé, un sachet de popcorn entre les jambes.

‘ Je ne peux pas mentir! murmura-t-il dans le téléphone. Je me fais toujours prendre, quand je mens !

- Pas cette fois, Brian. Cette fois, tu vas t'en sortir comme un champion. ^a

Et ce qu'il y avait de plus horrible était que Brian pensait qu'encore une fois, Mr Gaunt savait ce qu'il disait.

2

Tandis que l'aîné pensait au suicide, puis marchandait d'un ton étouffé et désespéré avec Leland Gaunt, Cora Rusk dansait sans bruit dans sa chambre, en blouse de travail.

Sauf qu'elle n'était pas dans sa chambre.

Lorsqu'elle mettait les lunettes de soleil que Mr Gaunt lui avait vendues, elle se retrouvait chez le King, à Graceland.

Elle traversait en dansant les pièces fabuleuses à l'odeur de

désinfectant et de frites, des pièces dans lesquelles les seuls bruits étaient le ronronnement tranquille de l'air conditionné (seules quelques fenêtres ouvraient, à Graceland ; les autres étaient fermées et condamnées), le glissement de ses chaussures sur les tapis moelleux et la voix d'Elvis chantant ' Mon rêve réalisé ^a de son timbre mystérieux et suppliant. Elle dansait entre les énormes chandeliers en cristal de France de la salle à manger, elle dansait devant les paons des vitraux. Elle laissait glisser une main sur les riches draperies en velours bleu. Le mobilier était de style provincial français ; les murs rouge sang.

La scène se transforma comme dans un lent fondu-enchaîné de cinéma et Cora se retrouva dans le boudoir du sous-sol. Il y avait des têtes d'animaux naturalisées sur un mur, des colonnes de disques d'or encadrés sur un autre, des écrans de télé éteints sur un troisième.

Derrière le bar, long et incurvé, les étagères débordaient de Gato-rade : parfumé à l'orange, au citron vert, au citron.

Le changement automatique de disque cliqueta, sur le vieux tourne-disque portable orné d'une photo du King. Un nouveau quarante-cinq tours tomba. Elvis commença à chanter ' Blue Hawaii ^a et Cora passa en roulant des hanches dans la Jungle, pièce meublée de Tikis, d'un canapé aux appuis sculptés de gargouilles et d'un miroir encadré d'une dentelle de plumes de faisans (arrachées aux oiseaux vivants).

Elle dansa. Avec les lunettes achetées au Bazar des Rêves lui dissimulant les yeux, elle dansa. Elle dansait encore lorsque son fils revint à pas de loup s'allonger sur son lit, regardant le visage étroit de Sandy Koufax, tout à ses fantasmes d'alibis et de fusil de chasse.

3

Le lycée de Castle Rock était un maussade empilement de briques rouges situé entre la Poste et la Bibliothèque, témoin d'une époque où

les élus de la ville estimaient qu'une école devait ressembler à une maison de correction. Celle-ci datait de 1926 et correspondait admirablement à cette conception. Chaque année se posait la question, de plus en plus pressante, de la construction de nouveaux bâtiments scolaires - de bâtiments qui auraient de véritables fenêtres et non des meurtrières, une vraie cour de récréation et non un promenoir pour condamnés à mort, et des classes où on ne se gèlerait pas en hiver.

La salle de cours de Sally Ratcliffe, au sous-sol, était une improvisation plus tardive, coincée entre la chaufferie et le magasin des fournitures

avec ses piles de papier hygiénique, ses craies, ses manuels et ses tonneaux de sciure de bois rouge et odorante. Entre le bureau du professeur et les six réservés aux élèves, c'est à peine si l'on pouvait s'y

déplacer, ce qui n'avait pas empêché Sally d'essayer de rendre la pièce aussi attrayante que possible. Elle savait que tous les enfants (les bègues, les zézayeurs, les dyslexiques) qui avaient besoin de ces séances d'orthophonie trouvaient l'expérience pénible et effrayante.

Les autres élèves les taquinaient et leurs parents les harcelaient de questions. Inutile, pour couronner le tout, de les faire travailler dans une classe inutilement sinistre.

Deux mobiles pendaient, accrochés aux tuyaux poussiéreux qui couraient le long du plafond ; des photos de vedettes de télé ou de rock ornaient les murs et sur un poster, le chat Garfield proclamait : *Si un matou comme moi peut parler ce charabia, vous le pouvez aussi !* ^a

Elle avait accumulé un retard déprimant dans ses dossiers, alors que les cours n'avaient repris que depuis cinq semaines. A treize heures quinze, en dépit de ses bonnes intentions de passer la journée à les mettre à jour, elle les fourra de nouveau sous clef dans leur classeur.

Elle prit pour prétexte qu'il faisait trop beau pour rester enfermée dans ce sous-sol même si, pour une fois, on n'entendait pas gronder la chaudière. Mais elle ne s'avouait pas toute la vérité, à vrai dire ; elle avait des plans très précis pour son après-midi.

Elle n'avait qu'une envie, retourner chez elle, s'asseoir dans le fauteuil placé à côté de la fenêtre, la lumière du soleil lui inondant les genoux, et méditer sur le fabuleux éclat de bois qu'elle avait acheté au Bazar des Rêves.

Elle était de plus en plus convaincue qu'il s'agissait d'un objet miraculeux authentique, l'un des divins trésors éparpillés par Dieu sur la terre, afin qu'ils fussent trouvés par les vrais croyants. On avait l'impression, en le tenant, de se rafraîchir la main dans un seau d'eau de puits, par une chaude journée d'été ; de se nourrir alors qu'on était affamé. Le tenir, c'était...

C'était l'extase.

quelque chose aussi la titillait ; elle avait glissé l'éclat de bois dans le tiroir du bas de sa commode, dissimulé par ses sous-vêtements, et

soigneusement fermé la porte à clef en partant. Et cependant, elle ne pouvait se défaire de l'horrible impression que quelqu'un avait pu pénétrer chez elle par effraction et voler

(la relique la sainte relique)

l'éclat de bois. Elle se rendait compte que c'était absurde - quel cambrioleur aurait l'idée d'emporter un vieux morceau de bois tout gris, en admettant qu'il l'eût trouvé ? Mais si jamais il le touchait... Si ces bruits et ces images lui emplissaient la tête comme ils lui emplissaient la sienne chaque fois qu'elle serrait l'éclat dans son petit poing... eh bien...

Sally allait donc retourner chez elle. Elle se changerait, mettrait un short et un T-shirt sans manches, et passerait une bonne heure dans une calme

(exaltation)

méditation ; sous ses pieds, le plancher se transformerait en pont de bateau, animé par le roulis et le tangage ; les animaux beugleraient, feuleraient, grogneraient ; elle sentirait la lumière d'un soleil différent et elle attendrait l'instant magique - elle était sûre qu'il arriverait si elle tenait l'éclat de bois suffisamment longtemps, si elle demeurait très, très calme, si elle priait très, très fort - où la proue de l'énorme et

pesant bateau viendrait se poser sur le sommet de la montagne avec un bruit sourd de raclement. Elle ignorait pour quelle raison Dieu avait cru bon de la bénir, elle entre tous les fidèles du monde, en lui accordant ce miracle éclatant, mais puisqu'il l'avait fait, elle avait l'intention de le vivre aussi pleinement et complètement que possible.

La jeune femme, grande, mince, jolie, avec ses cheveux blond foncé

et ses longues jambes, traversa le terrain de jeux pour gagner le parking de la faculté. Ces longues jambes faisaient d'ailleurs l'objet de discussions animées chez le coiffeur, quand elle passait, en chaussures à talons presque plats, tenant en général son sac d'une main et sa Bible, bourrée de tracts, de l'autre.

‘ Bon Dieu de Dieu, s'exclama une fois Bobby Dugas, voilà une fille qui a des jambes qui lui vont jusqu'au menton !

- Inutile de t'exciter, mon vieux, lui avait répondu Charlie Fortin.

Tu ne les sentiras jamais s'enrouler autour de tes fesses. Elle appartient

à Jésus et à Lester Pratt. Dans cet ordre. ^a

Tout le salon de coiffure avait explosé en rires virils lorsque Charlie avait sorti celle-là - une sacrée bonne vanne ! Dehors, Sally avait poursuivi son chemin : elle allait à la séance de catéchisme pour adultes du jeudi soir du révérend Rose, inconsciente de ce qu'on disait d'elle, drapée dans son innocence joyeuse et sa vertu.

Personne ne se serait avisé de faire des plaisanteries sur les jambes de Sally (ou de toute autre partie de son anatomie) si Lester Pratt s'était trouvé au Clip Joint ; il y venait d'ailleurs régulièrement, toutes les trois semaines, faire retailler les poils rigides de sa brosse. Pour tous ceux qui s'intéressaient aux ragots, en ville, Lester croyait, c'était évident, que Sally l'chait des pets parfumés à la rose et chiait des pétunias, et on ne tenait pas ce genre de propos devant un type baraqué comme lui. C'était un garçon absolument charmant, par ailleurs, mais Dieu et Sally Ratcliffe étaient deux sujets sur lesquels il ne plaisantait jamais. Un gaillard comme lui était capable de vous arracher bras et jambes et de vous mettre les uns à la place des autres en un tournemain, si ça lui chantait.

Ils avaient parfois des séances torrides, Sally et lui, mais jamais ils n'avaient été jusqu'au bout. D'ordinaire, Lester retournait chez lui dans un état indescriptible, la tête explosant de joie et les couilles explosant de sperme comprimé, rêvant du jour, plus très lointain, où il ne serait pas obligé de s'arrêter. Il se demandait s'il n'allait pas la noyer

la première fois qu'ils le feraient.

Sally attendait aussi avec impatience le jour de son mariage et la fin de ses frustrations sexuelles... quoique, depuis quelques jours, les étreintes de Lester lui eussent paru moins importantes. Elle avait envisagé de lui parler de l'éclat de bois de Terre Sainte qu'elle avait acheté au Bazar des Rêves, l'éclat de bois miraculeux, pour décider, en fin de compte, de ne rien dire. Elle lui en parlerait un jour, bien sûr ; on doit partager de tels miracles. C'était certainement un péché que de ne pas le faire. Mais elle avait été surprise (et un peu honteuse) du sentiment de possessivité jalouse qui s'était emparé d'elle chaque fois qu'elle avait pensé à montrer l'objet à Lester ou à lui demander de le tenir.

Non! avait crié Une voix enfantine et coléreuse, la première fois.

Non ! Il est à moi! Il ne signifierait pas pour lui ce qu'il signifie pour moi ! c'est impossible !

Le jour viendrait où elle le partagerait avec lui, comme viendrait le jour où ils ne seraient plus qu'une chair ; mais le moment n'était venu ni pour l'une ni pour l'autre chose.

Cette chaude journée d'octobre était tout à elle, et rien qu'à elle.

Il n'y avait que quelques voitures dans le parking, et la Mustang de Lester faisait partie des plus récentes et des plus belles. Elle avait eu des tas de problèmes avec sa propre auto (quelque chose qui n'arrêtait pas de se bloquer dans la transmission) mais ce n'était pas vraiment le problème. Lorsqu'elle avait appelé Lester, ce matin, pour lui demander de lui prêter la Mustang qu'elle lui avait rendue la veille après l'avoir gardée six jours, il avait aussitôt accepté de la conduire. Il reviendrait en joggant, avait-il répondu, après quoi il irait faire une partie de football avec les Gars. Elle se doutait qu'il lui aurait proposé

le véhicule même s'il en avait eu besoin, et elle trouvait ça très bien.

Elle se rendait compte, mais d'une manière vague et intuitive plus que consciente, que Lester était prêt à sauter dans des cercles de feu si elle le lui demandait, et qu'elle acceptait avec complaisance de vivre dans une chaîne d'adoration : Lester l'adorait, tous deux adoraient Dieu, le monde n'avait pas de fin, amen.

Elle se glissa au volant de la Mustang et vit, lorsqu'elle voulut poser son sac à main sur la console, quelque chose qui dépassait sous le siège du passager. On aurait dit une enveloppe.

Elle se pencha et la ramassa, trouvant curieux que Lester, d'ordinaire si méticuleux pour sa voiture comme il l'était pour sa personne, eût laissé traîner quelque chose. Il n'y avait qu'un mot sur l'enveloppe, mais il fit un sale effet à la jeune fille. Mon chou, écrit d'une main légère et coulante.

Une main féminine.

Elle retourna l'enveloppe. Il n'y avait rien d'écrit au dos, et on l'avait scellée.

‘ Mon chou ? ’ se demanda Sally, dubitative. Elle se rendit soudain compte que les vitres étaient levées et qu'elle transpirait abondamment. Elle lança le moteur, baissa la vitre de son côté et se pencha pour en faire autant avec celle du passager.

Elle eut l'impression de sentir une légère odeur de parfum. Un parfum

qui n'était pas le sien, puisqu'elle n'en portait pas, de même qu'elle n'avait aucun maquillage. Sa religion lui avait appris que tels étaient les artifices des femmes de mauvaise vie. (Cela dit, elle n'en avait guère besoin.)

Mais non, ce n'était pas du parfum. Simplement les dernières fleurs de chèvrefeuille qui poussaient sur le grillage du terrain de jeux.

‘ Mon chou ? ’^a s'interrogea-t-elle à nouveau en regardant l'enveloppe.

Elle passa les doigts dessus, puis la plia en deux. Il y avait un morceau de papier dedans, au moins un, mais aussi autre chose, de plus rigide. Une photo, peut-être.

Elle plaça l'enveloppe à contre-jour devant le pare-brise, sans résultat. La lumière ne venait pas vers elle. Elle hésita un instant, descendit de voiture et tint l'enveloppe face au soleil. Elle ne distingua qu'un premier rectangle (sans doute la lettre) qui en contenait un deuxième plus petit (sans doute la photo).

La photo de

(Mon chou)

ou de celle qui avait envoyé la lettre.

Si ce n'est, évidemment, qu'elle n'avait pas été envoyée, en tout cas pas par la poste. Il n'y avait ni timbre ni adresse. Seulement ce mot troublant. Elle n'avait pas non plus été ouverte, ce qui signifiait...

quoi? que quelqu'un l'avait glissée dans la Mustang de Lester pendant que Sally épluchait ses dossiers ?

Possible. Cela pouvait aussi vouloir dire que quelqu'un l'avait placée là pendant la nuit, ou même la veille, et que Lester ne l'avait pas vue. Après tout, elle dépassait à peine lorsque Sally l'avait vue et elle s'était peut-être déplacée pendant que Sally avait roulé, ce matin.

‘ Hé, Miss Ratcliffe ! ’^a lança une voix. Sally baissa promptement la main et dissimula la lettre dans les plis de sa robe. Son cœur battait sous l'effet de la culpabilité.

Ce n'était que le petit Billy Marchant qui traversait le terrain de jeux, sa planche à roulettes sous le bras. Sally lui fit bonjour de la main et monta rapidement dans la voiture. Elle avait chaud aux joues - elle

rougissait ! C'était idiot - non, ridicule ! Mais elle se comportait presque comme si Billy l'avait surprise à faire quelque chose qu'elle n'aurait pas dû.

Au fait, n'était-ce pas le cas ? N'essayais-tu pas de deviner ce qu'il y avait dans une lettre qui ne t'était pas destinée ?

Elle éprouva la première piqure de jalousie à ce moment-là. Mais la lettre était peut-être pour elle ; à Castle Rock, des tas de gens l'avait vue au volant de la Mustang, au cours des semaines passées. Et même si la lettre ne lui était pas destinée, Lester Pratt, lui, l'était. Ne venait-elle pas justement de se dire, non sans quelque satisfaction, qu'il aurait sauté dans des cercles de feu pour elle ?

Mon chou.

Non, personne n'avait mis cette lettre ici pour elle, elle en était sûre.

Aucune de ses amies ne l'appelait mon chou, ma chérie, ou d'un nom de ce genre. On l'avait déposée pour Lester. Et...

L'explication lui vint brusquement à l'esprit et elle se laissa retomber contre le siège baquet de tissu bleu avec un petit soupir de soulagement. Lester n'enseignait l'éducation physique qu'aux gar-

çons du lycée, bien entendu, mais les jeunes filles - les jeunes filles impressionnables - le croisaient tous les jours. Et Lester était jeune et bel homme.

Une collégienne qui a le béguin pour lui a dû glisser cette lettre dans la voiture. C'est tout. Elle n'a même pas osé la poser sur le tableau de bord, où il l'aurait vue tout de suite.

«a lui serait égal que je l'ouvre », dit-elle à voix haute en déchirant proprement une extrémité, qu'elle déposa dans le cendrier (cendrier qu'aucune cigarette n'était jamais venue salir). On va bien rire, ce soir !^a

Elle renversa l'enveloppe et un cliché lui tomba dans les mains.

Son cœur s'arrêta un instant de battre lorsqu'elle le vit. Puis elle eut un hoquet étranglé. Ses joues s'empourprèrent et elle porta la main à

ses lèvres - sa bouche formait un O de désarroi et de surprise.

Sally n'avait jamais mis les pieds au Mellow Tiger, mais elle n'était pas

totallement innocente ; elle avait suffisamment vu de films avec des scènes de bar pour en reconnaître immédiatement un. On voyait un homme et une femme attablés dans ce qui paraissait être le coin (un coin confortablement discret, lui souffla son esprit) d'une grande salle. Deux bières étaient posées devant eux. Les autres tables, autour du couple, étaient occupées ; on distinguait au fond une piste de danse.

Le couple s'embrassait.

La femme portait un bustier étincelant de paillettes (qui lui laissait l'abdomen dégagé) et une mini-jupe en lin blanc, apparemment. Une mini-jupe très mini. L'une des mains de l'homme la tenait familièrement par la taille, mais l'autre était sous la jupe, si haut qu'elle ne semblait pas pouvoir aller plus loin ; on devinait un bout de la petite culotte de la femme.

La sale petite garce ! pensa-t-elle, déconforte.

L'homme tournait le dos à l'objectif ; on ne distinguait de son visage qu'une oreille et la mâchoire. On voyait cependant qu'il était très musclé et que ses cheveux noirs étaient coupés en brosse ultra-courte. Il portait un T-shirt bleu (de ceux qui soulignent la musculature) et un pantalon de survêt bleu à bandes blanches sur le côté.

Lester.

Lester, en train d'explorer la topographie intime de cette sale petite garce.

Non ! hurla son esprit, pris de panique. «a ne peut pas être lui !

Lester ne met jamais les pieds dans les bars ! Il ne boit même pas ! Et il n'embrasserait jamais une autre femme, parce qu'il m'aime ! Je le sais, parce que...

‘ Parce qu’il me l’a dit. ^a Son timbre de voix, débordant de tristesse, la fit elle-même sursauter. Elle avait envie de froisser la photo et de la jeter, mais il n’en était pas question : quelqu’un pouvait la trouver, et qu’est-ce que cette personne en penserait ?

Elle se pencha de nouveau sur le cliché, l’étudiant d’un œil avide et jaloux.

Le visage de l’homme dissimulait l’essentiel de celui de la femme, mais Sally distinguait tout de même l’arc d’un sourcil, le coin d’un œil, la

moitié d'une joue et la courbe de la mâchoire. Plus important, la coupe et la couleur des cheveux étaient bien visibles, une coupe en boucles folles dont certaines retombaient sur le front, une couleur sombre.

Judy Libby avait une chevelure semblable. Une coupe semblable, avec une frange de boucles folles lui retombant sur le front.

Tu te trompes. Non, pire encore. Tu es cinglée. Lester a rompu avec elle lorsqu'elle a quitté l'Eglise. Ensuite elle est partie. A Portland ou Boston, Sally ne se souvenait plus exactement. Il s'agit de la mauvaise plaisanterie d'un esprit tordu et malsain. Tu sais bien que jamais Lester...

Mais le savait-elle vraiment ?

Toute son ancienne auto-satisfaction lui revint à l'esprit, comme pour se moquer d'elle, et une voix qu'elle n'avait encore jamais entendue parla soudain, du plus profond d'elle-même : La confiance de l'innocent est le meilleur atout du menteur.

Ce n'était pas forcément Lester, ce n'était pas forcément Judy.

Après tout, il n'est pas si facile de reconnaître les gens quand ils s'embrassent à pleine bouche. On ne peut même pas les distinguer dans un film que l'on prend en cours de route, y compris si ce sont des vedettes connues. Il faut attendre qu'ils arrêtent et regardent de nouveau vers la caméra.

Mais ce n'est pas un film, rétorqua la voix. C'est dans la réalité que ça se passe. Et s'il ne s'agit pas d'eux, pour quelle raison avoir déposé

l'enveloppe dans la voiture ?

Elle examina la main droite de la jeune femme, posée, légère, sur le cou de

(Lester)

son petit ami. Elle portait les ongles longs et taillés en amande, recouverts d'un vernis sombre. Judy Libby avait des ongles semblables. Sally se souvint qu'elle n'avait pas été surprise de voir Judy cesser de fréquenter l'église. quand on porte des ongles aussi longs, s'était-elle dit, c'est qu'on pense à autre chose qu'au Seigneur des Armées.

Bon, très bien, c'est Judy. Cela ne signifie pas forcément que l'homme

est Lester. Il pourrait s'agir justement d'une basse vengeance, puisque Lester l'a laissé tomber lorsqu'il s'est aperçu qu'elle était aussi chrétienne que Judas Iscariote. Après tout, des tas de types ont les cheveux coupés en brosse, et n'importe qui peut enfiler un T-shirt bleu et un pantalon de survêt bleu à bandes blanches.

Puis les yeux de Sally tombèrent sur quelque chose d'autre et son cœur devint soudain aussi lourd que s'il s'était rempli de plomb.

L'homme portait une montre-bracelet à cadran numérique qu'elle reconnut sans peine, même si elle était un peu floue sur le cliché ; ne l'avait-elle pas offerte elle-même à Lester pour son anniversaire, le mois dernier ?

Il pourrait s'agir d'une coïncidence, se défendit-elle faiblement.

C'est juste une Seiko, tout ce que je pouvais me permettre. N'importe qui peut avoir une telle montre. Mais la nouvelle voix éclata d'un rire sardonique désespérant - Tu blagues ou quoi ? Car il y avait plus.

Elle ne pouvait voir la main qui disparaissait sous la jupe (Dieu soit loué !) mais le bras, en revanche, était bien visible. Et il y avait deux gros grains de beauté sur ce bras, juste au-dessous du coude. Ils se touchaient presque en dessinant une sorte de huit.

Combien de fois avait-elle passé un doigt amoureux sur ces deux grains de beauté, pendant qu'ils étaient sur la balancelle, sous le porche ? Combien de fois les avait-elle embrassés tandis qu'il lui caressait les seins (solidement blindés par un soutien gorge J. C.

Penny, expressément choisi pour ce genre de joute amoureuse) et, haletant, chuchotait à son oreille promesses et serments d'amour éternel ?

Bon, d'accord, c'était Lester. On pouvait mettre ou enlever une montre, pas des grains de beauté... un fragment de chanson lui vint à

l'esprit : ' Mauvaises filles... toot-toot... bip-bip... ^a

Salé garce, sale garce, sale garce ! ^a siffla-t-elle avec quelque chose de méchant dans la voix. Comment avait-il pu retourner vers elle ?

Comment ?

Peut-être parce qu'elle lui laissait faire ce qu'il voulait, susurra la voix.

Sa poitrine se souleva violemment ; elle aspira entre ses dents, furieuse et malheureuse.

Mais ils sont dans un bar ! Jamais Lester...

Elle se rendit compte que la question était tout à fait secondaire. Si Lester voyait Judy, s'il était capable de mentir là-dessus, mentir à propos d'une bière ou deux était sans importance, non ?

Elle posa la photo et, d'une main tremblante, tira de l'enveloppe la note qui l'accompagnait. C'était une feuille de papier à lettre couleur pêche à bordure d'o^ù émanait une odeur légère, douce et un peu poussiéreuse. Elle la porta à ses narines et inhala.

« Sale garce ! » s'écria-t-elle d'une voix étranglée et pleine d'angoisse. Si Judy Libby était apparue à cet instant-là, Sally se serait jetée sur elle toutes griffes dehors, même si les siennes étaient nettement plus courtes. Elle aurait bien voulu qu'elle f^{ût} là. Et Lester aussi. Il resterait un bon moment sans pouvoir jouer au football lorsqu'elle en aurait terminé avec lui. Un sacré bon moment.

Elle déplia la lettre. Elle était brève et rédigée dans les caractères scolaires arrondis de la méthode Palmer.

Les, mon chéri,

C'est Felicia qui a pris cette photo au Tiger l'autre soir. Elle a dit qu'elle aurait d^û s'en servir pour nous faire chanter ! Mais elle ne faisait que blaguer. Elle me l'a donnée, et je te la donne à mon tour en souvenir de notre grande nuit. C'était terriblement cochon de ta part de passer comme ça ta main sous ma jupe en public. Mais ça m'a mise dans un état ! Et tu es si fort ! Plus je regarde cette photo, plus je me sens toute chose. Si tu regardes bien, tu verras ma petite culotte !

Heureusement que Felicia n'était pas là quand je n'en portais même plus !!! On se voit bientôt. En attendant, garde cette photo en souvenir de moi. Je penserai à toi et à ton gros machin. Il vaut mieux que je m'arrête avant de trot m'exciter, sans quoi il va falloir que je fasse des cochonneries. Et je t'en prie, arrête de t'en faire à propos de qui tu sais.

Elle est trot occupée à se mettre bien avec Jésus pour nous pouçonner.

Ta Judy

Sally resta presque une demi-heure derrière le volant de la Mustang, lisant et relisant ce mot, bouillonnant de colère, de jalousie et de chagrin. Ses pensées et ses sensations étaient aussi traversées d'excitation sexuelle, mais c'était quelque chose qu'elle n'aurait jamais reconnu devant quiconque, et devant elle moins que personne.

Cette espèce de salope est tellement stupide qu'elle ne sait même pas comment on écrit ´ trop ^a.

Ses yeux revenaient sans cesse sur les phrases soulignées, comme pour s'en repaître :

notre grande nuit

terriblement cochon

si fort

toute chose

ton gros machin

Mais la phrase qui lui faisait l'effet le plus terrible, la phrase qui alimentait le plus s'rement sa rage, était celle qui blasphémait le rituel de la communion : garde cette photo en souvenir de moi.

Des images incontrôlables l'envahirent. Les lèvres de Lester se refermant sur l'un des seins de Judy tandis qu'elle roucoulait ´ prends, bois ceci en souvenir de moi ^a. Lester agenouillé entre les jambes écartées de Judy tandis qu'elle lui disait ´ prends et mange ceci en souvenir de moi ^a.

Elle froissa la feuille de papier et la jeta sur le sol de la voiture. Elle se tenait toute droite, respirant fort, les cheveux emmêlés en mèches collées par la transpiration (elle n'avait cessé d'y passer la main pendant qu'elle lisait et relisait la lettre). Puis elle se baissa, ramassa le

mot, le défroissa et le remit dans l'enveloppe avec la photo. Ses mains tremblaient tellement qu'elle dut s'y reprendre à trois fois ; lorsqu'elle y parvint, ce fut en déchirant à moitié l'enveloppe.

´Sale garce ! ^a cria-t-elle encore une fois avant d'éclater en sanglots.

Ses larmes étaient br°lantes et la piquaient comme de l'acide.

Salope ! Et toi ! menteur ! Ignoble menteur ! ^a

Elle enfonça violemment la clef de contact dans son logement ; la Mustang s'éveilla avec un rugissement qui reflétait sa colère. Elle enclencha le levier sur D et quitta le parking dans un nuage de fumée bleue accompagné d'un hurlement de pneus martyrisés.

Billy Marchant, qui s'entraînait à faire des figures de planche à roulettes sur le terrain de jeux, leva les yeux, étonné.

4

Elle était dans sa chambre un quart d'heure plus tard, fouillant parmi ses sous-vêtements, à la recherche de l'éclat de bois qu'elle ne retrouvait pas. Sa fureur contre Judy et son salopard de menteur était éclipsée par une forme de terreur incoercible : et s'il avait disparu ? Si on le lui avait volé ?

Elle se rendit soudain compte qu'elle tenait encore le message à la main gauche et qu'il gênait ses recherches. Elle jeta l'enveloppe, qui fut bientôt suivie par sa délicate lingerie de coton qu'elle balançait à poignées dans tous les sens. A l'instant même où elle allait se mettre à hurler sous l'effet combiné de la panique, de la rage et de la frustration, elle aperçut le morceau de bois. Elle avait tiré le tiroir avec tellement de violence qu'il avait été projeté tout au fond du coin gauche.

Elle s'en empara et se sentit aussitôt envahie par un sentiment de paix et de sérénité. Elle prit l'enveloppe dans son autre main et leva les deux côtes à côtes : elle avait devant les yeux le bien et le mal, le sacré

et

le profane, l'alpha et l'oméga. Elle mit l'enveloppe dans le tiroir et la recouvrit de sa lingerie, qu'elle empila n'importe comment.

La jeune femme s'assit, croisa les jambes et s'inclina contre l'éclat de bois. Elle ferma les yeux et s'attendit à sentir le sol se mettre à osciller

doucement sous elle, à sentir la paix descendre sur elle tandis que retentissaient les voix des animaux, ces pauvres bêtes innocentes,

épargnées en une époque de perversité par la grâce de Dieu.

Au lieu de cela, ce fut la voix de l'homme qui lui avait vendu l'objet qui lui parvint. Tu devrais t'occuper sérieusement de régler cette affaire, Sally, dit Mr Gaunt du plus profond de la relique. Tu devrais vraiment t'occuper de régler cette... cette sale affaire.

Oui, répondit Sally Ratcliffe. Oui, je sais. ^a

Elle passa tout l'après-midi dans la chaleur de sa chambre de jeune fille, à réfléchir et à rêver dans le cercle sombre dont l'éclat de bois l'entourait, cercle sombre qui rappelait le capuchon d'un cobra.

5

Pendant que Sally Ratcliffe méditait au fond des ténèbres où elle venait d'être précipitée, Polly Chalmers, assise à sa machine à coudre dans un éclatant rayon de soleil (elle avait ouvert la fenêtre, profitant de cette température exceptionnelle), fredonnait Íko, Iko ^a de son agréable voix d'alto.

Rosalie Drake s'approcha d'elle et remarqua : ' Je connais quelqu'un qui se sent mieux, aujourd'hui. Beaucoup mieux, même. ^a

Polly leva les yeux et lui adressa un sourire étrangement ambigu.

Oui et non.

- quelle hypocrite ! ^a

Polly réfléchit un instant et acquiesça. Ce n'était pas tout à fait cela, mais autant se contenter de cette explication. Les deux femmes mortes hier étaient de nouveau réunies, au salon funéraire Samuels. Les funérailles seraient célébrées demain dans deux églises différentes, mais les dépouilles mortelles de Nettie et Wilma se retrouveraient ensuite voisines pour l'éternité... au cimetière Homeland. Polly se sentait en partie responsable de cette double disparition ; après tout, Nettie ne serait jamais venue à Castle Rock sans son intervention. Elle avait écrit les lettres, assisté aux différents entretiens et avait même trouvé un foyer pour sa femme de ménage. Et pourquoi s'était-elle tant démenée, au juste ? Elle ne s'en souvenait plus très bien, sinon qu'elle avait vu là un acte de charité chrétienne rendu nécessaire par une vieille amitié familiale.

Pas question de chercher à nier ses responsabilités ni de laisser

quiconque la persuader qu'elle n'en avait pas (Alan avait intérêt à se tenir à carreau). Ce qu'il y avait au cœur de la démence de Nettie, personne n'aurait pu l'altérer ou le contrôler, pas plus Polly qu'un autre ; la pauvre femme avait cependant passé trois années heureuses et riches à Castle Rock. Et peut-être trois années de bonheur valaient-elles mieux que des décennies grises passées à se morfondre dans l'institution, avant qu'elle soit rattrapée par la vieillesse et ne périclisse d'ennui. Et si, par son action, Polly avait signé le certificat de mort de Wilma Jerzyck, cette dernière n'en avait-elle pas contresigné

toutes les clauses particulières ? C'était Wilma, et non Polly, qui avait frappé à mort le petit chien chéri de Nettie. Avec un tire-bouchon !

Et puis, elle éprouvait tout simplement du chagrin comme on en ressent à la mort d'une amie ; mais quelque chose en elle s'étonnait tout de même que Nettie ait pu agir ainsi au moment même où elle paraissait aller mieux.

Polly avait passé une bonne partie de la matinée à prendre les dispositions pour les funérailles et à appeler les rares parents de son ancienne femme de ménage (aucun n'avait l'intention de se déplacer, comme elle s'y était attendue), et ces t,ches l'avaient aidé à mettre son chagrin en perspective... ce qui est très certainement l'objectif des rituels de funérailles.

Il y avait certains détails, cependant, qui ne cessaient de la tracasser.

Les lasagnes, par exemple ; elles se trouvaient toujours dans le réfrigérateur, protégées par du papier d'aluminium. Sans doute les partagerait-elle avec Alan ce soir, si celui-ci pouvait se libérer.

Impossible de les manger toute seule ; elle n'en supportait pas l'idée.

Elle évoquait aussi la rapidité avec laquelle Nettie s'était rendu compte qu'elle souffrait, la précision de son estimation, la manière dont elle lui avait apporté les gants thermiques et dont elle avait dit que cette fois, ils lui feraient peut-être du bien. Et bien sûr, la dernière chose que Nettie lui avait dite : ' Je vous aime beaucoup, Polly. ^a

' La Terre à Polly, la Terre à Polly, vous m'entendez ? ^a chantonna Rosalie. Les deux femmes avaient parlé de Nettie, évoquant cet épisode et d'autres souvenirs, et elles avaient pleuré dans les bras l'une de l'autre, au milieu des coupons de tissu du débarras. Rosalie paraissait avoir retrouvé sa joie de vivre, peut-être parce qu'elle venait d'entendre Polly chanter.

Ou peut-être parce que tout cela ne leur faisait pas l'effet d'être réel, songea Polly. Une ombre planait là-dessus ; une ombre peu épaisse, mais juste assez pour rendre les choses difficiles à distinguer.

C'est ce qui rend notre chagrin si fragile.

‘ Je vous entends, je vous entends, répondit Polly. Oui, je me sens mieux, je ne peux rien y faire, et j'en suis pleine de reconnaissance.

Est-ce que cela suffit comme explication ?

- A peu près. Je ne sais pas ce qui m'a surpris le plus en revenant ; de vous entendre chanter ou de vous voir à la machine à coudre.

Montrez-moi vos mains. ^a

Certes, elles n'auraient pas remporté un prix de beauté, avec leurs doigts tordus, leurs nodosités d'Heberden, leurs articulations épaissies et grotesques, mais Rosalie vit qu'elles étaient spectaculairement moins enflées que vendredi dernier, jour où sa patronne avait dû partir plus tôt tant elle souffrait.

‘ Hou ! la la ! Est-ce qu'elles vous font mal ?

- Bien sûr. Mais cela fait au moins un mois que je ne me suis pas sentie aussi bien. Regardez. ^a

Elle replia les doigts avec précaution, puis les détendit. Au moins un mois que je n'ai pas pu faire ce geste. ^a La réalité était pire : elle n'avait pu replier ses doigts en poing depuis avril ou mai sans souffrir le martyr.

‘ «a, alors !

- Voilà pourquoi je me sens mieux. Si Nettie était là pour le voir, mon bonheur serait parfait. ^a

La porte du magasin s'ouvrit.

‘ Voulez-vous aller voir ? demanda Polly. Je voudrais finir de coudre cette manche.

- Bien sûr. ^a Elle fit trois pas et s'arrêta. Nettie ne vous en voudrait pas, vous savez.

- Oui, je sais ^a, répondit-elle en acquiesçant gravement.

quand Rosalie fut partie s'occuper de la cliente, Polly porta la main à sa poitrine et effleura la forme, pas plus grosse qu'un gland, qui reposait entre ses seins, sous son chandail.

Azka... quel nom merveilleux, se dit-elle en lançant la machine à coudre et en manipulant le tissu sous le pied-de-biche argenté, le mouvement de l'aiguille brouillé par la vitesse.

Elle se demanda vaguement combien Mr Gaunt allait lui demander pour l'amulette. Il pouvait bien exiger ce qu'il voulait, ce ne serait jamais assez. Il ne faut pas - il ne faut surtout pas ! - que je raisonne ainsi avant de marchander, mais c'est la simple vérité. quoi qu'il demande, ce sera toujours une affaire.

QUATORZIÈME CHAPITRE

1

Les conseillers (et conseillères) municipaux de Castle Rock se partageaient une secrétaire à plein temps, une jeune femme répondant au nom exotique d'Ariadne Saint-Clair. Dotée d'une heureuse nature mais d'une intelligence qui n'avait rien d'excessif, elle était infatigable et en outre fort agréable à regarder. Elle avait des seins volumineux qui transformaient son inépuisable collection de chandails angoras en un paysage de douces et imposantes collines et un teint de pêche. Elle souffrait aussi d'une forte hypermétropie, et ses yeux, bruns et agrandis, paraissaient nager derrière les verres de ses lunettes cerclées de corne. Buster l'aimait bien. Il la jugeait trop bête pour faire partie d'Eux.

A quatre heures moins le quart, Ariadne passa la tête par la porte de son bureau. ' Deke Bradford aurait besoin d'une signature pour un bon de sortie, monsieur Keeton. Pouvez-vous la donner ?

- Voyons d'abord de quoi il s'agit, répondit Buster qui, d'un geste vif, fit disparaître la page des pronostics du Daily Sun de Lewiston dans un tiroir de son bureau.

Il se sentait mieux, décidé à agir, maître de ses moyens. Ces saloperies de PV avaient brûlé dans la cuisinière, Myrtle ne décampait plus comme un chat échaudé à son approche (il se souciait d'elle comme d'une guigne, mais c'est tout de même embêtant de vivre aux côtés d'une femme qui vous soupçonne d'être l'étrangleur de Boston), et il espérait bien ramasser encore un gros paquet aux courses, ce soir.

Comme c'était jour de congé, il y aurait davantage de monde, et donc le rapport serait meilleur.

Il avait même commencé à réfléchir en terme de quarté, quinté-plus et autres combinaisons tarabiscotées.

quant à l'adjoint Têtedenoed, au shérif Têtedecon et à toute leur joyeuse bande... lui et Mr Gaunt faisaient une sacrée équipe, à tous les deux, et ils les avaient dans le collimateur.

C'est pour toutes ces raisons qu'il accueillit aimablement Ariadne; il retrouva même un peu de l'ancien plaisir qu'il avait à observer sa vaste poitrine osciller doucement, prisonnière, sans aucun doute, d'un formidable harnais.

Elle posa le formulaire de mise à disposition de fonds sur son bureau ; Buster le prit et s'inclina dans son fauteuil pivotant pour l'examiner. La somme demandée figurait dans un encadré : neuf cent quarante dollars. Au bénéfice d'un fournisseur des BTP de Lewiston.

Dans l'espace réservé à la description de la demande, Deke avait écrit en lettres capitales, 16 CAISSES DE DYNAMITE. Et dans celui des explications :

Nous sommes finalement tombés sur la barre granitique, dans la gravière de la route vicinale 5, dont le géologue fédéral nous avait annoncé la présence en 87 (voir rapport joint). Il reste cependant beaucoup de gravier à récupérer de l'autre côté, mais il faut faire sauter cette barre pour l'atteindre. Il serait bon de procéder avant le froid et les premières chutes de neige. Si nous devons acheter six mois de gravier à Norway, les contribuables vont crier au meurtre. Deux ou trois explosions devraient en venir à bout, et le fournisseur de Lewiston dispose à l'heure actuelle d'une bonne réserve de Taggart Hi-Impact ; j'ai vérifié. Nous pourrions l'avoir demain à midi et commencer les tirs mercredi. J'ai fait poser des repères au cas où l'un des conseillers voudrait venir voir.

Deke avait griffonné sa signature au-dessous.

Buster relut deux fois cette prose, tout en se tapotant les dents de devant, songeur, pendant qu'Ariadne attendait. Finalement il se redressa sur son siège, inscrivit un changement, ajouta une phrase, initiala les deux, et contresigna le texte de son paraphe compliqué. Il sourit en tendant la feuille rose à la secrétaire.

Voilà ! Et dire que tout le monde me prend pour un vieux radin ! ^a

Ariadne regarda le formulaire. Buster avait changé le montant de l'allocation : quatorze cents dollars au lieu de neuf cent quarante. Sous les explications de Deke, il avait ajouté : Autant en prendre vingt caisses tant qu'ils en ont en stock.

Ávez-vous l'intention d'aller voir la gravière, monsieur Keeton ?

- Non, non, ça ne sera pas nécessaire. ^a Buster reprit sa position inclinée en arrière, mains derrière la nuque cette fois. ´ Dites simplement à Deke de me passer un coup de fil lorsque la camelote arrivera. Y aurait de quoi faire sauter la ville... Vaudrait mieux que ça ne tombe pas entre de mauvaises mains, n'est-ce pas ?

- Oui, en effet ^a, l'approuva Ariadne. Elle sortit, soulagée de quitter ce bureau. Il y avait chez Mr Keeton quelque chose... quelque chose d'inquiétant.

Buster avait entre-temps fait pivoter son fauteuil pour regarder Main Street ; l'activité qui régnait dans la rue était autrement plus grande que quand il l'avait contemplée samedi dernier, plein de désespoir. Beaucoup de choses étaient arrivées et il avait l'impression qu'il allait s'en passer d'encore plus spectaculaires dans les jours à

venir. Pardi... avec vingt caisses de dynamite Taggart Hi-Impact dans le hangar communal (hangar dont il possédait bien entendu la clef), à peu près n'importe quoi pouvait se produire.

N'importe quoi.

2

Ace Merrill entra à Boston par Tobin Bridge à quatre heures de l'après-midi, mais il lui fallut plus d'une heure pour atteindre ce qu'il espérait être sa destination. Elle se trouvait au milieu des taudis de Cambridge, dans un endroit étrange, non loin d'un réseau compliqué

de rues dont une moitié paraissait être à sens unique et l'autre se terminer en culs-de-sac. Les immeubles en ruine allongeaient leur ombre dans la rue lorsque Ace rejoignit Whipple Street et s'arrêta devant un bâtiment sans étage, construit en parpaings, qui se dressait au milieu d'un terrain vague.

Un grillage entourait la propriété, mais comme on avait volé le portail, il ne constituait pas un obstacle ; seuls les gonds étaient restés.

On devinait dessus la trace de grosses pinces coupantes. Il franchit l'entrée, conduisant la Challenger au pas.

Les murs du bâtiment ne comportaient pas de fenêtres. La piste creusée d'ornières le conduisit jusqu'à une porte de garage fermée, sur le côté, qui faisait face à la rivière Charles. La Dodge tressautait désagréablement sur ses amortisseurs, tant les nids-de-poule étaient nombreux. Il passa devant un landau abandonné au milieu de débris de verre. Une poupée à demi-rongée le regarda de l'intérieur, d'un œil unique mangé de moisissure. Il se gara devant la porte fermée.

Au'attendait-on exactement de lui, maintenant ? L'édifice paraissait avoir été déserté depuis l'armistice, en 1945.

Ace descendit de voiture. Il prit le bout de papier sur lequel Gaunt avait écrit l'adresse où son véhicule était soi-disant remis. Il l'étudia à nouveau, dubitatif. Les derniers numéros devant lesquels il était passé suggéraient qu'il se trouvait bien au 85 Whipple Street, mais comment en être sûr, nom d'un foutre ? Dans ce genre d'endroit, il n'y avait presque jamais de numéros ou de plaques de rue et il ne voyait personne, alentour, qui aurait pu le renseigner. En fait, toute cette partie de la ville donnait l'impression inquiétante d'être complètement désertée. «a ne lui plaisait pas trop. Des terrains vagues. Des carcasses de voitures où l'on avait barboté tout ce qui pouvait être utile et où ne restait pas un centimètre de fil de cuivre. Des baraques vides qui n'attendaient que le moment où les politiciens auraient palpé leurs pots-de-vin pour s'effondrer sous la pioche des démolisseurs. Des ruelles sinueuses ou s'achevant en impasse dans des cours crasseuses ou sur des murs contre lesquels s'amoncelaient les ordures. Il lui avait fallu une bonne heure pour trouver Whipple Street, et maintenant que c'était fait, il regrettait presque d'y être parvenu. On était dans le quartier où les flics trouvaient de temps en temps le cadavre d'un bébé dans une vieille lessiveuse ou un frigo au rebut.

Il s'avança jusqu'à la porte sans fenêtre du garage et chercha une sonnette. Rien. Il appuya l'oreille contre le métal rouillé et écouta.

C'était peut-être un atelier clandestin ; un type qui vous sortait une coke aussi explosive que celle que Gaunt lui avait fait sniffer pouvait fort bien connaître le genre de citoyens qui revendent des Porsche et des Lamborghini contre argent liquide, après le coucher du soleil.

Mais le silence était total.

Ce n'est même pas la bonne adresse, je parie. Cependant, il avait

arpenté la rue dans les deux sens et c'était le seul endroit assez grand

- et surtout en assez bon état - pour abriter une voiture de collection. A moins qu'il ne se fût royalement planté sur le quartier.

Cette idée le rendit nerveux.

Et n'oubliez pas : de retour pour minuit. Si vous arrivez plus tard, je serai très f,ché. Lorsque je suis f,ché, il m'arrive de perdre mon sang-froid.

On se calme, se dit-il, mal à l'aise. C'est juste un vieux chnoque avec un dentier fabriqué par Picasso. Un pédé, sans doute.

Mais il n'arrivait ni à se calmer ni à se convaincre que monsieur Leland Gaunt était un vieux chnoque équipé d'un dentier mal fichu.

Il se rendit compte, en outre, qu'il n'avait aucune envie de vérifier tout ça.

Pour l'instant, son problème était que la nuit n'allait pas tarder à tomber et qu'il n'avait aucune envie d'être encore dans le coin.

quelque chose clochait, dans le secteur. quelque chose qui allait bien au-delà des inquiétants immeubles de rapport avec leurs fenêtres

aveuglées ou leurs vitres cassées, et des carcasses de voiture gisant sur les jantes dans le caniveau. Il n'avait pas vu un chat depuis qu'il était dans le secteur de Whipple Street ; personne dans les rues, personne à

une fenêtre, personne assis sous un porche... ce qui ne l'avait pas empêché d'avoir l'impression d'être surveillé. qu'il l'était encore. Il en avait les poils qui se hérissaient sur la nuque.

On aurait dit qu'il n'y avait plus ,me qui vive à Boston. On se serait cru dans un épisode de La quatrième dimension.

Si vous arrivez plus tard, je serai très f,ché.

Ace, du poing, martela la porte rouillée. ´ Hé ! Y a personne qui veut mon bel aspirateur, là-dedans ? ^a

Pas de réponse.

Il y avait une poignée au bas de la porte. Il tira dessus. Pas mèche.

La porte ne se mit pas à rouler, elle ne frémit même pas dans son cadre.

Il siffla entre ses dents et regarda nerveusement autour de lui. La Challenger l'attendait juste à côté : jamais de sa vie il n'avait eu autant envie de sauter dedans et de prendre la poudre d'escampette. Mais il n'osa pas.

Il fit le tour du bâtiment, mais ne vit rien. Rien du tout. Juste de grands pans de murs de parpaing, peints en vert caca d'oie. Un étrange graffiti ornait l'arrière du garage ; Ace le contempla quelques instants, sans comprendre pourquoi il lui donnait la chair de poule.

YOG-SOTHOTH R»GNE

lisait-on en lettres rouges délavées.

Il se retrouva devant l'entrée du garage et se demanda, Bon, et maintenant ? Incapable de trouver autre chose, il remonta dans la Challenger et resta assis, contemplant la porte. Finalement, il appuya des deux mains sur l'avertisseur et donna un long coup de klaxon frustré.

La porte se mit aussitôt à s'élever entre ses rails.

Ace la regarda, bouche bée, et sa première impulsion fut de démarrer et de ficher le camp avec la Challenger, aussi vite et loin que possible. Mexico, pour commencer. Puis il repensa à Leland Gaunt et il redescendit lentement de la voiture. Il s'encadra dans l'entrée au moment où la porte s'arrêtait, parallèle au plafond.

L'intérieur était brillamment éclairé par une demi-douzaine d'ampoules de deux cents watts pendant au bout de gros fils électriques. Des abat-jour coniques en tôle dessinaient des flaques circulaires brillantes sur le sol en béton. Au fond, il vit la forme d'une voiture sous une bache ; contre un mur, un établi jonché d'outils.

Trois caisses étaient rangées contre un autre mur ; sur elles était posé

un magnétophone de modèle ancien, avec les bobines qu'il faut raccorder à la main.

C'était tout.

‘ qui a ouvert la porte ? demanda Ace d'une petite voix étranglée.

qui a ouvert cette putain de porte ? ^a

Mais il n'y eut pas de réponse.

3

Il alla ranger la Challenger contre le mur du fond ; la place ne manquait pas. Puis il alla appuyer sur le bouton FERM... de la boîte de contrôle qu'il avait vue à côté de la porte. Le terrain vague au milieu duquel se dressait cette espèce de blockhaus se remplissait d'ombres qui le rendaient nerveux. Il avait l'impression de voir des choses y bouger confusément.

La porte s'abaissa sans le moindre heurt ou grincement. Pendant ce temps, Ace chercha des yeux le détecteur sonique qui avait réagi à son coup de klaxon ; il ne vit rien. Il devait pourtant bien exister : les portes de garage ne s'ouvrent pas toutes seules.

Remarque, se dit-il, Whittle Street est bien le coin pour ce genre de connerie.

Il s'approcha des caisses sur lesquelles était posé le magnétophone.

Ses chaussures produisaient un crissement bizarre sur le ciment. La phrase Yog-Sotboth règne lui vint à l'esprit et il frissonna. Il ignorait qui pouvait bien être ce Yog-Sothoth (sans doute un chanteur de reggae rasta avec vingt kilos de tortillons de cheveux sur sa caboche pouilleuse) mais le nom lui déplaisait. Il trouvait malsain de l'évoquer en ce lieu. Dangereux, même.

Un morceau de papier était posé sur l'une des bobines de l'appareil.

FAIS-MOI MARCHER

avait-on écrit en lettres capitales. Ace appuya sur le bouton LECTURE.

Les bobines se mirent à tourner et la voix qui s'éleva le fit légèrement sursauter. qui s'était-il attendu à entendre ? Richard Nixon ?

Salut, Ace, dit la voix enregistrée de Mr Gaunt. Bienvenue à

Boston. Veuillez déb,cher la voiture et y charger les caisses. Elles contiennent des marchandises assez spéciales dont je pense avoir

besoin très bientôt. Il faudra probablement en mettre une sur le siège arrière, j'en ai peur ; le coffre de la Tucker laisse un peu à désirer.

Votre voiture ne risquera absolument rien ici et votre voyage de retour se passera sans incidents. Et n'oubliez pas ceci : plus vite vous reviendrez, plus vite vous pourrez commencer vos petits travaux de fouille en vous servant de votre carte. Je vous souhaite bonne route. ^a

Puis il n'y eut plus qu'un léger chuintement et le ronronnement presque imperceptible de la tête de lecture.

Ace laissa néanmoins les bobines tourner pendant encore une minute. Cette histoire était complètement démente et le devenait un peu plus à chaque instant. Mr Gaunt était forcément passé dans l'après-midi : il le fallait, puisqu'il avait mentionné la carte et qu'Ace avait vu celle-ci et Gaunt pour la première fois le matin même. Ce vieux vautour avait dû venir en avion pendant que lui arrivait par la route. Mais pourquoi ? qu'est-ce que cela voulait dire, bon Dieu ?

Il n'est pas venu ici, pensa-t-il. Impossible ou pas, peu importe : il n'est pas venu. Regarde ce foutu magnétophone, par exemple. Plus personne ne se sert d'engins pareils. Et regarde la poussière, sur les bobines. Il y en avait même sur le mot. Ce bidule t'attendait depuis un bon moment. qui sait s'il n'était pas déjà là à ramasser la poussière au moment où Pangborn t'envoyait à Shawshank ?

Insensé, dément !

Des conneries, oui !

Néanmoins, tout au fond de lui, quelque chose y croyait. Mr Gaunt n'avait pas mis les pieds à Boston cet après-midi. Mr Gaunt avait passé

la journée à Castle Rock, Ace en était convaincu ; il était resté derrière sa vitrine à regarder les passants, retirant peut-être même de temps en temps le panonceau :

FERM... JOUR DE COLOMB

pour le remplacer par :

OUVERT

s'il voyait approcher la bonne personne, évidemment; celle avec laquelle Leland Gaunt pouvait avoir envie de marchander quelque chose.

Mais que pouvait-il bien trafiquer, au juste ?

Ace n'avait pas trop envie d'être mis au courant. En revanche, il voulait savoir ce qui se trouvait dans les caisses. Il allait les

transporter d'ici à Castle Rock et il avait bien le droit d'en connaître le contenu.

Il appuya sur le bouton ARR T du magnétophone et déplaça l'appareil. Avec un marteau et une pince monseigneur qu'il trouva sur l'établi, il fit sauter un premier couvercle. Les clous arrachés grincèrent. Une lourde toile huilée protégeait l'intérieur. Il la souleva et resta bouche bée.

Des détonateurs.

Des douzaines de détonateurs.

Peut-être même des centaines, tous bien rangés dans leurs petits nids douillets de copeaux.

Bordel de Dieu! Mais qu'est-ce qu'il veut en faire ? Déclencher la troisième guerre mondiale ?

Le cœur battant fort, Ace remit le couvercle en place en quelques coups de marteau et déplaça la caisse de détonateurs. Il ouvrit la seconde caisse, s'attendant à trouver des pains d'explosifs soigneusement alignés.

Mais ce fut des armes de poing qu'il découvrit.

Environ deux douzaines de pistolets automatiques de forte puissance. L'odeur de la graisse qui les protégeait lui parvint. Il ne connaissait pas ce modèle (allemand, peut-être ?) mais savait ce qu'il risquait : entre vingt ans et la perpète s'il se faisait prendre avec ce lot

dans le Massachusetts. La justice n'aimait pas les gens qui faisaient joujou avec les armes de poing, des automatiques de ce calibre, en particulier.

Il ne remit même pas le couvercle avant d'ouvrir la troisième caisse ; celle-ci était remplie de munitions destinées aux pistolets.

Il recula d'un pas, se frottant nerveusement les lèvres de la paume de la main gauche.

Détonateurs.

Pistolets automatiques.

Munitions.

«a, de la marchandise ?

‘Sans moi, murmura-t-il, secouant la tête. Pas question, alors là, pas question ! ^a

L'éventualité Mexico lui souriait de plus en plus. Pourquoi pas Rio, tant qu'à faire ? Ace ignorait si Gaunt s'employait à perfectionner un piège à souris ou une chaise électrique, mais il refusait de s'y trouver mêlé en quoi que ce soit. Il se tirait, et tout de suite, encore.

Ses yeux revinrent à la caisse d'automatiques.

Et je vais prendre un de ces joujoux avec moi, pensa-t-il. Une petite compensation pour ma peine. Un souvenir, disons.

Au moment où il se penchait sur la caisse, les bobines du

magnétophone partirent toutes seules, sans qu'il eût touché à rien.

N'y pense même pas, Ace ^a, lui conseilla froidement la voix de Leland Gaunt. Ace poussa un cri. Ne t'avise pas de faire le con avec moi. Essaie seulement, et ce que les frères Corson avaient l'intention de te faire aura l'air d'une partie de plaisir, à côté de ce que je te réserve. Tu es à moi, maintenant. Sois-moi fidèle, et tu prendras ton pied. Sois-moi fidèle, et tu pourras te payer tous ceux qui t'en ont fait baver, à Castle Rock. Sans compter que tu en repartiras plein aux as.

Mais si jamais tu me trompes, tu passeras le reste de l'éternité à hurler.

Les yeux exorbités, Ace suivit du regard le fil électrique

de

l'appareil. La prise m,le gisait sur le sol, couverte de poussière.

Il n'y avait même pas de prise femelle dans le secteur.

4

Ace se sentit soudainement plus calme, ce qui était moins étrange qu'on aurait pu le croire au premier abord. Deux éléments avaient contribué à réguler son baromètre émotionnel.

Le premier tenait à sa nature plutôt arriérée. Il aurait été parfaitement à l'aise dans une caverne, à tirer sa femme par les cheveux entre deux chasses à l'auroch. Ses réactions ne devenaient complètement prévisibles que lorsqu'il se trouvait confronté à une autorité qui lui en imposait ; ce genre de situation ne se présentait pas souvent, mais lorsque c'était le cas, il s'inclinait presque aussitôt devant une force supérieure à la sienne. Il ignorait posséder ce trait de caractère, mais c'était pourtant bien celui-ci qui l'avait empêché de prendre la poudre d'escampette devant les frères Corson. Chez des hommes comme Ace Merrill, la seule pulsion plus forte que le besoin de dominer est le besoin profond de se rouler sur le dos, gorge offerte, devant le chef de meute, lorsque celui-ci l'exige.

La seconde raison était encore plus simple : il avait choisi de croire qu'il rêvait. Il savait bien, quelque part au fond de lui, que ce n'était pas vrai, mais cette interprétation était plus facile à admettre que les preuves de ses sens ; il ne voulait même pas envisager l'idée d'un monde où rôderaient des Leland Gaunt. Il était plus facile (et plus sûr) de faire le black-out sur ces questions et de respecter la marche à

suivre. De cette manière, il avait quelque chance de se réveiller dans le monde qu'il avait toujours connu. Dieu sait si ce monde comportait des dangers, mais au moins les comprenait-il.

Il recloua les couvercles des caisses, puis alla retirer la bache, recouverte d'un manteau de poussière, qui dissimulait la voiture, pendant quelques instants, émerveillé, il oublia tout de sa situation.

C'était bien une Tucker, dans un état admirable.

Jaune canari, sa carrosserie aérodynamique scintillait de tous ses chromes, sur les côtés et les pare-chocs avant. Un troisième phare pointait du milieu de la calandre, juste au-dessous d'un ornement en argent qui ressemblait au moteur de quelque train futuriste.

Il en fit lentement le tour, la dévorant des yeux. Il vit une paire de grilles chromées, à l'arrière du pavillon, dont il ne comprit pas la fonction. Les gros pneus Goodyear à flancs blancs étaient si propres qu'ils brillaient sous les ampoules. Ecrit en lettres fluides chromées, à

l'arrière, figurait ce nom : Tucker Talisman. Ace n'avait jamais entendu parler de ce modèle. Il avait toujours cru que Preston Tucker n'avait produit qu'un seul modèle, sa Torpédo.

T'as un problème plus sérieux sur les bras, mon vieux. Pas la moindre plaque d'immatriculation sur la bête. Est-ce bien raisonnable de

vouloir revenir dans le Maine dans une voiture qui passe aussi inaperçue que le carrosse de la reine, chargée d'armes et sans plaques ?

Non, mais il allait tout de même le faire. C'était évidemment rien moins que raisonnable... mais l'autre solution, celle qui impliquait de faire le con avec Mr Gaunt, lui paraissait bien pire. En outre, il rêvait.

Il prit les clefs, fit le tour pour aller ouvrir le coffre, derrière, et chercha en vain la serrure. Au bout d'un instant, il se souvint du film avec Jeff Bridges et comprit. Comme la Coccinelle et la Chevrolet Corvair, le moteur de la Tucker était à l'arrière, et le coffre à l'avant.

Il trouva bien entendu la serrure juste au-dessous du bizarre troisième phare. Le coffre n'était effectivement pas très grand. Il ne contenait rien, sinon une petite bouteille de poudre blanche avec une cuillère attachée au goulot par une chaînette. Un bout de papier y était accroché. Ace le prit et lut le message, rédigé en petites capitales : Renifle-Moi

Il s'empressa d'obéir.

5

Se sentant beaucoup mieux sous l'effet de cet échantillon de l'incomparable coke de Gaunt qui lui transformait la tête en arbre de Noël, Ace chargea pistolets et munitions dans le coffre et la caisse de détonateurs sur le siège arrière, ne s'arrêtant que pour reprendre sa respiration. Il se dégageait de la berline cette odeur particulière de voiture neuve, une odeur que rien n'égale (sinon celle d'une mignonne petite chatte, peut-être), et lorsqu'il se retrouva au volant, il constata qu'elle était effectivement flambant neuve : le compteur de la Tucker Talisman de Leland Gaunt marquait 00000.0.

Ace tourna la clef de contact.

La Tucker démarra en produisant un grondement grave, ample, un bruit épataant. Combien de chevaux sous le capot ? Il l'ignorait, mais de quoi fournir un bataillon de cavalerie, au bas mot. La bibliothèque de la prison contenait de nombreux ouvrages consacrés à l'automobile, et Ace les avait presque tous lus. La Tucker Torpédo avait un six cylindres à plat de cinq litres et demi ressemblant beaucoup aux moteurs Ford des années cinquante. Soit quelque chose comme cent cinquante chevaux.

Mais celle-ci donnait l'impression d'être plus puissante encore.

Beaucoup plus puissante.

Ace eut envie de descendre et d'aller à l'arrière voir s'il ne pourrait pas trouver un moyen de soulever le capot... mais ça lui faisait le même effet que de penser à ce nom dingue, Yog j'sais pas quoi. C'était une mauvaise idée. La bonne idée, c'était de conduire cette chose à Castle Rock, aussi vite que possible.

Il était sur le point de descendre pour aller rouvrir la porte, mais il donna un coup d'avertisseur, pour voir. Il vit : la porte se releva silencieusement.

Il doit bien y avoir un capteur sonique quelque part... C'est ce qu'il se dit, mais il n'y croyait plus tellement. Il en était même au point où il s'en fichait. Il passa la première et la Talisman sortit du garage. Il donna un nouveau coup de klaxon en s'engageant sur l'allée creusée d'ornières et aperçut, dans le rétroviseur, les lumières qui s'éteignaient et la porte qui commençait à redescendre. Il vit même un instant la Challenger, nez au mur, la b,che posée à côté d'elle sur le sol.

Curieusement, il eut l'impression qu'il ne la reverrait jamais. Mais de cela aussi, il se fichait.

6

Non seulement la Talisman roulait comme dans un rêve, mais elle paraissait connaître l'itinéraire qui rejoignait Storrow Drive et l'autoroute du nord. Les clignotants se déclenchaient tout seuls ; Ace se contentait d'obéir et de tourner. Le temps de le dire, le bidonville de Cambridge n'était plus qu'un souvenir et la forme familière de Tobin Bridge, couramment connu sous le nom de Pont de la Rivière Mystique, se profilait devant lui, vaste portique noir contre le ciel envahi par le crépuscule.

Ace alluma les phares et un rayon de lumière se déploya devant lui en éventail, nettement délimité, obliquant à chaque mouvement qu'il donnait au volant. Le phare central faisait merveille. Pas étonnant qu'ils aient poussé à la faillite le pauvre crétin qui avait conçu cette machine, songea-t-il.

A environ cinquante kilomètres au nord de Boston, il se rendit compte que l'aiguille de la jauge d'essence était passée au-dessous de zéro. Il prit la première sortie et alla s'arrêter dans une station-service Mobil

toute proche. Le pompiste repoussa sa casquette sur son crâne d'un pouce graisseux et fit le tour du véhicule, admiratif. ' Belle bagnole ! O'avez-vous trouvé ça ? ^a

Sans réfléchir, Ace répondit : ' Les plaines de Leng. Yog-Sothoth Vintage Motors.

- Hein ?

- Fais-nous le plein, fiston. C'est pas le jeu des vingt questions, ce soir.

- Oh ! ^a Le pompiste examina un peu mieux son client et devint immédiatement obséquieux. ' Bien s'r ! A votre service ! ^a

Il fit ce qu'il put, mais la coupure automatique se produisit alors qu'il n'avait mis que pour quatorze cents d'essence dans le réservoir. Il essaya bien d'en ajouter, mais ne réussit qu'à la faire déborder ; l'essence coula sur le flanc d'un jaune étincelant de la Talisman avant de goutter sur la piste.

' Je crois qu'il n'y en a pas besoin, dit timidement le pompiste.

- M'en a tout l'air.

- La jauge d'essence ne fonctionne peut-être p...

- Essuie donc l'essence, avant qu'elle bousille la peinture. Hé !

qu'est-ce que t'attends ? ^a

Le gosse bondit et Ace se rendit dans les toilettes pour s'en envoyer un petit coup dans les narines. A son retour, il trouva le pompiste à

distance respectueuse de la Talisman, tordant nerveusement un chiffon entre les mains.

Il a la frousse, se dit Ace. Mais de quoi ou de qui ? De moi ?

Non ; à peine le gosse en salopette aux couleurs de Mobil lui jeta-t-il un regard. C'était la Tucker qui le fascinait.

Il a essayé de la toucher.

Cette révélation (il n'y a pas d'autre mot) fit naître un petit sourire sinistre au coin de ses lèvres.

Il a voulu l'essuyer et il est arrivé quelque chose. Peu importait quoi. Il

a compris qu'on pouvait regarder mais qu'il ne valait mieux pas toucher : c'était ça qui importait.

Y a rien à payer, dit le pompiste.

- Voilà qui est parlé. ^a Ace se glissa derrière le volant et repartit sur les chapeaux de roue. Il se faisait maintenant une toute nouvelle idée de la Talisman. Une idée plutôt effrayante, en un certain sens, mais une idée qui ne manquait pas de grandeur. Il songea que la jauge d'essence devait toujours indiquer un réservoir vide... alors qu'il était toujours plein.

Talisman. «a paraissait dément, mais c'était son impression. Indiscutable. La grosse voiture jaune, avec ses trois phares d'une invraisemblable portée, était aussi invisible pour un radar ultra-moderne que pour les flics qui l'utilisaient.

Avec un sourire, Ace monta la Tucker à cent soixante-dix. Il était vingt heures quinze lorsqu'il franchit de nouveau le Tin Bridge ; son avance était presque de quatre heures.

7

Les postes de péage pour voiture de tourisme, dans le New Hampshire, sont automatiques ; on jette un dollar en monnaie (pas de pièce d'un cent, s'il vous plaît !) dans le panier et la lumière verte s'allume.

Mais lorsque la Tucker Talisman arriva à hauteur du panier, la lumière passa toute seule au vert tandis que s'affichait : P...AGE PAY..., MERCI .

Un peu, mon neveu ! ^a grommela Ace, fonçant vers le Maine.

Portland passé, la Talisman monta à cent vingt à l'heure ; on sentait qu'il lui restait de la marge. Juste après la sortie de Falmouth, il arriva au sommet d'une côte et aperçut une patrouille de la Police d'Etat, embusquée ; on voyait distinctement la forme en torpille du radar qui dépassait de la vitre du chauffeur.

Houla ! pensa Ace. Ils m'ont eu. En plein dans le panneau. Bordel, mais quelle idée de foncer comme ça, avec la camelote que je transporte ?

quelle idée ? Il le savait bien, et ce n'était pas à cause de la coke qu'il avait sniffée. Pas aujourd'hui. C'était la Talisman. Elle voulait aller

vite. Il regardait le compteur, levait un peu le pied... et cinq minutes plus tard, se rendait compte qu'il enfonçait de nouveau l'accélérateur aux trois quarts de sa course.

Il s'attendit à voir la patrouille exploser de tous ses feux et gyrophares et se lancer à ses trousses, mais non. Il passa devant le

trooper ^a à cent vingt, et le bonhomme ne bougea pas.

Il devait coincer la bulle.

Mais Ace ne s'y trompa pas. quand un radar pointait par une vitre, on pouvait être sûr que le type, derrière, était parfaitement réveillé et impatient d'en découdre. Le flic, tout simplement, n'avait pas vu la voiture.

Leland Gaunt sortit de sa boutique et, sous son auvent, regarda Ace glisser la Talisman dans l'un des trois emplacements en épi, face au Bazar des Rêves.

Vous avez bien roulé, Ace.

- Ouais. C'est une sacrée machine.

- Un peu, mon neveu ! ^a répondit Gaunt. Il passa une main légère sur l'avant plongeant de la carrosserie. Une machine pas ordinaire.

Vous m'avez rapporté mes marchandises, j'imagine ?

- Ouais. J'ai pu me faire une idée plus précise de ce qu'était votre voiture en la conduisant, monsieur Gaunt, mais il me semble tout de même qu'il vaudrait mieux mettre des plaques et un certificat d'inspection...

- Ce n'est pas nécessaire, le coupa Gaunt d'un ton indifférent.

Garez-la dans l'allée de service, derrière la boutique. Je m'en occuperai plus tard.

- Comment ? Où ? ^a

L'idée de rendre le véhicule lui répugnait soudain. Ce n'était pas seulement parce qu'il avait laissé sa propre caisse à Boston et allait avoir besoin d'une voiture pour ses petits travaux nocturnes : à côté de la Talisman, toutes les voitures qu'il avait conduites, la Challenger y comprise, n'étaient que d'immondes tacots.

´ «a, c'est mon affaire, dit Gaunt, imperturbable. Les choses seraient plus simples pour vous, Ace, si vous les envisagiez avec l'esprit discipliné d'un soldat. Vous avez à votre disposition trois manières de procéder : la bonne, la mauvaise et la mienne. Si vous choisissez cette dernière, vous n'aurez jamais le moindre ennui. Me suis-je bien fait comprendre ?

- Ouais. Ouais... très bien.

- Voilà qui est parfait. Et maintenant, allez jusqu'à la porte de service.

^a

Ace s'exécuta, roulant lentement. Leland Gaunt l'attendait à la porte, dans un rayon oblique de lumière jaune. Les caisses étaient lourdes, Ace haletait, mais le propriétaire du Bazar des Rêves ne fit pas un geste pour l'aider. Ses clients auraient été passablement surpris du spectacle qu'offrait l'arrière-boutique ; ils avaient entendu Mr Gaunt, derrière le rideau de velours, déplacer des caisses ou des cartons, fouiller dans des affaires... mais jusqu'au moment où Ace déposa les caisses d'armes dans le coin que lui indiqua Gaunt, il n'y avait strictement rien eu dans la pièce.

Pardon : il y avait quelque chose. Dans un autre coin, un gros rat brun gisait entre les m,choires refermées d'un lourd piège Victory. Il avait la nuque brisée, et ses dents de devant étaient figées en une grimace de mort.

´ Bon travail ^a, déclara Mr Gaunt, se frottant les mains, un sourire aux lèvres. ´ Je ne pouvais attendre mieux de votre part, Ace. C'est vraiment très bien.

- Merci, chef. ^a Ace Merrill fut surpris de sa propre réponse.

Jamais il n'avait appelé quelqu'un chef ^a de sa vie.

´ Voilà un petit quelque chose pour vos peines. ^a Gaunt lui tendit une enveloppe brune ; Ace la pressa du bout des doigts et sentit la poudre s'effriter à l'intérieur. ´ Je crois que vous souhaitez vous livrer à quelques investigations, cette nuit ? Voilà qui devrait vous donner un surcroît d'énergie, comme on dit dans les pubs pour cocktail de vitamines. ^a

Ace tressaillit. Óh merde ! Merde, j'ai laissé le livre ! Le livre avec le plan ! Il est dans ma voiture, à Boston ! Nom de Dieu de nom de Dieu ! ^a Du poing, il se frappa la cuisse.

Mr Gaunt souriait. ´ Je ne crois pas. Il me semble qu'il est dans la Tucker.

- Non, je...

- A votre place, j'irais vérifier. ^a

Ace vérifia ; bien entendu le livre s'y trouvait, posé sur le tableau de bord, le dos appuyé contre le pare-brise incliné. Trésors enterrés et perdus de la Nouvelle-Angleterre. Il le prit et fit défiler les pages sous son pouce, regardant Gaunt avec une expression de gratitude stupide.

´ Je n'aurai besoin de vos services que demain soir, à peu près à la même heure, reprit Gaunt. Je vous conseille de passer la journée chez vous, à Mechanic Falls. Cela devrait vous convenir : vous aurez sans doute envie de dormir tard. Si je ne me trompe, vous avez encore une dure nuit devant vous. ^a

Ace pensa aux petites croix de la carte et acquiesça.

Ét, ajouta Gaunt, il serait prudent d'éviter de se faire remarquer par le shérif Pangborn, ces prochains jours. Ensuite, ça n'aura plus d'importance. ^a Ses lèvres s'étirèrent et ses dents s'avancèrent, grandes, carnassières. ´ Je crois qu'à la fin de la semaine, bien des choses qui jusqu'ici étaient de la plus grande importance pour les citoyens de cette ville n'en auront plus du tout. Vous ne croyez pas, Ace?

- Si c'est vous qui le dites, chef. ^a Il se retrouvait dans l'état semi-comateux qu'il avait déjà connu, mais ça lui était complètement égal.

´ Je ne sais pas comment je vais faire pour circuler.

- La question est déjà réglée. Une voiture est garée devant le magasin ; un véhicule de société, si je puis dire. Les clefs sont dessus.

Ce n'est qu'une Chevrolet, une Chevrolet parfaitement banale qui fera néanmoins un moyen de transport parfait, s'r, passant tout à fait inaperçu. La fourgonnette de la télé vous plaira davantage, mais...

- La fourgonnette de la télé ? quelle... ^a

Mr Gaunt choisit de ne pas répondre. ' Mais la Chevrolet répondra à tous vos besoins actuels, soyez-en certain. Simplement, évitez de jouer avec les radars de la police. Elle ne peut rien contre. ^a

Ace s'entendit répondre : ' qu'est-ce que ça me plairait, d'avoir une voiture comme la Tucker, monsieur Gaunt ! Elle est fabuleuse !

- On peut peut-être conclure un marché. Ma politique commerciale, figurez-vous, est extrêmement simple. Voulez-vous savoir à quoi elle se résume ?

- Bien s'r. ^a Il avait répondu sincèrement.

' Tout est à vendre. Telle est ma philosophie. Tout est à vendre.

- Tout est à vendre, répéta Ace, rêveur. Hou ! la la ! Très fort !

- Oui, très fort ! Bon, je crois que je vais manger un morceau. J'ai été débordé et je n'ai encore rien pris, jour de congé ou pas. Je vous inviterais bien, mais...

- Je n'ai vraiment pas le temps.

- En effet, en effet. Vous avez quelques trous à aller creuser, n'est-ce pas ? Je vous attends demain soir, entre huit et neuf.

- Entre huit et neuf.

- Oui. Après la tombée de la nuit.

- quand tous les chats sont gris, ajouta Ace de son ton rêveur.

- C'est exactement ça ! Bonne nuit, Ace. ^a

Mr Gaunt lui tendit la main. Ace tendit la sienne - puis vit soudain qu'elle tenait déjà quelque chose. Le rat brun pris au piège dans

l'arrière-boutique. Il eut un sursaut et émit un grognement dégoûté. Il ne se souvenait pas avoir vu l'homme ramasser l'animal. C'en était peut-être un autre ?

Ace choisit de ne pas s'en occuper. Il savait seulement qu'il n'avait aucune envie de prendre un rat mort dans la main, même si Leland Gaunt était le roi de l'humour à froid.

Avec un sourire, l'autre s'excusa. Il faut me pardonner ; avec les années, je perds un peu la mémoire. Je crois que j'ai failli vous donner mon dîner, Ace.

- Votre dîner ? (Il avait répondu d'une toute petite voix.)

- Oui, c'est bien ça. ^a Il plongeait l'ongle du pouce, un ongle jaune et épais, dans la fourrure du ventre de la bestiole ; les intestins se

mirent à déborder dans la paume sans plis de Gaunt. Avant que Ace ait pu en voir davantage, l'homme s'était tourné et avait refermé la porte donnant sur la contre-allée. ' Mais où ai-je mis ce bout de fromage ? ^a

Il y eut un claquement métallique sec lorsque la serrure se referma.

Ace se pencha, convaincu qu'il allait vomir entre ses chaussures. Son estomac se tordit, se souleva... puis tout reprit sa place.

Parce qu'il n'avait pas vu ce qu'il croyait avoir vu. C'était une blague, balbutia-t-il. Il avait un rat en caoutchouc dans sa poche. Un truc dans ce genre. Juste une blague. ^a

Vraiment ? Et les intestins ? Et l'espèce de matière gluante, froide et gélatineuse qu'il y avait autour ? C'était quoi, ça ?

T'es juste fatigué. Tu l'as imaginé, c'est tout. Un rat en caoutchouc, tout bêtement. quant au reste... Bof !

Mais pendant un instant le garage désert, la Tucker qui roulait toute seule et même le graffiti menaçant YOG-SOTHOT R»GNE, tout cela essaya de se mettre en place tandis qu'une voix lui criait : tire-toi de là !

Tire-

toi tant qu'il en est encore temps !

Mais c'était cela, l'idée absurde. De l'argent l'attendait dans la nuit,

quelque part. Beaucoup d'argent, peut-être. Voire une putain de fortune.

Ace resta quelques minutes dans l'obscurité, planté là comme un robot aux batteries à plat. Il reprit peu à peu conscience de la réalité et de lui-même (partiellement, au moins) et décida que l'histoire du rat était sans importance. Comme celle de la Tucker Talisman. Ce qui comptait, c'était la bonne coke et la carte, ainsi que, soupçonnait-il, la politique commerciale simpliste de Leland Gaunt. Mais rien d'autre. Il ne pouvait se permettre de laisser autre chose compter.

Il fit le tour du bâtiment et se retrouva devant le Bazar des Rêves, fermé, toutes lumières éteintes, à l'instar des autres boutiques du secteur. Comme promis, il découvrit une Chevrolet Celebrity rangée sur l'un des emplacements en épi. Il essaya de se rappeler si elle s'y trouvait déjà lorsqu'il était arrivé avec la Talisman, sans y parvenir.

Chaque fois qu'il essayait d'évoquer un souvenir vieux de plus de quelques minutes, il se heurtait à un mur. Il se revit sur le point d'accepter la main tendue de Mr Gaunt, geste le plus naturel du monde, pour découvrir que l'homme tenait un gros rat mort.

Je crois que je vais manger un morceau... Je vous inviterais bien, mais...

Encore une chose sans importance : la Chevy était là, voilà ce qui comptait. Il ouvrit la portière, posa le livre contenant la précieuse carte sur le siège du passager et prit les clefs sur le tableau de bord. Il alla ouvrir le coffre, ayant déjà une certaine idée de ce qu'il allait y trouver : il ne fut pas déçu. Un pic et une pelle, les manches posés en croix. Il y avait même une paire de solides gants de travail.

‘ Vous pensez vraiment à tout, Mr Gaunt ! ^a dit-il en refermant le coffre. Il remarqua alors un auto-collant sur le pare-chocs et il se pencha pour le déchiffrer :

J'aime LES ANTIQUITÉS...

était-il écrit, avec un petit cœur pour aime ^a. Il se mit à rire. Il riait

encore lorsque, après avoir traversé le Tin Bridge, il prit la direction de la vieille ferme Treblehorn, où il avait décidé de procéder aux premières fouilles. Sur la côte de Panderly's Hill, il croisa un coupé où

s'était entassée toute une bande de jeunes gens. Ils chantaient à tue-tête, ‘ quel ami est pour nous Jésus ! ^a dans le plus parfait unisson

L'un d'eux était Lester Ivanhoé Pratt. Après la partie de football, lui et un groupe d'amis s'étaient rendus au Lac Auburn, au bord duquel était dressée, pour une semaine, une tente pour des manifestations

´ revival ^a ; Vic Tremayne avait annoncé qu'il s'y tiendrait une réunion spéciale pour le jour de Colomb, avec prières et chants.

Comme Sally avait la voiture de Lester et que les deux amoureux n'avaient aucun projet pour la soirée, il avait accompagné Vic et les autres - tous de bons chrétiens comme lui.

Il n'ignorait pas ce qui incitait tant les autres à faire la balade : ce n'était pas la religion ; en tout cas, pas uniquement. On rencontrait toujours beaucoup de jolies filles dans les tentes de revival qui sillonnaient la Nouvelle-Angleterre entre le mois de mai et la dernière foire avec concours de bestiaux, en octobre ; et les hymnes chantés à

pleins poumons (sans parler des sermons dont on les bombardait dans cet ancien esprit ´ Jésus est parmi nous ^a) avaient le don de les mettre d'humeur fol,tre.

Lester, qui était fiancé, avait pour le manège de ses amis le regard indulgent de l'homme marié pour les jeunes célibataires qui piaffent d'impatience. Il les accompagnait avant tout par amitié et parce qu'il aimait bien écouter des sermons et chanter des hymnes, surtout après un après-midi passé à s'empoigner dans une partie de football ; rien de mieux, à sa connaissance, pour se calmer.

La réunion avait été sympathique, mais une incroyable quantité

de gens avaient tenu à être sauvés ^a à son issue, si bien qu'elle s'était prolongée plus que Lester ne l'aurait souhaité. Il avait envisagé d'appeler Sally pour aller prendre une crème glacée chez Weeksie ; les filles, avait-il remarqué, aimaient bien ce genre d'invitation impromptue, de temps en temps.

Ils franchirent le Tin Bridge et Vic le déposa à l'angle des rues Main et Watermill.

Une sacrée partie, Lester ! lui lança Bill McFarland depuis le siège arrière.

- Et comment ! lui répondit-il joyeusement. Si on remettait ça samedi prochain ? «a me donnerait une chance de te casser le bras au lieu de simplement te fouler le poignet ! ^a

Les quatre jeunes gens, dans la voiture, éclatèrent de rire de bon cœur, et Vic démarra. Les paroles de ´ Jésus est mon ami pour toujours ^a continuèrent à flotter quelques instants dans l'atmosphère si étonnamment estivale. On s'attendait toujours à de la fraîcheur après le coucher du soleil, pendant un été indien. Mais pas ce soir.

Lester entreprit de remonter la colline à pas lents, fatigué, fourbu même, mais profondément satisfait. Chaque jour était merveilleux lorsqu'on avait donné son cœur à Jésus, mais certains l'étaient davantage que d'autres ; celui-ci comptait parmi les meilleurs et il n'avait plus qu'une envie, arriver chez lui pour prendre une douche, appeler Sally et sauter dans son lit. Il accéléra le pas.

Il regardait les étoiles, à la recherche d'Orion, lorsqu'il s'engagea dans son allée. Si bien qu'il rentra à bonne vitesse dans l'arrière de sa propre voiture, les couilles les premières.

Óuille ! ^a Il recula, se plia en deux, et se prit les testicules entre les mains. Au bout de quelques instants, il put relever la tête et regarder la Mustang à travers les larmes qui lui brouillaient la vue.

qu'est-ce qu'elle fabriquait ici, cette fichue bagnole ? La Honda de Sally ne serait pas prête avant mercredi, dans le meilleur des cas ; il valait mieux tabler sur jeudi ou même vendredi.

Puis soudain, l'illumination ! Sally était à la maison. Elle était venue en son absence, et elle l'attendait ! Peut-être avait-elle décidé

que c'était ce soir que ça se passerait ! C'était mal, évidemment, d'avoir des relations sexuelles avant le mariage, mais il fallait savoir casser les úufs pour faire l'omelette, n'est-ce pas ? Il n'avait pas peur de devoir expier plus tard ce péché, si elle était d'accord.

Lester Pratt poussa un cri simiesque et enthousiaste. ´ Hou-hou !

La gentille petite Sally dans le costume du jour de sa naissance ! ^a

Il courut jusqu'au porche d'une démarche qu'un crabe n'aurait pas désavouée, se tenant toujours les roudoudous. La douleur commençait à y laisser la place à l'impatience. Il prit la clef sous le paillason et entra.

Sally ? lança-t-il. Tu es là, Sally ? Désolé, je suis en retard. On a été au lac Auburn avec les copains, et... ^a

Sa voix mourut. Il n'y avait pas eu de réaction ; elle n'était donc pas ici, en fin de compte. A moins que... !

Il monta au premier aussi vite qu'il le put, soudain convaincu qu'il allait la trouver endormie dans son lit. Elle allait se réveiller et les draps

découvraient sa ravissante poitrine quand elle s'assierait (ses seins !

il

les avait touchés, enfin, plus ou moins, mais ne les avait jamais vus !) ; elle lui tendrait les bras, ouvrant tout grand ses yeux adorables couleur de bleuet et, le temps que sonnent dix heures, ils auraient perdu leur virginité. ´ Hou-hou ! ^a

Mais la chambre était aussi vide que la cuisine et le séjour. Draps et couvertures gisaient au sol, comme presque toujours ; Lester faisait partie de ces gens débordant tellement d'énergie et tellement pleins du Saint Esprit qu'ils sont incapables de se lever normalement le matin ; il sautait littéralement du lit tant il lui tardait non seulement de vivre sa journée, mais de lui faire rendre tout ce qu'elle pouvait.

quand il redescendit, un pli se creusa sur son visage rond et ingénu.

La voiture était là, mais pas Sally. Pourquoi ? Il l'ignorait, mais ça ne lui plaisait pas.

Il alluma la lumière du porche et alla regarder la Mustang ; peut-être lui avait-elle laissé un mot. Mais il n'alla pas plus loin que la première marche du perron. D'accord, elle avait laissé un mot. En rose fluo, écrit à la bombe en travers du pare-brise. Les grandes lettres le foudroyaient impitoyablement :

VA AU DIABLE SALOPARD DE MENTEUR

Lester resta longtemps pétrifié sur place, lisant et relisant le message de sa fiancée. La réunion du lac Auburn ? C'était ça ? Croyait-elle qu'il s'était rendu là-bas pour y rencontrer quelque pouffiasse ? Dans sa détresse, ce fut la seule idée qui lui parut tenir debout.

Il rentra et appela Sally ; il laissa le téléphone sonner plus de vingt

fois, mais personne ne répondit.

10

Sally se doutait bien qu'il appellerait et avait donc demandé à Irène Lutjens si elle pouvait passer la nuit chez elle. Irène, mourant de curiosité, avait accepté avec empressement. quelque chose déprimait tellement Sally qu'elle en était presque laide. Irène avait du mal à en croire ses yeux.

De son côté, Sally n'avait aucune envie de lui raconter ce qui venait d'arriver. C'était trop affreux, elle avait trop honte. Elle résista donc pendant une demi-heure au bombardement de questions d'Irène. Puis le barrage céda, et elle déballa tout dans un flot de larmes br^olantes.

L'autre l'écoutait en la serrant dans ses bras, l'œil de plus en plus rond.

‘ Tout va bien, roucoula Irène en berçant son amie. Tout va bien, Sally ; Jésus t'aime, même si ce salopard n'est pas capable d'en faire autant. Moi aussi, je t'aime, et le révérend Rose aussi. Et j'espère que tu lui as fait comprendre ce que tu pensais de lui à ce grand cornichon plein de muscles ? ^a

Sally acquiesça avec un reniflement, tandis que l'autre ronronnait des mots apaisants et lui caressait les cheveux. Irène avait le plus grand mal à attendre le moment o^ù elle pourrait foncer sur le téléphone pour raconter ça à ses copines. Il lui fallait patienter jusqu'à demain. Elles n'arriveraient pas à le croire ! Irène se sentait désolée pour Sally, sincèrement, mais elle éprouvait néanmoins une petite satisfaction secrète. Sally était tellement jolie... tellement pieuse et exemplaire ! Il y

avait quelque chose d'agréable à la voir ainsi descendue en flammes, au moins une fois.

Et Lester, le plus bel homme de toute la congrégation... S'ils rompent vraiment tous les deux, je me demande s'il ne m'invitera pas à sortir avec lui ? Par moments, il me regarde comme s'il voulait savoir la couleur de ma petite culotte... ce n'est peut-être pas impossible...

‘ Je me sens affreusement mal ! geignait Sally. Tellement sale !

- C'est bien normal, répondit Irène sans cesser de la bercer et de lui caresser les cheveux. Tu n'as plus cette lettre et cette photo, n'est-ce

pas ?

- Je les ai b-b-br°lées ! ^a balbutia Sally avec un gros sanglot qui n'en finit pas et mouilla un peu plus la poitrine de son amie.

Óui, bien s°r, murmura Irène. C'était ce qu'il fallait faire. ^a Tu aurais pourtant pu attendre que je jette un coup d'oeil dessus, pauvre chialeuse, ajouta-t-elle en son for intérieur.

Irène l'installa dans la chambre d'ami, mais Sally ne dormit guère.

Elle finit par arrêter de pleurer et passa l'essentiel de la nuit à fixer les ténèbres d'un úil sec et à se rouler avec une amère volupté dans ces fantasmes de vengeance que seul un amoureux plaqué aussi brutalement peut concevoir.

QUINZIÈME CHAPITRE

1

Le premier client sûr rendez-vous ^a de Mr Gaunt se présenta sans tarder dès huit heures du matin, le mardi : c'était Lucille Dunham, serveuse au Nan's Luncheonette. Elle s'était sentie prise d'une passion douloureuse pour les perles noires qu'elle avait vues dans l'un des présentoirs vitrés du Bazar des Rêves. Elle savait que même dans un million d'années, elle ne pourrait jamais s'acheter un article de ce prix

- pas avec le salaire de misère qu'elle touchait chez Nan. Néanmoins, lorsque Leland Gaunt lui avait suggéré d'en parler sans que la moitié

de la ville ne soit là à traîner l'oreille (manière de parler), Lucille avait

bondi sur la proposition avec la voracité d'un poisson affamé qui se jette sur un app,t chatoyant.

Elle quitta la boutique à huit heures vingt, une expression de

béatitude légèrement hébétée sur le visage. Elle avait acheté le rang de perles au prix incroyable de trente-huit dollars et cinquante cents. Elle avait également promis de jouer un petit tour, parfaitement innocent, à

cet empaillé de pasteur baptiste, William Rose. Même pas une corvée

pour elle : un vrai plaisir. Ce grigou qui n'arrêtait pas d'asséner des citations de la Bible à tout bout de champ ne lui avait jamais laissé le moindre pourboire, ne serait-ce que dix cents. Lucille (bonne

méthodiste qui n'avait aucun complexe à danser un boogie endiablé le samedi soir) connaissait les histoires de récompenses obtenues au ciel par l'accumulation de ses mérites ; elle se demandait si le révérend Rose avait jamais entendu dire qu'il était plus chrétien de donner que de recevoir.

Eh bien, elle allait lui rendre la monnaie de la pièce qu'il ne lui avait pas donnée... et c'était tout à fait innocent. Mr Gaunt le lui avait assuré.

Le digne gentleman la regarda sortir en affichant un sourire charmant. Une journée chargée l'attendait, extrêmement chargée, avec des rendez-vous toutes les demi-heures et des tas de coups de téléphone à donner. Ses attractions foraines étaient montées, prêtes à

fonctionner ; l'une des plus spectaculaires avait subi un essai concluant ; le moment de lancer tous les manèges en même temps n'allait pas tarder. Comme toujours, lorsqu'il en arrivait à ce stade, que ce fût au Liban, à Ankara, dans les provinces canadiennes de l'Ouest ou ici à Trifouillis-les-Oies, USA, il avait l'impression que les journées étaient trop courtes de quelques heures. Mais il fallait déployer tous les efforts possibles vers le but qu'on s'était donné, les mains occupées étaient des mains heureuses, et il était noble d'essayer...

... et si ses yeux anciens ne le trompaient pas, sa deuxième cliente de la journée, Yvette Gendron, se dirigeait à pas pressés vers l'auvent de la boutique.

‘ quelle journée, quelle journée ! ^a murmura Leland Gaunt, en barbouillant sur son visage un grand sourire de bienvenue.

2

Alan Pangborn arriva à huit heures trente dans son bureau et trouva un message déjà collé sur le côté de son téléphone. Henry Payton l'avait appelé à sept heures quarante-cinq : que le shérif le rappelle, toutes affaires cessantes. Alan se cala dans son fauteuil et, le combiné

coincé entre l'oreille et l'épaule, appuya sur le bouton qui faisait automatiquement le numéro de la Police d'Etat, à Oxford. Dans le

tiroir du haut de son bureau, il prit quatre dollars d'argent.

Salut, Alan, dit Henry. J'ai bien peur d'avoir de mauvaises nouvelles pour votre double meurtre.

- Oh, c'est mon double meurtre, tout d'un coup ? ^a Il referma la main sur les pièces au chariot ; quand il la rouvrit, elles n'étaient plus que trois. Il s'inclina en arrière et posa les pieds sur le bureau. Il doit

s'agir de nouvelles vraiment mauvaises.

- Vous n'avez pas l'air surpris.

- Pas une miette. ^a Il ferma de nouveau le poing et, du petit doigt, poussa le dollar le plus bas. C'était une opération d'une certaine précision... mais il était largement à la hauteur. La pièce d'argent glissa de son poing et roula dans sa manche. Il y eut un petit clink !

lorsqu'elle heurta la première, bruit qui serait couvert par le baratin du magicien, dans une vraie représentation. Alan ouvrit la main ; il ne restait plus que deux dollars au chariot.

Vous ne voyez peut-être pas d'inconvénient à me dire pourquoi ?

dit Henry, légèrement agacé.

- J'y ai beaucoup réfléchi, depuis deux jours. ^a C'était un

euphémisme. Dès l'instant où il avait reconnu Nettie Cobb dans l'une des deux femmes qui venaient de s'entre-tuer, il n'avait guère pensé à

autre chose. Il en avait même rêvé, et l'impression que quelque chose ne collait pas dans cette affaire n'avait fait que s'accroître, irritante.

Si

bien que l'appel d'Henry le soulageait bien plus qu'il ne l'ennuyait.

Il serra les deux dollars restants dans son poing.

Clink.

Ouvrit la main ; plus qu'un seul.

qu'est-ce qui vous chiffonne ? demanda Henry.

- Tout, répondit-il sans ambages. A commencer par le fait que ce soit

arrivé. Ce qui me tracasse le plus est la manière dont les faits s'enchaînent dans le temps. C'est juste... très juste. Ou trop juste.

J'imagine Nettie Cobb qui trouve son chien mort et qui s'installe pour écrire toutes ces notes. Et vous savez quoi ? Je n'arrive pas à me la figurer en train de le faire. Et à chaque fois, je me demande ce que je n'ai pas vu, ce que je n'ai pas compris. ^a

Alan referma fortement le poing, l'ouvrit. Plus de pièces.

Óuais. Autrement dit, mes mauvaises nouvelles en sont peut-être des bonnes. quelqu'un d'autre est dans le coup, Alan. Nous ignorons qui a tué le chien de Cobb, mais on est à peu près certains que ce n'est pas Wilma Jerzyck. ^a

Alan reposa les pieds par terre d'un mouvement vif. Les dollars d'argent roulèrent en cascade sur le dessus de son bureau. L'un d'eux fit mine de vouloir passer par-dessus bord, et d'un coup de patte magique, surnaturellement rapide, Alan le rattrapa. Íl vaudrait peut-

être mieux me dire ce que vous savez, Henry.

- Oui. Commençons par le chien. On l'a confié à John Palin, un veto de South Portland. Aussi fort avec les animaux que Ryan avec les humains. Il dit que le tire-bouchon ayant touché le cúur, tuant la bestiole presque sur le coup, il peut déterminer le moment de la mort avec beaucoup de précision.

- Voilà qui nous change agréablement ^a, commenta Alan. Il pensa aux romans d'Agatha Christie qu'Annie lisait autrefois à la douzaine ; il s'y trouvait toujours un médecin de campagne à demi g,teux capable d'affirmer que le ´ décès était intervenu entre seize heures trente et dix-sept heures quinze ^a. Au bout de près de vingt ans passés dans la police, Alan savait que la réponse la plus réaliste à la question de l'heure de la mort était ´ la semaine dernière. Sauf erreur ^a.

Íl n'est-ce pas ? Bref, Palin dit qu'il est mort entre dix heures et midi. Peter Jerzyck a déclaré que lorsqu'il était venu dans sa chambre pour se préparer avant d'aller à l'église, un peu après dix heures, sa femme était sous la douche.

- Oui, les emplois du temps sont serrés, on le savait déjà. Mais ce Palin doit tenir compte d'une certaine marge d'erreur, tout de même. C'est pas Dieu le père. Il ne faut pas plus de quinze minutes pour mettre Wilma dans le coup.

- Ah oui ? Et elle vous paraît vraiment dans le coup ? ^a

Alan étudia la question, puis répondit, la voix grave : Á vous dire la vérité, pas tellement. J'ai toujours trouvé que ça clochait. ^a Il dut se forcer pour ajouter : ´ Mais on ne va tout de même pas laisser ce dossier ouvert parce qu'un vétérinaire déclare qu'il nous manque quoi - un quart d'heure ?

- Bon, d'accord. Parlons maintenant de la note sur le tire-bouchon. Vous vous en souvenez ?

- Oui. Il était question de ne laisser personne lui salir ses draps, et qu'elle l'aurait.

- C'est ça. Le graphologue d'Augusta est encore en train de s'acharner dessus, mais Pète Jerzyck nous a donné un échantillon de l'écriture de sa femme et j'ai devant moi une photocopie des deux.

Elles ne concordent pas. Absolument pas.

- Ne me dites pas... !

- Si, je vous le dis. Je croyais que vous étiez le type que ça ne surprenait pas.

- Je savais bien que quelque chose ne collait pas, mais je pensais plutôt aux cailloux avec les feuilles attachées dessus. L'enchaînement dans le temps est vraiment juste, et ça me mettait mal à l'aise : mais dans l'ensemble, j'étais prêt à l'accepter. Surtout parce que c'était le genre de chose que je croyais Wilma Jerzyck capable de faire. Vous êtes s'r qu'elle n'a pas déguisé son écriture ? ^a Il ne le croyait pas

- fonctionner incognito n'était pas le genre de la Polonaise - mais il fallait envisager cette possibilité.

´ Moi ? J'en suis s'r. Mais je ne suis pas l'expert et ce que je pense ne compterait pas devant un tribunal. C'est d'ailleurs pour cela qu'on fait faire une analyse graphologique.

- quand aurez-vous le rapport du type ?

- qui sait ? En attendant, vous pouvez m'en croire, Alan. Elles sont aussi différentes que des pommes et des oranges.

- Mais alors... si Wilma ne l'a pas fait, quelqu'un a voulu que Nettie croie que c'était la Polonaise. qui ? Et pourquoi ? Pourquoi, pour

l'amour du ciel ?

- Je ne sais pas, vieux. C'est votre patelin. En attendant, j'ai encore deux choses pour vous.

- Allez-y. ^a Alan remit les dollars d'argent dans leur tiroir puis fit traverser le mur à un grand type efflanqué avec un chapeau haut-de-forme ; lorsque l'ombre chinoise revint, le chapeau s'était transformé en canne.

Celui ou celle qui a tué le chien a laissé des empreintes ensanglantées sur le bouton de porte de Nettie Cobb. C'est la numéro un.

- Nom d'un foutre !

- Nom d'un petit foutre, tout au plus. Les empreintes sont brouillées. Notre bonhomme les a probablement laissées lorsqu'il a filé.

- Elles sont vraiment mauvaises ?

- On dispose de quelques fragments qui pourraient être utilisables, mais là aussi, ça ne tiendra pas devant un tribunal. Je les ai envoyées au service spécial du FBI, en Virginie. Ils arrivent à faire des trucs stupéfiants à partir d'empreintes partielles, aujourd'hui. Ils sont plus lents que des escargots, et il faudra attendre une semaine ou peut-

être même dix jours avant d'avoir leurs résultats. Mais en attendant, j'ai comparé ces partielles avec les empreintes de la Jerzyck.

- «a ne concorde pas ?

- Eh bien, c'est comme l'écriture. On compare un truc partiel à un autre qui est complet, et si je me présente avec ça au tribunal, je me fais plomber par la défense, sans un pli. Mais au risque de dire des conneries, je prétends, moi, qu'elles n'ont rien à voir. Rien que par la taille, déjà. Wilma Jerzyck avait de petites mains. Les partielles viennent de quelqu'un qui a de grandes paluches. Même en tenant compte du fait que les empreintes sont brouillées, ce sont de fichues grandes paluches.

- Des mains d'homme ?

- J'en suis sûr. Mais encore une fois, ça ne tiendrait jamais devant un tribunal.

- qu'est-ce qu'on en a à foutre ? ^a Sur le mur, un phare fantomatique se

transforma brusquement en pyramide ; la pyramide s'ouvrit comme une fleur et se transforma en oie volant à tire d'aile.

Alan essaya d'imaginer le visage de l'homme - pas celui de Wilma Jerzyck - qui avait pu entrer chez Nettie dimanche dernier.

L'homme qui avait tué Raider à l'aide d'un tire-bouchon et fait en sorte d'incriminer Wilma. Il ne vit qu'une figure plongée dans l'ombre. ' Mais, Henry... qui a bien pu vouloir commettre un tel geste, sinon Wilma Jerzyck elle-même ?

- Comment savoir ? Nous avons cependant peut-être un témoin de la séance " jet de pierres ".

- quoi!? qui?

- J'ai dit peut-être, n'oubliez pas.

- Oui, je sais. Ne me laissez pas sur le gril ! qui est-ce ?

- Un gamin. La femme de la maison voisine a déclaré qu'elle avait entendu des bruits et qu'elle était venue essayer de voir ce qui se passait. qu'elle pensait que peut-être cette salope (ce sont ses propres mots) avait fini par piquer une telle crise qu'elle avait balancé son mari à travers une fenêtre. Elle a vu un môme qui s'éloignait à bicyclette de la maison, l'air apeuré. Elle lui a demandé ce qui se passait. Il lui a répondu qu'à son avis, les Jerzyck devaient avoir une scène de ménage.

C'était ce qu'elle pensait aussi, mais comme les bruits s'étaient arrêtés, elle ne s'en est pas inquiétée davantage.

- Il doit s'agir de Jillian Mislabski. La maison de l'autre côté de celle des Jerzyck est vide, en ce moment. Elle est à vendre.

- Ouais. Jillian Mis-machinski. C'est ce qu'il y a dans le rapport.

- Et qui était le garçon ?

- Je ne sais pas. Elle le connaissait, mais elle n'a pas été fichue de nous donner son nom. Elle a dit qu'il était du quartier, cependant, qu'il devait habiter tout à côté. Nous le trouverons.

- quel ,ge ?

- Entre onze et quatorze ans, d'après elle.

- Henry ? Soyez sympa et laissez-moi le trouver moi-même.

D'accord ?

- Entendu ^a, répondit aussitôt Payton. Alan se détendit. ' D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi nous devons diriger ces enquêtes alors que le crime a eu lieu dans le chef-lieu du comté. On laisse bien les gens de Portland et Bangor s'occuper de leurs affaires, alors pourquoi pas Castle Rock? Bon Dieu! Je ne savais même pas comment prononcer le nom de cette bonne femme tant que vous ne l'avez pas dit à haute voix !

- Il y a beaucoup de Polonais à Castle Rock ^a, répondit Alan, pensant à autre chose. Il arracha un formulaire Rose de PV et griffonna au dos :Jill Mislabs. et garçon 11-14 ans.

Si ce sont mes gars qui lui mettent la main dessus, il va se retrouver en face de trois malabars du Détachement d'Etat et se payer une telle frousse qu'il en oubliera tout. Tandis qu'il est probable qu'il vous connaît, vous. Est-ce que vous n'avez pas été leur parler à l'école ?

- Si, dans le cadre du programme de prévention, au cours de la journée Loi et Sécurité. ^a Alan essayait déjà de penser aux familles qui avaient des enfants de cet ,ge, dans le quartier des Jerzyck. Si Jill Mislabsurski l'avait reconnu sans pouvoir dire son nom, cela signifiait qu'il devait habiter dans une autre rue ; Pond Street, peut-être. Il écrivit

rapidement quelques noms sur le bout de papier : DeLois, Rusk, Bellingham. Il devait y avoir d'autres familles avec des garçons dans cette tranche d',ge ; il ne se souvenait pour le moment que de ces trois-là

et elles feraient l'affaire pour commencer. Une rapide vérification suffirait certainement à trouver la bonne.

' Jill se souvient-elle de l'heure à laquelle elle a entendu le tapage et vu

le gosse ? demanda Alan.

- Elle n'en est pas s're, mais il lui semble qu'il était onze heures passées.

- Ainsi, ce n'étaient pas les Jerzyck qui se crêpaient le chignon, puisqu'ils étaient à la messe.

- Exact.
- C'était donc notre lanceur de cailloux.
- Toujours exact.
- Pour le coup, ça devient bougrement bizarre.
- «a en fait trois de suite. Encore une, et vous gagnez le four à catalyse.
- Je me demande si le gamin a vu de qui il s'agissait.
- En temps ordinaire, je vous répondrais que ce serait trop beau pour être vrai, mais la Mis-machinski a dit qu'il avait l'air d'avoir peur, alors ce n'est pas impossible. S'il a vu ce tordu, je vous parie une tournée de bières que ce n'était pas Nettie Cobb. Vous savez ce que je pense ?
- quelqu'un a monté les deux femmes l'une contre l'autre, mon vieux, et peut-être tout simplement histoire de rigoler. Rien que pour ça. ^a

Mais Alan, qui savait mieux sa ville que l'officier ne la connaîtrait jamais, trouvait l'idée aberrante. C'est peut-être le gosse qui a fait ça lui-même. Ce qui expliquerait aussi bien son air apeuré. Il s'agit peut-être tout bêtement d'un acte de vandalisme.

- Dans un monde où existent les Michael Jackson et les trous du cul comme Axel Rose, tout est effectivement possible, répliqua Henry. Mais l'hypothèse du vandalisme me plairait davantage si le gamin avait seize ou dix-sept ans, il me semble.
- En effet, admit Alan.
- Et à quoi nous sert de spéculer, si vous pouvez retrouver le gosse ?
- Oui, je pense y arriver facilement. Mais je préférerais attendre la sortie de l'école, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Comme vous l'avez remarqué, il ne servirait à rien de lui flanquer la frousse.
- Oh, ça me va. Pour les deux femmes, ça ne change rien : elles iront de toute façon six pieds sous terre. Les journalistes grouillent dans le coin, une vraie peste. Suffit de leur filer un coup de tapette. Comme pour les mouches. ^a

Alan vit juste à ce moment-là, par la fenêtre, une camionnette-studio de la station WMTW qui passait au pas, avec pour destination probable l'entrée du tribunal, au coin de la rue.

Óuais, ils sont aussi ici.

- Pourrez-vous m'appeler à cinq heures ?

- Dès quatre heures, sans doute. Merci, Henry.

- Y a pas de quoi ^a, répondit l'officier en raccrochant.

La première impulsion d'Alan fut d'aller en parler à Norris Ridgewick - lequel constituait au moins une boîte à échos parfaite.

Puis il se souvint que son adjoint devait être garé au beau milieu du lac de Castle, à essayer sa nouvelle canne à pêche.

Il fit naître encore quelques ombres chinoises sur le mur, puis se leva. Il était énervé, bizarrement mal à l'aise. «a ne lui ferait pas de mal d'aller patrouiller dans le secteur o ̃ le double crime avait eu lieu.

Le nom d'autres familles ayant des gosses dans la bonne fourchette d',ge lui reviendrait peut-être s'il voyait les maisons... et qui sait ? Ce que Henry avait dit des gamins était aussi peut-être vrai pour les Polonaises d',ge intermédiaire qui s'habillaient au monoprix. La mémoire de Jill Mislaburski serait peut-être meilleure si quelqu'un qu'elle connaissait l'interrogeait.

Il tendit la main vers son chapeau d'uniforme, mais le laissa finalement accroché à la patère, près de la porte. Il valait peut-être mieux ne pas avoir un air trop officiel, aujourd'hui. Et tant qu'à faire, je n'en mourrais pas si je prenais le break, ajouta-t-il en lui-même.

Il quitta son bureau et s'immobilisa une fois dans la salle principale, amusé. John LaPointe avait transformé son bureau et l'espace environnant en un amas que seuls les pompiers allaient pouvoir dégager, s'il continuait. Les papiers s'empilaient sur le moindre espace disponible. Les tiroirs étaient entassés les uns sur les autres, formant une Tour de Babel sur le sous-main. La tour paraissait prête à s'effondrer d'une seconde à l'autre. Et John, d'ordinaire le type du policier joyeux et bon garçon, rouge comme une pivoine, jurait à

voix retenue.

‘ Tu vas m'obliger à te passer la bouche au savon ^a, Johnny, dit Alan avec un sourire.

Le policier sursauta et fit demi-tour. Il rendit à Alan un sourire à la fois honteux et distrait. ‘ Désolé, Alan, je... ^a

Le shérif bondit. Il traversa la salle avec cette même vélocité féline et silencieuse qui avait tant frappé Polly Chalmers le vendredi soir.

John en était bouche bée. Du coin de l'oeil, il comprit ce qui se passait : les deux tiroirs du haut de la pile étaient en

train de

s'effondrer.

Alan réussit à éviter un désastre complet, mais ne put être assez rapide pour rattraper le premier tiroir, lequel lui atterrit sur les orteils

dans un grand éparpillement de papiers, d'agrafes en paquet et d'attaches diverses. De la paume des mains, il coinça les deux autres contre le bureau de John.

‘ Nom de Dieu de bon Dieu ! s'exclama John, un vrai numéro de cirque !

- Merci, John ^a, répondit Alan avec un sourire grimaçant. Les tiroirs commençaient à glisser. Il ne servait à rien de pousser plus fort, sinon à faire bouger le bureau. Ses orteils lui faisaient mal. ‘ Balance-moi tous les compliments qu'il te plaira, mon vieux, mais entre-temps, pourrais-tu me sortir ce tiroir des pieds ?

- Oh, merde ! Oui ! Bien s'r ! ^a John, dans sa précipitation, heurta Alan qui, légèrement déséquilibré, lâcha les tiroirs qu'il maintenait si difficilement contre le bureau. Eux aussi atterrirent sur ses pieds.

‘ Ôe ! ^a cria-t-il. Il se prit le pied droit, puis décida que le gauche lui faisait encore plus mal. ‘ Saloperie !

- Bon Dieu, Alan, je suis désolé !

- Mais qu'est-ce que tu gardes, là-dedans ? Des échantillons d'enclume ?

- Je crois que ça fait pas mal de temps que je n'avais pas mis un peu

d'ordre. ^a John sourit d'un air coupable et se mit à fourrer dans les tiroirs, n'importe comment, papiers et fournitures de bureau. Son visage banal, aux traits réguliers, était cramoisi. Il se tenait à genoux et

lorsqu'il pivota pour attraper des attaches qui s'étaient éparpillées sous le bureau de Clut, il fit s'écrouler une pile de formulaires et de rapports qu'il avait entassée sur le sol. On aurait dit qu'une tornade venait de passer dans la grande salle du poste de police.

´ Merde et remerde ! s'écria John.

- Merde et remerde, en effet ^a, dit Alan qui, assis sur le bureau de Norris, essayait de se masser les orteils à travers le cuir épais de ses chaussures noires réglementaires. ´ Merde et remerde, voilà une description très précise de la situation. C'est un cas de merde et remerde, ou je ne m'y connais pas.

- Désolé ^a, répéta John qui se mit à ramper à plat ventre sous son bureau, balayant de la main, vers lui, les agrafes et les trombones disséminés partout. Alan se demandait s'il devait rire ou pleurer. Les pieds de l'adjoint gigotaient en cadence avec ses mains et ne faisaient qu'éparpiller davantage les papiers.

Śors d'ici, John ! ^a aboya Alan. Il déployait de grands efforts pour ne pas rire, mais il se rendait compte que c'était en vain.

LaPointe sursauta. Il se cogna sèchement la tête contre le dessous du bureau, si bien qu'une autre pile de papiers, qu'il avait repoussée jusqu'à la limite des lois de la gravitation pour ménager de la place aux tiroirs, alla rejoindre les précédentes sur le plancher, une bonne partie en voletant paresseusement dans l'air.

Il va lui falloir la journée pour classer tout ça, pensa Alan, résigné.

Sinon toute la semaine.

Cette fois-ci, il n'y tint plus. Renversant la tête en arrière, il se mit à

hurler de rire. Andy Clutterbuck, qui se trouvait dans le bureau du standard, sortit voir ce qui se passait.

´ Tout va bien, shérif ?

- Ouais. ^a Puis il parcourut des yeux les formulaires, rapports, notices et documents qui jonchaient le sol et repartit de plus belle.

C'est John... Il est très créatif, quand il se met à faire de la paperasse. ^a

L'adjoint rampa de dessous son bureau et se releva. Il avait l'air d'un homme qui n'attend qu'une chose, qu'on le mette au garde-à-vous ou qu'on lui ordonne de faire cinquante pompes. De la poussière maculait le devant de son uniforme, impeccable encore un instant auparavant ; en dépit de son amusement, Alan songea que cela faisait un moment qu'Eddie Warburton n'avait pas donné un bon coup de balai dans ce secteur. Puis il se remit à rire. Il n'arrivait pas à s'en empêcher. Clut regardait tour à tour ses deux collègues, intrigué.

´ Bon, d'accord, dit Alan en se calmant enfin. qu'est-ce que tu cherchais, John ? Le Saint Graal ? La harpe merveilleuse ? quoi donc ?

- Mon portefeuille. (Il tenta de broser son uniforme, sans résultat.) Je n'arrive pas à mettre la main dessus.

- Tu as vérifié dans ta voiture ?

- Dans les deux. ^a Il jeta un regard circulaire et dégoûté sur la ceinture d'astéroïdes en papier qui l'entourait. ´ Dans la voiture de patrouille que j'avais cette nuit et dans ma Pontiac. Mais il m'arrive de le mettre dans un tiroir quand je suis assis ici. A cause de la bosse que ça me fait aux fesses. Alors je vérifiais...

- Il ne te tannerait pas autant les fesses si tu n'y rangeais pas toute ton existence, John ^a, remarqua Andy Clutterbuck d'un ton raisonnable.

- Dis donc, Clut, va donc faire la circulation au carrefour, veux-tu ?

- Hein ? ^a

Alan leva les yeux au ciel ´ Trouve-toi quelque chose à faire. Je crois que John et moi pouvons venir à bout de la situation ; nous sommes des enquêteurs confirmés. Si on n'y arrive pas, on t'appellera.

- Bon, bon, ça va. Je voulais juste vous aider, c'est tout. Je l'ai vu, son foutu portefeuille. C'est à croire qu'il y range toute la Bibliothèque du Congrès. En réalité...

- Merci pour ta participation, Clut. A bientôt.

- Bon, d'accord. Toujours content de donner un coup de main.

Salut, les mecs. ^a

Alan leva encore les yeux au ciel. Il avait toujours envie de rire, mais

il se contrôla. A l'expression malheureuse de John, il était évident qu'il ne trouvait pas ça drôle du tout. Sa gêne n'était qu'un aspect de ce qu'il éprouvait. Alan avait connu une ou deux fois l'ennui de perdre un portefeuille et savait la pénible impression que l'on ressentait. Le fait de perdre de l'argent et le désagrément d'avoir à signaler la disparition des cartes de crédit n'en étaient qu'un aspect, et pas nécessairement le pire. On ne cessait de se rappeler les choses qu'on y avait conservées, des trucs que d'autres auraient sans doute jugé bons pour la poubelle, mais irremplaçables pour soi.

John s'était remis sur les rotules et, le dos voûté, triait et empilait les papiers, l'air inconsolable. Alan l'aida.

ˆ Tu t'es vraiment fait mal, Alan ?

- Mais non. Tu sais bien comment sont ces godasses ; on dirait qu'on a un camion de la Brink's à chaque pied. Tu avais combien dans ce portefeuille ?

- Oh, pas plus de vingt dollars. Mais j'y avais mon permis de chasse, qui date de la semaine dernière. Ma carte de crédit. Il va falloir appeler la banque et l'annuler, si je n'arrive pas à remettre la main dessus. Mais ce qui me fait le plus mal, ce sont les photos. Mes parents, mes soeurs... tu sais, des trucs comme ça. ^a

Ce n'était cependant pas la perte du portrait de son papa et de sa maman qui le chagrinait le plus ; la photo qui comptait vraiment était celle où il était en compagnie de Sally Ratcliffe. Celle prise par Clut à

la foire de Fryeburg trois mois avant que Sally ne le laisse tomber pour ce tas de muscles de Lester Pratt.

ˆ Ne t'en fais pas, dit Alan, tu les retrouveras. L'argent et la carte auront peut-être disparu, mais le portefeuille et les photos finiront par revenir, un de ces jours. Tu sais bien que c'est le cas, la plupart du temps.

- Ouais, répondit-il avec un soupir. C'est simplement que... bon sang, j'essaie de me souvenir si je l'avais en venant ce matin, mais je n'y arrive pas.

- J'espère que tu finiras par le retrouver. En attendant, colle une affiche PERDU sur le tableau, d'accord ?

- Oui, je vais le faire. Et je vais finir de ranger tout ce bazar.

- Je sais bien que tu le feras, John. Ne t'énerve pas. ^a

Alan gagna le parking, secouant la tête.

3

La clochette d'argent tinta, au-dessus de la porte, et Babs Miller, membre à part entière du Club de Bridge d'Ash Street, fit une entrée timide au Bazar des Rêves.

‘ Mme Miller ! ^a s'exclama Leland Gaunt, en consultant une liste sur laquelle il apposa une marque discrète. Comme vous avez bien fait de venir ! Et juste à l'heure ! C'est bien la boîte à musique, n'est-ce

pas, qui vous intéresse ? Un travail ravissant.

- Oui, je voulais vous en parler... mais elle est sans doute vendue, non ? ^a Elle avait du mal à croire qu'un objet aussi charmant n'eût pas déjà disparu ; cette seule idée lui serrait le cœur. La musique qu'il jouait, celle que Mr Gaunt prétendait avoir oubliée... elle pensait la connaître. Elle avait dansé sur elle, jadis, au Pavillon, à Old Orchard Beach, dans les bras du capitaine de l'équipe de football auquel elle avait donné un peu plus tard sa virginité, sans hésiter, sous un superbe clair de lune. Il lui avait fait connaître le premier et dernier orgasme de toute sa vie et pendant que l'extase montait et grondait dans ses veines, cet air avait tourbillonné dans sa tête comme un fil incandescent.

Non, elle est encore ici ^a, dit Mr Gaunt. Il la prit dans le présentoir (le PolaroÔd l'avait dissimulée) et la posa dessus. Le visage de Babs Miller s'éclaira.

‘ Je suis sûre qu'elle coûte beaucoup plus que ce que je peux me permettre, monsieur Gaunt, mais elle me plaît vraiment beaucoup. Et s'il y avait possibilité de la payer en plusieurs fois... la moindre possibilité... ^a

Mr Gaunt sourit. Un sourire exquis, réconfortant. ‘ Je crois que vous vous inquiétez pour rien. Vous allez être très surprise par le prix extrêmement raisonnable que je demande pour cette ravissante boîte à

musique. Très surprise. Asseyez-vous, et parlons-en. ^a

Elle s'assit.

Il s'approcha d'elle.

Les yeux de Babs Miller furent incapables de quitter ceux de Leland Gaunt.

L'air se mit à jouer dans sa tête.

Elle était perdue.

4

´ «a m'est revenu, déclara Jillian Mislabski à Alan. C'est le fils Rusk. Billy, je crois... ou peut-être Bruce. ^a

Ils se tenaient dans la salle de séjour de la Polonaise, où trônait une télé Sony sous un crucifix géant en pl,tre. Un présentateur dont il vaut mieux taire le nom était à l'écran. A en juger par la manière dont Jésus roulait des yeux, sous sa couronne d'épines, Alan pensa qu'il aurait peut-être préféré Geraldo. Ou la série Jugements de divorce. Il avait refusé la tasse de café que Mme Mislabski lui avait offerte.

´ Brian, la corrigea-t-il.

- Oui, c'est ça ! Brian ! ^a

Elle portait sa blouse de travail d'un vert éclatant, mais pas son fichu rouge, ce matin. Des boucles de la taille des cylindres en carton que l'on trouve dans les rouleaux de papier hygiénique étaient disposés en une étrange couronne sur son cr,ne.

´ Vous en êtes sûre, madame Mislabski ?

- Oui. C'est ce matin, au réveil, que son nom m'est revenu. C'est son père qui a posé les cadres en aluminium de la maison, il y a deux ans. Le fils est venu lui donner un coup de main, pendant un moment. Il m'a fait l'effet d'un petit garçon bien gentil.

- Avez-vous une idée de ce qu'il pouvait fabriquer chez les

Jerzyck ?

- Il m'a dit qu'il avait voulu leur demander s'ils avaient prévu quelqu'un pour pelleter la neige de leur allée, cet hiver, je crois bien.

qu'il reviendrait plus tard, quand ils ne se battraient plus. Le pauvre gosse avait l'air mort de frousse, et je le comprends. ^a Elle secoua la tête. Les grosses boucles rebondirent avec souplesse. ´ Je suis désolée qu'elle soit morte de cette façon... qill Mislabski prit un ton

confidentiel.) Mais je suis content pour Pète. Personne ne peut s'imaginer ce qu'il a d° supporter, de vivre avec cette femme.

Personne. ^a Elle eut un regard significatif en direction du crucifix.

‘ Heu... heu..., dit Alan. N'avez-vous rien remarqué d'autre, madame Mislaburski ? A propos de la maison, du gamin, des bruits ? ^a

Elle posa un doigt le long de son nez et inclina la tête. Non, pas vraiment. Le petit - Brian Rusk - avait une glacière sur son porte-bagages. Je m'en souviens, parce que ce n'est pas le genre de chose...

- Attendez ! ^a la coupa Alan. Une lumière rouge venait de clignoter un instant dans sa tête. Une glacière ?

- Oui, vous savez, comme celles qu'on emporte pour les pique-niques. Je l'ai remarquée parce qu'elle était vraiment trop grande pour son porte-bagages. Elle était de travers, comme si elle allait tomber.

- Merci, madame Mislaburski, dit Alan lentement. Merci beau-

coup.

- Est-ce que c'est important ? Est-ce que c'est un indice ?

- Oh, j'en doute. ^a Mais il se posait la question.

L'hypothèse du vandalisme me plairait davantage si le gamin avait seize ou dix-sept ans, avait observé Henry Payton. Alan avait ressenti la même chose... mais il était déjà tombé sur des vandales de douze ans et il ne devait pas être difficile, se dit-il, de transporter une bonne quinzaine de cailloux dans l'une de ces glacières.

Il se sentit soudain très intéressé à la perspective de la conversation qu'il allait avoir avec le jeune Brian Rusk, cet après-midi.

5

La clochette tinta. Sonny Jackett pénétra dans la boutique lentement, sur ses gardes, malaxant entre ses mains une casquette graisseuse aux couleurs de Sunoco. Il avait la tête d'un homme qui croit sincèrement être sur le point de casser toute une kyrielle d'objets co°teux, quelque effort qu'il fasse ; casser les choses, proclamait son expression, était une fatalité pour lui, non son désir.

‘ Monsieur Jackett ! ^a

Gaunt avait lancé son salut habituel avec sa vigueur coutumière avant de faire une nouvelle petite marque sur la feuille posée à côté de la caisse. ‘ Je suis content que vous ayez pu passer ! ^a

Sonny avança de trois pas de plus et s'immobilisa, son regard inquiet allant des vitrines à Leland Gaunt.

‘ Heu..., commença-t-il. J'suis rien venu acheter. Je vous l'dis carrément. C'est le vieux Samuels qui m'a dit de venir, si j'avais l'occasion. Y paraît qu'vous avez un jeu de clefs à douille qu'est pas mal. J'en cherchais un, justement, mais ici, c'est pas une boutique pour les gars comm'moi. C'est juste histoire d'êt' correct avec vous, m'sieur.

- J'apprécie tant d'honnêteté, mais il ne faut pas parler si vite, monsieur Jackett. C'est un très bel ensemble de clefs à douille ajustables, à double mesure.

- Ah bon ? ^a Il souleva les sourcils. Sonny savait que ce genre d'outil existait et qu'il permettait de travailler sur les voitures américaines et étrangères avec le même jeu de clefs ; mais il n'en avait jamais vu.

Où. Je les ai mises de côté dans mon arrière-boutique, monsieur Jackett, dès que j'ai su que cela pouvait vous intéresser. Sans quoi elles seraient sans doute parties tout de suite ; mais je voulais au moins pouvoir vous les montrer avant. ^a

Sonny réagit immédiatement en bon Yankee soupçonneux. Ah ?

Et pourquoi faire ça pour moi ?

- Parce que je possède une voiture ancienne, et les voitures anciennes ont souvent besoin de réparations. J'ai entendu dire que vous étiez le meilleur mécanicien de ce côté-ci de la Derry.

- Oh... (Il se détendit.) C'est possible. Et c'est quoi, votre machine ?

- Une Tucker. ^a

Les sourcils de Sonny se relevèrent encore et il regarda Gaunt avec une expression respectueuse. Une Torpédo ! Vous vous rendez compte !

- Non. C'est une Talisman.

- Ah bon ? Jamais entendu parler de celle-là.

- Il n'y en a eu que deux de construites, le prototype et la mienne.

C'était en 1953. Monsieur Tucker est parti pour le Brésil peu après. Il y est mort (un sourire mélancolique flotta un instant sur les lèvres de Gaunt). Preston était un type charmant et un sorcier, question automobile... mais ce n'était pas un homme d'affaires.

- Ah bon ?

- Oui... (Le regard de Gaunt se désembruma.) Mais c'est du passé, tout ça. Il faut savoir tourner la page, n'est-ce pas, monsieur Jackett ?

C'est ce que je dis toujours : regarder l'avenir en face, s'y élancer d'un pas décidé et ne jamais regarder en arrière ! ^a

Sonny observa le commerçant du coin de l'oeil, un peu mal à l'aise, et garda le silence.

´ Laissez-moi vous montrer ces clefs à douille. ^a

Sonny n'accepta pas tout de suite. Il regardait le contenu des présentoirs de verre, dubitatif. ´ Peux pas m'payer de trucs trop chers.

Si vous voyiez ma pile de factures impayées ! Des fois, j'me dis que j'devrais tout envoyer au diable et aller toucher l'assurance chômage.

- Je comprends ce que vous ressentez. Ce sont ces fichus Républicains, voilà mon avis. ^a

La figure nouée et à l'expression méfiante de Sonny se détendit sur-le-champ. ´ Vous avez fichtrement raison, l'ami ! s'exclama-t-il.

George Bush a quasiment ruiné le pays ! Lui et sa foutue guerre ! Mais les Démocrates, d'après vous... ils auront quelqu'un à mettre en face avec des chances, l'année prochaine ?

- J'en doute.

- Jesse Jackson, par exemple... Un nègre. ^a

Il regarda Gaunt, provocateur. L'autre inclina la tête comme pour dire : Oui, mon ami, dis-moi le fond de ta pensée. On est tous les deux des types à la coule et nous n'avons pas peur d'appeler un chat un chat.

Sonny se détendit encore un peu plus, moins gêné par la graisse qui lui salissait les mains, plus à l'aise.

´ J'ai rien contre les nègres, on est bien d'accord, mais juste l'idée d'un bougnoul à la Maison Blanche - la Maison Blanche ! «a m'fout des boutons.

- Moi aussi, admit Gaunt.

- Et ce macaroni de New York ? Mario j'sais-pas-Kuomo ! Vous croyez, vous, qu'un type comme ça pourrait battre l'autre enfoiré ?

- Non. ^a Gaunt leva la main droite, faisant le geste de mesurer quelque chose entre son affreux pouce spatule et son index. Én plus, je n'ai pas confiance dans les hommes qui ont de petites têtes. ^a

Sonny resta un instant bouche bée, puis se donna une claque sur un genou et partit d'un rire sibilant. ´ Pas confiance dans les hommes qui ont de petites têtes ! Elle est bien bonne, celle-là ! ^a

Mr Gaunt souriait.

Sonny aussi.

Leland Gaunt alla chercher le jeu de clefs à douille ; il était présenté dans une sacoche en cuir doublée de velours noir : jamais Sonny Jackett n'avait vu un tel outillage, tout en alliage chrome-acier.

Ils échangèrent un nouveau sourire, qui leur découvrit les dents comme deux singes qui s'apprêtent à se battre.

Et bien entendu, Sonny acheta le jeu de clefs. Pour un prix absolument ridicule : cent soixante-dix dollars, plus deux blagues vraiment marrantes à faire à Don Hemphill et au révérend Rose.

Sonny déclara que ce serait un plaisir que de foutre la merde chez ces fils de pute républicains chanteurs d'hymnes.

Les tours que Sonny allait jouer à Willie-la-moutarde-au-nez et à Don Hemphill les faisaient sourire d'avance tous les deux.

Sonny Jackett et Leland Gaunt : juste deux types qui se souriaient.

Et au-dessus de la porte, la clochette d'argent tinta.

Henry Beaufort, propriétaire-gérant du Mellow Tiger, avait son domicile à moins de cinq cents mètres de son lieu de travail, à la périphérie de la ville. Myra Evans se gara dans le parking de l'établissement, vide en cette heure matinale étonnamment chaude, et continua à pied jusqu'à la maison. Etant donné la nature de sa course, la précaution semblait raisonnable. Elle n'aurait pas dû s'inquiéter.

Le Mellow Tiger ne fermait jamais avant une heure du matin, et Henry se levait rarement avant treize heures. Tous les stores, au premier comme au rez-de-chaussée, étaient tirés. Sa voiture, une Thunderbird de 1960 parfaitement entretenue qui faisait sa joie et son orgueil, était garée dans l'allée.

Myra portait un jean et une chemise de travail bleue, empruntée à

son mari ; les pans lui tombaient presque jusqu'aux genoux. Ils dissimulaient une ceinture à laquelle pendait un fourreau. Chuck Evans collectionnait les souvenirs de la deuxième guerre mondiale (et avait déjà acheté un petit quelque chose, sans en parler à sa femme, au nouveau magasin) et le fourreau contenait une baïonnette japonaise. Myra l'avait décrochée une demi-heure auparavant du mur, dans la pièce que Chuck s'était réservée au sous-sol. Elle heurtait sèchement sa cuisse à chaque enjambée.

Il lui tardait beaucoup d'en avoir terminé afin de pouvoir retourner à la photo d'Elvis. La tenir, avait-elle découvert, suffisait à

déclencher une sorte d'histoire. Ce n'était pas réel, mais à de nombreux titres (à tous les titres, de son point de vue) elle estimait que c'était encore mieux ainsi. Acte 1 : le concert ; le King la sort de la foule et danse avec elle sur la scène. Acte II : la pièce verte après le spectacle. Acte III : dans la grosse limousine. L'un des hommes d'Elvis la conduisait et le King ne se souciait même pas de refermer le vitrage fumé entre l'avant et l'arrière avant de lui faire les choses les plus audacieuses et délicieuses, tandis qu'ils roulaient en direction de l'aéroport.

Le titre de l'acte IV était : *En avion*.^a Il se déroulait à bord du Lisa-Marie, le jet privé d'Elvis... dans le grand lit double derrière la cloison qui séparait la cabine du poste de pilotage, pour être exact.

Elle y aurait volontiers passé tout le reste de sa vie, mais ils étaient en route pour l'acte V : Graceland. Une fois qu'ils y seraient, les choses ne pouvaient qu'aller encore mieux.

Mais avant, elle avait cette petite corvée à accomplir.

Elle était au lit, ce matin, après le départ de son mari, seulement habillée de son porte-jarretelles (le King avait été très clair sur ce détail), étreignant la photo entre ses mains, gémissant et se tordant lentement sur les draps. Soudain le grand lit double avait disparu. Le ronronnement étouffé des moteurs du Lisa-Marie aussi. Comme le parfum de cuir anglais d'Elvis.

Au lieu de ces merveilleuses choses, elle avait vu les traits de Mr Gaunt, un Mr Gaunt bien différent de ce qu'il était dans son magasin. Son visage paraissait fendillé et desséché par quelque fantastique chaleur interne. Il puisait et ondulait comme si, en dessous, des choses luttait pour s'en dégager. Et son sourire

s'ouvrait sur une double rangée de crocs au lieu des grandes dents carrées.

‘ Le moment est venu, Myra, avait-il dit.

- Je veux rester avec Elvis, avait-elle gémi. Je le ferai, mais pas maintenant. Je vous en prie, pas maintenant.

- Si, maintenant. Vous l'avez promis et vous allez remplir votre promesse. Sinon, vous allez beaucoup, beaucoup le regretter, Myra. ^a

Elle entendit un craquement sec. Avec horreur, elle vit que le verre qui protégeait la photo venait de se fendre.

‘Non ! s'écria-t-elle, non, ne faites pas ça !

- Je ne fais rien du tout, avait répondu Gaunt avec un petit rire.

C'est toi qui le fais. Tu le fais en te comportant comme une idiote, comme une petite conne paresseuse. On est en Amérique, ici, et seules les putes travaillent au lit. En Amérique, les personnes respectables se lèvent pour aller gagner les choses dont elles ont besoin, sinon elles les perdent pour toujours. Je crois que tu l'as oublié. Bien s'ô, je peux toujours trouver quelqu'un pour aller jouer ce petit tour à Mr Beaufort, mais dans ce cas, ta délicieuse affaire de cûur avec le King... ^a

Une autre craquelure zigzagua comme un éclair argenté sur la vitre protectrice. Le visage en dessous, observa-t-elle avec épouvante, devenait vieux, ridé et ratatiné sous l'effet corrupteur de l'air qui pénétrait sous le verre.

Non ! Je vais le faire ! Je vais le faire tout de suite ! Je me lève, je me lève ! Mais arrêtez ! Arrêtez ça ! ^a

Elle avait bondi sur le sol aussi vite que si elle avait découvert un nid de scorpions entre les draps.

‘ quand tu auras rempli ta promesse, Myra. ^a Mr Gaunt lui parlait du plus profond d'elle-même. ‘ Tu sais ce que tu as à faire, n'est-ce pas?

- Oui, je le sais ! ^a Myra regardait la photo, désespérée : elle y voyait un homme vieux et malade, le visage bouffi à force d'excès. La main qui tenait le micro était une serre de vautour.

‘ Lorsque tu reviendras mission accomplie, Myra, l'image sera comme avant. Mais surtout, que personne ne te voie. Si quelqu'un t'aperçoit, jamais tu ne le reverras.

- On ne me verra pas ! avait-elle balbutié. Je jure que personne ne me verra ! ^a

Au moment où elle atteignait le coin de la maison d'Henry Beaufort, elle se souvint de l'avertissement. Elle regarda autour d'elle ; la route était déserte dans les deux directions ; un corbeau croassait sans enthousiasme au milieu d'un champ dépouillé de toute végétation. Il n'y avait pas d'autre bruit. On aurait dit que la journée pulsait comme une chose vivante et que la terre restait assommée, hébétée par les lents battements de ce cœur hors saison.

Myra remonta l'allée, vérifiant de la main la présence de

la

baïonnette dans son fourreau. La sueur coulait dans son dos, irritante, et passait sous son soutien-gorge. Elle ne s'en doutait pas et ne l'aurait pas cru si on le lui avait dit, mais elle avait atteint une sorte de beauté

fugitive au milieu du calme de la campagne. Pendant quelques instants, son visage d'ordinaire brouillé et vide refléta une détermination

farouche, un sentiment qu'il n'avait encore jamais exprimé.

Ses

pommettes se dessinaient nettement pour la première fois depuis qu'elle avait quitté le lycée, lorsqu'elle avait décidé que sa mission,

dans la vie, consistait à dévorer toutes les confiseries industrielles qui lui tomberaient sous la main. Depuis quatre jours, elle avait été bien trop occupée à faire l'amour d'une manière de plus en plus bizarre avec le King pour penser beaucoup à manger. Ses cheveux, qui

pendaient d'ordinaire autour de son visage en mèches plates et molles, étaient tirés en arrière pour former une queue de cheval, dégageant son front. Gr,ce au choc d'une brutale overdose d'hormones (peut-être) et gr,ce à celui, tout aussi violent, d'une baisse radicale dans

sa

consommation de sucres, la plupart des boutons qui avaient troué la peau de sa figure de leur petit volcan depuis qu'elle avait douze ans, subissaient une impressionnante rémission. Plus remarquables encore étaient ses yeux, vastes, bleus, félins. Ce n'était pas les yeux de Myra Evans, mais ceux d'un fauve de la jungle, susceptible d'une soudaine et imprévisible férocité.

Elle atteignit la voiture d'Henry. Un véhicule se profilait sur la 1 17 : un antique camion de paysan tout bringuebalant qui se dirigeait vers la ville. Myra se glissa devant la calandre de la Thunderbird et s'accroupit, le temps de le laisser passer. Puis elle sortit un papier, le déplia en l'aplatissant avec soin et le glissa sous l'un des essuie-glaces, de manière à ce que le message fût clairement visible.

pouvait-on lire.

Le moment était venu d'utiliser la baônonnette.

Elle jeta un nouveau et rapide coup d'œil autour d'elle, mais la seule chose qui bougeait dans la lumière et la chaleur du jour était un corbeau solitaire, le même, peut-être, que celui qui croassait un moment auparavant. Il vint se poser sur le poteau téléphonique situé

juste en bas de l'allée et parut l'observer.

Myra dégagea l'arme, la prit fermement à deux mains, se pencha en avant, et l'enfonça jusqu'à la garde dans le pneu à flancs blancs avant, côté conducteur. Un rictus féroce lui déformait le visage tandis qu'elle attendait la bruyante explosion ; mais au lieu de cela, il n'y eut qu'un soudain woooooob ! (comme aurait pu faire un boxeur recevant un coup à l'estomac) vite à bout de souffle. La Thunderbird se mit à

pencher nettement à gauche. Myra arracha la baônonnette, agrandissant un peu plus le trou, non sans rendre gr,ce à Chuck de

garder ses joujoux bien aff^{és}.

Lorsqu'elle eut découpé un sourire zigzaguant dans le pneu qui se dégonflait rapidement, elle alla en faire autant du côté passager. Il lui tardait toujours de retrouver sa photo chérie, mais elle était néanmoins contente d'être venue ; il y avait quelque chose d'excitant dans l'aventure. La seule idée de la tête que ferait Henry en découvrant ce qui était arrivé à sa précieuse Thunderbird la rendait toute chose. Dieu seul sait pourquoi, mais elle se dit que lorsqu'elle embarquerait à

nouveau sur le Lisa-Marie, elle aurait un ou deux petits trucs à montrer au King.

Elle passa à l'arrière. La ba^{Onnette} ne coupait plus tout à fait aussi bien, mais son enthousiasme compensa cette faiblesse, et elle cisaila énergiquement les flancs blancs.

Sa t,che terminée, et les quatre pneus non seulement crevés mais littéralement éventrés, elle se recula pour admirer le travail. Elle respirait vite et elle chassa la sueur de son front d'un geste vif et viril du bras. La Thunderbird venait de perdre plus de quinze centimètres et reposait sur les jantes, au milieu des débris de co^{teux} pneus à

carcasse radiale. C'est alors qu'elle décida, sans que cela lui e^t été

demandé, d'ajouter cette touche personnelle qui signifie tant. Elle fit courir la pointe de la ba^{Onnette} le long du flanc de la voiture, laissant une longue éraflure inégale dans la surface lisse et polie.

L'arme émit un petit crissement gémissant contre le métal et Myra regarda en direction de la maison, soudain s^{re} que Henry Beaufort devait avoir entendu, que le store de sa chambre allait vivement remonter et qu'il la verrait.

Rien de tel ne se produisit, mais elle comprit qu'il était temps de partir. Elle avait épuisé le temps imparti et en outre, là-bas dans son lit,

le King l'attendait. Myra pressa le pas le long de l'allée tout en rabattant les pans de sa chemise, après avoir glissé la ba^{Onnette} dans son fourreau. Une voiture passa avant qu'elle e^t rejoint le Mellow Tiger, mais elle se dirigeait dans la même direction qu'elle : sauf à

lorgner dans son rétroviseur, le conducteur ne l'avait vue que de dos.

Elle se glissa derrière le volant, arracha l'élastique qui lui retenait les cheveux (ils retombèrent comme d'habitude en boucles molles et plates autour de sa figure) et prit la direction de la ville. Elle conduisit d'une main ; l'autre avait à faire au-dessous de sa taille. Une fois chez elle, elle

grimpa l'escalier quatre à quatre. Le portrait d'Elvis se trouvait sur le lit,

là où elle l'avait laissé. Elle se débarrassa vivement de ses chaussures et de son Jean, s'empara de la photo et bondit dans le lit. Les craquelures de la vitre avaient disparu ; le King avait retrouvé sa jeunesse et sa beauté.

On aurait pu en dire autant pour Myra Evans., au moins temporairement.

7

Au-dessus de la porte, la clochette d'argent tintinnabula.

‘ Bonjour, madame Potter ! ^a dit joyeusement Leland Gaunt. Une marque de plus sur la liste. ‘ Je commençais à me dire que je ne vous verrais pas.

- J'ai failli ne pas venir ^a, avoua Lenore Potter. Elle paraissait dans tous ses états et penser à autre chose. Ses cheveux argentés, coiffés d'ordinaire à la perfection, étaient ramenés en un chignon informe.

Deux centimètres de sa combinaison dépassaient de sa jupe grise en tissu croisé et elle avait des cernes sombres sous les yeux. Des yeux qui ne cessaient d'aller et venir en tous sens avec une expression désespérée et soupçonneuse.

C'était bien la poupée Howdy Doody que vous vouliez voir, n'est-ce pas ? Je crois vous avoir entendue dire que vous aviez toute une collection de jouets d'enf...

- Je ne suis vraiment pas sûre d'avoir envie de regarder ce genre de choses aujourd'hui ^a, le coupa-t-elle. Femme de l'avocat le plus riche de Castle Rock, elle s'exprimait en phrases hachées avec, si l'on peut dire, des effets de manche dans la voix. ‘ Je suis dans un état d'esprit extrêmement pénible, catastrophique. Une journée magenta ! Vous

vous rendez compte ? pas rouge, magenta ! ^a

Gaunt contourna sa vitrine principale et se dirigea vers elle, affichant sur-le-champ une expression de sympathie inquiète. Chère madame, qu'est-il arrivé ? Vous avez effectivement l'air dans un état...

- Bien s^or, que je suis dans un état... terrible. On a bouleversé le flux normal de mon aura psychique ! Gravement bouleversé ! Au lieu de bleu, couleur du calme et de la sérénité, tout mon calava est devenu d'un magenta éclatant ! Et tout ça par la faute de cette garce, de l'autre côté

de

la rue ! Cette garce infecte ! ^a

Gaunt fit de curieux gestes apaisants qui, pas un instant, n'effleurèrent le corps de Lenore Potter. ' De quelle garce voulez-vous parler, madame Potter ? ^a demanda-t-il, connaissant la réponse.

' Bonsaint, évidemment ! Bonsaint ! Cette sale menteuse de Stéphanie Bonsaint ! Jamais mon aura n'avait été magenta jusqu'à ce jour, jamais, monsieur Gaunt ! Rose foncé quelquefois, et je crois qu'elle a d^o virer au rouge une fois, pendant quelques minutes, le jour o^o j'ai failli me faire écraser par un ivrogne à Oxford. Mais magenta, jamais ! Je ne peux tout simplement pas vivre ainsi !

- Bien s^or que non, acquiesça Gaunt, toujours apaisant. Personne ne pourrait l'exiger de vous, ma chère. ^a

Ses yeux finirent par maîtriser ceux de la femme. Pas facile, alors qu'elle ne cessait de jeter des coups d'œil dans tous les sens, mais il y parvint. Et Lenore se calma presque instantanément. Plonger les yeux dans ceux de Mr Gaunt, découvrit-elle, revenait à regarder sa propre aura quand elle faisait tous ses exercices, consommait la bonne nourriture (des germes de haricot et du tofu, pour l'essentiel) et conservait l'aspect de son calava à l'aide d'une heure de méditation au réveil et d'une autre heure avant de se coucher. Ses iris avaient la nuance estompée et sereine d'un ciel de désert.

' Venez par ici ^a, dit-il. Il la conduisit jusqu'à l'un des fauteuils en velours à haut dossier sur lesquels tant de citoyens s'étaient assis au cours de la semaine écoulée. ' Racontez-moi tout, ajouta-t-il une fois qu'elle fut installée.

- Elle m'a toujours détestée. Elle a toujours pensé que si son mari

n'avait pas eu l'avancement qu'il espérait, c'était parce que le mien l'en empêchait, sous mon influence. Elle a une cervelle d'oiseau, une grosse poitrine et une aura d'un gris sale. Vous voyez le genre.

- En effet.

- Mais jamais, jusqu'à ce matin, je n'aurais cru qu'elle me haïssait autant ! ^a Lenore Potter se laissait de nouveau gagner par l'agitation, en dépit de l'influence apaisante de Gaunt. Én me levant, j'ai trouvé mes massifs de fleurs massacrés ! Complètement massacrés ! Hier encore, ils étaient magnifiques ! Toutes ces fleurs qui donnaient de la sérénité à mon aura et nourrissaient mon calava ont été assassinées ! Par cette garce ! Par cette salope de Bonsaint ! ^a

Lenore serra les poings, cachant ses ongles élégamment manucurés, et se mit à marteler les bras sculptés de son fauteuil.

´ Des chrysanthèmes, des cimicaies, des asters, des oeillets d'Inde... La garce est venue pendant la nuit et les a toutes arrachées ! Elle les a jetées partout ! Savez-vous o' j'ai retrouvé mes choux ornementaux ce matin, monsieur Gaunt ?

- Non. O' ? ^a demanda-t-il gentiment, toujours avec les mêmes mouvements caressants au-dessus de son corps.

Il en avait en fait une idée assez précise, et savait sans l'ombre d'un doute qui était responsable de ce massacre destructeur de calava : Melissa Clutterbuck. Lenore Potter ne la soupçonnait pas parce qu'elle ne connaissait pas la femme de l'adjoint Clutterbuck, pas davantage que Melissa ne la connaissait, sinon pour échanger de temps en temps un bonjour dans la rue. Il n'y avait eu aucune méchanceté

dans le geste de Melissa (si l'on excepte, bien entendu, pensa Gaunt, le plaisir malsain que tout un chacun éprouve à mettre en pièces l'objet chéri de quelqu'un d'autre). Elle avait ravagé les massifs de fleurs de Lenore Potter en paiement partiel d'un service en porcelaine de

Limoges. Si l'on allait au fond des choses, c'était une pure transaction commerciale. Amusante, d'accord, songea Gaunt, mais a-t-on jamais prétendu que les transactions commerciales devaient être une corvée ?

´ Mes fleurs sont dans la rue ! cria Lenore. Au beau milieu de Castle View ! Elle n'a rien épargné ! Même les marguerites d'Afrique sont fichues ! Fichues ! Tout est... fichu !

- L'avez-vous vue ?

- Oh, ce n'était pas la peine ! Elle est la seule à me haÛr au point de faire quelque chose comme ça ! Et on voit la trace de ses talons hauts partout. Je suis prête à parier que cette salope les porte même au lit !

Oh, monsieur Gaunt, se mit-elle à geindre, chaque fois que je ferme les yeux, ça devient tout violet ! qu'est-ce que je dois faire ? ^a

Il resta quelques instants sans répondre, se contentant de la fixer des yeux jusqu'à ce qu'elle eût repris calme et distance.

‘ «a va mieux ? demanda-t-il finalement.

- Oui, répondit-elle d'une petite voix exprimant du soulagement.

Je crois que je peux voir à nouveau le bleu...

- Mais vous êtes encore trop bouleversée pour seulement penser à faire des achats.

- Oui...

- Etant donné ce que cette garce vous a fait.

- Oui...

- Elle devra payer.

- Oui...

- Si jamais elle recommence, il faudra qu'elle paie.

- Oui !

- Il se peut que j'aie exactement ce qui vous conviendrait. Ne bougez pas d'ici, madame Potter. Je reviens tout de suite. Pensez en bleu, en attendant.

- En bleu... ^a, répéta-t-elle, rêveuse.

A son retour, il lui mit dans les mains l'un des automatiques que Ace avait ramenés de Cambridge. Le chargeur était plein et il se parait de reflets bleu-noir huileux sous l'éclairage des vitrines.

Elle leva l'arme à la hauteur des yeux et la regarda avec un profond

plaisir ; un profond soulagement, même.

Ceci dit, je ne pousserai jamais personne à tirer sur quelqu'un d'autre, reprit Gaunt. Au moins sans une très bonne raison. Mais vous m'avez l'air de quelqu'un qui pourrait avoir d'excellentes raisons de le faire, madame Potter. Je ne parle pas des fleurs ; nous savons tous les deux que là n'est pas l'important. On peut toujours remplacer des fleurs. Mais votre karma... votre calava... ce sont des choses irremplaçables. qu'avons-nous d'autre ? (Il eut un petit rire désapprobateur.)

- Rien, admit-elle, pointant l'arme vers le mur. Pan, pan, pan, pan ! C'est pour toi, sale petite garce envieuse ! J'espère que ton mari finira éboueur ! C'est ce qu'il mérite ! C'est ce que vous méritez tous les deux !

- Vous voyez ce petit levier, là, madame Potter ?

- Oui.

- C'est la sécurité. Si jamais cette garce revenait faire des siennes, il faudrait commencer par repousser ce levier. Vous comprenez ?

- Oh oui ! très bien, répondit-elle d'une voix somnambulique. Je comprends parfaitement. Pan-pan !

- Personne ne pourrait vous critiquer. On a tout de même le droit de protéger son karma, non ? Cette Bonsaint ne reviendra probablement pas, mais sait-on jamais... ^a

Il lui jeta un regard significatif.

Si elle vient, ce sera pour la dernière fois. ^a Lenore porta le canon court à ses lèvres et l'embrassa doucement.

Rangez-le dans votre sac, dit Gaunt, et retournez chez vous.

Après tout, qui sait si elle n'est pas déjà dans votre jardin ? Elle pourrait même être entrée chez vous. ^a

A cette idée, Lenore Potter s'alarma. Des vrilles d'un violet sinistre commencèrent à se couler en se tortillant dans son aura bleue. Elle se leva et fourra l'automatique dans son sac. Gaunt détourna les yeux, et elle cilla aussitôt à plusieurs reprises.

Je suis désolée, mais pour Howdy Doody, ce sera une autre fois, monsieur Gaunt. Je crois qu'il vaut mieux que je retourne chez moi.

Après tout, qui sait si la Bonsaint n'est pas déjà dans mon jardin?

Elle est peut-être même dans ma maison !

- quelle idée affreuse ! s'exclama Gaunt.

- Oui, mais j'ai la responsabilité d'une propriété. Je dois la protéger. Il faut voir les choses en face, monsieur Gaunt. Combien vous dois-je pour le... le... ^a Mais elle n'arrivait pas à se souvenir exactement de ce qu'il lui avait vendu, tout en sachant que la mémoire n'allait pas tarder à lui revenir. Elle montra son sac d'un geste vague.

C'est gratuit pour vous. Ils sont en promotion aujourd'hui.

Voyez-vous (son sourire s'élargit) ... un cadeau pour faire connaissance.

- Merci. Je me sens tellement mieux !

- Comme toujours, répliqua Gaunt avec une petite courbette, je suis trop heureux d'avoir pu vous rendre service. ^a

Norris Ridgewick n'était pas à la pêche.

Norris Ridgewick regardait dans la chambre de Hugh Priest, par la fenêtre.

Hugh, étalé sur le lit, ronflait tourné vers le plafond. Il ne portait qu'un short taché d'urine. Entre ses grandes mains osseuses, il étreignait quelque chose qui ressemblait à un morceau de fourrure feutrée. Impossible d'en être sûr (Hugh avait des paluches vraiment immenses et les carreaux étaient très sales), mais Norris avait l'impression qu'il s'agissait d'une queue de renard mangée des mites.

Peu importait, de toute façon ; l'essentiel était que Hugh dormait.

Le policier revint à sa voiture personnelle, garée derrière la Buick de Hugh. Il ouvrit la portière côté passager et se pencha. Son panier de pêche était posé sur le plancher. La Bazun se trouvait sur le siège arrière ; il se sentait mieux, plus tranquille, de la garder avec lui.

Elle n'avait toujours pas servi. La vérité était toute bête : il avait peur de l'utiliser. Il s'était rendu sur le lac de Castle, hier, il avait tout

préparé, ligne, hameçon, appât... et au moment de faire son premier lancer, la canne brandie, il avait hésité.

Et si jamais un poisson, un poisson vraiment très gros, se jetait sur la ligne ? Smokey, par exemple ?

Smokey était une vieille truite de lac à la peau brune, un poisson de légende parmi les pêcheurs de Castle Rock. On disait qu'elle mesurait plus de soixante centimètres de long, qu'elle était rusée comme une belette, costaud comme un blaireau, plus résistante qu'un vieux clou.

D'après les anciens, la mâchoire de Smokey était hérissée de tous les hameçons que tous les pêcheurs avaient perdus en essayant de la ferrer... sans y parvenir.

Et si elle me cassait la canne ?

Il paraissait stupide d'imaginer qu'une truite de lac, même aussi énorme que Smokey (si elle existait vraiment), puisse briser une Bazun, mais Norris se disait que c'était possible. Et à la manière dont la malchance le poursuivait, depuis quelque temps... Il entendait déjà

le claquement sec qu'elle produirait, il éprouvait déjà l'affreux sentiment de se retrouver avec un fragment dans sa main, l'autre flottant à la surface de l'eau. Et lorsqu'une canne à pêche se cassait, on pouvait toujours courir ! Il n'y avait plus qu'une chose à faire, la jeter.

Il avait donc fini par reprendre sa vieille Zebco. Il n'avait eu aucun poisson pour le dîner, hier au soir, mais Mr Gaunt lui était apparu en rêve. Dans ce rêve, Gaunt portait des cuissardes et un vieux fédora ; des mouches artificielles accrochées au bord du chapeau tressautaient gaiement au moindre mouvement. Il était dans un bateau à rames, à

une dizaine de mètres de la rive du lac, tandis que Norris se tenait sur la berge, tournant le dos au vieux cabanon de son père (cabanon qui avait brûlé dix ans auparavant). Il écoutait Gaunt. Ce dernier lui avait rappelé sa promesse, et Norris s'était réveillé, rempli d'un sentiment de certitude : celui d'avoir intelligemment agi, hier, en préférant la Zebco à la Bazun. La Bazun était trop belle, beaucoup trop belle. Ce serait un crime de risquer de la perdre en s'en servant vraiment.

Norris ouvrit le panier. Il prit un long couteau à vider les poissons et se dirigea vers la Buick de Hugh.

Personne ne le méritait davantage que cet ivrogne, ce débris, se dit-il. Il n'était cependant pas entièrement d'accord avec lui-même.

quelque chose lui disait qu'il commettait une faute grave, déplorable, dont il ne se remettrait jamais. Il était policier ; son travail consistait

entre autres à arrêter les gens qui faisaient ce qu'il était sur le point de faire. C'était du vandalisme, ni plus ni moins, et les vandales sont des vo'yous.

A toi de décider, Norris. La voix de Gaunt venait soudain de s'élever dans son esprit. C'est ta canne à pêche. Et c'est ton libre-arbitre, aussi.

Tu as le choix. On a toujours le choix. Mais...

La voix s'interrompit. Elle n'avait pas besoin d'achever. Norris savait quelles seraient les conséquences, s'il faisait maintenant machine arrière. En revenant à la voiture, il trouverait la Bazun cassée en deux.

Car tout choix comporte ses conséquences. Parce qu'en Amérique, on peut obtenir tout ce qu'on veut, tant qu'on peut le payer. Si l'on ne peut le payer, ou si l'on refuse de payer, on reste pour toujours dans le besoin.

Et en plus, il ne se gênerait pas pour me faire pareil, songea-t-il, irrité. Et même pas pour une belle canne à pêche comme la Bazun.

Hugh Priest serait capable d'égorger sa mère pour une bouteille de Old Duke et un paquet de Lucky Strike.

Ainsi rejeta-t-il la culpabilité. Lorsque le quelque chose au fond de lui essaya de nouveau de protester, de lui dire de réfléchir à ce qu'il allait faire, réfléchir, il le refoula brutalement.

Il se baissa et commença à entailler les pneus de la Buick. Son enthousiasme s'accrut au fur et à mesure, comme Myra Evans.

Histoire de corser le jeu, il cassa les phares et les feux de position. Il finit en apposant sous l'essuie-glace une note sur laquelle on lisait : (?)

Sa t,che terminée, il revint sur la pointe des pieds jusqu'à la fenêtre, son cúur cognant fort dans son étroite cage thoracique. Hugh Priest ronflait toujours et n'avait pas l,ché son vieux morceau de fourrure élimé.

quel plaisir peut-on trouver à tripoter une pareille saloperie ? se demanda Norris. Il s'y accroche comme à son nounours.

Il revint à sa vieille Coccinelle, passa au point mort et se laissa entraîner sans bruit par la pente de l'allée. Il ne démarra que lorsqu'il fut sur la route, puis s'éloigna aussi vite qu'il le put. Il avait mal à la

tête, et de pénibles haut-le-cœur lui soulevaient l'estomac. Il ne cessait de se dire que c'était sans importance ; il se sentait bien, il se sentait très bien, bon Dieu, vraiment très bien !

«a ne lui réussit guère que lorsqu'il tendit le bras vers le siège arrière et saisit la délicate canne à pêche de la main gauche. Il retrouva alors son calme.

Norris conduisit dans cette position jusque chez lui.

9

La clochette d'argent tinta.

Slopey Dodd entra au Bazar des Rêves.

‘ Bonjour, Slopey, dit Mr Gaunt.

- B-Bon-bonjour, monsieur G-G-G...

- Tu n'es pas obligé de bégayer devant moi, Slopey. ^a Gaunt leva une main, deux doigts en V, et fit une passe verticale devant la bonne bouille du garçon. Celui-ci ressentit quelque chose - un nûud emmêlé et ricanant dans son esprit - qui se dissolvait. Il resta bouche bée.

qu'est-ce que vous m'avez fait ? ^a dit-il, stupéfait. Les mots étaient sortis sans heurt de sa bouche, comme des perles sur un fil.

‘Un tour que Miss Ratcliffe aimerait certainement apprendre ^a, répondit Gaunt. Il sourit, fit une petite marque sur sa liste à côté du nom de Slopey et jeta un coup d'œil à la grande horloge comtoise qui rythmait allègrement le temps dans un coin. Une heure moins le quart.

‘ Dis-moi comment tu as fait pour quitter l'école aussi tôt. Personne ne le remarquera ?

- Non. ^a Slopey avait gardé son expression de stupéfaction et semblait vouloir loucher sur sa propre bouche, comme s'il avait pu voir les mots en sortir, pour la première fois, en bon ordre. ‘ J'ai dit à

madame DeWeese que j'avais mal au cœur. Elle m'a envoyé voir l'infirmière. Je lui ai dit que ça allait un peu mieux, mais que je n'étais quand même pas très bien. Elle m'a demandé si je pouvais rentrer chez moi à pied. J'ai dit oui, et elle m'a laissé partir. (Il se tut un instant.)
Je

suis venu parce que je me suis endormi pendant l'étude. J'ai rêvé que vous m'appeliez.

- C'était vrai. ^a Gaunt joignit ses deux mains aux doigts d'une longueur étrangement identique sous son menton et sourit au garçon.

´ Dis-moi... la théière que tu as achetée à ta mère, lui plaît-elle ? ^a

Le rouge monta aux joues du gamin ; elles prirent la couleur de vieilles briques. Il voulut dire quelque chose, y renonça et se mit à s'examiner les pieds.

De sa voix la plus douce et la plus onctueuse, Gaunt lui demanda :

´ Tu l'as gardée pour toi, c'est ça ? ^a

Slopey acquiesça sans relever la tête. Il avait honte et se sentait confus. Pis encore, il éprouvait un terrible sentiment de perte et de chagrin : alors que Mr Gaunt avait réussi à le débarrasser de cette irritante et épuisante pelote qui lui emmêlait les mots, voici qu'il se sentait trop gêné pour parler.

´ Mais dis-moi... qu'est-ce qu'un garçon de douze ans peut bien faire d'une théière en étain ? ^a

L'épi de cheveux du garçon, après avoir oscillé d'avant en arrière, s'agitait maintenant de droite à gauche. Non, il ne savait pas ce qu'on pouvait faire, à douze ans, d'une théière en étain. Il savait seulement qu'il avait envie de la garder. Il l'aimait. Il l'aimait... vraiment...

beaucoup.

´ ... la sentir, finit-il par balbutier.

- Pardon ? dit Gaunt en soulevant un unique sourcil.

- J'ai dit, j'aime la sentir.

- Slopey, Slopey ! (Gaunt fit le tour du comptoir.) Il est inutile de m'expliquer cela. Je sais tout de ce sentiment particulier qu'on appelle

" l'orgueil de posséder ". J'en ai fait la clef de vo^ote de ma carrière. ^a

Slopey battit en retraite, alarmé. Né me touchez pas ! Je vous en prie !

- Je n'ai pas plus l'intention de te toucher que de te dire de donner la théière à ta mère. Elle est à toi. Tu peux en faire tout ce que tu veux.

En fait, j'applaudis à ta décision de la garder.

- Vous... vraiment?

- Mais bien sûr ! Les gens égoïstes sont des gens heureux. Je le crois du fond du cœur. Seulement voilà... ^a

Slopey releva un peu la tête et regarda craintivement Leland Gaunt à travers sa frange de cheveux roux.

˘ Le moment est venu de finir de la payer.

- Oh ! ^a Une expression de grand soulagement apparut sur le visage du garçon. C'est tout ce que vous voulez ? Je me disais que peut-être... ^a Mais il ne put ou n'osa achever. Il n'avait pas été très sûr de ce que désirait Mr Gaunt.

Où. Tu te souviens de la personne à qui tu m'as promis de jouer un tour, n'est-ce pas ?

- Bien sûr. Lester Pratt, le prof de gym.

- Exact. C'est une blague en deux parties. Il faudra que tu mettes un objet quelque part, et que tu dises quelque chose à Lester Pratt. Et si tu respectes exactement mes recommandations, la théière sera à toi pour toujours.

- Est-ce que je pourrai continuer à parler comme ça, aussi ?

demanda Slopey avec enthousiasme. Sans bégayer, pour toujours ? ^a

Gaunt poussa un soupir de regret. ˘ J'ai bien peur que tu ne retrouves ton ancienne diction dès que tu auras quitté cette boutique, Slopey. Il me semble bien avoir un système anti-bégaiement quelque part en stock, mais...

- S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! Je ferais n'importe quoi !

Absolument n'importe quoi à n'importe qui ! J'ai horreur de bégayer !

- Je n'en doute pas, mais ce n'est pas le problème, vois-tu. Je commence à manquer de blagues à faire ; mon carnet de bal, si tu me permets l'expression, est pratiquement rempli. Si bien que tu ne

pourrais pas me payer. ^a

Slopey hésita longtemps avant de répondre. Lorsqu'il le fit, ce fut à voix basse, d'un ton incertain. Ést-ce que vous ne pourriez pas... je veux dire... juste donner quelque chose, monsieur Gaunt? ^a

Une expression de profond chagrin se peignit sur les traits de l'homme. Óh, Slopey ! Combien de fois y ai-je pensé ! Comme je l'aurais voulu ! Il demeure de grandes réserves de charité inutilisées, au fond de mon cúur. Mais...

- Mais ?

- Ce serait très mauvais pour les affaires. ^a Gaunt adressa au garçon un sourire de compassion... accompagné d'un regard tellement, cependant, féroce que Slopey recula d'un pas. ´ Tu comprends, n'est-ce pas ?

- Heu... oui! Evidemment!

- En outre, les quelques heures qui viennent seront cruciales pour moi. Une fois que les événements se sont déclenchés, pratiquement plus rien ne peut les arrêter... mais pour le moment, prudence doit être mon mot d'ordre. Si tu t'arrêtais soudain de bégayer, on pourrait s'en étonner. Ce serait mauvais. Le shérif commence déjà à poser des questions sur des choses qui ne le regardent pas. ^a Son expression s'assombrit un instant, puis son horrible sourire charmeur fit de nouveau irruption sur sa figure. ´ Mais j'ai l'intention de m'occuper de lui, Slopey. Oh, oui.

- Vous voulez dire... du shérif Pangborn?

- Oui, du shérif Pangborn. ^a Gaunt passa une fois de plus deux doigts en V devant le visage du garçon, du front au menton. Nous n'en avons jamais parlé, n'est-ce pas ?

- Parlé de quoi ? demanda Slopey, désorienté.

- Exactement. ^a

Leland Gaunt portait aujourd'hui une veste en daim gris foncé ; de l'une des poches, il sortit un portefeuille en cuir noir, qu'il tendit à

Slopey. Le garçon le prit du bout des doigts, prenant bien garde de ne pas toucher la main de Mr Gaunt.

‘ Tu connais la voiture de Lester Pratt ?

- La Mustang ? Bien s’r.

- Place ça dedans. Sous le siège du passager, avec simplement un coin qui dépasse. Rends-toi immédiatement au lycée ; il faut qu'il y soit avant la dernière sonnerie. Tu m'as compris ?

- Oui.

- Ensuite, tu attendras qu'il sorte. Et à ce moment-là... ^a

Gaunt continua à voix basse tandis que Slopey le regardait, bouche bée, l’œil atone, acquiesçant de temps en temps.

Slopey Dodd sortit du Bazar des Rêves cinq minutes plus tard, le portefeuille de John Lapointe glissé sous sa chemise.

16EME CHAPITRE

1

Polly Chalmers avait payé le cercueil gris tout simple dans lequel reposait Nettie. Alan lui avait proposé de partager la dépense mais elle lui avait opposé un de ses refus nets et sans réplique qu'il avait fini par comprendre et respecter. La bière, sur son support en acier, attendait à

côté de l'endroit où les membres de la famille Cobb étaient enterrés, au cimetière Homeland. Un tapis de gazon artificiel d'un vert éclatant brillait fiévreusement sous le soleil, sur un monticule voisin. Cette herbe factice ne manquait jamais de faire frissonner Alan. Elle avait quelque chose d'obscène, de hideux. Il détestait cela davantage encore que l'habitude des thanatopracteurs de farder les morts et de les habiller de leurs vêtements les plus chics, comme s'ils allaient partir pour

quelque importante réunion d'affaire à Boston et non pas pour un long voyage immobile vers la décomposition, parmi les racines et les vers.

Polly avait demandé au révérend Tom Killingworth, le pasteur méthodiste qui assurait le service religieux deux fois par semaine à

Juniper Hill et avait bien connu Nettie, de diriger la cérémonie. Son homélie fut brève mais chaleureuse, pleine d'allusions à la Nettie

Cobb dont il se souvenait : une femme qui avait courageusement remonté la pente pour se sortir des ténèbres de la folie, une femme qui avait pris la décision difficile d'essayer d'affronter une deuxième fois un monde qui l'avait si gravement blessée la première.

´ Lorsque j'étais petit, rappela Tom Killingworth, ma mère avait dans sa lingerie une plaque qui portait cet aphorisme : " Puissiez-vous arriver au paradis une demi-heure avant que le diable ne sache que vous êtes mort. " Nettie Cobb a eu une vie dure, une vie triste à

bien des points de vue ; mais en dépit de cela, je suis convaincu que le diable et elle n'ont pas grand-chose en commun. En dépit de sa mort, terrible et prématurée, je crois en mon cœur que c'est au ciel qu'elle est allée, et que le diable n'en a même pas encore entendu parler. ^a

Killingworth procéda alors à la bénédiction traditionnelle. ´ Prions, mes frères. ^a

Depuis l'autre côté de la colline, où l'on enterrait au même moment Wilma Jerzyck, leur parvinrent de nombreuses voix qui s'élevaient et se taisaient en réponse au père John Brigham. Là-bas, les voitures s'alignaient de la tombe jusqu'au portail est du cimetière ; les gens étaient venus pour Pète Jerzyck, le vivant, non pour sa défunte femme.

Mais à côté du cercueil de Nettie, on ne comptait que cinq personnes, en dehors du pasteur : Polly, Alan, Rosalie Drake, le vieux Lenny Partridge (qui assistait par principe à tous les enterrements, sauf

lorsque c'était un soldat des armées papistes que l'on conduisait à sa dernière demeure) et Norris Ridgewick. Ce dernier était p,le et

paraissait distrait. Les poissons n'ont pas d° mordre, pensa Alan.

´ Puisse le Seigneur vous bénir et vous faire garder le souvenir de Nettie Cobb frais et vivant dans vos cœurs ^a, dit Killingworth. Polly se mit à pleurer. Alan passa un bras sur ses épaules et elle se serra contre lui avec gratitude, lui prenant une main qu'elle étreignit vigoureusement. ´ Puisse le Seigneur tourner son visage vers vous ; puisse-t-il faire pleuvoir les gr,ces sur vous ; puisse-t-il réjouir vos

,mes et vous donner la paix. Amen. ^a

Il faisait encore plus chaud que le Jour de Colomb et lorsqu'Alan releva la tête, il fut aveuglé par les reflets du soleil sur le cadre d'acier

qui soutenait la bière. De sa main libre, il s'essuya le front ; il était couvert d'une transpiration tout estivale. Polly fouilla dans son sac et y prit un kleenex propre dont elle se tamponna les yeux.

‘ «a va bien, ma chérie ? demanda le policier.

- Oui... mais il fallait que je la pleure, Alan. Pauvre Nettie.

Pauvre, pauvre Nettie. Mais pourquoi est-ce arrivé ? Pourquoi ? ^a Les sanglots la secouèrent à nouveau.

Alan, qui se posait exactement la même question, la prit dans ses bras. Par-dessus son épaule, il aperçut Norris qui se dirigeait vers les véhicules du cortège de Nettie ; il avait l'air d'un homme qui ne sait pas très bien o^ù il va, ou qui serait mal réveillé. Alan fronça les sourcils. Puis Rosalie Drake s'approcha de Norris, lui dit quelque chose et l'adjoint l'embrassa.

Il la connaissait, c'est tout, pensa Alan. Et il est triste. C'est fou, la quantité d'ombres qui te font sursauter, depuis quelques jours, mon vieux. Peut-être la bonne question serait, mais qu'est-ce qui t'arrive ?

Puis Killingworth les rejoignit et Polly quitta Alan pour le remercier, reprenant son calme. Le pasteur eut un geste vers elle et, sous le regard stupéfait d'Alan, elle le laissa engloutir ses mains dans celles, énormes, de Killingworth. Il ne se souvenait pas de Polly tendant la main à quelqu'un avec autant d'aisance et de décontraction.

Elle ne va pas seulement un peu mieux, mais beaucoup mieux.

Diable, qu'est-ce qui a bien pu se produire ?

De l'autre côté de la colline, le père John Brigham, de sa voix nasale assez désagréable, proclama : ‘ que la paix soit avec vous.

- Et avec vous ^a, répondit en chœur l'assistance.

Alan regarda le cercueil posé à côté du hideux tapis de gazon artificiel et pensa : que la paix soit avec vous, Nettie. qu'elle soit enfin avec vous.

Pendant que se déroulait le double enterrement, Eddie Warburton, au volant de sa voiture (pas la voiture neuve que ce salopard de Sunoco

lui avait massacrée, mais un vulgaire moyen de transport) allait se garer devant la maison de Polly. Il en sortit, et regarda attentivement dans les deux directions. Tout paraissait aller très bien ; la rue somnolait dans la chaleur de ce qui aurait pu être une journée du début du mois d'août.

Eddie remonta l'allée d'un pas vif en tirant une enveloppe d'allure officielle de sa poche. Mr Gaunt l'avait appelé dix minutes auparavant, seulement, pour lui dire qu'il était temps de finir de payer son médaillon, et il avait obtempéré. Bien entendu. quand quelqu'un du genre de Mr Gaunt dit grenouille, on saute.

Eddie escalada les trois marches du porche. Une légère brise agita le carillon de bambou, au-dessus de la porte, le faisant doucement tinter.

C'était le son le plus civilisé que l'on p^ot imaginer, mais Eddie n'en sursauta pas moins légèrement. Il jeta un nouveau coup d'oeil autour de lui, ne vit personne, puis regarda une dernière fois l'enveloppe. Elle était adressée à ' Madame Patricia Chalmers ^a - un rien snob ! Eddie n'avait aucune idée que le prénom de Polly était en réalité Patricia, et de toute façon, il s'en fichait. Son boulot consistait à faire cette petite blague et à prendre le large.

Il laissa tomber la lettre dans la fente. Une lettre d'affaires, avec l'adresse du destinataire apparaissant dans une fenêtre, juste au-dessous de l'affranchissement automatique. En haut à gauche, figurait celle de l'expéditeur :

Sécurité sociale de San Francisco

Département de l'Aide à l'Enfance

666 Geary Street

San Francisco, California 94112.

3

' qu'est-ce qui se passe ? ^a demanda Alan en raccompagnant Polly jusqu'à son break. Il avait espéré au moins échanger quelques mots avec Norris, mais ce dernier s'éloignait déjà dans sa Coccinelle. Sans doute retournait-il au lac sortir quelques poissons avant le coucher du soleil.

Polly le regarda, les yeux rouges, encore un peu p,le, mais avec un début de sourire. ´ quoi, qu'est-ce qui se passe ?

- Tes mains. Comment se fait-il qu'elles aillent aussi bien ? C'est de la magie !

- Oui, répondit-elle en les tendant devant elle, doigts écartés afin qu'il p°t bien les voir. De la magie, c'est le mot. ^a Son sourire devenait un peu plus naturel.

Elle avait toujours les doigts tordus, les articulations déformées, mais le gonflement qui les paralysait encore vendredi soir avait presque complètement disparu.

Állez, ma petite dame, avouez tout !

- Je ne sais pas si je dois t'en parler. A la vérité, ça me gêne un peu. ^a

Ils s'arrêtèrent pour saluer de la main Rosalie qui s'éloignait dans sa vieille Toyota bleue.

Állez, cesse de faire des manières.

- Eh bien, je crois qu'en fin de compte il suffisait de rencontrer le bon médecin. ^a Les couleurs revenaient lentement à ses joues.

´ qui ça ?

- Le docteur Gaunt, dit-elle avec un petit rire nerveux. Le docteur Leland Gaunt.

- Gaunt ! ^a Il la regarda, surpris. ´ Mais quel rapport avec tes mains ?

- Conduis-moi jusqu'à sa boutique et je t'expliquerai en chemin. ^a

4

Cinq minutes plus tard (d'après Alan, l'un des grands agréments de Castle Rock : on n'était jamais à plus de cinq minutes de n'importe quel endroit), il se glissait dans l'un des emplacements en épi devant le Bazar des Rêves. Dans la vitrine, était accroché un panneau qu'il avait déjà vu :

MARDIS ET JEUDIS : SEULEMENT SUR RENDEZ-VOUS

Il lui vint soudain à l'esprit, pour la première fois, que recevoir

seulement sur rendez-vous ^a était tout de même une curieuse façon de faire des affaires, pour une boutique située dans une petite ville.

Alan ? dit Polly d'un ton hésitant. Tu as l'air furieux.

- Je ne suis pas furieux ! Pour quelle raison devrais-je l'être, bon sang ? La vérité, c'est que je ne sais pas comment je me sens. J'ai l'impression... ^a Il émit un rire bref, secoua la tête, et recommença :

‘ Je crois que je suis stupaïté, comme aurait dit Todd. Un remède de charlatan ? «a ne te ressemble pas, Polly. ^a

Elle serra immédiatement les lèvres, et on lisait un avertissement dans son regard quand elle se tourna vers lui. ‘ Je n'ai pas parlé de charlatan. Les charlatans, c'est bon pour les amateurs de moulins à

prières et de bagues magiques. Si quelque chose marche, " charlatan " n'est pas le terme à employer, Alan. Corrige-moi si je me trompe. ^a

Il ouvrit la bouche sans très bien savoir ce qu'il allait répondre, mais elle fut plus rapide que lui.

‘ Regarde ça. ^a Elle tendit les mains dans la lumière qui entrait à flot par le pare-brise, puis les ouvrit et les referma plusieurs fois, sans effort.

‘ Bon, très bien. Ce n'est pas le mot. Ce que je...

- En effet, pas le mot du tout.

- Je suis désolé. ^a

Elle se tourna complètement pour lui faire face, assise à la place où il avait si souvent vu Annie, dans ce qui avait été la voiture familiale des Pangborn. Pourquoi ne m'en suis-je pas encore débarrassé ? se demanda Alan. Est-ce que je suis cinglé ?

Polly posa doucement une main sur celle d'Alan. ‘ Je commence à

trouver ça vraiment désagréable... On ne se dispute jamais et je ne vais pas commencer maintenant. Je viens d'enterrer une personne qui m'était chère, et ce n'est certainement pas le moment de me bagarrer avec mon compagnon. ^a

Un sourire vint lentement éclairer le visage d'Alan. C'est ce que je suis

pour toi ? Ton compagnon ?

- Eh bien... tu es mon ami. C'est au moins ce que je peux dire, non ? ^a

Il la prit dans ses bras, un peu étonné d'avoir frôlé la dispute d'aussi près. Et pas parce qu'elle se sentait plus mal, parce qu'elle se sentait mieux ! ´ Tu peux dire tout ce que tu veux, ma chérie. Je t'aime bougrement...

- Et on ne va pas se quereller. Pour rien au monde. ^a

Il acquiesça solennellement. ´ Pour rien au monde.

- Parce que moi aussi, je t'aime, Alan. ^a

Il déposa un baiser sur sa joue et la l,cha. ´ Voyons un peu cet encas qu'il t'a donné.

- Pas un en-cas, mais un azka. Et il ne me l'a pas donné ; il me l'a prêté pour que je fasse un essai. C'est pour ça que je suis ici, pour l'acheter. J'espère seulement qu'il ne va pas me demander la lune. ^a

Alan regarda le panneau dans la vitrine et le store baissé sur la porte.

J'ai bien peur que ce ne soit précisément ce qu'il veuille, ma chérie, pensa-t-il.

Cette histoire ne lui plaisait pas du tout. Il avait eu de la difficulté à

détacher les yeux des mains de Polly pendant les funérailles, et l'avait observée qui manipulait sans effort le fermoir de son sac, plongeait dedans pour y prendre un kleenex, puis le refermait du bout des doigts au lieu de manipuler le sac de façon à pouvoir engager le fermoir avec les pouces (d'ordinaire, ils lui faisaient beaucoup moins mal que les autres doigts). Il savait que les mains de Polly allaient mieux, mais cette histoire de charme magique - car s'il fallait appeler les choses par leur nom, c'était bien de cela qu'il s'agissait - le rendait extrêmement nerveux. «a puait l'arnaque.

MARDIS ET JEUDIS : SEULEMENT SUR RENDEZ-VOUS

Non... en dehors de Chez Maurice, le restaurant chic, il n'avait jamais vu, dans le Maine, un commerce avec des journées réservées pour les rendez-vous. Et neuf fois sur dix, on pouvait débarquer sans avertir Chez Maurice et avoir une table, sauf en été, lorsque pullulaient les touristes.

SEULEMENT SUR RENDEZ-VOUS

Malgré cela, il avait observé (du coin de l'œil au moins) que des gens étaient entrés au Bazar des Rêves pendant toute la semaine.

Pas à la douzaine, peut-être, mais il était clair que la manière de procéder de Mr Gaunt ne lui portait pas tort, bizarre ou non. Ses clients se présentaient parfois en petits groupes, mais paraissaient bien plus souvent venir seuls... c'est du moins l'impression qu'en gardait Alan en repensant à la semaine dernière. N'était-ce pas justement la manière d'opérer des escrocs ? Ils vous séparent du troupeau, vous mettent à l'aise et vous expliquent comment acheter la statue de la Liberté à un prix vraiment exceptionnel.

Alan ? ^a De l'index elle lui tapota légèrement le front. ' Tu es bien là, Alan ? ^a

Son regard s'accommoda sur elle et il sourit. Oui, bien s'or, Polly. ^a

Pour l'enterrement, elle avait mis un jumper bleu marine ; un ruban assorti fermait le col de son chemisier blanc. Pendant qu'Alan réfléchissait, elle avait enlevé le ruban et défait avec dextérité les deux premiers boutons de son corsage.

Encore un autre ! dit-il avec une expression concupiscente. La naissance des seins, je veux voir la naissance des seins !

- Arrête ! ^a Elle souriait mais avait parlé d'un ton ferme. On est au milieu de Main Street, à deux heures et demie de l'après-midi. Et on vient d'assister à des funérailles, au cas où tu l'aurais oublié. ^a

Il sursauta. Il est si tard que ça ?

- Si pour toi c'est tard, oui. (Elle tapota son poignet.) Tu devrais consulter plus souvent le petit appareil attaché là. ^a

Il obéit et constata qu'il était plus près de trois heures moins vingt que de deux heures et demie. Le lycée ouvrait ses portes à trois heures.

S'il voulait s'y trouver lorsque Brian Rusk en sortirait, il n'avait pas une minute à perdre.

' Montre-moi ce bidule ^a, dit-il.

Elle prit la délicate chaîne d'argent et fit apparaître le petit objet qui pendait au bout. Elle le tint dans sa paume mais referma les doigts

dessus lorsqu'Alan voulut le toucher.

´ Heu... Je ne sais pas si tu peux. ^a Elle souriait, mais le geste l'avait manifestement mise mal à l'aise. ´ «a pourrait ficher les vibrations en l'air, quelque chose comme ça.

- Allons, voyons, Polly ! dit-il, ennuyé.

- Ecoute... mettons les choses bien au point, d'accord? ^a La colère était revenue dans sa voix. Elle essayait de la contrôler mais elle était bien présente. C'est facile pour toi de prendre ça à la légère. Ce n'est pas chez toi qu'on a été obligé d'installer des téléphones avec des touches géantes, ce n'est pas toi qui dois te bourrer de Percodan.

- Hé, Polly! C'est...

- Non, laisse tomber les " Hé, Polly ! ", veux-tu ? ^a Ses joues s'étaient brillamment colorées. Une partie de sa colère, penserait-elle plus tard, avait une origine très simple : le dimanche précédent, elle avait ressenti exactement ce qu'Alan ressentait maintenant. Depuis, il s'était produit quelque chose qui avait changé sa façon de voir, et il n'était pas facile d'aborder cette question. Ce truc-là marche, Alan.

Je sais que c'est insensé, mais ça marche. Dimanche dernier, lorsque Nettie est venue, je souffrais le martyre. J'avais sérieusement commencé à me dire que la seule solution à mon problème était une double amputation, peut-être. J'avais tellement mal que j'ai examiné cette idée avec un sentiment qui était presque de la surprise, du genre, oh, oui, l'amputation ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant ? C'est tellement évident ! En ce moment, c'est-à-dire deux jours plus tard, je n'éprouve plus que ce que le docteur Van Allen appelle des "

élancements

fugitifs ", et même ceux-là semblent diminuer. Je me souviens, il y a un an, d'avoir passé toute une semaine à manger du riz complet parce qu'il y avait une chance que cela me fasse du bien. Est-ce tellement différent ? ^a

Sa colère s'était progressivement évaporée au fur et à mesure qu'elle parlait, et elle s'exprimait maintenant d'une manière presque suppliante.

´ Je ne sais pas, Polly, je ne sais vraiment pas. ^a

Elle avait de nouveau ouvert la main et tenait l'azka entre le pouce et

l'index. Alan se pencha pour l'examiner de plus près, sans essayer de le prendre, cette fois. Le petit objet d'argent n'était pas parfaitement rond ; sa partie inférieure était percée de trous minuscules, pas plus gros que les points sur des photos de presse. Il brillait doucement au soleil.

Et tandis qu'il l'étudiait, un sentiment aussi puissant qu'irrationnel balaya le policier : il n'aimait pas cet objet. Il ne l'aimait pas du tout.

Il

dut résister à l'impulsion (elle ne dura qu'un instant mais fut très forte) de l'arracher au cou de Polly et de le jeter par la fenêtre.

Ouais ! Bonne idée, mon vieux ! Fais donc ça, et numérote tes abattis !

Parfois, on a presque l'impression qu'il y a quelque chose qui bouge à l'intérieur, dit Polly avec un sourire. Comme un haricot sauteur mexicain. C'est idiot, non ?

- Je ne sais pas. ^a

Il ne put s'empêcher d'éprouver un mauvais pressentiment en la regardant remettre l'objet sous son corsage... mais une fois qu'il eut disparu à sa vue et que les doigts de Polly refermèrent les boutons de sa blouse, ce sentiment s'estompa. En revanche, il soupçonnait toujours autant Leland Gaunt de vouloir escroquer la femme qu'il aimait... Et s'il ne se trompait pas, elle ne serait pas la seule.

Il s'avancait maintenant avec les précautions de quelqu'un qui franchit un torrent sur des pierres particulièrement glissantes. Ce n'est pas ta première rémission.

- Comme si je ne le savais pas ! répondit-elle d'un ton impatient.

Ce sont mes mains, il me semble !

- Polly, je voulais seul...

- Je me doutais bien que tu réagirais de cette manière, Alan. Mais les faits sont très simples : je sais à quoi ressemble une rémission d'arthrite et je peux te dire que c'est pas de ça qu'il s'agit. J'ai eu des moments, depuis cinq ou six ans, où je me sentais beaucoup mieux, mais jamais, jamais autant qu'en ce moment ! C'est différent, cette fois. C'est... ^a Elle se tut, réfléchit, puis, des épaules et des mains, fit

un petit geste de frustration. C'est comme si j'étais bien de nouveau.

Je ne m'attends pas à ce que tu comprennes exactement ce que je veux dire, mais je ne vois pas comment exprimer les choses autrement. ^a

Il acquiesça, sourcils froncés. Il croyait comprendre, pourtant, mais surtout, il se rendait compte qu'elle parlait sérieusement. L'azka avait peut-être réveillé en elle quelque faculté assoupie de guérison. Était-ce possible, même si la maladie n'avait pas d'origine psychosomatique ?

Les Rosicruciens prétendent que ces choses-là arrivent tout le temps ; tout comme les millions de gens qui ont acheté le livre de Ron

Hubbard sur la dianétique, d'ailleurs. Lui-même n'en avait aucune idée ; la seule chose qu'il pouvait dire était qu'il n'avait jamais entendu parler d'aveugle retrouvant la vue par la seule force de la pensée, ni de blessé arrêtant de saigner gr,ce à un effort de concentration.

Il savait seulement ceci : quelque chose clochait, dans cette affaire.

quelque chose puait, aussi fort qu'un poisson mort qui vient de passer trois jours au soleil.

Arrêtons la bagarre, dit Polly. «a m'épuise d'essayer de ne pas me mettre en colère contre toi. Entre avec moi dans la boutique. Parle toi-même à Mr Gaunt. De toute façon, il est temps que tu le rencontres. Il pourra peut-être t'expliquer mieux que moi comment le charme agit...

ce qu'il fait et ce qu'il ne fait pas. ^a

Il consulta de nouveau sa montre. Trois heures moins le quart. Un bref instant il songea à accepter sa proposition, se réservant d'aller voir Brian Rusk plus tard. Cependant, coincer le gamin à la sortie de l'école, alors qu'il était loin de chez lui, lui paraissait indispensable.

Il

en tirerait de meilleures réponses si sa mère n'était pas là à tourner comme une lionne protégeant son lionceau, à intervenir, voire à dire à

son fils de ne pas répondre. Oui, on en revenait toujours là : si jamais son fils avait quelque chose à cacher, ou si Mme Rusk soupçonnait seulement qu'il e't quelque chose à cacher, il serait difficile, sinon impossible d'obtenir l'information qu'il cherchait.

Il avait ici un escroc potentiel ; mais avec Brian Rusk, c'était peut-être la clef d'un double meurtre qu'il détenait.

´ Je ne peux pas, ma chérie, dit-il. Plus tard, peut-être. Je dois aller jusqu'au lycée pour parler à quelqu'un, et je dois le faire tout de suite.

- C'est à propos de Nettie ?

- Non, de Wilma Jerzyck... mais si mon intuition est juste, Nettie est aussi concernée. Si je trouve quelque chose, je t'en parlerai plus tard. En attendant, puis-je te demander un service ?

- Ecoute, Alan, je l'achète ! Ce ne sont pas tes mains !

- Oh, je savais que tu l'achèterais. Je veux simplement que tu le paies par chèque, c'est tout. Il n'a aucune raison de ne pas vouloir en accepter un, s'il est un commerçant honnête. Tu es établie en ville et ta banque est juste de l'autre côté de la rue. Mais si quelque chose se met à clocher, tu auras deux ou trois jours pour arrêter le paiement.

- Je vois. ^a Polly avait répondu calmement, mais Alan se rendit compte, le cœur serré, qu'il avait finalement glissé sur l'une des pierres et venait de plonger tête la première dans les eaux tumultueuses. ´ Tu penses que c'est un escroc, c'est ça ? Tu imagines déjà qu'il va prendre tout son argent à la pauvre petite femme crédule, replier sa tente et disparaître dans la nuit !

- Je l'ignore, répondit Alan sans s'énervier. Ce que je sais, c'est qu'il n'a ouvert boutique que depuis une semaine. Un chèque me paraît donc une précaution raisonnable à prendre. ^a

Oui, c'était raisonnable ; Polly ne pouvait pas le nier. C'était précisément cette attitude raisonnable, rationnelle avec entêtement devant ce qui lui semblait être une guérison miraculeuse qui alimentait maintenant sa colère. Elle éprouvait presque le besoin de claquer des doigts sous son nez et de dire : Est-ce que tu vois «A, Alan ? Serais-tu aveugle ? Le fait qu'Alan avait raison, que Mr Gaunt n'aurait pas d°

avoir le moindre problème à prendre un chèque s'il n'avait rien à se reprocher, tout cela ne faisait qu'ajouter à sa colère.

Fais attention, lui murmura une voix. Fais bien attention, ne te presse pas, et tourne sept fois la langue dans ta bouche avant de parler.

N'oublie pas que tu aimes cet homme.

Mais une autre s'éleva, plus froide ; une voix qu'elle ne reconnaissait

pas et qui lui souffla : Tu l'aimes ? Tu l'aimes vraiment ?

ˆ Très bien ^a, dit-elle, lèvres serrées, s'éloignant de lui sur le siège.

ˆ Merci de prendre autant à cœur mes intérêts, Alan. Il m'arrive parfois d'oublier à quel point j'ai besoin de quelqu'un pour s'occuper de moi. Je lui ferai un chèque.

- Polly...

- Non, Alan. Plus un mot là-dessus. Je ne supporterai pas d'être plus longtemps en colère contre toi aujourd'hui. ^a Elle ouvrit la porte et descendit en un seul mouvement coulé. La jupe de son jumper remonta et révéla un instant une cuisse tentante.

Il voulut la rattraper, lui parler, la calmer, lui expliquer qu'il n'avait fait état de ses doutes que parce qu'il s'inquiétait pour elle. Puis il regarda encore une fois sa montre. Moins neuf. Même en fonçant, il risquait de manquer le petit Rusk.

ˆ Je te parlerai ce soir ! lança-t-il par la vitre baissée.

- C'est ça, ce soir. ^a Elle se dirigea directement vers la porte sous l'auvent, sans se tourner. Avant d'avoir eu le temps de faire marche arrière, Alan entendit le tintement d'une petite cloche d'argent.

5

ˆ Madame Chalmers ! ^a s'écria joyeusement Mr Gaunt. Il apposa une nouvelle petite marque sur sa liste, à côté de la caisse. Il ne restait plus

guère de noms à cocher : celui de Polly était l'avant-dernier.

Ś'il vous plaît... Polly ! dit-elle.

- Veuillez m'excuser. (Son sourire s'élargit.) Polly. ^a

Elle dut se forcer un peu pour lui rendre son sourire. Depuis qu'elle était entrée dans le magasin, elle éprouvait un cuisant chagrin de la manière aigre dont ils s'étaient séparés. Elle se sentit sur le point d'éclater en sanglots.

ˆ Madame Chalmers - Polly -, quelque chose qui ne va pas ?

demanda Gaunt en faisant le tour de son comptoir. Je vous trouve un peu p.le. ^a Son visage exprimait l'inquiétude la plus sincère. Voilà

l'homme qu'Alan soupçonne d'être un escroc, pensa-t-elle. S'il pouvait seulement le voir en ce moment...

C'est le soleil, je crois, dit-elle d'une voix mal assurée. Il fait tellement chaud, dehors.

- Mais frais ici, observa-t-il d'un ton apaisant. Venez donc vous asseoir, Polly. ^a

Il la conduisit (sans toutefois la toucher : sa main resta suspendue à quelques centimètres du dos de la jeune femme) jusqu'à l'un des fauteuils de velours. Elle s'installa, gardant les genoux serrés.

Íl se trouve que je regardais dehors par la vitrine ^a, reprit-il en s'asseyant dans le fauteuil voisin. Il croisa les mains sur ses cuisses.

´ J'ai eu l'impression que vous aviez une discussion un peu vive avec le shérif Pangborn.

- Ce n'est rien. ^a

Mais une grosse larme déborda de son úil et roula sur sa joue.

´ Bien au contraire. C'est très important. ^a

Elle le regarda, surprise... et les yeux noisette de Gaunt s'emparèrent des siens. Au fait, étaient-ils noisette, la dernière fois ? Elle ne s'en

souvenait plus, elle n'en était plus s're. Tout ce qu'elle savait, c'est que

tandis qu'elle y plongeait les siens, tous les malheurs de la journée (l'enterrement de la pauvre Nettie, puis cette dispute stupide avec Alan) commençaient à s'estomper.

Ímportant ? Très... important ?

- Je pense que tout va aller pour le mieux, Polly. Si vous me faites confiance. Me faites-vous confiance ?

- Oui. ^a quelque chose tout au fond d'elle-même lui cria, faiblement, un avertissement désespéré. ´ Je vous fais confiance. Peu importe ce que dit Alan, je vous fais entièrement confiance.

- C'est parfait. ^a Gaunt prit la main de Polly dans la sienne. Elle ne put réprimer une grimace de dégoût, mais elle se détendit rapidement et retrouva son expression vide et rêveuse. C'est absolument parfait. Votre ami le shérif n'aurait pas dû s'inquiéter, vous savez ; un chèque fait aussi bien l'affaire que de l'or, pour moi. ^a

6

Alan se rendit compte qu'il allait arriver en retard s'il ne mettait pas le gyrophare sur le toit, ce qu'il ne voulait justement pas faire. Il ne fallait

pas que Brian voie une voiture de police, mais un break légèrement décati, du même genre que celui que possédait sans doute son père.

Au lieu de foncer jusqu'à l'école, il se gara donc à une intersection de Main Street par laquelle Brian devait logiquement passer ; restait à espérer que la logique soit respectée, aujourd'hui.

Il descendit de voiture, s'adossa à la carrosserie et se mit à la recherche d'un chewing-gum. Il entendit sonner, immatériels et lointains, les trois coups de quinze heures à l'horloge de l'école au moment où il défaisait le papier de celui qu'il avait trouvé au fond d'une poche.

Il décida qu'il devait absolument avoir un entretien avec Mr Leland Gaunt d'Akron, Ohio, dès qu'il en aurait terminé avec le jeune Brian Rusk, rendez-vous ou pas... tout cela, pour changer immédiatement d'avis. Il faudrait tout d'abord appeler le bureau du procureur général, à Augusta, pour vérifier si Gaunt ne figurait pas sur les listes des condamnations pour escroquerie. Si ça ne donnait rien, il pouvait toujours envoyer le nom à l'ordinateur LAWS R & I, à Washington ; un système qui, de l'avis d'Alan, était l'une des rares bonnes choses qu'avait laissées l'administration Nixon.

Les premiers enfants arrivaient, avec des cris, des rires et des gambades. Soudain, il lui vint une idée à l'esprit. Il ouvrit la portière et

se pencha pour fouiller dans la boîte à gants. La fausse boîte de cacahuètes de Todd tomba au sol.

Il était sur le point d'abandonner lorsqu'il trouva ce qu'il voulait, une petite enveloppe de carton sur laquelle une étiquette proclamait : Le

Tour de la Fleur Magique

Blackstone Magie Co.

19 Gréer St.

Paterson, N-J.

Alan en retira un rectangle encore plus petit, un bloc épais de papier crépon multicolore qu'il glissa sous le bracelet de sa montre. Tous les prestidigitateurs ont ainsi des cachettes sur eux et dans leurs vêtements, chacun ayant son endroit favori. Celui d'Alan se trouvait sous le bracelet de sa montre.

Le célèbre Tour de la Fleur Magique en place, Alan se remit à

surveiller la rue. Il aperçut un garçon sur une bicyclette, zigzaguant au milieu de groupes de piétons hauts comme trois pommes, et fut sur-le-champ en alerte.

Puis il reconnut l'un des jumeaux Hanlon et retrouva son calme.

‘ Ralentis où je te colle une contredanse ! ’^a lança Alan lorsque le jeune cycliste passa en trombe. Jay Hanlon le regarda, surpris, et faillit se jeter sur un arbre. Il repartit à une vitesse beaucoup plus raisonnable.

Alan le suivit un moment des yeux, amusé, puis se tourna dans la direction de l'école et reprit son attente.

7

Sally Ratcliffe quitta sa petite salle de classe pour gagner le rez-de-chaussée de l'établissement cinq minutes après la cloche de trois heures. Elle traversa le hall (où le vide se faisait rapidement, comme toujours par beau temps) pour rejoindre les bureaux. Dehors, avec des cris d'oiseaux, les gosses se précipitaient sur les pelouses vers les Bus 2

et 3, dont les moteurs tournaient au ralenti. Les talons plats de Sally claquaient sur le sol. Elle tenait à la main une enveloppe de papier bulle ; le nom du destinataire, Frank Jewett, se dissimulait contre la forme à la courbe délicate de son sein.

Elle fit halte à hauteur de la salle 6, à une porte de sa destination, et regarda à travers la vitre renforcée. A l'intérieur, Frank Jewett s'adressait à la demi-douzaine de professeurs qui devaient jouer le rôle d'entraîneurs pendant la saison de sport. C'était un petit homme replet

qui, depuis toujours, lui faisait penser au personnage de Mr Weatherbee, héros de la bande dessinée Archie. Comme Mr Weatherbee, ses lunettes ne cessaient de lui glisser sur le nez.

A sa droite était assise Alice Tanner, secrétaire de l'école, qui prenait apparemment des notes.

Mr Jewett aperçut Sally qui regardait par la fenêtre et lui adressa le petit sourire affecté dont il était coutumier. Elle le salua de la main et se

força à lui rendre son sourire. Elle se rappela qu'il n'y avait pas si longtemps, elle souriait spontanément ; prier et sourire (dans l'ordre) étaient pour elle les choses les plus naturelles au monde.

Une partie des autres professeurs suivit le regard de leur intrépide leader, imités par Alice Tanner. Alice agita timidement les doigts en direction de Sally, avec un sourire sucré à la saccharine.

Ils sont au courant, pensa-t-elle. Tout le monde sait maintenant que Lester et moi, c'est fini. Irène a été si gentille, hier au soir...

si

sympathique... il lui tardait tellement de raconter tout ça ! La sale garce !

Sally rendit son petit salut à Alice, sentant son sourire (tout aussi timide et en plus complètement contraint) lui étirer les lèvres. Fais-toi donc écraser par une benne à ordures en rentrant chez toi, espèce de radasse, pensa-t-elle en repartant dans le claquement sec de ses talons bas.

Lorsque Mr Gaunt l'avait appelée pendant son temps libre pour lui demander de finir de payer le merveilleux éclat de bois, elle avait réagi avec enthousiasme et une sorte d'amère satisfaction. Elle sentait bien que la ' petite plaisanterie ' qu'elle avait promis de jouer à Mr Jewett était un sale tour et ça lui convenait très bien. Elle se sentait d'humeur à

faire des sales tours.

Elle posa la main sur la poignée de la porte et s'immobilisa.

Voyons, qu'est-ce qui t'arrive ? se demanda-t-elle soudain. Tu possèdes le fragment... ce merveilleux fragment sacré qui te procure une vision

sanctifiée... ne devrais-tu pas te sentir grandie ? Plus calme ?

Davantage en contact avec Dieu Tout-Puissant ? Tu ne te sens ni plus calme ni plus proche de qui que ce soit. Tu te sens comme quelqu'un qui aurait la tête pleine de fil de fer barbelé.

Óui, mais ce n'est pas ma faute, ni celle du fragment ^a, marmonna-t-elle. C'est celle de Lester. Monsieur Lester Pratt et son Gros Machin. ^a

Une fillette courte sur pattes et portant lunettes et appareil dentaire détourna son attention de l'affiche qu'elle consultait et lui jeta un regard

curieux.

´ qu'est-ce que tu regardes, Irvina ? ^a demanda Sally.

La fillette cligna des yeux. ´ Rien de spéfial, Miff Rat-Cliff.

- Alors va le regarder ailleurs, aboya-t-elle, mauvaise. L'école est finie, figure-toi. ^a

Irvina partit rapidement en direction du hall, lui jetant un ou deux regards déconfts par-dessus l'épaule.

Sally entra. Elle avait trouvé l'enveloppe là o´ Mr Gaunt lui avait dit qu'elle serait, derrière les poubelles de la cafétéria. Elle avait écrit ellemême le nom de Mr Jewett dessus. Elle jeta un rapide coup d'œil dans le corridor pour s'assurer qu'Alice Tanner ne l'avait pas suivie, puis passa dans une deuxième pièce et alla rapidement poser l'enveloppe sur le bureau de Frank Jewett. Restait la deuxième chose.

Elle ouvrit le tiroir du haut, prit une paire de lourds ciseaux, se pencha et essaya d'ouvrir celui du bas. Il était fermé. Mr Gaunt lui avait dit que ce serait probablement le cas. Sally regardait dans le bureau qui donnait directement sur le corridor ; il était toujours vide, la porte était toujours fermée. Bon. Parfait. Elle enfonça la pointe des ciseaux dans l'interstice, au-dessus du tiroir, et fit un mouvement de levier. Le bois se fendit et Sally sentit la pointe de ses seins qui, curieusement et agréablement, se durcissait. Au fond, c'était amusant.

«a fichait la frousse, mais c'était amusant.

Elle enfonça la pointe des ciseaux plus avant, la deuxième fois, et força de nouveau. La serrure l,cha et le tiroir roula sur ses rails, révélant son contenu. Sally en resta bouche bée. Puis elle commença à

pouffer, des sons haletants et étouffés qui paraissaient plus proches de sanglots que de rires.

Ôh, monsieur Jewett, vous êtes vraiment un vilain garçon ! ^a

Une pile de magazines de petits formats se trouvait dans le tiroir, et Vilains garçons était en fait celui qui étalait son titre sur le dessus.

L'image floue de la couverture montrait un garçon d'environ neuf ans, habillé, en tout et pour tout, d'une casquette de motocycliste des années cinquante.

Sally se mit à sortir les revues du tiroir ; il y en avait au moins une douzaine. Avec toutes des titres plus racoleurs les unes que les autres.

Elle regarda le contenu de l'une d'elles et eut du mal à en croire ses yeux. Mais d'où pouvaient donc venir de tels torchons ? Certainement pas du marchand de journaux, même pas de la rangée tout en haut du présentoir, celle que protégeait la mention INTERDIT AUX MINEURS DE

MOINS DE DIX-HUIT ANS.

Une voix qu'elle connaissait bien s'éleva soudain dans sa tête.

Dépêche-toi, Sally. La réunion est presque terminée, et tu n'as pas envie d'être surprise ici, n'est-ce pas ?

Puis il y eut une autre voix, une voix de femme sur laquelle Sally aurait presque pu mettre un nom. Une voix qui rappelait ces conversations lointaines que l'on entend parfois en fond sonore, lorsqu'on téléphone.

Me paraît plus que correct... absolument divin.

Sally fit taire la voix et procéda comme Gaunt le lui avait ordonné : elle éparilla les revues dans toute la pièce. Puis elle rangea les ciseaux et quitta rapidement le bureau privé de Jewett ; elle regarda ensuite discrètement par la porte qui donnait sur le couloir : personne... mais les voix venant de la salle 6 étaient plus fortes et on entendait des rires.

Ils étaient sur le point de se séparer après une réunion inhabituellement courte.

Gr,ce en soit rendue à Mr Gaunt ! pensa-t-elle en se glissant dans le

corridor. Elle avait presque atteint les portes extérieures lorsqu'elle les entendit qui quittaient la salle 6. Sally ne se retourna pas. Elle se rendit

compte qu'elle n'avait pas pensé à Mr Lester Gros-Machin Pratt depuis plus de cinq minutes, ce qui était parfait. Elle envisagea de rentrer chez elle, de se faire couler un bon bain en branchant l'appareil à bulles et d'y rester au moins deux heures, le merveilleux éclat de bois à la main, à ne pas penser à Mr Lester Gros-Machin Pratt : quel agréable changement ! Oui, vraiment ! Oui...

qu'as-tu été fabriquer, là-dedans ? qu'y avait-il dans cette enveloppe ? qui l'a déposée derrière les poubelles de la cafétéria ? quand ?

Et surtout, dans quoi t'es-tu lancée, Sally ?

Elle s'immobilisa un instant, sentant des gouttelettes de sueur sourdre à son front et à ses tempes. Ses yeux s'agrandirent et prirent fugitivement une expression effarouchée d'oiseau piégé. Puis cela passa et elle repartit. Elle portait un pantalon dont l'agréable frottement lui faisait penser à leurs fréquentes séances de pelotage, à

Lester et elle.

Ce que j'ai fait, je m'en fiche. J'espère même que c'est quelque chose de vraiment dégueulasse. C'est exactement ce qu'il mérite, ce type qui joue les bons apôtres et qui garde des revues dégoûtantes dans ses tiroirs. J'espère qu'il va s'étouffer de honte en entrant dans son bureau.

Où, j'espère bien qu'il va s'étouffer, ce con ^a, murmura-t-elle.

C'était la première fois de sa vie qu'elle prononçait ce gros mot à voix haute ; elle sentit de nouveau le bout de ses seins se durcir et la picoter.

Elle se mit à marcher plus vite, songeant vaguement à quelque chose d'autre qu'elle pourrait faire dans le bain chaud. Il lui sembla soudain qu'elle avait certains besoins personnels à satisfaire ; comment ? elle n'en était pas tout à fait sûre... mais se doutait qu'elle trouverait bien.

Ne dit-on pas que le Seigneur vient en aide à ceux qui s'aident eux-mêmes ?

‘ Trouvez-vous que c'est un prix correct ? ^a demanda Gaunt à Polly.

Polly ouvrit la bouche pour répondre, mais ne dit rien. Gaunt avait l'air de quelqu'un qui, soudain, se met à penser à autre chose ; ses yeux étaient perdus dans l'espace et il bougeait silencieusement les lèvres, comme s'il priait.

‘ Monsieur Gaunt ? ^a

Il sursauta légèrement. Son regard revint se poser sur elle et il sourit.

‘ Veuillez m'excuser, Polly. Il m'arrive de battre un peu la campagne, de temps en temps.

- Le prix me paraît plus que correct, il est absolument divin. ^a Elle prit son carnet de chèques et commença à en remplir un. A chaque fois qu'elle se demandait ce qui se passait exactement ici, elle sentait les yeux de Mr Gaunt qui requéraient les siens ; dès que leurs regards se croisaient, questions et doutes s'apaisaient.

Elle lui tendit le chèque : quarante-six dollars. Gaunt le plia avec soin et le glissa dans la poche de sa veste de sport.

N'oubliez pas de remplir le talon, dit-il. Votre ami fouineur voudra sans aucun doute le consulter.

- Il va venir vous voir, répondit Polly en s'exécutant docilement.

Il vous prend pour un escroc.

- Oui, il se fait beaucoup d'idées et il a beaucoup de projets. Mais ses projets vont changer et ses idées vont se disperser comme un brouillard que dissipe le vent. Croyez-m'en.

- Vous... vous n'allez pas lui faire de tort, au moins ?

- Moi ? Vous me jugez vraiment bien mal, Patricia Chalmers. Je suis un pacifiste... l'un des plus grands pacifistes au monde! Je ne lèverai pas le petit doigt contre notre shérif. Je veux simplement dire qu'il aura fort à faire de l'autre côté du pont, cet après-midi. Il ne le sait pas encore, c'est tout.

- Ah.

- Polly ?

- Oui?

- Votre chèque ne constitue pas le règlement intégral de l'azka.

- Pas le...?

- Non. ^a Il tenait une enveloppe blanche à la main. D'où l'avait-il sortie ? Polly n'en avait pas la moindre idée, mais elle n'y voyait rien à

redire. Afin de finir de payer pour votre amulette, vous devez m'aider à jouer un petit tour à quelqu'un.

- A Alan ? ^a Elle fut soudain aussi inquiète qu'un lapin qui, au fond de sa forêt, sent les premières odeurs d'un feu, par une chaude journée d'été. ´ Vous voulez que je joue un tour à Alan ?

- Certainement pas ! Vous demander de faire une blague à

quelqu'un que vous connaissez, sans parler du fait que vous pensez l'aimer, serait en contradiction avec mon éthique, ma chère.

- Ah oui ?

- Oui... n'empêche, vous devriez réfléchir sérieusement à vos relations avec le shérif, Polly. Vous risquez de vous apercevoir que cela se réduit à un choix relativement simple : un petit désagrément passager qui vous en épargnerait de graves et de prolongés plus tard. En d'autres termes, ceux qui se marient à la hâte passent souvent le reste de leur vie à s'en repentir.

- Je ne vous comprends pas.

- Oui, je sais. Vous me comprendrez mieux, Polly, lorsque vous aurez vu votre courrier. Voyez-vous, je ne suis pas le seul dans les affaires de qui il a mis son nez fouineur. Mais pour le moment, voyons cette petite blague. Celui qui doit en être l'objet est un personnage que je viens d'employer récemment. Il s'appelle Merrill.

- Ace Merrill ? ^a

Son sourire s'évanouit. ´ Veuillez ne pas m'interrompre. Ne me coupez jamais ainsi la parole. Surtout si vous ne voulez pas que vos mains redeviennent comme des saucisses remplies de gaz délétères. ^a

Elle eut un mouvement de recul, le regard vague et rêveur. ´ Je...
je suis désolée.

- Très bien. J'accepte vos excuses... pour cette fois. Maintenant, écoutez-moi. Ecoutez-moi attentivement. ^a

Frank Jewett pénétra dans le premier bureau avec Brion McGinley, professeur de géographie et entraîneur de l'équipe de basket, juste après Alice Tanner. Frank souriait et racontait à Brion une blague de représentant de commerce qu'il venait d'entendre la veille. Il y était question d'un médecin qui n'arrivait pas à déterminer si une femme avait le sida ou la maladie d'Alzheimer.

Alors le mari de la bonne femme a pris le toubib à part. ^a Alice feuilletait une pile de documents sur son bureau ; Frank baissa la voix. La jeune femme avait tendance à se formaliser quand on

racontait des histoires un peu osées.

Ét alors ? dit Brion, qui souriait d'avance.

- Alors, il était bouleversé, tu penses ! Il dit : " Bon Dieu, docteur, il n'y a pas moyen de savoir vraiment ce qu'elle a ?" ^a

Alice prit deux des documents et passa dans le bureau intérieur. Elle n'alla pas plus loin que le seuil, sur lequel elle fit brusquement halte, comme si elle venait de heurter un mur invisible. Aucun des deux hommes - exemplaires typiques de la population masculine des trente-quarante ans de race blanche d'une petite ville - n'y fit attention.

Si, c'est facile, répond le toubib. Laissez-la à quarante kilomètres de chez vous, au fond d'une forêt. Si elle retrouve son chemin, ne la baisez pas. ^a

Le prof de géographie regarda un instant son patron bouche bée, l'air idiot, puis éclata d'un gros rire sans contrainte. Le principal Jewett l'imita. Ils riaient de si bon cœur qu'ils n'entendirent pas lorsqu'Alice appela Frank, la première fois. Mais comme elle hurla presque, la seconde, il n'y eut pas de problème.

Frank se précipita vers elle. Alice ? qu'est-ce... ^a

Il vit lui-même ce qu'il y avait, et il se sentit rempli d'un sentiment d'épouvante, terrible et cristallin. La phrase mourut instantanément sur ses lèvres. La peau de ses testicules se recroquevilla à toute vitesse, et il eut la sensation qu'elles allaient remonter d'où elles venaient.

Les revues.

Les revues qu'il conservait en secret dans le dernier tiroir de son

bureau.

Elles étaient éparpillées dans son bureau comme des confettis de cauchemar ; garçons en uniforme, garçons en chapeau de paille, garçons couchés dans le foin, garçons sur des chevaux de bois...

Àu nom du Ciel... ? ^a Enrouée par un mélange d'horreur et de fascination, une voix venait de s'élever à la gauche de Frank, qui tourna la tête (impression des tendons de son cou craquant comme des gonds rouillés) et il vit Brion McGinley contemplant le déballage. Il en avait les yeux qui lui sortaient presque de la tête.

C'est une blague, essaya-t-il de dire. C'est une blague stupide ; ces revues ne m'appartiennent pas. Vous n'avez qu'à me regarder pour comprendre que des revues de ce genre ne peuvent pas... ne pourraient pas... avoir d'intérêt pour un homme... un homme... comme moi...

qui...

qui quoi ? Il ne savait pas et ça n'avait d'ailleurs pas d'importance, car il avait perdu la parole. Complètement.

Tous trois restaient immobiles, silencieux, contemplant le bureau du principal de l'école. Une des revues se trouvait en équilibre précaire sur le bord d'une chaise ; un appel d'air chaud, venu de la fenêtre entrouverte, fit tourner quelques pages avant que le déplacement de poids ne l'entraînât au sol. Jeunes garçons à croquer, promettait la couverture.

Une blague, oui, je dirai que c'est une blague... mais me croira-t-on ?

Me croira-t-on, si le tiroir de mon bureau a été forcé ?

Madame Tanner ? ^a fit une voix de fillette derrière eux.

Le trio se retourna comme un seul homme, la mine coupable. Deux adolescentes d'une douzaine d'années, en tenue de majorette, leur faisaient face. Presque simultanément, Alice Tanner et Brion McGinley se déplacèrent pour bloquer la vue du bureau de Frank (ce dernier, en revanche, paraissait avoir pris racine), mais quelques dixièmes de seconde trop tard. Les yeux des majorettes s'agrandirent.

L'une

d'elles, Darlene Vickery, porta vivement la main à sa bouche en bouton de rose et regarda Frank Jewett, incrédule.

Le principal se dit : Oh, mon Dieu... dès demain midi, tous les élèves seront au courant. Et dès demain soir, toute la ville.

‘Fichez-moi le camp, les filles, dit Alice Tanner. quelqu'un a fait une plaisanterie de très mauvais goût à monsieur Jewett. Une plaisanterie abominable. Il ne faut pas en dire un mot à personne.

C'est compris ?

- Oui, madame ^a, répondit Erin McAvoy qui, moins de trois minutes plus tard, allait raconter à sa meilleure amie, Donna Beaulieu, qu'on avait décoré le bureau de Mr Jewett de photos de garçons portant de lourds bracelets de métal et pas grand-chose d'autre.

Óui, madame ^a, dit Darlene Vickery, qui, moins de cinq minutes plus tard ferait le même genre de confidence à sa meilleure amie à elle, Natalie Priest.

Állez, filez ! ^a leur intima McGinley. Il avait voulu prendre un ton autoritaire, démenti par le timbre encore étranglé de sa voix . Ét au trot ! ^a

Les deux adolescentes s'enfuirent, jupes battant leurs solides genoux.

Brion se tourna timidement vers Frank. Íl me semble... ^a, commença-t-il, mais l'autre ne l'écoutait pas. Il s'avavançait dans son bureau à pas mesurés, comme un somnambule. Il referma la porte sur laquelle on lisait PRINCIPAL en grandes lettres noires et entreprit de ramasser lentement les revues.

Pourquoi ne pas tout simplement leur faire une confession écrite ?
disait une voix en lui.

Il l'ignora. D'un recoin plus profond, la voix primitive de la survie s'élevait aussi pour lui rappeler que jamais il ne pourrait être aussi vulnérable qu'en cet instant. S'il adressait la parole à Alice ou Brion, s'il essayait de s'expliquer, il se passerait lui-même la corde au cou.

Alice frappa à la porte. Franck reprit ses

déambulation somnambulique, se baissant pour récupérer les revues qu'il avait accumulées au cours des neuf dernières années, des revues

commandées par lettres et qu'il avait fait adresser à la poste de G,tes Falls, redoutant à chaque fois que la police d'Etat ou l'Inspection postale ne lui tombât dessus comme une tonne de briques. Il ne lui était jamais rien arrivé. Et maintenant, cela.

On ne croira pas qu'elles t'appartenaient, lui souffla la voix primitive. Ils ne s'autoriseront pas à le croire ; cela bouleverserait trop de choses dans leur conception étriquée de la vie. Une fois que tu auras repris ton sang-froid, tu seras capable de surmonter la crise.

Cependant... qui a bien pu songer à manigancer un coup pareil? (Il ne lui vint pas un instant à l'esprit de se demander par quel bizarre besoin compulsif il avait décidé de cacher les revues ici, précisément ici, et non chez lui.)

Il ne voyait qu'un seul coupable possible : la seule personne qui, à Castle Rock, partageait la même vie secrète que lui. George T.

Nelson, le professeur de menuiserie du lycée de la ville. George T.

Nelson qui, sous ses dehors de macho, était aussi homo qu'on peut l'être. George T. Nelson, avec qui Frank Jewett avait assisté à une soirée un peu spéciale à Boston - une soirée avec beaucoup de messieurs entre deux ,ges et une poignée de jeunes garçons en très petite tenue. Le genre de soirée qui peut vous valoir un séjour en prison jusqu'à la fin de vos jours. Le genre de soirée...

Il aperçut l'enveloppe de papier bulle posée sur son sous-main.

Son nom y figurait. Il éprouva une effroyable sensation de vide au fond de son ventre. Un trou qui se creusait, un ascenseur en chute libre. Il leva les yeux et vit Alice et Brion qui l'observaient, presque joue contre joue. Ils ouvraient de grands yeux, bouche bée, et il pensa : je sais ce que l'on ressent, maintenant, quand on est poisson dans un aquarium.

De la main, il leur fit un geste qui disait : Allez-vous-en! Ils ne bougèrent pas ; Frank n'en fut pas vraiment surpris. C'était un cauchemar et dans les cauchemars, les choses ne se passent jamais comme on le voudrait. Il ressentit une terrible impression de perte, de désorientation... mais quelque part en dessous, comme une braise sous une pile de petit bois humide, rougeoyait de la colère.

Il s'assit derrière son bureau et posa la pile de revues sur le sol. Il constata qu'on avait forcé le tiroir, comme il l'avait craint. Il déchira

l'enveloppe et en fit tomber le contenu sur le sous-main. Des photos, pour l'essentiel. Des photos sur papier glacé, brillantes, où on le voyait avec George Nelson à cette soirée de Boston. Ils faisaient des galipettes avec de charmants jeunes garçons (le plus ,g  d'entre eux devait avoir douze ans) et, sur chaque cliché, si le visage de George restait indistinct, celui de Frank, en revanche, était on ne peut plus reconnaissable.

Il n'en fut pas, non plus, tellement surpris.

Un mot était joint aux photos.

Mon vieux Frank,

Désolé de te faire ce coup, mais je dois quitter la ville et je n'ai pas le temps de faire des man eres. J'ai besoin de deux mille dollars.

Apporte-les-moi ce soir chez moi à dix-neuf heures. Jusqu'ici, tu dois pouvoir te tirer de ce merdier, ça ne sera pas facile mais un salopard aussi vicelard que toi devrait y arriver ; demande-toi tout de même ce qui se passerait si des copies de ces photos se retrouvaient accrochées à

tous les poteaux téléphoniques de la ville, au-dessous des affiches pour la Nuit-Casino. La navette spatiale ne suffirait pas à te faire quitter la ville assez vite, vieux. N'oublie pas, deux mille dollars, au plus tard à

sept heures et quart. Sinon tu regretteras d'être né avec une queue.

Ton ami,

George

Ton ami...

Ton ami!

Ses yeux ne cessaient de revenir à cette formule, incrédules, fascinés, horrifiés.

Ce salopard de fumier qui te poignarde dans le dos, ce Judas, signe

  ton ami ^a !

Brion McGinley martelait toujours la porte ; mais lorsque Frank Jewett finit par s'arracher à ce qui semblait avoir tellement capté son attention, le poing du professeur de géographie interrompit net son

mouvement. Le visage du principal, à l'exception de deux points rouges clownesques sur ses joues, était d'une pâleur de cire. Un sourire étroit étirait ses lèvres et lui découvrait les dents.

Il ne ressemblait plus du tout au bon gros Weatherbee de la bande dessinée.

Mon ami, pensa-t-il. Il froissa la lettre en boule d'une main et repoussa les clichés lustrés dans l'enveloppe de l'autre. Le minuscule rougeoiement de colère flamboyait, maintenant : le petit bois avait pris feu. Entendu, vieux, j'y serai. J'y serai pour discuter de la question avec mon ami George T. Nelson.

Oui, tu peux y compter, dit-il à haute voix. Tu peux y compter. ^a

Son sourire s'agrandit.

10

Il était presque quinze heures quinze et Alan commençait à se dire que Brian avait dû emprunter un autre chemin ; le flot des élèves du collège rentrant chez eux s'était presque tari. Puis, à l'instant où il plongeait la main dans sa poche pour y prendre ses clefs, il vit une silhouette solitaire s'avancer à bicyclette. Le garçon pédalait lentement, accroché à son guidon comme s'il essayait de l'arracher ; il penchait tellement la tête qu'on ne pouvait distinguer son visage.

Il voyait parfaitement bien, en revanche, ce qu'il y avait sur le porte-bagages : une glacière portative.

11

Vous comprenez ? demanda Gaunt à Polly, qui tenait l'enveloppe.

- Oui, je... je comprends. ^a Son visage à l'expression rêveuse paraissait cependant troublé.

- Vous ne paraissez pas très contente.

- Eh bien... je...

- Un objet comme l'azka ne marche pas toujours très bien sur les gens qui ne sont pas heureux. ^a Gaunt tendit l'index vers le minuscule renflement indiquant la présence de la boule d'argent et elle eut une fois de plus l'impression de sentir quelque chose bouger bizarrement à

l'intérieur. En même temps, d'horribles crampes envahirent ses mains et se répandirent comme de cruels crochets d'acier. Elle poussa un gémissement.

L'index de Gaunt se replia comme s'il disait : ' Viens. ^a Elle sentit de nouveau le mouvement dans la boule d'argent, plus net cette fois, et la douleur disparut.

' Vous n'avez aucune envie que les choses reviennent à leur état antérieur, n'est-ce pas, Polly ?

- Non ! ^a s'écria-t-elle. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait rapidement ; ses mains se mirent à s'agiter frénétiquement, l'une contre l'autre, et ses yeux agrandis ne quittèrent pas un instant ceux de Gaunt. ' Je vous en prie, non !

- Car les choses pourraient aller de mal en pis, n'est-ce pas ?

- Oui!

- Et personne ne comprend, n'est-il pas vrai ? Pas même le shérif.

Il ne sait pas ce que c'est, lui, que de se réveiller à deux heures du matin avec cette douleur infernale dans les mains... ^a

Elle secoua la tête et commença à pleurer.

' Faites comme je vous ai dit, et plus jamais vous ne vous réveillerez ainsi, Polly. Et il y a autre chose... faites comme je vous dis, et si jamais quelqu'un, à Castle Rock, découvre que votre enfant est mort br°lé vif à San Francisco, ce ne sera pas à cause de moi. ^a

Polly émit un cri rauque de désespoir, le cri d'une femme qui se retrouve prisonnière d'un atroce cauchemar.

Gaunt souriait.

Il y a toutes sortes d'enfer, n'est-ce pas, Polly ?

- Comment savez-vous ça ? murmura-t-elle. Personne ne le sait, pas même Alan. J'ai dit à Alan...

- Je le sais parce que c'est mon affaire d'être au courant. La sienne est d'avoir des soupçons. Alan ne vous a jamais crue, Polly.

- Il a dit...

- Je suis s'ûr qu'il a dit toutes sortes de choses, mais il ne vous a pas crue. La fille que vous aviez engagée pour garder l'enfant était une droguée, non ? Ce n'était pas votre faute, mais bien entendu, les choses qui ont fait que vous en êtes arrivée à cette situation relevaient de choix personnels, n'est-il pas vrai ? Vos choix, Polly. La jeune fille que vous avez engagée pour garder Kelton a perdu connaissance et a laissé tomber sa cigarette - c'était peut-être un joint - dans une corbeille à papiers. C'est son doigt qui a appuyé sur la détente, pourrait-on dire ; mais c'est votre orgueil qui a chargé le revolver, votre incapacité à vous soumettre à vos parents et aux autres bonnes gens de Castle Rock. ^a

Polly sanglotait plus fort que jamais.

‘ Pourquoi une jeune femme, cependant, n'aurait-elle pas droit à

son amour-propre ? demanda doucement Gaunt. quand tout le reste lui échappe, n'a-t-elle pas au moins droit à cela ? A cette dernière pièce qui empêche sa bourse d'être vide ? ^a

Polly releva la tête, une expression de défi sur son visage en larmes. ‘ J'estimais que ça me regardait, répliqua-t-elle. Je le pense encore. C'est peut-être de l'orgueil, et alors ?

- Oui, répondit-il d'un ton apaisant. C'est parler en femme...

mais ils vous auraient reprise, n'est-ce pas ? Vos parents vous auraient reprise... «a n'aurait peut-être pas été bien agréable, avec l'enfant toujours là comme une preuve vivante, avec la manière dont les commérages vont bon train dans des trous comme celui-ci... mais c'était tout de même possible.

- Oui, et j'aurais passé toutes mes journées soumise à l'emprise de ma mère ! ^a hurla-t-elle d'une voix furieuse, enlaidie, méconnaissable.

En effet... (Il avait toujours le même ton apaisant.) Vous êtes donc restée o' vous étiez. Vous aviez Kelton, et vous aviez votre orgueil. Et lorsque Kelton est mort, il vous restait encore votre orgueil... n'est-ce pas ? ^a

Polly cria de chagrin et d'angoisse, et s'enfouit le visage dans les mains.

‘ «a fait encore plus mal que l'arthrite, n'est-ce pas ? ^a Polly acquiesça, se dissimulant toujours la figure. Gaunt se croisa les mains derrière la nuque et se mit à parler d'un ton d'éloge funèbre :

´ L'Humanité ! Si noble ! Si prête à sacrifier l'autre !

- Arrêtez ! gémit-elle. Ne pouvez-vous arrêter ?

- C'est un secret, n'est-ce pas, Patricia ?

- Oui. ^a

Il lui toucha le front. Polly émit un hoquet étouffé mais ne recula pas.

´ Vous aimeriez bien qu'elle reste fermée, cette porte sur l'enfer ? ^a

Le visage toujours caché, elle acquiesça.

Alors, fais ce que je t'ai dit, Polly ^a, murmura-t-il, détachant une des mains du visage de la jeune femme pour la caresser. ´ Fais ce que je t'ai dit et ferme-la. ^a Il étudia attentivement ses joues humides, ses yeux rougis. Une petite moue de dégoût lui plissa un instant la bouche.

´ Je ne sais pas ce qui m'écœure le plus : une femme qui pleure ou un homme qui rit. Essuie ta sale gueule, Polly. ^a

Lentement, l'expression toujours rêveuse, elle tira un mouchoir à bord de dentelle de son sac et commença à sécher ses larmes.

C'est mieux, commenta-t-il en se levant. Je vais vous laisser rentrer chez vous, Polly. Vous avez des choses à faire. Je veux cependant que vous sachiez que ce fut un grand plaisir de faire affaire avec vous. J'ai toujours énormément apprécié les femmes ayant beaucoup d'amour-propre. ^a

12

´ Hé ! Brian, tu veux que je te montre un tour ? ^a

Le jeune cycliste releva vivement la tête dans un grand remous de cheveux et Alan lut sur son visage une expression qui trahissait indubitablement la peur la plus nue, la plus authentique.

Un tour ? quel tour ? ^a répondit-il d'une voix tremblante.

Alan ignorait de quoi le garçon avait peur, mais il comprit que ses talents de prestidigitateur, dont il s'était si souvent servi pour rompre la glace avec les enfants, étaient cette fois la dernière chose à

laquelle il aurait dû avoir recours. Autant exécuter rapidement son numéro et repartir à zéro.

Il leva le bras gauche (celui qui portait la montre) et sourit à

Brian, dont les traits p,les exprimaient peur et méfiance. ' Tu remarqueras que je n'ai rien dans la manche et que mon bras s'attache normalement à mon épaule. Et maintenant... hop ! ^a

Il passa lentement la main droite, paume ouverte, le long de son bras gauche, détachant d'un coup sec du pouce, au passage, le petit paquet coincé sous la montre. En refermant le poing, il défit la minuscule boucle qui le maintenait fermé. Il referma sa main gauche sur la droite et lorsqu'il les rouvrit, un grand bouquet de fleurs de papier aux couleurs invraisemblables fleurit à l'endroit où il n'y avait que du vide l'instant précédent.

Alan avait fait ce tour des centaines de fois, et jamais aussi bien qu'en cette chaude après-midi d'octobre ; mais la réaction qu'il

attendait (un instant d'ébahissement suivi d'un sourire où se mêleraient une part d'émerveillement et deux parts d'admiration) ne se manifesta pas sur le visage de Brian. Le garçon ne jeta qu'un coup d'œil indifférent au bouquet (il crut cependant déceler du soulagement dans ce bref regard, comme si Brian s'était attendu à un tour d'une nature beaucoup moins agréable) avant de revenir à Alan.

' Pas mal, non ? ^a demanda le shérif. Il écarta les lèvres sur un grand sourire qui paraissait aussi authentique que le dentier de son grand-père.

Ouais, concéda Brian.

- Hum. Je vois bien que tu n'es pas très impressionné. ^a Adroitement, il repleia le bouquet entre ses mains fermées ; c'était facile, trop facile, même. Il était temps de se procurer un nouvel exemplaire de ce tour. La fleur en papier ne durait pas très longtemps ; son minuscule ressort se fatiguait et les pétales brillamment colorés n'allaient pas tarder à se déchirer.

Il ouvrit de nouveau les mains avec un sourire plein d'espoir. Le bouquet avait disparu, de nouveau réduit à un minuscule paquet glissé sous le bracelet de sa montre. Le garçon ne lui rendit pas son sourire ; son visage, en fait, était dépourvu de toute expression. Les restes de bronzage de l'été n'arrivaient pas à dissimuler complètement sa p,leur, pas plus que le fait que son épiderme se trouvait dans un état bizarre

de révolte pré-adolescente : plusieurs boutons gonflaient à son front, un autre, plus gros, au coin de ses lèvres, et des points noirs se massaient

sur le violet, sous ses yeux, laissaient soupçonner qu'il dormait mal depuis un certain temps.

Ce gosse est loin, très loin d'aller bien, songea Alan. Il y a quelque chose d'abîmé, pour ne pas dire de brisé, chez lui. Deux possibilités : soit Brian Rusk a vu le vandale qui a cassé les fenêtres des Jerzyck, soit il l'a fait lui-même. Le gros lot dans les deux cas, mais si c'était le second, Alan avait du mal à imaginer les proportions du sentiment de culpabilité qui devait maintenant tarauder l'enfant.

C'est un excellent tour, shérif Pangborn, dit Brian d'une voix sans timbre ni émotion. Vraiment.

- Merci. Je suis content qu'il t'ait plu. Sais-tu de quoi je désire te parler, Brian ?

- Je... je crois ^a, répondit-il. Alan eut soudain la conviction que le garçon allait avouer avoir cassé les vitres. Ici, au coin de la rue, il allait

tout déballer, et Alan faire un pas de géant dans la reconstitution de ce qui s'était passé entre Wilma et Nettie.

Mais Brian n'ajouta rien. Il se contenta de regarder Alan de ses yeux fatigués, légèrement injectés de sang.

´ qu'est-ce qui s'est passé, fiston ? demanda Alan de la même voix tranquille. qu'est-il arrivé pendant que tu te trouvais chez les Jerzyck ?

- J'sais pas. Mais j'en ai rêvé la nuit dernière. Dimanche soir, aussi.

J'ai rêvé que j'allais chez eux, mais dans mon rêve, j'ai vu ce qui faisait réellement tout ce bruit.

- Et c'était quoi, Brian ?

- Un monstre. ^a L'enfant avait répondu du même ton de voix apathique, mais une grosse larme s'était formée dans chacun de ses yeux. ´ Dans mon rêve, je frappais à la porte au lieu de partir à

bicyclette comme j'ai fait et un monstre ouvrait et il... il me dévorait. ^a

Les larmes grossirent et débordèrent lentement sur les joues aux

couleurs malsaines.

Oui, songea Alan, il pourrait s'agir de ça : de la peur, tout simplement. Le genre de peur qu'un gosse peut ressentir lorsqu'il ouvre la porte au mauvais moment et qu'il trouve ses parents en train de baiser ; et comme il est trop jeune pour comprendre ce qu'ils font, il s'imagina qu'ils se battent. Voire même, pour peu qu'ils fassent du bruit, qu'ils essaient de s'entre-tuer.

Mais...

Mais ça sonnait faux. Aussi bête que ça. Impression que le même mentait comme un arracheur de dents en dépit de son regard hagard et de l'expression qui proclamait je vais tout vous dire. qu'est-ce que cela signifiait ? Alan était perplexe, mais son expérience lui suggérait que de toute façon, et quel que fût le vandale, Brian le connaissait.

C'était peut-être quelqu'un qu'il se sentait obligé de protéger.

A

moins que le lanceur de cailloux n'ait aperçu Brian et que ce dernier n'ait su qu'il avait été vu. Le gosse redoutait peut-être des représailles.

´ quelqu'un a lancé des cailloux dans les vitres des Jerzyck, dit Alan sans élever la voix, d'un ton qu'il espérait rassurant.

- Oui, monsieur, répondit Brian, presque dans un soupir. Je crois.

C'est peut-être ça. Je crois qu'ils se battaient, mais c'est peut-être quelqu'un qui a lancé des cailloux. Crac, boum, bing ! ^a

Une vraie section rythmique de hard rock, pensa Alan. ´ Tu penses qu'ils se battaient ?

- Oui monsieur.

- C'est vraiment ce que tu crois ?

- Oui monsieur. ^a

Alan soupira. Éh bien, tu sais ce qu'il en est, maintenant. Et que c'était mal de faire ça. Lancer des cailloux dans les vitres de quelqu'un, c'est grave, même s'il n'y a pas de conséquences.

- Oui monsieur.

- Mais cette fois-ci, il y en a eu. Tu le sais, n'est-ce pas, Brian ?

- Oui monsieur. ^a

Ces yeux... des yeux qui le regardaient, dans ce visage calme, p,le.

Alan commença à se douter de deux choses : que le garçon voulait lui dire ce qui s'était passé, mais ne le ferait très probablement pas.

´ Tu m'as l'air bien malheureux, Brian.

- Oui monsieur.

- " Oui monsieur "... veux-tu dire que tu es malheureux? ^a

Le garçon acquiesça, et deux nouvelles larmes débordèrent de ses yeux avant de rouler sur ses joues. Alan était le théâtre d'émotions aussi fortes que contradictoires : une profonde pitié et une exaspération de plus en plus grande.

´ qu'est-ce qui te rend malheureux, Brian ? Dis-le-moi.

- Avant, j'avais un rêve vraiment bien, répondit le gamin d'une voix à peine audible. C'était un rêve stupide, mais chouette quand même. Un rêve avec Miss Ratcliffe, mon professeur. Elle est orthophoniste. Je sais maintenant qu'il était stupide. Avant, je ne le savais pas, et c'était mieux. Mais maintenant, j'ai compris, figurez-vous. ^a

Les yeux sombres et affreusement malheureux plongèrent dans ceux d'Alan.

´ Le rêve que je fais... celui sur le monstre qui lance les cailloux... il me fait peur, shérif Pangborn... mais ce qui me rend malheureux, ce sont les choses que je sais maintenant. C'est comme savoir comment un magicien fait son tour. ^a

Il eut un petit hochement de tête et Alan aurait juré qu'il lui montrait le bracelet de sa montre.

´ Parfois, c'est mieux de rester idiot. Je le sais, maintenant. ^a

Le policier posa la main sur l'épaule du garçon. ´ Bon, on arrête les conneries, Brian, d'accord ? Dis-moi ce qui s'est passé. Dis-moi ce que tu as vu, ce que tu as fait.

- Je suis venu voir s'ils voulaient quelqu'un pour déneiger leur allée, cet hiver. ^a L'enfant parlait d'une voix mécanique qu'Alan trouva extrêmement impressionnante. Comme un répondeur automatique. Il ressemblait à n'importe quel gamin américain de son âge, avec ses tennnis, son jean, son T-shirt orné d'une vedette de télé, mais il s'exprimait comme un robot dont on aurait salopé le programme et qui serait sur le point de disjoncter. Pour la première fois, Alan se demanda s'il n'aurait pas vu l'un de ses parents vandaliser la maison des Jerzyck.

´ J'ai entendu des bruits ^a, continua le gamin. Il parlait par phrase courtes et simples, comme on apprend à le faire aux enquêteurs qui doivent déposer devant un tribunal. C'était des bruits qui faisaient peur. Des craquements, des choses qui se cassaient. Alors je suis parti aussi vite que j'ai pu sur ma bicyclette. La voisine était sur son perron.

Elle m'a demandé ce qui se passait. Je crois qu'elle avait peur, aussi.

- Oui. Jillian Mislabski. Je lui ai parlé. ^a Alan tendit la main vers la glacière posée de travers sur le porte-bagages. Il ne se rendit pas compte que les lèvres de Brian se serrèrent. Ávais-tu cette glacière avec toi, dimanche matin, Brian ?

- Oui monsieur. ^a Le garçon s'essuya les joues du dos de la main et regarda Alan, l'air inquiet.

´ que contenait-elle ? ^a

Brian ne répondit pas, mais Alan eut l'impression de voir ses lèvres trembler.

´ que contenait-elle, Brian ? ^a

Toujours pas de réponse.

´ Des cailloux ? ^a

Lentement, délibérément, il secoua la tête. Non.

Pour la troisième fois, Alan demanda : ´ que contenait-elle ?

- La même chose que maintenant, murmura le garçon.

- Puis-je l'ouvrir et regarder ?

- Oui monsieur, répondit-il de sa voix apathique. Bien sûr. ^a

Alan fit pivoter le couvercle et examina le contenu de la glacière.

Elle était pleine de cartes de base-ball : Topps, Fleer, Donruss, C'est pour mes échanges. Je les amène partout avec moi.

- Tu... tu les amènes partout avec toi?

- Oui monsieur.

- Pourquoi ? Pourquoi trimbaler une glacière pleine de cartes de base-ball partout avec toi ?

- Je vous l'ai dit; c'est pour mes échanges. On ne sait jamais quand on pourra faire une bonne affaire. Je suis toujours à la recherche d'une Joe Foy - il était sur l'équipe du Rêve Impossible de 67 - et d'une carte de débutant de Mike Greenwell. C'est mon joueur préféré. ^a Alan eut alors l'impression de déceler une fugitive lueur d'amusement dans l'œil du garçon ; il crut presque entendre une voix télépathique lui seriner : Je t'ai bien eu ! Ah, je t'ai bien eu ! Mais cela venait sûrement de lui-même ; ce n'était que sa propre frustration qui singeait la voix du gamin.

Non?

D'ailleurs, que t'attendais-tu donc à trouver dans la glacière, de toute façon ? Un tas de cailloux avec une feuille de papier autour, retenue par un élastique ? Avais-tu imaginé l'avoir intercepté alors qu'il allait faire la même chose dans la maison de quelqu'un d'autre ?

Eh bien oui, il devait le reconnaître. Il avait envisagé

cette

possibilité. Brian Rusk Trois-Pommes-la-Terreur de Castle Rock. Le roc-lanceur fou. Mais il y avait pis : il était à peu près sûr que Brian Rusk lisait dans son cerveau.

Je t'ai eu, je t'ai bien eu, shérif!

Je t'en prie, Brian, dis-moi ce qui se passe vraiment ici. Si tu le sais, dis-le-moi. ^a

Le garçon referma le couvercle de la glacière sans répondre. On entendit simplement le petit clic! de la serrure dans le calme paresseux de l'après-midi.

^ Tu ne peux pas le dire ? ^a

Brian acquiesça lentement, l'air de sous-entendre, crut comprendre Alan, qu'il avait raison : le gamin ne pouvait pas parler.

‘ Réponds au moins à ceci, Brian : as-tu peur ? As-tu peur de quelque chose, Brian ? ^a

L'enfant acquiesça à nouveau, tout aussi lentement.

‘ Dis-moi de quoi, fiston. Je peux peut-être m'en occuper. ^a Il tapota son insigne d'un doigt léger. Il me semble que l'on me fait trimballer cet insigne pour ça. Pour que je me charge de régler leur compte aux choses qui font peur. ^a

‘ Je... ^a, commença Brian, mais à cet instant précis, le récepteur installé par Alan sous le tableau de bord de sa voiture personnelle trois ou quatre ans auparavant se mit à crachouiller.

‘ Première Unité, Première Unité, Base appelle, Base appelle. Vous me recevez ? Parlez ! ^a

Les yeux de Brian se détachèrent de ceux d'Alan pour se tourner vers le break et la voix de Sheila Brigham - la voix de l'autorité, la voix de la police. Alan se rendit compte que si le garçon avait été sur le point de lui confier quelque chose (mais peut-être l'avait-il seulement rêvé), c'était fini. Son visage s'était refermé comme une huître à marée basse.

‘ Rentre chez toi maintenant, Brian. Nous reparlerons de ce... de ce rêve... un peu plus tard. D'accord?

- Oui monsieur, si vous voulez.

- En attendant, pense à ce que je t'ai dit : l'essentiel du travail d'un shérif consiste à débarrasser les gens des choses qui font peur.

- Il faut que je rentre chez moi, shérif. Sinon, ma mère va être furieuse contre moi. ^a

Alan acquiesça. Il vaut mieux l'éviter. Allez va, Brian. ^a

Il regarda le garçon s'éloigner. Il se tenait la tête basse et paraissait peiner laborieusement sur ses pédales. quelque chose clochait là-dedans, clochait même tellement que découvrir ce qui avait bien pu arriver à Nettie et Wilma lui paraissait moins important que de

comprendre les raisons de l'expression ravagée du visage de l'enfant.

Les deux femmes, après tout, étaient mortes et enterrées. Brian Rusk,

lui, vivait encore.

Il s'approcha du vieux break dont il aurait dû se séparer depuis au moins un an, se pencha par la fenêtre, prit le micro. Óui, Sheila, ici Première Unité. Je vous reçois. J'arrive.

- Henry Payton vient d'appeler, Alan. Il dit que c'est urgent, que j'établisse un relais, si possible. A vous.

- D'accord. ^a Il sentit son pouls s'accélérer.

Íl faudra compter une minute ou deux. A vous.

- C'est bon. Je ne bouge pas. Terminé pour moi. ^a

Il se pencha contre la carrosserie, dans l'ombre claire, le micro à la main, se demandant ce que Payton pouvait avoir de si urgent à lui faire savoir.

13

Lorsque Polly arriva chez elle, à trois heures vingt, elle était déchirée entre deux attitudes complètement opposées. Elle éprouvait d'un côté

un besoin urgent, profond, de faire la commission ^a que Mr Gaunt lui avait confiée (elle n'aimait pas à y penser comme lui, en termes de blague ou de tour : elle n'avait rien d'une mystificatrice) afin que l'azka soit définitivement à elle. L'idée que la négociation n'était terminée que lorsque Gaunt disait qu'elle l'était ne lui avait même pas effleuré l'esprit.

Elle éprouvait par ailleurs un besoin tout aussi urgent d'entrer en contact avec Alan pour lui raconter ce qui s'était exactement passé...

ou du moins ce dont elle se souvenait. Elle se rappelait au moins une chose, qui la remplissait de honte et d'une sorte d'ignoble horreur, mais elle se la rappelait clairement : Mr Leland Gaunt haÛssait l'homme qu'elle aimait et il faisait quelque chose - quelque chose -

qui était très mal. Il fallait mettre Alan au courant. Même si l'azka arrêta de faire son effet, il le fallait.

Tu n'es pas sérieuse ?

Si. C'était exactement ce qu'une partie d'elle-même pensait. Partie terrifiée à la seule évocation de Leland Gaunt, même si elle n'arrivait

pas à se souvenir de ce qui provoquait en elle ce sentiment de terreur.

Veux-tu donc revenir au stade où les choses en étaient avant, Polly ?

Tiens-tu tant que ça à la sensation d'avoir deux mains bourrées d'éclats d'obus ?

Non... mais elle ne voulait pas non plus qu'il soit fait de mal à Alan.

Pas plus qu'elle ne voulait que Mr Gaunt soit en mesure de faire ce qu'il envisageait, si quelque chose (comme elle le soupçonnait) risquait de porter tort à la ville. Elle n'avait enfin aucune envie d'être partie prenante de ce qui se tramait en allant jusqu'à la vieille ferme désertée des Camber, au bout du chemin vicinal 3, pour jouer une sorte de tour qu'elle ne comprenait même pas.

Ces désirs conflictuels, chacun défendu par une voix sermonneuse, la tiraillaient en tout sens tandis qu'elle approchait de son domicile. Si Mr Gaunt l'avait hypnotisée d'une manière ou d'une autre (ce dont elle était convaincue en quittant la boutique mais qui lui paraissait de moins en moins sûr), son effet s'était dissipé (cela, elle le croyait vraiment). Jamais, au cours de sa vie, elle ne s'était trouvée aussi incapable de décider de la conduite à tenir dans une situation donnée.

On aurait dit qu'on lui avait volé toutes les réserves de produits-chimiques-à-prendre-les-décisions de son cerveau.

Finalement, elle choisit d'aller chez elle faire ce que lui avait conseillé Gaunt (bien que ne se souvenant plus très clairement de son conseil). Elle prendrait son courrier puis elle appellerait Alan pour lui dire ce que Mr Gaunt attendait d'elle.

Si tu fais ça, dit une voix intérieure d'un ton mortel, l'azka cessera réellement de faire son effet. Et tu le sais.

Oui... mais restait la question du bien et du mal. Elle appellerait Alan, s'excuserait d'avoir été aussi cassante avec lui et lui dirait ce que Mr Gaunt voulait d'elle. Peut-être irait-elle même jusqu'à lui donner l'enveloppe, celle qu'elle devait mettre, en principe, dans la boîte de conserve.

Peut-être.

Se sentant un peu mieux, elle glissa la clef dans la serrure, se réjouissant de l'aisance de l'opération qu'elle avait faite sans presque y prêter attention, et la tourna. Le courrier était à l'endroit habituel sur

tapis. D'ordinaire, il y en avait davantage après un jour de congé. Elle le parcourut. Une publicité pour la télé par câble avec le visage souriant et d'une insupportable beauté de Tom Cruise en couverture ; un catalogue de la Collection Horchow; un autre de Shparer Image. Et...

En voyant la lettre, Polly sentit une boule d'angoisse grossir dans son estomac. A Patricia Chalmers de Castle Rock, de la part des Services sociaux de l'Aide à l'Enfance de San Francisco, 666 Geary Street... Elle ne se souvenait que trop bien de ses incursions au 666, Geary Street. Trois en tout. Trois entretiens avec trois bureaucrates dont deux avaient été des hommes - des hommes qui l'avaient regardée comme un chewing-gum qui vient de se coller à votre meilleure paire de chaussures. Le troisième bureaucrate, en revanche, une Noire de proportions phénoménales, mais une femme qui savait écouter et rire, avait fini par donner son approbation à Polly. Mais elle n'avait pas oublié le premier étage du 666 Geary Street, pas une miette : la manière dont la lumière de la haute fenêtre, à l'extrémité du corridor, jetait une longue traînée laiteuse sur le lino ; le bruit des machines à écrire lui parvenant de bureaux dont la porte restait ouverte en permanence ; les hommes fumant, agglutinés autour du gros cendrier rempli de sable, à l'autre bout du couloir, et la façon dont ils la regardaient. Plus que tout, elle se souvenait de l'impression de se retrouver habillée de ses meilleurs vêtements (un ensemble pantalon en polyester noir, une blouse blanche, un collant fin, des talons bas) et d'être en proie à la terreur et à la dérégulation : le corridor

plongé dans la pénombre du premier étage, au 666 Geary Street, semblait un endroit dépourvu de cœur et d'âme. On y avait finalement approuvé sa demande d'aide de mère-célibataire, mais c'était les deux échecs précédents qu'elle se rappelait, évidemment. Les yeux des hommes et leur façon de s'attarder sur sa poitrine (mieux habillés que Norville, l'autre employé du restaurant, ils n'étaient cependant pas tellement différents) ; la bouche des hommes, la manière dont elle s'était pincée avec une désapprobation prétentieuse en considérant le problème de Kelton Chalmers, le rejeton bêtard de cette Marie-couche-toi-là qui certes n'avait pas l'air d'une hippie, pour l'instant, mais qui commencerait par enlever sa blouse et son beau pantalon dès qu'elle aurait fichu le camp, sans parler de son soutien-gorge, pour enfiler une paire de jean moulant pat'f et une blouse en sérigraphie qui ne servirait qu'à mettre ses tétons en valeur. Leurs yeux disaient tout cela et bien d'autres choses ; et quoique la réponse fût arrivée par la poste, Polly avait tout de suite su qu'elle aurait droit à un refus.

Elle

avait pleuré en sortant, ces deux premières fois, et il lui semblait se rappeler l'acidité de chacune des larmes qui avaient coulé sur ses joues... sans parler de la manière dont les gens la regardaient dans la rue : aucun apitoiement, une simple et morne curiosité.

Elle s'était toujours refusée à évoquer cette époque et le souvenir de ce deuxième étage sombre, mais celui-ci lui retombait dessus, clair et précis au point qu'elle sentait l'odeur de la cire du plancher, voyait le reflet laiteux de lumière tombant de la grande fenêtre et entendait le cliquetis rêveur et lointain des vieilles machines manuelles qui machaient et digéraient leurs feuilles de papier quotidiennes au fond des entrailles de la bureaucratie.

que lui voulait-on ? Mon Dieu, qu'est-ce que les fonctionnaires du 666 Geary Street pouvaient bien lui vouloir, après toutes ces années ?

Déchire-la ! lui cria une voix intérieure, tellement impérative qu'elle faillit le faire. Au lieu de cela, c'est l'enveloppe qu'elle déchira ; elle ne

contenait qu'une feuille, une photocopie. C'était bien son nom qui figurait sur l'enveloppe, mais, constata-t-elle avec étonnement, la

missive ne lui était pas adressée ; elle était destinée au shérif Pangborn.

Son regard tomba sur le bas de la lettre. John L. Perlmutter, lisait-on sous le griffonnage de la signature ; ce ripm éveillait quelque chose de lointain en elle. Encore plus bas, près de la marge inférieure, figurait la mention : ' Pour copie : Patricia Chalmers. ^a Il s'agissait d'une photocopie, pas d'un double au carbone, mais cela éclaircissait néanmoins le fait que la lettre fût adressée à Alan : elle ne l'avait pas reçue par erreur, comme elle l'avait tout d'abord vaguement pensé.

Mais alors pourquoi, au nom du ciel...

Elle s'assit sur le petit banc de son entrée et commença à lire. Au fur et à mesure, une étonnante série d'émotions traversa son visage, comme des nuages en formation par une journée venteuse : perplexité, honte, horreur, colère et finalement fureur. Elle cria une fois un *non* ! ^a

violent, puis se força à reprendre sa lecture, lentement, jusqu'à la fin.

Département de l'Aide sociale à l'Enfance de San Francisco 666 Geary Street

San Francisco, Californie 94112

Shérif Alan Pangborn

Bureau du shérif du Comté de Castle Rock

Immeuble municipal

Castle Rock, Maine 04055

le 23 septembre 1991

Shérif,

J'ai sous les yeux votre lettre du 1er dernier et vous écris pour vous soulever. La règle, dans notre administration, veut que nous ne donnions aucun renseignement sur les demandeurs d'une allocation de parent unique, sauf lorsque nous sommes obligés de le faire par des réquisitions expresses de justice. J'ai montré votre lettre à Martin D.

Chung, notre juriste, qui m'a demandé de vous faire savoir qu'une copie en a été envoyée au bureau du Procureur général de Californie.

Mr Chung a ouvert une enquête pour savoir si votre requête ne serait pas en soi illégale. Quel qu'en soit le résultat, je tiens à vous dire que votre curiosité quant à la vie de cette femme à San Francisco me paraît à la fois déplacée et insultante.

Je vous suggère, shérif Pangborn, de renoncer à vos démarches si vous ne voulez pas courir le risque de poursuites judiciaires.

Sentiments distingués,

John L. Perlmutter

Directeur adjoint

Pour copie : Patricia Chalmers

Après avoir relu cette terrible lettre pour la quatrième fois, Polly se rendit à la cuisine. Elle avançait d'un pas lent, avec une gr,ce qui rappelait davantage la nage que la marche. Elle avait la vue troublée, comme si elle avait été éblouie ; mais le temps de composer le numéro du bureau du shérif sur son clavier spécial, sa vision avait retrouvé

sa netteté. Le sentiment qui faisait briller son ũil était simple et

indubitable : une colère d'une telle violence qu'elle frisait la haine.

Son amant avait fourré son nez dans son passé ; cette idée lui paraissait à la fois incroyable et étrangement, horriblement plausible.

Elle s'était souvent jugée par rapport à Alan Pangborn au cours des quatre ou cinq derniers mois ; comparaisons qui lui avaient été

rarement favorables. Les larmes d'Alan, tandis que chez elle un calme trompeur cachait de la honte, des blessures d'orgueil, des secrets, de la méfiance ; l'honnêteté d'Alan, qu'elle-même avait abreuvé de misérables mensonges. Comme il avait paru auréolé de sainteté ! quelle impressionnante perfection chez cet homme, tandis qu'elle insistait hypocritement pour qu'il oublie son passé !

Et pendant tout ce temps, il avait reniflé à ses basques, essayant de découvrir quelle était la véritable histoire de Kelton Chalmers.

Épèce de salopard ^a, murmura-t-elle comme le téléphone commençait à sonner. Elle serrait tellement le combiné que ses articulations blanchissaient.

14

Lester Pratt quittait d'ordinaire le lycée de Castle Rock en compagnie de quelques amis ; ils allaient boire un soda au supermarché Hemphill puis se rendaient chez l'un ou l'autre et, pendant une heure ou deux, chantaient des hymnes, jouaient à quelque chose, ou simplement bavardaient. Aujourd'hui, cependant, Lester partit seul, le sac à dos à

l'épaule (il n'avait que dédain pour le porte-documents traditionnel des profs), la tête basse. Si Alan l'avait aperçu, traversant lentement la pelouse pour rejoindre le parking, il aurait été frappé par sa ressemblance avec Brian Rusk.

Par trois fois, dans la journée, Lester avait essayé d'entrer en contact avec Sally afin de savoir ce qui avait pu la mettre dans un tel état ; la dernière fois, pendant la pause du déjeuner. Il savait qu'elle était au collège, mais il ne put franchir la garde montée par Mona Lawless, professeur de mathématiques et amie de Sally.

Elle ne peut pas venir répondre, lui avait dit Mona, aussi chaleureuse qu'un congélateur posé sur la banquette.

- Mais pourquoi ? avait-il demandé, d'un ton presque gémissant.

Ecoute, Mona, explique-moi !

- Aucune idée. ^a Le ton de Mona atteignait maintenant l'équivalent verbal de l'azote liquide. ´ Tout ce que je sais, c'est qu'elle a été

dormir

chez Irène Lutjens, qu'on dirait qu'elle a passé tout son temps à pleurer, et qu'elle dit qu'elle ne veut pas te parler. ^a Et tout ça, c'est de ta faute,

précisait le ton glacial de Mona. Je le sais parce que tu es un homme et que tous les hommes sont de la crotte de chien. Tu n'es qu'un cas de plus illustrant la règle générale.

Éh bien, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle me reproche ! cria-t-il. Peux-tu au moins lui dire ça ? Dis-lui que je ne sais pas pourquoi elle est furieuse contre moi ! Dis-lui que quelle que soit la raison, il ne peut s'agir que d'une méprise, parce je n'ai rien, rien à me reprocher ! ^a

Il y eut un long silence. Lorsque Mona avait repris la parole, sa voix s'était légèrement réchauffée. Pas beaucoup, mais ce n'était plus de l'azote liquide. Éntendu, Lester. Je le lui dirai. ^a

Il leva la tête, espérant presque voir Sally assise dans la Mustang, prête à l'embrasser et à se réconcilier. Mais la voiture était vide. Il n'y avait qu'une personne dans les parages, ce taré de Slopey Dodd qui faisait l'idiot avec sa planche à roulettes.

Steve Edwards arriva derrière Lester et lui donna une claque sur l'épaule. ´ Dis donc, Lester, veux-tu venir chez moi prendre un Coke ? Tous les copains vont venir. Nous devons parler de la manière scandaleuse dont les catholiques nous agressent. Il y a une grande réunion à l'église ce soir, n'oublie pas, et ce serait bien si nous autres, les Jeunes Adultes, pouvions présenter un front uni lorsqu'il sera question des décisions à prendre. J'en ai parlé à Don Hemphill, qui a répondu qu'il était partant. ^a Il regarda Lester comme s'il s'attendait à

se faire gratter derrière les oreilles.

Impossible cet après-midi, Steve. Une autre fois, peut-être.

- Hé, Lester ! Tu n'as pas compris ? Il n'y aura peut-être pas une autre fois ! Ils ne jouent plus maintenant, ces fils de pape !

- Je ne peux pas venir. ^a Et si tu as deux sous de bon sens, ajoutait son

expression, arrête de me harceler.

‘ Mais... pourquoi? ^a

Parce que je dois trouver ce qui a pu mettre ma petite amie dans une telle colère, pensa Lester. Et je vais le trouver, même si je dois lui secouer sérieusement les puces.

A voix haute, il répondit : ‘ J’ai des choses à faire, Steve. Des choses importantes ; crois-moi sur parole.

- Si c'est à propos de Sally, je... ^a

Un éclair menaçant brilla dans le regard de Lester. ‘ Pour Sally, tu la fermes ! ^a

Steve, jeune homme inoffensif que la querelle de la Nuit-Casino mettait dans tous ses états, n'était cependant pas remonté au point de franchir les limites que Lester Pratt venait de tracer si clairement. Il n'était toutefois pas prêt à renoncer aussi vite. Sans la présence de Lester Pratt, une réunion d'orientation des Jeunes Adultes était une plaisanterie, même si tous les autres venaient. Prenant un ton de voix plus modéré, il dit : ‘ Tu es au courant de la carte anonyme que Bill a reçu ?

- Oui ^a, répondit Lester. La nouvelle du billet insultant trouvé

dans son courrier par le révérend avait déjà fait le tour de la paroisse. A la h,te, Rose avait convoqué une réunion des Jeunes Adultes (‘ hommes seulement ^a) parce que, avait-il déclaré, la chose était impossible à croire tant qu'on ne l'avait pas vue soi-même. Il était difficile de comprendre pleinement, avait-il ajouté, le degré de euh...

bassesse que les catholiques étaient capables d'atteindre pour étouffer toute opposition à leur nuit de jeu inspirée par euh... Satan ; le fait de voir de leurs propres yeux cet ignoble débordement ordurier n'aiderait-il pas les ‘ remarquables jeunes gens ^a à mesurer à quoi ils se frottaient? Car ne dit-on pas qu'un homme euh... averti en vaut deux ? ^a avait noblement achevé le révérend. Il avait alors sorti la carte (placée sous enveloppe plastique, comme s'il y avait un risque d'infection pour ceux qui la manipulaient) et l'avait fait circuler.

Lecture faite, Lester s'était senti plus que disposé à aller vigoureusement sonner les cloches aux catholiques ; mais toute l'affaire, maintenant, lui paraissait lointaine et quelque peu enfantine.

qu'est-ce que ça pouvait faire, au fond, si les catholiques jouaient quatre sous et distribuaient un train de pneus et une demi-douzaine d'appareils ménagers ? S'il fallait choisir entre s'occuper ou de Sally Ratcliffe ou des catholiques, la religion de Lester était bientôt faite.

´ ... la réunion qui décidera des actions à entreprendre ! continuait Steve, qui s'échauffait de nouveau. Il faut reprendre l'initiative, Lester... il le faut ! Le révérend Bill dit que les soi-disant bons catholiques n'en sont plus aux paroles. La prochaine étape sera peut-être...

- Ecoute, Steve, fais tout ce que tu veux, mais fiche-moi la paix ! ^a

L'autre s'interrompt et le regarda, manifestement blessé et attendant tout aussi manifestement de Lester, d'ordinaire l'homme le plus doux de la terre, qu'il retrouvât son calme et s'excusât. Lorsqu'il comprit qu'il ne fallait pas y compter, il repartit vers l'école, mettant une certaine distance entre eux deux. ´ Tu es d'une humeur épouvantable, mon vieux !

- Tu l'as dit ! ^a répliqua Lester d'un ton agressif, les poings plantés sur les hanches.

Mais ce n'était pas une simple question d'humeur ; Lester avait mal, bon Dieu, mal partout, et ce qui lui faisait le plus mal était sa tête, et il

avait envie de frapper quelqu'un. Pas le pauvre vieux Steve Edwards ; simplement, le fait de s'en être pris à Steve avait en quelque sorte ouvert un circuit en lui ; l'électricité avait envahi toute une gamme d'appareils mentaux d'ordinaire inertes et silencieux. Pour la première fois depuis qu'il était devenu amoureux de Sally, Lester, le plus placide des hommes en temps normal, se sentait aussi en colère contre elle. De quel droit lui disait-elle d'aller au diable ? De quel droit le traitait-elle

de salopard ?

quelque chose l'avait rendue furieuse, mais quoi ? Bon, d'accord, elle était furieuse. Admettons encore qu'il ait fait quelque chose susceptible de la rendre furieuse. Il n'avait pas la moindre idée de ce que ça pouvait être, mais admettons-le tout de même, pour les besoins de la cause. Cela lui donnait-elle le droit de lui voler dans les plumes sans même avoir la courtoisie de lui demander une explication ? Cela lui donnait-elle le droit d'aller se planquer chez Irène Lutjens pour

qu'il ne puisse forcer sa porte, ou de refuser de répondre au téléphone, ou d'employer Mona Lawless comme intermédiaire ?

Je vais la trouver et je vais découvrir ce qui l'a mise dans cet état.

Une fois ceci réglé, on pourra se réconcilier. Après quoi elle aura droit à mon petit topo, le même que je fais aux débutants de l'équipe de basket, chaque année : comment la confiance est la clef d'un travail en équipe.

Il se débarrassa de son sac à dos qu'il jeta sur le siège arrière et se mit au volant. Il vit alors quelque chose qui dépassait de dessous le siège du passager. quelque chose de noir. Un portefeuille, aurait-on dit.

Lester s'en empara vivement, pensant tout d'abord qu'il appartenait à Sally. Si elle l'avait oublié à un moment ou un autre, au cours du long week-end, il devait maintenant lui manquer. Elle allait s'inquiéter. Et s'il pouvait la rassurer en le lui rapportant, le reste de leur conversation s'en trouverait peut-être facilité.

Mais il n'appartenait pas à Sally ; il s'en rendit compte tout de suite. Il était en cuir noir, alors que le sien était en daim bleu, et beaucoup plus petit.

Il l'ouvrit, curieux. La première chose qu'il vit lui fit l'effet d'un coup violent au plexus : la carte d'identité de policier du shérif adjoint John LaPointe.

Au nom du ciel, qu'est-ce que LaPointe avait bien pu foutre dans sa voiture ?

Sally en a disposé pendant toute la fin de semaine, lui susurra une voix. Alors, que crois-tu donc qu'il faisait dans ta voiture ?

Non, certainement pas, dit-il à voix haute. Jamais elle n'aurait fait ça. Au grand jamais. ^a

Sally, cependant, était sortie avec l'adjoint LaPointe pendant plus d'un an, en dépit de la tension montante entre catholiques et baptistes de Castle Rock. Ils avaient rompu avant le récent scandale de la Nuit-Casino, mais...

Lester redescendit de voiture et se mit à parcourir les pochettes transparentes du portefeuille, de plus en plus incrédule. Un permis de conduire ; sur la photo, il arborait la petite moustache qu'il avait

cultivée à l'époque où il fréquentait Sally. Lester savait comment certains types appellent ce genre de moustache : une chatouille-chagatte. Un permis de pêche. Une photo des parents de John. Un permis de chasse. Et ici... ici...

Il écarquilla les yeux et resta paralysé ; il venait de tomber sur un cliché où l'on voyait John et Sally. La photo typique d'un type et de sa petite amie. Ils se tenaient devant un stand de tir de fête foraine, semblait-il. Ils se regardaient en riant. Sally tenait un gros nounours dans les bras. LaPointe venait sans doute de le gagner.

Une veine s'était mise à gonfler au milieu de son front, une veine d'une grosseur impressionnante qui battait rythmiquement.

De quoi l'avait-elle traité, déjà ? De sale menteur ? de salopard de menteur ?

On dirait bien que c'est la première poule qui chante qui a pondu l'œuf...^a, murmura-t-il.

La fureur l'envahit. Brutalement. Et lorsqu'il sentit une main le toucher au bras il virevolta poings fermés, laissant tomber le portefeuille. Il s'en fallut d'un rien qu'il n'assommât l'inoffensif et bégayant Slopey Dodd.

Mon-monsieur P-Pratt ?^a dit le garçon qui ouvrait de grands yeux mais ne paraissait pas effrayé. Intéressé, mais pas effrayé. «a-ça va b-b-bien ?

- Très bien, répondit Lester d'une voix enrouée. Rentre chez toi, Slopey. Tu n'as rien à faire ici avec ta planche ; c'est un parking.^a

Il se baissa pour ramasser le portefeuille, mais Slopey, plus proche du sol de soixante centimètres, le battit facilement. Il regarda avec curiosité le permis de conduire de John LaPointe avant de rendre l'objet à Lester. Ouais, dit-il, c'est bien le même type.^a

Il sauta sur sa planche à roulettes et fit mine de s'éloigner, mais le prof de gym l'attrapa par le col de son T-shirt avant. La planche partit toute seule, rencontra un nid-de-poule sur sa trajectoire et se retourna.

Le T-shirt du gamin (aux armes d'AC/DC CEUX QUI VONT ROCKER

TE SALUE !^a proclamait-il) se déchira, ce dont il ne parut pas se formaliser ; non seulement il n'avait manifestement pas peur, mais il ne semblait même pas surpris par le comportement de Lester. Celui-ci

n'y prêta pas attention ; il n'en était plus à remarquer ce genre de nuances. Il était de la race de ces géants dont la placidité habituelle dissimule un sale caractère et des réserves de violence : une tornade émotionnelle qui n'attendait qu'une occasion d'éclater pour faire des ravages. Certains de ces hommes passent toute leur vie sans savoir qu'ils abritent les germes de telles tempêtes. Lester, lui, venait de découvrir la sienne (ou plutôt celle-ci venait-elle d'exploser au grand jour) et il se trouvait maintenant entièrement en son pouvoir.

Tenant dans son poing de la taille d'un jambonneau un fragment déchiqueté du T-shirt de Slopey, il inclina sa figure en sueur vers celle du gamin. Au milieu de son front, la veine battait plus fort que jamais.

‘ qu'est-ce que ça veut dire, " c'est bien le même type " ?

- Le m-même qui a r-rencontré M-Miss Ra-Ra-Ratcliffe après ré-école vendredi d-dernier.

- Il l'a retrouvée après l'école ? ^a demanda-t-il d'une voix encore plus étranglée. Il secoua si vigoureusement le gamin qu'il entendit des dents qui s'entrechoquaient. En es-tu bien s^or ?

- Ouais. Ils s-sont partis dans vo-votre voiture, m'sieur P-Pratt.

Le ty-type c-conduisait.

- Il conduisait ? Il conduisait ma voiture ? John LaPointe conduisait MA voiture avec Sally dedans ?

- Ben, ce t-type ^a, répéta Slopey avec un geste en direction de la photo, sur le permis de conduire. Mais a-avant de m-monter, il l'a em-em-brassée.

- Il l'a embrassée ? ^a Un calme soudain s'était emparé de Lester.

Il l'a donc embrassée.

- Oh, et c-comment ^a, répondit Slopey, dont le visage s'éclaira d'un grand sourire quelque peu grivois.

D'un ton de voix doux et soyeux extraordinairement différent de son timbre macho habituel, Lester demanda : Ét elle lui a rendu son baiser... qu'est-ce que tu en penses, Slopey ? ^a

Le gamin roula des yeux, jubilant. ‘ Ben, je d-dirai que oui. Ils se

suçaient v-v-raiment la p-p-praline, m-m'sieur P-Pratt !

- Ils se suçaient la praline ^a, répéta Lester, toujours du même ton suave, se disant que le gamin ne devait pas connaître toutes les variantes de cette expression.

Óuaip !

- Ils se suçaient vraiment la praline. ^a Lester était émerveillé par la suavité de son tout nouveau timbre de voix.

Ún peu, mon n-n-neveu. ^a

Lester l,cha le Bafouillou (comme l'appelaient ses quelques rares amis) et se redressa. La veine continuait à battre vigoureusement à son front. Il souriait. Un sourire désagréable, qui exhibait ce qui paraissait être un nombre de dents considérablement supérieur à la normale. Ses yeux se réduisaient à deux ouvertures triangulaires plissées, et ses cheveux en brosse semblaient pointer dans toutes les directions.

´ M-m'sieur P-Pratt ? quelque ch-chose qui c-cloche ?

- Mais non, rien ^a, répondit Lester de sa voix de soie toute neuve.

Son sourire ne vacilla pas. ´ Rien que je ne puisse arranger ^a, ajouta-t-il. En esprit, il se voyait déjà refermant ses grandes paluches autour du cou de ce menteur de papiste, gagnant d'ours en peluche, voleur de fille, bouffeur de merde de Français, bouffeur de grenouilles de John LaPointe. Ce trou du cul qui se prenait pour un homme. Ce trou du cul qui avait apparemment tout appris à la fille que Lester aimait, cette même fille qui n'aurait pas écarté les lèvres pour un empire lorsque Lester l'embrassait - qui lui avait même appris comment on se suçait la praline.

Il commencerait par s'occuper de John LaPointe. Pas de problème.

Cela fait, il irait parler à Sally.

La trouver, en tout cas.

´ Pas une chose au monde que je ne puisse arranger, ^a répéta-t-il de sa voix suave en se coulant derrière le volant de la Mustang. Le véhicule s'inclina sensiblement à gauche sous le poids des cent kilos de muscles, d'os et de tendons du prof de gym. Il lança le moteur, donna quelques coups d'accélérateurs du style tigre en cage qu'on asticote et démarra dans un hurlement de pneus. Le Bafouillou, toussant et chassant la

poussière de son visage d'un geste emphatique, partit chercher sa planche à roulettes.

Complètement déchirée, l'encolure de son T-shirt pendait comme un collier en lambeaux sur les clavicules proéminentes du garçon. Il souriait. Il avait fait exactement ce que lui avait dit Mr Gaunt, et tout avait marché comme sur des roulettes ; le prof de gym avait eu l'air plus fou-furieux que tous les pensionnaires de Juniper Hill réunis.

Il pouvait maintenant retourner chez lui et se perdre dans la contemplation de sa théière.

Si s-seulement je p-p-pouvais ne p-plus bé-bégayer ^a, remarqua-t-il.

Il monta sur sa planche et s'éloigna.

15

Sheila eut beaucoup de mal à relier Alan à Henry Payton et crut même la ligne coupée, un instant, tandis que Henry s'excitait à l'autre bout.

A peine avait-elle réussi cette prouesse technologique que la ligne personnelle d'Alan se mettait à clignoter. Sheila posa la cigarette qu'elle avait été sur le point d'allumer et répondit.

‘ Bureau du shérif de Castle Rock, j'écoute.

- Bonjour, Sheila. Je veux parler à Alan.

- Polly ? ^a Elle fronça les sourcils. Elle avait bien reconnu la voix, mais jamais elle n'avait entendu une telle intonation chez Polly Chalmers : froide, cassante, comme celle d'une secrétaire de direction dans une grande société. C'est vous, Polly ?

- Oui. Je veux parler à Alan.

- Bon sang, Polly, c'est impossible. Il est en communication avec Henry Payton en ce moment m...

- Mettez-moi en attente. Je patienterai. ^a

Sheila commença à se sentir froissée. Éh bien... euh... je veux bien, mais ce n'est pas si simple. Alan... est sur le terrain, pas dans son bureau. J'ai d° relayer l'appel d'Henry.

- Si vous avez pu relayer celui d'Henry, vous devez pouvoir relayer le

mien, répondit froidement Polly. Non ?

- Euh, oui, mais je ne sais pas pour combien de temps...

- Ils peuvent bien parler jusqu'à ce que l'enfer gèle, je m'en fiche.

Mettez-moi en attente, et passez-moi Alan quand il en aura terminé

avec Henry. Je ne vous le demanderais pas si ce n'était pas important, vous le savez bien, n'est-ce pas, Sheila ? ^a

Oui, Sheila le savait bien. Mais il y avait autre chose : Polly commençait à lui faire peur. ' quelque chose ne va pas, Polly ? ^a

Il y eut un long silence. Puis Polly répondit par une question.

Ávez-vous tapé un courrier, pour le shérif Pangborn, adressé au Département de l'Aide sociale à l'Enfance de San Francisco, Sheila ?

Ou vu une enveloppe portant cette adresse ? ^a

Des lumières rouges - une flopée - s'allumèrent soudain dans l'esprit de la standardiste. Elle idol,trait presque Alan Pangborn et voici que Polly Chalmers semblait l'accuser de quelque chose. Elle ne comprenait pas de quoi, exactement, mais elle avait parlé sur un ton qui ne trompait pas. Absolument pas.

C'est une information que je ne peux donner à personne, se rebiffa-t-elle, parlant à son tour d'un ton plus frais de vingt bons degrés. Je suppose qu'il vaudrait mieux poser la question au shérif Pangborn, Polly.

- Oui, je crois qu'il vaudrait mieux. Mettez-moi en attente et branchez-moi dès que possible, s'il vous plaît.

- Mais qu'est-ce qui se passe, Polly ? Vous êtes en colère contre Alan ? Il faut que vous sachiez qu'il n'a jamais fait quoi que ce soit qui...

- Je ne sais plus rien. Si je vous ai posé une question déplacée, j'en suis désolée. Mettez-moi en attente et passez-le moi dès qu'il aura fini... ou faut-il que je me lance à sa recherche ?

- Non, non. Je vous le passerai. ^a La standardiste se sentait étrangement troublée, comme si quelque chose de terrible venait de se passer. Beaucoup de femmes de Castle Rock avaient imaginé comme elle que Polly et Alan étaient tombés profondément amoureux l'un de l'autre, et comme nombre de ces femmes, elle avait tendance à voir le

couple dans un clair-obscur dramatique de conte de fées o~, à la fin, tout finirait par s'arranger... o~ l'amour, à l'ultime moment, triompherait. Or Polly paraissait plus qu'en colère ; on aurait dit qu'elle souffrait - mais il n'y avait pas que ça. Sheila avait perçu quelque chose qui frôlait la haine dans sa voix. ´ Bon, restez en ligne. «a risque de durer longtemps, Polly.

- Très bien. Merci, Sheila.

- De rien. ^a Elle poussa le bouton d'attente et reprit sa cigarette.

Elle l'alluma, inspira profondément, puis regarda rougeoyer le bout, perplexe, les sourcils froncés.

16

Alan ? demanda Henry Payton. Vous êtes en ligne, Alan ? ^a Sa voix résonnait comme s'il avait parlé avec une caisse de biscuits salés vide sur la tête.

Oui, je suis là, Henry.

- Je viens d'avoir un appel du FBI, reprit-il du fond de sa caisse.

Nous avons eu un coup de chance extraordinaire avec ces empreintes.

^a Alan sentit son poulx s'accélérer subitement. ´ Les partielles ? Celles de la poignée de porte de Nettie ?

- Tout juste. Elles correspondent sur un certain nombre de points à celles d'un type de votre patelin. Un récidiviste - menu larcin, en 1977. Nous avons aussi ses empreintes datant du service militaire.

- Ne me laissez pas sur le gril ! De qui s'agit-il ?

- Le nom du type est Hugh Albert Priest.

- Hugh Priest ! ^a s'exclama Alan. Il n'aurait pas été davantage surpris si Payton lui avait donné le nom du Vice-Président quayle.

D'après ce que savait Alan, les deux hommes avaient tout autant connu Nettie l'un que l'autre. ´ Mais pourquoi aurait-il été tuer le chien de Nettie ? Ou démolir les fenêtres des Jerzyck ?

- Je ne sais rien de ce gentleman, moi, fit remarquer Henry.

Pourquoi ne pas aller le cueillir et le lui demander ? Et pourquoi pas

tout de suite, avant qu'il ne devienne trop nerveux et ne décide d'aller rendre visite à sa vieille tante de Bout-du-Monde, Dakota du Sud?

- Bonne idée. Je vous rappelle plus tard, Henry. Merci.

- N'oubliez surtout pas de me tenir au courant, cher confrère ; en principe, c'est mon affaire.

- Ouais. Comptez sur moi. ^a

Il y eut un bruit métallique sec, dink ! et le récepteur d'Alan ne lui retransmit plus que le bourdonnement d'une ligne ouverte. Il se demanda fugitivement ce que la compagnie du téléphone penserait de leurs bricolages, puis se baissa pour raccrocher le micro. A cet instant, le bourdonnement fut interrompu par la voix de Sheila Brigham ; une voix hésitante, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

Shérif ? J'ai Polly Chalmers en attente. Elle m'a demandé de vous relayer son appel dès que possible. Bien reçu ? ^a

Alan cligna des yeux. ' Polly ? ^a Il eut soudain peur, peur comme lorsque le téléphone sonne à trois heures du matin. Jamais Polly n'avait exigé d'être traitée ainsi, jusqu'à ce jour, et Alan aurait juré

qu'elle ne l'aurait jamais demandé ; ça allait à l'encontre de sa conception d'un comportement correct et pour elle, un comportement correct était essentiel.

' qu'est-ce qui se passe, Sheila ? Vous l'a-t-elle dit ? A vous.

- Non, shérif. A vous. ^a

Non ; évidemment non. Il s'en serait douté. Polly n'était pas du genre à raconter ses petites histoires à tout le monde. Le seul fait qu'elle ait tenu à le joindre de cette manière était déjà une entorse assez surprenante, comme le prouvait la réaction d'Alan.

Shérif?

- Passez-la moi, Sheila. A vous.

- Terminé pour moi, shérif. ^a

Clink !

Debout au soleil, il sentait son cœur battre trop fort, trop vite. «a ne lui plaisait pas.

Nouveau clink ! suivi de la voix de Sheila, distante, à peine audible.

Allez-y, Polly, vous devriez être branchée.

- Alan ? ^a La voix était si forte qu'il eut un mouvement de recul ; c'était celle d'une géante... d'une géante en colère. En un seul mot, il l'avait compris.

‘ Je suis là, Polly. qu'est-ce qui se passe ? ^a

Un instant, il n'y eut qu'un silence bourdonnant, tout au fond duquel on percevait à peine d'autres voix, sur d'autres lignes. Il eut le temps de se demander si la communication n'avait pas été coupée... il l'espéra presque.

‘ Je sais qu'on est sur une ligne ouverte, Alan, dit-elle. Mais tu vas tout de suite comprendre de quoi je veux parler. Comment as-tu pu faire ça ? Comment ? ^a

L'impression de quelque chose de familier, depuis que Sheila l'avait rappelé, n'avait cessé de croître ; brusquement il sut ce que c'était : comme dans l'un des cauchemars qu'il avait fait après la mort de Todd et d'Annie, les cauchemars dans lesquels il se tenait sur le bord de la route et les regardait passer dans la Scout. Ils roulaient vers la mort. Il le savait, mais ne pouvait rien y faire. Il essayait d'agiter les bras, mais

ils étaient trop pesants. Il essayait de crier, mais avait oublié comment on ouvrait la bouche. Ils passaient devant lui comme s'il était invisible et c'était encore ce qui se passait aujourd'hui : pour une raison mystérieuse, il était devenu invisible pour Polly.

Annie... ^a Avec horreur, il se rendit compte de l'erreur de nom qu'il venait de commettre et battit en retraite. ‘ Polly... Je ne sais pas de quoi tu veux parler, mais je...

- Si, tu le sais ! explosa-t-elle brutalement. Ne me dis pas que tu l'ignores ! Pourquoi ne pas attendre que je t'en parle, Alan ? Et si tu ne pouvais pas attendre, pourquoi ne pas me poser la question ?

quel besoin de faire les choses derrière mon dos ? Mais quel besoin ? ^a

Il ferma les yeux pour essayer de mettre de l'ordre dans ses pensées éparses, cavalant en tous sens, mais sans y parvenir. Au lieu de cela, une image hideuse se présenta à lui : Mike Horton, journaliste au Journal-Register de Norway, penché sur l'appareil avec lequel son canard captait la fréquence de la police, prenant furieusement des

notes de son écriture bourrée d'abréviations.

‘ Je te dis que je ne sais absolument pas à quoi tu fais allusion, mais tu as tout faux. Retrouvons-nous et parlons...

- Non. Je ne crois pas pouvoir supporter de te voir, Alan.

- Si, tu le pourras. Et tu vas le faire. Je serai... ^a

C'est à cet instant que la voix de Henry Payton se fit entendre dans sa tête. Et pourquoi pas tout de suite, avant qu'il ne

devienne trop nerveux et ne décide d'aller rendre visite à

sa

vieille tante de Bout-du-Monde, Dakota du Sud ?

‘ Tu seras quoi ? demanda-t-elle. Tu seras quoi ?

- Je viens juste de me souvenir de quelque chose, répondit-il lentement.

- Ah, vraiment ? Est-ce que par hasard ce ne serait pas d'une lettre que tu aurais écrite au début du mois de septembre, Alan ?

A San Francisco ?

- Je ne sais toujours pas de quoi tu veux parler, Polly. Je ne peux pas venir maintenant parce qu'il y a du nouveau dans...

l'autre affaire. Mais plus tard... ^a

Elle lui coupa la parole par quelques mots hachés de sanglots qui auraient dû la rendre difficile à suivre. Il y parvint néanmoins. ‘ Mais tu ne comprends pas, Alan ? Il n'y aura pas de plus tard ! C'est fini. Tu...

- Polly, je t'en prie !

- Non! Fiche-moi la paix! Je ne veux plus te revoir, espèce d'ignoble fouineur, de sale fouille-merde ! ^a

Clink!

Il n'y eut plus que le bourdonnement de la ligne ouverte. Il regarda autour de lui et ses yeux parcoururent le carrefour comme s'il se

demandait o^ù il se trouvait et comment il y était arrivé. Il avait cette expression lointaine et légèrement intriguée d'un boxeur dans l'instant qui précède le moment o^ù ses genoux vont se dérober sous lui et o^ù il va s'allonger sur le ring pour le compte.

qu'est-ce qui s'était passé? Comment était-ce arrivé aussi rapidement ?

Il n'en avait pas la moindre idée. Toute la ville paraissait prise d'une sorte de folie, depuis une semaine... et voici que la contagion venait de gagner Polly.

Clinkl

´ Hum... shérif ? ^a Au ton de Sheila, Alan comprit qu'elle avait suivi au moins une partie de sa conversation avec Polly. Alan ? Vous êtes là ? Répondez ! ^a

Il éprouva un besoin presque irrésistible d'arracher le micro et de le jeter dans les buissons, de l'autre côté du trottoir. Puis de sauter derrière le volant et de partir, n'importe o^ù. Arrêter de penser à tout ça et rouler dans le soleil.

Au lieu de cela, il rassembla toute son énergie et s'obligea à penser à

Hugh Priest. C'était cela qu'il devait faire, car tout semblait indiquer, maintenant, que l'homme était à l'origine du double assassinat. C'était de Hugh qu'il fallait tout de suite s'occuper, pas de Polly... Ce raisonnement, se rendit-il compte, le soulageait beaucoup.

Il appuya sur le bouton d'émission. ´ Je suis ici, Sheila. A vous.

- Je crois que j'ai perdu le relais avec Polly, Alan... Je... euh... je n'avais pas l'intention d'écouter, mais...

- «a va, Sheila, on avait terminé. (Il y avait quelque chose d'horrible à employer cette expression, mais il refusa de s'y attarder.) qui est sur place, en ce moment ? A vous.

- John, répondit Sheila, manifestement soulagée du tour que prenait la conversation. Clut est en patrouille, quelque part du côté de Castle View, d'après son dernier contact.

- Très bien. ^a Le visage de Polly, déformé par une expression de colère sans précédent, essaya de monter jusqu'à la surface de son esprit. Il le repoussa et se concentra de nouveau sur Hugh Priest.

Pendant une affreuse seconde, il ne vit aucun trait, rien qu'un vide terrible.

Álan ? Vous êtes là ? A vous !

- Oui, un peu ! Appelez Clut et dites-lui de se rendre au domicile de Hugh Priest, au bout de la route de Castle Hill. Il doit savoir o' ça se trouve. Je suppose que Hugh est au travail, mais si jamais il a pris sa journée, qu'il nous le ramène pour interrogatoire. A vous.

- Bien compris, Alan.

- Dites-lui aussi de procéder avec la plus extrême prudence.

qu'on a des questions à poser à Hugh à propos de la mort de Nettie Cobb et Wilma Jerzyck. Il comprendra la suite. A vous.

- Oh ! dit Sheila, à la fois inquiète et excitée. Bien compris, shérif.

- Je me rends au garage municipal. Je pense y trouver Priest.

Terminé pour moi. ^a

En raccrochant le micro (il avait l'impression de le tenir depuis des siècles), il se dit que s'il avait expliqué à Polly ce qu'il venait juste de

dire à Sheila, la situation qu'il avait sur les bras serait peut-être moins catastrophique.

Ou non. Comment l'affirmer, alors qu'il ignorait justement tout de cette situation ? Polly l'avait accusé de fouiner... de fouiller la merde.

Voilà qui couvrait un vaste territoire dépourvu de tout repère. En outre, demander à la standardiste d'organiser une arrestation faisait partie de son travail. De même que d'avertir les adjoints que l'homme qu'ils recherchaient pouvait être dangereux. Donner la même information à sa petite amie par radio était tout autre chose. Il avait agi correctement et il le savait.

Considérations qui n'atténuaient cependant pas sa douleur et il dut faire un nouvel effort pour se concentrer sur la t,che qui l'attendait : retrouver Hugh Priest, le ramener au poste de police, lui trouver un foutu avocat s'il en voulait un et lui demander ce qui lui avait pris de trucider Raider, le chien de Nettie Cobb, avec un tire-bouchon.

Mais à peine avait-il lancé le moteur et quitté le trottoir que le visage de Polly s'imposait dans sa tête à la place de celui de Hugh Priest.

CHAPITRE

1

A peu près au moment où Alan traversait la ville pour aller arrêter Hugh Priest, Henry Beaufort contemplait sa Thunderbird, tenant à la main le mot qu'il avait trouvé sous l'essuie-glace. L'immonde salopard avait massacré les quatre pneus, et c'était déjà quelque chose : mais les pneus, on pouvait les remplacer. C'était la grande éraflure, le long du côté droit de la carrosserie, qui le mettait le plus en pétard.

Il relut le message à voix haute : Né t'avise pas de recommencer à

m'empêcher de boire pour ensuite me garder les clefs, espèce de bouffeur de grenouilles ! ^a

qui avait-il refusé de servir, récemment ? Oh, pas mal de types. Les soirées où il n'était pas obligé de refuser un dernier verre à quelqu'un étaient rares. Mais garder les clefs ? Il n'y en avait qu'un avec qui c'était arrivé, ces temps derniers.

Un seul.

Espèce de fumier ! grommela le propriétaire du Mellow Tiger à

voix basse, d'un ton retenu. Espèce d'immonde salopard, de crétin demeuré ! ^a

Il envisagea de rentrer chez lui prendre sa carabine de chasse puis eut une autre idée. L'établissement n'était qu'à quelques centaines de mètres et il y avait dans une boîte, sous le bar, un objet un peu particulier : une Winchester à deux canons sciés. L'arme était là depuis le jour où cet abruti d'Ace Merrill avait essayé de le cambrioler, quelques années auparavant. Une arme parfaitement illégale que Henry n'avait jamais utilisée.

Les choses risquaient bien de changer aujourd'hui.

Il toucha l'affreuse éraflure, puis froissa le mot en boule et le jeta.

Billy Tupper devait se trouver au Mellow Tiger, à balayer la salle et nettoyer les robinets de bière. Il irait y prendre la Winchester et emprunterait la Pontiac de Billy. C'était son jour de chasse au trou du cul, semblait-il.

D'un coup de pied, Henry envoya la boule de papier dans l'herbe.

‘ T'as encore pris de ces pilules idiotes, mon vieux, mais je te garantis que tu n'en auras plus jamais besoin. Plus jamais. ^a Il toucha une dernière fois l'éraflure. Il n'avait jamais été aussi en colère de toute sa vie. ‘ Je te le garantis. ^a

D'un pas rapide, il partit en direction du Mellow Tiger.

2

Frank Jewett avait entrepris de dévaster systématiquement la chambre de George Nelson ; pendant qu'il s'y employait, il découvrit, sous le matelas double, quelques grammes de coke. Il alla les jeter dans les toilettes et ressentit, en regardant tourbillonner la poudre blanche, des crampes dans l'intestin. Il commença à défaire sa ceinture, mais retourna dans la chambre au lieu de s'asseoir sur la lunette. Il se disait qu'il était devenu complètement cinglé, mais ça lui était à peu près indifférent. Les cinglés n'ont pas à se préoccuper de l'avenir. L'avenir, pour eux, est le dernier de leurs soucis.

Parmi les rares choses que Frank n'avait pas encore touchées dans la chambre restait un cadre, sur un mur. Doré à la feuille, il devait avoir coûté très cher et contenait la photo d'une vieille dame. Frank supposa qu'il devait s'agir de la mère vénérée de George Nelson. La crampe le reprit. Il décrocha le cadre et le posa sur le plancher. Puis il défit son pantalon, s'accroupit au-dessus de la photo... et le reste vint tout naturellement.

Ce fut l'apogée de ce qui avait été, jusqu'ici, une très mauvaise journée.

3

Lenny Partridge, le plus vieux citoyen de Castle Rock et détenteur de la canne du Post de Boston, trophée que tante Evvie Chalmers avait autrefois possédé, roulait également dans l'un des véhicules les plus antiques de la ville : une Chevrolet Bel-Air de 1966, jadis blanche et actuellement d'une couleur indéfinissable que, faute de mieux, on aurait pu baptiser gris-poussière-des-chemins. Elle n'était pas en très bon état. La vitre arrière avait été remplacée quelques années

auparavant par une feuille de plastique (qualité quatre-saisons) qui

claquait au vent ; les panneaux de la caisse étaient tellement rouillés que Lenny apercevait la route à travers une dentelle de ferraille rongée, et le tuyau d'échappement pendait comme le bras momifié

d'un

homme mort dans le Sahara. Les joints n'étaient plus qu'un souvenir, si bien que lorsque la Bel-Air roulait, Lenny laissait derrière lui des nuages bleus fortement parfumés, et les champs qu'il traversait lors de sa virée quotidienne en ville paraissaient avoir été aspergés de doses massives d'insecticide par un aviateur fou. La Chevrolet engloutissait ses trois litres d'huile quotidiens (sinon quatre). Cette prodigieuse consommation n'ennuyait nullement Lenny ; il achetait de l'huile recyclée chez Sonny Jackett, en bidons de taille économique de cinq gallons, soit près de vingt litres. Et il vérifiait que Sonny lui faisait bien

son rabais de dix pour cent... en tant que titulaire de la carte du troisième ,ge. Et comme il n'avait jamais poussé la Bel-Air à plus de soixante kilomètres à l'heure au cours des dix dernières années, il était probable qu'elle survivrait à son propriétaire.

Tandis que Henry Beaufort s'engageait sur la route du Mellow Tiger, Lenny Patridge, à huit kilomètres de là, lançait sa Bel-Air rouillée à l'assaut du sommet de la colline de Castle Rock.

Un homme se tenait au milieu de la route, les bras tendus en un geste impérieux ; il était torse nu et pieds nus ; il ne portait qu'un pantalon kaki à la braguette ouverte et, autour du cou, un bout de fourrure mangé des mites.

Le cœur de Lenny sauta laborieusement dans sa poitrine décharnée et des deux pieds (chaussés de brodequins en cours de lente désagrégation) il enfonça la pédale de frein. Elle alla presque toucher le plancher et émit un gémissement surnaturel ; la voiture s'arrêta à

moins d'un mètre de l'homme, en qui Lenny reconnut alors Hugh Priest. Celui-ci n'avait même pas tressailli. Une fois le véhicule immobilisé, Hugh en fit rapidement le tour pour venir à la portière du conducteur qui, pressant des mains son thermolactyl, s'efforçait de reprendre son souffle et se demandait s'il ne vivait pas ses derniers battements de cœur.

‘ Hugh ! s'écria-t-il. Nom d'un bougre, qu'est-ce que vous fabriquez ? J'ai failli vous passer dessus ! Je... ^a

Hugh ouvrit la portière et se pencha. Le tortillon de fourrure se balançait à son cou, et Lenny eut un mouvement de recul ; on aurait dit une queue de renard en pleine décomposition qui perdait ses poils par poignées. Elle sentait mauvais.

Hugh l'attrapa par les bretelles de sa salopette et le tira hors de la voiture. Le vieillard émit un couinement aussi scandalisé que terrorisé.

‘ Désolé, grand-père, déclara Hugh de la voix absente d'un homme qui a d'autres chats plus importants à fouetter pour le moment. J'ai besoin de la voiture. La mienne est un peu fatiguée.

- Mais vous ne pouvez pas... ^a

Mais Hugh pouvait, c'était clair. Il jeta Lenny sur la route comme si c'était un vulgaire tas de chiffons. Lorsque le vieillard tomba, il y eut un

craquement très net, et ses couinements se transformèrent en de pitoyables gémissements de souffrance. Il venait de se fracturer la clavicule et deux côtes.

Sans davantage s'en préoccuper, Hugh se mit au volant de la Chevrolet, claqua la portière et enfonça l'accélérateur. Le moteur laissa échapper un grondement de surprise et un cumulus bleu,tre et huileux jaillit de ce qui restait du pot d'échappement. L'antiquité atteignait déjà

les quatre-vingts kilomètres à l'heure, au bas de la pente, que Lenny Partridge n'avait pas encore réussi à se remettre sur le dos.

4

Andy Clutterbuck s'engagea sur la route de la Colline de Castle vers quinze heures trente-cinq. Il croisa le vieux tacot bouffeur d'huile de Lenny Partridge sans y prêter la moindre attention : Clut était concentré sur Hugh Priest et l'antique Bel-Air faisait depuis longtemps partie du paysage.

Le policier n'avait aucune idée du rôle qu'avait pu jouer Hugh dans les morts de Wilma et Nettie, mais ça ne le tracassait pas, en bon soldat qu'il était. Les pourquoi et les comment n'étaient pas de son ressort et un jour comme aujourd'hui, il en était rudement content. Il savait seulement que Hugh, un ivrogne qui avait l'alcool mauvais, ne s'était

pas arrangé en prenant de la bouteille (ah ! ah !). Un type comme ça pouvait faire n'importe quoi, en particulier avec plusieurs verres dans le nez.

Il devait probablement se trouver au travail, se dit Clut, ce qui ne l'empêcha pas, en approchant de la ruine que l'autre appelait sa maison, de faire sauter l'attache de cuir qui retenait son arme de service. Encore un instant, et il découvrit des reflets de soleil sur les chromes et les vitres d'un véhicule dans l'allée de Priest ; ses nerfs se tendirent jusqu'à bourdonner comme des fils téléphoniques pendant un coup de vent. Si la voiture était là, l'homme s'y trouvait sans doute aussi. A la campagne, c'était presque toujours comme ça.

Lorsque Hugh était parti à pied de chez lui, il avait pris à droite, s'éloignant de la ville et prenant la direction de la Colline de Castle. Si Clut avait regardé dans cette direction, il aurait aperçu Lenny Partridge allongé sur le bas-côté de la route et se débattant comme un gallinacé qui prend un bain de poussière. Mais toute son attention se concentrait sur la maison de Priest. Les faibles cris de poussin de Lenny lui entrèrent par une oreille, traversèrent son cerveau sans déranger personne et sortirent directement par l'autre.

Le policier prit son arme à la main avant même de descendre de la berline.

5

William Tupper n'avait que dix-neuf ans et ne deviendrait jamais agrégé de lettres, mais il était tout de même assez intelligent pour être terrifié par le comportement d'Henry, lorsque (en cette dernière réelle journée d'existence de Castle Rock) celui-ci arriva à quatre heures moins vingt au Mellow Tiger. Assez intelligent aussi pour comprendre qu'il n'avait aucun intérêt à refuser de donner les clefs de la Pontiac ; de l'humeur dont il était, Henry (qui, en temps normal, était le meilleur patron que Billy eût jamais eu) l'aurait assommé sans hésiter pour les lui prendre.

Si bien que, pour la première fois de sa vie (et peut-être la seule), Billy essaya la ruse. ' Henry ? demanda-t-il timidement. On dirait qu'un verre ne vous ferait pas de mal. En tout cas, ça me ferait du bien, à moi. Si on prenait un petit coup avant que vous partiez ? ^a

Henry venait de disparaître derrière le bar. Billy l'entendait farfouiller dessous et jurer dans sa barbe. L'homme finit par se redresser, tenant une caisse de bois rectangulaire, fermée d'un petit cadenas, qu'il posa

sur le bar ; puis il commença à étudier les clefs de son trousseau.

Il réfléchit à ce que Billy venait de dire, commença par secouer la tête, puis se ravisa. Un verre, voilà qui n'était pas une si mauvaise idée ;

ça lui calmerait et les mains, et les nerfs. Il trouva la bonne clef et décrocha le cadenas. ' D'accord, dit-il. Mais tant qu'à prendre un verre, faisons les choses comme il faut. Chivas. Double pour moi, normal pour toi. ^a Il tendit l'index vers Billy, qui eut l'impression de se recroqueviller, s' r et certain que l'autre allait ajouter : Mais tu m'accompagnes. Ét ne raconte pas à ta mère que je t'ai fait boire, t'entends ?

- Oui m'sieur ^a, répondit Billy, soulagé. Il alla rapidement prendre la bouteille avant qu'Henry ne change,t d'avis. ' J'ai très bien compris. ^a

6

Deke Bradford, l'homme qui avait la responsabilité des opérations les plus importantes et les plus co'teuses de Castle Rock, à savoir les travaux publics, était profondément écûuré.

Non, il n'est pas ici, répondit-il à Alan. Je ne l'ai pas vu de la journée. Mais si vous le trouvez avant moi, vous pouvez toujours lui dire qu'il est viré.

- Pourquoi ne pas l'avoir fait avant, Deke ? ^a

Les deux hommes se tenaient au soleil, devant le garage n° 1 de la ville. Un peu plus loin sur la gauche, un camion de fournisseur était tourné à cul vers un hangar. Trois hommes déchargeaient des caisses de bois de petite taille, mais lourdes. Des pointes de diamant rouges, symboles d'explosifs puissants, figuraient au pochoir sur toutes. Le bourdonnement de l'air conditionné leur provenait de l'intérieur du hangar. C'était très étrange d'entendre ce bruit aussi tard dans la saison, mais depuis une semaine, tout était extrêmement étrange à

Castle Rock.

' Je l'ai gardé plus longtemps que je n'aurais d°, admit Deke, passant une main sur ses cheveux courts et grisonnants. Je l'ai fait parce que j'avais l'impression qu'il y avait un type pas si mal qui se cachait au fond de lui. ^a

Deke était l'un de ces hommes petits et trapus - de vrais détonateurs à

deux pattes - qui ont toujours l'air prêts à vous sauter dessus et à mordre. En réalité, Alan avait rarement rencontré

quelqu'un d'aussi doux et gentil. ' quand il n'est pas saoul ou qu'il n'a pas trop mal aux cheveux, il n'y a personne qui travaille aussi dur que lui, reprit-il. Il y avait quelque chose sur sa figure qui me faisait penser qu'il n'était peut-être pas de ceux qui se sentent obligés de picoler jusqu'à ce que le diable les assomme. Je me disais qu'avec un travail régulier, il finirait peut-être par redresser la barre et reprendre le bon chemin. Mais depuis une semaine...

- que s'est-il passé ?

- Il est devenu intenable. Il ne paraissait jamais dans son état normal, et je ne veux pas seulement parler de la gnôle. On aurait dit qu'il avait les yeux de plus en plus enfoncés dans la tête, et il regardait constamment par-dessus mon épaule quand je lui adressais la parole, jamais en face. Et il s'était mis à parler tout seul.

- qu'est-ce qu'il racontait ?

- Je sais pas. Et je crois que les autres gars ne le savent pas non plus. J'ai horreur de virer un employé, mais j'étais décidé à le faire avant que vous n'arriviez. J'en ai ma claque, du bonhomme.

- Excusez-moi une seconde, Deke. ^a

Alan retourna à la voiture, appela Sheila, lui expliqua que Hugh n'était pas venu au travail de la journée et lui demanda d'essayer de joindre Clut. ' qu'il fasse vraiment gaffe. Et envoyez-lui John en renfort. ^a Il hésita à poursuivre, sachant que la précaution avait parfois provoqué d'inutiles fusillades, puis il se décida ; il le fallait, pour ses adjoints qui se trouvaient sur le terrain. Clut et John doivent supposer que Hugh Priest est armé et dangereux. Bien reçu ?

- Armé et dangereux, bien reçu.

- Très bien, terminé pour Unité Un. ^a

Il remit le micro en place et rejoignit Deke.

' D'après vous, aurait-il pu quitter la ville ?

- Lui ? ^a Deke inclina la tête de côté et cracha un jet de salive teinté de tabac. ' Les types dans son genre ne quittent jamais la ville sans être venus prendre leur dernier chèque de paye. Et la plupart ne partent

jamais. Lorsqu'il s'agit de se rappeler les routes qui quittent le patelin, les types comme Priest semblent atteints d'un genre d'amnésie sélective. ^a

Deke accrocha quelque chose du coin de l'œil et se tourna vers ses hommes. ' qu'est-ce que vous fabriquez avec ces trucs, les gars ! On vous demande de les décharger, pas de jouer au basket avec !

- Il y a de quoi faire un joli feu d'artifices, dites-moi, remarqua Alan.

- J'vous le fais pas dire. Vingt caisses. On va faire sauter une barre de granité au-dessus de la gravière de la route 5. A mon avis, il va nous en rester de quoi envoyer Priest jusque sur Mars, si ça vous tente.

- Pourquoi en avoir commandé autant ?

- «a ne vient pas de moi. C'est Buster qui en a rajouté à ma commande, Dieu seul sait pourquoi. En tout cas, je peux vous dire une chose : il va drôlement faire la gueule quand il verra la facture d'électricité du mois... à moins qu'un front froid ne débarque en vitesse. Vous pouvez pas savoir ce que ça pompe, cet air conditionné ; mais si on ne refroidit pas ce truc, il se met à suinter. Ils vous racontent

tous que celui-là est un produit nouveau et qu'il ne le fait pas, mais prudence est mère de s°reté.

- Buster a rajouté quelque chose à votre commande ? dit Alan, intrigué.

- Ouais, quatre ou six caisses, je ne me souviens plus très bien. On n'a jamais tout vu, n'est-ce pas ?

- Sans doute pas. Dites-moi, Deke, je peux utiliser votre téléphone ?

- Je vous en prie. ^a

Alan resta assis une bonne minute derrière le bureau du chef de chantier, tandis que des taches sombres de transpiration s'agrandissaient sous les bras de sa chemise réglementaire et que le téléphone sonnait dans le vide chez Polly. Il reposa finalement le combiné.

Il quitta le bureau à pas lents, tête basse. Deke verrouillait la porte du hangar à dynamite, et lorsqu'il se tourna de nouveau vers le shérif, il arborait une expression malheureuse. Íl y avait quelqu'un de bien tout au fond de Priest, Alan. Je suis prêt à le jurer. Je l'ai souvent vu

triompher chez d'autres. Plus souvent qu'on pourrait le croire. Avec Hugh... (il haussa les épaules) pas mèche. ^a

Alan acquiesça.

´ «a va, Alan ? Vous paraissez tout drôle.

- Très bien ^a, répondit-il avec une amorce de sourire. Mais il mentait ; il se sentait tout drôle, il était tout drôle. Comme Polly. Et Hugh. Et Brian Rusk. On aurait dit que tout le monde devenait tout drôle, aujourd'hui.

Un verre d'eau ? Du thé glacé ? Il m'en reste un peu.

- Non, merci. Il faut que j'y aille.

- Très bien. Vous me raconterez comment ça s'est passé. ^a

C'était quelque chose qu'il ne pouvait promettre de faire, mais il avait le désagréable pressentiment que Deke ne tarderait pas à

apprendre tout ce qu'il voulait savoir dans son journal, d'ici un à deux jours. Ou à la télé.

7

La Chevrolet Bel-Air de Lenny Partridge vint se garer dans l'un des emplacements en épi, devant le Bazar des Rêves, peu avant quatre heures. L'homme du jour en sortit. La braguette toujours ouverte, la pelure r,pee toujours autour du cou. Ses pieds claquèrent avec un bruit mat sur le béton du trottoir et il ouvrit la porte. La petite cloche d'argent retentit.

Une seule personne le vit, Charlie Fortin, qui se tenait dans l'entrée de Western Auto, fumant l'une de ses infections de cigarettes qu'il roulait lui-même. Ce vieux Priest a fini par perdre les pédales ^a, dit-il, à personne en particulier.

À l'intérieur du Bazar des Rêves, Gaunt, le sourire aux lèvres, regardait ce vieux Priest comme si des individus pieds nus et torse nu, une queue de renard bouffée aux mites autour du cou, entraient tous les jours dans sa boutique. Il fit une petite marque sur la liste posée à côté de la caisse enregistreuse. La dernière.

´ J'ai des problèmes ^a, dit Hugh en avançant vers Gaunt. Ses yeux roulaient dans leurs orbites comme les billes d'un flipper. ´ Je suis

vraiment dans la merde, cette fois.

- Je sais, répondit Gaunt de son timbre de voix le plus apaisant.

- Il m'a semblé que je devais venir ici. Je sais pas pourquoi... je n'arrête pas de rêver à vous... je n'ai personne d'autre à qui m'adresser.

- Vous avez bien fait de venir, Hugh.

- Il a crevé mes pneus, murmura Hugh. Beaufort, le salopard qui tient le Mellow Tiger. Il a laissé un mot. " Tu sais ce qui t'attend la prochaine fois, Toto ", qu'il a écrit. Ouais, je le sais. Vous parlez, que je le sais. ^a L'une de ses grosses mains crasseuses vint caresser le débris de fourrure, et une expression d'adoration éclaira son visage.

´ Ma belle queue de renard, ma beauté...

- Vous devriez peut-être vous occuper de lui, suggéra Gaunt, l'air pensif, avant qu'il ne s'occupe de vous. Je sais que ça peut paraître un peu excessif... mais lorsqu'on songe...

- Oui ! Oui ! C'est exactement ce que je veux faire !

- Je crois que j'ai justement ce qu'il vous faut. ^a Gaunt se pencha, et lorsqu'il se releva, il tenait à la main un automatique qu'il posa sur le dessus de la vitrine. Il est chargé. ^a

Hugh le prit. Son état de confusion parut se dissiper comme de la fumée lorsqu'il sentit le poids massif de l'arme dans sa main. L'odeur de la graisse à canon, affaiblie mais typée, lui parvenait.

´ Je... j'ai laissé mon portefeuille à la maison, dit-il.

- Oh, il ne faut surtout pas s'inquiéter de ce détail. Au Bazar des Rêves, les choses que nous vendons sont assurées, Hugh. ^a Soudain, son visage se durcit. Ses lèvres se retroussèrent sur ses dents en palissade et ses yeux flamboyèrent. ´ Va lui faire la peau ! gronda-t-il d'une voix basse et rauque. Fais-toi ce salopard avant qu'il ne détruise ce qui t'appartient ! va lui faire la peau, Hugh ! Protège-toi !

Protège ta propriété ! ^a

Un sourire soudain éclaira le visage de Priest. ´ Merci, monsieur Gaunt. Merci beaucoup.

- Il n'y a pas de quoi ^a, répondit Gaunt, reprenant aussitôt son ton de

voix normal. Mais déjà la clochette d'argent tintait : Hugh sortait, glissant l'automatique dans la taille de son pantalon à demi affaissé.

Gaunt s'avança jusqu'à la vitrine et regarda son client se couler au volant de la Chevrolet poussive et s'éloigner. Un camion de livraison de bière qui remontait lentement Main Street klaxonna bruyamment et dut donner un coup de volant pour l'éviter.

‘ Va lui faire la peau, Hugh ^a, répéta Gaunt à voix basse. De petites volutes de fumée commencèrent à s'élever de ses oreilles et de ses cheveux ; d'autres, plus épaisses, jaillirent de ses narines et d'entre ses dents en pierres tombales. ‘ Descends-en autant que tu veux, mon gros. La chasse est ouverte. ^a

Leland Gaunt renversa la tête en arrière et éclata de rire.

John LaPointe, excité, fonça vers la porte du poste de police qui donnait sur le parking. Armé et dangereux... «a n'arrivait pas tous les jours, de participer à l'arrestation d'un suspect armé et dangereux. Pas dans un patelin endormi comme Castle Rock, en tout cas. Il avait (pour l'instant) tout oublié de son portefeuille égaré et de Sally Ratcliffe.

Il atteignit la porte au moment où quelqu'un l'ouvrait de l'autre côté. John se trouva soudain en face de quatre-vingt-dix-neuf kilos de muscles en colère.

‘ Justement le type que je voulais voir ^a, dit Lester Pratt de sa nouvelle voix suave. Il brandit un portefeuille de cuir noir. ‘ T'aurais rien perdu, espèce de doubleur dégueulasse, de salopard d'athée ? ^a

John n'avait pas la moindre idée des raisons de la présence de Lester Pratt ici, ni de la manière dont il avait pu retrouver son portefeuille. Il savait seulement qu'on l'envoyait en renfort à Clut et qu'il devait y aller sur-le-champ.

‘ Peu importe, on en parlera plus tard, Lester ^a, répondit John en tendant la main vers l'objet. Lorsque l'autre le brandit hors de sa portée pour l'abattre ensuite violemment sur sa figure, il fut sur le coup plus étonné qu'en colère.

Oh, je n'ai aucune envie de parler, répliqua Lester de sa nouvelle voix suave. Je n'ai pas de temps à perdre. ^a Il l'cha le portefeuille, saisit John aux épaules, le souleva et l'envoya valser dans la salle.

L'adjoint LaPointe parcourut deux mètres en l'air et alla atterrir sur le

bureau de Norris Ridgewick. Il glissa sur les fesses, se frayant un chemin au milieu de la paperasse et renversant la corbeille ARRIV...E/

D...PART de son collègue. Il la suivit au sol, sur lequel il tomba lourdement.

Sheila Brigham contemplait la scène à travers la vitre de sa cabine, bouche bée.

John commença à se relever. Il était secoué, sonné et ne comprenait rien à ce qui lui arrivait.

Lester se dirigea vers lui, la démarche agressive. Il brandissait les poings dans un style démodé (on aurait dit John Sullivan) ridicule qui ne donnait toutefois pas envie de rire. ' Tu vas avoir droit à une bonne leçon, expliqua Lester de sa nouvelle voix suave. Je vais t'apprendre ce qui arrive à un catho qui pique sa petite amie à un baptiste. Tu vas tout savoir, et quand j'aurai terminé, ça te sera tellement bien rentré dans la tête que tu ne l'oublieras plus jamais. ^a

Un pas de plus, et Lester était à bonne distance pour commencer la leçon.

9

Billy Tupper n'était peut-être pas un intellectuel, mais il tendait une oreille sympathique et une oreille sympathique était sans doute le meilleur remède à la rage dans laquelle Henry Beaufort se trouvait. Le propriétaire du Mellow Tiger vida son verre et raconta ce qui s'était passé... Le fait de parler le calma. Il se rendit compte que s'il avait pris

le fusil à canon scié et continué sur sa lancée, il aurait très bien pu terminer sa journée non derrière son bar, mais derrière des barres du local de garde à vue du poste de police. Il avait une véritable passion pour sa Thunderbird, mais il commençait à se dire qu'il ne l'aimait tout de même pas au point d'aller en prison pour elle. On pouvait remplacer les pneus et, à force de soin, l'éraflure finirait bien par disparaître. quant à Hugh Priest, que la justice s'occupe de lui.

Il finit son verre et se leva.

' Vous allez toujours lui faire sa fête, monsieur Beaufort ? demanda Billy d'un ton inquiet.

- Je ne vais pas perdre mon temps à ça (l'employé poussa un soupir de

soulagement). Je laisserai le shérif Pangborn s'en occuper.

Après tout, c'est bien pour ça que nous payons nos impôts locaux, non ?

- Ben oui. ^a Le jeune homme regarda par la fenêtre et son visage s'éclaira un peu plus. Une vieille auto rouillée, autrefois blanche mais ayant pris une nuance délavée - disons gris-poussière-des-chemins

-, se dirigeait vers le Mellow Tiger en laissant derrière elle un grand nuage de fumée bleue. ´ Regardez ! Le vieux Lenny ! «a fait une paye que je ne l'ai pas vu !

- On n'ouvre pas avant cinq heures, de toute façon. ^a Henry passa derrière le bar pour téléphoner. La caisse contenant le fusil à canon scié se trouvait toujours au même endroit. Dire que j'envisageais de m'en servir, songea-t-il. Sérieusement ! qu'est-ce qui nous arrive, bon Dieu ? On nous a empoisonnés, ou quoi ?

Billy se dirigea vers la porte lorsque la vieille guimbarde de Lenny vint se ranger dans le parking.

10

´ Voyons, Lester... ^a, commença John LaPointe. A cet instant, un poing de la taille d'un gros, très gros jambonneau, mais en beaucoup plus dur, entra en collision avec son nez. Il y eut un abominable bruit de craquement suivi d'une douleur atroce. John ferma les yeux très fort et des étincelles colorées se mirent à jaillir à profusion des ténèbres. Il alla rouler dans la salle, battant l'air des bras dans un combat perdu d'avance pour garder l'équilibre. Du sang lui dégoulinait sur la bouche. Il heurta le panneau d'affichage des bulletins et le fit

dégringoler.

Lester s'avança de nouveau sur lui, les sourcils froncés, menaçant, concentré, sa courte brosse en bataille.

Dans la petite pièce du standard, Sheila brancha la radio et appela Alan désespérément.

11

Frank Jewett était sur le point de quitter le domicile de son ´ vieil ami

^a George T. Nelson, lorsqu'il lui vint soudain à l'esprit de prendre des

mesures de prudence. On pouvait en effet imaginer sans peine que lorsque George T. Nelson arriverait chez lui et trouverait sa chambre saccagée, sa coke dans les chiottes et un gros étron sur le portrait de sa chère maman, il se mettrait vraisemblablement à la recherche de son ancien complice de parties fines. Frank estima qu'il aurait été insensé

de partir sans achever le travail... et si l'achever signifiait faire avaler

son bulletin de naissance à ce salopard de maître chanteur, qu'il en soit ainsi. Il y avait une armoire contenant un r,telier d'armes, en bas, et l'idée de faire le boulot à l'aide de l'un des propres fusils de George T.

Nelson lui parut relever à la fois de la poésie et de la justice. S'il n'arrivait pas à forcer la porte de l'armoire, ou le cadenas du r,telier, il

se servirait de l'un des couteaux à steak de son service pour régler la question. Il se tiendrait derrière la porte d'entrée, et lorsque George T.

Nelson entrerait, soit il lui ferait sauter la cervelle, soit il lui couperait

la gorge, à ce fumier. Une arme à feu serait sans doute plus s're, mais plus Frank Jewett se représentait le sang chaud giclant du cou de George et lui inondant les mains, plus cette option lui plaisait. Et tu quoque, Géorgie. Et tu quoque, salopard de maître chanteur.

Frank fut distrait de ses considérations, à cet instant-là, par le perroquet de George T. Nelson ; la bestiole, baptisée Tammy Paye, venait de choisir le moment le plus défavorable de toute sa vie de psittacidé pour se mettre à baragouiner. Tandis que Frank l'écoutait, un sourire aussi étrange que terrible se dessina lentement sur ses traits.

Comment n'ai-je pas tout de suite pensé à ce foutu volatile ? se demanda-t-il en fonçant vers la cuisine.

Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour trouver le tiroir aux couteaux à steak. Il passa les quinze minutes suivantes à larder Tammy Faye de coups à travers les barreaux de la cage, mettant le malheureux oiseau, dont les plumes volaient en tous sens, dans un état de panique indescriptible. Puis il en eut assez et l'embrocha. Il se rendit ensuite au sous-sol pour voir s'il pouvait venir à bout de l'armoire à fusils. La serrure n'offrit guère de résistance, et lorsqu'il remonta au rez-de-chaussée, il se lança dans un chant allègre quoique hors de saison : Ooh... vaut mieux ne pas te battre, vaut mieux ne pas

pleurer, Vaut mieux ne pas boudier, je vais te dire pourquoi, Papa Noël arrive en ville !

Il te voit quand tu dors !

Il sait quand tu es réveillé !

Il sait si tu es gentil ou méchant !

Vaut mieux donc que tu sois gentil mon garçon !

Frank, qui n'avait jamais manqué Bonsoir les petits avec Lawrence Welk, le samedi soir, en compagnie de sa maman chérie, chanta la fin de l'air d'une voix de basse à la Larry Hooper. Bon sang, qu'est-ce qu'il se sentait bien ! Comment avait-il pu croire, moins d'une heure auparavant, que sa vie était achevée ? Ce n'était pas la fin, mais le commencement ! Terminé, son ancienne existence ! Et en particulier les bons 'vieux amis ^a comme George T. Nelson ! En avant pour la nouvelle !

Frank s'installa derrière la porte, armé jusqu'aux dents : une carabine Winchester 44/40 appuyée à côté de lui contre le mur, un automatique Llama 32 passé à la ceinture, un couteau à steak Sheffington à la main. D'où il se tenait, il voyait le tas de plumes jaunes de ce qui restait de Tammy Faye. Un petit sourire s'esquissait avec des tressaillements sur ses lèvres à la Mr Weatherbee, et ses yeux (complètement gagnés par la folie) ne cessaient de rouler derrière ses petites lunettes rondes sans monture à la Mr Weatherbee.

' Vaut mieux donc que tu sois gentil, mon garçon ! ^a se conseilla-t-il à lui-même dans un murmure. Il chanta ce passage à plusieurs reprises, tout d'abord debout, puis dans une position plus confortable, assis en tailleur derrière la porte, adossé au mur, son artillerie sur les genoux.

Au bout d'un moment, il se sentit gagné par une somnolence qui l'inquiéta. C'était dingue d'être sur le point de s'endormir alors qu'on attendait quelqu'un pour lui couper la gorge, mais ça n'y changeait rien. Il croyait se souvenir d'avoir lu quelque part (peut-être lorsqu'il était à l'Université du Maine, à Farmington, institution de ploucs dont il était sorti sans la moindre mention honorifique) qu'un système nerveux, après un grand choc, pouvait connaître ce symptôme... et en matière de grand choc, il avait été servi. Un miracle que son cœur n'eût pas explosé lorsqu'il avait vu les revues éparpillées partout dans son bureau.

Il estima qu'il ne fallait pas courir de risques. Il décolla légèrement du

mur le grand canapé couleur beige de George T. Nelson, se coula derrière et s'allongea sur le dos, la Winchester dans la main gauche. Sa main droite, qui tenait toujours le couteau à steak, était repliée contre sa poitrine. Voilà. Beaucoup mieux. La moquette épaisse de George T.

Nelson était d'un confort parfait.

‘ Vaut mieux donc que tu sois gentil, mon garçon ! ^a marmonna Frank. Il chantait encore d'une voix basse au timbre ronflant, dix minutes plus tard, lorsqu'enfin il s'endormit.

12

‘ Première Unité ! ^a hurla la voix de Sheila dans le haut-parleur, sous le tableau de bord. Alan venait d'aborder le Tin Bridge pour entrer en ville. ‘ Vite, Première Unité, venez ! Venez tout de suite ! ^a

Alan sentit son estomac se nouer. Clut avait d° tomber sur un nid de frelons chez Hugh Priest, s°r et certain. Pourquoi, au nom du ciel, n'avait-il pas attendu John avant de s'attaquer à l'autre ?

Pourquoi ? Tu le sais bien. Parce que ton attention n'était pas tout à

ce que tu faisais lorsque tu as donné tes ordres. S'il est arrivé quelque chose à Clut, tu auras ta part de responsabilité. Mais on verra ça plus tard. Pour l'instant, ton boulot est de faire ton boulot. Alors fais-le, vieux. Oublie Polly et fais ton boulot.

Il arracha le micro à sa fourche. ‘ Première Unité ? Je dois rentrer ?

- quelqu'un est en train de battre John ! hurla Sheila. Venez vite, Alan, c'est un vrai massacre ! ^a

L'information paraissait ne présenter aucun rapport avec ce à quoi il s'était attendu, et il resta quelques instants complètement éberlué.

‘ quoi ? qui ? O~ ?

- Dépêchez-vous, Alan, Il va le tuer ! ^a

Tout d'un coup, il comprit. Hugh Priest, bien entendu. Pour une raison quelconque, Hugh était venu au poste de police avant le départ de John et avait commencé à matraquer. C'était John LaPointe qui était en danger, pas Andy Clutterbuck.

Alan prit le gyrophare, le brancha et le posa sur le toit. Une fois de

l'autre côté du pont, il présenta des excuses silencieuses au break poussif et écrasa l'accélérateur.

13

Clut commença à soupçonner que Priest n'était pas chez lui lorsqu'il constata que tous les pneus de la voiture étaient non seulement à plat, mais en charpie. Il était sur le point d'approcher la maison quand il entendit enfin la voix lointaine qui appelait à l'aide.

Il resta un instant indécis, puis battit en retraite sur l'allée. Cette fois

il aperçut Lenny gisant sur le bas-côté et partit vers le vieillard au pas de course, l'étui de son arme lui battant la cuisse.

Aide-moi ! dit Lenny d'une voix sibilante tandis que Clut s'agenouillait à côté de lui. Hugh Priest est devenu fou ! Cette brute m'a foutu en pièces !

- O' avez-vous mal, Lenny ? ^a demanda Clut, touchant le vieillard à l'épaule. Lenny laissa échapper un cri, réponse qui en valait bien une autre. Clut se releva, ne sachant trop ce qu'il devait faire.

Trop de choses se bousculaient sous son crâne. Il souhaitait désespérément, néanmoins, ne pas saloper son boulot.

Ne bougez pas, finit-il par dire. Je vais appeler l'Assistance médicale.

- J'ai aucune envie de me lever pour danser le tango, crétin ^a, répondit Lenny. La douleur le faisait pleurer et rager. Il avait l'air d'un vieux chien de chasse qui vient de se casser une patte.

^ D'accord, d'accord. ^a Il commença à partir en direction de la voiture de patrouille, puis revint sur ses pas. Il vous a pris votre voiture, c'est ça ?

- Non ! éructa Lenny, tenant ses côtes brisées à deux mains. Il m'a juste mis en morceaux, et il est parti sur un tapis volant. Evidemment, qu'il a pris ma voiture ! Pourquoi tu crois que je reste allongé ici, bordel ? Pour bronzer ?

- D'accord, d'accord ^a, répéta Clut qui, cette fois, s'éloigna au pas de course. Des pièces de dix et cinq cents sautaient de sa poche et décrivait des arcs argentés gracieux avant de tomber sur le macadam.

Il se pencha si brusquement par la fenêtre de la portière qu'il manqua de peu de s'assommer au montant. Il prit le micro ; il fallait appeler Sheila de toute urgence pour qu'elle fasse envoyer de l'aide pour le vieux, mais ce n'était pas le plus urgent. Il fallait qu'Alan et la Police d'Etat sachent qu'Hugh Priest roulait maintenant dans la vieille Chevrolet Bel-Air de Lenny Partridge. Clut n'était pas s'r de l'année, mais on ne pouvait se tromper à sa couleur de poussière.

Impossible de joindre Sheila ! Il essaya à trois reprises, et il n'eut pas de réponse. Rien.

Il entendait Lenny qui s'était remis à gémir ; il entra chez Hugh avec l'intention d'appeler directement les services d'urgence de Norway.

Nom de Dieu ! Elle a vraiment bien choisi son moment pour aller aux chiottes, notre Sheila.

14

Henry Beaufort essayait aussi de joindre le bureau du shérif. A l'autre bout du fil, il entendait la sonnerie qui s'éternisait. ´ Répondez, bon Dieu, répondez à ce foutu téléphone ! qu'est-ce que vous fabriquez, là-bas ? Vous tapez le carton ou quoi ? ^a

Billy Tupper était sorti. Henry l'entendit qui criait quelque chose et il leva les yeux, énervé. Le cri fut suivi d'une forte détonation. La première idée d'Henry fut que l'un des pneus du vieux tacot de Lenny venait d'éclater... puis il y eut deux nouvelles explosions.

Billy entra dans le Mellow Tiger, marchant très lentement. Il tenait une main à sa gorge, et du sang coulait entre ses doigts.

´ Henry ^a, fit Billy d'une voix étranglée, à l'étrange accent cockney.

Henry ! Hen... ^a

Il arriva à hauteur du juke-box, oscilla sur place un instant, puis tout ce qui le maintenait debout parut l'cher d'un seul coup, et il s'effondra mollement sur lui-même.

Une ombre tomba sur ses pieds qui se trouvaient encore presque à

l'entrée, et le propriétaire de l'ombre apparut. Il portait une queue de renard autour du cou et tenait un pistolet à la main. De la fumée montait du canon. De minuscules perles de transpiration brillaient

dans la toison clairsemée entre ses seins. La peau, au-dessous de ses paupières, étaient tuméfiée et brune. Il enjamba le corps de Billy Tupper et pénétra dans la pénombre du Mellow Tiger.

‘ Hello, Henry ^a, dit Hugh Priest.

15

John LaPointe ne comprenait rien à ce qui lui arrivait, mais il savait au moins une chose : si ça continuait, Lester allait le tuer. Et Lester ne manifestait aucun signe de vouloir s'arrêter ; il ne ralentissait même pas. John essaya de glisser le long du mur pour se mettre hors de portée, mais le prof de gym le saisit par la chemise et le remit brutalement sur ses pieds, même pas essoufflé. Jusqu'aux pans de sa chemise qui n'étaient pas sortis de la ceinture élastique de son survêtement.

‘ Encore un pour toi, Johnnie mon garçon ! ^a dit Lester en balançant un direct qui atterrit sur la lèvre supérieure du policier. John la sentit se fendre contre ses dents. ‘ T'auras qu'à te refaire pousser une chatouille-chagatte par-dessus. ^a

A l'aveuglette, John tendit une jambe et poussa aussi fort qu'il put.

Lester laissa échapper un cri de surprise et trébucha en arrière, mais il eut le temps de lancer les deux mains et d'accrocher la chemise ensanglantée de l'autre, l'entraînant avec lui dans sa chute. Ils commencèrent à rouler sur le plancher, se frappant comme ils pouvaient.

Ils étaient beaucoup trop occupés pour voir Sheila filer vers le bureau du shérif. Elle empoigna le fusil de chasse accroché au mur, releva le chien et revint en courant dans la salle principale du local où

régnait maintenant un désordre indescriptible. Lester était assis sur John et lui cognait consciencieusement la tête contre le sol.

Elle savait se servir de cette arme pour avoir pratiqué le tir sur cible depuis l'âge de huit ans. Elle épaula et cria : ‘ Sors-toi de là, John !

Donne-moi un peu de champ ! ^a

Lester se tourna, les yeux fous. Il dénuda ses dents en direction de Sheila, comme un gorille m,le en colère, puis se remit à cogner la tête

de John contre le plancher.

16

Tandis qu'il arrivait en vue du bâtiment municipal, Alan aperçut quelque chose qui lui procura son premier réel plaisir de la journée : la Coccinelle de Norris Ridgewick, approchant de l'autre direction.

Norris était en civil, mais Alan s'en moquait. Il allait avoir besoin de lui cet après-midi. Oh, oui, il allait en avoir besoin !

L'agréable vision, cependant, tourna à son tour au cauchemar.

Une grosse berline rouge, une Cadillac dont la plaque minéralogique indiquait KEETON 1, bondit alors de la contre-allée conduisant au parking du bâtiment municipal. Alan, bouche bée, vit Buster jeter sa voiture contre la Coccinelle de Norris ; il n'avait pas eu le temps de prendre beaucoup de vitesse, mais la grosse américaine devait faire quatre fois le poids de la petite allemande. Il y eut un formidable grincement de tôle et la Volkswagen se renversa côté passager avec un choc sourd et des tintements de verre brisé.

Alan écrasa le frein et descendit du véhicule de patrouille.

Buster en fit autant de la Cadillac.

Norris essayait de se hisser par la vitre de sa portière, l'air abasourdi.

Buster se dirigea à grands pas vers Norris, les poings serrés ; un sourire sinistre s'était pétrifié sur son visage rond et gras.

Il suffit à Alan d'apercevoir ce sourire pour prendre le pas de course.

17

Le premier coup de feu de Priest fit exploser une bouteille de Wild Turkey derrière le bar. Le deuxième, la vitre qui protégeait un document encadré juste au-dessus de la tête d'Henry ; il laissa un trou noir circulaire dans la licence IV, placée juste au-dessous. Le troisième arracha la joue droite du patron du Mellow Tiger et la transforma en un nuage rose de sang et de chair vaporisés.

Henry hurla, saisit la caisse contenant le fusil à canon scié, et se laissa tomber derrière le bar. Il savait que Hugh l'avait touché, pas si c'était

grave ou non. Il avait seulement conscience d'avoir le côté droit du visage qui le brûlait comme une fournaise et que du sang, chaud, humide et gluant lui coulait dans le cou.

‘ Parlons un peu voiture, Henry, dit Hugh en se rapprochant du bar.

Mieux que ça : parlons de ma queue de renard... qu'est-ce que t'en penses ? ^a

Henry ouvrit la boîte, tapissée de velours rouge à l'intérieur. Il y glissa des mains tremblantes et incertaines et en retira la Winchester à

canon scié. Il commença à la casser pour vérifier la culasse, mais comprit qu'il n'avait pas le temps ; il fallait espérer qu'elle était chargée.

Il ramena ses jambes sous lui, prêt à bondir et à faire à Hugh ce qu'il souhaitait ardemment être une grande surprise.

18

Sheila se rendit compte que John ne serait sans doute pas capable de se dégager du fou qui le chevauchait et qui devait s'appeler Lester Platt ou Pratt... bref, le prof de gym du lycée. Non, John ne pourrait s'rement pas. L'autre avait arrêté de lui cogner la tête et refermé ses grandes mains

autour de son cou.

Sheila prit le fusil à l'envers, par le canon, et le brandit au-dessus de sa tête. Comme au cinéma. Puis elle lui fit décrire un grand arc, de toute ses forces.

Lester tourna la tête au dernier moment, juste à temps pour prendre le rebord ferré de la crosse en ch,taignier entre les deux yeux. Il y eut un

ignoble craquement d'os brisé lorsque l'arme s'enfonça dans son cr,ne et transforma les circonvolutions frontales de la cervelle en purée. On aurait dit, au bruit, que quelqu'un venait de sauter à pieds joints sur un carton plein de popcorn. Lester Pratt était mort avant d'avoir touché le sol.

Sheila Bringham le regarda et se mit à hurler.

‘ Tu croyais sans doute que je ne saurais pas d'où ça viendrait ? ^a

grogna Buster Keeton à l'intention de Norris, tout en finissant de l'extraire de la Coccinelle. L'adjoint était sonné mais pas blessé. ‘ Tu t'imaginais que je n'y verrais que du feu, avec ton nom imprimé au bas de chacun des bouts de papier que t'as collés partout ? C'est ça ? Hein, c'est ça ? ^a

Il brandit un poing pour frapper Norris et Alan Pangborn en profita pour glisser prestement autour l'un des bracelets d'une paire de menottes.

‘ Hé ! ^a s'exclama Buster en virevoltant lourdement.

A l'intérieur du bâtiment municipal, quelqu'un commença de hurler.

Alan eut un coup d'oeil dans cette direction puis se servit de l'autre extrémité des menottes pour entraîner Buster jusqu'à la porte ouverte de la Cadillac. Buster se mit à le bombarder de coups de poing de sa main libre mais ne l'atteignit qu'à l'épaule, sans lui faire grand mal, et se retrouva finalement attaché à la poignée de sa propre voiture.

Le shérif se tourna et se trouva face à Norris ; il eut le temps de remarquer l'expression épouvantable qu'arborait son adjoint, mais il la mit sur le compte du fait qu'il venait de se faire empapaouter par le maire en personne.

Amène-toi, dit-il à Norris. On a un pépin. ^a

Mais l'autre l'ignore, du moins sur le moment. Il frôla Alan au passage et abattit son poing droit dans l'œil de Keeton. Le maire l'cha un couinement effrayé et retomba contre sa portière ; son poids la fit se refermer, coinçant en même temps un pan de sa chemise blanche trempée de sueur.

‘ «a, c'est pour le piège à rats, gros lard plein de merde ! cria Norris.

- Je t'aurai ! hurla à son tour Buster. Si tu t'imagines que je t'aurai pas ! Je vous aurai tous, vous m'entendez ? Tous!

- Prends ça en attendant ^a, répliqua Norris dans un grognement.

Il allait encore se précipiter sur le maire, les poings serrés contre sa poitrine de pigeon qui se gonfle pour faire le beau, mais Alan

l'empoigna et le tira à lui.

Arrête ça ! lui cria-t-il en pleine figure. On a un gros pépin là-dedans !
Un très gros pépin ! ^a

Le hurlement retentit à nouveau. Les gens se rassemblaient sur les trottoirs ; Norris les regarda, puis se tourna vers Alan. Son regard avait perdu son expression démente, constata le shérif avec soulagement, et il avait de nouveau l'air d'être lui-même. Enfin, à peu près.

‘ quoi ? «a a un rapport avec lui ? ^a répondit-il avec un coup de menton en direction de la Cadillac. D'o~ il se tenait, Buster les fusillait du regard, tout en cherchant à ouvrir la menotte de sa main libre. Il paraissait n'avoir pas remarqué les hurlements.

Non. As-tu ton arme ? ^a

Norris secoua la tête.

Alan dégagea l'attache de l'étui, sortit son .38 réglementaire et le lui tendit.

Ét toi, Alan ?

- Je préfère garder les mains libres. Viens, allons-y. Hugh Priest est dedans, et il est devenu complètement fou. ^a

20

Hugh Priest était devenu fou, d'accord (le doute n'était guère permis), mais il se trouvait à cinq bons kilomètres du b,timent municipal de Castle Rock.

Si on parlait un peu de... ^a, commença-t-il, mais c'est le moment que choisit Henry Beaufort pour bondir de derrière son bar comme un diable de sa boîte, dégoulinant de sang, le fusil à canon scié braqué.

Les deux hommes firent feu en même temps. Le claquement de l'automatique se perdit dans le rugissement fracassant du fusil. Hugh se trouva soulevé du sol, propulsé à travers la salle, ses talons nus traînant au sol, son torse transformé en un marécage plein d'une bouillie sanglante qui se désintégrait. Le revolver lui sauta des mains ; les pointes de la queue de renard br°laient.

Henry fut repoussé contre le fond du bar par la balle qui lui traversa le

poumon droit. Les bouteilles dégringolèrent et explosèrent autour de lui. Un grand engourdissement se mit à croître dans sa poitrine. Il laissa tomber le fusil et partit d'un pas trébuchant vers le téléphone.

L'air dégageait un mélange insensé d'odeurs : gnôle renversée, poils de renard carbonisés, poudre br°lée. Il essaya de reprendre sa respiration ; mais sa poitrine avait beau se soulever, il avait l'impression de ne pas inhaler d'air. Un petit sifflement aigu montait du trou de sa poitrine à chaque mouvement.

Le téléphone lui parut peser des tonnes, mais il finit par le porter à son oreille et il appuya sur le bouton qui composait automatiquement le numéro de la police.

Ring... ring... ring...

‘ Mais bordel, qu'est-ce que vous foutez, les mecs ? hoqueta péniblement Henri. J'suis en train de crever, ici ! Répondez, nom de Dieu, répondez ! ^a

Mais le téléphone continua de sonner dans le vide.

21

Norris rattrapa Alan dans la contre-allée et ils traversèrent côte à côte le petit parking du b,timent municipal. Norris tenait le pistolet d'Alan le doigt sur le pontet, canon tourné vers le ciel de cette chaude journée d'octobre.

La Saab de Sheila Brigham était garée à côté du véhicule de patrouille n° 4, celui de John LaPointe, mais c'était tout. Alan se demanda fugitivement o' se trouvait la voiture de Priest. A cet instant, la porte du poste de police s'ouvrit brutalement sur quelqu'un qui en surgit tenant, les mains en sang, le fusil de chasse du bureau du shérif.

Norris baissa son arme et son doigt glissa du pontet pour s'enrouler autour de la détente.

Alan enregistra deux choses en même temps : la première, que son adjoint était sur le point de tirer ; la seconde, que la personne qui arrivait en hurlant n'était pas Hugh Priest, mais Sheila Brigham.

Les réflexes quasi surnaturels du shérif sauvèrent la vie de Sheila, ce jour-là, mais ce fut in extremis. Il ne prit pas la peine de crier, ni

même de se servir de sa main pour détourner le canon du pistolet. Ni l'une ni l'autre action n'aurait eu beaucoup de chance de succès. Au lieu de cela, il souleva un coude (comme un danseur enthousiaste de musique country qui a passé les pouces sous ses bretelles) et vint heurter la main qui tenait l'arme une fraction de seconde avant que Norris ne fît feu. Le canon pointa de nouveau en l'air et la détonation fut amplifiée en coup de fouet dans l'espace clos de la cour. La fenêtre d'un bureau, au premier, vola en éclats. Sheila l'cha alors le fusil de chasse avec lequel elle avait fracassé le crâne de Lester Pratt et courut vers eux, mêlant cris et sanglots.

‘ Bordel de Dieu ! ^a dit Norris d'une petite voix, sous le choc. Il était blanc comme du papier lorsqu'il tendit l'arme à Alan, crosse en avant. ‘ J'ai failli tuer Sheila, Sheila! Oh, bordel de Dieu !

- Alan ! s'écria la jeune femme. Grâce à Dieu, vous voilà ! ^a

Elle ne ralentit pas en arrivant sur lui et faillit le renverser. Il rengaina son revolver et la prit dans ses bras. Elle tremblait comme un câble électrique en survoltage. Alan se disait qu'il devait lui aussi trembler comme une feuille et il s'en était fallu de peu qu'il ne mouillât son pantalon. La standardiste était en pleine crise d'hystérie, aveuglée par la panique, ce qui était probablement aussi bien : elle n'avait pas dû se rendre compte, pensa-t-il, qu'il s'en était fallu d'un cheveu qu'elle ne se fasse descendre.

‘ qu'est-ce qui se passe là-dedans, Sheila ? Vite, parlez ! ^a

Les

oreilles lui tintaient si fort, à la suite de la détonation amplifiée par l'écho, qu'il aurait presque juré entendre un téléphone sonner quelque part.

22

Henry Beaufort se sentait comme un bonhomme de neige qui fond au soleil. Ses jambes s'effondrèrent sous lui. Il s'affaissa lentement et se retrouva à genoux, tandis que le téléphone continuait à résonner comme un glas dans son oreille, sans que personne ne décrochât. Le mélange d'odeurs, gnôle, fourrure calcinée, poudre brûlée, lui donnait le tournis. D'autres effluves puissants vinrent s'y joindre ; ils devaient émaner de Hugh Priest, pensa-t-il.

Il avait vaguement conscience que quelque chose ne marchait pas et

qu'il aurait dû essayer un autre numéro, mais il s'en sentait incapable.

Il n'était plus en état de composer un seul chiffre sur le cadran. Il se tassa donc contre le bar, agenouillé, dans une flaque de plus en plus grande de son propre sang, écoutant le sifflement qui lui parvenait du trou dans sa poitrine, cherchant désespérément à rester conscient. Le Mellow Tiger ne devait normalement ouvrir ses portes que dans une heure, Billy était mort, et si personne ne répondait rapidement, lui aussi serait mort lorsque les premiers clients, en un flot menu, viendraient joyeusement s'abreuver.

‘ Je vous en prie, murmura Henry d'une voix minuscule et plaintive. Je vous en prie, répondez, que quelqu'un décroche ce putain de téléphone... ^a

23

Sheila Brigham commença à se calmer, et Alan put obtenir l'information la plus importante : elle avait descendu Hugh d'un coup de crosse. Personne ne devrait leur tirer dessus lorsqu'ils franchiraient la porte.

Théoriquement.

‘ Bien, dit-il à Norris, on y va.

- quand elle est sortie... j'ai cru...

- Je sais ce que tu as cru, mais il n'est rien arrivé. Juste un carreau de cassé. John est à l'intérieur, allons-y vite. ^a

Une fois de part et d'autre de la porte, les deux hommes se

consultèrent du regard. ‘ Tu entres accroupi ^a, dit Alan à Norris, lequel acquiesça.

Alan saisit la poignée, ouvrit brutalement la porte et fonça, imité par un Norris plié en deux.

John avait réussi à se remettre debout et à parcourir d'un pas chancelant la distance qui le séparait de la porte. Ses deux collègues lui tombèrent dessus comme un pack de rugby, et le malheureux dut subir un dernier et douloureux outrage : se voir renversé et expédié à

l'autre bout de la salle par ses propres amis. Il glissa comme une boule de bowling sur le sol carrelé, heurta sèchement le mur et laissa

échapper un cri de douleur qui traduisait un mélange de surprise et d'épuisement.

‘ Bordel, c'est John ! s'exclama Norris. Tu parles d'un coup foireux !

- Viens me donner un coup de main. ^a

Les deux hommes se précipitèrent vers John, qui se mettait lentement sur son séant. Son visage n'était plus qu'un masque ensanglanté. Il avait le nez nettement tourné vers la gauche, la lèvre supérieure gonflée comme une chambre à air ; il cracha une dent dans sa main au moment où ses collègues s'accroupissaient à côté de lui.

‘ Y est fou furieux ^a, dit-il en zozotant horriblement. Il parlait d'une voix p,teuse, sidérée. ‘ Feila lui a balanfé un coup de crozze. Ze crois qu'elle l'a tué.

- «a va, John ? demanda Norris.

- M'a foutu dans un fale état. ^a Il se pencha et vomit copieusement entre ses jambes tendues pour le confirmer.

Alan regarda autour de lui. Il se rendait vaguement compte que ce n'était pas seulement les oreilles qui lui tintaient ; un téléphone sonnait vraiment quelque part. Mais ce n'était pas ça l'important, pour le moment. Il venait d'apercevoir Hugh allongé face à terre contre le mur du fond. Il alla placer l'oreille contre le dos de l'agresseur, cherchant à

discerner un battement de cúur. Il n'entendit tout d'abord que la sonnerie qui lui carillonnait dans les oreilles. Ces foutus téléphones sonnaient sur tous les bureaux, ma parole.

‘ Va répondre à ces enfoirés ou décroche ! ^a lança-t-il à Norris.

Norris s'approcha du plus proche (celui de son propre bureau), enfonça la touche allumée et vociféra : C'est pas le moment de nous embêter. Nous avons une urgence ici. Appelez plus tard. ^a Il laissa retomber le combiné sans même attendre une réponse.

Henry Beaufort détacha de son oreille un téléphone devenu horriblement lourd, et le regarda d'un uíl incrédule et de plus en plus éteint.

´ Vous dites.. ? ^a murmura-t-il.

Soudain, il fut incapable de tenir plus longtemps le fichu appareil ; il était devenu beaucoup, beaucoup trop pesant. Il le laissa tomber, s'effondra sur un côté et resta comme il était, haletant.

25

Pour autant qu'il pouvait en juger, Hugh avait cessé de vivre. Alan le saisit par les épaules, le retourna... et vit qu'il ne s'agissait pas de Hugh

Priest. Le visage était trop tartiné d'un mélange de sang, de cervelle et de fragments osseux pour être reconnaissable, mais ce n'était s'rement pas l'employé de Deke.

´ Mais bon Dieu, qu'est-ce qui se passe, dans ce patelin ? ^a

murmura-t-il à voix basse, stupéfait.

26

Danforth ´ Buster ^a Keeton, cadennassé au milieu de la rue à la portière de sa Cadillac, LES regardait le regarder. Maintenant que le Persécuteur en Chef et son Adjoint Persécuteur avaient disparu, Ils n'avaient pas d'autre spectacle.

Il LES observa et comprit ce qu'iLS valaient, tous tant qu'iLS étaient.

Bill Fullerton et Henry Gendron se tenaient devant la boutique du coiffeur ; ils encadraient Bobby Dugas, qui, avec la grande serviette de barbier qui lui pendait encore autour du cou, paraissait s'apprêter à

dépecer un crustacé. Devant Western Auto, Charlie Fortin le regardait aussi. quant à Scott Garson et à ses deux copains Albert Martin et Howard Potter, deux juristes débectants, ils l'observaient depuis le seuil de la banque, o' ils devaient être en train de parler de lui lorsque le tapage avait commencé.

Des yeux.

Partout, des yeux.

Des yeux immondes.

qui tous le regardaient, lui.

‘ Je Vous vois ! s'écria soudain Buster. Je Vous vois TOUS: Oui, TOUS!
Et je sais ce qui me reste à faire ! Bon Dieu, oui, je le sais ! ^a

Il ouvrit la portière de la Cadillac et essaya d'y entrer. Impossible : il
était attaché à la poignée extérieure ; la chaîne qui reliait les menottes
était longue, mais pas à ce point.

quelqu'un éclata de rire.

Buster l'entendit parfaitement.

Il regarda autour de lui.

De nombreux badauds s'étaient attroupés devant les commerces de
Main Street et lui rendaient son regard de leurs petits yeux en boutons
de bottine, des yeux intelligents, des yeux de rats.

Tout le monde était là, sauf Mr Gaunt.

Le propriétaire du Bazar des Rêves n'était cependant pas absent ; il se
trouvait sous le crâne de Buster et lui disait ce qu'il devait exactement
faire.

Buster écouta... et un sourire naquit sur ses lèvres.

27

Le camion de livraison de bière que Priest avait failli accrocher, après
deux arrêts dans d'autres établissements, finit par venir se ranger sur
le parking du Mellow Tiger; il était seize heures une. Le conducteur
descendit, prit son carnet de livraison, remonta son pantalon kaki et se
dirigea vers le pub. Il s'arrêta à moins de deux mètres de la porte, l'œil
rond. Deux pieds dépassaient du seuil.

‘ Bonté divine ! s'exclama-t-il. «a va pas, l'ami ? ^a

Un appel affaibli et sibilant parvint jusqu'à ses oreilles :

‘ à l'aide..... ^a

Le conducteur courut à l'intérieur et y découvrit Henry Beaufort,
moribond, recroquevillé derrière le bar.

‘ F'est Lefter Pratt ^a, coassa John LaPointe. Soutenu par Norris et Sheila, il s'était approché en boitillant.

‘ qui ? ^a demanda Alan. Il avait l'impression d'être tombé par accident dans une authentique histoire de fous. Truc et Machin vont en enfer. Hé, Lester, faudrait nous expliquer...

‘ Lefter Pratt, répéta patiemment (et douloureusement) John. F'est le professeur d'éducation physique du lycée.

- Mais qu'est-ce qu'il fabriquait ici ? ^a

John LaPointe secoua laborieusement la tête. ‘Ch'ai pas, Alan. Y est arrivé et y est d'venu fou.

- Non mais je rêve ! O' est passé Hugh Priest ? Et o' est Clut ?

quelqu'un peut-il me dire, bon Dieu, ce qui se passe ici ? ^a

George T. Nelson se tenait sur le seuil de sa chambre ; il la parcourait des yeux, incrédule. On aurait dit qu'une bande de punks - les Sex Pistols, voire les Cramps - venaient d'y faire la bringue avec leurs groupies.

Il éructa quelque chose, un début de question, et s'arrêta ; inutile d'en dire davantage. Il savait ce que c'était. La coke. «a ne pouvait pas être autre chose. Cela faisait six ans qu'il dealait la poudre parmi le corps enseignant de Castle Rock ; tous les profs n'étaient pas amateurs du produit tant vénéré par Ace Merrill, mais seulement ceux que Nelson baptisait les ‘ grands connaisseurs ^a. Il en avait laissé une once presque pure sous son matelas. S'r que c'était ça. quelqu'un avait parlé, quelqu'un d'autre avait flairé le bon coup. George avait

subodoré que quelque chose clochait dès qu'il s'était garé dans son allée et avait vu la fenêtre cassée de sa cuisine.

Il s'avança dans la pièce et souleva le matelas d'une main qu'il avait l'impression de ne plus sentir. Rien. Tout avait disparu. Près de deux mille dollars de bonne coke, envolés ! D'un pas de somnambule, il passa dans la salle de bains pour vérifier si sa petite réserve se trouvait toujours dans la bouteille de médicament, sur l'étagère du haut de son

armoire à pharmacie. Jamais, de toute sa vie, il n'avait autant éprouvé le besoin de sniffer une ligne.

Une fois de plus, il s'arrêta sur le seuil, l'œil agrandi. Ce ne fut pas tant la pagaille qui retint son attention, en dépit du zèle que l'on avait déployé à mettre la pièce sens dessus dessous, que le siège des toilettes.

Un fin voile de poussière blanche maculait le siège.

George se douta qu'il ne devait pas s'agir de talc à poudrer les fesses de bébé.

Il humecta son doigt, le passa sur le siège et go'ta ; le bout de sa langue s'engourdit sur-le-champ.

A côté, sur le sol, traînait une petite poche en plastique. La scène était claire ; délirante, mais claire. quelqu'un était venu, avait trouvé

la

coke, et.... l'avait balancée dans les chiottes. Pourquoi? Pourquoi?

Aucune idée ; s'il trouvait l'auteur de ce geste, cependant, il ne manquerait pas de lui poser la question. Juste avant de lui arracher la tête des épaules. «a ne pouvait pas faire de mal. De poser la question.

Les trois grammes de sa réserve personnelle étaient intacts. Il les prit avec lui et s'arrêta pile, une fois de plus, en retournant dans la chambre ; il n'avait pas vu cette nouvelle abomination à l'aller, mais en revenant sur ses pas, il devenait impossible de la manquer.

Il resta longtemps planté là, les yeux écarquillés d'une stupéfaction horrifiée, avec des mouvements convulsifs de la pomme d'Adam. Le réseau de veines de sa tempe pulsait frénétiquement, comme des ailes de passereaux. Il finit par articuler un son minuscule, étranglé :

´ m'man..... ! ^a

En bas, derrière le canapé beige de George, Frank Jewett dormait toujours.

l'accident, les cris et le coup de feu, avaient droit maintenant à un nouveau numéro : celui de l'évasion, laborieuse, de leur maire.

Buster se pencha aussi loin qu'il le put dans la Cadillac et tourna la clef de contact, puis appuya sur le bouton qui descendait électriquement la vitre, côté conducteur. Il referma ensuite la portière et commença à se tortiller pour s'introduire à l'intérieur du véhicule en passant par la fenêtre.

Il s'y était déjà glissé jusqu'aux genoux, le bras gauche coincé en arrière à cause des menottes, la chaîne s'incrustant dans sa grosse cuisse, lorsque Scott Garson s'approcha.

‘ Heu... Danforth, dit le banquier d'un ton hésitant. Je crois qu'il vaudrait mieux pas. Tu es en état d'arrestation, il me semble. ^a

Buster regarda par-dessous son bras droit, sentant les effluves qui montaient de son aisselle (effluves marqués, très marqués, même), et vit Garson à l'envers, juste derrière lui, l'air de vouloir le tirer par les pattes.

Buster ramassa ses jambes sous lui autant qu'il le put et les détendit, violemment, comme un poulain qui décoche des ruades dans son pré. Ses talons vinrent frapper le banquier en pleine figure avec un bruit mat qu'il trouva tout à fait satisfaisant. Les lunettes à

monture d'or de l'homme volèrent en éclats. Il poussa un hurlement, partit en arrière en portant les mains à son visage en sang, et s'étala en pleine rue, sur le dos.

‘ Ha ! grogna Buster, tu ne t'attendais pas à celui-là, hein, vieux ?

Pas un poil tu t'y attendais ! Salopard de persécuteur ! ^a

Il se remit à se tortiller pour finir de passer à l'intérieur. Son épaule émit un craquement inquiétant, mais pivota suffisamment pour lui permettre de passer sous son propre bras et de ramener ses fesses sur le siège. Il se retrouva derrière le volant, la main gauche à l'extérieur du véhicule. Il lança le moteur.

Scott Garson se rassit à temps pour voir la Cadillac foncer sur lui.

La calandre semblait ricaner, vaste montagne de chrome s'apprêtant à le broyer.

Il roula frénétiquement sur lui-même et n'évita la mort que de quelques dixièmes de seconde. Le gros pneu avant de la voiture lui roula sur la main droite, qu'elle écrasa fort proprement ; puis le pneu arrière répéta l'opération pour achever le travail. Garson se retrouva gisant sur le dos, contemplant la forme grotesque de ses doigts écrasés ; ils avaient à peu près la taille de spatules à mastic. Il se mit à

hurler, tourné vers le ciel bleu et chaud.

31

´ TAMMMEEEEEE FAYYYYYEE! ^a

Ce hurlement tira Frank Jewett d'une somnolence de plus en plus profonde. Il n'eut aucune idée de l'endroit o^ù il se trouvait, pendant ces premiers instants de confusion, sinon qu'il était fermé et resserré.

Désagréable. Il tenait aussi quelque chose à la main... mais quoi ?

Il faillit se crever l'œil en voulant voir l'objet : un couteau à steak.

Óooooooooohh, nooonn ! Tammmmmeeeeee Fayye ! ^a

D'un seul coup, tout lui revint. Il se trouvait derrière le canapé de son bon, de son excellent ami George T. Nelson et c'était George T.

Nelson en personne qui déplorait bruyamment le décès de son

perroquet. Le reste aussi : les revues éparpillées dans son bureau, la lettre de chantage, la ruine possible (non : probable ! Plus il y pensait, plus le terme ´ probable ^a s'imposait) de sa carrière et de sa vie.

Incroyable : George pleurait, maintenant ! Il pleurait une saloperie volante à faire des fientes ! Eh bien, pensa Frank, je vais mettre un terme à tous tes malheurs, George mon chou. qui sait ? Tu te retrouveras peut-être dans un paradis pour oiseaux.

Les sanglots se rapprochèrent du canapé. De mieux en mieux. Il allait bondir de là - coucou, George ! - et ce fumier serait mort avant d'avoir compris ce qui se passait. Frank était sur le point de s'élancer lorsque George T. Nelson, pleurant toujours à chaudes larmes, se laissa pesamment tomber sur le canapé. Son poids - il était corpulent et lourd - expédia le siège contre le mur. Il n'entendit pas le Óuf ! ^a étranglé de surprise qui monta de derrière lui ; ses sanglots couvrirent le bruit. Il attrapa maladroitement le téléphone, réussit à

faire le bon numéro à travers le voile de ses larmes et obtint (presque miraculeusement) Fred Rubin après la première sonnerie.

‘ Fred ! se mit-il à geindre. Fred, il vient de se passer quelque chose de terrible ! »a continue peut-être encore ! Oh, bordel, Fred ! Oh, bordel de Dieu ! ^a

Dessous, Frank Jewett cherchait désespérément à respirer.

Les contes d'Egar Poe qu'il avait lus enfant, ceux dans lesquels on se retrouve enterré vivant, se mirent à défiler à toute vitesse dans son esprit. Son visage prit lentement la couleur de la vieille brique. Le lourd pied de bois qui lui avait enfoncé la cage thoracique, lorsque George T. Nelson s'était effondré sur le canapé, pesait sur lui comme une barre de plomb. L'arrière du siège compressait son épaule et un côté de sa tête.

Au-dessus de lui, George T. Nelson s'était lancé dans une description confuse de ce qu'il avait trouvé chez lui, et au bout d'un moment, Fred Rubin finit par comprendre. Il y eut un silence qui dura un certain temps, puis il reprit, criant presque : ‘ «a m'est égal ! Je m'en fous d'en parler au téléphone ! qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, maintenant qu'on a tué Tammy Paye ? Ce salopard a tué Tammy Faye ! Mais qui a pu faire un truc pareil, Fred ? qui ? Il faut que tu m'aides !
^a

Il y eut un autre silence pendant que George T. Nelson écoutait et, de plus en plus paniqué, Frank se rendit compte qu'il allait s'évanouir.

Il comprit brusquement ce qui lui restait à faire : tirer un coup de feu avec le Llama à travers le canapé. Il ne tuerait peut-être pas George T.

Nelson, il ne le toucherait peut-être même pas mais, à n'en pas douter, il attirerait son attention. Il y avait alors toutes les chances pour que ce

bon George T. Nelson décolle son gros cul à toute vitesse avant que Frank ne mour^ot ici, le nez écrasé contre le système de chauffage accolé à la plinthe.

Frank l,cha le couteau et essaya d'attraper le revolver coincé dans sa ceinture. Il fut envahi d'un sentiment d'horreur cauchemardesque lorsqu'il se rendit compte qu'il n'y arrivait pas, que ses doigts se refermaient à moins de cinq centimètres au-dessus de la crosse incrustée d'ivoire de l'arme. Il rassembla toutes les forces qui lui

restaient pour effectuer une ultime tentative, mais son épaule refusait complètement de bouger ; le lourd canapé, auquel s'ajoutait le poids considérable de George T. Nelson, le maintenait solidement collé au mur. Comme s'il y était cloué.

Des roses noires, annonciatrices de l'asphyxie, commencèrent à se déployer devant ses yeux de plus en plus exorbités.

Comme s'il avait soudain parlé d'une distance considérable, Frank entendit son ' vieil ^a ami hurler quelque chose à l'intention de Fred Rubin, lequel devait sans aucun doute être le partenaire de George T.

Nelson dans le trafic de cocaÔne. ' Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je te dis que je viens d'être cambriolé et tu me parles d'aller voir ce nouveau mec dans la rue ? C'est pas d'un bricolage à la con dont j'ai besoin, mais d'un... ^a

Il s'interrompt, se leva, et se mit à aller et venir. Avec ce qui était littéralement tout ce qui lui restait de forces, Frank réussit à repousser le meuble de quelques centimètres. Ce n'était pas beaucoup, mais cela lui permit cependant d'aspirer de petites bouffées d'un air qu'il trouva merveilleux.

Îl veut quoi ? cria George T. Nelson. Mais bordel de Dieu, pourquoi tu n'as pas commencé par là ? ^a

Silence de nouveau. Frank gisait derrière le canapé comme une baleine échouée, aspirant de l'air et espérant que sa tête, transformée en enclume sur laquelle cognait un énorme marteau, n'allait pas exploser. Encore quelques instants, et il se lèverait et ferait sauter la caisse de George T. Nelson. Encore quelques instants. Lorsqu'il aurait retrouvé son souffle. Lorsque les grandes fleurs noires qui lui bouchaient la vue se seraient évanouies. Dans un moment. Deux tout au plus.

' D'accord, dit George T. Nelson. J'irai le voir. J'ai bien peur qu'il ne puisse pas faire de miracle, ton type, mais à cheval donné on ne regarde pas les dents, hein ? Je vais quand-même te dire quelque chose ; j'en ai rien à foutre s'il deale de la came ou non. Je vais trouver l'enfant de salaud qui a fait tout ça, avant toute chose. Priorité numéro un. Et je vais le clouer au mur le plus proche. Tu piges ? ^a

Je pige, pensa Frank. Reste à savoir qui va clouer qui sur ce fameux mur, mon cher vieux compagnon de partouze.

Ôui, j'ai compris le nom ! hurla George T. Nelson. Gaunt, Gaunt,

Gaunt, putain ! ^a

Il raccrocha brutalement puis envoya sans doute l'appareil valser dans la pièce, car Frank entendit un bruit de verre fracassé. quelques secondes plus tard, George T. Nelson lançait un dernier juron et fonçait hors de la maison. Le moteur de son Iroc-Z gronda ; Frank l'entendit partir en marche arrière dans l'allée au moment où il repoussait lentement le canapé. Il y eut un crissement de pneus et George T. Nelson, ce bon vieil ami, démarra en trombe.

Deux minutes plus tard, deux mains firent leur apparition au-dessus du canapé beige et l'agrippèrent. Au bout de quelques instants le visage de Frank Jewett, blême, chiffonné, les lunettes à la Weatherbee (dont un verre était craquelé) de travers sur son nez camard, surgit à

son tour entre les mains. L'arrière du meuble avait laissé une marque rouge en pointe de lance sur sa joue droite. quelques moutons de poussières dansaient, accrochés à ses cheveux clairsemés.

Avec lenteur, comme un cadavre boursoufflé qui remonte du lit d'une rivière pour venir flotter juste sous la surface, un sourire se dessina sur sa figure. Il avait manqué son ' vieil ^a ami George T.

Nelson pour cette fois, mais George T. Nelson n'envisageait pas de quitter la ville ; d'après sa conversation téléphonique, c'était clair.

Frank ne doutait pas de le trouver avant le soir. Dans une ville de la taille de Castle Rock, pouvait-il le manquer ?

32

Sean Rusk se tenait sur le seuil de la cuisine, et regardait anxieusement vers le garage. Son grand frère venait d'y entrer cinq minutes auparavant : il l'avait aperçu par hasard, depuis la fenêtre de sa chambre. Brian tenait quelque chose à la main. Sean savait ce que c'était, même s'il était trop loin pour distinguer l'objet : la nouvelle carte de base-ball, celle que Brian n'arrêtait pas d'aller contempler en cachette.

L'aîné croyait que son cadet ignorait tout de la carte, mais il se trompait. Sean savait même qui était dessus, car arrivé de l'école bien avant son frère, aujourd'hui, il s'était introduit dans sa chambre pour la regarder. Il se demandait pourquoi Brian y tenait tant ; elle était vieille, sale, écornée, à demi effacée. En plus, Sean n'avait jamais entendu parler de ce joueur, un lanceur des Dodgers de Los Angeles

du nom de Sammy Koberg, dont les coups gagnants se comptaient sur les doigts de la main. Un type qui n'avait même pas passé une année entière dans la première division. qu'est-ce que Brian pouvait bien lui trouver, à cette carte ?

Sean l'ignorait. Deux choses étaient certaines, en revanche : son frère y tenait beaucoup, et le comportement de Brian était très inquiétant depuis une semaine. On aurait dit un personnage de ces mises en garde contre la drogue destinées aux jeunes, qui passent à la télé. Mais Brian ne prenait pas de drogue... pas lui !

L'expression qu'il avait lue sur le visage de Brian, au moment où il l'avait vu entrer dans le garage, l'avait tellement effrayé qu'il était allé

en parler à sa mère. Il ne savait trop comment s'expliquer, mais en fin de compte ça n'avait pas eu d'importance : il n'eut pas la moindre possibilité de le faire. Elle gémissait dans sa chambre, en sortie de bain, portant ces stupides lunettes de soleil qu'elle avait trouvées au nouveau magasin.

‘ M'man ! Y a Brian qui... ^a, avait-il commencé. Mais il n'avait pas pu aller plus loin.

‘ Va-t'en, Brian. Maman est occupée.

- Mais, m'man...

- Va-t'en, je te dis ! ^a

Et avant d'avoir pu placer deux mots, il s'était trouvé reconduit sans cérémonie à la porte de la chambre. La sortie de bain s'était entrouverte pendant qu'elle le bousculait et il n'avait pas eu le temps de détourner les yeux. Dessous, elle ne portait rien du tout. Même pas une chemise de nuit.

Elle avait claqué la porte et donné un tour de clef.

Et maintenant, sur le seuil de la cuisine, de plus en plus inquiet, il attendait de voir Brian sortir du garage. Mais Brian n'en sortait pas.

Son angoisse avait cr° de manière furtive pour se transformer en une terreur qu'il contrôlait de moins en moins bien. L'enfant partit finalement au petit trot et entra dans le garage.

Il y faisait sombre et la chaleur étouffante qui y régnait rendait encore plus agressive les odeurs d'huile. Il resta un moment sans voir son

frère dans la pénombre et pensa qu'il avait d° passer dans l'arrière-cour par la porte du fond. Puis ses yeux s'accommodèrent et il laissa échapper un petit cri geignard.

Assis contre le mur du fond, à côté de la tondeuse à gazon, Brian tenait le fusil de chasse de papa. La crosse était posée sur le sol, le canon pointé vers sa tête. Brian s'accrochait d'une main à l'arme et tenait de l'autre la vieille carte de base-ball crasseuse qui semblait avoir une emprise si grande sur sa vie, depuis une semaine.

´ Brian ! qu'est-ce que tu fais ? s'écria Sean.

- Ne t'approche pas, Sean, ça va te salir.

- Brian, non ! gémit le petit, se mettant à pleurer. Fais pas l'idiot !

Tu... tu me fiches la trouille !

- Tu dois me faire une promesse ^a, répondit Brian. Il avait enlevé chaussettes et tennis et glissait un gros orteil sous le pontet de la Remington.

Sean sentit son entre-jambes devenir chaud et humide. Jamais il n'avait eu aussi peur de sa vie. ´ Brian ! je t'en supplie ! Je t'en supplie !

- Il faut me promettre de ne jamais aller au nouveau magasin. Tu m'as compris ? ^a

Sean fit un pas vers son frère, dont l'orteil se recroquevilla sur la détente.

Non! hurla Sean en battant immédiatement en retraite. Je veux dire oui ! oui ! ^a

Brian laissa retomber un peu le canon ; son orteil se détendit légèrement. ´ Promets-moi.

- Oui ! Je te promets tout ce que tu veux ! Mais ne fais pas ça !

Ne... arrête de me faire marcher, Bri ! Je t'en supplie ! Allons voir Les Transformateurs! Non... choisis ce que tu veux! N'importe quoi!

Même Wapner ! On peut regarder Wapner si tu veux ! Toute la semaine ! Tout le mois, même ! Mais arrête de me faire peur, Brian, je t'en supplie, arrête ça ! ^a

Brian Rusk n'avait peut-être même pas entendu. Ses yeux semblaient flotter au milieu de son visage, lointains et sereins.

Ne va jamais là-bas, reprit-il. Le Bazar des Rêves est un endroit empoisonné, et monsieur Gaunt est un empoisonneur. Sauf qu'il n'est pas vraiment un homme, Sean. Pas un homme du tout.

Jure-moi que tu n'achèteras jamais les poisons que vend monsieur Gaunt !

- Je le jure ! Je le jure ! bafouilla Sean. Je te le jure sur la tête de maman !

- Non, tu ne peux pas. Maman s'est fait avoir, elle aussi. Jure sur ton propre nom, Sean. Sur ton propre nom.

- Je le jure ! ^a cria Sean dans le garage sombre à la chaleur étouffante. Il tendit vers son frère deux mains implorantes. ' Je le jure sur mon propre nom ! Mais pose ce fusil, maintenant, pose-le, Bri...

- Je t'aime, fréro. ^a Brian regarda un instant la carte de base-ball.

Śandy Koufax... de la merde ^a, observa Brian Rusk en appuyant sur la détente avec son orteil.

Le cri perçant que poussa Sean, un hurlement d'horreur, fut plus fort que la détonation, bruyante mais sans écho dans le garage. Le garage sombre, oŹ régnait une chaleur étouffante.

33

Leland Gaunt regardait la rue à travers la vitrine du Bazar des Rêves et souriait doucement. Le coup de feu en provenance de Ford Street était presque inaudible, mais il avait l'ouŒe très fine et il l'entendit.

Son sourire s'agrandit légèrement.

Il enleva le panonceau (celui qui précisait ū rendez-vous seulement ^a) pour en mettre un nouveau. Sur ce dernier on lisait : FERM... JUSqU'Ź NOUVEL AVIS

Œn commence enfin à bien s'amuser, dit Leland Gaunt.

DIX-HUITIŹME CHAPITRE

Polly Chalmers ignorait tout de ces événements.

Au moment où Castle Rock voyait poindre les premiers fruits authentiques des travaux de Leland Gaunt, elle se trouvait au bout de la route vicinale 3, sur le terrain de l'ancienne ferme Camber. Elle s'y était rendue une fois sa conversation avec Alan terminée.

Terminée ? pensa-t-elle. L'expression est bien trop courtoise. Dès qu'elle lui avait raccroché au nez, voilà qui serait plus proche de la vérité, non ?

Bon d'accord, admit-elle. Je lui ai raccroché au nez. Mais il est allé fouiller dans mon dos. Et quand je l'ai mis devant le fait accompli, il s'est empêtré et il a menti. Il a menti ! J'estime qu'un tel comportement ne mérite pas une réponse courtoise.

quelque chose en elle n'était pas complètement convaincu ; ce quelque chose aurait pu élever la voix, si elle lui en avait laissé le temps

et la place, mais elle ne lui accorda ni l'un ni l'autre. Elle refusait d'écouter toute voix discordante ; elle ne voulait même pas revenir sur sa dernière conversation avec Alan Pangborn. Elle ne désirait qu'une chose, faire ce qu'elle avait à faire ici, au bout du chemin vicinal 3, et rentrer chez elle. Une fois à la maison, elle prendrait un bain froid et irait au lit pour douze ou seize heures.

La voix lointaine réussit cependant à glisser quelques mots : mais, Polly, as-tu pensé... ?

Non, elle n'y avait pas pensé. Sans doute y penserait-elle, le moment venu, mais c'était encore trop tôt. Lorsqu'elle se mettrait à y penser, elle commencerait aussi à souffrir. Pour l'instant elle ne voulait qu'une chose, s'occuper de ce qu'elle avait à faire, et ne pas penser du tout.

La ferme Camber n'était pas un endroit rassurant. On disait même qu'elle était hantée. quelques années auparavant, deux personnes (un petit garçon et le shérif George Bannerman) étaient mortes dans la cour de cette ferme. Deux autres, Gary Pervier et Joe Camber lui-même, avaient péri juste au pied de la colline. Polly se gara à l'endroit où une femme du nom de Donna Trenton avait commis jadis l'erreur fatale de faire halte avec sa Ford Pinto et sortit. L'azka se balança

entre ses seins.

Elle regarda un moment autour d'elle, mal à l'aise ; le porche s'affaissait, le lierre recouvrait les murs à la peinture écaillée, les fenêtres, presque toutes brisées, lui rendaient son regard de leurs yeux aveugles. Des grillons chantaient leur chanson stupide dans l'herbe, et le soleil tapait aussi fort que le jour où Donna Trenton avait lutté pour se sauver et sauver son fils de la mort.

Mais qu'est-ce que je fabrique ici ? Au nom du ciel, qu'est-ce que je fabrique ici ?

Elle le savait, cependant, et ça n'avait rien à voir avec le shérif Pangborn, ni avec Kelton, ni avec le Département de l'Aide sociale à

l'Enfance de San Francisco. Cette petite promenade aux champs n'avait rien à voir avec l'amour. Elle avait à voir avec la souffrance.

C'était tout... mais suffisant.

Il y avait quelque chose à l'intérieur de l'amulette d'argent. quelque chose de vivant. Si elle ne remplissait pas les conditions du marché

qu'elle avait passé avec Gaunt, la chose mourrait. Elle ne savait pas si elle pourrait supporter une rechute dans les douleurs horribles, suffocantes, qui l'avaient réveillée, dimanche dernier. Si elle devait envisager une telle vie de souffrance, autant se tuer.

Et ce n'est pas contre Alan ^a, murmura-t-elle tout en se dirigeant vers la grange à la porte béante et dont le toit incliné menaçait ruine.

Il a dit qu'il ne lèverait pas la main contre lui. ^a

Mais alors, pourquoi t'inquiéter ? lui souffla la voix.

Elle s'inquiétait parce qu'elle ne voulait pas faire de mal à Alan. Elle était en colère contre lui, furieuse, en réalité ; mais cela ne signifiait pas

qu'elle devait s'abaisser à son niveau, qu'elle devait le traiter aussi lamentablement que lui l'avait traitée.

Mais Polly, as-tu pensé... ?

Non. Non!

Elle allait faire une blague à Ace Merrill, et elle se fichait

complètement de ce type qu'elle n'avait même jamais rencontré et ne connaissait que de réputation. C'était lui qui serait victime de la blague, mais...

Mais Alan, qui avait expédié Ace Merrill moisir à Shawshank, intervenait quelque part. Son cœur le lui disait.

Pouvait-elle faire machine arrière ? Le pouvait-elle, quand bien même elle l'aurait voulu ? Car il y avait aussi Kelton. Mr Gaunt ne lui avait pas franchement dit que la ville serait mise au courant de ce qui était arrivé à son fils si elle n'exécutait pas ses ordres... mais il l'avait

laissé entendre. Cette seule idée était insupportable.

Pourquoi une jeune femme, cependant, n'aurait-elle pas droit à son amour-propre ? quand tout le reste lui échappe, n'a-t-elle pas au moins droit à cela ? A cette dernière pièce qui empêche sa bourse d'être vide ?

Oui. Oui et oui.

Mr Gaunt lui avait dit qu'elle trouverait dans la grange l'outil dont elle aurait besoin. Elle s'avança vers la b, tisse branlante.

Va õ tu veux, mais vas-y vivante, lui avait dit tante Ewie. Ne deviens pas un fantôme.

Mais en ce moment, alors qu'elle franchissait la porte grande ouverte, pétrifiée sur son rail rouillé, elle se sentait comme un fantôme ; jamais elle ne s'était autant sentie comme un fantôme de toute sa vie. L'azka bougeait entre ses seins... mais de lui-même. A l'intérieur, quelque chose. quelque chose de vivant. «a ne lui plaisait pas, mais l'idée de ce qui se passerait si la chose mourait lui plaisait encore moins.

Elle ferait ce que Mr Gaunt lui avait demandé de faire, au moins cette fois, puis couperait tout lien avec Alan Pangborn (une erreur dès le début, cette liaison : elle le voyait bien, maintenant) et garderait son passé pour elle. Pourquoi pas ?

Après tout, il ne s'agissait que de bien peu de chose.

La pelle se trouvait exactement là õ il avait dit qu'elle serait, appuyée contre un mur, dans un rayon de soleil õ dansait la poussière. Elle la

saisit par sa poignée, lisse d'usure.

Elle eut soudain l'impression d'entendre une sorte de feulement bas en provenance des parties les plus sombres de la grange, comme si le saint-bernard enragé qui avait tué le grand George Bannerman et entraîné la mort de Tad Trenton se trouvait encore ici, plus féroce que jamais. La chair de poule lui hérissa le bras, et elle se précipita dehors.

La cour ne respirait pas exactement la joie de vivre, avec cette maison vide qui vous foudroyait de son regard sinistre, mais c'était mieux que la grange.

qu'est-ce que je fabrique ici? se demanda-t-elle une fois de plus, affligée ; ce fut la voix de tante Ewie qui lui répondit : Tu te transformes en fantôme. Voilà ce que tu fabriques ici. Tu fais un fantôme de toi.

Elle ferma fortement les paupières. Arrête ! murmura-t-elle d'un ton rogue. Arrête, t'entends ? ^a

Très juste, intervint alors Leland Gaunt. Et d'ailleurs, o' est le problème ? Ce n'est qu'une petite blague inoffensive. Et s'il devait y avoir des conséquences sérieuses - il n'y en aura pas, évidemment, simple supposition pour les besoins de la cause - la faute à qui, hein ?

Á Alan ^a, marmonna-t-elle. Ses yeux ne cessaient d'aller et venir nerveusement; ses mains s'ouvraient et se serraient nerveusement entre ses seins. S'il était ici pour parler à... s'il ne s'était pas coupé de moi en allant fouiner dans des affaires qui ne le regardaient pas... ^a

La petite voix essaya de nouveau de s'élever, mais Leland Gaunt la coupa avant même qu'elle ait pu placer un mot.

Tout juste, encore une fois. quant à ce que tu fabriques ici, Polly, la réponse est simple : tu paies. C'est ce que tu fais, et c'est tout ce que tu fais. Les fantômes n'ont rien à voir là-dedans. Et n'oublie pas ceci, parce que c'est l'aspect le plus élémentaire et le plus merveilleux du commerce : une fois que tu as payé pour une chose, elle t'appartient. Tu ne t'attendais pas à ce qu'un objet aussi fantastique soit bon marché, tout de même ? quand tu auras fini de payer, il sera à toi. Tu as des droits très clairs sur la chose pour laquelle tu as payé. Alors vas-tu rester

plantée là à écouter toute la journée ces voix geignardes, ou feras-tu ce que tu es venue faire ?

Polly rouvrit les yeux. L'azka pendait, immobile, au bout de sa chaîne. S'il avait bougé (elle n'en était plus tout à fait aussi s're), c'était

maintenant terminé. La maison n'était qu'une maison, abandonnée depuis trop longtemps et portant les stigmates inévitables de cet abandon. Les fenêtres n'étaient pas des yeux, mais de simples trous privés de vitrage par des gamins aventureux armés de cailloux. Et ce qu'elle avait entendu dans la grange (et qu'elle n'était plus très s're d'avoir entendu) ne devait être que le bruit d'une planche qui avait craqué dans la chaleur anormale de cette journée d'octobre.

Ses parents étaient morts. Son adorable petit garçon était mort. Et le chien qui avait régné en maître, un maître redoutable et terrifiant, dans cette cour pendant trois journées successives, était mort depuis onze ans.

Il n'y avait pas de fantômes.

‘ Pas même moi ^a, dit-elle.

Elle contourna la grange.

3

Derrière la grange, lui avait dit Gaunt, vous trouverez la carcasse d'une vieille caravane. Il y en avait une, en effet, une Airflow métallisée qui disparaissait presque au milieu d'un fouillis de verges d'or et de tournesols desséchés.

Vous verrez un rocher plat à la gauche de la caravane.

Elle n'eut pas de mal à le découvrir ; il faisait la taille d'une dalle de jardin.

Déplacez le rocher et creusez. A environ soixante centimètres, vous trouverez une boîte de Crisco.

Elle mit le rocher de côté et creusa. Moins de cinq minutes plus tard, la lame de la pelle heurtait la boîte métallique. Elle continua à creuser avec les mains dans la terre meuble, cassant des doigts les fragiles ramifications des racines. La boîte de margarine était rouillée mais intacte. L'étiquette en décomposition se détachait ; elle comportait au

dos une recette de gâteau surprise à l'ananas (la liste des ingrédients rendue illisible par les moisissures) et un coupon Bisquick dont l'année d'expiration était 1969. Du doigt, elle réussit à dégager le couvercle. La bouffée d'air qui s'en échappa la fit grimacer et éloigner la tête. La voix tenta une dernière fois de lui demander ce qu'elle fabriquait ici, mais Polly la fit taire.

Elle regarda dans la boîte et y trouva ce qu'avait prévu Mr Gaunt : un paquet de timbres publicitaires Gold Bond et plusieurs photos à

demi effacées d'une femme ayant un rapport sexuel avec un chien colley.

Elle sortit tout cela et le fourra dans sa poche, puis s'essuya vivement les doigts sur son jean. Elle se promit de se laver les mains dès que possible. Le fait de toucher des choses restées si longtemps sous terre lui répugnait.

D'une autre poche, elle prit une enveloppe scellée de format commercial. Imprimé en lettres capitales, on lisait ceci dessus :
MESSAGE à L'INTENTION DE L'INTR...PIDE CHASSEUR DE TR...
SORS

Polly mit l'enveloppe dans la boîte, referma le couvercle et remit l'ensemble dans le trou qu'elle combla avec la pelle ; elle travaillait vite

et sans soin. Elle n'avait plus qu'une envie, ficher le camp d'ici.

La corvée terminée, elle s'éloigna à grands pas, après avoir balancé la pelle dans les hautes herbes. Elle n'avait nulle intention de la remettre dans la grange, quelque banale que pût être l'explication du bruit qu'elle y avait entendu.

Une fois à sa voiture, elle ouvrit tout d'abord la portière côté

passager pour accéder à la boîte à gants. Elle chercha dans le fouillis de papiers qui y traînaient et finit par trouver une vieille pochette d'allumettes. Il lui fallut quatre essais pour en faire prendre une. Ses mains ne la faisaient presque plus souffrir, mais elles tremblaient tellement qu'elle écrasa les trois premières, la tige en carton se pliant sous la pression.

Lorsque la quatrième produisit sa petite flamme, presque invisible dans la lumière éclatante de l'après-midi, elle sortit la pile agglomérée de bons d'échange et de photos obscènes de sa poche et en approcha

l'allumette, qu'elle tint jusqu'à ce que les papiers aient bien pris feu.

Puis elle les agita pour améliorer le tirage. La femme des photos avait l'air sous-alimentée avec ses yeux creux ; le chien d'allure minable paraissait assez malin pour se sentir gêné. Ce fut un soulagement que de voir la photo du dessus se cloquer et brunir. Lorsque le cliché

commença à se recroqueviller sur lui-même, elle laissa tomber la pile de papiers à terre, sur ce même sol où une autre femme avait jadis battu un autre chien à mort, un saint-bernard cette fois, à l'aide d'une batte de base-ball.

Les flammes jaillirent. La petite pile de timbres et de photos se réduisit rapidement en un tas de cendres. Il y eut un brasillement, le feu s'éteignit et... à cet instant précis, une rafale de vent soudaine rompit le calme de l'air, éparpillant le magma de cendres. Les débris tourbillonnèrent en une mini-tornade qui s'éleva sous les yeux

écarquillés de Polly ; elle sentit brusquement la peur la gagner. D'où cette rafale de vent incompréhensible sortait-elle donc ?

Oh, je vous en prie ! Vous ne pourriez pas arrêter de...

Le grognement bas, semblable au ralenti d'un gros moteur de hors-bord, s'éleva de nouveau d'entre les m,choires béantes et noires de la grange. Ce n'était pas son imagination, et ce n'était pas une poutre qui craquait.

Mais un chien.

Polly regarda dans cette direction, apeurée, et vit deux points rouges phosphorescents qui semblaient guetter dans les ténèbres. Elle fit le tour de la voiture en courant, se heurta douloureusement la hanche au capot, sauta sur son siège, remonta les vitres et verrouilla les portières.

Elle tourna la clef de contact. Le moteur ahana... mais ne démarra pas.

Personne ne sait où je me trouve, se rendit-elle compte. Personne, sinon Mr Gaunt... qui ne dira jamais rien.

Un instant, elle s'imagina prisonnière ici comme l'avaient été Donna Trenton et son fils. Puis le moteur vint soudain à la vie ; elle recula si brusquement dans l'allée qu'elle faillit jeter la voiture dans le fossé, de l'autre côté de la route. Elle remit la boîte automatique sur D et repartit vers la ville aussi vite qu'elle l'osa.

Elle avait complètement oublié qu'elle aurait bien aimé se laver les mains.

4

Ace Merrill roula hors de son lit à peu près au moment où Brian Rusk se faisait sauter la tête, à une cinquantaine de kilomètres de là.

Il se rendit aux toilettes, s'extirpa de son caleçon crasseux tout en marchant et urina pendant une heure ou deux. Il leva un bras et renifla son aisselle. Il jeta un coup d'oeil à la douche et y renonça. Une grosse journée l'attendait. La douche serait pour plus tard.

Il quitta les petits coins sans se donner la peine de tirer la chasse -

quand c'est jaune, ça peut attendre la bonne était l'un des aphorismes classiques de sa philosophie - et se rendit à sa commode, sur laquelle l'attendait un miroir et, posé dessus, ce qui restait de la schnouf de Gaunt, c'est à dire pas grand-chose. Une came de première, agréable au nez, chaude dans la tête, dont il avait eu besoin d'utiliser de grandes quantités la nuit dernière, comme Gaunt le lui avait prédit ; mais il se doutait bien que les réserves ne devaient pas être épuisées.

Du bord de son permis de conduire, Ace forma deux lignes qu'il sniffa avec un billet de cinq roulé sur lui-même ; quelque chose d'assez approchant d'un missile Shrike décolla dans sa tête.

‘ Boum ! s'écria Ace Merrill de sa voix Grand Méchant Loup de la Warner, allons-y pour le cinoche ! ^a

Il enfila un Jean délavé sur ses hanches nues, puis un T-shirt Harley-Davidson. C'est ce que portent tous les chasseurs de trésors qui savent s'habiller, cette année, pensa-t-il, avant d'éclater d'un rire dément.

Hou la ! elle est chouette, cette coke !

Il se dirigeait vers la porte lorsque ses yeux tombèrent sur ses trouvaillies de la nuit ; il se rappela qu'il avait eu l'intention de donner un coup de fil à Nat Copeland, à Portsmouth. Il retourna dans sa chambre, fouilla parmi les vêtements fourrés pêle-mêle dans le premier tiroir de la commode et finit par retrouver un carnet d'adresses en piteux état. Il alla à la cuisine, s'assit et composa le numéro. Il ne pensait pas joindre Nat lui-même, mais ça valait la peine d'essayer. La coke bourdonnait dans sa tête et lui cisailait le crâne, mais il sentait s'évaporer les premiers effets du coup de fouet. Une

giclée de coke fait un homme nouveau de vous ; le problème, c'est qu'une deuxième giclée est la première chose dont a envie cet homme nouveau, et les réserves d'Ace se trouvaient sérieusement amenuisées.

Óuais ? ^a fit une voix. Le ton était méfiant, mais Ace se rendit compte qu'il avait une fois de plus tapé dans le mille ; la chance était avec lui.

Nat ! s'écria-t-il.

- qui êtes-vous, bordel ?

- Hé, c'est moi, vieille noix ! Moi !

- Ace ? C'est toi, Ace ?

- Personne d'autre ! Alors ça boume, vieux ?

- On a vu mieux. ^a Nat n'avait pas l'air particulièrement ravi d'avoir des nouvelles de son ancien compagnon de boutique à

Shawshank. ´ qu'est-ce que tu veux ?

- Hé, c'est pas une manière de parler aux copains, ça ! ^a dit Ace d'un ton de reproche. Il coinça le combiné entre l'oreille et l'épaule et attira à lui deux vieilles boîtes métalliques rouillées.

Il avait déterré l'une d'elles derrière la vieille ferme Treblehorn, l'autre dans la fosse qui correspondait à la cave, dans ce qui restait de la

ferme Masters, laquelle avait brûlé de fond en comble alors qu'Ace avait dix ans. La première contenait seulement quatre cahiers de timbres S & H et plusieurs paquets de coupons de cigarettes Raleigh ; la deuxième, quelques feuillets de timbres d'échange et six rouleaux de penny. Sauf que les petites pièces ne ressemblaient pas aux penny habituels.

Elles étaient blanches.

´ J'veux peut-être tout juste te taper, le taquina Ace. Vérifier l'état de tes piles, quoi, voir comment marchent les affaires... des trucs comme ça.

- qu'est-ce que tu veux, Ace ? ^a répéta Nat d'un ton fatigué.

Ace sortit l'un des rouleaux de penny de la vieille boîte de Crisco.

Le papier, violet à l'origine, était devenu d'un rose délavé. Il en fit

tomber deux pièces et les regarda avec curiosité. Si quelqu'un avait une idée de ce que c'était, ce ne pouvait être que Nat Copeland.

Il avait autrefois tenu à Kittery un magasin pour collectionneurs de pièces. Il possédait également sa propre collection, l'une des dix plus belles de la Nouvelle-Angleterre, à l'en croire. Puis il avait lui aussi découvert les joies et merveilles de la cocaïne. Dans les quatre ou cinq années qui avaient suivi, il s'était séparé de sa collection pièce à pièce pour se poudrer le nez. En 1985, alertée par une alarme silencieuse qui s'était déclenchée dans le local d'un marchand de monnaies de collection, à Portland, la police avait trouvé Nat Copeland dans l'arrière-boutique, occupé à fourrer les dollars en argent de Dame Liberty dans un sac en peau. Ace l'avait rencontré peu de temps après.

À fait, tu m'y fais penser, j'ai bien une question à te poser.

- Une question ? C'est tout ?

- Absolument tout, vieille noix.

- Très bien. (A sa voix, Nat paraissait se détendre un peu.) Eh bien, je t'écoute. J'ai pas que ça à faire.

- D'accord. Boulot, boulot, boulot. Des trucs à faire, des gens à se taper, c'est bien ça, Natty ?^a Il partit de son rire de dément. Ce n'était pas seulement l'effet de la poudre ; c'était la journée. Il n'était rentré

chez lui qu'aux petites heures du matin et la coke qu'il avait ingurgitée l'avait tenu réveillé presque jusqu'à dix heures, en dépit des stores baissés et de son épuisement physique : il se sentait prêt à bouffer des barres d'acier et à recracher des clous de douze. Et pourquoi?

Pourquoi pas, nom d'un foutre ? Il était sur le point de faire fortune !

Il le savait, il le sentait par toutes les fibres de son corps.

Dis donc, Ace, c'est-y que t'as quelque chose à me dire dans ce qui te sers de tête, ou tu te fous juste de moi ?

- Non, je me fous pas de toi. Donne-moi le bon tuyau et je te mettrai dessous de quoi renifler. Du super.

- Vraiment ?^a

La voix de Copeland avait perdu toute agressivité. Elle se fit feutrée,

presque émerveillée. ' T'es pas en train de me bourrer le mou, dis ?

- La meilleure came que j'ai jamais touchée, Natty mon chou...

- Tu peux me mettre dans le coup ?

- Je vois vraiment pas pourquoi je le ferais pas ^a, répondit Ace, qui n'en pensait pas un mot. Il venait de détacher trois ou quatre autres de ces penny bizarres de leur vieux rouleau délavé. Il les aligna du bout des doigts. ' Mais rends-moi un service.

- Dis toujours.

- Les penny blancs, ça te dit quelque chose ? ^a

Il y eut un silence à l'autre bout du fil. Puis Nat répondit

prudemment : ' Des penny blancs, tu veux dire des penny d'acier ?

- Je ne sais pas ce que je veux dire, le collectionneur, c'est toi.

- Regarde les dates. S'ils ont été frappés entre 1941 et 1945. ^a

Ace retourna les pièces posées devant lui. L'une était de 1941 ; quatre de 1943 ; la dernière de 1944.

Óuais, c'est ça. qu'est-ce qu'elles valent, Nat? ^a Il essaya de dissimuler son ton d'impatience sans y arriver parfaitement.

' Pas grand-chose, une à la fois, mais fichtrement plus qu'un penny d'un cent actuel. Disons deux dollars pièce. Trois s'ils sont FC.

- C'est quoi ?

- Fleur de coin. En parfait état. Tu en as beaucoup ?

- Pas mal, dit Ace, pas mal, mon vieux. ^a Mais il était déçu. Il avait six rouleaux, soit trois cents pièces, et ceux qu'il avait sous les yeux n'étaient pas dans un excellent état, à son avis. Six cents, huit cents dollars maximum. Pas vraiment un grand coup.

Éh bien ! amène-les-moi, on regardera ça. Je pourrai t'en donner un bon prix. ^a Il hésita, puis ajouta : Ét n'oublie pas la poudre à

canon.

- J'y penserai.

- Hé, Ace ! ne raccroche pas !

- Va te faire gentiment foutre, Natty ^a, répliqua Ace en reposant le combiné.

Il resta un moment songeur, contemplant les penny et les deux boîtes rouillées d'un air morose. Il y avait quelque chose de très bizarre dans cette affaire. Des timbres d'échange et six cents dollars en penny d'acier. «a rimait à quoi ?

C'est ça qui fait chier, pensa-t-il. «a rime à rien. O³ peut-il bien être, le vrai magot ? O³ peut-il bien être, bordel ?

Il se leva et alla dans la chambre sniffer le reste de la coke de Gaunt.

Lorsqu'il sortit de chez lui, le livre contenant la carte à la main, il se sentait considérablement plus joyeux. Si, ça rimait à quelque chose. «a rimait très bien. Maintenant qu'il venait d'aider sa tête à fonctionner, il s'en rendait compte.

Après tout, il y avait quantité de croix, sur cette carte. Il avait trouvé

deux caches exactement là o³ elles étaient indiquées, chacune marquée par une grosse pierre plate. Croix + pierre plate = trésor enterré. Il semblait bien, certes, que Pop ait eu pas mal plus de mou dans les voiles, à la fin de sa vie, que l'avaient cru les gens de la ville, et comme

qui dirait un problème à faire la différence entre des diamants et des cailloux ; mais le gros lot - l'or, les billets, voire des bons au porteur

- devait bien être planqué quelque part, sous l'une ou l'autre de ces grosses pierres plates.

Il en avait établi la preuve ; son oncle avait enterré des choses de valeur, pas juste de vieux timbres périmés et moisis. A la vieille ferme Masters, il avait déniché six rouleaux de penny d'acier qui valaient au moins six cents dollars. «a ne faisait pas beaucoup... mais c'était une indication.

C'est quelque part par-là, murmura Ace, une lueur démente dans le regard. Tout ça est quelque part par-là, dans l'une des sept autres caches. Ou dans deux. Ou dans trois. ^a

Il le savait.

Il prit la carte sur papier-bulle et fit passer son doigt d'une croix à

une autre, se demandant si tel ou tel emplacement était plus favorable que les autres. Il s'arrêta finalement sur la ferme du vieux Joe Camber.

C'était le seul endroit comportant deux croix proches l'une de l'autre.

Son index se mit à faire lentement la navette entre les deux.

Joe Camber était mort au cours d'une tragédie qui avait coûté trois autres vies. A l'époque, sa femme et son fils se trouvaient loin, en vacances. D'ordinaire, les gens comme les Camber ne prennent pas de vacances, mais Charity Camber avait gagné une certaine somme à la loterie d'Etat, croyait se rappeler Ace. Il essaya d'évoquer d'autres souvenirs, mais tout ça restait flou dans son esprit. Il avait eu d'autres chats à fouetter à l'époque. Beaucoup d'autres.

qu'avait fait Mme Camber en revenant de vacances avec son fils, lorsqu'elle avait découvert que Joe, une ordure de première (là-dessus, les opinions étaient unanimes, se souvenait Ace), avait passé l'arme à

gauche ? Déménagé pour un autre Etat, non ? Et la propriété ? Elle avait sans doute d' vouloir s'en débarrasser rapidement. A Castle Rock un nom venait aussitôt à l'esprit quand il s'agissait de réaliser sans délais une transaction : celui de Reginald Marion ' Pop ^a Merrill.

Etait-elle allée le voir ? Si oui, il lui en avait offert un prix dérisoire, à

n'en pas douter, mais lorsqu'on était pressé de partir, on acceptait un prix dérisoire. En d'autres termes, la ferme Camber appartenait peut-

être très bien à Pop au moment de sa mort.

Cette éventualité se transforma en certitude dès qu'elle lui fut venue à l'esprit.

' La ferme Camber ! s'écria-t-il. Mais oui ! Je parie que c'est là ! J'en suis s' ! ^a

Des milliers de dollars ! Voire des dizaines de milliers de dollars !

Bordel de Dieu !

Il referma sèchement le livre sur la carte puis fonça, courant presque, jusqu'à la Chevrolet que lui avait prêtée Gaunt.

Une question le titillait toujours : si Pop ne voyait vraiment aucune

différence entre des diamants et des cailloux, pourquoi s'était-il donné le mal d'enterrer les timbres-cadeaux ?

Ace repoussa impatiemment cette interrogation et prit la direction de Castle Rock.

5

Danforth Keeton arriva à son domicile des hauteurs de Castle View au moment où Ace se mettait en chemin pour les secteurs plus ruraux du district. Il était toujours menotté à sa voiture, ce qui ne l'empêchait pas de se sentir d'une humeur sauvagement euphorique. Il avait passé ces deux dernières années à lutter contre des ombres, des ombres qui n'avaient cessé de gagner. Il en était arrivé au point où il commençait à

penser qu'il devenait fou... ce qui était, bien entendu, exactement ce qu'ILS voulaient lui faire croire.

En chemin, il vit plusieurs paraboles de réception par satellite ; il les avait déjà remarquées et s'était demandé si elles ne jouaient pas un rôle dans ce qui se passait en ville. Aujourd'hui, il en était convaincu. Il ne s'agissait nullement de paraboles pour satellites. C'était des perturbateurs d'esprit. Ils n'étaient peut-être pas tous tournés vers sa maison, mais on pouvait être sûr que ceux qui ne l'étaient pas pointaient en direction d'autres personnes qui, comme lui, comprenaient qu'une conspiration monstrueuse se tramait.

Buster s'arrêta dans son allée, et appuya sur le bouton de la télécommande, accrochée à son pare-soleil, qui provoquait l'ouverture du garage. La porte commença à s'élever, mais il sentit, à cet instant précis, un élanement douloureux, insupportable, lui traverser la tête.

Il comprit que cela aussi en faisait partie : ILS avaient remplacé sa télécommande par un objet de même aspect qui lançait de mauvais rayons dans sa tête en même temps qu'il ouvrait la porte.

Il l'arracha au pare-soleil et le jeta par la fenêtre avant d'entrer dans le garage.

Il coupa le moteur et descendit de voiture. La menotte qui l'attachait à la poignée de la Cadillac le retenait aussi efficacement qu'une corde le pendu. Il y avait bien des outils soigneusement rangés sur leurs crochets, au-dessus de l'établi, mais ils étaient hors de portée.

Il se pencha dans la voiture et se mit à klaxonner.

6

Myrtle Keeton, qui avait eu ses propres courses à faire cet après-midi, somnolait à demi, allongée sur son lit, l'esprit troublé, lorsque le klaxon retentit. Elle se mit brusquement sur son séant, l'oeil exorbité

par la terreur. ' Je l'ai fait ! dit-elle dans un hoquet. J'ai fait ce que vous m'avez dit, fichez-moi la paix, maintenant ! ^a

Elle se rendit alors compte qu'elle avait rêvé, que Mr Gaunt n'était pas là, et laissa échapper un long soupir tremblotant.

HONK! HONK! HOOOOOOOOOONNNNK!

On aurait dit l'avertisseur de la Cadillac.

Elle prit la poupée posée sur le lit à côté d'elle, la ravissante poupée qu'elle avait trouvée dans la boutique de Mr Gaunt, et la serra dans ses bras pour se réconforter. Elle avait commis un acte, cet après-midi, un acte que quelque part au fond d'elle-même, obscurément, elle savait mauvais, très mauvais, même, et qui l'effrayait ; mais depuis, la poupée lui était devenue inexprimablement chère. Le prix, aurait pu dire Gaunt, augmente toujours la valeur d'une chose... du moins aux yeux de l'acheteur.

HOOOOOOOOOONNNNNNNNNNNNNKK!

C'était bien le klaxon de la Cadillac. qu'est-ce qu'il lui prenait, de klaxonner dans le garage ? Elle se dit qu'elle ferait mieux d'aller voir.

' Mais il n'a pas intérêt à toucher à ma poupée ^a, dit-elle à voix basse. Elle la posa avec délicatesse dans la pénombre, sous son côté du lit. Il a pas intérêt ; ça serait la goutte d'eau... ^a

Myrtle comptait parmi les très nombreuses personnes qui avaient rendu visite au Bazar des Rêves ce jour-là ; un nom de plus à marquer d'un signe sur la liste de Leland Gaunt. Elle était venue, comme beaucoup d'autres, parce que Mr Gaunt le lui avait ordonné. Elle avait reçu le message d'une manière qui n'aurait nullement surpris son époux : elle l'avait entendu dans sa tête.

Mr Gaunt lui avait dit qu'il était temps de finir de payer pour la poupée... si elle voulait la conserver, bien entendu. Pour cela, il lui

fallait emporter une boîte métallique et une lettre scellée au Hall des Filles d'Isabelle, à côté de Notre-Dame des Eaux Sereines. La boîte présentait des parties grillagées sur chacun de ses côtés, sauf le fond ; il

en sortait un tic-tac à peine audible. Elle avait essayé de regarder par les grilles circulaires (on aurait dit les haut-parleurs des anciens postes de radio) mais elle n'avait pu deviner qu'une forme vaguement cubique. A la vérité, elle n'avait pas fait de gros efforts. Il lui semblait préférable - plus s'r - d'en rester là.

Il n'y avait qu'une voiture dans le parking de la petite église et de ses dépendances lorsqu'elle arriva à pied. La salle paroissiale était vide, cependant. Elle s'en assura en regardant par la vitre de la porte, au-dessus d'une feuille de papier qu'on y avait scotchée ; puis elle lut celle-ci.

R...UNION DE FILLES D'ISABELLE MARDI 19 HEURES

AIDEZ-NOUS   ORGANISER LA NUIT-CASINO !

Myrtle se glissa à l'intérieur. A sa gauche, contre le mur, s'alignaient des casiers peints en couleurs vives dans lesquels les enfants de la garderie laissaient leur déjeuner, et où ceux du catéchisme mettaient leurs dessins et leurs divers travaux. Myrtle devait poser l'objet dans l'un des casiers, ce qu'elle fit ; il s'y embo tait très bien. Dans le fond de la salle, se dressait l'estrade avec la table de la présidente, un drapeau américain à gauche et une bannière représentant l'Enfant de Prague à droite. La table était déjà prête pour la réunion avec stylos, crayons, bons de Nuit-Casino à remplir et, au milieu, la feuille détaillant l'ordre du jour. Myrtle déposa l'enveloppe de Mr Gaunt sous ce document de façon à ce que Betsy Vigue, présidente en exercice des Filles d'Isabelle, cette année, la voie dès qu'elle prendrait l'ordre du jour.

LIS «A TOUT DE SUITE, PUTAIN PAPISTE

lisait-on, tapé en capitales, sur le devant de l'enveloppe.

Le cœur battant à tout rompre, sa pression sanguine frôlant des altitudes stratosphériques, Myrtle était sortie du Hall des Filles d'Isabelle sur la pointe des pieds. Elle fit halte quelques instants, une fois à l'extérieur, les mains pressées sur son ample poitrine, afin de reprendre sa respiration.

Et vit alors quelqu'un qui s'esquiva en catimini du côté du Hall des Chevaliers de Colomb.

June Gavineaux, qui paraissait dans le même état de frayer et de culpabilité que Myrtle. Elle descendit si rapidement les marches de bois donnant sur le parking qu'elle faillit tomber, puis elle se dirigea à

pas pressés vers la seule voiture qui s'y trouvait garée, dans le claquement de ses talons plats.

Elle leva alors les yeux, vit Myrtle et p,lit. Puis elle regarda plus attentivement le visage de Myrtle... et comprit.

´ Vous aussi ? ^a demanda-t-elle à voix basse. Un sourire étrange, à la fois coquin et écué, éclaira son visage. L'expression d'un enfant habituellement bien élevé qui, pour des raisons qui le dépassent, a mis une souris blanche dans le tiroir de son professeur préféré.

Myrtle sentit un sourire identique se dessiner sur ses traits. Elle essaya néanmoins la dénégation. ´ De gr,ce ! je ne sais pas de quoi vous parlez !

- Si, vous le savez. ^a June regarda rapidement autour d'elle, mais les deux femmes disposaient entièrement du lieu et du moment, en cet étrange après-midi. ´ Mr Gaunt. ^a

Myrtle acquiesça et sentit une violente rougeur lui monter aux joues.

´ qu'est-ce que vous avez eu ? demanda June.

- Une poupée. Et vous ?

- Un vase. Un des plus beaux cloisonnés que vous avez jamais vus.

- qu'avez-vous fait ? ^a

Avec un sourire madré, June contra : Ét vous ?

- Laissez tomber. ^a Myrtle jeta un coup d'œil en direction du Hall des Filles d'Isabelle et renifla. ´ De toute façon, ça n'a pas d'importance. Ce ne sont que des catholiques.

- C'est juste ^a, répondit June, elle-même une catholique repentie.

Sur quoi, elle s'était dirigée vers sa voiture. Myrtle ne lui avait pas

demandé de la ramener, et June ne le lui avait pas proposé. Myrtle avait quitté le parking d'un pas pressé et même pas levé les yeux lorsque June l'avait dépassée, dans sa Saturn blanche. Elle n'avait plus qu'une envie, rentrer chez elle, faire un petit somme en tenant la poupée dans ses bras et oublier l'acte qu'elle avait commis.

Programme, découvrait-elle maintenant, auquel elle risquait de devoir renoncer.

7

HHHOOOOOOOOOOOONNNNNNNNNNNNNNNNNKKKKKKKKK!

De la paume, Buster enfonça le klaxon et le maintint ainsi.

L'avertisseur lui cornait aux oreilles à le rendre sourd. O~ donc était passée cette conne ?

La porte qui séparait la cuisine du garage finit par s'entrebâiller et Myrtle passa la tête. Elle ouvrait de grands yeux apeurés.

C'est pas trop tôt ! s'exclama Buster, lâchant le klaxon. Je te croyais crevée dans les chiottes !

- Danforth ? qu'est-ce qu'il y a ?

- Rien. Jamais les choses ne sont allées mieux depuis deux ans. J'ai juste besoin d'un petit coup de main, c'est tout. ^a

Myrtle ne bougea pas.

´ Tu vas bouger ton gros cul, oui ? ^a

Elle n'avait aucune envie de lui obéir - il lui faisait peur - mais l'habitude était ancienne, profondément ancrée et difficile à rompre.

Elle fit le tour de la voiture pour le rejoindre dans l'étroit espace derrière

la portière ouverte. Elle marchait lentement, laissant traîner ses pantoufles sur le ciment avec un bruit qui le faisait grincer des dents.

Elle vit les menottes et ses yeux s'agrandirent. ´ Mais qu'est-ce qui s'est passé, Danforth ?

- Rien que je ne puisse régler. Passe-moi la scie à métaux, veux-tu ?

Là, sur le mur. Non-au fond, laisse tomber la scie, pour le moment, et passe-moi plutôt le gros tournevis et le marteau. ^a

Elle eut un mouvement de recul, joignant en même temps les poings sur sa poitrine en un geste d'anxiété. Rapide comme un cobra, Buster lança sa main libre à travers la vitre baissée et la saisit par les cheveux avant qu'elle fût hors de portée.

ÂÔe ! cria-t-elle en s'attaquant inutilement au poing énorme qui la tenait. ÂÔe ! Danforth ! ÂÔe ! ^a

Buster la tira à lui, une grimace horrible sur la figure. Deux grosses veines battaient à son front. Il ne sentait pas plus les mains qui frappaient son poing que des battements d'ailes d'oiseaux.

´ Fais ce que je te dis ! ^a hurla-t-il. Une fois la tête de sa femme près de la portière, il la cogna une fois, deux fois, trois fois contre le montant. Ést-ce que tu es née comme ça, ou est-ce que t'as pris des cours, pour être si conne ? Va les attraper, je te dis !

- Tu me fais mal, Danforth !

- Tout juste ! ^a Il lui cogna de nouveau la tête contre la carrosserie, bien plus fort cette fois. A son front, la peau se déchira et un filet de sang se mit à couler sur sa joue gauche. Ést-ce que tu vas enfin faire attention à ce que je te dis, espèce de gourde ?

- Oui, oui, oui !

- Bien. ^a Il desserra son étreinte. Alors donne-moi le gros tournevis et le marteau. Et n'essaie pas de faire la maligne. ^a

Elle agita le bras droit en direction du mur. ´ Je ne peux pas les attraper. ^a

Il se pencha en avant et lui donna assez de champ pour lui permettre d'avancer d'un pas vers le mur où étaient accrochés les outils. Il la tenait toujours solidement par la chevelure ; des gouttelettes de sang tombèrent sur les pantoufles de Myrtle et sur le sol.

Sa main t,tonnante se referma sur un outil et Danforth lui secoua vigoureusement la tête, comme un terrier secouerait un rat mort. ´ Pas celui-là, crétine ! C'est une perceuse. Est-ce que je t'ai parlé d'une perceuse, hein ?

- Mais Danforth, aÔe ! Je n'y vois rien !

- Tu aimerais bien que je te l,che, sans doute ! Comme ça tu pourrais courir dans la maison et LES appeler, hein ?

- Je ne comprends rien à ce que tu racontes !

- Bien s'r que non, pauvre petit agneau innocent ! C'était juste un accident si tu m'as entraîné ailleurs dimanche dernier, pour que ce salopard d'adjoint ait tout le temps de coller ces foutus PV partout dans la maison ! C'est bien ce que tu voudrais me faire avaler, hein ? ^a

Elle le regarda au milieu des mèches qui lui retombaient sur les yeux. Ses cils retenaient des gouttes minuscules de sang. ´ Mais...

Danforth... c'est toi qui m'as invitée au restaurant, dimanche dernier.

Tu as dit... ^a

Il tira un coup sec sur ses cheveux. Elle cria.

Contente-toi d'attraper ce que je t'ai dit. On pourra en discuter après. ^a

Elle t,ta une fois de plus le mur, la tête baissée, les mèches que ne tenait pas la poigne de Buster lui retombant sur la figure. Ses doigts touchèrent le gros tournevis.

Ét d'un. Si t'essayais l'autre, qu'est-ce que tu en penses ? ^a

Elle reprit ses t,tonnements et finit par venir poser la main sur le manche enrobé de caoutchouc du marteau Craftsman.

´ Bien. Donne-moi ça. ^a

Elle décrocha le marteau et Buster l'attira de nouveau à lui. Il lui l,cha les cheveux, prêt à les empoigner à nouveau au moindre signe de fuite. Elle ne bougea pas. Elle était domptée. Elle n'avait qu'un désir, qu'il la laiss,t remonter dans sa chambre afin qu'elle p'ot cajoler sa jolie poupée et s'endormir en la tenant dans ses bras. Elle se sentait capable de dormir jusqu'à la fin des temps.

Il prit les outils ; Myrtle ne lui résista pas. Il plaça la pointe du tournevis contre la poignée de la porte et donna plusieurs coups violents de marteau sur la tête de l'outil. Au quatrième, la poignée céda. Buster la laissa tomber au sol avec le tournevis. Il alla ensuite appuyer sur le bouton qui refermait la porte du garage. Puis, tandis que celle-ci redescendait bruyamment sur ses rails, il s'avança vers sa

femme, le marteau à la main.

As-tu couché avec lui, Myrtle ? demanda-t-il doucement.

- quoi ? ^a Elle le regardait, l'air morne et apathique.

Buster se mit à donner dans la paume de sa main des coups de marteau qui faisaient un bruit sourd et charnu. Chonk! Chonk!

Chonk!

As-tu couché avec lui, après l'avoir aidé à coller ces foutus formulaires roses partout dans la maison ? ^a

Elle le regardait du même air dénué de toute compréhension ; Buster avait oublié qu'elle était avec lui Chez Maurice lorsque Ridgewick avait forcé sa porte et accompli son petit forfait.

‘ Mais enfin, Buster, de quoi parles... ? ^a

Il se pétrifia, les yeux exorbités. Comment tu m'as appelé ? ^a

L'expression apathique disparut du visage de Myrtle. Elle commença à battre en retraite, enfonçant déjà la tête dans les épaules.

Derrière eux, la porte du garage s'immobilisa. On n'entendait plus que le frottement des chaussures sur le ciment et le tintement de la menotte qui oscillait au bout de sa chaîne.

‘ Je suis désolée, murmura-t-elle. Je suis désolée, Danforth. ^a

Puis elle fit demi-tour et courut vers la porte de la cuisine.

Il la rattrapa trois pas avant, la saisissant une fois de plus par les cheveux. Comment tu m'as appelé ? ^a hurla-t-il, brandissant le marteau.

Les yeux de Myrtle suivirent le mouvement ascendant. ‘ Danforth !

Non, je t'en supplie !

- Comment tu m'as appelé, hein ? Comment ? ^a

Il répéta sa question sans fin, hurlant toujours plus fort,

la

ponctuan, à chaque fois de ce bruit charnu étouffé .

Ace pénétra dans la cour de la ferme Camber à cinq heures. Il fourra la carte dans sa poche revolver et ouvrit le coffre. Prenant la pelle et la pioche que Gaunt lui avait si obligeamment fournies, il s'avança vers le porche affaissé et noyé de plantes grimpantes qui courait le long d'un côté de la maison: Il reprit la carte et s'assit sur les marches pour l'examiner. Les effets à court terme de la coke s'étaient estompés, mais son cœur battait toujours à un rythme vif dans sa poitrine ; il

venait de découvrir que la chasse au trésor possédait aussi un aspect stimulant.

Il parcourut des yeux la cour envahie d'herbes folles, la grange de guingois, les bouquets de tournesols tournant vers lui leur úil aveugle.

Le coin qui me permettra de me débarrasser pour toujours des frères Corson et qui, par la même occasion, fera de moi un homme riche, le voilà. Une partie, au moins. Ici. Je le sens.

Mais c'était plus qu'une simple impression ; on aurait dit que ça l'appelait, chantonnant depuis le sol. Et pas juste des dizaines de milliers de dollars, mais des centaines de milliers. Un million, peut-être.

Un million de dollars ^a, murmura Ace d'une voix étouffée et retenue, avant de se pencher de nouveau sur la carte.

Cinq minutes plus tard, il remontait le flanc ouest de la ferme Camber et tout au bout, presque complètement dissimulée par de hautes herbes, il trouva ce qu'il cherchait : une grande pierre plate. Il la souleva, la renversa de côté et se mit à creuser avec frénésie. Moins de deux minutes plus tard, la pelle produisit un bruit métallique étouffé en heurtant de la ferraille rouillée. Il se laissa tomber à genoux, fouaillant la terre comme un chien qui cherche un os. Encore une minute, et il exhumait un vieux seau de peinture Sherwin-Williams.

La plupart des accros à la cocaïne ont tendance à se ronger les ongles et Ace ne faisait pas exception à la règle. Pas d'ongle pour soulever le couvercle, collé, soudé sur le bord par la peinture séchée. Avec un grognement de frustration et de rage, Ace prit son couteau de poche et se servit de la lame pour faire levier.

Des billets !

Des liasses et des liasses de billets !

Il poussa un cri, plongea les mains dans le seau, les ressortit... et vit que son impatience l'avait leurré. Une fois de plus, ce n'était que des timbres-cadeaux. Des Red Bail, cette fois, une variété qui ne s'échangeait qu'au-dessous d'une ligne Mason-Dixon... et dont l'année d'expiration était 1964, date à laquelle l'entreprise avait fait faillite.

´ Bordel de merde de putain de bordel de merde ! ^a hurla Ace. Il jeta les paquets de timbres qui se défirent et cascadèrent dans la brise

légère et chaude qui venait de se lever. Certains, emportés par elle, allèrent s'accrocher aux herbes comme autant de bannières poussiéreuses. Connard ! Fumier ! Salopard ! ^a

Il se mit à fouiller dans le seau et alla même jusqu'à le renverser pour en faire tomber ce qui aurait pu y rester. Rien. Il le jeta, le regarda un instant puis se précipita dessus pour lui donner un coup de pied, comme si c'était un ballon de foot.

Il t,ta sa poche pour reprendre la carte. Pendant une horrible seconde il ne sentit rien et crut l'avoir perdue, mais il n'avait fait que l'enfoncer jusqu'au fond, dans son impatience à se mettre au travail. Il vit que l'autre croix se trouvait derrière la grange... et soudain, une idée merveilleuse lui vint à l'esprit - en illuminant les ténèbres agitées de colère comme une chandelle romaine le soir d'un quatorze juillet.

Le seau de peinture n'était qu'un leurre ! Pop avait craint que quelqu'un ne remarque le fait que ses différentes caches étaient marquées d'une pierre. Il avait donc employé la ruse du faux app,t ici, à la ferme Camber. Par sécurité. Un chasseur de trésors qui découvre une cache pleine d'objets sans valeur ne pourra jamais deviner qu'il en existe une autre sur la même propriété, mais dans un endroit mieux dissimulé...

À moins de posséder la carte, murmura Ace. Comme moi. ^a

Il prit le pic et la pelle et se précipita vers la grange, les yeux agrandis, en sueur, les cheveux collés à ses tempes en mèches grises.

9

Il vit la vieille caravane Air-Flow et courut jusqu'à elle. Il l'avait presque atteinte lorsque son pied heurta quelque chose ; il s'étala de tout son long. Il se mit aussitôt sur son séant et regarda autour de lui.

Il vit tout de suite sur quoi il avait trébuché.

Une pelle. Une pelle avec de la terre encore fraîche sur la lame.

Une impression désagréable se coula en lui ; une impression très désagréable. Elle monta de son ventre puis se déploya vers sa poitrine et vers ses couilles. Il retroussa les lèvres très lentement, en un ricanement hideux qui lui découvrit les dents.

Il se releva et aperçut la dalle de pierre carrée salie de terre. Elle avait

été retournée. quelqu'un était venu ici avant lui... et il n'y avait pas bien longtemps, à l'aspect de la pierre. On l'avait battu au poteau.

Non ^a, murmura-t-il. Le mot tomba de ses babines retroussées comme une goutte de sang corrompu ou de salive infectée. Non ! ^a

Ace vit alors, non loin de la pelle et de la pierre retournée, qu'un trou avait été sommairement rebouché. Délaissant ses outils ou la pelle abandonnée par le voleur, il tomba à genoux et, les mains comme des griffes, entreprit de déblayer le trou ; le temps de le dire, il avait trouvé

la boîte de Crisco.

Il la sortit, arracha le couvercle.

Il n'y avait rien dedans, sinon une enveloppe blanche.

qu'il prit et déchira.

Deux choses en tombèrent : une feuille de papier et une enveloppe plus petite. Ace ignore temporairement la seconde enveloppe et déplia le papier. Un mot y était tapé à la machine. Il resta bouche bée en voyant qu'il lui était adressé.

Cher Ace,

Je ne suis pas s^r que tu trouveras cette lettre, mais il n'est pas interdit d'espérer, que je sache. Je me suis bien amusé en t'expédiant à

Shawshank, mais ce coup-ci est encore plus drôle. Je regrette bien de ne pas voir ta tête quand tu liras ça !

Peu après t'avoir fait boucler, je suis allé voir Pop. Je le voyais d'ailleurs très régulièrement, une fois par mois, en fait. Nous avons conclu un petit accord : il me donnait un billet de cent, et je le laissais faire ses prêts illégaux. On s'entendait parfaitement. Bref, le jour en question, il s'excusa parce qu'il fallait qu'il aille aux toilettes, ún truc

que j'ai bouffé ^a, il m'a dit. Ha ! ha ! J'ai profité de l'occasion pour jeter un coup d'oeil dans son tiroir qu'il avait oublié de fermer à clef.

«a ne lui ressemblait pas, mais je crois qu'il avait peur de faire dans son pantalon avant d'arriver au petit coin ! Ha !

Je n'ai trouvé qu'un truc intéressant, mais ça suffisait. On aurait dit

une carte. Il y avait pas mal de croix dessus, mais l'une d'elles - celle qui marquait ce coin - était en rouge. J'ai remis la carte en place avant son retour. Il ne s'est jamais douté que je l'avais vue. Je suis venu ici dès sa mort et j'ai déterré la boîte de Crisco. Il y avait plus de deux cent mille dollars dedans, Ace. Ne t'inquiète pas, pourtant ; j'ai décidé

de les partager convenablement et de te laisser exactement ce que tu mérites.

Bienvenue pour ton retour en ville, Trouduc'Ace !

Bien à toi,

Alan Pangborn

Shérif du comté de Castle

PS : Et pas de bêtises, Ace : maintenant que tu es au courant, fais-toi une raison et oublie tout ça. Tu connais le vieux proverbe : premier arrivé, premier servi. Si jamais t'essaies de me faire des histoires à

cause

de l'argent de ton oncle, je t'agrandis le trou du cul pour t'y fourrer la tête, parole d'homme.

AP

Ace laissa la feuille de papier tomber de ses doigts engourdis et ouvrit la seconde enveloppe.

Elle contenait un billet d'un dollar.

J'ai décidé de les partager convenablement et de te laisser exactement ce que tu mérites.

Éspèce d'immonde salopard ^a, siffla Ace.

Bienvenue pour ton retour en ville, Ace !

Éspèce de fils de pute ! ^a hurla-t-il si fort qu'il sentit quelque chose se tendre dans sa gorge jusqu'au point de rupture. L'écho lui renvoya faiblement son juron : ... ute... ute... ute...

Il se mit à déchirer le billet avec des doigts qui lui obéissaient mal, puis arrêta son geste.

Non-non, pas question, tonton.

Celui-là, il allait le mettre de côté. Ce fils de pute voulait le fric de Pop, hein ? Il avait chouravé ce qui appartenait de droit au dernier parent vivant de Pop, hein ? Bon, très bien. Parfait. Mais le shérif aurait dû tout prendre. Ainsi en décida Ace, dans sa grande générosité.

Lorsqu'il lui aurait coupé les couilles avec son canif, il avait l'intention de fourrer le billet d'un dollar dans le trou sanglant qui resterait.

‘ Tu veux tout le fric, petit père ? ^a demanda Ace d'une voix douce et rêveuse. ‘ D'accord, absolument d'accord. Pas de problème. Pas le moindre foutu problème... ^a

Il se remit debout et retourna vers la voiture d'une démarche qui n'était plus que la version caricaturale, raide et chancelante, de son pas de parade habituel.

Le temps qu'il y arrivât, il courait presque.

TROISIEME PARTIE

TOUT DOIT

DISPAR TRE

DIX-NEUVIÈME CHAPITRE

1

A six heures moins le quart, un étrange crépuscule tomba peu à peu, sournoisement, sur Castle Rock ; des cumulus se massaient à l'horizon occidental. Les grondements graves et lointains qui en provenaient venaient mourir sur les bois et les champs. Les nuages se dirigeaient vers la ville et devenaient de plus en plus denses. Les lampadaires, commandés par une cellule photo-électrique principale, s'allumèrent avec une bonne demi-heure d'avance.

Le bas de Main Street, envahi par la foule, les véhicules de police et les fourgonnettes des télé, était le théâtre de la plus grande confusion.

Les craquements des appels radio se mêlaient dans l'air br lant et

immobile. Les techniciens de la télé déroulaient des câbles et invectivaient tous ceux (surtout des enfants) qui se prenaient les pieds dedans avant qu'ils aient pu les fixer temporairement au sol à l'aide de bandes adhésives. Les photographes de quatre quotidiens différents avaient franchi les barricades placées devant le bâtiment municipal pour prendre les photos qui paraîtraient en première page, demain.

quelques natifs du cru (étonnamment peu nombreux, si quelqu'un avait pris la peine d'y réfléchir) jouaient les badauds. Un correspon-

dant de chaîne télévisée, debout dans l'éclat aveuglant d'un projecteur à haute intensité, enregistrait son compte rendu avec le bâtiment municipal en fond de décor. Une vague de violence incompréhensible a frappé Castle Rock cet après-midi ^a, commença-t-il, s'arrêtant court. ' Frappé, balayé ? se demanda-t-il, dégoûté. Merde, on recommence. ^a

À sa gauche un confrère d'une autre chaîne regardait son équipe préparer ce qui serait une retransmission en direct dans des recoins de vingt minutes. Les curieux étaient plus nombreux à entourer les journalistes dont le visage leur était familier par la télé qu'à se masser devant les barricades ; il faut dire qu'il ne s'était plus rien passé depuis que deux infirmiers de l'Assistance médicale d'Urgence avaient déposé dans leur ambulance le corps du malheureux Lester Pratt, enfermé dans un sac en plastique, et étaient partis avec.

L'autre bout de Main Street, loin des gyrophares bleus de la police et des flaques de lumière éclatante des équipes de télé, était presque désert.

Presque.

De temps en temps, une voiture ou une camionnette ' pick-up ^a se garait dans l'un des emplacements en épi, devant le Bazar des Rêves.

De temps en temps, un piéton se glissait en douce sous l'auvent de la nouvelle boutique ; elle était plongée dans la pénombre et le store, sur la porte d'entrée, restait baissé. De temps en temps, l'un des badauds du bas de la rue s'écartait du groupe mouvant des curieux et remontait l'artère commerciale ; il passait devant le terrain vague de l'Emporium Galorium, devant Cousi-Cousette (également fermée et sans lumières) et arrivait devant le Bazar des Rêves.

Personne ne remarqua ce défilé furtif de visiteurs, ni la police, ni les équipes de télé, ni les journalistes, ni la majorité des badauds. Tous contemplaient LA SCÈNE DU CRIME et tournaient le dos à l'endroit où,

à

moins de trois cents mètres, le crime se poursuivait.

Si quelque observateur désintéressé avait surveillé le Bazar des Rêves, il n'aurait pas tardé à remarquer la reproduction d'un même type de comportement. Les visiteurs s'approchaient. Ils voyaient le panneau sur la porte et lisaient :

FERM... JUSQu'¿ NOUVEL AVIS

Les visiteurs reculaient d'un pas, une même expression de frustration et d'angoisse s'affichant sur leur visage - la tête d'un drogué qui se rend compte que son fourgueur de came n'est pas au rendez-vous.

qu'est-ce que je fais, maintenant ? disaient leurs yeux. La plupart se rapprochaient de nouveau pour lire le panonceau une deuxième fois, comme si un examen plus attentif pouvait changer le contenu du message.

Certains remontaient dans leur voiture et s'en allaient, d'autres partaient à pied vers le b,timent municipal pour profiter un moment du spectacle gratuit, l'air hébétés et vaguement déçus. Mais une expression de soudaine compréhension se manifestait sur les traits de la plupart. Ils faisaient la tête de gens qui saisissent brusquement un concept fondamental, comme la manière de résumer une phrase ou de réduire des fractions à leur plus petit dénominateur commun.

Ceux-là faisaient le tour du b,timent pour s'engager dans l'allée qui desservait les immeubles commerciaux de Main Street - l'allée dans laquelle Ace avait garé la Tucker Talisman, la nuit précédente.

A une quinzaine de mètres, une tache oblongue de lumière jaune tombait d'une porte ouverte sur la chaussée rapiécée. Son éclat croissait lentement au fur et à mesure que la nuit tombait. Une ombre se tenait au milieu de cette forme oblongue, comme une silhouette découpée dans un crêpe funèbre. Elle appartenait, bien entendu, à

Leland Gaunt.

Il avait disposé une table sur le seuil. Dessus, était posée une boîte à cigares Roi-Tan. Il y mettait l'argent que lui donnaient ses clients et leur rendait la monnaie. Ceux-ci s'approchaient d'un pas hésitant, apeuré même, dans certains cas ; tous avaient cependant quelque chose en commun : la colère de gens ayant des comptes terribles à

régler.

quelques-uns, mais bien peu, firent demi-tour avant d'atteindre l'étal improvisé de Gaunt ; parfois en courant, avec les yeux exorbités de ceux qui ont aperçu un diable effrayant se lécher les babines dans l'obscurité. La plupart, néanmoins, restaient pour conclure une affaire. Et pendant que Gaunt négociait avec eux, se comportant comme si cet étrange commerce d'arrière-boutique était une agréable diversion à la fin d'une longue journée, ils devenaient plus détendus.

Leland Gaunt appréciait l'atmosphère de sa boutique, mais il ne se sentait jamais aussi bien derrière une vitrine et sous un toit qu'ici, à

l'air libre, alors que la brise annonciatrice de la tempête venait jouer dans ses cheveux. Le magasin, avec l'habile disposition de ses plafonniers, c'était bien, certes... mais ici, c'était mieux. C'était toujours mieux.

Il avait commencé sa carrière bien des années auparavant, comme colporteur, à errer sur une terre lointaine ; un colporteur qui transportait toutes ses marchandises sur son dos, un colporteur qui arrivait d'ordinaire à la tombée de la nuit et repartait toujours à l'aube, laissant derrière lui un bain de sang, l'horreur et la désolation. Des années plus tard, en Europe, tandis que la peste faisait rage et que partout grondait la charrette des morts sur les pavés, il était allé de

ville et de pays en pays dans un chariot tiré par un cheval blanc étique, un cheval au terrible regard de braise et à la langue aussi noire que le cœur d'un assassin. Il vendait ses marchandises à l'arrière de son véhicule... et partait avant que ses clients, qui le payaient avec de petites pièces écornées ou en nature, pussent découvrir la vraie nature de leur achat.

Les temps avaient changé, les méthodes aussi. Et les visages. Mais lorsqu'ils sont sous l'empire de la nécessité, tous les visages sont les mêmes ; des visages de moutons ayant perdu leur berger, et c'était dans ce genre de commerce qu'il se sentait le plus à l'aise, le plus près de l'époque ancienne de ses vagabondages de colporteur, celle où il se tenait non pas à côté d'une caisse enregistreuse dernier cri Sweda, mais derrière une table bancale, à rendre la monnaie en plongeant la main dans une boîte à cigares... et à vendre toujours et encore le même article.

Les objets qui avaient tellement attiré les habitants de Castle Rock,

perles noires, saintes reliques, p,tes de verre, pipes, vieux illustrés, cartes de base-ball, anciens kaléidoscopes, avaient tous disparu. Gaunt avait maintenant atteint le stade des affaires sérieuses, stade o ́ elles étaient toujours les mêmes. L'objet définitif avait peut-être changé

avec les années, comme tout le reste, mais il s'agissait d'un changement superficiel, l'équivalent du glaçage différent d'un g,teau toujours identique, sombre et amer.

A la fin, Leland Gaunt leur vendait toujours des armes... et ils les achetaient toujours.

´ Merci, merci, monsieur Warburton ! ^a dit Mr Gaunt au concierge qui lui tendait un billet de cinq dollars. Il lui en rendit un, en même temps qu'il lui donnait l'un des automatiques ramenés par Ace de Boston.

´ Merci, Miss Milliken ! Il prit dix dollars et en rendit huit.

Il leur demandait exactement ce qu'ils pouvaient payer, pas un sou de plus, pas un de moins. A chacun selon ses moyens, telle était la devise de Leland Gaunt, et non à chacun selon ses rêves, car tous avaient un rêve à satisfaire et étaient venus ici pour combler ce vide douloureux en eux et mettre un terme à leur souffrance.

´ Je suis content de vous voir, monsieur Emerson ! ^a

Oh, il était toujours content, toujours très content de faire des affaires à l'ancienne mode. Et jamais les affaires n'avaient aussi bien marché.

2

Alan Pangborn ne se trouvait pas à Castle Rock. Pendant que

reporters et policiers d'Etat se rassemblaient à un bout de Main Street et que Leland Gaunt concluait ses petites affaires à l'autre, il patientait dans la salle des infirmières de l'hôpital Cumberland, à Bridgton.

L'aile Blumer était petite (quatorze chambres seulement) mais ses couleurs rattrapaient la faiblesse de sa taille. Les murs étaient peints en nuances primaires éclatantes. Un mobile pendait du plafond, les oiseaux accrochés à ses rayons plongeant et se balançant gracieusement au moindre déplacement d'air.

Alan était assis face à une énorme fresque qui illustrait un pot-pourri de berceuses et de chansons d'enfant. A un endroit, on voyait un

homme accoudé à une table qui tendait à un petit rustaud quelque chose qui paraissait lui faire peur et le fasciner à la fois. Un aspect de ce

tableau avait frappé Alan, et un fragment de chanson lui vint à l'esprit :

Simon le Benêt rencontre l'homme aux tartes

qui s'en va à la foire.

Simon le Benêt, dit l'homme aux tartes,

Viens donc go^oter mes poires ! ^a

Une onde de chair de poule remonta le bras du policier ; de minuscules renflements comme des gouttes de sueur froide. Il n'aurait su dire pour quelle raison, et ça lui paraissait tout à fait normal. Jamais de toute sa vie il ne s'était senti aussi secoué et profondément désorienté qu'en ce moment. quelque chose qui allait bien au-delà de ses facultés de compréhension se passait en ce moment à Castle Rock.

C'était devenu manifeste à la fin de l'après-midi, lorsque tout avait explosé dans tous les sens. mais le phénomène avait commencé

plusieurs jours auparavant, sinon depuis une semaine. Il ignorait de quoi il s'agissait ; il avait toutefois compris que Nettie Cobb et Wilma Jerzyck n'étaient que des signes avant-coureurs.

Et il redoutait que les choses n'eussent fait qu'empirer depuis qu'il patientait ici en compagnie de Simon le Benêt et de l'homme aux tartes.

Une infirmière, Miss Hendrie à en croire son badge, arriva du couloir dans le chuintement étouffé de ses semelles de crêpe, se frayant avec élégance un chemin au milieu des jouets qui encombraient le passage. Au moment o^ù il était arrivé, une demi-douzaine d'enfants, certains avec une jambe dans le pl^utre ou un bras en écharpe, d'autres avec une calvitie qu'il imputa à des traitements de chimiothérapie, jouaient dans la salle, échangeant des cubes ou des petits camions et s'interpellant joyeusement. C'était maintenant l'heure du dîner, et ils étaient soit à la cafétéria, soit dans leur chambre.

Comment va-t-il ? demanda Alan à Miss Hendrie.

- Aucun changement. ^a Elle regardait le shérif avec une expression calme où se lisait aussi un peu d'hostilité. Il dort. Il devrait dormir. Il vient de subir un grand choc.

- quelles nouvelles de ses parents ?

- On a appelé le père chez son employeur, à South Paris. Il était en déplacement dans le New Hampshire. Si j'ai bien compris, il venait de partir pour rentrer chez lui, et sera informé à son arrivée. Il devrait débarquer vers neuf heures, à mon avis, mais c'est évidemment impossible à affirmer.

- Et la mère ?

- Je ne sais pas. ^a L'hostilité, davantage manifeste, n'était pas tournée contre Alan. Ce n'est pas moi qui ai donné les coups de fil.

Je sais seulement qu'elle n'est pas ici. Le petit a vu son frère se suicider sous ses yeux ; ça s'est passé chez eux, et pourtant la mère n'est pas encore là. Il faut m'excuser, j'ai mon chariot de médicaments à préparer.

- Bien sûr. ^a Il la regarda s'éloigner, puis se leva de son siège.

˘ Miss Hendrie ? ^a

Elle se retourna. Son regard ne s'était pas départi de son calme, mais ses sourcils haussés exprimaient l'ennui.

˘ Voyez-vous, Miss Hendrie, j'ai vraiment besoin de parler avec Sean Rusk. A un point que vous ne pouvez imaginer.

- Ah ? fit-elle d'un ton froid.

- quelque chose... ^a Alan pensa brusquement à Polly et sa voix se brisa. Il s'éclaircit la gorge et reprit. Il se passe quelque chose dans ma ville. Le suicide de Brian Rusk n'est qu'un élément, à mon sens. Et je crois également que Sean Rusk peut détenir la clef de tout le reste.

- Shérif Pangborn, Sean n'a que sept ans. Et s'il sait vraiment quelque chose, comment se fait-il qu'il n'y ait pas d'autres policiers ici ? ^a

D'autres policiers... des policiers qualifiés, voilà ce qu'elle voulait dire. Des policiers qui n'interrogent pas des gamins de onze ans dans la rue

et les envoient ensuite se suicider chez eux, au fond d'un garage.

´ Tout simplement parce qu'ils sont débordés et parce qu'ils ne connaissent pas la ville comme moi, je la connais.

- Je vois. ^a Elle se tourna de nouveau.

´ Miss Hendrie ?

- On manque de personnel, ce soir, shérif, et il me reste beaucoup à faire...

- Brian Rusk n'est pas le seul incident mortel de la journée à

Castle Rock. Il y en a eu au moins trois autres. Un homme, le propriétaire du pub local, a été dirigé sur l'hôpital de Norway après avoir reçu un coup de fusil. Il survivra peut-être, mais ça va être la corde raide pour lui dans les deux jours qui viennent. Et quelque chose me dit que le carnage n'est pas terminé. ^a

Il avait enfin réussi à retenir son attention.

´ Vous croyez que Sean Rusk pourrait être au courant de quelque chose ?

- Il sait peut-être pourquoi son frère s'est tué. Si oui, cela peut nous donner la clef du reste. S'il se réveille, vous me le direz ? ^a

Elle hésita avant de répondre. ´ «a dépendra de son état mental. Je ne vous laisserai pas aggraver la condition d'un petit garçon hystérique, quelles que soient les choses qui se passent dans votre ville.

- Je comprends.

- Vraiment ? Parfait. ^a Elle lui adressa un regard qui signifiait alors restez assis ici bien tranquillement et ne venez plus m'embêter, avant de passer derrière son haut bureau. Elle s'assit, et il l'entendit qui manipulait bouteilles et boîtes de médicament.

Alan se leva, alla jusqu'au taxiphone au fond du couloir et fit une fois de plus le numéro de Polly. Et une fois de plus la sonnerie s'éternisa. Il composa celui de Cousi-Cousette, tomba sur le répondeur et raccrocha. Il revint s'installer sur sa chaise pour continuer à

contempler la fresque de chansons.

Vous avez oublié de me poser une question, Miss Hendrie, pensa Alan.

Vous avez oublié de me demander pourquoi je restais assis ici, alors qu'il se passait tant de choses dans le comté où je suis censé

assurer la loi et l'ordre parmi les gens qui m'ont élu. Vous avez oublié

de me demander pourquoi je ne mène pas mon enquête pendant qu'un sous-fifre (le vieux Seat Thomas, par exemple) poireaute ici en attendant le réveil de Sean Rusk. Vous avez oublié de me demander tout cela, Miss Hendrie, et je connais un secret. Je suis bien content que vous ayez oublié. C'est ça, le secret.

La réponse à ces questions était aussi simple qu'humiliante. Sauf à

Portland et à Bangor, les affaires de meurtre relevaient non pas du shérif mais de la Police d'Etat. Henry Payton lui avait laissé les rênes dans celle du duel de Wilma et Nettie, mais il les avait depuis fermement reprises. Il ne pouvait faire autrement. Des représentants de tous les journaux et de toutes les chaînes de télé du Sud du Maine étaient en ce moment à Castle Rock ou sur le point d'y débarquer.

Dans pas longtemps, leurs collègues de tout le reste de l'Etat allaient les rejoindre... Et si, comme le redoutait Alan, les choses n'étaient pas vraiment terminées, c'est de tout le pays qu'allaient affluer les journalistes.

Telle était la simple réalité de la situation, mais cela ne changeait rien à ce que ressentait Alan : impression d'être un joueur qui reste sur le banc de touche et qui se retrouve sous la douche sans avoir touché une balle. L'impression de s'être fait baiser. Tout en regardant Simon le Benêt, il entreprit de faire les comptes.

Lester Pratt, mort. Il était arrivé au poste de police dans un état de jalousie frénétique et avait attaqué John LaPointe. A cause de sa petite amie, apparemment ; pourtant, John avait déclaré à Alan, avant

l'arrivée de l'ambulance, qu'il n'avait pas revu une seule fois Sally en tête-à-tête depuis un an. 1^{er} Je faisais que la voir de temps en temps dans la rue, et même là elle me regardait pas, y-zont défidé que z'étais un monstre. ^a Il avait touché son nez cassé et grimacé. 2^e Je m'en sens vraiment un, en ce moment. ^a

John était à l'heure actuelle hospitalisé à Norway avec un nez cassé, une mâchoire fracturée et peut-être des blessures internes.

Sheila Bringham était aussi à l'hôpital, en état de choc.

Hugh Priest et Billy Tupper étaient morts tous les deux. La nouvelle était arrivée au moment où Sheila commençait à avoir sa crise de nerfs.

Un coup de téléphone du livreur de bière qui avait eu le bon sens d'appeler les urgences avant le shérif. Il n'en avait pas moins paru aussi hystérique que Sheila, au bout du fil, mais Alan n'avait pas pu lui en vouloir ; il s'était lui-même senti sur le point d'éclater.

Henry Beaufort : état critique. Blessures multiples par coups de feu.

Norris Ridgewick, manquant à l'appel... et c'était peut-être ce qui lui faisait le plus mal.

Alan l'avait cherché des yeux après l'appel du livreur de bière, mais Norris avait disparu. Alan avait cru, sur le moment, qu'il était sorti pour arrêter Danforth en bonne et due forme, et qu'il allait le voir réapparaître remorquant le maire ; mais la suite lui prouva que

personne n'avait procédé à l'arrestation de Keeton. Alan supposait que les flics de l'Etat l'intercepteraient s'ils lui tombaient dessus au cours de leurs investigations, mais sinon, il n'y fallait pas compter.

Ils

avaient des choses plus importantes à faire. Entre-temps, Norris avait tout simplement disparu. Où qu'il fût, il s'y était rendu à pied ; lorsqu'Alan avait quitté Castle Rock, la Coccinelle de son adjoint gisait toujours sur le flanc, au beau milieu de la rue commerçante.

Les témoins racontaient que Buster était rentré dans la Cadillac en passant par la fenêtre avant de partir au volant de sa voiture. La seule personne à avoir tenté de l'arrêter avait chèrement payé son civisme : Scott Garson était hospitalisé au Northern Cumberland avec la mâchoire, la pommette, le poignet et trois doigts fracturés. Il aurait pu s'en tirer encore plus mal ; d'après les témoins, Buster aurait délibérément essayé de lui passer dessus pendant qu'il gisait au sol.

Lenny Partridge, la clavicule et Dieu seul sait combien de côtes cassées, se trouvait dans le même établissement. Andy Clutterbuck avait rapporté la nouvelle de ce dernier désastre alors qu'Alan essayait encore de comprendre comment le premier magistrat de la ville s'était si vite retrouvé fuyant la justice enchaîné à une grosse Cadillac rouge.

Hugh Priest avait fait arrêter Lenny, semblait-il, pour s'enfuir dans la voiture du vieillard après l'avoir rudoyé. Alan supposa qu'il retrouverait la voiture de Lenny dans le parking du Mellow Tiger,

puisqu'il c'était là que Priest avait mordu la poussière.

Et bien entendu il y avait Brian Rusk, qui s'était logé une balle dans la tête à l'âge avancé de onze ans. Clut avait à peine commencé le récit de ses aventures que le téléphone sonnait de nouveau. Sheila n'était plus là, Alan avait décroché et entendu la voix hystérique d'un petit garçon, celle de Sean Rusk, qui avait composé le numéro inscrit sur l'étiquette fluo collée à l'appareil de la cuisine.

En tout, les ambulances des services d'urgence de quatre villes différentes étaient venues faire un tour à Castle Rock dans l'après-midi.

Tournant le dos à Simon le Benêt et à l'homme aux tartes, les yeux perdus sur le mobile aux oiseaux de plastique qui oscillaient au bout de leur fil, Alan revint une fois de plus sur l'incident intervenu entre Priest et Lenny Partridge ; l'une des confrontations les moins spectaculaires de la journée, certes, mais sans doute la plus étrange... Il avait l'impression que la clef de toute cette affaire se cachait peut-être, précisément, dans cette étrangeté.

Àu nom du ciel, pourquoi avoir pris la voiture de Lenny s'il avait un compte à régler avec Henry Beaufort ? avait demandé Alan à Clut, passant la main dans des cheveux déjà en bataille. Pourquoi prendre ce vieux tas de ferraille ?

- Parce que la Buick de Priest n'avait plus un seul pneu entier.

quelqu'un a dû les lacérer à coups de couteau, sans doute. ^a Clut avait haussé les épaules, mal à l'aise, tout en contemplant le capharnaüm qu'était devenu le poste de police. Il a peut-être pensé que c'était Beaufort qui l'avait fait. ^a

Eh bien oui, pensait maintenant Alan. Peut-être. Délirant, soit, mais l'était-ce davantage que Wilma Jerzyck s'imaginant que Nettie Cobb avait balancé de la boue sur ses draps, puis des cailloux dans ses fenêtres ? que Nettie se persuadant que Wilma avait tué son chien ?

Alan n'avait pas eu le temps de questionner Clut davantage ; Henry Payton était arrivé et lui avait déclaré, aussi gentiment que possible, qu'il prenait les choses en main. Alan avait acquiescé. Il y a une chose que vous devez trouver, Henry, et le plus vite possible.

- quoi donc ? ^a avait demandé Henry. Mais Alan s'était rendu compte, le cœur serré, que le représentant de la Police d'Etat l'écoutait d'une oreille distraite. Son vieil ami (le seul qu'il se fût fait dans la

communauté policière depuis qu'il avait été élu shérif, mais un ami de poids) se concentrait déjà sur d'autres objectifs. Comment déployer ses forces, étant donné l'étendue des incidents, devait être l'un des premiers.

Il faut découvrir si Henry Beaufort était aussi en colère contre Hugh Priest que Priest l'était apparemment contre Beaufort. Comme il est inconscient, on ne peut pas le lui demander pour le moment, mais lorsqu'il se réveillera...

- On le fera, on le fera ^a, l'avait coupé Henry, en lui donnant une claque sur l'épaule. Puis, élevant la voix : ' Brooks ! Morrison ! Par ici ! ^a

Alan l'avait regardé s'éloigner non sans avoir envie de lui courir après, de l'empoigner et de l'obliger à écouter. Il ne le fit pas parce que Henry, Hugh, Lester, John, sans compter Wilma et Nettie, commençaient à perdre toute réalité pour lui. Les morts étaient morts ; on s'occupait des blessés ; les crimes avaient été commis.

Sauf que le shérif n'arrivait pas à se débarrasser de l'impression, aussi effrayante qu'insidieuse, que la manœuvre criminelle se poursuivait.

Lorsque Henry l'avait laissé pour aller donner ses ordres, Alan avait rappelé Clut. L'adjoint s'était avancé les mains dans les poches, une expression morose sur le visage. On s'est fait débarquer, Alan.

Comme des malpropres. Bon Dieu !

- Pas complètement. (Il avait espéré paraître convaincant.) Tu vas me servir d'agent de liaison ici, Clut.

- O~ vas-tu ?

- Chez les Rusk. ^a

Mais une fois là-bas, il n'avait plus trouvé personne ; l'ambulance dans laquelle on avait mis le malheureux Scott Garson avait fait un détour pour recueillir Sean ; elle roulait vers l'hôpital Northern Cumberland. Le deuxième corbillard de Harry Samuel, une vieille Lincoln à caisse surélevée, avait emporté le corps de Brian Rusk pour autopsie à Oxford. Le meilleur véhicule de Samuel (celui qu'il appelait la ' voiture d'entreprise ^a sans ajouter ' de pompes funèbres ^a) était déjà parti pour la même destination avec Priest et Billy Tupper.

Il va falloir les empiler comme du bois de chauffe dans cette petite morgue, avait pensé Alan.

C'est en arrivant chez les Rusk qu'Alan s'était rendu compte, d'une manière autant viscérale qu'intellectuelle, à quel point on l'avait mis hors circuit. Deux des enquêteurs d'Henry l'avaient précédé et lui avaient clairement fait comprendre qu'il pouvait rester à condition de ne pas tenter de sortir un aviron pour se mettre à ramer avec eux. Il était resté un moment à les observer depuis le seuil de la cuisine, se sentant aussi utile qu'une cinquième roue à un carrosse. Cora Rusk répondait avec lenteur, comme si elle était droguée. Alan pensa que c'était le choc, à moins que les infirmiers qui avaient emporté les restes de son fils ne lui eussent administré un calmant avant de partir. Elle lui rappelait de façon étonnante l'impression que lui avait faite Norris, lorsqu'il était sorti par la fenêtre de sa Coccinelle renversée. Tranquillisant ou choc, toujours est-il que les enquêteurs n'en avaient pas tiré

grand-chose. Elle ne pleurait pas, mais elle était néanmoins incapable de se concentrer suffisamment sur leurs questions pour leur donner des réponses exploitables. Elle ne savait rien, dit-elle ; elle était au premier o^ù elle faisait la sieste. Pauvre Brian, ne cessait-elle de répéter.

Pauvre, pauvre Brian. Mais elle exprimait ce sentiment d'un ton monocorde qui donna la chair de poule à Alan ; elle ne cessait de tripoter une paire de vieilles lunettes de soleil dont une des branches avait été réparée avec du tissu adhésif, tandis que l'un des verres était craquelé.

Alan était parti pour l'hôpital, écu^{ré}.

Il se leva pour aller au taxiphone du fond du hall d'entrée. Il essaya de nouveau inutilement de joindre Polly, puis fit le numéro de son propre bureau. La voix qui lui répondit grogna ´ Police d'Etat ^a, et Alan ressentit une bouffée de jalousie enfantine. Il s'identifia et demanda Clut. Au bout d'au moins cinq minutes, il entendit la voix de son adjoint.

´ Désolé, Alan. Ils ont simplement laissé le téléphone traîner sur le bureau. Tu as de la chance que je sois venu jeter un coup d'œil... Ces bons vieux Tuniques-Bleues se foutent complètement de nous.

- Laisse tomber, Clut, Dis-moi, est-ce qu'on a enfin cravaté

Keeton ?

- Eh bien.... je ne sais pas trop comment te dire, Alan, mais... ^a

Le shérif sentit une boule se former à hauteur de son estomac et ferma les yeux. Il avait eu raison : ça continuait.

‘ Laisse tomber les manières, vide ton sac.

- Buster - Danforth, je veux dire - est retourné chez lui et a fait sauter la poignée de la Cadillac avec un tournevis. Celle à laquelle il était attaché.

- Oui, je sais, répondit Alan, les yeux toujours fermés.

- Eh bien... il a tué sa femme, Alan. Avec un marteau. Ce n'est pas un flic d'Oxford qui l'a trouvée, parce que Buster n'intéressait pas beaucoup ces messieurs, il y a vingt minutes. C'est Seat Thomas. Il est passé vérifier au domicile de Buster ; il a signalé ce qu'il a trouvé, et il

est revenu depuis moins de cinq minutes. Il a mal à la poitrine, d'après ce qu'il dit, mais ça ne m'étonne pas. Il m'a raconté qu'il ne restait plus rien de la figure de madame Keeton. Il y avait des cheveux et des intestins partout. Il y a quasiment un peloton au grand complet de Tuniques-Bleues là-haut, maintenant. J'ai installé Seat dans ton

bureau. J'ai trouvé plus prudent de le faire asseoir avant qu'il tombe.

- Bordel de Dieu ! Amène-le tout de suite voir Ray Van Allen, Clut. Il a soixante-deux balais et il se ramone aux Camel depuis le déluge.

- Ray est parti à Oxford. Pour essayer d'aider ses confrères à recoudre tous les morceaux de Beaufort.

- Alors son assistant - comment s'appelle-t-il ? Ah oui, Frankel.

Everett Frankel.

- Introuvable. Ni dans son cabinet, ni chez lui.

- Sa femme ne sait pas où il est passé ?

- Il est célibataire.

- Oh, merde. ^a quelqu'un avait griffonné quelque chose au-dessus du téléphone. Dans la vie faut pas s'en faire. Tu parles, se dit Alan, amer.

‘ Je peux l'amener à l'hôpital, proposa Clut.

- J'ai besoin de toi là où tu es. Les journalistes et les types de la télé sont-ils là ?

- Ouais, ça grouille de partout.

- Bon, vois comment va Seat dès qu'on a terminé. S'il ne se sent pas mieux, voilà ce que tu vas faire : tu sors me choper un de ces journalistes, un qui n'ait pas l'air trop crétin, tu le nommes adjoint sur-le-champ et tu le fais conduire Seat au Northern Cumberland.

- D'accord. ^a Clut hésita, puis éclata. ' J'ai voulu aller chez les Keeton mais ces enfoirés de troopers n'ont même pas voulu que je les accompagne ! qu'est-ce que tu dis de ça, Alan ? Ces salauds refusent d'accepter un shérif-adjoint sur la scène du crime !

- Je sais ce que tu ressens. Moi non plus, ça ne me plaît pas. Mais ils font leur boulot. Peux-tu voir Seat d'où tu es ?

- Ouais.

- Et alors ? Il est encore vivant ?

- Il est assis à ton bureau, il fume une cigarette et il parcourt Maintien de l'ordre en milieu rural.

- C'est parfait ! ^a Alan se sentait l'envie de pleurer ou de rire, voire de faire les deux à la fois. ' Le tableau est parfait. Est-ce que Polly Chalmers a appelé ?

- N... Attends une minute, que je regarde la main-courante. Je ne la trouvais plus. Si, elle a appelé. Juste avant trois heures et demie. ^a

Alan fit la grimace. ' Pour celui-là, je suis au courant. Et plus tard ?

- Rien là-dessus, mais ça ne veut rien dire. Avec Sheila partie et tous les ours de la Police d'Etat à tourner en rond, qui peut le dire ?

- Merci, Clut. Autre chose que je devrais savoir ?

- Ouais, une ou deux.

- Balance.

- On a trouvé le pistolet avec lequel Priest a tué Henry, mais David Friedman, du service de balistique d'Oxford, dit qu'il n'a jamais vu ce modèle. C'est un automatique, mais il ne correspond à aucune marque connue.

- Tu es bien sûr qu'il s'agit de David Friedman ?
 - Friedman, ouais, absolument.
 - Il doit le savoir. question armes à feu, il en connaît plus que tous les guides réunis.
 - Eh bien pourtant, il cale. J'étais là au moment où il parlait à ton copain Payton. Il a dit qu'il ressemblait un peu à un Mauser allemand, mais qu'il y manquait les marques habituelles et que la culasse était différente. Je crois qu'ils l'ont envoyé à Augusta avec une tonne d'autres pièces à conviction.
 - quoi encore ?
 - Ils ont trouvé une lettre anonyme sur la pelouse de Henry Beaufort. Roulée en boule, pas loin de sa voiture. Tu te souviens de sa Thunderbird ? Elle a été vandalisée. Comme la Buick de Priest. ^a
- Alan eut l'impression qu'une grande main molle venait de le frapper en plein visage. Ét qu'est-ce qu'elle disait ?
- Attends une minute. ^a Alan entendit le bruissement de feuilles que Clut tournait dans son carnet. " Voilà. " Ne t'avise pas de recommencer à m'empêcher de boire pour ensuite me garder les clefs, espèce de bouffeur de grenouilles ! "
 - Bouffeur de grenouilles ?
 - Beaufort est d'origine québécoise, française, quoi. (Il eut un petit rire nerveux.) " Bouffeur de grenouilles " est même souligné.
 - Et tu dis que sa voiture a été abîmée ?
 - Un peu ! Tous les pneus entaillés, comme la Buick de Priest. Et une longue éraflure tout le long de la carrosserie, côté passager !
 - D'accord. Encore autre chose à faire. Va chez le coiffeur puis à la salle de billard, si nécessaire. Et trouve-moi avec qui Beaufort s'est engueulé dernièrement.
 - Mais les troopers...

- qu'ils aillent se faire foutre ! répliqua Alan sans se forcer. C'est notre ville. Nous, on sait à qui poser les questions, on sait où trouver les gens. Voudrais-tu me faire croire que tu n'es pas capable de dégoter quelqu'un au courant de l'histoire en moins de dix minutes ?

- Bien s'r que non, admit Clut. En revenant de Castle Hill, j'ai vu Charlie Fortin qui baguenaudait avec des types, devant Western Auto.

Si Beaufort a eu une prise de bec avec quelqu'un, Charlie le saura. Il est quasiment en pension au Mellow Tiger.

- Oui. Les Tuniques-Bleues l'ont-ils interrogé ?

- Heu... non.

- Alors tu le fais, toi. Cela dit, je crois qu'on connaît tous les deux la réponse, non ?

- Hugh Priest.

- Voilà qui a le parfum indubitable de la vérité ^a, répondit Alan qui pensa, et ce n'est peut-être pas si loin de la première hypothèse de Payton, en fin de compte.

´ D'accord, Alan, je m'en occupe.

- Et rappelle-moi dès la minute o' c'est confirmé. Non ! Dès la seconde.

^a Il lui donna le numéro de téléphone et le lui fit répéter pour s'assurer qu'il l'avait bien noté.

- Entendu. ^a Puis il explosa : ´ Mais enfin, nom de Dieu ! qu'est-ce qui se passe, Alan ?

- Aucune idée. ^a Il se sentait très vieux, très fatigué... et très en colère. Non pas contre Payton pour l'avoir mis sur la touche dans cette affaire, mais contre celui qui avait la responsabilité de ce monstrueux feu d'artifices. Et il se sentait de plus en plus s'r qu'à la base de tous ces événements, il n'y avait qu'un seul et unique agent.

Wilma et Nettie. Henry et Hugh. Lester et John. quelqu'un les avait branchés entre eux comme des b,tons de dynamite. ´ Je ne sais pas, Clut, mais on va le trouver. ^a

Il raccrocha et composa de nouveau le numéro de Polly. Il sentait s'effriter son besoin de tirer les choses au clair avec elle, de comprendre ce qui avait pu la rendre tellement furieuse contre lui. Le sentiment qui avait insidieusement commencé à prendre sa place était encore moins rassurant : une angoisse profonde, sans objet précis ; l'impression croissante qu'elle courait un danger.

La sonnerie se prolongea, se prolongea... mais personne ne décrocha.

Polly, je t'aime et nous avons besoin de parler tous les deux. Polly, je t'aime et nous avons besoin de parler tous les deux. Je t'en prie, prends ce téléphone. Polly, je t'aime, et...

La litanie continuait à se dévider dans sa tête comme un jouet remonté à bloc. Il eut envie de rappeler Clut et de lui demander d'aller voir sur-le-champ ce que fabriquait Polly, toutes affaires cessantes.

Mais c'était impossible. Ce serait une erreur, une faute, même, alors qu'il y avait sans doute d'autres b,tons de dynamite qui n'attendaient que le moment d'exploser à Castle Rock.

Oui... mais si Polly était justement l'un d'eux ?

Cette idée provoqua une association enfouie en lui, mais elle se dissipa avant qu'il eût pu s'en saisir.

Il raccrocha lentement le combiné qui coupa une dernière sonnerie.

3

Polly n'y tenait plus. Elle roula sur le côté, tendit la main... et le téléphone se tut en milieu de sonnerie.

Bien, se dit-elle. Bien ? Ce n'était pas si s'r.

Allongée sur son lit, elle écoutait les roulements du tonnerre s'intensifier. Il faisait chaud, au premier, aussi chaud qu'en plein mois de juillet, mais elle devait renoncer à aérer : Dave Phillips, l'homme à

tout faire de la ville, lui avait posé les fenêtres de sécurité la semaine dernière. Elle avait donc enlevé le vieux jean et la blouse défraîchie qui lui avaient servi pour son expédition à la campagne et les avait posés sur la chaise. Elle gisait sur le lit, en sous-vêtements, espérant faire un petit somme avant de se lever et de prendre une douche, mais incapable de trouver le sommeil.

En partie à cause des sirènes, mais surtout à cause d'Alan, de ce qu'Alan avait fait. Elle n'arrivait pas à comprendre cette trahison grotesque de tout ce qu'elle avait cru, de tout ce en quoi elle avait placé

sa confiance ; et cependant, les faits étaient là, incontournables. Son esprit essayait de s'intéresser à autre chose (les sirènes, par exemple, qui avaient l'air d'annoncer la fin du monde) et soudain c'était à lui

qu'elle pensait, à la manière sournoise dont il avait manœuvré derrière son dos, fouiné dans son passé. Impression de sentir une écharde venir se planter dans quelque partie tendre et intime de son anatomie.

Oh, Alan, comment as-tu pu ? Lui demandait-elle et se demandait-elle.

La voix qui lui répondit la surprit. C'était celle de tante Ewie, et derrière la sécheresse affective dont elle avait toujours fait preuve, Polly sentit une colère puissante qui la troubla.

Si tu avais commencé par lui dire la vérité, ma fille, il n'aurait pas eu besoin de fouiner.

Elle se mit brusquement sur son séant. Une voix troublante, d'accord, mais le plus troublant était néanmoins qu'il s'agissait de sa propre voix. Tante Ewie était morte depuis bien longtemps, et l'inconscient de Polly se servait de ses intonations pour exprimer sa colère, à la manière dont un ventriloque utiliserait sa marionnette pour demander un rendez-vous à une jolie fille, et...

Arrête ça, ma fille. Je t'ai pourtant déjà dit que cette ville était pleine de fantômes, non ? C'est peut-être bien moi, pourquoi pas ?

Polly émit un petit gémissement pleurnichard et effrayé, et porta la main à sa bouche.

Ou peut-être pas. Enfin de compte, c'est sans importance, que ce soit moi ou non. La bonne question à se poser est la suivante, Trisha : quia péché la première ? qui a menti la première ? qui a maquillé la vérité

la première ? qui a lancé la première pierre ?

Ce n'est pas juste ! ^a protesta-t-elle. Elle regarda son reflet, avec ses yeux agrandis et effrayés, dans le miroir de la chambre surchauffée.

Elle attendit le retour de la voix de tante Ewie ; rien ne vint, et elle s'allongea de nouveau lentement.

Elle avait peut-être péché la première, d'accord, si omettre une partie de la vérité et commettre quelques menus mensonges, des détails, était un péché. D'accord, elle avait un peu maquillé la vérité.

Mais cela donnait-il à Alan le droit d'ouvrir une enquête sur elle, à la manière dont un policier enquêterait sur un criminel notoire ? Cela lui donnait-il le droit d'écrire son nom sur un document qui allait circuler

entre les Etats... ou d'envoyer une demande de renseignement, peu importait comment ils appelaient ça ? Ou... ou...

Peu importe, Polly, murmura une voix, une voix qu'elle connaissait.

Arrête de te torturer à propos de quelque chose qui était un comportement normal de ta part. Car enfin, tu as bien entendu la culpabilité dans sa voix, non ?

Où ! marmonna-t-elle dans son oreiller. C'est vrai, je l'ai entendue ! qu'est-ce que tu dis de ça, tante Evvie ? ^a Il n'y eut pas à

proprement parler de réponse. Seulement une impression bizarre qui chiffonnait

(la bonne question est la suivante, Trisha)

son inconscient. Comme si elle avait oublié quelque chose, laissé quelque chose de côté

(Veux-tu un bonbon, Trisha ?)

dans la question.

Elle roula sur le côté, énervée, et l'azka vint se poser contre la rondeur de son sein. Elle entendit gratter contre la paroi en argent.

Non, se dit-elle, c'est simplement quelque chose qui s'est déplacé.

quelque chose d'inerte. L'idée que la chose en question est vivante...

c'est juste ton imagination.

Scratch-scratch-scratch.

La boule d'argent eut une oscillation infime entre son soutien-gorge et la couverture.

Scratch-scratch-scratch.

Cette chose est vivante, Trisha. Cette chose est vivante et tu le sais, fit la voix de tante Evvie.

Ne sois pas idiote, lui dit Polly, se retournant de l'autre côté.

Comment pourrait-il y avoir une créature vivante là-dedans ? Elle

pourrait à la rigueur respirer par tous ces petits trous, mais de quoi se nourrirait-elle ? ^a

C'est peut-être de toi qu'elle se nourrit, Trisha, répondit tante Ewie avec une douceur implacable.

‘ Polly, murmura-t-elle, on m'appelle Polly. ^a

Cette fois-ci, la chose qui lui tirailait l'inconscient se manifesta plus fort, de manière presque inquiétante, et elle fut sur le point de s'en saisir. C'est alors que le téléphone se mit une fois de plus à sonner. Elle eut un hoquet et s'assit sur le lit, une expression de découragement et d'épuisement sur le visage. Orgueil et désir luttèrent en elle.

Parle-lui, Trisha ; quel mal peut-il y avoir ? Ou mieux encore, écoute ce qu'il a à te dire. C'est quelque chose que tu n'as jamais beaucoup fait, n'est-ce pas ?

Je n'ai aucune envie de lui parler. Pas après ce qu'il a fait.

Mais tu l'aimes toujours.

Oui, c'était exact. Sauf que maintenant, elle le haïssait tout autant.

La voix de tante Ewie s'éleva une fois de plus dans son esprit. Veux-tu être un fantôme toute ta vie, Trisha ? Mais qu'est-ce que tu as, ma fille ?

Polly tendit la main (sa main souple qui ne la faisait plus souffrir) vers le téléphone d'un geste faussement décidé. Mais elle l'arrêta au moment de prendre le combiné. Parce que ce n'était peut-être pas Alan, mais Mr Gaunt. Et que peut-être Mr Gaunt voulait lui dire qu'elle n'en avait pas encore fini avec lui, qu'il restait quelque chose à payer.

Elle reprit son geste, toucha le téléphone du bout des doigts, puis battit en retraite. Ses deux mains s'étreignirent, serrées contre son ventre. Elle avait peur de la voix de la morte, de ce qu'elle avait fait cet

après-midi, de ce que Mr Gaunt (ou Alan !) pourrait raconter partout à propos de la mort de son fils ou encore de ce que signifiait ce vacarme de sirènes et de voitures lancées à toute vitesse.

Plus que de tout cela, se rendit-elle cependant compte, c'était de Leland Gaunt lui-même qu'elle avait peur. Elle avait l'impression d'avoir été attachée au battant d'une énorme cloche de fer, une cloche qui, si elle se mettait à sonner, l'assourdirait, la rendrait folle et la réduirait en bouillie simultanément.

Le téléphone se tut.

A l'extérieur, une autre sirène se déclencha ; tandis que son hululement s'éloignait vers le Tin Bridge, le tonnerre gronda à nouveau. Plus proche que jamais.

Enlève ça, ma chérie, lui murmura la voix de tante Ewie. Enlève ça.

Tu peux le faire. «a n'exerce un pouvoir que sur ton besoin, pas sur ta volonté. Enlève ça. Romps son emprise sur toi.

Mais elle regardait le téléphone et se souvenait de la nuit (moins d'une semaine auparavant ?) oǔ, tendant le bras pour le prendre, elle l'avait heurté des doigts et renversé au sol. Elle se souvenait de la douleur qui avait planté ses griffes dans son bras avant de le remonter comme un rat affamé aux dents déchiquetées. Elle ne pouvait retomber dans cet état. Elle ne pouvait tout simplement pas.

Non?

quelque chose de très malsain se passe à Castle Rock ce soir, reprit tante Evvie. As-tu envie de te réveiller demain et de devoir reconnaître dans quelle mesure tu en es responsable ? Tiens-tu à ajouter encore ça au reste, Trisha ?

´ Mais tu ne comprends pas ! gémit-elle. Ce n'était pas dirigé contre Alan, mais contre Ace Merrill ! Et il mérite bien ce qui lui arrive ! ^a

La voix implacable de tante Evvie lui répliqua : Alors toi aussi, ma chérie. Toi aussi.

4

A six heures vingt, ce mardi soir, tandis que s'approchaient les nuages d'orage et que l'obscurité véritable venait remplacer le crépuscule, l'officier de police qui avait remplacé Sheila Brigham au central passa dans la salle principale du poste de police. Il fit le tour de la zone, vaguement en forme de pointe de diamant, délimitée par un adhésif

marqué SC»NE DU CRIME, et courut vers Payton.

Celui-ci avait un air défrisé et malheureux. Il venait de passer cinq minutes avec ces messieurs-dames de la presse et se sentait comme toujours dans ce cas-là : impression d'avoir été enduit de miel puis obligé de se rouler dans un gros tas de merde de hyène infestée de fourmis. Sa déclaration n'avait pas été aussi bien préparée (c'est-à-dire n'avait pas été assez fumeuse tout en étant irréprochable) qu'il aurait aimé. Les gens de la télé lui avaient forcé la main. Ils tenaient à avoir des mises au point en direct pendant la période (de dix-huit à dix-huit heures trente) du bulletin d'informations local, ça leur paraissait une nécessité, et s'il ne leur avait pas jeté un os à ronger, il se serait retrouvé crucifié, sans aucun doute, pour le bulletin de vingt-trois heures. De toute façon, son martyre était déjà commencé. Jamais, au cours de sa carrière, il n'avait frôlé d'aussi près le risque de l'cher qu'il

n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait. Il n'avait pas quitté la conférence de presse impromptue : il l'avait fuie.

Payton se prit à regretter de ne pas avoir écouté plus attentivement Alan. A son arrivée, il avait eu l'impression qu'il s'agissait avant tout de reprendre les choses en main et d'évaluer la casse. Mais il commençait à se poser des questions ; il y avait eu un nouveau meurtre depuis qu'il avait pris la direction des opérations, celui de Myrtle Keeton. Son mari se promenait toujours dans la nature, et roulait probablement au-delà des collines, à l'heure actuelle, mais il pouvait tout aussi bien danser la danse du scalp dans les environs de cette ville de cinglés. Un type qui avait descendu sa femme à coups de marteau.

Un psychopathe en pleine crise, en d'autres termes.

Le problème était qu'il ne connaissait pas ces gens. Alan et ses adjoints les fréquentaient, mais Alan et Ridgewick n'étaient pas là.

LaPointe se trouvait à l'hôpital, se demandant avec anxiété si les médecins seraient capables de lui rendre son ancien nez droit. Il chercha Clutterbuck des yeux et ne fut pas tellement surpris, au fond, de constater qu'il s'était évaporé.

Vous voulez l'affaire, Henry ? Parfait. Elle est à vous. Et en ce qui concerne les suspects, pourquoi ne pas vous servir de l'annuaire du téléphone ? Il croyait entendre la voix de Pangborn dans sa tête.

‘ Lieutenant Payton, lieutenant Payton ! l'interpella l'officier de service au téléphone.

- quoi ? gronda-t-il.

- Le Dr Van Allen, sur la radio. Il veut vous parler.

- De quoi ?

- Il n'a pas voulu le dire. Il a simplement déclaré qu'il voulait vous parler, à vous. ^a

Henry Payton se dirigea vers la cabine où se trouvait le central, se sentant de plus en plus comme un gosse juché sur une bicyclette sans freins, lancé dans une descente vertigineuse, un précipice à droite, une muraille rocheuse à gauche et une horde de loups à tête de journaliste à

ses trousses.

Il prit le micro. Ici Payton, à vous.

- Docteur Van Allen. Médecin légiste du comté. ^a La voix était creuse et lointaine, interrompue par moments par des explosions d'électricité statique. Elles devaient provenir de la tempête qui approchait, pensa Payton. qu'est-ce qu'on va se marrer...

Où, je sais qui vous êtes. Vous avez accompagné monsieur Beaufort à Oxford. Comment va-t-il ? A vous.

- Il est... ^a

Craaacc, BzzzIlli, pIling.

Vous avez été interrompu, docteur, dit Henry en manifestant aussi peu d'impatience que possible. Il semble qu'on va avoir droit à

un orage électrique de première grandeur. Veuillez répéter. A vous.

- ...mort ! cria Van Allen à travers les crépitements de l'électricité

statique. Il est mort dans l'ambulance, mais nous avons tout lieu de penser que ce n'est pas à cause du traumatisme du coup de feu. Vous comprenez ? Nous ne croyons pas que le patient soit mort des suites du traumatisme dû au coup de feu. Son cerveau a été victime d'un œdème atypique qui a provoqué des anévrismes cérébraux. Le diagnostic le plus vraisemblable est qu'une substance extrêmement toxique a été

introduite dans le sang au moment du coup de feu. Cette même

substance semble avoir fait littéralement éclater son cœur. Bien compris ? ^a

Oh, Bordel de Dieu ! ^a pensa Payton. Il défit son núde de cravate, déboutonna son col, puis appuya de nouveau sur le bouton transmission.

‘ Message bien reçu, docteur Van Allen. Mais que je sois pendu si j’y comprends quelque chose. A vous.

- La toxine était vraisemblablement déposée sur les balles.

L’infection s’est développée tout d’abord lentement, puis de plus en plus vite. Nous avons deux zones d’introduction très nettes en forme d’éventail, à la joue et à la poitrine. C’est très important de... ^a

Craaaac, bzzzllll, crllll.

‘... compris ? A vous.

- Répétez, docteur. ^a Henry se demandait pourquoi le médecin n’avait pas tout simplement décroché un téléphone. S’il vous plaît, répétez !

- qui détient cette arme, actuellement ? A vous ! hurla Van Allen.

-v - David Friedman. Expert en balistique. Il l’a emportée à Augusta.

A vous.

- A-t-il commencé par la décharger ?

- Oui. C’est la procédure. A vous.

- Etait-ce un revolver ou un automatique, lieutenant Payton ? Ce détail est essentiel. A vous.

- Automatique.

- A-t-il enlevé le chargeur ?

- Il a dû le faire à Augusta. ^a Payton s’assit lourdement sur le siège du standard. Il était soudain pris d’une immense envie de tout bazarder. Á vous.

- Non ! Non ! Il ne doit pas y toucher ! Vous m’avez bien compris ?

- Bien compris, répéta Henry. Je vais laisser un message au labo de

balistique, lui disant de laisser les foutues balles dans le foutu chargeur jusqu'à ce qu'on ait éclairci cette dernière histoire à la con. ^a

Il éprouvait un plaisir enfantin à l'idée que ses propos se baladaient sur les ondes... et à se demander combien de journalistes les captaient sur leur Bearcat. Écoutez, docteur, il vaudrait mieux ne pas parler de cette affaire à la radio. A vous.

- Laissez tomber les bonnes manières, rétorqua sèchement Van Allen. Il s'agit de la vie d'un homme, lieutenant Payton. J'ai essayé de vous avoir au téléphone, mais c'était impossible. Dites à votre Friedman d'examiner soigneusement ses mains et de vérifier qu'il n'est pas égratigné - qu'il n'a pas la moindre petite égratignure ! Si c'est le cas, qu'il se rende immédiatement à l'hôpital le plus proche. Je n'ai aucun moyen de savoir si cette saloperie se trouvait sur le chargeur aussi bien que sur la balle elle-même. Et ce n'est pas le genre de truc avec lequel il faut prendre le plus petit risque. Cette cochonnerie est un produit mortel. A vous !

- Bien reçu ^a, s'entendit répondre Payton. Il se prit à souhaiter se trouver n'importe où - n'importe où pourvu que ce ne fût pas ici ; mais tant qu'à être ici, il regrettait l'absence d'Alan Pangborn. Depuis qu'il était arrivé à Castle Rock, il se sentait de plus en plus comme Jeannot-Lapin tombé dans le pot de colle. ' qu'est-ce que c'est ? A vous.

- On n'en sait encore rien. Pas du curare, parce qu'il n'y a eu paralysie que tout à la fin. En plus, le curare est relativement indolore, et monsieur Beaufort a énormément souffert. Tout ce que nous savons, c'est que cela démarre lentement et puis que ça se lance comme un jumbo. A vous.

- C'est tout ? A vous.

- Bordel ! «a ne vous suffit pas ? suffoqua Van Allen.

- Si. Il faut bien. A vous.

- Soyez déjà content... ^a

Crrrrllissss, bzzzzzllll, ccraaac!

' Veuillez répéter, veuillez répéter. A vous. ^a

A travers la marée montante de l'électricité statique, il entendit le Dr Van Allen dire : Soyez déjà content de ne pas avoir ce pistolet à

garder et de ne pas être obligé de vous demander s'il a commis d'autres dégâts. A vous.

- Bien dit, l'ami. Terminé pour moi. ^a

5

Cora Rusk s'engagea sur Main Street et se dirigea à pas lents vers le Bazar des Rêves. Elle passa à hauteur d'une fourgonnette Ford Econoline de la chaîne WPTD-5 (c'était écrit en grandes lettres sur le côté) mais ne vit pas Danforth Keeton qui, depuis le siège du conducteur, la regardait avancer sans ciller. De toute façon, elle ne l'aurait probablement pas reconnu ; Buster était devenu, si l'on peut dire, un homme nouveau. Et même si elle l'avait aperçu et identifié, elle n'y aurait prêté aucune attention. Elle avait ses problèmes et ses chagrins ; surtout, elle avait sa colère. Mais aucun de ses sentiments n'avait de rapport avec la mort de son fils.

Cora Rusk tenait à la main une paire de lunettes de soleil cassée.

Elle avait bien cru que les policiers n'arrêteraient de l'interroger que lorsqu'ils l'auraient rendue folle. Allez-vous-en ! avait-elle envie de leur crier. Cessez de me poser toutes ces questions stupides sur Brian !

Arrêtez-le s'il a fait des bêtises, son père arrangera l'affaire ! Il n'est bon qu'à ça, arranger des affaires, d'ailleurs ! Mais allez-vous-en ! J'ai rendez-vous avec le King, et je ne vais tout de même pas le faire attendre !

A un moment donné, elle avait aperçu le shérif Pangborn appuyé au chambranle de la porte, bras croisés, et elle avait été sur le point de l'appeler exactement ça, se disant que lui la comprendrait. Il n'était pas comme les autres ; il était de la ville, il serait au courant pour le Bazar des Rêves, il y avait sûrement acheté quelque chose - oui, il comprendrait.

Sauf que Mr Gaunt lui avait parlé dans la tête exactement à ce moment-là, de sa voix toujours aussi calme et raisonnable. Non, Cora, ne lui parle pas. Il ne comprendrait pas. Il n'est pas comme toi. Ce n'est pas un bon client. Dis-leur que tu veux aller à l'hôpital voir ton autre fils. Tu seras débarrassée d'eux, au moins pour un moment. Après, ça n'aura plus d'importance.

C'était donc ce qu'elle leur avait déclaré, et ça avait marché comme un charme. Elle avait même réussi à s'arracher une larme ou deux, en

pensant non pas à Brian mais à ce que devait ressentir Elvis, à tourner en rond à Graceland sans elle. Pauvre King perdu !

Ils étaient partis, sauf deux ou trois qui restèrent dans le garage.

Cora ne savait pas ce qu'ils y fabriquaient ni ce qu'ils pouvaient bien vouloir et elle s'en moquait. Elle s'empara de ses lunettes magiques, grimpa dans sa chambre, enleva prestement sa robe, s'allongea sur le lit et mit les verres sur son nez.

Elle se retrouva sur-le-champ à Graceland. Le soulagement, l'impatience et une excitation sexuelle stupéfiante s'emparèrent d'elle.

Elle escalada l'escalier en courbe, fraîche, nue, et s'élança sur le palier orné de tapisseries, de jungle, un palier aussi large qu'une

autoroute. Elle s'avança jusqu'à la double porte du fond, ses pieds faisant un bruit soyeux sur la profonde moquette. Elle vit ses doigts se refermer sur la poignée ; elle poussa les deux battants, révélant la chambre à coucher du King. Une pièce tout en noir et blanc - murs noirs, tapis blancs pelucheux, doubles rideaux noirs, dessus de lit à

décor blanc - sauf le plafond, peint en bleu nuit, et o^ù scintillaient mille étoiles électriques.

Puis elle regarda le lit, et c'est là qu'elle fut frappée d'horreur.

Le King y était bien couché dessus, mais le King n'était pas seul.

Assise sur lui, le chevauchant comme si c'était un étalon, il y avait Myra Evans. Elle avait tourné la tête et regardé Cora au moment o^ù la porte s'était ouverte. Le King continuait de regarder Myra, clignant de ses beaux yeux bleus endormis.

‘ Myra ! qu'est-ce que tu fiches ici ? s'était exclamée Cora.

- Eh bien, avait répondu l'autre d'un ton suffisant, je ne passe pas vraiment l'aspirateur. ^a

Cora, complètement abasourdie, cherchait un peu d'air à respirer.

‘ «a alors... ça alors... ça alors ! Elle est raide celle-là ! s'écria-t-elle, retrouvant sa voix en même temps que de l'air.

- Raide, mais pas pour toi ! répondit Myra, jouant de plus en plus vite des hanches. Et enlève donc ces lunettes ridicules tant que tu y es.

Elles te rendent grotesque. Sors d'ici. Retourne à Castle Rock. On est occupés... n'est-ce pas, Elvis?

- Tout juste, mon bijou, dit le King. Aussi occupés que deux punaises dans un tapis. ^a

Son horreur se transforma en rage et sa paralysie la quitta brusquement. Cora se précipita sur sa soi-disant amie avec l'intention bien arrêtée de lui arracher les yeux. Mais lorsqu'elle brandit la main, toutes griffes dehors, Myra, sans interrompre un instant ses déhanchements, lui arracha les lunettes de soleil d'un geste vif.

La surprise lui fit fermer les yeux ; lorsqu'elle les rouvrit, ce fut pour se retrouver sur son propre lit. Les lunettes de soleil gisaient au sol, les

deux verres en miettes.

Nonnn ! ^a gémit Cora en quittant péniblement son lit. Elle avait envie de hurler, mais une voix intérieure, une voix qui n'était pas la sienne, la mit en garde contre les policiers qui se trouvaient encore dans le garage et accourraient en l'entendant. Non, je vous en supplie, non ! ^a

Elle avait essayé de remettre les morceaux de verre brisé dans leur monture d'or à la forme aérodynamique. Effort futile : ils étaient en pièces. Cassés par cette putain de salope, de diablesse. Cassés par son amie, Myra Evans. Son amie qui avait aussi trouvé (mais comment ?) le chemin de Graceland, son amie qui, en ce moment même, alors que Cora tentait de reconstituer un objet précieux irrémédiablement détruit, faisait l'amour avec le King.

Elle releva la tête. Ses yeux se réduisaient à deux fentes brillantes.

Áh, elle en veut une raide dans le corps ? murmura-t-elle d'une voix rauque. Elle va pas être déçue. ^a

6

Elle lut le panneau dans la vitrine du Bazar des Rêves, resta plantée devant un moment, réfléchissant, puis fit le tour pour gagner l'allée de service. Elle frôla Francine Pelletier, qui en sortait en glissant quelque chose dans son sac à main. C'est à peine si Cora lui jeta un regard.

Elle aperçut bientôt Leland Gaunt, debout derrière une table de bois, posée en travers du seuil de son arrière-boutique comme une

barricade.

Áh, Cora ! s'exclama-t-il. Je me demandais quand vous alliez venir.

- Cette salope, cracha-t-elle. Cette super-salope hypocrite !

- Je vous prie de m'excuser, observa Gaunt avec la plus exquise courtoisie, mais il semble que vous ayez oublié un ou deux boutons. ^a

De son index trop long, il lui montra le devant de sa robe.

Cora avait enfilé le premier vêtement qui lui était tombé sous la main et n'en avait fermé que le premier bouton. En-dessous, la robe b,illait sur les boucles de ses poils pubiens. Son ventre, gonflé par une trop grande absorption de g,teaux salés ou sucrés pendant Santa Barbara et autres séries du même genre, en écartait les pans de sa courbe prononcée.

´ Personne n'en a rien à foutre ! rétorqua-t-elle.

- Moi, certainement pas, en tout cas, répondit Gaunt d'une voix sereine. Puis-je vous aider ?

- Cette pute baise avec le King. Elle a cassé mes lunettes de soleil.

Je veux la tuer.

- Vraiment ? fit Gaunt en relevant les sourcils. Je ne peux pas dire que je ne vous comprenne pas, Cora. Il est possible qu'une femme qui vole l'homme d'une autre mérite de vivre. Je ne me permettrai pas de me prononcer sur un tel sujet car, ayant été dans les affaires commerciales toute ma vie, je ne sais que bien peu de choses sur les affaires de cœur. Mais une femme qui casse délibérément le bien le plus cher d'une autre femme... voilà une chose des plus sérieuses. Vous ne croyez pas ? ^a

Elle commença à sourire. D'un sourire dur. D'un sourire impitoyable. D'un sourire qui ne trahissait plus que de la folie. ´ Vous avez foutrement raison. ^a

Mr Gaunt se tourna un instant. Lorsqu'il fit de nouveau face à Cora, il tenait un pistolet automatique à la main.

C'est peut-être un objet dans ce genre que vous cherchez ? ^a

demanda-t-il.

Lorsque Buster en eut fini avec Myrtle, il se retrouva plongé dans un profond état de transe. Il semblait avoir perdu le sens de tout ce qui le motivait. Il pensait à EUX - toute la ville était infestée par EUX - mais au lieu de la colère limpide et vertueuse que provoquait leur évocation quelques minutes auparavant, il ne ressentait plus que fatigue et dépression. La migraine lui martelait le crâne et les différents exercices physiques auxquels il s'était livré, dont le maniement du marteau, avaient rendu son bras douloureux.

Il se rendit compte qu'il le tenait toujours. Il le lâcha sur le lino de la cuisine, où l'outil laissa une trace de sang. Il resta presque une minute complète dans la contemplation imbécile de l'éclaboussure. Il croyait y reconnaître l'esquisse sanglante d'un portrait de son père.

D'un pas lourd, il traversa le salon pour gagner son cabinet, se frottant le haut du bras et l'épaule. Les menottes qui dansaient à son poignet gauche le rendaient fou. Il ouvrit le placard, se laissa tomber à

genoux et fouilla au milieu des vêtements pour en exhumer la boîte avec les trotteurs sur le couvercle. Il sortit à reculons, lourdaud et maladroit (les menottes se prirent dans une vieille paire de chaussures de Myrtle qu'il rejeta dans le fond du placard avec un juron impatient), posa la boîte sur son bureau et s'assit devant. Mais au lieu d'excitation, il ne ressentait que de la tristesse. Ticket Gagnant était un jeu merveilleux, d'accord, mais quel bien pouvait-il lui faire, maintenant ?

Peu importait qu'il rendît ou non l'argent ; il venait d'assassiner sa femme. Elle l'avait incontestablement mérité, mais ILS ne verraient pas les choses ainsi. ILS seraient trop contents de l'expédier au fond de la cellule la plus noire et la plus sinistre du pénitencier de Shawshank, et de jeter la clef ensuite.

Il s'aperçut qu'il venait de déposer une grosse tache sanglante sur le couvercle de la boîte. Il se regarda et se rendit alors compte qu'il était couvert de sang. On aurait pu prendre ses gros avant-bras pour ceux d'un équarisseur des abattoirs de Chicago. Molle et noire, une nouvelle vague de dépression vint rouler sur lui. ILS l'avaient battu...

d'accord. Mais il avait bien l'intention de LEUR échapper. Oui, il LEUR

échapperait !

Il se leva, écrasé par une fatigue infinie, et gagna le premier étage d'un pas pesant. Il se déshabilla au fur et à mesure : les chaussures dans le séjour, le pantalon à la hauteur de la première marche, puis les chaussettes au milieu de l'escalier (o^ù il s'assit pour les enlever). Même celles-ci étaient couvertes de sang. La chemise lui donna plus de fil à

retordre, à cause des menottes.

Près de vingt minutes s'écoulèrent entre le moment o^ù Keeton assassina sa femme et celui o^ù il sortit de la douche. On aurait pu l'arrêter sans la moindre difficulté ou presque pendant ces vingt minutes... mais une passation de pouvoirs avait eu lieu dans le b^{ât}iment municipal et la plus grande des pagailles régnait au poste de police du shérif ; o^ù se trouvait Danforth ' Buster ^a Keeton et ce qu'il y faisait paraissait secondaire.

Une fois qu'il se fut séché, il enfila un pantalon propre et un T-shirt (il ne se sentait pas l'énergie de se bagarrer avec une manche longue) et retourna dans son cabinet. Il s'assit de nouveau à son bureau et regarda Ticket Gagnant, avec l'espoir que sa dépression allait passer, qu'il allait retrouver un peu de son ancienne joie. Mais l'image, sur le couvercle, paraissait s'être estompée, atténuée. La couleur la plus brillante était la tache laissée par le sang de Myrtle sur les flancs d'un cheval.

Il l'ouvrit et regarda à l'intérieur. Il constata avec un choc que les petits chevaux de tôle s'inclinaient tristement dans tous les sens ; ils avaient aussi presque perdu leurs couleurs. Un morceau de ressort cassé dépassait de la platine dans laquelle on insérait la clef pour remonter le mécanisme.

quelqu'un est venu ici ! quelqu'un l'a touché ! C'est l'un d'EUX ! Il ne leur a pas suffi de me démolir ! Il a fallu qu'iLS démolissent aussi mon jeu ! cria une voix dans sa tête.

Mais une autre plus profonde, peut-être la voix exténuée de ce qui lui restait de raison, lui murmura que ce n'était pas vrai. C'était comme ça depuis le début, mais tu ne le voyais tout simplement pas, lui souffla-t-elle.

Il retourna au placard avec l'intention, en fin de compte, de prendre son pistolet. Il était temps de s'en servir. Sa main t^{ât}onnait lorsque le téléphone sonna. Il alla soulever lentement le combiné, sachant qu'il était à l'autre bout.

Il ne fut pas déçu.

2

Salut, Dan, attaqua Leland Gaunt. Comment allez-vous, par cette belle soirée ?

- Très mal, répondit Buster d'un ton sinistre, la voix traînante. Le monde est devenu infernal. Je vais me suicider.

- Oh ? ^a Gaunt paraissait légèrement déçu, rien de plus.

Il n'y a plus rien qui vaille. Même le jeu que vous m'avez vendu ne vaut plus rien.

- Permettez-moi d'en douter, répliqua Gaunt avec une pointe de raideur dans le timbre. Je contrôle toujours mes marchandises avec le soin le plus extrême, monsieur Keeton. Vraiment, le plus extrême.

Veuillez vérifier encore. ^a

Buster s'exécuta et resta stupéfait. Les chevaux se tenaient bien droit dans leur rainure ; les casaques paraissaient peintes de frais et brillaient ; leurs yeux donnaient l'impression de pétiller. Le parcours était tout dans les verts éclatants et les bruns poussiéreux de la fin de l'été. La piste paraît rapide, songea-t-il rêveusement. Ses yeux passèrent sur le couvercle.

Soit il avait été victime d'une illusion d'optique à cause de sa dépression, soit les couleurs s'étaient vivifiées au cours des quelques secondes qu'avait durées l'échange téléphonique, mais c'était maintenant le sang de Myrtle que l'on distinguait à peine, devenu d'un marron atténué.

˘ Mon Dieu ! murmura-t-il.

- Alors ? demanda Gaunt. Alors, Dan, je me trompe ? Parce que si c'est le cas, vous devez reporter votre suicide, au moins le temps de me rapporter la marchandise, pour que je vous rembourse. J'ai une réputation à soutenir, voyez-vous. C'est quelque chose que je prends très au sérieux, dans un monde o` ILS pullulent et o` il n'en existe qu'un comme moi.

- Non, non ! Il est... il est splendide !

- Alors c'est vous qui vous trompiez ?

- Je... oui, ça doit être ça.

- Vous reconnaissez votre erreur ?

- Je... oui.

- Bien. ^a La voix de Gaunt retrouva sa douceur. ' Dans ce cas, allez-y, suicidez-vous. Je dois cependant avouer que je suis déçu. Je croyais avoir enfin rencontré quelqu'un qui aurait le courage de m'aider à LEUR botter les fesses. En fin de compte, vous n'êtes qu'un h,bleur, comme les autres. ^a Il soupira comme un homme qui vient de se rendre compte que ce n'est pas la lumière au bout du tunnel qu'il vient de voir.

Il arrivait quelque chose d'étrange à Buster Keeton. Il sentait sa vitalité et sa détermination lui revenir. Ses couleurs intérieures redevenaient elles aussi éclatantes et pleines de vie.

' Vous voulez dire qu'il n'est pas trop tard ?

- Vous devez avoir suivi le cours d'initiation à la poésie. Il n'est jamais trop tard pour chercher un monde nouveau. Pas si vous avez du cran. J'avais tout préparé pour vous, monsieur Keeton. Je comptais sur vous, vous comprenez...

- Je préfère que vous m'appeliez tout simplement Dan, dit Buster, presque timidement.

- D'accord, Dan. Etes-vous vraiment décidé à faire une sortie aussi lamentable ?

- Non ! C'est juste que... je me disais, à quoi cela servira-t-il ? ILS sont tellement nombreux !

- Trois hommes décidés peuvent faire beaucoup de dég,ts, Dan.

- Trois ? Vous avez dit trois ?

- Oui... il y a un troisième homme. quelqu'un qui voit aussi le danger, et qui comprend ce qu'ILS mijotent.

- qui ? demanda Buster avec impatience. qui ?

- Je vous le dirai le moment venu. Mais pour l'instant nous manquons de temps. ILS vont venir vous chercher. ^a

Buster regarda par la fenêtre avec les yeux rétrécis d'un furet qui sent les effluves du danger. Pour l'instant, la rue était vide. Néanmoins, il LES sentait. Il LES sentait qui se massaient contre lui.

‘ que dois-je faire ?

- Alors vous êtes avec moi ? Je peux finalement compter sur vous ?

- Oui !

- Jusqu'au bout ?

- Jusqu'à ce que l'enfer gèle !

- C'est parfait. Ecoutez-moi bien, Dan. ^a Et pendant que Leland Gaunt parlait et que Buster écoutait, s'enfonçant progressivement dans l'état hypnotique que l'autre semblait pouvoir provoquer à

volonté, les premiers roulements de tonnerre de la tempête firent trembler l'air.

3

Cinq minutes plus tard, Buster quittait son domicile. Il avait enfilé une veste légère par-dessus le T-shirt et tenait sa main enchaînée profondément enfoncée dans sa poche. A quelques pas de chez lui, il trouva la fourgonnette garée dont Gaunt lui avait parlé. Elle était d'un jaune éclatant, garantie que la plupart des passants regarderaient plutôt le véhicule que son conducteur. Elle était presque dépourvue de vitres et portait sur les flancs le symbole d'une chaîne de télé de Portland.

Buster regarda rapidement dans les deux directions et monta. Gaunt lui avait dit que les clefs seraient sous le siège. Elles s'y trouvaient.

Un

sac de commissions l'attendait à la place du passager. Buster y découvrit une perruque blonde, une paire de lunettes à la mode cerclée de fer et une petite bouteille.

Il enfonça maladroitement la perruque sur son crâne (longue, hirsute, on aurait dit le scalp d'un chanteur de rock), mais lorsqu'il se regarda

dans le rétroviseur, il n'en revint pas à quel point elle lui allait

bien. Elle le faisait paraître plus jeune. Beaucoup plus jeune. Les verres de lunettes n'étaient pas teintés, mais celles-ci changeaient encore plus son aspect (en tout cas, selon lui) que la perruque. Le déguisement lui donnait un petit air classe, comme Harrison Ford dans Mosquito Coast. Il se contempla un moment, fasciné. Il avait soudain l'air d'avoir trente ans et quelques, et non plus cinquante-deux ans, comme un homme qui pourrait très bien travailler pour la télé. Non pas en tant que grand reporter, non, rien de romantique comme cela, mais peut-être en tant que cameraman ou même producteur.

Il dévissa le bouchon de la bouteille et fit la grimace. Le truc, à l'intérieur, avait l'odeur d'une batterie de tracteur en train de fondre. Des volutes de fumée s'en élevèrent. On a intérêt à faire gaffe avec ce truc, pensa-t-il. A faire vraiment gaffe.

Il glissa la menotte libre sous sa cuisse droite et tendit la chaîne. Puis il versa un peu du contenu de la bouteille juste en dessous de celle qui lui entourait le poignet, en prenant bien soin de ne pas se faire tomber la moindre goutte de liquide visqueux et sombre sur la peau. L'acier se mit immédiatement à fumer et à faire des bulles. quelques gouttes allèrent atterrir sur le protège-plancher en caoutchouc, qui se mit aussi à pétiller. De la fumée et une atroce odeur de grillé s'en élevèrent. Au bout de quelques instants, Buster dégagea la menotte droite, la prit fermement dans sa main et tira un coup sec. La chaîne céda comme du papier et il la jeta au sol. Il portait toujours un bracelet, mais ça restait

supportable ; c'était la chaîne au bout de laquelle oscillait la menotte vide qui était vraiment casse-pied. Il lança le moteur et démarra aussitôt.

Moins de trois minutes plus tard, une voiture de patrouille

(appartenant à la flotte du shérif du comté), conduite par Seat Thomas, s'engageait dans l'allée des Keeton ; Seat découvrait le corps de Myrtle Keeton sur le seuil de la porte qui séparait la cuisine du garage. Peu de temps après, arrivaient quatre véhicules de la Police d'Etat.

Les

Tuniques-Bleues mirent la maison sens dessus dessous, à la recherche

de Buster ou d'un indice sur sa destination. Aucun ne jeta le moindre coup d'oeil appuyé au jeu qui trônait sur le bureau de son cabinet. Il était vieux, sale et manifestement cassé. Une cochonnerie descendue du grenier d'un parent pauvre.

4

Eddie Warburton, le gardien du bâtiment municipal, en voulait à

Sonny Jackett depuis plus de deux ans. Sa colère, depuis deux jours, s'était transformée en une rage sanglante.

Lorsque la transmission de la petite Honda Civic impeccable d'Eddie avait lâché, pendant l'été de 1989, il avait tout d'abord pensé à

la faire réparer par le concessionnaire Honda le plus proche, ce qui lui aurait cependant coûté très cher en remorquage. C'était déjà une tuile que la mécanique eût expiré trois semaines après le délai de garantie...

Il avait donc préféré commencer par aller voir Sonny Jackett pour lui demander s'il s'y connaissait en voitures étrangères.

Sonny lui avait répondu que oui, sur ce ton protecteur et expansif que la plupart des Yankees de la cambrousse prennent avec l'employé

municipal. Nous, on n'a pas de pré jugés, mon garçon, disait ce ton. On est dans le nord, ici, tu sais. On n'est pas d'accord avec ces conneries que racontent les sudistes. EVIDEMMENT, t'es un nègre, tout le monde peut le voir, mais pour nous ça ne signifie rien. Noir, jaune, blanc ou vert, on vous roule tous dans la farine de la même manière. Amène-toi avec ton clou.

Sonny avait réparé la transmission d'Eddie, mais la facture avait dépassé de cent dollars ce que Sonny avait prévu, et ils avaient failli en venir aux mains un soir, au Mellow Tiger. Puis, l'avocat de Sonny (Yankees ou petits blancs, d'après ce qu'avait constaté Eddie Warbur-

ton, tous les blancs ont des avocats) avait appelé Eddie pour lui notifier le dépôt d'une plainte. Eddie avait fini par en être de cinquante dollars de plus de sa poche et le système électrique de la Honda avait pris feu cinq mois plus tard. Le véhicule se trouvait alors garé sur le parking du bâtiment municipal ; quelqu'un avait bien appelé Eddie, mais le temps qu'il arrive avec un extincteur, l'intérieur de la Honda n'était plus qu'un brasier incandescent. Perte totale.

Depuis lors, il ne cessait de se demander si Sonny n'y avait pas mis le feu. L'enquêteur de l'assurance avait déclaré qu'il s'agissait bien d'un incendie accidentel provoqué par un court-circuit... accident qui avait une chance sur un million de se produire. Mais qu'est-ce qu'il en savait, ce type ? Probablement rien et en plus, c'était pas son fric !

Evidemment, le remboursement de l'assurance n'avait pas suffi à couvrir l'investissement d'Eddie.

Maintenant, néanmoins, il savait. Il savait avec certitude.

Un peu plus tôt, ce jour-là, il avait reçu un petit paquet par la poste.

Les objets qu'il contenait étaient des plus explicites : un certain nombre de pinces-croco, une vieille photo cornée et un mot.

Les pinces étaient d'un modèle qui convenait parfaitement pour provoquer un court-circuit. Il suffisait de dénuder deux fils aux bons endroits, de les relier par les pinces-croco, et voilà .

Le cliché montrait Sonny et quelques-uns de ses amis à peau blanche, des types qu'on voyait toujours vautrés sur des chaises de cuisine dans la station-service. Ce n'était cependant pas au Sunoco de Sonny que la photo avait été prise, mais chez Robicheau, l'épaviste du chemin vicinal 5. La bande des fromages blancs se tenait devant les restes calcinés de la Honda, buvaient de la bière et rigolaient tout en bouffant de gros morceaux de pastèque.

Le mot était court et direct. Cher négro, c'était une mauvaise idée de faire le con avec moi.

Eddie s'était tout d'abord demandé ce qui avait pu pousser Sonny à

lui envoyer un tel message (sans faire le rapport avec la missive qu'il avait lui-même glissée dans la boîte aux lettres de Polly Chalmers, à la requête de Mr Gaunt). Il conclut simplement que Sonny était encore plus stupide et mauvais que la plupart des gueules de fromage blanc.

Pourtant... pourquoi avoir attendu aussi longtemps pour réouvrir les hostilités, si l'affaire lui était restée en travers de la gorge ? Mais plus il

s'attardait sur cette période

(Cher négro)

plus la question semblait dépourvue d'importance. Le mot, les pincescroco calcinées et la vieille photo lui étaient entrés dans la tête et y bourdonnaient comme un nuage de moustiques affamés.

Un peu plus tôt, dans la soirée, il avait acheté un revolver à Leland Gaunt.

Les tubes fluo, dans le bureau de la station Sunoco, projetaient un trapèze blanc sur le macadam lorsque Eddie s'engagea sur la piste de service, au volant de la vieille Oldsmobile qui avait remplacé la Civic. Il descendit. La main qu'il gardait dans la poche de sa veste tenait l'arme.

Il fit halte à l'extérieur pendant une minute, regardant ce qui se passait dans le bureau. Sonny, derrière sa caisse enregistreuse, était assis sur une chaise en plastique basculée sur ses deux pieds

de

derrière. Eddie ne voyait que le haut de la casquette de Sonny, pardessus le journal que le garagiste tenait grand ouvert. La lecture du journal. Bien s'r. Les blancs ont tous des avocats, et après avoir passé

la journée à baiser les pauvres Noirs comme lui, on les trouve toujours tranquillement installés à leur bureau, chaise renversée sur deux pattes, en train de lire leur canard.

Enfoirés de blancs, avec leurs saletés d'avocat et leurs saletés de journaux.

Eddie sortit l'automatique et entra. Une partie de lui-même, restée jusqu'ici en sommeil, se réveilla soudain et se mit à crier qu'il ne devrait pas faire ça, que c'était une erreur. Mais peu importait cette voix. Elle n'importait pas car tout d'un coup, Eddie n'eut plus l'impression de se trouver à l'intérieur de lui-même. Il éprouvait la sensation d'être un esprit qui aurait plané juste au-dessus de son épaule et observé le déroulement des événements. Un diabolin venait de prendre les commandes.

‘ J'ai quelque chose pour toi, espèce de sale fripouille. ^a Eddie avait entendu sa bouche parler ; il vit son doigt se contracter par deux fois sur la détente de l'automatique. Deux petits trous noirs apparurent au milieu d'une manchette qui disait LA COTE DE MCKERNAN EN HAUSSE.

Sonny Jackett poussa un hurlement et se mit à gigoter. Les pieds de la

chaise dérapèrent et le garagiste alla s'écrouler sur le sol, une tache de sang s'étalant sur sa salopette. Mais voilà... le nom cousu au vêtement en fil doré disait RICKY. Il ne s'agissait pas de Sonny, mais de Ricky Bissonette.

Âh merde ! s'exclama Eddie ! Je me suis trompé de blanc !

- Salut, Eddie ^a, lança une voix derrière son dos. Celle de Sonny Jackett. Une chance pour moi d'avoir été dans les goguenots, hein ? ^a

Eddie entama un mouvement de rotation. Trois balles de l'automatique que Sonny avait acheté l'après-midi même à Leland Gaunt vinrent se loger dans le bas de son dos, réduisant sa colonne vertébrale en bouillie avant même qu'il eût terminé la moitié de son geste.

Les yeux écarquillés, impuissant, il regarda Sonny se pencher sur lui. Le canon de l'arme que brandissait le garagiste était aussi vaste que l'entrée d'un tunnel et aussi ténébreuse que l'enfer. Au-dessus, le visage de Sonny paraissait calme et composé. Un filet de crasse graisseuse courait le long d'une de ses joues.

Âvoir l'idée de voler mon nouveau jeu de clefs, c'était assez astucieux, dit Sonny en appuyant l'arme au milieu du front du Noir.

Mais m'écrire un mot pour me dire que tu avais l'intention de le faire, ça, c'était une erreur. ^a

Une grande lumière blanche - celle de la compréhension - envahit soudain l'esprit d'Eddie. Il se rappela la lettre qu'il avait glissée dans la

boîte à lettres de Polly Chalmers et rapprocha ce geste (une petite farce !) du mot qu'il avait reçu et de celui dont lui parlait maintenant Sonny.

Écoute ! murmura-t-il. Il faut que tu m'écoutes, Jackett ! On s'est fait baiser tous les deux, t'entends ? On... ^a

- Au revoir, mon p'tit Noir ^a, dit Sonny en appuyant sur la détente.

Sonny resta en contemplation, immobile devant le cadavre d'Eddie Warburton, pendant presque une minute, se demandant s'il n'aurait pas dû prêter attention à ce que l'autre avait essayé de lui dire. Il décida

que la réponse était non. qu'est-ce qu'un type assez crétin pour

envoyer un mot semblable aurait bien pu avoir à déclarer d'intéressant?

Il se leva, enjamba les pieds de Ricky Bissonette, ouvrit le coffre-fort et en sortit le jeu de clefs adaptables que Mr Gaunt lui avait vendu.

Il les regardait encore, les prenant les unes après les autres, les manipulant avec amour et les remettant en place dans leur housse, lorsqu'arriva la Police d'Etat pour l'arrêter.

5

Garez-vous au carrefour des rues Birch et Main, avait dit Gaunt à

Buster par téléphone. Et attendez ; je vais vous envoyer quelqu'un.

Il avait suivi ces instructions à la lettre. Il avait vu beaucoup d'allées et venues à l'entrée de l'allée de service depuis son poste d'observation ; presque tous ses voisins et ses amis, aurait-on dit, avaient une petite affaire à régler avec Mr Gaunt, ce soir. Dix minutes auparavant, Cora Rusk était entrée dans l'allée, la robe déboutonnée, l'air d'une somnambule en plein cauchemar.

Puis, moins de cinq minutes après qu'elle en était ressortie en mettant quelque chose dans la poche de sa robe (toujours déboutonnée et révélant beaucoup de choses - mais quel est l'anormal qui aurait pu avoir envie de regarder ?), il avait entendu plusieurs coups de feu en provenance du haut de Main Street ; il avait eu l'impression qu'ils venaient de la station Sunoco.

Les voitures de patrouille des troopers déboulèrent du bâtiment municipal, gyrophares branchés, et dispersèrent les journalistes comme des pigeons. Déguisement ou pas, Buster trouva plus prudent de passer à l'arrière de la fourgonnette pendant un petit moment.

Les véhicules des flics passèrent en trombe et les tourbillonnements bleutés de leurs lumières lui révélèrent une forme appuyée contre la porte arrière de la fourgonnette, un grand sac marin en toile verte.

Curieux, Buster défit le cordon, dégagea l'ouverture et regarda à l'intérieur.

Une boîte était posée sur le dessus ; Buster la prit et vit que le reste du sac était rempli de minuteries. Des minuteries à plots ; on en comptait

bien deux douzaines. Les platines lisses et blanches le regardaient comme les yeux sans pupille d'Annie la petite Orpheline.

Il ouvrit la boîte qu'il tenait et découvrit une collection de pinces-croco, du genre de celles que les électriciens utilisent pour faire un branchement rapide.

Buster fronça les sourcils... puis soudain, il revit un formulaire administratif- une autorisation de déblocage de fonds de la mairie de Castle Rock, pour être précis. Proprement tapé à la machine dans l'espace réservé à cet effet (Biens ou services à fournir) on lisait : 16 CAISSES DE DYNAMITE.

Il commença par sourire. Puis se mit à rire. Dehors, le tonnerre gronda et roula. Un éclair zigzagua sous le ventre d'un gros cumulus avant de se ficher dans la rivière de Castle.

Au fond de la fourgonnette, Buster n'en pouvait plus de rire, au point que le véhicule se mit à osciller.

ÉUX ! s'écria-t-il, toujours secoué par l'hilarité. Bon sang, voilà qu'on a quelque chose pour EUX ! On peut pas dire le contraire ! ^a

6

Henry Payton, qui avait cru venir à Castle Rock sortir les fers mis au feu par le shérif Pangborn, se tenait bouche bée dans l'encadrement de la porte à la station service Sunoco. Deux hommes abattus de plus. Un Noir et un Blanc, mais aussi morts l'un que l'autre.

Un troisième homme, le propriétaire à en croire le nom cousu à sa salopette, était assis sur le sol auprès de son coffre ouvert et serrait une

caisse à outils crasseuse dans ses bras, comme si c'était un bébé. Un automatique était posé à côté de lui. En le découvrant, Payton sentit un ascenseur lui dégringoler jusque dans les entrailles. C'était le frère jumeau de celui avec lequel Hugh Priest avait abattu Henry Beaufort.

‘ Regardez, dit derrière lui l'un de ses adjoints, d'une voix calme et sidérée, il y en a un autre. ^a

Henry, en tournant la tête, eut l'impression d'entendre craquer les tendons de son cou. Un troisième pistolet automatique gisait à

proximité du bras tendu du Noir.

Ne les touchez pas, ordonna Payton. Ne vous en approchez même pas.
^a Il enjamba une flaque de sang, saisit Sonny Jackett par les bretelles de sa salopette et le remit sur pied. Le garagiste ne résista pas, mais étreignit encore plus la caisse métallique.

‘ qu'est-ce qui est arrivé ici ? lui cria Payton en pleine figure. Au nom du ciel, qu'est-ce qui s'est passé ? ^a

Sonny montra Eddie Warburton d'un geste, se servant de son coude pour ne pas lâcher la boîte à outils. Il est entré. Il avait un pistolet.

Il

était fou. On voyait bien qu'il était fou ; regardez ce qu'il a fait à

Ricky. Il l'a pris pour moi. Il voulait me voler mes ajustables.

Regardez. ^a

Le garagiste sourit et pencha la boîte, entrouvrant le couvercle ; Henry découvrit des pièces de quincaillerie rouillées entassées pêle-mêle.

‘ Je pouvais pas le laisser faire, hein ? Vous comprenez... ils sont à moi. Je les ai payés, et ils sont à moi. ^a

Payton ouvrit la bouche pour dire quelque chose ; il ne savait pas quoi, et les mots ne franchirent jamais ses lèvres. Avant qu'il ait pu prononcer le premier, il y eut de nouveaux coups de feu, cette fois en provenance des hauteurs de Castle View.

7

Lenore Potter se tenait au-dessus du corps de Stéphanie Bonsaint, un automatique fumant à la main. Le cadavre gisait dans le massif de fleurs, derrière la maison ; le seul que cette diabolique salope n'avait pas mis en pièce au cours de ses deux premières expéditions.

‘ Tu n'aurais pas dû revenir ^a, dit Lenore. Jamais elle n'avait tiré un coup de feu de sa vie, et elle venait d'abattre une femme... mais elle n'éprouvait qu'un sentiment sinistre d'exultation. Cette garce s'était glissée sur sa propriété, avait massacré son jardin (Lenore avait

attendu que la salope se mette au travail, elle n'était pas la fille de sa mère pour

rien), et elle avait utilisé son droit à la légitime défense. Parfaitement légitime.

‘ Lenore ? ^a C'était la voix de son mari. Il se penchait par la fenêtre de la salle de bains, au premier étage, de la crème à raser sur la figure.

Il

y avait de l'inquiétude dans sa voix. ‘ qu'est-ce qui se passe, Lenore ?

- J'ai tiré sur un intrus ^a, répondit-elle calmement, sans se

retourner. Elle glissa un pied sous le milieu du corps et poussa. Elle éprouva un plaisir ignoble et inattendu à sentir ses orteils s'enfoncer dans les flancs mous de la Bonsaint. C'est Stéphanie Bons... ^a

Le corps roula sur le dos : ce n'était pas celui de Stéphanie Bonsaint, mais celui de la femme, si gentille, de l'adjoint du shérif.

Elle avait abattu Melissa Clutterbuck.

D'un seul coup, le calava de Lenore Potter passa du bleu au mauve, puis au magenta. Et continua ainsi jusqu'au noir-minuit.

Alan entendit un léger chuintement et leva vivement la tête. C'était Miss Hendrie. Elle paraissait nerveuse, mais elle avait aussi l'air d'avoir pris une décision.

‘ Le petit Rusk commence à s'agiter, dit-elle. Il n'est pas réveillé ; on l'a bourré de tranquillisants et il en a encore pour un moment, mais il bouge.

- Ah bon ? ^a fit Alan d'un ton calme, attendant la suite.

Miss Hendrie se mordit la lèvre et poursuivit. Óui. Je vous aurais bien laissé le voir, si j'avais pu, mais vraiment, je ne peux pas, shérif Pangborn. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Certes, j'admets que vous avez de graves problèmes dans votre ville, mais il n'a que sept ans.

- Oui.

- Je descends à la cafétéria prendre un thé. Madame Evans est en retard, comme toujours, mais elle arrivera dans deux ou trois minutes.

Au cas où vous iriez dans la chambre de Sean Rusk - la neuf - juste après mon départ, elle en ignorerait probablement tout. Vous me suivez ?

- Oui, répondit Alan, plein de gratitude.

- Les rondes n'ont pas lieu avant huit heures ; si vous êtes dans sa chambre, elle ne s'en apercevra sans doute pas. Si jamais elle vous y trouvait, vous lui diriez que j'ai respecté les directives de l'hôpital et que je vous en avais refusé l'entrée. que vous vous y êtes faufilé

pendant une vacance du bureau. D'accord ?

- Oui. N'en doutez pas.

- Vous pourriez partir par l'escalier à l'autre bout du couloir. Si vous alliez dans la chambre de Sean, bien sûr. Ce que je vous ai évidemment interdit de faire. ^a

Alan se leva et alla spontanément l'embrasser sur la joue.

L'infirmière rougit.

« Merci, dit Alan.

- De quoi ? je n'ai rien fait. Je crois que je vais aller prendre mon thé. Veuillez rester assis ici jusqu'à mon départ, shérif. ^a

Alan obéit promptement. Il resta sur sa chaise, la tête entre Simon le Benêt et l'homme aux tartes, jusqu'à ce que les portes se fussent presque entièrement refermées derrière Miss Hendrie. Puis il se leva et se dirigea silencieusement, au milieu des jouets et des puzzles éparpillés dans le couloir aux couleurs vives, vers la chambre numéro 9.

9

Sean Rusk parut totalement éveillé à Alan.

Il se trouvait dans l'aile de pédiatrie et le lit était petit, mais l'enfant paraissait néanmoins perdu au milieu. Son buste ne créait qu'une infime ondulation sous la courtepoinette et on aurait cru voir une tête

privée de corps posée sur un oreiller à la blancheur impeccable. Son visage était très pâle avec sous les yeux des cernes mauves, presque aussi sombres que des meurtrissures ; il regardait Alan avec calme, sans manifester de surprise. Une boucle de cheveux bruns lui faisait une virgule sur le front.

Alan prit la chaise et la tira au côté du lit ; on avait monté les barres pour empêcher l'enfant de tomber. Sean ne bougea pas la tête, mais ses yeux suivirent le shérif.

Salut, Sean, dit doucement Alan. Comment te sens-tu ?

- J'ai la gorge sèche ^a, répondit le petit garçon dans un murmure rauque.

Il y avait un pichet et deux verres sur la table de nuit. Alan remplit un verre et se pencha par-dessus les barres.

Sean voulut s'asseoir mais n'y parvint pas ; il retomba contre son oreiller avec un petit soupir qui fendit le cœur d'Alan. Il pensa à son propre fils, le pauvre Todd. Tandis qu'il glissait une main derrière la nuque de Sean pour l'aider à se redresser, il vécut un instant diabolique pendant lequel le souvenir du passé vint se superposer au présent. Il revit Todd debout à côté du Scout, le jour fatidique, répondant à son salut d'un geste de la main bien à lui ; dans sa mémoire, une lumière nacrée semblait jouer autour de la tête du petit garçon et illuminer tous les traits qu'il chérissait tant.

Sa main trembla. Un peu d'eau tomba sur la chemise d'hôpital que portait Sean.

ˆ Désolé.

- C'est rien ^a, répondit Sean de son murmure rauque. Il but avidement, vida presque le verre, et eut un rot.

Alan lui reposa délicatement la tête. Le petit garçon lui semblait un peu plus réveillé, mais ses yeux manquaient encore d'éclat. Alan se dit qu'il n'avait jamais vu d'enfant paraissant si terriblement seul et son esprit voulut évoquer une fois de plus l'ultime image qu'il lui restait de Todd.

Il la repoussa. Il avait autre chose à faire. Une tâche pénible à

accomplir et bougrement délicate à mener à bien ; mais il était de plus en plus persuadé qu'elle était fondamentale, qu'elle était son ultime

espoir. Indépendamment de ce qui pouvait se passer en ce moment à

Castle Rock, il était plus convaincu que jamais que certaines des réponses, au moins, se trouvaient là, derrière ce front pâle et ces yeux tristes dépourvus d'éclat.

Il eut un coup d'œil circulaire pour la pièce et commenta : C'est pas très joyeux, ici.

- Ouais, répondit Sean de sa voix basse et rauque. «a fiche le cafard.

- quelques fleurs ne feraient pas de mal. ^a Il passa la main droite devant le poignet de sa main gauche, saisissant habilement au passage le bouquet replié dans sa cachette, sous le bracelet de sa montre.

Il savait qu'il courait des risques mais avait décidé de saisir

l'occasion aux cheveux ; il n'en aurait pas beaucoup d'autres. Il faillit bien échouer. Deux des pétales de papier crépon se déchirèrent

lorsqu'il déploya le bouquet, et il entendit le ressort se détendre avec un nasillement fatigué. C'était sans conteste la dernière prestation de cet exemplaire du Tour de la Fleur Magique, mais il s'en sortit tout de même... Et Sean, contrairement à son frère, se montra ravi et amusé, en dépit de son état d'esprit et des drogues qui le maintenaient dans l'hébétude.

´ Fantastique ! Comment vous faites ?

- Un petit tour de magie... Tu les veux ? ^a Il fit le geste de placer le bouquet dans le pichet d'eau.

Non. Elles sont juste en papier. Et elles sont un peu déchirées. ^a

Le garçonnet réfléchit, conclut apparemment que sa réponse n'était pas très généreuse et ajouta : C'est un tour sensationnel. Vous pouvez les faire disparaître ? ^a

J'en doute, fiston, pensa-t-il. Puis à voix haute : ´ Je vais essayer. ^a

Il tint le bouquet bien droit pour que Sean le vît bien, puis incurva légèrement la main droite et l'entraîna vers le bas. Il exécuta le tour de passe-passe beaucoup plus lentement que d'habitude eu égard à l'état lamentable dans lequel était l'objet, et fut lui-même étonné et surpris du résultat. Au lieu de disparaître d'un seul coup, les fleurs repliables donnèrent l'impression de s'évanouir comme de la fumée dans sa main

refermée. Il sentit le ressort fatigué rechigner à se remettre en place, puis décider de coopérer une dernière fois.

C'est vraiment génial ^a, déclara respectueusement Sean ; à part lui, Alan acquiesça. Il venait d'introduire une variante merveilleuse dans un tour qui lui servait à épater les écoliers depuis des années, mais il était à peu près sûr de ne pouvoir le faire avec un modèle neuf ; un ressort en bon état ne lui permettrait pas ce lent geste magique.

´ Merci ^a, dit-il, glissant le bouquet replié, pour la dernière fois, sous le bracelet de sa montre. Si tu ne veux pas de fleurs, que dirais-tu d'une pièce de vingt-cinq cents pour la machine à Coke ? ^a

Il se pencha en avant et, d'un geste naturel, retira une pièce du nez du petit garçon, qui sourit.

´ Hou la ! J'ai oublié. «a vaut soixante-quinze cents, aujourd'hui, non ? L'inflation. Pas de problème. ^a Il découvrit une nouvelle pièce dans la bouche de Sean, une autre derrière son oreille. Le sourire de l'enfant commençait à s'effacer un peu, et Alan comprit qu'il valait mieux se mettre sans tarder au travail. Il empila les trois pièces sur la table de nuit. ´ Pour quand tu te sentiras plus vaillant.

- Merci monsieur.

- Avec plaisir, Sean.

- O' est mon papa ? ^a demanda-t-il, d'une voix légèrement plus soutenue.

La question parut bizarre à Alan, qui se serait plutôt attendu à ce que l'enfant demandât sa mère. Il n'avait que sept ans.

Il va arriver d'un moment à l'autre, Sean.

- J'espère bien. Il me tarde qu'il soit là.

- Je sais. ^a Il marqua un temps d'arrêt puis ajouta : ´ Ta maman sera bientôt là, elle aussi. ^a

Le garçonnet réfléchit, puis secoua la tête d'un mouvement délibéré et lent. L'oreiller émit un petit bruit de frottement. Non, elle viendra pas. Elle est trop occupée.

- Trop occupée pour venir te voir ?

- Oui. Elle est très occupée. Maman est en visite chez le King.

C'est pour ça que je ne peux plus aller dans sa chambre. Elle ferme la porte et elle met des lunettes de soleil et elle va voir le King. ^a

Alan revit Mme Rusk répondant aux Tuniques-Bleues venues l'interroger d'une voix lente et déconnectée de la réalité. Les lunettes de soleil sur la table, à côté d'elle. Elle paraissait incapable de les laisser

tranquilles une seconde ; elle jouait presque constamment avec. Elle retirait la main, comme si elle avait peur d'être remarquée, pour

l'avancer aussitôt, d'un geste qui paraissait indépendant de sa volonté.

Sur le coup, il avait pensé que c'était le choc ou l'effet

des

tranquillisants ; il n'en était plus tout à fait aussi s'r. Il se demandait également s'il devait interroger Sean sur Brian ou poursuivre dans cette nouvelle direction. A moins que les deux ne convergent ?

´ Vous n'êtes pas vraiment un magicien, observa Sean. Vous êtes un policier, c'est ça ?

- Oui.

- Vous êtes de la Police d'Etat avec une grosse voiture bleue qui va très vite ?

- Non, je suis le shérif du comté. D'habitude, j'ai une voiture marron avec une étoile sur le côté ; elle va aussi très vite. Mais ce soir, j'ai pris mon vieux break,- celui que j'aurais d° changer depuis longtemps. (Il sourit). Il se traîne sur la route, tu peux pas savoir... ^a

La remarque parut éveiller l'intérêt de l'enfant. ´ Pourquoi vous n'avez pas pris la voiture de police ? ^a

Pour ne pas ficher les boules à Jill Mislabski ou à ton frère, pensa Alan. Pour Jill, je ne sais pas, mais avec ton frère, ça n'a pas été une grande réussite.

´ Je ne m'en souviens plus très bien. La journée a été longue, tu sais.

- Vous êtes un shérif comme dans Young Guns ?

- Eh oui. Enfin, à peu près.

- Avec Brian, on a été voir le film. C'était vraiment super ! On voulait aller voir Young Guns Il quand il est passé à la Lanterne Magique, à Bridgton, l'été dernier. Mais maman a pas voulu, il était interdit au moins de treize ans. On n'a pas le droit de voir des films interdits au moins de treize ans, sauf quand papa nous laisse regarder avec lui sur le magnétoscope. On a beaucoup aimé Young Guns, tous les deux. ^a Il se tut un instant, et son regard s'assombrit. ´ Mais c'était avant que Brian ait sa carte.

- quelle carte ? ^a

Pour la première fois, il put lire une émotion authentique dans les yeux du petit garçon. De la terreur.

´ La carte de base-ball. La grande carte spéciale.

- Oh ? ^a Alan pensa aussitôt à la glacière portative et aux cartes de base-ball, à l'intérieur (les cartes ´ pour les échanges, ^a

avait-il

dit). Brian collectionnait les cartes, c'est ça ?

- Oui. C'est comme ça qu'il l'a eue. Je crois qu'il se sert de choses différentes avec chaque personne. ^a

Alan se pencha en avant. ´ qui ça, Sean ? qui l'a eu ?

- Brian s'est tué. Je l'ai vu faire. C'était dans le garage.

- Je sais. Je suis navré.

- quelque chose est sortie de derrière sa tête. Pas que du sang. Un truc jaune. ^a

Alan ne trouvait rien à dire. Son cœur battait lentement mais avec force dans sa poitrine, il avait la bouche aussi sèche que le désert du Néfout et une sensation désagréable lui montait du creux de l'estomac. Le nom de son fils résonna dans son cr,ne comme le tocsin funèbre qu'aurait déclenché un idiot en pleine nuit.

´ Je voudrais qu'il l'ait pas fait ^a, reprit Sean. Il avait parlé

d'un ton étrangement neutre ; mais deux larmes se mirent à grossir dans ses yeux, débordèrent et roulèrent sur ses joues lisses.

Ôn pourra pas voir Young Guns Il ensemble quand il sortira en vidéo-cassette. Il faudra que je le regarde tout seul et ça sera pas aussi drôle. Brian sera pas là pour sortir toutes ses blagues idiotes. Je sais bien que ce sera pas aussi drôle.

- Tu aimais beaucoup ton grand frère, n'est-ce pas ? ^a

demanda Alan d'une voix étranglée. Il passa la main entre les barreaux du lit. La menotte de Sean vint se glisser dedans et

serra très fort. Elle était br°lante. Et petite, toute petite.

Óuais. Brian voulait être lanceur pour les Red Sox quand il serait grand. Il disait qu'il apprendrait à faire le lancer incurvé du poisson-mort, comme Mike Boddicker. Il le fera jamais. Il m'a dit de pas m'approcher pour pas me salir. J'ai pleuré. J'avais peur. Ce n'était pas comme dans un film. On était juste dans notre garage...

- Je sais. ^a Alan se rappela la voiture d'Annie. Les vitres cassées. Le sang étalé en grosses taches noires sur les sièges. Là non plus, ça n'avait pas été comme au cinéma. Il se mit à pleurer.

Óui, je sais, fiston.

- Il m'a demandé de lui promettre quelque chose, et je l'ai fait. Je garderai la promesse. Je la garderai toute ma vie.

- qu'est-ce qu'il t'a fait promettre, Sean ? ^a

Alan s'essuya le visage de sa main libre, mais les larmes ne voulaient pas s'arrêter. Le petit garçon restait étendu devant lui, presque aussi blanc que l'oreiller sur lequel sa tête était posée ; le petit garçon qui avait vu son frère se suicider, qui avait vu la cervelle de son frère projetée sur le mur du garage comme un glaviot géant... et o¿ se trouvait sa mère ? Avec le King. Elle ferme la porte et elle met des lunettes de soleil et elle va voir le King.

¿ qu'est-ce que tu lui as promis, fiston ?

- J'ai voulu jurer sur la tête de maman, mais Brian a pas voulu. Il a dit de jurer sur mon nom. Parce qu'il l'a eue, elle aussi. Brian a dit qu'il

avait tous ceux qui juraient sur la tête des autres. Alors j'ai juré sur mon nom comme il l'avait demandé, mais il a quand même tiré. ^a Sean

pleurait plus fort, mais il regarda néanmoins Alan d'un air sérieux, à travers ses larmes. Ce n'était pas juste du sang, monsieur shérif. Mais l'autre truc. Le truc jaune. ^a

Alan lui serra la main. ' Je sais, Sean. qu'est-ce qu'il voulait que tu promettes ?

- Brian ira peut-être pas au ciel si je le dis.

- Si, il ira. Je te le promets, moi. Et je suis le shérif.

- Les shérifs tiennent toujours leurs promesses ?

- Toujours, quand ils les font à un petit garçon qui est à l'hôpital.

Si tu crois que les shérifs peuvent rompre leurs promesses comme ça !

- Est-ce qu'ils vont en enfer, s'ils les tiennent pas ?

- Exactement.C'est ce qui leur arrive.

- Vous me jurez que Brian ira au paradis même si je le dis ? Vous le jurez sur votre propre tête ?

- Sur ma propre tête, répondit Alan.

- Bon, d'accord. Il m'a fait promettre de ne jamais aller au nouveau magasin où il a eu sa fameuse carte de base-ball. Il croyait que c'était Sandy Koufax sur la carte, mais c'était pas vrai. C'était un autre joueur. Elle était vieille, abîmée, sale. Je crois que Brian ne s'en rendait

pas compte. ^a L'enfant se tut quelques instants, songeur, puis reprit, s'exprimant toujours du même ton de voix surnaturellement calme.

Un jour, il est arrivé à la maison. Il avait de la boue sur les mains. Il s'est lavé et je l'ai entendu après. Il pleurait dans sa chambre. ^a

Les draps, pensa Alan. Les draps de Wilma. C'était donc Brian.

Il a dit que le Bazar des Rêves est un endroit empoisonné et qu'il est un empoisonneur, et que je ne devais jamais y aller.

- Brian a dit ça ? Il a dit le Bazar des Rêves ?

- Oui.

- Sean... ^a Il s'interrompt et réfléchit. Des étincelles électriques fusaient de partout en lui, un vrai feu d'artifice de minuscules points bleus.

‘ quoi ?

- Est-ce que... ta maman a trouvé les lunettes de soleil au Bazar des Rêves ?

- Oui.

- Elle te l'a dit ?

- Non, mais je le sais. Elle met les lunettes de soleil, et c'est comme ça qu'elle va retrouver le King.

- quel King, Sean, tu sais ? ^a

L'enfant regarda Alan comme s'il avait affaire à un demeuré.

Élvis ; c'est lui, le King.

- Elvis..., murmura Alan. Evidemment.

- Je veux mon papa.

- Je sais, mon chou. Encore une ou deux questions et je te fiche la paix. Alors tu t'endormiras et à ton réveil, ton papa sera là. (Pourvu que...) Brian t'a-t-il dit qui était l'empoisonneur, Sean?

- Oui. Monsieur Gaunt. L'homme qui tient le magasin. C'est lui, l'empoisonneur. ^a

Il pensa immédiatement à Polly ; Polly qui lui avait dit, après les funérailles : Je crois qu'enfin de compte il suffisait de rencontrer le bon médecin... le docteur Gaunt. Le docteur Leland Gaunt.

Il la revit lui montrant la petite boule d'argent qu'elle avait achetée au Bazar des Rêves... mais l'empêchant de la prendre dans sa main lorsqu'il avait voulu la toucher. L'expression qui s'était dessinée sur son visage, à ce moment-là, lui était totalement étrangère ; elle trahissait la suspicion mesquine, la possessivité. Puis lui revint aussi la voix stridente, tremblante et grosse de sanglots - une voix qu'il ne lui avait jamais entendue - avec laquelle elle lui avait reproché d'être allé

fouiner dans son dos.

‘ qu'est-ce que vous lui avez raconté ? ^a marmonna-t-il. Il ne se rendait absolument pas compte qu'il avait attrapé la courtepointe et la tordait lentement dans sa main crispée. ‘ qu'est-ce que vous lui avez raconté ? Et comment avez-vous réussi à la convaincre ?

- Monsieur shérif ? «a va pas ? ^a

Alan se força à desserrer le poing. Sí, très bien. Tu es bien s' r que Brian a dit que c'était monsieur Gaunt, n'est-ce pas, Sean ?

- Oui.

- Merci. ^a Il se pencha par-dessus les barreaux et embrassa la joue p,le et fraîche de l'enfant. ‘ Merci de m'avoir parlé. ^a Il l,cha la main de l'enfant et se leva.

Au cours de la semaine écoulée, il avait à plusieurs reprises repoussé une chose à faire, sur son agenda. Une chose qu'il n'avait finalement pas faite : une visite de courtoisie au commerçant nouvellement installé à Castle Rock. Ce n'était pas grand-chose ; un simple geste amical, avec un bref rappel de la procédure à suivre en cas d'incident.

Il avait eu l'intention de procéder à cette visite, il était même passé une fois au magasin, mais il n'était pas parvenu à y entrer. Et aujourd'hui, alors que le comportement de Polly l'avait conduit à se poser des questions sur la probité de monsieur Gaunt, les choses avaient carrément tourné au vinaigre et il s'était retrouvé ici, à plus de trente kilomètres de Castle Rock.

Aurait-il manúuvré pour m'éviter? Aurait-il manúuvré de la sorte depuis le début ?

Il n'arrivait pas, dans la pénombre et le calme de cette chambre, à trouver cette idée ridicule.

Il éprouva soudain le besoin de rentrer. De retourner aussi vite que possible à Castle Rock.

‘ Monsieur shérif ? ^a

Alan baissa les yeux sur l'enfant.

‘ Brian m'a dit autre chose, aussi.

- Ah oui ? Et quoi donc, Sean ?

- Brian m'a dit que monsieur Gaunt n'était pas vraiment un homme. ^a

10

Alan, dans le couloir, prit la direction de la porte surmontée du signe lumineux SORTIE, marchant le plus silencieusement possible ; il s'attendait à être à tout instant pétrifié sur place par un cri de la remplaçante de Miss Hendrie. Mais une seule personne lui adressa la parole, une petite fille qui se tenait sur le seuil d'une chambre, ses cheveux blonds tressés pendant devant elle sur sa chemise de nuit de flanelle d'un rose délavé. Elle tenait une couverture - sa doudoune, à voir l'état dans lequel elle était. Elle était pieds nus, les rubans qui tenaient ses tresses étaient de travers et elle avait des yeux énormes dans un visage hagard. Un visage qui disait en connaître beaucoup plus sur la souffrance que ne le devrait celui d'un enfant.

‘ T'as un revolver, annonça-t-elle.

- Oui.

- Mon papa aussi.

- Vraiment ?

- Oui. Il est plus gros que le tien. Il est plus gros que le monde.

T'es le croquemitaine ? ^a

- Non ma puce ^a, répondit-il, en se disant que le croquemitaine se trouvait peut-être bien dans sa ville, ce soir.

Il franchit la porte, descendit l'escalier, poussa une autre porte et se retrouva dans une chaleur aussi accablante que lors d'un crépuscule estival. Il se dirigea à grands pas vers le parking, courant presque. Le tonnerre marmonnait et renaudait à l'ouest, en direction de Castle Rock.

Une fois au volant, il saisit le micro et appela. Unité Un appelle Central. A vous. ^a

Un chuintement incohérent d'électricité statique fut la seule réponse.

La foutue tempête.

C'est peut-être une fleur que nous a faite le croquemitaine, murmura une voix tout au fond de lui. Alan eut un sourire crispé.

Il fit une nouvelle tentative qui eut un résultat identique, puis essaya de joindre la Police d'Etat à Oxford. La liaison était excellente. Le standard lui dit qu'une violente tempête s'était déclarée du côté de Castle Rock et que les communications étaient incertaines. Même le téléphone ne semblait fonctionner que lorsqu'il en avait envie.

Essayez de joindre Henry Payton. Dites-lui d'arrêter un homme du nom de Leland Gaunt. Comme témoin important, pour commencer. Oui, Gaunt, avec un G comme George. Bien reçu ? A vous.

- Vous ai reçu cinq sur cinq, shérif. Gaunt, avec un G comme George. A vous.

- Dites-lui que Gaunt a pu jouer un rôle dans les événements qui ont conduit au double meurtre de Nettie Cobb et Wilma Jerzyck.

A vous.

- Bien reçu, à vous.

- Terminé pour moi. ^a

Il reposa le micro sur sa fourche, lança le moteur et reprit la direction de Castle Rock. A la périphérie de Bridgton, il se faufila dans le parking d'un magasin Red Apple et utilisa le téléphone pour appeler son bureau. Il y eut des clics, et une voix enregistrée lui répondit que ce numéro était temporairement hors de service.

Il raccrocha et retourna à sa voiture ; il courait vraiment, cette fois.

Avant de s'engager sur la route 117, il sortit le gyrophare et le posa à nouveau sur le toit. Le temps de parcourir huit cents mètres, le vieux break Ford, tremblant de toutes ses membrures, roulait à plus de cent vingt.

11

Les ténèbres et Ace Merrill s'abattirent en même temps sur Castle Rock.

Le repris de justice franchit le pont de la rivière de Castle tandis que grondait le tonnerre, au-dessus de lui, et que des éclairs poignardaient la terre offerte. Il roulait fenêtres ouvertes ; il ne pleuvait pas encore, et l'air avait la viscosité d'un sirop.

Il était sale, fatigué, furieux. Il avait exploré trois autres emplacements de la carte, en dépit de la lettre, incapable de croire à ce qui lui arrivait, incapable de se figurer que cela puisse arriver. Si l'on peut se permettre cette formule, il avait l'impression de s'être bel et bien fait

’ k'Acé ^a. Il avait trouvé à chaque fois une pierre plate et une boîte en tôle. Deux contenaient d'autres paquets de timbres-cadeaux crasseux et moisis. La dernière, en provenance du sol marécageux, derrière la ferme Strout, ne lui rapporta qu'un vieux stylo à bille. On voyait une femme coiffée dans le style des années quarante et portant un maillot de bain de la même époque sur le corps du stylo ; lorsqu'on le redressait, le maillot de bain disparaissait.

Vous parlez d'un trésor.

Ace était revenu à Castle Rock à toute vitesse, l'œil fou, le jean maculé de la boue collante du marécage jusqu'aux genoux, pour une seule et unique raison : tuer Alan Pangborn. Après quoi il foutrait le camp jusque sur 4g, Côte Ouest, ce qu'il aurait dû commencer par faire. Peut-être arriverait-il à extorquer un peu d'argent à Pangborn, ou peut-être pas. D'une manière ou d'une autre, une chose restait certaine : ce fils de pute allait crever, et il allait crever en en chiant.

Cinq kilomètres avant le pont, il s'était rendu compte qu'il n'avait pas d'armes. Il avait eu l'intention de faucher l'un des automatiques, dans le garage de Boston, mais c'était au moment où le foutu magnétophone était reparti tout seul en lui fichant une frousse monumentale. Il savait cependant où les trouver.

Oh, que oui.

Il franchit le pont... puis s'arrêta au carrefour de Main Street et Watermill Lane, alors qu'il avait la priorité.

’ qu'est-ce que c'est que ce bordel ? ^a murmura-t-il.

Dans le bas de Main Street régnait un ahurissant désordre de voitures de patrouille, gyrophares en action, de fourgonnettes de télé

et de petits groupes de gens à pied. L'essentiel de l'action paraissait se dérouler autour du bâtiment municipal. Un peu comme si les autorités du patelin avaient décidé, sur un coup de tête, d'organiser une sorte de carnaval.

Ace se fichait complètement de ce qui était arrivé ; la ville pouvait bien partir en fumée, il n'en avait rien à cirer. Mais il voulait la peau

de Pangborn, il voulait le scalper et accrocher la tignasse à sa ceinture : comment y parvenir, cependant, avec ce qui ressemblait à

un congrès de Tuniques-Bleues rassemblé devant le bâtiment municipal?

La réponse lui vint spontanément à l'esprit. Monsieur Gaunt saura.

Monsieur Gaunt possède l'artillerie et il aura les réponses qui vont avec. Va voir monsieur Gaunt.

Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur et aperçut d'autres lumières bleues qui franchissaient le dernier vallonement de terrain avant le pont. Encore d'autres flics dans cette direction ! Mais qu'est-ce qui a bien pu se passer ici, cet après-midi ? se demanda-t-il de nouveau ; c'était une question à laquelle il lui faudrait répondre une autre fois... ou jamais, selon la manière dont les choses tourneraient.

En attendant, il avait ses propres affaires à régler, et il était plus prudent de se sortir du chemin avant que la nouvelle fournée de flics n'arrivât derrière lui.

Il tourna à gauche dans Watermill Lane, puis à droite dans Cedar Street, évitant la partie commerçante de Main Street avant de regagner celle-ci un peu plus haut. Il s'arrêta aux feux tricolores et regarda pendant quelques instants le fourmillement d'éclairs bleus au bas de la rue. Puis il alla se garer devant le Bazar des Rêves.

Il descendit de voiture, traversa la rue et lut le panonceau. Il eut un moment de profond désespoir - il avait non seulement besoin de l'artillerie de Leland Gaunt, mais aussi de sa poudre blanche - puis il se souvint de l'autre entrée, dans l'allée de service. Il fit à pied le tour

du p,té de maisons sans remarquer la fourgonnette jaune garée à une quarantaine de mètres plus loin, ni l'homme assis à l'intérieur (Buster s'était installé sur le siège du passager) qui l'observait.

En s'engageant dans l'allée, il se heurta à un homme habillé d'une casquette de tweed tirée bas sur le front.

‘ Hé, regarde un peu où tu vas, papa ! » dit Ace.

L'homme à la casquette leva la tête, lui montra les dents et eut un ricanement. En même temps, il tira un automatique de sa poche et le

pointa dans la direction de celui qui venait de l'interpeller. ' Fais pas le

con avec moi, l'ami, à moins que tu veuilles y go^oter, toi aussi. ^a

Ace leva les mains et recula d'un pas. Il n'avait pas peur, mais était frappé de stupéfaction. ' Je n'y tiens pas, monsieur Nelson.

- Très bien. T'aurais pas vu ce suceur de pines de Jewett, par hasard ?

- Euh... le type du lycée ?

- Exact, le principal. T'en connais d'autres, des Jewett? Remets les pieds sur terre, l'ami !

- Je viens juste d'arriver, répondit prudemment Ace. Je n'ai vraiment vu personne, monsieur Nelson.

- Ouais, eh bien moi, je vais le trouver, et il va bougrement le regretter, crois-moi. Il a tué mon perroquet et chié sur ma mère. ^a

George T. Nelson plissa les yeux et ajouta : C'est pas le jour pour venir me chercher des poux dans la tête. ^a

Ace ne chercha pas à discuter.

George T. Nelson remit l'arme dans sa poche et disparut à l'angle de la rue ; il avait la démarche décidée de quelqu'un qui est particulièrement en pétard. Ace resta un moment sur place, mains toujours levées.

Monsieur Nelson enseignait la menuiserie au collège technique. Il l'avait toujours pris pour un type qui n'aurait pas osé chasser un taon venu se poser sur son uil, mais il se rendait compte qu'il allait devoir sans doute changer d'opinion. En plus, il avait reconnu le pistolet. Il n'avait pas de mérite : il en avait ramené toute une caisse de Boston, il n'y avait pas deux jours.

12

Áce ! s'exclama Gaunt. Pile à l'heure !

- J'ai besoin d'un pétard. Et aussi d'encore un peu de votre came de première, s'il vous en reste.

- Oui, oui. le moment venu. Toutes choses en son temps. Aidez-moi à porter cette table, Ace.

- Je vais tuer Pangborn. Il m'a volé mon trésor, ce salopard, et je vais le descendre. ^a

Leland Gaunt eut pour le repris de justice le regard neutre et jaune d'un chat qui vient de coincer une souris... et à cet instant-là, Ace se sentit comme une souris. Ne me faites pas perdre mon temps à me raconter des choses que je sais déjà, dit Gaunt. Si vous voulez mon aide, aidez-moi. ^a

Ace prit un bord de la table, et ils la transportèrent dans l'arrière-boutique. Gaunt se baissa et ramassa un panonceau appuyé contre le mur.

JE SUIS VRAIMENT FERM..., MAINTENANT

lisait-on. Il l'accrocha à la porte et ferma celle-ci. Il en tournait le verrou lorsque Ace se rendit compte qu'il n'y avait rien pour retenir l'annonce : pas de clou, pas d'adhésif, rien. Elle était néanmoins restée en place.

Puis ses yeux tombèrent sur les caisses qui avaient contenu les armes et les chargeurs. Il n'en restait que trois de chaque.

Sainte merde ! Mais où sont-ils passés ?

- Les affaires ont été excellentes, ce soir, Ace, admit Gaunt, frottant ses mains aux longs doigts l'une contre l'autre. Vraiment excellentes. Et elles vont aller encore mieux. J'ai du travail pour vous.

- Je vous l'ai dit, se rebiffa l'autre. Le shérif m'a volé... ^a

Leland Gaunt fut sur lui sans qu'Ace l'eût vu bouger. Deux mains, longues et affreuses, l'agrippèrent par le devant de sa chemise et le firent décoller du sol comme s'il n'était qu'un sac de plumes. Il poussa un cri de surprise angoissée. Une poigne d'acier le retenait. Gaunt le souleva plus haut encore, et Ace se retrouva en train de plonger le regard dans ce visage enflammé, diabolique, n'ayant que l'idée la plus vague de la manière dont il s'était retrouvé ici. Même au comble de la terreur, il se rendit compte que de la fumée (ou de la vapeur ?) sortait des oreilles et des narines de Gaunt. On aurait dit un dragon humain.

‘ Tu ne me dis RIEN! lui hurla Gaunt en pleine face. Sa langue se glissa entre ses dents en forme de pierres tombales et Ace vit qu'elle se

terminait en fourche, comme celle d'un serpent. C'est moi qui PARLE; quand tu es en compagnie de tes aînés, TU LA FERMES; Tu la fermes et tu écoutes ! TU LA FERMES ET TU ...COUTES. ^a

Il le fit tourner par deux fois autour de lui, comme un lutteur de foire qui fait faire l'hélicoptère à son adversaire, et le projeta contre le mur le plus loin. La tête d'Ace heurta le plâtre. Le bouquet final d'un feu d'artifice explosa au milieu de sa tête. Lorsque sa vision s'éclaircit, ce fut pour voir Gaunt penché sur lui. Son visage était une monstruosité dans laquelle nageaient des yeux et des dents et d'où montaient des tourbillons de vapeur.

Non ! hurla Ace. Non, monsieur Gaunt, non ! Je vous en supplie ! ^a

Les mains étaient devenues des serres, les ongles s'étaient allongés et effilés en un rien de temps... à moins qu'ils n'aient toujours été comme ça ? vagabonda son esprit. Ils ont peut-être toujours été ainsi, et tu ne l'as pas remarqué. ^a

Ils entaillèrent le tissu de la chemise comme autant de lames de rasoir ; Ace sursauta et se retrouva nez à nez avec cette tête écumante.

Es-tu prêt à m'écouter, Ace ? ^a demanda Gaunt. Des bouffées d'une vapeur brûlante venaient lui piquer les joues et la bouche à

chaque parole. Es-tu prêt, ou bien faut-il que je te mette les tripes à l'air et que j'en finisse avec toi ?

- Oui, sanglota-t-il. Je veux dire, non ! J'écouterai !

- Tu vas être un bon petit garçon de courses et suivre mes ordres ?

- Oui !

- Tu sais ce qui arrivera, sinon ?

- Oui! Oui! Oui!

- Tu me dégoûtes, Ace. C'est ce que j'aime, chez toi. ^a Il le repoussa brutalement contre le mur. Ace glissa et se retrouva plus ou moins agenouillé, hoquetant, sanglotant. Il regardait le plancher. Tout plutôt que rester tourné vers le visage du monstre.

Si'il te venait jamais à l'esprit d'aller à l'encontre de mes désirs, Ace, je

veillerais à ce que tu aies droit au grand tour de l'enfer. Tu auras le shérif, ne t'en fais pas. Pour l'instant, il n'est pas en ville.

Et

maintenant, lève-toi. ^a

Ace entreprit de se remettre lentement sur ses pieds. Sa tête l'élançait ; son T-shirt pendait en haillons.

‘ Permettez-moi de vous poser une question. ^a Gaunt, pas un seul cheveu déplacé, souriait et parlait de nouveau avec urbanité. Ést-ce que cette petite ville vous plaît ? L'aimez-vous ? En gardez-vous des photos sur les murs de votre bicoque de merde pour vous souvenir de son charme rustique et de l'époque où les chiens vous mordaient les mollets et où les abeilles vous piquaient les fesses ?

- Bordel, non ! ^a répondit Ace d'une voix mal assurée qui oscillait avec chaque battement de son cœur. Il lui fallut déployer les plus grands efforts pour se retrouver debout. Il avait les jambes en coton et restait appuyé au mur, regardant Gaunt avec inquiétude.

‘ L'idée de rayer ce patelin de la carte, en attendant le retour du shérif, vous épouvante-t-elle ?

- Je... je ne comprends pas très bien cette expression, répondit nerveusement Ace.

- «a ne "me surprend pas. Mais je crois que vous voyez ce que je veux dire, non ? ^a

Ace réfléchit. Ses réflexions le ramenèrent jusqu'à l'époque où, bien des années auparavant, quatre morveux l'avaient privé, lui et ses amis (oui, il avait alors ce qu'on aurait pu appeler grosso modo des amis) d'une chose qu'il avait voulue. Ils avaient chopé l'un des morveux (Gordie LaChance) un peu plus tard et lui avaient flanqué une raclée mémorable, mais peu importait. Actuellement, LaChance était un écrivain de renom qui vivait ailleurs aux Etats-Unis et se torchait

probablement le cul avec des billets de dix dollars. En fin de compte, les morveux avaient gagné et les choses n'avaient plus jamais été tout à

fait les mêmes par la suite. C'est en effet à ce moment-là que la chance avait commencé à tourner pour Ace. Les portes restées jusqu'ici ouvertes s'étaient mises à se fermer les unes après les autres. Il avait

peu à peu fini par comprendre qu'il n'était pas le roi et que Castle Rock n'était pas son royaume. Et que si ça avait jamais été le cas, c'était de toute façon terminé depuis le jour où, alors qu'il avait seize ans, les morveux les avaient dépouillés, lui et ses amis, de ce qui leur revenait de droit. C'était le Jour de la Fête du Travail, et Ace n'était pas assez ,gé pour pouvoir boire légalement au Mellow Tiger ; de roi qu'il était, il était devenu soldat sans uniforme, rôdant en territoire ennemi.

´ J'ai ce trou de chiotte en horreur, dit-il à Leland Gaunt.

- Bien. Très bien. J'ai un ami, garé juste au coin de la rue, qui va vous aider à faire ça. Vous aurez le shérif... mais aussi toute la ville.

Est-ce que ça vous plaît ? ^a Gaunt avait capté le regard d'Ace qui, debout devant lui dans les lambeaux de son T-shirt, commençait à

sourire. Il n'avait plus mal à la tête.

Óuais, répondit-il. «a me botte. ^a

Gaunt mit la main à la poche et en retira un sachet en plastique rempli de poudre blanche qu'il lui tendit.

Íl y a du boulot qui vous attend, Ace. ^a

Il prit le sachet, mais c'était toujours dans les yeux de Gaunt que son regard plongeait.

´ Bien. Je suis prêt. ^a

13

Buster vit revenir l'homme qui était entré le dernier dans l'allée de service. Son T-shirt était en lambeaux et il portait une caisse. Les crosses de deux automatiques dépassaient de sa ceinture.

Il eut un mouvement de recul, brusquement inquiet, lorsqu'il vit que l'homme, en qui il reconnaissait maintenant John Áce ^aMerrill, se dirigeait directement vers la fourgonnette à côté de laquelle il déposa la caisse.

Ace cogna à la vitre. Óuvre l'arrière, Papa. On a du boulot. ^a

Buster descendit la vitre. ´ Tire-toi d'ici, crapule ! Tire-toi, ou

j'appelle la police !

- Bonne chance ! ^a grogna Ace.

Il retira l'un des pistolets de sa ceinture. Buster se raidit lorsque Ace le passa par la fenêtre - crosse la première - puis cligna des yeux.

´ Prends ça, fit Ace avec impatience, et va ouvrir l'arrière. Si tu ne sais pas qui m'envoie, c'est que tu es encore plus crétin que t'en as l'air. ^a Il tendit l'autre main et t,ta la perruque. ´ J'adore, ajouta-t-il avec un petit sourire. C'est tout simplement merveilleux.

- Arrête ^a, dit Buster d'un ton d'o~ avait disparu toute colère. A trois, on peut faire beaucoup de dég,ts, avait dit Mr Gaunt. Je vous enverrai quelqu'un.

Mais Ace ? Ace Merrill ? C'était un criminel !

Écoute, dit le criminel, si tu veux discuter de cet arrangement avec monsieur Gaunt, il doit encore être ici. Mais comme tu peux voir (il eut un geste qui fit onduler les pans déchirés de son T-shirt) il n'est pas de très bonne humeur.

- C'est toi qui dois m'aider à me débarrasser d'EUX? demanda Buster.

- Exact. On va transformer tout ce patelin en steak flambé. (Il souleva la caisse.) Cela dit, je ne vois pas très bien les dég,ts que l'on peut faire avec une boîte de détonateurs. Mais il m'a dit que tu connaîtrais la réponse à ça. ^a

Buster avait commencé à sourire. Il se leva et alla ouvrir la porte arrière de la fourgonnette. ´ Je crois que oui. Montez donc monsieur Merrill. Nous avons quelques courses à faire.

- O~ ça ?

- Au garage municipal, pour commencer ^a, répondit Buster sans se départir de son sourire.

VINGT ET UNI»ME CHAPITRE

1

Le révérend William Rose, monté pour la première fois en chaire dans l'église baptiste de Castle Rock en mai 1983, était un bigot de

première grandeur ; là-dessus, il n'y avait aucun doute. Malheureusement, il possédait aussi beaucoup d'énergie, avait parfois de l'esprit (d'un style étrange et cruel) et était extrêmement populaire parmi ses ouailles. Son premier sermon avait d'ailleurs annoncé la couleur. Son titre était :

´ Pourquoi les catholiques iront-ils en enfer? ^a Il avait depuis lors continué dans cette veine, fort prisée de la congrégation baptiste. Les catholiques, répétait-il, étaient des créatures blasphématoires dévoyées qui n'adoraient pas Jésus mais la femme qui avait été choisie pour le porter en son sein. Fallait-il s'étonner qu'ils fussent également sujets à

l'erreur dans d'autres domaines ?

Il expliquait que les euh...catholiques avaient perfectionné l'art de la torture pendant l'Inquisition ; que les inquisiteurs avaient euh...br°lé

les véritables fidèles sur leurs euh...b°chers jusqu'au dix-neuvième siècle, époque à laquelle d'héro°ques protestants (baptistes, essentielle-

ment) avaient mis le holà à ces crimes ; que quarante papes, au cours de l'histoire, avaient connu bibliquement leur mère, leur sœur et même parfois leur fille illégitime - quelle abomination ! que le Vatican s'était édifié sur le tas d'or volé aux martyrs protestants ou aux nations qu'ils avaient pillées.

Ce genre de balivernes à l'usage des ignorants n'étaient pas une nouveauté pour l'Eglise catholique, qui avait dû faire face à d'innombrables hérésies similaires au cours des siècles. Beaucoup de prêtres ne s'en formalisaient guère, allant parfois jusqu'à en faire un sujet de plaisanterie. Le père John Brigham, lui, n'était pas du genre à prendre ces sottises à la légère. Bien au contraire. Cet Irlandais irascible et bancal appartenait à cette race d'individus sans humour qui ne peuvent pas sentir les fous, en particulier les fous actifs dans le genre du révérend Rose.

Il avait supporté les provocations baptistes en silence pendant presque une année avant de finir par éclater du haut de sa chaire. Il n'y alla pas de main morte dans son homélie (intitulée ´ Les péchés du révérend Willie ^a), traitant le pasteur baptiste de ´ brailleur de psaumes abruti qui croit que Billy Graham marche sur l'eau et que Billy Sunday est assis à la droite de Dieu Tout-Puissant ^a.

Ce dimanche-là, le révérend Rose et quatre de ses diacres les plus athlétiques avaient été rendre visite au père John Brigham. Ils étaient furieux et scandalisés par les propos calomnieux qu'il avait tenus, lui avaient-ils déclaré.

‘ Vous ne manquez pas de toupet de venir me dire de la mettre en veilleuse, avait rétorqué le père John, après cinquante sermons passés à

raconter aux fidèles que je sers la grande Prostituée de Babylone. ^a

Les couleurs étaient rapidement montées aux joues habituellement p,les du révérend Rose et avaient même gagné son cr,ne chauve.

Jamais il n'avait parlé de la Prostituée de Babylone. Il avait mentionné

à deux ou trois reprises la Prostituée de Rome et si la chaussure était à

sa pointure, avait-il répliqué, le père Brigham n'avait qu'à l'enfiler et marcher avec.

Le père Brigham, les poings serrés, était sorti sur le perron de son presbytère. ‘ Si vous voulez qu'on en parle plus à l'aise sur le trottoir, mon ami, demandez seulement à votre détachement de gestapistes de prendre un peu de champ, et nous en discuterons tout à votre aise. ^a

Le révérend Rose, qui mesurait huit centimètres de plus que l'autre (mais pesait bien dix kilos de moins) recula avec un ricanement. ‘ Je ne voudrais pas me euh...salir les mains. ^a

L'un des diacres, qui n'était autre que Don Hemphill, plus grand et plus lourd que le combatif curé, prit à son tour la parole. ‘ Moi, je veux bien en discuter quand vous voudrez, dit-il. Je serais trop content d'essuyer le trottoir avec votre foutu derrière de papiste. ^a

Deux des autres diacres, qui savaient Don tout à fait capable de passer aux actes, avaient réussi à le contenir au dernier moment... mais depuis, l'antagonisme n'avait pas cessé.

Jusqu'en octobre, l'affrontement était resté feutré : plaisanteries ethniques et ragots perfides dans les groupes d'hommes et de femmes des deux églises, provocations verbales entre les enfants des deux factions dans les cours d'école et, surtout, lancé de grenades rhétoriques de chaire à chaire les dimanches, jour de la paix du Seigneur o

commence, nous enseignons l'histoire, la plupart des conflits ouverts.

Cette gué-guerre était parfois ponctuée d'incidents déplorables (ûufs jetés dans la salle paroissiale au cours d'une soirée de danse de la Jeunesse baptiste, un caillou lancé dans une fenêtre du presbytère), mais l'affrontement avait été avant tout verbal.

Comme toutes les guerres, celle-ci avait ses moments de tension et d'apaisement, mais les ressentiments n'avaient fait que s'accumuler depuis le jour o' les Filles d'Isabelle avaient manifesté l'intention d'organiser la Nuit-Casino. A l'époque o' le révérend Rose avait reçu la bordée d'injures des soi-disant bons catholiques, il était

déjà

probablement trop tard pour éviter une confrontation ; la grossièreté et l'ignominie du message semblaient simplement garantir que le jour o' celle-ci aurait lieu, elle serait sans merci. Le baril de poudre était fin prêt ; il ne restait plus qu'à craquer une allumette pour y mettre le feu.

Si quelqu'un avait dramatiquement sous-estimé les dangers de la situation, c'était bien le père Brigham. Il s'était bien douté que son collègue baptiste n'aimerait pas l'idée de la Nuit-Casino, mais n'avait pas mesuré à quel point le concept d'un jeu organisé au sein même d'une église aurait le don d'offenser et de mettre en rage le pasteur. Il ignorait que le père de Willie la-Moutarde-au-Nez, joueur impénitent littéralement possédé par la passion du jeu, avait à plusieurs reprises abandonné sa famille pour finalement se tirer une balle dans la tête, au fond de l'arrière-salle d'un dancing, après avoir tout perdu aux dés. Et la pénible vérité, quant au père Brigham, était celle-ci : e't-il été au courant que cela n'aurait probablement rien changé pour lui.

Le révérend Rose mobilisa ses forces. Les baptistes ouvrirent les hostilités par une campagne de lettres anti-Nuit-Casino dont ils bombardèrent le Castle Rock Call (Wanda Hemphill, la femme de Don, rédigeait quatre-vingts pour cent des articles), suivie d'une campagne d'affichage diabolisant les jeux de hasard. Betsy Vigue, présidente du comité de la Nuit-Casino et grande Régente du chapitre local des Filles d'Isabelle, organisa la contre-attaque. Au cours des trois semaines précédentes, le Call avait atteint les seize pages pour pouvoir publier les débats (sauf qu'ils se présentaient davantage comme une série de surenchères dans l'hystérie que comme l'analyse raisonnable des différents points de vue). D'autres affiches fleurirent, immédiatement déchirées. Des appels à la modération, venus des deux côtés, restèrent sans effet. Certains partisans (des deux bords) s'amusaient beaucoup ;

il y avait quelque chose de plaisant à se trouver ainsi dans la tempête, même si c'était une tempête dans un verre d'eau.

Mais à l'approche de l'échéance, ni Willie la-Moutarde-au-Nez ni le père Brigham ne s'amusaient plus tant que ça.

´ Je n'éprouve que le plus profond mépris pour cette espèce de petit merdeux moralisateur ! ^a avait explosé Brigham, à la surprise d'Albert Gendron, lorsque ce dernier était venu lui apporter la bordée d'insultes qu'il avait trouvée scotchée à la porte de son cabinet dentaire.

´ quand je pense que ce fils de pute accuse les braves baptistes d'une pareille chose ! ^a avait écumée le révérend Rose devant Norman Harper et Don Hemphill, également surpris, le Jour de Colomb, à la suite d'un appel du père Brigham. Celui-ci avait essayé de lui lire la lettre o' on le traitait de maquereau ; le révérend Rose (à juste titre, du point de vue de ses diacres) avait refusé d'écouter.

Norman Harper, une armoire à glace qui pesait dix kilos de plus qu'Albert Gendron et ne lui cédait que deux ou trois centimètres, se sentit mal à l'aise devant la note quasiment hystérique de la voix de Rose, mais il n'y fit pas allusion. ´ Je vais vous dire de quoi il s'agit, fit-il de son timbre de basse. Le vieux père Machin est un peu nerveux à cause de la carte que vous avez reçue chez vous, Bill, c'est tout. Il a compris qu'ils avaient été trop loin. Il s'est imaginé qu'en disant que ses petits camarades ont reçu une lettre pleine du même genre d'ordures, on serait tous aussi coupables les uns que les autres.

- Oui, eh bien, ça ne marchera pas ! répliqua Rose d'un ton encore plus exaspéré. Personne de ma euh...congrégation ne s'abaisserait à

écrire de pareilles euh...ordures ! Personne ! ^a Sa voix s'étrangla et ses mains s'ouvrirent et se refermèrent convulsivement. Norman et Don, mal à l'aise, échangèrent un bref regard. A plusieurs reprises au cours des dernières semaines, ils avaient parlé de cet inquiétant comportement, de plus en plus fréquent chez le révérend Rose. L'affaire de la Nuit-Casino était en train de le démolir. Les deux hommes craignaient de lui voir faire une dépression nerveuse avant que la situation ne soit finalement réglée.

Ne vous énervez pas, fit Don d'un ton apaisant. Nous connaissons bien la vérité, Bill.

- Oui ! s'écria Rose, tremblotant, le regard fixe. Oui, vous, vous la connaissez ! Vous deux ! Et moi ! Mais le euh...reste de la ville, hein ?

Est-ce qu'ils la connaissent ? ^a

Ni Don ni Norman ne pouvaient répondre à ça.

´ Je voudrais voir cet idol,tre cloué au pilori ! éructa Rose, qui serra les poings et les secoua, impuissant. Au pilori ! je paierais pour voir ça ! je paierais très cher ! ^a

Un peu plus tard, le lundi, le père Brigham avait fait un certain nombre d'appels téléphoniques à tous ceux qui se sentaient concernés

´ par l'atmosphère actuelle de répression religieuse qui règne à Castle Rock ^a, les invitant à passer au presbytère pour une brève réunion, le soir même. Les gens furent tellement nombreux à venir qu'il fallut la tenir dans la salle des Chevaliers de Colomb, tout à côté.

Brigham commença par parler de la lettre trouvée par Albert Gendron sur sa porte - lettre qui impliquait les ´ bons baptistes ^a de Castle Rock - puis raconta son infructueuse conversation téléphonique avec le révérend Rose. Lorsqu'il dit à l'assemblée que Rose prétendait avoir reçu lui aussi une lettre obscène, lettre qui émanerait de ´ bons catholiques ^a de Castle Rock, il y eut une rumeur dans la foule, scandalisée... puis bientôt gagnée par la colère.

Ç'est un foutu menteur ! ^a cria quelqu'un du fond de la salle. Le père Brigham donna l'impression de hocher la tête et de la secouer en même temps. C'est possible, Sam, mais là n'est pas vraiment le problème. Il est complètement fou - c'est à mon avis là qu'est le problème. ^a

Un silence songeur et inquiet suivit, mais le père Brigham n'en éprouva pas moins un sentiment presque palpable de soulagement.

Complètement fou : c'était la première fois qu'il le disait à voix haute, même si cette idée lui trottait dans la tête depuis au moins trois ans.

´ Je ne vais pas me laisser impressionner par un cinglé sous prétexte qu'il est pasteur, poursuivit le père Brigham. Notre Nuit-Casino est une distraction inoffensive et même salutaire, en dépit de ce que peut en penser notre révérend La-Moutarde-au-Nez. Mais il me semble, étant donné qu'il est de plus en plus excité et de plus en plus instable, que nous devrions voter. Si vous trouvez préférable d'annuler la Nuit-Casino, de céder à ces pressions pour des raisons de sécurité, vous devez pouvoir le dire. ^a

Le résultat du vote avait été unanime : la Nuit-Casino aurait lieu

comme prévu.

Le père Brigham avait acquiescé, satisfait. Puis il s'était tourné vers Betsy Vigue. ' Vous avez une réunion pour son organisation demain soir, n'est-ce pas, Betsy ?

- Oui, mon père.

- Puis-je vous suggérer que nous tenions la nôtre ici, dans la salle des Chevaliers de Colomb, à la même heure ? ^a

Albert Gendron, homme de poids lent à se mettre en colère mais lent aussi à se calmer, se leva, sans se presser, de toute sa hauteur. Les coudes se tordirent pour suivre le trajet. ' Laissez-vous entendre que ces cornichons de baptistes pourraient essayer d'ennuyer les dames, mon père ?

- Non, tout de même pas... mais il me semble qu'il serait sage de prévoir des mesures afin que la Nuit-Casino elle-même se passe sans incidents...

- Des gardes ? demanda quelqu'un avec enthousiasme. On prendra des gardes ?

- Eh bien... il faudra ouvrir les yeux et les oreilles ^a, répondit Brigham, ne laissant aucun doute sur ce qu'il entendait par-là. Ét si nous nous retrouvons mardi soir ici pendant que les dames tiennent leur réunion, nous serions sur place, juste au cas où il se passerait quelque chose. ^a

Ainsi donc, pendant que les Filles d'Isabelle avaient leur assemblée dans l'un des bâtiments qui entouraient le parking, les Chevaliers de Colomb en faisaient autant dans le bâtiment d'en face. Au même moment, de l'autre côté de la ville, le révérend William Rose avait lui aussi convoqué une réunion pour parler des dernières calomnies répandues

par les catholiques ; il était question de préparer des banderoles et une manifestation de protestation le soir même de la Nuit-Casino.

Les divers mouvements de va-et-vient qui eurent lieu à Castle Rock en début de soirée n'amputèrent que de quelques rares personnes la foule qui se pressa à ces différentes réunions ; la plupart des badauds qui s'étaient retrouvés autour du bâtiment municipal observaient la neutralité dans la Grande Affaire de la Nuit-Casino. Dans la mesure où catholiques et baptistes étaient impliqués dans cette bagarre, ce n'était

pas un ou deux meurtres qui allaient les détourner de la perspective d'une guerre sainte. Car en fin de compte, certaines choses devaient passer au second plan lorsqu'il était question de religion.

2

Plus de soixante-dix personnes se présentèrent à la quatrième réunion de ce que le révérend Rose avait appelé la Campagne Anti-Jeux (ou Anti-Nuit-Casino) des Soldats chrétiens baptistes de Castle Rock.

C'était un revirement spectaculaire ; la participation avait fortement chuté lors de l'assemblée précédente, mais les rumeurs de la lettre obscène arrivée au rectorat avait réamorcé la pompe. Cette démonstration de force revigora Rose, mais il fut déçu et étonné de ne pas voir Don Hemphill ; le gérant du supermarché lui avait promis de venir, et Don était son bras droit.

Le révérend regarda sa montre et vit qu'il était déjà dix-neuf heures cinq ; il n'avait pas le temps d'appeler le supermarché pour voir s'il n'aurait pas oublié. Tous ceux qui viendraient étaient déjà là et le pasteur voulait s'emparer des esprits tant que leur indignation et leur curiosité étaient à leur plus haut niveau. Il donna encore une minute à Hemphill, puis monta en chaire et leva ses bras maigrichons en manière de salut. Ses ouailles, pour la plupart encore en tenue de travail, ce soir, s'entassaient sur les bancs de bois.

‘ Plaçons les débuts de cette euh...entreprise sous le même signe que toute euh...grande entreprise, dit calmement le révérend Rose.

Inclinons nos têtes et euh...prions. ^a

Tout le monde s'inclina. C'est à cet instant précis que la porte du vestibule s'ouvrit, derrière la foule, avec le bruit d'une détonation.

Plusieurs femmes crièrent et bien des hommes sursautèrent.

C'était Don. Il était le chef de son propre rayon de boucherie et portait encore son tablier blanc taché de sang. Il avait la figure aussi rouge qu'un de ses biftecks. Ses yeux fous pleuraient et des filets de morve séchaient à son nez, sur sa lèvre supérieure et jusque dans les plis qui entouraient sa bouche.

Et aussi, il empestait.

Il puait autant qu'une portée de putois que l'on aurait plongés dans un

bain soufré, recouverts de bouse de vache et l,chés, au comble de la panique, dans une pièce fermée. La puanteur le précédait, la puanteur le suivait, mais surtout, elle l'entourait d'un nuage pestilentiel. Les femmes battaient en retraite entre les bancs, cherchant un mouchoir dans leur sac tandis qu'il défilait devant elles d'un pas mal assuré, tablier battant devant, pans de chemise flottant derrière. Les quelques enfants présents se mirent à pleurer ; les hommes émirent des grognements de dégoût et de stupéfaction mélangés.

´ Don ! ^a s'écria Rose d'une voix outrée et surprise. Il avait toujours les bras levés mais les baissa involontairement au fur et à

mesure que Don se rapprochait de la chaire, pour finir par se boucher le nez et la bouche ; il crut même qu'il allait vomir. Jamais il n'avait senti odeur aussi abominable de toute sa vie. ´ que...

qu'est-ce qui est arrivé ?

- Arrivé? rugit Don Hemphill. Arrivé ? Je vais vous le dire, moi, ce qui est arrivé ! ^a

Il se retourna vers la congrégation et en dépit de l'infecte puanteur qu'il continuait à dégager, tous firent silence lorsque son regard furibond et quelque peu dément tomba sur eux.

Ces fils de pute ont balancé un plein chargement de boules puantes dans mon magasin, voilà ce qui est arrivé ! Il n'y avait qu'une demi-douzaine de personnes parce que j'avais averti que je fermais tôt, gr,ce à Dieu, mais tout mon stock est à jeter ! tout !

quarante mille dollars de marchandises foutues ! Je ne sais pas de quel genre de produit ces salopards se sont servis, mais ça va puer pendant des jours !

- Mais qui ? demanda Rose d'une voix incertaine. qui a fait ça, Don ? ^a

Don Hemphill fourra la main dans la poche de son tablier et en retira une bande noire incurvée ornée d'un núud blanc, ainsi qu'un paquet de tracts. La bande était un col romain. Il le brandit pour que tous le vissent.

´ D'après vous, qUI a pu faire ça, hein ? qUI ? Mon magasin ! Mon stock ! Tout est foutu, et d'après vous, à cause de qui ? ^a

Il lança les tracts sur la foule des Soldats chrétiens baptistes anti-Nuit-Casino. Ils s'éparpillèrent en l'air et retombèrent comme des confettis.

Des mains s'en emparèrent. Ils étaient tous identiques et représentaient un groupe d'hommes et de femmes riant autour d'une table de roulette.

JUSTE HISTOIRE DE S'AMUSER !

lisait-on au-dessus. Et, en-dessous :

VENEZ TOUS   LA NUIT-CASINO

qUI AURA LIEU DANS LA SALLE DES CHEVALIERS DE COLOMB

LE 31 OCTOBRE 1991

AU B...N...FICE DES ŒUVRES CATHOLIQUES

  as-tu trouvé ces tracts, Don ? demanda Len Milliken d'une voix grondante et menaçante. Et ce col ?

- quelqu'un les a jetés juste derrière les portes principales, au moment où tout a...^a

La porte du vestibule claqua de nouveau brutalement, les faisant tous sursauter ; mais cette fois-ci, c'était en se refermant.

  J'espère que le parfum vous plaît, bande de p d s !^a cria une voix.

Un éclat de rire suraigu, mauvais, accompagna l'insulte.

Les fidèles regardèrent leur révérend, une expression de peur sur le visage ; on lisait dans les yeux de William Rose une peur identique.

C'est alors que la boîte dissimulée dans le chœur se mit soudain  

siffler. Comme le mécanisme placé dans la grande salle des Filles d'Isabelle par feu Myrtle Keeton, celle-ci, posée par (lui aussi) feu Sonny Jackett, contenait un minuteur qui avait égrené les secondes pendant tout l'après-midi.

Des nuages d'une puanteur insupportable commencèrent à monter des grilles ménagées dans les côtés de la boîte.

A l' glise de l'Union baptiste de Castle Rock, les divertissements venaient juste de commencer.

Babs Miller se glissa furtivement le long du mur de la grande salle des Filles d'Isabelle, se pétrifiant sur place à chaque fois que l'éclair bleu électrique de la foudre zébrait le ciel. Elle tenait un pied-de-biche d'une main et l'un des pistolets de Gaunt de l'autre. La boîte à

musique achetée au Bazar des Rêves était enfoncée dans l'une des poches du manteau d'homme qu'elle avait endossé et si quelque inconscient avait eu le malheur de vouloir la lui voler, il était bon pour se faire larder de plomb.

Mais qui aurait pu désirer commettre un acte aussi minable, aussi odieux ? qui aurait pu désirer la voler avant que Babs ait pu trouver l'air qu'elle jouait ?

Eh bien, voici comment on peut présenter les choses, pensa-t-elle.

J'espère que Cyndi Rose ne pointera pas le bout de son nez ce soir.

Sinon, elle n'aura plus jamais l'occasion de le pointer o` que ce soit - pas de ce côté-ci de l'enfer, du moins. Pour qui me prend-elle ? Pour une cruche ?

En attendant elle avait une petite mystification à faire. Une blague.

A la demande de Mr Gaunt, évidemment.

Connaissez-vous Betsy Vigne ? lui avait-il demandé. Oui, bien entendu.

Bien entendu. Elle la connaissait depuis l'école secondaire, époque où elles étaient inséparables.

Bien. Regarde par la fenêtre. Elle va s'asseoir. Elle prendra une feuille de papier, et verra quelque chose dessous.

quoi ? avait voulu savoir Babs, curieuse.

«a ne te regarde pas. Si tu veux finir par trouver la clef qui fait fonctionner la boîte à musique, autant fermer ta gueule et ouvrir tes oreilles, c'est bien clair ?

Très clair. Elle avait aussi compris autre chose ; monsieur Gaunt était parfois inquiétant. Extrêmement inquiétant.

Elle va examiner la chose qu'elle aura trouvée. Elle commencera à

l'ouvrir. A ce moment-là, il faudra que tu sois à la porte du bâtiment.

Attends que tout le monde se tourne vers le côté gauche de la salle.

Elle avait eu envie de demander pourquoi les gens allaient se comporter ainsi, mais jugé plus prudent de n'en rien faire.

quand ils se tourneront pour regarder, tu glisseras la partie fendue du pied-de-biche sous la poignée de porte. Puis tu caleras l'autre extrémité contre le sol. Coince-la bien.

quand dois-je crier ? avait demandé Babs.

Tu le sauras. Ils vont tous avoir l'air de s'être fait talquer les fesses au piment de cayenne. Tu n'as pas oublié ce qu'il faudra crier, Babs ?

Non, elle n'avait pas oublié. Evidemment, ça donnait l'impression d'une blague d'assez mauvais goût, surtout vis-à-vis de quelqu'un comme Betsy Vigue, avec qui elle avait fait l'école buissonnière ; mais une blague pas bien méchante, au fond (enfin... pas trop). Elles n'étaient plus des petites filles et l'époque où elle appelait Betsy

' Betty-la-la ^a pour une raison oubliée était révolue depuis bien des années^a. D'ailleurs, comme l'avait fait remarquer Mr Gaunt, personne ne verrait le moindre rapport avec elle. Comment l'aurait-on fait ?

Babs et son mari étaient des adventistes du septième jour et, en ce qui la concernait, les catholiques et les baptistes, Betty-la-la incluse,

n'avaient que ce qu'ils méritaient.

Un éclair zigzagua. Babs se pétrifia puis courut jusqu'à une fenêtre non loin de la porte, d'où elle jeta un coup d'oeil pour s'assurer que Betsy ne s'était pas encore assise à la table.

Les premières gouttes hésitantes de la tempête qui menaçait commencèrent à s'écraser sur le sol, autour d'elle.

La puanteur qui se répandait dans l'église baptiste était la même que celle qui émanait de Don Hemphill... mais en mille fois plus puissante.

Óh, merde ! ^a rugit Don. Il avait complètement oublié dans quel lieu il se trouvait (et s'en souvenir n'aurait sans doute pas fait grand-chose pour ch,tier son langage). Íls en ont mis un ici aussi ! Dehors !

Dehors ! Sortez tous !

- Bougez-vous ! cria Nan Roberts de son vibrant ton de contralto de l'heure du coup de feu. Bougez-vous les fesses, et plus vite que ça ! ^a

Tous voyaient d'o¿ venaient la puanteur : des volutes épaisses d'une fumée jaun,tre se déversaient par-dessus la balustrade qui surplombait le chœur et à travers les découpes en pointes de diamant de ses panneaux inférieurs. La porte latérale se trouvait juste au-dessous du balcon du chœur, mais personne n'eut l'idée de sortir par-là. Une odeur aussi puissante pouvait tuer... mais avant, les yeux vous auraient sauté de la tête, vos cheveux seraient tombés et votre trou de balle se serait auto-colmaté d'horreur.

Il fallut moins de cinq secondes aux vaillants soldats chrétiens baptistes anti-Nuit-Casino de Castle Rock pour se transformer en une armée en déroute. Ils foncèrent à toute allure vers le vestibule du fond, hurlant et s'étouffant. L'un des bancs se renversa et heurta bruyamment le sol. Le pied de Deborah Johnstone se trouva pris dessous et Norman Harper la heurta au passage alors qu'elle tentait de se dégager. Elle tomba à la renverse et sa cheville se cassa avec un craquement sinistre. Elle poussa un hurlement de douleur, le pied toujours pris sous le banc, mais son cri se perdit au milieu de tous les autres.

Le révérend Rose était celui qui se trouvait le plus près du chœur et l'inf,me puanteur se referma sur lui comme une grande cagoule infecte. Ce doit être l'odeur des catholiques qui rôtissent en enfer, pensa-t-il vaguement, bondissant de la chaire. Il atterrit directement sur l'abdomen de Deborah Johnstone, des deux pieds, et les cris de la malheureuse se transformèrent en un long geignement sibilant et étouffé qui s'arrêta progressivement avant qu'elle ne s'évanouît. Sans même s'être rendu compte qu'il venait de piétiner l'une de ses fidèles les plus convaincues, Rose s'ouvrit un chemin à coups de griffe jusqu'au fond de l'église. Les premiers arrivés venaient de découvrir que la voie était sans issue : d'une manière ou d'une autre, la porte était bloquée. Mais ces éclaireurs d'un nouvel exode n'eurent même pas le temps de faire demi-tour, et se trouvèrent aplatis contre les battants de bois par ceux qui arrivaient derrière.

Hurllements, rugissements de rage et jurons véhéments s'entrecroisèrent. Et au moment où la pluie commença à tomber dehors, les premiers vomissements se déclenchèrent à l'intérieur.

5

Betsy Vigue s'installa à sa place de présidente, entre le drapeau américain et la bannière de l'Infant de Prague. Elle donna quelques coups contre la table de l'index retourné et les dames, une quarantaine en tout, commencèrent à s'asseoir. A l'extérieur un coup de tonnerre éclata. Il y eut de petits cris et des rires nerveux.

‘ Je déclare ouverte cette séance des Filles d'Isabelle, dit Betsy en prenant la feuille de l'ordre du jour. Comme d'habitude, nous commencerons par la lecture de... ^a

Elle s'arrêta. Une enveloppe de format commercial était posée sur la table. Les mots tapés à la machine lui sautèrent à la figure.

LIS «A TOUT DE SUITE, PUTAIN PAPISTE

Encore eux, pensa-t-elle. Les baptistes. Avec leur mentalité abominable, immonde.

‘ Betsy ? l'interpella Naomi Jessup. quelque chose qui ne va pas ?

- Je ne sais pas... oui, je crois. ^a

Elle déchira l'enveloppe. Une feuille en tomba, sur laquelle était tapé le message suivant :

VOILÀ L'ODEUR DES CONS DES FILLES CATHOS

Un sifflement soudain leur parvint du coin gauche de la salle, le même que celui qu'émet une cocotte-minute dont on enlève le régulateur de pression. Plusieurs femmes poussèrent une exclamation et se tournèrent dans cette direction. Le tonnerre rugit de tout son saoul au-dessus des têtes et les cris, cette fois-ci, ne furent plus retenus.

Une fumée jaunâtre se déversait de l'un des casiers et brusquement, le petit bûtiment d'une seule pièce se trouva rempli de l'odeur la plus fétide qu'aucune d'entre elles eût jamais sentie.

Betsy se leva d'un bond, renversant sa chaise. Elle ouvrit la bouche (pour dire quoi, elle n'en avait aucune idée), lorsqu'une voix de femme, à l'extérieur, hurla : C'est à cause de la Nuit-Casino, bande de salopes ! Repentez-vous ! Repentez-vous ! ^a

Elle aperçut une silhouette passer furtivement devant la porte-fenêtre, dehors, puis l'ignoble fumée lui obscurcit la vue... et cet aspect des choses perdit tout intérêt. La puanteur était insupportable.

Ce fut un véritable pandémonium. Les Filles d'Isabelle couraient en tous sens dans la salle enfumée et empuantie, comme un troupeau de moutons pris de folie. Lorsque Antonia Bisette, violemment projetée en arrière, heurta le rebord en acier de la table de la présidente et se rompit le cou, personne n'entendit ou n'y fit attention.

À l'extérieur, le tonnerre grondait et la foudre frappait.

6

Les catholiques, dans la salle des Chevaliers de Colomb, s'étaient mis en cercle autour d'Albert Gendron. Se servant de la note qu'il avait trouvée collée à la porte de son cabinet comme point de départ (Ah, c'est rien, vous auriez dû voir ça lorsque... ^a), il les régalaient d'horribles

mais fascinantes histoires d'escarmouches entre catholiques et protestants à Lewiston, au cours des années trente.

Alors, quand il vit que cette bande de saints imbéciles avaient couvert les pieds de la Sainte Vierge de bouse, il sauta dans sa voiture et... ^a

Albert s'interrompit brusquement, l'oreille tendue.

‘ qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

- Le tonnerre, répondit Jake Pulaski. Va y avoir une fameuse tempête.

- Non, ça... on dirait des cris. ^a

Le roulement de tonnerre s'estompa un instant et, dans le court intervalle de temps, tous entendirent : des femmes. Des femmes qui criaient.

Ils se tournèrent vers le père Brigham qui venait de se lever et s'écriait : ‘ Venez, les gars ! Allons voir... ^a

C'est alors que le sifflement de soupape qui saute se produisit et que la puanteur commença à dériver vers le groupe des hommes. Une fenêtre éclata et un caillou vint sauter en tous sens sur le plancher que les pieds des danseurs avaient poli avec les années. Les hommes poussèrent des cris et s'écartèrent du carambolage. Le caillou roula jusqu'au mur opposé, rebondit dessus et s'immobilisa enfin. ´
Tourments de l'enfer de la part des baptistes ! ^a cria une voix à l'extérieur.

Pas de jeux d'argent à Castle Rock ! Faites passer le mot, baiseurs de bonnes sœurs ! ^a

La porte principale de la salle des Chevaliers de Colomb avait aussi été bloquée par un pied-de-biche. Les hommes commencèrent à s'y agglutiner.

Non ! ^a hurla le père Brigham, qui s'ouvrit difficilement un chemin, au milieu de la puanteur grandissante, en direction d'une petite porte latérale. Elle n'était pas verrouillée. ´ Par ici ! PAR ici ! ^a

Tout d'abord, personne ne l'écouta ; dans leur panique, les Chevaliers de Colomb continuaient de s'empiler contre l'inébranlable battant de l'entrée principale. Puis les deux grandes mains d'Albert Gendron se tendirent et cognèrent deux têtes l'une contre l'autre.

´ Faites ce que dit le père ! rugit-il. Ils sont en train de tuer les femmes ! ^a

Albert, tel un bulldozer, se fraya un passage à travers la grappe humaine et les autres commencèrent à le suivre. Ils s'avancèrent en une file indienne approximative et chancelante au milieu des volutes de brouillard jaunâtre, toussant et jurant. Meade Rossignol ne put y tenir plus longtemps ; il ouvrit la bouche et rejeta tout son dîner sur le dos de la chemise d'Albert Gendron. C'est à peine si Albert sentit quelque chose. Le père Brigham partait déjà d'un pas incertain vers les marches qui conduisaient au parking et, de l'autre côté, au hall des Filles d'Isabelle. Il s'arrêtait tous les quelques pas pour contenir des haut-le-cœur. La puanteur collait à lui comme du papier tue-mouches. La procession anarchique des hommes lui emboîta le pas sans même remarquer la pluie qui tombait dru, maintenant.

A mi-chemin de la petite volée de marches, un éclair permit au père Brigham de voir le pied-de-biche coincé contre la porte du hall des Filles d'Isabelle. Un instant plus tard l'une des fenêtres latérales du bâtiment explosa et les femmes se mirent à se jeter par l'ouverture,

roulant sur la pelouse comme de grandes poupées débraillées auxquelles on aurait appris à vomir.

Le révérend Rose n'atteignit jamais le vestibule ; trop de gens s'empilaient devant lui. Il fit demi-tour, se bouchant le nez, et partit d'un pas chancelant vers l'intérieur de l'église. Il essaya d'appeler les autres, mais lorsqu'il ouvrit la bouche, ce fut pour rejeter un grand jet de vomi. Il se prit les pieds, tomba, se cogna violemment la tête contre un banc, voulut se relever et n'y parvint pas. C'est alors que deux grandes mains le saisirent sous les bras et le remirent debout. ' Par la fenêtre, révérend ! lui cria Nan Roberts. Magnez-vous le train !

- Les vitraux...

- Tant pis pour eux ! Sinon on va étouffer, ici ! ^a

Elle le propulsa en avant, et le révérend eut tout juste le temps de se mettre une main devant les yeux tandis qu'il fracassait un vitrail qui représentait le Christ conduisant ses brebis, au bas d'une colline d'un beau vert d'angélique confite. Après un vol plané il atterrit sur la pelouse, rebondit, perdit la partie supérieure de son dentier et poussa un grognement.

Il se mit sur son séant, prenant soudain conscience de l'obscurité, de la pluie... et du parfum - béni soit-il ! - de l'air. Il n'eut pas le temps de le savourer ; Nan Roberts l'empoignait par les cheveux et pour la seconde fois le mettait sur ses pieds.

' Venez, révérend ! ^a cria-t-elle. A la lumière bleu électrique de la foudre il vit le visage de sa paroissienne, tordu comme celui d'une harpie. Elle portait encore son uniforme blanc de serveuse de restaurant (elle mettait un point d'honneur à s'habiller comme ses employées), mais le devant, à hauteur de sa volumineuse poitrine, était taché de vomi.

Rose la suivit en trébuchant, tête baissée, souhaitant qu'elle lui l, ch, t les cheveux ; mais à chaque fois qu'il essayait de dire quelque chose, le tonnerre noyait sa voix.

Une poignée d'autres personnes les avaient suivis par le vitrail, mais la plupart étaient restées empilées contre la porte du vestibule. Nan vit tout de suite pourquoi ; deux pieds-de-biche coinçaient les vantaux.

Elle les dégagea à coups de pied au moment où un éclair tombait sur le

square et mettait le feu au kiosque à musique où, jadis, un jeune homme du nom de Johnny Smith avait découvert le nom d'un tueur.

Le vent soufflait plus fort que jamais et secouait les arbres sur un fond de ciel noir et agité.

Les deux battants s'écartèrent immédiatement ; l'un d'eux fut même arraché à ses gonds et alla atterrir dans le massif de fleurs, à gauche du perron. Un flot tumultueux de baptistes à l'œil fou se déversa à

l'extérieur ; ils trébuchaient et tombaient les uns sur les autres en dégringolant les marches. Ils pouaient. Ils pleuraient. Ils toussaient. Ils vomissaient.

Et ils étaient tous dans un état de fureur indicible.

Les Chevaliers de Colomb, sous la houlette du père Brigham, et les Filles d'Isabelle sous celle de Betsy Vigue, se retrouvèrent au milieu du parking à l'instant précis où les vannes célestes s'ouvraient. Betsy s'agrippa d'une main t,tonnante au curé ; elle avait les yeux rougis et débordant de larmes, et ses cheveux, collés sur son cr,ne, lui faisaient une sorte de bonnet mouillé et luisant.

Il y en a encore d'autres dedans! cria-t-elle. Naomi Jessup...

Tonia Bissette... je ne sais pas combien, encore !

- qui c'était ? rugit Albert Gendron. qui a bien pu faire ça, par tous les diables ?

- Oh, les baptistes ! Evidemment ! ^a cria Betsy. Elle se mit à

sangloter et un éclair se tortilla dans le ciel comme un filament de tungstène chauffé à blanc. Ils m'ont traitée de putain papiste ! Ce sont les baptistes ! Les baptistes ! Ces salopards de baptistes ! ^a

Le père Brigham, entre-temps, s'était dégagé des mains de Betsy et avait bondi jusqu'à la porte du Hall des Filles d'Isabelle. Il fit sauter le

pied-de-biche d'un coup de pied (la porte commençait à se fendre tout autour) et ouvrit le battant. Trois femmes hébétées, secouées de haut-le-cœur en sortirent au milieu d'un nuage pestilentiel.

Derrière elles, il aperçut Antonia Bissette, la jolie petite Tonia, si vive et si habile à l'aiguille, toujours si enthousiaste et désireuse d'aider

un nouveau projet de son Eglise. Elle gisait sur le sol, à côté de la

table de la présidente, en partie cachée par la bannière à l'Infant de Prague qui s'était renversée sur elle. Naomi Jessup gémissait, agenouillée à

côté ; la tête de Tonia faisait un angle impossible avec son corps. Son regard vitreux contemplait fixement le plafond. L'infecte puanteur ne tourmentait plus la jeune femme qui, pourtant, n'avait jamais rien acheté au Bazar des Rêves ni participé à aucune des petites farces de Leland Gaunt.

Naomi vit le père Brigham debout dans l'entrée, se leva et vint vers lui d'un pas incertain. Elle était dans un tel état de choc que l'odeur ne semblait pas plus l'incommoder que son amie morte. ' Mon père, s'écria-t-elle, pourquoi, mon père ? Pourquoi ils ont fait ça ? Il ne s'agissait que de s'amuser un peu... c'est tout ! Pourquoi ?

- Parce que cet homme est fou ^a, répondit le curé en prenant Naomi dans ses bras.

A côté de lui, d'un ton de voix à la fois bas et chargé d'une menace mortelle, Albert Gendron déclara : Allons nous occuper d'eux. ^a

9

Avec au premier rang Don Hemphill, Nan Roberts, Norman Harper et William Rose, les soldats chrétiens baptistes anti-Nuit-Casino s'engagèrent à grands pas dans Harrington Street, sous la pluie battante. Leurs yeux rougis étaient deux globes furieux scrutant la nuit au milieu de paupières irritées et gonflées. La plupart des soldats chrétiens avaient vomi qui sur sa chemise, qui sur son pantalon, qui sur ses chaussures - et qui sur les trois. En dépit des trombes d'eau, l'odeur d'uf pourri leur collait à la peau et aux vêtements, refusant de se faire oublier.

Une voiture de patrouille de la police d'Etat s'arrêta au carrefour des rues Harrington et Castle ; un trooper en sortit et regarda la cohorte, bouche bée. ' Hé ! mais o vous allez comme ça ? leur cria-t-il.

- Botter les fesses à quelques branleurs de papistes, et sauf si vous tenez à avoir des ennuis, vous feriez mieux de ne pas vous en mêler ! ^a

lui répondit Nan Roberts sur le même ton.

Soudain, Don Hemphill ouvrit la bouche et commença à chanter ; il avait un timbre plein et riche de baryton.

En avant, soldats du Christ, marchons... ^a

D'autres se joignirent à lui et bientôt toute la congrégation chantait et marchait au pas, à un train plus vif. Les visages étaient blêmes, crispés de colère, vides de toute pensée ; ils ne chantaient pas, en fait, ils rugissaient. Le révérend Rose en faisait autant, en dépit du zéaïement que provoquait la perte d'une partie de son dentier.

Christ, notre royal maître,

Conduis-nous contre l'ennemi

En avant dans la bataille

Pour qu'on voie fuir ses bannières ! ^a

Au bout de quelques mesures, ils couraient presque.

10

Le trooper Morris se tenait à côté de sa voiture, le micro à la main, et les regardait défiler. L'eau dégoulinait de la protection imperméable de son chapeau à larges bords, en filets continus.

Revenez, Unité Seize, crachota la voix de Henry Payton.

- Vous feriez mieux d'envoyer quelques hommes ici tout de suite ! ^a
répondit Morris. Il y avait une certaine excitation dans sa voix, mais aussi de la peur. Cela faisait moins d'un an qu'il était dans la prestigieuse police d'Etat. Il se passe quelque chose ! quelque chose de sérieux ! Une foule d'environ soixante à quatre-vingts personnes vient de passer devant moi ! A vous !

- qu'est-ce qu'ils font ? A vous !

- Ils chantent " En avant, soldats du Christ ".

- C'est bien vous, Morris ? A vous.

- Oui, monsieur. A vous ! ^a

- A ma connaissance, aucune loi n'interdit de chanter des hymnes, même sous un déluge. On peut considérer que c'est une activité

stupide, mais pas qu'elle est illégale. Je ne vous le répéterai pas deux fois : j'ai quelque chose comme quatre affaires assez tristes sur les

bras, je ne sais pas où sont passés le shérif et ses foutus adjoints et il n'est pas question de s'occuper de ce genre de bêtises ! Bien reçu ? A vous ! ^a

Le trooper Morris déglutit péniblement. Éuh, oui monsieur, bien reçu, bien reçu. Mais voilà, y en a un qui m'a dit - je crois que c'était une femme - qu'ils allaient botter les fesses à des branleurs de papistes, si je me souviens bien. Je sais que ça ne tient pas debout, mais je n'ai pas beaucoup aimé le ton qu'elle avait. ^a Puis il ajouta timidement : À vous ? ^a

Le silence se prolongea tellement que Morris était sur le point de rappeler (l'électricité de l'air rendait impossible les communications radio à longue distance et difficiles celles à l'intérieur de la ville) lorsque Payton répondit, d'une voix fatiguée et effrayée : Nom de Dieu... Nom de Dieu... Nom de Dieu de bordel de Dieu... Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

- Eh bien, la dame a dit qu'ils...

- Vous l'avez déjà dit ! hurla Payton tellement fort que sa voix se transforma en un magma sonore incompréhensible. Filez à l'église catholique ! S'il se passe quelque chose essayez d'intervenir mais ne vous laissez pas coincer. Je répète : ne vous laissez pas coincer ! Je vous envoie des renforts dès que je peux... s'il m'en reste. Allez, tout de suite ! A vous !

- Heu... lieutenant Payton ? Où est l'église catholique, dans ce patelin ?

- Comment voulez-vous que je le sache, bordel ? je ne vais pas à confesse ici ! Vous n'avez qu'à suivre la foule ! Terminé ! ^a

Morris raccrocha le micro. Il ne voyait plus les manifestants, mais il les entendait toujours, entre deux roulements de tonnerre. Il démarra et suivit le chant.

11

L'allée qui conduisait à la porte de la cuisine, chez Myra Evans, était balisée de cailloux peints de diverses couleurs pastel.

Cora Rusk en ramassa un bleu et le fit sauter dans une main (l'autre tenait le revolver) pour en estimer le poids. Elle essaya la poignée, mais la porte était verrouillée, comme elle s'y était attendue. Elle jeta

le caillou contre la vitre et finit de dégager le verre avec la crosse de son arme. Puis elle passa la main à l'intérieur, déverrouilla et entra. Ses cheveux, en mèches comme des virgules et des tortillons mouillés, lui collaient aux joues. Sa robe était toujours aussi largement ouverte et des gouttes de pluie couraient entre le renflement de ses seins.

Chuck Evans n'était pas chez lui, mais Garfield, le chat angora du couple, s'y trouvait. Il arriva en trotinant dans la cuisine, espérant avoir à manger, et Cora ne le déçut pas. ' Bouffe ça, Garfield ^a, dit-elle tandis que le chat se transformait en une boule de poils et de sang.

Au milieu de la fumée de la détonation, elle se rendit dans l'entrée et s'élança aussitôt dans l'escalier. Elle savait o' trouver cette pute. Dans son lit. Elle en était aussi s're qu'elle était s're de s'appeler Cora.

C'est le moment de faire dodo, grommela-t-elle. Tout à fait. Tu ne vas jamais le croire, chère Myra. ^a

Elle souriait.

12

Le père Brigham et Albert Gendron étaient à la tête d'une escouade de catholiques exaspérés qui descendait Castle Avenue en direction de Harrington Street lorsque, à mi-chemin, ils entendirent chanter. Les deux hommes échangèrent un regard.

' Pensez-vous être capable de leur apprendre un autre air, Albert ?

demanda le curé d'une voix douce.

- Oui, je crois, mon père.

- qu'est-ce qu'on va leur apprendre? "J'ai pris la poudre d'escampette " ?

- Une chanson charmante, mon père. Je crois que même des abrutis comme eux arriveront à la retenir. ^a

Il y eut un éclair qui illumina brièvement Castle Avenue de son éclat ; les deux hommes eurent le temps d'apercevoir une petite foule qui montait vers eux du bas de la colline. Avec des yeux vides et brillants, comme des yeux de statue, à la lueur électrique de la foudre.

' Les voilà ! ^a hurla une voix d'homme, tandis qu'une femme s'écriait : Chopons-les tous, ces fils de pute !

- C'est le moment de mettre les ordures à la poubelle ^a, s'exclama le père Brigham avec jubilation. Puis il chargea.

Âmen ^a, répondit Albert Gendron, courant à ses côtés.

Et tous se mirent à courir.

Au moment où le trooper Morris tournait au carrefour, un nouvel éclair troua les nuages d'un zigzag en dents de scie, allant tomber sur l'un des vieux ormes qui longeaient la rivière de Castle. Dans son éclat aveuglant, il vit les deux groupes se précipiter l'un vers l'autre. L'un montait, l'autre descendait, mais les deux hurlaient à la mort. Le trooper Morris regretta amèrement de ne pas s'être fait porter p,le, ce matin.

13

Cora ouvrit la porte de la chambre de Chuck et Myra, et découvrit exactement le spectacle qu'elle attendait : la salope allongée nue sur le grand lit double aux draps en désordre, comme s'ils venaient de connaître un tour de service particulièrement long et pénible. Myra, une main derrière elle, glissée sous l'oreiller, tenait de l'autre une photo encadrée. Plus précisément, elle la tenait entre ses cuisses charnues et se masturbait avec. Elle gardait les yeux mi-clos, extatique.

ÔOOOOOOOOOOOOHHHHHHHHHH,....

OOOOOOOOOOOOHHHHHHHHHHHH.... EEEEHHHHHHHHHH ! ^a

Une puissante bouffée de jalousie monta du cœur de Cora jusque dans sa gorge, où elle put en goûter toute l'amertume.

Êspèce de sale petite ordure ^a, siffla-t-elle, brandissant l'automatique.

A cet instant, Myra ouvrit les yeux et la regarda. Elle souriait. Elle sortit la main de dessous l'oreiller. Une main qui tenait aussi un automatique.

‘ Monsieur Gaunt m'a dit que tu viendrais, Cora. ^a Elle fit feu.

Cora sentit la balle lui frôler la joue et l'entendit qui se fichait dans le mur, à la gauche de la porte. Elle tira à son tour. Le verre qui protégeait la photo explosa, laissant un trou au beau milieu du front d'Elvis, et la balle alla se loger dans le haut de la cuisse de Myra.

‘ Regarde ce que tu as fait ! hurla-t-elle. Tu as descendu le King, sale connasse ! ^a

Elle tira par trois fois sur Cora. Deux des balles se perdirent, mais la troisième l'atteignit à la gorge, la repoussant contre le mur au milieu d'un geyser Rose ; au moment où elle s'effondra, Cora fit de nouveau feu. La balle fit sauter le genou de son ex-amie, laquelle tomba hors du lit. Puis Cora s'effondra, visage tourné vers le sol, et l'arme lui échappa des mains.

Je viens te retrouver, Elvis, essaya-t-elle de dire. Mais il y avait quelque chose qui n'allait pas du tout, c'était affreux. On aurait dit que régnaient des ténèbres absolues, au milieu desquelles elle était désespérément seule.

14

Les baptistes de Castle Rock, conduits par le révérend William Rose, et les catholiques de Castle Rock, sous la houlette du père John Brigham, entrèrent en contact au pied de la colline de Castle. Un contact plus que rugueux. Pas question d'appliquer les règles de la boxe, de s'affronter en gentlemen ; ils étaient venus se crever les yeux, s'arracher le nez et les oreilles. Ils étaient peut-être même venus s'entre-tuer.

Albert Gendron, le dentiste herculéen lent à se mettre en colère mais redoutable lorsqu'il était parvenu dans cet état, saisit Norman Harper par les oreilles et lui donna un formidable coup de boule. Les deux crânes s'entrechoquèrent avec un bruit de vaisselle qui dégringole pendant un tremblement de terre. Un frisson secoua Norman et il s'affaissa. Albert le jeta comme un vulgaire sac de linge sale et voulut s'emparer de Bill Sayers qui, d'ordinaire, vendait des outils au Western Auto. Bill l'évita et lui envoya un direct qui atteignit Albert en pleine bouche. Albert recracha une dent, empoigna Bill dans ses bras et serra jusqu'à ce qu'il eût entendu une côte se casser. Bill se mit à hurler. Le dentiste l'envoya valser presque jusque de l'autre côté de la rue, où le trooper Morris l'intercepta juste à temps pour éviter d'être projeté à

terre par lui.

On ne voyait plus qu'une mêlée confuse où des silhouettes s'agitaient, frappaient, se débattaient, crevaient des yeux, hurlaient.

Elles se marchaient dessus, glissaient dans la pluie, se relevaient, cognaient et se faisaient cogner. Sous les éclairs stroboscopiques

aveuglants de la foudre, on avait l'impression d'assister à quelque danse frénétique, à un pandémonium õ, au lieu de rattraper sa partenaire, on la projetait sur l'arbre le plus proche, õ, au lieu de la saisir à la taille, on lui envoyait un coup de genou dans l'entrejambe.

Nan Roberts agrippa Betsy Vigue par le dos de sa robe au moment õ

Betsy imprimait de ses ongles un tatouage sanglant dans la joue de Lucille Dunham. Nan fit pirouetter Betsy vers elle et lui enfonça deux doigts dans le nez jusqu'à la hauteur de la deuxième articulation. Betsy émit un son de corne de brume nasillard tandis que Nan la secouait avec enthousiasme.

Frieda Pulaski frappa Nan de son sac à main, la projetant au sol. Les doigts de la matrone baptiste firent un bruit de bouchon en sortant des narines de Betsy. Lorsqu'elle voulut se relever, Betsy lui donna un coup de pied en plein visage qui l'envoya s'étaler au milieu de la rue.

Ímmonde zalope ! hurla Betsy. Immonde zalope ! ^a Elle voulut lui porter un autre coup de pied à l'estomac, mais Nan lui prit la cheville, la tordit et l'expédia à son tour au sol avant de se mettre à ramper vers elle. Celle qui avait été autrefois Betty La-la l'attendait et, l'instant suivant, elles roulaient dans la rue, se mordant, se griffant.

ÁRR TEZ! ^a rugit le trooper Morris. Mais sa voix fut noyée par un coup de tonnerre qui secoua toute la rue.

Il saisit son pistolet et le tourna vers le ciel. Cependant, il n'eut pas le temps de faire feu ; quelqu'un (Dieu seul sait qui) lui tira, avec l'un des articles spéciaux de Leland Gaunt, une balle à l'aine. Le Tunique-Bleue alla heurter le capot de son véhicule de patrouille avant de rouler dans la rue, étreignant les restes en ruine de son service trois-pièces et essayant de hurler.

Il était impossible de dire combien, parmi les combattants, avaient apporté d'armes à feu - de celles vendues un peu plus tôt par Gaunt.

Pas beaucoup, car parmi ceux qui en détenaient, plusieurs les avaient perdues dans la panique provoquée par les suffocantes boules puantes.

Il y eut cependant au moins quatre coups de feu tirés en une succession rapide, coups de feu qui passèrent pratiquement inaperçus au milieu du vacarme des cris et des roulements de tonnerre.

Len Milliken vit Jake Pulaski braquer l'un des pistolets de Gaunt sur Nan, laquelle avait laissé échapper Betsy Vigue et essayait maintenant

d'étrangler Meade Rossignol. Len saisit Jake au poignet et détourna l'arme vers le ciel troué d'éclairs un dixième de seconde avant le coup de feu ; puis il abattit la main sur son genou où elle se cassa comme du petit bois. L'automatique tomba au sol avec un claquement. Jake se mit à hululer. Len fit un pas en arrière et dit : ' «a t'apprendra à... »^a mais il n'alla pas plus loin, car quelqu'un choisit ce moment précis pour enfoncer la lame d'un canif dans sa nuque, lui coupant la moelle épinière.

De nouvelles voitures de patrouille arrivèrent dans une sarabande affolée de gyrophares, sous la pluie battante. Les combattants ne prêtèrent aucune attention aux ordres de s'arrêter amplifiés par les mégaphones. Lorsque les policiers tentèrent de s'interposer, ils se retrouvèrent en fait rapidement mêlés à la bagarre générale.

Nan Roberts aperçut le père Brigham, la soutane complètement déchirée dans le dos. D'une main, il tenait le révérend Rose par la nuque ; de l'autre, il lui assénait des coups de poing répétés sur le nez ; à chaque fois, la tête de Rose partait en arrière, mais le curé la ramenait à lui pour recommencer.

Avec un hurlement à se rompre les cordes vocales, ignorant le Tunique-Bleue éberlué qui lui demandait, presque suppliant, de s'arrêter, de s'arrêter tout de suite, Nan envoya valdinguer Meade Rossignol et se jeta sur le père Brigham.

VINGT-DEUXIÈME CHAPITRE

1

La violente attaque de la tempête obligea Alan à ralentir, en dépit du sentiment d'urgence vitale, dramatiquement vitale, qu'il éprouvait de plus en plus nettement : s'il n'arrivait pas très vite à Castle Rock, autant ne jamais y retourner. Une bonne partie des informations dont il avait eu réellement besoin, lui semblait-il maintenant, se trouvait depuis longtemps dans sa tête, barricadée derrière une porte épaisse.

Sur le battant se détachait une légende, imprimée en lettres bien lisibles. Ce n'était pas BUREAU DU PRÉSIDENT, ni SALLE DU

D'ADMINISTRATION, ni même PRIVÉ - D'ENTRÉE D'ENTRER. Ce qu'il y avait d'écrit ? TOUT CECI N'A AUCUN SENS. Pour ouvrir cette porte, il n'avait eu besoin que de la bonne clef ; celle que lui avait

fournie Sean Rusk. Et que trouvait-on, derrière la porte ?

Tiens, pardi, le Bazar des Rêves. Et son propriétaire, le sieur Leland Gaunt.

Brian Rusk avait acheté une carte de base-ball au Bazar des Rêves et Brian Rusk était mort. Nettie Cobb avait acheté un abat-jour en p,te de verre au Bazar des Rêves et elle aussi était morte. Combien d'autres, à Castle Rock, avaient couru au puits acheter l'eau empoisonnée de l'empoisonneur ? Norris : il avait trouvé une canne à pêche. Polly : un charme magique. La mère de Brian et de Scan : une paire de lunettes de soleil de quat'sous qui avait quelque chose à voir avec Elvis Presley.

Même Ace Merrill : un vieux livre. Alan était prêt à parier que Hugh Priest y avait aussi fait un achat... et Danforth Keeton...

Et combien d'autres, combien ?

Il s'arrêta juste avant de traverser le Tin Bridge, à l'instant o' un éclair frappa un vieil orme, de l'autre côté du cours d'eau. Il y eut un formidable crépitement électrique et un éclat lumineux insupportable.

Alan mit un bras devant les yeux, mais l'image rétinienne persista, imprimée en bleu aveuglant, tandis que la radio émettait un violent grésillement d'électricité statique et que l'orme s'effondrait dans l'eau avec une noble lenteur.

Il laissa retomber le bras, puis poussa un cri en entendant le tonnerre rugir juste au-dessus de sa tête, avec une puissance à fendre la planète. Rendu aveugle, il crut pendant un instant que l'orme était tombé sur le pont, lui bloquant le passage ; puis il le vit en amont de l'arche rouillée, enfoncé au milieu des tourbillons. Il passa en première et traversa. Une fois sur le pont, il entendit le vent, qui soufflait maintenant avec la force d'un cyclone, hululer dans les membrures métalliques ; c'était un bruit inquiétant, désespéré.

La pluie fouettait le pare-brise du vieux break, transformant tout le paysage en une hallucination agitée de contorsions. Au moment o' il arriva au carrefour de Lower Main Street et de Watermill Lane, les trombes d'eau atteignirent une telle violence que les essuie-glaces, même à la vitesse maximum, étaient devenus complètement inutiles. Il baissa la vitre, passa la tête dehors et conduisit ainsi. Il fut trempé

sur-

le-champ.

Autour du b,timent municipal, le secteur était encombré de voitures de patrouille et de fourgonnettes de télé, ce qui ne l'empêchait pas de présenter aussi un étrange aspect déserté, comme si les gens à

qui appartenaient ces véhicules venaient d'être brusquement téléportés sur Neptune par d'abominables extra-terrestres. Alan aperçut quelques journalistes réfugiés dans leur fourgonnette, puis vit un policier courir du b,timent au parking, en faisant jaillir de l'eau à chaque foulée, mais ce fut tout.

A trois coins de rue de là, en direction des hauteurs de Castle Hill, une voiture de patrouille traversa Main Street sans ralentir en direction de l'ouest, par Laurel Street ; elle fut imitée quelques instants plus tard par une autre qui, elle, emprunta Birch Street pour prendre la direction opposée à la première. Les choses se déroulèrent si vite -

zip, zip - qu'on se serait cru dans un film muet de Buster Keaton.

Fiancées en folie, peut-être. Alan, néanmoins, n'y trouvait rien de drôle. La scène lui donnait une impression d'actions désordonnées et inefficaces, de mouvements incohérents commandés par la panique. Il eut soudain la certitude que Henry Payton avait perdu tout contrôle de ce qui se passait à Castle Rock, ce soir... en admettant qu'il n'ait pas été victime, jusqu'ici, de l'illusion d'avoir contrôlé les choses.

Il crut aussi entendre des cris affaiblis en provenance de Castle Hill.

Avec la pluie, le tonnerre et les rafales de vent, c'était difficile à affirmer, mais il ne pensait pas être victime de son imagination.

Comme une confirmation, une voiture de patrouille jaillit en trombe de l'allée voisine du b,timent municipal, tous phares allumés, le gyrophare tournoyant sur le toit et illuminant les lances argentées de la pluie, et prit cette direction. Elle faillit bien venir raboter les flancs d'un camion-télé de WMTW.

Alan se souvint d'avoir ressenti, un peu plus tôt cette semaine, l'impression qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond du tout dans sa petite ville ; il se passait des événements qu'il ne pouvait voir et Castle Rock était sur le point de connaître d'inimaginables désordres. Et voici que ces désordres éclataient au grand jour, manigancés et organisés par l'homme

(Brian a dit que monsieur Gaunt n'était pas vraiment un homme) que le shérif n'avait jamais réussi à rencontrer.

Un cri s'éleva dans la nuit, suraigu, perçant. Il fut suivi d'un bruit de verre brisé... puis, venant d'ailleurs, il y eut un coup de feu et quelqu'un éclata d'un rire dément, idiot. Le tonnerre, dans le ciel, donna l'impression d'une pile instable de grumes débaroulant d'un seul coup.

Mais j'ai tout mon temps, maintenant, pensa Alan. Oui. Tout mon temps. Je crois bien que nous allons nous saluer, monsieur Gaunt, et je crois aussi que le moment est venu de vous montrer ce qui arrive aux gens qui viennent faire les cons dans ma ville.

Sans s'occuper des échos affaiblis de violence qui lui parvenaient par la fenêtre ouverte, ni du bâtiment municipal où Henry coordonnait les forces chargées du maintien de l'ordre (ou essayait), Alan remonta Main Street en direction du Bazar des Rêves.

Un violent éclair blanc-mauve déploya ses branches incandescentes dans le ciel, comme un arbre de Noël survolté, et tandis que roulait la canonnade du tonnerre qui le suivit immédiatement, toutes les lumières de Castle Rock s'éteignirent.

2

L'adjoint Norris Ridgewick, sanglé dans l'uniforme qu'il gardait pour les parades et autres grandes occasions, se trouvait debout sur un tabouret dans l'appentis attendant à la maison qu'il avait partagée avec sa mère jusqu'à la mort de celle-ci, victime d'une attaque d'apoplexie en 1986. Il l'avait toujours habitée depuis. Une solide corde, terminée par un nœud coulant, tombait d'une poutre à côté de lui. Il passa la tête dans le nœud et tira sur la corde pour la tendre contre son oreille droite. La foudre frappa à cet instant-là et les deux ampoules électriques de l'appentis s'éteignirent.

Il apercevait néanmoins toujours la Bazun appuyée contre le mur, juste à côté de la porte donnant sur la cuisine. Dire qu'il l'avait tellement désirée, cette canne à pêche ! Il avait cru l'avoir pour presque rien, mais en fin de compte, le prix en avait été trop élevé. Norris n'avait pas pu payer.

Sa maison se trouvait sur la partie haute de Watermill Lane, à

l'endroit où la rue tourne vers les hauteurs de Castle Hill. Le vent venait de la bonne direction : il entendait le vacarme de la bataille rangée qui se poursuivait en bas. Les cris, les hurlements, les coups de feu.

J'en suis responsable, pensa-t-il. Pas de tout, bon Dieu, non ! Mais d'une partie. J'ai participé. C'est à cause de moi que Henry Beaufort souffre - qu'il est mourant ou peut-être même mort à l'heure actuelle, à Oxford. C'est à cause de moi que Hugh Priest est au frigo.

De moi. Le type qui voulait tellement être engagé dans la police et aider les gens, le type qui ne rêvait que de ça depuis l'enfance. Ce pauvre vieux crétin maladroit de Norris Ridgewick, qui croyait avoir tellement envie d'une Bazun et s'imaginait s'en procurer une pour trois fois rien.

‘ Je suis désolé pour ce que j'ai fait, dit-il. «a n'arrange pas les choses, mais toujours est-il que je suis vraiment désolé. ^a

Il se préparait à sauter lorsqu'une voix nouvelle s'éleva dans sa tête.

Et pourquoi n'essayes-tu pas de les arranger, les choses, froussard, poule mouillée ?

‘ Je peux pas. ^a Un éclair sillonna la nuit ; son ombre bondit follement sur les murs de l'appentis, comme s'il faisait déjà la danse des pieds dans le vide. C'est trop tard. ^a

Alors jette au moins un coup d'œil sur le truc pour lequel tu as fait ce que tu as fait, insista la voix, chargée de colère. Tu peux au moins faire ça, non ? Regarde ! Regarde bien !

La foudre frappa à nouveau. Norris regarda la Bazun... et laissa échapper un cri d'incrédulité, un cri désespéré. Il sursauta et manqua de peu tomber du tabouret et se pendre accidentellement.

L'élégante Bazun, si fine, si forte, avait disparu. A la place, il n'y avait plus qu'un bambou crasseux et fendu, rien de plus, en vérité, qu'un b,ton avec un Zebco retenu par une vis unique et rouillée, un vrai moulinet d'enfant.

Ôn me l'a volée ! ^a s'écria-t-il. Toute sa jalousie et sa convoitise paranoÏde lui revinrent d'un seul coup et il n'eut plus qu'une envie, foncer dans la rue et retrouver le voleur. Il les tuerait tous, oui tous, s'il le fallait, pour attraper le responsable. Ôn m'a volé ma Bazun ! ^a répéta-t-il d'un ton geignard, oscillant sur le tabouret.

Non, lui répondit la voix coléreuse. Elle a toujours été ainsi. Tout ce qu'on t'a volé, ce sont tes úillères, celles que tu t'étais mises sur les yeux, de ton propre chef.

Non ! ^a On aurait dit que des mains monstrueuses venaient de se refermer sèchement sur les oreilles de Norris et qu'elles se mettaient à serrer. Non ! Non ! NON ! ^a

Mais il y eut un nouvel éclair et le bambou minable se trouvait toujours à la place de la Bazun. Il l'avait placée là de manière à ce que la canne fût la dernière chose qu'il verrait avant de basculer du tabouret. Personne n'était venu, personne ne l'avait déplacée ; la voix devait par conséquent avoir raison.

Elle a toujours été comme ça, insista la voix coléreuse. La seule question qui reste est celle-ci : vas-tu faire quelque chose, ou bien vas-tu t'enfuir dans les ténèbres ?

Il commença à t,tonner autour du núud coulant et eut alors l'impression qu'il n'était plus seul dans l'appentis. Il lui sembla sentir des odeurs de café, de tabac et, plus faiblement, d'eau de Cologne...

les effluves qui émanaient de Mr Gaunt.

Soit il perdit l'équilibre, soit, des mains invisibles le poussèrent.

L'un de ses pieds se prit dans le tabouret et le renversa lorsqu'il bascula.

Le núud coulant se resserra, étouffant son cri. Un de ses bras s'agita, se tendit et trouva la poutre. Il se souleva en partie, se procurant ainsi un peu de mou. Son autre main s'escrimait sur le núud coulant. Il sentait le chanvre lui gratter le cou.

Tu as raison de dire non ! lui cria la voix en colère de Mr Gaunt.

C'est exactement ça, non ^a, espèce d'escroc, de mauvais payeur !

L'autre n'était pas ici, pas vraiment ; Norris savait qu'on ne l'avait pas poussé. Il éprouvait néanmoins l'impression, avec une certitude absolue, que Leland Gaunt était d'une certaine manière bien présent... et que Leland Gaunt n'était pas content, parce que ce n'était pas ainsi que les choses auraient dû se passer. En principe, toutes ces poires ne devaient rien voir. Ou alors, lorsqu'il était trop tard et que ça n'avait plus aucune importance.

Il tirait sur le núud, essayait d'y glisser les doigts, mais on aurait dit qu'on l'avait plongé dans du béton à prise rapide. Le bras qui le retenait à la poutre tremblait furieusement. Ses jambes s'agitaient en ciseaux à moins d'un mètre au-dessus du sol ; il n'allait pas pouvoir

tenir ainsi bien longtemps. Il était déjà stupéfiant d'avoir pu maintenir un peu de mou dans la corde.

Il réussit finalement à couler deux doigts sous le núud et à l'écarter un peu. D'une secousse, il en dégagea la tête à l'instant précis o' une crampe paralysante s'emparait du bras qui le retenait. Il s'effondra au sol en une masse sanglotante, serrant son bras douloureux contre lui.

Un éclair illumina la scène et transforma la bave qui coulait entre ses dents et ses lèvres retroussées en minuscules arcs lumineux. C'est alors qu'il s'évanouit. Pour combien de temps, il n'en eut aucune idée, mais la pluie tombait toujours aussi dru et la foudre continuait à frapper lorsqu'il reprit connaissance.

Il se mit debout, titubant, et se dirigea vers la canne à pêche, tenant toujours son bras contre lui. La crampe se faisait moins violente, mais Norris respirait toujours péniblement. Il saisit la canne et l'examina attentivement, plein de colère.

Un bambou. Un immonde bambou crasseux. Elle ne valait rien.

Absolument rien.

La poitrine étroite de l'adjoint se gonfla d'air et il poussa un cri de honte et de rage. En même temps, il leva un genou et cassa le bambou dessus ; puis il prit les deux morceaux et répéta l'opération. Les fragments lui faisaient une sale impression, comme s'ils étaient couverts d'une invisible vermine. Ils avaient quelque chose de vicié. Il les jeta, et ils allèrent rouler contre le tabouret renversé. Un vulgaire tas de bouts de bois bons à jeter au feu.

‘Voilà ! cria-t-il. Voilà ! VOILç ! ^a

Ses pensées se tournèrent vers Gaunt. Mr Gaunt, avec ses cheveux argentés, sa veste en tweed et son sourire carnassier qui vous houspillait.

‘Je vais t'avoir, murmura Norris Ridgewick. Je ne sais pas ce qui arrivera après, mais je vais t'avoir, saloperie. ^a

Il sortit sous la pluie. Únité Deux ^a était garée dans l'allée. Il plia son corps étriçué pour lutter contre le vent et avancer.

‘Je ne sais pas ce que tu es, mais je viens te chercher, espèce d'immonde menteur, d'enjôleur de merde. ^a

Il monta dans la berline et partit en marche arrière. Des expressions conflictuelles luttaient pour s'emparer de ses traits. L'humiliation, le désespoir, la colère. Il tourna à gauche, une fois dans la rue, et prit la direction du Bazar des Rêves, roulant aussi vite qu'il l'osait.

3

Polly Chalmers rêvait.

Dans son rêve, elle se rendait à pied au Bazar des Rêves, mais à la place de Leland Gaunt, c'était tante Ewie qui l'attendait derrière le comptoir. Evelyn Chalmers portait sa plus belle robe (bleue) et son ch,le bleu bordé de rouge. Elle serrait entre ses grandes dents, trop régulières pour être vraies, une Herbert Tareyton.

Tante Ewie ! s'écria Polly dans son rêve. Une joie immense et un soulagement encore plus immense - soulagement comme on n'en éprouve que lors des rêves heureux ou en se réveillant d'un cauchemar

- l'emplirent de lumière. Tu es vivante, tante Ewie !

Mais la vieille dame ne paraissait pas reconnaître sa nièce. Achetez tout ce que vous voulez, mademoiselle. Au fait, votre nom est-il Polly ou Patricia ? Je ne m'en souviens pas très bien.

Voyons, tante Ewie, tu connais mon nom ! Trisha. Tu m'as toujours appelée Trisha.

Tante Ewie ne parut pas faire attention. Peu importe. Nous avons des soldes, aujourd'hui. Tout doit disparaître.

Mais qu'est-ce que tu fais ici, tante Ewie ?

Je suis chez moi, ici. Tous les gens de la ville sont chez eux, ici, Mademoiselle Deux-Noms. En réalité le monde entier est ici chez soi, parce que tout le monde adore faire une bonne affaire. Tout le monde est ravi d'avoir quelque chose pour rien... même si ça vous co'te tout.

La merveilleuse impression du début disparut soudain, remplacée par de l'effroi. Polly regarda dans les vitrines et vit des bouteilles dont l'étiquette proclamait : LE TONIQUE ...LECTRIQUE DU Dr GAUNT. Il y avait aussi des jouets à remontoir de fabrication médiocre qui recracheraient ressorts et pignons dès la seconde utilisation. Des gadgets sexuels grossiers. Des petits flacons de ce qui semblait être de la cocaÔne, étiquetés SUPER-POUDRE GRAND FRISSON DU Dr

GAUNT. Les farces et attrapes à quatre sous abondaient : fausses crottes de chien en plastique, poudre à gratter, cigarettes explosives, fromages musicaux.

Il y avait une paire de ces lunettes à rayons-X supposées permettre de voir à travers les portes fermées et les vêtements des dames, mais qui, en réalité, vous collent deux ronds noirs de raton-laveur autour des yeux ; des fleurs en plastique, des cartes à jouer biseautées et des bouteilles de parfum bon marché (PHILTRE D'AMOUR DU Dr GAUNT

transforme la lassitude en concupiscence). Ces vitrines constituaient le catalogue du périmé, du kitsch, de l'inutile.

Tout ce que vous voulez, mademoiselle Deux-Noms.

Pourquoi m'appelles-tu comme ça, tante Ewie? Comment, tu ne me reconnais pas ?

Tous les produits sont garantis en bon état de marche. Ce qui n'est pas garanti de marcher après la vente, c'est vous. Alors achetez, achetez, achetez.

Elle regarda Polly droit dans les yeux et la terreur la transperça comme un coup de poignard. Elle lut de la compassion dans les yeux de sa tante, mais une compassion terrible, impitoyable.

quel est votre nom, mon enfant? J'ai l'impression de l'avoir su.

Dans son rêve (et dans son lit) Polly se mit à pleurer.

quelqu'un d'autre a oublié votre nom ? Je me demande... On dirait que oui.

Tu me fais peur, tante Evvie !

Vous vous faites peur vous-même, mon enfant, répliqua tante Ewie, regardant de nouveau Polly droit dans les yeux. N'oubliez jamais que lorsque vous achetez quelque chose ici, mademoiselle Deux-Noms, vous vendez aussi.

Mais j'en ai besoin ! protesta-t-elle. Elle se mit à pleurer plus fort.

Mes mains... !

Oui, voilà qui devrait faire l'affaire, mademoiselle Polly San Francisco. Tante Evvie prit l'une des bouteilles marquées TONIQUE

...LECTRIQUE DU Dr GAUNT et la posa sur le comptoir ; petit, trapu, le flacon contenait un produit qui ressemblait à de la boue. Evidemment, ça ne peut pas faire partir la douleur, rien ne peut le faire ; mais ça peut

provoquer un transfert.

qu'est-ce que tu veux dire ? Pourquoi me faire peur comme ça ?

L'arthrite change d'emplacement. Au lieu de s'en prendre à vos mains, elle s'en prend à votre cœur.

Non!

Si.

Non ! Non ! NON !

Si, oh, que si ! Et aussi à votre ,me. Mais vous aurez toujours votre amour-propre. Il vous restera au moins cela. Une femme n'a-t-elle pas droit à son amour-propre ? quand tout le reste a fichu le camp - son cœur, son ,me et même l'homme qu'elle aime - il vous restera toujours cela, petite mademoiselle Frisco, n'est-ce pas? Cette piécette sans laquelle votre bourse serait vide. que ce soit votre sombre et amer réconfort jusqu'à la fin de votre vie. qu'il vous serve à ça. Il faut qu'il serve à ça, car si vous continuez sur le même chemin, il n'y aura plus d'occasion.

Arrête ! Je t'en supplie...

4

Arrête, murmura-t-elle dans son sommeil. Je t'en supplie, arrête ! Je t'en supplie ! ^a

Elle roula de côté. L'azka fit un petit bruit contre la chaîne. Un éclair fendit les nuages, foudroya le vieil orme de la rivière de Castle et le précipita dans les eaux grondantes sous les yeux momentanément aveuglés d'Alan Pangborn, assis au volant de son break.

Le roulement de tonnerre qui l'accompagna réveilla Polly ; elle ouvrit les yeux et sa main se referma aussitôt sur l'azka, protectrice.

Une main souple, dont les articulations jouaient aussi facilement que des roulements à billes bien huilés.

Mademoiselle Deux-Noms... petite mademoiselle Frisco.

‘ qu'est-ce que... ? ^a Elle avait la voix encore enroutée mais se sentait l'esprit parfaitement clair, comme si elle ne sortait pas d'un sommeil profond, mais d'un état de concentration proche de la transe.

quelque chose se profilait indistinctement dans son esprit, quelque chose d'aussi monumental qu'une baleine. Dehors, les éclairs zébraient et raturaient le ciel dans un véritable feu d'artifice.

quelqu'un d'autre a oublié votre nom ? Je me demande... On dirait que oui.

Elle alluma sa lampe de chevet. A côté du téléphone (le téléphone aux touches surdimensionnées dont elle n'avait plus besoin) était posée l'enveloppe qu'elle avait trouvée dans son entrée avec le reste de son courrier. Elle avait replié et remis la lettre en place.

Au milieu du vacarme du tonnerre, elle avait parfois l'impression d'entendre des gens crier. Elle n'y prêta pas davantage attention. Elle pensait au coucou, l'oiseau qui pond ses úufs dans le nid d'un autre oiseau pendant l'absence de celui-ci. Remarque-t-il quelque chose, lorsqu'il revient ? Bien s'r que non, il accepte le nouvel úuf comme le sien. Comme Polly avait accepté cette maudite lettre, simplement parce qu'elle se trouvait sur le sol de son vestibule entre deux catalogues et une publicité de chaînes c,blées.

Elle l'avait acceptée... mais n'importe qui pouvait glisser une lettre dans la fente prévue à cet effet, non ?

‘ Mademoiselle Deux-Noms..., murmura-t-elle d'un ton démoralisé. Petite demoiselle Frisco... ^a C'était bien de cela dont il s'agissait,

non ? La chose que son inconscient avait retenue et qu'il lui avait communiquée par l'entremise de tante Ewie. Elle avait bien été

mademoiselle San Francisco.

Autrefois, jadis.

Elle tendit la main vers l'enveloppe.

Non ! lui intima une voix, une voix qu'elle connaissait très bien.

N'y touchez pas, Polly ! N'y touchez pas, si vous savez ce qui est bon pour vous !

La baleine monumentale se rapprochait de la surface. La voix de Gaunt ne pouvait l'arrêter ; rien ne pouvait arrêter sa remontée.

Si, vous, vous pouvez l'arrêter, Polly. Croyez-moi, il le faut !

Sa main hésita et revint se fermer sur l'azka, toujours protectrice. Elle sentait quelque chose à l'intérieur, quelque chose

qui

s'était réchauffé à sa chaleur, quelque chose qui s'agitait frénétiquement dans la petite amulette creuse ; elle se sentit prise

de

révulsion, l'estomac secoué de haut-le-cœur, les entrailles tordues de spasmes.

Elle tendit néanmoins de nouveau la main vers la lettre.

Dernier avertissement, Polly, fit la voix de Mr Gaunt.

Oui, répliqua celle de tante Ewie. Je crois qu'il est sérieux,

Trisha. Il a toujours eu un faible pour les femmes qui manifestent de l'amour-propre, mais je vais te dire quelque chose. Je ne crois pas qu'il puisse tirer grand-chose de celles qui prennent une décision et s'y tiennent. Il me semble que le moment est venu pour toi de décider, une bonne fois pour toutes, quel est vraiment ton nom.

Elle s'empara de l'enveloppe, ignorant le picotement de mise en garde de ses mains, et étudia l'adresse impeccablement tapée à la machine. La lettre - la soi-disant lettre, soi-disant photocopiée -

avait été adressée à ' Ms Patricia Chalmers ^a.

Non, murmura-t-elle. Ce n'est pas le bon nom. ^a Ses mains se refermèrent lentement sur l'enveloppe et la roulèrent en boule.

Une douleur sourde monta dans son poignet, mais Polly l'ignora.

C'est avec un regard brillant, fiévreux, qu'elle ajouta : On m'a toujours appelée Polly à San Francisco ; j'étais Polly pour tout le monde, même pour l'Aide sociale à l'Enfance ! ^a

Cette attitude avait fait partie de sa tentative pour rompre avec tout ce

qui, s'imaginait-elle, lui avait fait tant de mal dans son passé sans qu'elle eût jamais songé, même dans ses heures les plus noires, qu'elle s'était infligée elle-même la plupart de ses blessures.

Il n'y avait eu ni Patricia ni Trisha à San Francisco ; seulement Polly. C'était le nom qu'elle avait mis sur les trois formulaires envoyés à l'Aide sociale à l'Enfance, c'était sous ce nom qu'elle les avait signés : Polly Chalmers, sans initiale au milieu.

Si Alan avait réellement écrit à l'organisme social de San Francisco, il avait certes pu donner ´ Patricia ^a comme prénom. Mais dans ce cas, il aurait dû recevoir une réponse inconnue ^a, non ?

Bien entendu. Même l'adresse n'était pas cohérente, puisque celle qu'elle avait donnée sous la rubrique ´ Dernier lieu de résidence ^a

avait été l'adresse de ses parents, à l'autre bout de la ville.

Et si Alan avait donné les deux noms, Polly et Patricia ?

Oui, et alors ? Elle connaissait assez bien les mécanismes de la bureaucratie pour savoir que peu importait le nom donné par Alan ; une lettre de l'administration aurait forcément dû lui parvenir avec le nom et l'adresse qu'elle leur avait donnés. Polly avait une amie à

Oxford qui recevait du courrier de l'université du Maine sous son nom de jeune fille, alors qu'elle était mariée depuis vingt ans.

Or cette enveloppe était arrivée adressée à Patricia Chalmers, et non à Polly Chalmers. Et qui, à Castle Rock, l'avait appelée Patricia, encore aujourd'hui ?

La même personne qui avait su que Nettie Cobb s'appelait en fait Netitia Cobb. Son excellent ami Leland Gaunt.

Toutes ces histoires de nom, intervint soudain tante Ewie, c'est très intéressant; mais là n'est pas l'important. L'important, c'est l'homme, ton compagnon C'est bien ton compagnon, non ? Même encore maintenant. Tu sais bien qu'il n'aurait jamais été fouiner dans ton dos comme l'en accuse cette lettre. Peu importent ces questions de prénoms, peu importe qu'elle ait l'air très convaincante... tu le sais, non ?

Oui, dit-elle doucement. Je le connais. ^a

L'avait-elle réellement cru, ce que contenait cette lettre ? Ou bien

avait-elle rejeté ses doutes sur cette absurde et incroyable accusation parce qu'elle avait eu peur - une peur panique - qu'Alan ne découvrit l'ignoble vérité sur l'azka et ne l'obligeât à choisir entre lui et l'amulette ?

Oh non, ce serait trop simple, reprit-elle, toujours à voix haute. Je l'ai cru, d'accord. Seulement une demi-journée, mais je l'ai cru. Oh bon Dieu ! Bon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ? ^a

Elle jeta au sol la lettre froissée, avec l'expression révoltée de quelqu'un qui se rend compte qu'il tient un rat crevé à la main.

Je ne lui ai pas dit ce qui m'avait mise en colère. Je ne lui ai pas laissé une seule chance de s'expliquer. Je l'ai cru... tout bêtement. Pourquoi ?

Au nom du ciel, pourquoi ?

Elle le savait bien. La crainte, la crainte honteuse et brutale de voir révélés ses mensonges sur la mort de Kelton, de voir soupçonnés les malheurs et les misères de ses années passées à San Francisco, de voir évaluer sa culpabilité dans la mort de son bébé... et tout cela par qui ?

Par l'homme dont elle désirait le plus au monde l'estime et la bonne opinion.

Mais ce n'était pas tout. Ce n'était même pas l'essentiel. Son orgueil avait avant tout été en cause ; son orgueil blessé, outragé et sournois qu'elle avait baptisé du beau nom d'amour-propre. L'orgueil, la petite pièce qui soi-disant restait dans sa bourse lorsque celle-ci était par ailleurs vide. Elle l'avait crue parce qu'elle avait été victime d'un sentiment de honte qui frisait la panique. Une honte venue de son orgueil.

J'ai toujours apprécié les femmes qui ont de l'amour-propre.

Une onde de douleur, terrible, explosa dans ses mains ; Polly gémit et les appuya contre sa poitrine.

Il n'est pas trop tard, Polly, dit doucement Mr Gaunt. Pas trop tard, même maintenant.

Oh, va chier, l'amour-propre ! ^a hurla soudain Polly dans l'obscurité de sa chambre étouffante, arrachant l'azka à son cou. Elle le brandit haut au-dessus d'elle dans son poing fermé. La fine chaîne d'argent lui

fouettait sauvagement le poignet et elle sentit la surface de l'amulette se craqueler comme un úuf. ´ VA CHIER, L'AMOUR-PROPRE ! ^a

La douleur planta instantanément ses griffes dans ses mains comme un petit animal affamé... mais elle savait, même en cet instant, qu'elle n'était pas aussi grande qu'elle l'avait redouté ; qu'elle en était même bien loin. Elle le savait avec autant de certitude qu'elle savait qu'Alan n'avait jamais écrit aux services de l'Aide sociale à l'Enfance de San Francisco en demandant des informations sur elle.

´ VA CHIER, L'AMOUR-PROPRE, VA CHIER, L'ORGUEIL! VA CHIER, VA

CHIER ! ^a hurla-t-elle. Elle lança l'azka dans la chambre.

L'amulette heurta le mur, retomba sur le sol et s'entrouvrit. Il y eut un éclair et elle vit deux pattes poilues sortir de la fente. Celle-ci s'agrandit et la petite araignée qui en surgit détala vers la salle de bains.

La foudre frappa de nouveau, imprimant son ombre allongée et déformée sur le sol, comme un tatouage électrique.

La jeune femme bondit de son lit et se lança à sa poursuite. Il fallait la tuer, et vite... car sous ses yeux, l'araignée grandissait. Elle s'était nourrie des poisons qu'elle avait sucés du corps de Polly ; et maintenant qu'elle n'était plus confinée dans l'amulette, il était impossible de prévoir la taille qu'elle pourrait atteindre.

Elle commanda l'interrupteur d'un geste vif et le tube fluo, au-dessus du lavabo, éclaira la pièce. Elle vit l'araignée se précipiter vers la

baaignoire. En passant la porte, elle n'était pas plus grosse qu'un scarabée, mais elle avait maintenant les proportions d'une souris.

Lorsque Polly entra à son tour, la bestiole se retourna (horrible bruit de pattes cliquetant sur le carrelage) et Polly eut le temps de se dire, mon Dieu ! «a se trouvait entre mes seins pendant tout ce temps !

Le corps, hirsute, était couvert de crins brun-noir. Des poils minuscules se hérissaient sur ses pattes. Des yeux sinistres la regardaient, semblables à de faux rubis ; elle vit deux crochets incurvés sortir de sa gueule, comme des dents de vampire. Il en dégouttait un liquide clair qui laissait, en tombant, de petits cratères fumant dans les carreaux.

Polly poussa un hurlement et saisit le débouche-cabinets placé à

côté des toilettes. Ses mains hurlèrent à leur tour mais elle les referma néanmoins sur le manche de bois, puis frappa l'araignée qui battit en retraite, une patte cassée pendant de travers, inutile. Polly la poursuivit jusqu'à la baignoire.

Blessée ou pas, la monstruosité continuait à croître et faisait maintenant la taille d'un rat. Son abdomen, qui traînait pourtant sur le carrelage, ne l'empêcha pas de monter avec une agilité déconcertante au rideau de la douche. Ses pattes produisaient un bruit de gouttes de pluie contre le plastique et les anneaux tintaient sur la tringle d'acier.

Polly imprima au débouche-cabinets un mouvement de batte de baseball et la lourde coupelle de caoutchouc, sifflant dans l'air, frappa une nouvelle fois l'horrible chose. Malheureusement, l'arme improvisée n'eut pas l'effet escompté ; le rideau ondula, poussé vers le milieu de la baignoire dans laquelle l'araignée se laissa tomber avec un bruit mou et charnu.

C'est à cet instant-là qu'il y eut la coupure d'électricité.

Polly se retrouva plongée dans l'obscurité, le débouche-cabinets à la main, et tendit l'oreille. Puis il y eut un éclair, et elle vit un dos gibbeux et hirsute dépasser du rebord de la baignoire. La monstruosité

qui, en sortant de l'azka, était grande comme un dé à coudre, faisait maintenant la taille d'un chat. La monstruosité qui s'était nourrie du sang de ses veines tout en la soustrayant à la douleur.

que pouvait-il bien y avoir dans l'enveloppe que j'ai laissée à la ferme Camber?

Débarassée de l'amulette, la douleur bien réveillée et grinçant dans ses mains, elle ne pouvait plus se dire qu'elle n'avait rien à voir avec Alan.

Les crochets de l'araignée cliquetaient contre le rebord en porcelaine de la baignoire ; on aurait dit que quelqu'un tapotait délibérément contre une surface dure pour attirer l'attention. Ses yeux mornes de poupée la regardaient au ras du bord.

C'est trop tard, semblaient lui dire ces yeux. Trop tard pour Alan, trop tard pour toi. Trop tard pour tout le monde.

Polly s'élança.

‘ qu'est-ce que tu m'as fait faire ? hurla-t-elle. qu'est-ce que tu m'as fait faire ? Espèce de monstre, qu'est-ce que TU M'AS FAIT FAIRE ?

Et l'araignée se redressa sur ses pattes postérieures, tripotant le rideau de douche avec les antérieures, obscène, pour trouver l'équilibre et soutenir l'attaque.

5

Ace Merrill commença à éprouver un peu plus de respect pour le vieux chnoque lorsque Keeton sortit une clef qui ouvrait le hangar.

Le hangar sur lequel figurait le symbole en pointe de diamant et l'avertissement DANGER EXPLOSIFS. Il en ressentit encore davantage quand, sentant la fraîcheur et entendant le ronronnement de l'air conditionné, il vit les caisses empilées. De la dynamite commerciale.

Beaucoup de dynamite, commerciale. «a ne valait évidemment pas un arsenal plein de missiles Stinger, mais il y avait certainement de quoi ouvrir le bal. Et un sacré bal, même.

Ils avaient trouvé une lampe-torche de forte puissance dans le compartiment aux accessoires de la fourgonnette, entre les sièges, sans compter d'autres outils utiles, et tandis qu'Alan se rapprochait de Castle Rock, que Norris Ridgewick préparait un nûud coulant dans sa cuisine et que le rêve de Polly Chalmers touchait à sa fin, Ace faisait sauter le faisceau lumineux d'une caisse à l'autre. Au-dessus d'eux, la pluie tambourinait sur le toit du hangar. Elle tombait tellement dru qu'il avait l'impression d'être à nouveau sous les douches de la prison.

‘ Bon, allons-y, dit Buster d'une voix basse et enrouée.

- Hé, une minute, Papa. C'est la pause. ^a Il tendit la lampe à

Buster et prit la pochette en plastique que lui avait donnée Gaunt. Il déposa un petit tas de coke dans le creux formé par les tendons de son pouce et le renifla rapidement.

‘ qu'est-ce que c'est ? demanda Buster, méfiant.

- La poudre sud-américaine qui décoiffe, et elle est tellement extra que c'est rien de le dire.

- Ouais, concéda Keeton, méprisant. De la cocaÔne. ILS vendent de la cocaÔne. ^a

Ace n'avait pas besoin de lui demander qui étaient ces EUX et ces ILS. Le vieux chnoque n'avait fait que lui parler de ça, jusqu'ici, et sans doute n'allait-il lui parler que de ça pendant tout le reste de la nuit.

´ Faux, Papa. ILS ne la vendent pas ; ILS veulent se la garder pour EUX. (Il en versa encore quelques pincées et lui tendit sa main.)
Essaye-la et dis-moi si je me trompe. ^a

Keeton le regarda, en proie au doute, à la curiosité et à la suspicion. ´
Pourquoi tu m'appelles tout le temps Papa ? Je ne suis pas assez vieux pour être ton père, tout de même !

- Je suppose que tu ne lis jamais les bandes dessinées de Crumb, hein ? ^a La coke lui faisait déjà son effet et le chargeait d'électricité

jusqu'au bout des nerfs. Il en a fait une dont le héros s'appelle Zippy.

Et je trouve que tu ressembles exactement au paternel de Zippy.

- C'est bon, au moins ? demanda Buster, toujours soupçonneux.

- Fantastique. Mais je t'appellerai monsieur Keeton, si tu veux. ^a

Il marqua un temps d'arrêt et ajouta, délibérément : ´ Tout comme ILS font.

- Non, protesta aussitôt Buster. «a va, tant que ce n'est pas une insulte.

- Absolument pas. Vas-y. Essaie. Une pincée de cette merde-là, et tu vas chanter " hi-ho, hi-ho, on rentre du boulot " jusqu'à l'aube. ^a

Buster lui jeta un dernier regard soupçonneux et se décida. Il renifla, toussa, éternua, puis se claqua une main sur le nez. Les yeux emplis de larmes, il jeta un regard noir à Ace. ´ Hé, ça br°le !

- Seulement la première fois, l'assura Ace, content de lui.

- De toute façon, je ne sens rien. Arrêtons de faire les idiots et mettons la dynamite dans la fourgonnette.

- D'accord, Papa. ^a

Il leur fallut moins de dix minutes pour charger les caisses d'explosifs. La dernière en place, Buster dit : ´ C'est bien possible que ton truc fasse de l'effet, en fin de compte. Je peux encore en avoir un peu?

- Et comment, Papa. Je t'accompagne. ^a

Ils se poudrèrent le nez et repartirent pour la ville. Buster, au volant, ressemblait de moins en moins au Papa de Zippy et de plus en plus au Mr Crapaud de Walt Disney dans The Wind in the Willows. Les yeux du maire brillaient d'un éclat nouveau, frénétique. Stupéfié, la vitesse à laquelle s'était évanouie sa confusion d'esprit. Il avait l'impression de comprendre tout ce qu'ils avaient cherché à faire -

tous leurs plans, tous leurs complots, toutes leurs machinations. Il raconta tout à Ace qui, assis en tailleur à l'arrière de la fourgonnette, branchait des détonateurs sur les minuteurs. Pour le moment, Buster avait complètement oublié Alan Pangborn, leur chef de file. L'idée de faire sauter Castle Rock, d'en faire sauter le plus possible, au moins, le mettait en transe.

Le respect d'Ace se transforma en une véritable admiration. Le vieux chnoque était cinglé, mais Ace aimait les cinglés : il les avait toujours aimés. Ils se sentaient à l'aise avec eux. Et, comme la plupart des gens la première fois qu'ils se shootent à la cocaïne, l'esprit de Buster faisait la tournée des planètes extérieures. Il n'arrivait pas à la fermer.

Ace n'avait qu'à faire de temps en temps ouais-ouais, ^a ou ´ très juste, Papa, ^a ou ´ foutrement vrai ^a.

Il faillit appeler plusieurs fois Buster ´ Monsieur Crapaud ^a au lieu de ´ Papa ^a. Traiter ce type de crapaud, cependant, risquait de ne pas être très apprécié.

Ils traversèrent le Tin Bridge alors qu'Alan en était encore à cinq kilomètres et sortirent sous une pluie battante. Ace avait enroulé une couverture au-dessus d'un paquet de dynamite et de l'un des minuteurs branchés.

´ Tu veux de l'aide ? demanda nerveusement Buster.

- Vaut mieux me laisser faire, Papa. Tu serais capable de te foutre à l'eau et il faudrait que je perde mon temps à te repêcher. T'ouvres l'oeil, c'est tout... d'accord?

- D'accord, Ace..., Pourquoi on snifferait pas un peu de coke avant, dis ?

- Pas tout de suite ^a, répondit Ace avec indulgence, en tapotant le bras charnu du maire. Cette merde est presque pure. Tu veux pas exploser, tout de même ?

- Non, pas moi. Tout le reste, mais pas moi. ^a Il se mit à rire comme un forcené, imité par Ace.

Ón se marre bien ce soir, pas vrai, Papa ? ^a

Stupéfait, Buster se rendit compte que c'était vrai. La dépression qui avait suivi... suivi l'accident de Myrtle... cette dépression lui paraissait

à des années-lumière. Il avait l'impression qu'avec son excellent ami Ace Merrill, ils avaient finalement réussi à LES coincer là o' ils l'avaient

voulu : dans la paume de leur main.

´ Tu parles ^a, dit-il en regardant Ace descendre le long de la pente herbeuse et glissante, à côté du pont, tenant son chargement contre son ventre.

On était relativement au sec sous le pont; de toute façon, la dynamite comme les détonateurs étaient à l'épreuve de l'eau. Ace posa le paquet dans le coude formée par deux entretoises, puis relia les détonateurs à la dynamite en enfonçant dans l'un des pains les fils déjà

commodément dénudés. Enfin il tourna le gros bouton blanc du cadran jusqu'au chiffre quarante. Le minuteur se mit aussitôt à égrener les secondes.

Il se glissa de dessous le pont et escalada la pente herbeuse.

Álors ? demanda anxieusement Buster. Tu crois que ça va sauter ?

- Et comment ! ^a répondit Ace en remontant dans la fourgonnette. Il était trempé jusqu'aux os, mais il s'en fichait.

Ét S'ILS la trouvent ? S'ILS la débranchent avant...

- Ecoute, Papa, écoute une minute... Passe la tête par la portière, et écoute. ^a

Buster s'exécuta. Entre les roulements du tonnerre, il crut deviner des hurlements et des cris. Puis, nettement, la détonation sèche et dure d'un pistolet.

´ Monsieur Gaunt les tient occupés, expliqua Ace. Il est très fort, l'enfant de salaud. ^a Il fit un petit tas de poudre dans le creux de son pouce, en renifla une partie, puis tendit la main sous le nez de Buster.

À toi, Papa, c'est ma tournée. ^a

Buster plonge la tête et sniffa à son tour.

Ils s'éloignèrent du pont environ sept minutes avant l'arrivée d'Alan Pangborn. En-dessous, le minuteur indiquait le chiffre 30.

6

Ace Merrill et Danforth Keeton (alias Buster, alias Papa, alias Monsieur Crapaud) remontèrent lentement Main Street sous la pluie diluvienne, tels le Père Noël et son acolyte, laissant ici et là leurs petits paquets. Des voitures de patrouille les doublèrent en trombe par deux fois, mais aucune ne s'intéressa à ce qui paraissait être un simple véhicule d'équipe de télé. Comme l'avait déclaré Ace, Mr Gaunt les tenait occupés.

Ils déposèrent cinq b,tons de dynamite (et un détonateur) à l'entrée du Salon funéraire Samuels. La boutique du coiffeur se trouvait à côté.

Une couverture enroulée autour du bras, Ace donna un coup de coude dans la vitre du haut de la porte. Il doutait fort que Bill Fullerton eût fait poser un système d'alarme et encore plus que la police réagît, au cas où il se déclencherait. Buster lui tendit une bombe nouvellement préparée (ils utilisaient le fil de fer trouvé dans le coffre-banquette pour attacher solidement minuteurs et détonateurs à l'explosif) et Ace la projeta par la fenêtre brisée. Ils la virent rouler jusqu'au pied du premier fauteuil, le minuteur réglé sur 25.

Ils vont avoir les cheveux bougrement longs avant de pouvoir venir se les faire couper ici, Papa ^a, lança sardoniquement Ace. Buster partit d'un rire incontrôlable.

Ils se séparèrent, et Ace alla jeter un de ses colis dans le Galaxia tandis que Buster en glissait un autre dans la fente de la boîte des dépôts, à la banque. Au moment où ils retournaient à la fourgonnette, sous les trombes d'eau, un éclair déchira les nuages. Le vieil orme s'effondra dans la rivière avec un craquement énorme. Ils s'immobilisèrent sur le trottoir, tournés dans la direction de la rivière et pensant que la dynamite placée sous le pont avait fait explosion avec une vingtaine de minutes d'avance ; mais aucune boule de feu ne s'éleva.

C'est sans doute la foudre, dit Ace. Elle a dû toucher un arbre.

Viens. ^a

Au moment où Ace, qui était au volant, se dégageait du trottoir, le break d'Alan les doubla. L'intensité de l'averse était telle qu'aucun des deux conducteurs ne remarqua l'autre.

Ils roulèrent jusqu'au Nan's Luncheonette. Ace fit sauter la vitre de la porte avec la même technique que chez le coiffeur et ils laissèrent une charge amorcée, réglée cette fois sur 20, juste à côté de la caisse.

Au moment où ils quittaient le restaurant, un éclair absolument fulgurant frappa, et tous les lampadaires de la rue s'éteignirent.

‘ L'électricité ! s'exclama Buster, tout joyeux. L'électricité est coupée ! Fantastique ! On se fait le b,timent municipal ! On le fait sauter jusqu'au ciel !

- Hé, Papa, il est plein de flics ! Tu les as pas vus ?

- Ils courent après leur propre queue, répondit Buster avec impatience. Et quand le feu d'artifice va commencer, ils vont courir deux fois plus vite. En plus, il fait noir, maintenant, et on peut passer par l'entrée du tribunal. Le passe ouvre aussi cette porte.

- T'as les couilles d'un tigre, Papa, tu sais ! ^a

Buster sourit, lèvres serrées. ‘ Toi aussi, Ace, toi aussi ! ^a

7

Alan se glissa dans l'un des emplacements en épi, devant le Bazar des Rêves, coupa le moteur et resta assis derrière son volant, étudiant la boutique de Mr Gaunt. Le panneau, dans la vitrine, disait VOUS DITES BONJOUR JE DIS AU REVOIR

AU REVOIR AU REVOIR

JE NE SAIS PAS POURqUOI VOUS DITES BONJOUR ET MOI AU REVOIR

Un éclair crépita comme un néon géant qui bafouillerait, transformant la vitrine en une sorte d'oeil géant et mort.

Cependant, quelque chose, tout au fond de lui, lui laissait à penser que le Bazar des Rêves, bien que fermé et silencieux, n'était peut-être pas

vide. Certes, Mr Gaunt aurait pu facilement quitter la ville dans la confusion qui régnait, au milieu de la tempête qui faisait rage et des flics qui couraient partout comme des canards à qui l'on a coupé la tête : aucune difficulté. Mais le personnage dont il avait esquissé le portrait en esprit, pendant le long voyage de retour de l'hôpital de Bridgton, se rapprochait plutôt de celui du Joker, la némésis de Batman. Alan avait le sentiment d'avoir affaire à un genre d'individu pour lequel le comble de la drôlerie serait d'installer une valve d'inversion à poussée turbo dans les chiottes d'un ami. Et un type de cet acabit, comme ceux qui posent une punaise pointue en l'air sur une chaise ou qui glissent une allumette enflammée dans un uillet de chaussure pour s'amuser, quitte-t-il la scène avant que vous vous soyez assis ou ayez remarqué que l'ourlet de votre pantalon prend feu ? Bien sûr que non ! Sinon, où serait le plaisir ?

Je crois que tu traînes encore dans le coin, pensa Alan. que tu tiens à assister au spectacle. Pas vrai, espèce de fils de pute ?

Il restait parfaitement immobile, contemplant la boutique à l'auvent vert, et s'efforçait de sonder l'esprit d'un homme capable de concevoir et de mettre en branle un enchaînement aussi complexe et aussi malintentionné d'événements. Il était bien trop concentré sur ses réflexions pour remarquer que la voiture garée à sa gauche était assez ancienne, même si sa carrosserie présentait des formes coulées presque aérodynamiques. C'était la Tucker de Leland Gaunt.

Comment a-t-il procédé ? Il y a beaucoup de choses que j'aimerais savoir, mais pour ce soir, une seule suffira. Comment cela a-t-il été

possible ? Comment a-t-il pu en apprendre autant sur nous en si peu de temps ?

Brian m'a dit que monsieur Gaunt n'était pas vraiment un homme.

À la lumière du jour, Alan aurait traité cette idée par le mépris, comme il avait traité par le mépris l'idée que l'amulette de Polly ait pu posséder un pouvoir surnaturel de guérison. Mais ce soir, calfeutré

dans sa voiture au milieu d'une tempête démente, face à cette vitrine réduite à un uil vide et mort, l'hypothèse sinistre s'imposait avec une force indéniable. Il se souvint du jour où il était venu jusqu'ici avec l'intention précise de rencontrer Mr Gaunt et de lui parler, et de l'étrange sensation qui s'était emparée de lui tandis que, les mains en coupe autour des yeux pour atténuer les reflets du verre, il essayait de voir quelque chose à l'intérieur du magasin. Sensation d'être surveillé,

alors que la boutique était manifestement vide. Et non seulement ça : celui qui le surveillait débordait de méchanceté et de haine. Impression tellement nette qu'il avait pendant un instant pris son propre reflet pour le visage désagréable (et à demi transparent) de quelqu'un d'autre.

Avec quelle force s'était-elle imposée !

Alan se rappela quelque chose d'autre, quelque chose que sa grand-mère lui disait souvent quand il était petit : La voix du démon est douce à l'oreille.

Brian m'a dit...

Comment Mr Gaunt avait-il acquis son savoir ? Et au nom du ciel, pourquoi choisir comme théâtre un endroit aussi écarté que Castle Rock?

... que monsieur Gaunt n'était pas vraiment un homme.

Soudain, Alan se pencha et avança une main t,tonnante sur le plancher de la voiture, du côté du passager. Il crut un instant que ce qu'il cherchait avait disparu - que l'objet était tombé de la voiture à

un moment ou un autre - puis ses doigts effleurèrent une courbe métallique. L'objet avait simplement roulé sous le siège. Il le prit, se redressa... et la voix de la dépression, qui s'était tue depuis qu'il avait quitté la chambre de Scan Rusk (ou que les déferlements ininterrompus de ses réflexions avait noyée) s'éleva, forte et désagréablement joyeuse.

Salut, Alan ! Désolé, je t'ai laissé tomber un moment, mais je suis de retour, OK ? qu'est-ce que tu tiens là ? Une boîte de cacahuètes ? Mais non ! On dirait, mais ce n'est pas ça, hein ? C'est le dernier attrape-nigaud acheté par Todd au magasin de farces et attrapes, non ? Une fausse boîte de cacahuètes Tastee-Munch avec un grand serpent dedans

- du papier-crépon autour d'un ressort. Et quand il t'a ramené ce truc, l'œil allumé, un sourire crétin sur le visage, tu lui as dit de ranger cette

,nerie, c'est bien ça ? Mais lorsque tu as vu sa tête s'allonger, tu as fait

semblant de ne rien remarquer; tu lui as dit... voyons un peu. qu'est-ce que tu lui as dit, au juste ?

‘ Le fou et son argent ne restent pas longtemps en ménage ^a, murmura tristement Alan. Il tournait et retournait le gadget entre ses mains, l'examinant sous toutes les coutures, se souvenant du visage de son fils. ‘ Voilà ce que je lui ai dit. ^a

OuIIlli, bravo ! Comment ai-je pu oublier une réflexion aussi pertinente. C'est toi qui veux parler de gens malintentionnés ? Bon Dieu, mes aÔeux ! Heureusement que tu me l'as rappelé ! Heureusement que tu NOUS l'as rappelé! Mais voilà, Annie a sauvé la situation. Elle a dit qu'il pouvait bien se payer ça. Elle a dit... voyons un peu. qu'est-ce qu'elle a dit, au juste ?

Ôn est jeune qu'une fois, et c'est amusant, non ? ^a Alan avait parlé

d'une voix enrouée et tremblante. Il s'était mis à pleurer - et pourquoi pas ? Pourquoi pas, nom de Dieu de nom de Dieu ? La vieille souffrance était de retour et s'enroulait autour de son cúur douloureux comme un torchon sale.

«a fait mal, hein ? demanda la voix de la dépression, voix chargée de culpabilité et de haine de soi, avec une intonation de sympathie qu'Alan - l'autre partie de lui-même - soupçonna d'être entièrement feinte. «a fait vraiment trop mal, comme si tu vivais dans une chanson mélancolique o~ il serait question d'amour ayant mal tourné

ou d'enfants morts. quelque chose qui fait aussi mal ne peut pas te faire de bien. Fous-moi ça dans la boîte à gants, mon vieux. Oublie-le.

La semaine prochaine, quand cette histoire de fous sera terminée, tu vendras le break avec la fausse boîte de cacahuètes en prime. Pourquoi pas ? C'est le genre de petites mystifications qui séduisent

non

seulement les enfants, mais des adultes comme Gaunt.

Oublie-le.

Oublie...

Alan coupa la voix en plein élan. Il avait jusqu'ici ignoré qu'il en était capable et c'était une bonne chose que de le savoir, une chose qui pourrait se révéler utile, à l'avenir... s'il avait un avenir, évidemment.

Il

regarda la boîte de plus près, la tournant et la retournant, l'étudiant réellement pour la première fois, la voyant non pas comme un souvenir stupide de son fils disparu, mais comme un objet chargé de créer l'illusion comme son b,ton magique (creux), son chapeau haut de forme (à double fond) ou le Tour de la Fleur Magique, toujours nichée sous le bracelet de sa montre.

La magie... N'était-ce pas l'élément central ? Une magie chargée de mauvaises intentions, d'accord ; une magie calculée non pour faire rire les gens ou les laisser bouche bée mais pour les transformer en taureaux furieux ; néanmoins, de la magie. Et quel est le fondement de toute magie ? Faire prendre des vessies pour des lanternes. Un serpent d'un mètre cinquante replié dans une boîte de cacahuètes... ou bien, pensa-t-il en évoquant le cas de Polly, une maladie qui prend l'aspect d'une guérison.

Il ouvrit la portière et descendit, la fausse boîte à la main gauche.

Maintenant qu'il avait pris un peu de recul par rapport aux dangereux attraits du sentimentalisme, il se souvenait de son opposition à cet achat avec quelque chose comme de la stupéfaction. Il avait lui-même toujours été fasciné par la magie et, enfant, la fausse boîte l'aurait enthousiasmé. Pour quelle raison avait-il parlé d'un ton si désagréable à son fils lorsque celui-ci avait voulu l'acheter ? Pourquoi avait-il fait semblant de ne pas voir qu'il l'avait blessé ? Aurait-il été jaloux de la jeunesse et de l'enthousiasme de Todd ? Incapable de se souvenir de l'émerveillement que peut procurer la chose la plus simple pour un gosse ? quoi ?

Il l'ignorait. Il savait seulement que c'était le genre de tour qu'un Mr Gaunt comprendrait, et il voulait l'avoir avec lui.

Alan se pencha dans sa voiture et prit sa lampe-torche dans le désordre de la petite boîte à outils, sur le siège arrière. Puis il passa devant le capot de la Tucker de Mr Gaunt (toujours sans la remarquer) et s'enfonça sous l'auvent vert foncé du Bazar des Rêves.

Eh bien, m'y voici. Enfin.

Il avait le cœur qui battait fort, mais régulièrement. Dans son esprit, les visages de son fils, de sa femme et de Sean Rusk semblaient s'être combinés. Il jeta un nouveau coup d'œil au panneau dans la vitrine, et essaya d'ouvrir. La porte était verrouillée. Au-dessus de lui, la toile de l'auvent ondulait et claquait dans les rafales et les hululements du vent.

Il avait glissé la boîte de Tastee-Munch dans sa chemise. Il la toucha de la main et eut l'impression d'en retirer un réconfort indescriptible mais parfaitement réel.

‘ D'accord, dit-il, nie voici, prêt ou non. ^a Du culot de la lampe-torche, il brisa la vitre de la porte. Il se raidit, dans l'attente du

déclenchement d'une alarme, mais rien ne vint. Soit Gaunt ne l'avait pas branchée, soit il n'en avait pas. Il passa la main entre les fragments de verre brisé et le bouton de porte, à l'intérieur, céda sans difficulté.

Pour la première fois, Alan Pangborn pénétra dans le Bazar des Rêves.

Il fut tout d'abord frappé par l'odeur de renfermé et de poussière.

Non pas l'odeur d'une boutique qui vient d'ouvrir mais au contraire celle d'un endroit resté inoccupé pendant des mois, voire des années.

Le pistolet à la main droite, il dirigea le faisceau de la lampe avec la gauche. Il éclaira un plancher nu, des murs nus, et un certain nombre de présentoirs à dessus de verre. Ces derniers étaient vides. Il n'y avait plus la moindre marchandise. Une épaisse couche de poussière

recouvrait tout, intacte, sans la plus petite marque de passage.

Cela fait une éternité que quelqu'un a mis les pieds ici pour la dernière fois.

Mais comment était-ce possible, alors qu'il avait vu des gens y entrer et en sortir pendant toute la semaine ?

Parce que ce n'est pas vraiment un homme. Parce que la voix du démon est douce à l'oreille.

Il fit deux pas de plus, éclairant chaque zone du magasin avec la lampe, respirant l'atmosphère sèche de musée et de poussière qui emplissait l'air. Il regarda derrière lui et vit, à la lueur d'un éclair, l'empreinte de ses pas dans la poussière. Puis, d'un mouvement circulaire, il fit passer le faisceau sur le présentoir qui avait également servi de comptoir à Gaunt... et arrêta son mouvement.

Dessus, étaient posés un magnétoscope et un téléviseur portable Sony - un modèle aux formes arrondies et non carrées, carrossé en rouge et aussi flamboyant qu'une voiture de pompier.

Un cordon s'enroulait autour du téléviseur. Un objet de la taille d'un

livre était posé sur le magnétoscope, mais Alan pensa qu'il s'agissait d'autre chose.

Il s'avança, braquant la lampe sur la télé. Elle était tout autant couverte de poussière que le sol et les présentoirs de verre. Le cordon était un c,ble coaxial avec une prise à chaque extrémité. Alan déplaça le faisceau et vit que l'objet de la taille d'un livre était en fait une cassette-vidéo, dans un emboîtement de plastique noir sans marque.

Une enveloppe de format commercial, également poussiéreuse, attendait à côté. Dessus, était écrit :

¿ L'ATTENTION DU SH...RIF PANGBORN

Il posa pistolet et lampe sur le comptoir de verre, prit l'enveloppe, l'ouvrit et en retira une unique feuille de papier. Puis il reprit la lampe pour éclairer le message dans son rond puissant de lumière.

Cher shérif Pangborn,

Vous venez de découvrir que je suis un homme d'affaires assez particulier - de ceux, rarissimes, qui s'efforcent d'avoir en magasin

quelque chose pour chacun ^a. Je regrette que nous n'ayons jamais eu l'occasion de nous rencontrer face à face, mais une telle entrevue aurait été fort inopportune, de mon point de vue, en tout cas. Ha !

ha ! A tout hasard, je vous ai laissé un petit quelque chose que je crois susceptible de beaucoup vous intéresser. Il ne s'agit pas d'un cadeau (je ne suis nullement du genre Père Noël, comme vous en conviendrez certainement), mais tout le monde, à Castle Rock, m'a assuré que vous étiez un homme honorable et je pense que vous paierez le prix que j'en exige. Ce prix comporte un petit service... un service qui, dans votre cas, relèvera davantage de la bonne action que du canular. quelque chose me dit que vous serez d'accord avec moi, cher monsieur.

Je sais que vous vous êtes longuement et intensément interrogé sur les derniers moments qu'ont vécus votre femme et votre plus jeune fils. Je crois que vous aurez très bientôt la réponse à ces questions.

Croyez bien que je ne vous souhaite que ce qu'il y a de mieux et que je demeure,

Votre très fidèle et très obéissant serviteur, Leland Gaunt

Alan reposa lentement la feuille. *Salopard !* ^a grinça-t-il entre ses dents.

Dans le faisceau de la lampe, il vit que le cordon du magnétoscope traînait au sol, son extrémité gisant à plus d'un mètre de la prise électrique la plus proche. Ce qui n'était pas un problème, dans la mesure où il y avait une panne générale de courant.

Comment, mais vous ne devinez pas ? pensa Alan. Je crois que ça n'a aucune importance. Aucune. Je crois que lorsque j'aurai branché

les deux appareils et mis la cassette en place, tout marchera à la perfection. Parce qu'il n'avait aucun moyen, aucun, de provoquer les choses qu'il a provoquées ou de connaître les choses qu'il connaît...

pas s'il est humain. La voix du démon est douce à l'oreille, Alan, et quoi que tu fasses, tu ne dois pas regarder ce qu'il t'a laissé.

Malgré tout, il posa de nouveau la lampe et prit le câble coaxial pour l'examiner. Puis il le brancha dans le logement adéquat, à l'arrière de la télé ; la boîte de Tastee-Munch essaya de tomber de sa chemise quand il se pencha. Il la prit, les doigts gourds, et la posa sur la vitre, à

côté du

magnétoscope.

9

Norris Ridgewick était à mi-chemin du Bazar des Rêves lorsqu'il songea tout d'un coup qu'il fallait être cinglé - encore plus qu'il ne l'avait déjà été, ce qui n'était pas peu dire - pour vouloir coincer Leland Gaunt tout seul.

Il prit le micro. *Unité Deux à central, ici Norris. A vous.* ^a

Il relâcha le bouton. Il n'y eut qu'un bruyant crépitement d'électricité statique. Le cœur de la tempête se trouvait juste au-dessus de Castle Rock.

Ét merde ! ^a dit-il en prenant la direction du bâtiment municipal.

Alan y serait peut-être ; sinon, il y aurait bien quelqu'un pour le renseigner. Alan saurait quoi faire... et même dans le cas contraire, le

shérif aurait droit à sa confession : il avait entaillé les pneus de la voiture de Hugh Priest et envoyé l'homme à la mort simplement parce que lui, Norris Ridgewick, avait voulu posséder une canne à pêche Bazun comme celle de son cher vieux papa.

Il arriva au bâtiment municipal (alors que le minuteur, sous le pont, affichait le chiffre 5) et se gara à côté d'une fourgonnette d'un jaune éclatant. Un véhicule des types de la télé, apparemment.

Norris sortit sous la pluie battante et courut dans le poste de police pour essayer de trouver son chef.

10

Polly balança le débouche-cabinets sur l'araignée qui cette fois, dressée sur ses pattes postérieures, obscène, ne recula pas. Ses pattes antérieures hirsutes se refermèrent sur le manche de bois et les mains de Polly protestèrent sous la douleur lorsqu'elle souleva la masse tremblotante collée à la ventouse de caoutchouc. Sa prise perdit sa fermeté, l'ustensile s'abassa et l'araignée se mit soudain à se hisser le long du manche ; on aurait dit un obèse accroché à une corde raide.

Elle ouvrit la bouche pour hurler lorsque les pattes s'abattirent sur ses épaules comme celle d'un galant entraînant sa cavalière dans une polka. Les yeux sinistres couleur rubis plongèrent dans les siens. La gueule à crochets s'ouvrit et elle sentit l'haleine de la chose - une puanteur d'épices amères et de viandes en putréfaction.

Une des pattes vint se glisser dans la bouche ouverte de Polly.

D'ignobles crins rudes caressèrent ses dents et sa langue. L'araignée poussa un miaulement d'impatience.

Polly résista à la tentation de recracher l'immonde membre. Elle lâcha le manche de la ventouse et s'empara de la patte de la bête. En même temps elle mordit, de toute la force de ses mâchoires. Une sorte de croûte craqua sous ses dents, comme si elle venait de croquer une pleine poignée de cachets d'aspirine, et un goût amer et froid, un goût de thé qui aurait macéré pendant des jours, lui emplît la bouche.

L'araignée émit un cri de douleur et essaya de battre en retraite. Les poils raides glissaient mal, irritant les mains de Polly qui serra néanmoins plus fort que jamais... et qui tordit la patte, comme si elle dépeçait une cuisse de dinde. Il y eut un bruit d'arrachement, un

crissement cartilagineux. L'araignée émit un nouveau cri de douleur, un couinement larmoyant.

Le monstre essaya de nouveau de s'écarter. Recrachant le liquide sombre et amer qui lui remplissait la bouche (et sachant qu'il lui faudrait longtemps, très longtemps pour en oublier le goût), Polly tira dessus de toute son énergie. Tout au fond d'elle-même, très loin, elle était stupéfaite de cette manifestation de force brute, mais en même temps elle la comprenait parfaitement. Elle était épouvantée, elle était révoltée... mais plus que tout, elle était folle de rage.

On s'est servi de moi. J'ai vendu la vie d'Alan contre ça ! Contre ce monstre !

L'araignée essaya de l'attaquer de ses crochets, mais ses pattes arrière perdirent leur appui incertain sur le manche de la ventouse et elle serait tombée, si Polly l'avait laissé faire.

Au lieu de cela, elle étreignit le corps tiède et boursoufflé entre ses avant-bras et serra, le brandissant bien haut, si bien qu'il se mit à se tortiller au-dessus d'elle ; les pattes, agitées de mouvements spasmodiques, lui piétinaient le visage. Des sérosités gluantes et un sang noir commencèrent à couler sur ses bras en filets brûlants.

Plus jamais ! hurla Polly. Plus jamais ! PLUS JAMAIS ! PLUS JAMAIS !^a

Elle lança la chose, qui alla heurter le mur carrelé au-dessus de la baignoire et s'écrasa dessus, le couvrant d'un magma d'ichor. La masse immonde resta accrochée ainsi un instant, collée au mur par ses organes visqueux, avant de retomber dans la baignoire avec un clappement mou.

Polly s'empara de la ventouse et se jeta sur la chose pour la frapper, comme on tenterait de tuer une souris à coups de balais ; mais elle n'y parvenait pas. L'araignée était secouée de frissons et essayait de lui échapper, ses pattes griffant le caoutchouc anti-dérapant avec son motif de piquettes jaunes. Du coup, Polly saisit le débouche-cabinets à l'envers et l'abattit manche en avant, de toutes ses forces.

La lance improvisée empala l'immonde chose en plein milieu. Il y eut un bruit ignoble d'éclatement, les entrailles de l'araignée se rompirent et se répandirent sur le tapis de caoutchouc en un flot puant ; elle se mit à s'agiter frénétiquement, enroulant inutilement ses pattes autour du pieu que Polly lui avait enfoncé dans le cœur... puis, au bout de quelques secondes, elle s'immobilisa.

Polly recula, ferma les yeux et sentit l'univers vaciller. Elle était déjà

pratiquement évanouie lorsque le nom d'Alan explosa dans sa tête comme une chandelle romaine. Elle replia ses mains en poings et les cogna l'une à l'autre, articulations contre articulations. Deuxième explosion brutale et extrême, de douleur cette fois. L'univers reprit sa place en un éclair froid.

Elle ouvrit les yeux, avança jusqu'à la baignoire et regarda dedans.

Elle crut tout d'abord qu'il n'y avait plus rien. Puis, à côté de la ventouse de l'ustensile, elle aperçut l'araignée. Elle n'était pas plus grosse qu'un de ses ongles et elle était tout à fait morte.

Le reste n'est jamais arrivé. C'était ton imagination.

‘ Tu parles, Charles ! ^a dit Polly d'une voix étranglée et tremblotante.

Mais l'araignée n'avait pas d'importance ; c'était Alan qui en avait.

Alan qui, à cause d'elle, courait un danger terrible. Elle devait absolument le retrouver, avant qu'il ne soit trop tard.

S'il n'était pas déjà trop tard.

Aller au poste de police. Là, quelqu'un saurait bien oǔ...

Non, fit la voix de tante Evvie. Pas là. Si tu vas au poste de police, il sera certainement trop tard. Tu sais oǔ tu dois aller. Tu sais oǔ il est.

Oui.

Mon Dieu, je vous

en prie, faites qu'il n'achète rien. Oh mon Dieu, je vous en prie, je vous en prie, faites qu'il n'achète rien !

VINGT-TROISIÈME CHAPITRE

1

Le minuteur sous le pont de la Castle, pont connu des habitants de Castle Rock sous le nom de Tin Bridge depuis des temps immémoriaux, atteignit le zéro à 19 h 38 le mardi 15 octobre, en l'an du

Seigneur 1991. La minuscule décharge électrique destinée à déclencher la sonnerie vint lécher les plots de la batterie de neuf volts sur lesquels Ace avait branché ses fils. Il y eut effectivement un début de sonnerie, noyée une fraction de seconde plus tard dans un éclair de lumière lorsque l'électricité mit le feu au détonateur et le détonateur, à son tour, à la dynamite.

Rares furent les habitants de Castle Rock qui prirent l'explosion pour un coup de tonnerre ; celui-ci roulait dans le ciel comme de l'artillerie lourde ; celle-là ressembla plutôt à un titanesque coup de fusil. La partie sud du vieux pont b, tie non en étain (´ tin ^a) mais en ferrailles rouillées, décolla de la rive sur une boule de feu aplatie. Elle s'éleva à trois ou quatre mètres, se transforma en une rampe légèrement inclinée et retomba dans un vacarme de béton qui se rompt et de métal qui vole en éclats. La partie nord se tordit, se détacha du reste et s'affaissa de travers dans le cours d'eau qui débitait ses flots à

plein régime. La partie sud vint se caler contre l'orme frappé peu avant par la foudre.

Sur l'avenue de Castle, là o ¯ catholiques et baptistes (sans compter près d'une dizaine de policiers) poursuivaient un débat d'une rare violence, le combat cessa. Albert Gendron et Phil Burgmeyer qui s'entredéchiraient avec la plus grande férocité, encore quelques secondes auparavant, se tenaient maintenant côte à côte, regardant l'aveuglante lumière. Du sang coulait le long de la joue gauche d'Albert, blessé à la tempe, et la chemise de Phil pendait en lambeaux sur lui.

Près d'eux, Nan Roberts se tenait à califourchon sur le père Brigham comme un très gros (et, dans son uniforme naguère impeccable, très blanc) vautour. Elle avait empoigné le bon curé par sa tignasse et lui avait frappé le cr, ne à plusieurs reprises contre le macadam. Le révérend gisait à côté, inconscient, suite aux pieux sacrements libéralement distribués par le père Brigham.

Henry Payton, qui avait perdu une dent depuis son arrivée (sans parler des illusions qu'il aurait pu entretenir sur l'harmonie religieuse qui régnait aux Etats-Unis), arrêta son geste au moment o ¯ il s'apprêtait à séparer Tony Mislaburski du diacre baptiste Fred Mellon.

Tous restèrent pétrifiés, comme des enfants jouant au jeu des Statues.

´ Bordel de merde, c'était le pont ! ^a marmonna Don Hemphill.

Henry Payton décida de profiter de l'accalmie. Il se débarrassa de

Tony Mislaburski, mit les mains en porte voix devant sa bouche ensanglantée et cria de toutes ses forces : ´ «a suffit, tout le monde !

C'est la police ! Je vous ordonne de... ^a

C'est alors que Nan Roberts éleva à son tour la voix. Depuis des années elle vociférait des ordres dans la cuisine de son resto et elle avait l'habitude de se faire entendre, quel que f't le raffut. Payton n'était pas de taille et-sa voix fut noyée dans le rugissement de Nan.

ÇES FOUTUS CATHOLIQUES SE SERVENT DE DYNAMITE ! ^a
trompeta-t-elle.

Le nombre des participants s'était sérieusement réduit, mais ils rattrapèrent par une rage enthousiaste ce qui leur manquait en quantité.

A peine quelques secondes après le barrissement de Nan, la pluie de horions reprenait en une douzaine d'escarmouches différentes, sur cinquante mètres d'une avenue également battue par la pluie.

2

Norris Ridgewick fit irruption dans le bureau du shérif quelques instants avant l'explosion du pont, hurlant à pleins poumons. Ó est le shérif Pangborn ? Il faut que je trouve le shérif Pangb... ^a

Il s'arrêta court. En dehors de Seat Thomas et d'un Tunique-Bleue qui ne paraissait pas assez vieux pour avoir le droit de boire légalement de la bière, le poste de police était désert.

O diable étaient-ils tous passés ? On avait l'impression qu'au moins six mille voitures de patrouille et autres véhicules divers étaient garés dans la plus grande pagaille, dehors. Avec au milieu sa Coccinelle qui aurait certainement remporté le pompon d'or de la pagaille, s'il y avait eu remise de pompons pour ça. Elle gisait toujours sur le flanc, là o

Buster l'avait renversée.

´ Bordel ! s'écria Norris. O y sont passés ? ^a

Le jeune trooper qui ne paraissait pas en ,ge de boire de la bière accrocha l'adjoint par l'uniforme et lui dit : Íl y a une bagarre quelque part dans une rue, les chrétiens contre les cannibales, ou je sais pas quoi.

En principe, je dois tenir le central, mais avec cette saloperie de tempête,

j'ai l'impression de me faire cracher à la figure chaque fois que j'ouvre le

micro - et vous, qui êtes-vous ? ajouta-t-il d'un ton morose.

- Shérif-adjoint Norris Ridgewick.

- Moi, c'est Joe Price. C'est quoi au juste, ce patelin, shérif ? Ils sont tous devenus complètement cinglés, ici ! ^a

Norris ne répondit pas et s'approcha de Seat Thomas. Le teint de ce dernier tirait sur le gris sale et il respirait avec la plus grande difficulté.

Il

tenait l'une de ses mains ridées fermement appuyée contre sa poitrine.

Ô est Alan, Seat ?

- Ch'ais pas, répondit le vieil adjoint, adressant à Norris un regard triste et effrayé. Il se passe quelque chose de terrible, mon gars. De vraiment terrible. Dans toute la ville. Le téléphone est en rideau, ce qui est incompréhensible, vu que pratiquement toutes les lignes sont enterrées. Mais je vais te dire un truc. Je suis content qu'il soit en rideau.

Je suis content, parce que j'aime autant pas savoir.

- Tu devrais être à l'hôpital, remarqua Norris, regardant son vieux collègue avec inquiétude.

- Non, au Kansas, répliqua Seat sèchement. Pour le moment, je vais juste rester assis ici en attendant que ça passe. Je ne vais... ^a

Le pont sauta à cet instant, lui coupant la parole : le coup de fusil géant déchira la nuit comme une griffe monstrueuse.

ˆ Bordel ! s'écrièrent Norris et Joe Price, à l'unisson.

- Ouai, fit Seat Thomas de sa voix fatiguée, effrayée, provocante, et dont le ton ne manifestait aucune surprise. Je crois bien qu'ils vont faire sauter la ville. C'est probablement la suite du programme. ^a

Soudain, d'une manière consternante, le vieil homme se mit à

pleurer.

Où est passé le shérif Pangborn ? ^a cria Norris à l'intention de Price. Ce dernier l'ignore : il courait à la porte, voir ce qui venait d'être pulvérisé.

Norris jeta un coup d'œil à Seaton Thomas, mais le vieux policier contemplait le vide, la main toujours fortement appuyée contre le cœur, tandis que des larmes roulaient sur ses joues. Norris rejoignit Joe Price dans le parking réservé, là où il avait collé une contre-danse à

la Cadillac rouge de Buster Keeton il y avait environ mille ans. Un pilier de feu se mourait, encore haut et clair, dans le ciel pluvieux ; à

sa

lueur, les deux hommes virent que le pont qui enjambait la Castle était détruit. Les derniers feux tricolores de la ville, à sa sortie, gisaient en morceaux dans la rue.

Sainte mère de Dieu, souffla le trooper Price d'une voix chargée de respect. Je suis bien content que ce ne soit pas ma ville. ^a La lumière de l'incendie lui mettait du rose aux joues et des points d'ambre dans les yeux.

Plus que jamais, Norris ressentit le besoin de joindre Alan. Il prit la décision, pour commencer, de partir en patrouille à la recherche de Payton : s'il y avait une bagarre sérieuse quelque part, ça ne serait pas trop difficile, et Alan s'y trouverait peut-être aussi.

Au moment où il rejoignait le trottoir, un éclair lui révéla deux silhouettes qui contournaient au petit trot le bâtiment adjacent du tribunal ; elles semblaient se diriger vers la fourgonnette de télé d'un jaune éclatant. Il ne reconnut pas la première, mais il lui fut impossible de se tromper sur la seconde, massive, jambes légèrement arquées : Danforth Keeton.

Norris Ridgewick fit deux pas vers la droite et s'adossa au mur de brique, à l'entrée de l'allée, prit son arme de service, la leva à hauteur d'épaule, canon pointé vers le ciel et hurla ' HALTE ! ' ^a de toutes ses forces.

Polly recula dans l'allée, brancha les essuie-glaces et tourna à gauche.

A la douleur de ses mains s'ajoutait une profonde et puissante sensation de brûlure dans ses bras, là où la bave de l'araignée avait coulé sur sa peau. Cette bave était un poison, un poison qui la pénétrait insidieusement. Mais elle n'avait pas le temps de s'occuper de ça maintenant.

Elle approchait du stop du carrefour de Main Street et Laurel lorsque le pont sauta. La détonation géante la fit grimacer et elle regarda, stupéfaite, la gerbe de feu qui s'élevait au-dessus de la rivière de Castle.

Un instant, elle vit la silhouette en forme de portique du pont lui-même, tout en angles noirs sur fond de lumière aveuglante, puis elle disparut, engloutie par les flammes.

Elle tourna à gauche sur Main Street, dans la direction du Bazar des Rêves.

A une certaine époque, Alan s'était livré avec ténacité aux joies du film familial - il n'avait pas idée du nombre de personnes qu'il avait fait périr d'ennui avec ses images tressautantes, projetées sur un drap punaisé au mur du séjour et immortalisant ses enfants en couches-culottes dans leurs premiers pas incertains, ou Annie leur donnant le bain, ou des fêtes d'anniversaire, ou des sorties en famille. Dans tous ces films les gens faisaient bonjour à la caméra ou grimaçaient. On aurait dit une sorte de loi implicite du genre : on vous filme ? Faites bonjour ou grimacez ! Sinon, vous serez arrêté, inculpé d'Indifférence notoire et condamné à passer dix ans à regarder d'interminables bobines de films familiaux, avec leurs images tressautantes.

Cinq ans auparavant, il était passé à la caméra-vidéo, plus facile à manier et dont les films revenaient moins cher... et au lieu de faire périr les gens d'ennui pendant dix ou quinze minutes, ce qui correspondait à

trois ou quatre rouleaux de huit-millimètres mis bout à bout, on pouvait les martyriser pendant des heures, sans même devoir changer de cassette.

Il prit celle qu'il avait sous les yeux et l'examina. Pas d'étiquette. Très bien, pensa-t-il. Parfait. A moi de trouver tout seul ce qu'il y a dessus, n'est-ce pas ? Sa main s'avança vers le magnétoscope... et hésita.

La forme composite constituée des visages de Todd, de Sean et de sa femme battit soudain en retraite dans son esprit, remplacée par les traits blêmes et chargés d'effroi de Brian Rusk, comme il l'avait vu l'après-midi même.

Tu as l'air malheureux, Brian.

Oui m'sieur.

Veux-tu dire que tu es vraiment malheureux ?

Oui m'sieur. Et si vous appuyez sur ce bouton, vous aussi vous serez malheureux. Il veut que vous regardiez, mais pas parce qu'il veut vous faire un cadeau. Monsieur Gaunt ne fait jamais de cadeaux, à

personne. Il veut vous empoisonner, c'est tout. Comme il a empoisonné

tous les autres.

Cependant il lui fallait regarder.

Ses doigts effleurèrent le tableau de commande, caressant la forme lisse et carrée des boutons. Il s'interrompt et regarda autour de lui.

Oui, Gaunt était toujours ici. quelque part. Alan le sentait ; une présence pesante, à la fois menaçante et aguichante. Il pensa au mot qu'il lui avait laissé.

Je sais que vous vous êtes longuement et intensément interrogé sur les derniers moments qu'ont vécus votre femme et votre plus jeune fils...

Ne le faites pas, shérif..., murmura Brian Rusk. Alan revit les yeux p,les, blessés, suicidaires le regarder par-dessus la glacière posée sur le porte-bagages de la bicyclette. La glacière pleine de cartes de base-ball.

Laissez le passé en paix. C'est mieux ainsi. Et il ment; vous SAVEZ qu'il ment.

Oui. Il le savait. Il le savait très bien.

Cependant, il lui fallait regarder.

Alan appuya sur le bouton MARCHE.

Le petit témoin vert s'alluma aussitôt. Coupure de courant ou non, le magnétoscope fonctionnait parfaitement, comme Alan l'avait pressenti. Il enclencha la télé rouge sexy et au bout de quelques instants, l'éclat de l'écran (neige sur Canal 3) éclaira son visage d'une lumière blafarde. Il appuya sur le bouton ...JECTION et le chariot porte-cassette se présenta.

Ne le faites pas, murmura encore une fois la voix de Brian Rusk ; mais Alan n'écoutait plus. Il disposa la cassette, repoussa le chariot et écouta le cliquetis mécanique des têtes de lecture qui se mettaient en place sur la bande. Puis il respira profondément et enfonça la touche LECTURE. La neige de l'écran disparut, remplacée par un noir léger, puis par du gris ardoise sur lequel une série de chiffres défila : 8...

7. .

6... 5... 4... 3... 2... X.

Apparut alors l'image tremblotante d'une route secondaire, prise par une caméra tenue d'une main incertaine. Au premier plan un panneau indiquait (en flou, la mise au point étant plus loin) 117. Mais Alan n'en avait pas besoin. Il avait emprunté ce tronçon de route bien des fois et le connaissait par cœur. Il reconnut le bosquet de pins juste au-delà du virage ; c'était au milieu de ce bosquet que le Scout s'était jeté, s'écrasant en une étreinte hérissée de tôles et de ferrailles contre le plus gros des arbres.

Mais sur l'image, les arbres ne présentaient aucune trace de l'accident, alors que les cicatrices étaient encore bien visibles si on prenait la peine d'aller y voir de près (il l'avait fait à plusieurs reprises). Fascination et terreur se glissèrent silencieusement jusque dans le creux de ses os lorsqu'il se rendit compte, pas seulement du fait des arbres intacts et de la courbe de la route, mais aussi à

l'aspect du moindre détail du paysage et par toutes les intuitions que lui dictait son cœur, que la prise de vue avait eu lieu le jour où

Todd et Annie avaient trouvé la mort.

Il allait assister à l'accident.

Parfaitement impossible, et pourtant vrai. Il allait voir sa femme et son fils mourir broyés sous ses yeux.

Coupez ça ! cria Brian. Coupez ça ! C'est un empoisonneur, il ne vend que du poison ! Coupez avant qu'il ne soit trop tard!

Mais Alan n'aurait pas pu davantage faire ce geste qu'il aurait pu arrêter les battements de son cœur par la pensée ; il était pétrifié, envoûté.

La caméra fit un panoramique (entrecoupé de soubresauts) vers la gauche, cadrant la route. Pendant un instant, rien ne se passa ; puis il y eut un reflet de soleil. Le Scout. Le Scout arrivait. Il s'avançait vers le bosquet de pins où lui et ses occupants trouveraient leur fin.

Il s'approchait du point final de sa carrière terrestre. Il n'allait pas spécialement vite ; il ne zigzaguait pas. Rien n'indiquait qu'Annie en avait perdu le contrôle ou était sur le point de le perdre.

Alan se pencha en avant, la sueur lui coulant sur les joues, le sang lui battant violemment aux tempes. Il sentit son estomac se soulever.

«a n'est pas réel. C'est un montage. Il s'est débrouillé pour le faire faire. Ce ne sont pas eux ; il y a peut-être une actrice et un jeune acteur à l'intérieur qui tiennent leur rôle, mais ce ne sont pas eux. C'est impossible.

Cependant, il savait que si. que pouvait-on voir d'autre sur un écran branché à un magnétoscope qui marchait sans courant électrique ? quoi d'autre, sinon la réalité ?

Un mensonge! cria la voix de Brian Rusk, voix lointaine et facile à ignorer. C'est un mensonge, shérif, un mensonge ! UN MENSONGE !

Il distingua bientôt les numéros de la plaque minéralogique ; 24912V. Ceux de la voiture d'Annie.

Soudain, derrière le Scout, Alan vit un nouvel éclat lumineux.

Une autre voiture se rapprochait à toute vitesse.

A l'extérieur, le Tin Bridge sauta avec ce bruit de détonation monstrueuse. Alan ne regarda pas dans cette direction, n'entendit même pas l'explosion. Il était complètement envoûté par l'écran du Sony, où Annie et Todd approchaient de l'arbre qui se tenait entre eux et le reste de leur vie.

La voiture qui arrivait derrière roulait à au moins cent dix ou cent

vingt kilomètres à l'heure. Alors que le Scout approchait de la position du cameraman, ce second véhicule (dont il n'y avait trace dans aucun rapport) vint se coller contre le premier. Annie, apparemment, le vit aussi. Elle accéléra, mais il était trop tard. Le moteur n'était pas assez puissant.

Le bolide était une Dodge Challenger surélevée de l'arrière de manière à la faire piquer du nez. A travers les vitres fumées, on devinait l'arceau de sécurité. Des autocollants couvraient l'arrière : HEARST, FUELLY, FRAM, QUAKER STATE. ... Bien qu'il n'y eût pas de son, Alan croyait presque entendre les rugissements pétaradants du pot d'échappement trafiqué.

Áce ! ^a cria-t-il, comprenant brusquement. Ace ! Ace Merrill ! La vengeance ! Bien s'r ! Comment se faisait-il qu'il n'y eût jamais pensé ?

Le Scout passa devant la caméra qui panoramiqua à droite pour le suivre. Un instant, Alan put voir à l'intérieur. Oui. C'était bien Annie, le foulard en cachemire qu'elle avait pris ce jour-là noué autour de la tête ; et Todd, avec son T-shirt Star Trek. Le garçonnet s'était retourné pour regarder arriver la Dodge. Annie en faisait autant dans le rétroviseur. Alan ne put distinguer son visage, mais elle se penchait en avant, tendue, raidissant au maximum le harnais de sa ceinture de sécurité. Il eut cette brève vision de sa femme et de son fils et quelque chose en lui se rendit compte qu'il ne voulait pas les voir ainsi, s'il n'y avait aucune chance de changer le résultat ; il refusait d'assister à leurs derniers moments pleins de terreur.

Mais il n'y avait plus moyen de revenir en arrière.

La Challenger heurta le Scout. Le choc ne fut pas très violent, mais Annie avait accéléré, et il se révéla suffisant. Le petit véhicule manqua le virage, quitta la route et fonça sur le bosquet où l'attendait un pin au tronc énorme.

NON ! ^a cria Alan.

Le Scout rebondit dans le fossé, se cabra sur deux roues, retomba et alla s'encastrer contre le gros arbre, s'écrasant silencieusement.

La Challenger couleur de citron vert s'arrêta au bord de la route La portière du conducteur s'ouvrit.

Ace Merrill en descendit.

Il regarda l'épave du Scout, à peine visible dans la vapeur qui

s'échappait du radiateur crevé, et se mit à rire.

NON! ^a cria à nouveau Alan, repoussant à deux mains le magnétoscope du comptoir. L'appareil heurta le sol mais ne se cassa pas, et le c,ble coaxial, trop long, ne se rompit pas. Il y eut une ligne de brouillage qui traversa l'écran, mais ce fut tout. Alan vit Ace remonter dans sa voiture, toujours hilare ; c'est alors qu'il souleva la télé rouge au-dessus de sa tête, exécuta un quart de tour et la projeta contre le mur. Il y eut un éclair électrique, une explosion creuse puis plus rien, sinon le bourdonnement du magnétoscope à l'intérieur duquel continuait de se dérouler la bande. Alan lui donna un coup de pied et il s'arrêta enfin.

Va lui faire la peau. Il habite à Méchanic Falls.

C'était une voix nouvelle. Elle était froide, démente, mais possédait sa propre logique implacable. La voix de Brian Rusk avait disparu ; il n'y avait plus que celle-ci, répétant sans fin les deux mêmes phrases.

Va lui faire la peau. Il habite à Méchanic Falls. Va lui faire la peau.

Va lui faire la peau.

De l'autre côté de la rue, il y eut deux nouvelles détonations

géantes ; la boutique du coiffeur et le magasin de pompes funèbres sautèrent presque au même instant, vomissant des morceaux de verre et des débris enflammés dans le ciel et dans la rue.

Va lui faire la peau. Il habite à Méchanic Falls.

Il prit la boîte de Tastee-Munch sans y penser, simplement parce qu'il était entré avec et qu'il fallait donc la reprendre avec lui. Il franchit la porte, brouillant ses premières empreintes, et quitta le Bazar des Rêves. Les explosions n'avaient aucun sens pour lui ; le trou déchiqueté et en feu qui venait de s'ouvrir au milieu de l'alignement des b,timents, de l'autre côté de Main Street, n'avait aucun sens pour lui. Castle Rock, tous les gens qui y vivaient, Poliy Chalmers y comprise, n'avaient aucun sens pour lui. Il avait une affaire à régler à

Mechanic Falls, à cinquante kilomètres d'ici. Voilà ce qui avait du sens. En fait, voilà qui résumait tout.

Alan jeta revolver, lampe-torche et fausse boîte de cacahuètes sur le siège de passager du break. En esprit, ses mains se refermaient déjà

sur le cou d'Ace Merrill et commençaient à serrer.

5

´ Halte ! ^a hurla de nouveau Norris. ´ Ne bougez pas d'o~ vous êtes ! ^a

Un coup de chance inespéré, se disait-il. Il se trouvait à moins de soixante mètres de la cellule o~ il avait l'intention de mettre Dan Keeton au frais. quant à l'autre type... eh bien, tout dépendrait de ce qu'ils venaient de trafiquer, tous les deux, non? Ils n'avaient pas exactement l'attitude de gens qui viennent d'administrer l'extrême-onction à un mourant ou de reconforter ceux qui souffrent.

Le trooper Price regarda les deux hommes immobilisés à côté

du panneau annonçant TRIBUNAL DU COMT... DE CASTLE ROCK. Puis ses yeux se tournèrent de nouveau vers Norris. Ace et le Papa de Zippy échangèrent un regard. Tous deux dirigèrent la main en direction de la crosse de leur pistolet, qui dépassait de leur ceinture.

Norris avait dirigé le canon de son arme vers le ciel, comme il avait appris à le faire dans des situations telles que celle-ci. Respectant toujours la procédure, il bloqua sa main droite dans son poing gauche et abaissa le pistolet à l'horizontale. Si le manuel avait raison, ils ne se rendraient pas compte que le canon pointait exactement entre eux, chacun croirait être personnellement visé.

Éloignez les mains de vos armes, les amis. Tout de suite ! ^a

Buster et son compagnon échangèrent un nouveau regard et restèrent bras ballants.

Norris jeta un bref coup d'œil au trooper. ´ Vous, là ! Price !

Pouvez pas me donner un coup de main ? Si vous n'êtes pas trop fatigué !

- Mais qu'est-ce que vous faites ? ^a demanda Price. Il paraissait inquiet et peu enclin à s'en mêler. Les activités de la nuit, couronnées par la destruction violente du pont, l'avait ravalé au rang de simple badaud. Il se sentait apparemment peu désireux de retrouver un rôle plus actif. Les choses avaient pris des proportions démesurées en un laps de temps trop court pour lui.

Arrêter ces deux énergumènes ! cracha Norris. «a se voit pas, non ?

- Arrête donc ça, l'ami ^a, dit Ace, avec un geste obscène du majeur tendu. Buster partit d'un rire aigu et gloussant.

Le trooper les regarda nerveusement, puis se tourna, l'air troublé, vers Norris. ´ Heu... pour quel motif? ^a

Le copain de Buster éclata à son tour de rire.

Norris concentra toute son attention sur les deux hommes et s'inquiéta de constater que leurs positions relatives venaient de changer. Au moment où il leur était tombé dessus, ils se tenaient pratiquement épaule contre épaule ; au moins un mètre cinquante les séparait, maintenant, et l'écart continuait à se creuser.

Ne bougez plus ! ^a vociféra-t-il. Les deux hommes s'immobilisèrent et échangèrent un nouveau regard. ´ Rapprochez-vous ! ^a

Ils restèrent où ils se trouvaient, sous la pluie battante, les bras ballants, sans le quitter des yeux.

´ Je les arrête déjà pour port d'arme illégal ! rugit Norris,

furieux, à l'intention du trooper Price. Sors-toi le pouce du cul et magne-toi le train ! ^a

Cette apostrophe créa le choc qui décida Price à agir. Il voulut prendre son revolver, se rendit compte qu'il était encore bloqué par son attache : il se mit à la tripoter pour la défaire. Il n'en était pas encore venu à bout lorsque le salon de coiffure et le magasin de pompes funèbres explosèrent.

Buster, Norris et le Tunique-Bleue regardèrent tous les trois dans cette direction ; Ace, non. Il n'attendait que ce précieux instant. Il retira l'automatique de sa ceinture à la vitesse d'un tireur d'élite du Far-West et fit feu. La balle atteignit Norris à l'épaule, effleurant son poumon et lui cassant la clavicule. Le policier s'était avancé d'un pas lorsqu'il avait vu les deux hommes s'éloigner l'un de l'autre ; il se trouva repoussé contre le mur. Ace tira de nouveau, ouvrant un petit cratère dans la brique à quelques centimètres de l'oreille de Norris. Le ricochet fit le bruit d'un gros (très gros) insecte en colère.

Oh, bordel ! ^a s'écria le trooper Price qui s'attaqua soudain avec beaucoup plus d'enthousiasme à la boucle de sécurité qui retenait son arme.

´ Dessoude ce mec, Papa ! ^a hurla Ace. Il souriait. Il fit encore une fois

feu sur Norris, et la troisième balle ouvrit un sillon brulant dans le flanc de l'adjoint au moment où il tombait à genoux. Au-dessus d'eux, un éclair zigzagua. Norris entendit, incrédule, le vacarme des briques et du bois projetés dans la rue par la dernière explosion.

Le Tunique-Bleue finit par dégager son arme ; mais au moment de la braquer, une balle tirée par Keeton lui arracha le crâne au-dessus de la ligne des sourcils. Il se trouva quasiment projeté hors de ses bottes et collé au mur de brique.

Norris leva une dernière fois son pistolet. On aurait dit qu'il pesait soudain cent kilos. L'étreignant toujours à deux mains, il visa Keeton, qui constituait une cible plus claire que son ami. En outre, Buster venait juste de tuer un flic et c'était des conneries qu'on ne pouvait absolument pas tolérer à Castle Rock. On était peut-être des culs-terreux, ici, mais pas des barbares. Norris appuya sur la détente au moment précis où Ace lui tirait encore une fois dessus.

Le recul de son arme renversa Norris et la balle d'Ace ne fit que passer en sifflant à l'endroit où se trouvait sa tête un dixième de seconde auparavant. Buster Keeton alla aussi valdinguer, les mains pressées sur le ventre. Du sang se mit à gicler entre ses doigts.

Norris gisait le long du mur de brique à côté du trooper Price, respirant péniblement, une main contre son épaule blessée. Bordel de Dieu, quelle journée de chien, pensa-t-il.

Ace le visa, réfléchit un instant, renonça (en tout cas pour l'instant) à tirer et alla s'agenouiller à côté de Buster. Au nord, la banque explosa dans un grondement de feu et une projection de fragments de granit. Ace ne jeta même pas un regard dans cette direction. Il déplaça les mains de Papa pour mieux voir la blessure. Il était désolé

de ce qui lui était arrivé ; il commençait à s'attacher à ce bon vieux Papa.

‘ «a fait mal ! Bon Dieu, que ça fait mal ! » gémit Buster.

Ace n'en doutait pas. Le bon vieux Papa avait pris un pruneau de 45 juste au-dessus du nombril. Le trou d'entrée faisait la taille d'une grosse pièce. Le repris de justice n'avait pas besoin de retourner son nouvel ami pour savoir que le trou de sortie, dans le dos, faisait celle d'une soucoupe, une soucoupe qui serait bordée de fragments de colonne vertébrale, dépassant comme des sucres d'orge ensanglantés.

‘ «a fait mal ! «a fait MAAAALLL !

- Ouais. ^a Ace colla le canon de son automatique contre la tempe de Buster. ´ Manque de pot, Papa. Je vais te filer un calmant définitif. ^a Il fit feu par trois fois. Le corps du maire tressauta et s'immobilisa.

Ace se releva, avec l'intention d'achever ce connard d'adjoint (s'il restait quelque chose à achever) lorsqu'il y eut une détonation ; une balle déchira l'air à moins de trente centimètres de sa tête. Ace se tourna et vit un autre flic debout sur le seuil du poste de police Celui-ci paraissait plus vieux que Dieu le Père lui-même. Il tirait sur Ace d'une main, tenant l'autre pressée contre sa poitrine, juste au-dessus du cœur.

La seconde balle de Seat Thomas vint labourer le sol juste à la droite d'Ace, faisant voler de l'eau boueuse sur ses Doc Martin. Le vieux vautour n'était pas foutu de viser correctement, mais Ace se rendit soudain compte qu'il avait foutrement intérêt à se tirer de là, et vite. Ils avaient collé assez de dynamite dans le tribunal pour faire sauter tout le b,timent jusqu'à la stratosphère et réglé le minuteur sur 5 - et lui qui restait planté là, appuyé contre l'un de ses murs, à

essuyer la fusillade de cet enfoiré de Mathusalem !

que la dynamite leur règle leur compte, à tous les deux !

Il était temps d'aller revoir Mr Gaunt.

Ace se redressa et se précipita dans la rue ; le vieil adjoint fit de nouveau feu, mais la balle se perdit complètement. Il se coula derrière la fourgonnette jaune mais ne chercha pas à y entrer. La Chevrolet était garée devant le Bazar des Rêves. Elle constituerait un excellent moyen de prendre la poudre d'escampette. Mais il avait tout d'abord l'intention de retrouver Mr Gaunt et de se faire payer. Il n'arrivait pas à imaginer que Mr Gaunt n'e't rien à lui donner Voyons !

Il lui restait aussi à mettre la main sur un certain arnaqueur de shérif.

Un chien de ma chienne ^a, grommela Ace, partant en courant en direction de la boutique.

Frank Jewett se tenait sur les marches du tribunal lorsqu'il aperçut finalement l'homme qu'il cherchait. Cela faisait un moment qu'il attendait là et il ne s'était guère ému, jusqu'ici, des événements qui se déroulaient à Castle Rock : ni des cris et des hurlements en

provenance de Castle Hill, ni de Danforth Keeton accompagné d'un Hell's Angel sur le retour dégringolant l'escalier cinq minutes auparavant, ni des explosions, ni de la fusillade qui venait tout juste de s'arrêter dans le parking du poste de police, au coin de la rue. Frank avait d'autres chats à fouetter et d'autres chiens de sa chienne à livrer. Frank avait un mandat d'amener très spécial lancé contre son cher vieil ami George T.

Nelson.

Et voici - roulez tambours, sonnez trompettes ! - que se présentait George T. Nelson, en personne, en chair et en os, arrivant d'un pas tranquille au bas des marches ! S'il n'avait pas eu un pistolet automatique enfoncé à la taille de son pantalon de survêt en polyester Sans-Ceinture ^a (et nonobstant le fait qu'il pleuvait comme vache qui pisse), on aurait pu dire que George T. Nelson était en route pour aller pique-niquer.

En train de se balader sous la flotte, le cher monsieur George T.

Nelson de mes couilles, tranquille comme baptiste... et pourtant que disait le mot trouvé par Frank dans son bureau ? N'oublie pas, deux mille dollars, au plus tard à sept heures et quart. Sinon tu regretteras d'être né avec une queue. Frank consulta sa montre, constata qu'il était plus près de vingt heures que de dix-neuf heures quinze, et estima que c'était sans grande importance.

Il brandit le Llama espagnol de George T. Nelson en direction de la tête de ce fumier de professeur de travaux pratiques de mes deux, à l'origine de tous ses ennuis.

‘NELSON ! hurla-t-il. GEORGE NELSON ! TOURNE-TOI UN PEU PAR ici ET

REGARDE-MOI, ORDURE ! ^a

George T. Nelson virevolta sur place. Sa main se porta à la crosse de son arme puis retomba lorsqu'il vit qu'il était couché en joue. Au bout d'un instant, il mit les poings sur les hanches et regarda Frank Jewett, debout sur les marches du tribunal, la pluie lui dégoulinant du nez, du menton et du canon de son revolver.

‘ Tu vas me descendre ? demanda George T. Nelson.

- Je veux ! ricana Frank.

- M'abattre comme un chien, c'est ça ?

- Tiens pardi ! C'est ce que tu mérites ! ^a

A la grande stupéfaction de Frank, George T. Nelson souriait et acquiesçait. Ouais-ouais. C'est à quoi on peut s'attendre de la part d'un merdeux qui entre par effraction chez un ami et lui tue son perroquet, un malheureux oiseau sans défense. Exactement ce à quoi on peut s'attendre. Alors vas-y, espèce de binoclard pétouchard de merde. Tire et qu'on en finisse. ^a

Le tonnerre gronda mais Frank ne l'entendit pas. La banque explosa dix secondes plus tard, et c'est à peine s'il le remarqua. Il avait trop à

faire, entre sa fureur... et sa stupéfaction. Sa stupéfaction devant l'attitude courageuse jusqu'à la témérité et le culot dont faisait preuve Monsieur George T. Nelson de mes couilles.

Finalement, Frank réussit à rompre la paralysie qui immobilisait sa langue. ' J'ai tué ta volaille, d'accord ! J'ai chié sur ce stupide portrait

de ta maman, encore d'accord ! Et toi, qu'est-ce que t'as fait ? qu'est-ce que t'as fait, sinon de tout faire pour que je perde mon boulot et ne puisse plus jamais enseigner ? Bon Dieu ! J'aurais déjà de la chance si je ne finis pas en taule ! ^a La totale injustice dont il était victime lui apparut de nouveau dans toute son étendue, comme lorsqu'on passe du vinaigre sur de la chair à vif. ' Tu n'avais qu'à venir me voir et me demander de l'argent, si tu en avais besoin ! Pourquoi n'avoir pas fait comme ça ? On aurait pu trouver un arrangement, espèce d'abruti !

- Je comprends rien à ce que tu racontes ! cria à son tour George T. Nelson. Tout ce que je sais, c'est que tu as assez de courage pour tuer un pauvre petit perroquet mais que t'as pas les couilles de m'affronter à la loyale !

- Tu comprends rien... tu comprends rien à ce que je raconte ? ^a

bredouilla Frank. Le canon du Llama s'agitait en tous sens, follement.

Il n'arrivait pas à s'imaginer qu'on puisse avoir autant de culot que ce type qui le narguait. Un pied sur le sol et l'autre pratiquement déjà

dans l'éternité, et continuer à mentir aussi effrontément, voilà qui le dépassait.

Non, j'en ai pas la moindre idée ! ^a

Au comble de la rage, Frank Jewett se replia sur la réaction régressive d'un enfant et hurla : ´ Menteur ! Sale menteur ! Tu me bourres la caisse !

- Trouillard ! répliqua George T. Nelson avec à-propos. Petit trouillard ! Massacreur de perroquets .

- Maître chanteur !

- Cinglé ! Range ce flingue, cinglé ! Attaque-moi à la loyale ! ^a

Frank lui adressa un sourire sinistre. Á la loyale ? Tu veux te battre à la loyale ? Sais-tu seulement ce que c'est, la loyauté ? ^a

George T. Nelson tendit ses mains vides et agita les doigts. ´ Mieux que toi, on dirait. ^a

Frank ouvrit la bouche pour répliquer, mais rien n'en sortit. Les mains désarmées de George T. Nelson l'avaient momentanément réduit au silence.

´ Vas-y donc ! reprit George T. Nelson. Range-le. Faisons comme dans les westerns, Frank. Si t'as assez de couilles pour ça, évidemment.

Le plus rapide gagne. ^a

Frank se dit : et pourquoi pas ? Pourquoi pas, nom d'un foutre ?

Il n'avait de toute façon plus guère de raisons de vivre, et quant à

faire quelque chose, autant montrer à son ´ bon vieil ami ^a qu'il n'était pas un trouillard.

´ D'accord ! ^a répondit-il en enfonçant le Llama sous sa ceinture. Il tendit les mains devant lui, sans trop les éloigner de la crosse. Ét comment comptes-tu faire, Géorgie de mes deux ? ^a

George T. Nelson souriait. ´ Tu commences à descendre, je commence à monter. Et au prochain coup de tonnerre...

- Très bien. «a marche. On fait comme ça. ^a

Frank Jewett descendit la première marche du haut pendant que George T. Nelson montait sur la première du bas.

Polly venait juste d'apercevoir l'auvent vert du Bazar des Rêves lorsque sautèrent le salon de coiffure et les pompes funèbres. L'éclat de la lumière fut à la mesure de l'énorme rugissement de l'explosion.

Elle vit des débris en jaillir comme des astéroïdes dans un film de science-fiction et rentra instinctivement la tête dans les épaules, se laissant couler sur son siège. Elle fut bien inspirée ; plusieurs débris de bois et le levier d'acier provenant du fauteuil 2 (celui de Henry Gendron) vinrent fracasser le pare-brise de sa Toyota. La pièce métallique produisit un étrange ronflement vorace lorsqu'elle traversa l'habacle avant de ressortir par la lunette arrière. Les fragments de verre s'éparpillèrent avec des sifflements, comme une décharge de chevrotines.

Privée de pilote, la Toyota heurta le trottoir et alla échouer contre une borne-fontaine.

Polly se redressa, cligna des yeux et regarda par le trou qui remplaçait son pare-brise. Elle vit quelqu'un sortir du Bazar des Rêves et se diriger vers l'une des trois voitures garées en face du magasin.

Dans l'intense lumière de l'incendie qui s'était déclaré de l'autre côté de la rue, elle n'eut pas de mal à reconnaître le shérif.

Alan ! ^a cria-t-elle. Mais le policier ne se retourna pas. Il se déplaçait avec la détermination mécanique d'un robot.

Polly ouvrit brutalement sa portière et se précipita vers lui, hurlant son nom sans reprendre haleine. Du bas de la rue, lui parvint une série de coups de feu rapprochés. Alan ne se tourna pas dans cette direction, de même qu'il n'avait pas eu un coup d'œil pour les ruines en feu qui, quelques instants auparavant encore, constituaient deux honorables entreprises commerciales de la ville. Il paraissait complètement absorbé en lui-même et Polly comprit soudain qu'il était trop tard.

Leland Gaunt l'avait eu, lui aussi. Il avait fini par acheter quelque chose et si elle ne parvenait pas à le rejoindre avant qu'il se fût lancé à

quelque chasse au canard sauvage commanditée par Gaunt... Dieu seul savait ce qui se passerait ensuite.

Elle força le train.

Áide-moi ^a, dit Norris en passant un bras autour du cou de Seat Thomas. Il se remit laborieusement debout.

´ Je crois que je l'ai touché ^a, répondit Seaton. Il soufflait, mais il avait retrouvé ses couleurs.

Ć'est bien. ^a Son épaule lui faisait souffrir le martyre ; on aurait dit que la douleur s'enfonçait un peu plus profondément à chaque élancement, comme si elle cherchait son cœur. ´ Mais pour le moment, aide-moi.

- Tu vas voir, ça va aller. ^a Le vieux policier avait tellement craint pour Norris qu'il en avait oublié son angoisse d'être, comme il l'avait dit, victime d'une crise cardiaque. ´ Dès qu'on sera à l'intérieur...

- Non, fit Norris dans un hoquet. A la bagnole.

- quoi ? ^a

Norris se tourna et foudroya Seaton d'un regard frénétique et plein de souffrance. Á ma bagnole ! Faut que j'aille au Bazar des Rêves ! ^a

Oui. A l'instant où les mots sortirent de sa bouche, tout parut se mettre en place. C'était au Bazar des Rêves qu'il avait acheté la Bazun.

C'était dans la direction de la boutique qu'était parti en courant l'homme qui lui avait tiré dessus. C'était au Bazar des Rêves que tout avait commencé ; tout devait s'y terminer.

Le Galaxia sauta, inondant Main Street d'un supplément de lumière.

Un appareil ´ Double Dragon ^a jaillit des ruines, tourna par deux fois sur lui-même et atterrit dans la rue, où il se fracassa bruyamment.

´Norris ! On t'a tiré dessus et...

- Si tu crois que je le sais pas ! ^a cria Norris. Une écume ensanglantée vola de ses lèvres. Ét maintenant, on va chercher ma bagnole !

- «a n'est pas une bonne idée...

- Non, ça n'est pas une bonne idée. ^a Norris avait répondu d'un ton sinistre. Il se tourna et cracha du sang. Ć'est la seule idée. Et maintenant, suffit. Aide-moi. ^a

Seat Thomas l'entraîna vers Unité Deux.

Si Alan n'avait pas regardé dans son rétroviseur avant de faire marche arrière dans la rue, il aurait renversé Polly - couronnant la journée en écrasant la femme qu'il aimait sous les roues arrière de son vieux break. Il ne la reconnut pas ; ce n'était pour lui qu'une forme, une silhouette de femme se détachant devant la fournaise incandescente, de l'autre côté de la rue. Il écrasa les freins et, l'instant suivant, elle se mettait à marteler sa vitre.

L'ignorant, il reprit sa marche arrière. Il n'avait pas le temps de s'occuper des problèmes de la ville, ce soir ; il avait les siens à régler.

qu'ils s'entre-tuent tous comme des bêtes, si ça leur plaisait. Lui, il allait à Mechanic Falls. Il allait faire la peau à l'homme qui avait tué sa femme et son fils pour se venger de quatre années passées à l'ombre.

Polly s'agrippa à la poignée et, à moitié courant, à moitié traînée, se retrouva au milieu de la rue jonchée de débris. Elle réussit à écraser le bouton, sous la poignée, la main broyée par la douleur, et la porte s'ouvrit en grand ; elle y resta désespérément accrochée, les pieds traînant par terre, lorsqu'Alan repartit en marche avant. Au comble du chagrin et de la rage, Alan se dirigeait vers le bas de Main Street, ayant totalement oublié que le pont venait d'être pulvérisé et qu'on ne pouvait plus traverser.

Alan, arrête, Alan ! ^a hurla-t-elle.

Le message passa. Mystérieusement, il passa - en dépit de la pluie, du tonnerre, du vent et des craquements rageurs et voraces de l'incendie. En dépit de son obsession.

Il la regarda, et Polly sentit son cœur se briser en voyant son expression ; il avait l'air d'un homme qui surnage dans le maëlstrom d'un cauchemar. ' Polly ? ^a demanda-t-il d'un ton lointain.

Il faut que tu t'arrêtes, Alan, il le faut ! ^a

Elle aurait voulu l'cher la poignée - ses mains la faisaient intolérablement souffrir - mais elle craignait qu'il n'en profitât pour s'éloigner et la laisser plantée là, au milieu de la rue.

Non : elle ne le craignait pas, elle en était sûre.

Il faut que j'y aille, Polly. Je suis désolé que tu sois furieuse contre

moi, que tu crois que j'ai fait quelque chose, mais on pourra régler ça plus tard. Pour le moment, il faut que j'y...

- Je ne suis plus furieuse contre toi ! Je sais que ce n'était pas toi, Alan. C'était lui, qui nous a montés l'un contre l'autre, comme il a fait à peu près avec tout le monde à Castle Rock. Parce que c'est ça, qu'il fait. Comprends-tu, Alan ? Est-ce que tu m'écoutes, au moins ? Je te le dis, c'est ça qu'il fait ! Maintenant, arrête ! Coupe ton foutu moteur et écoute-moi !

- Je dois y aller, Polly. ^a Il avait lui-même l'impression que sa voix venait de loin, très loin. De la radio, peut-être. ´ Mais je serai de ret...

- Non, jamais ! ^a cria-t-elle. Soudain elle se sentit furieuse contre lui - furieuse contre eux tous, tous les gens de cette ville, elle comprise, avec leur avidité, leurs peurs, leur colère, leur besoin de posséder. Non, tu n'y vas pas, parce que si tu pars, il n'y aura plus rien quand tu reviendras, plus rien ! ^a

L'arcade de jeux vidéo sauta. Des débris se mirent à pleuvoir autour de la voiture d'Alan, arrêtée au milieu de Main Street. Sa main droite, experte et vive, vola jusqu'à la boîte de Tastee-Munch et la posa sur ses genoux, comme pour se réconforter.

Polly ne se rendit même pas compte de l'explosion ; elle regardait Alan de ses yeux sombres remplis de souffrance.

´ Polly...

- Regarde ! ^a s'écria-t-elle soudain, déchirant le devant de son corsage. La pluie éclaboussait le renflement de ses seins et faisait naître des reflets sur sa gorge. ´ Regarde, je l'ai enlevé ! J'ai enlevé le charme !

Il est parti ! Et maintenant, enlève le tien, Alan ! Si tu es un homme, débarrasse-t-en ! ^a

Il éprouvait des difficultés à la suivre depuis les profondeurs du cauchemar qui le retenait, le cauchemar dans lequel Leland Gaunt l'avait embobiné comme dans un cocon empoisonné... et dans un soudain éclair de compréhension, elle sut ce qu'était ce cauchemar. Ce qu'il était fatalement.

Ést-ce qu'il t'a dit ce qui était arrivé à Todd et Annie ? ^a demanda-t-elle doucement.

Il eut un mouvement en arrière de la tête, comme si elle l'avait giflé,

et Polly comprit qu'elle avait mis dans le mille.

‘ Bien s’r, qu’il te l’a dit. quelle est l’unique chose au monde que tu veux, la chose inutile mais que tu désires tellement que tu en perds complètement le nord ? C’est ça, ton charme, Alan. C’est celui-là qu’il t’a passé autour du cou. ^a

Elle l’cha la poignée et tendit les deux bras à l’intérieur de la voiture.

La lumière du plafonnier les éclaira ; ils avaient une couleur sombre et malsaine et étaient tellement enflés que ses coudes étaient transformés en deux fossettes boursoflées.

Il y avait une araignée à l’intérieur du mien. Une petite araignée rose, rampant hors de son trou, dit-elle en chantonnant sur le ton d’une berceuse, la voix douce. Tomba la pluie, emporta l’araignée.

Rien qu’une petite araignée. Mais elle s’est mise à grossir. En se nourrissant de ma douleur. C’est ce qu’elle a fait avant que je la tue et que je reprenne ma douleur. Moi qui voulais tellement m’en débarrasser, Alan... C’était ce que je désirais, mais je n’en avais pas besoin. Je peux t’aimer et je peux aimer la vie tout en supportant la douleur. Je crois même que la douleur peut rendre le reste meilleur, comme une belle monture peut rendre un diamant encore plus beau.

- Polly...

- Bien s’r, elle m’a empoisonnée, continua-t-elle, songeuse, et il se peut que le poison me tue si l’on ne fait rien. Mais pourquoi pas ?

C’est juste. Dur, mais juste. J’ai acheté le poison en achetant le charme. Il en a vendu beaucoup, dans cette abominable petite boutique, la semaine dernière. Ce salopard travaille vite, il faut le reconnaître. Petite araignée rose, soulevant son couvercle - ça, c’était le mien. qu’est-ce qu’il y a à l’intérieur du tien, Alan ? Annie et Todd, c’est ça ?

- Ace Merrill a tué ma femme ! Il a tué Todd, Polly ! Il...

- NON ! ^a l’interrompt-elle brutalement, lui prenant le visage entre ses mains douloureuses. Écoute-moi ! Comprends ce que je te dis ! Il ne s’agit pas seulement de ta vie, Alan, ne le vois-tu pas ? Il t’a

fait racheter ta propre maladie, et te l’a fait payer le double de son prix ! Tu n’as pas encore compris ça ? C’est pourtant clair ! ^a

Il la regarda, bouche bée... puis, lentement, ses lèvres se refermèrent. Une expression de surprise et d'étonnement vint soudain se poser sur son visage. Attends, dit-il. quelque chose clochait.

quelque chose clochait dans la bande qu'il m'a laissée. Je n'arrive pas tout à fait à...

- Si, tu le peux, Alan ! quelle que soit le truc que ce salaud t'a vendu, c'était un faux ! Tout comme le nom sur la lettre qu'il m'a fait parvenir était faux ! ^a

Il l'écoutait vraiment pour la première fois. ´ quelle lettre ?

- C'est sans importance, maintenant. Je te le dirai plus tard, s'il y a un plus tard. Ce qui compte, c'est qu'il en fait trop. Je crois qu'il en rajoute toujours. Ce fumier est tellement gonflé d'orgueil que c'est un miracle qu'il n'explose pas. Essaie de comprendre, Alan ! Annie est morte, Todd aussi, et si tu te lances à la poursuite d'Ace Merrill alors que la ville est en feu autour de toi... ^a

Une main apparut au-dessus de l'épaule de Polly ; un avant-bras encercla son cou et elle fut violemment tirée en arrière. Ace Merrill se tenait derrière elle, un pistolet pointé sur sa tête, souriant à Alan pardessus son épaule.

´ quand on parle du loup, ma petite dame ^a, dit Ace.

Dans le ciel...

10

... le tonnerre se déchaîna.

Frank Jewett et son ´ bon vieil ami ^a George T. Nelson se faisaient face sur les marches du tribunal - deux flingueurs de Western binoclards - depuis au moins quatre minutes, les nerfs tendus comme des cordes de violon à la limite de la rupture.

Frank émit un cri sourd et sa main s'empara de la crosse de son pistolet.

George T. Nelson eut un bruit de gorge rauque et saisit son arme.

Ils arboraient un même sourire fiévreux - un sourire qui ressemblait à quelque grand hurlement pétrifié - en braquant leurs automatiques. Les deux index pressèrent les deux détenteurs. Les deux détonations

coûcidèrent au point de n'en faire qu'une. La foudre tomba pendant que volaient les deux balles... qui s'effleurèrent à mi-chemin, se déviant suffisamment pour manquer ce qui aurait été, sinon, le point central d'une cible.

Frank Jewett sentit un frôlement d'air à sa tempe gauche.

George T. Nelson sentit une piqûre au côté droit de son cou.

‘ Hein ? dit George T. Nelson.

- quoi? ^a dit Frank Jewett.

Leurs sourires se transformèrent de la même manière, exprimant l'incrédulité. George T. Nelson avança d'un pas hésitant vers Frank ; Frank avança d'un pas hésitant vers George. Encore quelques instants et les deux anciens amis allaient s'embrasser, leur querelle réduite à

rien par cette brève incursion aux limites de l'éternité... mais c'est alors

que le bâtiment municipal sauta avec un grondement comme si le monde se fendait en deux, les transformant tous les deux en chaleur et lumière.

11 .

Cette dernière explosion ridiculisa toutes les autres. Ace et Buster avaient disposé quarante tonnes de dynamite, en deux lots de vingt, à

l'intérieur du bâtiment. Le premier lot sur le fauteuil du juge, dans la salle d'audience, le deuxième, à la demande expresse de Buster, sur le bureau d'Amanda Williams, dans l'aile des conseillers municipaux.

‘ Les femmes n'ont rien à faire en politique, de toute façon ^a, avait expliqué le maire à Ace.

Le vacarme de l'explosion fut assourdissant et, pendant un instant, une lumière surnaturelle allant du violet à l'orangé remplit toutes les ouvertures de ce qui était l'édifice le plus grand de la ville. Puis le feu se déploya en coup de fouet par les fenêtres, les portes, les bouches d'aération et les grilles comme s'il était fait d'impitoyables bras musclés. Le toit d'ardoise se souleva sur un coussin de feu, intact, semblable à un vaisseau spatial curieusement orné de pignons, puis vola en centaines de milliers d'éclats déchiquetés.

L'instant suivant, le bâtiment lui-même explosait dans toutes les directions, faisant pleuvoir sur Main Street une telle averse de briques et de morceaux de verre qu'aucun être vivant au-dessus de la taille d'un cancrelat n'aurait pu y survivre. L'explosion fit dix-neuf morts, hommes et femmes, dont cinq journalistes venus couvrir l'aberrante escalade de violence de Castle Rock et, de spectateurs actifs, devenus acteurs passifs.

Voitures de patrouille et véhicules de la télé sautèrent comme des maquettes d'enfant. La fourgonnette jaune que Gaunt avait procurée à

Ace et Buster parcourut ainsi une longue trajectoire sereine dans l'axe de Main Street à trois mètres au-dessus du sol, roues tournant toutes seules, les portes arrière à demi arrachées à leurs gonds tordus, déversant outils et minuteurs sur la chaussée. Elle s'inclina à gauche sur un courant ascendant bruyant et s'effondra finalement dans la vitrine de l'agence d'assurance Dostie, s'ouvrant un sillon de machines à écrire et de classeurs renversés avant de s'immobiliser, calandre défoncée.

Le sol trembla comme dans un séisme ; les vitres éclatèrent partout en ville. Les girouettes, solidement pointées sur le nord-est sous l'effet de la tempête (laquelle commençait à diminuer d'intensité, comme gênée par cet avatar incongru), se mirent à tourner follement.

Plusieurs sautèrent de leur axe et on retrouva l'une d'elles, le lendemain, solidement plantée dans la porte de l'église baptiste, comme la flèche d'un Indien en maraude.

Sur Castle Avenue, où le sort de la bataille se dessinait favorablement pour les catholiques, le combat cessa. Henry Payton resta pétrifié à côté de son véhicule, bras ballants, le revolver qu'il tenait pointé vers le sol tournant un œil rond vers la boule de feu qui se formait au sud. Du sang coulait comme des larmes sur ses joues. Le révérend William Rose s'assit, vit la lueur monstrueuse à l'horizon et commença à se demander si la fin du monde n'était pas sur le point d'arriver et si ce n'était pas l'étoile Absinthe qui venait de tomber. Le père John Brigham se dirigea vers lui de la démarche zigzagante d'un ivrogne. Il avait le nez très nettement déporté sur la gauche et sa bouche n'était plus qu'une masse sanglante. Il envisagea de shooter dans la tête de Rose comme si c'était un ballon de foot ; au lieu de cela, cependant, il l'aidera à se relever.

Depuis les hauteurs de Castle View, Andy Clutterbuck ne leva même pas les yeux. Assis sur le perron de la maison des Potter, il pleurait en

serrant le cadavre de sa femme dans ses bras. Il était encore à deux ans de son plongeon mortel, à travers la glace du lac Castle, mais il venait de vivre sa dernière journée d'homme sobre.

Sur Dell's Lane, une procession grouillantes d'insectes descendait le long d'une couture de la robe de Sally Ratcliffe, enfermée dans sa chambre. Elle avait appris ce qui était arrivé à Lester, compris que c'était plus ou moins de sa faute (ou avait cru le comprendre, ce qui en fin de compte revenait au même), et s'était pendue avec la ceinture de sa sortie de bain. Elle tenait l'une de ses mains profondément enfoncée dans sa poche ; entre ses doigts serrés se trouvait un éclat de bois, noirci par l'âge, spongieux de pourriture. La vermine dont il était infesté le quittait, à la recherche d'un nouvel abri plus stable. Les insectes atteignirent l'ourlet de la robe et passèrent sur l'une des jambes pendantes de la jeune femme pour gagner le plancher.

Des briques sifflèrent dans l'air, transformant les bâtiments qui se trouvaient à une certaine distance du point zéro en quelque chose qui ressemblait aux ruines laissées par un tir de barrage d'artillerie. Les édifices les plus proches présentaient plus de trous que du gruyère ou s'étaient complètement effondrés.

La nuit rugissait comme un lion qui aurait la gorge transpercée d'une lance empoisonnée.

12

Seat Thomas, au volant de la voiture que Norris avait absolument tenu à emprunter, sentit l'arrière se soulever en douceur, comme hissé par la main d'un géant. quelques secondes plus tard, une tempête de briques s'abattait sur le véhicule. Deux ou trois crevèrent le coffre.

Une autre rebondit bruyamment sur le toit, une autre encore atterrit sur le capot dans une gerbe de poussière de terre cuite de la couleur du sang caillé avant de glisser au sol.

‘ Bordel, Norris, c'est toute la ville qui saute ! s'exclama Seat d'une voix étranglée.

- Conduis, c'est tout ^a, répondit Norris. Il éprouvait l'impression de se carboniser sur place ; la sueur perlait en grosses gouttes sur son visage que rosissait la congestion. Il avait le sentiment qu'Ace ne l'avait pas blessé mortellement, qu'il n'avait à aucun moment touché

de partie vitale, mais quelque chose, cependant, lui paraissait

horriblement mal tourner. Une sorte de maladie le rongait et progressait en lui et il devait multiplier les efforts pour empêcher sa vue de se brouiller. Au fur et à mesure qu'augmentait sa fièvre, il devenait de plus en plus certain qu'Alan avait besoin de lui et que s'il faisait preuve de courage il pourrait, avec un peu de chance, expier les terribles événements qu'il avait mis en branle en massacrant les pneus de Hugh.

Devant lui, il aperçut un petit groupe de personnes se tenant dans la rue à proximité de l'auvent vert du Bazar des Rêves. La colonne de feu qui s'élevait, monumentale, au-dessus des ruines du bâtiment municipal, les éclairait comme des acteurs sur une scène. Il voyait le break d'Alan, et Alan en personne qui en sortait. En face de lui, tournant le dos à la voiture de patrouille avec laquelle lui et Seat Thomas se rapprochaient, un homme brandissait un pistolet, se faisant un bouclier d'une femme qu'il tenait d'une clef au cou. Norris ne distinguait pas suffisamment la femme pour la reconnaître, mais l'individu qui la maintenait contre lui portait les restes en lambeaux d'un T-shirt Harley Davidson : c'était l'homme qui avait essayé de le tuer devant le bâtiment municipal, le même qui avait achevé Buster Keeton en lui faisant sauter la cervelle. Bien que ne l'ayant jamais rencontré, Norris était convaincu d'être tombé sur le plus sinistre voyou de la ville, Ace Merrill.

‘ Bordel de Dieu, Norris ! C'est Alan ? qu'est-ce qui se passe, encore ? ^a

Peu importe qui est ce type, il ne peut pas nous entendre arriver, pensa Norris. Pas avec tout ce boucan. Si Alan ne regarde pas vers nous, s'il ne mange pas le morceau...

Le policier blessé avait son revolver de service sur les genoux. Il baissa la vitre côté passager et souleva l'arme. Elle pesait cent kilos, la dernière fois. Son poids avait bien doublé, entre-temps.

‘ Roule lentement Seat, aussi lentement que possible. Et quand je te taperai de mon pied, arrête-toi. Surtout, ne cherche pas

à

comprendre.

- Avec ton pied ? qu'est-ce que tu racontes avec ton...

- La ferme, Seat, le coupa Norris d'un timbre épuisé. Souviens-toi de ce que je t'ai dit. ^a

Il se tourna de côté, passa la tête et le buste par la fenêtre ouverte, et agrippa la barre qui portait le gyrophare et les projecteurs. Lentement, avec peine, il se tira à l'extérieur jusqu'à ce qu'il fût assis dans l'ouverture. Son épaule hurlait des protestations douloureuses, et du sang frais vint imbiber sa chemise. Ils étaient à moins de trente mètres des trois personnes debout dans la rue, et il pouvait viser l'homme qui menaçait Alan en s'appuyant au toit. Il n'était pas question de tirer, pour le moment, car il risquait de toucher aussi la femme. Mais si l'un d'eux faisait le moindre mouvement...

Norris n'osa pas s'avancer davantage. Du pied, il donna un coup sur la cuisse de Seat. Ce dernier arrêta la voiture en douceur au milieu de la rue jonchée de briques et de débris.

Bouge, supplia mentalement Norris. que l'un de vous bouge, n'importe qui, je m'en fiche, même pas de beaucoup, mais qu'il bouge, pour l'amour du ciel !

Il ne remarqua pas la porte du Bazar des Rêves qui s'ouvrait ; il était trop concentré sur l'homme au revolver et l'otage qu'il tenait. Il ne vit pas non plus Leland Gaunt sortir de sa boutique et s'avancer sous l'auvent.

13

Ce fric était à moi, espèce de salopard ! cria Ace à Alan, et si tu veux récupérer ta pute autrement qu'en morceaux, t'as intérêt à me dire où tu l'as planqué ! ^a

Alan venait de descendre du Break. ' Je ne sais pas de quoi tu veux parler, Ace.

- Déconne pas ! hurla le repris de justice. Tu sais exactement de quoi je veux parler ! Du fric de Pop ! Dans les boîtes de conserve ! Si tu veux ta pute, dis-moi ce que tu en as fait ! Offre très limitée dans le temps, tête de núud ! ^a

Du coin de l'oeil, Alan saisit un mouvement. Une voiture de patrouille, non pas de la police d'Etat mais du comté, lui sembla-t-il, arrivait du bas de Main Street. Il n'osa pas regarder plus franchement.

Si jamais Ace s'apercevait qu'on le contournait, il abattrait Polly, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Il se força à ne pas quitter du regard la jeune femme dont les yeux exprimaient la fatigue et la souffrance... mais pas la peur.

Alan eut l'impression de se retrouver soudain sain d'esprit. C'est une chose bizarre, la santé d'esprit : lorsqu'on en est privé, on ne s'en rend pas compte. On ne la sent pas partir. En revanche, on la sent revenir ; elle est comme un oiseau sauvage et rare qui vivrait et chanterait en nous, non point par décret mais par choix.

Il s'est planté, dit-il d'un ton calme à Polly. Gaunt s'est planté avec l'enregistrement.

- Mais qu'est-ce que vous racontez, bordel ? ^a Ace avait parlé

d'une voix hachée à la coke. Il enfonça le canon de son arme dans la tempe de Polly.

Alan fut le seul à voir la porte du Bazar des Rêves s'ouvrir furtivement ; il n'aurait rien remarqué s'il ne s'était autant appliqué à

ne pas regarder en direction de la voiture qui remontait lentement la rue. Et il fut le Seul à voir- comme un fantôme, aux limites mêmes de sa vision - la haute silhouette qui en sortait, non pas vêtue d'une veste d'intérieur ou d'un veston en tweed, mais d'un grand manteau de drap noir.

Un manteau de voyage.

Leland Gaunt tenait à la main un bagage d'un modèle démodé, une valise comme en avaient les représentants pour transporter leurs échantillons, au bon vieux temps. Taillée dans une peau de hyène, elle était agitée de curieux mouvements, gonflait et se dégonflait, gonflait et se dégonflait sous les longs doigts blancs qui la tenaient par la poignée. De l'intérieur, comme le sifflement d'un vent lointain ou le gémissement spectral des fils à haute tension, parvenait un brouhaha affaibli de cris. Ce n'était pas avec ses oreilles qu'Alan entendait ce tapage horrible et dérangeant, mais avec son esprit.

Immobile sous l'auvent, Gaunt voyait à la fois la berline qui approchait et le tableau figé à côté du break ; il y avait dans ses yeux une expression grandissante d'irritation. Peut-être même d'inquiétude.

Alan pensa : et il ne sait pas que je l'ai vu. J'en suis pratiquement sûr. Je vous en prie, mon Dieu, faites que je ne me trompe pas !

Alan ne répondit pas à Ace. Au lieu de cela, il continua de s'adresser à Polly, serrant un peu plus fort la boîte de Tastee-Munch dans ses mains. Ace ne semblait pas avoir remarqué la boîte, très certainement parce que le shérif n'avait strictement rien fait pour la dissimuler.

Ánnie ne portait pas sa ceinture de sécurité, ce jour-là, dit Alan. Je ne te l'avais pas dit ?

- Je... je ne m'en souviens pas, Alan. ^a

Derrière Ace, Norris s'extrayait péniblement de la voiture par la fenêtre.

C'est pour cette raison qu'elle est passée à travers le pare-brise. ^a

Dans un instant, je vais devoir attaquer l'un ou l'autre, pensa-t-il. Ace ou Gaunt ? Lequel ? Comment ? C'est ce qui n'a pas arrêté de me tracasser ; pour quelle raison sa ceinture n'était-elle pas bouclée ? Elle n'avait même pas besoin d'y penser, tant elle avait l'habitude de la mettre. Mais ce jour-là, elle ne l'a pas fait.

- C'est ta dernière chance, flicard ! hurla Ace. C'est mon argent ou cette pute ! Tu choisis ! ^a

Alan continua de l'ignorer. Mais sur l'enregistrement, elle portait sa ceinture. ^a Et soudain, il sut. Ce savoir s'éleva dans son esprit comme une colonne de feu argentée. Elle était encore attachée ET

VOUS VOUS TES PLANT..., MONSIEUR GAUNT. ^a

Alan fit brusquement demi-tour vers la haute silhouette qui se tenait toujours à deux ou trois mètres derrière lui, sous l'auvent vert. Tout en se déplaçant d'un unique grand pas vers le plus récent des entrepre-

neurs de Castle Rock et avant que ce dernier fût en mesure de faire quoi que ce soit, sinon d'avoir l'œil qui s'agrandissait, Alan avait soulevé le couvercle du dernier tour de prestidigitation acheté par Todd, celui qu'Annie avait voulu qu'il s'offrît sous prétexte que l'on n'est jeune qu'une fois.

Le serpent jaillit mais, cette fois-ci, ce n'était plus une

petite

plaisanterie.

Cette fois-ci, il était réel.

Il ne le fut que pendant quelques secondes et Alan ne sut jamais si quelqu'un d'autre l'avait vu : mais Gaunt, si. De cela, il était et est resté absolument sûr. Il était long, bien plus que le tortillon de papier crépon qui en était sorti une semaine auparavant, environ, lorsqu'il avait défait le couvercle dans le parking municipal après le long et solitaire voyage de retour de Portland. Sa peau chatoyait de motifs iridescents et changeants, mouchetée de diamants rouges et noirs comme celle de quelque fabuleux serpent à sonnette.

Sa mâchoire s'ouvrit pour aller frapper Leland Gaunt à l'épaule, à

travers le manteau de drap, et l'éclat aveuglant de chrome de ses crochets fit cligner des yeux à Alan. Il vit la tête mortelle se rétracter puis plonger vers le cou de Gaunt. Celui-ci eut un sursaut et l'attrapa de sa main libre... mais déjà les crochets étincelants s'étaient enfoncés dans sa chair, non pas une fois, mais plusieurs. La gueule triangulaire se brouillait comme le pied-de-biche d'une machine à coudre en mouvement.

Gaunt hurla (de douleur, de rage ou des deux, Alan n'aurait su dire) et laissa tomber la valise afin de saisir le serpent à deux mains. Alan comprit que c'était le moment ou jamais et bondit tandis que l'autre écartait le serpent qui le fouettait de la queue, avant de le jeter sur le trottoir, devant ses pieds protégés de bottes. En touchant le sol il était déjà redevenu ce qu'il était auparavant, rien de plus qu'une babiole de bazar, un mètre cinquante de ressort entortillé dans du papier crépon d'un vert délavé, le genre de tour que seul un gamin comme Todd pouvait pleinement aimer, et que seule une créature comme Leland Gaunt pouvait pleinement apprécier.

Du sang coulait du cou de Gaunt en menus filets de trois paires de trous. Il l'essuya machinalement de l'une de ses étranges mains aux doigts démesurés avant de se baisser pour reprendre sa valise... et s'arrêta soudain. Tel qu'il était, à demi plié sur ses longues jambes, bras tendu, on aurait dit une gravure d'Ichabod Crâne. Mais l'objet qu'il voulait saisir n'était plus là. La valise en peau de hyène dont les flancs roulaient ignoblement se trouvait maintenant posée sur le sol entre les pieds d'Alan, qui l'avait prise, avec sa dextérité et sa rapidité

habituelles, pendant que Gaunt se débattait avec le serpent.

L'expression du propriétaire du Bazar des Rêves ne laissait plus de doute : une combinaison de rage, de haine et de stupéfactions déformait ses traits et le suffoquait. Sa lèvre supérieure se rétracta comme une babine de chien sur ses dents mal rangées. Des dents effilées en crocs, comme si on les avait limées pour la circonstance.

Il tendit les mains, doigts ouverts et siffla : ' Donnez-moi ça ! Elle m'appartient ! ^a

Alan ignorait que Leland Gaunt avait affirmé à des douzaines de personnes, à Castle Rock, de Hugh Priest à Slopey Dodd, n'avoir pas le moindre intérêt pour les ,mes humaines - ces pauvres petites larves. S'il l'avait su, le shérif aurait éclaté de rire et fait remarquer que

le mensonge était le principal outil de travail de Gaunt. Certes, il savait ce qui se trouvait dans la valise, gémissant comme des lignes à haute tension par grand vent et respirant comme un vieillard moribond effrayé. Il le savait très bien.

Le sourire macabre de Gaunt s'agrandit encore. Ses mains horribles continuèrent à se tendre vers Alan.

' Je vous avertis, shérif, ne faites pas le con avec moi. Je ne suis pas le genre d'homme avec lequel on peut se permettre de plaisanter. Cette valise m'appartient !

- Je ne crois pas, monsieur Gaunt. J'ai la nette impression que ce qu'elle contient a été volé. Je crois que vous feriez mieux... ^a

Ace avait observé, bouche bée, l'œil rond, la subtile transformation de Gaunt en monstre. Le bras qui retenait Polly se détendit un peu et la jeune femme comprit qu'elle devait saisir cette occasion. Elle tourna brusquement la tête et enfonça les dents, jusqu'aux gencives, dans le poignet d'Ace Merrill. Celui-ci, sans réfléchir, la repoussa ; Polly alla s'étaler par terre tandis que le repris de justice braquait son revolver sur elle.

Salope ! ^a hurla-t-il.

15

' Maintenant ! ^a murmura Norris avec une note de gratitude dans la voix.

Il tenait le canon de son revolver de service appuyé contre l'un des

phares du toit. Il bloqua sa respiration, se mordit la lèvre inférieure et écrasa la détente. Ace Merrill se trouva projeté sur la femme étalée dans la rue (Polly Chalmers, j'aurais dû m'en douter, eut-il le temps de penser), l'arrière de son crâne éclaté se répandant en grumeaux piteux.

L'adjoint se sentit tout d'un coup très faible.

Mais aussi extrêmement soulagé.

16

Alan ne remarqua pas la mort d'Ace Merrill.

Leland Gaunt non plus.

Ils se faisaient face, Gaunt sur le trottoir, Alan à côté de son break, la valise aux immondes pulsations à ses pieds.

Gaunt prit une profonde inspiration et ferma les yeux. quelque chose passa fugitivement sur son visage, une sorte de scintillement.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le simulacre du Leland Gaunt - charmant, courtois - qui avait trompé tant de personnes à Castle Rock était de nouveau là. Il jeta un coup d'oeil au serpent de papier gisant au sol, eut une grimace de dégoût et l'expédia d'un coup de pied dans le caniveau. Puis il regarda de nouveau Alan et tendit une main.

Si'il vous plaît, shérif, pas de dispute. Il est tard, et je suis fatigué.

Vous voulez me voir quitter la ville ? Eh bien, je veux justement en partir. Et j'en partirai... dès que vous m'aurez rendu ce qui m'appartient. Et je vous assure, cela m'appartient.

- Assurez-moi tout ce que vous voulez et allez vous faire foutre.

Je n'en crois pas un mot, l'ami. ^a

Gaunt afficha une expression d'impatience et de colère. Cette valise et son contenu m'appartiennent ! Ne respecteriez-vous pas la liberté du commerce, shérif Pangborn ? Seriez-vous communiste ? J'ai marchandé pour chacun des articles, chacun, vous m'entendez, qui se trouvent dans cette valise ! Je me les suis procurés honnêtement ! Si c'est une récompense que vous voulez, des émoluments, une commission, un pourcentage, un dessous-de-table ou un pot-de-vin, appelez ça comme vous voulez, je peux le comprendre et nous pourrons toujours nous entendre. Mais vous devez admettre qu'il s'agit

simplement de commerce et non de...

- Vous trichez ! Vous trompez ! cria alors Polly. Vous mentez, vous arnaquez les gens ! ^a

Gaunt lui lança un regard peiné puis revint à Alan. C'est faux. J'ai fait affaires comme je le fais toujours. Je montre aux gens ce que j'ai à

vendre... et je les laisse décider seuls. Alors... s'il vous plaît...

- Je pense que je vais la garder ^a, répondit calmement Alan. Un petit sourire, aussi léger et tranchant qu'un premier anneau de glace en novembre, effleura ses lèvres. ' Disons que ce sont des pièces à

conviction, d'accord ?

- Je crains que vous ne puissiez faire cela, shérif. ^a Gaunt descendit du trottoir. Dans ses yeux brillaient de petits points rouges.

' Vous pouvez mourir, mais vous ne pouvez garder ce qui m'appartient. Pas si je veux le récupérer. Et c'est le cas. ^a Il se dirigea vers Alan, les points rouges de ses yeux se creusant. Il laissa une empreinte de botte dans un fragment rosâtre de la cervelle d'Ace.

Alan sentit son estomac se tordre, mais il ne broncha pas. Au lieu de cela, poussé par un instinct qu'il ne chercha pas à éclaircir, il plaça les mains devant le phare gauche du break, les croisa en forme d'oiseau et fit un mouvement de va-et-vient avec les poignets.

Les moineaux volent de nouveau, monsieur Gaunt, pensa-t-il.

Une grande silhouette, davantage faucon que moineau et d'un réalisme dérangeant, pour une ombre insubstantielle, se mit soudain à

battre des ailes sur la façade factice du Bazar des Rêves. Gaunt l'aperçut du coin de l'œil, se tourna vivement, poussa un soupir étranglé et battit en retraite.

' quittez la ville, l'ami ^a, dit Alan. Il disposa ses mains différemment et un gros chien pataud (un saint-bernard, peut-être) traversa la façade de Cousi-Cousette dans le faisceau lumineux. quelque part, pas très loin, un chien se mit à aboyer. Un gros chien, à la voix.

Gaunt se tourna dans cette direction. Il donnait l'impression de se sentir sinon acculé, du moins désarçonné.

‘ Vous avez de la chance que je vous laisse partir, reprit Alan. Mais de quoi pourrais-je vous inculper ? Le vol d',mes est peut-être prévu dans le code de loi dont Brigham et Rose sont les spécialistes, mais je ne pense pas qu'il figure dans le mien. Je vous conseille néanmoins de ficher le camp tant qu'il est temps.

- Rendez-moi ma valise ! ^a

Alan se contenta de le fixer, s'efforçant de prendre un air incrédule et méprisant alors que son cœur battait la chamade dans sa poitrine.

‘ Vous n'avez pas encore compris ? «a ne vous saute pas aux yeux ?

Vous avez perdu ! Auriez-vous oublié comment on fait, dans ces cas-là ? ^a

Gaunt regarda Alan pendant un instant qui s'éternisa, puis acquiesça. ‘ Je savais bien qu'il valait mieux éviter d'avoir affaire à

vous. ^a On aurait presque dit qu'il se parlait. ‘ Je le savais très bien.

D'accord, vous avez gagné. ^a Il entama un mouvement pour s'éloigner ; Alan se détendit légèrement. ‘ Je vais aller... ^a

Il virevolta, aussi rapide qu'un serpent, si rapide, même, qu'Alan lui-même parut lent. Son visage avait de nouveau changé ; il avait perdu tout aspect humain. Il avait la tête d'un démon, maintenant, avec de grandes bajoues profondément entaillées et des yeux chassieux dans lesquels flamboyait un feu orange.

‘ MAIS PAS SANS CE QUI M'APPARTIENT. ^a hurla-t-il, bondissant vers la valise.

quelque part - très près ou à mille kilomètres - Polly cria, Attention, Alan ! ^a mais il n'était plus temps de faire attention ; le démon était sur lui, dégageant un ignoble mélange d'odeurs, soufre et cuir carbonisé. Il était temps d'agir ou de mourir.

Alan passa la main droite sur l'intérieur de son poignet gauche, à la recherche de la minuscule boucle élastique qui dépassait du bracelet de sa montre. quelque chose en lui prévoyait que ça ne marcherait jamais, que même un nouveau miracle de transmutation ne pourrait le sauver, cette fois, car le Tour de la Fleur Magique était usé jusqu'à la corde, il...

Son pouce s'engagea dans la boucle.

Le minuscule paquet jaillit du bracelet.

Alan lança les mains, dégageant la boucle pour la dernière fois.

ÁBRACADABRA, IMMONDE MENTEUR. ^a cria-t-il. Et ce qui fleurit alors entre ses mains ne fut pas le bouquet de papier multicolore mais une gerbe flamboyante qui éclaira tout le haut de Main Street d'un fabuleux chatoiement de couleurs changeantes. Puis il se rendit compte que ces couleurs qui jaillissaient de ses mains en une incroyable fontaine n'étaient en fait qu'une couleur, comme toutes les couleurs, diffractées par un prisme de verre ou un arc-en-ciel, ne sont qu'une couleur. Son bras subit une décharge d'énergie et il se sentit rempli d'une vaste et incompréhensible extase : La blancheur ! La venue de la blancheur !

Gaunt poussa un hurlement de rage, de souffrance et de peur, mais ne recula pas. Alan avait peut-être raison : cela faisait tellement de temps qu'il n'avait pas perdu une partie qu'il avait oublié. Il tenta de plonger sous le bouquet de lumière qui chatoyait dans les mains du shérif et un instant, ses doigts effleurèrent même la poignée de la valise.

Soudain, un pied chaussé d'une pantoufle de femme fit son apparition ; celui de Polly. Elle le fit retomber sur la main de Gaunt.

‘ Laissez ça tranquille ! ^a cria-t-elle.

Il leva les yeux vers elle, montrant les dents... et Alan projeta le rayonnement lumineux à sa figure. Leland Gaunt poussa un long hululement de souffrance et de peur avant de battre en retraite en crabe, des flammes bleues dansant dans les cheveux. Les longs doigts blancs firent un ultime effort pour s'emparer de la poignée, mais cette fois-ci ce fut Alan qui les piétina.

‘ Pour la dernière fois, je vous ordonne de ficher le camp ^a, dit-il d'une voix dont il ne reconnut pas le timbre. Il était trop énergique, trop s'ŕ de lui, trop débordant de puissance. Il comprit que s'il ne pouvait probablement pas détruire la chose accroupie devant lui, une main craintive protégeant son visage du spectre changeant de lumière, il pouvait au moins la chasser. Cette nuit, il en avait le pouvoir... s'il osait l'employer. S'il osait lui tenir tête et rester véridique. ‘ Pour la dernière fois, je vous ordonne de ficher le camp !

- Elles mourront sans moi ! ^a gémit la chose gautesque. Ses mains pendaient entre ses jambes ; les longues griffes par lesquelles elles se terminaient cliquetaient nerveusement au milieu des débris de la rue.

Elles mourront toutes, absolument toutes ! Comme des plantes sans eau, dans le désert. C'est ça, que vous voulez ? ^a

Polly était à côté d'Alan, pressée contre lui.

Oui, répondit-elle froidement. Mieux vaut qu'elles meurent ici et maintenant, plutôt que d'aller avec vous et de vivre. Elles ont fait -

nous avons tous fait - des choses affreuses, mais ce prix-là est trop élevé. ^a

La chose gautesque siffla et secoua ses griffes dans leur direction.

Alan ramassa la valise et recula lentement dans la rue, Polly toujours à ses côtés. Il brandit la fontaine de fleurs de lumière qui projeta un prodigieux chatoiement sur Gaunt et la Tucker Talisman. Il respira, englutissant plus d'air que son corps en avait jamais contenu, aurait-on dit ; et lorsqu'il parla, ce fut d'une voix tonnante et vaste qui ne lui appartenait pas. ' LOIN D'ICI, D...MON! TU ES BANNI DE CES LIEUX.'

^a

La chose gautesque hurla, comme ébouillantée ; l'auvent vert du Bazar des Rêves prit feu et la vitrine fut soufflée vers l'intérieur dans une averse d'éclats de verre brillant comme des diamants. Des mains refermées d'Alan, des rayons éclatants, bleus, rouges, verts, orange et d'un violet profond portaient dans toutes les directions. Pendant un instant, il parut tenir une minuscule super-nova en équilibre sur son poing.

La valise en peau de hyène s'ouvrit soudain avec un claquement écœurant et les voix emprisonnées et gémissantes s'échappèrent sous forme d'une vapeur qui fut non pas vue, mais ressentie par tous : Alan, Polly, Norris, Seaton.

Polly sentit le poison br°lant qui gagnait son épaule et sa poitrine disparaître.

La chaleur malsaine qui s'accumulait autour du cœur de Norris se dissipa.

Partout dans Castle Rock, les gens l,chaient leurs armes à feu et leurs b,tons ; ils se regardaient les uns les autres avec dans les yeux la stupéfaction hébétée de ceux qui se réveillent d'un cauchemar.

Et la pluie cessa.

Hurlant toujours, la chose qui se faisait appeler Leland Gaunt bondit à petits sauts en direction de la Tucker dont elle ouvrit la portière ; elle s'effondra derrière le volant. Le moteur se lança avec une sorte de gémissement, un bruit que jamais moteur fait de mains d'homme n'aurait produit. Le tuyau d'échappement vomit une longue langue incandescente. Les feux de position s'allumèrent ; loin d'être en plexiglas rouge, c'était de petits yeux méchants, les yeux d'un démon cruel.

Polly Chalmers ne put retenir un cri et se tourna contre la poitrine d'Alan. Alan, lui, ne pouvait détourner les yeux ; il était condamné à

voir ce spectacle et à se souvenir toute sa vie de ce qu'il avait vu, de même qu'il se souviendrait des merveilles lumineuses de la nuit : le serpent de papier, devenu momentanément réel, les fleurs de papier métamorphosées en bouquet de lumière et en source de puissance.

Les trois phares s'allumèrent. La Tucker partit en marche arrière, transformant le macadam en goudron fumant sous ses roues. Les pneus hurlèrent lorsqu'elle vira à droite ; et alors qu'elle n'avait même pas effleuré le break d'Alan, celui-ci recula tout de même d'un mètre ou deux, comme repoussé par un puissant aimant. L'avant de la Tucker s'était mis à luire d'un rayonnement brumeux et le véhicule, à

l'abri de ce nuage iridescent, paraissait changer et se transformer.

La voiture hurla et prit la direction du bas de Main Street, de la fournaise bouillonnante qui avait remplacé le bâtiment municipal, du fouillis de voitures et de fourgonnettes écrasées et renversées, de la rivière en furie que n'enjambait plus aucun pont. Le moteur tournait à

un nombre de tours insensé, hurlements d'imes frénétiques et discordantes, et la lueur brillante et brumeuse s'étendit vers l'arrière de la voiture, l'enveloppant bientôt complètement.

Pendant un bref instant, la chose gautesque regarda Alan par la fenêtre en train de s'affaïsser et fondre, comme pour le marquer pour toujours de ses yeux rouges en forme de losange, de sa bouche étirée sur un ricanement béant.

Puis la Tucker se mit à rouler.

Elle prit de la vitesse dans la pente ; les transformations dont elle était

l'objet s'accéléra aussi. La voiture commença à fondre, redisposa ses éléments. Le toit se rétracta, les enjoliveurs brillants se couvrirent de rayons, les pneus devinrent à la fois plus grands et plus fins. Une forme s'extrayait des restes de la calandre de la Tucker ; c'était un cheval noir aux yeux aussi rouges que ceux de Gaunt, un cheval enveloppé d'un suaire à l'éclat laiteux, un cheval dont les sabots faisaient jaillir des étincelles de feu et laissaient de profondes empreintes fumantes au milieu de la rue.

La Talisman s'était métamorphosée en un chariot ouvert, un nain bossu assis haut sur le siège du conducteur. Il appuyait ses bottes sur le garde-boue et la pointe recourbée de ces bottes paraissait être en feu.

Mais la transformation n'était pas achevée. Pendant que le chariot se précipitait vers le bas de la rue dans son nuage chatoyant, ses flancs se mirent à croître ; un toit de bois complété de gouttières se tricota à

partir du suaire protéen et nourricier. Une fenêtre apparut. Les rayons des roues se parèrent d'éclairs colorés fantomatiques lorsque les roues, de même que les sabots du cheval noir, quittèrent le macadam.

La Talisman s'était transformée en chariot ; le chariot était maintenant identique à ceux des médecins itinérants qui avaient sillonné le pays, un siècle auparavant. quelque chose était écrit sur le côté ; Alan eut tout juste le temps de le lire :

CAVEAT EMPTOR

A cinq mètres en l'air et s'élevant toujours, le chariot passa à travers les flammes qui montaient des ruines du bâtiment municipal. Les sabots du cheval noir galopèrent sur une route céleste invisible, arrachant toujours des étincelles d'un bleu ou d'un orange éclatants.

L'attelage franchit la rivière de Castle comme un flamboiement dans le ciel ; il passa au-dessus du pont qui gisait dans le torrent, semblable au squelette d'un dinosaure.

Puis un nuage de fumée de la carcasse en flammes du bâtiment municipal se déporta au-dessus de la rue ; lorsqu'il se dissipa, Leland Gaunt et son chariot infernal avaient disparu.

Norris et Seaton. Norris, assis sur la fenêtre, s'accrochait toujours à la barre des gyrophares ; il était trop faible pour descendre seul.

Alan glissa un bras autour de sa taille (Norris, taillé comme un piquet, n'était pas bien gros) et l'aida à retrouver le sol.

Norris ?

- Oui ? ^a L'adjoint pleurait.

À partir de maintenant, tu pourras te changer dans les chiottes tant que tu voudras. D'accord ? ^a

Norris paraissait ne pas avoir entendu.

Alan s'était rendu compte que la chemise de son premier adjoint était trempée de sang. As-tu été gravement touché ?

- Pas trop, je crois. Il me semble pas, en tout cas. Mais ça... ! (Il eut un geste circulaire de la main, englobant toute la ville.) Tout ça, c'est ma faute. Ma faute !

- Certainement pas, intervint Polly.

- Vous ne comprenez pas ! dit Norris, le visage torturé par le chagrin et la honte. C'est moi qui ai crevé les pneus de Hugh Priest !

C'est moi qui l'ai provoqué !

- Oui, c'est vous qui les avez crevés, sans doute. Il faudra vivre avec ça. Moi, c'est Ace Merrill que j'ai lancé et je vais devoir supporter cette idée toute ma vie. ^a Elle eut un geste vers les baptistes et les catholiques en train de se disperser sans être inquiétés par les quelques flics encore valides et qui les regardaient, hébétés. Certains des ex-croisés marchaient seuls ; d'autres avançaient ensemble. Apparemment, le père Brigham soutenait le révérend Rose et Nan Roberts avait passé un bras autour de la taille de Payton. ´ Mais qui les a provoqués, eux ? qui a mis le feu aux poudres, Norris ? Wilma ? Nettie ? Et tous les autres ? Laissez-moi vous dire que si vous avez fait ça tout seul, c'est que vous êtes un vrai bourreau de travail ! ^a

Norris éclata en sanglots bruyants et éplorés. ´ Je suis tellement désolé !

- Moi aussi, observa calmement Polly. J'en ai le cœur brisé. ^a

Alan serra brièvement Norris et Polly contre lui puis se pencha à la portière du véhicule de patrouille, côté passager. Ét toi, vieille noix, comment ça va ? demanda-t-il à Seaton Thomas.

- Tout à fait ragaillardi. ^a En réalité, il avait surtout l'air surexcité ; confus, mais surexcité. Á côté de moi, vous paraissez complètement dans les vapes.

- Je crois qu'il faudrait conduire Norris à l'hôpital, Seat. Si tu as la place, tu pourrais tous nous conduire.

- Et comment ! Montez ! quel hôpital ?

- Northern Cumberland. Il y a là-bas un petit garçon que j'aimerais bien voir. Je voudrais être s'ôr que son père l'a retrouvé.

- Dis-donc, Alan, est-ce que j'ai bien vu ce que je crois avoir vu ?

Est-ce que la bagnole de ce type s'est transformée en chariot pour s'envoler dans le ciel ?

- Je ne sais pas, Seat. Et je vais te dire ce que j'en pense en toute honnêteté : je préfère ne jamais le savoir. ^a

Henry Payton venait de les rejoindre ; il toucha Alan à l'épaule. Il était plongé dans un état de choc qui lui faisait un regard étrange et présentait l'aspect d'un homme qui ne va pas tarder à bouleverser sa conception des choses ou sa manière de vivre, sinon les deux.

‘ qu'est-ce qui s'est passé, Alan ? qu'est-ce qui s'est passé dans votre foutu patelin ? ^a

C'est Polly qui répondit.

Íl y a eu une vente de liquidation. La plus formidable liquidation qu'on puisse imaginer... mais à la fin, certains ont décidé de ne pas acheter. ^a

Alan ouvrit la portière et aida Norris à s'installer sur le siège avant.

Puis il posa une main sur l'épaule de Polly. Állez, on y va, maintenant. Norris a mal, et il a perdu beaucoup de sang.

- Hé ! s'exclama Henry. J'ai pas mal de questions à...

- Gardez-les au frais. ^a Alan s'assit à côté de Polly et referma la portière. Ón en parlera demain, mais pour le moment je ne suis pas en service. En fait, je crois que je suis définitivement hors de service,

dans ce patelin. Soyez déjà content que tout soit terminé. quoi que ce soit, c'est terminé.

- Mais... ^a

Alan se pencha en avant et tapota l'épaule osseuse de Seat.

ˆ Fouette, cocher ! Et n'épargne pas les chevaux. ^a

Seat démarra en direction du nord ; la berline tourna à gauche à la fourche et commença à grimper les hauteurs de Castle View. Au sommet de la colline, Alan et Polly se retournèrent spontanément pour regarder la ville, oˆ l'on voyait encore flamboyer des incendies couleur de rubis. Alan ressentait de la tristesse, un sentiment de perte et un chagrin étrangement hypocrite.

Ma ville. C'était ma ville. Mais plus maintenant. Plus jamais.

Ils se retournèrent ensemble et se regardèrent.

ˆ Tu ne le sauras jamais, dit-elle doucement. Ce qui est réellement arrivé ce jour-là à Annie et Todd... non, tu ne le sauras jamais.

- Et je ne veux plus le savoir ^a, conclut Alan Pangborn. Il l'embrassa délicatement sur la joue. Ce sont des choses qui appartiennent aux ténèbres. que les ténèbres les emportent. ^a

Le sommet franchi, ils empruntèrent la route 119 et Castle Rock disparut à leur vue. Les ténèbres l'avaient engloutie, aussi.

VOUS TES DEJA VENU ICI.

Bien sˆr. Je n'oublie jamais un visage.

Venez un peu par ici, qu'on se serre la main ! Je vais vous dire quelque chose : je vous ai reconnu à votre démarche, avant même d'avoir bien vu votre tête. Vous n'auriez pas pu choisir un meilleur jour pour revenir à Junction City, la plus jolie petite ville de l'Iowa

- au moins de ce côté-ci de l'Ames. Allez-y, vous pouvez rire, c'était pour plaisanter.

Voulez-vous vous asseoir une minute ? Tenez, là, sur ce banc à

côté du monument aux morts, on sera très bien. Le soleil est bon et, d'ici, on peut voir presque tout le centre-ville. Faites attention aux échardes, c'est tout. Ce banc est ici depuis l'époque oˆ Hector était à la

mamelle. Tenez, regardez donc par-là - non, un peu à

droite. Le bâtiment dont les vitres ont été passées au blanc. C'était le bureau de Sam Peebles ; il s'occupait d'immobilier et s'en sortait sacrement bien. Puis il a épousé Naomi Higgins, une fille de Proverbia, et ils sont partis quelque part comme font presque tous les jeunes, de nos jours.

«a fait un an que son local est vide - l'économie a pas marché

fort, depuis cette affaire au Moyen-Orient - mais finalement quelqu'un l'a repris. Je peux vous dire aussi que les langues ont bougrement marché, mais vous savez comment c'est ; dans un patelin comme Junction City, où les choses ne changent guère d'une année sur l'autre, l'ouverture d'un magasin est un événement.

«a ne devrait pas tarder, d'ailleurs ; les derniers ouvriers ont plié

bagages vendredi dernier. A mon avis...

qui?

Oh, elle ! C'est Irma Skillins. Elle était la directrice de l'école secondaire de Junction City ; la première femme à l'être dans cette partie de l'Etat, d'après ce que j'ai entendu dire. Elle a pris sa retraite il

y a deux ans et m'est avis qu'elle a pris sa retraite de tout - Eastern Star, Filles de la Révolution américaine, L'Association de Bridge de Junction City ; paraît même qu'elle ne chante plus dans le chœur. Sans doute à cause de ses rhumatismes, qui lui font fichtrement mal, à

présent. Vous voyez comme elle s'appuie sur sa canne ? quand on est comme ça, j'imagine qu'on ferait à peu près n'importe quoi pour un peu de soulagement.

Regardez-moi ça, comme elle lorgne sur la vitrine du nouveau magasin ! Mais au fond, pourquoi pas ? Elle est peut-être vieille, mais elle est pas morte et elle peut tenir le coup encore un moment. Et vous connaissez le proverbe : c'est la curiosité qui a tué le chat, mais c'est la satisfaction qu'il l'a fait revenir.

Si je peux lire le panneau ? Cette bonne blague ! Je me suis fait faire des lunettes, il y a deux ans, mais c'est juste pour regarder de près ; de loin je vois aussi bien qu'à vingt ans. OUVERTURE PROCHAINEMENT,

y a écrit. Et en dessous, PRIÈRES EXAUCÉES, UN NOUVEAU GENRE DE

MAGASIN. Et encore plus bas - attendez une minute, c'est écrit petit

- Vous n'en croirez pas vos yeux! Moi, je crois que si. C'est dans l'Ecclésiaste qu'il est dit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et je

m'en tiens à ça. Mais Irma reviendra. Ne serait-ce que pour profiter du spectacle, au-dessous de cet auvent d'un beau rouge vif qu'il a mis devant l'ancien bureau de Sam Peebles !

J'irai peut-être y jeter un coup d'oeil, moi aussi. Je suppose que tout le monde en ville en fera autant, tant que tout n'aura pas été dit.

Curieux nom pour un magasin, non? Prières Exaucées... On se demande ce qu'on peut bien y vendre.

que voulez-vous, avec un nom pareil, ça pourrait être n'importe quoi.

Vraiment n'importe quoi.

24 octobre 1988

28 janvier 1991

La composition de ce livre

a été effectuée par Bussière à Saint-Amand,

l'impression et le brochage ont été effectués sur presse CAMERON

dans les ateliers de B.C.A. à Saint-Amand-Montrond (Cher) pour les ...
ditions Albin Michel

Tous droits réservés. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions

destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction

intégrale

ou partielle faite par quelque procédé que ce soit - photographie, photocopie,

microfilm, bande magnétique, disque ou autre -, sans le consentement de l'auteur

et

de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et

suivants du Code pénal.

Achevé d'imprimer en novembre 1992.

N[∞] d'édition : 12761. N[∞] d'impression : 92/606.

Dépôt légal : novembre 1992